

LE SPECTATEUR, OU LE SOCRATE MODERNE,

Où l'on voit un portrait naïf des Mœurs de ce Siécle ;

TRADUIT DE L'ANGLOIS.

Nouvelle Edition, revue, corrigée & augmentée.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez { MERIGOT, pere & fils aîné, quai des Augustins, près la rue Gilles-cœur & près la rue Dauphine. BAILLY, Quai des Augustins, près la rue Gilles-cœur.

M. DCC. LV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



AVERTISSEMENT

Des Libraires sur cette nouvelle Edition.

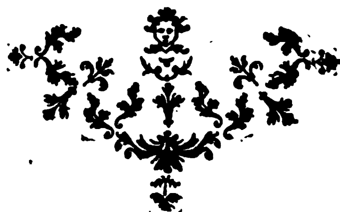
L'Ouvrage dont nous donnons aujourd'hui une nouvelle Edition au Public, est un de ceux qui ont eu le plus de succès. Le débit considérable de ce Livre jusqu'à présent fait assez son éloge, & il paroît fort inutile de vouloir ici en relever le mérite. Toutes les personnes de goût ont sçu lui rendre la justice qui lui étoit dûe, & l'on ne feroit que répéter ce qui a été dit tant de fois à ce sujet. Les François n'ont pas moins senti les beautés de cet Ouvrage que les Anglois ; & l'on peut dire qu'il n'a pas été reçu avec autant d'avidité en France que dans le pays où on l'a vû naître.

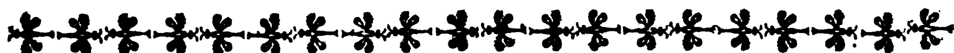
Tous les Discours qui le composent ont d'abord parus un à un sur des feuilles volantes en forme de gazette. Ce fut au commencement de Mars 1711. que les premieres feuilles furent distribuées à Londres, & les applaudissemens qu'elles reçurent engagerent les Auteurs à en publier de nouvelles, qui n'eurent pas un moindre succès que les précédentes. On les rassembla toutes dans la suite, & elles se trouverent en si grand nombre qu'on se vit en état d'en faire plusieurs volumes. Cet Ouvrage fut cependant interrompu pendant l'espace de dix-huit mois ; mais le Libraire sollicita si vivement les Auteurs, qu'ils se déterminerent enfin à donner encore un grand nombre de Discours.

La grande réputation de ce Livre ne fut pas capable d'engager les Auteurs à se faire connoître, & ils continuerent à se cacher, & ne se désignerent que par une lettre de l'Alphabet, comme ils avoient eu coutume jusqu'alors.

Les personnes instruites des mœurs & coutumes de la Nation Angloise, & de l'Histoire générale & particuliere de ces Peuples, sont plus en état de sentir la délicatesse de la critique, & d'entendre ce que l'Auteur a voulu dire dans plusieurs de ses Discours. Ces raisons ont porté le Traducteur à passer un grand nombre de Discours, qui regardant uniquement les Anglois, & qui n'ayant rapport qu'à

certains usages établis parmi eux, n'auroient peut-être pas été goûtés parmi nous. Dans le grand nombre de tous ceux qu'il a obmis, il s'en trouve cependant plusieurs qui paroissent intéressans, & que les François auroient pu voir avec plaisir. Pour ne pas les priver de cette satisfaction, on a pris le parti de faire traduire ces différens morceaux, & d'en composer un neuviéme volume. Cette Edition se trouvera par ce moyen plus complette que les précédentes, & sera en même tems plus exacte & plus correcte. Comme cet Ouvrage n'a point encore été mis en in-4°. on a cru devoir en tirer un certain nombre dans cette forme. Ainsi cette Edition est donc de neuf volumes in-12. dont le dernier est entiérement nouveau, & de trois volumes in-4°. Les soins qu'on y a apportés, la beauté du papier & du caractere, font espérer que les François auront lieu d'être satisfaits de l'Edition de cet Ouvrage. On se flatte d'ailleurs qu'ils aimeront mieux trouver dans leur propre pays un Livre qu'ils étoient obligés de tirer de chez l'Etranger.





APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier un Livre qui a pour titre, *Le Spectateur Anglois*, en huit Volumes, & un nouveau servant de *Supplément;* je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impression. A Paris, le dix-huit Mars mil sept cent cinquante-quatre.

COQUELEY DE CHAUSSEPIERRE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, A nos amés & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT: notre amé JEAN-AUGUSTIN GRANGÉ, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désire roit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre: *Le Spectateur, ou le Socrate moderne*; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la datte des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractéres, conformément à la feuille imprimée atta chée pour modéle sous le contrescel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur de Lamoignon, & qu'il en sera ensuite remis deux Exem-

plaires dans notre Bibliothéque publique ; un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur de Machault, Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses Ayans-causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la Copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secretaires foi soit ajoutée comme à l'Original : Commandons au premier notre Huissier sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles le vingt-troisiéme jour du mois de Février, l'an de Grace mil sept cent cinquante-quatre, & de notre Regne le trente-neuviéme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, PERRIN.

Je céde & transporte à Messieurs Merigot Pere & Fils, Hochereau l'aîné, le Loup, Robustel le jeune, le présent Privilége, pour en jouir conjointement avec moi, suivant les traités & conventions faites entre nous. A Paris, ce vingt-sept Février mil sept cent cinquante-quatre.

GRANGÉ.

Registré, ensemble la présente Cession, sur le Registre treize de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No 290. fol. 230. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris, le 28. Février 1754.

DIDOT, *Syndic.*



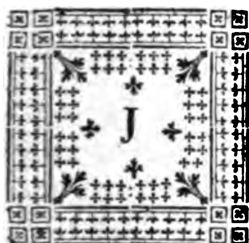
LE SPECTATEUR, OU LE SOCRATE MODERNE.

I. DISCOURS.

Non fumum ex fulgore, ſed ex fumo dare lucem
Cogitat, ut ſpecioſa dehinc miracula promat.

HOR. A. P. v. 143.

De la clarté il ne paſſe point à la fumée, mais de la fumée il paſſe à la clarté, & nous charme enſuite par les merveilles qu'il nous raconte.



'AI obſervé depuis long-tems qu'on ne parcourt guères un Livre avec plaiſir, à moins qu'on ne ſache ſi l'Auteur eſt noir ou blond, d'un naturel doux ou ou bilieux, s'il eſt marié ou garçon, & telles autres particularités, qui aident beaucoup à l'intelligence de ce qu'il écrit. Pour m'accommoder à ce goût, je deſtinerai ce *Diſcours*, & le *Diſcours* ſuivant, à donner une idée des différentes Perſonnes qui ont entrepris cet Ouvrage; & ce petit détail lui ſervira de Préface. Mais, puiſqu'on m'a laiſſé la plus grande partie du ſoin d'en ramaſſer, digérer & corriger tous les matériaux, il eſt juſte que mon Hiſtoire paroiſſe à la tête.

Portrait de l'Auteur C.

J'ai hérité de mes Ancêtres un petit bien-fond, qui, suivant la tradition du Village où il est situé, étoit environné, du tems de *Guillaume le Conquérant*, des mêmes haies & fossés qui le bornent aujourd'hui, & qui m'est dévolu, de pere en fils, tout entier, sans qu'on y ait ajouté ou qu'on en ait retranché un pouce de terre, depuis l'espace de six cens ans. On raconte dans la famille un rêve que ma mere eut, lorsqu'elle étoit enceinte de moi d'environ trois mois, & où il lui sembla qu'elle avoit accouché d'un *Juge*. Si cette pensée lui vint à l'occasion d'un procès que mon pere avoit alors, ou de ce qu'il étoit lui-même *Juge à paix*, c'est ce que je ne saurois décider; mais je n'ai pas la vanité de croire que céla me préfageât aucune Dignité dans la Robe, quoique ce fût l'explication que tout le voisinage en donna. Mon air grave & sérieux, dès que je vis le jour, & qui me dura tout le tems que je fus à la mammelle, sembloit favoriser le rêve de ma mere, à qui j'ai souvent oüi dire que je ne pouvois souffrir mon jouet, lorsque je n'avois pas encore deux mois, ni me servir du morceau de corail qu'il y avoit au bout, à moins qu'on en ôtât les grelots.

Pour le reste de mon enfance, il n'y eut rien de remarquable; ainsi je n'en parlerai pas. Durant mon bas âge, on trouva que j'étois d'une humeur fort sombre; ce qui n'empêchoit pas que je ne fusse toujours le favori de mon Régent, qui avoit accoutumé de dire, *que j'avois du solide, & que mes talens seroient de durée.* On ne m'eut pas plutôt envoyé à l'Université, que je m'y distinguai par un très-profond silence, en sorte que, dans le cours de huit années, il m'arriva à peine de lâcher une centaine de mots, si vous en exceptez les Exercices publics du Collége. Bien plus, je ne crois pas avoir jamais en ma vie prononcé trois périodes de suite. Quoi qu'il en soit, je m'appliquai avec tant d'ardeur à l'étude, pendant que je fus au milieu de cet illustre Corps, qu'il y a très-peu de bons Livres, écrits dans les Langues anciennes & modernes, que je ne connoisse.

Après la mort de mon pere, je formai le dessein de voyager. Pour cet effet, je sortis de l'Université, avec la réputation d'un homme bizarre, qui ne manquoit pas de savoir, mais qui ne vouloit pas le découvrir. Quoi qu'il en soit, l'ardeur insatiable que j'avois pour acquérir tous les jours de nouvelles connoissances, me fit parcourir tous les Païs de l'*Europe*, où il y avoit quelque chose de curieux ou d'extraordinaire à voir. Ma passion alla même si loin à cet égard, qu'après avoir lu les Disputes de quelques Savans sur les Antiquités de l'*Egypte*, je fis un voyage exprès au *Grand-Caire*, pour y mesurer une pyramide; & aussitôt que j'eus redressé mes idées là-dessus, je retournai dans ma Patrie avec la plus grande satisfaction du monde.

Il y a déja quelques années que je réside à *Londres*, où l'on me voit souvent dans les endroits les plus fréquentés de la Ville, quoiqu'il n'y ait qu'une demi-douzaine de bons amis qui me connoissent, & que je vous caractériserai un peu en détail dans mon second *Discours*. Il n'y a point de rendez-vous public, où je ne me trouve. Quelquefois je me glisse au milieu d'un Cercle de Politiques dans le Caffé de *Guillaume*, & j'écoute avec une grande atten-

tion tout ce qui se dit dans ces petites Assemblées. Quelquefois je fume une pipe au Caffé de *Child*; & lorsqu'on me croit le plus occupé à la lecture du (a) *Postillon*, je prête l'oreille à tous les raisonnemens qui se font à chacune des tables qu'il y a dans la chambre. Le Dimanche au soir, je parois au Caffé de *S. Jacques*, & quelquefois je m'y joins au petit Committé de Politiques qui s'assemblent dans la chambre intérieure, comme simple auditeur, qui ne pense qu'à profiter de leurs avis. Mon visage est aussi bien connu au Caffé *Grec* & à celui du *Cocotier*, qu'à nos deux Théatres de (b) *Drury-Lane*, & du (b) *Marché au foin*. Il y a plus de dix ans qu'on me prend à la Bourse pour un Négociant, & je passe quelquefois pour *Juif* dans l'Assemblée des Actionistes au Caffé de *Jonathan*. Par-tout, en un mot, où je vois un peloton de gens qui raisonnent, je m'y fourre, quoique je n'ouvre jamais la bouche que dans ma Société.

Je vis ainsi dans le monde, plutôt comme un Spectateur du Genre humain, que comme un individu de la même espèce; de sorte que je suis devenu par-là Politique, Soldat, Marchand & Artisan, du moins pour la théorie, sans m'être mêlé jusques-ici de la pratique. Je connois très-bien les devoirs d'un mari, ou d'un pere; & je puis discerner les fautes qui se commettent dans le ménage, les affaires & les divertissemens des Particuliers, mieux que les Personnes mêmes qui s'y trouvent engagées; à peu près comme ceux qui n'étant point intéressés au jeu, remarquent les bévues qui échappent à l'attention des joueurs. Je n'ai jamais épousé les intérêts d'aucun parti avec beaucoup de chaleur, & je suis résolu d'observer une exacte neutralité entre les *Whigs* & les *Toris*, à moins que les hostilités des uns ou des autres ne me forcent à me déclarer. J'ai agi toute ma vie en Spectateur, & c'est le caractree que je prétends soutenir dans la suite de ces *Discours*.

Ce que je viens de dire sur mon chapitre, suffit pour convaincre mes Lecteurs que je ne suis pas tout-à-fait incapable de l'Ouvrage que j'ai entrepris. Pour ce qui regarde un plus long détail de ma vie & de mes avantures, je le communiquerai au Public, à mesure que l'occasion s'en présentera. D'un autre côté, lorsque je réfléchis sur tout ce que j'ai vû, lu & ouï dire, je désapprouve mon humeur taciturne; & puisque je n'ai ni le loisir ni l'inclination de communiquer de vive voix tout ce qui me roule dans l'esprit, je suis résolu de le mettre sur le papier, & de faire imprimer, s'il est possible, toute ma science, avant que la mort me prévienne. Mes amis m'ont souvent reproché que c'étoit dommage, qu'un homme aussi taciturne que moi, eût fait tant de bonnes remarques. C'est pour cela même que je vais publier tous les jours une feuille entiere de mes pensées; & si, par ce moyen, je puis contribuer à corriger, ou à divertir mes Compatriotes, je sortirai de ce monde avec une joie secrette de n'avoir pas vécu inutilement.

Il y a trois articles fort essentiels, dont je n'ai point parlé dans ce *Discours*, & que je veux réserver quelque tems par devers moi, pour des raisons

(a) C'est le titre d'une Gazette qui paroît deux fois la semaine à *Londres*.
(b) Ce sont deux rues de *Londres*, ou plutôt de *Westminster*.

très-importantes. Ils regardent mon nom, mon âge, & ma demeure. Quoi que j'aye bonne envie de satisfaire mes Lecteurs en ceci & en toute autre chose, & que je ne doute pas même que ce petit détail ne servît beaucoup à embellir ma narration, je ne puis me résoudre encore à le donner au Public. Il est vrai que je sortirois par-là de l'obscurité où j'ai vécu durant plusieurs années, & que je m'attirerois, dans les Places publiques, les saluts & les civilités d'un nombre infini de personnes: mais c'est cela même qui m'a toujours déplu, & je souffre le martyre, toutes les fois qu'on me parle, ou qu'on m'envisage. Aussi n'ouvrirai-je pas la bouche sur mon teint ni sur mes habits; c'est un secret de la derniere importance, que je garde *in petto*, quoiqu'il ne soit pas impossible que je n'en découvre quelque chose avec le tems.

Après avoir ainsi tracé un léger crayon de mon individu, je vous parlerai demain de ceux qui sont intéressés avec moi dans cet Ouvrage. Vous savez déja que c'est une Cotterie qui en a formé le plan, & qu'elle choisit de concert tous les matériaux qui doivent y entrer. Mais puisqu'elle a jugé à propos de me placer à la tête, il est bon d'avertir le Public, que toutes les personnes qui voudront m'écrire, peuvent adresser leurs Lettres *Au Spectateur*, chez *M. Buckley*, dans la rue de la *petite Bretagne*. D'un autre côté, quoique nos Conférences ne se tiennent que les Mardis & les Jeudis, nous avons établi des Commissaires, qui s'assembleront tous les soirs, pour examiner tous les Mémoires & les Papiers qu'on m'enverra, & admettre ceux qui pourront en quelque sorte contribuer à l'avancement du bien public.

C.

II. DISCOURS.

——— Hæc alii sex
Et plures uno conclamant ore. ———

Juv. Sat. VII. 166.

Ce n'est pas un seul qui tient ce langage; ils se plaignent tous de la même chose.

Caractere des *Associés* de l'Auteur.



LE Membre le plus honorable de notre Société est le Chevalier *Roger de Coverly*, Baronet, d'une ancienne Famille de la Province de *Worcester*. Son Bisayeul inventa la fameuse contredanse qui porte son nom. Tous ceux qui ont fait quelque séjour dans cette Province, connoissent les talens & le mérite de notre Gentilhomme. Il est fort singulier dans ses manieres; mais cette singularité ne vient que de son bon sens, qui l'oblige à contrecarrer celles du monde qu'il croit extravagantes ou mauvaises. Quoi qu'il en soit, cette espece de bizarrerie ne lui attire point d'ennemis, parce qu'il n'est ni opiniâtre ni d'une humeur chagrine. Indifférent pour toutes les modes & les formalités, il n'en est que plus en état de complaire à tous

ceux qui le connoissent. Lorsqu'il est en Ville, il loge dans le Quarré de *Monmouth* ou de *Soho*; & l'on dit qu'il a renoncé au mariage, parce qu'une belle Veuve d'une Province voisine, n'avoit pas daigné répondre à son amour. Avant cette infortune, il étoit ce qu'on appelle un Gentilhomme bien fait & poli; il mangeoit souvent avec Mylord *Rochester* & le Chevalier *Georges Etheregè*; il s'étoit battu en duel la premiere fois qu'il vint ici, & avoit donné des coups de pied, dans un Caffé public, au Breteur *Dawson*, qui l'avoit traité de *jeune Damoiseau*. Mais mal reçu de sa fiere & cruelle Veuve, il tomba dans une profonde mélancolie, dont il ne sortit qu'au bout de dix-huit mois; & quoique d'un naturel gai, il se négligea beaucoup dans la suite, & ne se piqua plus de propreté en habits. Il porte encore aujourd'hui un juste-au-corps & un pourpoint, taillés de même qu'on les faisoit du tems de son désastre; & quand il est dans sa belle humeur, il nous dit que cette mode a été abandonnée ou reprise une douzaine de fois, depuis cette époque. D'ailleurs, la chronique scandaleuse témoigne, qu'après avoir oublié sa cruelle Maîtresse, il devint si humble à l'égard de ses desirs amoureux, qu'il ne s'amusa qu'à de misérables créatures; quoique ses amis prétendent que c'est plutôt une raillerie qu'une vérité. Il est dans sa cinquante-sixiéme année, gai, de bonne humeur, franc & ami de tout le monde; il tient bonne table à la Ville & à la Campagne; mais il est d'une si grande gayeté en toute occasion, qu'il est plus aimé qu'estimé. Ses Fermiers s'enrichissent avec lui; ses domestiques paroissent contens, les jeunes femmes l'aiment, & les jeunes hommes sont ravis de jouir de sa compagnie. Lorsqu'il va rendre visite à quelqu'un de ses voisins, il n'y est pas plutôt arrivé, qu'il appelle tous les domestiques par leurs noms, & il cause avec eux à mesure qu'il monte l'escalier. Enfin, je ne dois pas omettre qu'il est un des Juges ordinaires de sa Province aux *Assises*, qui s'y tiennent quatre fois tous les ans; qu'il y préside avec beaucoup d'habileté, & qu'il y fut applaudi de tout le monde, il y a trois mois, pour avoir expliqué un endroit difficile de l'Acte qui regarde la Chasse.

Celui qui tient le second rang parmi nous, est membre d'un de nos principaux (*c*) Colléges de Jurisconsultes, où il fait sa résidence, plutôt pour obéïr aux ordres d'un Pere fantasque & avancé en âge, que pour suivre son inclination; il a d'ailleurs beaucoup d'esprit, de savoir & de probité. On le mit dans ce Collége pour étudier les loix du Pays; mais il entend mieux les Régles du Théatre que celles du Barreau. *Aristote* & *Longin* lui sont plus familiers que (*d*) *Littleton* ou *Cook*. Son Pere lui envoye, toutes les Postes, des questions qui s'élévent entre ses voisins à la campagne, sur des articles de mariage, des Baux à ferme, ou des Titres en vertu desquels on posséde quelque Terre; & le fils s'accorde avec un Procureur de ses amis, qui se charge du soin d'y répondre en gros. Il étudie les passions des hommes, au

(*c*) On l'appelle *the Inner Temple*, c'est-à-dire, *le Temple intérieur*, ou plus avancé dans la Ville, par opposition au *Middle Temple*, ou le *Temple du milieu*. Ces deux Edifices appartenoient autrefois aux Templiers.

(*d*) Deux célébres Jurisconsultes *Anglois*, qui ont écrit divers Ouvrages.

lieu d'éplucher les débats qu'elles excitent entre eux. Il sait les argumens de toutes les Oraisons de *Demosthene* & de *Ciceron*, mais il ne sauroit dire un seul cas rapporté dans nos Cours de Justice. On ne l'a jamais pris pour un sot; mais il n'y a que ses intimes amis qui sachent qu'il a beaucoup de bon sens. Ce tour d'esprit le rend agréable & désintéressé. Peu distrait d'ailleurs par les affaires de la vie, il n'en est que plus propre pour la conversation. Son goût pour les Livres est un peu trop exact pour le Siécle où il vit; il les a tous lus, mais il n'en approuve qu'un fort petit nombre. Il est si familiarisé avec les coutumes, les actions, les mœurs & les écrits des Anciens, qu'il n'en est que plus délicat à observer ce qui se passe aujourd'hui dans le monde. Il est excellent critique, & l'heure qu'il employe à voir jouer une Comédie ou toute autre piéce de Théatre, est celle où il paroît le plus occupé. A cinq heures du soir précisément il traverse le nouveau Collége des Jurisconsultes, qu'on appelle *New-Inn*, & la petite rue pavée de grandes pierres larges, qui porte le nom de *Russel's Court;* d'où il va rester quelques momens au Caffé de *Guillaume;* ensuite il fait poudrer sa perruque & frotter ses souliers dans la Boutique du Barbier qui joint le cabaret de *la Rose*, & il entre à la Comédie, où l'on peut dire que sa présence est avantageuse à toute l'Assemblée, puisque les Acteurs s'efforcent de lui plaire.

La troisiéme personne de notre Société est le Chevalier *André (e) Freeport*, célébre Marchand de cette Ville, qui joint à une activité infatigable, un raisonnement solide & une grande expérience. Il a de vastes & nobles idées du Commerce, &, par une espéce de badinage assez ordinaire aux Gens riches, qui affectent des tours singuliers, mais qu'on ne souffriroit pas à d'autres, il dit que la Mer est la *Prairie en commun* de la *Grande Bretagne*. Il n'ignore aucune des branches du Commerce, & il vous soutiendra qu'il n'est rien de plus barbare ni de plus insensé, que de vouloir étendre sa Domination par la voie des armes, puisque le véritable pouvoir n'est fondé que sur les Arts & sur l'Industrie. Il dispute souvent pour faire voir que si l'on cultivoit telle ou telle partie de notre Commerce, nous gagnerions sur telle ou telle Nation. Je lui ai même entendu prouver, que la diligence fait des acquisitions de plus longue durée que la valeur, & que la paresse a détruit plus de Nations que l'épée. Il est plein de maximes de frugalité, & un de ses proverbes favoris est celui qui dit, *Qu'un sou épargné est un sou gagné*. Il faut avouer qu'un homme de bon sens qui a une idée exacte de tout le trafic en général, est plus agréable en compagnie, qu'un homme de Lettres d'un savoir universel. Quoi qu'il en soit, l'éloquence du Chevalier *Freeport* est si naturelle, que la netteté de son discours donne le même plaisir que l'esprit & l'érudition d'un autre. Il est l'auteur de sa propre fortune, & il soutient que l'*Angleterre* peut devenir plus riche que les autres Etats, aussi facilement qu'il s'est enrichi lui-même plus que d'autres n'ont fait. D'ailleurs, je puis dire qu'il n'y a pas un seul vent qui n'amene, dans nos Ports, quelque Vaisseau où il est intéressé.

(e) Ce mot signifie *Port-franc*.

Le quatriéme, qui s'assied après lui dans la Chambre de nos Conférences, est le Capitaine (*f*) *Sentry*, qui a beaucoup de bravoure, un jugement exquis, & une modestie à toute épreuve. Il est du nombre de ceux qui méritent d'être bien récompensés, mais qui sont fort mal-habiles à exposer leurs talens à la vûe des Supérieurs qui devroient les distinguer. Il a servi quelques années sur le pied de Capitaine, & il s'est trouvé, en différentes occasions, à des Siéges & à des Batailles, où il s'est toujours acquitté de son devoir en brave Officier. Quoi qu'il en soit, maître d'un petit fond qui peut lui donner à vivre, & d'ailleurs héritier présomptif de M. *de Coverly*, il a renoncé à un emploi où l'on ne sauroit se pousser à proportion de son mérite, si l'on n'est un peu Courtisan aussi bien que Soldat. Je lui ai entendu souvent faire des plaintes de ce que, dans une Profession où le mérite est exposé à un si grand jour, l'impudence ne manque presque jamais de l'emporter sur la modestie. Cependant, lorsqu'il a raisonné làdessus, je puis lui rendre ce témoignage, qu'il n'a pas lâché une seule parole qui marquât de l'aigreur ; mais qu'il avouoit de bonne foi qu'il avoit abandonné le monde, parce qu'il n'y étoit pas propre. Il est certain qu'une honnêteté rigide & qu'une conduite égale & réguliere sont des obstacles à celui qui veut obtenir la faveur d'un Général, à travers une foule de personnes qui visent au même but. Malgré tout cela, il excuse quelquefois les Généraux, de ce qu'ils ne donnent pas les Emplois au mérite, ou de ce qu'ils ne tâchent pas de le connoître: » Car, *dit-il*, ce Général, qui » a dessein de m'avancer, doit se faire jour, pour venir jusqu'à moi, au tra- » vers de la même foule qui m'empêche d'arriver jusqu'à lui; de sorte qu'il » a raison de croire, que tout homme qui veut se pousser à l'Armée, doit » bannir la fausse modestie, défendre avec une honnête assurance ses légi- » times prétentions, & l'aider lui même à relancer l'importunité de ses con- » currens. Ce Général, *ajoute-t-il*, peut dire que c'est une lâche modestie, » de manquer de hardiesse pour demander ce qui vous est dû ; comme c'est » une poltronnerie à un Soldat, de n'attaquer pas lorsque son devoir l'y » engage. » C'est avec une semblable candeur que ce brave Officier parle de lui-même & des autres. On voit regner la même franchise dans toute sa conversation. La vie militaire qu'il a menée, lui a fourni quantité d'avantures, qu'il raconte à ses amis d'une manière fort agréable; du moins il n'est jamais trop impérieux, quoiqu'il ait commandé à des hommes infiment au-dessus de lui ; ni d'une complaisance trop basse, quoiqu'il ait obéi à des Supérieurs fort élevés au-dessus de son rang.

Mais afin que notre Société ne paroisse pas une Assemblée de Misantropes, qui ne connoissent ni les galanteries, ni les plaisirs du siécle, nous avons entre nous le galant M. *Guillaume* (*g*) *Honeycomb*, qui, eu égard à son âge, devroit être sur le déclin de la vie; mais il a pris tant de soin de sa personne, & il a toujours vécu d'une maniere si réglée, que le tems n'a fait que très-peu d'impression sur lui, soit par les rides qu'il grave sur le front, ou par le

(*f*) Ce mot signifie *Sentinelle.*
(*g*) Ce mot *Anglois* signifie *Rayon de miel.*

désordre qu'il cause dans le cerveau. Il est d'une jolie tournure & d'une bonne taille. Fort expert à cette sorte de caquet, dont les hommes entretiennent les femmes, il peut sourire quand on lui parle, & il rit d'ailleurs facilement. Il s'est toujours bien mis, & il se souvient des modes, à peu près comme les autres gardent le souvenir de leurs anciennes connoissances. Il en sait même l'histoire à fond, & il peut vous dire de quelle des maîtresses du Roi de *France* nos femmes & nos filles avoient pris telle ou telle manière de friser leurs cheveux, ou de mettre leurs coeffes; quelle Dame introduisit les longues jupes, pour cacher sa foiblesse; & quelle autre les racourcit, en telle année, pour exposer son pied à la vûe de ses admirateurs. En un mot, toute sa conversation s'est bornée avec sa science, dans le cercle du monde féminin. Si les autres hommes de son âge vous parlent de ce qu'un tel Ministre d'État dit en telle ou telle occasion, il vous dira que le Duc de *Monmouth* dansoit à la Cour, ou qu'il se trouvoit à la tête de sa Compagnie des Gardes du Corps dans le Parc, lorsque telle ou telle Dame en devint amoureuse. Au milieu de toutes ces importantes relations, il ne manque pas d'observer qu'il reçut, à peu près au même tems, une œillade favorable ou un coup d'éventail d'une Beauté célébre, mere d'un tel Seigneur. Si vous parlez d'un jeune Gentilhomme qui a dit quelque chose de vif & de spirituel dans la *Chambre des Communes*, d'abord il se leve & il ajoute: » Il a de bon sang dans » les veines, il le doit à *Thomas Mirabell;* le fripon me joua là un mau- » vais tour, & je fus bien sa dupe: la mere de ce jeune gaillard m'a traité » comme un chien, & plus mal qu'aucune femme à qui j'en aye conté de » ma vie. » C'est là son style ordinaire, qui sert beaucoup à égayer la conversation entre nous, qui avons plus de flegme. D'ailleurs il n'y a pas un seul de mes Collégues qui ne le mette au rang de ce qu'on appelle un Gentilhomme bien fait & poli. J'ose même dire qu'il est honnête homme & fort raisonnable, pourvû qu'il ne s'agisse pas des femmes.

Je ne sai si celui dont il me reste à vous entretenir, doit passer pour un des Membres de notre Société, car il n'y vient que rarement; mais lorsqu'il nous fait cet honneur, la joie de chacun de nous en redouble. C'est un Ecclésiastique, d'un esprit philosophique, d'un savoir universel, d'une piété exemplaire, & d'une grande politesse. Il a le malheur d'être d'une constitution fort délicate, & c'est ce qui l'empêche d'accepter des Bénéfices qui l'occuperoient trop: de sorte qu'il est entre les Théologiens, ce qu'un Avocat Consultant est entre les Jurisconsultes. Sa probité & l'intégrité de ses mœurs lui attirent des Disciples, de même que l'éloquence ou la criaillerie sert à élever les autres. Il n'entame guères le sujet dont il parle; mais nous sommes tous d'un âge si avancé, qu'il remarque sans peine, lorsqu'il est avec nous, le desir que nous avons de l'entendre raisonner sur quelque Point de Théologie ou de Morale. Il ne l'a pas plutôt apperçu, qu'il s'acquitte de ce devoir d'une maniere si grave & si solide, qu'on voit bien qu'il n'a nul intérêt à ménager dans ce monde, qu'il court au but où il aspire, & que son espérance augmente à mesure que ses forces diminuent. Ce sont-là mes dignes Associés, & les seules personnes que je fréquente avec plaisir. R.

III. DISCOURS.

Quo quisque ferè studio devinctus adhæret ;
Aut quibus in rebus multùm sumus antè morati ;
Atque in quâ ratione fuit contenta magis mens :
In somnis eadem plerumque videmur obire.

LUCR. L. IV. 959.

Soit que nous soyons esclaves de quelque passion dominante, soit qu'on s'applique souvent à certaines, choses ou que notre esprit ait été frappé de quelque objet agréable ; c'est à quoi l'on pense d'ordinaire la nuit, & sur quoi roulent la plûpart de nos songes.



Rêve à l'occasion de la Banque établie à *Londres*.

DANS une de mes dernieres Promenades, ou plutôt de mes Spéculations, je visitai la grand'-Salle où se tient la Banque, & j'eus un plaisir extrême d'y voir les Directeurs, les Sécretaires & les Commis, avec tous les autres Membres de cette riche Société, rangés dans leurs différens Postes, & occupés aux fonctions de leurs Charges. Ce spectacle me fit ressouvenir de tout ce que j'avois lu ou entendu dire sur la diminution du Crédit National, & sur les moyens de le rétablir, que j'ai toujours regardés comme insuffisans, parce qu'ils n'avoient en vûe que les intérêts & les principes de l'un ou de l'autre Parti.

Ces idées qui m'avoient occupé le jour, donnerent de l'exercice à mon cerveau durant toute la nuit ; de sorte que je tombai insensiblement dans un rêve méthodique, que vous pouvez appeller une vision ; ou une allégorie raisonnée, ou tout ce qu'il vous plaira.

Quoi qu'il en soit, il me sembla que j'étois retourné à la grand'-Salle, où j'avois été le matin ; mais, au lieu de la Compagnie que j'y avois laissée, je fus bien surpris d'y voir une jeune Beauté, assise sur un trône d'or, vers le fond de cette même Salle, & qu'on me nomma la *Foi publique*. Les murailles, au lieu d'être ornées de tableaux ou de cartes de Géographie, paroissoient tendues d'Actes de Parlement, écrits en lettres d'or. A la façade intérieure du haut bout on voyoit, sur la droite, la *Grande Chartre* avec l'*Acte d'Uniformité*, & sur la gauche l'*Acte de Tolérance*. A l'opposite, & vis-à-vis de la jeune Dame placée sur le trône, on voyoit l'*Acte d'Etablissement*, qui fixe les droits & les privileges des Sujets. Les deux côtés de la Salle étoient garnis de divers autres *Actes* passés pour la sûreté des fonds publics. Il sembloit d'ailleurs que la jeune Dame faisoit tant de cas de ces differentes piéces de tapisserie, qu'elle ne pouvoit se lasser de les regarder avec un plaisir secret, & de le témoigner même par un doux sourire. D'un autre côté, elle marquoit une extrême inquiétude & beaucoup d'émotion, si quelque chose en approchoit qui auroit pu les endommager. Il est cerain qu'elle paroissoit fort craintive à tous égards, qu'elle changeoit de couleur & tressailloit toute à l'ouie du moindre

bruit, soit que cela vînt de la délicatesse de son tempérament, ou qu'elle fût sujette aux vapeurs, comme un de ses ennemis voulut me l'insinuer dans la suite. Je vis même bientôt après qu'elle étoit plus valétudinaire qu'aucune autre de son sexe que j'aye connue en ma vie, & sujette à des consomptions si promptes, que dans un clin d'œil elle passoit de l'embonpoint le plus fleuri à la maigreur d'un véritable squelette. Mais son rétablissement n'étoit guères moins subit, puisqu'on la voyoit revenir, dans une minute, d'un état moribond & désespéré, à une santé qui paroissoit ferme & vigoureuse.

J'eus souvent occasion d'observer ces promptes vicissitudes. D'ailleurs, il y avoit deux Sécretaires au pié de son trône, qui recevoient à tout moment des Lettres de toutes les parties du monde. L'un ou l'autre lui en faisoit la lecture, qu'elle écoutoit avec beaucoup d'attention; & suivant les nouvelles qu'on lui apprenoit, elle changeoit de couleur, & donnoit divers symptômes de santé ou de maladie.

Derriere le trône, il y avoit un prodigieux monceau de sacs d'argent, entassés les uns sur les autres jusqu'aux lambris. Le pavé, à sa droite & à sa gauche, étoit couvert de grosses sommes d'or, qui s'élevoient en pyramides de l'un & de l'autre côté. Mais je n'en fus guères étonné, lorsqu'on m'eut dit que la jeune Dame avoit la même vertu que les Poëtes attribuent à un Roi de *Lydie*, & qu'elle peut convertir tout ce qu'il lui plaît en ce riche métail.

Après avoir essuyé un foible vertige, & cet amas confus de pensées qu'on a souvent lorsqu'on rêve, la Salle fut tout d'un coup en allarme, les portes s'ouvrirent, & je vis entrer une demi-douzaine des plus épouvantables fantômes que j'eusse vû de ma vie, même en songe. Ils entrerent deux à deux, quoiqu'assortis de la maniere du monde la plus grotesque; & ils se mêlerent ensemble dans une espéce de danse. Il seroit trop ennuyeux de vous donner ici la description de leurs habits & de leurs personnes; ainsi je me bornerai à vous avertir que le premier couple étoit la *Tyrannie* & l'*Anarchie*; le second, la *Bigotterie* & l'*Athéisme*; le troisiéme, le *Génie Républicain*, & un jeune homme d'environ vingt-deux ans, qu'on ne voulut pas me nommer. Celui-ci tenoit une épée de la main droite, qu'il brandissoit presque toujours contre l'*Acte d'Etablissement*, à mesure qu'il dansoit; & un Bourgeois de la Ville, qui étoit auprès de moi, me dit tout bas à l'oreille, qu'il voyoit une éponge dans sa main gauche. La danse de toutes ces figures si discordantes, me fit ressouvenir de celle que le (*h*) *Rehearsal* attribue au Soleil, à la Lune & à la Terre, qu'il ne met ensemble qu'afin que ces vastes corps de l'Univers s'éclipsent tour à tour.

Par tout ce que j'ai dit de la jeune Dame placée sur le trône, on peut bien s'imaginer que la vûe d'un seul de ces spectres étoit plus que suffisante pour lui faire perdre l'esprit. Mais que pouvoit-elle devenir à la vûe

(*h*) Ce mot *Anglois* signifie *Répétition*, & c'est le Titre d'une fameuse Comédie, que *George Villers*, dernier Duc de *Buckingham*, écrivit exprès en l'année 1663. pour tourner en ridicule quelques Piéces de Théatre qui étoient alors en vogue, aussi-bien que leurs Auteurs.

de toute leur bande ? Elle tomba en défaillance, & mourut de peur. » On » ne voit plus sur son visage ce teint de lis & de rose; il ne lui reste plus ni » force ni vigueur; tous ses agrémens l'abandonnent, son corps même dispa- » roît & s'évanoüit.

Et neque jam color est misto candore rubori;
Nec vigor, & vires, & quæ modò visa placebant;
Nec corpus remanet. ———————

OVID. Met. L. III. 491-493.

Il y eut une pareille métamorphose dans les sacs d'argent, dont il ne se trouva que la dixiéme partie de pleins. Les autres, qui étoient d'abord aussi gros, se vuiderent, & il n'y resta que de l'air; ce qui me fit souvenir des outres pleins de vent, qu'*Ulysse* reçut d'*Æole*, si nous en croyons *Homere*. D'ailleurs, les monceaux d'or, qui étoient de l'un & de l'autre côté du trône, devinrent un simple amas de papier, ou de tailles liées ensemble comme les fagots de *Bath*.

Pendant que je poussois des regrets sur une si prompte désolation, arrivée en ma présence, toute la scène disparut; & au lieu de ces spectres effrayans, je vis entrer une deuxiéme troupe de fantômes très-bien assortis & fort aimables. Le premier couple étoit la *Liberté* avec la *Monarchie* à sa droite; le second étoit la *Modération*, qui conduisoit la *Religion* par la main; & le troisiéme une personne que je n'avois jamais vûe, avec le Génie de la *Grande-Bretagne*. Dès leur entrée, la jeune Dame revint à elle-même, les sacs se remplirent de nouveau, les piles de fagots & les tas de papier se convertirent en pyramides de guinées; & pour moi je fus si transporté de joie à la vûe de cette admirable scéne, que je m'éveillai tout d'un coup, bien fâché de n'avoir pu me rendormir jusqu'à la parfaite clôture de ma vision.

C.

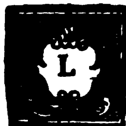
IV. DISCOURS.

——————— Mirantur, ut unum
Scilicet egregii mortalem, altique silenti.

HOR. Lib. II. Sat. VI. 57.

On me regarde comme l'homme du monde le plus mystérieux, & le plus impénétrable.

Portrait de l'Auteur R. & de son Ami Honeycomb.



LA premiere fois qu'un Auteur paroît en public, il s'imagine qu'on ne pense qu'à s'entretenir de ses Ouvrages. Plein d'une bonne dose de cette vanité, il y a trois jours que je m'occupe à prêter l'oreille au bruit de ma renommée; & si j'ai oüi dire quelquefois des choses qui ne me déplaisoient pas, j'en ai entendu d'autres qui me mortifioient beaucoup. On auroit de la peine à concevoir le vuide que j'ai trouvé, à cet occasion, dans quelques *Individus* de mon espèce, qui sont de véritables ma-

chines lorsqu'ils sortent le matin de chez eux, & qui n'ont pas un seul mot à dire jusqu'à ce qu'ils soient mis en mouvement par quelque article d'une Gazette. De tels génies, qui admirent tout ce qui est nouveau, ne peuvent qu'être fort bien venus auprès d'un jeune Auteur. Mais si j'en ai reçu de la consolation, l'incapacité des autres ne m'a pas donné moins d'inquiétude. Il y en a plusieurs qui n'ont qu'une curiosité superficielle, sans pouvoir réfléchir, & qui lisent mes *Discours*, plutôt pour dire qu'ils les ont lus, que pour les entendre. Quoi qu'il en soit, on trouve si peu de plaisir à faire des enquêtes sur ce qui nous touche de près, que j'ai résolu de poursuivre ma pointe, sans trop esperer ni trop craindre à l'égard de ma reputation, d'avoir toujours des vûes intègres, de prendre un soin tout particulier de ma conduite, & du reste, d'en négliger absolument les conséquences relativement aux autres.

Le dessein d'agir, par quelque autre principe que celui de satisfaire à sa propre conscience, est aussi ridicule qu'impraticable. Qui croiroit jamais que la conduite d'un homme taciturne, qui n'a rien à démêler avec qui que ce soit au monde, fût exposée à des interprétations sinistres? Cependant je me souviens d'avoir été pris une fois pour un Jésuite, par cela même que je gardois un profond silence. Depuis ce petit malheur, & afin de me tenir à l'abri de la calomnie, j'ai toujours fréquenté les grandes Assemblées. Celui qui s'y trouve, dans la seule vûe de satisfaire sa curiosité, sans vouloir se distinguer des autres, y jouit du plaisir de la retraite, avec plus de douceur qu'il n'en goûteroit jamais dans le cabinet, où l'amant, l'ambitieux & l'avare sont suivis d'une cohue plus dangereuse que toutes celles dont ils peuvent s'éloigner. Etre exempt des passions qui tourmentent les autres, est l'unique solitude agréable. J'ose même dire, après un des anciens Sages, que *je ne suis jamais moins seul que lorsqu'il n'y a personne avec moi*. Fort inutile à ces grandes compagnies où je me trouve, & sur le pied de n'y pas aller pour me produire, comme font la plûpart des autres, je donne beau jeu à la vanité de ceux qui prétendent y briller, & j'ai souvent d'aussi doux regards de Dames & de Messieurs, magnifiques en habits, qu'un Poëte pourroit en accorder à quelqu'un de ses auditeurs. Il y a tant d'agrémens qui accompagnent cette sorte d'obscurité où l'on est en public, que je suis presque insensible aux petits dégoûts que j'y reçois tous les jours. Par exemple, il m'est arrivé depuis peu d'avoir entendu, sans le moindre chagrin, qu'on disoit, en parlant de moi: *Voilà un étrange homme;* & qu'un autre ajoutoit, *Il y a douze ans que je le connois de vûe, & je ne doute pas que vous ne le connoissiez aussi; mais je crois que vous êtes le seul qui ait jamais demandé qui il étoit.* J'avoue qu'il y a bon nombre de personnes, à qui mon visage n'est pas moins connu que celui de leurs plus proches Parens, & qui ne s'embarrassent guères de m'appeller par mon nom, ou de me désigner par ma qualité; mais qui, sans hésiter, me désignent, quand ils parlent de moi, par M. *Comment l'appellez-vous?*

D'ailleurs, ce qui me console de toutes ces petites mortifications, c'est que j'ai la douce satisfaction de voir le naturel des hommes, d'un œil serein & tranquille, sans aucun préjugé. Libre des passions & des intérêts qui les,

dominent ; j'ai plus de sagacité pour découvrir leurs talens & leurs vices.

On observe d'ordinaire, que ceux qui manquent d'un sens, ont les autres sens beaucoup plus exquis. On peut dire aussi que la tempérance de ma langue, ou plutôt le silence que je lui impose, me donne tous les avantages d'un muet. Il me semble du moins que j'ai la vûe plus perçante que les autres hommes ; & je me flatte, qu'après les avoir tous étudiés, depuis les plus grands jusqu'aux plus petits, je puis deviner assez juste les pensées les plus intimes de tous ceux que je regarde, sans avoir jamais conversé avec eux. De-là vient que leur bonne ou mauvaise fortune n'a pas la moindre influence sur mon jugement. J'en vois briller dans les Cours & languir dans les cachots, sans que cela me préoccupe en leur faveur ou à leur désavantage ; mais, selon la manière dont ils soutiennent leur état, j'ai souvent pitié du favori, & j'admire l'infortuné.

Ceux qui conversent avec les muets, découvrent, au mouvement de leurs yeux & à l'air de leur visage, l'idée qu'ils ont des objets présens. Il faut qu'on use de la même pénétration à mon égard, puisque j'ai poussé l'humeur taciturne à un tel point, que le petit nombre de ceux avec qui je me familiarise, répondent fort juste à mes souris & à mes coups de tête, sans que j'ouvre la bouche. Il arriva l'autre soir une avanture assez drolle à cette occasion. J'étois à la Comédie avec M. *Honeycomb*, qui avoit à sa droite un Gentilhomme que nous ne connoissions pas. Celui-ci crut que mon ami parloit tout seul, sur ce qu'à la vûe de l'air satisfait avec lequel je regardois une jeune Demoiselle, qui étoit dans une loge vis-à-vis de nous, il se mit à me dire : » Pour moi, j'en ai une toute autre idée, je vous avoue » qu'elle paroît fort agréable ; mais il me semble que la simplicité de » son air est plus enfantine qu'innocente. » Lorsque je vins là-dessus à la considérer de nouveau, il ajouta : » Il est vrai qu'elle est mise d'une maniere » qui lui sied très-bien ; mais peut-être qu'elle est redevable de ce choix à » sa Mere ; car quoiqu'une Beauté ne mérite pas moins d'éloges pour le bon » goût qui regne dans ses habits, qu'un bel esprit pour la justesse de son style ; » avec tout cela, si c'est par l'avis d'un autre qu'elle a choisi la couleur de » ses rubans, ou qu'on l'ait conseillée à l'égard de sa parure, je lui en donnerai aussi peu l'honneur, qu'à un Plagiaire le titre d'Original. » Lorsque je tournai ensuite les yeux sur une Dame qui étoit assise auprès de la jeune Demoiselle, mon ami répondit à ma pensée en ces termes, dignes de son imagination romanesque : » Regardez, » *dit-il*, Messieurs, si vous en avez la » hardiesse, cette charmante personne. Regardez ses attraits embellis par l'in- » nocence de ses pensées. La chasteté, le bon naturel & l'affabilité sont les » graces qui paroissent sur son visage ; elle n'ignore pas qu'elle est belle, mais » elle sait en même-tems qu'elle est bonne. Convaincue qu'elle possede l'une » & l'autre de ces qualités, elle n'en est pas orgueilleuse. Quelle admirable » union ! Quelle vivacité n'y a-t-il pas dans ces yeux ! Quelle fraîcheur de » teint ! Que son air exprime naïvement tout ce qu'elle est ! On diroit à la » voir que sa beauté se meut, & que ses regards parlent. »

Après cet essor de mon ami, je crus qu'il étoit de la prudence de me jetter

plus la vûe sur de pareils objets, & de la tourner sur le gros du Sexe, qui ne réfléchit guéres, & dont il semble que les yeux ayent aussi peu de mouvement que ceux des portraits que font de méchans Peintres, & qu'on pourroit appeller de véritables statues copiées sur d'autres.

Quoi qu'il en soit, c'est ainsi que je passe ma vie à m'entretenir de mes propres pensées; je ne raisonne jamais qu'avec mes bons amis, & ce n'est même qu'en particulier; je m'en abstiens en public. Accoutumé donc à la méditation, je pourrois bien avoir quelques idées au-dessus du Vulgaire; mais peu exercé dans l'usage de la parole, je ne saurois les communiquer d'un autre maniere que par mes Ecrits. D'ailleurs, j'ose dire que tous mes plaisirs se bornent presque à ceux de la vûe, & que c'est un grand bonheur pour moi d'avoir eu toujours un facile accès auprès des Dames. Si je ne les ai jamais repues d'éloges ni de flateries, je ne les ai jamais contredites ni calomniées. Ce n'est pas tout: puisqu'elles font la moitié du monde, & que, par la juste complaisance & la galanterie de nos *Anglois*, elles ont plus de pouvoir que nous; je consacrerai une bonne partie de mes Spéculations à leur service, résolu de parcourir, avec les jeunes filles, tous les devoirs de la virginité, du lien conjugal, & du veuvage. Quand un de mes *Discours* sera destiné aux Dames, je tâcherai d'employer un style propor tionné à leurs lumières; c'est-à-dire que, bien loin de rabaisser mon sujet, je l'anoblirai, & que mon style n'en sera que plus vif & plus délicat. On peut paroître habile sans prononcer des sentences, de même que la démarche ordinaire d'un homme découvre qu'il sait danser, quoiqu'il ne fasse pas de cabrioles. En un mot, le plus haut dégré de gloire auquel mon Ouvrage puisse atteindre, c'est de servir d'entretien aux femmes raisonnables, lorsqu'elles s'amusent à boire du thé ou du caffé. Dans cette vûe, je traiterai de tout ce qui les regarde par rapport à notre sexe, en ce qu'elles sont obligées, par les liens du sang, de l'intérêt, ou de l'amitié, d'en approcher ou de s'en éloigner. Je dois aussi déclarer à cette occasion, que, malgré tout mon savoir en physionomie, je ne révélerai jamais ce que les yeux des amans & des amantes se disent les uns aux autres en ma présence; bien entendu que cela ne m'engagera point à cacher les fausses protéstations qu'ils se feront, dans les assemblées publiques, par des coups d'œil, & qu'il me sera toujours permis de les exposer, les uns & les autres, tels qu'ils me paroîtront. C'est ainsi que l'amour se traitera, pendant que j'aurai la plume à la main, avec la même sincérité qu'on exige dans toute autre affaire de moindre importance. Tous ceux qui en useront mal, doivent s'attendre à essuyer les plus sanglans reproches, puisque c'est un des principaux intérêts de la vie. La mauvaise foi en amour sera plus détestée à l'avenir que la perfidie en amitié, ou la friponnerie dans le commerce. Pour arriver à ce but, aussi grand qu'il est utile, j'examinerai à la rigueur toutes les injustices qui se pratiquent contre cette noble passion, le lien & le fondement de la Société. Mais un si vaste sujet, & tous les autres dont je n'ai dit qu'un mot jusqu'ici, auront une place assez étendue dans la suite de mes *Discours*. Du reste, le Public verra bientôt que je ne suis pas un Spectateur oisif, que je pense, que je raisonne, & que je m'occupe à quelque chose de solide. R.

V. DISCOURS.

Spectatum admissi risum teneatis amici?

Hor. A. P. v. 5.

Mes chers amis, pourriez-vous vous empêcher de rire à la vûe d'un tel Spectacle?



IL est permis d'être prodigue jusqu'à l'excès dans les décorations d'un Opéra, dont le seul but est de plaire aux sens, & de soutenir l'attention indolente des auditeurs. Le sens commun exige, avec tout cela, qu'il n'y ait rien de puérile ou d'absurde dans les décorations & dans les machines. Quels éclats de rire n'auroient pas fait les beaux esprits, du tems de *Charles II*, s'ils avoient vû *Nicolini* en robe fourrée d'hermine, exposé à un orage & cingler dans un esquif sur une mer de carton? Quel champ n'auroient-ils pas eu pour exercer leur raillerie, si l'on avoit prétendu les divertir par des Dragons peints qui vomissent feu & flamme, par des chariots enchantés qu'on attelle à des Cavales de *Flandre*, ou par des cascades effectives qu'on joint à des Païsages artificiels? Un peu de bon goût pourroit nous apprendre qu'on ne doit pas mettre ensemble, dans la même pièce, des ombres avec des réalités; & que les Décorations destinées à représenter la nature, doivent étaler à nos yeux des ressemblances, & non pas les choses mêmes. Si l'on vouloit nous y dépeindre une vaste & fertile campagne, couverte de troupeaux de gros & de menu bétail, ne seroit-il pas ridicule de transplanter la campagne sur la scène, & de remplir tout le Théatre de vaches & de brebis? C'est joindre ensemble des choses incompatibles, & faire la décoration en partie réelle & en partie imaginaire. Je souhaiterois que les Directeurs, aussi bien que les admirateurs de notre Opéra moderne, se donnassent la peine de réfléchir un moment là-dessus.

Critique d'un Opéra *Italien*.

Il y a quinze jours, ou environ, que je rencontrai dans la rue un homme du commun, qui portoit sur l'épaule une cage pleine de petits oiseaux. Prêt à m'informer de ce qu'il en vouloit faire, il se trouva par hasard qu'un de ses amis vint à passer, qui eut la même curiosité que moi, & qui lui demanda ce qu'il avoit sur l'épaule. L'autre lui répondit qu'il venoit d'acheter des moineaux pour l'Opéra. Des moineaux pour l'Opera, dit son ami, en se léchant les lévres, est-ce qu'on doit les rôtir? Non, non, répliqua l'autre; mais ils doivent entrer vers la fin du premier Acte, & voler autour du Théatre.

Ce plaisant dialogue me rendit si curieux, que j'achetai d'abord l'Opéra, où je vis que les moineaux devoient chanter dans un agréable bocage. Mais après une information plus exacte, je trouvai qu'ils avoient fait le même tour à l'assemblée, que le Chevalier *Martin* (*i*) *Marall* jouoit à sa Maîtresse; car quoi-

(*i*) Ce mot signifie *celui qui gâte tout*, un étourdi, & c'est le Personnage d'une Comédie *Angloise*.

qu'ils voltigeassent à la vûe de tout le monde, la musique venoit d'un concert de flageolets & d'appaux, qu'il y avoit derriere la tapisserie. Dans le même tems que je fis cette découverte, je sus, par le discours des Acteurs, qu'il y avoit de grands desseins sur le tapis pour perfectionner l'Opéra; qu'on avoit déja proposé d'abbattre une partie de la muraille, pour introduire sur la scène un corps de cent Cavaliers, & qu'on pensoit d'un autre côté à y amener des eaux, pour les employer à des cascades. L'exécution de ce dernier projet a été renvoyée, à ce que j'ai oui dire depuis, jusqu'à l'été prochain; parce qu'alors la fraîcheur, qui vient des fontaines & des jets d'eau, sera plus agréable aux personnes de qualité. Cependant, pour divertir l'assemblée d'une maniere plus convenable à l'hyver, l'Opéra de *Rinaldo* est rempli de tonnerres & d'éclairs, d'illuminations & de feux d'artifice, que les spectateurs peuvent regarder sans craindre de s'enrhumer, & même sans beaucoup de risque d'être brûlés; puisqu'il y a plusieurs pompes pleines d'eau, prêtes à jouer à tout moment, en cas qu'il arrivât quelque malheur de cette nature. Quoi qu'il en soit, je me flatte que le Propriétaire de la maison, qui est de mes bons amis, aura la prévoyance de l'assurer, avant qu'on y joue cette Piéce.

D'ailleurs, il ne faut pas s'étonner si ces Décorations paroissent fort étranges, puisque deux Poëtes de differens Païs les ont inventées, & qu'un Magicien & une Sorciere les font venir sur la scène. L'argument nous dit qu'*Armide* est un enchanteresse du Païs des *Amazones*, & la liste des personnages représentés nous instruit que le pauvre *Signor Cassani* est un Sorcier chrétien, *un Mago christiano*. J'avoue que ce n'est pas un petit embarras pour moi, de savoir comment une *Amazone* s'est rendue si habile dans l'Art magique, & de quelle maniere un bon Chrétien, car c'est le rôle que joue le Sorcier, peut entretenir correspondance avec le Diable.

Après avoir parlé des Enforceleurs, il faut dire un mot des Poëtes; & pour vous former quelque idée de l'*Italien*, vous n'avez qu'à jetter les yeux sur ces premieres lignes de sa Préface. *Eccoti benigno Lettore, un Parto di poche sere; che se ben nato di notte, non è però aborto di tenebre, mà si farà conoscere Figlio d'*Apollo *con qualche raggio di* Parnasso: c'est-à-dire, »Voici, mon cher Lecteur, » un Ouvrage de peu de soirées; & quoi qu'il soit éclos de nuit, ce n'est pas » un avorton des ténébres; mais il se fera connoître, par quelques rayons » du *Parnasse*, dont il est environné, pour Fils légitime d'*Apollon*. » Il traite ensuite *Mynheer Hendel* de l'*Orphée* de notre siécle; & il nous avertit, avec la même sublimité de style, qu'il composa lui-même cet Opéra dans quinze jours. Tels sont les esprits, au goût desquels nous tâchons de nous conformer. On peut dire, avec tout cela, que les meilleurs Ecrivains d'*Italie*, entre les modernes, s'expriment en des termes si fleuris, & qu'ils emploient des circonlocutions si ennuyeuses, qu'il n'y a que nos pédans qui les imitent. Ce n'est pas tout, ils remplissent leurs Ouvrages de pensées si grotesques, & de ce qu'ils appellent *Concetti*, que nos jeunes écoliers, après avoir demeuré un ou deux ans à l'Université, auroient honte de les produire. Quelques-uns s'imagineront peut-être que la différence qui paroît dans les Ecrits de l'une & de l'autre Nation, vient de la différence de leur génie: mais pour se convaincre que cette supposition

position est mal fondée, on n'a qu'à examiner les Ouvrages des Anciens, par exemple de *Ciceron* & de *Virgile*, & l'on trouvera que les Auteurs *Anglois*, dans la maniere de penser & de s'énoncer, approchent beaucoup plus de ces grands Originaux, que les *Italiens* modernes, quoique ceux-ci prétendent l'emporter sur nous. A l'égard du Poëte, de qui l'on a pris les rêveries de cet Opéra, je suis absolument de l'opinion de feu M. *Boileau* (*), qui croyoit qu'un seul vers de *Virgile* vaut plus que tout le clinquant du *Tasse*.

Mais pour revenir aux moineaux, on en lâcha de si nombreuses volées dans cet Opéra, qu'il est à craindre que la maison n'en soit jamais exempte; & que dans un tems où l'on jouera quelque autre Piéce, ils ne viennent fort mal à propos sur la scène, & n'aillent infester la chambre d'une Dame, ou se percher sur le Thrône d'un Monarque, sans parler de l'affront que les têtes des auditeurs en peuvent recevoir. D'un autre côté, j'ai ouï dire d'assez bonne part, qu'on avoit eu une fois le dessein de placer dans un Opéra l'avanture de (*k*) *Whittington* & de son Chat, & que pour cet effet on avoit rassemblé quantité de souris; mais que M. *Rich*, le Propriétaire de la Comédie, ne voulut pas permettre qu'on y jouât cette Piéce, de peur que le Chat ne pût venir à bout de les croquer toutes, & que les Princes de son Théatre ne fussent autant exposés à leurs insultes, que l'étoit le Prince de l'Ile avant l'arrivée du Chat. Pour moi, je ne saurois le blâmer à cet égard, & j'approuve même fort la réponse qu'on lui attribue à cette occasion: » Je ne crois pas, *dit-il*, que les Directeurs de » notre Opéra prétendent être aussi habiles que le célébre joueur de flûte, » blanc & noir, qui obligea toutes les souris d'une grande Ville en *Allemagne* » de le suivre au son de sa flûte, & qui de cette maniere délivra les habitans » de la persécution de ces petits animaux.

Avant que de finir ce Discours, j'avertirai le Public qu'il y a un traité sur le tapis avec (*l*) *London* & *Wise*, qui doivent être les Jardiniers de la Comédie, pour fournir à l'Opéra de *Rinaldo* & d'*Armide* un bocage d'orangers; que la premiere fois qu'on le jouera, le chant des oiseaux y sera exécuté par des Mézanges, & que les Entrepreneurs n'épargneront ni soins ni dépense pour charmer tout le monde.

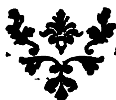
C.

---

* Sat. IX.

(*k*) C'étoit, s'il en faut croire la tradition, un pauvre apprentif de *Londres*, qui, pour commencer à faire quelque négoce, envoya un Chat aux *Indes*, d'où il reçut de quoi s'établir, & devenir à la fin Maire de la Ville.

(*l*) Deux fameux Jardiniers de *Londres*, qui servent dans les Maisons Royales.



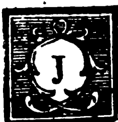
VI. DISCOURS.

Credebant hoc grande nefas & morte piandum,
Si juvenis vetulo non assurrexerat. ——

Juv. Sat. XIII. 54.

Si un jeune homme ne se levoit pas à l'abord d'un vieillard, ils croyoient que c'étoit un crime atroce & digne de mort.

Les Hommes cherchent plutôt à paroître spirituels que vertueux.



JE ne connois pas de mal sous le soleil si grand que l'abus de la raison, & avec tout cela il n'y a point de vice plus commun. Les deux sexes & tous les Ordres en sont infectés : à peine trouve-t-on une seule personne, qui ne soit plus sensible à la réputation d'avoir de l'esprit & du discernement, qu'à celle d'avoir de la probité & de la vertu. Mais cette malheureuse envie d'être habile, plutôt qu'honnête homme, spirituel, plutôt que sage, est la source de la plûpart des méchantes habitudes qu'on contracte dans le monde. Nous sommes redevables de ces fausses idées aux livres impies des prétendus beaux esprits, & à la sotte imitation du reste du genre humain.

C'est pour cela même que le Chevalier *de Coverly* disoit l'autre soir, qu'il n'y avoit que les beaux esprits qui méritassent d'être pendus. » Ils ont des vûes, » *ajouta-t-il*, si rafinées sur toutes choses, qu'ils n'ont pas honte d'agir con- » tre les plus vives lumieres de leur esprit, & de s'aveugler tellement, qu'ils » sont aussi peu choqués du vice & de la folie, que les plus brutaux de tous les » hommes. Mais s'ils veulent s'élever de cette maniere au-dessus du commun, » il est juste qu'on les expose à une infamie proportionnée à l'énormité de » leur crime, & qu'on les punisse d'une façon tout extraordinaire. Il n'y a pas » de monstre plus difforme dans la nature, qu'un très-méchant homme qui » a beaucoup d'esprit : il mene la vie d'un Paralytique, perclus de la moitié » de son corps. Pendant qu'il jouit peut-être de quelque plaisir, au milieu de » son incontinence, de ses richesses & de son ambition, il a perdu le goût » de la bienveillance, de l'amitié & de l'innocence. (*l*) *Scarecrow*; le men- » diant qui se tient à la place de *Lincoln's-Inn*, qui s'est estropié la jambe » droite pour mieux exciter la compassion des bonnes ames, & qui deman- » de l'aumône toute la journée pour avoir un bon souper & une coureuse » le soir, n'est pas la moitié si méprisable que ce beau génie. Le mendiant » n'a du goût que pour les plaisirs des sens ; il trouve le repos plus doux que » l'agitation ; & pourvû qu'il ait sa *Climene* avec un bon feu, il ne pense » jamais qu'il mérite les étrivières. Tout homme qui met son bonheur à » satisfaire ses passions charnelles, est, selon moi, un aussi vil & aussi indigne » esclave que *Scarecrow*. Mais c'est à vos beaux esprits, ne vous en déplaise,

(*l*) Ce mot signifie *Epouvantail*.

» que nous devons la perte de la vertu, soit dans le Public, ou dans les Particu-
» liers; puisqu'ils ne la distinguent pas du vice, & que toute action leur est
» indifférente, pourvû qu'on la fasse d'un air gracieux & dégagé. Pour moi,
» qui suis assez bizarre pour agir, dans ce siècle corrompu, suivant les lumie-
» res de ma conscience, je n'ai pas meilleure opinion d'un homme abandon-
» né au vice, malgré tout l'éclat qui l'environne, que de ce bélître dont
» je viens de parler. J'en ai même d'autant plus d'horreur, qu'il est plus ri-
» che que celui-ci, & qu'il vole au Public un trésor beaucoup plus estimable.
» Je pose donc pour maxime constante, que l'esprit & le corps doivent agir
» de concert; que toute action de quelque importance doit avoir en vûe le
» bien public; que le but général de celles qui sont indifférentes de leur
» nature, doit être conforme aux principes de la raison, de la Religion,
» & d'une bonne éducation. A moins de cela, un homme cloche, au lieu de
» marcher comme il faut, comme je l'ai déja insinué, & tous ses mouvemens
» sont irréguliers.

Pendant que mon ami faisoit ces réflexions, je le regardai d'un œil fixe; ce qui l'obligea de revenir un peu à lui-même, & de me répondre en ces mots.
» Je veux seulement vous dire, que c'est le moins excusable de tous les défauts,
» de ne penser qu'à polir nos esprits, & de négliger nos mœurs. La raison,
» qui devroit gouverner toutes nos passions, en est souvent elle-même l'es-
» clave: & quoique cela paroisse contradictoire, il n'en est pas moins vrai
» qu'un homme d'esprit n'est pas toûjours un honnête homme. Ce ne sont
» pas les seuls Particuliers qui tombent dans ce crime, il y a quelquefois des
» Nations entieres qui s'en rendent coupables; & je ne sai si, après un sé-
» rieux examen, on ne trouveroit pas que les siècles les plus polis ont été les
» moins vertueux. Ce désordre peut venir de la sottise qu'on a d'attribuer un
» vrai mérite au sçavoir & à l'esprit, sans avoir égard à l'usage qu'on en
» fait. On conclut même de-là, qu'on ne doit pas tant se mettre en peine
» du principe de nos actions, que de la maniere dont on les produit aux
» yeux du monde. Mais ce masque, dont on les couvre, ne sçauroit en imposer
» aux honnêtes gens, ni aux personnes qui ont quelque pénétration. Le Che-
» valier *Richard Blackmore* fait paroître autant de bon sens que de vertu, lors-
» qu'il dit, dans la Préface de son (m) Poëme, *que c'est une honte & un des-*
» *honneur d'employer de nobles facultés & beaucoup d'esprit, pour entretenir les*
» *hommes dans leurs vices & dans leurs folies.* Il ajoute, que *le grand ennemi*
» *du genre humain, avec tout son esprit & ses facultés angéliques, est la plus*
» *haïssable de toutes les créatures.* Il donne ensuite un trait de sa générosité,
» lorsqu'il nous déclare, qu'il avoit entrepris son Poëme, *pour retirer les Mu-*
» *ses des mains de leurs ravisseurs, les ramener dans leurs agréables & chastes*
» *demeures, & les engager à un emploi convenable à la dignité qu'on leur at-*
» *tribue.* Ainsi l'avantage du Public doit être le but capital de tous ceux qui écri-
» vent; & s'il y en a quelqu'un qui se propose une autre vûe, plus il est ha-
» bile homme, & plus il est injuste envers sa Patrie. Quand la modestie ne

(m) Intitulé, *Poëme Philosophique sur la Création.*

» fait plus l'ornement essentiel d'un sexe, ni la candeur celui de l'autre, la so-
» ciété n'a point de solide base, & nous n'aurons plus à l'avenir de régles cer-
» taines pour juger de ce qui est de la bienséance, ou de ce qui n'en est pas.
» La nature & la raison demandent une chose, la passion & la fantaisie en exi-
» gent une autre. Si l'on écoute les avis de celles-ci, on se met dans un che-
» min fort embarrassé, dont il est impossible de trouver l'issue ; mais si l'on
» prête l'oreille aux conseils de celles-là, notre passage est agréable, & nous
» pouvons arriver facilement à notre but.

Je ne doute pas que les *Anglois* ne soient aujourd'hui aussi polis qu'aucune autre Nation du monde ; mais tout homme qui réfléchit, peut bien s'appercevoir que l'envie de paroître enjoués & à la mode, a presque englouti tout notre bon sens & notre Religion même. Y a-t-il rien de plus juste, que de faire consister la mode & l'enjouement à suivre les régles que la justice & la piété nous prescrivent ? Mais qu'y a-t-il de plus ordinaire, que de nous voir prendre le contrepied, fondés uniquement sur ce que tout cela se fait de bonne grace ?

Rien ne devroit passer pour honnête & bienséant, à moins que la nature même ne nous en donnât cette idée. Le respect qu'on doit à toute sorte de Supérieurs est fondé, si je ne me trompe, sur l'instinct ; avec tout cela, qu'y a-t-il de plus ridicule, dans le siecle où nous sommes, que l'observation de ce devoir? Je parle tout-d'un-coup de ce vice plutôt que d'un autre, pour avoir occasion d'insérer ici un trait d'histoire, qui nous fournit une preuve convaincante que le siecle le plus poli est souvent le plus vicieux.

» Un jour qu'on représentoit, dans la Ville d'*Athènes*, une piece de Théatre
» à l'honneur de cette République, il arriva qu'un vieux Noble s'y rendit
» trop tard pour occuper une place qui étoit dûe à son âge & à sa qualité. Di-
» vers jeunes Messieurs, qui virent le désordre & l'embarras où il se trouvoit,
» lui firent signe de venir s'asseoir auprès d'eux. Mais lorsqu'avec beaucoup de
» peine le bon Vieillard se fut glissé à travers la foule, jusqu'à la place où on
» l'invitoit, il y trouva les gens si serrés, qu'il n'y eut pas moyen de s'y mettre.
» Là-dessus, obligé de se tenir debout, il perdit de nouveau contenance, &
» servit de risée à tous les bancs des *Athéniens*, l'unique but que ces jeunes étour-
» dis se proposoient. Cependant il y avoit en pareil cas des places destinées pour
» les étrangers, de sorte que ce bon homme s'avança tout confus vers les loges
» des *Lacédémoniens*. A son approche, ceux-ci, d'une Nation plus vertueuse que
» polie, se levérent tous de leurs places & le reçurent parmi eux avec tout le res-
» pect possible. Les *Athéniens*, frappés d'abord de la vertu des *Spartiates* & de
» leur propre indignité, leur applaudirent d'une commune voix ; & le vé-
» nérable Vieillard s'écria : *Les* Athéniens *savent ce qui est honnête, mais*
» *les* Lacédémoniens *le pratiquent*.

R.



VII. DISCOURS.

——— Quid? cætera jam simul isto
Cum vitio fugêre? caret tibi pectus inani
Ambitione? caret mortis formidine, & irâ?
Somnia, terrores magicos, miracula, sagas,
Nocturnos lemures, portentaque *Thessala* rides?

Hor. Ep. II. L. II. v. 205-209.

En te défaisant de l'avarice, as-tu aussi congédié les autres passions? Ton cœur n'est-il plus troublé par l'ambition, par la colere, & par les frayeurs de la mort? Sens-tu combien il est ridicule d'ajouter foi aux songes, aux terreurs paniques, aux miracles, aux sorciers, à l'apparition des morts, & à tous les prestiges de la magie?



'Allai dîner l'autre jour chez un de mes anciens amis, & j'eus le déplaisir de trouver toute sa famille dans une grande consternation. Sur ce que je lui en demandai la cause, il me répondit que sa femme avoit eu, la nuit précédente, un rêve fort extraordinaire, qui ménaçoit lui, ou elle, ou leurs enfans, de quelque malheur. Dès que la Dame entra dans la chambre où nous étions, elle me parut d'une si profonde mélancolie, que son état m'auroit fait beaucoup de peine, si je n'avois su déja ce qui le causoit. Du reste nous ne fûmes pas plutôt assis autour de la table, qu'après m'avoir un peu envisagé, elle se tourna vers son mari, & lui dit ces paroles dignes de remarque: *Mon cœur, vous pouvez reconnoître à présent l'étranger qui étoit la nuit passée dans la chandelle.* Ils se mirent ensuite à raisonner de leurs affaires domestiques. Là-dessus, un petit garçon, qui étoit au bas de la table, dit à sa mere, que le *Jeudi* suivant il devoit commencer à écrire des syllabes & des mots entiers. *Jeudi?* repliqua la Dame; *point du tout, mon fils; vous ne commencerez pas, s'il plaît à Dieu, le jour des* Innocens; *mais dites à votre Maître d'école, qu'il vous suffira de commencer le Vendredi.* Pendant que je réfléchissois en moi-même sur cette bizarrerie, étonné de voir qu'il y eût quelqu'un qui voulût établir, comme une régle, la nécessité de perdre un jour toutes les semaines, la maîtresse du logis me pria de lui donner un peu de sel sur la pointe de mon couteau. Je lui obéis avec tant de précipitation & d'un air si timide, que je laissai tomber le sel à moitié chemin. A la vûe de ce désastre, elle frémit d'horreur, & remarqua d'abord que le sel s'étoit répandu vers elle. J'en fus moi-même tout interdit, & honteux de voir que tout le monde s'allarmoit de cet accident, je crus avoir attiré quelque malédiction sur la famille. Quoi qu'il en soit, la Dame revenue un peu de sa grande surprise, dit à son mari, en jettant un soupir: *Mon cher, un malheur ne vient jamais seul. Ne vous souvenez-vous pas,* ajouta-t-elle, *mon enfant, que le Colombier tomba le même jour que notre mal-adroite servante répandit le sel sur la table? Oui,* dit-il, *mon cœur, je n'ai*

Superstitions ridicules de quelques esprits foibles.

*pas oublié que la Poste qui vint ensuite, nous apprit la funeste bataille d'*Almanza. Par tout ce discours, je vis bien que mon ami ne tenoit pas le haut bout à sa table, & que c'étoit moins par sottise que par trop de bonté, qu'il donnoit dans tous les foibles & dans toutes les chimeres de son épouse. Du reste, mes Lecteurs peuvent juger de ma contenance & de mon embarras, au milieu de tous ces raisonnemens. Je ne pensai donc plus qu'à me dépêcher de dîner, avec mon air taciturne. A la fin du repas, je mis mon couteau & ma fourchette en croix sur mon assiéte; mais la Dame du logis me pria de vouloir bien les tirer de cette situation, & les placer à côté l'un de l'autre. Quoiqu'il ne me semblât pas que j'eusse fait en ceci rien d'incivil ni d'absurde, je crus qu'il y avoit quelque tradition superstitieuse à cet égard, & qu'il étoit ainsi de la bienséance de lui complaire. Je rangeai donc mon couteau & ma fourchette sur deux lignes parallèles, & je résolus de les placer toujours de même à l'avenir, sans que je puisse en alléguer pourtant aucune raison valable.

Il n'est pas difficile de s'appercevoir de l'aversion qu'on a conçue pour nous. Du moins je découvris bientôt, aux manieres de cette Dame, qu'elle me prenoit pour un homme fort étrange, & d'un aspect de mauvais augure. De sorte qu'on n'eut pas plutôt achevé de dîner, que je pris congé de la Compagnie, & que je me retirai à mon logis. Enfermé dans ma chambre, je méditai profondément sur les maux que les hommes s'attirent par leurs idées folles & superstitieuses. Vous diriez que les calamités inséparables de la vie ne leur suffisent pas, ils en vont chercher de nouvelles; ils tournent les circonstances les plus indifférentes en fâcheux pronostics, & ils souffrent autant de leurs maux imaginaires que des maux réels. J'ai connu telle personne, que la vûe d'une étoile volante a privée du sommeil toute la nuit; & j'ai vû tel amant langoureux, qui pâlissoit & discontinuoit de manger, pour avoir mal rompu la lunette d'une volaille. Il est arrivé quelquefois que le chant d'un hibou entendu à minuit, a causé plus d'allarme dans une famille, qu'une troupe de voleurs. Que dis-je? la foible voix d'un grillon a imprimé plus de terreur, que le rugissement du roi des forêts. La moindre niaiserie peut devenir un épouvantail affreux à une imagination blessée. Un vieux clou rouillé & une épingle crochue se convertissent en prodiges.

Il me souvient d'avoir été un jour dans une compagnie mêlée, où le bruit & la joye éclatoient de toutes parts, lorsqu'une vieille Dame s'avisa de remarquer que nous étions au nombre de treize. Là-dessus quelques Dames, frappées d'une terreur panique, voulurent sortir de la chambre; mais un de mes amis, qui prit garde qu'une des Dames de la troupe étoit enceinte, assura que nous étions quatorze, & que, bien loin d'y avoir un présage de mort, il y avoit un signe manifeste de naissance. Si mon ami n'eût trouvé cet expédient pour détourner le pronostic, je ne doute pas que la plûpart de ces Dames ne fussent tombées malades dès le soir même.

Une vieille fille, qui est sujette aux vapeurs, cause une infinité d'embarras de cette nature à ses amies & à ses voisines. Je connois une de ces illustres Sybilles, dans une maison de qualité, où elle est Tante, qui prophétise d'un bout de l'année à l'autre. Elle voit toujours des apparitions; elle découvre les avant-

couleurs de la mort ; & il y a peu de jours qu'elle faillit à perdre l'usage de la raison, pour avoir entendu le gros chien du logis hurler dans l'écurie, lorsqu'elle avoit mal aux dents. Un travers d'esprit de ce genre expose une infinité de personnes, non seulement à des terreurs chimériques, mais aussi à de pénibles devoirs, qui n'aboutissent à rien, & n'est fondé que sur la crainte & l'ignorance où nous nous trouvons dès nos premieres années. L'horreur avec laquelle on envisage la mort , ou tout autre mal à venir , & l'incertitude où l'on est du moment de son arrivée, remplissent un esprit mélancolique d'un nombre infini de craintes & de soupçons:ce qui ne peut que le disposer à l'observation de tous ces Prodiges & de ces Prédictions ridicules. Si d'un côté les Philosophes travaillent à diminuer les maux de la vie,par les lumieres de la raison & du bon sens,on peut dire de l'autre, que les fous ne cherchent qu'à les multiplier par les principes de la superstition & de l'erreur.

Pour moi, je serois très-fâché d'avoirle don de deviner tout le bien & le mal qui me peuvent arriver dans ce monde, & de sentir d'avance la joie de l'un ou le poids accablant de l'autre. Il me suffira toujours d'y prendre part quand ils existeront.

Je ne connois qu'un seul moyen de me fortifier contre ces funestes présages & ces terreurs de l'esprit ; c'est de m'assurer de la bienveillance & de la protection de cet Etre suprême qui dispose des événemens, & qui gouverne l'avenir. Il voit, d'un coup d'œil, toute mon existence, non seulement ce qui en est déja passé, mais ce qui en roule & qui se précipite dans les profondeurs de l'éternité. Lorsque je vais dormir, je me recommande à ses soins ; & lorsque je me réveille, je m'abandonne à sa direction. Au milieu de tous les maux dont je suis menacé, j'ai mon recours à lui, & je ne doute pas qu'il ne les éloigne, ou qu'il ne les tourne à mon avantage.

Quoique je ne sache pas l'heure de ma mort, ni quelle sera ma fin, je n'en ai pas la moindre inquiétude, très-persuadé que Dieu les connoît, & qu'il ne manquera pas de me consoler & de me soutenir dans ce dernier moment.

C.



VIII. DISCOURS.

——Tigris agit rabidâ cum tigride pacem
Perpetuam : sævis inter se convenit ursis.

Juv. Sat. XV. v. 163.

Les tigres, tout tigres qu'ils sont, gardent entr'eux une paix inviolable ; & les ours aussi.

Cotteries anciennes & modernes.



ON dit que l'homme est un animal sociable ; & cela est si vrai, que nous embrassons, parmi nous, toute sorte d'occasions & de prétextes, pour former ces petites Assemblées de plaisir, qu'on appelle ordinairement *Cotteries*. Lorsqu'un certain nombre d'hommes se trouve avoir les mêmes idées sur quelque article, quelque peu important qu'il soit, cette légere convenance les engage à établir une espece de fraternité entr'eux, & à se voir une ou deux fois la semaine. Je connois une bonne Ville, où il y avoit une Cotterie de gros hommes, qui ne se voyoient pas, comme vous pouvez bien vous l'imaginer, pour le plaisir d'une conversation vive & spirituelle, mais pour s'entr'aider les uns les autres à ne perdre pas contenance. La chambre de leur rendez-vous étoit des plus spacieuses, & il y avoit deux portes, l'une d'une grandeur médiocre, & l'autre fort large & brisée. Si quelqu'un de ceux qui vouloient y être admis, pouvoit passer par la premiere, il étoit exclus de la Cotterie, parce qu'il n'avoit pas la corpulence requise ; mais s'il venoit à s'accrocher au passage, & qu'il ne pût entrer, malgré tous ses efforts, on lui ouvroit aussi-tôt la porte brisée, & il étoit reconnu pour digne Membre de la Société. J'ai oüi dire qu'elle se bornoit à une quinzaine d'hommes, qui pesoient tous ensemble plus de trois tonneaux, ou de six mille livres.

Par opposition à cette Cotterie, il s'en forma une autre de véritables Squelettes, aussi décharnés qu'envieux, qui, après avoir mis tout en œuvre pour croiser les desseins de leurs gros compatriotes, les avoir taxés d'entretenir des principes dangereux à l'Etat, & leur avoir fait perdre la faveur du Peuple, les chasserent enfin de la Magistrature. La Communauté se vit déchirée par ces deux factions, plusieurs années de suite, jusqu'à ce qu'on tomba d'accord que les deux Baillifs de la Ville seroient choisis annuellement de l'une & de l'autre ; de sorte qu'ils sont aujourd'hui accouplés à la maniere de nos lapins qu'on porte au marché, c'est-à-dire, qu'il y en a un gras & un maigre ensemble.

Tout le monde a sans doute entendu parler de la Société, ou plutôt de la Confédération des *Rois*. Cette grande Alliance se forma un peu après le retour de *Charles II*, & l'on y admettoit indifféremment toute sorte de personnes, de quelque condition ou qualité qu'elles fussent, pourvû qu'elles convinssent dans le surnom de *Roi* ; ce qu'on croyoit suffire pour désigner que ses Membres n'étoient entachés d'aucun principe républicain ou antimonarchique.

Il est arrivé souvent qu'un nom de Baptême a servi d'occasion à établir une

Cotterie, & à la distinguer des autres. C'est ainsi que l'on a vû de nos jours celle de *S. George*, qui s'assembloit le jour de *S. George*, à l'Enseigne de *S. George*, & qui juroit par ce Saint.

On voit aujourd'hui, en plusieurs endroits de la Ville, ce qu'on appelle des *Cotteries de Rue*, où les principaux habitans d'une rue conversent ensemble tous les soirs. Il me souvient, à ce sujet, que je cherchois un jour à me loger dans la rue d'*Ormond*, & que le maître d'une maison, avec qui je parlois, me dit, pour me donner une haute idée de ce quartier, qu'il y avoit alors une très-bonne Cotterie. Il ajouta que deux ou trois Gentilshommes campagnards & grands brailleurs, y étoient venus demeurer l'année précédente, & qu'ils avoient fait baisser, d'une étrange maniere, les loyers des maisons; mais que la Cotterie, pour prévenir de tels inconvéniens dans la suite, avoit résolu de se charger de toutes celles qui viendroient à vaquer, & de n'y mettre que des personnes d'une humeur sociable, & d'une conversation honnête.

La Cotterie des *Nigauds*, dont j'ai été autrefois membre, moi indigne, étoit composée de fort honnêtes gens, d'un naturel paisible, qui demeuroient assis les uns avec les autres, & fumoient leur pipe sans dire mot jusqu'à minuit. La Cotterie où l'on boit de la bierre de *Brunswick*, est une Institution, à ce que j'ai oüi dire, à peu près de la même espece, où l'on garde aussi un profond silence.

Après avoir parlé de ces deux Sociétés, qui ne faisoient assurément aucun mal, je ne saurois m'empêcher de dire un mot d'une autre Société fort dangereuse, qui s'établit, sous le régne de *Charles II*, avec le titre de *Duellistes*, & où l'on n'admettoit personne qui ne se fût battu du moins une fois en duel. Le Président de cette Assemblée, qui avoit tué six hommes pour sa part, y tenoit le haut bout à la premiere table, où les autres se plaçoient ensuite, à proportion du nombre que chacun d'eux en avoit tué. On y voyoit d'ailleurs une seconde table pour ceux qui n'avoient que blessé leur homme, & qui faisoient paroître une noble envie de chercher les occasions pour mériter une place à la premiere. Cette Cotterie, où l'on n'admettoit que des gens d'honneur, ne dura pas long-tems, parce que la plûpart de ses Membres périrent par la corde, ou par l'épée, bientôt après son institution.

Nos fameuses Cotteries modernes sont fondées sur le manger & le boire, deux points sur lesquels la plûpart des hommes s'accordent, & où le savant & l'ignorant, le stupide & l'éveillé, le philosophe & le bouffon, peuvent tous jouer leur rôle. On dit que la Cotterie même de *Kit-Kat* doit son origine à un pâté de mouton. Celles des *Tranches de bœuf*, & de la *Bierre* d'*Octobre*, ne sont pas opposées non plus au manger & au boire, s'il est permis d'en juger par les titres qu'elles se donnent.

Lorsqu'un nombre d'hommes sont unis ensemble de cette maniere, pour jouir d'une conversation honnête, & travailler à leur avantage mutuel, ou au bien des autres, ou même pour se délasser de la fatigue du jour, pourvû que l'esprit de faction ne s'en mêle pas, & qu'ils n'ayent point en vûe de critiquer les absens, ces petites Sociétés peuvent être fort utiles.

Je ne saurois mieux finir ce Discours, que par une liste de certains Régle-

mens, que je trouvai affichés sur la muraille d'un cabaret à bierre, un jour que j'y étois à une occasion dont ce n'est pas ici le lieu d'entretenir mes Lecteurs. Quoi qu'il en soit, une Cotterie de nos Artisans, qui se voyoient tous les soirs à ce rendez-vous, les avoit dressés, & ils renferment un portrait si naïf de leur maniere de vivre, que je ne puis m'empêcher de les rapporter ici mot pour mot.

RÉGLEMENS que tous les Membres de la Cotterie de deux sols, *qui s'assemble dans ce Cabaret, pour entretenir l'amitié & le bon voisinage, doivent observer.*

1. Chacun, à son arrivée ici, mettra ses deux sols sur la table.
2. Chacun remplira sa pipe de son tabac.
3. Si quelqu'un s'absente, il payera un sol, au profit de la Société, à moins qu'il ne soit malade, ou en prison.
4. Si quelqu'un jure, ou dit des paroles choquantes à un autre, son voisin peut lui donner un coup de pié sur l'os des jambes.
5. Si quelqu'un rapporte des faussetés à la Cotterie, il payera un demi-sol d'amende pour trois mensonges.
6. Si quelqu'un en frappe un autre sans-sujet, il payera son écot pour lui.
7. Si quelqu'un amene sa femme dans la Cotterie, il payera pour sa boisson, & lui fournira du tabac.
8. Si une femme vient prendre son mari pour retourner au logis, elle lui parlera hors de la chambre.
9. Si quelqu'un en appelle un autre Cocu, il sera chassé de la Cotterie.
10. Deux personnes du même métier ne seront point admises dans la Cotterie.
11. Aucun de nous n'employera personne, qui ne soit un de nos Membres, pour faire ou raccommoder ses habits & ses souliers.
12. Tout homme qui n'a point prêté serment de fidélité à la Reine, est incapable d'être admis dans notre Cotterie.

Ces Articles sont si bien conçus, pour entretenir les bonnes mœurs dans cette petite Assemblée, que je ne doute pas que leur lecture ne fasse autant de plaisir, que celle des *Loix Convivales* de *Ben-Johnson*, ou des Réglemens d'une ancienne Cotterie de *Romains*, dont *Lipse* nous parle, ou de l'Ordre d'un *Symposium*, ou d'un Festin dans quelque Auteur *Grec*.

C.



IX. DISCOURS.

Dat veniam corvis, vexat censura columbas.
JUV. Sat. II. v. 63.

La rigueur des Loix tombe sur d'innocentes femmes, & l'on épargne des scélérats.



TOUTES les personnes de l'un & de l'autre sexe, qui se piquent d'esprit & de politesse, se font un honneur de visiter *Arietta*. Elle est arrivée à un certain période de la vie, qui n'est pas trop exposé aux folies de la jeunesse, ni aux infirmités de l'âge avancé; & sa conversation est si entremêlée de prudence & de bonne humeur, qu'elle plaît également aux jeunes & aux vieux. Elle est franche & libre, mais à couvert de tout reproche; elle n'a point d'intrigue amoureuse, ni aucun dessein ambitieux à poursuivre; & cela fait que ceux qui la voient, l'entretiennent fort librement de tout ce qui regarde leurs passions ou leurs intérêts. Je lui rendis visite l'autre jour, après avoir été introduit chez elle, il y a déja quelque tems, par mon ami M. *Honeycomb*, qui l'engagea d'abord à me permettre de la voir quelquefois sur le pied d'un homme civil & sans malice. Je n'y trouvai qu'un seul Gentilhomme, grand babillard, attaché aux lieux communs, qui, à mon arrivée, se leva de sa place, pour me saluer froidement, se rassit presque aussitôt, se tourna ensuite vers *Arietta*, & reprit sa narration, qui rouloit, à ce que je m'apperçus, sur le chapitre usé de la constance en amour. Il avoit une facilité merveilleuse à répéter ce qu'il dit tous les jours de sa vie; il soutint sa thèse par des passages tirés de nos pieces comiques & de nos chansons, qui regardent les perfidies des belles, & la légereté ordinaire aux femmes, & il accompagna tout ce beau recit de grands éclats de rire & de gestes impertinens. Il me sembla même qu'il parloit plus que de coutume, pour insulter à mon silence, & se distinguer devant une personne du goût & du savoir d'*Arietta*. Quoi qu'il en soit, elle voulut diverses fois l'interrompre, mais elle ne put en venir à bout, jusqu'à ce que le tocsin s'arrêta de lui-même; ce qu'il ne fit pourtant qu'après avoir débité ou plutôt estropié la célébre avanture de la Matrone d'*Ephése*.

Les deux *sexes* n'ont rien à se reprocher l'un à l'autre, ou dont ils ne soient également coupables.

Je vis bien qu'*Arrietta* prenoit cette raillerie pour un affront fait à son sexe. Aussi ai-je toujours remarqué que les Dames sont plus sensibles à ces invectives qui les regardent en général, que les hommes ne sont touchés de ce qui se dit contre eux; soit que les premieres soient plus délicates sur le chapitre de l'honneur, ou que cela vienne de quelque autre cause, qui m'est inconnue. D'ailleurs, son émotion ne fut pas plutôt calmée, qu'elle repliqua en ces termes.

» Monsieur, tout ce que vous venez de dire sur cet article est si nouveau, » qu'il n'y a pas encore deux mille ans que l'avanture, dont vous l'avez as- » saisonné, est arrivée, & qu'il y auroit de la témérité à vouloir disputer avec

» vous ; mais vos citations me rappellent dans l'esprit la fable de l'homme & » du lion. Le premier, pour donner à l'autre des marques de sa supériorité, » lui fit voir une enseigne qui représentoit un lion terrassé par un hom- » me. A quoi ce noble animal répondit fort juste : *Il n'y a pas de Peintres par-* » *mi nous ; mais s'il y en avoit, nous pourrions vous montrer cent hommes tués par* » *des lions, pour un seul lion tué par un homme.* L'application est facile. Vous » autres, Messieurs, vous êtes nantis du droit de manier la plume, & vous » pouvez noircir les femmes, dans vos Livres, tout comme il vous plaît, » sans que nous puissions vous rendre la pareille. Vous avez remarqué deux » ou trois fois dans votre Discours, que l'hypocrisie est le fond & le naturel de » toutes les femmes, & que l'art de savoir déguiser nos sentimens fait une » des principales parties de notre éducation. Ces invectives & plusieurs autres » du même goût, se trouvent répandues dans un petit nombre d'écrivains de tous » les siècles, qui ont voulu se vanger sur tout le sexe, du mépris qu'ils avoient re- » çu de quelques Dames. Je ne doute pas que le célèbre *Petrone* ne mérite d'être » mis au rang de ces Auteurs, lui qui a si heureusement inventé les circonstan- » ces qui aggravent la fragilité de votre *Ephésienne*. Mais pour examiner la » question qui est entre les deux sexes, & qui a toujours servi de sujet à la dis- » pute ou à la raillerie, depuis qu'il y a eu des hommes & des femmes au mon- » de, prenons des faits rapportés par des Auteurs simples & naïfs, qui n'ont ni » l'envie ni le talent d'embellir leurs Discours, ni de le charger de couleurs em- » pruntées. Je m'amusois l'autre jour à lire la Relation des *Barbades*, que *Li-* » *gon* a donnée au Public : il me souvient d'y avoir vû le récit d'une avanture, » qui peut servir de contrebatterie à celle que vous prônez tant. La voici mot » pour mot.

» M. *Thomas Inkle*, troisiéme fils d'un de nos riches Citoyens de *Londres*, âgé » de vingt ans, s'embarqua aux Dunes, le 16 de *Juin* 1647, sur le vaisseau » nommé l'*Achille*, destiné pour les *Indes Occidentales*. Il entreprit ce voyage » dans la vûe de s'enrichir par le Commerce, & il avoit les talens nécessai- » res pour y réussir ; il étoit fort rompu dans la science des Nombres, & il » pouvoit calculer d'un coup de plume, s'il y avoit du profit ou de la perte dans » quelque Négoce. En un mot, son pere n'avoit rien oublié pour lui inspirer » de bonne heure l'amour du gain, & l'attacher à ses intérêts d'une maniere » capable de prévenir l'ardeur naturelle de ses autres passions. Avec ce tour » d'esprit, il n'étoit pas mal fait de sa personne ; il avoit le visage vermeil, » l'air robuste & vigoureux, & sa chevelure blonde & frisée lui pendoit né- » gligemment sur les épaules. Il arriva dans le cours de son voyage, que » l'*Achille* manqua de vivres, & qu'il entra dans un petit Port-brute sur » la côte d'*Amérique*, pour y faire de nouvelles provisions. Notre jeune » homme y descendit à terre avec plusieurs autres *Anglois*, & sans prendre » garde à un parti d'*Indiens* qui s'étoient cachés dans les bois pour les ob- » server, ils s'éloignerent un peu trop du bord de la mer, de sorte que les » Naturels du Pays fondirent sur eux, & les massacrerent presque tous. » M. *Inkle* eut le bonheur de s'échapper, avec quelques autres, dans une » forêt, où, accablé de fatigue & hors d'haleine, il se jetta sur une petite

» éminence à l'écart. Il n'y fut pas plutôt, qu'une jeune *Indienne* sortit d'un » endroit couvert de buissons qu'il y avoit derriere lui, & le vint trouver. » Surpris d'abord l'un & l'autre de cette entrevûe, ils ne tardérent pas à » se regarder d'un œil favorable. Si l'*Européen* fut charmé de la tournure, » des traits & des graces un peu sauvages de l'*Américaine* toute nue, celle-» ci n'admira pas moins l'air, le teint & la taille d'un *Européen* habillé de » pied en cap. Elle devint même si amoureuse de lui, qu'inquiette pour sa » vie elle le conduisit dans une cave, & qu'après l'y avoir régalé de fruits » délicieux, elle eut soin de le mener boire à une source d'eau vive. Au mi-» lieu de tous ces bons offices, elle se plaisoit quelquefois à badiner avec ses » cheveux blonds, & à les opposer à la couleur de ses doigts. Tantôt elle se » divertissoit à lui découvrir le sein, & à le regarder, ou à se moquer de lui » & à rire, lorsqu'il vouloit le cacher. Il n'y a nul doute que cette *Indienne*, » nommée *Yarico*, ne fût une personne de distinction, puisqu'elle se paroit » tous les jours de nouveaux colliers des plus beaux coquillages, ou de grains » de verre, & qu'elle lui apportoit quantité de riches dépouilles de ses autres » Amans; c'est-à-dire, que la cave de notre jeune *Anglois* étoit garnie de » toute sorte de peaux marquetées, & des plus belles plumes de différen-» tes couleurs qu'il y eût dans le Païs. Pour lui rendre même sa prison plus » supportable, elle se hazardoit quelquefois de le conduire entre chien & » loup, ou au clair de la Lune, à des bocages reculés ou à des solitudes char-» mantes; & après lui avoir indiqué un endroit où il pouvoit reposer tran-» quillement au doux murmure des eaux, & au chant du rossignol, elle fa-» soit sentinelle, ou le tenoit endormi entre ses bras, & l'éveilloit dès qu'il » y avoit quelque danger à craindre de la part des *Indiens*. C'est ainsi qu'ils » passoient le tems l'un & l'autre, jusqu'à ce qu'ils eussent inventé un nou-» veau langage, à la faveur duquel notre jeune Héros dit à sa Maîtresse, » qu'il s'estimeroit bien-heureux de la pouvoir posséder dans le Païs de sa » naissance, où elle iroit habillée d'étoffes de soie, comme celle de sa veste; » où il la feroit porter dans des maisons traînées par des chevaux, à l'abri du » vent & de la pluie; & où ils ne seroient pas exposés à toutes ces craintes » & à ces allarmes qui les agitoient alors. Ils avoient déja vécu plusieurs mois » au milieu de leurs tendres amours, lorsque *Yarico* apperçut un Navire sur » la côte, & qu'instruite par son Amant, elle fit divers signaux à ceux qui » le montoient. Dès que la nuit arriva, ils se rendirent l'un & l'autre sur » le rivage, où ils eurent la joie & la satisfaction de trouver quelques-uns » des gens de ce Vaisseau, qui étoit *Anglois*, & qui alloit aux *Barbades*. » Pleins d'espérance de se voir bientôt délivrés de leurs inquiétudes, & de » jouir d'un bonheur moins interrompu, ils se mirent dessus. Mais à l'ap-» proche de cette Isle, notre jeune homme, rêveur & pensif, vint à consi-» dérer le tems qu'il avoit perdu, & à calculer tous les jours que son capi-» tal ne lui avoit produit aucun intérêt. Afin donc de se mettre en état de ré-» parer ses pertes, & de pouvoir rendre bon compte de son voyage à ses » parens & à ses amis, il résolut de se défaire de *Yarico* à son arrivée au » Port, où un Vaisseau n'a pas plutôt mouillé, qu'il se tient un Marché

» public sur le bord de la mer pour la vente des Esclaves, *Indiens* ou autres, » qu'il y amene, à peu près comme on vend ici les chevaux & les bœufs. » Cette pauvre malheureuse eut beau fondre en larmes, & lui représenter » qu'elle étoit enceinte de ses œuvres; insensible à toute autre voix qu'à » celle de l'intérêt, il ne pensa qu'à profiter de son aveu, pour en tirer » une plus grosse somme d'un Marchand de la Colonie, auquel il la vendit.

Je fus si touché du récit de cette avanture, que je sortis de la chambre les larmes aux yeux; ce qu'*Arietta*, du goût dont elle est, ne manqua pas de regarder sans doute comme une approbation plus forte & plus ingénue, que tous les complimens que j'aurois pû lui faire à cette occasion.

R.

X. DISCOURS.

——— Veteres avias tibi de pulmone repello.

PERS. Sat. V. v. 92.

Je m'efforce de vous détromper & de vous faire revenir de vos ridicules & anciennes idées.

L'Auteur C. se dépeint ici de nouveau, & se moque des contes que l'on fait sur les *Apparitions*.



Mon arrivée à *Londres*, j'eus d'abord quelque peine à trouver un logement qui me fût commode & agréable. Je me vis réduit à sortir du premier, par l'importune civilité de mon Hôtesse, qui me demandoit tous les matins comment j'avois passé la nuit. J'eus le bonheur de tomber ensuite dans une honnête famille, où je vécus fort content plus d'une semaine, jusqu'à ce que mon Hôte, qui étoit de très-bonne humeur & d'un bon naturel, dans la pensée que j'avois besoin de compagnie, me rendit plusieurs visites, pour m'empêcher d'être seul. Je le souffris deux ou trois jours; mais après lui avoir oüi dire qu'il me soupçonnoit d'être mélancolique, je crus qu'il n'y avoit plus à balancer, & que je devois prendre incessamment un nouveau logis, ce qui fut exécuté dès le soir même. Au bout de sept ou huit jours, je trouvai que mon Hôte, enjoué & cordial, tel que je viens de le dépeindre, avoit fait insérer, dans une de nos Gazettes, un Avertissement, conçu en ces termes: *Il arriva Jeudi dernier, après midi, qu'un homme fort mélancolique sortit de sa chambre, où il n'est pas revenu depuis, & qu'on le vit ensuite aller vers* Islington. *Si quelqu'un en peut donner des nouvelles à* R. B. *Vendeur de Marée dans la rue du* Strand, *il sera bien récompensé de sa peine.* Comme je suis l'homme du monde le plus propre à garder mon secret, & que cet officieux Poissonnier ne savoit pas mon nom, cette petite avanture de ma vie avoit été cachée jusqu'à ce jour.

Je suis à présent fixé dans la maison d'une Veuve qui a plusieurs enfans, qui s'accommode à mon humeur à tous égards. Je ne crois pas que nous nous soyons dit quatre mots l'un à l'autre, depuis cinq ans que je loge chez elle: tous les matins on m'apporte le caffé dans ma chambre sans que je le demande; si j'ai besoin de feu, je montre du doigt la cheminée à mon Hôtesse; s'il me

manque de l'eau, je tourne le doigt vers mon bassin. Là-dessus elle me fait signe de la tête, pour dire qu'elle m'entend, & d'abord je suis obéi. Elle a d'ailleurs si bien accoutumé sa famille à mes manieres, que lorsque son petit garçon se hazarde à me tirer par la basque de mon juste-au-corps, ou à caquetter en ma présence, sa sœur aînée le rappelle aussitôt, & lui ordonne de ne pas interrompre le Monsieur. Dès les premiers jours que je fus dans cette maison, ils avoient la civilité de se lever de leurs siéges, toutes les fois que je passois par leur chambre; mais sur ce que mon Hôtesse remarqua que je disois toujours à cette occasion, fi! fi! & que je sortois au plus vîte, elle a banni la cérémonie; de sorte qu'aujourd'hui j'entre dans la cuisine, ou dans la salle où l'on reçoit le monde, sans que personne prenne garde à moi, ou qu'aucun de la famille se détourne de ses affaires, ou interrompe son discours. La Servante même demande à sa Maîtresse, quoique je sois dans la chambre, si le Monsieur est prêt à dîner; & la Maîtresse qui est une habile ménagere, gronde ses domestiques devant moi, d'aussi bon cœur que si je n'y étois pas. En un mot, je me promene par toute la maison, & j'entre dans toutes les compagnies qui s'y trouvent, avec la même liberté que feroit un chat ou tout autre animal domestique, & l'on me soupçonne aussi peu de rapporter ce que j'y vois ou ce que j'y entends.

Il me souvient que l'hyver dernier il y avoit plusieurs jeunes filles du voisinage qui venoient passer la soirée auprès du feu avec les filles de mon Hôtesse, & qui faisoient divers contes d'Apparitions d'Esprits & de Phantômes. Un soir que j'entrai dans la chambre où elles étoient, mon arrivée les obligea de se taire; mais sur ce que les filles de mon Hôtesse leur dirent que ce n'étoit que le Monsieur, (car je n'ai pas d'autre nom dans tout le voisinage,) elles poursuivirent leurs discours, sans se mettre en peine de moi. Je m'assis près de la chandelle, qui étoit sur une table à un des bouts de la chambre, & feignant de lire un livre que je tirai de ma poche, j'entendis raconter diverses Apparitions effrayantes d'Esprits, aussi pâles que la mort, qu'on avoit vûs se tenir aux pieds d'un lit, ou se promener dans un Cimetiere au clair de la Lune, ou qu'on avoit obligés, par des Exorcismes, à se précipiter dans quelque lac, pour avoir interrompu le sommeil, ou tiré les rideaux de tels & de tels à minuit, avec plusieurs autres contes de vieille de même nature. D'ailleurs, j'observai qu'un esprit en excitoit un autre, & qu'à la fin de chaque narration, toute la compagnie serroit de plus en plus les rangs, & s'approchoit du feu. Je remarquai sur-tout un jeune garçon, si attentif à ce qui se disoit, que je ne crois pas qu'il aille seul au lit de toute une année. On poussa si loin le discours sur ces Spectres, que l'imagination de tous les Auditeurs m'en parut troublée, & il n'y a presque aucun doute qu'ils ne s'en ressentent toute leur vie. J'entendis même une de ces jeunes filles, qui avoit tourné la tête pour me regarder par-dessus l'épaule, demander aux autres si j'avois été longtems dans la chambre, & si mon visage n'étoit pas beaucoup plus pâle qu'à l'ordinaire. A l'ouie de ces mots, je pris la chandelle pour me retirer, dans la crainte que je ne fusse obligé de m'expliquer sur ces impertinences; fort étonné d'ailleurs que des créatures, qui se disent raisonnables, prennent plaisir à s'ef-

frayer les unes les autres jusqu'à ce point. Si j'étois pere, j'aurois un soin tout particulier de garantir mes enfans de ces horreurs chimériques de l'imagination, qu'ils sont disposés à contracter dès leur plus tendre jeunesse; & dont ils ne peuvent plus se défaire lorsqu'ils avancent en âge. Cela est si vrai, que j'ai connu moi-même un soldat trembler à son ombre, & pâlir pour avoir entendu quelqu'un gratter à sa porte, quoiqu'il fût monté diverses fois à la brêche sans aucune répugnance, & qu'il eût marché le jour précédent contre une batterie de canons. Il y a des exemples de quelques personnes si épouvantées à la vûe d'un arbre, ou du mouvement d'un jonc, qu'elles en ont perdu l'esprit. Aussi peut-on dire qu'après un jugement exquis & une bonne conscience, une imagination saine est un des plus grands biens de la vie. Mais puisqu'on voit très-peu de gens qui ne soient plus ou moins sujets à ces terreurs paniques, il me semble que nous devons nous armer contre elles de principes tirés de la raison ou de la révélation, *nous dépouiller de nos anciennes & ridicules idées*, pour me servir du mot de *Perse*, que j'ai mis à la tête de ce *Discours*, & nous délivrer de ces chimeres que nous avons embrassées lorsque nous n'étions pas en état d'en connoître la folie & l'absurdité. Ou si nous croyons, avec bien des personnes sages & vertueuses, qu'il y a de ces Phantômes & de ces Apparitions, dont je viens de parler, tâchons de nous rendre propice & favorable celui qui tient les rênes de tout l'Univers, & qui gouverne toutes les créatures, en sorte qu'il n'y en a pas une qui puisse faire violence à une autre, sans qu'il l'ordonne ou qu'il le permette.

Pour moi, j'ai quelque panchant à me joindre avec ceux qui croient que toutes les Régions de l'Univers sont pleines d'Esprits, & que nous avons un nombre infini de Spectateurs, qui nous examinent de près, lorsque nous croyons le plus être seuls. Mais bien loin que cette idée m'imprime de la terreur, je goûte un plaisir ravissant de penser que je suis au milieu d'une Société innombrable d'Esprits, occupés avec moi à réfléchir sur les merveilles de la création, & à chanter les louanges du souverain Arbitre de l'Univers.

C.

XI. DISCOURS.

Parva leves capiunt animos. ———

OVID. de Art. Am. L. I. 159.

Les bagatelles occupent & gagnent l'esprit volage des femmes.

De l'humeur des *Femmes*.



ORSQUE j'étois en *France*, je regardois avec étonnement la pompe des équipages, & la bigarrure des habits de cette Nation inconstante & légere. Un jour entr'autres, je fixai ma vûe sur une Dame qui étoit assise dans un carosse enrichi de *Cupidons* dorés, & où le Peintre avoit représenté d'une maniere vive & délicate les Amours de *Venus* & d'*Adonis*. Ce carosse, à six chevaux couleur blanc de lait, étoit chargé

chargé sur le derriere d'un pareil nombre de Valets de pied bien poudrés, & il y avoit sur le devant deux Pages fort mignons, qui, par la gayeté de leurs habits & leur mine riante, ressembloient aux freres aînés des petits *Cupidons* d'ouvrage de Sculpture qui paroissoient aux quatre coins du carosse.

Cette Dame étoit l'infortunée *Cléanthe*, qui servit bientôt après de triste sujet à un joli Roman. Elle avoit souffert, durant plusieurs années, les visites d'un Cavalier qui ne lui déplaisoit pas, & qu'elle abandonna éblouie par l'éclat de cet équipage, qu'un autre beaucoup plus riche, mais d'une santé foible & délicate, lui offrit. La magnificence où je la vis, ne servoit, si je ne me trompe, qu'à déguiser la douleur intérieure qui lui navroit le cœur; puisqu'au bout de deux mois, la perte d'un Amant & la possession d'un autre la mirent au tombeau, où elle fut portée avec le même éclat qui l'avoit éblouie.

J'ai souvent réfléchi sur cette étrange humeur des Femmes, qui se laissent gagner par tout ce qui a de l'éclat, quoique superficiel, & sur le nombre infini de maux que cette foiblesse leur attire. Je me souviens d'une jeune Demoiselle, vivement recherchée par deux Rivaux importuns, qui n'oublierent, plusieurs mois de suite, ni complaisances, ni assiduités, pour obtenir ses bonnes graces; jusqu'à ce qu'enfin, lorsqu'elle balançoit à choisir, l'un d'eux s'avisa, fort à propos, d'ajouter un galon de plus à sa livrée. Cette addition eut un si bon effet, qu'au bout d'une semaine il épousa la belle.

La conversation ordinaire de la plûpart des Femmes aide beaucoup à entretenir ce foible qui leur est naturel. Parle-t-on de quelques nouveaux mariés? elles s'informent d'abord s'ils ont un carosse à six chevaux, ou de la vaisselle d'argent. Nomme-t-on une Dame absente? il y a dix contre un à parier que vous leur entendrez dire quelque chose de sa robe ou de sa jupe. Un bal leur sert de matiere à discourir amplement; & l'anniversaire d'un jour de naissance qu'on célébre, leur fournit de quoi causer une année de suite. Une rose de pierres précieuses, un diamant sur le retroussis d'un chapeau, une veste ou une jupe de brocard d'or, sont les sujets les plus communs de leurs entretiens. En un mot, elles ne regardent qu'à la draperie & à l'extérieur, & ne pensent jamais aux qualités de l'esprit, qui rendent les personnes illustres en elles-mêmes, & utiles aux autres. Quand les Femmes sont ainsi toujours occupées à flatter leur imagination, & à se remplir la tête de couleurs, on ne doit pas s'étonner de les voir plus attentives aux choses indifférentes & superficielles de la vie, qu'à ce qui en fait le bonheur solide & réel. Une jeune fille, élevée ainsi, court risque à la vûe du premier juste-au-corps brodé qu'elle trouvera sur ses pas. Une paire de gants à frange peut être sa ruine. Que dis-je? De la dentelle & des rubans, des galons d'or & d'argent, avec tous ces colifichets d'éclat, sont autant de leurres pour les Femmes d'un esprit foible ou d'une mauvaise éducation, & peuvent, quand un jeune-homme en sait faire l'étalage avec art, radoucir la coquette la plus fiere & la plus hautaine.

Le véritable bonheur est ennemi de la pompe & du bruit, & se plaît dans la retraite; on peut dire qu'il naît de la jouissance de soi-même, aussi-bien que de l'amitié & de la conversation d'un petit nombre de personnes choisies. Il

E

aime l'ombre & la solitude ; il fréquente les bois & les fontaines, les champs & les prairies. En un mot, il trouve en lui-même tout ce dont il a besoin, & ne reçoit aucune addition de la multitude des témoins ou des spectateurs. Au contraire, le bonheur chimérique se plaît à vivre dans la foule, & à s'attirer les yeux de tout le monde. Peu satisfait des applaudissemens qu'il se donne à lui-même, il ne cherche qu'à exciter l'admiration des autres. Il fleurit dans les Cours & dans les Palais, au milieu des Théatres & des grandes Assemblées, & il disparoît aussi-tôt qu'on ne le regarde plus.

Aurelie, quoique Femme de grande qualité, se plaît à vivre à la campagne, où elle passe une bonne partie de son tems à se promener, à lire, à méditer, ou à causer dans les allées de ses jardins. Son époux, qui est son ami de cœur & le fidéle témoin de sa vie innocente, n'a cessé d'être amoureux d'elle depuis le premier jour qu'il la vit. Unis l'un à l'autre par leur bon sens, une vertu solide & une estime réciproque, ils font toute leur joie & tout leur plaisir. Leur Famille est si bien réglée, pour les heures de leurs dévotions & de leurs repas, de leurs occupations & de leurs divertissemens, qu'elle a tout l'air d'une petite république concentrée en elle-même. Ils voyent assez de monde pour se retrouver ensuite avec plus de douceur ; & ils vont quelquefois à la ville, non pas tant pour en jouir, que pour s'en dégoûter, & relever ainsi les agrémens de la vie champêtre. De cette maniere, chéris de leurs enfans, & adorés de leurs domestiques, ils font le bonheur l'un de l'autre, & l'envie, ou plutôt les délices de tous ceux qui les connoissent.

Quelle différence n'y a-t-il pas entre cette Dame & *Fulvie* ! Celle-ci regarde son époux comme son Maître-d'Hôtel, & se moque de la discrétion, & du bon ménage, comme de petites vertus domestiques, indignes d'une femme de qualité. Elle compte pour perdu tout le tems qu'elle reste chez elle, & s'imagine être hors du monde si elle n'est pas à la Comédie, à la promenade ou à la Cour. Elle est dans une agitation perpétuelle de corps & d'esprit, & ne paroît jamais tranquille dans un lieu, quand elle croit qu'il y a une compagnie plus nombreuse dans un autre. Si elle manquoit de se trouver à un Opéra la premiere fois qu'on le joue, elle en seroit plus affligée que de la mort d'un de ses enfans. Elle regarde avec pitié toutes les Femmes qui sont la gloire de leur sexe, & traite d'impolies & de petits esprits celles qui menent une vie sage, modeste & retirée. Quelle mortification ne seroit-ce pas pour *Fulvie*, si elle savoit que plus elle s'expose à la vue des autres, plus elle paroît ridicule, & que l'éclat où elle vit ne sert qu'à la rendre plus méprisable !

Je ne saurois finir ce *Discours*, sans observer que *Virgile* touche admirablement bien cette passion dominante des Femmes pour les habits & la parure, dans le caractere qu'il nous donne de *Camille*. Quoiqu'elle semble avoir dépouillé tous les autres foibles de son sexe, elle est toujours femme à cet égard. Le Poëte nous dit, qu'après avoir fait un grand carnage de ses ennemis, elle jetta les yeux, par malheur, sur un Cavalier *Troyen*, couvert d'une tunique brodée, d'une cuirasse magnifique & d'un manteau,

couleur de pourpre (n) *Un arc d'or*, ajoute-t-il, *lui pendoit sur les épaules*, *une agraffe d'or servoit à joindre les plis de son habit*, *& il avoit sur la tête un casque de ce riche métal*. Pleine d'une ardeur, assez naturelle aux femmes, pour l'acquisition de ce superbe équipage, *Camille* ne tarda pas à le distinguer de tous les autres, & à le serrer de fort près :

——— Totumque incauta per agmen
Fœmineo prædæ & spoliorum ardebat amore.

Par ce trait délicat d'une morale aussi fine que recherchée, le Poëte insinue adroitement, que l'imprudence à poursuivre ces éclatantes niaiseries, fut la cause fatale de la mort de son héroïne.

C.

XII. DISCOURS.

Quid verum atque decens curo & rogo, & omnis in hoc sum.
Hor. Lib. I. Ep. I. v. 11.

Tous mes soins & toutes mes recherches tendent à connoître le vrai & l'honnête, & je m'y donne tout entier.

De quelle maniere l'Auteur C. en veut user à l'égard de certains défauts, & sur le chapitre des *Whigs* & des *Toris*.



J'Ai reçu une Lettre, où l'on me prie de n'épargner pas la nouvelle mode des petits manchons : un autre souhaite que je critique une paire de jarretieres d'argent qui se boucle sous le genou, & qu'on a vûe en dernier lieu au Caffé de l'*Arc-en-Ciel*, dans (o) *Fleet-street* : un troisiéme veut que je me déchaîne contre les gants à frange. En un mot, il n'y a presque pas un seul ornement de l'un ou de l'autre sexe, qui n'ait essuyé les invectives de quelqu'un de mes correspondans, & qu'on n'ait recommandé aux traits de ma plume. Je me crois donc obligé d'avertir le Public, une fois pour toutes, que mon dessein n'est pas de m'abaisser jusqu'à réfléchir sur les talons rouges ou les fontanges ; mais plutôt d'examiner les passions des hommes, & de corriger ces fausses idées qui donnent naissance à tous ces petits excès qui paroissent dans leurs habits & dans leurs manieres. Quoique les ornemens badins & bizarres soient une marque du vice qui regne dans l'esprit ou dans le cœur, ils ne sont pas avec tout cela criminels en eux-mêmes. Chassez la vanité de l'esprit, & vous retranchez, par une suite naturelle, toutes ces petites superfluités des habits & des équipages. Les fleurs de l'arbre tomberont d'elles-mêmes, si vous ôtez la racine qui les nourrit.

Je n'appliquerai donc mes remédes qu'aux premiéres semences & aux principes de l'affectation dans les habits, sans descendre jusqu'au détail des

---

(n) *Æneid.* Lib. XI. v. 774-781.
(o) C'est une rue de *Londres.*

ajustemens; cependant j'aurois bonne envie d'établir un Officier sous moi, avec le titre de *Censeur des bagatelles*, & de lui donner un jour de la semaine pour l'exécution de son emploi. Un Opérateur de cet ordre pourroit agir sous moi, avec les mêmes égards qu'un Chirurgien a pour un Médecin; & pendant qu'il s'exerceroit à guérir ces pustules & ces ébullitions qui s'élevent sur l'épiderme, je travaillerois à adoucir le sang & à rectifier les humeurs. Il est certain que nos jeunes gens de l'un & de l'autre sexe ont une si grande manie pour les longues épées ou les queues traînantes, les coëffures à triple étage ou les grosses perruques quarrées, & pour divers autres embarras de cette nature, qu'ils auroient besoin d'être souvent émondés, pour ne pas succomber sous le poids de ces ornemens. Je ne sai si je ne donnerois pas la préférence à un *Quakre* habillé à pli de corps, plutôt qu'à un de nos *Damerets* qui est chargé de tant de superfluïtés incommodes. Quoi qu'il en soit, je prie mes Correspondans de me faire savoir s'ils approuvent mon dessein, & si l'établissement d'un petit Censeur ne tourneroit pas à l'avantage du Public; car je ne voudrois rien exécuter de pareil à la légere, & sans avoir reçu de bons avis.

J'ai d'autres Correspondans, qui remplissent leurs Lettres des actions scandaleuses de quelques particuliers & de certaines familles. Le monde est si malin, que je reçois des Libelles écrits par des gens qui n'entendent pas l'orthographe, & des Satyres composées par d'autres qui n'ont aucun style. Je reçus par la derniere poste un paquet de cette sorte de piéces, si mal peintes, qu'on ne sauroit les déchiffrer; & j'ai une liasse entiere de Lettres, écrites par des femmes, qui sont aussi pleines de ratures que de calomnies. Ainsi je ne vois pas plutôt, au bas d'un griffonnage, le nom de *Celie*, de *Philis*, de *Bergere*, ou quelque autre nom approchant, que je conclus d'abord qu'on m'annonce la chûte d'une vierge, le désordre d'une femme infidelle, ou d'une veuve amoureuse. Mais il faut que ces Correspondans sachent que mon dessein n'est pas de publier des intrigues & des cocuages, ou de tirer de petites avantures infâmes de leurs sombres cachots, pour les exposer au grand jour. Si j'attaque les vicieux, je ne les chargerai que tous en corps; & quelque mauvais traitemens que l'on me puisse faire, je ne poursuivrai jamais un criminel seul. En un mot, j'ai assez de l'esprit rodomont, pour négliger un ennemi particulier, & donner sur une armée entiere. Ce ne sera ni *Laïs*, ni *Silene*, mais la débauchée & l'yvrogne, que je tâcherai de rendre infâme; & je considererai le vice tel qu'il paroît dans une espece, & non pas tel qu'il se trouve dans un Individu. Ce fut *Caligula*, si je ne me trompe, qui souhaitoit que tous les Citoyens de *Rome* n'eussent qu'une tête, afin qu'il la pût abbattre d'un seul coup. Je ferai, par un principe d'humanité, ce que ce cruel Empereur auroit fait par un excès de rage; c'est à-dire que tous mes coups porteront sur des Sociétés entieres de criminels. Je n'ignore pas que les traits satyriques, la calomnie, & les insinuations malignes sont d'une grande efficace pour le débit d'un Livre; mais à couvert de cette dure nécessité, je ne suis point du tout exposé à la tentation.

Enfin, j'ai des Correspondans de l'un & l'autre de ces deux partis, qui déchirent aujourd'hui nos entrailles, & qui me tourmentent sans cesse pour

m'engager à relever leurs fautes réciproques. Ils ne se lassent pas de me demander, s'il est bien possible que je puisse voir avec indifférence les friponneries qui se commettent par ceux du parti opposé à celui qui m'écrit. Il y a même deux ou trois jours qu'on me cita une Loi de l'ancienne *Grece*, qui défendoit à tout homme d'observer la neutralité, ou d'être simple Spectateur au milieu des divisions qui menaçoient sa Patrie. Quoi qu'il en soit, convaincu que mes *Discours* perdroient toute leur force, si je les chargeois des invectives d'aucun parti, j'aurai soin de m'abstenir de tout ce qui en pourroit avoir la moindre apparence. D'ailleurs, si je puis en quelque façon calmer les agitations des Particuliers & les secousses du Public, il n'est rien que je ne mette en œuvre pour en venir à bout; mais je ne souffrirai jamais que ma conscience me reproche d'avoir rien fait qui puisse augmenter ces querelles & ces animosités, qui vont à éteindre la Religion, à ruiner le Gouvernement, & à nous rendre misérables.

Ce que je viens de dire sur ces trois sortes de Correspondans, ne peut que m'en ravir un bon nombre. Ainsi j'avertirai mes Lecteurs, que, s'ils ont quelque idée nouvelle qu'ils ne soient pas en état de pousser plus loin; s'ils ont lu quelque histoire surprenante qu'ils ne sachent comment rapporter; s'ils ont découvert quelque vice épidémique, qui ait échappé à mes observations; ou s'ils ont entendu parler de quelque vertu extraordinaire qu'ils veuillent rendre publique; en un mot, s'ils ont quelques matériaux propres à servir de récréation innocente, je les avertis, dis-je, qu'ils peuvent me les communiquer, & je leur promets de les tourner le mieux qu'il me sera possible pour l'avantage du Public.

C.

XIII. DISCOURS.

——Tetrum ante omnia vultum.

Juv. Sat. X. v. 191.

La Vieillesse rend laid & affreux.



PUISQUE nous n'avons pas fait nos corps, s'il y a quelque imperfection ou quelque désagrément, il me semble qu'il est honnête & digne de louange de soutenir avec constance notre laideur; ou du moins de n'avoir pas honte de certains défauts, qui ne sont pas criminels, & ausquels il nous est impossible de remédier. Je n'approuverois pas qu'un homme mal bâti & d'un regard farouche s'amusât à faire le dameret, à se mirer longtems, & à prendre des airs doucereux & languissans pour cacher sa difformité naturelle; mais je crois que nous devons être contens de notre mine & de notre taille, & bannir toute inquiétude sur cet article. Il n'y a que de petits esprits, peu accoutumés à réfléchir, qui puissent prendre occasion de rire ou de badiner, à la vûe d'un homme qui entre dans

On doit se mettre au-dessus de certains *défauts* naturels.

une assemblée avec de hautes épaules, ou une grande bouche, ou des yeux de travers. Celui qui a quelque défaut de cette nature est heureux, s'il est aussi prompt à s'en railler lui-même que les autres le pouroient être, & s'il conserve toujours sa bonne humeur. Alors les femmes & les enfans, qui ne pouvoient d'abord l'endurer, & que sa présence effrayoit, se plaisent en sa compagnie. Il n'est pas moins barbare de se mocquer de quelqu'un pour ses défauts naturels, qu'il est agréable de le voir lui-même s'en divertir le premier.

Feu M. *Scarron* étoit un héros de cette espece, & il a dit mille plaisanteries sur l'irrégularité de sa figure, qu'il compare à celle de la lettre Z. Il se divertit à décrire une machine avec une poulie, dont il se servoit pour tirer le chapeau. Lorsqu'il y a quelque chose de fort ridicule dans les traits d'un visage, & que le Propriétaire s'imagine que cela même lui donne un air grave & noble, il faut qu'il soit d'un rang bien élevé au-dessus des autres, pour être à couvert de la raillerie : ainsi je conclus de nouveau, que le meilleur parti, en ce cas, est de plaisanter soi-même de ces sortes de disgraces. Le Prince *Henri* & *Falstaff*, dans notre fameux (*p*) *Shakespear*, ont poussé le badinage, sur ce que l'un étoit gras & l'autre maigre, aussi loin qu'il peut aller. *Falstaff* y porte les titres grotesques de *Sac de laine*, d'*Enfonceur de lits* & de *Montagne de chair*; le Prince y est appellé un *Squelette affamé*, une *Peau de Lutin*, une *Gaine*, un *Carquois* & une *Lame d'épée*. Ils continuent cette raillerie presque d'un bout à l'autre de leur Dialogue. On peut dire, qu'une grande sensibilité sur cet article, est une des plus grandes foiblesses de l'amour propre. Pour moi, je suis un peu disgracié à l'égard de la tournure de mon visage, qui n'est pas tout-à-fait aussi long que large; ce qui pourroit bien venir en partie, de ce que j'ai ouvert la bouche plus rarement que les autres, & qu'ainsi les fibres du visage, au lieu de s'allonger, se sont raccourcies; mais je n'ai pas le loisir d'examiner, si c'en est la véritable cause. Quoi qu'il en soit, j'ai souvent rougi de ce défaut, & je me suis donné beaucoup de peine autrefois pour y remédier, par la hauteur du devant de ma perruque, ou par la longueur de ma barbe, que je laissois croître. Aujourd'hui ce n'est plus de même; j'ai surmonté ce foible; & quand mon visage seroit plus court, je n'en aurois pas de chagrin, pourvû qu'il me rendît propre à devenir un des membres de la Société joyeuse, dont la lettre suivante fait mention. Je l'ai reçue d'*Oxford*, & je la trouve si pleine de l'esprit enjoué & de la bonne humeur qui régne dans ce lieu, que je la rapporterai ici toute entiere.

Monsieur le très-profond Spéculatif.

Lettre sur la Cotterie des Laids, &c.

» J'ai lu avec tant de plaisir (*q*) le dernier de vos *Discours*, qui m'est tombé

(*p*) Il a écrit des Tragédies, dont la plûpart des Scènes sont admirables; mais il n'étoit pas tout-à-fait exact dans ses plans, ni dans la justesse de la composition. La Piéce dont il est parlé ici, est une Tragi-Comédie, intitulée : *Le Roi Henri IV, avec les Boutades du Chevalier Jean Falstaff.*

(*q*) C'est le VIII. p. 241.

» entre les mains, sur les *Cotteries*, que je me flatte d'en voir la continuation, » & que je prendrai la liberté de vous en décrire une en peu de mots, dont » vous n'avez peut-être jamais vû de semblable, à moins que dans votre » voyage au *Grand-Caire*, ou à votre retour, vous n'ayez abordé à quelque » endroit inculte de l'*Afrique*. Depuis votre départ de l'Université, que vous » abandonnâtes à la sourdine, il s'y est élevé plusieurs Sociétés subalternes, » qui se voyent une fois la semaine. Telles sont la *Cotterie des diseurs de bons mots*, la *Cotterie des beaux esprits*, & la *Cotterie des beaux hommes*. Il y » a déja quelques années que, pour tourner celle-ci en ridicule, certains gail- » lards, qui semblent être venus au monde avec un masque sur le nez, en for- » merent une autre, sous le nom de la *Cotterie des laids*. Cette Fraternité, » disgraciée de la nature, est composée d'un Président & de douze Membres, » dont le choix n'est pas borné, par aucunes Lettres Patentes, à une Fonda- » tion particuliere, quoi qu'en veuillent insinuer ceux du Collége de S. Jean, » qui pour cela même font entr'eux une Société à part; mais on peut les élire » de toutes les Ecoles de la *Grande-Bretagne*, pourvû que les Candidats ayent » les qualités requises dans le Réglement qui a pour titre, l'*Acte de Difformité*. » Voici quelques-uns des principaux Articles.

I. » Qu'on n'y admettra personne qui n'ait quelque chose d'étrange dans sa » figure, ou le regard de travers; que le Président & les Officiers, qui seront » alors en charge, en décideront; mais si les voix se trouvent mi-parties, celle du » Président l'emportera.

II. » Que, dans l'examen qui se fera là-dessus, on aura un égard tout par- » ticulier à la bosse des Prétendans, comme à un trait spécifique de leur relation » avec les Fondateurs, & à toutes les irrégularités de leur figure.

III. » Que tout homme, qui est enrichi d'un nez extraordinaire, soit pour » la longueur ou la grosseur, aura une juste prétention à être élu.

IV. *Enfin*, » Que s'il y a deux ou plusieurs compétiteurs pour une place » vacante, on doit préférer, toutes choses étant d'ailleurs égales, celui qui » aura la peau la plus épaisse.

» Tout nouveau Membre de la Société, dès le premier soir de son élection » régalera la compagnie d'un plat de Merlus, & d'un Panégyrique à l'hon- » neur d'*Esope*, dont le portrait au naturel, dans toutes ses proportions, ou » plutôt disproportions, est placé au-dessus de la cheminée. La Compagnie a » même résolu d'acquerir, dès que son fond le permettra, les bustes de *Ther- » site*, de *Duns Scot*, de *Scarron*, de *Hudibras*, & du Vieillard dans *Oldham*, » avec les visages les plus célébres, aussi bien que les plus affreux, de l'anti- » quité, pour servir à orner la chambre où elle tient des conférences.

» Tous les Associés ont toujours été si grands admirateurs de l'autre Sexe, » qu'ils sont prêts à donner toute sorte d'encouragement aux Dames, qui vou- » dront joüir du bénéfice de leur Statut, quoiqu'il ne s'en soit présenté aucune » jusqu'ici.

» Le digne Président, fameux champion très-dévoué à leur service, me » montra, dernierement, deux Pièces en vers, composées par un des Mem-

» bres de la Société ; l'une est une Ode, adressée à Mlle (r) *Touchwood*, pour » la féliciter sur la perte de ses deux dents de devant ; & l'autre est un Panégyri- » que sur l'épaule gauche de Mlle (s) *Andiron*. Il m'apprit d'ailleurs que Mlle » (t) *Vizard* est devenue passablement laide, & une des plus fortes buveuses de » toute la Cotterie, depuis qu'elle a eu la petite vérole. Mais je ne le trouve » jamais si prodigue de ses bons mots, que lorsqu'il s'agit de la vieille *Eleo- » nor (u) Trot*, qui officie constamment à leur table : on peut dire qu'il l'a- » dore, & qu'il l'éléve au-dessus de la bonne femme *Shipton*, parce qu'elle » en est les antipodes : en un mot, dit-il, *Eléonor* est une des merveilles de la » nature ; mais pour ce qui regarde le teint, la taille & les traits du visage, » dont les autres font tant de cas, elle les regarde avec un souverain mépris, » parce que tout cela est extérieur, & ne sert qu'à la symétrie. Permettez- » moi d'ajouter ici que le Président est un homme agréable & facétieux, & » qu'il ne l'est jamais tant, que lorsqu'il a ses Masques, comme il les appelle, » autour de lui. Il proteste même souvent qu'il s'en porte beaucoup mieux, » s'il trouve sur ses pas quelque éveillé qui possede en perfection l'art de faire » de ces jolies grimaces, si naturelles à la plûpart des *François*. Pour me don- » ner une preuve de sa sincérité à cet égard, il me fit voir l'autre jour, dans » ses Tablettes, une liste de tous les Personnages de cet ordre, qui sont venus » à sa connoissance depuis cinq ans, avec son nom à la tête, & à la queue ce- » lui d'un homme, dont l'aspect singulier promet de grandes choses, & qui » sera toute sa vie,

MONSIEUR,

A Oxfort le ***

Votre très-humble & très-obligé Serviteur,

ALEXANDRE ESCARBOUCLE.

R.

(r) Ce mot *Anglois* signifie du *bois pourri*, qui peut servir de mêche, & insinue que cette Demoiselle est d'un naturel amoureux. Madame *Touchwood* est un des personnages d'une Comédie que M. *Congreve* a publiée sous le titre du *Double-Dealer*, c'est-à-dire, du *Fourbe*, ou du *Trompeur*.

(s) C'est-à-dire, un *chenet*, pour insinuer que celle-ci est capable de glacer tous ceux qui l'abordent.

(t) C'est-à-dire, un *masque* pour couvrir le visage.

(u) C'est-à-dire, une vieille décrépite.



XIV. DISCOURS

XIV. DISCOURS.

Dì benè fecerunt, inopis me, quòdque pusilli
Finxerunt animi, rarò & perpauca loquentis.
Hor. Lib. I. Sat. IV. v. 17.

Je rends graces aux Dieux de ce que je ne suis ni grand esprit, ni grand parleur.

Caracte-re de l'*Envieux*.



APRE's avoir observé un jour qu'une personne en regardoit une autre, qui lui étoit entiérement inconnue, d'un œil qui sembloit marquer une émotion de cœur très-différente de celle que pouvoit exciter un objet aussi agréable que cet inconnu, je réfléchis d'abord, avec quelque espece de chagrin, sur l'état d'un envieux. Quelques Poëtes se sont figuré que l'envie est accompagnée d'une certaine vertu magique, & que des yeux remplis de ce venin peuvent empoisonner le bonheur de tous ceux qu'ils regardent. Il y a des gens, à ce que nous dit le Chevalier *François Bacon*, qui ont observé que le tems auquel l'œil malin porte le plus de préjudice, est lorsque la personne enviée triomphe, ou jouït de quelque gloire. Alors l'esprit de ce favori de la fortune se promene, pour ainsi dire, au-dehors, au milieu des objets qui l'environnent, & se trouve, de cette maniere, plus exposé aux influences malignes. Mais, sans m'arrêter à des spéculations si abstraites, ni ramasser tout ce que les Auteurs ont dit d'excellent sur cette misérable passion, je considererai l'envieux, dans le train de la vie ordinaire, à l'égard de ces trois chefs, ses inquiétudes, ses ressources, & son bonheur.

L'envieux est en peine dans toutes les occasions qui devroient lui procurer du plaisir. Il renverse l'ordre de la nature ; & les objets qui donnent le plus de satisfaction aux autres, lui causent les chagrins les plus cuisans. Toutes les bonnes qualités de ceux de son espece lui deviennent odieuses : la jeunesse, la beauté, la valeur & la prudence excitent son chagrin. Quel triste & misérable état est celui-ci, d'être choqué de la perfection, & de haïr ce que l'on approuve ! Y a-t-il un sort plus funeste que celui de l'envieux, puisqu'il est non seulement incapable de se réjouir du mérite ou du succès des autres, mais qu'il les voit tous occupés à chercher leur propre bonheur, & à conspirer ainsi contre son repos ? *Guillaume Prosper*, qui est un honnête babillard, se fait un plaisir de lier conversation avec les envieux. Il leur montre du doigt un jeune homme bien tourné, & il leur dit à l'oreille qu'il est marié secrettement avec une riche héritiere. S'ils en doutent, il leur allegue une infinité de circonstances qui rendent la chose fort probable, & il ne manque jamais, pour aggraver leur mortification, de les assurer qu'il sait de très-bonne part, que ce Gentilhomme a un oncle qui lui laissera quelques mille piéces de revenu. *Prosper* est plein de ces artifices pour mettre à la torture l'esprit de ces malheureux, & il se divertit à ce manége. Dès qu'il les voit changer de couleur, &

qu'ils lui disent d'un ton foible, qu'ils souhaiteroient que la nouvelle qu'il leur débite fût véritable, il a d'abord la malice de leur dire du bien de tous ceux qu'ils connoissent, sans en excepter un seul.

Les ressources de l'envieux se bornent à ces petites taches & à ces légers défauts qui se découvrent dans les personnes les plus illustres. C'est un grand sujet de consolation pour lui, lorsqu'un homme d'une probité reconnue fait quelque chose indigne de son caractere; ou lorsqu'une action d'éclat, qui étoit attribuée à un seul, vient ensuite à être partagée entre plusieurs. Ce partage lui cause une joie secrette, dans la pensée qu'il diminue le mérite, & qu'il le rapproche lui-même de ce Héros, qu'il regardoit au-dessus de lui, & qu'il ne pouvoit s'empêcher d'admirer. Il y a déja quelques années qu'on rendit public un excellent Poëme, où l'Auteur n'avoit pas mis son nom. D'abord les petits beaux esprits de la Ville se déchaînerent contre celui à qui on le donnoit; mais leur critique fut si mal reçue, qu'ils employerent tous leurs efforts pour lui ravir la gloire de cet Ouvrage. Ce nouveau tour ne leur réussit pas mieux; de sorte qu'ils vinrent à soutenir, dans une Assemblée où ils en raisonnoient à perte de vûe, qu'un autre l'avoit corrigé en divers endroits, & qu'un troisiéme en avoit composé des pages entieres. Là-dessus un honnête homme du commun, qui s'y trouva par hazard, leur dit, *Messieurs, si vous êtes assurés qu'aucun de vous n'y a travaillé, que vous importe d'en connoître l'Auteur?* Quoi qu'il en soit, la ressource la plus ordinaire de l'envieux, dans les cas qui regardent le mérite d'un Anonyme, c'est de n'en fixer jamais la propriété, s'il est possible, & d'empêcher que la réputation n'en tombe sur un particulier. Vous lui voyez reprendre un air serein, si, après lui avoir parlé du bonheur de quelqu'un à certains égards, vous lui annoncez son infortune à d'autres. Lorsqu'il entend dire qu'un tel a des richesses immenses, il en pâlit; mais sa couleur lui revient, si vous ajoutez qu'il a un bon nombre d'enfans. En un mot, le plus sûr moyen pour obtenir les bonnes graces d'un envieux, c'est de ne les pas mériter.

Si nous examinons ce qui fait sa joie & ses délices, nous trouverons qu'il en est à peu près de lui comme d'un géant de Roman, qui met toute sa gloire à tuer des hommes, & à orner de leurs membres les murailles de son Palais. Si quelqu'un, qui se flattoit d'un heureux succès dans une entreprise extraordinaire, y échoue, ou si un autre, qui se proposoit un but honnête & utile, est tourné en ridicule; l'envieux, sous prétexte de haïr la vaine gloire, en peut sourire, avec une joie maligne, au fond du cœur, de ce que de tels accidens sont propres à décourager à l'avenir une honnête ambition.

Après avoir approfondi la nature de ce vice, j'ai employé tous mes soins pour me garantir de ses traits; & il me semble que, de l'humeur dont je suis, je pourrois bien en échapper. Quoi qu'il en soit, je me trouvai l'autre jour dans un Caffé, où j'entendis louer un de mes *Discours*, & dans la crainte que cet éloge ne m'attirât l'envie de quelqu'un, dès le lendemain je dépeignis mon visage au naturel, pour insinuer au Public, que je résignerois mes prétentions à la beauté, à mesure que ma réputation augmenteroit à l'égard de l'esprit. Je me flatte que ce ménagement calmera un peu les inquiétudes de ces malheureux gé-

nies, qui me font l'honneur de se tourmenter à l'occasion de mes Feuilles volantes. Leur cas est si déplorable & si digne de pitié, que, pour leur faire plaisir, je veux bien quelquefois paroître fade & insipide, & leur découvrir même quelques nouvelles circonstances de ma vie, ou de ma personne. Du reste, s'ils entendent dire que le *Spectateur* a de l'esprit, ils peuvent se consoler, dans la pensée qu'il ne le montre guéres en compagnie; & si quelqu'un loue sa Morale, ils n'ont qu'à se souvenir qu'il a le visage fort court.

R.

XV. DISCOURS.

——Κυνὸς ὄμματ' ἔχων.——

HOMER. Iliad. I, v. 225.

Il a les yeux aussi effrontés qu'un chien.

DE toutes les entreprises hardies qui me roulent dans l'esprit, il n'y en a pas une que j'aie tant à cœur que la correction de l'impudence. J'ose même dire, en qualité de *Spectateur*, que ce crime est plus de mon ressort que les autres, parce qu'il se commet presque toujours par les yeux, & cela contre des personnes que les criminels n'auroient peut-être jamais occasion d'offenser d'une autre maniere. La Lettre suivante renferme les plaintes d'une jeune Dame, qui expose un crime de cet ordre, d'un côté, avec cette retenue qui sied si bien à la beauté & à l'innocence, & de l'autre, avec assez de vivacité pour marquer son indignation. Quoiqu'il ne s'agisse que des yeux en tout ceci, cependant il n'y va pas de moins, que de les employer à détourner ceux des autres du meilleur usage que l'on en puisse faire, c'est-à-dire, de les tourner vers le Ciel.

Contre l'impudence des *Lorgneurs*.

MONSIEUR,

» Je ne crois pas qu'un homme ait jamais été approuvé du Public, qu'il » n'ait eu d'abord quelques sots imitateurs. Depuis que le *Spectateur* a paru » sur la scène, j'en ai remarqué d'une autre espece, que j'appellerai plutôt » des *Lorgneurs*; puisque, sans avoir aucun égard au tems, au lieu, ou à la » modestie, ils troublent l'attention d'une Assemblée entiere par l'impudence » de leurs yeux. On doit compter de trouver des spectateurs au jeu des ma» rionettes & au combat des ours; mais on doit s'attendre à voir dans les Egli» ses des Auditeurs attentifs & de très-humbles Supplians. Je suis Membre » d'une petite Assemblée Religieuse, qui se tient dans une Eglise de cette Ville, » située proche d'une de ses portes au Nord, & où il n'y a presque point » d'hommes. Nous nous y acquittions de notre devoir avec beaucoup d'at» tention & de régularité, jusqu'à ce qu'en dernier lieu un de ces mons-

» trueux *Lorgneurs* en est venu distraire une aîle toute entiere. Cet animal est » plus haut de toute la tête qu'aucune des personnes qui composent notre Auditoire ; & malgré tout cela, il se tient debout sur une espece de tabouret, » pour mieux s'exposer à la vûe de tout le monde, & dominer sur toute l'Assemblée. Les personnes les plus dévotes en sont fort choquées ; & contraintes la plûpart de rougir de honte, ou même de dépit, il nous est impossible » d'être attentives aux Priéres & au Sermon. Si vous avez la bonté de relever » cette insolence, vous obligerez infiniment celle qui est,

MONSIEUR,

Votre très-humble Servante,

S. C.

J'ai vû souvent de cette sorte d'impudens ; & il n'y a rien, selon moi, qui aggrave plus une offense, que de la commettre dans un lieu dont la sainteté est un azile pour le criminel qui le profane. Une pareille conduite mériteroit bien d'être exposée à une foule de ces traits ; mais un *Lorgneur* ne céde pas à des raisons prises de la nature des choses. D'ailleurs, un homme qui peut envisager une grande Assemblée d'un air effronté, & soutenir la vûe de tout le monde, n'est pas facilement corrigé par des exhortations. Quoi qu'il en soit, si je n'apprens pas d'ici en huit jours, que le coupable se tient à l'Eglise sur ses pieds, sans avoir recours à un tabouret, je lui déclare que mon ami *Guillaume Prosper* en aura un autre vis-à-vis du sien, & qu'il le regardera fixement entre les deux yeux, pour l'empêcher d'interrompre les Dames. Ce n'est pas tout : j'ai dirigé cet ami, suivant les regles les plus exactes de l'Optique, afin qu'il se place de maniere qu'il puisse toujours rencontrer les yeux de son antagoniste, quelque part qu'il les tourne. Ainsi je me flatte que toutes les fois qu'il se trouvera vis-à-vis de lui, ou que les Dames, pour lesquelles il entre en lice, lui jetteront des regards favorables & lui souhaiteront un heureux succès, notre impudent aura quelque honte, & sentira un peu de cet embarras où il a si souvent exposé les autres, & où l'on tombe quand on est déconcerté.

On a remarqué, de tems immémorial, que cette engeance de *Lorgneurs* infeste les Assemblées publiques, & l'on s'en est toujours plaint. Pour moi, je ne sache pas qu'il y ait d'autre moyen de prévenir un si grand mal, si ce n'est que, dès qu'ils fixent les yeux sur une femme, quelque homme de ses amis la protége contre les assauts de l'impudence, & qu'il poursuive les yeux des effrontés par-tout où il les trouve. Pendant que nous laissons nos femmes exposées à leurs attaques, elles demeurent sans défense, & à la fin elles jettent des regards favorables sur ceux qui les admirent. Alors un Amant, qui est insensible à la honte, a le même avantage sur sa Maîtresse, que celui qui méprise la vie, a sur son ennemi. Pendant que le gros du monde obéit à certaines régles, & qu'il se gouverne par des loix d'honneur & d'équité, celui qui n'y a point d'égard, emporte la récompense dûe à ceux qui les observent, sans

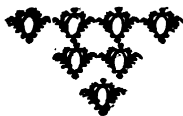
avoit d'autre mérite que celui de les avoir violées.

Je compte qu'un impudent est une espece de proscrit à l'égard des loix de la civilité, & qu'il n'y a de cette maniere aucun peuple, ni aucun particulier, qui s'intéresse à ce qu'on dit de lui. C'est pour cela même qu'on le peut traiter fort cavaliérement. Après avoir examiné avec beaucoup de soin le vice que nous appellons impudence, & qui semble gagner le dessus chez nous, j'ai trouvé qu'il a differentes qualités, suivant les trois differentes parties de nos Etats où sont nés ceux qui s'en piquent. L'impudence d'un *Anglois* est fiere & chagrine; celle d'un *Ecossois* est intraitable & avide; celle d'un *Irlandois* est ridicule & flatteuse. Sur le pied où sont aujourd'hui les choses, l'effronté *Anglois* se conduit en maître orgueilleux, l'*Ecossois* en hôte mal reçu, & l'*Irlandois* en étranger qui sait qu'il n'est pas vû de bon œil. L'impudence d'un *Breton*, du Midi ou du Nord, n'a presque jamais rien de divertissant; mais celle d'un *Irlandois* est toujours grotesque. La véritable effronterie est une suite naturelle de l'ignorance, quoiqu'elle ne s'apperçoive pas de son origine. Du reste les plus heureux effrontés qu'il y ait aujourd'hui en ville, sont tous *Irlandois*, qui ont d'ordinaire la taille plus avantageuse que les autres, comme celui dont la Lettre, que je viens de rapporter, fait mention, & qui lorgnent les plus riches Dames. J'ai connu moi-même un de ces impudens, qui, trois mois après avoir quitté le manche de la charrue, donnoit la main, d'assez bonne grace, au sortir de la Comédie, à une Demoiselle, qu'un de nos *Anglois* n'auroit pas osé regarder entre les deux yeux, après avoir étudié quatre ans à *Oxford*, & deux au *Temple*.

Je ne saurois en deviner la cause; mais on voit tous les jours que ces faquins *Irlandois* l'emportent sur les nôtres, dans l'esprit des femmes les plus simples. Cela ne viendroit-il pas de ce que les premiers ont plus d'ardeur & de soumission pour elles? Du moins le Sexe pardonne bien des choses à l'envie qu'on a de lui plaire.

Quoi qu'il en soit, de vrais impudens, qui ne se croyent pas tels, me paroissent plus supportables, que certains estafiers, qu'il y a parmi nous, qui se piquent d'une effronterie goguenarde, & qui s'imaginent pouvoir pallier une des plus indignes fautes du monde, en disant d'un ton railleur, *Je pris là-dessus un air effronté*. Mais qu'ils sachent qu'il n'en ira pas ainsi: tout homme, qui est convaincu de son impudence, bien loin d'en tirer aucun avantage, doit travailler au plutôt à s'en défaire, & marquer de la honte d'abord qu'il fait rougir un autre. Car il n'y a rien qui puisse dédommager de la modestie, sans laquelle la beauté perd toute sa grace & l'esprit devient haïssable.

R.



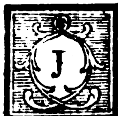
XVI. DISCOURS.

—— Locus est & pluribus umbris.

HOR. L. I. Ep. v. 28.

Il y a de la place pour un plus grand nombre de Conviés.

Sur le trop grand nombre d'Ecclésiastiques, d'Avocats & de Médecins.



E suis véritablement en peine, toutes les fois que je pense aux trois grandes Professions qu'il y a parmi nous, je veux dire, la Théologie, le Droit & la Médecine ; de quelle maniere elles sont surchargées du nombre de ceux qui les exercent, & combien il s'y trouve de gens d'esprit qui s'affament les uns les autres.

On peut diviser les Ecclésiastiques en Généraux, Officiers-Majors & Subalternes. Nous pouvons mettre au rang des premiers les Evêques, les Doyens & les Archidiacres. Les Docteurs ou les Professeurs en Théologie, les Chanoines & tous ceux qui portent l'écharpe, se trouvent au second rang. Tout le reste est compris sous le nom de Subalternes. Pour ce qui est de la premiere Classe, la nature de notre Gouvernement empêche qu'elle ne soit trop chargée, quoiqu'il y ait un nombre infini de compétiteurs. A l'égard de la seconde, on trouve, après un calcul exact, que, depuis quelques années, il y a tant de surnuméraires, qui étoient au rang des Subalternes, & qui sont devenus, par des Brevets qu'on leur a donnés, Officiers à écharpe, que je me souviens d'avoir vû le beau tafetas noir augmenter de prix à cette occasion, de plus de deux sous par verge. Pour des Subalternes, la foule en est si grande, qu'on ne sauroit les compter. J'ose même dire que si nos Ecclésiastiques suivoient la méchante maxime des Laïques, & qu'ils partageassent leurs francs-Fiefs en plusieurs morceaux, ils l'emporteroient dans presque toutes les Elections qu'on fait en *Angleterre*.

Le Corps des Jurisconsultes n'est pas moins embarrassé de Membres superflus, qui ressemblent à l'Armée que *Virgile* nous décrit, & où les Soldats étoient si près les uns des autres, que plusieurs n'avoient pas l'espace nécessaire pour manier leurs armes. On peut distinguer cette nombreuse Société en Avocats guerriers & en Avocats paisibles. La premiere Classe renferme tous ceux dont on voit aller tous les matins de pleins carosses à la Salle de *Westminster*, durant les quatre Tems de l'année, ausquels s'y tiennent les Cours de Justice. La description que *Martial* donne, en peu de mots, de cette espece d'Avocats, est fort plaisante : *Iras*, dit-il, *& verba locant ;* » Ils prêtent à » intérêt leurs paroles & leur colere ; » ils affectent plus ou moins d'animosité, à proportion de l'argent qu'on leur donne. Il faut remarquer avec tout cela, qu'il y en a plus du tiers de ceux que je mets au rang des querelleux, qui ne le sont que dans le cœur, & qui manquent d'occasion pour témoigner leur zéle au Barreau. Mais dans l'incertitude où l'on est des Procès qui peu-

vent naître, ils se rendent tous les jours à la Salle de *Westminster*, pour faire voir qu'ils sont prêts à entrer en lice, en cas de besoin.

Les Avocats paisibles sont, en premier lieu, les anciens Membres & les principaux Jurisconsultes des Colléges des Dames, qui semblent être des Chanoines de ce Corps, & qui ont les talens requis pour servir de Juges, plutôt que d'Avocats plaidans. Ceux-ci vivent en repos dans leurs demeures, où ils mangent une fois le jour; & où ils dansent une fois l'année, à l'honneur de leurs Sociétés respectives.

Une autre branche d'Avocats paisibles, qu'on ne sauroit nombrer, est formée de cette Jeunesse qu'on envoie aux Colléges, pour étudier le Droit Civil, qui fréquentent plus la Comédie que la Sale de *Westminster*, & qu'on voit à toutes les Assemblées publiques, excepté dans les Cours de Justice. Je ne parlerai point de cette multitude d'Avocats taciturnes, quoique fort occupés, dans leurs chambres, à dresser des Ecritures, des Transports ou des Cessions; ni de ces autres, en plus grand nombre, qui n'ont aucune affaire, mais qui font semblant d'en avoir.

Pour ce qui regarde la Médecine, si nous jettons les yeux sur le nombre des hommes qui la professent, nous le trouverons si formidable, qu'il n'y a presque personne qui ne soit effrayé à leur vûe; du moins, on peut tenir pour une maxime constante, que, dans toute Nation où les Médecins abondent, le nombre des habitans y diminue. Le Chevalier *Guillaume Temple* se fatigue beaucoup à chercher, d'où vient que la Pépiniere du Nord, comme il l'appelle, n'envoie plus de ces prodigieux essains de *Gots* & de *Vandales*, qui inondoient autrefois le monde. Mais si cet illustre Auteur eût pris garde qu'il n'y avoit pas alors d'Etudians en Médecine entre les Sujets de *Thor* & de *Woden*, & que cette Science fleurit aujourd'hui dans le Nord, il auroit pu donner une meilleure solution de cette difficulté, qu'aucune de celles qu'il a alléguées. Quoi qu'il en soit, on peut comparer nos Médecins à l'Armée des anciens *Bretons*, du tems de *César*, dont les uns tuoient à pied, & les autres montés sur des chariots. Si l'Infanterie ne fait pas tant d'exécution que la Cavalerie, c'est parce qu'elle ne sauroit se transporter si vîte dans tous les Quartiers de la Ville, ni dépêcher tant d'affaires en si peu de tems. Mais outre ce Corps de troupes réglées, il y a quantité de Marodeurs, qui ne sont pas dûment enrôlés, & qui causent un préjudice infini à ceux qui ont le malheur de tomber entre leurs mains.

Ajoutez à ce nombre cette foule de Physiciens, qui, faute d'autres Patiens, s'amusent à étouffer des chats dans une pompe pneumatique, ou à ouvrir des chiens en vie, ou à empaler des insectes sur la pointe d'une aiguille pour les observer au microscope. Joignez-y d'ailleurs ceux qui vont à la quête des plantes, & à la chasse des papillons; pour ne rien dire de ceux qui assemblent des coquillages, & qui courent après les araignées.

Quand je considére qu'il y a un nombre infini de gens qui cherchent à gagner leur vie par l'une ou l'autre de ces Professions, & qu'il se trouve dans chacune bien des personnes de mérite, de qui l'on peut dire qu'ils entendent plutôt la Science qu'ils ne la mettent en pratique, je m'étonne de

voir qu'il y ait des peres & des meres d'une humeur si étrange, qu'ils aiment mieux destiner leurs fils à des Emplois, où la probité la plus scrupuleuse, le savoir le plus profond, & le sens le plus exquis, peuvent échouer, que de leur donner des vacations où une honnête industrie ne sauroit manquer de réussir. Combien y a-t-il de Curés de Village, qui auroient pu devenir Echevins de *Londres*, s'ils avoient appris à faire valoir une somme plus petite, que ce qu'il en coûte d'ordinaire pour étudier dans les Universités? Un honnête-homme, d'une vie frugale, avec un esprit médiocre & une conception lente, auroit pu s'enrichir dans le Commerce, quoiqu'il meure de faim dans l'exercice de la Médecine; tout de même que vous seriez bien aise d'acheter des étoffes d'un autre, à qui vous ne voudriez pas confier votre bras pour vous tâter le pouls. *Vagellius* est exact, studieux & civil, mais il a la tête un peu dure; il n'a pas une seule Partie, qui le consulte, ni qui le prenne pour défendre sa cause en Justice: avec tout cela, s'il se fût trouvé dans un Magasin, ou dans une Boutique, il auroit eu nombre de chalands. Le malheur est que, dans une des plus importantes affaires de la vie, les peres & les meres ont plus d'égard à leur propre inclination, qu'au génie & à la capacité de leurs fils.

C'est le grand avantage d'une Nation adonnée au Trafic, qu'il y a fort peu d'hommes assez lourds & assez bêtes pour ne trouver pas les moyens d'y gagner leur vie, & même de s'y enrichir. Un Commerce bien réglé n'est pas de la nature du Droit, de la Médecine, ou de la Théologie; il ne sauroit y avoir trop de monde qui mette la main à l'œuvre, il fleurit par la multitude des Ouvriers, & il donne de l'occupation & du profit à tous ceux qui s'y attachent. Nos Vaisseaux Marchands sont autant de Boutiques flottantes, qui vont exposer nos Denrées & nos Manufactures dans tous les Païs du Monde, & qui trouvent des Acheteurs sous les deux Tropiques.

C.

XVII. DISCOURS.

Sævit atrox Volscens, nec teli conspicuit usquam
Auctorem, nec quò se ardens immittere possit.

VIRG. Æneïd. IX. v. 420.

Volscens *tout en furie ne voit pas celui qui a lancé le trait, & il ne sait de quel côté se tourner pour en tirer vengeance.*

Les Esprits malins & satyriques sont la peste de la Société.



IL n'y a rien de plus lâche & de plus indigne, que de porter en secret des coups mortels à la réputation d'un homme. Les Ecrits satyriques, pleins d'esprit & de feu, ressemblent à des dards empoisonnés, qui ne font pas seulement une blessure, mais qui la rendent incurable. C'est pour cela même que j'ai le cœur navré, toutes les fois que je vois un caractére malin, accompagné d'une humeur agréable & badine.

badine. Un esprit cruel & barbare n'est jamais plus satisfait, que quand il afflige un particulier, ou qu'il excite la division entre les plus proches parens, & qu'il expose des familles entieres à la risée du Public, pendant qu'il se cache lui-même, & que personne ne le découvre. Si, avec de l'esprit & de la malignité, un homme est d'ailleurs vicieux, c'est une des créatures les plus malfaisantes qu'il puisse y avoir dans la société civile. Ses traits satyriques tomberont alors sur ceux qui en devroient être le plus à l'abri. La vertu, le mérite, & tout ce qui est digne de louange, deviendra le sujet de ses railleries & de son badinage. Il est impossible de supputer les maux qui viennent de ces fléches décochées dans les ténébres; & toute l'excuse qu'on peut alléguer pour ceux qui les tirent, se borne à soutenir que leurs blessures ne frappent que l'imagination, & ne produisent qu'une secrette honte & un chagrin caché dans celui qui les reçoit. Il faut avouer qu'une Satyre, ou qu'un Libelle n'emporte pas l'atrocité d'un vol ou d'un meurtre; mais avec tout cela, combien y a-t-il de personnes qui aimeroient mieux perdre une grosse somme d'argent, ou la vie même, que d'être mises en butte à la raillerie, & de passer pour infâmes? Il est certain que, dans ce cas, on ne doit pas mesurer l'injure par l'idée de celui qui la fait, mais par l'idée de celui qui la reçoit.

Ceux qui digerent le mieux en apparence les outrages de cette nature, n'y sont pas insensibles pour cela. J'ai réfléchi bien des fois sur une circonstance de la mort de *Socrate*, qu'aucun des Critiques n'a relevée. Un peu avant que cet homme illustre avalât le poison mortel qu'on lui avoit préparé, il fit un discours à ses amis sur l'immortalité de l'ame, & il leur dit, dès l'entrée, qu'il ne croyoit pas que l'esprit le plus porté à tourner tout en ridicule, pût le blâmer de raisonner alors avec eux sur un pareil sujet. Il n'y a nul doute qu'il n'en veuille ici au Poëte *Aristophane*, qui avoit écrit une (x) Comédie exprès, pour se moquer de ses maximes. Divers Auteurs ont observé, que *Socrate* étoit si peu touché des railleries de cette Piéce bouffonne, qu'il la vit jouer plusieurs fois sur le Théatre, & qu'il n'en témoigna jamais aucun ressentiment. Mais il me semble, s'il m'est permis de les contredire, que ma remarque fait voir que cet indigne procédé laissa quelque impression sur l'esprit de ce divin Philosophe, quoiqu'il fût trop sage pour s'en plaindre.

Lorsque *Jules César* se vit exposé à la satyre de *Catulle*, il le pria un jour à souper avec lui, & le reçut d'une maniere si honnête & si généreuse, qu'il le rendit un de ses plus fidéles amis dans la suite. Le Cardinal *Mazarin* en usa de même à peu près avec le savant *Quillet*, qui lui avoit donné quelque coup de langue dans un fameux Poëme *Latin*. Il le fit venir à son Hôtel, & après quelques reproches modérés sur ce qu'il avoit écrit, il l'assura de son estime, & qu'il lui procureroit la premiere bonne Abbaïe vacante; ce qui fut exécuté au bout de quelques mois. Cette maniere d'agir opéra si bien sur l'Auteur, qu'il dédia la seconde Édition de son Ouvrage au Cardinal, après en avoir ôté les endroits qui avoient choqué Son Eminence.

(x) Celle qui a pour titre, *Les Nuées*.

Sixte V. n'étoit pas d'une humeur si généreuse, ni si facile à pardonner les injures. Quand il fut élevé au Pontificat, on revêtit un soir la Statue de *Pasquin* d'une chemise fort sale, & l'on écrivit dessous pour excuse, qu'il étoit réduit à porter du linge mal-propre, parce que sa blanchisseuse étoit devenue Princesse. Ce trait satyrique regardoit la sœur du Pape, obligée à vivre de ce misérable métier avant l'exaltation de son frere. Cette pasquinade fit tant de bruit à *Rome*, que le Pape promit une bonne somme d'argent à celui qui en découvriroit l'Auteur. Ce malheureux, qui se reposoit sur la générosité du Saint Pere, & sur quelques insinuations secrettes qu'il avoit reçues de sa part, s'alla dénoncer lui-même. Là-dessus le Pape lui fit toucher la somme qu'il avoit promise, mais il ordonna en même tems qu'on lui coupât la langue & les deux mains, pour le mettre hors d'état de satyriser à l'avenir. L'exemple de l'*Aretin* est trop connu, pour nous en servir à cette occasion. Il n'y a personne qui ne sache que tous les Princes de l'*Europe* étoient ses Tributaires. Il a même publié une Lettre, où il se vante d'avoir mis sous contribution le grand *Sophi* de *Perse*.

Quoique ce petit nombre d'hommes distingués, dont je viens de parler, se conduisissent d'une maniere bien différente à l'égard des esprits satyriques de leur siecle, qui les avoient attaqués, avec tout cela ils donnerent tous des preuves manifestes qu'ils étoient fort sensibles à leurs reproches. Pour moi, je ne me fierois jamais à un homme que je croirois capable de lancer de ces traits envenimés, & je ne doute pas qu'il n'attaquât le corps ou les biens de la personne dont il noircit ainsi la réputation, s'il le pouvoit faire avec la même sûreté. Il faut avouer qu'il y a quelque chose de bien cruel & de barbare dans les vers satyriques de nos misérables Poëtes du commun. Une jeune & innocente Dame sera exposée à leurs fades railleries, pour quelque malheureux trait de son visage. Un Pere de famille se verra tourné en ridicule pour une calamité domestique. Une femme ne jouira d'aucun repos le reste de ses jours, pour une action ou une parole mal interprétée. Que dis-je ? Un homme de bien & d'une vie exemplaire sera déconcerté & mis hors des gonds, par le mauvais tour qu'on donne à des qualités qui devroient lui faire honneur. Tant il est vrai que l'esprit est pernicieux, lorsqu'il n'est pas accompagné de vertu & d'humanité !

Je sai qu'il y a des Ecrivains étourdis & volages, qui sans aucun mauvais dessein, ont sacrifié la réputation de leurs amis & de leurs connoissances à une certaine humeur légere, & à la sotte ambition de se distinguer par un esprit satyrique & railleur ; comme s'il n'étoit pas infiniment plus honorable d'avoir le cœur bon, que de passer pour un homme d'esprit. Lorsqu'un Auteur a quelque feu, & quelque vivacité, il porte souvent des coups mortels, sans en avoir le dessein. C'est pour cela même que j'ai toujours posé comme une regle, qu'un indiscret est plus à craindre qu'un méchant naturel ; parce que le dernier n'insulte que ses ennemis, & ceux à qui il souhaite du mal, au lieu que l'autre attaque indifféremment ses amis & ses ennemis. Je ne saurois m'empêcher de transcrire, à cette occasion, une fable du Chevalier *Roger l'Estrange*, qui s'offre par hazard à mes yeux. » Une troupe de petits gar-

» çons, rangés sur le bord d'un fossé, y attendoient que les grenouilles » parussent sur l'eau, & dès qu'une montroit la tête, ils ne manquoient pas » de lui jetter des pierres jusqu'à ce qu'elle eût replongé dans la vase. » Là-dessus, une des plus hardies, leur dit : *Enfans, quoique ce ne soit ici » qu'un badinage pour vous, savez-vous bien qu'il y va de notre vie ?*

Du reste, puisque (*y*) cette semaine est consacrée, d'une façon toute particuliere aux exercices de la piété, j'aurai soin que mes spéculations ne s'éloignent pas trop de ce but. D'ailleurs, il est toujours à propos, & surtout dans cette saison, d'avoir des idées charitables les uns des autres. C'est pour cela même que je viens de combattre l'esprit satyrique & mordant, qui viole toutes les regles de la charité. Défaut que les Prédicateurs semblent avoir négligé, parce qu'il y a peu de personnes qui en puissent être coupables.

C.

XVIII. DISCOURS.

Accurrit quidam notus mihi nomine tantùm,
Arreptâque manu : Quid agis, dulcissime rerum ?
HOR. Lib. I. Sat. IX. v. 3. 4.

Certain personnage que je ne connoissois que de nom, vint m'aborder d'un air fort empressé, & me prenant brusquement la main : Hé, me dit-il, le plus aimable des hommes, comment va la santé ?

Sur les personnes qui n'ont point de mérite, & qui veulent faire société avec les gens d'esprit.



IL y a dans cette Ville quantité de personnes de néant ; ou d'un fort petit mérite, qui ne sont point du tout propres pour la conversation des gens d'esprit, & qui, malgré tout cela, ont une sotte envie de vouloir paroître familiers avec ceux qui ne les estiment guéres. S'ils vous trouvent dans le Parc, ils ne manquent pas de vous joindre, quoique vous vous promeniez avec des Dames : si vous allez boire une bouteille de vin dans un cabaret, ils sont d'abord à vos trousses. Ce qui rend cette espece de fats d'autant plus incommodes, c'est qu'ils ne choquent pas jusqu'au point de vous obliger à leur rompre en visiere, ou qu'ils ne plaisent pas assez pour vous amuser. Je m'imagine que les personnes qui m'ont écrit les deux Lettres suivantes, afin que je les publiasse, voudroient bien se délivrer de pareils importuns. Je leur obéis, mais je ne leur réponds pas du succès. Quoi qu'il en soit, un vieux garçon, qui a du mérite, & qui va tous les soirs à une certaine heure boire sa dose de vin rouge dans un cabaret, y est fatigué par une foule de ces gens-là. Sûrs de

(*y*) Semaine de Pâques.

l'y trouver toujours avec un bon feu dans sa chambre, & de n'y manquer pas de place, ils se sont avisés d'y établir une Cotterie, quoique cet honnête homme soit l'ennemi mortel de cette espece de Sociétés. Voici la Lettre qu'il m'a écrite à cette occasion.

MONSIEUR,

» L'aversion que j'ai, depuis quelques années, pour tout ce qui s'appelle » Cotteries en général, m'a fait goûter un plaisir extrême à la lecture du (z) » *Discours* que vous avez publié là-dessus. Mais j'ai été bien mortifié en » dernier lieu, lorsque j'ai appris qu'on étoit assez malin, pour me ranger » dans la classe des Fauteurs de ces impertinentes Assemblées. Qu'il me soit » permis de vous exposer le cas tel qu'il est, & après que vous l'aurez » entendu, je ne doute pas que votre plume équitable ne me rende la jus- » tice qui m'est dûe à cet égard.

» Il faut que vous sachiez, Monsieur, que je suis un assez vieux garçon, » qui ai voyagé, & que tous mes soins se bornent à suivre mon humeur, » sans critiquer celle des autres. J'ai une chambre & un lit à moi seul, » un chien, un violon & un fusil, qui servent quelquefois à me divertir, » sans faire tort à qui que ce soit au monde. Le meilleur de mes repas est » le souper, que je fais toujours dans un Cabaret. Je suis fixé à une cer- » taine heure, & j'ose dire que je ne suis pas de mauvaise humeur; c'est » pour cela que je n'ai pas plutôt soupé, que quoique je n'invite jamais » personne, je me vois assailli d'une foule de gens, & de cette sorte de » bonne compagnie, qui ne sauroit où donner de la tête, si elle n'avoit » ce rendez-vous. Il est vrai que chacun paye alors son écot du vin qui se » boit; mais comme ils viennent sans que je les prie, j'ai un droit indubita- » ble à être le seul Orateur, ou du moins à parler plus haut qu'aucun de la » troupe, & je maintiens ce droit, au grand profit de tous mes Auditeurs. » Je leur dis quelquefois leurs vérités d'une maniere assez libre, & d'autres » fois je leur débite de plaisans contes, suivant l'humeur dont je me trouve. » Je suis du nombre de ceux qui fréquentent les Cabarets jusqu'à un âge » fort avancé, par une sorte d'intempérance réglée. Je ne bois jamais jus- » qu'à me souler; mais je ne me couche guéres sans être un peu gris. Je dé- » chois d'une maniere presque imperceptible; j'ai quelque disposition à être » chagrin, mais je ne suis jamais en colere. Si vous avez hanté, Monsieur, » toute sorte de compagnies, vous savez que dans tout cabaret de la Ville, » il y a quelque vieux bizarre, qui le fréquente, & qui est autant le maî- » tre de la maison que celui qui la tient. Tous les domestiques le crai- » gnent, & tous les chalands de l'hôte lui rendent une espece d'obéissance » comique. Je ne sai si je ne suis pas moi-même un de ces bourrus. Mais j'en » appelle à votre décision, si l'on doit nommer Cotterie, tous ces imper- » tinens qui me viennent joindre sans mon aveu. *Clinch* de *Barnet* a tous

(z) Voyez *Discours* VIII. p. 24. *&c.*

» les soirs une Assemblée où il est seul Acteur, & où tous ceux qui s'y rendent » & qui le payent, sont les bien venus. Pourquoi ne donner pas aux choses » les noms qui leur appartiennent ? Si ce qui se fait à son rendez-vous porte le » titre de Concert, d'où vient qu'on n'appelleroit pas leçon ce que je débite » à mon cabaret ? Quoi qu'il en soit, je me soumets à tout ce qu'il vous » plaira d'en prononcer, & je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,

THO. KIMBOW.

Une pareille impertinence ne fatigue pas moins les personnes d'esprit & de mérite parmi le beau Sexe. Il me semble que celles qui n'ont pas le moindre génie, ont grand tort de se mettre sur le pied de leur rendre visite, puisqu'elles servent plutôt à remplir un siége vacant, ou à orner une chambre, qu'à soutenir la conversation. Une Dame de mes amies m'engage à publier la Lettre suivante, pour se délivrer, s'il est possible, d'une de ces jeunes étourdies pleines de babil, qui, sous prétexte de leur bonne mine, & d'un air agréable, se flattent d'aller de pair avec les femmes du mérite le plus distingué. La voici mot pour mot.

MADEMOISELLE,

» Je me sers de cette voie pour vous donner un avis, que les regles de la » civilité ne me permettroient jamais de vous communiquer d'une autre manie- » re. Quoique nous soyons de niveau, à l'égard des biens & de la qualité, nous » ne sommes pas faites l'une pour l'autre. J'avoue que vous êtes fort jolie, » que vous dansez bien, & que vous pouvez faire très-bonne figure dans une » Assemblée publique : mais demeurez-en là, si vous m'en croyez, le silence » & la retenue vous conviennent le mieux du monde, ainsi je vous prie de » ne me rendre plus de visites. Vous venez voir les gens dans toute la rigueur » des termes, puisque vous n'avez rien de bon ni de solide à leur dire. Ce n'est » pas que je veuille rompre avec vous, mais je voudrois observer toujours les » regles les plus exactes de la bienséance & de la civilité. Si nous nous rendons » visite, que cela soit, s'il vous plaît, sans nous voir. Si vous avez la bonté » de vous faire celer toutes les fois que j'irai chez vous, je vous promets de » vous rendre la pareille quand vous viendrez à mon logis. En cas même » que le hazard nous fasse trouver dans une maison tierce, nous pouvons dé- » plorer le malheur que nous avons de nous manquer toujours. S'il arrive » d'ailleurs que nos carosses viennent à se croiser en rue, nous pouvons en » abbattre les glaces, pour nous saluer, & sourire l'une à l'autre. C'est ainsi » que nous nous aimerons toutes deux autant que nous en sommes capables ;

» puisqu'il y a certaines personnes qu'on ne doit connoître que de vûe, & c'est » de cette espece d'amitié dont je me flatte que vous honorerez toujours,

MADEMOISELLE,

Votre très-humble & très-obéissante Servante ;

MARIE MARDI.

P. S. » Je prends le nom du jour que je destine à recevoir mes visites, afin » que mes amies surnuméraires ne s'y trompent pas, & qu'elles sachent bien » qui je suis.

XIX. DISCOURS.

——— Ægrescitque medendo.
VIRG. Æneïd. Lib. XII. v. 46.

On irrite le mal en le voulant guérir.



LA Lettre suivante n'a pas besoin d'explication ni d'apologie. On verra d'abord ce que l'Auteur s'y propose.

MONSIEUR,

Sur les *Malades* imaginaires.

» Je suis du nombre de cette foible Tribu, qu'on appelle communément » *Valétudinaires* ; & je vous avoue que j'ai contracté cette mauvaise habitude » du corps, ou plutôt de l'esprit, par l'étude de la Médecine. Dès que je m'ap- » pliquai à la lecture des Livres qui en traitent, je sentis que mon pouls s'al- » téroit ; je ne lisois presque jamais la description d'une maladie, qu'il ne me » semblât que j'en étois affligé. Le savant Traité sur les fiévres du Docteur *Sy-* » *denham* me jetta dans une fiévre languissante, qui ne m'abandonna point » durant tout le tems que j'employai à la lecture de cette excellente Piéce. Là- » dessus je me tournai à l'étude de divers Auteurs, qui ont écrit de la Phthisie, » & je me crus d'abord attaqué de la consomption, jusqu'à ce qu'enfin, de- » venu fort gras, une espece de honte me guérit en quelque maniére de cette » imagination. Bientôt après je me vis attaqué de tous les symptômes de la » goute, si vous en exceptez la douleur ; mais je fus guéri par la lecture d'un » Traité sur la gravelle, écrit par un Auteur fort ingénieux, qui, suivant la » pratique des Médecins, accoutumés à chasser un mal par un autre, me donna » la pierre pour me délivrer de la goute. Enfin j'étudiai tant que je m'attirai une » complication de maladies ; mais après avoir lû l'excellent Discours de *Sancto-* » *rius*, qui me tomba par hazard entre les mains, je résolus de suivre sa mé-

» thode, & d'observer toutes ses regles, que j'avois recueillies avec beaucoup » de soin. Tous les gens de Lettres savent que cet habile homme, pour mieux » faire ses expériences, avoit inventé une chaise mathématique, si artifi- » cieusement suspendue en l'air par des ressorts, qu'on y pouvoit tout peser » comme dans des balances. De cette maniere il savoit combien d'onces de sa » nourriture se dissipoient par la transpiration, quelle quantité se convertissoit » en sa propre substance, & ce qui s'en alloit par les autres voies de la nature.

» Après m'être muni d'une de ces chaises, je m'accoutumai à y étudier, man- » ger, boire & dormir, en sorte qu'on peut dire que, depuis trois années, j'ai » vécu dans une paire de balances. Suivant mon calcul, quand je suis en par- » faite santé, je pese exactement deux cens livres ; j'en perds une ou environ » après avoir jeûné un jour, & j'en acquiers une de plus après avoir fait un bon » repas ; ainsi je m'occupe toujours à tenir la balance égale entre ces deux livres » volatiles de ma constitution. Dans mes repas ordinaires, j'augmente mon poids » jusqu'à deux cens livres & demie ; & si après avoir dîné il en manque quel- » que chose, je bois tout juste autant de petite bierre, ou je mange telle quantité » de pain, qu'il faut, pour arriver à ce poids. Dans mes plus grands excès, je » n'y ajoute que l'autre demi-livre ; ce que je fais, pour ma santé, tous les » premiers Lundis de chaque mois. Lorsqu'après le dîner je me trouve bien & » dûement balancé, je me promene jusqu'à ce que j'aie transpiré la valeur de » cinq onces & quatre scrupules. Quand j'en suis réduit à ce point, je m'attache » à mes Livres, & je dissipe trois onces & demie de plus à l'étude. Pour le reste » de la livre, je n'en tiens pas compte. Je ne me regle jamais sur les heures » pour dîner ou pour souper ; mais si ma chaise m'avertit que ma livre de » nourriture est épuisée, je conclus de-là que j'ai faim, & je mange d'abord un » morceau. Dans les jeûnes particuliers, je perds une livre & demie de mon » poids, & dans les solemnels il m'en coûte bien deux livres.

» Ma dose de sommeil, une nuit portant l'autre, est d'un quart de livre, à » quelques grains près de plus ou de moins ; & si je trouve à mon lever que » je n'ai pas consumé cette portion, je prens le reste sur ma chaise. Suivant un » calcul exact de ce que j'ai perdu ou acquis, l'année derniére, à l'égard du » poids, que j'enregistre toujours dans un livre, je trouve qu'il est revenu d'or- » dinaire à deux cens livres ; de sorte que je ne crois pas que ma santé ait dimi- » nué d'une once durant cet intervalle. Quoi qu'il en soit, malgré tous les soins » que je me donne de tenir mon corps dans un juste équilibre, je me vois » réduit à un état foible & languissant. Je suis devenu pâle, j'ai le pouls iné- » gal, & je suis menacé d'hydropisie. Ayez donc la bonté, mon cher Mon- » sieur, de me recevoir au nombre de vos patiens, & de me communiquer » des regles plus certaines que celles que j'ai observées jusqu'ici. Vous obligerez » beaucoup par-là celui qui est, &c.

Cette Lettre me rappelle dans l'esprit une Epitaphe *Italienne*, qu'on a gravée sur le tombeau d'un Valétudinaire, à qui l'on fait tenir ce discours. » Je me » trouvois bien ; mais pour vouloir me trouver mieux, je me trouve à présent » ici : „ *Stavo ben, ma per star meglio, stò qui.* La crainte de la mort est souvent mortelle, & nous oblige à prendre pour nous conserver la vie, des mesures

qui ne servent qu'à nous la ravir. La réflexion de quelques Historiens, qu'on tue beaucoup plus de monde dans une fuite que dans une bataille rangée, peut s'appliquer à ce nombre infini de malades imaginaires, qui ruinent leur constitution par la quantité de remedes qu'ils prennent, & qui pour échapper à la mort se jettent entre ses bras. Cette pratique n'est pas seulement dangereuse, mais elle est fort au-dessous de l'excellence d'une créature raisonnable. Ne travailler qu'à la conservation de sa vie, comme l'unique but qu'on doive se proposer dans ce monde; faire son affaire capitale du soin de sa santé; n'avoir en tête que des remedes & un régime, sont des vûes si basses & si indignes de la nature humaine, qu'un homme un peu généreux aimeroit mieux mourir mille fois que de s'y soumettre. D'ailleurs, une inquiétude continuelle pour la vie en ôte tout le plaisir, & répand un nuage épais sur toute la face de la nature; puisqu'il est impossible de goûter aucune satisfaction dans la jouissance d'une chose qu'on craint de perdre à tout moment.

Ce n'est pas que je blâme ceux qui prennent un soin légitime de leur santé. Bien loin de-là : comme la gayeté de l'esprit & la vigilance dans les affaires dépendent, en grande partie, de la bonne constitution, on ne sauroit se donner trop de peine pour la cultiver & l'entretenir. Mais ce soin, auquel le sens commun, le devoir & l'instinct nous engagent, ne doit jamais nous attirer des craintes chimériques, des accès de mélancolie, ni des maux imaginaires, qui accompagnent toujours celui qui se met plus en peine de vivre que de bien régler ses mœurs. En un mot, la conduite de la vie doit être le but principal, & sa conservation en devenir l'accessoire. Si c'est-là notre maxime inébranlable, nous prendrons la meilleure voie de nous conserver la vie, sans nous trop inquiéter de l'événement; & nous arriverons à ce haut point de bonheur, qui consiste, à ce que dit *Martial*, dans l'attente de la mort sans la souhaiter ni la craindre.

A l'égard de ce Valétudinaire, qui gouverne sa santé par onces & par scrupules, & qui au lieu de suivre le désir naturel de manger ou de boire, de dormir ou de se promener, se regle sur les ordonnances de sa chaise, je le renverrai à cette petite Fable. » *Jupiter*, à ce que nous dit le Mythologiste, » pour récompenser la piété d'un bon Païsan, promit de lui accorder tout » ce qu'il lui demanderoit. Aussitôt le Fermier souhaita d'avoir le Tems à sa » disposition, & d'abord qu'il eut obtenu sa requête, il distribua la pluie, la » neige & le Soleil sur ses terres, suivant qu'il jugeoit du besoin de chacune. » Mais à la fin de l'année, lorsqu'il s'attendoit à recueillir une abondante » moisson, il la trouva fort au-dessous de celle de ses voisins; de sorte que, » pour n'être pas la cause de sa ruine totale, il supplia *Jupiter* de vouloir reprendre la conduite du Monde.

C.



XX. DISCOURS.

XX. DISCOURS.

Pallida mors æquo pulsat pede pauperum tabernas
Regumque turres, ô beate Sesti.
Vitæ summa brevis spem nos vetat inchoare longam.
Jam te premet nox, fabulæque manes,
Et domus exilis Plutonia; ———

HOR. Lib. I. Od. IV. 13. 17.

La triste mort frappe sans distinction aux Palais des Rois, comme aux cabannes des Bergers. La vie la plus longue est trop courte pour porter loin nos espérances. Une éternelle nuit, les mânes dont on nous parle tant, & le morne séjour de Pluton, *sont le terme où vous aboutirez bientôt.*



'AUTRE jour ayant du panchant à être sérieux, j'allai me promener seul dans l'Abbaye de *Westminster*; où l'obscurité du lieu, l'air antique du bâtiment, l'usage auquel il est destiné, & l'état de ceux qui s'y trouvent étendus dans la poussiere, contribuent à exciter une espece de mélancolie, ou plutôt d'humeur rêveuse, qui n'est pas désagréable. Je passai tout l'après-midi dans le Cimetiere, l'Eglise & le Cloître, où je m'amusai à examiner les pierres qui couvrent les Tombeaux, & les Inscriptions qu'on voit dans ces différentes régions des Morts. La plûpart ne marquoient autre chose de la Personne défunte, que le jour de sa naissance & celui de sa mort; c'est-à-dire, que toute l'histoire de sa vie se bornoit à ces deux circonstances, qui sont communes à tout le genre humain. Je ne pûs m'empêcher de regarder ces Inscriptions, soit qu'elles fussent gravées sur le bronze ou sur le marbre, comme une espece de Satyre contre les décédés, qui n'avoient laissé aucun monument après eux, si ce n'est qu'ils étoient venus au monde, & qu'ils en étoient sortis. Je me rappellai d'abord quelques-uns de ces grands Personnages qui se trouvent dans les combats des Poemes héroïques, où ils ne semblent avoir des noms pompeux & sonores, que pour être tués sur le champ de bataille, & qui ne sont célébres que pour avoir eu la tête cassée. Tels sont un *Glaucus*, un *Medon* & un *Thersiloque*, dont *Homere* & *Virgile* nous parlent. L'Ecriture-Sainte nous dépeint admirablement bien la vie de ces sortes d'Hommes, qu'elle compare à *la trace d'une fléche*, qui est imperceptible, & qui se referme d'abord.

Réfléxions sur la *Mort*, les Mausolées & les Epitaphes.

A mon entrée dans l'Eglise, je m'arrêtai à voir creuser une fosse, & à chaque pellée de terre qu'on en tira, je vis quelque morceau d'os ou de crâne, mêlé avec une espece de poudre nouvellement formée, qui avoit eu place autrefois dans la composition d'un corps humain. Là-dessus, je vins à réfléchir sur la multitude innombrable de personnes qui étoient confondues sous

le pavé de cette ancienne Abbaye ; sur ce que les hommes & les femmes, les amis & les ennemis, les Prêtres & les Soldats, les Religieux & les Chanoines, s'y trouvoient enveloppés tous ensemble dans un seul amas de poussiere ; enfin sur ce que la beauté, la force & la jeunesse y étoient réduites, sans aucune distinction, & dans la même poudre, avec l'âge avancé, la foiblesse & la laideur.

Après avoir ainsi parcouru en gros ce vaste magasin de la mortalité, pour en venir un peu plus au détail, j'examinai les Tombeaux qui sont dispersés dans tous les quartiers de cet auguste édifice. Quelques-uns étoient chargés d'Epitaphes si extravagantes, que, si les défunts en pouvoient être avertis, ils rougiroient de honte des éloges qu'on leur donne. Il y a quelques autres de ces Epitaphes si modestes, qu'elles sont conçûes en *Grec* ou en *Hébreu*, & qu'il n'arrive pas une fois dans un an qu'un seul curieux les déchifre. Au Quartier des Poëtes, j'y en trouvai qui n'avoient point de Tombeau, & j'y vis des Tombeaux qui ne renfermoient aucun Poëte. Je remarquai d'ailleurs que la guerre où nous sommes engagés, avoit orné l'Eglise d'un nombre infini de ces monumens vuides qu'on y a élevés à la mémoire de divers Officiers, dont les corps reposent peut-être dans les Plaines de *Blenheim*, ou dans le fond de la Mer.

Quoi qu'il en soit, j'eus un plaisir extrême à la lecture de quantité d'Epitaphes modernes, qui sont écrites avec beaucoup d'élégance & de justesse, & qui par cela même ne font pas moins d'honneur aux morts qu'aux vivans. Il seroit à souhaiter qu'on ne gravât jamais aucune de ces piéces, sans les avoir montrées à quelque habile homme qui s'y entende, parce que les Etrangers se forment là-dessus une idée du savoir ou de l'ignorance, de la politesse ou du mauvais goût, qui regnent dans une Nation. J'ai toujours été choqué du monument qu'on a dressé à l'honneur du Chevalier *Cloudesly Shovel* : au lieu de nous représenter ce brave Amiral *Anglois* sous la figure d'un homme un peu rustre & sans façon, qui étoit son caractere distinctif, il y paroît en damoiseau, coëffé d'une longue perruque, & appuyé sur des coussins de velours, à l'ombre d'un dais magnifique. L'Inscription n'est pas indigne de cet ouvrage ; car au lieu de célébrer ses grands exploits pour le service de sa patrie, elle se borne à nous entretenir de sa funeste mort, où il lui étoit impossible d'acquerir de l'honneur. Les *Hollandois*, que nous avons du panchant à mépriser, comme s'ils manquoient de génie, font paroître beaucoup plus de goût pour l'antique & la belle ordonnance dans leurs bâtimens & dans leurs ouvrages de cette nature, qu'on n'en voit dans les nôtres. Les Mausolées, qu'ils ont élevés à leurs Amiraux, les représentent à nos yeux tels qu'ils étoient, & sont enrichis de couronnes rostrales, accompagnées de plusieurs ornemens & festons d'herbe marine, de coquillages & de corail, qui ont un juste rapport avec tout le dessein.

Mais pour revenir à mon sujet, je remis la vûe de nos Monarques à une autrefois, quand je me trouverois d'une humeur sérieuse & pensive. Je n'ignore pas que des spectacles de cette nature excitent d'effrayantes & noires idées dans les esprits timides & les imaginations foibles ; mais quoique je sois

toujours sérieux, la mélancolie m'est inconnue, & je puis envisager la nature dans ses plus tristes scènes, avec le même plaisir que je l'admire dans ses plus agréables décorations. Je me trouve par-là en état de profiter de ces objets, que d'autres ne peuvent regarder qu'avec horreur. Lorsque je tourne les yeux sur les tombeaux des Grands, tout principe d'envie s'éteint chez moi; lorsque je m'amuse à lire les Epitaphes des Personnes célebres pour leur beauté, tout desir criminel s'évanouit dans mon cœur; lorsque je vois les plaintes des peres & des meres gravées sur les tombeaux de leurs enfans, je m'attendris & je verse des larmes; lorsque je vois les peres & les meres ensevelis dans le même endroit, je pense à la vanité qu'il y a de s'affliger pour ceux que nous devons bientôt suivre. Lorsque je vois des Monarques étendus dans la poussiere tout auprès de ceux qui les ont déposés, ou des rivaux qui disputoient entre eux de la gloire, ou les saints hommes qui déchiroient le monde par leurs cruelles disputes, placés côte à côte les uns des autres, je m'étonne & je sens une vive douleur de toutes les factions & de tous les petits débats qui occupent le genre-humain. En un mot, lorsque j'examine les dates gravées sur les tombeaux, dont les unes n'y sont que d'hier, & les autres depuis cinq ou six cens ans, je réfléchis sur ce grand jour, qui nous rendra tous contemporains, & auquel nous comparoîtrons tous ensemble.

C.

XXI. DISCOURS.

Ut nox longa, quibus mentitur amica, diesque
Longa videtur opus debentibus, ut piger annus
Pupillis, quos dura premit custodia matrum:
Sic mihi tarda fluunt, ingrataque tempora quæ spem
Consiliumque morantur agendi gnaviter id, quod
Æquè pauperibus prodest, locupletibus æquè.
Æquè neglectum pueris, senibusque nocebit.

Hor. L. I. Ep. I. 20-26.

Un homme qui attend vainement sa maîtresse, trouve que la nuit ne finit point: les jours ne sont jamais trop courts pour un ouvrier de journée: les années durent des siécles à un pupille, qui est sous la garde d'une mere avare: & moi je trouve d'une longueur insupportable tous les momens qui retardent mes desseins & mes espérances, & où je ne puis m'occuper aux choses qu'il est également important aux pauvres & aux riches, aux enfans & aux viellards, de ne point négliger.

Sur le renvoi de la *conversion.*



Peine y a-t-il un homme capable de réfléchir, & engagé dans les affaires du monde, qui n'ait une impatience secrette de se délivrer tôt ou tard de l'embarras qu'il y trouve, & qui ne forme le dessein de se mettre quelque jour dans un état qui réponde au but de sa création. Vous en voyez tous les jours qui protestent en bonne compagnie, que tous les honneurs, le pouvoir & les richesses qu'ils ont en vûe, ne

sauroient les dédommager du quart de la peine qu'ils se donnent pour les obtenir ou les conserver. Y a-t-il rien de plus contradictoire que la théorie & la pratique de ces gens-là ? Ils gémissent sous le poids qui les accable, & ils ne peuvent se résoudre à s'en défaire ; ils auroient besoin de la retraite, & il n'y a pas moyen qu'ils l'embrassent ; ils s'évaporent en souhaits inutiles, & ils veulent paroître toujours dans les scènes les plus éclatantes de la vie ; ce qui n'est guéres plus raisonnable, que si un homme faisoit allumer un plus grand nombre de chandelles, lorsqu'il veut aller dormir.

Puis donc que nous sommes les dupes de nos cœurs à cet égard, & que nous n'avons pas la force de renoncer tout d'un coup au monde, quoique nous en prenions tous les jours la résolution, ne nous amusons pas à en prendre congé dans les formes, mais sevrons-nous peu à peu de ses plaisirs, pendant que nous en avons la jouissance.

Il n'y a nul doute que ce ne soit le but général de la plûpart des hommes, & qu'ils ne se flattent de vivre un jour d'une maniere conforme aux principes de leur raison : mais puisque la durée de notre vie est si incertaine, & que c'est un des lieux communs sur lesquels on raisonne depuis qu'il y a des hommes au monde, comment est-il possible qu'on retarde un moment l'exécution de ce dessein ?

L'homme d'affaire a toujours quelque chose à finir, & il se dit à lui-même qu'après en être venu à bout, il renoncera à toutes les vanités de l'ambition. Le sensuel veut du moins prendre congé de sa maîtresse, & la quitter civilement. Mais l'ambitieux s'engage à toute heure à de nouvelles poursuites, & le voluptueux trouve de nouveaux charmes dans l'objet qu'il croyoit pouvoir abandonner. On se repaît ainsi d'une chimere, quand on s'imagine qu'en changeant de lieu ou de circonstances, on changera de mœurs ; les mêmes passions nous suivent par-tout, jusqu'à ce qu'elles soient domptées ; & il nous est impossible de vivre jamais contens dans la retraite la plus profonde, à moins que nous ne soyons en état de goûter à peu près la même douceur au milieu du bruit & des embarras de la vie.

J'ai toujours cru que le moyen le plus sûr de connoître les hommes, étoit d'examiner les Lettres qu'ils écrivent à leurs amis. (*a*) Le sage & habile Théologien, mon Associé, avec qui je m'entretenois l'autre jour fort sérieusement du danger qu'il y a dans la repentance tardive, eut la bonté de me communiquer celles que je vais insérer ici, & qu'il avoit reçues de trois personnes, avec qui il a de grandes liaisons. La premiere vient d'un homme d'affaire, qui est son Prosélyte ; la deuxiéme d'un ami, dont il a conçu de bonnes espérances ; & la troisiéme d'un homme qui ne se fixe à rien, mais qui se laisse entraîner, tantôt d'un côté & tantôt de l'autre, suivant l'humeur qui le domine. Quoi qu'il en soit, voyons de quelle maniere ils raisonnent.

MONSIEUR,

» Je ne saurois vous exprimer l'obligation que je vous ai de m'avoir en-

(*a*) Voyez ci-dessus p. 20.

» gagé, par une sorte de pénitence fort singuliere, à rendre quelque ser-» vice, tous les jours de ma vie, à quelque personne de mérite. Le poste où » je suis, me fournit souvent ces occasions, & le noble principe, que vous » m'avez inspiré, de faire du bien à tous ceux qui m'approchent, me rend » attentif & industrieux dans toutes mes entreprises. Lorsque je releve le mé-» rite abbattu, ou que je le tire de l'obscurité dans laquelle il se cachoit, » & que je protege une personne qui est sans amis, je me condamne d'avoir » voulu autrefois abandonner le monde pour travailler à mon salut. Je suis » fâché que vous ne vouliez pas profiter de l'occasion que j'aurois d'avan-» cer votre fortune, quoique je sois bien persuadé que vous êtes beaucoup » plus sensible à l'aveu que je fais ici d'être devenu, par votre moyen, » plus honnête homme que je n'étois. C'est ce que reconnoîtra toute sa vie » celui qui est, &c.

R. O.

Monsieur,

» Je suis très-convaincu de tout ce que vous me dîtes la derniere fois que » j'eus le bonheur de me trouver seul avec vous. Vous me représentâtes » le mauvais train de vie où je suis engagé, mais vous le fîtes d'une ma-» niere qui me persuada que vous agissiez par un principe d'amitié pour moi. » Si je ne comptois là-dessus, je n'obéirois pas si franchement à l'ordre que » vous m'avez donné de vous découvrir mon état à l'égard de la belle qui » me captive. Je sai que vous vous bornâtes à m'insinuer que *je renonçois pour* » *elle à mon caractere*; mais cette friponne a l'air si bon & si doux, qu'on » devroit pour cela seul, lui pardonner sa foiblesse. Est-ce que vous au-» tres, gens vertueux, ne distinguez point les crimes, suivant les personnes » qui s'en rendent coupables? Faut-il que ma chere *Chloé* porte le même » nom infâme que vous donnez aux débauchées du commun? Vous voyez, » Monsieur, que je vous parle à cœur ouvert de la situation où je me trouve » à l'égard de cette Demoiselle; & je vous promets d'employer tous mes » efforts pour vaincre le panchant, qui m'a rendu jusqu'ici son très-humble » serviteur, à un tel point, que j'ai presque honte de me dire le vôtre.

T. D.

Monsieur,

» Il n'y a point d'état plus incommode que celui d'un homme qui ne suit » pas les lumieres de sa raison. Il vous paroîtra sans doute fort étrange, si » je vous dis que l'amour de la retraite fut ce qui m'amena d'abord à la » Cour; mais ce ne sera plus une énigme pour vous, lorsque vous sau-» rez que je n'avois autre chose en vûe que d'y amasser de quoi acheter » un bien de campagne, & de me procurer ainsi une agréable retraite. Je » me vois aujourd'hui en état de faire cette acquisition, & mon devoir » me sollicite à passer le reste de mes jours, loin du tumulte & de l'embarras » du grand monde; mais j'ai le malheur d'avoir tout-à-fait perdu le goût

» de la vie tranquille, & je retournerois à présent à la campagne avec plus » de répugnance que je n'en eus pour me rendre à la Cour. Je suis assez » infortuné pour connoître que j'aime les bagatelles, & que je néglige ce qu'il » y a de plus important. En un mot, la raison & la coutume s'entrechoquent » dans mon sein. Je n'ai pas oublié de vous avoir oüi dire que je pouvois » vivre dans le monde sans m'y attacher. Ayez donc la bonté, je vous en » prie, de m'expliquer ce paradoxe un peu plus au long, afin que je vive, » s'il est possible, d'une maniere qui soit conforme à mon devoir & à mon » inclination. Je suis, &c. R. B.

R.

XXII. DISCOURS.

——Neque semper arcum
Tendit Apollo.
Hor. L. II. Od. X. 19. 20.

Apollon ne tient pas toujours son arc tendu.



JE régalerai ici le Public de la Lettre d'un faiseur de projets, qui voudroit établir un nouvel Office, dans l'espérance qu'il contribueroit beaucoup à l'embellissement de la Ville, & à chasser la barbarie de nos rues. Pour moi, je la regarde comme une Satyre délicate sur tous les faiseurs de projets en général, & comme une vive peinture de toute la critique moderne. La voici telle que je l'ai reçue.

Monsieur.

Lettre sur les Enseignes de *Londres*.

» Après avoir vû d'un côté, (b) que vous avez dessein d'établir quel» ques Officiers subalternes, pour avoir inspection sur certaines petites cho» ses, ausquelles vous ne sauriez prendre garde vous-même; & remarqué » de l'autre, qu'il se commet tous les jours de lourdes bévûes dans les ensei» gnes de cette Ville, au grand scandale des Etrangers, & de ceux de nos » Compatriotes, qui en sont les curieux admirateurs: je vous prie en toute » humilité de vouloir bien me choisir pour votre Sur-Intendant à l'égard » de toutes ces figures qui sont ou qui seront mises en usage en pareil cas, » avec plein pouvoir de corriger ou d'effacer même tout ce que j'y trouverai » d'irrégulier, ou de mal conçu. Parce que nous manquons d'un tel Officier, » on ne voit rien dans ces objets, qui se présentent par-tout à nos yeux, qui » sente la belle littérature ou le bon goût. Nos rues sont pleines de Sangliers

---

(b) Voyez ci-dessus p. 36.

» bleus, de Cygnes noirs, & de Lions rouges; pour ne rien dire des Co-
» chons volans, ni de quantité d'autres Créatures plus monstrueuses qu'au-
» cune de celles qui hantent les déserts de l'*Afrique*. N'est-il pas étonnant
» que celui qui peut choisir entre tous les oiseaux de l'air & les bêtes de la
» terre, s'avise de loger à l'enseigne d'un être de raison ?

» Quoi qu'il en soit, si j'obtenois cet emploi, ma premiere tâche seroit,
» à l'exemple d'*Hercule*, de nettoyer la Ville de Monstres. Je défendrois en
» deuxiéme lieu qu'on joignît dans la même enseigne des créatures qui ne
» sympatisent point, ou des choses qui ne quadrent pas ensemble, comme
» une cloche & une langue de bœuf, un chien & un gril. Pour le renard
» & l'oye, on peut supposer leur rencontre; mais qu'est-ce que le renard
» a de commun avec les sept Planetes? L'agneau & le dauphin se sont-ils
» jamais vûs ailleurs que dans une enseigne ? A l'égard du chat & du violon,
» il y a quelque esprit caché là-dessous, & c'est pour cela même que je
» ne prétens pas l'attaquer ici. D'ailleurs, il faut observer que tout jeune
» Artisan qui s'établit, ajoute d'ordinaire à son enseigne celle du Maître
» chez qui il y a fait son apprentissage, comme un nouveau marié joint à
» son écusson les armes de sa Maîtresse. Je ne doute pas que ceci n'ait pro-
» duit un nombre infini de ces peintures absurdes que nous voyons dans
» les rues; & j'ai même ouï dire que l'enseigne des trois nonains & du
» lievre, qui est si commune, doit son origine à une pareille cause. Je
» voudrois donc établir de certaines régles, pour déterminer jusqu'à quel
» point un Artisan pourroit adopter l'enseigne d'un autre, & en quels cas il lui
» seroit permis de l'écarteler avec la sienne.

» En troisiéme lieu, j'ordonnerois à tout Marchand en détail d'avoir une
» enseigne qui eût quelque rapport avec ce qu'il vend. Qu'y a-t-il en effet de
» plus absurde que de voir une débauchée loger à l'enseigne de l'Ange, &
» un Tailleur à celle du lion? Il me semble qu'un Rôtisseur ne devroit pas
» être logé à la botte, ni un Cordonnier au cochon rôti; mais faute du
» réglement que je sollicite, j'ai vû l'enseigne du bouc à la maison d'un Par-
» fumeur, & le buste du Roi de *France* à celle d'un Armurier.

» Un Auteur étranger, qui a beaucoup d'esprit, remarque, dans un de
» ses Ouvrages, que la plûpart de ces Messieurs qui se piquent de Noblesse,
» & qui regardent de haut en bas tous ceux qui s'attachent au commerce,
» portent dans leurs armes les monumens de la roture de leurs ancêtres.
» Je n'examinerai pas si cela est vrai en général; mais, sans vouloir que les
» enfans arborent aujourd'hui les enseignes de leurs ayeux, il me semble
» qu'il seroit bien juste que ceux qui exercent quelque trafic, en eussent les
» marques au-dessus ou à côté de leurs portes.

» Lorsque le nom d'une personne fournit matiere à une allusion ingé-
» nieuse dans une enseigne, je lui conseillerois d'en profiter, pour faire sa-
» voir au public quelle elle est. Aussi la spirituelle Madame *Saumon* n'a-t-elle
» pas manqué de mettre un saumon à son enseigne, & il auroit été ridi-
» cule si elle se fût avisée de loger à la truite. M. *Cloche* s'est aussi distingué
» par une invention du même goût. Mais à propos de cloches, permettez-moi

» de vous dire que ce mot a donné occasion à plusieurs traits d'esprit de cet » ordre. Un homme d'une aussi vaste littérature que vous, n'ignore pas qu'*Abel* » *Drugger* s'acquit beaucoup de réputation par-là, du tems de notre fameux » Poete *Ben. Johnson.* D'ailleurs, le Dieu apocryphe de nos ancêtres payens » nous est représenté sous cette figure, qui, accompagnée du dragon, fait » une très-jolie Enseigne dans plusieurs de nos rues. Pour ce qui regarde » la *Clocke Sauvage*, qui est l'Enseigne d'un Sauvage, peint debout à côté » d'une cloche, je me suis rompu autrefois la cervelle pour en découvrir le » fin, jusqu'à ce que je tombai par hazard sur la lecture d'un vieux Roman » traduit du *François*, où il est parlé d'une très-belle femme, qui fut trou- » vée dans un désert, & que l'Auteur *François* nomme *la belle Sauvage*, que » *l'Anglois* traduit toujours *the bel Savage*, c'est-à-dire, *la Cloche Sauvage.* » Vous voyez, Monsieur, par ce trait de Philologie, que j'ai fait mon étude » particuliere des enseignes, & qu'ainsi je suis bien & dûment qualifié pour » l'emploi que je sollicite auprès de vous. Ce n'est pas tout, je puis deviner » assez juste de quelle humeur est le locataire d'une maison, par l'enseigne » qu'il y a suspendue. Un homme fier & bilieux choisit d'ordinaire un Ours, » & celui qui est d'un naturel doux se loge souvent à l'Agneau. Il y a » quelque tems qu'à la vûe d'une enseigne, près de *Charing-Cross*, où l'on » voyoit une espece de cuvette fort jolie, avec deux petits Anges qui voloient » au-dessus, & dans laquelle ils pressoient chacun un citron; j'eus la curiosité » de m'informer du maître du logis, & il se trouva que c'étoit un *François*, » comme je l'avois bien conjecturé sur les petits rapports qu'il y avoit entre » lui & son enseigne. Du reste, j'ai une si haute idée de votre capacité, » qu'il seroit inutile de m'étendre davantage sur cet article. Ainsi je me re- » commande très-humblement à vos bonnes graces & à votre puissante pro- » tection. Je suis, *&c.*

Je reçus le même jour une autre Lettre, qui ne quadrera pas mal, si je ne me trompe, avec la précédente. La voici mot pour mot.

» *De mon Appartement près de* Charing-Cross.

MONSIEUR,

Lettre sur un Singe. » Sur ce que j'ai ouï dire que cette Nation encourage beaucoup l'adresse » & l'industrie, j'ai amené ici un danseur de corde, qui a été pris dans une » des forêts du *Grand-Mogol.* C'est un Singe d'extraction; mais il voltige » sur la corde, il fume une pipe de tabac & avale un verre de bierre, » d'aussi bonne grace qu'aucune créature raisonnable. Il donne toute sorte » de satisfaction aux personnes de qualité; & si elles veulent bien se cot- » tiser en sa faveur, je ferai venir de *Hollande* un de ses freres, qui est » un très-habile sauteur, de même qu'un autre de la même famille, qui me » servira de boufon, & qui est le plus drolle de corps qu'il y ait dans tout » le Pays. Je me flatte qu'ils seront en état de paroître l'hyver prochain, » & je ne doute pas que ce spectacle ne soit plus goûté que l'Opéra ou les

» Marionettes.

» Marionettes. Je ne dirai pas qu'un Singe est plus galant homme que certains » Héros de l'Opéra ; mais à coup sûr il représente mieux un homme, que » la machine la plus artistement composée de bois & de fil d'archal. Si » vous avez la bonté de dire un mot en ma faveur dans quelqu'un de vos » *Discours*, je vous promets de vous donner tous les soirs une place à la » Comédie de mes Singes, sans qu'il vous en coute rien. Je suis, *&c.*

C.

XXIII. DISCOURS.

——At sermo linguâ concinnus utrâque
Suavior, ut Chio nota si commista Falerni est.
HOR. L. I. Sat. X. 23. 24.

Il faut avouer que ce mélange de deux langues donne aux vers une toute autre beauté, comme nous voyons que le vin de Falerne *coupé avec du vin de* Scio *en est plus agréable à boire.*



L n'y a rien qui ait plus choqué les oreilles de nos *Anglois*, que la récitation *Italienne*, la premiere fois qu'on l'entendit sur le Théatre. Tout le monde fut d'une surprise extrême d'entendre des Généraux commander en musique, & des Dames donner des messages en chantant. On ne pouvoit s'empêcher de rire toutes les fois qu'on entendoit un amant chanter un billet-doux d'un bout à l'autre, & fredonner même le dessus d'une lettre. Le ridicule trait d'une de nos Comédies anciennes où l'on avertissoit les Lecteurs, qu'*un Roi, accompagné de deux violons, entroit seul*, n'étoit plus une chose absurde ; puisqu'il étoit impossible de nos jours qu'un Héros dans un désert, ou qu'une Princesse dans son cabinet, dissent le moindre mot sans qu'il fût soutenu d'instrumens de musique.

Remarques sur la récitation *Italienne*, les Opéra, & la Musique.

Mais quelque étrange que parût d'abord cette maniere de réciter à l'*Italienne*, il me semble qu'elle est beaucoup plus juste que celle qui prévaloit dans nos Opéra avant cette innovation : du moins le passage du chant à la récitation musicale est plus naturel, que de parler d'un ton ordinaire après avoir chanté, comme on le faisoit dans les Opéra de *Purcell*.

La seule faute que je trouve dans l'usage moderne, vient de ce que la récitation *Italienne* est jointe avec des mots *Anglois*.

D'ailleurs, pour mieux approfondir cette matiere, je remarquerai que l'accent de chaque Nation lui est si particulier, qu'il différe de celui de toutes les autres ; comme on peut le voir par les *Gallois* & les *Ecossois*, quoiqu'ils soient si près de nous. D'un autre côté, l'accent, dont il s'agit, n'est pas la prononciation de chaque mot à part, mais le son de tout le discours.

De-là vient qu'il est si ordinaire à un *Anglois*, qui entend jouer une Tragédie en *François*, de se plaindre que tous les Acteurs prononcent sur le même ton; & c'est pour cela qu'il préfére sagement ses Compatriotes, sans penser qu'un *François*, ou un Etranger, se plaint aussi de la monotonie des Acteurs *Anglois*.

Cela posé, la récitation musicale dans toutes les langues, devroit être aussi différente que leur accent naturel; puisqu'à moins de cela, ce qui exprimeroit bien une passion dans une langue, l'exprimeroit fort mal dans une autre. Tous ceux qui ont fait quelque séjour en *Italie*, savent très-bien que la cadence, que les *Italiens* observent dans le récit de leurs Piéces, n'a qu'un rapport éloigné avec le ton de leur voix dans la conversation ordinaire; ou, pour s'énoncer plus juste, n'est que l'accent de leur langue rendu plus musical & plus sonore.

C'est ainsi que les marques d'interrogation, ou d'admiration, dans la musique *Italienne*, si l'on peut les nommer de même, qui ressemblent aux accens de leur discours en pareil cas, ont quelque rapport avec les tons naturels d'une voix *Angloise* quand nous sommes en colere; jusques-là que j'ai vû souvent nos Auditeurs fort trompés à l'égard de ce qui se passoit sur le Théatre, & s'attendre à voir le Héros casser la tête à son domestique, lorsqu'il lui faisoit une simple question, ou s'imaginer qu'il se querelloit avec son ami, lorsqu'il lui souhaitoit le bon jour.

C'est pour cela même que les Musiciens *Italiens* ne sauroient jamais admirer, avec nos Musiciens *Anglois*, les Compositions de *Purcell*, ni croire que ses tons s'accordent admirablement bien avec ses paroles; parce que les deux Nations n'expriment pas toujours les mêmes passions par les mêmes tons de voix.

Il me semble donc, s'il m'est permis de le dire, qu'un Musicien *Anglois* qui compose, ne doit pas suivre trop servilement la récitation *Italienne*, mais qu'il doit s'en écarter peu à peu à diverses reprises, pour complaire à sa langue maternelle. Il peut en copier toute l'agréable douceur & les *chûtes mourantes*, pour me servir de l'expression de *Shakespear*, sans oublier qu'il doit s'accommoder à un Auditoire *Anglois*; & s'il donne quelque licence au ton de sa voix dans la conversation ordinaire, il doit avoir le même égard pour l'accent de sa langue, que ceux qu'il imite ont pour la leur. On observe, que plusieurs de nos oiseaux de chant apprennent à adoucir la rudesse naturelle de leur ramage, par la fréquentation de ceux qui viennent de climats plus chauds que le nôtre. Je voudrois tout de même que l'Opéra *Italien* prêtât à notre Musique *Angloise* de quoi l'orner & l'adoucir, mais je ne voudrois jamais qu'il l'engloutît entiérement: Que le mélange fût plus ou moins fort, mais que l'*Anglois* y dominât toujours.

Un Musicien doit s'accommoder au génie de sa Nation, & prendre garde que le goût de l'harmonie s'est formé sur les sons familiers à chaque Païs; en un mot que la Musique est quelque chose de relatif, & que ce qui est harmonieux pour une oreille, peut devenir une dissonance pour une autre.

Tout ce que je viens de dire touchant nos Opéra, peut s'appliquer à toutes

nos chansons, & à tous nos airs en général.

Baptiste Lully se conduisit à cet égard en homme de sens. Il trouva la Musique *Françoise* très-défectueuse, & souvent même barbare. Avec tout cela, instruit de l'humeur de ses compatriotes, du génie de leur langue, & des mauvais tons auxquels leurs oreilles étoient accoutumées, il ne prétendit pas anéantir la Musique *Françoise*, & mettre l'*Italienne* à sa place; mais il s'attacha uniquement à la cultiver, à la polir, & à l'orner d'un nombre infini de graces & de modulations qu'il emprunta de la derniere. La Musique *Françoise* est devenue ainsi parfaite en son genre; & lorsque vous dites qu'elle n'est pas si bonne que l'*Italienne*, cela ne signifie autre chose, si ce n'est qu'elle ne vous plaît pas tant; car à peine y a-t-il un seul *François* qui ne s'étonnât de vous entendre préferer celle-ci à l'autre. Il est certain que la Musique des *François* s'accorde fort juste avec leur prononciation & leur accent. On peut même dire que leurs Opéra favorisent beaucoup l'humeur enjouée & badine de cette Nation. Le chœur, qui revient à diverses reprises sur la scène, donne de fréquentes occasions au Parterre de joindre leurs voix avec celles du Théatre. Cette envie de chanter de concert avec les Acteurs est si dominante en *France*, que, dans une chanson connue, j'ai vû quelquefois le Musicien de la Scène jouer à peu près le même personnage que le Chantre d'une de nos Paroisses, qui ne sert qu'à entonner le Pseaume, & dont la voix est ensuite absorbée par celle de tout l'Auditoire. Tous les Acteurs, qui viennent sur le Théatre, sont autant de damoiseaux. Les Reines & les Héroïnes y sont si fardées, que leur teint paroît aussi frais & aussi vermeil que celui de nos jeunes laitieres. Les Bergers y sont tout couverts de broderie, & s'acquittent mieux de leur devoir dans un Bal que nos Maîtres de danse. J'y ai vû deux fleuves en bas rouges, & *Alphée*, au lieu d'avoir la tête couverte de joncs, conter fleurettes avec une belle perruque blonde & un plumet, mais chanter d'ailleurs d'une voix si tremblante, si pleine de fredons & de roulemens, que j'aurois mieux aimé entendre le murmure d'un petit ruisseau.

Le dernier Opéra que je vis en *France*, étoit l'*Enlévement de Proserpine*, où *Pluton*, pour se rendre plus agréable, s'équippe à la *Françoise*, & amene *Ascalaphus* avec lui, en qualité de son valet de chambre. C'est ce que nous appellerions une folie & une impertinence, & que les *François* regardent comme enjoué & poli.

Je n'ajouterai pas autre chose à ce que je viens de dire, si ce n'est que la Musique, l'Architecture & la Peinture, de même que la Poésie & l'Éloquence, doivent tirer leurs loix du sens commun & du goût général, & non pas des principes mêmes de ces Arts; ou, pour me servir d'autres termes, le goût ne doit pas se conformer à l'Art, mais l'Art doit suivre le goût. La Musique n'est pas seulement destinée à plaire aux oreilles délicates, mais à la plûpart des hommes. Celui qui n'est pas sourd, peut être juge si une passion est exprimée par des sons qui lui conviennent, & si leur mélodie est plus ou moins touchante.

C.

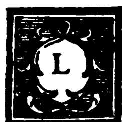
XXIV. DISCOURS.

Si, Mimnermus uti censet, sine amore jocisque
Nil est jucundum; vivas in amore jocisque.

HOR. Lib. I. Ep. VI. 65. 66.

Si, comme MIMNERME *l'a chanté, les plaisirs & les jeux font tout l'agrément de la vie, passons nos jours dans les jeux & dans les plaisirs.*

Description de la *Cotterie amoureuse établie à Oxford.*



LA conformité de malheur oblige les hommes à se chérir les uns les autres, quoiqu'ils puissent différer entre eux à tout autre égard. L'amour est la passion la plus universelle qu'il y ait au monde, & je suis ravi d'apprendre, par une Lettre qui m'est venue d'*Oxfort*, qu'il y a, dans cette Université, une troupe de soupirans, qui ont établi une Cotterie entre eux à l'honneur de la tendresse. Ils sont du nombre de ces amoureux, qui n'ont pas tout-à-fait perdu l'esprit, mais qui connoissent leur folie; & c'est pour cela même qu'ils se tiennent séparés des autres, pour avoir le plaisir de parler à tort & à travers, sans s'exposer à la risée du Public. Lorsqu'un des Associés arrive dans la chambre où ils ont leur rendez-vous, il n'est pas obligé d'entamer un nouveau discours, mais quand il se met à sa place, il peut suivre le fil de ses idées, & ajouter brusquement: *Elle me donna ce même soir un coup d'œil fort gracieux, jamais de sa vie elle ne me parut si belle*, ou autres réflexions de cette nature, sans aucun égard pour qui que ce soit des Membres; car ils ne se voyent pas pour raisonner ensemble, mais chacun a pleine liberté de s'entretenir lui-même. Au lieu de tabatieres ou de cannes, qui servent de sujets d'entretien à la plûpart des jeunes gens, ceux-ci ont chacun quelque morceau de ruban, un éventail rompu, ou une vieille ceinture, dont ils jouent avec les doigts, pendant qu'ils parlent de la beauté qui leur a fait présent de ces babioles. Suivant l'idée que ma lettre m'en donne, ces Messieurs ressemblent à des Acteurs qui répetent leur rôle derriere la Scène; l'un soupire & se plaint de sa destinée en termes touchans; l'autre proteste qu'il veut rompre sa chaîne; & un troisiéme s'efforce d'exprimer sa passion par ses gestes, sans dire un seul mot. Il est assez ordinaire d'en voir quelqu'un se lever tout d'un coup, raisonner en général sur la passion qui l'anime, & dépeindre si bien l'état de son esprit, que les autres, embrasés du même feu, suivent son exemple, & se mettent à discourir à leur tour. En pareil cas, celui qui représente l'ardeur qui le consume d'une maniére plus pathétique, est déclaré Président de l'Assemblée pour ce soir, à cause de la supériorité de sa passion.

Il y a quelques années que nous avions dans cette Ville une Société de damoiseaux, qui se paroient comme des amoureux, & qui se donnoient le

titre de la *Cotterie des gands à frange* ; mais ils étoient d'un esprit si médiocre, avant même que la passion l'eût diminué, qu'ils n'avoient pas l'esprit de produire de nouvelles impertinences tous les jours, de sorte que leur institution ne fut pas de longue durée. Ceux-ci n'exprimoient leur tendresse que par leurs habits; au lieu que ceux d'*Oxford* abondent en chimeres & en fantaisies grotesques, à proportion du savoir & du génie qu'ils avoient, avant que d'être amoureux. Ils employent, à l'honneur de quelque beauté moderne, les pensées des anciens Poëtes sur cette agréable frénésie; & *Cloris* est gagnée aujourd'hui, par le même compliment qui fut adressé à *Lesbie*, il y a plus de dix siécles. D'ailleurs, on m'a écrit que le Patron de cette nouvelle Société est le fameux *Dom Quixote*. Du moins parlent-ils souvent des avantures de ce gentil Chevalier, sous prétexte de se moquer d'eux-mêmes & de leur passion; mais, quoique sensibles aux extravagances de cet infortuné Guerrier, ils ne prennent pas garde que s'amuser à faire des rapsodies, sur le chapitre de l'amour, des meilleurs & des plus sages Ecrits de l'Antiquité, est une manie aussi divertissante que celle de ce parfait Chevalier errant. Enfin, un des nouveaux Associés, qui me feroit plaisir s'il vouloit m'accorder la continuation de sa correspondance, m'a écrit la Lettre suivante.

MONSIEUR,

» Puisque vous avez publié quelque chose sur les Cotteries, permettez-» moi de vous entretenir d'une qu'on vient d'ériger à *Oxford*, dont vous » n'avez pas pris connoissance, & dont peut-être vous n'avez jamais en-» tendu parler. Nous nous distinguons par le titre de *Cotterie amoureuse;* » & dévoués au service de *Cupidon*, nous sommes grands admirateurs du beau » sexe. Réduits à vivre en secret dans l'Université, cela seul nous empê-» che d'être connus du Public. Notre gouvernement est les antipodes de » celui du lieu où nous demeurons; car en amour, il n'y a point de Doc-» teurs, & nous professons tous une passion si violente, qu'on n'y admet » pas de Gradués; le nombre des Associés est illimité; & nos Statuts, sem-» blables à ceux des Druïdes, sont renfermés dans notre sein, & s'expli-» quent à la pluralité des voix de la compagnie. Une Maîtresse, & un » Poëme fait à son honneur, suffisent pour introduire un Candidat. Sans le » dernier, on ne sauroit être admis; car tout amoureux qui ne rime pas, est » indigne de notre Société. Si quelqu'un de nous parle mal de quelque » femme que ce soit, il en est banni sur le champ. D'ailleurs, comme on » n'y trouve aujourd'hui que des gens de robe, au lieu de nous battre en duel » quand nous sommes rivaux, nous buvons ensemble à la santé de notre » Maîtresse. Il est vrai que la maniere dont on s'y prend, cause quelque-» fois des disputes; mais en ce cas nous avons recours à l'institution des » Anciens, qui ordonnoient qu'on bût six rasades à la santé de *Nævie*, & » sept à celle de *Justine*:

Nævia sex Cyathis, septem Justina bibatur.
MART. Lib. I. Epig. 72.

» L'autre soir il y eut de grosses paroles à l'occasion de cette rasade qu'il faut » boire pour chaque lettre du nom d'une Maîtresse. Un jeune Etudiant, » qui est amoureux de Mademoiselle *Elizabet Dimple*, fut assez déraisonna- » ble pour vouloir boire à sa santé sous le nom d'*Elisabetha*; ce qui pro- » voqua la Compagnie à un tel point, que d'une commune voix elle réduisit » ce nom à celui de *Babet*. Nous croyons qu'un homme n'est pas d'une » bonne conversation, à moins qu'il ne soupire cinq fois dans un quart d'heu- » re; & nous traitons de ridicules, tous ceux de nos Membres qui se possédent » assez pour répondre directement à une question. En un mot, toute la Société » n'est formée que d'hommes absens, c'est-à-dire, de personnes qui ont » perdu leur *localité*, pour me servir d'un terme de l'Ecole, & dont l'esprit » & le corps ne se trouvent jamais ensemble. Comme je suis un des malheureux » Membres de cette Cotterie insensée, vous ne devez pas attendre que je » vous en donne un compte plus exact ni plus régulier. Je me flatte même » que vous me pardonnerez, si je me dis brusquement, &c.

T. B.

P. S. » J'oublois de vous dire, qu'*Albine*, qui a six esclaves dans notre So- » ciété, est une des belles qui s'occupent à la lecture de vos *Discours*.

R.

XXV. DISCOURS.

Nil illi larvâ, aut tragicis opus esse cothurnis.

HOR. L. I. Sat. V. 64.

Il n'avoit besoin, ni de masque, ni de brodequins, pour se déguiser.

Le *Spectateur* est élû Membre de la *Cotterie des Laids* à *Oxford*.



LE dernier *Discours* que j'ai publié sur la *Cotterie des Laids* établie à *Oxford*, y a été si bien reçue, que sans avoir aucun égard à leurs Statuts qui s'y opposoient, mon témoignage a servi dans ma propre cause, & qu'ils m'ont admis dans leur incomparable Société. Tout glorieux de l'honneur qu'ils me font, je ne saurois m'empêcher de le rendre public. Ce n'est pas une petite joie pour moi, de voir que j'ai donné occasion à leur Président de faire paroître la fécondité de son génie, & cette vaste littérature, qu'on lui attribue; mais je ne doute pas que sa harangue ne fût entrecoupée de bien des pauses & d'applaudissemens, qui perdent toute leur grace par la narration, & que mon Correspondant, s'il m'est permis de le dire, n'a pas sû représenter au juste. Quoi qu'il en soit, j'approuve fort le mépris que la Société marque pour la beauté. Un homme ne doit pas être louable pour des choses où sa volonté n'a aucune part; de sorte que toutes les fois que la nature juge à propos de se moquer, pour ainsi dire, d'elle-même, notre Société peut suivre son exemple, & badiner à cette occasion. Voici la Lettre que mon Correspondant m'a écrite là-dessus.

MONSIEUR,

» (*c*) La publication que vous avez faite de ma derniere Lettre, vous » attire celle-ci, comme vous le verrez par la suite. Qui diriez-vous que je » trouvai l'autre soir à la porte de notre Caffé ? Vous ne devineriez peut- » être pas que ce fut mon ancien ami, notre vénérable Président. Je reconnus » d'abord à son air, qu'il y avoit quelque chose qui lui faisoit plaisir; aussi » n'eut-il pas plutôt jetté les yeux sur moi, qu'il me dit, *Ho, ho, Docteur,* » *savez-vous bien qu'il y a de bonnes nouvelles de* Londres; *que M. le* Specta- » teur *a parlé de notre Société en des termes fort honorables; qu'il marque une* » *grande envie d'y être admis, & que, pour se recommander avec plus de succès,* » *il a donné une description exacte & naïve de sa figure ? Il est vrai que nos* » *Reglemens ne disent pas un seul mot en faveur des visages courts; mais son* » *cas est un peu extraordinaire. Du moins, nos Canons ne l'excluent pas tout-* » *à-fait; & s'il a le reste du corps proportionné à la brièveté de son visage, il* » *n'aura pas besoin de se défigurer pour devenir un des nôtres.* Là-dessus, » je demandai le *Discours* imprimé, où vous vous êtes dépeint au naturel, » pour voir si vous avez bon air; & après nous être un peu divertis de votre » plaisante figure, M. le Président me dit que je vous servirois de Procu- » reur, le lendemain au soir, à notre assemblée. Nous n'y fûmes pas plutôt » arrivés, qu'on nous donna des pipes, & que M. le Président commença » une Harangue sur l'Introduction que vous avez mise à la tête de mon Epître: » il y fit voir, avec autant d'éloquence que de bonnes raisons, *Qu'on avoit* » *manqué depuis longtems d'une spéculation de cette nature, & qu'il ne doutoit* » *pas que celle-ci ne fût d'un prix inestimable pour le Public, puisqu'elle ten-* » *doit à réconcilier les ames avec leurs corps, à tranquilliser l'esprit de ceux qui ne* » *sont peut-être pas faits aussi mathématiquement qu'ils le souhaiteroient bien.* » Il ajouta, *Que pour n'avoir pas refléchi sur ce que vous dîtes,* que nos visages ne » sont pas de notre chôix, *des personnes avoient violé toutes les régles d'une bonne* » *éducation, & s'étoient portées à des extravagances incroyables. Combien de* » *miroirs,* s'écria-t-il, *ont été censurés ou calomniés? que dis-je? brisés en mille pié-* » *ces, pour avoir annoncé la vérité? Qui ne sait qu'une des grandes sources du* » *trouble & de la misere qui accompagnent cette vie, sur-tout entre les personnes* » *de Qualité, ne vient que de l'examen trop rigide de la configuration irrévo-* » *cable de nos parties extérieures, ou de certaines dispositions naturelles & invin-* » *cibles à devenir gras ou maigres? Cependant un peu plus de la Philosophie de* » *M. le* Spectateur *les délivreroit de toutes ces inquiétudes, & leur feroit voir* » *même, qu'il n'y a presque pas un seul de ces défauts, dont ils se plaignent,* » *qui n'ait été autrefois en vogue, qui ne le puisse être de nouveau, & qui ne le* » *soit peut-être aujourd'hui dans quelque endroit du monde. Madame* Ample *s'est* » *rendue la plus misérable de toutes les femmes: elle se refuse le manger & le boire,* » *de peur de trop engraisser, & vous l'entendez s'écrier à toute heure:* Dans » trois mois je serai toute ronde, & je n'aurai plus de taille! *Du reste, il me*

(*c*) Voyez ci-dessus, page 38.

» *semble que tout le malheur de cette Dame consiste à être plantée dans un mau-* » *vais terroir; puisque de l'autre côté de la mer, par exemple, à* Harlem, *une* » *des moindres tailles y est de 150 liv. pesant. Ces habiles Négocians règlent* » *leurs beautés à la liv. comme le beurre; & lorsque Mademoiselle* Lacroix *fut* » *dans les* Provinces-Unies, *on ne la trouva pas si belle, que Madame* van » Brisket, *d'environ un demi-tonneau. D'ailleurs nous avons M.* Longis, *qui* » *est un Gentilhomme bien fait, d'une vie sans reproche, & qui a quinze cens* » *livres sterling par an; avec tout cela, je ne voudrois pas être à sa place pour* » *la moitié de ce revenu, puisqu'il en donneroit le double, s'il l'avoit, pour une* » *paire de jambes tournées à sa fantaisie. On n'étoit pas si délicat sous le régne* » *d'*Edouard I, *de glorieuse mémoire; il n'y avoit rien alors qui fût plus à la* » *mode que les jambes minces, & Sa Majesté, qui gouvernoit, en paix & en* » *guerre, aussi-bien que le plus habile de ses Ancêtres, n'étoit pas moins redou-* » *table à ses Voisins, sous le nom de* Jambes de fuseau, *que* Cœur de Lion *l'a-* » *voit été avant lui aux* Sarrasins. *Si l'on remonte plus haut dans l'Histoire,* » *on trouvera qu'*Alexandre le Grand *panchoit un peu la tête sur l'épaule gau-* » *che; qu'il n'y avoit pas un seul homme qui sortît alors de sa maison, qu'après* » *avoir ajusté la nuque de son cou sur ce modèle; que tous les Nobles parloient* » *au Prince, & s'entretenoient eux-mêmes obliquement, & que toutes les Affai-* » *res d'importance se traitoient à la Cour de* Macédoine *avec la tête panchée* » *d'un côté. Ce n'est pas tout, environ le premier siécle du Christianisme, les* » *nez* Romains *étoient en grande vogue; mais on n'en parla plus ensuite,* » *jusqu'à ce que la mode s'en renouvella en 88. Il n'y a pas même fort long-tems* » *que* Richard III. *releva le dos de la moitié de nos Ancêtres, & que les grosses* » *épaules, de même que les nez aquilins, faisoient une bonne partie de leur gloire.* » *Mais pour en venir à nous, Messieurs, il me semble, après avoir fait des obser-* » *vations continuelles depuis cinq ans, qu'il nous seroit difficile de trouver un* » *assez grand nombre de nos Dames, pour en former une double Société, &* » *que nous réussirions mieux à cet égard chez quelques-uns de nos alliés. Qu'en* » *diriez-vous, si notre Bureau se déclaroit en faveur des* Hollandoises? *Vous en* » *penserez tout ce qu'il vous plaira; mais, quelque laids que nous paroissions en* » *chair & en os, je crois que ce mélange n'iroit pas tant mal. Du reste, ce* » *n'est qu'un projet, qui peut demeurer au croc jusqu'à ce que notre Assemblée* » *soit complette; il s'agit ce soir de l'élection d'un Membre, & permettez que je* » *vous propose M. le* Spectateur. *Vous le connoissez, & peut-être aurions-nous de* » *la peine à trouver son pareil.*

» J'observai à cette occasion ce qui arrive d'ordinaire en tels cas, c'est que » la plûpart des Membres étoient gagnés d'avance; mais un des plus vé- » nérables, que M. le Président avoit tâché d'ébranler, par le beau discours » que vous venez de lire, se releva le menton, qu'il mit à niveau de son » nez, & déclara d'un air grave: *Que, si vous lui étiez suffisamment connu, il* » *n'y auroit personne au monde plus disposé que lui à vous rendre service; mais* » *qu'il avoit eu toujours égard à sa conscience & au mérite des gens; qu'il igno-* » *roit au fond, si vous étiez bel-homme, ou non, & que votre témoignage là-des-* » *sus ne signifioit rien, puisque chacun incline à parler en sa faveur. S'il est bel-*

» *hommme!*

» homme! répliqua M. le Président : *Et ne savez-vous pas qu'il est bel esprit?* » *Avez-vous donc oublié le Proverbe?* Afin même de lever tous les scrupules » de ce Vieillard, il ajouta, *Que le mérite de la laideur n'étoit pas si essentiel,* » *& que vous pourriez mettre un masque.* Ceci obligea le bon-homme à faire » une pause, & à demander trois jours pour y réfléchir; mais M. le Prési- » dent continua sa pointe, & lui soutint, *Que les beaux esprits de tous les* » *siécles avoient eu le privilege de se masquer comme ils vouloient, & que la* » *couronne destinée à leurs travaux avoit toujours été un masque, qu'un* Satyre » *leur présentoit, ou quelquefois* Apollon *lui-même.* Pour confirmer sa thèse, » il en appella d'abord au frontispice de plusieurs Livres, en particulier à la » Traduction *Angloise* de *Juvenal*, à laquelle il le renvoya, & dit de plus, » *que ces Aûteurs étoient les* Larvati, *ou* Larvâ donati *des Anciens, leurs* » *Masqués, ou ceux qu'ils honoroient d'un masque.* Ce trait de Littérature » dissipa toutes les objections, & il fut conclu que vous seriez choisi pour » un de nos Eleves. Là-dessus M. le Président fit boire votre santé à la ronde, » & protesta, Que, *malgré ce qu'il avoit dit d'un masque, il ne croyoit pas* » *que vous en eussiez plus besoin qu'un singe*: de sorte que vous n'avez autre » chose à faire qu'à payer les droits, qui sont ici fort médiocres, & vous » pouvez à l'avenir prendre le titre d'*Associé de la Société difforme.* C'est ce » qu'on m'a ordonné de vous écrire, & je vous prie de vouloir accepter en » même tems les complimens de félicitation de celui qui est, *&c.*

A. C.

R.

XXVI. DISCOURS.

Fervidus tecum Puer, & solutis
Gratiæ zonis, properentque Nymphæ,
Et parum comis sine te Juventas,
Mercuriusque.
Hor. L. I. Od. XXX. 5, *&c.*

Que le folatre Amour soit à côté de vous; que les Graces y paroissent dans leur air négligé; que les Nymphes & Mercure *s'empressent à grossir ce brillant cortége; enfin que la Jeunesse vous y accompagne avec cet agrément & cette politesse que vous seule pouvez lui inspirer.*

Les avantages de l'esprit & du cœur sont préférables à ceux de la beauté.

UN de mes amis a deux filles, que je nommerai *Daphné* & *Lætitia.* La premiére est une des plus grandes beautés du siécle où nous vivons, & l'autre n'a point de charmes qui la fassent remarquer. Leur bonne & leur mauvaise fortune dans cette vie, semblent dépenrde de cette unique circonstance extérieure. *Daphné*, qui dès le berceau n'a jamais entendu que des éloges de ses traits & de son teint, est demeurée telle que la nature l'a faite, c'est-à-dire, un très-bel objet pour les yeux.

Convaincue de ses charmes, elle est d'un orgueil & d'une insolence insupportables à tous ceux qui l'approchent. *Lætitia*, qui avoit près de vingt ans avant qu'on lui eût fait la moindre civilité, se vit obligée à perfectionner ses talens naturels, pour suppléer au défaut de ces attraits qu'elle voyoit en sa sœur. La pauvre fille ne gagnoit presque jamais sa cause dans les disputes où elle se trouvoit intéressée; on n'avoit aucun égard à ses discours, quoique le bon sens y dominât, parce qu'elle étoit réduite à bien peser ce qu'elle avoit à dire avant que d'ouvrir la bouche. Il n'en étoit pas de même de *Daphné*; on l'écoutoit toujours favorablement, & on l'approuvoit, de la mine & du geste, avant qu'elle eût dit un seul mot. Ces différentes manieres d'agir ont produit des effets proportionnés à leurs causes. *Daphné* est d'une conversation insipide, & celle de *Lætitia* est fort agréable. *Daphné*, assurée de la faveur des autres, n'a point étudié l'art de plaire; *Lætitia*, très-incertaine du même avantage, n'a compté que sur son mérite. On voit toujours quelque chose de grave, de chagrin & de triste dans la mine de *Daphné*; au lieu que *Lætitia* a un air gai, ouvert & tranquille. L'hyver dernier un jeune Gentilhomme vit *Daphné* à la Comédie, & aussi-tôt il fut son esclave. Il étoit assez riche, pour n'avoit pas besoin d'introducteur auprès du pere de sa belle. En effet, il ne lui eut pas plutôt parlé, qu'on l'admit dans la maison avec toute la liberté possible; mais des airs gênés, des regards séveres, & des civilités respectueuses étoient les plus hautes faveurs qu'il pouvoit obtenir de sa Maîtresse. *Lætitia* le recevoit au contraire avec l'enjoûment, & l'innocente familiarité d'une sœur, ce qui l'obligeoit à s'écrier bien des fois, *Oh, ma chere* Lætitia, *si tu étois aussi belle que* Daphné! — Elle prenoit cette apostrophe avec la gaieté ingénue & ordinaire d'une fille qui agit sans aucun dessein particulier. Cependant il soupiroit toujours en vain pour sa belle, & il ne manquoit jamais de consolation auprès de l'agréable *Lætitia*. Ennuyé à la fin de la sotte fierté de l'une, & charmé de la bonne humeur qu'il avoit observée en l'autre, il dit un jour à celle-ci, qu'il avoit quelque chose à lui communiquer qui ne lui déplairoit peut-être pas. *De bonne foi*, ajouta-t-il, Lætitia, *je suis amoureux de vous, & j'ai un souverain mépris pour votre sœur.* La maniere dont il fit cette déclaration donna sujet à sa nouvelle maîtresse de rire à gorge déployée. *Oh! Oh!* repliqua-t-il, *je savois bien que vous vous moquériez de moi, mais je vous demanderai à votre pere.* Il n'y manqua pas: & le pere charmé de n'avoir d'autre soin à prendre que pour sa *Beauté*, dont il croyoit pouvoir se défaire quand il voudroit, reçut sa demande avec autant de joie que de surprise. Pour moi, je n'ai rien trouvé de si divertissant que la conquête de mon amie *Lætitia*. Toutes ses connoissances la félicitent de son bonheur imprévû, & se moquent de l'affectation meurtriere de sa sœur. Si c'est une petitesse d'esprit, de nous désoler pour quelques défauts que nous tenons de la nature, il n'est pas moins indigne de nous enorgueillir pour des avantages que nous recevons de sa libéralité. Il semble que les femmes, s'il m'est permis de le dire, soient presque incorrigibles à cet égard. Quoi qu'il en soit, je vais inserer ici, en leur faveur, l'extrait d'une Lettre qu'un de mes amis a écrite sur les beautés de profession, qui

ne sont guères plus supportables que les hommes qui se piquent de bel esprit.

» M. de S. *Evremont* dit quelque part, que les derniers soupirs d'une » belle femme ne regardent pas tant la perte de sa vie, que celle de sa beau- » té. Peut-être qu'il pousse cette raillerie un peu trop loin; mais elle est fondée » sur une remarque incontestable; c'est que la plus violente passion du Sexe » a pour objet la beauté, & qu'il en fait sa distinction favorite. De-là vient » que tous les artifices qui peuvent la rehausser ou l'entretenir, sont reçus, » en général, à bras ouverts. Pour ne rien dire de toutes les charlataneries » & de toutes les marchandises de contrebande qu'on y emploie, & qui » se débitent tous les jours dans cette grande Ville, il n'y a pas une Demoi- » selle de bonne famille dans toute l'*Angleterre*, qui n'ait entendu parler » des vertus de la rosée du mois de *Mai*, & qui ne soit munie de quelque » recette pour se conserver le teint. J'ai connu moi-même un habile Mé- » decin, homme de bon sens, qui, après avoir demeuré huit années à l'U- » niversité, & voyagé en plusieurs Etats de l'*Europe*, se mit en vogue par le » moyen d'une de ces eaux artificielles qu'on croit propres à embellir le » visage.

» Ce panchant presque universel des femmes, qui naît du louable motif, » ou de l'envie qu'elles ont de plaire, & qui est fondé sur une opinion assez » juste, que l'Art peut aider la Nature, m'a donné occasion de réfléchir sur » les moyens qu'il y auroit de le tourner à leur avantage. Il me semble donc » qu'on leur rendroit un service fort agréable, si, pour les tirer des mains » des Charlatans & des Empiriques, & les empêcher d'en être les dupes, » on leur découvroit le véritable secret d'entretenir leur beauté, ou d'en » relever l'éclat.

» Mais avant que de toucher directement à cet article, il est bon de poser » un petit nombre de maximes fondamentales.

» I. Qu'il n'est non plus au pouvoir des seuls traits d'embellir une femme, » qu'à celui de la simple parole de lui donner de l'esprit.

» II. Que l'orgueil détruit toute la symétrie & la bonne grace, & que l'af- » fectation est plus dangereuse pour les beaux visages, que la petite vérole.

» III. Qu'une femme ne sauroit être belle, si elle n'est incapable d'être » perfide.

» IV. Que ce qui seroit odieux dans une amie, est difforme dans une » maîtresse.

» Ces principes ainsi posés, il est facile de prouver, que le vrai moyen » d'aider à la beauté, consiste à orner toute la personne de tout ce qu'il y a » de vertueux & digne de nos éloges. Par cet endroit seul, celles qui sont » l'ouvrage favori de la Nature, ou, pour m'exprimer avec Monsieur *Dry-* » *den*, *celles qui sont pétries de la plus fine porcelaine du genre-humain*, devien- » nent animées, & se trouvent en état de faire éclater leurs charmes. C'est » aussi par-là, que les autres que la Nature semble avoir négligées, comme » des ébauches faites à la hâte, peuvent remédier en grande partie à ce qui » leur manque.

» D'ailleurs, les femmes n'ont-elles pas été créées pour épurer les joies

» & adoucir les amertumes de la vie humaine ? Et n'eſt-ce pas en avoir une » idée baſſe & indigne, que de les regarder comme de ſimples objets pro- » pres à ſatisfaire les yeux? On les dépouille ainſi de l'étendue naturelle de leur » pouvoir, & on les met à niveau de leurs figures peintes. La beauté relevée » par la vertu, qui captive l'eſprit & le cœur, ne forme-t-elle pas un objet » infiniment plus noble? Que les charmes d'une coquette ſont fades & inſipi- » des, ſi on les compare avec les agrémens réels de l'innocence, de la pié- » té, de la bonne humeur & de la ſincérité de *Sophronie!* Ces vertus ajou- » tent une nouvelle douceur à celle de ſon Sexe, & embelliſſent, pour ainſi » dire, ſa beauté. Cette bonne grace, qui n'auroit pu qu'abandonner à la fin » la Vierge modeſte, ſe conſerve aujourd'hui dans la tendre mere, l'amie » prudente, & la femme fidele. Des couleurs répandues avec art ſur une » toile, peuvent divertir les yeux ſans toucher le cœur; & celle qui ne prend » aucun ſoin d'ajouter les bonnes qualités de l'ame aux graces naturelles de » ſa perſonne, peut bien amuſer les Spectateurs comme un tableau, mais » elle n'en triomphera jamais comme une beauté.

» Lorſqu'*Adam*, que (d) *Milton* introduit ſur la ſcène; eſt occupé à décrire » *Eve* dans le Paradis, & qu'il raconte à l'Ange les impreſſions qu'il ſentit à » la premiere vûe de ſa femme, il ne la dépeint pas ſous l'idée d'une *Venus* » *Grecque*; il ne loue ni ſa taille, ni les traits de ſon viſage; mais il inſiſte ſur » le brillant éclat de ſon eſprit, qui lui donnoit le pouvoir de charmer.

» Il faut ainſi que la plus fiere de toutes les beautés ſache que malgré tout » ce que ſon miroir lui peut dire, ſes traits les plus réguliers n'auroient ni force » ni vie, s'ils n'étoient animés par ce puiſſant & divin rayon. R. B.

R.

XXVII. DISCOURS.

Nam riſu inepto res ineptior nulla eſt.

CATULL. Carm. XXXVII. 16.

Il n'y a rien de plus ſot que de rire mal-à-propos.

De la bonne & de la mauvaiſe *Plaiſanterie.*



ENTRE tous les Ouvrages d'eſprit, il n'y en a point où les Auteurs échouent plutôt, ni où ils ſe piquent plus d'exceller, que dans ceux où regne la plaiſanterie. Ce n'eſt point par une imagination fertile en monſtres qu'on peut divertir le monde: avec tout cela, ſi nous jettons les yeux ſur les productions de quantité d'Ecrivains, qui affectent d'être agréables, quels écarts, quelles irrégularités, combien de fauſſes pen-

---

(d) Dans ſon Poëme intitulé, le *Paradis Perdu*. Il en a fait un autre, ſous le titre du *Paradis Recouvré*, que les Connoiſſeurs n'eſtiment pas tant que le premier: ce qui les a portés à dire qu'on trouve bien *Milton* dans celui-là, mais pas dans celui-ci.

ſées n'y trouvons-nous pas ? S'ils nous débitent du galimatias, ils s'imaginent plaiſanter ; & après avoir recueilli un amas confus d'idées abſurdes, il ne peuvent le revoir en particulier ſans éclater de rire. Ces pauvres hommes tâchent de s'acquerir la réputation de beaux-eſprits & d'agréables railleurs, par des extravagances qui les rendent preſque dignes des Petites-Maiſons ; au lieu de conſidérer que la bonne plaiſanterie doit être toujours dirigée par la raiſon, & qu'elle demande un jugement d'autant plus exact, qu'elle ſe donne des libertés fort dangereuſes. Il y a quelque choſe de particulier à la nature de cette ſorte de compoſitions, de même qu'à celle de toutes les autres, & une certaine régularité de penſées, qu'un Auteur doit toujours obſerver, & qui nous découvrent qu'il eſt homme de bon ſens, lors même qu'il paroît abandonné à ſon caprice. Pour moi, ſi je lis quelquefois les diſcours enjoués d'un Auteur qui extravague, je n'ai pas la cruauté de m'en divertir, & je me trouve plus diſpoſé à le plaindre, qu'à rire de ce qu'il écrit.

Feu Monſieur *Shadwell*, qui avoit beaucoup de ce talent, dont il s'agit ici, nous repréſente, dans une de ſes Comédies, un débauché peu ſpirituel d'ailleurs, fort étonné d'entendre dire, qu'il n'y avoit ni plaiſanterie ni belle humeur à caſſer des vitres. Je ne doute pas non plus qu'il n'y ait bien des *Anglois* ſurpris de me voir ſoutenir, que la plûpart de ces Pieces abſurdes & ridicules, qui ont cours dans le Royaume, ſous des titres auſſi bizarres que chimériques, ſont plutôt le fruit d'un cerveau malade, que des productions de l'enjoûment.

Au reſte, il eſt plus aiſé de dire ce que la bonne plaiſanterie n'eſt pas, que d'exprimer ce qu'elle eſt ; & l'on ne ſauroit guéres mieux la définir que par des termes négatifs, de la même maniere à peu près que *Cowley* a défini l'eſprit. Pour moi, ſi je voulois en donner une idée, je ſuivrois la méthode allégorique de *Platon*, j'en ferois une perſonne, & j'inſinuerois toutes les qualités qui lui conviennent, ſous l'emblême d'une généalogie. Je dirois donc que la *Vérité* eſt la mere, & le *Bon Sens* le pere de la famille ; que l'*Eſprit* eſt leur fils légitime ; que celui-ci épouſa une Dame d'une ligne collatérale, nommée la *Gayeté*, & que la *Plaiſanterie* nâquit de ce mariage. Celle-ci, la plus jeune de toute la famille, iſſue d'un pere & d'une mere d'une conſtitution ſi différente, eſt auſſi d'un tempérament fort inégal. Vous la voyez quelquefois paroître, d'un air grave, en habit de cérémonie, & quelquefois d'un air enjoué, vétue d'une maniere groteſque ; c'eſt-à-dire, que vous la prendriez tantôt pour un Juge, & tantôt pour un Scaramouche. Mais comme elle tient beaucoup du naturel de ſa mere, dans quelque diſpoſition qu'elle ſoit, elle ne manque jamais de divertir la compagnie.

D'ailleurs, il y a une Enchantereſſe, qui a pris le nom de cette jeune Dame, & qui voudroit paſſer pour elle dans le monde ; mais afin que les honnêtes gens n'en ſoient pas les dupes, je prie tous ceux qui la rencontreront, d'examiner à la rigueur, quel eſt ſon parentage, ſi elle eſt alliée de près ou de loin avec la *Vérité*, & ſi elle eſt deſcendue en droite ligne du *Bon Sens*, puiſqu'à moins de cela ils doivent la regarder comme une trompeuſe. Ils pourront auſſi la diſtinguer, par ſes grands éclats de rire, qui ne ſont preſque jamais ſuivis

de ceux du reste de la compagnie, ou plutôt qui rendent tout le monde sérieux; au lieu que la *Bonne Plaisanterie* a presque toujours l'air grave, pendant que tout le monde rit autour d'elle. Enfin, si elle n'a pas un mêlange du pere & de la mere, & qu'elle veuille passer pour une production de l'*Esprit*, sans avoir aucune *gayeté*, pour être fille de la *Gayeté*, sans aucun esprit, vous pouvez conclure d'abord que c'est une bâtarde.

Ce monstre, dont je parle, doit son origine au *Mensonge*, qui est le pere du *Galimatias*. Celui-ci eut une fille, nommée la *Frénésie*, qui épousa un des fils de la *Folie*, connu sous le nom de *Ris immodéré*, & c'est de leur mariage qu'est venue notre Enchanteresse. Je vai mettre ici sa table généalogique, & placer au-dessous celle de la *Bonne Plaisanterie*, afin qu'on puisse voir d'un coup d'œil les différentes relations de l'une & de l'autre.

LE MENSONGE.
LE GALIMATIAS.
LA FRÉNESIE—LE RIS IMMODÉRÉ.
LA FAUSSE PLAISANTERIE.

LA VÉRITÉ.
LE BON SENS.
L'ESPRIT.—LA GAYETÉ.
LA BONNE PLAISANTERIE.

Je pourrois allégoriser fort au long sur tous les descendans de la *fausse Plaisanterie*, qui surpassent en nombre les grains de sable de la Mer, & vous entretenir, en particulier, d'un essain de fils & de filles qu'elle a eus dans cette Isle. Mais la tâche seroit trop odieuse; j'aime donc mieux remarquer en général, qu'elle est aussi différente de la *véritable*, qu'un singe l'est d'un homme, & vous donner, en peu de mots, quelques-uns de ses principaux caractéres.

1. Elle est extrêmement encline aux petits tours de singe, & à la bouffonnerie.

2. Elle goûte tant de plaisir à répandre du ridicule par-tout, qu'il lui est indifférent s'il tombe sur le désordre & la folie, le luxe & l'avarice, ou sur la vertu & la sagesse, la misere & la pauvreté.

3. Elle est si mal-faisante, qu'elle mord la main qui la nourrit, & qu'elle tourne en ridicule ennemis & amis, sans aucune distinction. D'ailleurs, elle a si peu de génie, qu'elle est réduite à badiner de tout ce qu'elle peut, & non pas de ce qu'elle devroit.

4. Dénuée de toute raison, elle ne se propose aucun but qui tende à corriger les mœurs, ou à instruire; mais elle est burlesque pour le seul plaisir de l'être.

5. Enfin, ne sachant que badiner à tort & à travers, ses réflexions tombent toujours sur les personnes; elle attaque le vicieux & non pas le vice, l'Ecrivain, & non pas ses ouvrages.

Pour moi, je n'ai ici en vûe que l'espéce entiere des mauvais plaisans; mais puisqu'un des principaux desseins de mes *Discours* est d'étouffer cet esprit malin, qui regne dans les Ecrits du siécle où nous vivons, je ne ferai pas difficulté, à l'avenir, d'attaquer l'un ou l'autre de ces petits génies, qui remplissent le monde de Pieces chargées de traits satyriques, de sentimens relâchés, & d'idées absurdes. C'est le seul cas que j'excepte de la regle générale que je me suis prescrite, d'attaquer les vices & les vicieux en corps. Tout honnête homme doit se regarder comme dans un état naturel de guerre avec les faiseurs de Libelles & de Satyres, & les harceler par-tout où il les trouve sur son chemin. On ne fait que suivre en ceci la Loi du Talion, & agir avec eux de la même maniere dont ils en usent avec les autres.

C.

XXVIII. DISCOURS.

——Cupias non placuisse nimis.

MART. Lib. VI. Epig. 29.

N'affectez pas trop de vous rendre agréable.

L'Affectation enlaidit les belles, & donne du ridicule à ceux qui ont le plus d'esprit.



UNE visite, où je me trouvai en dernier lieu, me fournit l'occasion d'observer qu'une grande beauté dans une femme se convertissoit en laideur, & que beaucoup d'esprit dans un homme le rendoit ridicule, par la seule force de l'affectation. La belle Dame avoit certains agrémens, qui lui tenoient au cœur, & qu'elle tâchoit de produire avec avantage dans tous ses regards, dans chaque mot qu'elle prononçoit, & dans toutes ses manieres. Le Gentilhomme n'étoit pas moins actif à rendre justice à ses propres talens. Vous auriez pu voir son imagination à la torture pour inventer quelque chose de nouveau, & briller auprès de la Dame, pendant que celle-ci se donnoit mille contorsions pour l'engager. Lorsqu'elle rioit, ses lévres s'éloignoient l'une de l'autre plus que de coutume, afin qu'on vît mieux la blancheur de ses dents; son éventail lui servoit à montrer un objet à quelque distance d'elle, afin que l'extension de son bras en découvrît la rondeur; ensuite elle avoua sa méprise à l'égard de ce même objet, elle fit quelques pas en arriere, sourit de sa bévûe, & se trouva si déconcertée, qu'il lui falut rajuster son fichu, exposer sa belle gorge aux yeux de toute la compagnie, & se donner ainsi de nouveaux airs & de nouvelles graces. Pendant qu'elle s'amusoit à tout ce petit manége, le Galant avoit le loisir de lui préparer des douceurs, de lui dire quelque chose d'agréable, & de flatter son orgueil, par des observations désobligeantes sur l'une ou l'autre Dame de sa connoissance. De si malheureux effets de l'envie qu'on a de plaire, me porterent naturellement à examiner cet étrange tour d'esprit, qui répand un ridicule presque universel sur la conduite de la plûpart des gens que nous voyons.

Le savant Docteur *Thomas Burnet*, remarque, dans sa *Théorie de la Terre*, que chaque pensée est accompagnée d'un sentiment intérieur, qui nous fait approuver ou désapprouver d'abord ce qu'elle offre à l'esprit. Si l'on agit en conséquence, on observe les regles de la droiture & de la bienséance; mais lorsqu'on se plaît à cette impression, qu'on s'y arrête, & qu'on l'admire, c'est ce qui produit l'affectation.

Le désir qu'on a de s'attirer des éloges, est un principe que la nature a mis dans le cœur de tous les hommes, pour les animer à la vertu; mais il est difficile de le vaincre, à l'égard même des choses tout-à-fait indifférentes. Les femmes, attachées au plaisir qu'elles prennent à sentir qu'elles sont les objets de l'amour & de l'admiration, changent à toute heure de contenance, & alterent l'attitude de leurs corps, pour frapper ceux qui les regardent d'un nouveau sentiment de leur beauté. Les hommes, qui se piquent d'ajustemens, & qui ont le même tour d'esprit que les plus petits génies de l'autre Sexe, sont si occupés d'une cravate bien nouée, d'un chapeau retroussé d'une maniere galante, d'un habit de bon goût, & de toutes ces belles preuves de leur mérite, qu'ils ne peuvent souffrir qu'on n'y ait aucun égard.

Si cette affectation, qui vient d'un sentiment intérieur mal réglé, ne se trouvoit que dans les personnes d'un esprit médiocre & d'une basse origine, on ne s'en étonneroit pas: mais qui n'auroit du chagrin, ou plutôt un véritable dépit, de la voir regner dans celles du premier rang & d'un mérite fort au-dessus du commun? Elle se glisse dans le cœur du sage, aussi-bien que dans la tête du sot. Lorsqu'on voit un habile homme, avide d'applaudissemens, les chercher & les mendier, même de la part de ceux dont il méprise le goût en toute autre chose, n'a-t-on pas sujet de s'écrier: Qui peut se garantir de cette foiblesse, & savoir s'il en est coupable ou non? Le plus sûr moyen de s'en délivrer, seroit, si je ne me trompe, de renoncer à tous les éloges qu'on donne à ce qui nous est extérieur, ou qui ne dépend pas de nous, comme sont les habits, les talens de l'esprit, & la tournure du corps, qui nous rendent naturellement agréables si nous n'en tirons aucune vanité, mais qui perdent toute leur force si nous cherchons à les faire valoir.

Lorsque notre sentiment intérieur regarde le but principal de la vie, & que nos esprits s'occupent de ce qu'il y a de plus solide dans le monde, l'affectation n'est pas à craindre, & il nous seroit impossible d'y tomber: Mais si nous lâchons la bride au désir que nous avons d'être loués, notre plaisir se borne à des bagatelles, & nous prive des éloges que méritent les grandes vertus & les qualités distinguées. Combien d'excellens discours & de belles actions ne supprime-t-on pas, pour manquer d'indifférence où il en faudroit? Les hommes ne s'embarrassent que de la maniere de parler & d'agir, au lieu d'avoir leur esprit occupé de ce qu'ils doivent dire ou faire; de sorte qu'ils ensevelissent le talent qu'ils auroient pour les grandes choses, par la crainte de se tromper dans celles qui sont indifférentes. Peut-être qu'on ne sauroit les accuser d'affectation en ceci; mais il y en a du moins quelque teinture, en ce que leur timidité, dans un article de nulle conséquence, prouve qu'ils seroient trop sensibles au plaisir de s'en acquitter à la rigueur.

Il

Il n'y a qu'un entier renoncement à soi-même en pareil cas, qui puisse mettre un homme en état d'agir d'une maniere louable. S'il n'a qu'un seul but en vûe, il ne comptera jamais pour des erreurs tout ce qui ne l'en éloigne pas.

De quelque côté qu'on tourne les yeux, on voit de cruelles marques de l'affectation, qui exerce son empire même dans les endroits où la politesse devroit toujours regner. Elle porte les hommes, non seulement à dire des impertinences dans leurs discours familiers, mais aussi dans ceux qu'ils méditent avec le plus de soin. Elle obséde les Tribunaux des Juges, dont le devoir est de retrancher tout ce qu'il y a de superflu dans les Plaidoyers des Avocats, de même que diverses petites injustices qui naissent des Loix prises au pied de la lettre. J'ai vû ce mauvais tour d'esprit faire écarter un Avocat de son sujet, en présence d'un Juge, qui lorsqu'il avoit plaidé lui-même, étoit si exact & si concis, que, malgré toute la pompe de son éloquence, il ne disoit jamais un mot d'inutile.

Avec tout cela on pourroit le souffrir dans le Barreau, mais il monte souvent dans la Chaire de vérité. Le Déclamateur y fait le spirituel à tort & à travers; il y parle du dernier jour en termes si fleuris & si agréables, qu'il n'y a pas un seul homme, accoutumé à la raillerie, qui ne forme le dessein de ne pécher plus. Ce n'est pas tout, vous le voyez quelquefois employer, dans sa priere, des périodes si bien cadencées, & parler de son indignité d'une maniere si polie, qu'il conserve l'air de joli homme avec l'humiliation du Prédicateur.

Je finirai ce *Discours* par une Lettre que j'écrivis l'autre jour à un homme fort spirituel, qui est entaché du défaut que je viens de combattre.

MONSIEUR,

» Nous passâmes l'autre jour quelque-tems à raisonner ensemble, & je » prens la liberté de vous dire, en Ami, que vous êtes d'une affectation in» supportable à tous égards. Quand je vous en insinuai quelque chose, vous » me demandâtes, si l'on ne doit pas être sensible à ce que nos amis pensent » de nous? Je vous dis que non; mais il ne faut pas qu'on nous entretienne, à » toute heure & à tout moment, de nos bonnes qualités. Celui qui cherche » des louanges, ne doit s'attendre à les recevoir qu'en certains périodes de » sa vie, ou même à sa mort. Si vous n'aimez mieux les éloges que le mérite, » ne souffrez jamais qu'un homme ait la hardiesse de vous louer en face. » Vous surmonterez par-là votre vanité, & vous obtiendrez plutôt cette répu» tation, dont vous êtes si avide; au lieu d'un compliment qu'on vous fait au» jourd'hui, vous recevrez alors mille civilités. A moins de cela, ne vous » attendez jamais à recevoir autre chose qu'un simple, *Je suis, Monsieur,* » *votre Serviteur.*

R.

XXIX. DISCOURS.

—— Tu non inventa repertâ
Luctus eras levior.
OVID. Metam. I. 654.

J'aurois été moins affligé de vous avoir perdue, que de vous retrouver dans l'état où vous êtes.

Sur les *Dames* qui se fardent, & sur la différence qu'il y a entre les *Pictes* & les *Bretonnes*.



LA compassion que j'ai pour l'honnête homme qui m'a écrit la Lettre suivante, ne m'engageroit pas à blâmer les femmes, si je ne les trouvois souvent plus belles qu'elles ne devroient l'être. Il est certain qu'on ne doit pas souffrir de telles impostures dans la Société civile; & je crois devoir en avertir mes Compatriotes, afin qu'ils examinent de près ce qu'ils admirent tant.

MONSIEUR,

» Dans l'idée que j'ai de votre savoir, je m'adresse à vous pour la solution d'un cas fort singulier. J'ai bonne envie de me délivrer de ma femme, & je compte que vous n'en aurez pas plutôt appris le sujet, qu'il vous paroîtra légitime pour en venir à une séparation. Je suis un simple Bourgeois de la Ville, qui n'ai eu presque d'autre moyen de cultiver mon esprit que par la lecture des Comédies. Dans celle qui a pour titre, *La Femme qui n'est point causeuse*, le savant Docteur *Cutberd*, ou le Docteur *Otter*, (il n'importe lequel des deux) prétend qu'une des causes de la séparation est ce qu'on appelle *Error personæ*, lorsqu'un homme se marie avec une femme, qu'il ne trouve pas être ensuite la même qu'il avoit eu dessein d'épouser. Si l'on admet cette Loi, j'ai gagné mon procès. Car il faut que vous sachiez, Monsieur, qu'il y a des filles qui ne permettent pas à leurs amans de les voir jusqu'à ce qu'ils soient devenus leurs maris.

» En un mot, pour ne vous tenir plus l'esprit en suspens, je veux parler de ces Demoiselles qui se fardent. Il y en a quelques-unes de si adroites en ceci, qu'il leur suffit d'avoir reçu de la nature des yeux passables, pour se donner ensuite, par leur propre industrie, un beau sein, des lévres vermeilles, des joues d'un teint de lis & de roses, & des sourcils tirés au pinceau. Pour ce qui regarde ma chere épouse, jamais homme n'a été si amoureux que je l'étois de son beau front, de son cou d'albâtre, & de ses bras faits au tour, aussi bien que du noir éclatant de ses cheveux; mais j'ai été fort surpris de trouver que tout ceci étoit un effet de l'art. Sa peau est si flétrie, par l'usage du blanc & du rouge, que, le matin à son réveil, à peine la croiroit-on assez jeune pour être la mere de cet enfant, que je venois de porter au lit. Ainsi j'ai résolu de m'en séparer à la premiere occasion, à

» moins que son pere ne lui fasse une dot proportionnée à la réalité de son » corps, & non pas à ce qu'il y a d'artificiel. C'est ce dont j'ai cru les devoir » avertir l'un & l'autre par votre moyen. Je suis, &c.

Je ne sai ce que nos Loix, ou le pere & la mere de la Demoiselle décideront à l'égard de cet honnête homme; mais il faut avouer que ses plaintes sont très-justes. Il y a long-tems que je me suis apperçu de ce mal, & que j'ai distingué nos femmes qui conservent leur visage naturel, de celles qui n'en ont que d'emprunt, par les noms de *Pictes* & de *Bretonnes*. On n'a pas besoin d'une grande pénétration pour deviner à qui conviennent ces titres. Les *Bretonnes* ont l'air vif & animé, les *Pictes* l'ont morne & sans action, quelque beauté qu'elles ayent d'ailleurs. Les muscles d'un visage naturel s'enflent quelquefois à l'approche d'une douce passion, ou d'une surprise subite, & se couvrent d'un agréable vermeil, suivant que les objets qui se présentent aux yeux, ou que les idées qui s'offrent à l'esprit, frappent l'imagination. Mais les *Pictes* regardent tout du même œil, soit que la joie, ou que la tristesse les occupe; la même insensibilité paroît toujours dans leurs manieres. Quoiqu'elles se donnent beaucoup de soins pour s'attirer des Amans, elles sont obligées de les faire tenir à quelque distance; un soupir d'un Amant langoureux pourroit dissoudre quelqu'un de leurs traits; un baiser dérobé par un autre plus hardi, pourroit transférer le teint de la Maîtresse sur le visage de l'admirateur. Il est difficile de parler de ces beautés artificielles, sans en dire quelque chose de peu obligeant; mais je les prie d'être persuadées que, si elles ne peuvent souffrir une chambre nouvellement peinte, l'abord d'une Dame qui se farde, cause infiniment plus d'aversion.

Je raconterai à cette occasion une avanture que mon Ami *Honeycomb* eut autrefois avec une de ces *Pictes*, & que je tiens de sa propre bouche. La Demoiselle avoit de l'esprit, & ne manquoit pas de beauté, quand elle en vouloit; son unique étude se bornoit à gagner des cœurs; elle faisoit même de grandes avances pour attirer les hommes dans ses piéges; mais ils n'y étoient pas plutôt, qu'elle se moquoit d'eux, & les abandonnoit sans le moindre scrupule. Sa malice & sa vanité sembloient mettre mon Ami à couvert des charmes de son esprit & de sa conversation; mais bien loin que sa perfidie & son inconstance diminuassent la force de sa beauté, elle faisoit tous les jours des progrès dans son cœur, & il ne la voyoit jamais qu'il ne lui trouvât de nouveaux agrémens. Lorsqu'elle s'apperçut qu'il étoit devenu son esclave, & qu'il ne pouvoit plus se dégager, elle se mit à le traiter de haut en bas, & après lui avoir fait essuyer mille duretés, elle lui donna son congé. Il eut beau se plaindre, & lui écrire les Lettres du monde les plus soumises; tout cela ne servit de rien, & il ne put jamais obtenir la révocation de cette cruelle sentence. Réduit enfin au désespoir, il eut son recours à la Femme-de-Chambre, qu'il gagna par la vertu secrette d'une bonne somme d'argent, & qui l'introduisit un jour de grand matin dans la chambre de sa Maîtresse. Il y fut posté derriere la tapisserie, d'où il pouvoit tout découvrir, sans être vû lui-même. La *Picte* se leve, & commence à former le visage qu'elle avoit résolu d'avoir ce jour-là. Mon Ami l'observoit de près, & il m'a protesté qu'elle

avoit déja travaillé une grosse demi-heure, avant qu'il la pût reconnoître. Quoi qu'il en soit, il ne vit pas plutôt ce beau teint pour lequel il avoit soupiré si long-tems, qu'il sortit de son cachot, & qu'il lui récita ces quatre vers de *Cowley*.

Th' adorning thee with so much Art,
Is but a barb'rous Skill;
'Tis like the pois'ning of a Dart,
Too apt before to kill.

On peut les traduire ainsi en *François*:

Pourquoi, cruelle que vous êtes, vous orner avec tant d'art? Il n'étoit pas nécessaire d'empoisonner un trait, qui auroit bien tué sans cela.

La *Picte* se trouva dans la derniere confusion, avec l'air du monde le plus riant, du côté de son visage qui étoit fini; & le plus morne de l'autre, où elle n'avoit pas touché. Mon Ami se saisit d'abord de toutes ses drogues & pommades, & lui enleva un plein mouchoir de petites brosses, & de flocons de laine de *Ségovie*. La Demoiselle, honteuse de paroître en Ville, se retira bientôt après à la campagne, & l'Amant fut gueri de sa passion.

Il est certain qu'on ne doit pas tenir parole à des trompeuses publiques, ni avoir commerce avec elles, & qu'un serment fait à une *Picte* est nul de lui-même. Je conseillerois donc aux véritables *Bretonnes* de s'en éloigner, & je ne sache que la seule *Lindamire*, qu'on auroit de la peine à découvrir, parce que son teint est si beau, qu'il lui doit être permis de l'incruster de fard, comme une punition dûe à son mauvais goût, qui l'engage à préférer l'artifice le plus indigne, à un chef-d'œuvre de la Nature. Pour moi, qui n'attends aucune faveur des Dames, & qui les regarde sur le pied d'une simple partie de notre espece, je crains plus de choquer une femme de bon sens, qu'une belle: ainsi j'employerai tous mes efforts pour les guérir de cette malheureuse habitude, & je vai faire connoître quantité de visages qui ont été en public, depuis bien des années, sans y avoir jamais paru. Ne sera-ce pas un joli divertissement, de voir à la Comédie un nombre infini de Dames, qui s'y trouveront d'abord *incognitò* avec leur visage naturel?

Quoi qu'il en soit, si elles veulent augmenter leurs charmes, qu'elles imitent l'agréable *Statire*, & qu'elles suivent toutes ses démarches. Les traits de son visage sont animés par la gayeté de son esprit, & sa bonne humeur donne de la vivacité à ses yeux. Elle est gracieuse sans affectation, & indifférente sans aucun dédain. Exempte de tout artifice dans l'intérieur, elle ne sauroit en avoir besoin au-dehors.

R.



XXX. DISCOURS.

Garganum mugire putes nemus, aut mare Tuscum;
Tanto cum strepitu ludi spectantur, & artes,
Divitiæque peregrinæ, quibus oblitus Actor,
Cùm stetit in scena, concurrit dextera lævæ:
Dixit adhuc aliquid? Nil sanè. Quid placet ergò?
Lana Tarentino violas imitata veneno.

Hor. L. II. Ep. I. 202-207.

Vous croiriez entendre mugir à vos oreilles les forêts du mont Gargan, *ou les flots de la mer* Toscane, *tant sont effroyables les clameurs qui s'élévent à la vûe des décorations, des étoffes, & des richesses étrangeres, que l'on étale dans ces sortes de spectacles. Dès qu'un Acteur richement couvert paroît sur la scène, on se récrie aussitôt, & on frappe des mains. Hé quoi! qu'a-t-il dit? pas un mot. Qu'admirez-vous donc? C'est que l'Acteur qui paroît, porte une robe teinte en violet dans le pourpre de Tarente.*

Critique du *Théatre Anglois.*



Ristote a remarqué, que la plûpart des Auteurs Tragiques ne tâchent pas d'exciter la terreur & la compassion dans l'esprit de leurs Auditeurs, par la noblesse des sentimens & la force des expressions, mais par les habits & les décorations du Théatre. Il y a quelque chose de cette espece, & de fort ridicule, dans le Théatre *Anglois*. Si le Poëte a dessein de nous effrayer, il fait gronder le tonnerre; & lorsqu'il veut nous rendre mélancoliques, le Théatre est obscurci. Mais de tous les artifices de la Tragédie, il n'y en a point qui me choquent tant que ceux qu'on emploie pour nous donner une haute idée des personnes qui parlent. La méthode qu'on suit pour faire un Héros, se borne à lui charger la tête d'un panache qui s'éleve si haut, que souvent il y a plus loin du sommet de cette parure à son menton, que du menton à la plante de ses pieds. On croiroit presque là-dessus, que nous n'entendons autre chose par un grand homme, que celui qui a la taille avantageuse. Quoi qu'il en soit, ce fardeau embarrasse l'Acteur d'une si étrange maniere, qu'il est forcé de tenir le cou roide tout le tems qu'il parle; & malgré toute l'inquiétude qu'il témoigne pour sa Maîtresse, sa Patrie ou ses Amis, on peut voir, par son action, que le soin qui l'occupe le plus, est de prévenir que son panache ne lui tombe de la tête. Pour moi, quand je vois un homme, accablé sous un monceau de plumes, faire ses lamentations, je suis disposé à le prendre plutôt pour un malheureux lunatique, que pour un Héros infortuné. Mais s'il tire sa grandeur de ce qu'il y a de superflu dans cet ornement, une Princesse ne doit en général la sienne qu'à cette queue large & traînante qui la suit par-tout, & qui donne de l'exercice à un Page, occupé de l'unique soin de la bien étaler. Je ne sai quel effet cela produit sur les autres; mais je n'ai des yeux que pour

l'action du Page, & je ne suis pas si attentif au discours de la Princesse, qu'à l'ajustement de sa queue, dans la crainte que ses pieds n'y soient enlacés, & qu'elle ne fasse la culbute, lorsqu'elle va & vient sur le Théatre. Il me semble du moins que c'est un spectacle fort grotesque, de voir une Princesse toute émue de la passion qui l'anime, avec un petit garçon à ses trousses qui prend garde qu'on ne chifonne la queue de sa robe. Quel contraste n'y a-t-il pas entre ces deux personnes; la Princesse, qui craint d'encourir l'indignation du Roi son pere, ou de se voir privée du Héros son Amant; & le Page, qui ne veille qu'à la garantir du mauvais tour que sa jupe lui pourroit jouer?

On dit qu'un ancien Poëte Tragique, pour exciter la compassion en faveur de ses Rois bannis, & de ses Héros disgraciés, les faisoit représenter par des Acteurs couverts d'habits qui montroient la corde. Cet artifice me paroît aussi mal imaginé que le précédent, & je souhaiterois qu'on nous remuât par la sublimité des pensées & de l'expression, plutôt que par une queue traînante ou par la hauteur d'un panache.

Ce n'est pas tout: pour relever l'éclat des Héros, de même que la dignité des Rois & des Reines, on s'avise de les accompagner de halebardes & de haches d'armes. Deux ou trois hommes employés à changer les décorations, avec deux moucheurs de chandelles, font un corps-de-garde complet sur le Théatre *Anglois;* & si l'on y joint quelques crocheteurs habillés de rouge, ils peuvent représenter plus de douze légions. J'ai vû quelquefois deux armées rangées en bataille sur le Théatre, lorsque le Poëte a voulu faire honneur à ses Généraux. Cependant il est impossible que vingt hommes offrent à l'esprit l'idée de plusieurs milliers, ou de s'imaginer que deux ou trois cens mille Soldats se battent dans un espace de quarante ou cinquante vèrges en quarré. Il vaut mieux raconter que représenter des actions de cette nature. * *Horace* nous l'enseigne, quand il dit: » Gardez-vous bien d'exposer sur la scène ce » qui doit se passer derriere le Théatre. Un récit animé rend supportables » bien des choses, dont on ne souffriroit point la représentation. »

Je souhaiterois donc que mes Compatriotes suivissent à cet égard l'usage du Théatre *François*, où les Rois & les Reines paroissent toujours sans suite, & laissent leurs Gardes derriere la tapisserie. Je voudrois aussi qu'ils bannissent, à son exemple, le bruit des tambours, des trompettes & des cris de joie, qu'ils font quelquefois retentir si haut, qu'on peut les entendre de *Charing-Cross*, lorsqu'on représente une bataille sur le Théatre de *Hay-Market*.

Je n'ai parlé jusqu'ici que des artifices qu'on emploie pour relever la grandeur & la dignité des Personnages de la Tragédie; mais je détaillerai dans

---

* *De Art. Poët.* v. 182-184.

———— Non tamen intùs
Digna geri promes in Scenam, multaque tolles
Ex oculis, quæ mox narret facundia præsens.

un autre *Discours* les expédiens que certains esprits vulgaires mettent en œuvre pour exciter la pitié, la terreur, ou l'admiration.

Il arrive souvent que le Peintre & le Tailleur contribuent plus au succès d'une Tragédie que le Poëte. Les décorations frappent autant les esprits du commun, que les discours; & nos Acteurs ont senti plus d'une fois, que la pompe extérieure d'une Piece leur a procuré une assemblée aussi nombreuse, que la beauté réelle d'une autre. Les *Italiens* s'expriment fort juste, quand ils appellent cet Art, d'en imposer aux Spectateurs, *la Furberia della Scena*. Mais quelque effet que ce dehors produise sur le vulgaire, les plus habiles Auditeurs ne manquent pas de voir d'abord tout au travers, & de le mépriser.

Un bon Poëte donnera une idée plus vive d'une armée ou d'une bataille dans une description, que si on les avoit actuellement sous les yeux. Ce que l'Acteur dit, devroit nous inspirer de grandes idées, & nous enflammer de nobles sentimens, plutôt que ce qu'il paroît lui-même. Est-ce que toute la magnificence, ou l'équipage d'un Roi ou d'un Héros, peut donner à *Brutus* la moitié de la pompe & de la majesté qu'il reçoit de quelques lignes dans *Shakespear*?

C.

XXXI. DISCOURS.

Hæ tibi erunt artes; pacisque imponere morem,
Parcere subjectis, & debellare superbos.

VIRG. Æneïd. L. VI. 854, 855.

Souvenez-vous de suivre toutes ces maximes; d'accorder la Paix à des conditions aisées, de faire grace à ceux qui la demandent avec soumission, & de terrasser les audacieux.

Sur les esprits lourds, qui se mêlent de tout ce qu'ils n'entendent pas.



IL y a une infinité d'hommes qui auroient besoin d'être toujours occupés à quelque ouvrage méchanique, & dont le plus grand malheur consiste à n'avoir pas appris quelque métier. Ce sont ceux que nous appellons des esprits lourds, gens incapables de réfléchir, & qui se mêlent de tout ce qu'ils n'entendent pas, plutôt parce qu'ils n'ont rien à faire, que par un principe de curiosité. Je ne saurois vous en donner une idée plus exacte que celle qui se trouve dans une Lettre que j'ai reçuë d'*Oxford*, & qui me vient de la part d'un homme qui est Membre d'une Société composée de gens de cette espece. La voici mot pour mot.

MONSIEUR,

Lettre d'un Membre de la Cotterie

» J'ai vû, dans quelques-uns de vos derniers *Discours*, les ébauches que
» vous y donnez pour former une histoire des Cotteries; mais il me semble
» que vous les exposez dans un faux jour, & que vous en parlez d'une maniere

ou de l'*Assemblée Hebdomadaire*, sur les raisonnemens qu'on y fait.

» un peu trop badine. Après avoir réfléchi mûrement là-dessus, je ne doute » pas qu'on ne puisse traiter, dans ces petites Assemblées, beaucoup mieux » qu'aucune autre part, des Négociations les plus importantes. Je vous en- » tretiendrai donc en peu de mots, pour servir d'exemple, & pour le bien » du Public, que nous avons tous deux en vûe, à ce que je crois, d'un éta- » blissement de cette nature, que nous avons fait ici.

» J'avoue d'abord qu'il n'y a que trop de ces Cotteries, dont le but & » tout ce qu'on y agite, n'est d'aucune conséquence pour l'avantage du Public » ou la prospérité de la Nation. Aussi je vous les abandonne de bon cœur. » Mais il faut en même-tems que vous m'accordiez, qu'il n'y a rien de plus » utile ni de plus méritoire, que le plan que nous suivons. Pour ne pas nous » attirer des sobriquets & des coups de langues, nous avons pris le titre » d'*Assemblée Hebdomadaire*. Notre Président doit servir, en cette qualité, » du moins une année, & quelquefois même quatre ou cinq. Nous sommes » tous des gens graves, sérieux, & qui roulons de nobles desseins dans la » tête. Nous croyons qu'il est de notre devoir d'empêcher, autant qu'il dé- » pend de nous, que l'Etat ne souffre aucun dommage : *Ne quid detrimenti* » *res capiat publica;* de censurer les dogmes & les actions, les personnes ou » les choses, que nous n'approuvons pas ; de régler les affaires de la Nation » au-dedans, & de pousser la guerre au-dehors, par-tout où nous le jugeons » à propos, & de la maniere qui nous paroît la plus convenable. Si les au- » tres ne sont pas de notre avis, nous ne saurions l'empêcher, mais il vau- » droit mieux qu'ils en fussent. D'ailleurs, nous avons de tems en tems la » complaisance de diriger à quelques égards, les petites affaires de notre » Université.

» Sans mentir, Monsieur le *Spectateur*, nous sommes fort choqués de l'Acte » qui permet l'entrée des Vins de *France*. Une ou deux bouteilles d'excellent » Vin de *Portugal*, moëlleux & corroboratif, que nous bûmes l'autre soir » chez l'ami *George*, nous mit tous de belle humeur, & bannit toute sorte » de réserve. Mais ce maudit Vin rouge de *France* nous coûtera plus d'ar- » gent, & nous sera moins salutaire. Si nous avions été informés du » projet de cet Acte, avant qu'on l'eût poussé trop loin, soyez assuré que » nous aurions présenté Requête, pour demander qu'on nous admît à y » faire nos oppositions. Mais il n'en faut plus parler, puisqu'il n'y a point » de reméde.

» Je vous avertirai en même-tems, mon cher Monsieur, que nous ne sau- » rions approuver la marche d'un certain Prince du Nord, de concert avec » les troupes des Infidéles ; que c'est une innovation très-dangereuse, quoi » qu'en dise Monsieur *Palmquist*, & que nous ne sommes pas encore trop sûrs » qu'il n'y ait au fond de tout ceci quelque intrigue secrette de certaines » gens. Du moins, les avis particuliers, que j'ai là-dessus d'un de mes » Amis qui a beaucoup de pénétration, donnent lieu à un Politique, bien » versé dans les affaires de cette nature, à le soupçonner.

» Nous croyons avoir enfin réduit les Méconteus de *Hongrie*, & en venir » bientôt à une Paix avec eux.

» Nous

» Nous n'avons pas déterminé jusqu'ici entre nous, quelles seront les opé-
» rations de l'armée qui doit maintenir la neutralité du Nord, ni de celle
» qui est en *Flandre*, non plus que la manœuvre de deux ou trois Princes;
» mais nous attendons avec impatience l'arrivée du Manuscrit de (*e*) Monsieur
» *Dyer*, qui est, afin que vous le sachiez, notre Oracle en fait de nouvel-
» les, & notre *Aristote* en politique. Aussi faut-il bien qu'il y ait un dernier
» ressort, & un Juge absolu de toutes les controverses.

» Nous apprîmes en dernier lieu que la brave Milice de Londres avoit fait
» la patrouille toute la nuit dans les rues de cette grande Ville. Nous ne pou-
» vions pas à la vérité en concevoir le sujet, nous n'en avions pas eu le
» moindre soupçon d'avance, & nous n'étions en rien du secret; il nous pa-
» roissoit même absolument impossible que les Bourgeois de cette Ville &
» leurs Apprentifs travaillassent ou qu'ils fissent aucun exercice les jours de
» Fête. Mais le Manuscrit de Monsieur *Dyer* étoit si positif là-dessus, & s'ac-
» cordoit si bien avec les Lettres de quelques autres personnes, qui disoient
» tenir la nouvelle de quelques-uns qui l'avoient apprise de ceux qui en pou-
» voient être informés, que le Président du Comité, que nous avions établi
» pour examiner cette affaire, nous rapporta, qu'il étoit possible qu'il en fût
» quelque chose. J'aurois bien d'autres particularités à vous communiquer;
» mais *Dominique* & *Slyboots*, deux de mes bons amis & voisins, viennent
» d'arriver dans ma chambre, où le caffé nous attend. Je suis, &c.

ABRAHAM * FROTH.

Vous voyez, par cette Lettre, que les gens dont il s'agit, ne cherchent que la nouveauté, sans se mettre en peine de ce qu'il y a de vrai ou de faux. Ils seroient au désespoir s'ils en venoient à quelque certitude, parce que leurs recherches discontinueroient alors, & qu'ils ne les font pas tant pour s'instruire, que pour se donner de l'exercice. Je ne sai si ce n'est pas la véritable raison de ce qu'on voit souvent, que de pareils esprits, lourds & flegmatiques, se rendent à la fin capables de quelque chose. Les affaires qui leur donnent de l'occupation, les déchargent, pour ainsi dire, de leur pesanteur naturelle; au lieu qu'elles interrompent le bonheur & les plaisirs de ceux qui ont du feu & de la vivacité. Quoique les amusemens des premiers soient fort innocens, il seroit à souhaiter qu'ils n'eussent jamais de loisir, parce qu'ils l'employent d'ordinaire à des choses qui servent à découvrir leur foible. Vous ne voyez guéres un homme de cette trempe, s'il a de l'éducation & du loisir, qui ne se tourne du côté de la Politique ou de la Poësie, deux amusemens assez ordinaires pour les foux les plus distingués. La premiere occupe tous les stupides en général; mais lorsque cette stupidité se trouve dans une personne d'un tem-

(*e*) Fameux Nouvelliste de *Londres*.

* Ce mot signifie de l'*Ecume*, & c'est le Personnage d'un impertinent Faquin dans une Comédie de M. *Congreve*, intitulée *The Double-Dealer*, c'est-à-dire, le *Trompeur* ou le *Fourbe*.

pérament robuste & vigoureux, elle éclate par les rimes. On pourroit nommer ici quelques Ecrivains Militaires qui servent à divertir le monde, par cela même que la stupidité de leur génie est animée par l'allégresse de leur courage. C'est ce qui donne de la force au galimatias, & qui fait bouillonner l'eau du bourbier, qui sans cela seroit dormante. Le *Prince Breton*, ce fameux Poëme qui parut sous le regne de *Charles II.* & que les beaux esprits de sa Cour appelloient à juste titre *incomparable*, devoit sa naissance à un génie aussi heureux que celui dont nous parlons. Entre plusieurs endroits que j'en pourrois alléguer, & qui nous fourniroient de bonnes preuves, je n'en rapporterai qu'un seul, où le Poëte dit : *Que le Prince* Voltager *étoit orné d'une veste bigarrée, dont son grand-pere avoit dépouillé un* Picte *qui alloit tout nud.*

Si l'Auteur n'avoit pas été aussi vif que stupide, il n'auroit jamais oublié, malgré l'ardeur & la fougue de son galimatias, que le Prince *Voltager*, ni son grand-pere, ne pouvoient ôter un pourpoint à un homme nud; mais un autre fou, d'une constitution plus froide, auroit eu la patience d'écorcher le *Picte*, & de faire un bufle de sa peau pour en couvrir le victorieux.

Quoi qu'il en soit, je souhaiterois qu'on conclût de toutes ces remarques, que nous devrions suivre l'exemple de ces sages Nations, où chaque homme apprend un métier. Ne seroit-ce pas un fort joli exercice pour un Damoiseau, si, au lieu de badiner éternellement avec sa tabatiere, il employoit quelques heures de son loisir à en faire une ? Cette pratique seroit très-avantageuse pour le Public, en ce qu'elle rendroit tous les hommes bons à quelque chose : alors il n'y auroit pas un seul Membre de la Société civile, qui n'eût quelque espece de droit à y tenir un certain grade : comme celui qui vint l'autre jour, sur le pied de bel esprit au (*f*) Caffé de *Guillaume*, pour avoir fait la devise d'une bague.

R.

XXXII. DISCOURS.

Tu, quid ego, & populus mecum desideret, audi.

HOR. A. P. v. 153.

O vous, qui travaillez pour le Théatre, voici ce que le Public & moi attendons de vous.

Critique du *Théatre Anglois.*



ENTRE tous les artifices que les Poëtes mettent en usage pour remplir l'esprit de leurs Auditeurs d'épouvante & d'effroi, le tonnerre & les éclairs doivent tenir la premiere place; ils les employent souvent à la descente d'un Dieu, à l'apparition d'un Esprit, à l'exorcisme d'un Diable, ou à la mort d'un Tyran. J'ai vû, dans plusieurs de nos Tragédies, introduire une cloche avec un effet si merveilleux, que

(*f*) Le Rendez-vous des Beaux-Esprits.

toute l'Assemblée étoit en allarme pendant qu'elle sonnoit. Mais il n'y a rien qui cause tant de plaisir & de frayeur à notre Parterre *Anglois*, que l'apparition d'un esprit, sur-tout s'il est couvert d'une chemise ensanglantée. Un spectre, qui n'a fait que traverser le Théatre, ou sortir d'une fente, & s'évanouir tout-d'un-coup, sans dire un seul mot, a bien des fois sauvé l'honneur d'une Piéce. Il peut y avoir certaines occasions, où il est à propos d'exciter ces mouvemens; & lorsqu'ils ne viennent que pour aider le Poëte, on ne doit pas seulement les excuser, mais y applaudir. C'est ainsi que le son d'une cloche, dans la Piéce qui a pour titre, (g) *Venise sauvée*, fait trembler tous les assistans, & imprime plus de terreur que des paroles n'en sauroient causer. L'apparition d'un fantôme, dans la Tragédie intitulée * *Hamlet, Prince de Danemarc*, soutenue de toutes les circonstances qui peuvent exciter l'attention ou l'horreur, est un coup de maître en son genre. L'esprit du Lecteur est merveilleusement bien disposé à l'épouvante par tous les discours qui précédent la venue du fantôme. Le silence qu'il garde à son entrée, frappe vivement l'imagination; & toutes les fois qu'il paroît, il devient plus terrible. Qui peut lire sans être ému le discours que le jeune *Hamlet* lui adresse en ces termes?

HOR. *Le voilà.*

HAM. *Ministres du Ciel, daignez-nous protéger. Qui que tu sois, Ange ou Démon, de quelque séjour que tu sortes, & quelque chose que tu viennes m'annoncer, tes traits sont ceux de* Hamlet. *Pourquoi tes os se sont-ils relevés? Pourquoi ton tombeau s'est-il ouvert? Quel motif t'engage à paroître ainsi armé, comme si ta vûe seule ne suffisoit pas pour causer de l'effroi?*

Je ne désapprouve donc pas les artifices dont je viens de parler, quand ils sont placés à propos, & que la noblesse des sentimens & des expressions y répond.

Le principal ressort que nous mettons en usage pour exciter la pitié, est un mouchoir; & j'avoue de bonne foi que, dans nos Tragédies communes, nous ne devinerions presque jamais qui sont les personnes affligées, si de tems en tems elles ne tiroient le mouchoir pour essuyer leurs larmes. Je suis fort éloigné de vouloir bannir du Théatre cette marque d'affliction, la Tragédie ne sauroit s'en passer; mais je souhaiterois qu'on n'en fît pas un mauvais usage, ou plutôt que la langue de l'Acteur sympatisât avec ses yeux.

Une mere désolée, qui méne un petit enfant par la main, a souvent attiré la compassion de tous les Spectateurs, & c'est pour cela même qu'on la voit dans plusieurs de nos Tragédies. Un Ecrivain moderne, sensible au bon effet que ce spectacle avoit accoutumé de produire, résolut d'augmenter l'affliction du double, & d'arracher de son Auditoire deux fois plus de larmes que ses prédécesseurs n'en avoient obtenu. Dans cette vûe, il a introduit une Prin-

(g) Tragédie d'*Otway*.
* Tragédie de *Shakespear*.

cesse sur la Scène, avec un petit garçon d'un côté, & une petite fille de l'autre. Cet expédient lui a fort bien réussi. Il y a quelques années qu'un troisiéme Poëte voulut enchérir par-dessus tout cela, & qu'il introduisit trois enfans avec un heureux succès. J'ai même oüi dire qu'un jeune Auteur, résolu d'attendrir les cœurs les plus insensibles, a une Tragédie toute prête, où le premier personnage, qui paroît sur la Scène, est une veuve affligée, couverte de ses habits de deuil, & suivie d'une demi-douzaine d'enfans, comme ceux qu'on nous peint d'ordinaire autour de la Charité. C'est ainsi que divers incidens, qui paroissent très-beaux lorsqu'ils sont ménagés par un habile homme, deviennent ridicules quand ils tombent entre les mains d'un misérable Poëte.

Mais, entre tous les artifices que nous employons pour exciter la pitié ou la terreur, il n'y en a point de si absurde ni de si barbare, & qui nous expose plus au mépris & à la raillerie de nos voisins, que cet effroyable carnage, qu'on voit presque toujours dans nos Tragédies. De se plaire à voir des hommes poignardés, empalés, mis à la torture, ou empoisonnés, est sans contredit la marque d'un caractere cruel & farouche. Et comme tout cela est souvent représenté sous nos yeux, les Critiques *François*, qui s'imaginent que ces Spectacles nous divertissent, en prennent occasion de nous dépeindre comme un Peuple sanguinaire. Il est à la vérité fort étrange, de voir le Théatre *Anglois* jonché de cadavres à la fin d'une Tragédie; & de trouver, dans la garderobe de nos Acteurs, nombre de dagues, de poignards, de roues, de tasses pour administrer le poison, avec quantité d'autres instrumens de la mort. Il n'en est pas de même dans les Tragédies *Françoises*, où les exécutions & les meurtres se font toujours derriere le Théatre; ce qui, en général, s'accorde parfaitement bien avec les mœurs d'une Nation polie & civilisée. Mais comme les *François* n'admettent aucune exception à cette régle, ils tombent par-là dans des absurdités presque aussi ridicules que celle qui fait ici le sujet de notre critique. Je me souviens de la fameuse Piéce de *Corneille* sur les *Horaces* & les *Curiaces*, où le jeune Héros, tout fier d'avoir vaincu les derniers l'un après l'autre, poignarde sa sœur, qui, au lieu de le féliciter de sa victoire, lui reprochoit d'avoir tué son Amant. Si quelque chose pouvoit diminuer la noirceur d'une action si brutale, ce seroit de l'avoir commise avant que les sentimens de la nature, la raison, ou l'humanité, pussent agir en lui, & désarmer sa colere. Cependant, pour éviter l'effusion du sang aux yeux du Public, lorsque sa rage est arrivée au comble, il est assez retenu pour suivre sa sœur & ne la poignarder que derriere le Théatre. J'avoue que s'il l'avoit tuée devant tout le monde, l'action auroit été beaucoup plus indécente; mais telle qu'on la voit ici, elle paroît fort opposée à la nature, & approche bien d'un assassinat commis de sang froid. Pour en dire mon avis, je crois qu'on auroit pu rapporter le fait, si on le jugeoit convenable, mais qu'il ne falloit pas le représenter.

Peut-être qu'on sera bien aise de voir de quelle maniere *Sophocle* a ménagé une circonstance aussi délicate dans une de ses Tragédies. *Oreste* se voyoit réduit au même état que *Hamlet*, puisque sa mere, après avoir fait assassiner son époux, s'étoit rendue maîtresse du Royaume, de concert avec son complice

& son favori. Le jeune Prince, résolu de venger la mort de son pere sur ses meurtriers, se glisse dans l'appartement de sa cruelle mere, pour lui ôter la vie. Mais comme ce spectacle auroit trop choqué l'Assemblée, l'exécution d'un si tragique dessein se fait hors de leur vûe. On entend la mere demander grace à son fils, & le fils lui répondre, qu'elle n'avoit pas eu pitié de son pere. Bientôt après, elle jette de grands cris, se plaignant qu'elle est blessée, & il paroît par la suite, qu'elle avoit reçu le coup de mort. Je ne sache point qu'il y ait des Dialogues derriere le Théatre dans aucune de nos Piéces, quoiqu'il s'en trouve divers exemples dans celles des Anciens; & je crois d'ailleurs qu'on tombera d'accord avec moi, qu'il y a quelque chose d'infiniment plus capable d'émouvoir dans ce terrible Dialogue entre la mere & le fils, qui ne paroissent pas, que dans tout ce qu'on auroit pu représenter sur la Scène. Quoi qu'il en soit, *Oreste* n'a pas plutôt frappé ce coup, qu'il revient, & qu'il trouve l'usurpateur à l'entrée de son Palais. C'est ici que, par une heureuse invention du Poëte, il ne veut pas le tuer devant l'Assemblée; qu'il lui permet de vivre encore quelque tems, afin de l'exposer à tous les remords de sa conscience, & qu'il lui ordonne de se retirer au quartier du Palais où il avoit tué son pere, dont il vouloit venger le meurtre dans le même endroit où il avoit été commis. De cette maniere, le Poëte observe la bienséance, qui ne souffre pas qu'on commette des parricides, ni des meurtres inhumains devant les Spectateurs; & c'est cela même dont (h) *Horace* fit ensuite une régle, lorsqu'il dit: » *Médée*, par exemple, ne doit pas égorger ses enfans aux » yeux du Peuple: ce seroit une chose horrible, qu'*Atrée* fît bouillir sur le » Théatre les entrailles de ses neveux: il seroit ridicule d'y voir *Progné* chan- » gée en hirondelle, & *Cadmus* en serpent. Dès que vous mettez tout cela » devant les yeux, j'en ai horreur, je suis déterminé à n'en rien croire.

On peut dire là-dessus que les *François* ont trop enchéri sur la maxime d'*Horace*, qui ne prétendoit pas bannir du Théatre toute sorte de supplices, mais ceux-là seuls qui paroissoient trop horribles, & qui exécutés derriere le Théatre feroient plus d'impression sur les Auditeurs. Je souhaiterois donc que mes Compatriotes voulussent imiter les anciens Poëtes, qui étoient fort retenus à cet égard, & qui cachoient toujours ces spectacles tragiques aux yeux de l'Assemblée, s'ils pouvoient en frapper ses oreilles avec le même effet. D'ailleurs, quoiqu'on n'exécutât guéres en Public les personnes de la Tragédie, qui étoient condamnées à mourir, ce qui renferme toujours quelque chose de ridicule en soi, leurs cadavres étoient souvent exposés à la vûe après leur mort, ce qui a toujours quelque chose de triste & d'affreux; de sorte que les Anciens semblent avoir évité le premier, non seulement comme peu convenable, mais aussi comme une action qui manque de vraisemblance.

J'ai parcouru les différentes inventions dramatiques, dont les Poëtes ignorans se servent pour figurer dans une Tragédie, & dont d'autres plus habiles savent tirer parti; mais il seroit à souhaiter qu'on en bannît tout-à-fait quelques-unes, & qu'on employât les autres avec beaucoup de précaution. Si

(h) In Arte Poët. v. 185-188.

je voulois examiner la Comédie dans la même vûe, & relever tous les artifices que les petits esprits mettent en usage pour exciter à rire, ma tâche ne finiroit pas. (*i*) *Bullock* avec un habit court, & *Norris* avec un long, ne manquent presque jamais de produire cet effet. Dans la plûpart de ces Pièces, un chapeau à large bord, & un autre dont le bord est fort étroit, sont des caractères distincts. Quelquefois tout l'esprit d'une Scène est caché sous un baudrier, ou dans une paire de moustaches. Un amoureux qui court sur le Théatre, & qui paroît dans une barrique, d'où il montre le nez, passoit, du tems de *Charles II*, pour une plaisanterie fort agréable, qu'on devoit à l'invention d'un des plus beaux esprits de ce siécle-là. Mais parce que la joie n'est pas si délicate que la compassion, & que les objets qui nous font rire sont en beaucoup plus grand nombre que ceux qui nous font pleurer, le champ est infiniment plus vaste pour les artifices comiques que pour les tragiques, & par conséquent ils méritent plus d'indulgence.

C.

XXXIII. DISCOURS.

Natio Comœda est. ———

Juv. Sat. III. 100.

Les Grecs *sont naturellement de grands Comédiens.*

Sur les maniéres libres des *Dames* du bel air, qui veulent imiter la Nation *Françoise*.



IL n'y a rien que je souhaite avec plus d'ardeur qu'une Paix sûre & honorable, quoique je craigne en même tems les conséquences fâcheuses qui la peuvent suivre, non pas à l'égard de nos affaires politiques, mais de nos mœurs. Quelle inondation de rubans & de brocards ne verra-t-on pas fondre sur nous? A quels éclats de rire, & à combien d'impertinences ne serons-nous pas alors exposés? Je souhaiterois de tout mon cœur que, pour prévenir tous ces maux, il y eût un Acte du Parlement qui défendît l'entrée des Galanteries de *France*.

Les femmes qui habitent notre Isle, ont déja reçu de fortes impressions de ce Peuple badin, quoique par la longueur de la guerre, (comme il n'y a point de mal qui ne soit accompagné de quelque bien,) ces traces soient presque effacées chez elles. Je me souviens du tems auquel nos Dames campagnardes, les mieux élevées, se piquoient d'avoir leur Valet-de-Chambre, parce qu'elles trouvoient, ne vous en déplaise, qu'un homme étoit beaucoup plus adroit & plus propre à les servir qu'une fille. J'ai vû moi-même un de ces amphibies mâles trotter dans une chambre avec un miroir à la main, & peigner la tête de sa Dame une matinée entiere. Je ne sai si le bruit qui a couru, à l'égard d'une Dame rendue enceinte par un de ces amphibies,

(*i*) Deux Acteurs *Anglois*.

étoit fondé ; mais je crois qu'à présent toute la race en est détruite chez nous.

A peu près vers le tems que plusieurs individus de notre sexe étoient employés à cette sorte de service, les Dames introduisirent la mode de recevoir des visites au lit. On auroit pris alors pour une grande incivilité, si une Dame eût refusé d'admettre un homme, parce qu'elle n'étoit pas encore levée ; & si un Portier eût allégué une excuse aussi frivole, on l'auroit cru incapable d'exercer les fonctions de sa charge. Comme j'aime à voir tout ce qui est nouveau, je priai un jour mon Ami Monsieur *Honeycomb* de me conduire chez une de ces Dames du bel air, & de me présenter à elle sur le pied d'un Etranger qui ne parloit pas *Anglois*, pour n'être pas obligé de tenir mon rôle dans la conversation. Quoique la Dame voulût bien paroître en deshabillé dans son lit, elle avoit mis ses plus beaux atours, & s'étoit même fardée pour nous recevoir. Ses cheveux paroissoient dans un désordre fort étudié, & sa robe-de-chambre, qui sembloit jettée négligemment sur ses épaules, étoit plissée avec beaucoup de soin. Pour moi, je suis si choqué de tout ce qui approche de l'immodestie dans le beau Sexe, que je ne pus m'empêcher de tourner la vûe d'un autre côté quand elle se remuoit, & que j'étois dans la plus grande confusion du monde toutes les fois qu'elle étendoit un bras ou une jambe. Quoi qu'il en soit, les coquettes, qui avoient introduit cette coutume, y renoncerent peu à peu, à mesure qu'elles vieillissoient, bien persuadées qu'une femme de soixante ans ne feroit jamais aucune impression, quand elle se donneroit toutes les contorsions possibles.

Sempronia est aujourd'hui la plus grande admiratrice qu'il y ait de la Nation *Françoise ;* mais elle est si modeste, qu'elle ne reçoit les Messieurs qui la visitent, qu'à sa toilette. C'est un contraste fort grotesque, de voir cette belle créature parler de Politique avec ses cheveux flottans sur les épaules, & examiner dans un miroir ce visage, qui fait une si terrible exécution sur tous les Spectateurs qui l'environnent. Qu'y a-t-il de plus joli & de plus agréable, que de l'entendre raisonner, tantôt avec sa Femme-de-Chambre, & tantôt avec ceux qui lui font visite ? Quelles charmantes transitions ne fait-elle pas d'un Opéra ou d'un Sermon, à un peigne d'yvoire ! Quel plaisir n'ai-je pas eu à lui voir interrompre un récit de ses voyages, pour donner une commission à son Valet, & s'arrêter au milieu d'une réflexion morale, pour appliquer le bout de sa langue sur une mouche !

Il n'y a rien qui expose une femme à de si grands dangers, que cet air gai & cet enjoûment, qui sont naturels à la plûpart des personnes du Sexe. Il est ainsi de l'intérêt de toute femme sage & vertueuse, d'empêcher que cette vivacité ne dégénére en fantaisies. Mais tous les discours & toutes les manieres des *François* ne tendent qu'à rendre le Sexe plus capricieux, ou, comme il leur plaît de s'exprimer eux-mêmes, *plus éveillé*, que la vertu & la discrétion ne le permettent. De parler fort haut dans les Assemblées publiques, & de faire entendre à tout le monde que vous parlez de certaines choses que vous ne devriez dire qu'en particulier, ou à l'oreille, tout

cela marque une belle éducation; pendant que de l'autre côté, la pudeur qui fait rougir n'est point à la mode, & que le silence est plus incivil que tout ce qu'on pourroit dire de mal-à-propos. En un mot, la discrétion & la modestie, qui ont passé de tout tems & dans tous les Païs pour les plus dignes ornemens du beau Sexe, ne sont regardées aujourd'hui que comme les ingrédiens d'une conversation gênée, & des qualités bourgeoises, qui ne doivent paroître que dans le domestique.

Je me trouvai, il y a quelques années, à la Tragédie de (*k*) *Macbeth*, & je fus placé, pour mon malheur, sous la loge d'une Dame de qualité, qui est morte depuis, & qui étoit alors nouvellement revenue de *France*, comme je m'en doutai bien par le bruit qu'elle faisoit. Un peu avant qu'on ouvrît la Scène, elle se mit à dire à haute voix: *Quand est-ce que ces aimables Enchanteurs paroîtront?* & ils ne furent pas plutôt sur le Théatre, qu'elle demanda à une Dame, assise à trois loges d'elle, à sa main droite, si ces Enchanteurs n'étoient pas de charmantes créatures? Un peu après, pendant que (*l*) *Betterton* prononçoit une des plus belles harangues de toute la Piéce, elle fit signe de son éventail à une autre Dame qui étoit à sa gauche, aussi loin d'elle que la premiere, & lui dit à voix basse, qui fut entendue de tout le Parterre, *Nous n'aurons pas* * Baron *ce soir*. Au bout de quelques momens, elle appella, par son nom, un jeune Baronet, assis à trois bancs de moi, pour lui demander si la femme de *Macbeth* étoit encore en vie; & avant qu'il pût lui répondre, elle se mit à parler du fantôme de *Banquo*. Elle avoit ramassé déja un petit cercle d'Auditeurs, & fixé l'attention de tous ceux qui l'environnoient. Mais résolu d'entendre la Pièce, je sortis de la sphére de son impertinence, & je m'allai planter dans un des coins les plus reculés du Parterre.

Cette jolie maniere d'agir enfantine est un des plus beaux traits de la coquetterie, & il n'y a que les Dames qui ont voyagé pour se former l'esprit, qui puissent arriver à cette perfection. Des manieres aisées & naturelles ont quelque chose de si agréable, qu'on ne doit pas s'étonner de voir que tout le monde y aspire. Mais il est en même tems si difficile de les attraper, à moins qu'on n'y ait beaucoup de disposition, que plusieurs sont devenus ridicules pour y avoir voulu prétendre.

Un Auteur *François* fort ingénieux nous dit que, de son tems, les Dames de la Cour de *France* auroient cru tomber dans une incivilité, & une espéce de pédanterie féminine, si elles avoient bien prononcé un mot difficile; & qu'elles cherchoient souvent l'occasion d'employer des termes de l'art, pour avoir le plaisir de les estropier, & de faire ainsi paroître leur politesse. Il ajoute qu'une Dame de qualité s'étant servie une fois à la Cour d'un de ces mots scabreux, & l'ayant appliqué & prononcé avec beaucoup d'exactitude, toute l'Assemblée en rougit de honte pour elle.

(*k*) Ecrite par *Shakespear*.
(*l*) Le nom d'un des Acteurs.
* Fameux Acteur *François*.

Quoi

Quoi qu'il en soit, il faut reconnoître qu'il y a bien de nos Dames qui ont voyagé plusieurs centaines de milles sans avoir empiré, & qui sont revenues chez elles avec toute la modestie, la discrétion & le bon sens qu'elles avoient à leur départ. D'un autre côté, il y a un nombre infini de nos Dames du bel air, qui paroissent avoir voyagé, & qui ont demeuré toute leur vie dans le tourbillon de la fumée de *Londres*. J'ai connu moi-même une femme, qui n'étoit jamais sortie de la Paroisse de *S. Jacques*, & qui malgré tout cela, étoit aussi pleine d'impertinences & de minauderies étrangéres, qu'elle en auroit pu glaner dans la moitié des Païs de l'*Europe*.

C.

XXXIV. DISCOURS.

Non benè junctarum discordia semina rerum.

OVID. Metam. L. I. 6.

Il n'y avoit que les semences discordantes des choses qui n'étoient pas bien unies ensemble.

Méthode observée par le *Spectateur* dans la composition de ses Discours, & le sort qu'eut un de ses Mémoires.



QUAND j'ai besoin de matériaux pour ces *Discours*, je bats la campagne, & m'en vais à la quête de mon gibier. Si je trouve quelque chose qui m'accommode, je me sers de la premiere occasion, pour en écrire un mot sur un morceau de papier. D'ailleurs, j'examine les Lettres de mes Correspondans, & s'il y a quelque article qui puisse me fournir un sujet de spéculation, je ne manque pas non plus de l'enrégistrer dans mon petit Recueil. De cette maniere, j'ai presque toujours sur moi un feuillet plein de pensées détachées, que tout autre que moi prendroit pour une rapsodie de galimatias. En effet, il n'y a qu'obscurité & confusion, & l'on n'y voit, non plus que dans l'ancien cahos, ni lumiere, ni ordre, ni distinction; tout y est sens dessus dessous.

Il y a une semaine ou environ, qu'il m'arriva une plaisante avanture, à l'occasion d'un de ces Mémoires, que je laissai tomber par hasard dans le Caffé de *Lloyd*, où se font d'ordinaire les ventes publiques. Il y eut d'abord une foule de gens autour de ceux qui l'avoient trouvé, & qui s'en divertissoient à l'un des bouts de la chambre. La risée y étoit si grande, avant que je m'apperçusse de ce qui la causoit, que je n'osai pas le reconnoître pour mien. Le garçon du Caffé le prit ensuite, & alla demander, de l'un à l'autre, si quelqu'un avoit perdu ce papier; mais comme il n'y eut personne qui le reclamât, les rieurs, qui l'avoient déja lû, ordonnerent au garçon de monter à la place du crieur & de le lire à toute l'Assemblée, afin que le Propriétaire le pût recouvrer. Le garçon obéit, monta sur le banc, & lut à haute voix ce qui suit.

MÉMOIRE.

Maison de Campagne du Chevalier *Roger de Coverly*— Cela est certain, car je hais les longs discours— Savoir, si un bon Chrétien peut être Magi-

cien— La fête des *Saints Innocens*, Saliere, Chien du Logis, Hibou, Grillon— Monsieur *Thomas Inkle* de *Londres*, à bord du Vaisseau l'*Achille*. *Yarico*— *Ægrescitque medendo*, c'est-à-dire, il empire à force de remédes— Apparitions— Bibliothéque d'une Dame— Lion, Tailleur de son métier— Dromadaire, appellé *Bucéphale*—. Equipage, le Souverain Bien des Dames— Quelques réflexions sur *Charles Lyllie*— Visage court met à l'abri de l'envie— Superfluités dans les trois grandes Professions— Le Roi *Latinus* enrôlé pour simple Soldat—*Juif* qui dévore un Jambon— Abbaye de *Westminster*—*Grand Caire*— Délai— (*m*) Dupes du mois d'*Avril*— Sangliers bleus, Lions rouges, Cochons cuirassés— Un Roi avec deux Violons, entre *solus*— Réception dans la Cotterie des Laids—Moyen d'augmenter l'éclat de la Beauté— Généalogie de la bonne & de la mauvaise Plaisanterie— Maîtresse d'Ecole des Perroquets— Visage moitié *Picte* & moitié *Breton*— Que tout Héros d'une Tragédie ne doit pas avoir moins de six pieds— Cotterie de Soupirans—Lettres écrites par des Pots de fleurs, des Chaises à bras, des Personnages de Tapisserie, le Lion, le Tonnerre— La Cloche sonne pour les Marionnettes— Une vieille Femme barbue épouse un jeune Garçon, qui n'a que du poil folet— Le premier habit que je ferai sera doublé de bleu—Fable des Pincettes & du Gril — Teinturiers de Fleurs — La Priere du Soldat— Je n'ai aucun sujet de vous remercier, dit le Pot de Fayence—*Pactole* en bas de soye, avec des grelots d'or—Cannes, Tricots, Baguettes de Tambour—Retraite de la Fille aînée de mon Hôtesse—L'Enseigne du Barbier—Poche du Juste-au-corps de *Guillaume Honeycomb* — La conduite de *César* & la mienne en pareil cas—Poëme fait de Piéces de rapport. — *Nulli gravis est percussus Achilles*—La Femme Presbytérienne — Le Maître qui enseigne à lorgner les Belles.

La lecture de ce papier mit tout le Caffé de bonne humeur; les uns conclurent qu'il étoit écrit par un fou, & les autres par quelqu'un qui vouloit faire des extraits du *Spectateur*. Mais un des Assistans, qui avoit la mine d'un Citoyen fort riche, nous dit, avec bien des signes de tête & des coups d'œil politiques: » Qu'il souhaitoit que ce papier ne renfermât pas » autre chose que ce qu'il sembloit exprimer; que pour lui, il croyoit » que le dromadaire, le gril & l'enseigne du Barbier, emportoient quel- » que chose de plus que la signification naturelle de ces mots, & qu'il seroit » d'avis que le Maître du Caffé le remît au plutôt entre les mains d'un » des Sécrétaires d'Etat. » Il ajouta que le nom de cet Etranger, avec des » grelots d'or autour de ses bras, ne lui plaisoit pas trop. » Là-dessus, un jeune Etudiant d'*Oxford*, qui se trouva par hasard au Caffé avec son oncle, nous découvrit qui étoit ce *Pactole*, & renversa de cette maniere tout le plan de ce digne Citoyen. Pendant que chacun s'amusoit à réfléchir sur ce pauvre Ecrit, je tendis la main au garçon du Caffé, qui descendoit de sa tribune, afin qu'il me le donnât. Je ne l'eus pas plutôt, que cela m'at-

(*m*) Cette expression est fondée sur ce qu'en *Angleterre* on donne des baies le premier d'*Avril*. Voy. ci-après, p. 101.

tira les yeux de toute la compagnie ; mais, après l'avoir parcouru & avoir secoué deux ou trois fois la tête en le lisant, je le tordis en forme de mêche, & je m'en servis pour allumer ma pipe. Mon air tranquille & grave durant tout ce manége, & mon profond silence, excitérent de grands éclats de rire de toutes parts ; mais ravi qu'on ne me soupçonnât pas d'être l'Auteur de cet Ecrit, je m'attachai à ma pipe, & à la lecture du (o) *Postman*, sans prendre plus garde à ce qui se passoit autour de moi.

Mes Lecteurs verront bien que je me suis déja servi de plus de la moitié de ce qui est contenu dans le Mémoire, & que les autres articles, que je n'ai pas touchés, devoient me fournir de quoi les entretenir dans la suite. Mais à cause de ce malheureux accident, je ne leur donnerai que deux Lettres, qui se rapportent aux deux derniers articles. Je ne publierois pas la premiere, si je ne savois qu'il y a bien des maris qui sont exposés à une dépense ruineuse, & qui souffrent beaucoup dans leur domestique, par le zéle indiscret des femmes du caractere de celle qui nous y est dépeinte, & à qui l'on peut appliquer l'Inscription que l'Evêque de *Salisbury* a citée dans ses Voyages, (p) *En faisant trop la pieuse, elle est devenue impie.*

Monsieur,

» Je suis du nombre de ces malheureux qui sont tourmentés par une de » ces Dévotes, si communes parmi les Presbytériens, sur-tout ceux qui » se traitent d'amis. Des Leçons en Théologie le matin, des Prieres à midi, » & des Sermons de préparation le soir, lui enlévent une si bonne partie de » son tems, qu'elle ne sait presque jamais ce que nous aurons à dîner, à » moins que le Prédicateur ne s'y trouve. Le saint homme améne avec lui » une Tribu entiere de gens, qui s'appellent freres & sœurs, quoiqu'ils » ne croyent pas tels ceux qui le sont au pied de la lettre. S'il m'arrive quelquefois de l'avoir seule, c'est un écho perpétuel des Sermons qu'elle a entendus ; elle me décharge de si furieuses volées de textes, de preuves, & » d'applications, que, malgré toute ma lassitude, le soir lorsque je vai me » coucher, le bruit qui m'en reste dans la tête ne me permet de dormir » que vers le matin. Le déplorable état où je me trouve, avec plusieurs de » mes Confréres, est digne de toute votre compassion & d'un promt secours. » Si vous ne me le donnez au plutôt, je risque de me voir réduit à la be» sace par tant de Sermons, de Prieres & d'Exercices publics, à moins » qu'une heureuse mort ne prévienne ce malheur, & que ma femme ne » me tue à force de répétitions. Je suis, &c.

Caractere d'une *Devote* Presbitérienne.

R. G.

La seconde Lettre, qui regarde le Maître Lorgneur, est conçue en ces termes.

Monsieur,

» Je suis un Gentilhomme *Irlandois*, qui a voyagé plusieurs années pour

Projet d'un Maître Lorgneur.

(o) C'est-à-dire, *Postillon*, espéce de Gazette, qui paroît à *Londres* trois fois la semaine.

(p) *Dum nimis pia est, facta est impia.*

» me perfectionner ; & je me suis rendu très-habile dans l'art de donner » des œillades, comme cela se pratique aujourd'hui dans toutes les Nations » polies de l'*Europe*. Avec ce talent & le conseil de mes amis, j'ai résolu » de m'ériger en Maître Lorgneur. J'enseignerai le matin les œillades pour » l'Eglise, & le soir à la Comédie. J'ai aussi un coup d'œil tout nouveau, » d'une légéreté merveilleuse, pour la promenade ; je le montrerai sur » la brune, ou à toute heure du jour dans une chambre obscurcie à dessein. » J'ai un Manuscrit intitulé, *Le parfait Lorgneur*, que je suis prêt à vous » communiquer lorsqu'il vous plaira. Cependant daignez avertir le Public » de la substance de cette Lettre, & vous obligerez beaucoup celui qui » est, *&c.*

C.

XXXV. DISCOURS.

Ride, si sapis.

MART. L. II. Epig. XLI. 1.

Riez, si vous êtes sage.

De la cause du *Rire*, & de ce qui l'excite dans les bons & les petits esprits.



MONSIEUR *Hobbes*, dans son *Discours sur la Nature Humaine*, qui est, si je ne me trompe, le meilleur de tous ses Ouvrages, après avoir fait quelques observations fort curieuses à l'égard du rire, le décrit en ces termes : » La passion, *dit-il*, qui excite à rire, » n'est autre chose qu'une vaine gloire, fondée sur la conception subite de » quelque excellence qui se trouve en nous, par opposition à l'infirmité des » autres, ou à celle que nous avons eue autrefois. Car on rit de ses folies » passées, lorsqu'elles viennent tout d'un coup dans l'esprit, à moins qu'il » n'y ait du deshonneur attaché.

A suivre donc les idées de cet Auteur, lorsqu'un homme rit excessivement, au lieu de dire qu'il est fort gai, nous devrions dire qu'il est bien orgueilleux. En effet, si nous épluchons cette matiere avec soin, il se trouvera de puissantes raisons pour nous engager à être de son avis. Chacun se moque de celui dont le dégré de folie est supérieur au sien. C'étoit autrefois la coutume dans toutes les grandes Maisons d'*Angleterre*, d'y avoir un fou apprivoisé, & ridiculement vêtu, afin que l'héritier de la famille eût occasion de le railler, & de se divertir à ses dépens. C'est pour cela même que les foux sont en vogue dans la plûpart des Cours d'*Allemagne*, où il n'y a pas un seul Prince de grand air, qui n'ait deux ou trois de ces foux dans son équipage, reconnus pour tels, distingués par leurs habits, & qui servent de jouet à tous les autres Courtisans.

Les *Hollandois*, plus célébres pour leur industrie & leur application, que pour l'esprit & la belle humeur, ont, en divers endroits de leurs rues, l'En-

ſeigne du *Badaut*, qui eſt la tête d'un fou, couverte d'un bonnet où il y a des grelots, avec la gueule béante d'une prodigieuſe maniere. C'eſt une des Enſeignes les plus communes d'*Amſterdam*, & qui donne occaſion à divertir le monde.

On voit par-là que chacun ſe moque d'un autre qui eſt au-deſſous de lui à l'égard de l'eſprit, & qu'il triomphe par la ſupériorité de ſon génie, lorſqu'il a de ces objets ridicules devant les yeux. C'eſt ce que Monſieur *Boileau* a très-bien exprimé au commencement de ſa IV. Satyre, où il dit:

D'où vient, cher *Le Vayer*, que l'homme le moins ſage
Croit toujours ſeul avoir la Sageſſe en partage;
Et qu'il n'eſt point de fou, qui, par bonnes raiſons,
Ne loge ſon Voiſin aux Petites-Maiſons?

La remarque de Monſieur *Hobbes* nous donne la raiſon pourquoi les foux, dont nous venons de parler, excitent à rire les perſonnes de mauvais goût. Mais comme les meilleurs eſprits ne ſont pas frappés de ces objets, il ne ſera pas indigne de notre recherche d'examiner les différentes cauſes qui les provoquent à rire.

Il faut obſerver d'abord qu'il y a une eſpece de boufons, dont le commun Peuple de tous les Païs eſt grand admirateur, & qu'il aime tant, *qu'il les mangeroit*, pour me ſervir de l'ancien Proverbe. Je veux parler de ces goguenards qui courent le Païs, & que chaque Nation appelle du nom du plat qu'elle aime le mieux. C'eſt ainſi qu'en *Hollande*, on les nomme des *Harengs pecs*; en *France*, des *Jean potages*; en *Italie*, *Maccaronis*; & dans la *Grande-Bretagne*, des *Jack Puddings*. Ces badins, de quelque mêts qu'ils tirent leur nom, pour exciter leurs Auditeurs à rire, paroiſſent toujours en habit groteſque, & commettent de ſi lourdes fautes à chaque pas qu'ils font, & à chaque mot qu'ils prononcent, que ceux qui les écoutent auroient honte d'y tomber eux-mêmes.

Mais ce petit triomphe de l'eſprit, ſous prétexte de rire, n'eſt plus viſible aucune part que dans la coutume établie chez nous, le premier du mois d'*Avril*, où chacun ſe met en tête de donner le plus de baies qu'il peut. Auſſi rit-on plus ce jour-là qu'en tout autre de l'année, à proportion du plus grand nombre de ſottiſes qu'on y découvre. Un Chapelier de mes voiſins, homme d'un très-petit cerveau, mais qui a grande opinion de lui-même, ſe vante que, depuis dix années conſécutives, il n'a pas eu moins d'une centaine de perſonnes, chaque fois, pour ſes dupes du mois d'*Avril*. Mon Hôteſſe eut une groſſe querelle avec lui, il y a quinze jours ou environ, pour avoir employé tous ſes enfans à des *meſſages borgnes*, comme elle s'exprime. Son fils aîné fut envoyé chez un Cordonnier pour y acheter un demi-ſou de ruban de fil; ſa fille aînée courut un demi-mille pour voir un monſtre; en un mot, tous ces pauvres innocens furent ſes dupes du mois d'*Avril*. Ce n'eſt pas tout, mon Hôteſſe elle-même ne put en échapper, & ce miſé-

rable cancre n'en a fait que rire depuis ce tems-là.

Quoi qu'il en soit, cette sorte de badinage seroit pardonnable, si elle se bornoit à un seul jour de l'année; mais il vient de s'élever une race de gens qui se piquent d'esprit, & qui voudroient avoir tous les jours leurs dupes du mois d'*Avril*. Ce sont des railleurs de profession, qui ne cherchent qu'à faire donner quelqu'un dans le paneau, & qui rient sans cesse des sottises qu'ils inventent eux-mêmes, & qu'ils attribuent ensuite aux autres.

C'est ainsi qu'un homme choisit sa dupe d'un rang plus haut ou plus bas, à proportion de l'esprit qu'il a; ou, pour me servir d'un langage plus philosophique, c'est ainsi que l'orgueil secret du cœur, qui excite à rire, vient de ce qu'un homme se compare à un autre qu'il croit au-dessous de lui; soit qu'il le prenne pour un véritable fou, ou pour un plaisant qui en joue le rôle. Il est très-possible à la vérité, que ceux dont nous nous moquons, soient réellement plus sages que nous; mais s'ils veulent nous divertir, il faut qu'ils deviennent nos inférieurs à cet égard; il n'y a point de milieu.

Je crains que mes idées ne paroissent un peu trop abstraites, si j'avance qu'un homme d'esprit ne nous fait rire, que parce qu'il nous découvre quelque endroit foible ou ridicule dans son caractere, ou dans les personnes qu'il nous représente; & que, si nous rions d'une bête brute, ou même d'une chose inanimée, c'est à cause de quelque action ou de quelque trait qui a un rapport éloigné avec quelqu'une des sottises ou des absurdités qui se trouvent dans les créatures raisonnables.

Mais, sans revenir à ces impertinens bouffons de Théatre, qui peuvent faire rire toute une Assemblée, il y a une espéce d'hommes si propres à divertir les compagnies, qu'on ne sauroit se passer d'eux. Ce sont de bonnes gens, toujours exposés à la raillerie des autres; hommes, femmes, enfans, ennemis & amis, tout le monde les attaque, & ils servent de plastron à qui veut leur porter quelque botte. Avec tout cela, j'en connois plusieurs qui ont de l'esprit & du bon sens, quoique, par quelque étrange bizarrerie de leur mauvais goût, ou quelque défaut corporel, ou des manieres choquantes, ils ayent toujours le malheur de servir de jouet à la compagnie. Il est certain qu'un homme ne sauroit être ainsi en bute à tous les assauts qu'on veut lui livrer, à moins qu'il n'ait beaucoup d'esprit, & qu'il ne soit même agréable par son endroit ridicule. Un stupide ne peut servir de plastron qu'aux gens du commun; mais les personnes distinguées veulent un homme qui leur fasse tête, & qui se remue quand on touche à son foible. Un plastron de cet ordre a souvent les rieurs de son côté, & il tourne en ridicule celui qui l'attaque. (q) Le Chevalier *Jean Falstaff* étoit un héros de cette espéce, & il se dépeint lui-même sous cette idée d'une maniere fort jolie: *Toute sorte de gens*, dit-il, *se font un honneur de me railler. Il n'y a point de cerveau capable d'imaginer plus de choses divertissantes que j'en ai trouvées moi-même, ou qu'on a inventées à mon occasion. Je ne suis pas seulement spirituel en mon particulier, mais la source de l'esprit qui est dans les autres.* C.

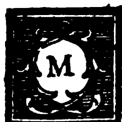
(q) Voyez la note au bas de la pag. 38.

XXXVI. DISCOURS.

——Per multas aditum sibi sæpe figuras
Repperit—— —— ——

OVID. Metam. XIV. 652.

Il se fait jour, & souvent il arrive à son but, par le moyen de toutes les figures dont il se revêt.

Es Correspondans se fâchent, si je ne les avertis de tems en tems que j'ai reçu leurs Lettres. Mais afin qu'ils n'ayent pas sujet de se plaindre, j'en vai publier quelques-unes des plus importantes, qui seront précédées d'une de ma façon, que j'écrivis, il y a quinze jours, à certains Messieurs, qui ont bien voulu me choisir pour Membre honoraire de leur Société.

Au Président & aux Membres de la (r) COTTERIE DES LAIDS.

MESSIEURS,

Réponse du Spectateur à la Cotterie des Laids.

J'ai eu avis de l'honneur que vous m'avez fait, de me recevoir dans votre Société, & je vous en ai d'autant plus d'obligation, que je reconnois mon peu de mérite. C'est pour cela même que je travaillerai toujours à y suppléer par quelque autre endroit, & à vous procurer des Membres mieux qualifiés que moi à tous égards. Je prendrai le coche la semaine prochaine pour vous aller voir, & occuper la place qui m'est destinée dans vos Conférences. Je vous présenterai en même tems pour Candidats, un vieux Damoiseau & une *Picte* moderne. S'ils ne possédent pas à un si haut point tous les dons naturels que notre Société requiert, permettez-moi de vous dire que leur laideur artificielle surpasse de beaucoup tout ce que vous en avez jamais vû. Le Damoiseau a changé de parure tous les jours de sa vie depuis plus de trente ans, & il ne discontinue pas d'ajouter de nouveaux ornemens à sa difformité naturelle. La *Picte* est infiniment plus digne de nous; car depuis qu'elle est arrivée à l'âge de discrétion, elle a renoncé à la beauté, & a pris tous les soins possibles pour acquérir le visage que vous lui verrez, & qui doit la recommander à vos bonnes graces. Je suis,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obligé Serviteur,

LE SPECTATEUR.

(r) Voyez ci-dessus, p. 58.

P. S. Je voudrois bien savoir si vous admettez dans votre Corps des Personnes de qualité.

M. le SPECTATEUR,

Lettre d'une Dame qui souhaite d'être admise dans la *Cotterie des Laids.*

» Pour vous faire voir que, dans notre Sexe, tout vain & foible qu'il est, il » y a des personnes qui ont assez de courage & de vertu pour oser être laides, » & vouloir même qu'on les croie telles, je m'adresse à vous, afin que vous » daigniez employer votre crédit en ma faveur auprès de la *Cotterie des* » *Laids*. J'ai toutes les qualités requises pour entrer dans leur Société; & » s'ils ne veulent pas m'en croire sur ma parole, (quoiqu'une femme soit » bien digne de foi en cette occasion) je suis en état de leur produire de fidé» les témoins, soit qu'on ait égard aux cheveux, au front, aux yeux, aux » joues, ou au menton; à quoi j'ajouterai, qu'il m'est plus aisé de me pan» cher du côté gauche, que du droit. Ainsi je me flatte d'être recevable à » tous égards; pour ce qui est de la bonne humeur, je ferai tête au Président » lui-même. Toute la grace que je demande, en qualité de la premiere » femme qui a recherché d'être admise dans votre Cotterie; c'est d'avoir le » haut bout à table; puisque je ne doute pas d'ailleurs qu'on n'y ait besoin » d'un Ecuyer tranchant, & qu'il n'y a personne au monde qui se puisse ac» quitter de cette fonction d'une maniere plus mal-adroite que moi. Je » vous prie de me dire votre avis là-dessus le plutôt qu'il vous sera possible. » Du reste, souvenez-vous de joindre à mes traits la longueur de mon visa» ge, qui est d'une bonne demi-aune. Si je pouvois inventer un nom assez » expressif pour marquer toute ma laideur, je l'adopterois avec plaisir; mais, » à mon grand regret, le nom que je porte est la seule beauté discordante » qu'il y ait en moi. Je vous prie donc d'en fabriquer un pour moi, qui dé» signe tout ce qu'il peut y avoir de plus laid au monde. Mais soit que vous » le tiriez du *Latin*, ou de toute autre Langue, n'oubliez pas de faire précé» der que je suis, du fond du cœur,

MONSIEUR,

Votre épouvantable Admiratrice & Servante,

HECATISSA.

M. le SPECTATEUR,

Lettre d'un vieux Damoiseau gouteux.

» Après avoir lû votre *Discours* sur l'affectation, & m'être examiné là» dessus, je croyois avoir si bien développé tous les foibles de mon cœur, » que je n'y retomberois plus à l'avenir. Mais hélas! je trouve, à mon grand » regret, qu'il me reste encore bien des folies, dont la source m'est incon» nue. Je suis déja vieux, & fort incommodé de la goute; mais animé tou» jours de la sotte vanité de vouloir plaire aux belles, je n'ai pas plutôt un moment

» moment de relâche, que je monte sur mes ergots, avec des souliers bien » cirés & à talon haut. Deux jours après une rude attaque de goute, je fus » prié en Ville chez un de mes amis, où je crus qu'il y auroit compagnie de » Dames; &, par un effet de ma politesse ordinaire, je m'estropiai pour les » aller voir. La magnificence de la table, la bonne compagnie, & la ré- » ception obligeante, ne servoient qu'à rendre ma douleur plus aigue. Un » Gentilhomme de la maison, qui s'apperçut de mon état, n'eut pas plutôt » bu la santé de la Reine, qu'il vint me déchausser lui-même en présence de » tout le monde, & me donner une paire de ses vieux souliers. Pour moi, » qui ne suis qu'un vrai fat, je souffris cette opération, devant de belles » Dames, avec la même répugnance qu'elles ont à admettre le secours des » hommes à la derniere extrémité. Quoi qu'il en soit, l'aise qui m'en revint, » fit que je pardonnai l'incivilité grossiere d'un pareil service, qui délivra » sur le champ mon corps de la gêne, & qui guérira à l'avenir mon esprit » d'une énorme folie. J'ai tant de reconnoissance pour l'auteur de cette » bonne œuvre, que je me sers de votre voie pour l'en remercier en public. » Je suis, *&c.*

Monsieur,

Lettre sur une bande de Comédiens de campagne.

« Nous recevons (*s*) ici vos *Discours*, le matin même qu'ils paroissent à » *Londres*, & nous nous sommes bien divertis à la lecture de celui où vous » déclamez contre les faux ornemens de ceux qui représentent les Héros » dans une Tragédie. Votre spéculation là-dessus ne pouvoit jamais venir » plus à propos, puisque nous avons actuellement une troupe de Comé- » diens, qui ne sçauroient choquer par la magnificence ridicule des habits. » Ils sont si éloignés de ce faux éclat, que leur Théatre n'est qu'un simple » chariot, suivant sa premiere origine. *Alexandre le Grand* fut représenté » l'autre jour par un Acteur qui portoit une cravate de papier. Le lende- » main nous eûmes le Comte d'*Essex*, qui ne sembloit touché que de sa mi- » sere. Le même jour, (*t*) Mylord *Foppington* ne put nous donner des » marques de sa galanterie, qu'en mettant une paire de bas de différentes » couleurs. En un mot, quoiqu'ils ayent eu, plusieurs jours de suite, une » grange pleine de monde, ils sont si misérables, qu'à moins de leur envoyer » les ornemens que vous voudriez bannir de votre Comédie, leurs Héros » ressembleront toujours à des mendians, & leurs Héroïnes à des Bohémien- » nes. Nous n'avons eu qu'un seul rôle qui ait été bien joué & en habit » décent; je veux dire celui du Juge (*u*) *Clodpate*. La représentation fut si » bonne, que Monsieur le Juge *Overdo* s'en choqua, & qu'il leur dit, au

(*s*) Cette Lettre est écrite d'*Epping*, ville de la Province d'*Essex*.

(*t*) C'est un des Personnages d'une Comédie de M. *Cibber*, intitulée *The careless Husband*, ou *Le Mari négligent* & peu soigneux. D'ailleurs le mot de *Foppington* est tiré d'un autre qui signifie un *fat*, un *badin*, qui ne s'amuse qu'à la bagatelle & à la parure.

(*u*) Ce mot *Anglois* signifie *tête dure*, ou esprit lourd & pesant.

» milieu de toute l'Assemblée, (comme *Dom Quixotte* à la farce des Marionettes) que s'ils vouloient exciter la compassion, ce devoit être en » leurs propres personnes, & non pas sous l'idée des Princes ou des Rois » malheureux. Il ajouta que s'ils étoient si habiles à émouvoir les cœurs, » ils devoient le faire au bout des Ponts, & à l'entrée des Eglises, leur poste » naturel en qualité de mendians. C'est à quoi ils peuvent s'attendre, puisque non contens de représenter les anciens guerriers, & tous les étourdis » de la trempe d'*Alexandre*, ils ont eu la hardiesse de se moquer d'un Juge. » Je suis, &c.

R.

XXXVII. DISCOURS.

Numquam aliud Natura, aliud Sapientia dixit.

Juv. Sat. XIV. 321.

La Nature & la Sagesse nous dictent toujours même chose.

Observations faites à *Londres* par quatre Rois *Indiens*.



GRAND Admirateur de tout ce qui est nouveau ou extraordinaire, lorsque les quatre Rois *Indiens* étoient ici, il y a environ une année, je me joignois souvent à la populace qui couroit après eux, & je les suivois des jours entiers. Depuis leur départ, j'ai employé un de mes amis, pour s'informer exactement du Tapissier chez qui ils logeoient, de leur vie & mœurs, & des observations qu'ils ont faites sur le Païs; car je voudrois avoir une juste idée de ces Etrangers, & savoir ce qu'ils pensent de nous.

Le Tapissier, pour contenter la curiosité de mon ami, lui remit, il y a quelque tems, un paquet de papiers, qu'il l'assura être écrits de la main du Roi *Sa Ga Yean Qua Rash Tow*, & qu'il compte avoir été laissés par mégarde. J'en ai vû la traduction, & j'avoue qu'il s'y trouve des remarques bien singulieres, que cette petite fraternité de Rois fit durant son séjour dans l'Isle de la *Grande-Bretagne*. J'en donnerai ici quelques-unes pour servir d'essai, peut-être que j'en publierai davantage une autre fois. Quoi qu'il en soit, on y lit les articles suivans, & il n'y a nul doute que la description de l'édifice ne regarde l'Eglise de *Saint Paul*.

» Sur le terrain le plus haut de la Ville, se voit un prodigieux bâtiment, » assez vaste pour contenir toute la Nation dont je suis Roi. Notre bon Frere » *E Tow O Koam*, Roi des Riviéres, s'imagine qu'il a été fait par les mains » de ce grand Dieu auquel il est consacré. Les Rois de *Granajah* & des *six* » *Nations* pensent qu'il fut créé avec la Terre, & produit le même jour que » le Soleil & la Lune. Pour moi, après tout ce que mes recherches les » plus exactes m'en ont pu découvrir, je suis disposé à croire que cette lourde » masse a été réduite à la forme où nous la voyons, par un nombre infini

» d'outils & d'instrumens qu'on a dans ce Païs. Il y a grande apparence que » ce n'étoit d'abord qu'un affreux rocher qui s'élevoit sur le haut de la mon- » tagne, & que les naturels du Païs, après l'avoir taillé dans une espece de » figure assez réguliere, avoient percé & creusé avec des peines & des soins » incroyables, jusqu'à ce qu'ils y eussent formé toutes ces belles voûtes & ces » merveilleuses cavernes que l'on y voit aujourd'hui. Dès qu'ils eurent ainsi » façonné l'intérieur avec beaucoup d'art, on y employa sans doute une » infinité de mains pour en racler le dehors, qui est aussi uni que la sur- » face des petits cailloux de nos rivieres, & où s'élevent divers pilastres, » comme autant de troncs d'arbre, environnés au sommet de guirlandes de » feuilles. Il est assez probable que lorsqu'ils entreprirent cet Ouvrage, il » y a déja plusieurs centaines d'années, ils avoient quelque espece de culte » Religieux; puisqu'il porte le nom de Temple, qu'il étoit destiné aux exer- » cices de piété, s'il en faut croire la tradition, & que le septiéme jour de la » semaine est consacré au Service de leur Dieu. Cependant, je fus un de » ces mêmes jours dans un de leurs Temples, & je n'y vis paroître aucune » marque d'une dévotion sincére. Il est vrai qu'il y avoit un homme vêtu de » noir, qui étoit monté plus haut que les autres, & qui sembloit réciter » quelque chose avec beaucoup de véhémence; mais ceux qui étoient des- » sous, au lieu de rendre leur culte à la Divinité qu'on y adore, s'amusoient » la plûpart à se saluer les uns les autres, & il y en avoit bon nombre qui » dormoient profondément.

» La Reine du Païs nomma deux hommes pour avoir soin de nous, & » nous accompagner par-tout où nous voudrions. Ils entendoient assez notre » Langue, pour s'exprimer sur certaines choses; de sorte que nous nous » apperçûmes bien-tôt qu'ils étoient grands ennemis entre eux, & qu'ils ne » s'accordoient pas toujours dans les rapports qu'ils nous faisoient. Nous » remarquâmes aussi, par les discours de l'un de ces Messieurs, que cette » Isle étoit cruellement infestée d'une espéce d'animaux monstrueux, sous la » figure humaine, qu'on appelle *Whigs*; & il nous disoit même souvent, » qu'il espéroit que nous n'en trouverions aucun en chemin, puisque si ce » malheur nous arrivoit, ils pourroient bien nous casser la tête à cause que » nous étions Rois.

» L'autre Interpréte nous parloit beaucoup d'une espéce d'animal, nommé » *Tory*, qui étoit aussi farouche que le *Whig*, & qui nous insulteroit avec » la même audace, parce que nous étions Etrangers. Il semble que ces deux » animaux ayent une si grande antipathie l'un pour l'autre, qu'ils se battent » toutes les fois qu'ils se rencontrent, à peu près comme l'éléphant & » le rhinocéros. Mais nous n'en vîmes ni de l'une ni de l'autre espéce; de » sorte que nos guides pourroient bien nous avoir débité des fictions, & » nous avoir entretenus de monstres qui ne se trouvent pas dans leur Païs.

» Quoi qu'il en soit, incapables d'entendre tout ce que nos Interprétes nous » disoient, nous en remarquions ici un mot, & là un autre; & lorsque » nous étions ensuite en notre particulier, nous rappellions le tout du mieux » qu'il nous étoit possible, & c'est-là tout ce que nous en avons pu recueil-

» lir. Du reste, les naturels du Païs sont fort adroits dans tous les Arts Mé-
» chaniques ; mais avec cela si paresseux, que nous appercevons souvent de
» jeunes hommes légers & robustes employer deux porteurs à gages pour les
» promener à travers les rues dans de petites chambres couvertes. Ils se
» mettent aussi d'une maniere tout-à-fait barbare ; puisqu'ils sont presque sur
» le point de s'étrangler avec leurs cravates, & qu'ils s'enveloppent le corps
» de tant de ligatures, que cela seul peut causer la plûpart des maladies qui
» régnent ici, & qu'on ne connoît pas chez nous. Au lieu de ces belles
» plumes qui nous ornent la tête, ils se couvrent d'un tas énorme de che-
» veux empruntés, qui leur pendent jusqu'à la ceinture, & avec lesquels
» ils marchent dans les rues d'un air triomphant, ni plus ni moins que
» s'ils étoient de leur propre cru.

» Nous fûmes invités à un de leurs divertissemens publics, où nous espé-
» rions que les grands Seigneurs du Païs s'exerceroient à poursuivre un cerf
» ou à jetter une barre, & que nous verrions par-là qui étoient les plus
» adroits ou les plus forts d'entre eux ; mais, au lieu de nous mener en platte
» campagne, on nous conduisit dans une grande chambre illuminée d'un
» nombre infini de chandelles, où quantité de ces paresseux demeurerent
» assis plus de trois heures, pour voir les actions & les grimaces de quelques
» autres qui étoient payés pour les divertir.

» A l'égard des femmes du Païs, hors d'état de causer avec elles, nous
» ne pûmes les observer que de loin. Elles ont, à ce qu'on dit, de très-
» belles & longues chevelures ; mais au lieu que les hommes font parade de
» celle qu'ils empruntent, les femmes nouent leurs cheveux derriere la
» tête, & les couvrent, afin qu'ils ne soient pas exposés à la vûe du monde.
» Elles ressemblent à des Anges, & seroient plus belles que le Soleil, si
» elles n'avoient sur le visage de petites taches noires, qui forment quel-
» quefois des figures assez grotesques. J'ai remarqué d'ailleurs que ces
» petites excrescences s'évanouissent bientôt ; mais il arrive souvent qu'elles
» passent d'un endroit à l'autre, en sorte que j'ai vû l'après-midi, sur le
» front la même tache, qui étoit le matin sous la lévre inférieure.

L'Auteur *Indien* parle ensuite de l'embarras des jupes & des culottes, & fait diverses remarques curieuses, que je garderai pour une autre occasion. Cependant, je ne saurois finir ce *Discours* sans avertir le Public, qu'entre toutes ces observations il y en a quelques-unes de raisonnables. Il faut avouer aussi que nous sommes tous coupables en quelque sorte de la même petitesse d'esprit qui paroît dans ce Journal *Indien*, lorsque nous nous imaginons que les parures, les coutumes & les manieres des autres Païs sont extravagantes & ridicules, si elles ne s'accordent pas avec celles du nôtre.

C.



XXXVIII. DISCOURS.

Torquet ab obscœnis jam nunc sermonibus aurem.
HOR. Lib. II. Ep. I. 127.

C'est lui qui écarte d'eux, dès ce premier âge, tout discours qui pourroit salir leurs oreilles.

M. le SPECTATEUR,

» JE suis d'un rang & d'une tournure, sans parler de mon bien, qui me rendent aussi remarquable qu'aucune autre jeune Dame de la Ville. Il est en mon pouvoir de jouir de toutes les vanités du siécle; mais, par les soins qu'on a pris de mon éducation, j'ai de l'aversion pour ces airs effrontés & ces manieres libres qu'on voit dans tous les lieux & dans tous les rendez-vous publics. Il me semble qu'une des plus grandes sources de ce mal, vient du style & du libertinage de nos Comédies. Je me trouvai hier au soir à celle qui a pour titre, (x) *Les Funérailles*, où un Amant a le front de s'écrier, en parlant de sa Maîtresse: *Oh, cette charmante Henriette! Que ne puis-je la tenir entre mes bras, & la voir succomber à la fin, après avoir fait quelque résistance!* Un trait de cette nature ne devroit jamais s'offrir à l'imagination d'un Auditoire chaste & de mœurs réglées. Je vous prie de me dire votre avis là-dessus, & d'examiner, en qualité de *Spectateur*, ou de *Socrate moderne*, le style de nos Poëtes comiques, à l'égard de la chasteté & de la modestie. Je suis, &c.

Sur le style & les manieres trop libres du Théatre *Anglois*.

La plainte de cette jeune Dame est si juste, que l'endroit qui l'a choquée est assez grossier pour avoir déplu à des personnes qui ne sauroient prétendre à sa délicatesse ni à sa modestie. Mais il y auroit bien des choses à dire pour la défense des Auteurs. Si l'on considéroit la difficulté qu'il y a à soutenir un Dialogue vif & animé durant cinq Actes de suite, on permettroit à un Ecrivain, qui a épuisé tout son feu, d'avoir recours à quelque petite gaillardise, puisqu'il ne sauroit plaire autrement. J'ose assurer, de la part de tous les Poëtes en général, qu'il n'y en a pas un seul qui ait écrit des saletés, que parce qu'il étoit à bout de son invention. Lorsqu'un Auteur ne peut plus rien fournir qui le mette au-dessus du gros de son Auditoire, il faut qu'il en vienne à ce qu'il a de commun avec eux, & qu'il flatte quelque appétit sensuel. C'est à ce défaut que nous devons attribuer l'écart dont il s'agit, avec tous les autres de la même espéce qui se trouvent dans nos Comédies & qui passent d'ordinaire sous le titre d'expressions un peu libres.

(x) Ou, *le Deuil à la Mode*, écrite par M. *Rich-Steele*, fait Chevalier par le Roi *George*, peu après son Avénement à la Couronne.

La plûpart des Auteurs qui ont réussi dans les Piéces de Théatre, ont mis cet expédient en usage, pour suppléer au défaut d'esprit; quoique je ne connoisse que le poli Chevalier *George Etherege*, qui ait écrit à dessein une Comédie fondée sur le désir que nous avons de multiplier notre espéce; si j'entends du moins ce que la Dame souhaite, dans la Comédie intitulée, *Elle le voudroit bien si elle le pouvoit*. D'autres Poëtes ont insinué, par-ci par-là, que c'est toujours le but, malgré tous les déguisemens & toutes les ruses dont une femme sait cacher son jeu; mais il n'y a que ce Chevalier, qui, sans garder aucunes mesures, ait tourné l'imagination de ses Auditeurs sur cet unique objet, depuis le commencement jusqu'à la fin de la Piéce. Du reste, elle est toujours bien reçue, soit que toutes les femmes qui la voyent représenter le voulussent, si elles pouvoient, ou que les innocentes y aillent pour conjecturer ce que signifient ces mots, *Elle le voudroit bien si elle le pouvoit*.

Un discours languissant, où il n'y a ni rime ni raison, est soutenu par une posture lascive; & lorsqu'il est trop bas pour être relevé par ce moyen, l'insipidité en est assaisonnée par des équivoques. Les Ecrivains qui n'ont pas de génie, ne manquent jamais d'employer ce petit corps de réserve, pour exciter à rire, ou obtenir un applaudissement. Une Danseuse, pourvû que ses jupes ne soient pas trop longues, est aussi d'un grand secours à une misérable Piéce. Lorsqu'un Poëte se relâche, & qu'il manque d'expressions vives, une jolie Comédienne se donne des mouvemens lascifs: ce qui produit un aussi bon effet pour l'Auteur. Les Poëtes sans vivacité en agissent avec leurs Auditeurs, à peu près comme de sots Parasites en usent envers leurs Patrons: quand ils ne peuvent plus les divertir par des traits d'esprit ou par un enjoûment agréable, ils les repaissent de quelque basse flatterie qui s'accorde avec leur humeur, quoiqu'ils la désapprouvent dans le fond. *Apicius* goûte un plaisir extrême, dès que vous l'entretenez d'un repas où il y avoit des mets exquis; & *Clodius* est tout en feu, lorsque vous lui décrivez une beauté impudique. Cependant il n'y a pas de meilleurs Juges de la délicatesse & des agrémens de la conversation, si vous ne touchez point aux deux foibles qui les dominent. Mais, comme je l'ai déja insinué, il est plus facile de parler à l'homme, qu'à l'homme de bon sens.

Il est digne de remarque, que les Auteurs qui ont le moins de savoir, sont les plus experts dans les discours trop libres. Les femmes qui se mêlent de Poësie ont fait merveilles en ce genre, & nous sommes redevables à celle qui nous a donné *Ibrahim*, d'avoir inventé une Scène, dans laquelle l'Empereur jette son mouchoir à sa Maîtresse, & l'engage à le suivre dans l'endroit le plus reculé du Serrail. Il faut avouer que Sa Majesté *Turque* se retire de bonne grace, mais il me semble que ceux qui l'attendent dehors font une sotte figure. Cette ingénieuse Personne a rafiné, dans cette Piéce fort indécente, sur une autre Demoiselle, qui nous a donné le *Corsaire*, où un Gentilhomme Campagnard se deshabille jusqu'à ses caleçons de toile de *Hollande*. Du moins *Blunt* est frustré de son attente, mais on devine bien que l'Empereur acheve l'avanture. La plaisanterie de se dépouiller presque

tout nud, a été pratiquée depuis avec beaucoup de succès, là où elle auroit dû commencer, je veux dire à (*y*) la Foire de *Saint Barthelemy*.

Il ne faut pas oublier ici que le *Corsaire* est envoyé, plus d'une fois, dans chaque Acte, si je ne me trompe, pour s'acquitter du même message. Cela n'est pas tout-à-fait opposé à la nature. Puisque les hommes se dépeignent eux-mêmes, à ce qu'on dit, dans le caractere qu'ils nous donnent des autres, n'est-il pas juste que les femmes qui se mêlent d'écrire, ayent la même liberté ? Ainsi, comme l'esprit mâle donne une riche héritiere à son Héros à la fin de la Comédie, l'esprit femelle donne un bon galant à son Héroïne. Mais il n'y a presque pas une seule Piéce, dont le Héros, ou le Cavalier du bel air, ne sorte du Théatre pour un pareil dessein, & ne laisse les Auditeurs occupés à réfléchir sur l'honnête emploi qu'il leur donne, ou sur tout ce qu'il leur plaît. En un mot, tout homme qui fréquente les Comédies, ne pourroit qu'avoir une haute idée de sa personne, s'il se rappelloit combien de fois il y a servi à garder, pour ainsi dire, les manteaux de tyrans ravisseurs, ou d'heureux scélérats. Lorsque les Acteurs s'esquivent pour cette bonne occasion, le Parterre ne manque pas d'examiner la contenance des Dames, pour voir quel goût elles trouvent à ce qui se passe ; & il y a toujours quelques débauchés étourdis, grands physionomistes, qui prétendent le découvrir à leur mine. Quoi qu'il en soit, certaines Dames ne vont jamais à la Comédie à cause de ces sortes d'impertinences ; & d'autres n'y manquent point la premiere fois qu'on joue une Piéce, afin de ne retourner plus à la même, s'il y a trop de choses libres.

Si les gens d'esprit qui se mêlent d'écrire pour le Théatre, au lieu de chercher à divertir de cette maniere lâche & indigne, vouloient tourner leurs efforts à exciter ces bons mouvemens naturels qui sont dans les Auditeurs, quoiqu'étouffés par le vice & par la débauche, non seulement ils nous plairoient, mais ils nous traiteroient en amis, & nous leur en aurions une obligation éternelle. Qu'est-ce qui empêcheroit un Poëte de se signaler, en donnant un nouveau tour à la Comédie ? Est-ce, par exemple, que ce Galant, qu'on nous représente aujourd'hui comme le centre de la politesse & du bel air, quoiqu'il deshonore le lit de son voisin & de son ami, & qu'il couche avec la moitié des femmes qui paroissent sur la Scène ; est-ce, dis-je, qu'il ne divertiroit pas aussi-bien les Auditeurs, si, au lieu d'obtenir à la fin celle de toutes qui a le plus de mérite, il étoit reconnu pour un perfide, & traité avec le dernier mépris ? Il n'y a presque personne qui ait plus d'un vice dominant à la fois ; de sorte que tous les cœurs sont accessibles par quelque endroit, & qu'on pourroit leur inspirer des sentimens nobles & généreux, si les Poëtes vouloient s'y appliquer avec toute la candeur qui sied à leur caractere.

En effet, où est l'homme qui aime sa bouteille ou sa Maîtresse au point de n'avoir aucun goût pour le mérite bien touché d'une personne illustre, qui

(*y*) Elle se tient à *Londres* dans la Place qu'on appelle *Smithfield*, où les Charlatans jouent des Farces sur les Théâtres qu'ils y dressent.

n'est esclave ni de l'une ni de l'autre de ces passions ? Un homme qui est sobre, généreux, vaillant, chaste, fidéle & vertueux, peut avoir en même tems de l'esprit, de la gayeté, de la politesse, & des manieres civiles & agréables. Pendant qu'il met ces dernieres qualités en usage, il peut trouver cent occasions pour faire voir qu'il posséde les autres. C'est ainsi que le portrait bien caractérisé d'un honnête homme frapperoit le cœur de celui qui a du bon sens & qui est plongé dans la débauche. Revenu à lui-même, il avoueroit ses fautes passées, & seroit convaincu que la santé du corps, jointe à la pureté du cœur, est le véritable moyen de jouir de la vie. Toutes les personnes de bon goût traiteroient un homme d'esprit, qui tourneroit son ambition de ce côté-là, d'ami & de bienfaicteur de sa patrie ; mais je ne sai quel nom elles donneroient à celui qui employe ses talens d'une maniere indigne & contraire à la bienséance.

R.

XXXIX. DISCOURS.

Omnes ut tecum meritis pro talibus annos
Exigat, & pulchrâ faciat te prole parentem.
VIRG. Æneïd. L. I. 76, 77.

Je souhaite, en reconnoissance de tous les bienfaits dont vous m'avez comblé, que cette Dame passe le reste de ses jours avec vous, & qu'elle vous donne de beaux enfans.



UN Correspondant spirituel ressemble à une femme opiniâtre & violente, qui veut toujours avoir le dernier. Je ne croyois pas avec tout cela que (z) ma derniere Lettre aux Membres de la *Société difforme* m'attirât une réponse, puis sur-tout que je leur avois promis de les aller voir au plutôt ; mais ils ont tant de vénération pour moi, qu'ils n'ont pas voulu manquer à ce devoir. Quoi qu'il en soit, à l'égard du mariage qu'ils me proposent avec l'incomparable *Hecatissa*, j'y consentirois de bon cœur, si je ne craignois que toute la Société ne voulût faire connoissance avec elle. Et qui pourroit s'assurer de garder longtems le cœur d'une femme, exposée à de si grandes tentations, au milieu d'une troupe de si terribles objets ? J'en suis même d'autant plus allarmé, qu'elle paroît avoir du foible pour les hommes de leur tournure.

Malgré tout cela, j'ai dessein de lui donner mon cœur, & je n'en aurai pas plus mauvaise opinion, quoiqu'un de ces esprits satyriques ait écrit une

(z) Voyez page 103.

Epigramme

Epigramme contre elle, sans avertir qu'il l'a pillée de *Martial* (a). En voici la traduction :

A te toucher tu plais, à t'oüir tu nous charmes,
On ne peut que t'aimer quand on ne te voit pas;
Mais dès que tu parois, aussitôt tu nous armes
Contre l'enchantement de l'un & l'autre appas.

Venons à la Réponse de mes illustres Associés; elle est conçue en ces termes :

MONSIEUR,

Réponse de la Coterie des Laids au *Spectateur*.

» Nous avons reçu la Lettre dont vous nous avez honorés, comme une » marque signalée de votre bienveillance & de votre amitié fraternelle. » Nous serons tous charmés de voir votre visage racourci à *Oxford*; & puis- » que la sagesse de nos Réglemens a été immortalisée dans vos *Discours*, & » qu'il ne tiendra pas à vous que nos difformités personnelles ne passent jus- » qu'à la postérité la plus éloignée, nous croyons que la reconnoissance » nous oblige à recevoir, avec un profond respect, toutes les personnes » que vous jugerez à propos de nous recommander, de tems en tems, » pour leur mérite extraordinaire. A l'égard de la Demoiselle *Picte*, nous » lui avons déja préparé un fauteuil au haut bout de notre table; nous ne » doutons pas que son aspect affreux n'en releve bien l'éclat, & qu'elle » n'y soit mieux placée dans toute sa laideur naturelle, qu'avec tous les traits » superficiels du pinceau, qui, comme vous l'avez fort judicieusement re- » marqué, s'évanouissent au moindre soufle. Il est certain que le plus inno- » cent adorateur de ces reliques en peut défigurer la châsse, en les saluant, » y graver ses baisers embaumés, & dévorer les tendres lévres de sa maî- » tresse, pour me servir des métaphores de nos Poëtes, prises au pié de la » lettre : en un mot, les seuls visages des *Pictes* à l'épreuve du mauvais » tems, doivent être de la teinture du Docteur *Escarboucle*, quoique l'enlu- » minure du sien lui coûte fort cher; mais il se vante aussi avec le fameux » *Zeuxis*, (b) *de peindre pour l'éternité*; & il dit souvent aux belles, que si » elles ont envie de se faire un teint capable de résister aux baisers, elles » doivent renoncer au fard & s'adonner au bon vin : médecine qui est heu- » reusement pratiquée de nos jours; car après en avoir usé quelque tems, » elle donne de l'embonpoint, un air vif & un teint de rose. Mais pour » revenir à notre Candidat femelle, qui, à ce que que j'apprens, est re-

(a) Tacta places, audita places; si non videare,
Tota places : neutro, si videare, places.
L. VIII. Ep. C

(b) *In æternitatem pingo.*

» venue à elle-même, & ne veut plus se parer de couleur empruntée, puisqu'elle est la premiere de son sexe qui nous a fait un si grand honneur, je » vous cautionne qu'elle sera bientôt célébrée, en prose & en vers, comme » la plus difforme de toutes les Dames, & qu'il ne lui manquera jamais » ici d'admirateurs aussi effroyables qu'elle. Du reste, son long visage me » fait soupçonner qu'elle porte ses vûes plus loin que vous ne croyez, & » qu'elle s'accommoderoit peut-être mieux du *Spectateur* pour son amant, » que d'aucun de ses Confreres, ou de toute autre personne au monde. » Si cela est, je ne puis qu'approuver son choix, & je serois fort aise, s'il » étoit en mon pouvoir, d'établir une bonne correspondance entre deux » visages si opposés, comme l'unique moyen qu'il y auroit de redresser l'air » de famille, de l'un & de l'autre côté. D'ailleurs, vous savez qu'elle a » une grande volubilité de langue; ainsi vous ne devez pas craindre que » votre premier enfant soit muet, ce que vous auriez quelque sujet d'appré- » hender sans cela. Je ne vois pas non plus, s'il m'est permis de vous dire ma » pensée, qu'il y ait en ceci rien de choquant pour vous; car quoi que » son visage n'ait pas la fraîcheur d'une pomme de *S. Jean*, elle peut » raisonner à peu près comme un de mes amis, qui à l'âge de soixante-cinq » ans, épousa un jeune tendron de quinze, & qui m'a dit plusieurs fois, que, » tout vieux qu'il paroissoit lorsqu'il se maria, lui & son épouse n'avoient » ensemble que quatre-vingts ans. Mademoiselle *Hecatissa* ne pourroit- » elle pas avancer tout de même, que malgré la longueur de son visage, » après avoir épousé M. le *Spectateur*, il ne leur en restera qu'une demi- » aune à eux deux; ce qui est la juste proportion ovale entre un mari & sa » femme, à ce que M. (c) *Chin*, Docteur en Droit, & mon illustre prédéces- » seur, a toujours soutenu. Mais comme ceci peut être nouveau pour vous » qui n'avez rien attendu jusqu'ici de la faveur des Dames, je vous don- » nerai le tems qu'il vous plaira pour vous déterminer là-dessus, dans l'es- » pérance que vos pensées s'accorderont à la fin avec les miennes; ce qui » seroit beaucoup d'honneur à celui qui est, *&c.*

HUGUES (*d*) GOBLIN, Président.

La Lettre suivante ne contient pas grand'chose, mais je ne puis me résoudre à la supprimer, parce qu'elle est écrite à mon honneur & gloire.

MONSIEUR,

Lettre sur un endroit du XXXV. *Discours.*

» Vous avez proposé, dans un de vos derniers *Discours*, l'hypothèse de » M. *Hobbes*, pour expliquer l'étrange phénomène du rire. S'il n'y avoit que » cet Auteur qui l'eût débitée, personne n'y auroit pris garde; mais l'appro- » bation que vous y donnez, la rend estimable. Quoi qu'il en soit, voici

(*c*) Ce mot signifie le *menton*.
(*d*) Ce mot signifie un *spectre*.

» un cas fort embrouillé, qui en résulte. A la lecture de ce même *Discours*, » certaines gens, avec qui je me trouvai, en rirent de tout leur cœur; & » je vous avoue qu'il auroit fallu être du dernier flegme, pour avoir pu s'en » abstenir. Je vous prie donc de me dire comment vous pouvez justifier » votre hypothèse à cet égard. Je suis, *&c.*

Q. R.

MONSIEUR,

Pour répondre en peu de mots à votre Lettre, je vous prie de rappeller vos idées, & vous trouverez, que, lorsque vous m'avez fait l'honneur de vous égayer à la lecture de mon *Discours*, vous avez ri du véritable fou, qui sert de jouet aux Princes d'*Allemagne*; du badaut, du boufon, du chapelier, du goguenard qui se pique de faire donner les autres dans le panneau; du plastron qui est en bute aux railleries de tout le monde, & non pas de celui qui est, *&c.*

LE SPECTATEUR.

R.

XL. DISCOURS.

—— Quandoque bonus dormitat Homerus.

HOR. A. P. V. v. 356.

Homere, cet excellent Poëte, s'endort quelquefois.



'AI reçu depuis peu tant de Lettres de mes Correspondans, que je ne saurois manquer d'en publier ici quelques-unes, pour leur satisfaction & la mienne, sans me piquer néanmoins de les joindre ensemble par des transitions recherchées.

M. le SPECTATEUR,

Lettre sur les moyens de perfectionner le *beau Sexe.*

» Je suis ravi de pouvoir vous apprendre, que vos efforts pour orner le sexe, » qui fait la plus belle partie des créatures visibles, sont très-bien reçus, & » qu'ils ne manqueront pas de succès, suivant toutes les apparences. Le » triomphe de *Lætitia* sur *Daphné* a servi de matiére à la conversation dans » les cercles de plusieurs Dames, aux heures qu'elles boivent le thé. Je m'y » suis trouvé moi-même, & j'ai pris garde qu'elles se faisoient un grand » plaisir de voir que vous les traitez en personnes raisonnables, & que » vous tâchez de bannir la coutume *Mahométane*, qui n'a que trop pré- » valu dans cette Isle, d'en agir avec leur sexe, comme s'il n'avoit point » d'ame. La justice qui leur est dûe, m'engage à dire, que pour finir ces

» aimables chefs-d'œuvres de la nature humaine, il semble ne manquer
» autre chose qu'à tourner leur ambition vers des objets propres, & leur
» faire sentir en quoi consiste leur véritable mérite. *Epictete* (e), ce sage &
» vertueux Philosophe, malgré son peu de galanterie, paroît les avoir esti-
» mées leur juste prix, aussi-bien que le poli M. de *S. Evremond*, & a tou-
» ché fort heureusement cet article. *Lorsque les jeunes filles*, dit-il, *arrivent*
» *à un certain âge, on leur donne le titre de* flatteur de maîtresses, *& on leur*
» *persuade que leur unique soin doit se borner à plaire aux hommes. Là-dessus,*
» *elles commencent à s'ajuster, & font dépendre toutes leurs espérances de l'or-*
» *nement de leurs personnes. Ainsi nous devons*, continue-t-il, *ne rien oublier*
» *pour les convaincre, que toutes les civilités qu'on leur fait, ne regardent que*
» *le vrai mérite, la vertu, la modestie & la discrétion.*

» Mais pour me servir de cette idée, & rendre les soins que vous prenez
» de perfectionner le beau-sexe plus efficaces, je voudrois proposer une nou-
» velle méthode, qui agiroit par la même vertu qu'on attribue à la poudre
» de sympathie; c'est-à-dire, que pour embellir la maîtresse, il faudroit don-
» ner une meilleure éducation à l'amant, & apprendre aux hommes à ne se
» laisser plus éblouir par de faux charmes, & par une beauté superficielle.
» Je ne doute pas que si notre sexe savoit toujours bien placer son estime,
» l'autre sexe ne prît de plus justes mesures pour la mériter. Car de même
» qu'un homme, qui est amoureux d'une fille spirituelle & vertueuse, en
» devient plus poli & plus sage; ainsi de l'autre côté, une fille, qui se rend
» aimable à un homme d'esprit & d'une probité distinguée, s'acquiert un
» nouveau degré de mérite & de perfection. Je conclus de tout ceci, que le
» moyen de rendre les femmes plus agréables, est de rendre les hommes plus
» vertueux. Je suis, &c.

R. B.

MONSIEUR,

Lettre sur le commerce des Dames & des Messieurs.

» J'ai lû, avec quelque espece de chagrin, celui de vos (f) *Discours*, où
» vous semblez craindre que si la paix vient à se faire, notre Isle sera
» inondée d'une flotte de rubans, de brocards, & de nouvelles modes de
» *France*, qui ne serviront qu'à redoubler la vanité des *Angloises*. Mais je
» m'imagine que vous n'entendez parler que des plus extravagantes de
» notre sexe, que rien n'est capable d'amener à la raison.

» Quoi qu'il en soit, il y en a quantité d'autres, à qui vos instructions se-
» roient d'un grand secours, & qui, après avoir employé tous leurs efforts
» pour se mettre à couvert de la critique du siécle, ne savent plus quelque-
» fois de quel côté se tourner pour la prévenir. Cependant je ne crois pas que
» vous desapprouviez tout commerce honnête & discret entre les Dames &
» les Messieurs, puisque, par-tout où l'on s'y oppose, on trouve que les
» femmes perdent leur esprit, & les hommes leurs bonnes mœurs. Il est

(e) Voyez son *Enchiridion*, Sect. 62.
(f) C'est le XXXIII.

» certain qu'à l'occasion de ces maniéres trop libres que vous avez blâmées, » il y a des Dames, sans aucun discernement, qui banniront de leurs anti- » chambres les hommes les plus polis du monde, & qui condamneront celles » qui ne suivront pas leur exemple. Si vous preniez la peine d'éclaircir un » peu mieux cet article, & de le mettre dans tout son jour, je crois que » vous rendriez un bon service au Public, & vous obligeriez en particulier » celle qui est, &c.

ANNA BELLA.

Point de réponse, jusqu'à ce qu'*Anna Bella* ait expliqué un peu au long ce qu'elle entend par *les hommes les plus polis du monde*.

M. le SPECTATEUR,

Lettre d'un Rateleux.

» Tous ceux qui me connoissent, savent que, depuis bien des années, je » suis attaqué du mal de rate, & que ce mal m'est venu de la lecture des » meilleurs Livres & de la fréquentation des plus beaux esprits. J'ai con- » tracté par-là une si grande délicatesse, que je ne puis souffrir la moindre » inexactitude dans les discours, ni la moindre grossiéreté dans les manie- » res. D'ailleurs, j'avois toujours cru que cette maladie ne regardoit que les » gens d'esprit; mais j'ai observé, depuis quelque tems, qu'il n'y a si mi- » sérable cancre qui ne se plaigne de la rate, & ne l'accuse de la pesanteur » de son cerveau, quoiqu'il n'ait jamais un mot à dire. Ce n'est pas tout, » je vis l'autre jour dans la cuisine d'un cabaret, deux estafiers qui pré- » tendoient être attaqués de ce mal, faire venir chopine de vin avec des » pipes, avaler cette liqueur à la santé l'un de l'autre, & se souffler la » fumée au nez, dans l'espérance de se guérir ainsi de la rate. J'en appelle » à votre témoignage, si l'on doit deshonorer jusqu'à ce point la maladie » des personnes les plus distinguées & les plus polies. Je vous conjure » donc, Monsieur, de vouloir avertir ces estafiers qu'ils ne peuvent être sujets » à ce mal, puisqu'ils ne sauroient dire un mot sans avoir le verre à la bou- » che, ni se communiquer leurs pensées sans l'interposition d'un nuage épais » qui leur crêve les yeux. Pour moi, je vous déclare franc & net, que si » vous ne remédiez au plutôt à ce désordre, je vai renoncer à la maladie, » & être toujours de bonne humeur avec le vulgaire. Je suis, &c.

MONSIEUR,

Lettre sur les Lorgneuses.

» J'ai conçu tant d'aversion pour le métier de Lorgneur, (g) sur ce que » vous en avez écrit, que j'y ai absolument renoncé. Mais puisque votre » mercuriale a été si rude à l'égard des hommes qui lorgnent dans les Eglises » au milieu du Service Divin, je me flatte que votre indulgence pour les » femmes n'ira pas jusqu'à les laisser tout-à-fait impunies. Si elles mettent

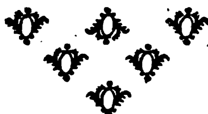
(g) Voyez le XV. *Discours*.

» tout en œuvre pour attirer nos yeux, sommes-nous plus coupables qu'elles
» quand nous les regardons? Dimanche dernier, je me trouvai dans un
» banc plein de jeunes Demoiselles qui étoient à la fleur de leur âge & de
» la beauté. Lorsque le Ministre eut commencé le Service, & qu'il pronon-
» ça la Confession des péchés, je voulus fléchir le genou, mais il n'y eut
» pas moyen, faute de place; ainsi je me tins debout, & je ne tournai les
» yeux ni à droite ni à gauche, autant qu'il me fut possible, jusqu'à ce
» qu'une de ces beautés, du nombre de celles qui jouent du coin de l'œil,
» & que j'appellerai *demi-Lorgneuses*, si vous me pardonnez ce mot, ré-
» solut d'attirer mes regards, & de fixer ma dévotion sur elle. Il faut que
» vous sachiez de plus, qu'une *demi-Lorgneuse* a toujours les mains, les
» yeux, ou son éventail, en mouvement, jusqu'à ce qu'elle se croie ad-
» mirée par quelque Lorgneur. Environné de tous côtés, je ne savois quelle
» posture prendre, lorsque cette jeune Dame se mit à genoux tout devant
» moi. Elle étaloit le plus beau sein du monde, qui s'élevoit & s'abaissoit à
» diverses reprises; elle avoit la main potelée & le bras fait au tour, &
» se couvroit le visage avec un éventail magnifique. En un mot, il étoit
» impossible de n'être pas frappé de cet objet, ou de s'en interdire la vûe;
» & je ne pus m'empêcher d'ailleurs d'examiner son éventail, enrichi de
» figures qui n'étoient guéres convenables au lieu, ni à la bienséance. On
» y voyoit une *Venus* sous un dais orné d'une draperie couleur de pourpre,
» enjolivée de guirlandes, où elle paroissoit à moitié nue, & accompagnée
» d'une troupe d'Amours, occupés à rafraîchir l'air avec des éventails,
» pendant qu'elle dormoit. Un Satyre montroit le nez à côté du chevet au-
» dessus d'un rideau de taffetas, & sembloit menacer de franchir cette
» mince barriere. J'essayai plusieurs fois de tourner la vûe d'un autre côté;
» mais il n'y eut pas moyen d'en venir à bout, retenu par les enchantemens
» de cette demi-Lorgneuse, stylée de longue main à ce petit manége, &
» qui savoit rappeller les yeux de ses Spectateurs. Voilà, Monsieur, en quoi
» consiste mon grief; c'est à vous, s'il vous plaît, à y remédier; & je me flatte,
» qu'après avoir examiné le cas, vous trouverez qu'une demi-Lorgneuse est
» beaucoup plus malfaisante & plus redoutable qu'un Lorgneur, par la
» même raison qu'une embuscade est plus à craindre qu'une attaque ouver-
» te. Je suis, *&c.*

RÉPONSE.

Puisque cette *demi-Lorgneuse* emploie l'éventail & les yeux pour faire des conquêtes, on doit la regarder comme une *Picte*, & la traiter à l'avenir sur ce pié-là.

R.



XLI. DISCOURS.

Strenua nos exercet inertia. ——————

HOR. L. Ep. XI. 28.

Nous nous consumons par une laborieuse oisiveté.



E n'avois eu jusqu'à présent aucune correspondance avec la savante Université de *Cambridge*, mais je viens d'en recevoir une Lettre, & c'est pour m'en faire honneur que je la publie aujourd'hui. On m'y parle d'une nouvelle Secte de Philosophes qui s'est élevée dans ce fameux séjour des Muses, & qui est peut-être la seule de cette espece que notre siecle produira, s'il en faut croire du moins les apparences. Quoi qu'il en soit, voici ce qu'on m'en écrit.

M. le SPECTATEUR,

Lettre de Cambridge sur une Secte de nouveaux Philosophes, qu'on nomme *Lowngers.*

» Persuadé que vous êtes un Promoteur universel des Arts Libéraux & » des Sciences, & que vous êtes bien aise d'être informé de tout ce qui se » passe dans la République des Lettres, j'ai cru que la description d'une » Secte de Philosophes, très-commune parmi nous, mais dont je ne sache » pas qu'aucun Auteur, ancien ou moderne, ait jamais pris connoissance, » ne vous seroit pas désagréable. On nomme ces Philosophes, en style de » notre Université, des (*h*) *Lowngers.* Si les Anciens n'en ont point parlé, » non plus que de bien d'autres choses, pour moi je l'attribue au dé» faut de leurs lumieres. Il est vrai que certains Savans prétendent que nos » Philosophes sont une espece de *Péripatéticiens*, parce qu'on les voit tou» jours se promener d'un côté & d'autre. Mais je voudrois que ces Messieurs » se ressouvinssent, que si les Anciens de la Secte se promenoient beau» coup, ils écrivoient aussi de gros Volumes, témoin *Aristote* & ses Con» frères, au grand regret de nos Modernes : au lieu qu'il est de notoriété » publique, que ceux-ci ne dépensent jamais un liard en plumes, encre ou » papier. Il y en a d'autres qui les font venir de *Diogene*, parce que plu» sieurs de leurs chefs abondent en humeur cynique, & qu'ils aiment beau» coup à s'exposer aux rayons du soleil. Mais on peut dire aussi que *Dio» gene* vivoit heureux & à son aise dans un misérable tonneau fort étroit, » au lieu que nos Philosophes sont si éloignés de suivre cet exemple, qu'ils » se croiroient en danger de mourir s'ils restoient enfermés une demi-heure

(*h*) Ce mot paroît composé de l'Anglois *Lown*, qui signifie un *ventre paresseux*, un *fainéant*, & du Latin *Gerro*, qui veut dire un *badin*, un *conteur de sottises* & de bagatelles. *Gers* est ici l'abréviation du pluriel *Gerrones.*

» dans une chambre bonne & commode. Il y en a d'autres enfin, qui, à » cause de la netteté d'esprit qu'ils trouvent à nos *Lowngers*, les font des» cendre de ce grand personnage de l'antiquité, soit *Platon* ou *Socrate*, » qui, après avoir employé toute sa vie à l'étude, disoit, *Que tout ce qu'il* » *savoit étoit qu'il ne savoit rien*. Cet argument est si foible, qu'il ne mérite » pas qu'on le réfute.

» Quoi qu'il en soit, j'ai fait, depuis longtems, avec des soins & des » peines incroyables, quantité d'observations à l'égard de ces Philosophes, » & j'ai déja tous les matériaux prêts pour encomposer un Traité, où je » parlerai de l'origine & du progrès de cette fameuse Secte, de leurs maxi» mes, de leurs austérités, de leur maniere de vivre, &c. J'ai même ob» tenu, d'un de mes amis, qui doit publier bientôt une nouvelle Edition » de *Diogene Laerce*, la permission d'y joindre ce Traité, en forme de Sup» plément. Et afin que le monde sache ce qu'il doit attendre de moi là» dessus, j'en toucherai ici quelques articles en peu de mots. Vous aurez, » la bonté, s'il vous plaît, de les donner au Public, après quoi je me dirai » votre très-humble serviteur. Voici deux ou trois de leurs maximes. La » principale, sur laquelle tout leur systême roule, nous enseigne, *Que le* » *tems est l'ennemi irréconciliable & le destructeur de toutes choses; qu'on doit* » *ainsi le payer de la même monnoie, le perdre & le tuer, sans aucune miséri*» *corde, par toutes les voies qu'on peut imaginer*. Un autre de leurs préceptes » favoris est, *Que le travail n'est que pour la canaille, & l'étude pour les* » *sots*. Un troisiéme, qui paroît burlesque, mais qui a beaucoup d'influence » sur leur conduite, pose, *Que le diable est toujours à la maison*. Pour ce qui » regarde leur maniere de vivre, elle me fournit un vaste champ, où il » y aura de quoi s'étendre; mais je ne rapporterai ici que deux ou trois » de leurs principaux exercices. Les plus âgés d'entre eux s'appliquent à exa» miner les mœurs des hommes, & à connoître toutes les enseignes & les » maisons de la Ville. Quelques-uns sont arrivés à un si haut dégré de per» fection, qu'ils vous peuvent dire toutes les fois que tel ou tel Boucher tue » un veau, ou que la chate de sa voisine est sur le point de faire ses pe» tits, & mille autres nouvelles de cette importance. Il y a un de ces vieux » Philosophes, qui contemple un cadran deux ou trois heures par jour. » Les jeunes Etudians n'ont porté jusqu'ici leurs spéculations que sur les » Boulingrins, le Billard, & tels autres exercices. Du reste, cela doit suf» fire pour vous donner une idée de mon dessein. Je vous prie de vouloir le » favoriser, & de me croire, &c.

La justice m'engage à reconnoître que j'ai vû autrefois de ces Philosophes à l'Université d'*Oxford*, quoiqu'ils n'y fussent pas honorés du même titre qu'on leur donne à *Cambridge*, au rapport du savant Historien qui m'a écrit la Lettre précédente. On les a toujours regardés comme des personnes qui affoiblissent beaucoup plus, par une exacte observation des régles de leur Ordre, qu'aucun des autres Etudians. Ceux-ci n'attrapent guères que du mal aux yeux, & quelquefois des maux de tête; mais ces Philosophes tombent dans une indolence, une lassitude, & une léthargie presque univer-
selle,

selle, jointe à une certaine impatience de sortir du lieu où ils sont, pour aller pesamment à un autre.

Les *Lowngers* se contentent de faire partie du genre humain, sans vouloir se distinguer de la foule par aucun endroit. On peut dire qu'ils laissent plutôt couler le tems, qu'ils ne le perdent, sans réfléchir sur le passé, ni s'inquiéter de l'avenir. Toute leur vie se borne à joüir du présent, qu'ils ne goûtent même pas. Lorsqu'un homme de cet Ordre se trouve en possession de grands biens, l'emploi de son tems est transferé à son carosse & à ses chevaux, & l'on doit mesurer sa vie par leur mouvement, & non point par ses plaisirs ou ses peines. Le plus agréable entretien qu'un de ces Philosophes puisse avoir, est de prendre quelque goût à la parure & aux habits. Cela seul pourroit le déguiser à lui-même, & le désennuyer de sa chere personne. J'ai connu autrefois un de ces Philosophes, à qui ces deux amusemens donnoient quelque espece de relief dans le monde; à la faveur de la diversité des habits avec lesquels il paroissoit aux Assemblées, & de la légereté de ses chevaux, qui le traînoient tantôt à *Bath*, tantôt à *Tunbridge*, ensuite à *New-market*, & après à *Londres*, il eut enfin le bonheur de faire parler de son carosse & de ses chevaux dans tous ces endroits-là. Dès que nos riches *Lowngers* sortent de l'Académie, & qu'au lieu d'aller vivre dans le beau monde, ils se retirent à leurs maisons de campagne, ils ne manquent presque jamais de se joindre à une meute de chiens, & d'employer le tems à défendre leur volaille contre les insultes des renards. Je ne sache pas qu'aucun Gentilhomme de cet Ordre ait jamais pris une autre voie pour se distinguer; mais je rechercherai avec soin tous ceux que nous avons ici en Ville, qui sont arrivés à la dignité de ces Philosophes, par la seule force de leurs talens naturels, sans avoir vû nos Académies; & pour embellir le Traité que mon Correspondant de *Cambridge* nous promet là-dessus, je lui envoyerai les noms & l'histoire de ceux qui passent leur vie sans le moindre incident, & qui vont toute la journée d'un Caffé à l'autre, pour se délivrer du pénible embarras qu'il y a de n'avoir rien à faire. R.

XLII. DISCOURS.

——— Intùs & in jecore ægro
Nascuntur Domini. ———

PERS. Sat. V. 129.

Vos Maîtres naissent au fond de votre cœur, & ils y exercent leur tyrannie.



LA plûpart des métiers, des professions & des moyens qui servent à gagner la vie entre les hommes, tirent leur origine ou de l'amour du plaisir, ou de la crainte de la misere. Lorsque ces passions deviennent trop violentes, elles dégenerent, l'une en *Mollesse*, & l'autre en *Avarice*. Comme ces deux principes de tout le mou- Suites de la *Mollesse* & de l'*Avarice*.

vement qu'on se donne dans le monde, suivent des routes opposées. *Perse* (*i*) nous les représente d'une maniere fort agréable, sous l'idée d'un jeune homme, que l'*Avarice* veut arracher du lit, pour lui faire entreprendre un long & pénible voyage, mais que la *Mollesse* dissuade & retient à la maison. L'endroit est si beau & si vif, que je ne saurois m'empêcher de le rapporter ici d'un bout à l'autre.* » Vous dormez à votre aise toute » la matinée : Allons, vîte, debout, dit l'Avarice : Quoi? vous ne bran- » lez pas? Debout, vous dis-je. Ah! je ne puis. Il n'importe, debout. Je » suis si bien, pourquoi me lever? Comment, pourquoi? Mettez-vous sur » mer, montez ce vaisseau, ramenez-le chargé de poissons, de peaux de » castor, d'ébène, d'étoupes, d'encens, de vins exquis & délicats de l'Isle » de *Co*. Déchargez le premier de ces grands chameaux du poivre qu'ils » portent. Faites des échanges, parjurez-vous, n'hésitez pas. Mais *Jupi-* » *ter*... Bon! *Jupiter*! Que tu es sot! Si tu ne veux plaire qu'à *Jupiter*, tu » ne seras jamais qu'un gueux & un misérable. Là-dessus, vous sautez en » bas du lit, vous pliez bagage, vous montez ce vaisseau, non pas sans » y faire porter quelque piece de vin & les provisions nécessaires : rien ne » vous empêche de vous jetter en pleine mer, vous allez partir. Hélas! que » dis-je? Une passion plus forte que l'Avarice, vous arrête, & vous tient ce » langage : Insensé, que fais-tu? Où vas-tu? Te voilà tout en feu, rien » n'est capable de l'éteindre, & tu prétens passer les mers? Quoi? tu t'en » iras, revêtu d'un sac de gros canevas, te planter là sur un banc avec » les Matelots, pour y manger un méchant morceau, y boire du vin détes- » table, qu'on te présentera dans un pot qui sentira la poix & le gou- » dron? Prétens-tu que tes écus, qui, sans que tu coures aucun risque, » te produisent ici cinq pour cent, t'en produisent onze sur mer? Va, va, » crois-moi, prens du bon tems & divertis-toi. Tu ne dois compter de » jours que ceux que tu donnes au plaisir : tu deviendras un peu de pous- » siere, une ombre; il ne sera plus mention de toi : la mort approche, » penses-y; le tems s'écoule; le moment auquel je parle, n'est déja plus. » Hé bien, malheureux, quel parti prendre? que faire? L'Amour & l'A- » varice tâchent de vous entraîner chacun de son côté, à laquelle de ces » deux passions vous rendrez-vous?

Lorsqu'un Etat fleurit par ses conquêtes, & qu'il n'a rien à craindre de ses voisins, il tombe naturellement dans tous les plaisirs de la mollesse : mais la dépense où ces plaisirs engagent, va si loin, que pour y subvenir on met en œuvre tous les moyens que l'avidité & la corruption peuvent inspirer : de sorte que l'avarice & la mollesse deviennent tout à la fois un principe compliqué du mouvement que se donnent ceux qui ne cherchent que l'aise, la magnificence & le plaisir. *Salluste*, le plus exact & le plus poli de tous les Historiens *Latins*, rapporte que de son tems, lorsque les Etats les plus formidables du monde se voyoient soumis à l'empire de *Rome*, cette Républi-

(*i*) Sat. V. v. 132-155.
* Voyez la Sat. VIII. de *Boileau*, qui a heureusement imité ce passage.

que se plongea dans les deux vices opposés, le luxe & l'avarice. Il ajoute que *Catilina* convoitoit le bien des autres, pendant qu'il prodiguoit ses trésors sans aucune retenue. On peut dire que sa remarque se vérifie à l'égard de tous les Etats qui jouissent de l'aise & de l'abondance. Les Sujets tâchent alors de se surpasser, les uns les autres, en pompe & en splendeur; & à l'abri des invasions étrangeres, ils s'abandonnent à tous les plaisirs que les sens leur offrent; ce qui, par une suite naturelle, produit l'avarice, & un desir insatiable d'accumuler des richesses.

Entraîné par le goût que je prenois à méditer sur ces deux grands ressorts qui remuent les hommes, je ne pus m'empêcher de former là-dessus une espéce d'allégorie ou de fable, que je présenterai ici à mes Lecteurs.

Il y avoit deux Puissances tyranniques, engagées dans une guerre continuelle l'une avec l'autre. Le nom de la premiere étoit la *Mollesse*, & celui de la seconde l'*Avarice*. Leurs vûes ne se bornoient pas à moins qu'à exercer un empire absolu sur les hommes. La *Mollesse* avoit sous elle divers Généraux, tels que le *Plaisir*, l'*Enjoûment*, la *Pompe* & la *Mode*, qui lui rendoient de grands services. L'*Avarice* ne manquoit pas non plus de bons & fideles Officiers, tels que la *Faim*, l'*Industrie*, le *Souci* & la *Vigilance*. Elle avoit d'ailleurs sans cesse à ses côtés une conseillere privée, qui lui soufflоit toujours quelque chose à l'oreille, & qui se nommoit la *Pauvreté*, dont elle suivoit presque aveuglement tous les avis. La *Mollesse*, son antagoniste, étoit aussi gouvernée par l'*Abondance*, sa principale conseillere & directrice en chef, qui regloit toutes ses démarches, & ne la perdoit jamais de vûe. Pendant que ces deux puissantes rivales disputoient ainsi de l'empire, leurs succès étoient à peu près égaux. Si la *Mollesse* gagnoit un cœur, l'*Avarice* en possédoit un autre. Si un chef de famille se rangeoit sous les enseignes de l'*Avarice*, son fils prenoit le parti de la *Mollesse*. Le mari & la femme se contrecarroient souvent là-dessus: que dis-je? la même personne suivoit un parti dans la fleur de son âge, & se déclaroit pour l'autre vers la fin de ses jours. Il est vrai que les hommes raisonnables observoient une exacte neutralité, mais ils étoient en petit nombre. Enfin, ces deux puissances, lassées de la guerre, convinrent d'une entrevûe, où leurs deux conseilleres ne seroient point admises. On ajoute, que la *Mollesse* entama la négociation; & qu'après avoir représenté le danger où elles étoient de ne finir jamais cette guerre, elle dit à son ennemie, avec cette franchise de cœur qui lui est si naturelle, qu'elle ne doutoit pas qu'elles ne fussent très-bonnes amies, sans les avis de la *Pauvreté*, cette pernicieuse conseillere, qui abusoit de son crédit auprès de sa personne, & qui la remplissoit de craintes chimériques & de préjugés ridicules. L'*Avarice* repliqua là-dessus, que l'*Abondance* étoit une conseillere beaucoup plus à craindre que la *Pauvreté*, parce qu'elle suggéroit toujours de nouveaux plaisirs, qu'elle excluoit toute sorte de précautions contre la misére, & qu'elle renversoit ainsi les principes sur lesquels son gouvernement étoit fondé. Après un long débat, il fut convenu que chacune d'elles renvoyeroit d'abord sa conseillere. Tous les autres articles furent ensuite bientôt réglés; en sorte qu'elles résolurent de vivre à l'avenir en

bonnes amies & alliées, & de partager entre elles toutes les conquêtes qui se feroient de l'un ou de l'autre côté. C'est pour cela que nous voyons aujourd'hui la *Mollesse* & l'*Avarice* occuper le même cœur, & le maîtriser tour à tour. J'ajouterai seulement que, depuis la rejection des deux conseilleres, l'*Avarice* fournit aux besoins de la *Mollesse*, au lieu de l'*Abondance*; & que la *Mollesse* excite l'*Avarice*, au lieu de la *Pauvreté*.

C.

XLIII. DISCOURS.

Felices errore suo. ——— ———

LUCAN. Lib. I. 459.

L'erreur, où ils sont engagés, les rend heureux.

Des idées qu'ont les *Américains* à l'égard d'une autre vie.



LES *Américains* s'imaginent que toutes les créatures, animées ou inanimées, les bêtes brutes, les végétaux, les troncs & les pierres ont des ames, aussi bien que les hommes. Ils ont une pareille idée de tous les ouvrages de l'art, des couteaux, des miroirs, des canots, & de tout ce qui se fabrique; & ils croient que leurs ames, lorsque ces choses viennent à dépérir, ou à se casser, vont dans un autre monde, où habitent les esprits des hommes & des femmes. C'est pour cela qu'ils mettent toujours, auprès des cadavres de leurs amis qu'ils enterrent, un arc & des fléches, afin qu'ils se servent, dans l'autre monde, des ames de ces instrumens, comme ils s'étoient servis, dans celui-ci, de leurs corps matériels. Quelque absurde que paroisse cette opinion, nos Philosophes *Européans* ont eu diverses notions aussi peu probables à tous égards. Certains disciples de *Platon* en particulier, lorsqu'ils raisonnent sur le monde des idées; nous entretiennent de substances qui ne sont pas moins extravagantes & chimériques. Plusieurs *Aristotéliciens* ont parlé d'une maniere aussi peu intelligible de leurs *formes substantielles*. Je ne citerai là-dessus qu'*Albert le Grand*, qui, après avoir observé, dans sa Dissertation sur l'Aiman, que le feu détruit sa vertu magnétique, ajoute qu'il avoit examiné, avec beaucoup de soin, une de ces pierres qui brûloit sous un tas de charbons vifs; qu'il apperçut une certaine vapeur bleue qui en sortoit, & que cela pouvoit bien être sa *forme substantielle*, c'est-à-dire, en style de nos *Indiens* Occidentaux, l'*ame* de cette pierre d'aiman.

D'ailleurs, les *Américains* prétendent, & c'est une tradition constante parmi eux, qu'un des naturels du païs eut une vision, durant laquelle il descendit jusqu'au grand réservoir des ames, ou bien à l'autre monde, comme nous l'appellons ici; & qu'à son retour il rendit un compte exact à ses amis de tout ce qu'il avoit vû dans ces régions des morts. Un de mes

amis, (*k*) dont j'ai déja parlé, & qui connoissoit un des Interprétes des Rois *Indiens* que nous avions ici, le pria de s'informer, autant qu'il pourroit, de ce qu'ils disoient eux-mêmes de cette tradition. Voici tout ce qu'il put recueillir des réponses qu'ils firent à ses demandes.

L'*Indien* dont il s'agit, qui s'appelloit *Marraton*, après avoir fait bien du chemin sous une montagne creuse, arriva enfin dans le voisinage du monde des esprits; mais il ne put y entrer à cause d'une forêt épaisse de buissons, de ronces & d'épines, si embarrassées les unes dans les autres, qu'il n'y avoit pas moyen de s'y faire jour. Pendant qu'il cherchoit de tous côtés quelque sentier battu, il vit un gros lion, qui avoit l'œil sur lui, & qui étoit couché dans la même posture où il se tient lorsqu'il guette sa proie. L'*Indien* n'eut pas plutôt reculé quelques pas, que le lion lui sauta sur le corps. Destitué de toute autre arme, il voulut se munir d'une pierre; mais il fut bien surpris de n'avoir empoigné que du vent, ou la simple apparence d'un caillou. Si la peur le saisit à cette occasion, qu'elle joie n'eut-il pas de voir que le lion, qui le tenoit à l'épaule gauche, ne lui faisoit aucun mal, & que ce n'étoit que l'esprit de cette créature féroce? Il ne fut pas plutôt délivré de son impuissant ennemi, qu'il s'avança vers le bois; & après l'avoir examiné quelque tems, il tâcha de pénétrer dans un endroit qui lui parut moins épais que le reste, lorsqu'à son grand étonnement, il trouva que les buissons ne faisoient aucune résistance, qu'il marchoit à travers les ronces & les épines, avec la même facilité que s'il n'y avoit eu que de l'air entre deux, & qu'en un mot tout le bois n'étoit qu'une forêt d'ombres. Il conclut d'abord que cette vaste étendue d'épines & de brossailles ne servoit que d'une espece de barriere ou de haies vives pour retenir les esprits qu'il y avoit, & dont la substance délicate pouvoit bien être déchirée par ces piquans subtils, quoiqu'ils ne fissent aucune impression sur la chair & le sang. Prévenu de cette idée, & résolu de traverser tout ce bois, il sentit un air parfumé, dont l'odeur devenoit plus forte & plus agréable à mesure qu'il avançoit chemin. Il ne tarda pas ensuite à découvrir que les ronces & les épines avoient caché à ses yeux des milliers d'arbres, couverts de fleurs d'une grande beauté & d'une odeur la plus suave du monde, qui formoient un désert de parfums, & servoient de bornes à cette épouvantable bruyere qu'il venoit de passer. A l'issue de ce charmant quartier du bois, & à son entrée dans une vaste plaine, il vit plusieurs cavaliers courir au grand galop, & bientôt après il entendit les cris d'une meute de chiens. Il apperçut, entre autres, un coursier, dont le poil étoit d'un blanc de lait, avec un jeune homme monté dessus, qui avançoit à toutes jambes après les ames d'une centaine de bassets acharnés à poursuivre l'esprit d'un liévre, qui fuyoit d'une vîtesse incroyable. Lorsque ce cavalier passa devant lui, il le regarda fixement, & il reconnut que c'étoit le jeune Prince *Nicharagua*, que la mort avoit enlevé depuis environ six mois, & pour lequel toute l'*Amérique* Occidentale se trouvoit alors en deuil, à cause de ses grandes vertus.

(*k*) Voyez le XXXVII. *Discours*, p. 106.

Il ne fut pas plutôt sorti du bois, qu'il vit un païsage enchanté de plaines émaillées de fleurs, des prairies verdoyantes, des ruisseaux de crystal, des collines exposées au soleil, & des vallons où regnoient l'ombre & la fraîcheur. Tout cela étoit si fort au-dessus de ce que l'on voit dans ce monde, qu'il manquoit de paroles pour l'exprimer. Cette heureuse région étoit peuplée d'une infinité d'esprits, qui se divertissoient de différentes manieres, chacun suivant son humeur. Ils jouoient au palet, ou à la barre, avec les ombres de ces choses; & il y en avoit plusieurs qui s'occupoient à de jolis ouvrages avec les ames d'ustensiles morts; car c'est l'épithete que les *Indiens* donnent à leurs instrumens lorsqu'ils sont brûlés ou rompus. Au milieu de cette agréable campagne & de cette abondante variété de fleurs, qui l'ornoient de toutes parts, & dont il y en avoit même plusieurs que *Marraton* n'avoit jamais vûes dans son païs, l'envie le prenoit souvent d'en cueillir quelques-unes; mais il éprouva bientôt qu'elles échappoient à ses doigts, quoiqu'elles fussent l'objet de sa vûe. Enfin il se rendit à une grande riviere; & comme il aimoit beaucoup la pêche, il s'arrêta quelque tems à examiner un pêcheur à la ligne, qui avoit pris quantité de figures de poissons, qui sautilloient sur le bord autour de lui.

Au reste, cet *Indien* avoit perdu sa femme, qui étoit une des plus grandes beautés de son Païs, & dont il avoit eu plusieurs enfans. La tendresse qu'ils avoient l'un pour l'autre, étoit si extraordinaire, que jusqu'à ce jour, quand les *Indiens* félicitent de nouveaux mariés, ils leur souhaitent de vivre ensemble aussi heureux & aussi contens que *Marraton* & *Yaratilda.* Quoi qu'il en soit, ce fidele époux, attentif à regarder le pêcheur, vit tout d'un coup l'ombre de sa bien-aimée *Yaratilda*, qui avoit déja fixé la vûe sur lui avant qu'il s'en apperçût. Elle lui tendoit les bras, & des torrens de larmes couloient de ses yeux; ses regards, ses mains, sa voix, l'invitoient à l'aller joindre, & sembloient lui dire en même tems qu'il n'y avoit pas moyen de passer la riviere. Qui pourroit décrire la joie, la douleur, l'amour, le desir & l'étonnement, qui s'éleverent dans le cœur de *Marraton*, à la vûe de sa chere *Yaratilda?* Il ne put exprimer ces différentes passions qui l'agitoient, que par ses larmes qui couloient en abondance le long de ses joues pendant qu'il la regardoit. Impatient de l'embrasser, il se plongea dans la riviere, qui n'en étoit que le phantôme, & il arriva de l'autre côté à pié sec. A son approche, *Yaratilda* vint se jetter entre ses bras, & *Marraton* auroit bien voulu être dépouillé de ce corps qui la privoit de ses caresses. Après bien des questions & de tendres amitiés qu'ils se firent l'un à l'autre, elle le conduisit à un cabinet de verdure qu'elle avoit fait de ses propres mains, & orné de tout ce que ces régions fleuries pouvoient fournir de plus agréable. Elle y ajoutoit tous les jours quelque nouvelle décoration, & l'avoit rendu l'endroit le plus gai que l'on puisse jamais concevoir. Pendant que *Marraton* en extase admiroit la beauté inexprimable de sa demeure, & qu'il étoit embaumé de l'odeur qui exhaloit de toutes parts, *Yaratilda* lui dit qu'elle avoit préparé ce cabinet pour le recevoir, très-persuadée que sa piété envers son Dieu, & sa bonne foi envers les hommes, ne manque-

roient pas de l'amener dans cet heureux séjour, lorsqu'il viendroit à mourir. Elle fit approcher ensuite deux de ses enfans, qui étoient morts depuis quelques années, & qui demeuroient avec elle sous ce charmant berceau, & exhorta son époux à élever ceux qui lui restoient, d'une telle maniere, qu'ils pussent enfin se revoir tous ensemble dans ce païs enchanté, où l'on ne goûte que des plaisirs innocens & tranquilles.

La même Tradition ajoute, que cet *Indien* vit aussi les effroyables & tristes demeures où habitent les méchans après leur mort, & qu'il y a plusieurs lacs d'or fondu, où sont plongées les ames de ces barbares *Européans*, qui ont massacré tant de milliers de pauvres *Indiens*, pour assouvir leur injuste & sordide avarice. Mais outre que j'ai touché les principaux articles de cette Tradition, les bornes que je me suis prescrites dans ces *Discours*, ne me permettent pas d'en dire davantage.

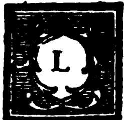
C.

XLIV. DISCOURS.

Quem præstare potest mulier galeata pudorem,
Quæ fugit à sexu ? ——— ———

JUV. Sat. VI. 252.

Où est la pudeur & la modestie d'une femme qui a le casque en tête, & qui renonce, en quelque maniere, à son sexe?



ORSQUE, dans l'Iliade d'*Homere*, la femme d'*Hector* s'entretient avec son époux sur le combat où il alloit s'engager, ce héros la prie de lui en laisser la conduite, de se retirer avec ses femmes de chambre, & d'avoir soin de sa quenouille. Le Poëte insinue par-là, que les hommes & les femmes doivent se mêler de ce qui est de leur ressort, & de ce qui convient à leur sexe respectif.

Des *hommes* & des *femmes* qui se mêlent de ce qui ne convient pas à leur sexe.

Je connois un jeune Gentilhomme, qui a passé une bonne partie de ses jours dans la chambre de sa nourrice, & qui peut, en cas de besoin, faire un (*l*) *Caudle* ou un (*m*) *Sack-Posset* mieux qu'aucune personne qu'il y ait en *Angleterre*. Il est aussi très-habile connoisseur en fait de batistes & de mousselines, & il vous parlera une heure d'arrache-pié sur une sorte de confitures. Il entretient sa mere tous les soirs de ce qu'il a remarqué en Ville ou à la Cour : par exemple, il lui dit quelle Dame paroît avoir le goût le plus délicat dans ses habits ; quel Seigneur porte la perruque la plus

(*l*) C'est une boisson, que les *Hollandois* appellent *Kandeel*, & qui est composée de vin, d'œufs, de sucre & de quelques épices.

(*m*) C'est à peu près le même breuvage, composé de vin sec, de crême, de muscade, d'œufs bien battus, & de sucre.

blonde ; qui a le plus beau linge, ou la plus jolie tabatiere, avec cent autres observations aussi curieuses.

D'un autre côté, j'ai souvent occasion de voir une *Andromaque* campagnarde, qui fut ici l'hiver dernier, & qui est une des plus expertes à la chasse du renard. Elle parle toujours de chiens ou de chevaux, & ne se fait aucune peine de sauter par dessus une barriere de cinq ou six treillis. Si quelque homme lui raconte une avanture gaillarde, elle en sourit, lui donne un coup, & le traite de chien ; & si son valet manque à son devoir, elle le menace d'abord de le chasser du logis à coups de pié. Je l'ai vûe en colere une fois contre un bon artisan, qu'elle traita de misérable pouilleux ; & je me souviens qu'un jour, dans une compagnie nombreuse de Dames & de Messieurs où nous étions ensemble, sur ce qu'elle ne put se rappeller le nom d'un homme, elle nous le désigna par le titre de cet estafier aux larges épaules.

Si certaines actions, & certaines paroles passent pour ridicules dans l'un des sexes, quoiqu'elles soient indifférentes de leur nature ; les fautes & les imperfections de l'un transportées dans l'autre, deviennent abominables & monstrueuses. Pour ce qui regarde les hommes, je ne leur dirai plus rien dans la suite de ce Discours ; mais ambitieux de rendre les femmes aimables en tout, & de contribuer à les dégager de ces petits foibles qui obscurcissent les charmes que la Nature a répandus sur elles à pleines mains, je leur destinerai tout le papier qui me reste. Le foible dont je voudrois les guérir, est l'esprit de parti, qui s'est glissé depuis quelques années dans leur conversation. Ce vice, formé d'un nombre infini de passions cruelles & violentes, opposées à la douceur, à la modestie, & à ces autres aimables qualités qui sont naturelles au beau sexe, ne devroit jamais affecter que le nôtre. Les femmes paroissent destinées à modérer la férocité des hommes, & à leur inspirer la compassion & la tendresse ; non pas à les aigrir, ni à leur enflammer l'esprit de ces passions qui ne s'y élevent que trop d'elles-mêmes. Lorsque j'ai vû quelquefois une jolie bouche prononcer des calomnies & des invectives, que n'aurois-je pas donné pour l'avoir pu empêcher ? Quel chagrin n'ai-je pas essuyé de voir quelques-uns des plus beaux visages du monde pâlir & trembler, parce qu'ils étoient animés de cette rage de parti. *Camille* est une des plus grandes beautés du Royaume, & cependant elle s'estime plus de ce qu'elle est l'héroïne d'un parti, que de ce qu'elle fait l'admiration de l'un & de l'autre. Il y a huit jours ou environ que cette charmante personne eut un rude assaut avec la belle & fiere *Penthesilée*, autour d'une table à thé ; mais au milieu de la dispute & au fort de sa colère, le bras vint à lui trembler, de sorte qu'elle renversa une tasse pleine de thé sur sa jupe, & qu'elle s'échauda les doigts. Si cet accident n'eût interrompu le débat, qui sait jusqu'où il seroit allé ?

Une autre considération à laquelle je souhaiterois que les Dames voulussent réfléchir, & qui doit être, si je ne me trompe, de quelque poids auprès d'elles, c'est qu'il n'y a rien de si pernicieux au visage, que le zéle de parti. Il donne un regard malin aux yeux, & une mine refrognée ; outre

qu'il

qu'il grossit beaucoup les traits, & qu'il échauffe plus que l'eau-de-vie. J'ai vû le visage d'une Dame se couvrir de boutons, lorsqu'elle parloit contre un grand Seigneur, qu'elle ne connoissoit pas même de vûe; & il est certain qu'une femme qui épouse les intérêts d'un parti, ne conserve jamais sa beauté une année de suite. Je prie donc toutes les jeunes personnes de ce sexe, qui lisent mes *Discours*, & qui ont quelque égard pour leur teint, de renoncer à toutes ces vaines disputes; mais je laisse d'ailleurs une pleine liberté à toutes les vieilles décrépites de s'échauffer là-dessus tant qu'il leur plaira, puisqu'on ne doit pas craindre qu'elles gâtent leur visage, ni qu'elles fassent des prosélytes.

Pour moi, il me semble qu'un homme trop attaché à un parti, fait une vilaine figure; mais une femme est trop sincere pour adoucir la violence de ses principes, & l'accompagner de toute la discrétion & la retenue qu'on exige de nous. Quand un zéle aveugle anime le beau-sexe, il le plonge dans mille extravagances; leur générosité naturelle ne met aucunes bornes à leur amour, ni à leur haine; & soit qu'un *Whig* ou un *Tory*, un Chien de *Boulogne* ou un Galant, un Opéra ou les Marionettes, fassent l'objet de l'une ou de l'autre de ces passions, celle qu idomine les occupe tout entiéres.

Lorsque le Docteur *Titus Oates* jouissoit en paix de son triomphe, il me souvient que j'allai rendre visite à une Dame de sa connoissance, avec mon ami M. *Honeycomb*. Nous ne fûmes pas plutôt assis, qu'en jettant les yeux autour de la chambre, je vis presque dans tous les coins une estampe qui représentoit ce Docteur, en grand ou en petit. Comme j'examinois ensuite la Dame, qui entretenoit mon ami avec sa tabatiere à la main, qui croyez-vous que je vis sur le couvercle de cette jolie piéce? Le vénérable Docteur. Un peu après elle tira son mouchoir de la poche, & nous y découvrîmes entre les plis la figure de cet illustre Personnage. Là-dessus mon ami, qui se plaît à railler, lui dit, que, s'il étoit à la place de M. (*n*) *True-love* son époux, la vûe d'un mouchoir lui donneroit autant d'inquiétude (*) qu'*Othello* en avoit jamais eu. *J'apprêhende*, repliqua-t-elle, *M. Honeycomb, que vous ne soyez* Tory; *parlez-moi franchement, êtes-vous ami du Docteur ou non?* Mon ami, sans lui répondre, lui sourit d'un air gracieux, (car elle étoit fort jolie,) & l'avertit en même tems qu'une de ses mouches alloit tomber. Elle ne manqua pas de l'affermir d'abord, & devenue tout d'un coup plus sérieuse, *Eh bien*, s'écria-t-elle, *je gage que vous & votre ami, qui est-là taciturne, êtes contre le Docteur dans le fond de l'ame; je m'en étois bien apperçue à son silence morne.* Elle ouvrit ensuite son éventail, où nous vîmes paroître de nouveau la figure du Docteur placée d'un air fort grave entre les bâtons. En un mot, je trouvai que le Docteur s'étoit emparé de ses pensées, de son discours, & de presque tous ses meubles; mais serré de trop près par sa derniere saillie, je fis signe à mon ami de nous retirer; ce que nous exécutâmes sur le champ.

C.

(*n*) C'est-à-dire, *véritable amour*.
(*) C'est le principal Personnage & le titre d'une Tragédie de *Shakespear*.

XLV. DISCOURS.

Ut Pictura, Poësis erit. —— ——

HOR. A. P. v. 361.

La Poësie est comme la Peinture.

Du mauvais goût de quelques Poëtes *Grecs*.



IL n'y a rien qu'on admire tant, & que l'on connoisse si peu, que l'esprit. Je ne sache pas qu'aucun Auteur en ait écrit de propos déliberé; & pour ceux qui en disent quelque chose, ce n'est qu'en passant & par occasion; ils n'y emploient que de petites réflexions courtes, & des généralités, exprimées en termes fleuris; mais ils n'entrent pas dans le fond de la matiere. Ainsi je crois que mes Compatriotes seront bien aises de voir que j'en traite un peu au long, & que je tâche en même tems de n'encourir pas le reproche qu'un fameux Critique a fait à un Auteur qui s'est avisé d'écrire du sublime en style bas & rampant. J'employerai une semaine entiere à l'exécution de mon dessein, pour ne pas interrompre le fil de mes pensées; & j'ose me flatter que, si mes Lecteurs m'accordent une attention favorable, cette grande Ville aura de meilleures idées à cet égard au bout du terme que je viens de marquer. J'essayerai d'ailleurs de me rendre intelligible à tout le monde; mais si l'on trouve, dans le premier ou le second de mes *Discours*, quelques endroits un peu au-dessus de la portée des esprits ordinaires, cela ne doit pas les décourager, puisque le *Discours* suivant éclaircira le tout.

Comme le principal & l'unique but que je me propose, est de bannir le vice & l'ignorance de tout le territoire de la *Grande-Bretagne*, je ne plaindrai pas mes efforts pour y établir le bon goût & la politesse dans les Ouvrages d'esprit. C'est dans cette vûe que j'ai déja relevé plusieurs défauts à l'égard de l'Opéra & de la Tragédie; & que je publierai à l'avenir mes idées sur la Comédie, & sur les moyens qu'il y auroit de la perfectionner. Je vois même, par ce que mon Libraire m'a dit de ces *Discours* de critique, (o) & de celui que j'ai donné sur la vivacité d'esprit & l'enjoûment, qu'ils ont eu plus de succès que je n'en pouvois attendre de sujets de cette nature; ce qui n'est pas un foible motif pour m'animer à l'exécution de ce nouveau dessein.

Dans ce *Discours* & dans les deux suivans, je parcourrai l'histoire de l'esprit de mauvais alloi, & j'en marquerai les différentes espéces à mesure qu'elles ont prévalu dans le monde. Ceci me paroît d'autant plus nécessaire, qu'on fit l'hyver dernier, des tentatives pour rappeller quelques-unes de ces antiques sortes d'esprit, qu'on été bannies depuis longtems de la République des Lettres. On fit courir plusieurs Satyres & Panégyriques en vers acrostiches; ce

(o) Voyez *Discours* XXVII. p. 76. &c.

qui donna occasion à quelques-uns de nos plus misérables génies d'entretenir des pensées ambitieuses, & de s'ériger en Auteurs polis. Ainsi je décrirai un peu au long tous ces artifices de l'esprit de mauvais alloi, qui font plutôt paroître l'application d'un Ecrivain que la beauté de son génie.

La premiere espece que je trouve de cet esprit, est fort vénérable par son antiquité, puisqu'elle a produit divers Ouvrages qui ont vécu presque aussi longtems que l'*Iliade* même : je veux dire ces Poëmes en mignature qu'on a imprimés avec les petits Poëtes *Grecs*, & qui ressemblent à un œuf, à une paire d'aîles, à une hache, à un autel, & au chalumeau d'un berger.

A l'égard du premier, c'est un petit Poëme de figure ovale, qu'on pourroit appeller avec quelque raison, l'œuf d'un jeune Ecolier. Je voudrois bien essayer de le traduire en *Anglois*, si l'explication ne m'en paroissoit pas trop difficile, puisque l'Auteur paroît avoir été plus attentif à la figure de son Poëme qu'à y mettre du sens.

La paire d'aîles est formée de douze vers, ou plutôt de douze plumes, dont la longueur diminue peu à peu, suivant la place où chacune se trouve. Le sujet de ce Poëme, aussi-bien que de tous les autres de cette espece, a quelque rapport éloigné avec sa figure ; car il nous décrit un *Cupidon*, qu'on représente toujours aîlé.

La hache auroit pu servir, à ce que je crois, de bonne figure pour un libelle, si les parties les plus satyriques de la Piéce en avoient composé le tranchant ; mais telle qu'on la voit dans son origine, il semble que ce n'étoit autre chose que la devise de la hache consacrée à *Minerve*, & qu'on croyoit être la même que celle dont *Epeus* s'étoit servi à la structure du cheval de *Troie*. C'est un soupçon du moins qui m'est venu dans l'esprit, & que j'abandonne à l'examen des Critiques. Je m'imagine d'ailleurs que la devise étoit autrefois gravée sur la hache, comme celles que nos ouvriers mettent aujourd'hui sur les couteaux qu'ils font ; & qu'ainsi la devise retient encore son ancienne figure, quoique la hache soit perdue.

L'inscription, qui paroît sur l'autel, est l'épitaphe de *Troïle* fils d'*Hecube ;* ce qui, pour le dire en passant, m'engage à soupçonner, que ces prétendues piéces d'esprit sont plus anciennes que les Auteurs ausquels on les attribue d'ordinaire ; du moins je ne me persuaderai jamais, qu'un Ecrivain aussi délicat que *Théocrite* puisse avoir donné le jour à un Poëme si ridicule.

Pour le chalumeau du berger, on peut dire qu'il est plein de musique, puisqu'il est composé de neuf sortes de vers, qui par leurs différentes longueurs ressemblent aux neuf tuyaux de cet ancien instrument qui est aussi le sujet du Poëme.

Il étoit presqu'impossible qu'un homme réussît dans cette sorte d'ouvrages, s'il ne savoit un peu peindre, ou du moins dessiner. Il falloit qu'il traçât d'abord le contour du sujet sur lequel il prétendoit écrire, & qu'il y ajustât ensuite sa composition, c'est-à-dire, qu'il devoit allonger ou accourcir les vers, les étendre ou les estropier, suivant la figure du moule où il les jettoit, à peu près comme le Tyran *Procruste* en agissoit avec ces malheureux qu'il faisoit mettre dans son lit de fer : s'ils étoient trop longs, il leur coupoit les jambes ; & s'ils

étoient trop courts, il les appliquoit à la torture, jusqu'à ce qu'ils fussent d'une longueur proportionnée à celle de son lit.

M. *Dryden* fait allusion à cette sorte d'esprit dans quelques vers d'un de ses Poëmes, intitulé (*p*) *Mac Fleckno*; mais un *Anglois* auroit de la peine à les entendre, s'il ne savoit qu'il y a de ces petits Poëmes, dont je viens de parler, qui forment une paire d'aîles, ou un autel. Quoi qu'il en soit, voici la traduction de ces Vers.

Mais si tu m'en croyois, tu prendrois pour ta niche,
Quelque paisible coin du Domaine acrostiche :
C'est-là que tu pourrois, malgré tous les mortels,
Voler à tire d'*aîle*, ou dresser des *Autels*,
Et mettre un pauvre mot cent fois à la torture,
En dépit du bon sens, & contre la nature.

Plusieurs Poëtes du dernier siécle s'aviserent de renouveller ce mauvais goût, qui regne en particulier dans quelques-unes des Poësies de M. *Herbert*, &, si je ne me trompe, dans la traduction de *du Bartas*. Je ne sache pas au reste qu'il y ait aucun Ouvrage moderne, qui ressemble mieux à ces piéces d'esprit, que la fameuse estampe du Roi *Charles I.* qui a tout le Pseautier écrit dans les traits du visage & les cheveux de la tête. La derniere fois que je me trouvai à *Oxford*, je lus un des côtés de la moustache, & j'avois entamé l'autre, lorsque l'impatience de quelques amis, avec qui je voyageois, & qui s'empressoient tous de voir cette curiosité, m'empêcha de passer outre. J'ai oüi dire depuis, que nous avons un célébre Ecrivain en Ville, qui a rangé tout le *Vieux Testament* sous la forme d'une perruque longue; & qui promet d'y joindre tous les *Apocryphes*, par l'addition de deux ou trois nouvelles tresses, en cas que les grosses perruques, qui étoient en vogue il y a peu d'années, reviennent à la mode. Il avoit destiné celle-ci pour le Roi *Guillaume*, & disposé les deux *Livres des Rois* aux deux côtés du devant; mais il ne l'avoit pas encore achevée, lorsque ce glorieux Prince mourut; il y a resté ainsi le vuide qu'il faut pour placer le visage de toute personne qui voudra en payer la façon.

Mais pour revenir à nos anciens Poëmes en mignature, j'aurois quelque envie de proposer à nos petits Versificateurs modernes, qu'ils voulussent imiter les Anciens, leurs Confreres, dans ces inventions ingénieuses. J'ai communiqué cette pensée à un jeune amoureux de ma connoissance, qui se mêle de versifier, & qui a résolu de présenter à sa maîtresse un Poëme sous la figure d'un éventail, dont il a déja fini les trois premiers bâtons, à ce qu'il dit. Il a même dessein d'avoir la mesure de son quatriéme doigt, où nos femmes portent l'anneau de mariage, & de faire une devise qui ait tout

(*p*) C'est le nom que *Dryden* donne au Poëte *Shadvvel*, contre lequel il a écrit cette Satyre.

juste la même circonférence. D'ailleurs, il est si aisé d'enchérir sur une bonne idée, que je ne doute pas que nos beaux esprits n'appliquent ce que je viens de dire, à quantité d'autres sujets, & que nous ne voyions bientôt la Ville pleine de fichus poëtiques, de tabatieres, de palatines, & de tous les ornemens du beau sexe, figurés en rimes. Pour conclusion, je donnerai un mot d'avis à ces admirables Ecrivains *Anglois*, qui se disent les imitateurs de *Pindare* ; c'est qu'ils devroient s'attacher incessamment à publier de ces Piéces galantes & spirituelles, puisqu'ils sont mieux pourvûs, qu'aucun des autres Poëtes, de vers de toutes les tailles & de tous les ordres.

C.

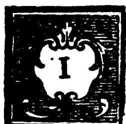
XLVI. DISCOURS.

Operosè nihil agunt.

SEN. de Brevit. vitæ, cap. 13.

Ils se donnent beaucoup de peine, pour ne rien avancer.

Des Lipogrammatistes & des Rébus.



IL est certain que tous les hommes voudroient avoir de l'esprit, s'ils pouvoient ; & quoique les pédans, qui se vantent d'un savoir profond & solide, cherchent à décrier les Ouvrages d'un Auteur poli, comme s'il n'y avoit que du clinquant & de la crême fouettée, ils n'épargnent ni soins ni travaux pour atteindre à l'élévation de celui qu'ils semblent mépriser. C'est pour cela qu'ils s'appliquent souvent à des Ouvrages qui demandent du feu & de la vivacité, & qui leur coûtent des douleurs infinies à produire. Il faut avouer aussi qu'il vaudroit mieux être esclave sur les galeres, que bel esprit, si l'on ne pouvoit obtenir ce titre qu'à la faveur de ces pénibles bagatelles inventées par des Auteurs, qui avoient d'ordinaire plus de savoir que de génie.

J'ai indiqué dans mon dernier *Discours*, quelques espéces de ce mauvais goût entre les Anciens, & j'en rapporterai dans celui-ci deux ou trois autres, qui étoient en vogue à peu près vers le même tems. L'une de celles-ci se trouvoit chez les *Lipogrammatistes* de l'Antiquité, ou *Escamoteurs de lettres*, qui, sans rime ni raison, concevoient une si grande antipathie pour une certaine lettre de l'alphabet, qu'ils ne l'admettoient pas une seule fois dans tout un Poëme. Un certain *Thyphiodore* étoit très-habile en ce genre. Il écrivit une *Odyssée* sur les avantures d'*Ulysse*, & partagea ce Poëme Epique en vingt-quatre Livres. Il nomma le premier *Alpha*, par la raison des contraires, parce que cette premiere lettre de l'alphabet *Grec* en étoit absolument bannie, de même que le mot *lucus*, qui veut dire *un bois*, vient *à non lucendo*, de ce que l'on n'y voit pas fort clair. Il donna le titre de *Beta* au second Livre, pour la même raison. En un mot, il exclut les vingt-quatre lettres, cha-

cune à son tour, & leur fit voir à toutes, une à une, qu'il pouvoit se passer d'elles.

Ce devoit être quelque chose de fort plaisant, de voir ce Poëte éviter la lettre excommuniée, avec autant de soin qu'un autre en auroit eu pour observer la Quantité, & s'échapper à la faveur de toutes les Dialectes *Grecques*, lorsque cette malheureuse lettre se trouvoit dans quelque syllabe particuliere. Il n'y avoit point de reméde, il falloit bannir l'expression juste & la plus élegante, comme on rejette un diamant croisé d'une paille, si la lettre proscrite s'y trouvoit engagée. Quoi qu'il en soit, si l'*Odyssée* de *Tryphiodore* subsistoit aujourd'hui, il y a grande apparence que nos habiles pédans la citeroient avec plus d'ostentation, que l'*Odyssée* d'*Homere*. Quel fond inépuisable ne seroit-ce pas de mots & de phrases hors d'usage, de barbarismes & d'expressions rustiques, de manieres d'orthographier absurdes, & de Dialectes compliquées? Je ne doute pas même qu'elle ne passât pour un des plus riches trésors de la Langue *Grecque*.

Les Anciens estimoient encore une autre invention fort spirituelle, que les Modernes appellent un *Rébus*, qui consistoit à faire éclipser, non pas une lettre, mais un mot entier, à la place duquel on mettoit une image. Quand *César* devint un des maîtres de l'Hôtel de la Monnoie à *Rome*, il fit placer la figure d'un éléphant sur le revers de la Monnoie, parce que le mot de *César* signifioit un éléphant en Langue *Punique*. Il employa cette invention, pour ne pas s'exposer à la rigueur des Loix, qui défendoient à un Particulier de mettre son effigie sur la Monnoie de l'Etat. *Cicéron*, ainsi nommé d'après le Fondateur de sa famille, qui avoit une petite verrue sur le nez, de la figure à peu près d'un pois-chiche, qu'on appelle *cicer* en *Latin*, ordonna qu'au lieu de *Marcus Tullius Cicero*, on gravât sur un monument public, *Marcus Tullius*, avec la figure d'un pois-chiche. Peut-être qu'il en usa de cette maniere, pour insinuer qu'il n'avoit pas honte de son nom, ni de sa famille, malgré tous les reproches que ses envieux & ses compétiteurs lui faisoient souvent à l'égard de l'un & de l'autre. L'Histoire *Grecque* nous parle aussi d'un célébre édifice, où l'on voyoit les figures d'une grenouille & d'un lézard, marquées en divers endroits. Ces mots en *Grec* étoient les noms des Architectes, qui avoient pris ce tour, parce que les Loix du Païs leur défendoient de mettre leurs noms sur aucun de leurs Ouvrages. On croit que c'est à cause de cela même, que les crins qui tombent sur le front du cheval, dans l'antique statue équestre de *Marc-Aurele*, représentent de loin la figure d'une chouette, pour donner à connoître le païs du Sculpteur, qui, selon toutes les apparences, étoit *Athénien*. Il y a un ou deux siécles que ce mauvais goût régnoit chez nos Ancêtres, sans aucune de ces raisons cachées que les Anciens avoient, mais dans la seule vûe de paroître spirituels. D'une infinité d'exemples qu'on pourroit en alléguer, je ne produirai que l'invention d'un certain M. (q) *New-berry*, telle qu'on la trouve rapportée dans les Œuvres posthumes de notre savant *Camden*. Cet homme spirituel, pour représenter son

(q) C'est-à-dire, *Nouvelle baie*.

nom en peinture, mit au-dessus de sa porte l'Enseigne d'un (*) If, chargé de quantité de baies, au milieu desquelles il y avoit une grande *N* d'or; de sorte qu'avec le secours d'un peu de fausse orthographe, tout cela formoit ensemble le mot de *New-berry*.

Je finirai cet article des *Rébus*, par une espéce de Hiéroglyphe, qu'on vient de tailler, en beau relief, sur deux grandes portes du Palais de *Blenheim*, où l'on voit un gros lion, qui met en piéces un petit coq. Pour pénétrer le sens de l'Enigme, il faut savoir qu'un coq a le malheur de porter en *Latin* le même nom qu'un *François*, & que le lion est le symbole de la Nation *Angloise*. Il me semble qu'un ornement de cette nature, à la façade d'un si superbe édifice, approche beaucoup d'un Quolibet dans un Poëme Héroïque; & j'ai du regret que l'habile Architecte ait permis au Sculpteur de deshonorer la beauté de son plan par une piéce de si mauvais goût. Quoi qu'il en soit, je me flatte que ma remarque engagera les intéressés à faire quartier au coq, & à le délivrer de la griffe du lion.

Je trouve aussi que les Anciens avoient l'art de lier conversation avec un écho, & d'en obtenir des réponses exactes & suivies. Si cela pouvoit être pardonnable à quelque Auteur, on le passeroit sans doute à *Ovide*, lorsqu'il introduit l'écho en forme de Nymphe, avant qu'elle fût changée & qu'il ne lui restât plus que la voix. Le savant *Erasme*, quoiqu'homme d'esprit & beau génie, a composé un dialogue dans ce mauvais goût, où son écho paroît si habile, qu'il répond en *Latin*, en *Grec* & en *Hébreu*, selon qu'il trouvoit les syllabes qu'il devoit répéter dans l'une ou dans l'autre de ces Langues mortes. *Hudibras*, pour tourner ce mauvais goût en ridicule, décrit *Bruin* se plaignant de la perte de son ours à un écho, qui est d'un grand usage au Poëte, en ce qu'il ne se borne pas à répéter les dernieres syllabes après lui, mais qu'il l'aide à finir le vers, & qu'il lui fournit des rimes.

C.

XLVII. DISCOURS.

Hoc est, quòd palles? cur quis non prandeat, hoc est?

PERS. Sat. III. 85.

Cela vaut-il la peine que vous ruiniez votre santé, & que vous en perdiez le manger & le boire?

Des Vers Latins rimés, des Anagrammes, des Acrostiches, &c.



E mauvais goût, en fait d'Ouvrages d'esprit, qui avoit disparu dans les siécles polis, se renouvella sous l'empire de l'ignorance monastique.

Comme le peu de savoir qui se trouvoit alors au Monde étoit renfermé dans les Cloîtres, & que les Moines étoient dégagés de tous les embarras de la vie, il ne faut pas s'étonner si plusieurs de ceux qui man-

---

(*) En *Anglois*, Yew.

quoient de génie pour les plus hautes ſpéculations, s'amuſoient à de miſérables jeux d'eſprit, qui demandoient plus de loiſir que de capacité. J'ai vû la moitié de l'*Enéide* refondue en vers *Latins* rimés, par un des beaux eſprits de ce ſiécle ténébreux, qui dit, dans ſa Préface, que ce Poëme n'avoit beſoin que de la douceur des rimes pour le rendre l'Ouvrage le plus parfait qu'il y eût en ſon genre. J'ai vû auſſi une Hymne, en vers hexamètres, à l'honneur de la bienheureuſe Vierge, qui rempliſſoit un livre entier, quoiqu'elle ne fût compoſée que de ces huit mots,

Tot tibi ſunt, Virgo, dotes, quot ſidera cœlo;

C'eſt-à-dire, O bien-heureuſe *Vierge, vous poſſedez autant de vertus, qu'il y a d'étoiles au Ciel.* Par la différente combinaiſon de ces mots, le nombre de vers que le Poëte en forme, égale preſque celui des vertus & des étoiles qu'il y célébre. Quoi qu'il en ſoit, les Moines avoient tant de loiſir, qu'ils ne rappellerent pas ſeulement toutes les Piéces ſurannées de ce mauvais goût, mais qu'ils enrichirent le monde de leurs propres inventions. C'eſt à la malheureuſe fécondité de ce ſiécle que nous devons la naiſſance des Anagrammes, qui conſiſtent à changer un mot en un autre, ou à diſpoſer les mêmes lettres de différentes maniéres pour en fabriquer divers mots; ce qui peut convertir le jour en la nuit, & le blanc en noir, ſi le hazard, qui préſide à ces ſortes de compoſitions, le demande ainſi. Je me ſouviens là-deſſus qu'un Auteur fort ſpirituel appelle ſon rival, qui étoit un peu diſgracié de la nature, & dont toutes les parties n'étoient pas dans leur juſte place, l'*Anagramme d'un homme*, par alluſion à cette eſpéce d'Ouvrage diſloqué.

Lorſque l'Anagrammatiſte travaille ſur un nom, il le regarde comme une mine toute neuve, qui ne découvre ſes tréſors qu'après qu'il y a fouillé long-tems; car ſon affaire eſt de trouver un mot qui ſe cache dans un autre, & d'examiner chaque lettre dans toutes les ſituations où il eſt poſſible de la ranger. J'ai entendu parler d'un Gentilhomme qui, lorſque cette ſorte d'eſprit étoit à la mode, tâcha de gagner le cœur de ſa Maîtreſſe par un badinage de cette nature. La Dame étoit une des plus grandes beautés de ſon ſiécle, & connue ſous le nom de Lady *Marie Boun*. L'Amant, incapable de former aucun autre mot de celui de *Marie*, par une licence aſſez ordinaire dans cette ſorte de tours ingénieux, le convertit en *Moll*, qui en eſt le diminutif; & après avoir ſué ſang & eau, l'eſpace de ſix mois, produiſit enfin une Anagramme. Mais quand il voulut en régaler ſa Maîtreſſe, (*r*) un peu choquée de ſe voir dégrader en *Moll Boun*, il fut bien ſurpris de lui entendre dire qu'il avoit eſtropié le nom de ſa famille qui n'étoit pas *Boun*, mais *Bohun*.

——————— Ibi omnis
Effuſus labor. ———

Le pauvre Amant vit alors que *toute ſa peine étoit perdue*, & frappé de ce

(*r*) Parce qu'on n'emploie ces diminutifs qu'à l'égard des petites filles, ou des gens du commun. D'ailleurs, les *Anglois* prononcent *Bohun*, comme s'il y avoit *Boun*, qu'ils écrivent *Boon*.

coup

coup de foudre, il ne tarda pas long-tems à perdre ce qu'il lui restoit d'esprit, affoibli déja par la grande application qu'il avoit apportée à cette merveilleuse recherche.

Il y a quelque apparence que (*f*) l'Acrostiche & l'Anagramme nâquirent à peu près dans le même siécle, quoique l'on ne puisse pas décider quel des deux Inventeurs de ces pénibles niaiseries étoit le plus grand sot. L'Acrostiche *simple* n'est que le nom ou le titre d'une personne ou d'une chose, formé des lettres initiales de plusieurs vers, & qui par ce moyen se trouve écrit en ligne perpendiculaire, à la maniere des *Chinois*. Mais le *composé* est bien un autre ouvrage, puisqu'il y a deux ou trois rangs de ces lettres capitales, qui jointes ensemble produisent des merveilles. J'en ai vû quelques-uns, dont les vers n'étoient pas seulement bordés d'un nom à l'une & à l'autre extrémité; mais où le même nom passoit de haut en bas, comme une couture à travers le milieu du Poëme.

On voit une autre Piéce curieuse, qui est alliée de fort près avec les Anagrammes & les Acrostiches, & qu'on appelle communément un Chronogramme. Cette sorte d'esprit paroît sur quantité de médailles modernes, & consiste à exprimer le millésime dans la légende. On peut dire que les *Allemans* l'emportent à cet égard sur toutes les autres Nations. Quoi qu'il en soit, sur une médaille de *Gustave-Adolphe*, on trouve ces mots CHrIstVs DuX ergo trIVMphVs. Si vous prenez la peine d'en tirer les plus grosses capitales, & de les ranger ensuite dans l'ordre qu'il faut, vous verrez qu'elles forment ensemble l'an MDCXVVVII, ou 1627, qui est le millésime de cette médaille. Car, afin que vous le sachiez, ces caracteres qui se distinguent des autres, & qui les surpassent en grandeur, doivent servir ici à un double usage, en qualité de caracteres & en qualité de chifres. Il y a de ces *Allemans* laborieux qui vous feuilleteront un Dictionnaire entier pour venir à bout d'une de ces jolies inventions. Vous croiriez qu'ils cherchent un terme propre & de la bonne latinité, mais ce n'est pas cela; ils vont à la chasse d'un mot où il y ait une L, une M ou un D. Ainsi lorsqu'il nous tombe quelqu'une de ces légendes entre les mains, nous ne devons pas tant y chercher la pensée que le millésime.

Les Bouts-Rimés ont été les favoris de la Nation *Françoise* (*t*) l'espace d'un siécle entier, quoiqu'il y eût alors nombre de beaux esprits en *France*, & que le savoir y fleurit. On donnoit une liste de rimes à un Poëte, qui devoit les remplir dans le même ordre où il les trouvoit; & plus ces rimes étoient bizarres, plus le génie de celui qui savoit y ajuster ses Vers, passoit pour

---

(*f*) Cependant *Cicéron* parle de l'Acrostiche Liv. II. *de la Divination*, §. 45. où il dit qu'*Ennius* avoit fait de ces vers, aussi-bien que les Sibylles.

(*t*) La Préface qui est à la tête du Poëme de M. *Sarasin*, dont l'Auteur parle un peu plus bas, ne donne pas aux Bouts-Rimés une durée à beaucoup près si longue. Cette Préface est intitulée, *Sujet du Poëme*; & je ne sai si M. Ménage, qui a fait le Recueil des Œuvres de M. *Sarasin*, est l'Auteur, ou si M. *Pelisson*, qui a mis un long Discours à la tête de ces mêmes Œuvres, l'a composée.

extraordinaire. L'ardeur que les *François* témoignoient pour rétablir ce mauvais goût, me paroît une des marques les plus sensibles de la décadence de l'esprit & du savoir, qui accompagne presque toujours celle de l'Empire. Si quelqu'un de mes Lecteurs *Anglois* n'a jamais vû de ces jolies Piéces, il n'a qu'à ouvrir le nouveau *Mercure Galant*, où l'Auteur donne tous les mois une liste des rimes que les Poëtes s'exercent à remplir, & ils ne manque pas de publier leurs belles productions dans le *Mercure* du mois suivant. Voici les Bouts-Rimés du mois de (*u*) *Novembre* dernier, qui me tombe sous la main :

— — — Lauriers
— — — Guerriers
— — — Musette
— — — Lisette
— — — Césars
— — — Etendars
— — — Houlette
— — — Folette.

Qui ne s'étonneroit d'entendre un homme du savoir de feu M. *Menage*, parler de ces bagatelles aussi sérieusement qu'il le fait dans le Recueil de ses *Bons-Mots*, &c.? Quoi qu'il en soit, on y trouve cet article couché tout du long :

» (*x*) M. *de la Chambre* disoit que la plume inspire, que souvent il ne » savoit ce qu'il alloit écrire quand il la prenoit, & qu'une periode produisoit » une autre periode. Je ne savois de même ce que j'allois faire quand je » faisois des Vers. J'assemblois premiérement mes rimes, & j'étois quelque- » fois trois ou quatre mois à les remplir. J'en montrai un jour à M. de *Gombaud*, où j'avois fait entrer *Amarillis* & *Philis*, *Marne* & *Arne*, & le priai » de m'en dire son sentiment. *Ces Vers ne valent rien*, me dit-il. Pour quelle » raison, lui repartis-je? *Ne voyez-vous pas*, me dit-il, *que ces rimes sont trop* » *communes? cela est trop aisé*. Me voilà, lui dis-je, bien récompensé de mon » travail. Cependant, malgré sa critique rigoureuse, les vers étoient bons.

Ce qui fournit la premiere occasion à ces Bouts-Rimés, les rendoit en quelque maniere excusables, puisque c'étoit une tâche que les Dames *Françoises* donnoient à leurs amans. Mais lorsqu'un Auteur aussi grave que celui que je viens de nommer, s'imposoit à lui-même une pareille tâche, pouvoit-il y avoir quelque chose de plus ridicule? On ne seroit-on pas tenté de croire que l'Auteur faisoit quelque petite supercherie, & qu'il ne donnoit sa liste de rimes qu'après avoir achevé sa Piéce? Quoi qu'il en soit, M. *Sarasin*, s'est moqué fort agréablement de ce mauvais goût dans un Poëme intitulé *Dulot vaincu*, ou *la Défaite des Bouts-Rimés*.

Il faut joindre à cette sorte d'esprit celui qui veut que (*y*) les deux der-

(*u*) De l'année 1710.
(*x*) Voyez *Menagiana*, tom. I. p. 174. &c. de l'édition d'*Amsterdam*, chez *P. de Coup*, 1713.
(*y*) Les *Anglois* appellent ces rimes, *doubles*.

nieres syllabes de chaque Distique soient toujours les mêmes ; ce que l'on observe dans nos Balades ou nos Vaudevilles, & que les ignorans admirent. Mais si la pensée du couplet est bonne, la rime y ajoute peu de chose ; & si elle ne vaut rien, la rime ne sauroit la faire approuver. Du reste, je crains que plusieurs de ceux qui admirent *Hudibras*, n'ayent plus d'égard à ces méchantes rimes, qu'aux plus beaux endroits de cet excellent Poëme.

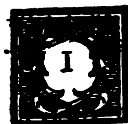
XLVIII. DISCOURS.

Non equidem hoc studeo, bullatis ut mihi nugis
Pagina turgescat, dare pondus idonea fumo.

PERS. Sat. V. 19.

Vous avez raison : mon dessein ne fut jamais de faire de ces beaux vers qui ne signifient rien ; ni de faire valoir des bagatelles, & de leur donner du poids.

Histoire du *Quolibétisme*, ou du Jeu de mots.



IL n'y a point de mauvais goût qui ait plus prévalu dans tous les siécles, que celui qui regarde le Jeu de mots, & qui est compris sous le nom général du *Quolibétisme*. J'avoue qu'il est impossible d'extirper une méchante herbe que le terroir a une si grande disposition à produire. Les semences du Quolibétisme naissent dans l'esprit de tous les hommes ; & quoique la raison, la réflexion & le bon sens les puissent diminuer, elles paroissent quelquefois dans le plus grand génie, s'il n'est pas cultivé avec beaucoup de soin. L'imitation nous est fort naturelle, & quand elle n'excite pas l'esprit à la Poësie, à la Peinture, à la Musique, ou à de plus nobles Arts, elle s'échappe en Jeux de mots & en Quolibets.

Aristote, dans l'onziéme chapitre de sa Rhétorique, décrit, entre les beautés du *Discours*, deux ou trois sortes de Quolibets, qu'il nomme *Paragrammes*, & dont il produit des exemples tirés de quelques-uns des plus habiles Auteurs *Grecs*. *Cicéron* a parsemé presque tous ses Ouvrages de Quolibets, & dans son Livre où il pose les régles de l'Art Oratoire, il cite un nombre infini de Proverbes, ou de Bons-Mots, comme des traits d'esprit, qui ne sont au bout du compte que de véritables pagnotteries. Mais pour s'approcher de nous, ces pointes d'esprit étoient ici le plus en vogue sous le régne de *Jaques I.* Ce savant Monarque étoit lui-même un assez bon diseur de Quolibets, & il ne faisoit guéres d'Evêques ou de Membres de son Conseil privé, qui ne se fussent signalés par quelque Bon-Mot ou quelque Plaisanterie. C'étoit alors que les Quolibets paroissoient avec éclat, & se voyoient sur le trône. On les avoit admis autrefois dans les discours enjoués & dans les Ecrits burlesques ; mais, sous le Roi *Jaques*, on les débitoit gravement en Chaire, ou on les prononçoit dans le Conseil, avec toute la solemnité possible. Les Auteurs les plus célébres les employoient souvent dans leurs Ouvrages les plus sérieux. Les Sermons de l'Evêque *André*, & les Tragédies de *Shakespear*, en fourmil-

loient. Le premier exhortoit le Pécheur à la repentence par des Quolibets; & il n'est rien de plus ordinaire dans l'autre, que d'y voir un Héros fondre en larmes & les accompagner de Quolibets, pendant une douzaine de lignes de suite.

A ces grandes autorités, qui semblent avoir consacré ce mauvais tour d'esprit, on peut joindre les Rhétoriciens qui ont traité du Jeu de mots avec beaucoup de respect, & distingué ses differentes espéces par des noms, qu'ils mettent au rang des Figures, & qui servent d'ornement au discours. Je me souviens que le Maître d'une Ecole *Latine*, avec qui j'avois quelque liaison à la campagne, me dit un jour qu'il avoit vû le plus habile *Paragrammatiste* qu'il y eût entre les Modernes. Je voulus savoir qui c'étoit, & appris qu'il avoit dîné ce jour-là même avec M. *Swan*, le fameux diseur de Quolibets. Je le priai alors de me dire ce qui s'étoit passé dans leur conversation, & il répondit que M. *Swan* s'étoit presque toujours servi de la *Paranomase*, qu'il avoit donné quelquefois dans le *Plocè*; mais que s'il lui étoit permis de dire sa pensée, il avoit brillé sur-tout dans l'*Antanaclase*.

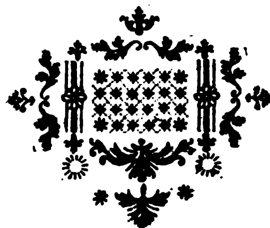
Je ne dois pas oublier ici, qu'une de nos célébres Universités étoit autrefois cruellement infectée de la sotte manie des Quolibets; mais savoir si cela venoit, ou non, des marécages qui l'environnoient alors, & que l'on a desséchés depuis, c'est ce que j'abandonne à la décision de plus habiles Naturalistes que moi.

Après ce petit détail historique du Quolibétisme, il est étonnant qu'il ne paroisse plus aujourd'hui dans la République des Lettres, puis sur-tout qu'on le trouve dans les Ecrits des Anciens qui avoient le plus de politesse. Toute la raison qu'on peut en alléguer, est fondée sur ce que les premiers Auteurs, les grands héros dans l'art d'écrire, n'avoient aucune régle de bonne critique. C'est pour cela même qu'ils n'approchent pas de l'exactitude & de la justesse de ceux qui les ont suivis, quoiqu'ils les surpassent en fait de génie. Les Modernes ne sauroient atteindre à leurs beautés, mais ils peuvent éviter leurs défauts. Lorsque ces Auteurs du premier ordre étoient en vogue, il s'éleva une nouvelle race d'Ecrivains, qui se rendirent célébres par les remarques qu'ils faisoient sur les Ouvrages de ceux qui les avoient précédés. Une de leurs principales occupations se bornoit à distinguer les différentes sortes d'esprit par des termes de l'Art, & à les évaluer plus ou moins, suivant qu'elles se trouvoient fondées sur la vérité des choses. Il ne faut donc pas s'étonner, qu'un *Isocrate*, un *Platon* & un *Cicéron* ayent de ces petits foibles qu'on ne rencontre pas dans des Auteurs d'un mérite fort au-dessous du leur, mais qui ont écrit depuis la découverte de ces tâches. Quoi qu'il en soit, je ne vois pas qu'aucun des anciens Critiques, à la reserve de *Quintilien* & de *Longin*, ait mis une borne bien marquée entre les Quolibets & les bonnes Pointes d'esprit; mais on ne l'eut pas plutôt fixée, que tous les gens de bon sens en convinrent. Les Jeux de mots furent ramenés à peu près vers le rétablissement des belles Lettres; mais on ne tarda guéres à les bannir. Il est certain que ce mauvais goût a paru & s'est éclipsé à plusieurs reprises, & il n'y a nul doute qu'il ne revienne à la longue,

toutes les fois que la pédanterie & l'ignorance prendront le dessus. Il est même à craindre, par quelques productions de l'hyver dernier, que nos enfans ne dégénerent bientôt en diseurs de Quolibets. Du moins ma crainte doit être fort excusable, puisque j'ai vû applaudir à des Acrostiches qui couroient la ville, & à une petite Epigramme, qu'on nommoit la *Priere des Sorciers*, dont toute la magie revenoit à être conçue en vers, soit qu'on la lût en avant ou au rebours, avec cette différence, qu'elle maudissoit d'un côté, & qu'elle bénissoit de l'autre. Une misérable pointe n'a jamais été un argument. Si nous devons nous critiquer les uns les autres, que ce soit par de beaux traits d'une satyre fine & délicate ; car pour moi je suis du goût de cet ancien Philosophe, qui aimoit mieux tomber sous la griffe du lion que sous le pied de l'âne, s'il devoit être exposé au ressentiment de l'un ou de l'autre. Ce n'est point l'esprit de parti qui m'engage à raisonner de la sorte. Il y a une sécheresse effroyable des deux côtés. J'ai vû des *Acrostiches* de la main des *Torys*, & des *Anagrammes* de la tournure des *Whigs ;* & je n'y trouve pas à redire, parce qu'ils viennent des *Whigs* ou des *Torys*, mais parce que ce sont des *Anagrammes* & des *Acrostiches*.

Après avoir fait l'histoire du Jeu de mots, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, je le définirai ici, *une pointe d'esprit fondée sur l'usage de deux mots qui s'accordent pour le son, mais qui différent à l'égard du sens.* L'unique moyen pour découvrir, si une pointe est bonne ou fausse, c'est de la tourner dans une autre Langue. Si elle soutient cette épreuve, vous pouvez dire à coup sûr qu'elle est de bon alloi ; mais si elle s'évanouit dans l'opération, prononcez hardiment que ce n'étoit qu'une misérable pagnotterie. En un mot, on peut dire de celle-ci, ce qu'un Païsan disoit de son rossignol, que c'est *vox & prœterea nihil*, un son & pas autre chose. D'ailleurs on pourroit appliquer à la véritable pointe d'esprit, l'éloge qu'*Aristenete* faisoit d'une belle femme, qu'il trouvoit toujours belle, soit qu'elle fût habillée ou non, & dont il disoit, pour me servir de la traduction de *Mercerus*, qui est beaucoup plus emphatique, *Induitur, formosa est ; exuitur, ipsa forma est.* » Couverte » de ses habits, elle étoit belle ; mais nue, c'étoit la beauté même.

C.



XLIX. DISCOURS.

Scribendi rectè, sapere est & principium & fons.

HOR. A. P. v. 309.

C'est du bon sens que les Ouvrages d'esprit tirent tant leur prix.

De ce qui est véritablement spirituel, de ce qui n'a qu'un faux brillant, & de l'Esprit mixte.



ONSIEUR LOCKE fait une remarque très-solide sur la différence qu'il y a entre l'esprit & le jugement, & tâche de montrer la raison pour laquelle ils ne sont pas toujours le partage de la même personne. Voici de quelle maniere il s'exprime sur ce sujet. » (z) Peut-être, *dit-il*, qu'on pourroit rendre raison par-là de ce qu'on » observe communément, que les personnes qui ont le plus d'esprit, & la » mémoire la plus heureuse, n'ont pas toujours le jugement le plus net & » le plus profond. Car au lieu que ce qu'on appelle esprit, consiste pour » l'ordinaire à assembler des idées, & à joindre promptement & avec une » agréable variété celles en qui l'on peut observer quelque ressemblance ou » quelque rapport, pour en faire de belles peintures qui divertissent & frap- » pent agréablement l'imagination : le jugement consiste, au contraire, à » distinguer soigneusement une idée d'avec une autre, si l'on peut y trou- » ver la moindre différence, afin d'éviter qu'une ressemblance ou quel- » que affinité ne nous donne le change, en nous faisant prendre une chose » pour l'autre. Cette maniere d'agir n'admet ni les métaphores, ni les allu- » sions, d'où dépend presque toujours cet agrément de l'esprit qui frappe si » vivement l'imagination, & qui à cause de cela même est si bien reçu » de tout le monde.

Je crois que c'est la plus philosophique & la plus exacte description que j'aye lû de ma vie, de ce qu'on appelle esprit, qui consiste d'ordinaire, quoique ce ne soit pas toujours, dans cette ressemblance & cette conformité d'idées, dont M. *Locke* nous parle. J'y ajouterai seulement, par voie d'explication, que toute ressemblance d'idées n'est pas ce que nous appellons esprit, à moins qu'elle ne *divertisse* & ne *surprenne* ceux qui en sont frappés. Ces deux qualités, surtout la derniere, paroissent lui être essentielles. Afin donc que la ressemblance dans les idées mérite le titre de spirituelle, il ne faut pas qu'elles soient trop voisines les unes des autres dans la nature des choses ; puisque si leur rapport naturel sautoit aux yeux, il ne surprendroit point. Si l'on comparoit le chant d'un homme à celui d'un autre, ou la blancheur de quelque objet à celle du lait & de la neige, ou la variété de ses couleurs

(z) Voyez son *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, p. 106. §. 2. de la traduction de M. *Coste*, imprimé pour la seconde fois en 1729. à *Amsterdam*, chez *P. Mortier*.

à celles de l'Arc-en-ciel, on ne diroit pas qu'il y a de l'esprit là-dedans, à moins qu'on n'apperçût quelque rapport plus éloigné entre ces deux idées capables d'exciter la surprise. Lors donc qu'un Poëte nous chante que le sein de sa Maîtresse est aussi blanc que la neige, il n'y a point d'esprit dans cette comparaison; mais quand on ajoute, avec un soupir, qu'il est d'ailleurs aussi froid, voilà qui est spirituel. Tout le monde peut se rappeller une infinité d'exemples de cette nature. Quoi qu'il en soit, c'est pour cela même que les Similitudes dans les Poëmes Héroïques, dont les Auteurs cherchent à remplir l'esprit de grandes idées, plutôt qu'à le divertir par des pensées nouvelles & suprenantes, n'ont presque jamais rien qu'on puisse appeller spirituel. La description que M. *Locke* nous donne de l'esprit, jointe à ces petites remarques, comprend la plûpart des traits d'esprit qu'on voit dans les Métaphores, les Similitudes les Allégories, les Enigmes, les Devises, les Paraboles, les Fables, les Songes, les Visions, les Poëmes Dramatiques, les Écrits en style burlesque, & dans toute sorte d'Allusions. Il y a quantité d'autres Piéces d'esprit, qui tout éloignées qu'elles paroissent, au premier coup d'œil, de cette description, ne laissent pas de s'y trouver renfermées, lorsqu'on vient à les examiner de près.

Si ce qui est *véritablement spirituel* consiste en général dans cette ressemblance & conformité d'idées, ce qui n'a qu'un *faux brillant*, & la seule apparence d'esprit, consiste dans la ressemblance & dans la conformité, tantôt de quelques lettres, comme dans les Anagrammes, les Chronogrammes, les Lipogrammes, & les Acrostiches; tantôt de quelques syllabes, comme dans les Echos & les Rimes de notre méchante Poësie; tantôt de mots entiers, comme dans les Equivoques & les Quolibets; tantôt enfin de Piéces entiéres qui paroissent sous la figure d'un *Œuf*, d'une *Hache*, ou d'un *Autel*. Que dis-je? Il y a des personnes qui se font une idée si étendue de ce qu'on appelle spirituel, qu'ils l'attribuent à de simples actes extérieurs qui ne regardent que le corps, & qu'ils veulent qu'un homme ait de l'esprit & du génie, s'il peut imiter le ton de voix, les grimaces & le visage d'un autre.

Mais il y a une autre sorte d'esprit, qui consiste en partie dans la ressemblance des idées, & en partie dans la ressemblance des mots, que j'appellerai, pour cet effet, *Esprit mixte*. Notre fameux Poëte *Cowley* a plus de cet esprit, qu'aucun Auteur qu'il y ait jamais eu. *Waller* en a beaucoup aussi. *Dryden* est fort reservé à cet égard. *Milton* avoit un génie infiniment au-dessus de ce tour d'esprit. On peut mettre *Spencer* dans la même classe. Les *Italiens* en sont si remplis, qu'ils ne l'épargnent pas dans leurs Poëmes Epiques. M. *Boileau*, qui s'étoit formé le goût sur les anciens Poëtes, le rejette par-tout avec dédain. Si nous cherchons cet esprit mixte entre les Auteurs *Grecs*, nous ne le trouverons que dans les Epigrammatistes. Il y en a eu à la vérité quelques traits dans le petit Poëme qu'on attribue à *Musée*: mais cela seul, quand il n'y en auroit pas plusieurs autres indices, fait voir que c'est une composition moderne. Si l'on examine les Auteurs *Latins*, on ne voit aucune trace de cet esprit dans *Virgile*, *Lucrece* ou *Ca-*

tulle ; il y en a fort peu dans *Horace ;* mais *Ovide* en a beaucoup, & l'on ne trouve presque autre chose dans *Martial.*

D'une infinité d'exemples qu'on pourroit alléguer de cet *esprit mixte*, je n'en choisirai qu'un seul, qui paroît dans tous les Ecrivains de cet ordre. On s'est imaginé que l'amour étoit de la nature du feu, & c'est pour cela que les mots de feu & de flamme son employés pour marquer cette passion. Là-dessus les Poëtes ont profité de la signification douteuse de ces mots, pour lâcher des volées de traits d'esprit. *Cowley*, touché du froid regard des yeux de sa Maîtresse, & convaincu en même tems du pouvoir qu'ils avoient de lui inspirer de l'amour, les envisage sous l'idée de Miroirs ardens faits de glace ; mais sur ce qu'il peut vivre au milieu des plus grandes ardeurs dont il est embrasé, il en conclut d'abord que la Zone Torride est habitable. Lorsque sa Maîtresse a lû la Lettre qu'il lui avoit écrite avec du jus de citron, après l'avoir exposée à la chaleur du feu, il la supplie de vouloir bien la relire à la clarté des flammes de l'amour. Lorsqu'elle pleure, il souhaiteroit qu'une douce chaleur excitée par l'amour, fît distiller ces gou-tes à travers l'alembic de son cœur. Lorsqu'elle est absente, il se trouve au-delà du quatre-vingtiéme dégré de latitude, c'est-à-dire, trente dégrés plus proche du Pole que lorsqu'elle est avec lui. Son amour ambitieux est un feu qui monte naturellement en haut ; son amour accompagné de bonheur ressemble aux rayons du Soleil, & son amour infortuné approche des flammes de l'enfer. Lorsqu'il l'empêche de dormir, c'est une flamme, d'où il ne sort point de fumée ; & lorsque la prudence le combat, c'est un feu que le vent irrite. Sur la mort d'un arbre où il avoit gravé les sentimens de sa passion, il dit que ses caractéres enflammés l'avoient brûlé jusqu'à la racine. Lorsqu'il veut renoncer à son amour, il ajoute qu'une personne échaudée craint toujours le feu. Son cœur est un *Etna*, qui au lieu de la Forge de *Vulcain*, renferme celle de *Cupidon.* S'il tâche de noyer son amour dans le vin, c'est jetter de l'huile sur le feu. Il voudroit insinuer à sa Maîtresse, que le feu de l'amour ne devroit pas seulement donner de la chaleur, mais aussi rendre fertile, à peu près comme les rayons du Soleil qui font éclore une infinité de créatures vivantes. Dans un autre endroit, l'amour fricasse les plaisirs à son feu. Tantôt le cœur du Poëte est glacé dans le sein de toutes les Belles, & tantôt il est grillé à l'approche de leurs yeux. Quelquefois il se noie dans les larmes, & il brûle entre les bras de l'Amour, comme un Vaisseau où le feu se met au milieu de la Mer.

On peut voir, par tous ces traits, que le Poëte joint les qualités du feu avec celles de l'amour, & qu'il en parle, dans la même période, comme d'une passion & d'un feu réel. Ces ressemblances apparentes, ou plutôt ces contradictions, surprennent le monde, & font tout l'esprit de cette sorte d'Ouvrages. Ainsi l'*esprit mixte* est un mélange du bon & du mauvais goût ; qui est plus ou moins parfait, suivant que la ressemblance tombe sur les idées ou sur les mots : il y a du vrai & du faux. La raison en demande la moitié, & l'extravagance en reclame l'autre. Il ne sauroit donc étendre sa jurisdiction que sur les Epigrammes, ou sur ces petits Poëmes, qui n'en sont

qu'un

qu'un tissu, & que la moindre occasion fait naître. Quoi qu'il en soit, j'avoue que l'admirable Poëte, d'où j'ai tiré tous ces exemples, avoit autant de bon goût & de solide, qu'aucun Auteur qui ait jamais écrit, & qu'il possédoit même toutes les qualités d'un génie extraordinaire.

On ne sera pas fâché sans doute que je parle ici de la définition que M. *Dryden* a donnée de l'esprit, & qui, avec tout le respect qui est dû au jugement d'un si habile homme, regarde plutôt ce qui constitue l'essence d'un bon Ouvrage. En effet, il veut que l'esprit consiste dans *la propriété des mots & des pensées qui conviennent au sujet.* Si cette définition est bonne, j'ose avancer qu'*Euclide* a été le plus grand & le plus beau génie qui ait jamais écrit, puisqu'on ne sauroit trouver nulle part plus de justesse à l'égard des mots & des pensées, qu'on en voit dans ses Elémens. Y a-t-il quelqu'un de mes Lecteurs, qui ait eu de sa vie une pareille idée de l'esprit? J'en appelle à leur témoignage. Ce n'est pas tout: si cette définition est exacte, il faut avouer que *Dryden* n'étoit pas seulement meilleur Poëte que *Cowley*, mais qu'il avoit aussi plus de génie; & que *Virgile* est beaucoup plus facétieux qu'*Ovide* ou *Martial*.

Le P. *Bouhours*, que je regarde comme celui de tous les Critiques *François* qui a le plus de pénétration, n'a rien oublié pour faire voir, qu'une pensée qui n'est pas juste, & qui n'est pas fondée sur la nature des choses, ne sauroit jamais être belle; que la base de toute pensée ingénieuse est la vérité; & qu'on n'en doit estimer aucune à moins que le bon-sens n'y domine. *Boileau* a tâché d'inculquer la même idée en plusieurs endroits de ses Ouvrages, soit en prose ou en vers. C'est delà que dépend cette manière naturelle d'écrire, cette noble simplicité, que nous admirons dans les Anciens, & dont plusieurs ne s'éloignent, que parce qu'ils n'ont pas la force de génie requise pour faire briller une pensée de son propre éclat. Les Poëtes qui manquent de cette force de génie, se voyent réduits à courir après des ornemens étrangers, & à s'accrocher à toute sorte de pointes d'esprit, bonnes ou mauvaises. Il me semble que ces Ecrivains sont dans la Poësie, ce que les *Goths* étoient pour l'Architecture, & qu'incapables d'arriver à la noble simplicité des *Grecs* & des *Romains*, ils y suppléent par toutes les extravagances d'une imagination déréglée. Lorsque M. *Dryden* parle de la fiction de *Virgile* à l'égard de *Didon* & d'*Enée*, & qu'il réfléchit sur la Lettre qu'*Ovide* prête à *Didon*, il fait cette jolie remarque: » *Ovide, dit-il*, marche sur les traces de *Virgile*, » dans le même siécle, & fait une ancienne Héroïne de la *Didon* que ce » Poëte venoit de *forger*: il supppose qu'elle écrit une Lettre, un peu avant » que de mourir, à son ingrat fugitif; mais, pour son malheur, il veut me- » surer son épée avec un homme d'un génie de beaucoup supérieur au sien. » J'ai traduit les Ouvrages de l'un & de l'autre, & cela me donne quelque » droit d'en pouvoir décider. Le fameux Auteur de l'*Art d'Aimer* n'a rien de » son propre fond, il emprunte tout d'un plus habile Maître que lui; & ce » qu'il y a de pis, c'est qu'il n'y ajoute pas la moindre chose pour en relever » l'éclat. Les forces lui manquent, & réduit à son ancien artifice, il a recours » aux Pointes d'esprit & au Jeu de mots. Cela n'empêche pas que ses com-

» plaisans Admirateurs ne le goûtent, & qu'ils ne lui donnent même la pré-» férence sur *Virgile*.

Si je n'avois l'autorité d'un aussi habile homme que M. *Dryden*, je n'oserois avancer que le goût de la plûpart de nos *Anglois*, Poëtes ou Lecteurs de Poësie, est fort *Gothique*. Il cite M. *de Segrais*, pour avoir distingué ses Lecteurs en trois ordres, dont le premier renferme ceux qu'il nomme la Populace, non pas tant à cause de leur qualité, que pour le nombre & la grossiéreté de leur goût. Il auroit bien pu dire la même chose des Poëtes, s'il avoit voulu. Quoi qu'il en soit, voici de quelle manière notre Compatriote s'exprime : » M. *de Segrais, dit-il*, distingue ceux qui s'attachent à la lecture » des Poëtes, en trois classes, suivant la différente capacité qu'ils ont pour » en juger. Il met au plus bas étage ceux qu'il nomme *les petits Esprits*, » qui occupent la plus haute galerie dans nos Théatres; qui n'aiment que » l'écorce & l'extérieur de l'esprit; qui préférent une équivoque, une bou-» tade, une épigramme, au bon sens & à l'élégance du Discours; ceux-ci » font la populace des Lecteurs. Si *Virgile* & *Martial* se mettoient sur les » rangs pour être choisis Membres du Parlement, nous savons déja lequel » des deux partis l'emporteroit. Mais quoique l'un paroisse le plus nom-» breux, & qu'il crie le plus haut, le bon est qu'il n'est composé que de » *François* réfugiés, ou de Païsans de *Hollande*, qu'on a débarqués ici » en foule, mais qui ne sont pas naturalisés; outre qu'ils n'ont pas deux » livres sterlin de revenu tous les ans sur les terres du *Parnasse*, & qu'ils » n'ont ainsi aucun droit de donner leur voix aux Elections. Les Auteurs » qu'ils favorisent sont de la même étoffe, & peuvent bien les représenter » sur un Théatre de Charlatan, ou servir de Maîtres de cérémonies dans le » lieu où les dogues se battent avec les ours, quoiqu'ils ayent le plus grand » nombre d'admirateurs. Mais il leur arrive souvent, qu'une partie de ceux-» ci les abandonne, à mesure qu'ils se forment le goût par la lecture des » bons Livres & par la conversation des Gens d'esprit.

Je ne dois pas quitter ce sujet, sans avertir que si M. *Locke* a découvert la source la plus féconde de l'esprit, dans le passage que nous en avons rapporté, il ne dit rien d'une autre, qui est d'une nature toute différente, & qui se subdivise aussi en plusieurs branches. Je veux parler de ces petites pointes d'esprit, de ces tours, & de ces antithèses, qui roulent, non pas sur la *ressemblance* des idées, mais sur leur *opposition* : ce qui servira peut-être, dans la suite, de matiere à quelqu'un de mes *Discours*.

C.



L. DISCOURS.

Humano capiti cervicem Pictor equinam
Jungere si velit, & varias inducere plumas,
Undique collatis membris ut turpiter atrum
Desinat in piscem mulier formosa supernè,
Spectatum admissi risum teneatis amici ?
Credite, Pisones, isti tabulæ fore librum
Persimilem, cujus, velut ægri somnia, vanæ
Fingentur species: ut nec pes, nec caput uni
Reddatur formæ. ——— ——— ———

HOR. A. P. v. 1-9.

Illustres Pisons, *si un Peintre s'avisoit de mettre une tête d'homme sur l'encolure d'un cheval, & d'emprunter les membres de différens animaux pour former le reste du corps; ou s'il faisoit une figure qui représentât une belle femme de la ceinture en haut, & qui se terminât par le bas en un poisson hideux: de bonne foi pourriez-vous vous empêcher de rire en voyant une peinture si bizarre? Soyez persuadés que rien ne ressemble plus parfaitement à ce tableau, qu'un Ouvrage rempli d'idées vaines & confuses, telles que sont les rêveries d'un malade.*

Rêve, ou *Allégorie* sur les différentes sortes d'esprit.



IL est très-difficile que l'esprit se dégage de ces idées qui l'ont occupé longtems: elles y reviennent d'elles-mêmes, bongré malgré que nous en ayons; & il en est de ceci comme des vagues d'une Mer agitée, qui ne se tranquillisent que bien des heures après que le vent est calmé.

C'est à cela que j'attribue le songe ou la vision que j'eus la nuit derniere, & qui me représente, dans une allégorie continuée, les différentes sortes d'Esprit, soit le faux, le mixte, ou le véritable, qui ont fait le sujet de mes derniers *Discours*.

Il me sembla d'abord que je fus transporté dans un païs rempli de prodiges & d'enchantemens, qu'on nommoit le *Païs de l'Esprit faux*, & où régnoit le Dieu du *Mensonge*. Il n'y avoit rien dans toute la campagne, qui parût naturel. Quantité d'arbres étoient couverts d'or en feuille, au lieu de fleurs; quelques-uns produisoient de la dentelle, & d'autres des pierres précieuses. Les fontaines murmuroient des airs d'Opera, & l'on voyoit dans leurs eaux des cerfs, des sangliers & des sirenes, pendant que les dauphins & plusieurs autres poissons jouoient sur leurs bords, ou se divertissoient dans les prairies. La plûpart des oiseaux avoient le bec d'or, & la voix d'un homme. Les fleurs, qui sentoient l'encens, l'ambre gris & la civette, paroissoient si entrelassées les unes dans les autres, qu'elles formoient des piéces de broderie. Les vents ne portoient sur leurs aîles que des soupirs & des messages, qui venoient d'un nombre infini d'amoureux éloignés. Oc-

cupé à courir çà & là dans ces déserts enchantés, je ne pus m'empêcher de rompre le silence, & de parler tout seul à haute voix sur toutes ces merveilles qui s'offroient à mes yeux. Mais quelle ne fut pas ma surprise, lorsque je trouvai, dans toutes les allées, des échos artificiels, qui, par la répétition de certains mots que je prononçois, s'accordoient avec moi, ou me contredisoient à tout bout de champ? Au milieu de mon entretien avec ces compagnes invisibles, j'apperçus, dans le centre d'un bocage fort sombre, un monstrueux Édifice bâti à la *Gothique*, où l'on voyoit quantité d'ornemens de cette Sculpture barbare. Je m'en approchai au plus vîte, & je trouvai que c'étoit une espece de Temple Payen consacré à la Déesse de la *Stupidité*. A mon entrée, je découvris la Divinité du lieu habillée en Religieuse, qui tenoit un livre d'une main, & un hochet de l'autre. L'*Industrie* paroissoit à sa droite, avec une lampe qui brûloit en sa présence; & le *Caprice* étoit à sa gauche, avec un singe sur l'épaule. A ses pieds il y avoit un Autel d'une figure bien étrange; mais on l'avoit taillé de cette maniere, pour s'accommoder à l'inscription qui l'environnoit. Les offrandes, qu'on y voyoit dessus, consistoient en morceaux de papier, remplisde Poësie, & qui représentoient des *haches*, des *aîles* & des *œufs*. Le Temple étoit plein d'adorateurs, qui s'amusoient à divers exercices, suivant que le cœur leur en disoit. Je vis dans un Quartier un Régiment d'*Anagrammes*, qui n'étoient jamais en repos, qui tournoient à droite ou à gauche, qui faisoient volte-face, doubloient leurs rangs, changeoient de poste, & se formoient, après bien des marches & des contremarches, dans toutes les figures que peut produire l'exercice le plus composé.

A quelque petite distance delà il y avoit un Corps d'*Acrostiches*, formé de Personnages qui n'avoient aucune proportion entre eux. Ils étoient rangés sur trois colomnes, dont chacune étoit bordée à la gauche d'une haie d'Officiers. Ceux-ci paroissoient fort lestes, & avoient du moins six pieds de hauteur; mais les simples soldats étoient si petits, si boiteux & si misérables, qu'on ne pouvoit presque pas les regarder sans rire. On voyoit à leur suite deux ou trois files de *Chronogrammes*, qui ne se distinguoient des premiers, que parce que leurs Officiers tenoient, à l'exemple de la figure qui représente le Tems, un sable d'une main, & une faulx de l'autre, & qu'ils étoient postés pêle-mêle avec leurs soldats.

Vers le milieu du Temple, & sous les yeux de la Divinité qu'on y adoroit, il me sembla que je voyois le phantôme de *Tryphiodore* le *Lipogrammatiste*, engagé dans un Bal avec vingt-quatre personnes qui le poursuivoient tour à tour au travers de toutes les figures embarrassées & les labyrinthes d'une contredanse, sans qu'elles pussent jamais l'attrapper.

A la vûe de plusieurs personnes qui me parurent fort occupées à l'extrêmité du Temple qui regarde à l'Ouest, j'examinai ce qu'elles faisoient, & je trouvai que le grand Magasin des *Rébus* étoit dans ce Quartier-là. Ces Machines, du naturel du monde le plus opposé entre elles, formoient divers paquets, jettés les uns sur les autres comme des fagots. Vous y auriez pu voir une ancre, un peignoir & un cheval de bois liés ensemble. Un des

Ouvriers, qui s'apperçut de ma surprise, vint me dire, qu'il y avoit beaucoup d'esprit dans plusieurs de ces paquets, & qu'il me les expliqueroit si je voulois. Je le remerciai de son offre obligeante, & lui répondis que j'étois alors un peu trop pressé pour lui donner audience. Sur le point de sortir du Temple, je vis dans un coin une troupe d'hommes & de femmes qui rioient de tout leur cœur, & qui se divertissoient au *Jeu des rimes*, où celui qui en répéte une, dont un autre s'est déja servi, commet une faute. En passant auprès d'eux, j'entendis quantité de *doubles rimes*, qui ne servoient qu'à redoubler leur joie.

Il y avoit, dans leur voisinage, une autre bande d'esprits gais & bouffons, qui s'escrimoient à un jeu, dont tout le fin consistoit à faire prendre une personne pour une autre. Afin de donner occasion à ces bévûes grotesques, ils s'étoient partagés en divers couples, dont chacun étoit couvert depuis la tête jusqu'aux pieds de la même sorte d'habits, quoiqu'ils n'eussent peut-être pas un seul trait de leurs visages qui se ressemblât. De cette maniere un vieillard étoit pris quelquefois pour un jeune garçon, une femme pour un homme, & un noir pour un *Européan*; ce qui ne manquoit pas de causer de grands éclats de rire. Je connus, à leur mine, que c'étoit un parti d'*Equivoques* ou de *Jeux de mots*. Quoi qu'il en soit, impatient de me voir hors de ce monde enchanté, qui m'avoit presque bouleversé la cervelle, je sortis du Temple, & je traversai les champs qui l'environnoient, avec toute la diligence possible. Mais je n'étois guéres avancé, lorsque j'entendis un bruit de trompettes qui sonnoient l'allarme, & qui sembloient annoncer la marche d'un ennemi. En effet, je vis paroître, dans un éloignement considérable, une lumiere fort éclatante, au milieu de laquelle marchoit une personne d'un regard majestueux, qui se nommoit la *Vérité*. Elle avoit à sa main droite un Dieu, qui portoit plusieurs carquois sur le dos, avec une poignée de fléches à la main, & qui s'appelloit l'*Esprit*. L'approche de ces deux Divinités remplit tout le territoire de l'*Esprit faux*, d'une consternation incroyable; en sorte que le Dieu du païs se rendit en personne sur les frontieres, avec plusieurs Divinités subalternes, & que les différens corps de troupes que j'avois vûes dans le Temple, se rangerent en bataille, pour les recevoir bien chaudement. La marche des ennemis fut si lente, que tous les voisins du païs du *Mensonge* eurent le tems d'assembler leurs forces, résolus de se tenir sur leurs gardes, d'observer une exacte neutralité, & d'attendre l'issue du combat.

Je dois avertir ici mes Lecteurs, que les frontieres du païs enchanté avoient pour habitans les différentes especes de l'*Esprit mixte*, qui faisoient une étrange figure lorsqu'on vint à les passer en revûe. Il y avoit des hommes dont le corps étoit percé de dards, & des femmes dont les yeux étoient des miroirs ardens: on y voyoit aussi des hommes qui avoient le cœur de feu, & des femmes qui avoient le sein de neige. On s'ennuyeroit si je voulois décrire tous les monstres qui composoient cette grande armée, qui se divisa d'abord en deux partis, dont l'un se jetta derriere les drapeaux de la *Vérité*, & l'autre derriere ceux du *Mensonge*.

Le Dieu du *Mensonge*, qui étoit d'une taille gigantesque, avança quelques pas à la tête de son armée; mais la lumiere éblouissante qui environnoit la *Vérité*, n'eut pas plutôt dardé ses rayons sur lui, qu'il sécha peu à peu, jusques-là qu'il ne parut plus que comme un phantôme, & qu'il s'évanouit à la fin, à mesure qu'elle approchoit; en sorte qu'il ne resta pas la moindre trace de sa figure dans l'endroit qu'il avoit occupé.

Comme au lever du Soleil les étoiles disparoissent les unes après les autres, jusqu'à ce qu'on n'en apperçoive plus dans tout l'hémisphere; de même le Dieu du *Mensonge* s'évanoüit avec toute son armée. D'ailleurs, le Temple s'enfonça tout d'un coup, les poissons retournerent dans les eaux, & les bêtes sauvages dans les bois; les fontaines reprirent leur murmure, les oiseaux leurs accens, les arbres leurs feuilles, & les fleurs leur odeur; en un mot, toute la face de la nature revint à son premier état. A la vûe de cette nouvelle métamorphose, il me sembla, quoique je continuasse à dormir, que je m'éveillois en sursaut, après avoir fait un rêve.

D'abord que la scène de tous ces prodiges, qui avoient fort troublé mon imagination, eut passé, j'examinai avec beaucoup de soin les allures de l'*Esprit* & de la *Vérité*; car il étoit impossible de regarder l'un sans voir l'autre en même tems. Un gros Corps de Figures qui avoient l'air robuste & vigoureux, les suivoit. Le Génie du *Poëme Héroïque* y paroissoit couronné de laurier, & l'épée à la main. La *Tragédie*, vêtue d'une longue robe teinte de sang, avoit une couronne de cyprès. La *Satyre*, avec son air riant, cachoit un poignard sous son habit. La *Rhétorique* se faisoit connoître par sa foudre, & la *Comédie* par son masque. A la suite de plusieurs autres Figures, on voyoit à l'arriere-garde l'*Epigramme*, qu'on y avoit postée dès le commencement de l'expédition, parce qu'on la soupçonnoit de favoriser l'ennemi, & qu'elle auroit bien pu le joindre. Le Dieu de l'*Esprit* avoit quelque chose de si aimable & de si perçant dans ses regards, qu'il m'inspira tout à la fois de l'amour & de la crainte. Lorsque je goûtois une joie extrême à l'envisager, tout d'un coup il me présenta un de ses carquois plein de fléches; mais voulant tendre la main pour le recevoir, je fis un faux pas, & m'éveillai en sursaut: ainsi finit mon songe.

C.



LI. DISCOURS.

——— ——— Hîc vivimus ambitiosâ
Paupertate omnes. ——— ———

Juv. Sat. III. 182.

C'est ici un foible commun à bien des gens, de nourrir une grande ambition dans une grande pauvreté.

Il est ridicule que la Bourgeoisie se mette en deuil, a l'exemple des Cours.



LA force de la coutume nous engage souvent à faire certaines démarches, qui ne sont point du tout convenables. Je pourrois démontrer, par divers exemples, qu'elle nous fait agir contre les régles de la nature, du droit & du sens commun; mais je me bornerai ici à examiner l'effet qu'elle produit sur nous, lorsqu'il est question de se mettre en deuil. La coutume qui nous oblige à marquer, par nos habits, la douleur que nous cause la perte de nos proches, est venue sans doute de l'affliction sincere de ceux qui en étoient trop accablés pour avoir soin de s'ajuster proprement. Il semble que les mêmes personnes prirent dans la suite des habits conformes à leur état, & à la situation où elles se trouvoient alors, pour se justifier en quelque maniere de ce qu'elles ne se divertissoient pas avec les autres, & n'avoir rien autour d'elles de si gai ni de si voyant, qui pût choquer la tristesse de leur ame, ou les rendre suspectes d'insensibilité. Cette louable coutume, qui distinguoit les personnes affligées des autres, s'est perdue à la longue, & les habits de deuil servent aujourd'hui de parure aux héritiers & aux veuves. On ne voit que magnificence dans l'équipage d'une Dame qui est privée de son mari, & tout respire la joie dans la pompe funebre d'un fils que la mort a délivré du joug d'un pere qui laisse de grands biens. D'ailleurs cette espece d'affliction est devenue une partie essentielle du cérémonial établi entre les Princes & les Rois, qui se traitent de freres dans le style de toutes les Nations, & qui mettent des habits couleur de pourpre, aussitôt qu'un Prince, leur ami ou allié, vient à mourir. Les Courtisans, & tous ceux qui voudroient passer pour tels, ne manquent pas d'abord d'être saisis de tristesse depuis la tête jusqu'aux pieds; & l'on peut même reconnoître, par les boucles d'un simple (a) Huissier de la Chambre, quel dégré d'amitié ou de liaison il y avoit entre le Monarque défunt & celui qu'il sert. L'habit & les manieres d'un véritable Courtisan sont hiéroglyphiques en pareille occasion. Il ne vous parle presque jamais qu'à l'oreille, & l'on peut

(a) Ce sont des Officiers de la Cour d'*Angleterre*, qui appartiennent à la *Chambre de présence*: & qui relévent du Grand-Chambellan. Il y en a quatre qui sont toujours en service, & huit qui ne servent que par quartier, deux à la fois.

voir qu'il n'a pas manqué de prendre langue pour s'ajuster dans toutes les régles de la bienséance.

L'envie que les hommes ont en général de paroître plus qu'ils ne sont, fait que tout le monde veut imiter la Cour à l'égard des habits. Telle Dame, qui étoit hier aussi bigarrée que l'Arc-en-ciel, paroît aujourd'hui, que la Cour se met en deuil, aussi sombre que le nuage le plus épais. Cette marotte n'attaque pas seulement ceux dont le bien peut fournir à la dépense qu'il faut pour changer leurs équipages, & les personnes qui ne sauroient où employer leurs revenus, s'il n'y avoit tous les jours de nouvelles décorations, pour les diminuer en partie ; mais elle domine aussi ceux qui ont tout juste de quoi s'habiller. Un de mes anciens amis, qui a quatre-vingt-dix livres Sterlin de revenu, & qui est fort entêté de la mode, a beaucoup de peine à soutenir la mortalité des Princes. Il fit un habit noir pour le deuil du Roi d'*Espagne* ; il le fit tourner pour celui du Roi de *Portugal* ; & il garde aujourd'hui sa chambre pendant qu'on décrasse ce pauvre habit, qui doit lui servir au deuil de l'Empereur. Il est d'une grande économie avec toute son extravagance, puisqu'il se contente de mettre des boutons noirs à son habit de drap gris de fer pour les petits Potentats de l'*Europe* ; à cela près qu'il ajoute un crêpe autour de son chapeau, lorsqu'il s'agit de la mort d'un Prince, dont il a remarqué les exploits dans la Gazette. Mais quelques complimens qui se fassent à cette occasion, les véritables affligés, qui menent le plus grand deuil, sont les Merciers, les Marchands d'étoffes de soie, de dentelles, & de galanteries. Un Prince, qui seroit d'une humeur compatissante & d'une générosité royale, ne pourroit que sentir une extrême inquiétude à la vûe de sa mort, s'il pensoit au nombre infini de personnes que cet accident seul va réduire à la mendicité. Il ne croiroit pas indigne de ses soins d'exiger que tous les Princes, à qui l'on notifieroit la nouvelle de sa mort, en voulussent borner le deuil dans l'enceinte de leurs Cours. Il compteroit même qu'un deuil universel n'est pas fort éloigné de la cérémonie qui se pratique parmi les Nations barbares, qui tuent leurs esclaves pour honorer les obseques de leurs Rois.

Je m'étois rompu la tête plusieurs mois de suite, pour deviner le caractere d'un homme, qui venoit de tems en tems à notre Caffé, & qui, après avoir lû les Nouvelles, prononçoit ordinairement ces mots : *Dieu soit loué ! tous les Princes étrangers se portent bien.* Si vous lui demandiez ce qu'il y avoit dans le *Postillon* sur l'article de *Vienne*, il vous répondoit, *Graces à Dieu, tous les Princes d'*Allemagne *sont en bon état.* Si vous vous informiez de ce qu'il disoit de *Barcelone*, il vous répliquoit, *Je ne doute pas que la nouvelle Reine ne se trouve parfaitement bien de l'air du Pays.* Quoi qu'il en soit, après bien des recherches, je découvris que ce Royaliste universel étoit un Marchand en soiries & en rubans. D'ailleurs, toutes les fois qu'il loue un ouvrier, il insere dans ses articles, *Que tout ceci sera bien & dûment exécuté, pourvû qu'aucun Prince Etranger ne vienne à mourir dans l'intervalle du tems marqué ci-dessus.* Du reste, à l'occasion de ces deuils publics, il arrive que

que la plûpart des artisans, qui vivent de ce qui s'employe à nos habits, se trouvent exposés à la misere, ou craignent d'y tomber, pendant le cours de cette folie. Tout ce qui peut consoler de toutes les dépenses frivoles qui semblent insulter à la disette des malheureux, est que les superfluités des riches fournissent aux besoins des pauvres; mais bien loin que la manie de se mettre en deuil, à l'exemple des Cours, produise aucun avantage, toute subordination est confondue par-là, & l'honneur qu'une Cour veut faire à une autre, perd ainsi toute son efficace. Lorsqu'un Ministre étranger voit la Cour d'une Nation florissante quitter toutes les marques de splendeur & de gloire, à l'ouïe de la mort de son Maître, il concevra une plus haute idée de l'honneur qu'on lui rend, que s'il voyoit le gros du peuple en habit de deuil. Quand on n'ose pas demander à la femme d'un artisan, quel de ses proches elle a perdu, & qu'après quelques insinuations on veut découvrir le sujet qui l'afflige, n'est-il pas ridicule de lui entendre dire, » Nous avons » perdu un Prince de la Maison d'*Autriche?* » Les Princes sont si élevés au-dessus du reste des hommes, qu'il y a de la témérité à prendre part aux honneurs qu'on rend à leur mémoire, à moins qu'on n'ait quelque emploi à la Cour qui leur rend ce devoir, & qui semble exprimer, par le deuil dont elle se revêt, au milieu de ses triomphes & de sa grandeur, le souvenir qu'elle a de l'incertitude & de la fragilité de la vie humaine.

C.

LII. DISCOURS.

——— Demetri, teque, Tigelli,
Discipularum inter jubeo plorare cathedras.
HOR. L. I. Sat. X. 90.

Pour vous Démétrius, *& vous* Hermogène, *soupirez tant qu'il vous plaira, dans les Cercles de ces Dames que vous trouvez si dociles à vos leçons.*

Critique d'une Comédie du Chevalier *Etherege.*



PRÈS avoir expliqué au long en quoi consiste l'esprit, & fait voir ce qui n'en a que la simple apparence, toute cette recherche seroit inutile, si nous n'appliquions les régles que nous avons données là-dessus. Lorsqu'on parle en homme de la Ville & du beau monde, on croit que la Comédie est le centre de l'esprit; ainsi j'examinerai dans ce *Discours* l'usage qu'on y en fait. Il est certain que le goût qui regne dans nos Pieces Dramatiques, n'influe pas moins sur les Écrits de nos Poëtes, que les traits d'esprit qu'on y seme, influent sur les mœurs de nos Gentilshommes. Peut-être que je passerai pour présomptueux, de blâmer des Piéces qui ont eu depuis longtems l'approbation du Public, quoiqu'un *Spectateur* ait en quelque maniere ce droit; mais je ne fonderai ma critique ou mes éloges que sur la raison, la vérité & la nature: si ces trois bonnes amies se déclarent en ma faveur, l'opinion générale n'est d'aucune conséquence pour moi; & si elles

me condamnent, le goût du Public ne me soutiendroit pas longtems.

Sans autre préambule, je vais examiner quelques-unes de nos Comédies les plus admirées, & voir si elles méritent la haute idée qu'on s'en fait aujourd'hui, ou non.

Dans ma critique de ces Piéces, je ne releverai surtout que les endroits qu'on en estime le plus, & je destinerai ce *Discours* à celle qui a pour titre, *L'Homme à la mode*, ou, *Le Chevalier* (b) *Fopling Flutter*. On regarde en général cette Piéce comme le modéle de la politesse, en fait de Comédies. M. *Dorimant* & Mademoiselle *Henriette* y soutiennent les principaux caractéres; mais si l'un & l'autre est bas & rampant, on m'avouera sans doute que la Piéce ne mérite pas la réputation qu'elle s'est acquise.

Je suppose d'abord qu'un Gentilhomme bien fait & poli doit être honnête homme dans ses mœurs, & délicat dans ses expressions. Mais le Héros de la Piéce est si éloigné de ce caractère, qu'il paroît un véritable fripon dans ses desseins, & un gros païsan dans son langage. *Belair* est son admirateur & son ami. *Dorimant*, pour lui en témoigner sa reconnoissance, & sous prétexte qu'il a beaucoup plus d'esprit que *Belair*, lui conseille de se marier à une jeune Dame, dont il croit que la vertu ne durera que jusqu'à ce qu'elle soit devenue épouse, & qu'alors elle ne manquera pas de lui tomber en partage, puisqu'il est si bien fait, qu'aucune belle ne sauroit résister à ses charmes. L'infidélité qu'il commet à l'égard de Mademoiselle *Loveit*, & l'air barbare dont il triomphe du chagrin qu'elle a de le perdre, est une autre preuve de sa candeur & de la bonté de son naturel.

Pour ce qui est de son style, il traite la vendeuse d'oranges, qui avoit quelque panchant à devenir grasse, de *cavalle monstrueuse, dont le ventre enfermoit un plein panier de tripes;* & il l'aborde ensuite en ces termes polis: *Qu'y a-t-il donc, grosse Tripiere?* Sur ce qu'on vient à parler d'une Dame de la campagne, qu'il ne connoît point du tout, on ne voit pas pour quelle raison, *il veut gager sa vie, que c'est quelque misérable Campagnarde mal bâtie & disgraciée de la nature, qui n'a pas quatre douzaines de cheveux sur la tête, & qui couvre son front chauve d'un grand tour de cheveux blonds, pour se donner des airs au premier banc de la Loge Royale, lorsqu'on représente une Piéce surannée.* Quel sot mêlange n'y a-t-il pas ici de quelques chetifs lieux communs!

Pour ce qui regarde la générosité de son cœur, il nous en fournit une bonne marque, lorsqu'il menace son pauvre valet *de le mettre tout nud à la rue*, s'il ne s'acquitte pas mieux de son devoir.

J'en viens à Mademoiselle *Henriette*, qui se moque de l'obéissance qu'elle doit à sa mere, dont elle est aimée si tendrement, à ce que la femme de chambre *Busi* nous dit, *que cette mere, contente de revoir sa fille, n'a pas le courage de la gronder, quoiqu'elle fût sortie du logis malgré ses ordres.* Cette fille spirituelle, & bien faite, a si peu de respect pour cette bonne fem-

(b) C'est-à-dire, *un fat*, qui se donne des airs empressés. Le Chevalier *George Etherege* est l'Auteur de cette Piéce.

me, qu'elle tourne en ridicule la maniere dont elle prend congé de la compagnie, & qu'elle éclate en ces mots : *Dans quels embarras ne vois-je pas ma pauvre mere ? Voyez, je vous prie, sa tête tremblante, ses yeux égarés, & le mouvement perpétuel de sa lévre inférieure.* Mais tout cela n'est rien, & mérite d'être excusé, parce qu'*elle a plus d'esprit que le gros de son sexe, quoiqu'elle ait autant de malice, & qu'elle soit aussi volage qu'aucune autre, avec son air froid & sérieux, qui la rend presque méconnoissable.* Le Poëte ne s'arrête pas en si beau chemin ; & pour donner des preuves qu'elle est digne d'être l'Epouse de son Héros, il lui fait dire fort ingénûment son opinion du mariage : *Il me semble*, dit-elle, *qu'on pourroit m'amener à le souffrir, & c'est-là tout ce qu'un mari doit attendre d'une femme raisonnable.* N'y a-t-il pas de la cruauté à nous cacher par quel miracle cette jeune Demoiselle, nourrie sous les yeux d'une vieille mere, innocente & dévote, qui ne la perdoit jamais de vûe, avoit acquis tant de politesse ?

On ne sauroit nier que tout ce qui est capable de fixer l'attention des personnes de mérite, ne soit entiérement négligé dans cette Piéce ; mais on nie qu'il soit essentiel au caractère d'un Gentilhomme poli, de fouler aux piés toutes les régles de l'honneur & de la bienséance. D'ailleurs, *Dorimant* paroît plus sot que *Fopling*, lorsqu'il dit d'un de ses amis, que leur intérêt commun les engage à vivre de bonne amitié ensemble, & à n'être jamais l'un sans l'autre : *Les femmes*, ajoute-t-il, *en ont meilleure opinion de son esprit, & jugent plus favorablement des bruits qui courent de moi. Quelques-unes me prennent pour un homme de très-bon sens, & d'autres me regardent comme un Cavalier fort civil.*

En un mot, toute cette Piéce est contraire aux bonnes mœurs, au bon sens, & à l'équité naturelle. Il n'y a rien qui ne soit fondé sur les ruines de la vertu & de l'innocence ; de sorte qu'à suivre l'idée qu'on nous y donne du mérite, je croirois que le Cordonnier est le Gentilhomme le plus accompli de tous ceux qui paroissent sur la scène ; du moins c'est un franc athée, si nous en jugeons par ce qu'en dit la vendeuse d'oranges, qui n'est pas elle-même un des moindres personnages de la Comédie. Quand il s'agit de l'intime ami de *Dorimant*, elle nous assure, que *cet infidèle n'a pas son pareil dans toute la Ville, si vous en exceptez le Cordonnier.* D'ailleurs, la maniere dont celui-ci nous raconte qu'il vivoit avec Madame son épouse, est une bonne preuve qu'il doit être le Héros de la Piéce. *Il n'y a pas*, dit-il, *un seul mari en Ville, qui agisse plus en gentilhomme avec sa femme que moi. Je ne prens jamais garde à ses actions, & de son côté elle ne s'informe pas des miennes. Nous nous parlons civilement, quoique nous nous haïssions tous deux de bon cœur ; & comme il n'y a rien de plus vulgaire que de coucher ensemble & de s'entrebaiser, nous avons chacun notre petit lit à part.* Ce terme de *s'entrebaiser* est aussi juste que si *Dorimant* l'avoit employé lui-même ; & puisque M. le Cordonnier représente ici la nature humaine sous une idée aussi affreuse que le sujet le peut permettre, & qu'il est avec cela un mécréant achevé, il me semble qu'on lui fait grand tort de ne lui avoir pas donné quelque part à la bonne fortune qui se trouve dans le dernier Acte.

Quoi qu'il en soit, je crois qu'il faut avoir perdu tout sentiment d'innocence & d'honneur, pour voir cette Comédie, sans être plus porté au chagrin & à l'indignation, qu'au plaisir & à la joie. Enfin je tombe d'accord qu'on y voit la nature toute nue; mais c'est la nature dans l'état le plus corrompu & le plus dépravé, où l'on puisse jamais la dépeindre.

R.

LIII. DISCOURS.

Motus doceri gaudet Ionicos
Matura virgo, & fingitur artubus
Jam nunc, & incestos amores
De tenero meditatur ungui.
HOR. L. III. Od. VI. 21 — 24.

Une Fille dont à peine l'âge a mûri les desirs, aime à danser sur les cadences Ioniennes. On lui apprend l'art funeste de séduire les cœurs : souvent même dès sa plus tendre enfance elle respire un amour criminel.

De la bonne & de la mauvaise *Education* des filles.



LEs deux Lettres que je vais insérer ici, roulent sur un sujet de la derniere importance, quoiqu'elles soient écrites d'un style qui ne paroît pas fort grave.

M. le SPECTATEUR,

» Je prens la liberté de vous demander vos bons avis en faveur » d'une jeune Demoiselle de mes parentes qui vient d'arriver ici de la » campagne, & dont l'éducation est confiée à mes soins. Elle est fort » jolie, mais aussi neuve que vous puissiez vous l'imaginer. Elle est » dans le même état où la nature l'a mise, à moitié formée, & sans » aucune éducation. Quand je la regarde, son air me fait presque tou- » jours souvenir de cette *belle Sauvage*, dont vous avez parlé dans un de » vos *Discours* (c). Je vous prie donc, mon cher Monsieur, de m'ai- » der à la rendre sensible aux graces de la conversation, & à l'éloquence » muette des manieres d'agir, qui lui sont tout-à-fait inconnues. Elle » n'a que sa langue pour s'exprimer, & dit toujours ce qu'elle pense. Elle » n'employe ses yeux qu'à voir, & n'a pas la moindre idée de leur langage. » Il me semble que vous pourriez l'instruire en ceci mieux que toute autre » personne. Il y a deux mois que je l'exerce à soupirer, quoiqu'elle n'en ait » aucun sujet, & à sourire lors même qu'elle n'est pas de bonne humeur; » mais j'ai honte d'avouer qu'elle n'y a fait jusqu'ici que peu ou point de pro-

(c) Voyez le XXII *Discours*, p. 62.

» grès. D'ailleurs, elle n'est pas mieux disposée à marcher aujourd'hui, qu'elle » l'étoit à l'âge d'un an. Vous voyez bien que je veux parler de cette ma» niere aisée & réguliere de se mouvoir, qui forme une espece de cadence, » nous donne un air gracieux & dégagé, & semble être pour la démarche, » ce que la récitation est à l'égard du discours. Je ne saurois la blâmer de ce » défaut, puisqu'elle n'a point d'oreille, & que sa marche ne tend qu'à chan» ger de place. Je pourrois aussi l'excuser de ce qu'elle rougit en compa» gnie, si elle savoit en tirer quelque avantage, & si cet accident ne lui ra» vissoit pas la beauté de son teint.

» J'ai oüi dire, Monsieur, que vous avez vû le monde, & que vous êtes » juge expert en tout ce qui regarde la belle éducation. C'est pour cela que » je souhaite vos avis en faveur de ma jeune parente; & si vous nous accor» dez cette grace, je pourrai bien vous consulter quand il s'agira de lui don» ner un mari: mais je ne vous cacherai pas que sa bonne mine & son édu» cation doivent faire toute sa dot. Je suis, &c.

CELIMENE.

MONSIEUR,

» Puisque *Celimene* m'employe à cacheter sa Lettre & à vous l'envoyer, » j'ose bien vous prier de vouloir réfléchir sur le cas dont elle vous parle, » d'autant plus que nos idées paroissent un peu différentes sur cet article. » Pour moi, qui suis un homme grossier, je crains que cette jeune fille ne » risque beaucoup d'être gâtée. Ayez donc la bonté, mon cher Monsieur, » de nous dire quelle opinion vous avez de cette jolie chose, qu'on nomme » *belle éducation*; du moins j'appréhende qu'elle ne différe trop de cette chose » toute simple qu'on appelle *bonne éducation*. Je suis, &c.

La faute où l'on tombe ici en général sur le chapitre de l'éducation, est qu'on a grand soin de l'extérieur des filles, & qu'on néglige leur esprit; au lieu qu'on est si attentif à cultiver l'esprit des garçons, & qu'on néglige tout-à-fait leur corps. De-là vient qu'une jeune Demoiselle sera l'admiration de toutes les Assemblées où elles se trouve, pendant que son frere aîné craint de se produire en compagnie. De-là vient aussi qu'un homme a déja passé la moitié de sa vie avant qu'il soit connu dans le monde, & qu'une femme n'est plus à la mode ni recherchée à la fleur de son âge. Ce *Discours* ne roulera que sur les filles, & je réserverai les garçons pour une autre occasion, d'autant plus que les Dames se plaignent de mon silence à leur égard. Presque aussitôt qu'une fille est sevrée, avant qu'elle soit capable de se former aucune idée de la moindre chose, elle est mise, avec un collier de fer autour du cou, entre les mains d'un Maître de Danse, qui lui enseigne une gravité ridicule, la force à porter la tête d'une certaine maniere, à se gonfler le sein, & à se mouvoir tout d'une piéce; & la menace qu'elle n'aura jamais de mari, supposé qu'elle marche, regarde, ou se meuve de travers. Tout ceci met l'esprit de cette jeune fille à la torture, pour découvrir ce qui doit se passer entre elle & ce mari, dont on lui parle tant, & pour lequel

il semble qu'on l'éleve. Là-dessus son imagination est engagée à tourner tous ses efforts du côté des ornemens extérieurs, puisqu'ils doivent décider de sa bonne ou de sa mauvaise fortune dans ce monde. Elle se flatte même, que si elle peut avoir une taille fine & avantageuse, elle est assez propre pour tout ce à quoi son éducation lui fait croire qu'elle est destinée. L'unique but de ses parens est de la rendre une personne agréable ; toute leur dépense, tous leurs soins se terminent là ; & c'est à cette folie presque universelle des peres & des meres, que nous devons la nombreuse engeance de nos coquettes. D'ailleurs, ces réflexions me causent de l'embarras, quand je pense à donner mes avis sur la conduite qu'il faut tenir à l'égard de cette jeune Demoiselle, dont il s'agit dans les deux Lettres qu'on vient de lire. Mais il y a sans doute un milieu à prendre : on ne doit pas négliger l'air & la tournure de sa personne : mais on doit surtout avoir soin de lui cultiver l'esprit. Suivant qu'on donne la préférence à l'un ou à l'autre, vous voyez que l'esprit est entraîné par les cupidités du corps, ou que le corps exprime les vertus de l'esprit.

Cleomire danse avec toute la bonne grace qu'il est possible d'avoir : mais la pureté de ses pensées anime ses yeux d'un air si chaste, que les spectateurs l'aiment & l'admirent, sans qu'elle excite aucun mauvais desir, ni la moindre esperance frivole dans les imaginations les plus déréglées. Le véritable secret en cette occasion, est de travailler en même tems à perfectionner l'esprit & le corps ; & de faire en sorte, s'il y a moyen, que les gestes du corps suivent la pensée de l'esprit, & non pas que l'esprit soit occupé des gestes du corps.

R.

LIV. DISCOURS.

Saltare elegantiùs, quàm necesse est probæ.

SALL. Bell. Catil. §. 25.

Sempronia *dansoit beaucoup mieux qu'il ne falloit pour une femme sage & modeste.*

Du bon & du mauvais usage de la *danse*.



LUCIEN, dans un de ses Dialogues, introduit un Philosophe, qui gronde un de ses amis de ce qu'il aimoit la danse, & qu'il fréquentoit les Bals. Celui-ci pour justifier son divertissement favori, allégue d'abord qu'il fut inventé par la Déesse *Rhée* & qu'il sauva *Jupiter* de la cruauté de son pere *Saturne*. Il montre ensuite, que les plus grands hommes de tous les siécles l'avoient approuvé ; qu'*Homere* appelle *Merion* un *beau danseur*, & dit de lui que sa bonne mine & la grande agilité qu'il avoit acquise par cet exercice, le distinguoient de tous les Cavaliers qui se trouvoient dans l'Armée des *Grecs* ou des *Troyens*.

Il ajoute que *Pyrrhus* se rendit plus célébre par l'invention de la danse

qui porte son nom, que par toutes ses autres actions ensemble : Que les *Lacédémoniens*, qui étoient les plus braves de tous les *Grecs*, encourageoient beaucoup ce divertissement, & que leur danse, appellée *Hormus*; (qui, pour le dire en passant, approchoit fort du *Branle des François*,) étoit en vogue dans toute l'*Asie* : Qu'on voyoit encore quelques Statues élevées à l'honneur des plus habiles danseurs *Thessaliens* : Et qu'il s'étonnoit que son Confrere le Philosophe se trouvât d'un avis opposé à celui de ces deux grands génies qu'il admiroit tant; *Homere* & *Hesiode*, dont le dernier joint la valeur avec la danse, lorsqu'il dit, Que *les Dieux avoient donné la bravoure aux uns, & la disposition pour danser à d'autres.*

Enfin, il lui met devant les yeux l'exemple de *Socrate*, le plus sage de tous les hommes, à ce qu'*Apollon* en avoit décidé, qui, non content d'admirer cet exercice dans les autres, l'apprit lui-même étant déja vieux.

Le Philosophe misanthrope, ébranlé par ces autorités & par quelques autres de la même nature, se range à l'opinion de son ami, & souhaite qu'il le prenne avec lui la premiere fois qu'il iroit au Bal.

C'est ainsi que j'aime à me couvrir de l'exemple des grands hommes. D'ailleurs, je ne crois pas qu'il soit indigne de mes Spéculations d'insérer ici la Lettre suivante, qui m'est venue, si je ne me trompe, de quelque riche Artisan logé du côté de la *Bourse*.

MONSIEUR,

» Je suis un homme avancé en âge, & qui, par une honnête industrie » dans le monde, ai gagné assez de bien pour donner à mes enfans une bon» ne éducation, que je n'ai pas eue moi-même. Ma fille aînée qui a seize » ans, est depuis quelque tems sous la conduite de M. *Rigaudon*, un de nos » Maîtres de Danse; & hier au soir elle m'engagea de concert avec sa mere, » d'aller à un de ses Bals. Je vous avoue, Monsieur, que je n'avois été de » ma vie à un pareil Spectacle, & que je fus agréablement surpris d'y » voir ce qu'on appelloit *danser à la Françoise*. Il y avoit quantité de jeunes » Messieurs & de jeunes Demoiselles, dont le corps ne sembloit avoir d'au» tre mouvement que celui que le violon leur inspiroit. Après qu'on eut fini ces » gambades, on en vint aux *Contredanses*, où il y avoit aussi quelque cho» se qui ne déplaisoit pas, & diverses *Figures emblêmatiques*, composées sans » doute par d'habiles gens, pour servir à l'instruction de la jeunesse.

» J'y en observai une, entre autres, qu'on nomme, si je ne me trom» pe, *la Chasse de l'Ecureuil*, où le Cavalier donne chasse à la Demoiselle » qui le fuit; mais lorsqu'elle se tourne vers lui, il prend chasse lui-même, » & la Demoiselle court après. Il me semble que la moralité de cette danse » est fort propre à inculquer la modestie & la discrétion au sexe feminin.

» Mais comme les meilleurs établissemens sont sujets à se corrompre, je » dois vous avertir, Monsieur, qu'il s'est glissé de terribles abus dans cet » exercice. Je tombai de mon haut de voir ma fille donner la main à ces » jeunes garçons, ou les prendre elle-même avec tant de familiarité; &

» je ne l'aûrois jamais crue capable d'en venir jusques-là. Ce n'est pas tout : ils » s'émancipoient souvent à se mettre dans une attitude la plus impudente & la » plus lascive qu'on se puisse imaginer, qu'ils appelloient une *Pause*, & que » je n'oserois vous décrire, qu'en vous disant que c'est le revers de ce que » nous appellons *dos à dos*. Enfin, un jeune effronté dit aux violons de jouer » l'air de *Marion Pately*, & après avoir fait deux ou trois cabrioles, il cou- » rut à son associée, la prit sous les bras, & la fit tourner en l'air d'une » telle maniere, que moi, qui étois assis sur un des bancs les plus bas de » la chambre, je vis plus haut au-dessus du soulier de la Demoiselle, » qu'il n'est à propos de vous le dire ici. Quoi qu'il en soit, choqué de tou- » tes ces insolences, & sur le point de voir pirouetter ma fille, j'y accou- » rus, la pris par la main, & la ramenai au logis.

» Monsieur, je ne suis pas encore assez vieux pour avoir perdu l'esprit. » Je veux bien croire que ce divertissement ne fut inventé d'abord que pour » entretenir une bonne & honnête correspondance entre les jeunes garçons » & les jeunes filles; jusques-là je n'y vois point de mal; mais je ne saurois » approuver les excès qui s'y commettent. Vous en penserez tout ce qu'il » vous plaira; mais si vous aviez été à ce Bal, je suis très-persuadé que vous » y auriez trouvé ample matiere à spéculation. Je suis, *&c.*

Je crains que mon Correspondant n'ait eu que trop sujet d'être fâché de la maniere indécente dont on traita sa fille; mais il l'auroit été bien davantage, s'il se fût trouvé à une de ces *Danses aux baisers*, où mon ami M. *Honeycomb* m'assure que les hommes sont obligés de se tenir collés presque une minute sur la bouche de leurs belles, s'ils veulent du moins suivre les violons, & ne danser pas à contretems.

Malgré tout cela, je ne puis me résoudre à condamner absolument cet exercice, & je croirois plutôt, avec M. *Cowley*, qu'il est bon de s'y attacher un peu, quand ce ne seroit que pour savoir porter son corps & saluer d'une maniere aisée & polie.

Dès la premiere fois qu'on voit quelqu'un, on s'en forme certaines idées, dont il n'est pas facile de revenir dans la suite. C'est pour cela même qu'on devroit se piquer d'avoir un abord qui ne fût ni désagréable ni choquant, & de pouvoir entrer de bonne grace dans une chambre où il y a compagnie. Je pourrois ajouter qu'une teinture médiocre des petites régles de la civilité donne quelque assurance à un homme, & le met en état de paroître sans se gêner en toute sorte de compagnies. Faute de s'être mis au fait de ces régles, j'ai vû un Professeur ne savoir de quelle maniere s'y prendre pour saluer une Dame, & un très-habile Mathématicien en doute s'il devoit se tenir debout, ou demeurer assis, pendant qu'un Seigneur bûvoit à sa santé.

C'est ce que les Maîtres de Danse doivent enseigner, quoiqu'il soit à craindre, si vous n'y ajoutez de vous-même quelque chose d'absolument inconnu à la plûpart de ces beaux Messieurs, que vous ne deveniez plutôt un fat qu'un homme poli.

Pour ce qui regarde les *Contredanses*, j'avoue que la grande familiarité qu'on voit entre les deux sexes, peut avoir quelquefois des suites très-dange-

reuses,

reuses, & qu'il y a peu de jeunes Demoiselles, dont le cœur soit assez insensible pour n'être pas attendri par les charmes de la Musique, la force des attitudes, & l'air d'un jeune homme bien tourné qui frappe sans cesse leurs yeux.

D'ailleurs, puisque cette Danse est de notre invention, & que nous y sommes tous plus ou moins stylés, je ne voudrois pas la bannir entiérement; mais je croirois plutôt que les autres la peuvent pratiquer sans aucun mal, aussi-bien que moi-même, qui m'y trouve souvent associé avec la fille aînée de mon Hôtesse.

X.

LV. DISCOURS.

Nos duo turba sumus. ————

OVID. Metam. L. I. 355.

Nous deux formons tout le genre humain.



QUI ne croiroit que plus une compagnie est nombreuse, plus l'entretien y est agréable & varié? Mais l'experience fait voir que la conversation n'est jamais si bornée & si languissante que dans les grandes assemblées. Quand plusieurs personnes traitent de quelque sujet, leurs disputes se passent à des formalités, ou à des généralités qui ne décident rien. Si nous venons même dans un petit cercle d'hommes & de femmes, nous trouverons que le discours n'y roule d'ordinaire que sur le tems, les modes, les nouvelles, & tels autres lieux communs. Pour ce qui est des Cotteries ou du rendez-vous de quelques amis, la conversation y est plus libre & plus intéressante, on y détaille mieux les choses; mais elle est plus instructive & plus franche entre deux bons amis, qui n'ont rien de caché l'un pour l'autre. Alors un homme donne l'essor à tout ce qui lui vient dans l'esprit, il découvre ses pensées les plus secrettes à l'égard des personnes ou des choses, & soumet, pour ainsi dire, son cœur à l'examen de son ami.

Sur le choix des amis, & les avantages de l'amitié.

Ciceron est le premier qui ait observé que l'amitié augmente le bonheur & diminue la misére, en ce qu'elle redouble notre joie & qu'elle partage nos chagrins. Tous ceux qui ont écrit depuis sur cet article, ont adopté la même pensée. Le Chevalier *François Bacon* a fort joliment dépeint tous les autres avantages, ou, pour me servir de son expression, tous les fruits de l'amitié; & j'avoue qu'aucun sujet de Morale n'a été mieux traité ni plus épuisé que celui-ci. Entre tout ce qu'on a dit de beau là-dessus, qu'il me soit permis de citer quelques endroits d'un Auteur fort ancien, dont le livre passeroit, dans l'esprit de quelques-uns de nos Modernes, pour le plus excellent Traité de Morale que nous ayons, s'il paroissoit sous le nom d'un *Confucius*, ou de

quelque Philosophe Grec. Je veux parler du Livre Apocryphe, qui a pour titre, *L'Ecclésiastique de* JESUS, *fils de* SIRACH. Avec quelle délicatesse n'a-t-il pas décrit l'art de se faire des amis, par une conduite obligeante & affable ? N'est-ce pas lui qui a établi pour maxime, *Que nous devons avoir beaucoup de personnes qui nous souhaitent du bien, mais peu d'amis*, quoiqu'un habile Auteur moderne l'ait avancée comme de son cru ? Du reste, voici comment le fils de *Sirach* s'exprime : (*d*) *La douceur*, dit-il, *multiplie les amis, & le discours affable attire des saluts obligeans. Vis en paix avec tout le monde, mais n'aie pour ton conseiller qu'un seul entre mille.* Quelle prudence n'exige-t-il pas dans le choix de nos amis ? Avec quelle noble simplicité, ou plutôt avec quels traits d'esprit ne dépeint-il pas la conduite d'un ami perfide, qui n'a que son intérêt en vûe ? (*) *Si tu veux acquérir un ami*, ajoute-t-il, *mets-le à l'épreuve, & ne te hâte pas trop de te fier à lui : car il y a tel homme qui est ami pendant qu'il y trouve son avantage, mais qui se retire au jour de l'adversité. D'ailleurs, il y a tel ami qui deviendra ton ennemi, & qui, après t'avoir fait querelle, découvrira ton foible. Il y a tel autre ami, compagnon de table, qui ne persévérera point au tems de ton affliction. Quoique dans ta prospérité ce soit un autre toi-même, & qu'il gronde tes domestiques, si tu viens à décheoir, il sera contre toi, & ne paroîtra plus en ta présence.* Que peut-on dire de plus fort & de plus exact que ce qui suit ? (*e*) *Sépare-toi de tes ennemis, & sois en garde avec tes amis.* Il vient ensuite au détail d'un de ces fruits, que les deux célébres Auteurs que j'ai nommés dès l'entrée de cet article, décrivent au long, & delà il passe à l'éloge de l'amitié en général, d'une maniere aussi juste que sublime. (*) *L'ami fidéle*, dit-il, *est une puissante protection, & celui qui l'a trouvé, a découvert un trésor. Il n'y a rien qu'on puisse donner en échange pour un ami fidéle, & son excellence est hors de prix. L'ami fidéle est une médecine qui sauve la vie, & ceux qui craignent le Seigneur, le trouveront. Celui qui craint le Seigneur, placera bien son amitié ; car tel qu'il est, tel sera son prochain*, c'est-à-dire, son ami. Je ne me souviens pas d'avoir jamais rencontré une expression qui m'ait tant plû que celle qui compare un ami à *une médecine qui sauve la vie*, pour insinuer que l'amitié adoucit les inquiétudes & les chagrins, inséparables de la nature humaine dans ce monde. Je ne suis pas moins frappé de la beauté du dernier verset, où l'Auteur nous dit, *Que l'homme de bien trouvera un ami digne de sa vertu.* Il y a un autre passage, qu'on ne manqueroit pas d'admirer s'il étoit dans un Payen. (*f*) *N'abandonne pas*, dit-il, *un ancien ami : car le nouveau ne l'égale pas. L'ami nouveau est comme le vin nouveau : quand il est vieux, tu le bois avec plaisir.* N'est-ce pas une allusion bien soutenue, & une pensée fort vive, lorsqu'il parle dans un autre endroit en ces termes ? (*) *Celui qui jette des pierres contre les oiseaux, les chasse ;*

(*d*) Chap. VI. v. 7.
(*) *Ibid.* v. 8-13.
(*e*) *Ibid.* v. 14.
(*) *Ibid.* v. 15-18.
(*f*) Chap. IX. 12, 13.
(*) Chap. XXII. 23-26.

& celui qui fait des reproches à son ami, rompt l'amitié. Quoique tu ayes dégaîné l'épée contre ton ami, ne perds point espérance ; car il y a moyen de retourner en grace. Quoique tu ayes ouvert la bouche contre ton ami, ne crains point ; car il y a moyen de se réconcilier : si ce n'est que tu lui fasses des reproches, que tu en agisses *avec orgueil,* que tu ayes révélé *son secret,* ou que tu lui ayes porté *quelque coup en trahison : car pour ces choses-là, tout ami s'enfuit.* On peut remarquer ici, & dans plusieurs autres passages du même Auteur, ces comparaisons familieres & ces expressions naïves qui sont si admirées dans les Moralités d'*Horace* & d'*Epictete*. Les chapitres suivans nous en fournissent de très-beaux exemples sur le même sujet : (*g*) *Celui*, dit-il, *qui révéle les secrets* qu'on lui confie, *perd son crédit, & ne trouvera jamais un ami selon son cœur. Aime ton ami, & sois-lui fidele ; mais si tu trahis son secret, ne va plus après lui ; car comme* on tâche de *perdre son ennemi, ainsi tu as perdu l'amitié de ton prochain. Celui qui laisse échapper un oiseau de sa main,* ne le recouvre plus ; *ainsi tu as laissé échapper ton ami, & tu ne le rattrapperas point. Ne le poursuis plus ; car il s'est enfui trop loin, & s'est échappé du laqs comme un chevreuil. S'il ne s'agissoit que d'une plaie, on peut la bander ; & il y a moyen de se reconcilier après* avoir dit *des injures : mais il n'y a point d'espérance pour celui qui trahit les secrets.*

Entre les différentes qualités d'un bon ami, l'Auteur met avec raison la constance & la fidélité pour les principales. Il y en a d'autres qui ajoutent à celles-ci la vertu, le savoir, la discrétion, l'égalité dans l'âge & les biens de la fortune, & ce que *Ciceron* appelle, *morum comitas*, la politesse & la civilité des mœurs. S'il me falloit dire mon avis sur un sujet si rebattu, je voudrois y joindre une certaine égalité d'ame & de tempérament, qu'il n'est pas facile d'acquérir. On contracte souvent amitié avec une personne qui a les plus belles apparences du monde, lorsque tout d'un coup, après une année ou plus de commerce, quelque mauvaise humeur cachée, qu'on n'avoit jamais apperçue, & dont on n'avoit eu aucun soupçon, vient à éclater. Il y a d'ailleurs une infinité de gens, qui en certains périodes de leur vie sont de l'humeur la plus agréable, & qui dans la suite deviennent odieux au dernier point. *Martial* nous donne un fort joli portrait d'un homme de ce caractere dans l'Epigramme suivante.

Difficilis, facilis, jucundus, acerbus es idem,
Nec tecum possum vivere, nec sine te.
Lib. XII. Epig. 47.

(*h*) „ Vous avez des endroits aimables,
„ Vous en avez d'insupportables :
„ Je ne puis plus les endurer ;
„ Mais sans vous je ne puis durer.

(*g*) Chap. XXVII. 16-21.

(*h*) Traduction du Comte de *Bussi-Rabutin*, dans ses *Lettres*, T. IV. p. 111. Ed. de 1711.

On est fort malheureux d'être lié d'amitié avec une personne dont l'humeur est si changeante, qu'elle en devient tantôt aimable & tantôt odieuse. Mais puisque la plûpart des hommes se trouvent quelquefois dans une disposition d'esprit propre à nous faire aimer, il seroit de la prudence d'employer tous nos soins pour nous y maintenir, & nous conserver toujours dans un état qui nous rende agréables à tout le monde.

C.

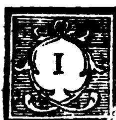
LVI. DISCOURS.

Hic segetes, illic veniunt feliciùs uvæ:
Arborei fœtus alibi : atque injussa virescunt
Gramina: nonne vides, croceos ut Tmolus odores,
India mittit ebur, molles sua thura Sabæi:
At Chalybes nudi ferrum, virosaque Pontus
Castorea, Elidum palmas Epirus equarum?
Continuò has leges, æternaque fœdera certis
Imposuit Natura locis. ——————

VIRG. Georg. I. 54-61.

Ne voyez-vous pas que le blé croît mieux ici, & dans un autre endroit la vigne ; que les arbres fruitiers croissent mieux ailleurs ; que l'herbe pousse d'elle-même dans les prairies ; que le mont Tmolus *est couvert de saffran ; que l'yvoire nous est envoyé des* Indes, *l'encens du païs des* Sabéens, *le fer de celui des* Chalybes, *le castor du* Pont, *& que les bonnes jumens, qui servent à remporter le prix de la course à* Elide, *nous viennent de l'*Epire ? *C'est la Nature qui a établi ces loix éternelles dans les divers païs du monde.*

Réflexions sur la Bourse de *Londres* & le *Commerce* en général.



IL n'y a point de lieu dans la Ville que je fréquente plus volontiers que le *Change*, ou la *Bourse royale*. Je trouve une satisfaction secrette en qualité d'*Anglois*, & ma vanité se repaît en quelque maniere à voir une si nombreuse assemblée de mes riches Compatriotes & d'Etrangers, qui consultent entre eux des affaires particulieres du genre humain, & qui font de cette Métropole une espéce de marché public pour toute la terre habitable. J'avoue que la Bourse, dans son fort, me paroît être un grand Conseil, où toutes les Nations un peu distinguées ont leurs Représentans. Les Facteurs sont dans le Commerce ce que sont les Ambassadeurs dans la Politique; ils négocient des affaires, concluent des Traités, & maintiennent une bonne correspondance entre ces riches Sociétés d'hommes que les Mers séparent les unes des autres, ou qui habitent aux quatre coins opposés du même continent. J'ai pris souvent plaisir à voir terminer un démêlé entre un habitant du *Japon* & un Echevin de *Londres*, ou former une ligue entre un Sujet du *Grand Mogol* & un autre du *Czar* de *Moscovie*. C'est une joie incroyable pour moi de me trouver avec tous ces Mi-

naîtres du Commerce, aussi distingués par leur langage, que par les différens quartiers où ils se placent. Tantôt on me pousse au milieu d'une troupe d'*Arméniens*; tantôt je me perds dans une foule de *Juifs*; & quelquefois je suis embarrassé dans un gros de *Hollandois*. Je suis *Danois*, *Suédois* ou *François* tour à tour; ou plutôt je m'imagine être de toutes les Nations, à l'exemple de cet ancien Philosophe, qui, sur la demande qu'on lui fit de quel pays il étoit, repliqua, qu'il étoit *Citoyen du monde*.

Quoique je visite souvent cette multitude d'hommes occupés de leurs affaires, je n'y suis connu que de mon ami le Chevalier *Freeport*, qui sourit quelquefois de me voir coudoyer dans la foule, mais qui a la discrétion de ne me dire mot. Il y a d'ailleurs un Marchand d'*Egypte*, qui ne me connoît que de vûe, pour m'avoir remis quelque argent au *Grand-Caire*; mais je ne suis point du tout versé dans le *Coptique* moderne, ainsi nos entrevûes n'aboutissent qu'à nous saluer & à faire une grimace.

Une si vaste scène d'actions & de mouvement me fournit une grande variété de pensées solides & agréables. Bon ami de tout le genre humain, je me sens si pénétré, à la vûe d'un nombre considérable de personnes heureuses & florissantes, que, dans plusieurs solemnités publiques, je ne saurois m'empêcher de pleurer de joie. C'est pour cela que je goûte un plaisir merveilleux à voir cette foule de Négocians qui s'enrichissent eux-mêmes, & qui travaillent à grossir le capital de la Nation; ou, pour me servir d'autres termes, qui font la fortune de leurs familles, par l'entrée de tout ce qui nous manque, & par la sortie de tout ce qui nous est inutile ou superflu.

Il semble que la Nature ait pris un soin tout particulier de répandre ses faveurs en divers endroits de ce Monde sublunaire, pour établir ce trafic & cette correspondance mutuelle entre les hommes, afin qu'ils dépendissent en quelque sorte les uns des autres, & qu'ils fussent unis par leur intérêt commun. Il n'y a presque pas un seul climat qui ne produise quelque chose, qu'on ne trouve pas ailleurs. Le mêts croît dans un pays, & la sauce vient dans un autre. Les fruits du *Portugal* sont corrigés par ce qu'on recueille aux *Barbades*. L'infusion d'une plante de la *Chine* est adoucie avec la moëlle d'une canne des *Indes*. Les Isles *Philippines* nous envoyent de quoi relever le goût de nos liqueurs en *Europe*. La seule parure d'une Dame de qualité est souvent le produit d'une centaine de climats. Le manchon & l'éventail viennent des différens bouts de la terre. L'écharpe est envoyée de la Zone Torride, & la palatine de celle qui est au-dessous du Pole. La jupe de brocard sort des Mines du *Pérou*, & le collier de perles des entrailles de l'*Indostan*.

Si nous considérons notre Pays dans son état naturel, sans aucun des avantages du Commerce, quel misérable & stérile morceau de terre n'avons-nous pas eu pour notre lot? Les Naturalistes, qui en ont décrit l'histoire, nous disent qu'il n'y avoit d'abord que des bayes d'aubépine & de glands, dont les cochons se nourrissent, avec tels autres mêts exquis: Que notre climat ne peut produire de lui-même, sans le secours de l'art, que des prunelles & des pommes sauvages: Que nos melons, nos pêches, nos figues, nos abricots, & nos cerises, sont des fruits étrangers, qu'on a transplantés, en différens sié-

elés, dans nos jardins, & qui ne manqueroient pas de s'abatardir si on négligeoit de les cultiver, & si on les abandonnoit à la merci de notre soleil & de notre terroir. Nos Vaisseaux reviennent chargés de la récolte de tous les climats : nos tables ne manquent ni d'épices, ni d'huiles, ni de vins : nos chambres sont garnies de pyramides de porcelaine de la *Chine*, & ornées de plusieurs ouvrages du *Japon* : la boisson, que nous prenons le matin à déjeuné, vient des extrêmités les plus éloignées de la terre : nous réparons nos corps avec les drogues de l'*Amérique*, & nous goûtons la douceur du repos sous des pavillons qui nous viennent des *Indes*. Mon ami le Chevalier *Freeport* dit que les vignes de *France* sont nos jardins ; les Isles où croissent les épiceries, nos couches ; les *Persans*, nos ouvriers en soie ; & les *Chinois*, nos Potiers. Il est vrai que la nature nous fournit les nécessités de la vie ; mais le trafic nous donne un nombre infini de choses utiles, & nous procure d'ailleurs tout ce qui est commode, ou qui sert à l'ornement. Ce n'est pas non plus une des moindres parties de notre bonheur, de jouïr de tous les fruits du Septentrion & du Midi, sans être exposés à la violence du froid ou du chaud qui les produisent ; & de pouvoir nous récréer les yeux de la verdure de nos campagnes, pendant que nos bouches se régalent des fruits qui croissent entre les deux Tropiques.

C'est pour toutes ces raisons qu'il n'y a pas de Membres plus utiles dans la Société que les Marchands. Ils unissent les hommes par un trafic mutuel de bons offices, ils distribuent les dons de la nature, ils occupent les pauvres, augmentent les biens des riches, & suppléent à la magnificence des Grands. Un *Anglois* qui négocie convertit l'étain de son pays en or & change sa laine pour des rubis. Les *Mahométans* s'habillent de nos draps, & ceux qui demeurent dans la Zone glacée se couvrent de la toison de nos brebis.

Lorsque j'ai été à la *Bourse*, je me suis figuré souvent un de nos anciens Rois, placé dans la même niche où est aujourd'hui sa statue, & occupé à regarder cette affluence de riches Citoyens qui s'y rendent tous les jours. Quelle ne seroit pas sa surprise d'entendre parler toutes les Langues de l'*Europe* dans ce petit quarré de son ancien Domaine, & de voir un si grand nombre de Particuliers, qui de son tems auroient été les vassaux de quelque puissant Baron, négocier pour des sommes plus considérables qu'il n'y en avoit autrefois dans le Trésor Royal ! Le commerce, sans étendre les bornes de la *Grande-Bretagne*, nous a donné une espèce de nouvel Empire ; il a multiplié le nombre des riches, fait hausser de beaucoup le prix de nos Terres, & joint à celles-ci d'autres Fonds qui les valent bien.

C.



LVII. DISCOURS.

At genus immortale manet, multosque per annos
Stat fortuna domûs, & avi numerantur avorum.

VIRG. Georg. IV. 208, 209.

Leur race est immortelle, la famille se perpétue durant une longue suite d'années, & peut compter un nombre infini d'ayeux.



APrès avoir entretenu mes Lecteurs de différentes Cotteries bien singulieres, tant anciennes que modernes, je n'avois pas dessein de les fatiguer par de nouveaux récits de cette nature; mais informé depuis peu qu'il y en a une que je ne saurois appeller ni ancienne ni moderne, & qui est la plus grande curiosité qu'on ait jamais vûe en ce genre, je crois que le public m'aura quelque obligation si je lui en fais part, & qu'il n'en sera pas moins surpris que je l'ai été moi-même.

Description de la *Cotterie éternelle.*

Parmi les plaintes qu'un de mes amis me faisoit à l'égard d'un artisan qui est son allié, il me le dépeignit comme un misérable fainéant, qui négligeoit sa famille, & qui passoit la meilleure partie de son tems à boire; & ajoûta, comme un nouveau trait de son caractere, qu'il étoit Membre de la *Cotterie éternelle.* Frappé de ce titre aussi ronflant que superbe, j'eus la curiosité de lui en demander l'explication, qu'il me donna de la maniere suivante.

» La *Cotterie éternelle* est composée de cent Membres, qui partagent entre » eux les vingt-quatre heures du jour & de la nuit, en sorte qu'il y en a » toujours quelques-uns ensemble, d'un bout de l'année à l'autre, sans » qu'aucun ait la permission de se retirer, à moins qu'ils ne soient relevés » par ceux qui doivent occuper leur place. Ainsi un Membre de cette So- » ciété ne manque jamais de compagnie, lorsque le cœur lui en dit, soit » qu'il se trouve lui-même en faction ou non, qu'il veuille boire un coup » le matin, à midi, le soir, ou vuider bouteille après minuit.

» Le Boursier de la Cotterie, qui se met dans un grand fauteuil au haut » bout de la table, ne meurt jamais, parce que chacun d'eux s'y place tour » à tour, & que celui qui l'occupe ne doit point la quitter, que son succes- » seur ne soit prêt à la remplir; en sorte que le siége n'a pas été vacant de » mémoire d'homme.

» Cette Cotterie fut instituée vers la fin, ou, selon d'autres, vers le mi- » lieu de nos Guerres Civiles, & continua sans interruption jusqu'au tems » du grand incendie de *Londres*, qui en dispersa les Membres pour quelques » semaines. Le Boursier qu'il y avoit alors, garda son poste jusqu'à ce qu'il » fût sur le point de sauter en l'air avec une maison voisine qu'on avoit

z ij

» minée, & qu'on abbattit pour arrêter le feu. Il ne voulut abandonner sa » chaise, qu'après avoir vuidé toutes les bouteilles qui étoient sur la table, & reçu des ordres positifs & réitérés de la part de ses Confreres. » Aussi tous les Membres de cette Société lui donnent-ils de nos jours des » éloges qui le mettent fort au-dessus de ce fameux Capitaine, dont Milord *Clarendon* parle dans son Histoire, qui se laissa brûler avec son » Vaisseau, pour ne vouloir pas le quitter sans un ordre de l'Amiral. On » dit que vers la fin de l'année du grand Jubilé 1700, la Cotterie examina » dans une assemblée générale de tous ses Membres, si elle devoit rompre » ou continuer ses séances, & qu'après bien des harangues & des disputes » de part & d'autre, il y fut résolu, d'une commune voix, *nemine contradicente*, qu'elle tiendroit bon durant tout ce nouveau siécle.

» Ce petit abrégé suffira, si je ne me trompe, à l'égard de l'établissement & de la continuation de cette admirable Cotterie; mais il est à propos d'ajoûter quelque chose des mœurs & du caractére de ses divers Membres, suivant les plus exactes informations que j'en ai pu avoir.

» On voit en gros par leurs Régistres, que depuis leur premiere institution, ils ont fumé cinquante tonneaux de tabac, & qu'ils ont bu trente » mille (*i*) piéces d'*Aile*, mille bartiques de vin rouge de *Portugal*, deux » cens pipes d'eau-de-vie, & un (*k*) barril de petite bierre. Il paroît aussi » qu'ils ont usé une infinité de jeux de cartes. Ils observent d'ailleurs la » même loi que la Cotterie de *Ben. Johson* pratiquoit, & qui ordonne que » le feu ne s'éteigne jamais, *Focus perennis esto*, tant pour la commodité » d'allumer leurs pipes, que pour remédier à l'humidité de la chambre où » ils s'assemblent. Ils ont une vieille femme qui leur sert de *Vestale*, pour » entretenir le feu, & qui a déja vû éteindre & rallumer celui de la Verrerie plus de cent fois.

» Cette Société regarde toutes les autres avec le dernier mépris, & traite » de misérables tombées des nues celles mêmes du *Kit-Cat* & de la *Bierre* » *d'Octobre*. Presque tous les discours de ces dignes Buveurs ne roulent que » sur ce qui s'est passé dans leurs assemblées, où tels & tels Membres ont » bu à leur tour une semaine entiere, sans quitter la compagnie; où tels » autres ont fumé cent pipes dans une séance; & où d'autres n'ont pas » manqué d'aller boire leur petit coup à déjeûné depuis vingt années. » Quelquefois ils parlent tout extasiés de quelques barrils d'excellente *Aile*, » qu'il y eut dans leur Cabaret sous le régne *Charles II.* & quelquefois ils » réfléchissent avec étonnement sur certaines parties au (*l*) *Whisk*, qui » ont été gagnées par quelques-uns de leurs Membres, lorsqu'il n'y avoit » presque plus d'espérance.

(*i*) Le mot Anglois *But* signifie une futaille, qui contient 2 barriques, ou 126 gallons, dont chacun fait à peu près 4 pintes de *Paris*. D'ailleurs, l'*Aile*, ou *Ale*, est de la bierre douce, & sans houblon.

(*k*) Il y a dans l'Anglois *Kilderkin*, qui [illegible]

(*l*) C'est un jeu de cartes fort commun en *Angleterre*.

» Ils

» Ils se plaisent à chanter à toute heure de vieilles chansons, pour s'en-
» courager les uns les autres à s'humecter le gosier, & à se rendre im-
» mortels à force de boire. Ils ne s'épargnent pas non plus d'autres ex-
» hortations édifiantes qui visent au même but.

» Ils ont quatre assemblées générales tous les ans, pour disposer des pla-
» ces vacantes, nommer des gens de service, confirmer leur Vestale, ou
» en élire une autre, & régler ce que chacun doit fournir pour le charbon,
» les pipes, le tabac, & autres besoins.

» Leur Doyen a survécu deux fois à toute la Cotterie, & il s'est enyvré
» avec les grands-peres de quelques-uns des Membres qu'on y voit aujour-
» d'hui. C.

LVIII. DISCOURS.

——— ——— ——— O Dea certè!

VIRG. Æneïd. L. I. 332.

Sans contredit c'est une Déesse.

De la vaine gloire qui régne dans les deux sexes, & surtout dans les femmes qu'on peut nommer des *Idoles*.



IL est fort étrange que l'homme, qui ne peut que sentir les foiblesses qui l'environnent, soit touché de l'amour de la gloire: que le vice & l'ignorance, l'imperfection & la misere, prétendent à des éloges, & cherchent à devenir, autant qu'il leur est possible, les objets de l'admiration.

Mais quoique la perfection essentielle d'un homme soit très-peu de chose, sa perfection rélative peut aller assez loin. S'il se regarde tel qu'il est en lui-même, il n'a pas trop de quoi se vanter; mais quand il se compare avec d'autres, il peut avoir quelque sujet de se glorifier, si ce n'est pas de ses propres vertus, du moins de l'absence de certains défauts. C'est ce qui donne un tour bien différent aux pensées du sage, & à celles du fou. Le premier tâche de briller en lui même, & le dernier d'obscurcir ou d'éclipser les autres. Le premier s'humilie par le sentiment de ses propres infirmités, le dernier s'enorgueillit à la vûe de celles qu'il découvre dans les autres. Le sage fait attention à ce qui lui manque, & le fou à ce qu'il croit avoir. Le sage est heureux lorsque sa conscience l'approuve, & le fou lorsqu'il peut obtenir l'applaudissement de ceux qui l'environnent.

Avec tout cela, quelque déraisonnable & quelque absurde que paroisse cette ardeur pour la gloire, on ne doit pas la décourager à tous égards; puisqu'elle produit de très-bons effets, non seulement en ce qu'elle détourne de tout ce qui est bas & indigne, mais aussi en ce qu'elle porte à des actions nobles & généreuses. Le principe peut être fautif ou défectueux; mais les conséquences qu'il produit, sont si bonnes, & si utiles pour le genre humain, qu'on ne doit pas chercher à l'éteindre.

Ciceron a déja remarqué que les plus grands génies & ceux qui possédent les plus beaux talens, sont les plus sensibles à l'ambition : mais si l'on compare les deux sexes à cet égard, on trouvera que les femmes en sont plus dominées que les hommes.

L'envie de plaire & de s'acquérir l'estime du public, est si violente dans le beau sexe, qu'elle produit des effets merveilleux sur les femmes de bon sens, qui veulent être admirées pour cela seul qui mérite l'admiration. Je crois même qu'on peut dire, sans les vouloir encenser, qu'il y en a plusieurs qui menent une vie non-seulement plus réguliere & plus vertueuse, mais qui ont aussi beaucoup plus d'égard à leur honneur, que la plûpart des hommes. Combien d'exemples n'avons-nous pas de leur chasteté, de leur fidélité, & de leur dévotion ? Combien de Dames n'y a-t-il pas qui se distinguent par l'éducation de leurs enfans, le soin de leurs familles, & l'amitié pour leurs époux ? Ce sont-là les grandes vertus & les ornemens de leur sexe ; comme la conduite de la guerre ou du négoce, & l'administration de la justice, servent à rendre les hommes célébres.

Mais si cette ardeur pour l'estime, soumise à l'empire de la raison, enrichit le beau sexe de tout ce qui est digne de nos éloges ; de l'autre côté, il n'est rien qui leur porte plus de préjudice que cette passion, lorsqu'elle est gouvernée par une sotte vanité. Je n'en veux donc ici qu'aux orgueilleuses, & l'on verra bientôt ce qui m'oblige à leur donner le titre d'*Idoles*. Il faut savoir qu'une *Idole* est uniquement occupée du soin de s'ajuster. Dans toutes les attitudes de son corps, l'air de son visage & le mouvement de sa tête, il paroît qu'elle n'a d'autre but que celui de se faire des adorateurs. Aussi voyons-nous que les *Idoles* se rendent à toutes les assemblées publiques & aux lieux les plus fréquentés, pour y séduire les hommes. La Comédie en est souvent pleine ; *Hyde-Parc* en regorge, elles y vont tous les soirs se promener en carosse ; & les Eglises en fourmillent. On ne doit les aborder qu'avec de profonds respects, comme si l'on s'adressoit à la Divinité. La vie & la mort sont en leur puissance : elles disposent des joies du Ciel, & des tourmens de l'Enfer : le Paradis est entre leurs mains, & chaque moment que vous passez avec elles, vaut une éternité de bonheur. Les ravissemens, les transports & les extases sont les faveurs qu'elles distribuent : les soupirs & les larmes, les prieres & les cœurs enflâmés, sont les victimes qu'on leur offre. Leur simple souris est capable de rendre les hommes heureux, & leur froideur les jette dans le désespoir. Au reste, le Livre qu'*Ovide* a écrit *de l'Art d'aimer*, est une espéce de rituel payen, qui contient toutes les cérémonies du culte qu'on rend à ces *Idoles*.

Je n'aurois pas moins d'embarras à distinguer les différentes sortes de ces *Idoles*, que *Milton* en avoit à compter celles qu'on adoroit dans la Terre de *Canaan* & les Pays voisins. Quoi qu'il en soit, la plûpart de celles dont je parle sont adorées à l'exemple de *Moloch*, à travers le feu & les flâmes. Quelques-unes, à l'imitation de *Baal*, se plaisent à voir déchiqueter leurs adorateurs & répandre leur sang pour elles. Il y en a d'autres qui, de même que l'Idole *Bel* dans un des *Livres Apocryphes*, exigent qu'on leur prépare des fes-

tins & des collations tous les soirs. Il est vrai que leurs violens adorateurs les ont quelquefois traitées avec la même sévérité que les Chinois ont pour leurs Idoles, qu'ils fouettent & assomment de coups, quand elles ne veulent pas exaucer les prieres qu'ils leur adressent.

Je ne dois pas oublier ici que les Idolâtres qui se consacrent au service des *Idoles* dont il s'agit, sont d'une humeur tout opposée à celle des autres. Du moins les derniers se disputent entr'eux, parce qu'ils adorent différentes Idoles, au lieu que les premiers se querellent parce qu'ils adorent la même.

Ainsi l'intention de l'*Idole* est tout-à-fait contraire aux vœux de l'Idolâtre, qui voudroit jouir tout seul de son *Idole*, pendant que celle-ci ne cherche qu'à multiplier ses adorateurs. (*m*) *Chaucer* décrit fort joliment dans un de ses Contes, cette humeur volage d'une *Idole*. Il nous la représente assise autour d'une table avec trois de ses esclaves, qui n'oublient rien pour gagner ses bonnes graces, & lui rendre leurs devoirs. Là-dessus elle sourioit à l'un, buvoit à la santé de l'autre, & pressoit le pied du troisiéme sous la table. *Quel donc de ces trois*, dit le vieux Barde, *croiriez-vous être le véritable favori? De bonne foi*, ajouta-t-il, *pas un des trois*.

La manœuvre de cette *Idole* me fait souvenir de la belle *Clarinde*, une des plus grandes *Idoles* qu'il y ait entre les modernes. Elle est adorée une fois la semaine à la chandelle, au milieu d'une troupe de gens qui se donnent le nom d'assemblée. Quelques jeunes Cavaliers des plus propres de la Nation, tâchent de se poster sous ses yeux, pendant qu'elle est environnée d'un nombre infini de bougies, & à son aise sur un bon fauteuil. Pour exciter le zéle de ses Idolâtres elle ne permet pas qu'aucun sorte de sa présence, sans lui avoir donné quelque marque de sa faveur. Elle fait une question à celui-ci, raconte une avanture à celui-là, jette une œillade sur l'autre, prend une pincée de tabac d'un quatriéme, & laisse tomber son éventail comme par mégarde, afin qu'un cinquiéme ait occasion de le ramasser. En un mot, chacun se retire content du succès qu'il a eu, & résolu de renouveller ses dévotions à la même heure canoniale au bout de huit jours.

D'ailleurs une *Idole* peut décheoir de sa divinité par bien des accidens. Le mariage en particulier est une espéce d'anti-apothéose, ou de canonisation renversée. D'abord qu'un homme devient familier avec sa Déesse, elle retombe bientôt dans son premier état de créature mortelle.

La vieillesse est aussi une terrible ennemie des *Idoles*. Il est certain qu'il n'y a pas un être plus malheureux qu'une *Idole* décrépite, sur-tout lorsqu'elle a contracté des airs qui ne sont agréables qu'en présence de ses adorateurs.

Puis donc que, dans ces cas, & en divers autres de la même nature, la *femme* survit presque toujours à l'*Idole*, il faut que j'en revienne à la moralité de mon *Discours*, & que je prie les Dames de vouloir bien diriger l'envie qu'elles ont de se faire admirer. Pour en venir à bout, elles doivent tâcher

(*m*) Il s'appelloit *Geofroi*, & vivoit vers le milieu du XV. siécle. Les *Anglois* le regardent comme le Pere de leur Poësie.

de se rendre les objets d'une admiration raisonnable & de durée. C'est ce qu'elles n'obtiendront jamais de la beauté, des habits, ou de la mode; il n'y a que les qualités intérieures de l'esprit & du cœur, que le tems & les maladies ne sauroient effacer, qui puissent leur procurer cet avantage, & les rendre plus aimables à mesure qu'elles seront mieux connues.

C.

LIX. DISCOURS.

Omnis Aristippum decuit color, & status, & res.

HOR. L. I. Ep. XVII. 25.

Tout habit, toute situation, toute fortune séioit bien à Aristippe.

Portrait de *Dorimant*, de *Vocifer* & d'*Ignotus*, ou de ce qu'on appelle dans le monde un *Gentilhomme bien fait*, & de l'honnête homme.



'Eus quelque mortification de me voir exposé à la raillerie d'une belle Dame de ma connoissance, (*n*) pour avoir traité *Dorimant* de vrai païsan, dans un de mes *Discours*. Elle fut même assez impitoyable pour tirer avantage de mon invincible taciturnité, & pour examiner, d'une maniere fort libre, l'air, la taille, le visage & les allures de celui qui prétendoit juger, avec tant d'arrogance, de la véritable galanterie. Cette Dame est pleine d'action, vive & gentille dans son impertinence, & du nombre de celles qui passent, chez des ignorans, pour avoir beaucoup d'esprit & de vivacité. Quoi qu'il en soit, elle avoit entre les mains la Comédie du Chevalier *Fopling*; & après avoir dit que c'étoit un bonheur pour elle qu'il ne se trouvât pas aujourd'hui un Gentilhomme de la tournure de *Dorimant*, elle se mit à lire, d'un air & d'un ton de Comédienne, en croyant triompher de moi, quelques endroits des discours de ce beau Personnage. En voici un: *C'est elle même, cette aimable chevelure, cette taille dégagée; ces yeux fripons, avec tous ces charmes attendrissans qui paroissent autour de sa bouche, & que* Medley *nous a dépeints. Je veux mettre à cette Loterie, & tenter d'y attraper un bon lot avec mon ami* Belair.

En amour la défaite est le partage des Vainqueurs.

Après avoir tourné quelques feuillets, elle continua à lire & à causer tour à tour.

Vous & Lovit, *vous saurez à ses dépens, que je connois le sexe à fond.*

» Oh! le charmant personage! Mais, *ajouta-t-elle*, voici l'endroit que

(*n*) Voyez le LII. *Discours*, pag. 153.

» j'admire le plus, lorsqu'il commence à tourmenter *Lovit*, & à copier les » airs ridicules du Chevalier *Fopling*. N'est-ce pas une jolie Satyre, de » vouloir être lui-même un sot pour se rendre agréable, puisque le bruit & » le galimatias ont des charmes si puissans ?

Pour obtenir de vous un accueil favorable,
J'imiterai l'amant qui vous paroît aimable.

» Y a-t-il rien de plus extravagant, de plus enjoué, & de plus digne d'un » petit-maître, que ce nouveau trait ?

Les Sages pourront bien distinguer notre sort ;
Vous prenez une femme, & j'épouse un trésor.

Il y auroit eu sans doute de la témérité, pour un homme de mon humeur, à m'opposer à ce torrent de paroles qui sortoient de la bouche de ma belle ennemie ; mais son discours me fournit bien de quoi réfléchir, après que je l'eus quittée. Je ne pus m'empêcher de faire attention, en particulier, aux fausses idées que la plûpart des gens ont (surtout le beau sexe) de ce qu'on appelle un *Gentilhomme bien fait* ; de tourner le sujet de tous les côtés, & de m'en former une idée exacte & précise.

Il me semble donc qu'un homme ne devroit jamais avoir l'estime des autres, pour aucune action contraire aux maximes reçues dans le pays où il demeure. Tout ce qui est opposé aux régles éternelles de la raison & du bon-sens doit être banni de la conduite d'un homme bien né. J'avoue que je ne me suis pas expliqué là-dessus d'une maniere assez distincte, lorsque j'ai appellé *Dorimant* un vrai paysan, sur ce qu'il donne à la vendeuse d'oranges l'épithete de *grosse tripiére*. J'aurois dû soutenir que l'humanité engage un honnête homme à ne faire aucun reproche à qui que ce soit, pour des choses qui peuvent être communes aux personnes qui ont le plus de mérite & de vertu. Quand un Gentilhomme dit des grossiéretés, c'est en vain qu'il a des habits magnifiques. On doit toujours préférer les ornemens de l'esprit à ceux du corps. Les paroles qui sentent une imagination dépravée, choquent plus la politesse, que les habits les plus négligés. Mais on est si éloigné d'en avoir cette idée, même entre les personnes de qualité, que (*o*) *Vocifer* passe pour un Gentilhomme bien fait & poli. Il parle fort haut, il est altier, civil, doucereux, brutal & complaisant tour à tour, suivant que son petit génie & son excessive impudence le menent. Il a d'ailleurs la réputation d'homme d'esprit chez celles de nos Dames qui n'en ont guéres, parce qu'il est toujours en doute, & qu'il ne décide de rien. Il hausse les épaules, pour insinuer qu'il est d'un autre avis ; & il réfute avec un grand air de suffisance, lors même qu'il avoue que la chose dont il s'agit est au-dessus de sa portée. Son caractere est d'autant plus singulier, qu'il se vante de corrompre

(*o*). C'est-à-dire, un *Brailleur*.

les femmes ; & parce qu'il a l'audace de fouler aux pieds, sans le moindre scrupule, tout ce qu'il y a de plus sacré & de plus inviolable, j'ai ouï dire à une jeune Demoiselle fort riche, que c'étoit dommage qu'un Gentilhomme aussi poli que *Vocifer*, fût un si grand athée. Il n'y a personne qui n'ait remarqué une foule de ces impertinens dans toutes les Assemblées; mais ne seroit-il pas digne de notre attention, d'examiner quelle influence auroit, dans les compagnies & tout ce qui regarde la société civile, un homme imbu de tous les principes que l'honneur, la bienséance & la Religion inspirent ?

A peine ai-je trouvé un seul homme qui remplît mieux tous les devoirs de la vie qu'*Ignotus* (p). Ses actions cachées, & celles qui paroissent aux yeux de tout le monde, tirent leur source de nobles & de puissans motifs. Il les doit toutes à l'espérance ferme & inébranlable qu'il a d'une vie à venir. Son bon naturel, fortifié par le sentiment de la vertu, produit le même effet sur lui, que la négligence de tout ce qui est honnête & digne de nos soins, produit sur quantité d'autres. Fixe & déterminé qu'il est sur toutes les matiéres de quelque importance, on remarque dans ses actions cet air noble & aisé, qui en releve toujours l'éclat. Quoiqu'il ait un souverain mépris pour toutes les minuties, il les possede à fond. Ce tour d'esprit le dispense d'étudier ses manieres, qui, toutes négligées qu'elles paroissent, n'ont pas la moindre affectation, & c'est ce qui le distingue en particulier.

Celui qui peut envisager avec plaisir l'incertitude de son existence ici-bas, & se promettre que sa dissolution lui sera quelque jour fort avantageuse, peut tout faire dans ce monde de bonne grace, d'un air désintéressé, & en galant homme. Il ne regarde pas sa vie comme un état malheureux, passager, de courte durée, mêlé de vains plaisirs & de peines réelles; mais il la considere sous une toute autre face ; ses chagrins disparoissent bientôt, & ses joies sont pour l'éternité. Il n'a pas une idée triste & affligeante de la mort ; il est prêt à lui résigner tous ses plaisirs, & à passer de cette courte nuit à un jour qui ne finira jamais. C'est-à-dire, que plus un homme a de vertu, plus il est disposé naturellement à être civil, honnête & agréable. Un homme qui possede de grands biens, a la mine contente & un air assuré, que celui qui est à l'étroit & dans la misere ne sauroit jamais prendre. Il en est de même à l'égard de l'esprit : celui qui se gouverne par les régles éternelles du bon sens & de la raison, ne peut qu'avoir dans ses paroles & dans ses actions, quelque chose de si gracieux, que tout lui sied bien, dans quelque état qu'il se trouve. Tout peut changer autour de lui, les personnes & les affaires, sans qu'il en soit altéré lui-même : indifférent pour tout ce qui regarde la vie & ses occupations, il paroît insensible au milieu de tous les revers qui démontent les autres. En un mot, pour être un Gentilhomme bien fait & poli, il faut être généreux & honnête homme. Le plus sûr moyen d'être toujours

(p) C'est-à-dire, l'*Inconnu*.

de bonne humeur, & de briller, comme on parle; c'est d'être soutenu par celui qui ne peut jamais nous manquer, & de croire que tout ce qui nous arrive est pour le mieux, puisqu'autrement celui de qui nous dépendons ne l'auroit pas permis.

R.

LX. DISCOURS.

Ut tu fortunam, sic nos te, Celse, feremus.

HOR. L. I. Ep. VIII. 17.

Nous en userons à votre égard, selon que vous vous comporterez dans votre fortune.



Il n'y a rien de plus ordinaire, que de trouver un homme, dont la conduite vous a paru toujours égale, sujet à des écarts & à des boutades, qui le rendent aussi différent de lui-même & de ce que vous l'aviez cru d'abord, que deux personnes le peuvent être l'une de l'autre. Cette bizarrerie vient de ce qu'on néglige de se former des régles certaines pour sa conduite, ou quelques idées fixes des choses en général, capables de produire en nous de bonnes habitudes à l'égard de l'esprit & du corps. Un pareil défaut ne nous expose pas seulement à une légéreté mal-séante dans nos manieres, mais aussi à l'inconstance pour nos amis, nos intérêts & nos liaisons. Un homme, qui est simple spectateur de ce qui se passe autour de lui, sans avoir presque aucun commerce avec le monde, n'est qu'un pauvre juge des secrets mouvemens du cœur, & des ressorts qui causent ces grandes altérations qu'on voit dans la même personne. Mais lorsqu'on n'est pas sujet à ces contrariétés qui paroissent dans les hommes du monde, la spéculation ne peut être que divertissante & instructive au suprême dégré; quoique, pour en goûter tout le plaisir, il faille être dans un poste supérieur, & avoir la disposition de leur fortune entre ses mains. C'est en partie à cause de cela, que j'ai lu, avec un plaisir incroyable, les *Mémoires secrets de la Vie de* Pharamond, *Roi de France*, qu'un Antiquaire, de mes bons amis, m'avoit prêtés comme une grande curiosité. Voici le portrait que l'Auteur nous donne de ce Monarque: » *Pharamond*, dit-il, étoit un Prince aussi humain que généreux, » & l'homme le plus agréable & le plus facétieux qu'il y eût de son tems. » Il avoit un goût fort singulier, qui auroit pû même rendre malheureux » un Prince d'un tout autre naturel que le sien; il croyoit qu'on ne pou» voit jouïr de tous les charmes de la conversation qu'entre des égaux; » & il se plaignoit quelquefois agréablement, de ce qu'il vivoit toujours » dans la foule, & qu'il étoit le seul homme en *France* qui n'eût jamais » compagnie. Ce tour d'esprit l'engageoit à s'aller divertir de côté & d'au» tre à minuit, avec un seul Gentilhomme de sa chambre. Dans ces pro-

Portrait de *Pharamond* & d'*Eucrate*.

» menades nocturnes, il faisoit liaison avec les hommes dont il vouloit » éprouver l'humeur, & il les recommandoit en particulier à la faveur » de son premier Ministre. Il remarquoit là-dessus en général, que ses » nouveaux amis le négligeoient d'abord qu'ils esperoient de s'avancer à » une plus haute fortune; & il disoit à cette occasion, qu'on avoit tort de » taxer les Princes de s'oublier dans leur élévation, puisqu'il y avoit si peu » de gens qui pussent voir d'un œil tranquille la faveur de leurs créatures. » Il y a un trait dans mon Auteur, qui nous donne une idée fort vive du génie extraordinaire de *Pharamond*. Lorsque ce Prince eût mis un homme à toutes les épreuves, par lesquelles il faisoit passer tous ceux qu'il vouloit connoître à fond, & qu'il l'eût trouvé tel qu'il le cherchoit, il lui fournit un jour l'occasion de lui dire quel bien étoit capable de le satisfaire. Là-dessus, il lui en promit le double, & il lui parla en ces termes: *M. vous avez le double de ce que vous souhaitiez par la générosité de* Pharamond; *mais prenez garde au moins d'en être content, puisque c'est la derniere faveur que vous aurez de lui. Dès ce moment je vous regarde comme une personne qui m'est dévouée; & afin que vous le soyez de bonne foi, je vous donne ma parole royale que vous ne serez jamais ni plus ni moins que ce que vous êtes aujourd'hui. Ne me répondez pas*, ajouta-t-il en souriant, *mais jouissez de la fortune où je vous ai élevé, qui est au-dessus de la mienne, puisque vous n'avez plus rien à esperer ni à craindre.*

Après que Sa Majesté eût fait ce choix, & acheté de cette maniere la compagnie d'un bon ami, elle joüissoit tour à tour de tous les plaisirs d'un Particulier de bon humeur, & de ceux d'un puissant Monarque. Quand il badinoit avec son ami, il s'appelloit quelquefois l'*agréable Tyran*, sur ce qu'il punissoit l'insolence & la folie de ses Courtisans, non par aucune disgrace publique, mais par la gêne & l'embarras où il mettoit leur esprit. S'il voyoit qu'un homme fût rude & hautain envers ses inférieurs, il cherchoit l'occasion de lui témoigner quelque bienveillance, & de le rendre par-là insupportable à ses égaux. Il n'ignoroit pas qu'on observoit toutes ses démarches, ses paroles, ses actions & ses regards même, & que chacun les interprêtoit à sa mode. D'ailleurs, son ami, qui s'appelloit *Eucrate*, & qui avoit l'ame noble sans être ambitieux, lui communiquoit librement toutes ses pensées, & ne craignoit point qu'il en fit un mauvais usage. Ainsi, lorsqu'ils causoient en particulier, ce n'étoit pas un petit régal pour eux de réfléchir sur tout ce qui s'étoit passé en public.

Pour satisfaire quelquefois la sotte vanité d'un Grand qui avoit du pouvoir dans sa Province, *Pharamond* lui parloit en pleine Cour, & l'engageoit par un seul mot qu'il lui disoit à l'oreille à mépriser tous ses anciens amis. Une longue expérience lui avoit fait connoître les hommes à ce point, qu'il se vantoit de changer toute la masse du sang dans quelques-uns, s'il leur parloit trois fois. Maître de la fortune des autres, il se divertissoit à ménager ses démarches envers ceux qui la poursuivoient uniquement, & à les traiter de la maniere qu'ils le méritoient. Avec un coup d'œil donné à propos & un petit sourire, il engageoit deux mortels ennemis

mis à s'embrasser, & à se jetter au cou l'un de l'autre avec tant d'ardeur, qu'ils paroissoient intimes, & prêts à s'étouffer tous deux à force de caresses. Lorsqu'il étoit dans toute sa belle humeur, & qu'il y avoit le soir quelque Assemblée extraordinaire à la Cour, il prenoit ses mesures avec *Eucrate*, pour se bien divertir, & il mettoit en jeu les passions de tous ses Courtisans. Il se plaisoit à voir une fiere beauté attendre les regards d'un Gentilhomme qu'elle avoit méprisé depuis longtems, sur ce qu'il lui donnoit quelques petites marques de distinction; & l'amant concevoit là-dessus de si hautes espérances, qu'il renonçoit à la Dame pour laquelle il se mouroit le jour précédent. A la Cour, où l'on employe les termes les plus forts pour assurer quelqu'un de son amitié, & les plus foibles pour lui témoigner sa haine, n'étoit-ce pas un spectacle bien comique de voir les déguisemens s'évanouir dans un cas, & augmenter dans un autre, suivant que la faveur ou la disgrace accompagnoit les objets respectifs de l'approbation ou du mépris des hommes? Aussi *Pharamond*, touché de la bassesse du cœur humain, disoit-il d'une maniere agréable, » Qu'il pouvoit » ôter les cinq sens de nature à un homme, & lui en donner une centaine » quand il vouloit. Celui qui est en disgrace, *ajoutoit-il*, perd d'abord » tous ses talens naturels, & celui qui est en faveur, acquiert les per- » fections d'un Ange. » Il prétendoit même, que ce n'étoient pas les seuls » Officiers subalternes de sa Cour qui en avoient cette idée; mais que les » Grands avoient bonne ou mauvaise opinion d'eux-mêmes, selon qu'ils » joüissoient des bonnes graces de leur Prince, ou qu'ils venoient à les » perdre.

Un Monarque, de l'esprit & de l'humeur enjouée de *Pharamond*, ne pouvoit que goûter des plaisirs qu'il étoit impossible à tout autre de se procurer. Il n'élevoit à une haute fortune que ceux qu'il croyoit capables de la recevoir sans aucun transport; il faisoit un noble & généreux usage de ses observations; & il n'estimoit pas tant ses Ministres parce qu'ils lui plaisoient, que sur ce qu'ils se rendoient utiles à son Royaume. De cette maniere, tous ses hauts Officiers le représentoient au naturel, & il n'y en avoit pas un seul qui eût part à son pouvoir, s'il ne lui ressembloit à l'égard de la vertu.

R.



LXI. DISCOURS.

Non audire licet, nec urbe totâ
Quisquam est tam propè tam proculque nobis.

MART. L. I. Epig. 87.

Il n'est pas possible de s'entendre avec Novius, *& il n'y a personne dans toute la ville qui soit plus près ni plus loin de nous, que lui.*

Deux exemples fort singuliers d'un esprit distrait.



MON ami M. *Honeycomb* est un de ces hommes rêveurs & distraits, qui pensent à toute autre chose qu'à ce qui se dit en leur compagnie. Hier au soir, un peu avant l'heure de notre rendez-vous nocturne, nous nous promenâmes ensemble dans le jardin du Palais de *Sommerset*, où il trouva un petit caillou, d'une figure si extraordinaire, qu'il le prit pour le donner à un curieux de ses amis. Un moment après, je m'arrêtai tout court, & je tournai le visage à l'Ouest, qui est mon attitude ordinaire, pour demander, l'après-midi, quelle heure il étoit. Là-dessus mon ami, qui n'ignoroit pas ce que je voulois, tira sa montre, & me dit que nous avions sept minutes de bon. Nous continuâmes ainsi notre promenade; mais je fus bien étonné lorsqu'il jetta sa montre, à tour de bras, dans la *Tamise*, & qu'il mit, d'un air fort tranquille, dans son gousset, le caillou qu'il avoit ramassé. J'aime si peu à parler, ou à donner de mauvaises nouvelles, sur-tout quand l'avis est inutile, & qu'il arrive trop tard, que je ne voulois pas lui découvrir la méprise où il venoit de tomber, & que je me bornai à réfléchir sur ces petites distractions de l'esprit humain, résolu d'en faire le sujet de mon premier *Discours*.

Je m'y engageai d'autant plus volontiers, que ces absences font tort à quantité de personnes d'esprit, & qu'elles donnent lieu au Proverbe *Latin*, qui assure, (*q*) que *les grands esprits ont un grain de folie*.

Je ne doute pas que mes Lecteurs ne s'apperçoivent, que je distingue un homme qui est distrait parce qu'il a l'esprit occupé de quelque autre chose, de celui qui est distrait parce qu'il ne pense à rien. Le dernier est trop innocent pour mériter nos réfléxions; mais il me semble qu'on peut attribuer en général les absences du premier à l'une ou à l'autre de ces causes. Je veux dire que l'esprit de celui-ci est entiérement fixé à une science particuliére, soit aux Mathématiques ou à la Médecine, ou qu'il est agité d'une passion violente, comme la crainte, la colére, ou l'amour, qui l'attache à un objet éloigné; ou qu'enfin sa vivacité naturelle lui fournit tant d'idées, qu'elle ne lui permet pas de s'arrêter sur aucune. Il n'y a

(*q*) Nullum magnum ingenium sine mixturâ dementiæ. *Senec. de Tranq. animi*. cap. XV.

donc rien de plus irrégulier que les pensées d'un tel homme, puisque la compagnie où il se trouve, & les objets qu'il a devant les yeux, ne les excitent presque jamais. Lorsque vous croyez qu'il admire une belle femme, on pourroit gager à jeu égal qu'il est occupé à résoudre un Problême d'*Euclide*; & lorsqu'il semble lire la Gazette de *Paris*, il n'est rien moins qu'impossible qu'il ne songe à renverser & à rebâtir la façade de sa Maison de campagne.

Malgré tout le ridicule que je tâche de répandre sur cette foiblesse, j'avouerai ingénûment que j'y ai été moi-même sujet, & que pour m'en délivrer, je pris une forte résolution de tirer quelque avantage de tout ce qui me frappoit les yeux ou les oreilles. Si l'on pouvoit s'accoutumer à réfléchir sur tout ce qui se présente, il n'y a pas un seul objet au monde dont on ne pût recueillir quelque profit. Par exemple, ces traits de bon-sens & ces efforts d'une raison mal cultivée, qui paroissent dans le discours d'un paysan grossier, me donnent aujourd'hui autant de satisfaction que les périodes les plus brillantes de l'Orateur le plus accompli; & je puis être attentif au jeu de Marionettes ou à l'Opera, aussi bien qu'à la représentation de *Hamlet* ou d'*Othello*. Je tiens toujours mon rôle dans les compagnies où je me trouve; car quoique je n'y parle gueres, l'air attentif que j'ai à tout ce que les autres disent, & ces coups de tête que je ne donne jamais sans sujet pour marquer mon approbation, font assez connoître que je suis avec eux. Il n'en est pas de même de mon ami *Honeycomb*, qui, malgré tout son esprit, fait & dit tous les jours cent choses qu'il avoue ensuite, avec beaucoup de franchise, avoir été faites & dites mal-à-propos & sans aucun dessein.

Il m'arriva l'autre jour d'entrer dans un Caffé, où je le vis debout au milieu d'une foule d'Auditeurs, qu'il avoit assemblés autour de lui, & qu'il entretenoit du caractere de (*r*) *Marie Hinton*. Ma vûe ne servit qu'à lui rappeller mon idée, sans qu'il s'apperçût de ma présence actuelle. De sorte qu'au grand étonnement de son auditoire, avec les yeux attachés sur moi, il interrompit le fil de son discours, & m'apostropha en ces termes: » En » effet, voilà mon ami un tel, c'est un drolle qui pense beaucoup, mais il » ne desserre jamais les dents: je gage qu'à cette heure il fourre son petit mu-» seau dans quelque Caffé autour de la Bourse. Je fus sa caution lorsque » le *Complot des Papistes* vint à éclater, sur ce qu'on le prenoit pour un » Jésuite. » S'il m'avoit regardé plus long-tems, il n'auroit pas manqué de me dépeindre d'une maniere si exacte, sans penser à ce qui l'y amenoit, que toute la compagnie n'auroit pu que me découvrir. Là-dessus je me rappellai par bonheur le vieux proverbe qui dit, *Hors de la vûe, hors du souvenir*, & je m'enfuis au plus vîte. Une heure après, nous nous rencontrâmes. Il me demanda, d'un air fort enjoué, en quel pays du monde je me tenois, & se plaignit de ce qu'il ne m'avoit pas vû depuis trois jours.

M. de la Bruyere nous a donné le caractere d'une de ces personnes distrai-

(*r*) C'est une jeune beauté de *Londres*.

tes, avec autant d'esprit que de vivacité, & il le pousse jusqu'à une extravagance fort agréable. En voici quelques-uns des principaux endroits, qui serviront de clôture à mon *Discours*.

» (*s*) *Menalque* (dit cet excellent Auteur) descend son escalier, ouvre » sa porte pour sortir, il la referme : il s'apperçoit qu'il est en bonnet de » nuit; & venant à mieux s'examiner, il se trouve rasé à moitié; il voit » que son épée est mise du côté droit, que ses bas sont rabattus sur ses » talons, & que sa chemise est par-dessus ses chausses. Il entre à l'apparte- » ment, & passe sous un lustre, où sa perruque s'accroche & demeure » suspendue. Tous les Courtisans regardent & rient. *Menalque* regarde aussi, » & rit plus haut que les autres ; il cherche des yeux dans toute l'assemblée » où est celui qui montre ses oreilles, & à qui il manque une perruque. Il » descend du Palais, & trouvant au bas du grand dégré un carosse qu'il » prend pour le sien, il se met dedans, le Cocher touche & croit remener » son Maître dans sa maison. *Menalque* se jette hors de la portiere, tra- » verse la cour, monte l'escalier, parcourt l'antichambre, la chambre, » le cabinet; tout lui est familier, rien ne lui est nouveau; il s'assied, il se » repose, il est chez soi. Le Maître arrive, *Menalque* se leve pour le rece- » voir, il le traite fort civilement, le prie de s'asseoir, & croit faire les » honneurs de sa chambre; il rêve, il reprend la parole. Le Maître de la » maison s'ennuye & demeure étonné. *Menalque* ne l'est pas moins, & ne dit » pas ce qu'il en pense; il a affaire à un fâcheux, & à un homme oisif, qui se » retirera à la fin; il l'espere, & il prend patience; la nuit arrive, qu'il est » à peine détrompé.

» Lorsqu'il joue au trictrac, il demande à boire, on lui en apporte: » c'est à lui à jouer, il tient le cornet d'une main, & un verre de l'autre; » & comme il a grande soif, il avale les dez & presque le cornet, jette le » verre d'eau dans le trictrac, & inonde celui contre qui il joue. Il écrit » une longue Lettre, met de la poudre dessus à plusieurs reprises, & jette » toujours la poudre dans l'encrier. Ce n'est pas tout, il écrit une seconde » Lettre, & après les avoir cachetées toutes deux, il se trompe à l'adresse. » Un Duc & Pair reçoit l'une de ces deux Lettres, & en l'ouvrant y lit ces » mots : *Maître* Olivier, *ne manquez pas, sitôt la présente reçue, de m'envoyer* » *ma provision de foin*..... Son Fermier reçoit l'autre, il l'ouvre, & se la » fait lire; on y trouve : *Monseigneur, j'ai reçu, avec une soumission aveu-* » *gle, les ordres qu'il a plû à votre Grandeur*.... S'il se trouve à un repas, » on voit le pain se multiplier insensiblement sur son assiette; il est vrai que » ses voisins en manquent, aussi-bien que de couteaux & de fourchettes, » dont il ne les laisse pas jouir long-tems. Il s'avise au matin de faire tout » hâter dans sa cuisine, il se leve avant le fruit, prend congé de la com- » pagnie; on le voit ce jour-là en tous les endroits de la Ville, hormis en » celui où il a donné un rendez-vous précis pour cette affaire qui l'a empê- » ché de dîner, & l'a fait sortir à pié, de peur que son carosse ne le fît

(*s*) On dit que c'est le feu Comte de *Brancas*. Voyez *Menagiana*, tom. II, p. 344. &c.

» attendre. Vous le prendriez souvent pour tout ce qu'il n'est pas ; pour un
» stupide, car il n'écoute point, & il parle encore moins ; pour un fou,
» car outre qu'il parle tout seul, il est sujet à certaines grimaces & à des
» mouvemens de tête involontaires ; pour un homme fier & incivil, car vous
» le saluez, & il passe sans vous regarder, ou il regarde sans vous ren-
» dre le salut. Il revient une fois de la campagne, ses laquais en livrée
» entreprennent de le voler, & y réussissent ; ils descendent de son carosse,
» lui demandent la bourse, il la rend. Arrivé chez soi, il raconte son
» avanture à ses amis, qui ne manquent pas de l'interroger sur les cir-
» constances, & il leur dit, *demandez à mes gens, ils y étoient.*

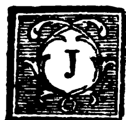
X.

LXII. DISCOURS.

Oderunt peccare boni virtutis amore.

HOR. L. I. Ep. XVI. 52.

L'amour de la vertu retient les gens de bien dans le devoir.



'AI reçu depuis quelque tems diverses Lettres de Dames qui m'honorent de leur correspondance, & dont la plûpart se fâchent contre moi de ce que je diminue leurs plaisirs, ou que je condamne avec trop de sévérité des choses qu'elles croyent indifférentes de leur nature. Mais il me semble qu'elles sont fort injustes à mon égard, puisque je me borne à soutenir qu'elles doivent préférer les qualités de l'esprit à celles du corps, les plus essentielles à celles qui le sont moins. L'esprit de l'homme est souvent la dupe de son cœur, quoiqu'il philosophe toute sa vie sur les moyens de vaincre ses passions ; & je ne vois pas pour quelle raison le cœur de la femme seroit exempt de supercherie. En admettant une égalité dans les facultés de l'un & de l'autre sexe, on doit convenir néanmoins, que l'esprit des femmes est moins cultivé que celui des hommes ; & par conséquent on peut croire, sans leur faire tort, qu'elles sont plus sujettes à l'illusion en certains cas, où le panchant naturel se trouve opposé aux intérêts de la vertu. Je ne rapporterai ici que le billet d'une de ces Dames ; & après l'avoir un peu commenté, je laisserai au public à décider, si j'ai eu tort de prétendre que les belles peuvent tomber dans l'erreur. Quoi qu'il en soit, celle-ci ne paroît m'avoir écrit, que pour me dire qu'elle n'en fera ni plus ni moins, malgré tous mes avis. Entendons-la raisonner elle même.

Réflexions du *Spectateur* sur les plaintes de quelques Dames choquées de la sévérité de ses avis.

M. le SPECTATEUR,

» Je suis encore fort jeune, & très-disposée à marcher dans les sentiers de

Lettre d'u-

ne jeune Coquette.

» l'innocence ; mais, avec de grands biens & de la qualité, je n'ai pas en-
» vie de renoncer aux plaisirs distingués, ni à la petite satisfaction de plaire à
» tout le monde, & beaucoup moins à celle d'être aimée d'un Gentilhomme
» que j'ai résolu d'épouser. Mais je ne veux m'engager dans ce nouveau lien,
» qu'après qu'un autre hyver m'aura passé sur la tête, & que je l'aurai em-
» ployé, quoi que vous en puissiez dire dans votre humeur sombre & chagri-
» ne, à entendre des concerts de musique, à la Comédie, en visites, &
» à tous les divertissemens que l'abondance & la jeunesse, accompagnées
» de la vertu, pourront procurer à celle qui est, *&c.*

M. T.

» *P. S.* Mon amant ne sait pas que je l'estime, de sorte que libre
» de tout engagement, je puis attendre & voir, s'il ne s'en trouveroit pas
» quelque autre qui m'agréât plus que lui.

Réflexions sur la Lettre précédente, avec le portrait d'*Eudosie*.

J'ai ouï dire à mon ami *Honeycomb*, qu'*une femme qui écrit une Lettre ne découvre gueres sa pensée qu'à la fin, dans une Apostille*. Il me semble que la jeune Dame n'a pas mal exprimé la sienne dans celle qu'on vient de lire. J'oserois presque gager contre elle, que son favori ne la possédera jamais ; qu'elle en aura plus de dix autres avant que de se déterminer, & qu'enfin elle choisira le moindre de tous. L'amitié qui ne se contracte que par les yeux, est sans bornes, & vous pouvez aussi-tôt les rassasier de voir, que retenir la passion qu'ils font naître. C'est par-là que tant de faquins réüssissent auprès des belles, & qu'un homme, qui croit avoir trouvé l'innocence même, épouse une jeune coquette, qui s'étoit choisi un nouvel amant dans toutes les assemblées où elle avoit brillé une année de suite. Il ne s'agit pas de s'abstenir de toute sorte de vices ; mais on doit rechercher tout ce qui est digne de nos éloges : c'est l'amour de la vertu qui manque aux femmes, aussi-bien qu'aux hommes.

Qu'*Eudosie* (*) est éloignée du caractere de la jeune coquette, dont je viens de parler ! Elle possede toutes les manieres civiles & honnêtes d'une bonne éducation à un si haut point, que la vertu paroît en elle un instinct naturel, plutôt qu'un effort de son esprit. Il lui est aussi facile de juger sainement des personnes & des choses, qu'à une autre, qui seroit mal élevée, d'avoir les manieres choquantes & l'air embarrassé. Elle a tourné en habitude ce qui n'étoit d'abord qu'une suite de son éducation ; & il ne lui seroit pas moins impossible d'entretenir une fausse ou indigne pensée, qu'il le seroit à *Flavie*, la belle danseuse, de se produire de mauvaise grace dans une assemblée de gens de qualité.

Les fausses idées que chacun se forme de son esprit, nous sont dépeintes avec beaucoup de discernement dans la Lettre suivante, qui n'est qu'un abrégé de celle que j'ai reçue de mon aimable Maîtresse *Hecatissa*. Comme elle est au-dessus de l'orgueil qui peut naître de la beauté extérieure, elle

(*) Ce mot tiré du *Grec*, signifie *Qui est revêtu de beaux dons.*

n'en est que plus propre à juger des perfections de l'esprit. Quoi qu'il en soit, voici de quelle maniere elle raisonne.

M. le Spectateur,

» Je vous écris cette Lettre pour vous avertir, que nous perdons aujourd'hui plus de tems à la toilette que nous n'y en destinions autrefois, parce que nous n'avons pas lai Bibliotheque dont vous nous avez promis un catalogue. Je me flatte, Monsieur, que, dans le choix des Auteurs qui doivent nous instruire, vous aurez surtout égard aux Livres de dévotion, puisque c'est un sujet fort délicat, & que les effets en peuvent être de grande conséquence. Je connois moi-même quelques-unes de nos Dames, qui employent soir & matin une heure dans leur cabinet, qui lisent un certain nombre de priéres dans six ou sept différens Livres de dévotion, dont le meilleur est un vrai galimatias, qui les répétent avec quelque sorte d'ardeur, qu'un verre de vin ou un trait d'eau cordiale pourroit exciter, & qui s'imaginent ensuite pouvoir lâcher la bride à toutes leurs passions. La belle (t) *Philautie*, que je mets au rang de vos *Idoles*, est une de ces dévotes; elle a un fort joli cabinet, où elle se retire à ses heures marquées. C'est la chambre où elle s'habille & son Prié-Dieu; elle a toujours devant elle un grand miroir, & l'on voit sur la table, pour me servir des rimes d'un Auteur fort spirituel,

Recatissa demande au Spectateur un choix de bons Livres pour l'usage des Dames.

„ Et du rouge & du blanc, avec sa Liturgie,
„ Pour se rendre à la fois plus sainte & plus jolie.

» Quel plaisir n'y auroit-il pas, si l'on pouvoit assister à la scène, de voir cette *Idole* élever tour à tour ses yeux vers le Ciel, & les abaisser ensuite à la dérobée sur sa chere personne? Le grotesque conflict qu'il doit y avoir entre son orgueil & son humilité! Quand vous nous donnerez un Catalogue de Livres, souvenez-vous de choisir ceux qui élévent l'esprit au-dessus du monde, & qui inspirent une agréable indifférence pour toutes les bagatelles qu'on y voit. C'est au défaut de ces bonnes maximes, que nous devons attribuer, si je ne me trompe, cette humeur sombre, chagrine & rêveuse, où tant de personnes se plongent, sous prétexte de se dérober aux affaires de la vie, quoique leur cœur y soit toujours si engagé, qu'elles ne s'acquittent de leur devoir que comme d'une tâche pénible, & qu'elles ne lisent de bons Livres que par boutades, ou en certaines saisons de l'année. Je crois qu'une grande partie de ce mal peut venir des Livres mêmes, dont les titres, bornés à la préparation pour la Sainte Cêne, ou à tels autres exercices de piété, entraînent les petits génies dans des erreurs grossieres, & leur infusent une Religion machinale, absolument distincte des bonnes mœurs. Il y a une Dame de ma connoissance,

(t) Ce mot tiré du *Grec*, signifie *Qui est amoureuse d'elle-même*.

» si attachée à cette sorte de dévotion, qu'elle ne manque jamais d'aller
» prier Dieu, dans son cabinet à certaine heure, quoiqu'elle en passe tous
» les jours sept ou huit à jouer aux cartes; mais elle n'a pas plutôt donné
» son jeu à une autre, qu'il lui tarde beaucoup de le reprendre, pour tenir
» pied à boule jusqu'à deux ou trois heures du matin. Tous ces actes d'une
» dévotion affectée ne sont que de vaines apparences, & des complimens
» qu'on fait, pour ainsi dire, à la vertu, puisque le cœur n'en est presque
» pas touché. Delà vient que tant de personnes se croyent vertueuses, par cela
» seul qu'elles n'ont aucun vice grossier. *Dulcianare* est la plus insolente
» de toutes les créatures à l'égard de ses amies & de ses domestiques, sous
» l'unique prétexte qu'il n'y a pas une ame qui puisse l'accuser, pour me
» servir de son expression ridicule, *d'avoir une tache noire dans les yeux*. Si
» vous l'en croyez, elle n'a rien dans le cœur qu'elle ne puisse dire à tout le
» monde, & c'est pour cela même qu'elle brusque toutes ses amies, &
» qu'elle est insupportable à ses inférieurs. Ayez donc la bonté, mon
» cher Monsieur, de nous indiquer des Livres capables de rendre notre
» vertu plus solide, & nous convaincre que, dans une ame véritablement
» chrétienne, le mépris du vice est toujours accompagné de pitié pour
» les vicieux. Tout notre sexe attend avec impatience vos bons avis sur cet
» article, & sur toute autre chose qu'il vous plaira nous enseigner. Vous
» obligerez en particulier celle qui est, *&c.*

B. D.

R.

LXIII. DISCOURS.

Cœlum, non animum, mutant, qui trans mare currunt.
HOR. L. I. Ep. XI. 27.

En traversant l'Océant, on change de climat sans changer d'inclination.

Portait de *Lisette* & de *Philis*, que leur beauté rendit ennemies, & jalouses l'une de l'autre jusqu'à la fureur.



DEux filles d'une grande beauté, nâquirent dans la rue de *Cheapside à Londres*, le même jour de l'année mil six cens quatre-vingt-huit, & nous les appellerons pour les distinguer, l'une *Lisette*, & l'autre *Philis*. L'union intime qu'il y avoit entre leurs peres & leurs meres, fit qu'elles se connurent presque dès leur naissance. Accoutumées à jouer, à badiner, à faire leurs poupées, & à danser ensemble, elles devinrent inséparables dans tous les petits amusemens que l'âge le plus tendre leur inspiroit. Elles ne pouvoient plus se passer l'une de l'autre, & ce bonheur continua jusqu'à ce qu'elles eurent atteint leur quinziéme année. Alors *Philis* mit une coëffure qui lui séyoit si bien, que le voisinage ne les remarqua plus pour leur union, mais qu'il les distingua pour la beauté. Dès ce moment elles ne jouïrent plus de la tranquillité d'esprit, ni de l'aimable indolence, qui les rendoient autrefois

autrefois si heureuses ; elles donnoient un mauvais tour à leurs paroles & à leurs actions les plus innocentes ; & si l'une excelloit en quelque chose, l'autre ne manquoit pas de le regarder d'un œil d'envie. Ces manieres désobligeantes produisirent d'abord un air grave & sérieux, qui dégénéra bientôt en froideur, & aboutit enfin à une haine irréconciliable.

Ces deux rivales sur le chapitre de la beauté se ressemblent tant pour l'air, la mine & la taille, que, si vous parliez d'elles en leur absence, le même discours qui servoit à décrire l'une, ne pouvoit que vous donner une idée de l'autre. Vous auriez cru qu'il étoit presque impossible de les distinguer, si vous les aviez vûes chacune à part, quoiqu'elles fussent très-différentes à les examiner toutes deux à la fois. Le beau sexe se divertissoit d'autant plus de leur inimitié, que l'une ne pouvoit dire aucun mal de l'autre, qu'il ne rejaillît sur elle-même. Elles passoient les nuits entieres sans dormir, occupées à chercher de nouvelles parures, afin de l'emporter l'une sur l'autre ; & à inventer de nouveaux stratagêmes pour rappeller les admirateurs, qui avoient préféré les charmes de l'une à ceux de l'autre dans la derniere assemblée où elles s'étoient vûes. Chacune étoit ravie d'entendre blâmer sa rivale, & au désespoir à l'ouïe de ses éloges : aussi ne se rencontroient-elles jamais, que leur teint n'en souffrît. Les bienséances que les femmes observent, engageoient ces deux jeunes filles à étouffer leur ressentiment, & à ne permettre pas qu'il éclatât en une guerre ouverte, quoiqu'elles endurassent toutes les douleurs de la haine. Les meres, comme il ne manque jamais d'arriver, prirent parti dans la querelle, & appuyerent les différentes prétentions de leurs filles avec toute la dépense mal entendue que de gens riches, qui n'ont pas le goût trop bon, peuvent soutenir. Ces jeunes beautés, mises comme des Reines du mois de *Mai*, avec des habits de toute sorte de couleurs voyantes, & suivies de leurs meres, alloient tous les Dimanches à l'Eglise, pour exposer leurs traits au jugement de tout l'Auditoire.

Au milieu de leurs efforts mutuels, il arriva qu'un jour aux Prieres publiques, *Philis* toucha le cœur d'un de nos *Indiens* Occidentaux, qui paroissoit dans toute la magnificence capable d'éblouir une personne qui ne sait pas distinguer la propreté des habits d'un éclat ridicule. *Philis* ne put se défendre contre le brillant de cet *Américain*, vêtu d'un habit d'été qu'on porte dans les Isles ; & lui-même trop attentif aux charmes de sa belle, ne put jamais en être detourné par tous les airs étudiés & les minauderies de *Lisette*. Bientôt après celle-ci eut la mortification de voir sa rivale épouser ce riche *Indien*, pendant que tous les hommes qui lui faisoient la cour, se bornoient à l'admirer, sans qu'aucun la demandât en mariage. Quoi qu'il en soit, *Philis* fut transportée aux *Barbades* avec son époux. *Lisette*, qui ne perdoit aucune occasion de s'informer de son état, eut le chagrin d'apprendre qu'elle étoit servie par un nombreux cortége d'esclaves, qui rafraîchissoient l'air autour de sa personne avec des éventails lorsqu'elle vouloit dormir, & qui la charrioient de lieu en lieu dans toute la magnificence barbare de ce païs-là. *Lisette*, incapable de soutenir ces avis réitérés, employa tous ses artifices & ses charmes pour tendre des piéges à quelque riche habitant de la même Isle, dans la seule vûe

de s'oppoſer encore une fois à ſa rivale avant que de mourir. Elle réuſſit dans ſon deſſein, & fut mariée à un Gentilhomme, dont les terres étoient contigues à celles de l'époux de ſon ennemie. Ces deux beautés redevenues voiſines & toujours irréconciliables, chercherent toutes les occaſions de l'emporter l'une ſur l'autre, & mon Diſcours ne finiroit pas, ſi je voulois entrer dans ce détail: mais à la longue il arriva qu'un vaiſſeau marchand fut adreſſé à un ami de *Philis*, avec ordre de lui donner les plus belles étoffes qu'il y auroit, avant que *Liſette* pût être avertie de leur arrivée. Cet ami s'acquitta de ſa commiſſion, & *Philis* ſe vit en peu de jours vêtue du plus beau & du plus riche brocard qui eût jamais paru dans ces quartiers-là. *Liſette* hors d'état de parvenir à la magnificence de ſon antagoniſte, fut rongée de chagrin à la vûe de ce ſpectacle. Elle communiqua ſa douleur à une fidéle amie, qui, par la liaiſon où elle étoit avec la femme du Marchand de *Philis*, lui procura un reſte du même brocard que celle-ci avoit eu. *Philis* ne manquoit jamais de paroître dans tous les lieux publics où elle étoit aſſurée de trouver *Liſette*, qui, aujourd'hui en état de ſoutenir l'affront, ſe rendit à un bal avec un manteau noir tout uni d'une étoffe de ſoie, accompagnée d'une jolie négreſſe qui avoit une jupe de ce riche brocard dont *Philis* étoit revêtue. Cet objet attira les yeux de tout le monde: la malheureuſe *Philis* s'évanoüit de chagrin, & fut emportée chez elle à demi-morte. Auſſi-tôt qu'elle eût repris ſes forces, elle abandonna ſon mari, pour s'embarquer ſur un vaiſſeau qui étoit à la rade; & il n'y a que peu de jours qu'elle eſt arrivée à *Plymouth*, inconſolable & au déſeſpoir.

R.

LXIV. DISCOURS.

Qualis ubi audito venantûm murmure tigris
Horruit in maculas. ——— ——— ———

STAT. Theb. L. II. 128.

Elles reſſemblent à une tigreſſe, qui, à l'oüie du bruit que font les Chaſſeurs, frémit de rage, & dont la peau ſe couvre de nouvelles taches.

Sur les Dames *Angloiſes* qui prennent le parti des *Whigs* ou des *Torys*, & qui ſe diſtinguent par la différente ſitua-



'HIVER dernier j'allai voir un Opéra qu'on jouoit ſur le Théatre du *Marché au foin*, où je ne pus éviter de prendre garde à deux partis de très-belles Dames placées dans les loges des deux côtés à l'oppoſite les unes des autres, & qui ſembloient rangées en bataille pour en venir aux mains. Après les avoir un peu obſervées, je m'apperçus qu'elles différoient dans la ſituation de leurs mouches, que les unes avoient au côté droit, & les autres au côté gauche du front. Je remarquai d'ailleurs qu'elles ſe lançoient des regards ménaçans, & que leurs mouches étoient une marque qui ſervoit à diſtinguer les partis, les amies des enne-

mies. Dans les loges du milieu, entre ces deux corps opposés, il y avoit plusieurs Dames, dont les mouches étoient semées indifféremment de l'un & de l'autre côté du visage, & qui sembloient n'avoir aucun autre dessein que celui de voir l'Opéra. Je trouvai au bout du compte, que les *Amazones* placées à ma droite, étoient du parti des *Whigs*; que celles qu'il y avoit à ma gauche, appuyoient la cause des *Torys*; & que les autres qui occupoient les loges du milieu, observoient la neutralité, puisque leurs visages ne s'étoient pas déclarés. Cependant je m'apperçus dans la suite que le nombre de ces dernieres diminuoit, & qu'elles se joignoient à l'un ou à l'autre des deux partis; en sorte que leurs mouches qui étoient d'abord également dispersées, ne sont aujourd'hui que sur le côté *Whig* ou *Tory* du visage. Les méchantes langues disent que les hommes dont les belles prétendent gagner les cœurs, sont d'ordinaire la cause qu'un côté de leur visage est ainsi déshonoré, & souffre une espéce de disgrace, pendant que l'autre est l'unique objet de tous leurs soins. Elles ajoutent même que les mouches tournent à la droite ou à la gauche, suivant les principes de l'homme qui est le plus en faveur. Mais quelques motifs que puissent avoir un petit nombre de coquettes bizarres, qui ne s'ornent pas tant de mouches pour le bien public que pour leur avantage particulier, il est certain qu'il y a plusieurs femmes d'honneur, qui en mettent dans la seule vûe de se déclarer pour les intérêts de leur Patrie. Ce n'est pas tout, quelques-unes, à ce que j'ai oüi dire, sont si attachées à leur parti, & si éloignées de sacrifier leur zéle pour le public à leur passion pour aucun homme, qu'en dernier lieu, dans une minute de contrat de mariage, une Dame a stipulé de son promis, » qu'elle seroit en pleine liberté de mettre » ses mouches du côté qu'il lui plaira, sans qu'il s'en puisse formaliser, quel- » ques idées qu'il ait à cet égard.

tion de leurs mouches.

Je ne dois pas oublier ici que (u) *Rosalinda*, célébre partisanne des *Whigs*, est assez malheureuse pour avoir sur le côté *Tory* de son front, un très-joli signe fort remarquable, qui a donné souvent occasion à de lourdes bévûes, & fourni matiere à ses ennemis de la calomnier, comme si elle avoit trahi les intérêts des *Whigs*. Mais quoi que cette mouche naturelle puisse désigner, tout le monde est convaincu que ses principes sur le Gouvernement sont toujours les mêmes. Cela n'empêche pas que ce malheureux signe n'ait trompé bon nombre de sots, & qu'il n'en ait engagé quelques-uns séduits, pour ainsi dire, par ce faux pavillon, à raisonner avec elles sur ce qu'ils croyoient l'esprit de son parti, lorsque tout d'un coup elle est venue à lâcher une bordée de son artillerie, & les a coulés à fond. Du reste, si *Rosalinda* est infortunée à l'égard de son signe, *Nigranilla* (x) est aussi malheureuse à cause d'un bouton, qui l'oblige malgré qu'elle en ait, à mettre une mouche sur le côté *Whig*.

J'ai oüi dire que plusieurs matrones vertueuses, qui croyoient autrefois que cette maniere artificielle de se tacheter le visage étoit illégitime, l'approu-

(u) Ce mot tiré de l'*Italien*, signifie une *belle rose*.
(x) Ce mot tiré du *Latin*, signifie une *vieille noire*.

vent aujourd'hui, & que, par un principe de zéle pour leur cause, elles suivent une mode que le soin de leur beauté n'avoit jamais pu leur imposer. Une si plaisante déclaration de guerre entre les Dames, me fait souvenir de ce que *Stace* nous dit de la tigresse, dans les paroles que j'ai mises à la tête de ce *Discours*.

Mais pour revenir à ce soir que j'étois à l'Opéra, je voulus compter les mouches qu'il y avoit de part & d'autre, & je trouvai que les mouches des visages *Torys* l'emportoient d'une vingtaine sur celles des *Whigs*. Il est vrai que le lendemain matin je ne vis presque au Marionettes que des visages mouchetés à la maniere de ces derniers, ce qui servoit d'ample compensation pour une si petite différence. D'ailleurs, je ne sai point si les Dames s'y étoient retirées pour rallier leur force; mais dès le soir même elles se rendirent à l'Opéra en si grande foule, qu'elles l'emportérent de beaucoup sur leurs ennemies.

Quoi qu'il en soit, j'appréhende que cette relation des mouches qui servent à distinguer les partis, ne paroisse incroïable à ceux qui vivent loin du beau monde; mais à cause de cela même qu'elle est fort singuliere, & qu'on n'en verra peut-être jamais d'exemple, j'aurois cru manquer au devoir d'un fidéle *Spectateur*, si je ne l'avois donnée ici tout du long.

J'ai déja tâché de faire voir dans quelques-uns de mes *Discours*, le ridicule de cette rage de parti qui obséde les femmes, en ce qu'elle ne sert qu'à redoubler la haine & les animosités qui régnent entre les hommes, & qu'à dépouiller en grande partie le beau sexe de ses divins charmes que la nature lui a prodigués.

Lorsque les *Romains* & les *Sabins* étoient en guerre & sur le point d'en venir à une bataille, leurs femmes se mirent entre les deux Armées, & les supplierent avec tant de larmes d'avoir compassion de leur état, qu'elles prévinrent le carnage qui ménaçoit les deux partis, & les réunirent ensemble par une bonne & solide paix.

C'est un glorieux exemple que je voudrois recommander à nos *Bretonnes*, dans un tems que leur Patrie est déchirée par de si cruelles factions. Les *Grecs* jugeoient si bien que les femmes ne devoient se mêler d'aucune dispute, soit à l'égard du public, soit à l'égard des particuliers, que ce fut pour cette raison, entr'autres, qu'ils leur défendirent sous peine de la vie d'assister aux Jeux *Olympiques*, quoique ce fussent les divertissemens publics de toute la *Grece*.

D'ailleurs puisque nos *Angloises* surpassent les femmes de toutes les autres Nations en beauté, elles devroient aussi tâcher de les vaincre dans toutes les bonnes qualités propres à leur sexe, & de se distinguer par la tendresse envers leurs enfans & la fidélité envers leurs maris, plutôt que par un zéle furieux de parti. Les vertus des femmes sont pour le domestique, où elles trouveront toujours de quoi s'exercer sans franchir leurs bornes. Mais si elles ont envie de témoigner leur zéle pour le public, que ce soit plutôt contre les ennemis déclarés de leur Religion, de leur Liberté & de leur Patrie, que contre leurs amis & leurs alliés, ou du moins les Membres du même

Corps & de la même Eglise. Dans un cas extraordinaire, où les *Romains* étoient pressés par un ennemi étranger, les Dames fournirent volontairement toutes leurs bagues & leurs joyaux pour assister le public: action qui parut si louable aux yeux du Sénat, qu'il ordonna d'abord qu'on prononceroit à l'avenir des Oraisons funébres à l'honneur des femmes; ce qui avoit été jusques-là un privilége attaché aux hommes. Si nos Dames *Angloises*, au lieu de se distinguer les unes des autres par la différente situation de leurs mouches, avoient à cœur l'intérêt du public jusqu'à sacrifier leurs colliers de perles pour abattre l'ennemi commun, quels Actes ne devroit-on pas enrégistrer en leur faveur?

Puisque mon sujet me rappelle quelques passages des Anciens à cet égard, je rapporterai un endroit mémorable qui se trouve dans l'Oraison funébre que *Periclès* prononça à l'honnenr de ces braves *Athéniens* qui s'étoient signalés dans une bataille contre les *Spartiates*. Après avoir harangué ses Auditeurs de tous les ordres, & leur avoir dit de quelle maniere ils devoient agir pour la cause publique, il se tourna vers les femmes & leur donna cet avis: » Pour ce qui vous regarde, *ajouta-t-il*, voici en peu de mots quel est mon » conseil: N'aspirez qu'à ces vertus qui sont particulieres à votre sexe; sui- » vez la modestie qui vous est naturelle; & croyez que le plus grand éloge » que vous puissiez obtenir, c'est qu'on ne dise rien de vous, ni en bien ni » en mal.

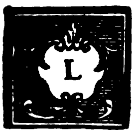
C.

LXV. DISCOURS.

—— —— Caput dominâ venale sub hâstâ.

Juv. III. 33.

C'est un Esclave que l'on expose en vente.



L'Autre jour en passant sous une des portes de *Londres*, qu'on appelle (*y*) *Ludgate*, j'entendis un homme qui de mandoit l'aumône à gorge déployée, & dont il me sembla que la voix ne m'étoit pas inconnue. Quand je fus près de la grille, il m'appella par mon nom, & me supplia de vouloir donner quelque chose aux pauvres prisonniers. Je lui accordai sa demande, & plein de honte pour lui, je mis un demi-écu dans le tronc. Je ne pus m'empêcher de réfléchir d'abord sur l'étrange disposition de quelques hommes, & sur la bassesse qu'ils témoignent dans toute sorte d'états. Celui qui me demandoit l'aumône peut avoir cin-

Contre ceux qui dissipent leur bien, & qui s'endettent mal à propos, comme font plusieurs Gentilshommes.

(*y*) Il y a une prison, où l'on met les prisonniers pour dettes, & ceux qui ne sont pas coupables de crimes capitaux.

quante ans, si je ne me trompe ; nous nous étions fort connus jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, ou environ ; & alors il lui échut un bien considérable, par la mort d'un de ses proches. Il n'eut pas plutôt cette bonne fortune, qu'il se plongea dans toute sorte d'excès. Incivil envers ses Supérieurs, & insolent avec ceux qui étoient au-dessous de lui, il se querelloit souvent avec des yvrognes, il cassoit la tête des garçons qui tirent le vin dans les cabarets, il faisoit le rodomont, & juroit comme un chartier. La même bassesse d'esprit, qui l'avoit rendu fier & hautain au milieu de l'abondance, le rendit lâche, aussi-bien qu'effronté, dans la misere. Quoi qu'il en soit, ceci m'obligea d'examiner en général la situation où se doivent trouver ceux qui sont endettés, quels tempéramens sont les plus sujets à tomber dans ce désordre, & le malheur qu'il y a de languir sous le poids d'un tel fardeau. Pour moi, qu'une aversion naturelle éloigne de tout commerce de la vie qui fait du bruit, & que la plûpart des hommes recherchent, je ne suis point exposé à de grosses dépenses ; toutes mes affaires se bornent dans un petit cercle ; j'ai un honnête homme à la campagne qui a soin de recevoir mes revenus, & qui me les paye régulierement tous les quartiers. Quand il m'apporte une quittance toute dressée, je la signe. D'ailleurs, j'ai un joli assortiment de chemises, de cravates, de mouchoirs & de bas, tout cela bien numeroté ; & je tiens un compte exact du linge que je donne une fois la semaine à ma blanchisseuse, ou que j'en reçois. De sorte que mes affaires, qui ne me causent presque aucune distraction, me laissent tout le loisir qu'il faut pour observer la conduite des autres à l'égard de leurs équipages & de leur dépense.

Quand je me promene, & que je regarde dans les rues de *Londres*, je ne suis pas étonné des peines que tant d'hommes se donnent pour s'élever, ou pour s'enrichir ; mais ma surprise est extrême, de voir des hommes qui ne craignent pas de s'endetter. On jugeroit là-dessus que celui qui emprunte, ignore que, dès le moment qu'il ne paye pas au terme précis, son créancier a droit sur son honneur, sa liberté & son bien, à proportion de la somme dûe. On croiroit qu'il ne sait pas que son créancier peut dire de lui sans calomnie qu'il est injuste, & le faire arrêter sans être coupable d'une insulte. Malgré tout cela, on voit des hommes assez ennemis d'eux-mêmes, pour vivre dans ces craintes continuelles, & en augmenter tous les jours la cause. Peut-il y avoir un état plus bas & plus servile, que celui de n'oser envisager un autre homme ? C'est pourtant la malheureuse situation où se trouve quelquefois un débiteur à l'égard de plus de vingt personnes. D'ailleurs, il peut arriver que des hommes d'un très-bon naturel s'endettent, par une démarche imprudente dans quelque affaire capitale de la vie, soit qu'ils ayent servi de caution à un autre, ou fait quelque chose de cette nature ; mais ces exemples sont rares. Pour un seul de ces cas, il y en a dix où un homme, pour soutenir la pompe ridicule de son train & de sa grandeur, séche & pâlit, dans la crainte que ses créanciers importuns ne viennent frapper à sa porte. Le débiteur est le criminel du créancier, & tous les Juges n'ont de l'autorité que pour prononcer sa condamnation. L'intérêt même de la société le de-

mande ; & s'il jouit de sa liberté, il n'en est pas moins redevable à son créancier, qu'un assassin doit la vie à son Prince qui lui fait grace.

Nos Gentilshommes sont presque tous endettés, & il y a plusieurs familles, où ce malheur est devenu comme héréditaire, & se perpétue d'une génération à l'autre. Le pere hypothéque ses fonds dès la plus tendre jeunesse de son fils aîné ; & celui-ci se marie d'abord qu'il est majeur, pour dégager ses terres, & trouver les moyens de payer les dots de ses sœurs. Cela n'empêche pas, s'il vous plaît, qu'il ne puisse donner dans la débauche des femmes, tenir table ouverte, & nourrir une meute de chiens, en véritable Gentilhomme *Anglois*, jusqu'à ce qu'il ait engagé la moitié de son domaine. Il ne laisse au bout du compte à son héritier que la même dette que son pere avoit déja contractée, & qui passe de l'un à l'autre, jusqu'à ce qu'il s'éléve dans la famille un homme plus débordé qu'aucun de ses prédécesseurs, qui abîme tout l'héritage, ou quelque homme de bon sens, qui, honteux de le posséder en société avec des créanciers, le délivre de leurs mains par une bonne œconomie. Voilà mon ami le Chevalier *Freeport*, qui depuis bien des années fait un commerce d'une vaste étendue, & qui, malgré tous les embarras qu'on y trouve, & la mauvaise foi qui regne aujourd'hui dans le monde, n'a jamais été défendeur dans aucun procès. Il n'y a pas une seule personne qui ait eu le moindre sujet de se plaindre de sa conduite. C'est un exemple aussi rare & aussi louable à proportion dans un citoyen, qu'il le seroit pour un Général d'Armée de n'avoir jamais eu le dessous dans aucune bataille.

Quelle différence n'y a-t-il pas entre cet honnête Chevalier & *Janot* (z) *Truepeny*, qui a été son ami & le mien depuis notre enfance, mais qui n'a jamais sû profiter de nos bonnes leçons ? *Janot* est d'un naturel si doux, si facile, & si adonné aux femmes, qu'il n'a rien à lui. Son tems, son bien, sa réputation & ses talens sont toujours au service du premier venu. Lorsqu'il étoit à l'école, il avoit le fouët deux ou trois fois la semaine, pour vouloir excuser les bévûes de ses camarades : depuis qu'il est entré dans les affaires du monde, il a été, deux ou trois fois dans un année, à la merci des sergens, pour avoir servi de caution à d'autres ; & je me souviens que pour obliger un de ses amis attaqué d'un mal honteux, il lui apportoit lui-même tous les remedes, dont il avoit besoin, de chez l'Apoticaire, avec cette inscription, *Bolus* ou *Electuaire* pour M. *Truepeny*. Ce n'est pas tout. Il avoit un héritage assez considérable, qu'il réduisit à rien, parce qu'il croyoit bonnement tous ceux qui formoient des prétentions sur lui. Cette facilité crédule gâte tout le mérite qu'il a d'ailleurs ; toujours la victime des autres, il n'a jamais rendu service qu'à des ingrats, sans avoir fait une bonne action.

Je finirai ce *Discours* par un reproche assez vif, que je lui entendis faire à un de ses créanciers, après avoir passé une nuit entre les mains des sergens, qui l'avoient arrêté à sa poursuite, quoiqu'il eût dû s'attendre à un procédé

(z) Ce nom semble désigner ici un homme qui est *franc comme l'or.*

plus honnête de sa part. » Monsieur, *lui dit-il*, votre ingratitude pour tous » les services que je vous ai rendus, ne m'empêchera pas de vous remercier » du bon office que vous venez de me rendre, en me convaincant qu'il y a » un tel homme que vous au monde. Je vous suis obligé de la défiance que » j'aurai toute ma vie pour les autres, & de la résoluion où je suis de ne » m'endetter jamais avec qui que ce soit.

R.

LXVI. DISCOURS.

—— —— Animum picturâ pascit inani.

VIRG. Æneïd. I. 468

Il repaît son esprit d'une vaine chimere.

Songe de l'Auteur sur les *Peintres* de différentes Nations.



QUAND le mauvais tems m'empêche d'aller à la promenade, je fais souvent partie avec deux ou trois bons amis, pour examiner des curiosités qu'on peut voir à l'abri de la pluie. Je me divertis surtout à la vûe des tableaux, & il m'est arrivé, lorsque le tems m'a paru fixé à la pluie, d'entreprendre un voyage d'un jour, pour aller voir une galerie ornée de piéces des plus habiles Maîtres. De cette maniere, lorsque le ciel est couvert de nuages, que la terre est inondée de pluies, & que toute la nature semble porter le deuil, je passe de ce triste spectacle dans le monde enchanté de l'Art, où je trouve des paysages verdoyans, de superbes triomphes, de beaux visages, & tous ces autres objets qui remplissent l'esprit d'idées agréables, & qui dissipent cette noire mélancolie qui ne manque presque jamais de l'envahir dans ces tems sombres & fâcheux.

Il y a déja quelques semaines que je me donnai ce régal, qui s'empara si bien de mon imagination, qu'il y forma un de ces rêves du matin, que je communiquerai à mes Lecteurs, plutôt comme le premier crayon d'un songe, que comme une piéce achevée.

Il me sembla donc qu'on m'introduisoit dans une longue & vaste galerie, dont l'un des côtés étoit rempli de piéces de tous les Peintres fameux qui vivent aujourd'hui, & dont l'autre étoit garni des ouvrages des plus habiles Maîtres qui sont morts.

Vers l'endroit où étoient les premiers, je vis plusieurs personnes occupées à tirer, à enluminer & à dessiner; mais du côté des autres, je ne pus découvrir qu'un seul vieillard, qui travailloit avec une extrême lenteur, & dont les coups de pinceau étoient fort délicats.

Je résolus d'examiner tous ces différens ouvriers, & je m'appliquai d'abord à observer ceux qui se tenoient du côté des *vivans*. Le premier que j'y vis, étoit l'*Orgueil*, qui avoit ses cheveux noués derriere la tête avec un ruban, & qui étoit habillé à la *Françoise*. Tous les visages qu'il tiroit, se faisoient remarquer

remarquer par leur sourire, & un certain air réjoui, qu'il donnoit indifféremment à toute sorte d'âge, de condition, & de sexe. Cette *gayeté* paroissoit même dans ses Juges, ses Evêques, & ses Conseillers d'Etat. En un mot, tous les hommes qu'il peignoit, ressembloient à de *Petits-Maîtres*, & toutes les femmes à des *Coquettes*. La draperie de ses figures, composée de toutes les couleurs éclatantes qui se peuvent mêler ensemble, répondoit très-bien à leurs visages; il n'y avoit pas un seul pli de l'habit qui ne voltigeât, & qui n'eût, pour ainsi dire, quelque envie de se distinguer de tous les autres.

A la gauche de l'*Orgueil* paroissoit un ouvrier fort laborieux, qui étoit son humble admirateur, & qui copioit d'après lui. Il étoit habillé à l'*Allemande*, & son nom, que je trouvai assez rude, approchoit un peu de celui de *Grossier*.

Le troisiéme que j'apperçus, & qui étoit mis en véritable Scaramouche *Vénitien*, s'appelloit *Fantasque*. Il avoit la main fort bonne pour la *chimere*, & il s'exerçoit beaucoup à faire des grimaces & des contorsions. Il s'épouvantoit quelquefois lui-même à la vûe des phantômes que produisoit son pinceau. En un mot, ses piéces les plus travaillées n'étoient tout au plus qu'un songe effrayant; & l'on ne pouvoit donner à ses plus belles figures, que le nom d'agréables monstres.

Le quatriéme de ces Artistes que j'examinai, avoit la main si légere & si prompte, qu'il ne finissoit rien, & que la beauté du portrait, qui devoit servir de monument à la postérité, s'évanouïssoit plutôt que celle de la personne qu'il vouloit peindre. Il travailloit avec tant de précipita ion pour avancer besogne, qu'il ne se donnoit pas le loisir de nettoyer ses pinceaux, ni de mêler ses couleurs. Aussi le nommoit-on l'*Avare*.

J'en vis un autre dans le voisinage de celui-ci, d'un naturel tout différent, vêtu à la *Hollandoise*, & qu'on nomma l'*Industrieux*. Ses figures étoient admirablement bien travaillées. S'il faisoit le portrait d'un homme, il y marquoit jusqu'au moindre poil du visage; & s'il représentoit un vaisseau, il n'oublioit pas un seul merlin de tous les agrès. Il avoit garni d'ailleurs une bonne partie de la muraille de ses tableaux qui contenoient des événemens arrivés de nuit, & dont les figures ne sembloient paroître qu'à la lueur des chandelles allumées en divers endroits de ces piéces, & qui rendoient tant d'éclat, à cause des rayons du soleil qui vinrent par hazard à tomber dessus, qu'il ne s'en falut guéres que, du premier coup d'œil, je ne criasse au feu.

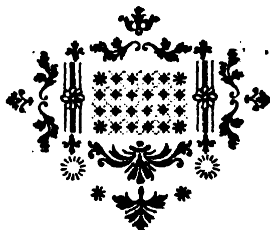
Il y avoit divers autres Artistes de ce même côté de la galerie, que je n'eus pas le loisir d'examiner; mais je ne pus m'empêcher de prendre garde à un, qui étoit fort occupé à retoucher les plus belles piéces, quoiqu'il ne fit lui-même aucun original. Son pinceau chargeoit tous les traits qui ne l'étoient déja que trop, grossissoit tous les défauts, & gâtoit toutes les couleurs qu'il touchoit. Malgré tout le mal qu'il faisoit de ce côté-là, il ne tournoit jamais la vûe du côté de la galerie, où se trouvoient les ouvrages des morts. Aussi son nom étoit-il l'*Envieux*.

Après avoir parcouru en gros toutes ces piéces, je n'eus pas plutôt jetté les yeux de l'autre côté, que je crus être environné d'une foule de spectateurs, & que toutes ces figures d'hommes & de femmes, que je regardois, paroissoient en chair & en os. On voyoit tout de suite dans une rangée celles de *Raphael*, dans un autre celles du *Titien*, & dans une troisiéme celles de *Gui Rheni*. Des piéces d'*Hannibal Carrache*, de *Correggio* & de *Rubens*, servoient à garnir divers endroits de la muraille. En un mot, il n'y avoit pas un seul habile Peintre de tous ceux qui sont morts, qui n'eût contribué à l'ornement de ce côté de la galerie. Les personnes qu'ils y ont représentées, ne différoient entre elles que pour la taille, la mine, le teint & les habits. D'ailleurs, tout y étoit animé, & ne sembloit avoir besoin que de la respiration.

A la vûe d'un bon vieillard, qui retouchoit quelques endroits des tableaux, & qui étoit seul dans ce quartier, je ne pus m'empêcher d'être attentif à tous ses mouvemens. Son pinceau me parut si léger, que ses coups étoient imperceptibles; & qu'après avoir touché un million de fois au même endroit, à peine y pouvoit-on observer quelque différence. Mais occupé sans cesse à cet ouvrage, il effaçoit à la longue le moindre petit lustre discordant qu'il y avoit. Il ajoutoit même un brun si naturel aux ombres, & adoucissoit si bien les couleurs, qu'il rendoit chaque figure plus parfaite qu'elle ne l'étoit d'abord au sortir des mains de l'ouvrier. A mesure que je contemplois ce vénérable vieillard, je découvris, par sa longue tresse de cheveux qui lui pendoit sur le front, que c'étoit le *Tems*.

Je ne sai si le sommeil m'abandonna ici, parce que le fil de mon songe étoit interrompu; mais frappé de l'idée de ce vieux phantôme, je m'éveillai tout d'un coup.

C.



LXVII. DISCOURS.

——— ——— ——— Quis talia fando
Myrmidonum Dolopumve, aut duri miles Ulyssei
Temperet à lachrymis? ——— ———

VIRG. Æneïd. L. II. 6-8.

Où est le Soldat, Myrmydon *ou* Dolope, *ou du cruel* Ulysse, *qui pût retenir ses larmes, au récit d'un pareil événement?*



Epuis que (*a*) j'ai parlé de cet ancien Manuscrit, qui contient la Vie secrette de *Pharamond*, je l'ai lû avec plus de soin; & persuadé que les hommes se gouvernent, dans tous les siécles, par les mêmes passions, j'en ai recueilli divers endroits, qui peuvent servir à nous instruire. L'ami, de qui je l'ai reçu, m'a donné le caractère d'*Eucrate*, le favori de ce Prince, qu'il a extrait d'un Auteur qui vivoit dans cette Cour. Il ne sera pas mal à propos d'insérer ici quelques particularités qu'on y trouve à l'égard de l'un & de l'autre, & qui peuvent aider à mieux entendre le fin de leurs conversations, que je pourrai publier dans la suite. Quoi qu'il en soit, voici de quelle maniere cet Auteur s'exprime.

Particularités de la Vie de *Pharamond* & de celle d'*Eucrate*, avec les plaintes de *Spinamond* sur l'inexécution des Loix contre les duels.

» Lorsque *Pharamond* avoit envie de passer une heure ou deux loin du » tumulte des affaires, & de l'embarras des cérémonies, il se mettoit la main » sur le visage, ou s'appuyoit d'un air négligé sur une fenêtre, ou faisoit » quelque autre action de cette nature, qui paroissoit indifférente à tout » le monde, mais qui servoit de signal au fidéle *Eucrate*. Là-dessus, celui-ci » se retiroit à son appartement où le Roi ne manquoit pas de se rendre, » & où il donnoit audience à plusieurs personnes qu'*Eucrate* y admettoit par » un escalier dérobé, lorsque les Gardes, choqués de leur mauvaise mine, » leur refusoient l'entrée du Palais. C'est aussi pour cela que *Pharamond* ap» pelloit cet endroit privilégié *la porte des malheureux*, & qu'il accusoit son » Ministre de se laisser corrompre par leurs présens, qui consistoient en lar» mes. En effet, *Eucrate* étoit l'homme du monde le plus compatissant, si » vous en exceptez son généreux Maître. D'ailleurs, *Eucrate* avoit un soin » tout particulier, que ces indignes mendians & ces prétendus affligés, qui » hantent d'ordinaire les Cours & y sollicitent des pensions pour entretenir » leur fainéantise ou leur débauche, n'obtinssent aucune faveur à celle de » son Prince. Mais il étoit le Patron de tous ceux qu'un accident imprévu » plongeoit dans l'adversité, des enfans abandonnés ou haïs de leurs peres, » des femmes maltraitées de leurs cruels maris, des riches qu'un naufrage ou

(*a*) Voyez p. 175. &c.

» qu'un incendie rendoit pauvres, en un mot, de ceux qui n'avoient aucun » appui dans le monde, & qu'il voyoit exposés à quelques revers de cette na- » ture, auquel la vie des hommes est sujette. On peut dire même qu'il dispo- » soit si bien de la libéralité de son Prince à cet égard sans être envié, qu'on » ne se mettoit guéres en peine de savoir ce qu'un autre n'auroit pas voulu fai- » re, & par quels moyens les personnes affligées étoient secourues.

» Un soir que *Pharamond* se rendit à l'appartement d'*Eucrate*, il le trou- » va si abbattu, qu'il lui demanda avec cet agréable sourire qui lui étoit na- » turel : *D'où vient qu'*Eucrate *est mélancolique ? Y a-t-il quelque malheureux* » *que* Pharamond *ne soit pas en état de soulager ?* Je le crains, répondit le fa- » vori. Il y a là-dehors un Gentilhomme de bonne mine, bien mis, qui pa- » roît être à la fleur de son âge, & prêt à succomber sous le poids de quelque » rude affliction : tous ses traits marquent l'agonie de son esprit ; mais il » me semble qu'il est plus disposé à fondre en larmes, qu'à tomber dans le » désespoir. Je lui ai demandé ce qu'il souhaitoit, il m'a dit qu'il vouloit » parler à *Pharamond*. Je l'ai prié de m'entretenir de son affaire ; mais à » peine a-t-il pu me dire : *Eucrate*, daignez me présenter au Roi ; mon avan- » ture est trop accablante pour y revenir à deux fois, & je ne sai pas mê- » me si j'aurai la force de la rapporter une seule d'un bout à l'autre. Là- » dessus *Pharamond* commanda qu'il entrât, & ce Gentilhomme s'avança de » l'air du monde le plus interdit & le plus embarrassé. Le Roi, qui s'en ap- » perçut d'abord, tâcha de le rassurer par ses manieres civiles & obligean- » tes, & lui adressa la parole en ces termes : *Monsieur, que ma présence ne* » *vous intimide point, & qu'elle n'augmente pas la douleur que je vois ré-* » *pandue sur votre visage. Souvenez-vous que vous parlez à votre ami, & que* » *vous me trouverez tel, si je puis apporter quelque remede à votre affliction.* » Oh, très-excellent *Pharamond*, répliqua ce Gentilhomme, ne parlez point » d'un ami à l'infortuné *Spinamont* ! J'en avois un, mais il n'est plus ; cette main » l'a tué, mais *Pharamond* en est la cause. Je ne viens pas vous demander » grace ; je viens vous raconter la douleur qui m'accable, & que je n'ai pas » la force de soutenir. Il n'y a plus, pour moi, ni joie ni plaisir dans ce » monde. Prince magnanime, souffrez que, malgré la bonté de votre na- » turel, je vous taxe, dans l'amertume de mon ame, d'avoir part à l'effu- » sion de ce généreux sang, que cette malheureuse main a répandu aujour- » d'hui. Plût à Dieu que je l'eusse perdue avant ce coup fatal ! Après avoir » fait ici une petite pause, & recueilli un peu ses idées, il reprit sa narra- » tion avec plus de calme, & la continua de cette maniere.

» L'affliction est accompagnée de quelque espèce d'autorité, & puisque » tous les hommes y sont sujets, il n'y en a pas un seul qui ne soit obligé » de lui donner audience. Je suis bien persuadé que *Pharamond* est toujours » disposé à l'entendre. Sachez donc que j'ai eu le malheur de tuer ce matin » en duel l'homme du monde que j'aimois le plus. J'ai trop de retenue en » présence de Votre Majesté Royale, pour vous dire que vous me rendiez » mon ami, & que c'est vous qui m'en avez privé. Je n'oserois m'écrier, est-ce » que *Pharamond* détruiroit ses propres sujets, & que le pere de la patrie

» égorgeroit son peuple ? Cependant vous faites l'un & l'autre. La fortu-
» ne est si recherchée de tout le monde, que toute la gloire & tout l'hon-
» neur des Sujets sont entre les mains de leur Prince, parce qu'il distribue
» les graces & les emplois, qu'il éleve & abaisse tous ceux qu'il veut. Ainsi
» les Monarques sont responsables de toutes les mauvaises coutumes qui s'in-
» troduisent dans leur Etat, au préjudice de leurs ordres. Une Cour peut faire
» que la mode & le devoir marchent d'un pas égal; & il n'arrivera jamais
» qu'on y approuve le crime, à moins qu'elle n'en soit complice. Mais hélas !
» dans le Royaume de *Pharamond*, par la tyrannie d'une malheureuse cou-
» tume, qu'on appelle faussement un point d'honneur, un homme tue son
» ami en duel, & le Juge le condamne, quoiqu'il approuve son action.
» Que signifient toutes les loix, si les violateurs ne sont exposés qu'à la
» mort; & que la honte, qui est le plus grand de tous les maux, soit le partage
» de ceux qui les observent ? Pour moi, il m'est impossible d'exprimer les diffé-
» rentes sortes de tendresse & de regrets que je sens, lorsque je réfléchis sur les
» petites avantures de ma vie passée avec mon ami, & mon esprit en est si acca-
» blé de chagrin, que j'ai de la peine à me retenir en présence de *Pharamond*.
» Là-dessus il versa un torrent de larmes, & se mit à crier à haute voix : Pour-
» quoi est-ce que *Pharamond* ne seroit pas sensible aux cruels soucis qui me
» rongent, & dont lui seul peut délivrer les autres à l'avenir ? Qu'il ap-
» prenne de moi jusqu'où vont les remords de ceux qui ont tué leurs amis
» par la fausse douceur de son Gouvernement, & qu'il se représente la ven-
» geance que demande le sang de tous ceux qui ont péri par l'inexécution
» de ses Loix.

R.

LXVIII. DISCOURS.

Heu ! quàm difficile est crimen non prodere vultu !

OVID. Metam. II. 447.

Oh ! qu'il est difficile que l'air du visage ne trahisse pas le secret du cœur !



IL y a divers Arts, dont tous les hommes savent quelque chose sans les avoir jamais appris. Tous ceux qui parlent ou qui raisonnent, sont Grammairiens & Logiciens, quoique les régles de la Grammaire & de la Logique, telles qu'on les trouve dans les Livres & les Systêmes, leur soient absolument inconnues. C'est ainsi que chacun s'entend un peu en physionomie, & qu'il se forme une idée du caractere, de l'humeur ou de l'état d'une personne, sur les traits de son visage. Nous ne voyons pas plutôt un inconnu, que nous sommes d'abord frappés

De la Physionomie, & de ceux qui ont le courage de la démentir lorsqu'elle est mauvaise.

de l'idée d'un naturel orgueilleux, réservé, doux ou affable; & dès que nous entrons dans une compagnie d'étrangers, nous sentons de la bienveillance ou de l'éloignement, du respect ou du mépris pour ces différentes personnes, avant que nous leur ayons entendu prononcer un seul mot, ou que nous sachions même qui elles sont.

Chaque passion donne un air tout particulier au visage, & s'y découvre dans quelque trait qu'elle y forme. J'ai vû quelquefois un œil maudire un quart d'heure de suite, & un sourcil traiter un homme de misérable. Il n'y a rien de plus commun que de voir des amoureux se plaindre, se venger, languir, être au désespoir, & mourir dans un profond silence. Pour moi, je me trouve si disposé à juger de l'humeur & de la situation des hommes par leurs yeux, que je me suis occupé quelquefois, depuis *Charing-Cross* jusqu'à la *Bourse*, à caractériser dans mon esprit tous ceux que j'ai rencontrés sur mes pas. Quand je vois un homme avec le front ridé & la mine rechignée, j'ai pitié de sa femme; & quand j'en vois un autre avec l'air serein & la mine riante, je pense au bonheur de ses amis, de sa famille, & de ses parens.

Je ne saurois me rappeller le nom de cet ancien Auteur, qui, à la vûe d'un étranger qui n'avoit pas ouvert la bouche en sa compagnie, lui dit, *Parlez, afin que je vous voye*: mais il me semble, avec sa permission, qu'on nous peut mieux connoître par nos regards que par nos paroles, & que le discours est plus facile à déguiser que la mine. Je crois d'ailleurs que l'air de tout le visage est beaucoup plus expressif que chacun de ses traits, & que le premier n'est autre chose en général que la disposition intérieure de l'esprit rendue visible.

Ceux qui ont fait un Art de la Physionomie, & qui ont donné des régles pour juger de l'humeur des personnes sur leur visage, ont eu plus d'égards aux traits & à quelque disposition du corps, qu'à tout l'air de la personne. *Martial* releve de pareilles circonstances dans une jolie Epigramme qu'il a faite sur un certain *Zoïle*, dont il dit, » qu'il avoit les cheveux roux & la » barbe noire, qu'il étoit borgne & boiteux, & que ce seroit un grand » hazard si avec tous ces défauts il se trouvoit honnête homme ». La voici en *Latin*:

Crine ruber, niger ore, brevis pede, lumine læsus,
Rem magnam præstas, Zoïle, si bonus es.
L. XII. Ep. 54.

J'ai lû sur cette matiere un Auteur fort ingénieux, qui suppose, que tout homme, dont le visage a quelque rapport avec la tête d'un bœuf, d'une brebis, d'un lion, d'un cochon, ou de quelque autre animal, leur ressemble pour l'esprit, ou est sujet aux mêmes passions qui dominent l'une ou l'autre de ces créatures. Il donne ensuite le profil de plusieurs visages de différente forme; & après en avoir un peu chargé la ressemblance, il y découvre l'air & la mine de tous ces animaux. Je me souviens à cette occa-

sion, que l'Auteur de l'Histoire du fameux Prince de *Condé* nous dit, (*b*) que Son Altesse avoit la physionomie d'un aigle, & qu'elle aimoit à l'entendre dire. On peut inférer de-là que ce Prince avoit quelque idée de l'Art dont il s'agit, & qu'à l'ouïe de ce compliment qu'on lui faisoit, il croyoit avoir quelque chose dans la mine qui marquoit sa vigueur, son activité, sa pénétration, & son origine royale. D'ailleurs je laisse aux Philosophes à décider, si le mouvement des esprits animaux dans les différentes passions qui agitent les hommes, contribue à former les traits du visage, lorsque les chairs & les fibres en sont tendres & pliables; ou si la même sorte d'ames requiert la même sorte d'habitation. Quoi qu'il en soit, je ne trouve rien de plus glorieux pour un homme, que de donner, pour ainsi dire, le démenti à son visage, & d'avoir le cœur bon, équitable & honnête, malgré tous les signes contraires que la nature lui a imprimés sur le front. C'est ce qui arrive souvent à ces personnes, qui, au lieu de se chagriner de leur mauvaise mine, ou d'envier la physionomie des autres, s'appliquent à cultiver leur esprit, à s'orner de beautés plus exquises & de plus longue durée. J'ai vû bon nombre de ces aimables laides, & remarqué un certain air enjoué, dans une assemblage de traits bizarres, qui m'a plû infiniment davantage, que tous les charmes & le vermeil d'une insolente beauté. On peut dire que la vertu mérite un double éloge, lorsqu'elle se trouve dans un corps qui sembloit destiné à la reception du vice. En plusieurs de ces cas, l'esprit & le corps ne paroissent pas faits l'un pour l'autre.

Socrate nous fournit en sa personne un exemple de cette nature bien singulier. Il y eut de son tems un Physionomiste dans la Ville d'*Athènes*, qui découvrit, d'une maniere surprenante, l'humeur & les inclinations de bien des gens sur leur simple extérieur. Quelques disciples de *Socrate*, pour voir jusqu'où alloit son habileté à cet égard, l'amenerent à leur maître, qui lui étoit absolument inconnu, & qu'il ne croyoit pas trouver dans cette compagnie. Après que le Physionomiste eût un peu examiné les traits de son visage, il prononça que c'étoit le vieillard le plus enclin à la débauche des femmes & à l'yvrognerie qu'il eût jamais vû. Là-dessus tous les disciples du Philosophe se mirent à éclater de rire, dans la pensée qu'ils avoient découvert le foible & la vanité de son Art. Mais *Socrate* leur dit, que les principes de son Art pouvoient être fort justes, malgré la bévûe où il venoit de tomber, puisque son panchant naturel l'entraînoit à ces deux vices, mais qu'il l'avoit corrigé par les préceptes de la Philosophie.

En effet un ancien Auteur nous dit que *Socrate* & *Silene* se ressembloient beaucoup à l'égard du visage. Les Statues & les Bustes qui nous restent de l'un & de l'autre, le confirment; aussi-bien que divers Cachets antiques & nombre de Pierres précieuses qu'on trouve dans les Cabinets des Curieux. Mais quoique les observations de cette nature soient quelque fois assez justes, un homme sage & discret ne doit pas y ajouter foi légérement. On peut se

(*b*) Pag. 10. de la seconde édition.

faire un tort irréparable les uns aux autres, si, sur la physionomie des personnes qui nous sont inconnues, on vient à concevoir quelque préjugé contre elles. Combien de fois n'arrive-t-il pas qu'on a de l'aversion pour des gens de mérite, ou que l'on en taxe d'autres d'orgueil ou de méchant naturel, sur leur simple mine; & qu'on ne les sauroit trop estimer dans la suite, quand on les a vûs de près? Le Docteur *Moore*, dans son admirable *Traité de Morale*, met cette inclination qu'on a de juger des autres sur les apparences, entre les petits défauts du cœur, & l'appelle, si je n'ai pas oublié son terme, (*c*) *Prosopolepsie*.

L.

LXIX. DISCOURS.

—— Nimiùm ne crede colori.
VIRG. Eccl. II. 17.

Ne vous fiez pas trop à la couleur.

Défauts qui accompagnent la beauté, soit dans les hommes, ou dans les femmes.



J'AI tâché dans quelques-uns de mes *Discours*, d'amener les gens à une conduite raisonnable, & à n'avoir ni trop bonne ni trop mauvaise opinion de leurs personnes, soit qu'elles ayent la beauté ou la laideur en partage. C'est à cause de cela même que (*d*) j'ai publié les secrets de la *Cotterie des Laids*, afin que tout le monde vît qu'il se trouve aujourd'hui quelques ames assez nobles, pour n'avoir aucune honte de ce qu'ils n'ont pu prévenir, & qui n'étoit pas à leur choix. D'un autre côté, (*e*) mon *Discours* sur les *Idoles* tend à diminuer la vanité qu'on tire de certains avantages personnels, ou de purs dons de la nature. A l'égard de cette derniere espece de gens, mâles ou femelles, ils sont les plus insupportables de tous, & les plus difficiles à gouverner: il y a si peu moyen de vivre avec eux, qu'on souhaiteroit presque, pour son repos, qu'il n'y eût pas de telles créatures au monde. Ils se donnent de si grandes licences à eux-mêmes, & ils en accordent si peu aux autres, que les personnes qui ont quelque chose à démêler avec eux, trouvent en gros qu'il y auroit un bon profit, si l'on pouvoit les changer contre ceux à qui la nature a été moins libérale. D'ordinaire le bel homme est si galant, & la belle femme a des manieres si étudiées, qu'il est impossible de les souffrir l'un & l'autre. C'est pour cela que j'ai toujours préféré la compagnie des laids de bonne humeur, à celle de ces Gentilshommes qui sont assez gracieux pour omettre ou pour observer tout ce qui leur plaît, ou à celle de ces beautés qui ont

(*c*) C'est un mot Grec, qui se trouve dans le N. T. *Rom.* II. 11. *Eph.* VI. 9. où il est dit que *Dieu n'a pas égard à l'apparence* ou *à l'extérieur des personnes*.
(*d*) Voyez p. 38-40. 70-73. 113-114.
(*e*) Voyez p. 169-172.

assez

assez de charmes pour dire ou pour pratiquer ce qui seroit incivil dans toutes les autres.

La défiance & la présomption sont deux foibles également dangereux, qui viennent de ce que l'on ne se connoît pas, ou de ce que l'on ne tâche pas de se connoître à l'égard de ses bonnes ou de ses mauvaises qualités. Mais je n'aurois jamais cru qu'on eût porté si loin les petites coquetteries que je blâme, ni qu'on eût mis la beauté en ligne de compte, lorsqu'il s'agit de vendre une boisson à des gens qui n'attendent aucune faveur de la charmante vendeuse, si les deux Lettres suivantes ne me l'apprenoient.

M. le SPECTATEUR,

Lettre de *Rosalinda*, qui souhaite d'être admise dans la *Cotterie des Laids.*

» Après vous avoir dit en gros que je suis à tous égards une des plus jolies » filles qu'il y ait en Ville, il me suffira de vous dire en détail que mon » visage a le malheur d'être exactement ovale : ce qui pourroit bien venir de l'inclination que j'ai à écouter & à parler aussi à mon tour.

» Après cet aveu, ne serez-vous pas surpris que j'ose prétendre à la So» ciété, où le *Spectateur* & sa chere *Hecatissa* ont été reçus à bras ouver» ts ? Cependant il n'est rien de si vrai, & il est même inutile de me faire » souvenir que je manque beaucoup de tout ce qui approche du laid. Je sens » trop bien mon indignité à cet égard, aussi ne veux-je servir que de mou» che à la Cotterie.

» Vous voyez avec quelle franchise je reconnois tous mes défauts ; ce qui » n'est pas un petit effort dans une personne de mon sexe, & que vous vou» drez bien encourager sans doute en m'appuyant de votre crédit.

» L'incomparable *Hecatissa* ne sauroit y former aucune opposition, puis» que je ne risque pas de lui donner le moindre sujet de jalousie, & qu'un » simple escabeau, placé au bas bout de la table, est tout l'honneur où » aspire, &c.

ROSALINDA.

» *P. S.* J'ai sacrifié mon collier de perles à la Loterie que le public fait » pour lever une somme d'argent, qu'on destine à pousser la guerre contre » l'ennemi commun. D'ailleurs, samedi dernier, environ les trois heures » de l'après-midi, je commençai à placer mes mouches de l'un & de l'autre » côté du visage.

M. le SPECTATEUR,

Contre les *Idoles* qui tiennent des Caffés publics, & leurs adorateurs.

» J'ai lû le *Discours* que vous avez publié sur les *Idoles*, & je dois vous » avertir qu'il y a six ou sept Caffés, en divers endroits de la Ville, qui » sont tenus par des créatures de cet ordre. Elles y demeurent assises toute » la journée pour recevoir les adorations de la jeunesse du quartier. Il » arrive même souvent que les marchandises qu'on envoye dehors, ne sont » pas déclarées quand il faut à la Douane, & que les Ordonnances ou

» les Décisions des Cours de Justice ne se lisent point au College en Droit ;
» qu'on nomme le *Temple*, parce qu'une de ces beautés retient trop long-
» tems les jeunes Marchands près de la *Bourse*, & qu'une autre empêche
» les Etudians de se rendre à leurs cabinets. Vous seriez extasié de voir les
» Idolâtres offrir tour à tour de l'encens à leurs *Idoles*, & de remarquer
» l'impatience de ceux qui attendent un coup d'œil favorable du haut de
» ces petits trônes, que tout le monde, à la réserve d'eux seuls, appellent
» des réduits. J'ai vû moi-même un Gentilhomme devenir pâle comme la
» mort, sur ce qu'une de ces *Idoles* mit du sucre dans la tasse de son ri-
» val, & qu'elle dit ensuite d'un air indifférent au garçon qui servoit la
» compagnie : *Eh, petit drolle, d'où vient que vous ne donnez pas la boëte*
» *au sucre à ce Monsieur, afin qu'il en prenne ce qu'il voudra ?* Il est certain
» d'ailleurs qu'un jeune homme de grande espérance fut trouvé, avec du
» plomb dans ses poches, au-delà du pont de *Londres*, où il avoit résolu
» de se noyer, parce que son *Idole* n'avoit pas voulu permettre qu'il bût
» dans la tasse où elle venoit de boire du thé, à moins que cette tasse ne
» fût rinsée.

» Je suis d'un âge trop avancé pour être amoureux, & je ne vous don-
» ne pas cette information par un principe d'envie ou de jalousie ; mais il
» m'en coûte au pied de la lettre. Ces jeunes galans prennent tout ce qu'on
» leur donne pour du thé ou du caffé. Hier même j'en vis un qui s'en cre-
» voit pour mieux faire sa cour ; & tous ses rivaux s'épuisoient en éloges sur
» la boisson, que toute la chambrée trouvoit abominable. Pendant que ces
» jeunes Amans remettent ainsi leur goût, avec leurs cœurs, à la merci de
» leur *Idole*, & qu'ils boivent à sa santé, nous autres, personnes graves,
» qui nous y rendons pour traiter de nos affaires, ou raisonner de politi-
» que, sommes toujours empoisonnés à bon compte. Du reste, il y a des
» liqueurs fortes pour les plus tendres amoureux, & les constitutions froi-
» des, qui ont besoin d'être animées pour envisager l'*Idole*. C'est ainsi que
» tous les prétendans s'avancent le plus qu'il leur est possible, & qu'ils
» s'échauffent jusqu'à ce qu'ils ayent attrappé une bonne fiévre ou un (*f*)
» *Diabetes*. Je vous l'ai déja dit, & je vous en assure de nouveau, je n'en-
» vie point le profit des *Idoles*, ni les plaisirs de leurs adorateurs. Je vou-
» drois seulement qu'on ne traitât pas de simples Bourgeois, comme nous,
» en Idolâtres, & qu'après la publication de ma remontrance, les *Idoles*
» ne missent de la mort-aux-rats que dans les tasses de leurs esclaves, &
» qu'elles eussent un peu plus d'égard pour nous qui ne les aimons point.
» Je suis, *&c.*

T. T.

R.

(*f*) C'est un flux d'urine excessif.



LXX. DISCOURS.

Quid Domini facient, audent cùm talia fures?

VIRG. Ecl. III. 16.

Que ne feront pas les Maîtres, puisque leurs valets entreprennent de telles choses?

M. le SPECTATEUR,

» JE loue de tout mon cœur les efforts que vous employez, pour » exposer aux yeux de tout le monde ce qui pourroit échapper » à leur observation, & qui peut être d'une si grande utilité. » Vous avez très-bien réussi à plusieurs égards, & vous paroissez » connoître à fond les divers états de la vie. Mais en qualité de *Spectateur*, » il me semble que vous n'auriez pas dû négliger les personnes du bas étage, » non plus que celles du premier rang. Je m'étonne sur-tout que vous ayez » omis cet article, qui regarde la corruption universelle qu'on voit parmi » nos Domestiques. Après avoir couru le monde, & vû bien des païs, il » y a sept ans que j'ai fixé ma résidence à *Londres*, ou à une campagne qui » n'en est qu'à vingt milles : de sorte que j'ai contracté par ce moyen, de » grandes liaisons avec nombre de personnes distinguées ; mais je n'en ai » pas trouvé une seule qui eût de bons Domestiques. Tous les étrangers en » marquent leur surprise, & ceux-là même d'entre nous qui ont voyagé ; » puis sur-tout qu'il n'y a point de païs au monde, où les Domestiques » ayent les privileges qu'on leur accorde en *Angleterre*. Ils n'ont nulle part » une si bonne table, ni de si gros gages, ni tant de liberté. Il n'y a » point d'endroit où ils travaillent moins, ni où, malgré tout cela, ils » ayent si peu de respect, d'économie, ou de zèle, ni où ils changent si » souvent de Maître. De-là viennent, en partie, les vols & les larcins, » ausquels nous sommes exposés sur les grands chemins & dans nos mai- » sons même. J'avoue que ce qui me donne l'occasion de vous écrire là- » dessus, est la négligence d'un Palefrenier qui m'a gâté la plus jolie ha- » quenée qu'il y eût au monde, pour ne l'avoir montée que l'espace de dix » milles. Mais si je voulois dresser une liste de tous les chevaux que des » valets imprudens ou yvrognes ont estropiés de ma connoissance, je vous » assure qu'il s'en formeroit un bon Régiment. Ayez donc la bonté, mon » cher Monsieur, de nous donner un *Discours* sur les Domestiques en géné- » ral, & de nous apprendre les moyens qu'il faudroit employer pour les » corriger de leurs vices. Souvenez-vous sur-tout des Palefreniers, & vous » obligerez infiniment, &c.

Sur la négligence, la débauche & les manieres insolentes des Domestiques *Anglois.*

(g) PHILO-BRITANNICUS.

(g) C'est-à-dire, *l'ami des Anglois.*

Cet honnête Gentilhomme qui voudroit que j'écrivisse une Satyre contre les Palefreniers, a grand sujet de se plaindre, & je ne connois aucun mal qui fasse plus de tort à la Société, que la débauche ou la négligence des Domestiques.

La Lettre qu'on vient de lire, ne regarde que les valets de pied ou d'écurie; mais je ne saurois attribuer la licence qui régne aujourd'hui parmi eux, qu'à la même cause que cent autres ont remarquée avant moi, je veux dire la coutume qu'on a de leur donner tant par jour ou par semaine pour leur nourriture hors de la maison. Cet exemple seul d'une fausse économie suffit pour débaucher toute la nation des valets, qui ne sont tels de cette maniere qu'une partie de leur tems. Ou bien ils accompagnent leurs Maîtres à des endroits où ils se trouvent plusieurs ensemble, & où ils se joignent pour aller boire chopine; ou bien ils suivent leurs Maîtres au cabaret, où, après les avoir servis à table, ils mangent leurs restes, & gardent ainsi leur argent pour d'autres occasions. De-là vient qu'ils sont, dans un dégré inférieur, la même chose que leurs Maîtres, & qu'ils affectent d'ordinaire de les copier. On peut voir en livrée des badins, de petits maîtres, & des ridicules, aussi parfaits qu'il y en ait entre les personnes à équipages. Il est même assez commun, que, pour se divertir lorsqu'ils sont en débauche, ils prennent les noms & les titres de gens de qualité, qu'ils servent & dont ils portent la livrée. Ces caracteres d'honneur & de distinction leur deviennent si familiers, que c'est une des causes sans doute qu'ils poussent l'insolence jusqu'à ne daigner pas saluer un Gentilhomme, qu'ils connoissent fort bien, s'il n'est aussi connu de leurs Maîtres.

L'obscurité où je vis & mon humeur taciturne me permettent, si je le trouve à propos, de dîner, sans aucun scandale, à un ordinaire, dans un petit cabaret borgne, ou chez le Traiteur le plus magnifique. Je tombai l'autre jour par hazard dans une de ces petites auberges près de la Chambre des Seigneurs, & j'entendis la servante qui descendoit, pour dire à l'hôtesse, que Mylord Evêque la menaçoit, avec des sermens exécrables, de la jetter par les fenêtres si elle n'apportoit de la bierre douce, & que Mylord Duc vouloit un double godet de bierre d'absinthe. Ma surprise augmenta, lorsque j'entendis de grosses voix d'hommes rustiques, qui raisonnoient entr'eux d'affaires d'État, sous les noms de nos Seigneurs les plus illustres. Leur conversation dura jusqu'à ce qu'un de leurs camarades vint annoncer en courant, que l'Assemblée des Seigneurs alloit se séparer. Là-dessus toute la troupe descendit en foule, & le cabaret fut rempli de tumulte. L'un crie de marquer chopine de bierre pour un tel Marquis; l'autre, de l'huile & du vinaigre pour un tel Comte; un trosiéme, tant de pintes de bierre ou d'ale, pour arroser le titre d'un tel nouveau Lord, & ainsi du reste. Il seroit inutile de parler ici, tant la chose est de notoriété publique, de cette cohue de valets de pied qu'on trouve auprès des Cours de Justice, & le long des dégrés qui conduisent à l'Assemblée générale des Etats du Royaume. C'est-là qu'on se moque de toutes sortes de personnes indifféremment, où la licence & le tumulte régnent à un si haut point,

qu'on seroit tenté de croire que tout n'est ici qu'un jeu ; & qu'il n'y a ni ordre ni distinction parmi nous.

Un autre lieu où ces ames serviles ont toute la liberté imaginable, est l'entrée de (h) *Hide-Parc*, où ils se tiennent, pendant que les Dames & les Messieurs s'y promenent en carosse. Chacun y est suivi de ses laquais, pour relever l'éclat de sa magnificence ; & ils sont bien payés de leur vanité, puisque tout ce qui se dit à leurs tables, ou qui se fait dans leurs maisons, est communiqué ici au Public. Il faut avouer d'ailleurs qu'il y a des gens d'esprit dans tous les états de la vie ; & mêlé quelquefois avec cette canaille occupée à se divertir, je les ai entendu railler des coquettes & de fausses prudes, & tourner en ridicule l'insolence & l'orgueil, avec autant de bon sens & de vivacité, à quelques termes près qui sentoient leur mauvaise éducation, que l'on en puisse trouver dans les sociétés les plus polies. On remarque en général, que ceux qui sont au service des autres, tâchent de les imiter en quelque maniere. Aussi voit-on souvent des hommes d'intrigue & des galans de profession entre les valets de pied, de même qu'au Caffé de *White*, ou dans les meilleures Loges de la Comédie. Il y a quelques années que nous eumes ici une plaisante avanture à cet égard. Le valet d'un Capitaine aux Gardes, accoutumé à des rendez-vous amoureux la nuit, ne manquoit jamais d'y aller revêtu des habits de son Maître, lorsqu'il ne craignoit pas son retour au logis. Ce drolle n'étoit pas mal tourné, & il y a bien des femmes qui ne s'arrêtent qu'à l'extérieur d'un homme ; outre qu'il n'en savoit guéres moins que le Capitaine. Il pouvoit aussi griffonner des billets doux, & soutenoit si bien une conversation sur les lieux communs, qu'il avoit nombre de ce qu'on appelle bonnes fortunes. Mais il arriva un soir, qu'en descendant les dégrés d'un cabaret, avec le plus bel habit de son Maître sur le corps, & une femme masquée & bien mise qu'il conduisoit par la main, il trouva le Capitaine qui montoit en aussi bonne compagnie. Là-dessus il quitta sa Dame, & s'approcha de lui d'un air assuré, pour lui dire : *Monsieur, je sais que vous avez trop d'égard à votre honneur pour donner des coups de canne à l'habit que je porte. Vous voyez d'ailleurs qu'il y a une Dame intéressée dans cette affaire. Ainsi je me flatte que vous aurez la bonté de différer votre ressentiment jusqu'à ce que j'aye pu vous découvrir tout dans une autre occasion.* Le Capitaine choqué d'abord à la vûe de ce spectacle, fit une pause ; mais il reprit bientôt sa contenance ordinaire, & dit à l'oreille de son valet, d'un air assez familier : *Coquin, ramene ici ta Dame, afin qu'elle demande grace pour toi.* Il ajouta tout d'une suite à haute voix : *Pensez-y bien*, Guillaume, *autrement je ne vous pardonnerai de ma vie.* Le gaillard rejoignit sa Maîtresse, & après l'avoir assurée, d'un ton fort haut, accompagné d'un serment, que c'étoit la meilleure pâte d'homme qu'il y eût au monde, il la conduisit à un fiacre.

Quoi qu'il en soit, les insolences que les valets commettent, presque tou-

(h) Ce Parc est vis-à-vis de celui de *S. James*, & conduit au Palais de *Kensington*.

jours par la faute de leurs Maîtres, dans tous ces rendez-vous publics, aussi bien qu'à la Comédie, sont trop nombreuses, pour ne pas mériter que nous y revenions une autre fois.

R.

LXXI. DISCOURS.

————Petite hinc, juvenesque, senesque,
Finem animo certum, miserisque viatica canis.
Cras hoc fiet. Idem cras fiet? Quid, quasi magnum,
Nempe diem donas? Sed cùm lux altera venit,
Jam cras hesternum consumpsimus : ecce aliud cras
Egerit hos annos, & semper paulùm erit ultrà.
Nam, quamvis prope te, quamvis temone sub uno
Vertentem sese, frustrà sectabere canthum,
Cùm rota posterior currat, & in axe secundo.

PERS. Sat. V. 64-72.

Apprenez de-là (je parle aux vieillards aussi-bien qu'aux jeunes gens) apprenez le but & la fin que vous devez vous proposer; faites provision des vertus & des bonnes qualités qui doivent vous servir à passer doucement les fâcheuses & tristes années de la vieillesse. Nous y penserons demain. Demain! Vous ferez demain tout comme aujourd'hui. Attendez un peu, nous ne vous demandons qu'un seul jour; est-ce si grande chose? Mais quand demain sera venu, ce jour-ci sera passé comme celui d'hier: il viendra ensuite un autre demain, & puis encore un autre après; cela ne finira point: vous passerez ainsi toute votre vie. Prenez garde aux roues d'un chariot; celles de derriere sont sur la même ligne que celles de devant, & attachées au même timon: quand le chariot roule, les roues de derriere roulent en même tems; mais parce que celles de devant roulent aussi, il est impossible qu'elles s'attrapent.

Sur les *Indéterminées* en fait de *Mariage.*



Es Correspondans sur le chapitre de l'amour sont en si grand nombre, que j'ai dessein de les ranger, s'il est possible, sous différentes classes, & de les entretenir chacune à son tour. La premiere, à laquelle je destinerai ce *Discours*, est de ceux qui se trouvent engagés avec des belles d'une humeur irrésolue, qui veulent qu'on leur en conte plusieurs années de suite, incapables de se rendre aux sollicitations de leurs amans, ou de les congédier. J'ai une foule de Lettres où l'on se plaint amérement de ces cruelles. Un homme de robe & à calote de satin noir, m'en a écrit une, pour me dire qu'il commença ses instances l'*An vingt-neuviéme du Régne de Charles II*, avant qu'il eût été une année au Collége en Droit; qu'il avoit continué ses poursuites plusieurs années après avoir plaidé au Barreau; qu'il est aujourd'hui Docteur en Droit Civil; & que malgré l'espérance qu'il avoit depuis long-tems d'en venir à une décision finale, sa Maîtresse est toujours *indéterminée*. L'expression me paroît si juste, que j'appellerai ces Dames les *Indéterminées*. Je vois par la Lettre d'un autre amoureux, qui se

nomme *Thirsis*, que sa belle est irrésolue depuis plus de sept ans. Mais celui de tous ces plaintifs dont le sort me touche le plus, est le riche & le passionné *Philandre*, qui me représente, que la craintive & l'irrésolue *Sylvie* a si bien différé, qu'elle n'est plus en état d'avoir des enfans. La Lettre que j'ai reçûe de *Strephon*, insinue qu'il est d'un tempérament bilieux, & si charmé de sa belle, qu'il n'en démordra jamais, quoiqu'elle soit indéterminée par un principe d'intérêt. Il me dit en grande colere qu'il en a été la dupe durant toute sa jeunesse ; qu'elle l'a amusé jusqu'à l'âge de cinquante-cinq ans, & qu'elle pourroit bien l'abandonner sur ses vieux jours, si elle trouve un meilleur parti. Je finirai cet article par une Lettre que l'honnête *Sam.* (*a*) *Hopewell* m'a écrite : c'est un homme fort agréable en compagnie, ami de la bouteille, & qui s'est enfin marié avec une de ces *Indéterminées*, après avoir servi de jouet à ses amis, à l'occasion de ses amours, depuis l'année mil six cens quatre-vingt-un.

» Vous n'ignorez pas, mon cher Monsieur, quelle a été ma passion » pour Mademoiselle *Marthe*, ni par quels labyrinthes elle m'a conduit. Je » n'avois que vingt-deux ans lorsque je me dévouai à son service, & j'en ai » perdu plus de trente à chicaner avec elle. Je l'ai aimée jusqu'à ce qu'elle » est devenue aussi grise qu'un chat, & j'ai eu beaucoup de peine à l'obtenir » à la fin, telle qu'elle est aujourdhui. Cependant elle paroît à mes yeux » une charmante vieille. Nous poussons à la vérité bien des regrets ensem» ble, de ce que nous ne nous sommes pas mariés plutôt ; mais elle ne » doit s'en prendre qu'à elle-même : vous savez qu'elle n'a jamais voulu » en venir à une conclusion avec moi, jusqu'à ce qu'il ne lui ait pas resté » une seule dent à la bouche. De sorte qu'au lieu d'une devise autour de ma » bague de nôces, j'y ai fait graver ces mots, *l'An trente-uniéme de mon* » *amour*. J'attends de vous là-dessus une Epitre congratulatoire, ou un Epi» thalame, si vous nous en croyez dignes. Je serai toute ma vie le très-hum» ble serviteur de ma chere *Marthe*, & le vôtre.

Pour bannir de la société un mal, qui ne cause pas seulement de grandes inquiétudes aux particuliers, mais qui peut avoir une dangereuse influence sur le public, je tâcherai de faire voir le ridicule de cette humeur *indéterminée*, par deux ou trois réfléxions, que je prie le beau sexe de vouloir bien peser.

1. Je souhaiterois, en premier lieu, que les belles fissent une attention sérieuse à la briéveté de leurs jours. La vie n'est pas assez longue pour donner le loisir à une coquette de mettre en jeu tous ses artifices. Une Dame craintive tombe dans sa fosse, avant qu'elle ait délibéré sur le parti qu'elle doit prendre. Si les hommes atteignoient aujourd'hui l'âge de nos peres avant le déluge, une Dame pourroit sacrifier une cinquantaine d'années à un petit scrupule, & demeurer indéterminée l'espace de deux ou trois siécles. Si elle devoit vivre neuf cens années, elle pourroit attendre la conversion des *Juifs* avant qu'elle jugeât à propos de se déclarer. Mais hélas ! elle doit jouer son

---

(*a*) C'est-à-dire, *Qui espere bien*, ou *qui a bonne espérance*.

rôle bien vîte, si elle pense qu'il lui faudra quitter la scène tout d'un coup, & ceder sa place à d'autres.

2. En deuxième lieu, je voudrois que les filles considérassent, que si le terme de la vie est court, celui de la beauté l'est infiniment davantage. Le plus beau visage se ride en peu d'années, & perd si-tôt la fraîcheur & l'éclat de son coloris, qu'à peine avons-nous le tems de l'admirer. Je pourrois illustrer mon sujet par l'exemple des roses, de l'arc-en-ciel, & par diverses comparaisons de cette nature, mais peut-être y reviendrai-je une autre fois.

3. Enfin, une *Indéterminée* doit penser au danger qu'elle court de devenir amoureuse à l'âge de soixante ans, si elle ne tâche pas de se délivrer plutôt de ses doutes & de ses scrupules. Il y a une espéce d'*arriere-saison printanniere*, s'il m'est permis d'employer ce terme, qui envahit quelquefois le cœur d'une vieille, & qui la rend le plus grotesque objet du monde. C'est à quoi je souhaiterois que les *Indéterminées* voulussent réfléchir.

Cependant on auroit tort de croire, que je veuille décourager dans le sexe cette modestie naturelle, qui ne leur permet pas de recevoir les premieres offres d'un amant, & qui fait accompagner leur refus d'un air agréable & civil. Tout le but que je me propose est de les avertir, que si la raison & l'inclination se trouvent de la partie, elles ne doivent balancer qu'autant que les formalités & la bienséance l'exigent. Une fille vertueuse doit rejetter du premier coup un mariage qu'on lui offre, comme un honnête Ecclésiastique refuse un Evêché; mais je ne conseillerois point, ni à l'un ni à l'autre de persévérer dans le refus de ce qu'ils souhaitent avec ardeur.

L.

LXXII. DISCOURS.

——— ——— ——— Magnus sine viribus ignis
Incassum furit.

VIRG. Georg. III. 99, 100.

C'est un grand feu qui n'a point de force, & qui s'irrite en vain.

L'ame conserve dans une autre vie les mêmes habitudes qu'elle a contractées dans celle-ci.



E ne sache pas de moyen plus efficace pour éteindre les désirs criminels de la cupidité dans le cœur de l'homme, que la considération des idées que *Platon* & ses Disciples ont eues là-dessus. Ils prétendent que l'ame retient dans une autre vie les mêmes inclinations qu'elle a contractées dans celle-ci, & que, soit dans le corps, ou hors du corps, elle change aussi peu de nature qu'un homme qui se promene, ou qui est à la maison. Ainsi, lorsque les passions brutales en particulier ont une fois pris racine dans l'ame, il est impossible, selon eux, de les en bannir; il faut qu'elles y demeurent pour toute l'éternité, après qu'elle est dégagée

dégagée du corps. Pour confirmer cette doctrine, ils remarquent qu'un jeune homme, adonné à la débauche plusieurs années de suite, ne fait à la longue & par dégrés qu'un vieillard impudique; que la passion regne toujours dans l'esprit, quoiqu'elle soit éteinte dans le corps; & que le désir charnel, de même que toutes les autres habitudes, acquiert de nouvelles forces, à mesure qu'il perd les moyens de se contenter. Si l'ame, disent-ils, est plus sujette aux passions qui la tyrannisent lorsque le corps n'a presque aucune influence sur elle, nous pouvons bien supposer qu'elles y dominent lorsqu'elle est délivrée de ses liens. La substance de l'ame en est empoisonnée; la gangrêne est si profonde, qu'on ne sauroit jamais la guérir; l'inflammation durera dans toute l'éternité.

C'est en ceci, ajoûtent les *Platoniciens*, que consiste la punition d'un voluptueux après la mort. Animé d'une passion qui manque d'objets & d'organes propres, il est tourmenté de mille désirs qu'il ne peut satisfaire, & brûle d'une envie insatiable de posséder ce qu'il croit ne pouvoir jamais obtenir. C'est pour cela même, dit *Platon*, que les ames des Trépassés fréquentent souvent les cimetieres, & rodent autour des lieux où leurs corps sont ensévelis, parce qu'elles sont acharnées après leurs anciens plaisirs sensuels, & qu'elles souhaiteroient y rentrer pour en jouir de nouveau.

Quelques-uns de nos plus habiles Théologiens on mis en œuvre cette idée *Platonique* avec beaucoup d'éloquence & de solidité, du moins pour ce qui regarde la durée de nos passions après la mort. *Platon* la pousse un peu trop loin, lorsqu'il y ajoûte l'apparition des esprits autour des cimetieres; mais si l'on croyoit que les ames séparées tracassent dans ce bas monde, j'avoue qu'on ne sauroit inventer un enfer plus digne d'un esprit impur, que celui de cet illustre Philosophe.

Il semble que les Payens ayent voulu nous décrire les tourmens d'une autre vie, lorsqu'ils disent que *Tantale* y brûle d'une soif ardente au milieu de l'eau qu'il a jusqu'au menton, mais qui s'enfuit de ses lévres, d'abord qu'il en veut goûter.

Virgile, qui a réduit tout le systême de la Philosophie *Platonique* en magnifiques allégories, pour ce qui regarde l'ame séparée du corps, nous donne la punition d'un voluptueux dans l'autre monde, d'une maniere qui n'est pas éloignée de celle dont il s'agit en cet endroit. » C'est-là, *dit-il*, où l'on voit » briller de superbes lits d'or, qu'on croiroit destinés pour de nouveaux » époux, & des tables somptueuses couvertes de mets exquis; pendant que » la plus cruelle de toutes les furies y est assise, pour empêcher qu'on ne porte » la main sur aucun plat, ou qu'elle ménace de tout brûler avec son flambeau, & qu'elle pousse des cris horribles qui jettent la terreur dans l'esprit ». Voici le passage en *Latin*.

——— ——— ——— Lucent genialibus altis
Aurea fulcra toris, epulæque ante ora paratæ
Regifico luxu: Furiarum maxima juxtà

Accubat, & manibus prohibet contingere mensas,
Exsurgitque facem attollens, atque intonat ore.

Æneid. VI. 607-611.

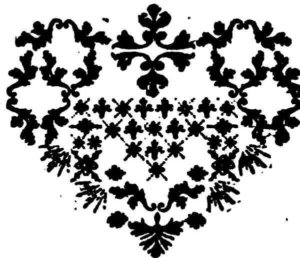
Mais pour égayer un peu cette matiere, qui est d'elle-même fort sérieuse, & qui seroit capable de rebuter bon nombre de mes Lecteurs polis, si je voulois trop l'approfondir, je les regalerai d'une assez plaisante avanture, telle que je la trouve dans l'original, & qu'un des plus savans hommes du siécle a citée dans une autre occasion. Mes Lecteurs verront bien qu'elle n'est pas éloignée de mon sujet, & qu'elle est même une image très-vive des tourmens qu'enduroit un *Tantale*, ou de l'enfer *Platonique*. Quoi qu'il en soit, Monsieur de (*b*) *Pontignan*, à qui la chose est arrivée, nous en a donné la relation suivante.

» Lorsque j'étois à la campagne l'Eté dernier, j'eus le bonheur d'y trou- » ver deux charmantes Dames, qui avoient tout l'esprit & toute la beauté » qu'on peut désirer en des personnes de leur sexe, avec un grain de co- » quetterie, qui me causoit de tems en tems de fort agréables inquiétudes. » J'étois amoureux de l'une & de l'autre, suivant ma louable coutume, » & j'avois de si fréquentes occasions de les entretenir, chacune à part, & » de plaider ma cause auprès d'elles, que je croyois avoir sujet d'en atten- » dre de grandes faveurs. Un soir que je me promenois tout seul dans ma » chambre, sur le point de me coucher, elles y entrerent pour me dire, » qu'elles avoient résolu de jouer un plaisant tour à un Gentil homme qui » demeuroit dans le même logis avec moi, pourvû que je voulusse y tenir » mon rolle. Là-dessus elles me firent un conte si plausible, que je ne pus » m'empêcher de rire à l'ouie de leur projet, & de me remettre à leur dis- » crétion. Aussitôt elles se mirent à m'emmailloter dans ma robe de cham- » bre, avec de longues bandes de toile, de plus de cent aunes : mes bras » étoient si bien collés à mes côtés, & mes jambes si près l'une de l'autre, » par toutes ces enveloppes, que je ressemblois à une Mumie d'*Egypte*. A la » vûe de cette figure antique, plantée par malheur sur mes ergots, une de » ces Dames se mit à éclater de rire, & à m'apostropher en ces termes : *Eh* » *bien*, Pontignan, *nous avons résolu de tenir la promesse que vous nous avez* » *extorquée. Vous nous avez souvent demandé la derniere faveur ; nous voici* » *prêtes à vous l'accorder, & je vous crois trop brave Cavalier pour ne l'ac-* » *cepter pas de bon cœur*. Après avoir soutenu un assaut de leurs éclats de rire, » je les priai de vouloir me débarrasser de mes langes, & de faire ensuite » de moi tout ce qu'elles voudroient. *Non, non*, disoient-elles, *nous vous* » *trouvons fort bien comme vous êtes ;* & là-dessus elle me firent porter à une » de leurs maisons, où l'on me plaça dans un lit, avec tout mon attirail.

(*b*) On trouve cette Avanture dans un petit Livre intitulé, *Academie galante*, qui fut imprimé à *Paris* & en *Hollande* l'an 1682. Elle est à la page 160. de cette derniere Edition. Il y en eut une autre à *Amsterdam* chez *Et. Roger*, en 1708. Je n'ai vû que celle-ci ; & si on la consulte à la page 125. *&c.* on verra que l'Auteur *Anglois* a jolìment paraphrasé cette Historiette, quoiqu'elle soit la même pour le fonds.

» La chambre étoit illuminée de toutes parts, & je fus mis bien proprement » entre deux beaux draps, avec ma tête, la seule partie de mon corps que je » pusse remuer, sur un oreiller fort haut : Ces deux Dames vinrent en- » suite se mettre à mes côtés, avec leurs plus beaux atours de nuit. Je vous » laisse à juger de l'état d'un homme qui voyoit deux des plus belles femmes » qu'il y ait au monde en chemise & au lit avec lui, sans qu'il pût remuer » ni pied ni pate. J'eus beau renouveller mes instances, & faire moi-même » des efforts pour me dégager, il n'y eut pas moyen d'en venir à bout. Ce- » pendant mes agitations leur parurent si violentes, qu'environ le minuit, » elles sauterent l'une & l'autre du lit, & se mirent à crier qu'elles étoient » perdues ; mais lorsqu'elles virent que mon maillot tenoit bon, & qu'il n'y » avoit rien à craindre, elles reprirent leur poste, & continuerent leurs rail- » leries à nouveaux frais. Engagé, par l'inutilité de mes prieres & de mes » efforts, à me tranquilliser du mieux qu'il m'étoit possible, je les ménaçai » de m'endormir entre elles deux, & de les déshonorer ainsi pour toute leur » vie, si elles ne me délivroient de mes liens : Mais helas, que ma menace » étoit vaine ! Quand j'aurois eu quelque disposition au sommeil, elles me » l'auroient bien ôtée, par les petites caresses malignes & les amitiés qu'el- » les me faisoient. En un mot, tout dévoué que je suis au beau sexe, je ne » voudrois pas être condamné à passer une telle nuit, pour joüir de toutes » les femmes du monde. On aura sans doute la curiosité de savoir ce que je » devins le lendemain matin ; le voici. Mes deux Belles m'abandonnerent à » une heure, ou environ, avant le jour, & me promirent que, si je voulois » être sage & ne pleurer pas, elles m'envoyeroient une personne qui auroit » soin de moi d'abord qu'il en seroit tems. En effet, environ les neuf heu- » res, une Vieille vint me démailloter. J'endurai tout ceci avec beaucoup » de patience, résolu de m'en venger sur mes cruelles Maîtresses, & de ne » garder aucune mesure avec elles aussi-tôt que je serois en liberté ; mais » lorsque je demandai à ma bonne Vieille où avoient tiré ces Dames, elle » me répondit, qu'elles étoient parties avant cinq heures du matin, dans un » carosse à six chevaux, & qu'elles pouvoient être à la vûe de *Paris*.

L.



LXXIII. DISCOURS.

—— Convivæ propè dissentire videntur,
Poscentes vario multùm diversâ palato.
Quid dem? Quid non dem? ——

HOR. L. II. Ep. II. 61-63.

Il me semble que j'ai à régaler des personnes qui ne s'accordent point pour le goût, & qui demandent des choses toutes contraires. Que leur donnerai-je?

Lettre de *Leonor* sur la Bibliothéque que l'Auteur avoit promis de choisir pour les Dames.



EN parcourant les derniers paquets des Lettres qu'on ma écrites, j'ai trouvé celle qui suit.

M. le SPECTATEUR,

» Votre feuille volante est une partie de mon équipage de thé; & ma » femme de chambre me connoît si bien là-dessus, que ce matin, lorsque » je lui ai demandé à déjeuner, elle m'a répondu que le *Spectateur* n'étoit » pas encore venu, mais qu'elle l'attendoit à toute heure, & que l'eau » bouilloit dans le chaudron. Après vous avoir ainsi marqué l'estime & » la vénération que j'ai pour vous, je vous ferai souvenir du Catalogue de » Livres que vous avez promis à notre Sexe; & je vous avertirai d'ail- » leurs, que je n'ai pas voulu en admettre aucun sur les tablettes de mon » cabinet, jusqu'à ce que vous ayez donné vos avis là-dessus à celle qui sera » toûjours votre fidéle Ecoliere & très-humble servante,

LEONOR.

Pour répondre à ma belle Ecoliere, dont je me glorifie beaucoup, je l'avertirai, aussi-bien que toutes les autres qui daignent s'entretenir de mes Spéculations, que, depuis le tems que j'ai imploré le secours des personnes intelligentes pour m'aider à former une Bibliothéque propre aux Dames, j'ai reçu diverses Lettres sur cet article; mais je ne rapporterai ici que la substance des principales.

Je mets dans la premiére classe celles qui me sont venues de la part de quelques Libraires considérables, qui me parlent tous avec éloge des Livres qu'ils ont imprimés, & par conséquent pensent plus à leur intérêt qu'à celui des Dames. L'un me dit, qu'il croit absolument nécessaire qu'elles ayent une idée exacte du droit & de l'équité, & qu'elles ne sauroient choisir pour cela un meilleur Livre que le *Juge de la campagne*, de *Dalton*: Un autre compte qu'elles ne sauroient se passer du *Parfait Maquignon*: Un troisiéme, qui prétend avoir observé que la curiosité est naturelle au Sexe, croit que cette

inclination, bien ménagée, pourroit leur devenir très-avantageuse, & c'est pour cela même qu'il me recommande *Joseph Mede sur l'Apocalypse.* Un quatriéme pose comme une vérité incontestable, qu'une Dame ne sauroit être accomplie, à moins qu'elle n'ait lû les *Traités secrets, & les Négociations du Maréchal d'Estrades.* M. *Jacob Tonson*, le jeune, croit que le Dictionnaire de M. *Bayle* seroit fort utile aux Dames, pour leur donner une connoissance universelle. Un autre, dont j'ai oublié le nom, s'imagine que toutes les femmes enceintes devroient lire l'*Histoire de* M. Wall *sur le Baptême des petits Enfans*: pendant que le sixiéme veut à toute force que je recommande à tout le beau sexe *le dernier coup de pinceau*, ou *Défense du Gouvernement Patriarchal*, &c.

Je placerai dans la seconde classe les Livres qui me sont indiqués par des Maris, ou ceux du moins qui se disent tels. Quoi qu'il en soit, voici les titres des Livres qu'ils me recommandent: *Paraphrase sur l'Histoire de* Susanne. *Régles pour l'observation du* Carême. *Les moyens de prévenir la ruine des* Chrétiens. *Raisons pour dissuader les gens d'aller à la* Comédie. *Les vertus du camphre, avec des avis pour faire du thé camphré. Les plaisirs innocens de la vie rustique. Le Gouvernement de la Langue.* Une Lettre dattée de (*c*) *Cheapside*, me prie d'avertir toutes les jeunes femmes, de posséder à fond l'Arithmétique de *Wingate*, & l'Ecrivain met dans une Apostille, que je n'oublierai pas sans doute, *Les Recettes de la Comtesse de* Kent.

La troisiéme classe de mes Correspondans & Conseillers privés sur cet article, est celle des Dames, dont une me prie de mettre *Pharamond* à la tête de mon Catalogue, & de donner la seconde place à *Cassandre*, si je le trouve à propos. *Coquetille* m'exhorte à ne m'aviser pas de clouer les femmes sur leurs genoux avec des Manuels de Dévotion, ni de se griller le teint auprès du feu avec des Livres sur le Ménage. *Florella* me demande s'il y a quelques Livres contre les Prudes, & me supplie, en cas qu'il y en ait, de les mettre dans mon Catalogue. Les Piéces de Théatre de toutes les sortes, ont leurs Avocats: J'ai plus de quinze Lettres en faveur de celle qui est intitulée, *Tout céde à l'Amour*; j'en ai une douzaine qui me parlent de *Sophonisbe*, ou *la ruine d'Annibal; L'Innocent adultére* est une Piéce fort approuvée; *Mithridate, Roi du Pont*, a bien des amies, *Alexandre le Grand* & *Aureng-Zeb* ont le même nombre de voix, mais *Théodose*, ou *la Force de l'Amour* l'emporte sur toutes les autres.

Enfin je devrois spécifier les Livres que des Savans, fort experts en ceci, me proposent, & remercier en particulier celui qui se cache sous les deux Lettres *A. B.*, de l'avis qu'il m'a donné là-dessus: mais l'entreprise où je me suis engagé, me paroît si difficile, que j'en renverrai l'exécution jusqu'à ce que je sois mieux instruit de ce que mes judicieux contemporains en pensent, & que j'aye le loisir d'examiner tous les Livres qu'on me recommande, résolu de ne rien déterminer dans une affaire de cette importance, qu'après une longue & mûre déliberation.

(*c*) C'est une rue de *Londres*, où il y a quantité de boutiques, tenues par des Marchands détaillers.

Cependant, puisque les Dames sont le principal objet de mes soins, je ne plaindrai pas mon travail, pour tirer des meilleurs Auteurs, anciens & modernes, tout ce qui peut leur être de quelque usage, & l'accommoder à leur goût, du mieux qu'il me sera possible ; convaincu que les plus raisonnables d'entre elles me pardonneront, si je me moque de tems en tems, de ces petites foiblesses qu'on voit dans quelques-unes de leur Sexe, & qui méritent plutôt la raillerie que la censure. Un tel ouvrage est d'autant plus à propos, que la plûpart des Livres sont écrits pour les Savans ; outre qu'il me semble, s'il m'est permis de le dire, que les Dames ont beaucoup profité de mes Spéculations. Cela est si vrai, qu'il y en a déja nombre de plus savantes que les Petits-Maîtres : J'en connois quelques-unes qui parlent mieux que bien des Cavaliers qui se donnent des airs au Caffé de *Guillaume* ; & après avoir reçu plusieurs Lettres de l'un & de l'autre côté, j'avouë que celles des premiéres l'emportent, non seulement à l'égard de la pensée, mais aussi pour l'orthographe. En un mot, ceci ne peut que produire un bon effet sur le beau Sexe, & le garantir d'être charmé par ces diseurs de rien, qui ont été jusques-ici l'admiration des Dames, quoiqu'ils fassent le jouët ordinaire des autres hommes.

Je sais de bonne part que M. (*d*) *Blateron* passe pour un impertinent ; que M. (*e*) *Trippit* commence à se décrier, & que M. *Doucet* sera bien reconnu pour un faquin, si je continue à publier mes Discours. Tous ces Messieurs & leurs semblables peuvent être assurés que je n'y manquerai pas, & que mon dessein est d'exposer à la risée de tout le monde, ceux qui cherchent à séduire les esprits foibles, sous les fausses apparences de bel-esprit, de bon goût, d'enjouëment & de galanterie ; prêt à fournir au beau Sexe toutes les lumiéres qu'il me sera possible pour l'aider à faire ces nouvelles découvertes.

L.

(*d*) Mot *Latin*, qui signifie un *Babillard*.
(*e*) Mot *Anglois*, qui semble désigner ici un *Suborneur* de filles.



LXXIV. DISCOURS.

——— Spatio brevi
Spem longam reseces: dum loquimur, fugerit invida
Ætas; carpe diem, quàm minimùm credula postero.

HOR. L. I. Ode XI. 6.

Réglez vos espérances sur la briéveté de la vie. Que le tems, jaloux de nos plaisirs, se dérobe à nous tant qu'il voudra, au moment que je vous parle, jouissez doucement du jour qui s'écoule, & ne comptez pas beaucoup sur le lendemain.

Quels sont les véritables moyens de se désennuyer & de faire un bon usage de la vie.

» NOUS nous plaignons tous, dit *Seneque*, de la rapidité du tems, » & malgré tout cela, nous ne savons pas de quelle maniére dispo- » ser d'une bonne partie. Notre vie, *ajoute-t-il*, se passe à ne rien » faire du tout, ou à faire tout autre chose que ce que nous de- » vrions: On fait des plaintes continuelles sur la briéveté de nos jours, & » l'on agit comme s'ils ne devoient jamais finir ». Cet illustre Philosophe a décrit, avec toute la variété de l'expression & des pensées qui lui est si particuliére, les contradictions où les hommes tombent à cet égard.

J'ai souvent envisagé les contradictions de l'esprit humain sur un article qui n'est pas éloigné de celui-ci. Quoique nous paroissions fâchés de la briéveté de la vie en général, nous souhaitons voir au plutôt la fin de ses périodes. Lorsqu'on est en bas âge, on languit d'être majeur, ensuite de s'intriguer dans les affaires, d'amasser du bien, de parvenir aux honneurs, & de se retirer. Ainsi, quoique chacun reconnoisse que la vie est courte en elle-même, ses différens périodes nous paroissent longs & ennuyeux. Nous voudrions allonger notre mesure en gros, & la raccourcir en détail. L'Usurier seroit bien-aise que tout le tems qui doit s'écouler entre cet instant & l'échéance de ses dettes actives, fût anéanti. Le Politique donneroit volontiers trois années de sa vie, s'il pouvoit mettre les affaires dans la posture où il s'imagine qu'elles seront à la fin de ce terme. L'amoureux retrancheroit avec plaisir de son existence tous les momens qui doivent s'écouler jusques à l'heure de son rendez-vous. Avec quelque rapidité donc que le tems s'envole, nous serions charmés, dans presque tous les états de la vie, qu'il passât beaucoup plus vîte qu'il ne fait. Il y a bien des heures dans le jour qui nous embarrassent, & nous souhaiterions même quelquefois avoir déja passé des années entiéres: nous envisageons l'avenir comme un païs rempli de vastes déserts, que nous voudrions traverser à la hâte, pour arriver à ces prétendus établissemens fixes & à ces points imaginaires de repos, qui s'y trouvent dispersés de côté & d'autre.

Si l'on divise la vie de la plûpart des hommes en vingt parties égales, on

trouvera qu'il y en a pour le moins dix-neuf qui ne sont que comme de grands vuides, où ils ne s'occupent ni au plasir ni aux affaires. Je ne mets pas de ce nombre ceux qui vivent dans une action continuelle, mais ceux-là seuls qui se donnent du relâche ; & je me flatte de leur rendre un bon office, si je leur donne les moyens de remplir ces vuides qui les embarrassent.

Le premier de ces moyens est l'exercice de la vertu, à prendre ce mot dans son idée la plus générale. Les seules vertus qui regardent la Société, peuvent donner de l'occupation aux personnes les plus industrieuses, & leur fournir autant d'ouvrage que la vie du monde la plus active. Il ne se passe guéres de jours qu'on ne puisse pratiquer les devoirs qui nous obligent d'instruire les ignorans, de secourir les pauvres, & de consoler les affligés. On a souvent occasion de modérer la violence d'un parti ; de rendre justice à un homme de mérite ; d'adoucir les envieux ; de calmer les emportés, & de ramener ceux qui sont prévenus. Tous ces devoirs se trouvent si conformes à la nature humaine, qu'ils ne peuvent que procurer un plaisir extrême aux personnes qui s'en acquittent avec quelque discrétion.

Il y a une autre espèce de vertu qui peut remplir le vuide où l'on se trouve lorsqu'on est seul dans son cabinet, loin du tumulte & de l'embarras des affaires ; je veux dire celle qui engage toute créature raisonnable à se communiquer avec l'Auteur de son être. L'homme qui se croit toujours en la présence de Dieu, jouit d'une satisfaction continuelle ; sa bonne humeur ne le quitte jamais, & il est ravi dans la pensée qu'il est avec le meilleur & le plus cher de ses amis. Le tems ne lui paroît jamais trop long, & il lui est impossible de se trouver seul. Aux heures que les autres agissent le moins, c'est alors que son esprit est le plus occupé : Il n'a pas plutôt quitté la compagnie des hommes, que son cœur tressaillit de joye, son zéle s'enflamme, son espérance redouble ; il triomphe de sentir que Dieu l'environne par-tout de sa protection, & il verse toutes ses amertumes dans le sein de ce tendre Pere de l'Univers.

La pratique de la vertu ne se borne pas à occuper les hommes durant cette vie ; elle porte ses influences au-delà du tombeau ; & l'ame se ressentira, dans toute l'éternité, des bonnes ou des mauvaises habitudes qu'elle aura contractées ici-bas : ce qui nous fournit un autre motif bien puissant pour nous engager à ce devoir.

Si un homme n'a qu'un petit capital à faire valoir, & qu'il ait occasion de l'employer tout à son avantage, que dirons-nous de lui, s'il en retranche tout d'un coup dix-neuf parties, & que peut être même il ne dispose de la vingtiéme qu'à son préjudice ? Mais parce que l'esprit ne sauroit toujours s'appliquer à l'exercice de la vertu, ni continuer dans la ferveur de la dévotion, il a besoin de quelque relâche, & de s'amuser d'une maniere qui lui soit convenable.

Ainsi le second moyen que je voudrois mettre en usage pour nous désennuyer, seroit de nous prêter à quelques plaisirs utiles & innocens. J'avoue qu'il me paroît indigne d'une créature raisonnable de se divertir à certaines occupations, dont tout le bien consiste en ce qu'il n'y a point de mal.

Je

Je ne sais pas même si l'on en peut dire autant pour aucun jeu de cartes; mais il me semble fort étrange, de voir que des personnes qui ont de l'esprit, passent douze heures de suite à battre & à couper un jeu de cartes, sans avoir d'autre conversation que celle qui naît d'un petit nombre de termes de l'Art employés à propos, ni d'autres idées que celles qui viennent des taches rouges ou noires differemment placées sur les cartes. N'auroit-on pas sujet de se moquer d'un homme de cette espéce qui se plaindroit de la briéveté de la vie?

Le Théatre pourroit devenir une source continuelle des amusemens les plus nobles & les plus utiles, s'il étoit bien ordonné, & réduit à ses justes bornes.

Mais l'esprit ne se délasse jamais si agréablement que dans l'entretien d'un fidéle ami. Il n'y a pas de bonheur dans la vie qui approche de la jouissance d'un ami vertueux & discret. Sa conversation éclaire & soulage l'esprit, fait naître de nouvelles pensées, anime à la vertu, excite à former de beaux desseins, calme les passions, & met à profit les momens de la vie où l'on se trouve le plus de loisir.

Après cette union intime avec une seule personne, on devroit tâcher d'avoir un commerce plus général avec ceux qui peuvent nous instruire & nous divertir; deux qualités qui vont presque toujours ensemble.

Il y a divers autres amusemens utiles, qu'il faudroit multiplier, s'il étoit possible, afin d'y avoir recours en cas de besoin, plutôt que d'abandonner l'esprit à l'oisiveté, ou à la premiere passion que le hazard y excite.

Un homme qui a du goût pour la Musique, la Peinture, ou l'Architecture, paroît avoir un autre sens, lorsqu'on le compare avec ceux qui n'ont pas le même génie. L'Art de cultiver les fleurs & de planter les arbres, le Jardinage & l'Agriculture, lorsque ces connoissances ne servent que d'accessoire à un homme riche, sont d'un grand secours à la campagne, & très-utiles à ceux qui les possedent.

Enfin, de toutes les récréations de la vie, il n'y en a point qui soit aussi digne de remplir les heures de notre loisir, que la lecture des bons Livres. Mais parce que cet article empiéte en quelque maniere sur le troisiéme moyen, que j'ai résolu de proposer dans un autre *Discours*, pour employer nos heures perdues, je me bornerai à dire ici en général, qu'il regarde l'avancement de nos connoissances.

L



LXXV. DISCOURS.

——— ——— ——— ——— Hoc est
Vivere bis, vitâ posse priore frui.
MART. L. X. Epig. 13.

C'est vivre doublement, que de pouvoir se rappeller avec plaisir sa vie passée.

L'étude ou la recherche de nouvelles connoissances est un des plus sûrs moyens qu'il y ait pour allonger la vie.



E dernier moyen que j'ai proposé pour remplir ces vuides de la vie, qui causent tant d'ennui & d'embarras aux fainéans, est de s'appliquer à la recherche de nouvelles connoissances. Je me souviens que M. *Boyle*, à l'occasion d'un certain Minéral dont il parle, nous dit, qu'un homme peut l'étudier toute sa vie, sans arriver jamais à la connoissance de toutes les qualités qu'il renferme. Il est sûr qu'il n'y a point de science, ni aucune de ses parties, qui ne pût occuper un homme toute sa vie, quand elle seroit beaucoup plus longue qu'elle n'est.

Je ne m'engagerai pas ici à raisonner sur l'utilité des Sciences, sur le plaisir & sur l'étendue qu'elles donnent à l'esprit, sur les moyens de les acquérir, & je n'en recommanderai même aucune en particulier. Ce sont des sujets si rebattus, qu'il vaut mieux hazarder quelque chose de moins commun, & par-là même plus agréable.

J'ai déja fait voir, que le tems où l'on est oisif paroît long & ennuyeux; mais je tâcherai de montrer ici, que le tems qu'on employe à l'étude, à la lecture & à l'acquisition de nouvelles connoissances, est long sans être ennuyeux; ce qui nous découvrira un moyen d'allonger la vie, & de la tourner toute à notre profit.

M. *Locke* remarque, dans son (*f*) *Essai concernant l'entendement humain*, » que nous avons l'idée du tems, ou de la durée, par la réflexion que nous » faisons sur cette suite d'idées qui se succédent les unes aux autres dans nos » esprits: que c'est pour cela, qu'un homme qui dort sans rêver, n'en a » pas la moindre idée, & qu'il ne trouve aucune distance entre le moment » qu'il a cessé de penser lorsqu'il s'est endormi, & le moment auquel il a » pensé de nouveau à son réveil. Je ne doute pas, *continue-t-il*, qu'un homme éveillé n'éprouvât la même chose, s'il lui étoit possible de n'avoir » qu'une seule idée dans l'esprit, sans qu'il y arrivât aucun changement, & » qu'aucune autre idée ne s'y vînt joindre. Nous voyons tous les jours, » qu'une personne qui s'applique avec une grande contention à méditer sur un » sujet, ne s'apperçoit presque pas de cette suite d'idées qui se succédent les

(*f*) Voyez p. 129. §. 4. de la traduction de M. *Coste*, sec. Ed. imp. à *Amsterdam*, chez P. *Mortier*. 1729.

» unes aux autres dans son esprit ; qu'il laisse échapper, sans y prendre gar-
» de, une bonne partie de cette durée, & qu'il la trouve beaucoup plus
» courte qu'elle n'est effectivement.

Nous pourrions étendre cette pensée plus loin, & dire qu'un homme accourcit son tems lorsqu'il ne pense à rien, ou qu'à très-peu de choses, & qu'il l'allonge lorsqu'il s'occupe à divers objets, ou qu'il roule dans son esprit une prompte & constante succession d'idées. C'est pour cela que le Pere *Mallebranche*, dans sa *Recherche de la vérité*, qui avoit paru plusieurs années avant l'*Essai* de M. *Locke*, nous dit, » qu'il pourroit y avoir des créatures
» qui trouveroient une demi-heure aussi longue, que mille ans nous parois-
» sent à nous ; ou qui regarderoient cet espace de tems que nous appellons
» une minute, comme une heure, une semaine, un mois, ou un siécle
» entier.

Cette notion du P. *Mallebranche* peut être éclaircie en quelque maniere par l'endroit que je viens de citer de M. *Locke*. En effet, si l'idée que nous avons du tems est produite par la réflexion que nous faisons à cette suite d'idées qui se succédent les unes aux autres dans notre esprit, & si cette succession peut être accélerée ou retardée à l'infini, il s'ensuit de-là, que différentes créatures peuvent avoir des idées différentes du même espace de tems, selon que leurs idées, que nous supposons également distinctes dans chacune d'elles, se succédent les unes aux autres avec plus ou moins de rapidité.

Il y a un endroit célébre dans l'*Alcoran*, qui semble insinuer que *Mahomet* avoit à peu près la même notion. (*g*) Il y est dit, » qu'un matin l'Ange *Ga-*
» *briel* le tira de son lit, pour lui faire contempler tout ce qu'il y avoit dans
» les sept Cieux, le Paradis & l'Enfer ; que Mahomet en eut une vûe distincte,
» & qu'après avoir eu quatre-vingt-dix mille conférences avec Dieu, il fut
» remis dans son lit. » L'*Alcoran* ajoute, » que tout ceci se passa en si peu de
» tems, qu'au retour du Prophête, son lit n'avoit pas encore perdu sa cha-
» leur, & que l'eau d'un pot de terre, qui avoit été renversé à son départ,
» n'étoit pas encore tout-à-fait répandue.

On trouve un assez plaisant récit dans les *Contes Turcs* à l'égard de cette avanture de *Mahomet*, & qui a quelque liaison avec la matiere que j'ai en main. » Un Sultan d'*Egypte*, qui étoit infidéle, se moquoit souvent de cette
» avanture, qu'il traitoit d'impossible & d'absurde ; mais un jour qu'il en
» raisonnoit avec un fameux Docteur de la Loi *Mahométane*, qui avoit le don
» des miracles, ce Docteur lui dit, qu'il le convaincroit bientôt de la vérité
» de ce fait, s'il vouloit se tenir debout auprès d'une grande cuve pleine d'eau
» qu'il y avoit là, y mettre la tête, & la retirer d'abord. Le Sultan y con-
» sentit, & dès qu'il eut plongé la tête dans cette cuve, il se trouva au pied
» d'une montagne, sur le rivage de la mer. Il eut beau pester en lui-même

(*g*) Cela ne s'y trouve point, mais il y a grande apparence que c'est une glose de quelque Docteur *Mahométan* sur le Chap. XVI. de l'*Alcoran*, qui est intitulé : *Du Voyage de nuit.*

» contre le Docteur qui le jouoit d'une maniere si cruelle par quelque tour » de magie ; il s'apperçut bientôt qu'il ne pouvoit en revenir, & qu'il devoit » chercher les moyens de gagner sa vie dans ce Païs inconnu. Là-dessus il eut » recours à quelques personnes qui travailloient dans une forêt voisine, & » qui le conduisirent à une Ville qui n'en étoit qu'à peu de distance, où après » quelques avantures, il épousa une femme d'une grande beauté & fort » riche. Il vécut assez longtems avec elle, pour en avoir sept garçons & sept » filles ; mais réduit ensuite à une misere extrême, il falut qu'il gagnât sa vie » à faire le métier de Crocheteur. Un jour qu'il se promenoit tout triste sur » le bord de la mer, & qu'il rouloit dans son esprit les différens états par où » il avoit passé, touché d'une vive componction, il résolut d'offrir ses prieres » à Dieu, après avoir fait ses ablutions suivant la coutume des *Mahométans*.

» Pour cet effet il quitta ses habits, & se plongea dans l'eau ; mais dès qu'il » en eut la tête dehors, il se trouva debout auprès de la cuve, environné de » ses Courtisans, avec le saint homme à son côté. Il ne manqua pas de lui » faire de sanglans reproches sur toutes les pénibles courses où il l'avoit enga- » gé, & sur cette longue suite de calamités où il l'avoit réduit ; mais il fut » bien étonné d'apprendre que tout ce qu'il disoit n'étoit qu'un rêve & une » illusion ; qu'il n'avoit pas bougé de la place où il se trouvoit alors ; qu'il » n'avoit fait que mettre la tête dans l'eau, & qu'il l'en avoit retirée aussi-tôt.

» Le Docteur *Mahométan* prit de-là occasion de lui enseigner, que rien » n'est impossible à Dieu, & que, si mille ans sont, devant ce Maître de l'U- » nivers, comme un jour, il peut faire en sorte, quand il lui plaît, qu'un » jour, ou qu'un instant même, paroisse à plusieurs de ses créatures aussi long » que mille années.

Je laisse à mes Lecteurs le soin de comparer cette Fable *Mahométane* avec les notions des deux grands Philosophes que je viens de citer, & je les prierai seulement, pour en faire moi-même l'application, de vouloir réflechir sur les moyens qu'il y auroit d'allonger en quelque maniere notre vie au-delà des bornes que la Nature lui a prescrites, si nous travaillions avec ardeur à étendre nos connoissances.

Le fou s'ennuye à suivre ses passions, & le sage se divertit à méditer sur ses idées : le premier trouve le tems long, parce qu'il ne sait à quoi l'employer ; l'autre le trouve de même, parce qu'il en distingue chaque moment par quelque pensée utile ou agréable ; c'est-à-dire, que l'un n'en jouit jamais, & que l'autre en profite toujours.

Quelle différence n'y a-t-il pas entre deux hommes qui ont vieilli, l'un dans l'étude & la pratique de la vertu, l'autre dans l'ignorance & l'égarement, lorsqu'ils viennent à tourner les yeux sur leur vie passée ? Le dernier ne voit, pour ainsi dire, dans tout son Domaine, que des montagnes arides & d'affreux déserts, capables d'inspirer la tristesse & l'horreur, pendant que l'autre contemple de vastes & charmans païsages, diversifiés par de beaux jardins, des prairies verdoyantes, de fertiles campagnes, & qu'il ne sauroit presque jetter la vûe sur le moindre petit coin de terre, qu'il n'y trouve une bonne plante ou quelque belle fleur.

LXXVI. DISCOURS.

Projecere animas. ——— ———

VIRG. Æneid. VI. 436.

Ils ont sacrifié leur vie à un faux point d'honneur.


'Autre jour, en feuilletant mes papiers, je trouvai la copie d'une conversation que *Pharamond* avoit eue avec *Eucrate* sur le chapitre des duels, & celle d'un Edit que le Roi donna pour les défendre.

Conversation de *Pharamond* & d'*Eucrate* sur les *duels*.

Eucrate lui représentoit, qu'il ne viendroit jamais à bout d'extirper cette abominable coutume, enracinée depuis long-tems en *France*, & qu'on regardoit comme une chose glorieuse, à moins qu'il ne condamnât les criminels aux galeres, ou aux supplices les plus rudes. *Pharamond* avoua que, pour remédier à ce mal, il falloit employer quelque flétrissure; mais qu'il ne régnoit qu'entre ceux qui étoient un peu trop sensibles au point d'honneur; qu'il arrivoit même souvent, que deux Cavaliers se battoient en duel pour sauver leur réputation, quoiqu'ils ne fussent pas ennemis dans le fond de leur ame; que ce n'étoit qu'une méchante mode, & qu'il vaudroit mieux ainsi la tourner d'un autre côté. Il ajouta, que la misere & la honte suffisoient pour retenir ces personnes dans le devoir; qu'il n'imposeroit jamais une plus grande peine, pour un crime qu'il auroit pû prévenir lui-même, s'il eût marqué d'abord son indignation à ceux qui s'en rendoient coupables; qu'il avoit en horreur tous les supplices qui flétrissoient plutôt la nature humaine que le criminel, & qu'il se garderoit bien de les employer, pour corriger un vice fondé sur un bon principe, c'est-à-dire, la crainte de l'infamie. Là-dessus il prit occasion de raisonner sur la clémence, & de se plaindre d'en avoir fait divers actes, qui, malgré tout leur éclat à la premiere vûe, ne laisserent pas d'avoir à la fin de terribles suites. Il reconnut même que la clémence à l'égard des Particuliers étoit une cruauté envers le Public; & que, si un Prince ne pouvoit pas redonner la vie à un homme, en l'ôtant à celui qui l'a tué, il ne sauroit non plus en dédommager un autre qui viendroit à la perdre ensuite du mauvais exemple, ni justifier sa conduite, s'il n'accordoit le pardon au deuxiéme aussi-bien qu'au premier infracteur. » Pour moi, *dit-» il*, j'ai conquis la *France*; mais je lui ai donné des Loix qui servent plutôt » à diriger qu'à diminuer mon pouvoir. Rien ne m'empêche de protéger l'in-» nocence & la vertu, ou d'élever aux honneurs les personnes de mérite: Je » puis faire tout le bien que je veux, sans qu'aucun de mes Sujets s'y oppose, » ou qu'on prescrive des régles à ma faveur. Pendant que j'ai le pouvoir de » récompenser les honnêtes gens de la maniere qu'il me plaît, je me soucie » fort peu de n'être pas en état de pardonner les criminels. C'est pour cela

» même, *ajouta-t-il*, que je remédierai bientôt à ce mal contagieux qui s'est » glissé dans mon Royaume, & que ma compassion naturelle ne sera plus » exposée aux importunités de ceux qui se rendent misérables par leur propre » faute, quoique toujours prêt à secourir ceux qui le deviennent par quel- » que revers de fortune. Les Princes, *conclut-il en souriant*, sont environnés » de flateurs, qui leur cornent sans cesse aux oreilles qu'ils sont les Lieute- » nans de Dieu en terre: Je veux qu'ils le soient; qu'ils en usent donc d'une » maniere qui réponde à leur dignité; & que la seule chose qui ne soit pas » en leur pouvoir, soit celle de faire du mal.

Bien-tôt après il publia l'Edit suivant contre les duels.

» *Pharamond*, Roi des *Gaules*, à tous ses bons & fidéles Sujets, Salut. » D'autant qu'il est venu à notre connoissance royale, qu'au mépris de tou- » tes les Loix Divines & Humaines, la coutume s'est introduite parmi la » Noblesse & les Gentilshommes de ce Royaume, sur la plus légere occasion, » de même que pour de griéves insultes, de s'appeller en duel, afin de ter- » miner ainsi leur démêlé par eux-mêmes, & de leur propre autorité: Nous » avons cru qu'il étoit de notre devoir de remédier à cet abus, & après une » recherche exacte des causes qui le produisent d'ordinaire, Nous trouvons » que, malgré tous les préceptes de l'Evangile, & toutes les régles de l'huma- » nité, *le pardon des injures*, qu'on peut regarder comme le plus grand effort » de l'esprit humain, est avili & rendu infâme par cette malheureuse cou- » tume; que tous les devoirs de la Société civile & d'une conversation hon- » nête sont renversés par-là; que les hommes fiers, les impudens & les dé- » bauchés insultent ceux qui sont modestes, discrets & d'une vie exemplaire; » qu'enfin la vertu est foulée aux pieds & le vice encouragé, uniquement » parce qu'un homme se sent capable d'affronter la mort. Nous avons re- » marqué d'ailleurs avec un extrême chagrin, que, par une longue impu- » nité, causée par des affaires plus importantes qui nous occupoient alors, » ces cruels défis sont devenus honorables, & qu'il y a de la honte à les » refuser. Nous voyons aussi que les personnes qui ont le plus de mérite & » de capacité, de même qu'une plus forte passion pour la véritable gloire, » se trouvent plus exposées au péril qui naît de cette licence effrénée: A ces » causes, après avoir mûrement réfléchi sur tout ce qui est allégué ci-dessus, » & considéré qu'il est déja pourvû, par des Loix antécédentes, à tous les cas » de cette nature, où il arrive que l'injure est trop subite ou trop criante » pour la pouvoir soutenir; & que de moindres injustices, qui naissent de » l'ingratitude ou de quelque autre mauvais principe, ne sauroient tomber » sous un réglement général; Nous avons résolu de bannir de l'esprit de » tous nos Sujets, cette cruelle mode, qui ne respire que la vengeance, & » d'ordonner ce qui s'ensuit.

» I. Toute personne qui enverra ou qui acceptera un Cartel, ou la Posté- » rité de l'un & de l'autre, quoique ce Cartel ne soit suivi de la mort d'au- » cun des combattans, deviendra incapable, après la publication de cet » Edit, d'avoir aucun Emploi dans les Terres & Pays de notre Domination.

» II. Toute personne qui donnera des preuves convaincantes de l'envoi ou

» de l'acceptation d'un Cartel, obtiendra la jouissance de tous les biens » meubles des deux Parties intéressées ; & leur héritier immédiat sera d'a» bord mis en possession de leurs biens immeubles, comme s'ils étoient ac» tuellement morts.

» III. Dans tous les cas où il s'agit d'un meurtre, & où les Loix que » Nous avons déja données admettent un appel ; si le prévenu est condam» né, non seulement il souffrira la mort, mais tous ses biens, meubles & » immeubles, passeront aussi-tôt à l'héritier immédiat de la personne dont » le sang a été répandu.

» IV. Qu'il ne sera plus à l'avenir au pouvoir de notre Personne Royale, » ni de nos Successeurs, de pardonner un tel crime, ou de rétablir les cou» pables dans leurs biens, honneurs & dignités.

» Donné à notre Cour de *Blois*, le 8. de *Février* 420. & la seconde année » de notre Régne.

T.

LXXVII. DISCOURS.

—— Tanti est quærendi cura decoris.

Juv. Sat. VI. 501.

Tant elle a soin de se donner par artifice les agrémens qu'elle n'a pas.

La mode des *coëffures* hautes critiquée.



IL n'y a rien de si changeant dans le monde que la coëffure des Dames : je me souviens de l'avoir vûe hausser & baisser plus de trente dégrés. Il y a dix ans, ou environ, qu'elle étoit montée à une hauteur si considérable, que les femmes paroissoient beaucoup plus grandes que les hommes, (*h*) & qu'*à leur égard nous ressemblions à des Sauterelles*. Aujourd'hui tout le Sexe est devenu si petit, qu'on diroit que c'est presque une autre espece. J'ai vû plusieurs Dames qui avoient autrefois sept pieds de taille, ou peu s'en faut, & qui n'en ont pas aujourd'hui cinq entiers. Je ne saurois pénétrer la cause de cette diminution ; ni découvrir si tout le Sexe fait pénitence pour quelque raison qui nous est inconnue, s'il médite de nous surprendre par quelque nouvelle mode, ou si quelques-unes des plus grandes, trop rusées pour les autres, ont inventé ce tour, afin de paroître elles-mêmes d'une taille plus raisonnable. Quoi qu'il en soit, la plûpart des gens croyent qu'elles ressemblent à des arbres qu'on vient d'émonder, & qui ne manqueront pas de fleurir, & de pousser de plus grosses têtes qu'ils n'avoient d'abord. Pour ce qui me regarde, je n'aime point à être insulté par des femmes plus grandes que moi-même. J'admire

(*h*) Nomb. XIII. 34.

beaucoup plus le Sexe dans son humiliation présente, qui le réduit à ses justes dimensions, que lorsqu'il se donnoit une taille gigantesque & formidable. Je ne voudrois pas qu'on s'avisât d'embellir les édifices de la nature, ni qu'on élevât des grotesques sur ses plans. Je le repéterai donc de nouveau; je suis charmé de la coëffure qui est aujourd'hui à la mode, & je trouve que c'est une marque du bon goût qui régne parmi les Dames les plus distinguées par leur mérite. Il faut avouer que, dans tous les siécles, les femmes ont pris plus de soin que les hommes d'orner leurs têtes, & je m'étonne que l'Histoire n'ait point parlé de ces Architectes du beau Sexe qui ont élevé de si merveilleuses fabriques, composées de rubans, de dentelle & de fil d'archal. Il est certain qu'il y a eu autant de différens ordres dans cette espece d'édifice, que dans ceux qu'on a faits de pierre ou de marbre: on l'a vû quelquefois s'élever en forme de pyramide, quelquefois en celle d'un clocher. Du tems de *Juvenal*, il y avoit plusieurs étages, qu'il a décrits fort agréablement en ces termes: » Elle arrange, *dit-il*, sur sa » tête une si grande quantité de cheveux, elle y ajuste tant de rangs de bou- » cles, & les fait monter si haut, qu'elle paroît (*i*) de la plus belle taille » du monde par-devant, & si petite par derriere, qu'on la prendroit pour » une autre personne.

(*k*) Tot premit ordinibus, tot adhuc compagibus altum
Ædificat caput: Andromachen à fronte videbis,
Post minor est; aliam credas. ———

Mais je ne sache pas avoir lû aucune part, qu'on ait jamais poussé la coëffure jusques à l'excès où elle étoit montée dans le XIV. siécle. Elle formoit alors deux cones ou deux pyramides, d'une hauteur si prodigieuse, qu'une femme qui n'étoit qu'un pygmée sans cette coëffure, devenoit un colosse après l'avoir mise. *Paradin* nous apprend, » Que ces anciennes fontanges » s'élevoient une aune au-dessus de la tête; qu'elles étoient pointues comme » des clochers, & qu'il y avoit de longues piéces de crêpe attachées au » sommet, joliment ornées de franges, & qui pendoient sur le dos des fem- » mes comme des banderolles.

Peut-être qu'elles auroient porté cette structure *Gothique* plus loin, si le Moine *Thomas Conecte* ne l'eût attaquée avec beaucoup de zèle & de vigueur. Ce saint homme courut de ville en ville pour fronder cette monstrueuse parure, & il s'en acquitta si bien, qu'au milieu d'un de ses Sermons, plusieurs femmes jetterent bas leurs commodes, & qu'elles en firent ensuite un feu de joie en sa présence, à l'exemple de ces personnes d'*Ephese*, qui exerçoient la magie, & qui, après avoir entendu *S. Paul*, (*l*) brûlerent tous leurs Livres qui en traitoient. D'ailleurs, ce Moine se mit en si grande

(*i*) Une *Andromaque*.
(*k*) Satyr. VI. 502.
(*l*) Act. XIX. 19.

réputation, par l'austérité de ses mœurs & sa maniere de prêcher, qu'il s'attroupoit souvent plus de vingt mille personnes dans une place publique, où les hommes, rangés d'un côté, ne ressembloient qu'à de petits buissons, & où les femmes, postées de l'autre, paroissoient, pour me servir de l'expression d'un ingénieux Ecrivain, *comme une forêt de cédres, dont les têtes se cachoient dans les nues*. Quoi qu'il en soit, il anima si bien le peuple contre cette mode, qu'elle essuya une rude persécution, & qu'elle ne se montroit jamais en public, que la populace ne l'insultât à coups de pierres. Mais si elle s'évanouit pendant que le Prédicateur la foudroyoit, quelques mois après son départ elle revint sur la scène, ou, pour employer les termes de M. *Paradin*, » les femmes qui, comme des limaçons effrayés, » avoient retiré leurs cornes, les sortirent de nouveau, d'abord que le » danger fut passé ». Quelques autres Ecrivains, de même que *d'Argentré*, dans son *Histoire de Bretagne*, parlent de cette mode extravagante du XIV. siécle.

On remarque d'ordinaire que le régne d'un bon Prince est le tems le plus favorable pour obtenir des Loix contre le pouvoir excessif des Souverains. On peut attaquer aussi avec plus de succès la hauteur énorme des coëffures, lorsque la mode veut qu'on les porte basses. Je supplie donc les Dames de vouloir se donner la peine de lire ce *Discours*, afin qu'il leur tienne lieu de préservatif.

Je les exhorterai même à considérer, qu'il leur est impossible d'ajouter aucun ornement à cette partie qui est le chef-d'œuvre de la nature. Dans le corps humain, la tête y paroît ce qu'il y a de plus beau, & y occupe le plus haut bout. La nature s'est épuisée, pour ainsi dire, à embellir le visage; elle y a semé du vermillon, & planté un double rang d'osselets d'yvoire; elle en a fait le siége des souris & de la pudeur; elle y a répandu l'éclat & la vie par le brillant des yeux; attaché de l'un & de l'autre côté le merveilleux organe d'un de nos sens, & distribué des airs & des graces qu'on ne sauroit décrire; elle l'a environné d'une chevelure qui releve toutes ces beautés, & qui les fait paroître dans tout leur jour: en un mot, il semble qu'elle ait destiné la tête à servir de comble au plus glorieux de ses ouvrages; & lorsque nous l'accablons sous le poids des ornemens inutiles, nous détruisons la symmétrie du corps humain, & nous détournons sottement la vûe de grandes & réelles beautés, pour la fixer sur des niaiseries, de la dentelle & des rubans.

L.



LXXVIII. DISCOURS.

—— —— Qui turpi secernis honestum.
HOR. L. I. Sat. VI. 63.

Vous qui savez discerner l'honnête homme du faquin.

En quoi les hommes & les femmes font consister leur grand point d'honneur.



LA Cotterie dont je suis membre, s'engagea hier au soir à discourir sur ce qui fait le principal point d'honneur entre les hommes & les femmes, & avança là-dessus diverses considérations qui me parurent toutes nouvelles. C'est pour cela même que je les ai mises en ordre, & que j'ai dessein d'en régaler aujourd'hui mes Lecteurs, après les avoir avertis que, s'ils trouvent quelque chose qui semble croiser les idées du VI. *Discours*, ils doivent envisager les unes comme les sentimens de la Cotterie, & les autres comme les miens en particulier, ou plutôt comme ceux de *Pharamond*.

Le grand point d'honneur dans les hommes regarde le courage, & dans les femmes la chasteté. Si un homme perd son honneur dans une occasion, il ne lui est pas impossible de le recouvrer une autre fois : mais une brêche à l'honneur d'une femme est irréparable. Je ne saurois dire pourquoi l'on attache le point d'honneur à ces deux qualités, à moins que ce ne soit parce que chacun des Sexes estime le plus cette qualité qui le rend le plus aimable aux yeux de l'autre. Si les hommes avoient choisi là-dessus pour eux-mêmes, sans avoir aucun égard à l'opinion du beau Sexe, je compte que leur choix seroit tombé sur la sagesse ou la vertu ; & si les femmes avoient déterminé leur propre point d'honneur, il y a grande apparence que l'esprit ou le bon naturel l'auroit emporté sur la chasteté.

Il n'y a rien qui rende un homme plus recommandable aux femmes, que le courage ; soit qu'elles se plaisent à voir celui qui fait la terreur des autres, abbattu à leurs pieds & devenir leur esclave, ou que cette qualité supplée à leur principal défaut, les garantisse des insultes, & serve à leur vengeance, ou qu'elles prennent le courage pour un indice naturel d'une forte & vigoureuse constitution. D'un autre côté, il n'y a rien que notre Sexe admire plus dans une femme que la chasteté ; soit que nous estimions toujours celles qu'il est plus difficile de gagner, ou qu'il n'y ait que cette vertu, avec ses compagnes inséparables, la fidélité, la sincérité & la constance, qui puisse assurer un homme qu'il jouit seul de la personne qu'il aime, & l'engager à la chérir par-dessus toutes choses au monde.

Je trouve fort de mon goût l'endroit d'une Inscription qu'on voit sur un Monument, élevé dans l'Abbaye de *Westminster*, à la mémoire du dernier Duc & de la défunte Duchesse de *Newcastle*, où il est dit : » Elle s'ap-

» pelloit *Marguerite Lucas*, sœur puînée du Lord *Lucas* de *Colchester*; fa-
» mille noble & illustre, car tous les freres étoient vaillans, & toutes les
» sœurs vertueuses.

Dans les Livres de Chevalerie, où le point d'honneur est poussé jusqu'à l'extravagance, toutes les avantures y roulent sur la chasteté & la bravoure. La Dame y est montée sur un palefroi blanc, qui représente son innocence; & pour éviter le scandale, il faut qu'elle ait un Nain pour son Page. Elle ne doit jamais penser à un homme, à moins qu'un malheur imprévu n'amene quelque Chevalier errant à son secours. Celui-ci devient amoureux de la Dame, dont les mépris ne manqueroient pas de le tuer, si un reste de gratitude qu'elle a pour son libérateur ne le faisoit vivre. Il se voit donc réduit à passer bien des années dans le désert, avant que le cœur de sa belle songe à se rendre. Il part de la main, il attaque tout ce qu'il trouve de plus grand ou de plus fort que lui; il cherche avec ardeur les occasions de se faire casser la tête; & après avoir couru l'espace de sept années, il retourne auprès de sa Maîtresse, qui s'est vûe assaillie, durant cet intervalle, par nombre de Géans, & dont la chasteté a subi autant d'épreuves que la valeur de son Amant.

En *Espagne*, où l'on voit encore de beaux restes de cet esprit romanesque, si une Dame jette un coup d'œil sur son Amant, quoique ce soit par hazard, & à travers les jalousies d'un second ou d'un troisiéme étage, c'est une faveur singuliere. Un Amant y donne aussi des preuves de la passion qu'il a pour sa Maîtresse, lorsqu'il se bat en duel avec un taureau furieux.

D'homme à homme, la plus grande brêche que l'on puisse faire au point d'honneur, consiste à donner un démenti. On peut accuser un homme d'être débauché avec les femmes, d'aimer le vin, & de prononcer des blasphêmes, sans qu'il en témoigne aucun ressentiment; mais de lui dire qu'il en a menti, quand on ne feroit que badiner, c'est un affront qui ne peut se laver que dans le sang. Cela pourroit bien venir de ce qu'il n'y a point de vice qui marque si peu de courage qu'un esprit menteur: de sorte que, dire à un homme qu'il en a menti, c'est le toucher par l'endroit le plus sensible de l'honneur, & l'appeller indirectement un poltron. Je rapporterai à cette occasion ce qu'*Herodote* nous dit des anciens *Perses*, qui n'enseignoient à leurs fils, depuis l'âge de cinq ans, jusqu'à celui de vingt, que ces trois choses, à bien manier un cheval, à tirer de l'arc, & à dire la vérité.

Lorsqu'on a placé le point d'honneur dans cette espece de fausse bravoure, on a donné lieu au rebut & à l'écume du genre humain, qui n'ont ni vertu ni sens commun, de se mettre sur le pied de gens d'honneur. Un Pair d'*Angleterre*, qui est mort depuis peu, se divertissoit quelquefois à raconter une plaisante avanture qui lui étoit arrivée à Paris. Un jour, de grand matin, un Gentilhomme *François* lui rendit visite, & après l'avoir fortement assuré de ses respects, il lui témoigna qu'il étoit en son pouvoir de le servir; c'est-à-dire, en un mot, qu'il pouvoit lui nommer la personne qui lui avoit donné une poussade à la sortie de l'Opéra; mais avant que de passer outre, il le supplia de lui faire l'honneur de le prendre pour son second. Là-dessus

le Seigneur *Anglois*, pour ne s'embarquer pas mal-à-propos dans quelque sotte démarche, lui répondit, qu'il avoit donné parole positive à deux de ses intimes amis, qu'ils lui serviroient de seconds dans les deux premiers duels où il se trouveroit engagé. A l'ouie de cette nouvelle, M. le Gentilhomme fit la révérence, & dit au Seigneur *Anglois*, qu'il ne prendroit pas sans doute en mauvaise part, s'il ne se mêloit plus d'une affaire d'où il ne pouvoit lui revenir aucun avantage.

On regarde avec justice comme un des endroits les plus glorieux du régne de *Louis XIV*, d'avoir banni ce faux point d'honneur de l'esprit d'une Nation aussi vive & aussi alerte que la *Françoise*. Il seroit à souhaiter qu'on punît les dangereuses idées qu'on a là-dessus, de quelque note d'infamie, afin que ceux qui en sont les esclaves vissent par-là, que bien loin d'établir leur réputation, ils la ternissent & se déshonorent.

La mort n'est pas suffisante pour retenir des hommes qui se font une gloire de la mépriser; mais si tous ceux qui se battent en duel étoient condamnés au Pilori, on verroit bientôt diminuer le nombre de ces prétendus gens d'honneur, & une coutume si absurde ne tarderoit pas à être bannie de la Société.

Lorsque le point d'honneur consiste à soutenir la vertu, & qu'il s'accorde avec les Loix divines & humaines, on ne sauroit trop l'encourager; mais lorsque les principes de l'honneur combattent ceux de la Religion & de l'Equité, c'est la plus funeste dépravation où puisse tomber la nature humaine, en ce qu'ils donnent de fausses idées sur tout ce qui est bon & digne de louanges. D'où il s'ensuit, qu'on devroit les bannir de tout Gouvernement civil, & les regarder comme une peste publique.

L.

LXXIX. DISCOURS.

Nil ego contulerim jucundo sanus amico.

HOR. Lib. I. Sat. V. 44.

Non, il n'est rien de comparable à un bon ami.

On devroit se faire un plaisir de tout, & ne parler jamais de ses maux en compagnie.

N homme avancé en âge, qui réfléchit sur sa vie passée, & qui ne compte que le tems où il a vécu dans la satisfaction & dans la joie, à l'exclusion de toutes les heures désagréables, ou ausquelles il n'a goûté aucun plaisir, ne peut que se trouver fort jeune, si ce n'est même dans l'enfance. Les maladies, la mauvaise humeur & l'oisiveté lui auront volé une bonne partie de cet espace que nous appellons ordinairement notre vie. Il est donc du devoir de tout homme qui cherche son véritable intérêt, de prendre plaisir à tout, s'il lui est possible, & d'aug-

menter la satisfaction intérieure de son cœur. Au lieu de cela, à peine voit-on un homme, dont l'inquiétude n'augmente, à mesure qu'il a plus d'expérience du monde. Une délicatesse affectée est le progrès ordinaire de ceux qui prétendent à plus de rafinement que les autres. Ils n'aspirent pas aux vrais plaisirs de la vie ; mais ils tournent leur esprit à critiquer les faux plaisirs du reste des hommes. Ce sont des valétudinaires dans la Société, & ils devroient aussi peu se trouver en compagnie, qu'un malade s'expose au grand air. Si un homme est trop foible pour soutenir ce qui sert de rafraîchissement à ceux qui se portent bien, il doit toujours garder sa chambre. Lorsque le Chevalier *de Coverly* reçoit la visite de quelqu'un qui se plaint d'être un peu malade, il lui fait d'abord venir du (*m*) *Posset ;* c'est pour cela même que ces sortes de gens qui se plaignent toute autre part de leur mauvaise constitution, se trouvent de la meilleure humeur du monde chez lui.

Il est fort étrange que tant de personnes, qui ne manquent pas de bon sens, entretiennent la compagnie de leurs peines & de leurs maux, & s'imaginent qu'un pareil récit leur doit tenir lieu de conversation. C'est la plus misérable de toutes les ressources, & il faut qu'un homme ne pense point du tout, ou qu'il se croye bien peu de chose, lorsqu'après avoir parlé de son mal de tête, un autre lui demande, quelles nouvelles il y a par la derniere Poste ? La bonne humeur nous devroit suivre par-tout où nous allons, & il ne faudroit jamais ouvrir la bouche sur ce qui nous regarde, à moins que ce ne fût un sujet de joie pour nos amis : mais il y a une foule de gens qui ne s'embarrassent pas de plaire aux autres, ni à eux-mêmes, & qui vivent dans une forte indolence à cet égard. Triste & fâcheux état, qui semble tenir un milieu entre le plaisir & la peine, & qui est indigne de tous les périodes de notre vie, après que nous sommes sortis des bras de la nourrice. Une aversion de cette nature pour le travail, cause une lassitude continuelle, & ne peut que rendre la vie même un fardeau insupportable. L'indolent renonce à la dignité de son être ; & de raisonnable qu'il étoit, il se borne à la seule végétation : sa vie ne consiste que dans l'accroissement ou le déclin d'un corps, qui, à l'egard du reste du monde, pourroit aussi bien n'avoir été qu'une simple machine, que la demeure d'un esprit immortel.

La vie que M. *Henri Tiercelet* & son épouse menent, est de ce genre. Lorsqu'il étoit jeune homme, on l'auroit pris pour un de ces petits-Maîtres qui ont beaucoup de vivacité & peu de bon sens. Mademoiselle *Rebecca de Fonvive*, qu'il épousa, avoit tout ce que le feu de la jeunesse & des manières enjouées peuvent donner pour rendre une fille agréable. Ces deux personnes d'un mérite apparent tomberent dans les bras l'une de l'autre ; mais lorsque la passion fut satisfaite, la raison ou le bon sens ne vint pas à leur secours : de sorte que la vie leur est aujourd'hui à charge ; leurs repas sont insipides, & ils s'ennuyent ensemble : si leur fortune les met au-dessus des soins de la vie, on peut dire que leur manque de goût les met au-dessous du plaisir.

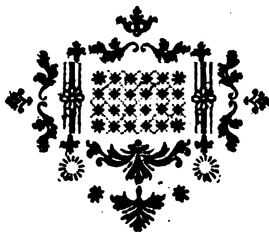
(*m*) C'est un breuvage à l'*Angloise*, où il entre du vin sec, de la crême, de la muscade, des œufs bien battus & du sucre.

Lorsque je traite de cette maniere ceux qui sont ingénieux à se tourmenter, ou qui passent leur vie dans l'inaction, je ne prétends pas que, pour vivre, il faille se trouver toujours dans des compagnies qui ne respirent que la joye, & se couronner de guirlandes, à l'exemple des anciens débauchés; mais puisque l'indolence & la trop grande délicatesse sont ennemies de tout plaisir, je voudrois qu'on tâchât de se former une certaine disposition qui nous fît prendre quelque agréable intérêt à tout ce qui frappe nos yeux ou nos oreilles.

Cette qualité portative, je veux dire la bonne humeur, assaisonne si bien toutes les circonstances de la vie, qu'il ne s'en perd pas un seul moment, & qu'ils nous donnent tous une si grande satisfaction, que le tems même, le plus pesant de tous les fardeaux, lorsqu'il en est un, ne nous est jamais à charge. *Varilas* possede ce talent au suprême dégré, & le communique partout où il se trouve: le gai, le triste, le sévere & le mélancolique éclatent de joye d'abord qu'il est avec eux. D'ailleurs, il n'a jamais rien dit qui mérite la répétition; mais il est d'un si bon naturel, que tout le monde se fait un vrai plaisir de le voir, parce que chacun est assuré d'être bien venu auprès de lui. Il ne semble pas contribuer à la joie de la compagnie, quoiqu'il en soit l'unique source. Quelqu'un a dit fort plaisamment, que si *Varilas* avoit de l'esprit, ce seroit le meilleur esprit qu'il y eût au monde. Il est certain qu'une humeur douce & affable, soutenue par des manieres honnêtes, & d'une imagination vive & bien réglée, est un des plus beaux présens de la nature, & fait un des plus grands plaisirs de la vie.

On iroit en compagnie avec dix fois plus de satisfaction, si l'on étoit assuré de n'y rien entendre de choquant, ou qui ne fût agréable. Lorsque nous savons que celui qui parle n'a point de malice, & que les personnes & les choses nous sont représentées dans leur plus beau jour, le festin ne peut être que délicat; parce que le Cuisinier n'apprête aucun mêts qui ne soit excellent en son espece. Les belles Peintures sont le charme des bons esprits, & les difformes celui des esprits bizarres. Lorsqu'on jouit d'une conversation où il n'y a rien que d'exquis, c'est approcher de la vie des Anges; mais lorsqu'on n'y entend rien qui ne soit dépravé, c'est faire un pas vers celle des Démons.

T.



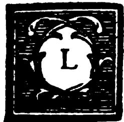
LXXX. DISCOURS,

Romulus, & Liber Pater, & cum Castore Pollux,
Post ingentia facta, Deorum in Templa recepti,
Dum terras hominumque colunt genus, aspera bella
Componunt, agros assignant, oppida condunt,
Ploravêre suis non respondere favorem
Speratum meritis. ———

HOR. Lib. II. Ep. I. 4.

Romulus, Bacchus, Castor, & Pollux, *qui tiennent maintenant au ciel le rang qu'ils ont mérité par tant de glorieux exploits, ont eu la douleur de voir, que pendant qu'ils n'étoient occupés ici-bas qu'à terminer de sanglantes guerres, à établir des colonies, & à faire le bonheur du genre humain, on n'avoit pas pour eux toute la reconnoissance qu'ils étoient en droit d'attendre.*

La Postérité seule a le droit de fixer le caractere des personnes illustres.


A *censure*, pour me servir de l'expression d'un Auteur moderne fort ingénieux, *est la taxe qu'on paye au Public pour le mérite qu'on a.* C'est une sottise à un homme de mérite, de croire qu'il en peut échapper, & une foiblesse d'y être sensible. Toutes les personnes illustres de l'Antiquité, & même de tous les siécles, ont passé à travers le feu de cette cruelle persécution. Il n'y a qu'une vie obscure qui en puisse garantir; elle est inséparable de la Grandeur, comme les satyres & les invectives étoient de l'essence d'un Triomphe *Romain*.

Si d'un côté les grands hommes sont exposés à la censure; de l'autre, ils ne sont pas moins sujets à la flatterie. Si on leur fait des reproches qu'ils ne méritent pas, on leur donne aussi des éloges qui ne leur sont pas dûs. En un mot, tout homme qui est élevé à un poste considérable, n'est jamais regardé avec indifférence; mais on l'envisage toujours comme un ami ou un ennemi. C'est pour cela qu'on ne connoît pas trop bien le véritable caractére des personnes élevées en dignité, que long-tems après leur mort. Il faut que leurs amitiés & leurs inimitiés particuliéres ayent cessé, & que les partis où ils se trouvoient engagés ne subsistent plus, avant qu'on puisse rendre justice à leurs bonnes ou à leurs mauvaises qualités. Lorsque les Historiens n'ont presque plus l'occasion de connoître la vérité, c'est alors qu'ils sont le mieux disposés à la dire.

Ainsi la Postérité seule a le droit de fixer le caractere des personnes illustres, & de terminer les différens qu'il y a eu entre ces Antagonistes qui aspiroient à la Grandeur, & qui ont partagé les hommes en factions l'espace d'un siécle entier. Nous pouvons convenir aujourd'hui que *César* étoit un grand homme, sans rien diminuer du mérite de *Pompée*; & célébrer les

vertus de *Caton*, sans faire aucune brêche à celles de *César*. Tout homme qui est mort depuis long-tems, reçoit une juste proportion de louanges, que ses amis lui prodiguoient un peu trop lorsqu'il étoit en vie, & dont ses ennemis étoient aussi trop avares.

Suivant le calcul de M. le Chevalier *Newton*, la derniere Comete, qui parut en 1680, contracta un si haut dégré de chaleur par son approche du soleil, qu'elle auroit été deux mille fois plus chaude que le fer brûlant, si elle eût formé un globe de ce métal; & à la supposer aussi grande que la terre, & à la même distance du soleil, il lui auroit fallu cinquante mille ans pour se refroidir & recouvrer son état naturel. Tout de même on peut dire, qu'eu égard à la fermentation excessive où notre monde politique se trouve aujourd'hui, & à la violente chaleur qui régne dans toutes ses parties, il ne faudra pas moins de trois siécles pour le ramener à son juste tempérament. Peut-être qu'après cette longue suite d'années il n'y aura plus d'animosités parmi nous; & qu'on rendra justice à nos grands hommes de tous les ordres. Peut-être qu'au bout de ce terme il s'élevera quelque Historien désintéressé, qui, exempt des passions & des préjugés d'un Auteur contemporain, nous dira les choses comme elles sont.

Je ne saurois m'empêcher de me rappeller souvent l'idée d'un pareil Historien, qui, prêt à décrire ce qui s'est passé sous la Reine *Anne*, avertit ses Lecteurs, qu'il va les entretenir de ce qu'il y a de plus brillant dans l'Histoire de la Nation *Britannique*. C'est alors que ceux qui disputent aujourd'hui de la gloire entre eux, seront distingués à proportion de leur mérite, & que chacun sera mis dans son véritable point de vûe. Un tel, dira cet Historien, quoique diversement représenté par les Auteurs de son siécle, paroît avoir eu des talens extraordinaires, une application surprenante & une intégrité à toute épreuve: tel autre, quoique d'un parti opposé, ne lui cédoit en rien à tous égards. Les Antagonistes, qui tâchent aujourd'hui de se ruiner les uns les autres, & que les différens partis louent ou méprisent jusques à l'excès, auront alors les mêmes admirateurs, & passeront pour des Héros dans l'esprit de toute la Nation *Britannique*. L'homme de mérite, qui ne peut obtenir aujourd'hui que l'estime de la moitié de ses Compatriotes, recevra alors les éloges & les applaudissemens de tout un siécle.

Entre les différentes personnes qui brillent sous ce glorieux Régne, il n'y a nul doute que l'Historien futur, dont je suppose l'existence, ne parle des beaux génies & des Savans qui font aujourd'hui quelque figure dans cette Isle. Pour moi, je me flatte souvent qu'il parlera de mon individu en des termes fort honorables, & qu'il pourroit bien s'exprimer à peu près de cette maniere:

» C'étoit sous ce Régne, *dira-t-il*, que le *Spectateur* publia ces petits » *Discours* journaliers, qui subsistent encore. Nous ne savons rien de son » nom, ni de sa personne, que ce qu'il lui a plû de nous en dire lui-même, » & qui se réduit à ce peu d'articles, (*n*) qu'il avoit le visage extrêmement

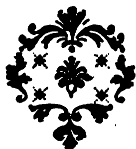
(*n*) Voyez Tome I. *Discours* I. II. IV. &c.

court,

» court, qu'il étoit fort taciturne, & que son avidité pour les Sciences » l'obligea d'aller au *Grand Caire*, dans la seule vûe d'y mesurer une Pyra- » mide. Ses principaux amis étoient un certain Chevalier *Roger de Coverly*, » Gentilhomme bizarre, qui se tenoit à la campagne, & un Avocat du » *Temple*, qu'il n'a pas voulu nommer. D'ailleurs, il logeoit à *Londres* chez » une bonne Veuve, & il suivoit toujours son humeur, quelque part qu'il » se trouvât. C'est tout ce que nous pouvons assurer avec quelque certitu- » de, soit à l'égard de sa personne ou de son caractere. Pour ses Spécula- » tions, malgré les mots surannés, & les phrases obscures du siécle où il » vivoit, nous les entendons assez bien, pour voir quels étoient alors les » divertissemens & le caractere de la Nation *Angloise*. Ce n'est pas qu'il ne » faille donner quelque chose à l'esprit enjoué de l'Auteur, qui a sans doute » un peu trop chargé plusieurs de ses Tableaux. Du moins si nous prenons » ce qu'il en dit au pied de la lettre, il faudra supposer que les Dames de la » premiere qualité passoient les matinées entieres à voir les marionettes; » qu'elles témoignoient leurs principes sur le Gouvernement par la diffé- » rente situation de leurs mouches; qu'on se rendoit en foule à une Comédie » qui se jouoit dans une Langue étrangere, inconnue à la plûpart des Au- » diteurs; que les chaises & les pots de fleurs jouoient leur rôle & servoient » de Personnages sur le Théatre *Anglois*; qu'il étoit permis à une Assemblée » confuse d'hommes & de femmes, de se trouver en mascarade à minuit » dans l'enceinte de la Cour; avec plusieurs autres choses de la même na- » ture, & aussi peu probables. Ne vaut-il donc pas mieux supposer, que » dans tous ces cas, & les autres qui en approchent, il y a quelque rap- » port éloigné avec certaines folies qui étoient alors en vogue, & dont il » ne reste plus aujourd'hui aucune trace? Nous pouvons bien conjecturer, » par divers endroits de cet Auteur, qu'il y avoit des Ecrivains qui tâ- » choient de le mordre & de critiquer ses Ouvrages; mais comme rien » de tel n'est parvenu jusqu'à nous, on ne sauroit deviner ce qu'on y trou- » voit à redire. Si nous examinons son style avec l'indulgence qui est dûe » aux anciens Auteurs *Anglois*, si nous avons égard à la variété des sujets » qu'il a maniés, à ses Dissertations critiques, à ses Réfléxions morales, » *&c. &c.*

La fin de cet Article m'est si avantageuse, & si éloignée de tout ce que je puis prétendre, que mes Lecteurs auront la bonté de m'excuser si je ne l'insere pas ici.

L.



LXXXI. DISCOURS.

——Ludus animo debet aliquando dari,
Ad cogitandum melior ut redeat sibi.

PHÆD. L. III. Fab. 14.

Il faut donner quelquefois du relâche à l'esprit, & le divertir, afin qu'il soit ensuite plus propre à la méditation.

Lettre sur l'exercice de l'éventail.



E ne sçais si l'on doit appeller la Lettre suivante une Satyre contre les coquettes, ou une représentation des bizarres qualités dont elles se piquent, ou si elle mérite un autre nom; mais telle qu'elle est, je la donne au Public, qui verra bientôt le but de l'Auteur, sans que j'y ajoute ni Préface ni Commentaire.

M. le SPECTATEUR,

» Les femmes font quelquefois plus de prouesses avec leurs éventails, » que les hommes avec leurs épées; afin donc qu'elles sachent bien manier » cette arme, j'ai établi une Académie, pour y dresser les jeunes Demoi- » selles dans l'*Exercice de l'éventail*, suivant les airs & les mouvemens qui » sont aujourd'hui le plus à la mode, & qui se pratiquent à la Cour. Les » Dames qui *portent* les éventails sous moi, sont rangées en bataille deux » fois le jour dans ma grande salle, où je les instruis à manier leurs armes, » & à faire l'exercice par le moyen de ces commandemens:

Préparez vos éventails,
Déferlez vos éventails,
Déchargez vos éventails,
Mettez bas vos éventails,
Reprenez vos éventails,
Agitez vos éventails.

» Par l'exacte observation de ce petit nombre de commandemens sim- » ples, une femme d'un esprit médiocre, qui s'appliquera avec quelque » soin à cet exercice l'espace de six mois, pourra donner à son éventail » toutes les graces & les beaux airs dont cette petite machine à la mode peut » être capable.

» Mais afin que mes Lecteurs se puissent former une juste idée de cet » exercice, qu'il me soit permis de l'expliquer ici dans toutes ses parties. » Lorsque mon régiment de filles ou de femmes est rangé en bataille, & » que chacune a son arme à la main, aussi-tôt que je leur adresse le com-

» mandement de *préparer leurs éventails*, chacune secoue le sien contre moi » avec un souris, en donne un coup sur l'épaule de celle qui est à sa droite, » touche ses lévres du bout de son éventail, laisse tomber ses armes d'un air » négligé, & se tient prête à recevoir un autre commandement. Tout ceci » s'exécute avec l'éventail fermé, & l'on n'y employe d'ordinaire qu'une » semaine pour le bien apprendre.

» Le second mouvement est celui par lequel chacune *déferle son éventail*, » où l'on observe plusieurs petites vibrations, des ouvertures qui se font par » dégrés, de propos déliberé, avec nombre de séparations volontaires, » causées dans l'éventail même, & qui ne s'apprennent guéres que dans » l'espace d'un mois. Cette partie de l'exercice est plus agréable qu'aucune » autre aux Spectateurs, en ce qu'elle découvre tout d'un coup un nombre » infini de petits Amours, de Guirlandes, d'Autels, d'Oiseaux, de Bêtes, » d'Arcs-en-Ciel, & d'autres jolies Figures qui se déployent à la vûe, pen- » dant que chaque personne du régiment a un tableau à la main.

» Lorsque je donne le commandement, *Déchargez vos éventails*, elles » font un claquement général qu'on peut entendre de fort loin si le vent » est favorable. C'est une des parties les plus difficiles de tout l'exercice; » mais j'ai plusieurs Dames sous moi, qui, dès leur entrée à mon école, ne » savoient pas lâcher un coup d'éventail qu'on pût entendre d'un bout de la » chambre à l'autre, & qui peuvent décharger aujourd'hui leurs éventails » d'une telle maniere, qu'ils font autant de bruit qu'un coup de pistolet » de poche. Afin même que les jeunes Dames ne lâchent pas mal à propos » leurs coups d'éventail, ni dans les lieux où il n'est pas de la bienséance, » je leur montre à quel sujet ce bruit peut être de saison. D'ailleurs j'ai ima- » giné une espèce d'éventail, avec lequel une jeune fille de seize ans, par » le moyen d'un peu d'air qui est enfermé sous un des plus larges bâtons, » peut faire autant de bruit qu'une femme de cinquante ans avec un éven- » tail ordinaire.

» Après que les éventails sont ainsi déchargés, le commandement qui vient » ensuite est, *Mettez bas vos éventails*. J'enseigne ici aux Dames à quitter » leurs éventails de bonne grace, lorsqu'elles s'en débarrassent pour pren- » dre un jeu de cartes, rajuster un favori, remettre une épingle qui se » détachoit, ou s'appliquer à quelque autre chose de cette importance. » Comme il ne s'agit en cette occasion que de jetter un éventail d'une ma- » niere polie sur une longue table qui est destinée à cet usage, on peut » apprendre cette partie de l'exercice en deux jours, aussi-bien que si l'on » y employoit une année.

» Mon régiment féminin n'est pas plutôt désarmé, que je les oblige de » faire quelques rondes autour de la chambre; & d'abord que je leur crie, » *Reprenez vos éventails*, à l'exemple des Dames qui regardent leurs montres » après une longue visite, elles courent en foule à leurs armes, les pren- » nent à la hâte, & chacune se remet à sa place du mieux qu'elle peut. » Cette partie de l'exercice n'est pas difficile, pourvû qu'une femme y ap- » plique bien son esprit.

» L'*Agitation de l'éventail* est la derniere partie & le chef-d'œuvre de » tout l'exercice ; mais si une femme employe bien son tems, elle peut y » être habile dans l'espace de trois mois. Je ne l'enseigne que durant » les jours caniculaires & les grandes chaleurs de l'Eté, parce que je n'ai » pas plutôt dit, *Agitez vos éventails*, que l'air est rempli d'agréables zé- » phirs qui rafraîchissent beaucoup, & qui en toute autre saison de l'année, » pourroient être dangereux pour les Dames d'une constitution délicate.

» Il y a une variété infinie de mouvemens à observer dans l'*Agitation* » *de l'éventail* : Il y a l'agitation fâchée, l'agitation modeste, l'agitation » craintive, l'agitation confuse, l'agitation enjouée, & l'agitation amou- » reuse. En un mot, à peine y a-t-il aucune émotion dans l'esprit qui n'ex- » cite une agitation convenable dans l'éventail ; de sorte que je n'ai pas » plutôt vû celui d'une Dame disciplinée, que je connois d'abord si elle est de » bonne humeur, si elle fait la mine, ou si elle rougit. J'ai vû quelquefois » un éventail si chagrin, qu'il y auroit eu du danger pour l'Amant qui l'a- » voit irrité, de se trouver à la portée du vent qu'il excitoit ; & d'autres fois » je l'ai vû si languissant, que j'ai été ravi, pour l'amour de la Dame, que » l'Amant s'en trouvât assez éloigné. Il est presque inutile d'ajouter ici, qu'un » éventail est, ou prude, ou coquet, suivant le naturel de la personne qui » le porte. Vous saurez enfin qu'après de longues observations, j'ai com- » posé, en faveur de mes Ecolieres, un petit Traité qui a pour titre : *Les Pas-* » *sions de l'éventail* ; & je vous le communiquerai, si vous croyez qu'il puisse » être de quelque usage au Public. Du reste, je ferai jeudi prochain une re- » vûe générale, où vous serez le très-bien venu, s'il vous plaît de l'ho- » norer de votre présence. Je suis, *&c.*

» P. S. J'enseigne aux jeunes Messieurs l'Art de faire la cour à un éven- » tail ; & pour éviter la dépense, j'ai nombre de petits éventails simples, » qui sont destinés à cet usage.

L.



LXXXII. DISCOURS.

Ex noto fictum carmen sequar, ut sibi quivis
Speret idem : sudet multùm, frustràque laboret
Ausus idem. ———————

HOR. A. P. v. 240.

Je tirerois le sujet de ma piéce de quelque Histoire connue, & je la déguiserois si naturellement, que ceux qui la verroient pussent se promettre d'en faire autant, & qu'ils ne connussent la difficulté de l'entreprise, qu'après avoir fait inutilement bien des efforts pour y réussir.

(o) MON ami le Théologien, choqué des complimens qu'on lui addresse, & qu'il croit n'être dûs à personne, mais que je crois applicables à lui seul, du moins en son absence, fit l'autre jour un beau Discours là-dessus dans notre Société, où il reconnut que, depuis son institution, il n'y avoit pas entendu faire un seul compliment. Cette remarque plut à tous les Membres, qui, bien persuadés de sa bonne volonté à leur égard, furent convaincus que toutes les assurances d'amitié & de service qu'on trouve d'ordinaire dans le monde, ne sont pas naturelles, qu'elles ne viennent pas du cœur, & qu'on y prostitue le langage, qui alors ne signifie rien de ce qu'il exprime, ou que très-peu de chose. A cette occasion, notre vénérable Docteur en Théologie nous indiqua deux ou trois Passages qu'on voit dans les Œuvres posthumes du fameux (p) Archevêque de *Cantorbery*. Je ne sache pas avoir jamais rien lû qui m'ait donné tant de plaisir; & si *Longin* mérite des éloges pour avoir écrit du Sublime en style noble & nerveux, on peut dire que notre Orateur Chrétien parle de la sincérité avec une grande franchise, d'un air simple & naturel, sans pompe & sans Rhétorique, & qu'il ne se borne pas à la prêcher aux autres, mais qu'il en fournit lui-même un exemple. Avec quelle retenue, avec quelle douceur, en quels termes si convenables à sa Profession, n'expose-t-il pas à nos yeux un défaut, où la moindre expression trop forte ou trop vive passeroit pour être piquante & satyrique ? Mais son cœur étoit mieux tourné, & l'homme de bien l'emportoit de beaucoup sur le bel esprit, en sorte qu'il pouvoit s'énoncer de cette maniere :

Les complimens sont opposés à la franchise & à la bonne foi.

» Entre une foule d'exemples, *dit-il*, qui ne prouvent que trop la cor-
» ruption du siécle où nous vivons, le manque de sincérité n'est pas un des
» moindres. La dissimulation & les complimens sont aujourd'hui si fort à la
» mode, que les paroles ne signifient presque plus les pensées. En effet,

(o) Voyez p. 8.
(p) Le Docteur *Tillotson*, Tome I. Serm. I. de l'Edition *Angloise*, in-8.

» si un homme suit les mouvemens de son cœur, s'il déclare au juste ce » qu'il pense, & s'il ne témoigne aux autres plus d'amitié qu'il ne doit, » ou qu'il n'en ressent, à peine évitera-t-il le blâme d'être mal élevé. Cette » ancienne sincérité *Angloise*, cette généreuse candeur, cette bonne foi » naturelle, qui marque toujours une véritable grandeur d'ame, & qu'on » voit toujours animée d'un courage intrépide, est presque éteinte au mi- » lieu de nous. Il y a long-tems qu'on cherche à nous familiariser avec des » modes étrangeres, & qu'on veut nous assujettir à l'imitation servile de » celles de nos voisins, qui ne sont pas les meilleures, & de quelques- » unes de leurs plus méchantes qualités. Le style de la conversation est si » enflé par de vains complimens, & si gorgé, pour ainsi dire, d'assuran- » ces de respect & d'amitié, qu'un homme, qui reviendroit au monde, après » en être sorti depuis un ou deux siécles, auroit besoin d'un Dictionnaire pour » entendre sa propre langue, & savoir la juste valeur des phrases à la mo- » de : que dis-je ? il auroit de la peine à croire, que toutes ces protestations » solemnelles du plus parfait dévouement que l'on se puisse imaginer, fus- » sent à un si vil prix dans le cours ordinaire du monde ; & lorsqu'il en se- » roit instruit, il lui faudroit bien du tems pour y accoutumer sa conscience, » les adopter d'un air sérieux, & payer les autres de la même monnoye.

» J'avoue qu'on auroit de la peine à décider, s'il est plus digne de notre » mépris que de notre compassion, d'entendre les assurances de respect & » d'une fidélité inviolable que les hommes se donnent les uns aux autres, » presque sans aucun sujet ; quelle estime & quel zéle ils témoignent à un » homme qu'ils n'avoient peut-être jamais vû ; avec quel parfait attache- » ment ils se dévouent tout d'un coup à son service, & prennent à cœur ses » intérêts, sans la moindre raison ; quelles obligations infinies ils protestent » lui avoir, sans qu'ils en ayent reçu aucun bienfait ; de quelle maniere vive » ils s'intéressent à tout ce qui le regarde, & s'affligent même de son » état, sans la moindre cause. Je sais bien que, pour justifier le vuide & » le foible de cette coutume, on dit qu'il n'y a point de mal ni de trom- » perie dans les complimens, (q) puisqu'ils sont de la nature de l'argent » monnoyé, qui vaut ce qu'on veut le faire valoir, & que les hommes s'en- » tendent les uns les autres là-dessus. Cet échappatoire seroit passable, si les » complimens valoient quelque chose ; mais lorsqu'on vient à les mettre en » ligne de compte, ce ne sont que des zeros en chiffre. Quoi qu'il en soit, nous » avons toujours sujet de nous plaindre de ce que la franchise & la sincé- » rité ne sont plus à la mode, & de ce que notre Discours n'aboutit qu'au » mensonge, de ce qu'on a presque perverti l'usage de la parole, de ce » que les mots ne signifient plus rien, de ce que la conversation de la plûpart » des hommes n'est qu'un commerce, où chacun dissimule ses véritables » sentimens ; en sorte qu'un honnête homme, qui voit le peu de sincérité » qui regne dans le monde, ne peut qu'être saoul de la vie.

Après avoir dépeint le vice sous des couleurs si méprisables, il le combat

(q) *Verba valent ut nummi.*

d'une maniere invincible, par des pensées si justes & des termes si naïfs, que tout homme qui les entend, s'imagine d'abord qu'il pourroit en être l'Auteur.

» Si l'apparence, *dit-il*, d'une certaine chose peut servir à quelque bon-
» ne fin, je suis persuadé que la réalité vaut mieux. En effet, pourquoi
» est-ce qu'un homme dissimule, ou qu'il veut paroître ce qu'il n'est pas,
» si ce n'est parce qu'il a une idée avantageuse de la vertu dont il prétend
» se couvrir ? D'ailleurs, déguiser ou dissimuler, c'est revêtir les apparen-
» ces de quelque bonne qualité réelle. Mais le plus sûr moyen de paroî-
» tre orné d'un talent, c'est de le posséder en effet. Ajoutez à ceci, qu'il
» est souvent aussi difficile de maintenir une fausse prétention, que d'ac-
» quérir un droit légitime; qu'il y auroit dix contre un à parier qu'on dé-
» couvrira l'artifice, & qu'alors toutes les peines qu'on a prises pour
» bien cacher son jeu, deviennent inutiles.

Dans un autre endroit du même Discours, il fait voir, que tout artifice ne tend, par une suite naturelle, qu'à ruiner les desseins de celui qui l'employe.

» Quelque commodité, *ajoute-t-il*, qu'on trouve dans le mensonge &
» la dissimulation, elle passe bientôt; mais l'incommodité qui en résulte est
» de longue durée, parce qu'un menteur ou un dissimulé est toujours sus-
» pect, qu'on ne le croit pas lorsqu'il dit la vérité, & qu'on se défie de lui
» lors même qu'il agit de bonne foi. En un mot, tout homme qui n'est
» plus reconnu pour intégre, a les pieds & les poings liés, il est per-
» du sans ressource, & il n'y a rien qui le puisse rétablir : la vérité &
» le mensonge ne lui sont plus d'aucun usage.

R.

LXXXIII. DISCOURS.

——————Id arbitror
Adprimè in vita esse utile, ut ne quid nimis.
TER. *Andr.* Act. I. Sc. I.

Je crois qu'il n'y a rien de plus utile dans la vie, que de ne donner jamais dans aucune extrémité.



MON ami (r) M. *Honeycomb* a grande opinion de lui-même, en ce qu'il se croit fort expert dans ce qu'il appelle la connoissance des hommes, qui lui a valu bien de petits désastres durant sa jeunesse. Il prétend du moins que tous les malheurs qui lui sont arrivés auprès des femmes, & que toutes les rencontres qu'il a eues avec les hommes, font partie de son éducation; & il s'imagine qu'il ne seroit pas

Caractere de M. *Honeycomb*, & les différentes sortes de *Pedans* qu'il y a dans le Monde.

(r) Voyez p. 7. &c.

ce qu'il eſt, s'il n'avoit caſſé des vitres, battu les Commiſſaires du Quartier, donné des ſérénades à minuit, pour troubler le repos des honnêtes gens, & dévaliſé une femme débauchée, lorſqu'il étoit jeune garçon. Courir après de telles avantures, eſt ce qu'il appelle étudier le genre humain; & cette connoiſſance de la Ville qu'il s'eſt acquiſe par-là, eſt ce qu'il nomme la connoiſſance du monde. Il avoue ingénûment qu'il a paſſé la moitié de ſa vie avec un furieux mal de tête, qui le prenoit tous les matins, pour avoir trop étudié les hommes la nuit, & il ſe conſole aujourd'hui de certaines douleurs qui l'affligent de tems en tems, parce que ſans cela il n'auroit pas connu les galanteries du ſiécle. C'eſt ce qu'il prend pour la véritable ſcience d'un Gentilhomme, & il regarde toutes les autres, comme l'objet de celui qu'il appelle un homme de Lettres acharné ſur les Livres, ou un Philoſophe.

C'eſt pour cela même qu'il brille dans une compagnie mêlée, où il a quelquefois la précaution de ne pas ſortir de ſa ſphère, & où ſon ignorance réelle ne paroît ſouvent que feinte. Mais lorſque notre Cotterie le trouve en défaut, on ne l'épargne point; & s'il nous inſulte par la connoiſſance qu'il a de la Ville, nous ſavons bien nous en venger par celle que nous avons des Livres.

La ſemaine derniere il nous fit voir deux ou trois Lettres qu'il avoit écrites dans ſa jeuneſſe à une Dame coquette. Ses railleries étoient aſſez bonnes & aſſez naturelles pour un homme qui ne connoît que la Ville; mais, par malheur, il y avoit pluſieurs mots qui étoient mal orthographiés. Notre ami *Honeycomb* tourna d'abord cela en badinage; il en rit le premier; mais lorſqu'il ſe vit pouſſer de tous côtés l'épée dans les reins, ſurtout par notre Avocat du *Temple*; il nous dit avec quelque chaleur, que la pédanterie ne lui avoit jamais plu dans l'orthographe, qu'il orthographioit en Gentilhomme, & non pas en homme de Lettres. Il eut enſuite recours à un ancien lieu commun, ſe jetta ſur la petiteſſe d'eſprit, l'orgueil & l'ignorance des Pédans, & pouſſa l'invective ſi loin, qu'à mon retour au logis, je ne pus m'empêcher de mettre ſur le papier les penſées qui me vînrent à cette occaſion, & dont voici la ſubſtance.

Un homme qui n'a fréquenté que les Bibliothéques, & qui ne ſauroit parler d'autre choſe, n'eſt pas d'une converſation fort agréable, & fait ce que nous appellons un Pédant. Mais il me ſemble qu'on devroit donner plus d'étendue à ce titre, & l'appliquer à tous ceux qui, mis hors de leur profeſſion, ou de leur genre de vie, n'entendent plus rien, & ſont incapables de raiſonner ſur quoi que ce ſoit.

Quel pédant y a-t-il, par exemple, qui approche d'un homme qui ne connoît que la Ville? Otez-lui la Comédie, une liſte des beautés qui ſont en vogue, & le récit d'un petit nombre de maux à la mode, par leſquels il a paſſé, & tout d'un coup vous le rendez muet. Combien de Gentilshommes bien faits y a-t-il, dont toute la connoiſſance eſt bornée dans l'enceinte de la Cour? Ils vous diront les noms des principaux favoris, vous répéteront les bons mots d'une perſonne de qualité, vous ſouffleront à l'oreille une intrigue

intrigue qui n'est pas encore devenue publique ; ou, si la sphère de leurs observations est un peu plus étendue qu'à l'ordinaire, peut-être qu'ils vous rapporteront tous les incidens, les tours & les revers survenus dans une partie d'Ombre. Après avoir poussé jusques-là, ils sont au bout de leur rôle, ils se trouvent à sec, & ils n'ont plus rien à dire. Ne conviendrez-vous pas avec moi que ce sont de véritables Pédans ? Malgré tout cela, ils s'estiment beaucoup, & se félicitent de n'être point entachés de la pédanterie du Collége.

Que dirons-nous du Pédant Militaire, qui, d'un bout de l'année à l'autre, ne parle que de former des Camps, d'assiéger des Villes, de faire des Logemens, & de donner des Batailles ? Tout ce qu'il dit sent la poudre à canon ; si vous lui ôtez son Artillerie, vous lui fermez la bouche. On peut mettre aussi en ligne de compte le Pédant en Jurisprudence, qui pose toujours des cas, récite tous les Plaidoyers qui se font dans la Salle de *Westminster*, chicane sur les choses les plus indifférentes de la vie, & ne convient de quoi que ce soit, non pas même de la distance d'un lieu à un autre, ou de la question la plus triviale, qu'à force de preuves & d'argumens. Le Pédant en affaires d'Etat est enfoncé dans les nouvelles jusqu'au cou, & abîmé dans la Politique. Si vous prononcez le nom du Roi d'*Espagne*, ou de celui de *Pologne*, il en cause à perte de vûe ; mais si vous le tirez de la Gazette, il ne sait plus où il en est. En un mot, un simple Courtisan, un simple soldat, un simple homme de Lettres, un simple tout ce qu'il vous plaira, est un caractere pédantesque, insipide & ridicule.

De tous les Pédans que je viens de spécifier, celui qui s'attache aux Livres est le plus supportable. Il a du moins l'esprit cultivé, & la tête pleine d'idées, quoique confuses ; c'est-à-dire, qu'un homme de bon sens, qui raisonne avec lui, en peut recevoir de belles ouvertures qui méritent d'être approfondies, & qu'il peut tourner à son avantage, quelque inutiles qu'elles soient au premier possesseur. Entre les gens de Lettres, les Pédans les plus ridicules sont ceux qui n'ont que fort peu de sens commun, & qui ont lû quantité de Livres sans goût & sans distinction.

Si, d'un côté, le savoir, de même que les voyages & tous les moyens qu'on employe pour augmenter nos lumieres, sert à perfectionner l'esprit, on peut dire, de l'autre, qu'il rend un sot mille fois plus insupportable, en ce qu'il fournit de la matiere à son impertinence, & qu'il lui donne occasion d'être fertile en absurdités.

Les Pédans Critiques & Grammairiens se louent beaucoup plus les uns les autres que les véritables Savans qui cherchent l'utile & le solide. Si vous lisiez les éloges qu'ils donnent à l'Editeur de quelque ancien Poëte, ou à celui de leurs Confreres qui a collationné un Manuscrit, vous le prendriez pour la gloire de la République des Lettres, & pour le Phénix de son siécle : tandis que ses grands efforts se réduisent peut-être à la correction d'une particule *Grecque*, ou à la ponctuation exacte d'une Période entiere.

Ils sont obligés à la vérité de prodiguer ainsi leur encens, pour maintenir leur crédit ; & il ne faut pas s'étonner si une grande Litterature, qui

est incapable de rendre un homme sage & discret, a une influence naturelle pour le rendre fier & hautain.

L.

LXXXIV. DISCOURS.

—— —— Hinc tibi copia
Manabit ad plenum benigno
Ruris honorum opulenta cornu.
Hor. L. I. Od. XVII. 14.

Là, nos Campagnes verseront en abondance nos richesses dans votre sein.

Caractere du Chevalier *de Coverly*, & celui de ses domestiques.



PRE'S avoir reçu bien des invitations pour aller passer un mois à la Maison de campagne de mon ami le Chevalier *Roger de Coverly*, je m'y rendis avec lui la semaine derniere, & m'y voilà fixé pour quelque tems, résolu d'y préparer de nouveaux *Discours*, que je publierai dans la suite. Le Chevalier, qui connoît bien mon humeur, me laisse coucher & lever quand il me plaît, dîner à sa table ou dans ma chambre, comme je le trouve bon, demeurer assis & ne dire mot, sans m'exciter à la joie. Lorsque les Gentilshommes du voisinage lui viennent rendre visite, il ne me montre à eux que de loin : il est arrivé même quelquefois, qu'occupé à me promener autour de ses champs, je les ai vûs me jetter un coup d'œil par-dessus une haye, & que j'ai entendu mon ami les prier de se tenir cachés, parce que je n'aimois pas qu'on me regardât.

Je suis d'autant plus à mon aise dans sa famille; qu'elle est composée de personnes sages & discrettes : aussi le Chevalier, qui est le meilleur Maître qu'il y ait au monde, ne change presque jamais de domestiques; aimé de tous ceux qui sont autour de lui, ses domestiques ne pensent pas à le quitter. De-là vient qu'ils sont tous avancés en âge, & qu'ils ont vieilli avec leur Maître. Vous prendriez son valet de chambre pour son frere; le sommelier à les cheveux tout gris, le palefrenier est l'homme le plus grave que j'aye vû de ma vie, & le cocher a l'air d'un Sénateur. La bonté du Maître paroît jusques dans le vieux chien qui garde la maison, & une vieille haquenée grise qu'on nourrit avec beaucoup de soin pour les services qu'elle a rendus autrefois, quoiqu'elle ne soit plus en état d'en rendre aucun depuis bien des années.

Quel plaisir ne fut-ce pas pour moi, de voir la joie qui éclatoit sur le visage de ces vieux domestiques au retour de mon ami à sa Maison de campagne? Quelques-uns ne pouvoient retenir leurs larmes à la vûe de leur bon Maître; ils s'empressoient tous à lui rendre quelque service, & ceux qui n'étoient pas employés, en marquoient leur consternation. Ensuite

le bon Chevalier, avec la tendresse d'un Pere & la douce autorité d'un Maître, leur fit diverses questions sur l'état des affaires, & y entremêla plusieurs demandes obligeantes qui les regardoient eux-mêmes. Ces manieres douces & honnêtes lui gagnent si bien le cœur de tout son monde, qu'il n'en raille jamais aucun, que tous les autres ne paroissent de bonne humeur, sur-tout celui avec lequel il badine; mais s'il tousse, ou s'il fait paroître quelque infirmité de la vieillesse, on ne peut qu'appercevoir, dans les yeux de tous ses domestiques, une secrette douleur qui les accable.

Mon illustre ami a eu le soin de me recommander, d'une façon toute particuliere, à son honnête sommelier, qui est un homme fort discret, & qui s'empresse beaucoup à me plaire, de même que tous ses camarades, parce qu'ils ont souvent oui dire à leur Maître, que j'étois un de ses meilleurs amis.

Lorsque le Chevalier se divertit à la chasse, mon principal compagnon est un homme très-vénérable, qui demeure avec lui, depuis plus de trente ans, sur le pied de Chapelain, qui a du bon sens, du savoir & des manieres polies, & qui méne une vie fort réglée. Il aime le Chevalier de tout son cœur, & il n'ignore pas qu'il est dans les bonnes graces du Chevalier; de sorte qu'il vit plutôt dans la maison comme un de ses parens, que comme son domestique.

(*f*) J'ai déja remarqué dans quelques-uns de mes *Discours*, que mon ami le Chevalier, malgré toutes ses bonnes qualités, est un peu bizarre, & que ses vertus, aussi-bien que ses imperfections, sont mêlées, pour ainsi dire, d'une certaine extravagance, qui les particularise & les distingue de celles des autres hommes. Ce tour d'esprit, qui n'est pas criminel en lui-même, rend sa conversation fort agréable, & plus divertissante qu'elle ne paroîtroit avec le même dégré de bon sens & de vertu dans leur simplicité naturelle. Hier au soir, lorsque nous étions à nous promener ensemble, il me demanda ce que je pensois de l'honnête homme dont je viens de parler; & sans attendre ma réponse, il ajouta que, dans la crainte d'être insulté à sa table en *Grec* & en *Latin*, il avoit prié un de ses amis de l'Université d'*Oxford*, de lui chercher un Ecclésiastique de bonne mine, d'une humeur sociable, qui eût la voix belle, plus de bon sens que de savoir, &, s'il étoit possible, qui sût un peu jouer au Trictrac. Mon ami, continua le Chevalier, m'envoya cet honnête homme, qui, outre les qualités requises, ne manque pas d'érudition, à ce que l'on m'a dit, quoiqu'il n'en fasse point parade. Je lui ai donné la Cure de cette Paroisse, & je connois si bien son mérite, que je lui ai légué dans mon Testament une bonne pension viagere. S'il me survit, il trouvera que j'avois plus d'estime & d'amitié pour lui qu'il ne le croit peut-être. Il y a trente ans passés qu'il est avec moi, sans qu'il m'ait jamais demandé la moindre chose pour lui, quoiqu'il ne sache pas que j'y prenne garde, & qu'il s'employe tous les jours à solliciter quelque grace auprès de moi en faveur de l'un ou de l'autre de mes Fermiers ses Paroissiens. Ils n'ont point eu

---

(*f*) Voyez pag. 178. &c.

de procès ensemble, depuis qu'il est leur Ministre : mais s'il y a quelque dispute entr'eux, ils le choisissent pour leur Juge ; & s'ils n'acquiescent pas à sa décision, ce qui n'est arrivé qu'une ou deux fois tout au plus, ils en appellent à moi. Aussi-tôt qu'il fut ici, je lui donnai tous les bons Sermons qui avoient été publiés en *Anglois*, & je le priai de nous en lire un ou deux tous les Dimanches. Là-dessus il les rangea dans un ordre si naturel, que les matieres y paroissent traitées de suite, & qu'ils forment un systême complet de Morale Chrétienne.

Le Chevalier ne pensoit qu'à continuer son récit, lorsque l'honnête homme dont il parloit vint nous joindre, & sur ce que le Chevalier lui demanda qui nous prêcheroit le lendemain, qui étoit un Dimanche, il répondit, l'Evêque de S. *Asaph* le matin, & le Docteur *South* l'après-midi. Ensuite il nous montra sa liste des Prédicateurs pour toute l'année, où je vis avec beaucoup de plaisir l'Archevêque *Tillotson*, l'Evêque *Saunderson*, le Docteur *Barrow*, le Docteur *Calamy*, & divers autres de nos Auteurs vivans, qui ont publié d'admirables Sermons de Morale. Je ne vis pas plutôt ce vénérable Ecclésiastique en chaire, que j'approuvai infiniment le goût de mon ami, d'avoir insisté sur la bonne mine & une voix sonore ; du moins je fus si charmé de l'air gracieux de sa personne & de sa récitation, aussi-bien que de la solidité des Discours qu'il prononça, que je ne crois pas avoir jamais été plus satisfait en ma vie. Un Sermon lû de cette maniere, acquiert un nouveau dégré de force, comme les vers d'une Piéce de Théatre dans la bouche d'un habile Acteur.

Je souhaiterois de toute mon ame, qu'il y eût un plus grand nombre de Curés de Village qui voulussent imiter cet exemple, & qui, au lieu d'épuiser leurs esprits à composer de nouveaux Sermons, tâchassent d'acquérir une bonne récitation, & tous ces autres talens qui peuvent donner de la force aux discours que de plus grands Maîtres ont publiés. Par ce moyen ils se soulageroient eux-mêmes, & le Peuple en seroit beaucoup plus édifié.

L.



LXXXV. DISCOURS.

Æsopi ingenio statuam posuêre Attici,
Servumque collocârunt æterna in basi,
Patere honoris scirent ut cuncti viam,
Nec generi tribui, sed virtuti, gloriam.

PHÆD. L. II. Fab. IX. 1.

Les Athéniens éleverent autrefois une statue à l'honneur d'Esope, à cause de son beau génie, & poserent la Figure de cet Esclace sur une base d'une éternelle durée, afin d'apprendre à tout le monde, que la carriere de l'honneur est ouverte à toutes sortes de personnes, & que la Gloire est le prix de la vertu, & non pas de la naissance.



A bonne réception qu'on me fait ici à la Campagne, la maniere civile & honnête dont on m'y sert, le repos & la liberté que j'y goûte, m'ont confirmé dans la pensée que j'ai toujours eue, que les mœurs déréglées de la plûpart des domestiques viennent de la mauvaise conduite de leurs Maîtres. L'air de tous ceux qui servent dans cette Famille paroît si content, qu'on voit bien à leur mine qu'ils s'estiment heureux d'y avoir place. Il y a une chose que je n'ai vûe presque aucune autre part qu'ici; ailleurs il est ordinaire que les domestiques s'enfuyent des endroits de la maison à travers lesquels le Maître doit passer; ici, tout au contraire, ils cherchent l'occasion de se trouver dans son chemin, & toutes les fois qu'ils se présentent de cette maniére sans être appellés, il est entendu, pour ainsi dire, de part & d'autre, que c'est une espece de visite & d'hommage qu'ils rendent à leur Supérieur. On doit attribuer cette familiarité à la douceur & à la bonté du Maître, qui sait, avec tout cela, si bien régler sa dépense, quoiqu'il ait des revenus considérables, que l'argent ne lui manque jamais, & qu'il en a toujours de reste. C'est ce qui calme son esprit, & qui le met hors d'état de s'évaporer en expressions chagrines, ou de donner des ordres violens ou contradictoires à ceux qui sont autour de lui. C'est ainsi que le respect & l'amitié vont ensemble, & qu'une certaine allégresse à s'acquitter de leur devoir, fait le caractére distinctif de tous les domestiques de cette maison. Lorsqu'un valet y est appellé devant son maître, il ne vient pas dans la crainte de s'entendre gronder pour quelque légere faute, ou menacer d'être dépouillé de ses habits & chassé à coups de pied, ou accabler de grosses injures, que d'indignes Maîtres ne disent que trop souvent à de bons valets; mais c'est plutôt pour sçavoir de lui, quel chemin il a pris pour être si tôt revenu de son message; s'il a passé près d'une telle Ferme; si le bon Vieillard qui la tient est en bonne santé; ou s'il l'a salué de la part du Chevalier; ou pour lui demander quelque autre chose de cette nature.

Nouveaux traits qui caractérisent le Chevalier de *Coverly*, & qui prouvent que les bons Maîtres font les bons valets.

Un homme qui s'attire le respect de ses domestiques, par la bienveil-

lance qu'il leur témoigne, vit plutôt en Prince qu'en particulier : ses ordres sont reçus comme des faveurs ; & la distinction d'approcher de lui, pour exécuter ce qu'il ordonne, fait partie de leur récompense.

La maniere dont mon ami s'y prend pour encourager ses domestiques, n'est pas moins louable. Il a toujours cru, que la coutume de donner ses vieux habits à des valets, ne peut que produire un très-mauvais effet sur de petits esprits, & qu'inspirer une sotte opinion d'égalité, à des personnes qui ne sont frappées que de l'extérieur. Je l'ai entendu souvent badiner là-dessus, & dépeindre au vif un jeune Gentilhomme qui maltraite son valet, revêtu du même habit qui, deux ou trois mois auparavant, faisoit toute sa gloire & la marque la plus éclatante de sa distinction. Il étoit encore plus agréable lorsqu'il railloit les Dames sur cette espece de générosité ; & je lui ai oui dire, qu'il en connoissoit une très-belle, qui récompensoit & châtioit ses femmes de chambre par ses vieilles hardes, bien ou mal faites, qu'elle leur donnoit.

Mais mon ami ne borne pas sa bienveillance envers ses domestiques à des bagatelles de cette nature ; un valet qui le sert bien, peut compter d'avoir bientôt à son choix de ne l'être plus. Il est si bon ménager, comme je l'ai déja dit, & si convaincu que l'art de gouverner la bourse est la vertu cardinale de cette vie, & que l'épargne est le soutien de la générosité, qu'il peut souvent renoncer à une bonne somme, lorsqu'il s'agit de renouveller un bail, & donner cette Ferme gratis à un brave domestique qui veut s'établir dans le monde, ou lui faire payer par un étranger, ce qui lui en reviendroit à lui-même, afin de le mettre en état de vivre avec plus d'agrément, s'il ne quitte pas son service.

Un homme qui a de l'honneur & de la générosité, pense qu'il seroit bien malheureux d'être soumis toute sa vie à la volonté d'un autre, fût-ce de la meilleure personne du monde : c'est aussi pour cela qu'il cherche au plutôt les occasions de tirer ses domestiques de la dépendance, & de leur fournir les moyens de gagner leur vie. La plûpart des terres du Chevalier sont affermées par des gens qui l'ont servi lui-même, ou ses Ancêtres. J'eus beaucoup de plaisir à voir qu'ils venoient le féliciter de divers endroits sur son retour à la campagne : & toute la différence que je pus remarquer entre ces anciens domestiques & ceux qui le sont actuellement, fut en ce que les derniers passoient pour des gens de meilleure façon, & plus habiles courtisans que les autres.

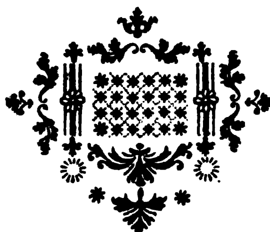
Je regarde cette maniere d'affranchir les domestiques, & de les mettre en état de se pousser dans le monde, comme une chose qui leur est dûe lorsqu'ils s'acquittent bien de leur devoir, & qui encourage ceux qui leur succedent à être aussi humbles, aussi actifs & aussi vigilans qu'ils l'étoient eux-mêmes. Il faut avouer qu'il y a une étrange bizarrerie dans ces ames basses & rampantes, qui veulent qu'on leur obéisse en tout, & qui n'ont pas la moindre générosité pour ceux qui exécutent leurs ordres.

On pourroit alléguer à cette occasion le sentiment que des personnes illustres de tous les siécles ont eu pour le mérite de ceux qui leur étoient soumis,

& les grands services que des maîtres, réduits à la derniere mendicité, ont reçus de leurs domestiques, qui leur ont fait voir, que toute la différence qu'il y avoit entr'eux venoit de la fortune : mais puisque le but de ce *Discours* se termine à une douce réprimande qui tombe sur les Maîtres ingrats ; je me bornerai à ce qui se passe tous les jours dans la vie, & je proteste solemnellement, que je n'ai vû que la famille de mon Chevalier, & une ou ou deux autres, où les bons domestiques soient traités comme ils le meritent. La générosité de mon ami s'étend jusqu'aux enfans de leurs enfans, & ce matin même il a mis en apprentissage le petit-fils de son cocher. Pour conclusion, je parlerai d'un tableau qui est dans sa galerie, où l'on en voit plusieurs dignes d'être examinés, & qui pourront bien servir de sujet à quelques-unes de mes Spéculations.

Celui dont il s'agit, est au bout de ce joli édifice, & l'on y voit, dans une riviere, deux jeunes hommes, dont l'un paroît tout nud, & l'autre en habit de livrée. Le premier, qui semble demi-mort, retient assez de vie pour marquer une joie extraordinaire dans son visage, & la bienveillance qu'il a pour l'autre. Je crus que la figure mourante avoit quelque air de mon ami, & sur ce que je regardai le sommelier, qui m'accompagnoit, afin qu'il m'en donnât l'explication, il me dit, que l'homme en habit de livrée étoit un domestique du Chevalier ; qu'il se trouva sur le bord de la riviere pendant que son Maître y nageoit ; qu'à la vûe d'une foiblesse qui l'avoit surpris tout d'un coup, & qui l'entraînoit sous l'eau, il s'y étoit jetté lui-même, & avoit sauvé la vie au Chevalier. Il ajouta que ce dernier, de retour à la maison, lui fit quitter la livrée, & que, par une générosité peu commune, suivie jusques-ici de marques reïtérées de sa faveur, il lui donna en propre cette jolie Maison de campagne que nous avions apperçue de loin, en arrivant ici. Je me souvins alors que le Chevalier m'avoit dit qu'un très-honnête homme y demeuroit, & qu'il lui étoit fort redevable, sans s'expliquer davantage. Sur ce que je parus un peu mécontent de certaines choses qu'il y avoit dans ce tableau, mon interprête me dit, que cela s'étoit fait contre l'intention du Chevalier ; mais que l'honnête domestique avoit demandé en grace, d'être peint avec le même habit qu'il portoit lorsqu'il avoit eu le bonheur de sauver son Maître.

R.



LXXXVI. DISCOURS.

Est Ardelionum quædam Romæ natio,
Trepidè concursans, occupata in otio,
Gratis anhelans, multa agendo nihil agens
Sibi molesta, & aliis odiosissima.
PHÆD. L. II. Fab. V. 1.

Il y a une sorte de gens à Rome, *qui sont les empressés, qui courent à l'étourdie, s'occupent sans affaire, se mettent hors d'haleine pour des bagatelles, remuent beaucoup sans rien avancer, qui sont incommodes à eux-mêmes, & insupportables aux autres.*

Caractere de M. *Wimble*, Gentilhomme de la Campagne, avec un détail de ses amusemens.



HIER matin, lorsque je me promenois avec mon Chevalier, un Païsan lui apporta un gros poisson, & lui dit, que M. *Guillaume* (*t*) *Wimble*, qui venoit de le prendre, le lui envoyoit; qu'il l'assuroit bien de ses obéïssances, & qu'il viendroit dîner avec lui. En même tems il lui remit une de ses Lettres, que mon ami ne lut qu'après son départ, & qui étoit conçûe en ces termes.

M. le CHEVALIER,

» Je vous prie d'accepter le brochet que je vous envoye, & qui est le meilleur que j'aye pris de toute la saison. J'ai dessein d'aller passer une semaine chez vous, & de voir si les perches de la *riviere Noire* mordent bien au hameçon. La derniere fois que je vous vis sur le Boulingrin, je m'apperçus, avec quelque honte, qu'il n'y avoit point de bout à votre foüet: j'en ai tressé depuis peu une demi-douzaine, que je vous apporterai; & qui suffiront, si je ne me trompe, pour tout le tems que vous serez à la campagne. Il y a six jours que je ne quitte pas la selle, & j'ai fait le voyage d'*Eaton* avec le fils aîné du Chevalier *Jean* ****, qui s'y applique beaucoup à l'étude.
» Je suis, &c.

Cette Lettre qui me parut fort singuliere, jointe au message qui l'accompagnoit, me rendit extrêmement curieux de savoir le caractere & la qualité de celui qui en étoit l'Auteur; & voici en peu de mots ce que mon Chevalier m'en apprit. M. *Guillaume Wimble* est frere puîné d'un Baronet, de l'ancienne famille des *Wimbles*. Il a quarante-cinq ans; mais comme il n'a jamais eu aucune profession, ni d'autre bien que sa légitime, il vit presque toujours

(*t*) Ce mot *Anglois* signifie un *Vilbrequin*. Je ne sais point, au reste, s'il ne vaudroit pas mieux dire *Virebrequin;* puisque ce mot semble venir de l'*Anglois*, that in *veering breaks in*, c'est-à-dire, qui *enfonce* ou *perce en tournant*. C'est une conjecture que je hazarde: mais que je ne voudrois pas garantir pour bonne.

chez

chez son frere aîné, en qualité de Surintendant de sa chasse. Il n'y a personne à la campagne qui sache mieux conduire que lui une meute de chiens, ni qui soit plus habile à découvrir le gîte d'un liévre. Il est aussi fort expert dans tous les petits ouvrages de main qui peuvent amuser un homme de grand loisir: il fait des mouches aquatiques dans la derniere perfection, & il fournit des lignes à tous ceux qui se divertissent à la pêche. Il est d'un si bon naturel, d'une humeur si obligeante, & si estimé à cause de sa famille, qu'il est bien-venu par-tout, & qu'il vit en grande liaison avec tous les Gentilshommes du voisinage. Il porte de l'un à l'autre un oignon de tulipe dans sa poche, ou il troque un jeune chien entre deux de ses amis qui demeurent aux deux extrêmités opposées de la Province. Il est sur-tout le favori de tous les jeunes héritiers de la campagne, ausquels il donne, tantôt un filet de sa façon, tantôt un chien couchant qu'il a élevé lui-même: quelquefois il présente à leurs meres ou à leurs sœurs une paire de jarretieres qu'il a tricotées de sa main, & il les divertit beaucoup, lorsque, dans toutes les occasions où il les trouve, il a soin de leur demander, *si elles font un bon usage?* Ces petites manufactures, dignes d'un Gentilhomme, & la maniere obligeante dont il les distribue, le rendent le bien-aimé de tous ceux qui le connoissent.

Mon ami alloit continuer à me le dépeindre, lorsque nous le vîmes approcher de nous, avec deux ou trois houssines de noisettier à la main, qu'il avoit coupées dans les bois du Chevalier, à travers lesquels on passe pour venir ici. Je fus charmé de voir, d'un côté la maniere franche & civile dont mon ami le reçut, & de l'autre, la joie secrette dont le nouvel hôte paroissoit animé à la vûe de ce bon vieillard. Les salutations finies, M. *Wimble* pria le Chevalier de permettre qu'un de ses valets allât porter une couple de volans, qu'il avoit dans une petite boëte, à une Dame de sa connoissance qui demeure à un mille ou environ d'ici, & à laquelle il les faisoit attendre depuis plus de six mois. Le Chevalier n'eut pas plutôt tourné le dos, que M. *Wimble* se mit à m'entretenir d'un gros faisan qu'il avoit fait lever dans un des bois du voisinage, & de quelques autres avantures de la même espèce. Pour moi, j'avoue que les caracteres peu communs sont le gibier que je cherche, & qui me divertit le plus: de sorte que, frappé de la singularité de l'homme qui me parloit, & où je prenois du moins autant de plaisir qu'il en avoit pu trouver lui-même à faire lever un faisan, je devins tout oreilles, pour ne rien perdre de ce qu'il disoit.

La cloche, qui nous appelloit à dîner, l'interrompit au milieu de son discours; mais il eut la satisfaction de voir que son gros brochet fut le premier plat qu'on y servit avec grand'pompe. Nous ne fûmes pas plutôt assis, qu'il nous raconta fort au long de quelle maniere il l'avoit amorcé, entretenu à jouer autour de sa ligne, attrapé, & enfin tiré sur le sable; avec plusieurs autres particularités, qui durerent pendant tout le premier service. Un plat de gibier qu'on nous donna ensuite, fournit à la conversation le reste du repas, qui se termina par le récit du merveilleux sécret qu'il a trouvé de perfectionner l'appeau.

Lorsque je me fus retiré dans ma chambre, je me sentis pénétré de compassion à l'égard de cet honnête Gentilhomme qui avoit dîné avec nous; & je ne pus m'empêcher de voir sans amertume, qu'un si bon cœur & des mains si adroites s'employassent à des niaiseries; que tant d'humanité fût si peu utile aux autres, & tant d'industrie de si peu d'usage à lui-même. S'il eût tourné son esprit & son application du côté des affaires, il n'auroit pas manqué d'obtenir l'estime du Public, & de s'élever à une haute fortune. Quel bien un homme qui embrasseroit le négoce, ou tout autre emploi, ne feroit-il pas à sa Patrie & à lui-même, avec de si beaux talens, quoiqu'assez communs?

M. *Wimble* est dans la situation de plusieurs cadets de bonne famille, qui aimeroient mieux voir périr leurs enfans de misere en braves Gentilshommes, que vivre au large dans le négoce, ou quelque autre profession qu'ils croyent au-dessous de leur qualité. Cette manie a rempli d'orgueil & de misére divers Etats de l'*Europe*. Mais parmi les Nations adonnées au trafic, comme la nôtre, c'est un bonheur que les cadets, qui se trouvent incapables des Sciences ou des Arts libéraux, puissent être engagés dans un train de vie, qui les met souvent en passe de le disputer avec les plus hupés de leurs familles: aussi voyons-nous plusieurs de nos Citoyens qui, après avoir commencé avec très-peu de chose, ont acquis, par une honnête industrie, de plus grandes richesses que leurs aînés n'en possedent. Il pourroit bien être qu'on fit étudier d'abord M. *Wimble* en Théologie, en Droit, ou en Médecine; & que ses parens, convaincus qu'il manquoit de talent pour ces nobles Sciences, l'abandonnerent enfin à son propre génie. Mais quelque incapacité qu'il eût pour l'étude, je ne doute presque pas qu'il n'eût d'excellentes qualités pour le négoce. L'affaire est de si grande importance, qu'on ne sauroit l'inculquer trop souvent, & je prie mes Lecteurs de voir ce que j'en ai dit à la fin du XVI. *Discours*.

L.

LXXXVII. DISCOURS.

Horror ubique animos, simul ipsa silentia terrens.

VIRG. Æneïd. II. 755.

La frayeur s'empare de tous les Esprits, & le silence même ne sert qu'à l'augmenter.

Exemples de diverses terreurs paniques, & de l'apparition des Esprits.



A Quelque distance de la maison de mon Chevalier, entre les ruines d'une ancienne Abbaye, il y a une longue allée de vieux ormes, dont les têtes s'élevent si haut, que lorsqu'on passe dessous, le croassement des corneilles & des corbeaux, qui s'y perchent, semble venir de la plus haute région de l'air. Je me fais un vrai plaisir d'entendre ce bruit, que je regarde comme une espece de priere addressée à cet

Etre suprême qui pourvoit aux besoins de toutes ses créatures, & qui, pour me servir de l'expression du Psalmiste (*u*), nourrit *les petits du Corbeau qui crient vers lui.* Cet endroit retiré me charme d'autant plus, qu'il est en mauvaise odeur, & qu'on le croit hanté par des esprits : aussi n'y a-t-il personne de toute la famille qui s'y promene, que le seul Chapelain. Mon bon ami le sommelier me pria d'un air fort grave, de ne m'y hazarder pas après le soleil couché, parce qu'un des valets de la maison avoit presque perdu l'esprit pour y avoir vû un spectre sous la forme d'un cheval noir & sans tête. Il ajouta, qu'il y avoit un mois, ou environ, qu'une des servantes du logis, qui revenoit un peu tard à travers cette allée, avec un seau plein de lait sur la tête, l'avoit laissé tomber à l'ouïe d'un furieux bruit qu'elle avoit entendu parmi les buissons.

Hier au soir, entre neuf & dix heures, je me promenois dans cet endroit ; & j'avoue qu'il n'y en a pas un de plus propre au monde pour les apparitions. Les ruines de l'Abbaye, qui sont dispersées de tous côtés, à demi-couvertes de sureaux & de lierre, servent de retraite à quantité d'oiseaux solitaires, qui ne se montrent presque jamais qu'à l'entrée de la nuit. On y voit encore diverses marques de tombeaux & de fosses, qui sont les tristes débris d'un Cimetiere qu'il y avoit autrefois. D'ailleurs, entre les voûtes de ces vieilles masures il y a un tel écho, que, si l'on frappe un peu fort du pied en terre, le son est aussi-tôt renvoyé. L'allée d'ormes, & les corneilles qui croassent de tems en tems, ne peuvent qu'augmenter le respect & la vénération pour ces lieux ; mais lorsque les ténébres de la nuit viennent à répandre de nouvelles horreurs sur tous ces objets, il ne faut pas s'étonner que de foibles cerveaux remplissent cet endroit de spectres & d'apparitions.

M. *Locke* dans son chapitre *de l'Association des idées*, fait des remarques très-curieuses sur ce que, par les préjugés de l'enfance & de l'éducation, une idée est souvent accompagnée dans l'esprit d'une foule d'autres qui n'ont aucun rapport naturel avec elle. Entre divers exemples qu'il en allégue, j'en citerai un qui vient à mon sujet. (*x*) » Les idées, *dit-il*, des es-» prits ou des fantômes n'ont pas plus de rapport aux ténébres qu'à la lu-» miere ; mais si une servante étourdie inculque ces différentes idées dans l'es-» prit d'un enfant, & les y excite comme jointes ensemble, peut-être que » l'enfant ne pourra plus les séparer durant tout le reste de sa vie ; de sorte » que l'obscurité lui paroissant toujours accompagnée de ces effrayantes » idées, ces deux sortes d'idées seront si étroitement unies dans son esprit, » qu'il ne sera non plus capable de souffrir l'une que l'autre.

Pour revenir à ma promenade, lorsque les ténébres de la nuit conspiroient avec tant d'autres choses à imprimer la terreur, j'apperçus, à quel-

---

(*u*) Pseaume CXLIX. 9.

(*x*) *Essai concernant l'entendement humain*, p. 213. §. 10. de la traduction de M. *Coste*. *Ed. d'Amst.* 1729.

que distance de moi, une vache qui paissoit l'herbe, & qu'une imagination blessée, ou facile à s'allarmer, pouvoit aisément convertir en un cheval noir & sans tête: de sorte que le pauvre laquais, dont j'ai parlé, pourroit bien avoir perdu l'esprit à la vûe de quelque objet de cette nature.

Mon ami le Chevalier m'a souvent entretenu d'une maniere fort divertissante, sur ce qu'à son arrivée à la campagne, lorsqu'il s'y rendit pour se mettre en possession de l'héritage de ses peres, il avoit trouvé que les trois quarts de sa maison étoient inutiles; que la meilleure des chambres ne servoit de rien, parce qu'on la croyoit hantée de quelque esprit; qu'après huit heures du soir il n'y avoit pas un seul domestique qui voulût entrer dans sa galerie, sous prétexte qu'on y entendoit un bruit terrible; que la porte d'une de ses chambres étoit condamnée, à cause d'une tradition reçue dans la famille, qu'un sommelier s'y étoit pendu autrefois; & que sa mere qui étoit morte dans un âge fort avancé, avoit barricadé la moitié des chambres, parce que son mari, un fils, ou une fille y avoient rendu le dernier soupir. Après la mort de sa mere, le Chevalier, qui voyoit sa maison réduite en un si petit espace, qu'il en étoit, pour ainsi dire, exclus, ordonna que tous les appartemens fussent ouverts, & exorcisés par son Chapelain, qui coucha tour à tour dans toutes les chambres, & dissipa de cette maniere les terreurs paniques qui avoient régné dans la famille depuis si long-tems.

Je n'aurois pas fait le détail de ces craintes ridicules, si je ne les voyois répandues de tous côtés à la campagne. D'ailleurs, je trouve qu'une personne qui s'effraye, dans la pensée de voir des spectres & des fantômes, est beaucoup plus raisonnable que celui qui, malgré les relations de tous les Historiens, sacrés & profanes, anciens & modermes, & la tradition de tous les peuples, traite l'apparition des esprits de fabuleuse & de chimérique. Si je ne me rendois pas là-dessus au témoignage universel de tout le genre humain, je céderois à ce qu'en disent une infinité de Particuliers qui sont aujourd'hui en vie, & dont la bonne foi ne m'est point suspecte en d'autres cas. Je pourrois ajouter ici, que non seulement les Historiens & les Poëtes, mais aussi les anciens Philosophes, ont entretenu cette opinion. *Lucrece* lui-même, quoiqu'engagé, par les principes de sa Philosophie, à nier l'existence de l'ame après qu'elle est séparée du corps, ne doute pas de la réalité des apparitions, & qu'on n'ait vû souvent des hommes revenir de l'autre monde. Pressé par des faits qu'il ne pouvoit contredire, il se trouva réduit à en donner une raison la plus absurde & la moins Philosophique qu'on ait peut-être jamais inventée. Il nous dit que les surfaces de tous les corps s'échappent, l'une après l'autre, par un flux continuel; que ces légéres superficies, ou minces envelopes, qui étoient enfermées les unes dans les autres, comme les peaux d'un oignon, pendant que le corps subsistoit, ou qu'elles s'y trouvoient jointes, se réunissent quelquefois après leur séparation; & que c'est pour cela qu'on voit de tems en tems les figures & les ombres des personnes qui sont ou mortes ou absentes.

Je finirai ce *Discours* par le récit d'un fait qui se trouve dans *Josephe*, & que je rapporterai mot à mot, non pas tant à cause de l'Histoire en elle-

même, qu'à cause des réfléxions morales que l'Auteur y ajoute. » (y) *Glaphyra*, fille d'*Archelaus*, Roi de *Cappadoce*, épousa en troisiémes nôces *Archelaus* l'Ethnarque, frere de son premier mari, & qui fut touché d'une si » violente passion pour elle, qu'il répudia en sa faveur *Mariamne* sa fem- » me. Peu de tems après que *Glaphyra* fut de retour en *Judée*, à l'occasion » de ce mariage, elle eut un songe fort extraordinaire, où il lui sembla de » voir son premier mari, de l'embrasser avec beaucoup de tendresse, & » qu'au milieu du plaisir qu'elle goûtoit à sa vûe, il lui fit ces cruels repro- » ches : Glaphyra, *vous avez bien vérifié le vieux proverbe qui dit*, qu'on ne » doit pas compter sur les femmes. *N'ai-je pas eu la fleur de votre virgini- » té ? Ne m'avez-vous pas donné des enfans de notre couche ? Est-il possible que » vous ayez oublié nos amours jusques à épouser un second mari ; & que non » contente de ces nôces, vous en ayez pris un troisiéme, qui a eu l'audace d'oc- » cuper le lit de son frere ? Quoi qu'il en soit, en faveur de notre ancienne ami- » tié, je vous délivrerai de la honte où vous êtes aujourd'hui exposée, & vous » serez toute à moi dans la suite.* *Glaphyra* fit part de ce songe à plusieurs Da- » mes de sa connoissance, & mourut bien-tôt après. J'ai cru que cette His- » toire ne viendroit pas mal ici à l'occasion des Rois dont je parle. D'ail- » leurs, l'exemple est digne de remarque, en ce qu'il contient une preuve » très-certaine de l'immortalité de l'ame, & de la Providence divine. Si » quelqu'un trouve ces faits incroyables, à lui permis d'en avoir cette idée, » mais qu'il n'empêche pas les autres d'y ajouter foi ; puisque des exemples » de cette nature les animent à la pratique de la vertu.

L.

LXXXVIII. DISCOURS.

Scilicet ut possem curvo dignoscere rectum,
Atque inter sylvas Academi quærere verum.

HOR. L. II. Ep. II. 44.

Je m'étudiai à découvrir les principes du bien & du mal, & je recherchai la vérité dans les bosquets de l'Académie.

A derniere Spéculation me conduisit insensiblement à réfléchir sur l'immortalité de l'ame, qui est un sujet qui me donne toujours beaucoup de plaisir. Occupé hier à rappeller dans mon esprit les différentes preuves que nous avons de ce grand article, qui est le fondement de la Morale, & la source de toutes les magnifiques espérances & des joies secrettes qui peuvent naître dans l'esprit d'une créature raisonna-

Preuves de l'immortalité de l'ame, tirées surtout de son progrès continuel dans la perfection.

(y) *Hist. de la Guerre des* Juifs, *&c.* de la traduction de M. *Arnaud d'Andilly*, Liv. II. Chap. XI. où cette Histoire n'est pas rapportée si au long qu'ici.

ble, je m'égarai dans les bois de mon ami, où je me promenois tout seul. Quoi qu'il en soit, il me parut que toutes nos preuves à cet égard pouvoient se ranger sous ces trois chefs :

I. Nous en avons qui se tirent de la nature même de l'ame, & surtout de son immatérialité, qui, sans être absolument nécessaire pour la rendre immortelle, a été poussée, si je ne me trompe, jusques à la démonstration, ou peu s'en faut.

II. Il y en a d'autres qui se prennent de ses passions & sentimens intérieurs; par exemple, de l'amour qu'elle a pour son existence, de l'horreur qu'elle témoigne pour son anéantissement, de l'espérance de l'immortalité dont elle se nourrit, de la satisfaction secrette qu'elle trouve dans la pratique de la vertu; & de l'inquiétude qui l'accompagne d'abord qu'elle est tombée dans le crime.

III. La troisiéme classe est fondée sur la nature de l'Etre suprême; dont la justice, la bonté, la sagesse & la véracité conspirent toutes à l'établissement de ce point capital.

Mais, entre toutes ces preuves pour l'immortalité de l'ame, il y en a une qu'on peut tirer de son progrès continuel dans la perfection, sans qu'elle puisse jamais y atteindre. C'est un argument qu'aucun de ceux qui ont écrit sur la matiére n'a jamais entamé, ni poussé jusques au bout, du moins que je sache, quoiqu'il me paroisse d'un grand poids. Qui pourroit s'imaginer que l'ame, qui est capable de tant de perfections, & de s'avancer à l'infini en vertu & en connoissance, vînt à tomber dans le néant presque aussi-tôt qu'elle est créée? Ces propriétés lui sont-elles données sans aucun dessein, & n'ont-elles aucun usage? Une bête brute arrive à un certain dégré de perfection, au-delà duquel elle ne sauroit passer: en très-peu d'années elle a toutes les qualités dont elle est capable; & supposé qu'elle en vécût un million de plus, elle seroit toujours à peu près ce qu'elle est aujourd'hui. Si l'ame d'une créature humaine étoit ainsi bornée dans ses progrès, si ses facultés arrivoient à leur perfection, sans qu'il y eût moyen de passer outre, je m'imaginerois qu'elle pourroit décheoir peu à peu, & s'anéantir tout d'un coup. Mais est-il croyable qu'un être qui pense, qui fait tous les jours de nouveaux progrès, & qui s'éleve d'une perfection à l'autre, après avoir jetté les yeux sur les Ouvrages de son Créateur, & reconnu quelques traits de son infinie sagesse, de sa bonté & de son pouvoir sans bornes, vînt à s'éteindre dès son premier début, & lorsqu'il est au commencement de ses recherches?

Un homme consideré dans son état naturel, ne semble être envoyé au monde que pour la propagation de son espèce. Il se munit d'un successeur, & presque aussi-tôt il se retire, & lui abandonne son poste. » L'usage d'un » bien, *dit Horace*, ne peut être perpétuel; un héritier est suivi d'un autre, » comme on voit un flot suivre celui qui le précéde :

(z) Sic, quia perpetuus nulli datur usus, & hæres
Hæredem alterius, velut unda supervenit undam.

(z) Lib. II. Ep. II. 175.

On ne diroit pas qu'il fût né pour jouir de la vie, mais pour la communiquer à d'autres. Ceci n'est pas surprenant à l'égard des animaux, qui sont créés pour notre usage, & qui peuvent fournir leur carriere en peu de tems. Le ver à soie, après avoir filé sa tâche & son tombeau, devient papillon, pose ses œufs & meurt. Mais un homme n'a jamais acquis le dégré de connoissance où il pouvoit aspirer, ni eu le tems de vaincre ses passions, d'affermir son ame dans la vertu, & d'atteindre à la perfection de sa nature, lorsqu'il disparoît de la scène. Un Etre infiniment sage voudroit-il former de si excellentes créatures pour un dessein si bas? Se plairoit-il à produire des intelligences d'une si courte durée? Nous donneroit-il des talens pour les enfouïr, & de vastes désirs qu'il est impossible de satisfaire? Cette admirable sagesse, qui éclate dans tous ses Ouvrages, où la trouverons-nous dans la formation de l'homme, si ce monde n'est pas une espèce d'école pour un autre vie, & si les différentes générations de créatures raisonnables, qui se succédent les unes aux autres avec tant de rapidité, ne doivent recevoir ici-bas que les premiers rudimens de leur existence, & ne doivent pas être transplantées dans un climat plus heureux, pour y jouïr d'une vie glorieuse qui ne finira jamais?

Je ne crois pas que la Religion nous fournisse une idée plus agréable, ni plus propre à triompher de tout, que celle du progrès continuel de l'ame qui cherche à perfectionner sa nature, sans qu'elle arrive jamais à un certain période fixe. N'y a-t-il pas quelque chose qui s'accorde merveilleusement bien avec cette ambition qui est naturelle à l'esprit de l'homme, de s'imaginer qu'il obtiendra tous les jours de nouveaux dégrés de force, de vertu, de connoissance & de gloire dans toute l'éternité? Que dis-je? Ce spectacle ne sauroit que plaire aux yeux de Dieu, satisfait de voir que ses créatures s'embellissent de jour en jour, & approchent de plus en plus de sa ressemblance.

La seule considération du progrès dont un esprit fini est capable, suffit pour éteindre toute sorte d'envie dans les êtres d'un ordre inférieur, & toute sorte de mépris dans ceux d'un rang plus élevé. Ce Cherubin qui paroît aujourd'hui comme un Dieu à l'ame d'une créature humaine, n'ignore pas qu'il viendra un tems, auquel cette ame sera aussi parfaite qu'il l'est à présent lui-même, &, qu'au bout d'un autre periode, elle se trouvera aussi élevée au-dessus de ce nouveau dégré de perfection, qu'elle s'en voit aujourd'hui éloignée. Il est vrai que l'être d'un ordre supérieur avance toujours de son côté, & que par ce moyen il conserve la supériorité de son rang dans l'échelle des êtres; mais, malgré son exaltation, il sait que l'être inférieur possédera enfin le même dégré de gloire qu'il possede lui-même actuellement.

Avec quel étonnement & quelle vénération ne devons-nous pas regarder nos ames, où il y a de si riches trésors de vertu & de connoissance, des sources si fécondes & inépuisables de perfection? Nous ne savons pas encore ce que nous serons, & l'esprit de l'homme ne concevra jamais la gloire qui sera toujours en réserve pour lui. L'ame considérée relativement à son Créateur, est comme une de ces lignes en Mathématique, qui peut s'appro-

cher d'une autre à l'infini, sans qu'elle puisse jamais y atteindre. Peut-on se former une idée plus ravissante, que celle de nous représenter à nous-mêmes dans ces approches continuelles vers cet auguste Souverain, qui est non seulement le modéle de la perfection, mais aussi le centre du bonheur?

L.

LXXXIX. DISCOURS.

Quem tenet argenti sitis importuna, famesque:
Quem paupertatis pudor, & fuga: ——— —

Hor. L. I. Ep. XVIII. 23.

Celui qui a une faim & une soif d'argent, que rien ne sauroit appaiser, qui a honte de la pauvreté, & qui la fuit par toute sorte de voyes?

Mauvaise économie des Gentils-hommes *Anglois*, qui vivent à la Campagne.



L'ECONOMIE dans notre dépense a le même effet sur nos biens, que la bonne éducation sur nos manieres d'agir. Il y a une prétendue bienséance à l'un & l'autre égard, qui, au lieu d'attirer de l'estime à ceux qui l'observent, les rend malheureux & méprisables. Nous eûmes hier à dîner une troupe de Gentilshommes du voisinage, dont ceux qui aiment à boire s'en donnerent au cœur joie après le repas. Il y en avoit entr'autres un d'assez bonne mine, qui me parut plus ardent à vuider son verre, qu'aucun de la troupe, & qui, malgré tout cela, ne sembloit pas y trouver de plaisir. A mesure que le vin lui échauffoit la tête, tout ce qu'il entendoit dire le choquoit, & plus il approchoit de l'yvresse, plus il étoit de mauvaise humeur. Mais son chagrin paroissoit plutôt venir de quelque sourde inquiétude, que d'aucun dégoût qu'il eût pour la compagnie. Sur ce qu'on le nomma, je reconnus d'abord que c'étoit un Gentilhomme fort riche & fort endetté. Ce qui le rend si hargneux, c'est de voir que son bien est engagé, & qu'il s'épuise toutes les années à payer de gros intérêts; quoiqu'il pût se délivrer de ce fardeau, s'il vouloit vendre quelque portion de son héritage. Mais, par un principe de sotte vanité, au hazard de passer les nuits entiéres sans dormir, d'avoir des inquiétudes continuelles d'être exposé tous les jours à quelque affront, & à cent autres embarras qu'on ne sauroit nommer, il aime mieux nourrir ce chancre qui le consume, que d'entendre dire qu'il a quelques mille livres de moins tous les ans, qu'on ne lui en attribue d'ordinaire. C'est ainsi qu'il souffre les tourmens de la pauvreté, pour n'avoir pas la réputation d'être moins riche. Si vous allez à sa maison, vous y trouvez une table abondante, mais servie d'une maniere qui n'est pas naturelle, & qui fait voir que l'esprit de maître n'est pas chez lui. Tout y marque la négligence

&

& le délabrement, & il n'y a rien qui ne découvre une indigence cachée, ou une pauvreté magnifique. Au lieu de cet air propre & riant qui accompagne la table d'un Gentilhomme qui se borne à vivre de ses revenus, on ne voit dans ceux qui le servent que des manieres licentieuses & dissipées.

La conduite de ce Gentilhomme, quoiqu'assez ordinaire, est aussi ridicule que le seroit celle d'un Officier qui, avec quelques soldats, voudroit garder une vaste étendue de païs, plutôt qu'un petit défilé. Soutenir le personnage & la dépense d'un homme plus riche qu'on n'est en effet, & avoir des terres dont il faut payer le revenu à d'autres, est la plus impertinente de toutes les vanités, & qui ne peut tourner à la fin qu'à la honte de celui qui s'en rend coupable. Avec tout cela, quelque Province de la *Grande Bretagne* que l'on parcoure, on y trouvera bon nombre de Gentilshommes entachés de cette erreur, qui vient d'une fausse honte de paroître ce qu'ils sont, pendant qu'une conduite opposée les mettroit bientôt sur le pied où ils veulent qu'on les croye.

Laertès a quinze cens livres sterlin de revenu en fonds de terres, qui sont hypothequées pour six mille piéces; mais il n'y a pas moyen de le convaincre, que s'il en vendoit de quoi servir au payement de cette dette, il épargneroit là-dessus la taxe de quatre chelins par livre, qu'il en donne pour satisfaire à sa vanité, & avoir la réputation de joüir de ce gros revenu. Si *Laertès* prenoit ce parti, il vivroit sans doute plus à son aise; mais alors *Irus*, un homme de quatre jours, qui n'a que douze cens piéces de revenu, seroit aussi riche que lui. Plutôt que de souffrir cette indigne égalité, *Laertès* continue à mettre de nobles mendians au monde, & toutes les années il charge son fonds du revenu, pour le moins, d'une année, par la naissance d'un enfant.

Laertès & *Irus* sont voisins, & l'un déteste les maniéres & les principes de l'autre. *Irus* craint la pauvreté, & *Laertès* en a honte. Quoiqu'ils agissent par des motifs qui se ressemblent beaucoup, & qui se peuvent réduire à celui-ci, qu'ils regardent tous deux la pauvreté comme le plus grand de tous les maux, on peut dire avec tout cela, que leurs maniéres d'agir sont très-différentes. La honte de la pauvreté fait que *Laertès* se ruine en équipages inutiles, en vaines dépenses, & en festins extravagans; la crainte de la pauvreté fait qu'*Irus* ne s'accorde que le simple nécessaire, qu'il n'a point de valets, qu'il vend lui-même son bled, qu'il prend garde à ses ouvriers, & qu'il travaille lui-même. La honte de la pauvreté fait que *Laertès* s'en approche tous les jours à grands pas; & la crainte de la pauvreté fait qu'*Irus* s'en éloigne tous les jours davantage.

Ces différens motifs produisent les excès où tombent ceux qui négligent leur fortune, & ceux qui en ont trop de soin. L'usure, le monopole, l'extorsion & la rapine ont leur source dans la crainte de la pauvreté; l'ostentation, la débauche & les folles dépenses viennent de la honte qu'on a de la pauvreté: mais l'une & l'autre de ces vûes sont indignes d'une créature raisonnable. Après avoir amassé de quoi nous entretenir honnêtement

ſelon notre état, la recherche du ſuperflu n'eſt pas un vice moins ridicule, que le ſeroit d'abord la négligence du néceſſaire.

Il eſt certain que la nature, accompagnée du bon ſens & de la raiſon, les bannit toutes deux. C'eſt pour cela même que je lis toujours avec une extrême plaiſir les Ouvrages de M. *Cowley*: ſa magnanimité le met autant au-deſſus des autres hommes illuſtres, que ſon génie; & l'Auteur poli qui nous a donné ſes Ouvrages, ſe diſtingue d'une façon toute particuliere, en ce qu'il inſiſte beaucoup ſur la douceur de ſon eſprit & ſur la modération de ſes deſirs: il a rendu par-là ſon ami auſſi célébre qu'aimable. M. *Cowley* décrit admirablement bien cet état de la vie qui a l'air de pauvreté dans l'eſprit de ceux qu'il nomme le *grand Vulgaire;* & ce n'eſt pas une petite ſatisfaction pour les perſonnes de la même trempe que lui, de voir qu'il allégue l'autorité de tout ce qu'il y a eu de plus ſage dans le meilleur ſiécle du monde, pour appuyer l'idée qu'il a de ce que les hommes recherchent avec le plus d'ardeur.

Je crois que, ſuivant la penſée d'un des Ancêtres de mon Chevalier, ce ne ſeroit pas une méchante maxime dans la vie, ſi chacun ſe bornoit à ne pas acquérir au-delà d'un certain revenu. De cette maniere on pourroit ſe tranquilliſer l'eſprit pendant qu'on ſe verroit au-deſſus de ce point fixe, & deſtiner à de meilleurs uſages, qu'à ſes plaiſirs ou à ſes beſoins, tout ce qu'on gagneroit au-delà de cette ſomme. Une pareille diſpoſition d'eſprit empêcheroit un homme de porter une ſotte envie à ces turbulens qui ſont au-deſſus de lui, & un mépris encore moins excuſable pour ces bonnes ames qui ſont au-deſſous de l'état où il ſe trouve. C'eſt-là ce qu'on appelleroit naviger avec une bouſſole, & vivre avec quelque deſſein; mais s'égarer tous les jours en mille projets fatigans pour accumuler des richeſſes, & ſe munir contre les revers les moins apparens de la fortune, c'eſt ſe réduire à la condition d'un ſimple Automate, qui ſe laiſſe entraîner par une eſpèce d'inſtinct. La douceur que je goûte ici, pourroit bien avoir excité dans mon eſprit ces idées, ſi abſtraites pour la plûpart des hommes; mais occupé à écrire ſous un agréable berceau, environné d'un Païſage charmant, je me trouve fort diſpoſé à reſter dans cet heureux état, loin du pompeux tracas du monde, & à vivre en Philoſophe le reſte de mes jours.

T.



XC. DISCOURS.

Orandum est, ut sit mens sana in corpore sano.

Juv. Sat. X. 356.

Il faut demander à Dieu, qu'il vous donne du bon sens & de la santé.



LE travail du corps est de deux sortes ; ou celui qu'on se donne pour gagner sa vie, ou celui que l'on endure pour son plaisir. Le premier prend le nom d'exercice, & ne differe de l'autre que par le motif.

Le travail & l'exercice sont nécessaires à la santé du corps & au bien de l'ame.

La vie de la campagne abonde en ces deux sortes de travail ; c'est pour cela qu'on y acquiert un plus grand fonds de santé, & qu'on y jouït mieux de soi-même qu'aucune autre part. Je regarde notre corps comme un tout, formé de vaisseaux & de glandes, ou, pour me servir d'une expression plus générale, comme un amas de différentes parties ajustées ensemble d'une maniere si merveilleuse, qu'elles rendent le corps un organe propre à recevoir les influences de l'ame. Cette description n'embrasse pas seulement les intestins, les os, les tendons, les veines, les nerfs & les artéres ; mais aussi tous les muscles & les ligamens, composés de fibres, qui sont autant de tuyaux imperceptibles, entrelacés avec les glandes qui échappent à la vûe.

Cette idée générale du corps humain, sans entrer dans toutes les délicatesses de l'Anatomie, nous fait voir que le travail est absolument nécessaire pour le conserver en bon état. Il a besoin de fréquentes agitations pour mêler, digérer & séparer les sucs qu'il renferme ; pour nettoyer & déboucher ce nombre infini de tuyaux dont il est composé, aussi-bien que pour donner à leurs parties solides une consistence plus forte & plus durable. Le travail ou l'exercice aide à la fermentation des humeurs, les chasse dans leurs propres conduits, rejette ce qu'il y a de superflu, & vient au secours de la nature dans ces distributions secrettes, sans lesquelles le corps ne sauroit subsister en sa vigueur, ni l'ame agir avec toute la promptitude requise.

Je pourrois étaler ici les effets que l'exercice produit sur toutes les facultés de l'ame, & vous dire qu'il purifie l'entendement, qu'il débarrasse l'imagination, & qu'il rafine les esprits animaux qui sont nécessaires aux opérations de l'un & de l'autre, pendant que l'ame est unie avec le corps. Ce n'est qu'à la négligence d'un pareil exercice qu'on doit attribuer le mal de rate, auquel les personnes studieuses & d'une vie sédentaire sont sujettes, de même que les vapeurs si communes au beau sexe.

Si l'exercice n'étoit d'une absolue nécessité pour notre avantage, la nature n'y auroit pas si bien disposé le corps, en donnant aux membres autant d'activité, & à chaque partie autant de souplesse qu'il en faut pour produire ces compressions, extensions, contorsions, dilatations, & tous les au-

tres mouvemens qui aident à conserver la machine. Afin même de nous y engager d'une maniere indispensable, la nature a si bien ordonné toutes choses, qu'on ne sauroit obtenir rien de bon sans cela. Pour ne pas insister sur les richesses & les honneurs, si l'on veut avoir de quoi vivre & de quoi s'habiller, il faut qu'il en coûte le travail des mains & la sueur du visage. La Providence nous fournit les matériaux; mais elle attend que nous les mettions en œuvre nous-mêmes. Il faut cultiver la terre avant qu'elle donne son fruit, & lorsqu'elle est forcée à nous étaler ses différentes productions, quel nombre infini de mains ne doit-on pas y employer, avant qu'elles soient bonnes à notre usage? Les Manufactures, le Commerce & l'Agriculture, de vingt parties où l'on réduiroit notre espèce, en occupent naturellement dix-neuf; & ceux qui ne sont pas obligés de travailler, par l'état où leur naissance les a mis, seroient plus malheureux que les autres hommes, s'ils ne s'appliquoient au travail volontaire, qui porte le nom d'exercice.

Mon ami le Chevalier a été infatigable dans les occupations de cet ordre, & il y a divers endroits de sa maison chargés des Trophées de ses anciens travaux. Les murailles de sa grande salle sont parées des têtes de plusieurs bêtes fauves qu'il a tuées à la chasse, & qu'il regarde comme les plus riches de tous ses meubles, en ce qu'il en prend souvent occasion de discourir, & qu'elles insinuent qu'il n'a pas demeuré oisif. Au fond de cette même salle on voit la peau d'une grosse loutre suspendue & remplie de foin, que la mere du Chevalier y fit placer, & dont la vûe le réjouit beaucoup lui-même, parce qu'il n'avoit que neuf ans lorsque son chien la tua. Une petite chambre à côté de la salle est une espèce d'Arsenal, garni de fusils de diverses longueurs & façons, avec lesquels le Chevalier a fait un terrible carnage dans les bois, & détruit plusieurs millions de faisans, de perdrix & de bécasses. Les portes de son écurie sont ornées des museaux des renards qu'il a forcés lui-même. Il m'en fit voir un sur-tout, qui, pour le distinguer des autres, est attaché avec un clou de cuivre, & qui l'obigea de courir près de quinze heures, de traverser une demie-douzaine de Provinces, lui fit crever deux chevaux hongres, & perdre plus de la moitié de ses chiens.

Il n'y a point d'exercice que je voulusse plutôt recommander à mes Lecteurs de l'un & de l'autre sexe, que celui d'aller à cheval, parce qu'il n'y en a pas qui contribue tant à la santé, ni qui soit plus convenable à tous égards au corps, suivant l'idée que j'ai donnée de sa structure. Le Docteur *Sydenham* a parlé de cet exercice avec de grands éloges; & si l'on est curieux de voir une description étendue des effets qu'il produit par le seul méchanisme, on la trouvera dans un Livre *Anglois* qui a paru depuis quelques années sous le titre de *Medicina Gymnastica*, c'est-à-dire, de *la Médecine qui regarde les exercices du corps*. Pour moi, lorsque je suis en Ville, faute d'occasion d'aller à cheval, je m'exerce une heure tous les matins à tirer une cloche sans battant, qui est à l'un des coins de ma chambre, & qui me plaît d'autant mieux, qu'elle m'obéït dans un profond silence. Mon hôtesse & ses filles savent si bien les heures de mon exercice, qu'elles ne viennent jamais l'interrompre.

Lorsque j'étois de quelques années plus jeune que je ne suis, je me divertissois à un exercice plus fatigant, que j'avois pris d'un Traité des exercices du corps, qui est écrit en *Latin*, & où il y a beaucoup d'érudition. L'Auteur appelle cet exercice Σκιομαχία, ou le *Combat d'un homme avec son ombre*, qui consiste à tenir dans chaque main un gros bâton court, garni de plomb aux deux bouts, & à les secouer vigoureusement l'un & l'autre. Cette agitation dégage la poitrine, exerce les membres, & donne à un homme tout le plaisir d'un combat réel, sans l'exposer aux coups. Je souhaiterois que bien des Savans, qui disputent sur des vétilles, employassent ce tems perdu à se battre ainsi avec leurs ombres. Ils se délivreroient par-là de ces fumées de la rate, qui les rendent incommodes au Public & à eux-mêmes.

En un mot, puisque j'ai une ame & un corps, je me trouve engagé à deux sortes de devoirs, & je ne crois pas m'être acquitté de la tâche du jour, si je n'occupe l'un au travail & à l'exercice, de même que l'autre à l'étude & à la méditation.

L.

XCI. DISCOURS.

——Equidem credo, quia sit divinitùs illis
Ingenium.—— —— ——

VIRG. Georg. I. 415.

Je ne sçaurois en douter, puisque la nature leur a donné cet instinct.



ON ami le Chevalier me raille souvent de ce que je passe une bonne partie de mon loisir avec sa volaille. Il m'a surpris deux ou trois fois à contempler un nid d'oiseau, & bien d'autres fois il m'a vû rester une ou deux heures auprès d'une poule & de ses poussins. Il me dit que je connois en particulier chaque pièce de la volaille qui est autour de sa maison : il appelle un certain coq mon favori, & il se plaint de ce que ses canards & ses oyes jouissent plus de ma compagnie que lui-même.

L'instinct des animaux est une démonstration de la Providence.

J'avoue que je me plais infiniment à ces observations de la nature qui se présentent à la campagne. Fort attaché autrefois à la lecture des Livres qui traitent de l'Histoire naturelle, je ne saurois m'empêcher de rappeller ici les diverses remarques que j'ai trouvées dans les Auteurs, & de les comparer avec ce qui me tombe sous les yeux : convaincu d'ailleurs, que l'Histoire naturelle des animaux est une source d'argumens démonstratifs pour la Providence.

La structure de chaque sorte d'animal est différente de celle de toute autre espèce ; & il n'y a pas le moindre petit tour dans les muscles, ou entre-

lacement dans les fibres d'aucun, qui ne les rende plus propres pour ce genre de vie, auquel l'animal est destiné, qu'ils ne le seroient par toute autre disposition.

Les plus violens désirs dans toutes les créatures regardent la propagation de leur espèce, & leur propre conservation.

Il est étonnant de voir le soin que les mâles & les femelles prennent de leurs petits, à proportion de la nécessité qu'il y a de les conserver. Quelques créatures posent leurs œufs au hazard, & les abandonnent ensuite, comme les insectes & plusieurs sortes de poissons : d'autres, d'une contexture plus délicate, cherchent des endroits propres pour les recevoir, & les y mettre en dépôt, comme le serpent, le crocodile & l'autruche : il y en a qui couvent leurs œufs & soignent leurs petits, jusqu'à ce qu'ils soient en état de pourvoir eux-mêmes à leur subsistance.

Quel nom peut-on donner au principe qui fait que chaque espèce d'oiseaux observe un certain plan pour la structure de son nid, & qui dirige tous les individus de la même espèce à suivre le même modéle ? Ce n'est pas l'*imitation* ; car quoique vous fassiez couver un œuf de corneille par une poule, & que le petit qui en sortira n'ait jamais vû aucun nid des oiseaux de son espèce, il en construira un de la même fabrique à tous égards, que tous les autres nids de ceux de son espèce, sans qu'il y manque la moindre chose. On ne sauroit dire non plus que c'est la *raison ;* puisque, si les animaux en jouissoient à peu près au même dégré que les hommes, leurs édifices seroient aussi différens les uns des autres que les nôtres, suivant les différentes commodités qu'ils auroient en vûe.

N'est-ce pas une chose bien remarquable, que la même température de l'air qui excite les animaux à la génération, revêt les arbres de feuilles, & la campagne d'herbe, pour les mettre à couvert & en sûreté, & qu'elle produit une multitude infinie d'insectes pour servir à la nourriture de leurs petits ?

Qui n'admireroit la Providence, de voir que la tendresse des mâles & des femelles pour leurs petits est si violente, pendant qu'elle dure, & qu'elle ne dure qu'aussi long-tems qu'il est nécessaire pour la conservation de leurs petits ?

Un habile Ecrivain rapporte un exemple bien singulier de ce tendre amour que la nature inspire aux animaux ; & tout fondé qu'il est sur une expérience un peu cruelle, je me flatte qu'on me pardonnera, si je le mets ici tout du long, puisqu'il démontre clairement la force du principe dont il s'agit. » Un » homme, *dit-il*, très-expert dans les dissections, anatomisa une chienne, » & lorsqu'elle souffroit les douleurs les plus aigues, il lui présenta un de » ses petits, qu'elle se mit d'abord à lêcher, & parut insensible à son mal ; » mais dès qu'il l'eut retiré, elle fixa les yeux sur lui, & poussa un ton » plaintif, qui sembloit plutôt venir de la perte de son petit, que du tour- » ment qu'elle enduroit.

Mais quoique cet amour dans les brutes soit beaucoup plus vif que dans les créatures raisonnables, la Providence a eu soin qu'il ne fatiguât la mere

qu'aussi long-tems qu'il est utile à ses petits ; car d'abord qu'ils peuvent s'en passer, la mere discontinue sa tendresse à leur égard, & les abandonne à eux-mêmes. Avec tout cela, il y a quelque chose de bien singulier dans cet instinct, ou dans cet amour naturel; puisqu'il est prolongé au-delà de son terme ordinaire, si la conservation de l'espèce le demande ; comme on le voit dans les oiseaux, qui chassent leurs petits aussi-tôt qu'ils peuvent gagner leur vie, mais qui continuent à les nourrir s'ils les trouvent attachés au nid, ou enfermés dans une cage, ou hors d'état, par quelque autre accident, de pourvoir eux-mêmes à leur subsistance.

D'ailleurs, cet instinct dans les animaux ne monte pas des petits vers ceux qui leur ont donné le jour, parce qu'il n'est point du tout nécessaire pour la continuation de l'espèce. Dans les créatures même raisonnables, ce panchant ne remonte pas à beaucoup près si loin, qu'il descend de pere en fils à la postérité; & l'on voit dans toutes les familles, qu'on y a plus d'amitié pour ceux qui nous protégent & nous favorisent, que pour ceux qui nous ont donné la vie.

Qui ne s'étonneroit de voir des *Pyrrhoniens* disputer en faveur des bêtes, & nous dire de sang froid, que nous leur ôtons l'usage de la raison par un principe d'orgueil ?

La raison de l'homme paroît dans toutes les occasions de la vie, au lieu que la bête n'en donne aucun signe, que dans ce qui regarde immédiatement sa conservation ou la propagation de son espèce. Les animaux sont plus sages entre eux que les hommes; mais leur sagesse est bornée à un petit nombre d'objets, au-delà desquels elle s'évanouit. Placez une bête hors de son instinct, & vous la voyez dépourvûe de toute intelligence.

Pour me servir d'un exemple assez commun, & qu'on peut remarquer tous les jours; avec quel soin une poule ne fait-elle pas son nid à l'écart, loin du bruit & de l'embarras ? Lorsqu'elle y a placé ses œufs d'une maniere à les pouvoir tous couvrir, quel soin ne prend-elle pas de les tourner souvent, afin qu'ils participent de tous côtés à la chaleur vitale. Obligée de s'en éloigner pour chercher sa subsistance, avec quelle exactitude n'y revient-elle pas, avant qu'ils ayent eu le tems de se refroidir, & qu'ils soient rendus incapables de produire un animal ? En Eté vous la voyez se donner de plus grandes libertés, & abandonner son nid plus de deux heures de suite ; mais en Hiver, lorsque la rigueur de la saison pourroit glacer les principes de vie qu'il y a dans l'œuf, & détruire le poussin, elle est beaucoup plus assidue à sa tâche, & ne s'en écarte pas plus d'une heure. Lorsque les petits sont prêts à éclorre, avec quelle vigilance & quelle délicatesse n'aide-t-elle pas le poulet à rompre sa prison ? Lorsqu'il est éclos, quel soin ne prend-elle pas de le garantir contre les injures de l'air, de lui fournir la nourriture qui lui est propre, & de lui enseigner à la chercher lui-même, pour ne rien dire de l'abandon qu'elle fait de son nid, s'il ne se montre pas au bout du terme ordinaire ? En un mot, il n'y a presque aucune opération chymique où il paroisse tant d'art & d'industrie, que l'on en voit dans le soin qu'une poule se donne pour couver & faire éclorre ses œufs ; quoiqu'il y ait bien d'autres

oiseaux qui ont infiniment plus de sagacité à tous ces égards.

Mais avec toute cette industrie apparente, qui est absolument nécessaire pour la propagation de l'espèce, la poule, considérée à d'autres égards, n'a pas la moindre étincelle de raisonnement ou de sens commun. Elle prend un morceau de craye pour un œuf, & le réchauffe avec la même assiduité; elle ne s'apperçoit pas si le nombre des œufs qu'elle pond augmente ou diminue: elle ne distingue pas les siens de ceux d'une autre espèce; & quelque oiseau qu'il en sorte, elle a pour lui la même tendresse que pour ses petits. A tous ces différens égards, qui n'ont pas un rapport immédiat avec sa propre conservation, ou celle de son espèce, elle est d'une grande simplicité.

Il n'y a rien, selon moi, de plus mistérieux dans la nature, que cet instinct des animaux, qui s'éleve d'un côté au-dessus de la raison, & qui de l'autre en est infiniment éloigné. On ne sauroit l'expliquer par aucun des attributs de la matiere, & il opere d'ailleurs d'une maniere si étrange, qu'il est impossible de le prendre pour la faculté d'un être intelligent. Pour moi, je le regarde comme le principe de la pesanteur dans les corps, qu'il n'y a pas moyen d'expliquer par aucune des qualités connues & inhérentes dans les corps mêmes, ni par aucune loi du Méchanisme; mais qui, suivant les meilleures idées des plus grands Philosophes, est une opération immédiate du premier Moteur, & la puissance divine qui agit sur les créatures.

L.

XCII. DISCOURS.

——— Jovis omnia plena.

VIRG. Ecl. III. 60.

Tout marque dans le monde la puissance de Jupiter.

L'instinct & les autres qualités des animaux sont un effet & une démonstration sensible de la *Providence*.



LORSQUE je me promenois ce matin dans la grande basse-cour de mon ami, j'ai goûté un plaisir extrême à voir les différens effets de l'instinct sur une poule & une couvée de canards qui la suivoient. Ceux-ci, à la vûe d'un vivier, s'y sont plongés aussi-tôt, pendant que la poule couroit le long des bords avec une inquiétude surprenante, & les appelloit pour les faire sortir d'un élement qui lui paroissoit si dangereux. Comme on ne sauroit qualifier de raison, le principe qui agissoit dans ces différens animaux, lorsqu'on l'appelle *Instinct*, on désigne quelque chose dont nous n'avons aucune connoissance. Pour moi, il me semble, comme je l'ai insinué dans le *Discours* précédent, que c'est la direction immédiate de la Providence, & une opération aussi extraordinaire du souverain Monarque de l'Univers, que celle qui détermine toutes les portions

de

de la matiere vers leurs propres centres. Un Philosophe moderne, que M. *Bayle* cite dans la savante Dissertation qu'il a publiée sur l'ame des bêtes, avance la même opinion; mais il l'exprime en des termes plus hardis, lorsqu'il pose que (*a*) *Dieu est l'ame des bêtes.* Qui sait le nom qu'il faudroit donner à cette sagacité des animaux, qui leur apprend à trouver la nourriture qui leur est propre, & les éloigne de tout ce qui leur est nuisible ou mal-sain? *Ciceron* a remarqué, qu'un agneau n'est pas plutôt mis bas, qu'il s'attache d'abord de lui-même à la tette de sa mere. *Dampier* nous dit aussi dans ses Voyages, que, lorsque les Navigateurs sont jettés sur quelques côtes inconnues de l'*Amérique*, ils ne se hazardent jamais à goûter d'aucun fruit, quelque charmant qu'il paroisse à la vûe, à moins qu'il ne soit becqueté des oiseaux; mais qu'ils en mangent sans aucune crainte, si les oiseaux y ont touché les premiers.

D'ailleurs, quoique les bêtes n'ayent rien qui approche de l'usage de la raison, elles possédent toutes nos qualités inférieures, je veux dire, les passions & les sensations, dans un dégré plus éminent que nous-mêmes. Il faut bien remarquer aussi, que toutes les bêtes de proye sont fort sujettes à la colere, à la malice, à la vengeance, & à toutes les autres passions violentes qui les peuvent animer à la quête de leur nourriture; que celles qui sont incapables de se défendre elles-mêmes, ou d'attaquer les autres, ou dont toute la ressource est dans la fuite, sont d'un naturel soupçonneux & timide, & qu'elles s'effrayent à la vûe ou à l'ouïe de la moindre chose; pendant qu'il y en a d'autres, destinées à l'usage de l'homme, qui sont d'un naturel doux, traitable & commode pour la vie privée. Dans ce cas, les passions répondent en général à la structure du corps. On ne voit pas la fureur d'un lion dans un animal aussi foible & sans défense que l'est un agneau, ni la douceur d'un agneau, dans une créature si bien armée pour le combat que le lion. Il y a de même certains animaux, qui ont plus ou moins de pénétration & de sagacité dans les sens qui leur sont plus ou moins utiles, & qui tournent plus ou moins à leur sûreté & à leur avantage.

Il ne faut pas oublier ici non plus cette grande variété d'armes dont la nature a muni diversement les corps de différentes espèces d'animaux; comme sont les griffes, les cornes du pied & de la tête, les dents & les défenses, une queue, un aiguillon, & une trompe. Les Naturalistes remarquent aussi, que ce doit être quelque principe caché, distinct de ce qu'on nomme la raison, qui enseigne aux animaux à faire usage de leurs armes, & à les employer de la maniere qui leur est la plus avantageuse; parce qu'ils se défendent naturellement avec cette partie de leur corps où réside leur plus grande force, avant même que l'instrument y soit formé; comme on peut le voir dans les agneaux, qui, bien que nourris dans la maison, & qu'ils n'ayent jamais vû les actions de leurs semblables, poussent de la tête contre ceux qui les approchent, avant que leurs cornes commencent à paroître.

(*a*) Deus est anima brutorum.

J'ajoûterai à ces remarques générales un exemple que M. *Locke* nous donne de la Providence, dans les imperfections même d'une créature qui paroît la plus chétive & la plus méprisable qu'il y ait dans tout le monde animé. » (*b*) Nous pouvons conclure, *dit-il*, du méchanisme d'une huitre » ou d'un pétoncle, que ces animaux n'ont pas les sens si vifs, ni en si » grand nombre que l'homme. Supposé même qu'ils en fussent munis, dans » l'incapacité où ils sont de se transporter d'un lieu à un autre, Il ne leur en » reviendroit aucun avantage. De quoi serviroient la vûe & l'ouïe à une » créature incapable de s'approcher ou de s'éloigner d'un objet, quelque » utile ou quelque mal-faisant qu'il lui parût de loin? Une sensation vive ne » seroit-elle pas incommode à un animal qui doit être fixe au lieu où le ha- » zard l'a placé, & y recevoir l'eau trop froide ou trop chaude, nette ou » sale, qui s'y trouve?

J'accompagnerai cet exemple d'un autre, que le savant Docteur *Moor* cite de *Cardan*, à l'égard d'un autre animal qui paroît défectueux; mais où la sagesse de la Providence éclate dans la formation de ce même organe où elle semble avoir le plus manqué. » Y a-t-il rien, *dit-il*, de plus commun » que la taupe, & qui nous fournisse en même tems une preuve plus sen- » sible de la Providence? Tous ses membres sont exactement proportionnés » à son état. Réduite à se cacher sous terre, où l'on ne voit rien, elle a de » si petits yeux, que les Naturalistes ont quelque peine à lui en attribuer. » Mais elle en est bien dédommagée par l'ouïe, qu'elle a très-fine, & qui » la dispose à éviter le péril, d'abord qu'elle entend le moindre bruit. Nous » voyons d'ailleurs à quoi lui servent la queue & les jambes courtes, avec » les pieds de devant larges & munis de bonnes griffes, puisqu'elle creuse » la terre, & s'y met à couvert d'une vîtesse incroyable. Elle a donc les » jambes courtes, afin de ne creuser pas au-delà de ce qu'il lui faut pour » admettre l'épaisseur de son corps; & les pates de devant larges, afin » de pouvoir enlever beaucoup de terre à la fois. On peut dire aussi qu'elle » n'a qu'un bout ou point de queue, parce qu'obligée à creuser la terre, » qui ne céde pas avec la même facilité que l'air ou l'eau, on pouroit la » surprendre avant qu'elle eût achevé son ouvrage, & qu'elle s'en fût mise » en possession.

La remarque de M. *Boyle* sur ce petit animal, vient ici fort à propos. Il nous dit quelque part dans ses Ouvrages, que la taupe, qui n'est pas tout-à-fait aveugle, comme on le croit d'ordinaire, n'a pas la vûe assez bonne pour distinguer les différens objets; qu'elle n'a dans les yeux qu'une seule humeur, qui ne lui donne que l'idée de la lumiere, & que cette idée lui cause même quelque peine. Elle risqueroit ainsi d'être prise, lorsquelle vient au grand jour, si l'éclat incommode de la lumiere ne l'avertissoit de s'enterrer au plutôt dans son propre élement. Un peu plus de vûe lui seroit inutile, & un peu moins tourneroit à son désavantage.

Je n'ai touché qu'à ces animaux qui paroissent les ouvrages les plus impar-

(*b*) *Essai concernant l'Entendement*, &c. p. 190. §. 13. Ed. de 1729.

faits de la nature ; & si la Providence éclate dans leur formation, comment ne brilleroit-elle pas dans ce nombre infini de qualités qu'elle a répandues sur tant de créatures animées, qui sont plus ou moins parfaites, à proportion de l'état où elles se trouvent ?

Je souhaiterois bien que notre Société Royale s'appliquât à ramasser un corps d'Histoire naturelle, fondée sur les Livres & les observations. Si chacun de ses Ecrivains prenoit pour sa tâche une espèce particuliere d'animaux, & qu'il nous rendît un compte exact de leur naissance & de leur éducation, de leur politique, de leurs hostilités & de leurs alliances; de la contexture de leurs parties internes, sur-tout de celles qui les distinguent de tous les autres animaux, aussi-bien que de l'aptitude qu'ils ont pour l'état où la Providence les a mis; s'ils en venoient là, dis-je, ils rendroient au genre humain un des plus grands services qu'il pût jamais recevoir de leurs études, & qui ne contribueroit pas peu à la gloire du sage Auteur de l'Univers.

Il est vrai que cette Histoire naturelle, après toutes les recherches des Savans, seroit encore bien défectueuse, & très-éloignée de l'étendue de son vaste sujet. Les mers & les déserts nous cachent des millions d'animaux, dont les ruses & les stratagêmes ne viendront jamais à notre connoissance. D'ailleurs il y a infiniment plus d'espèces de créatures qu'on ne sauroit voir sans le secours du microscope, ou même à la faveur des verres les plus exacts, qu'il n'y en a qui tombent sous nos yeux. Quoi qu'il en soit, de la considération de ces animaux qui nous seroient connus, nous pourrions aisément inférer à l'égard des autres, qu'on voit éclater par-tout la même sagesse & la même bonté de Dieu, qui met chaque créature en état de pourvoir à sa sûreté & à sa subsistance dans le rang où il l'a placée.

Ciceron nous a donné une admirable ébauche d'Histoire naturelle dans son deuxiéme Livre *de la Nature des Dieux*, & il l'a écrite d'un style si relevé par de nobles métaphores & de vives descriptions, qu'il a mis son sujet au-dessus de la raillerie & du ridicule, où il ne tombe que trop souvent, lorsqu'il est manié par un Ecrivain du commun.

L.



XCIII. DISCOURS.

Doctrina sed vim promovet insitam,
Rectique cultus pectora roborant:
Utcumque defecere mores,
Dedecorant bene nata culpæ.
HOR. Lib. IV. Od. IV. 33.

L'instruction aide beaucoup les qualités naturelles. Un esprit cultivé se nourrit & se fortifie dans le bien : ôtez aux hommes une bonne éducation, bientôt les vices s'empareront de leur cœur.

Mauvaise *éducation* qu'on donne aux fils aînés des Gentils-hommes à la campagne, avec l'exemple d'une bonne éducation dans le fils d'*Eudoxe* & la fille de *Leontin*.



HIER mon ami le Chevalier & moi nous nous promenions ensemble, lorsque nous vîmes passer à cheval un jeune homme, à teint frais & d'une constitution vigoureuse, qui couroit au grand galop avec deux valets à sa suite. Je lui demandai qui étoit ce beau Cavalier, & il me répondit, que c'étoit un jeune Gentilhomme fort riche, élevé par une tendre mere qui demeuroit à quelques milles de l'endroit où nous étions. C'est une très-bonne Dame, ajouta mon ami ; mais elle a pris tant de soin pour la santé de son fils, qu'il n'est bon à quoi que ce soit au monde. Elle découvrit bientôt que la lecture lui fatiguoit les yeux, & que l'écriture lui donnoit un gros mal de tête. Il fut donc lâché dans les bois aussi-tôt qu'il put aller à cheval, ou porter un fusil sur l'épaule. En un mot, par la relation de mon ami, je trouvai qu'il avoit fait bonne provision de santé, mais non pas d'autre chose ; & que, si l'unique but d'un homme étoit de vivre, il n'y auroit pas dans toute la Province un jeune Cavalier plus accompli.

Il faut avouer que, depuis mon séjour à la campagne, j'ai entendu parler d'un nombre infini de jeunes héritiers & de freres aînés, qui, comptant sur le bien qui leur doit revenir, soit que la flatterie de leurs domestiques les entretienne dans cette idée, ou que ceux qui ont soin de leur éducation soient prévenus de la même sottise, s'imaginent que toutes les autres qualités leur sont inutiles, & ne servent qu'à maintenir le nom de leurs familles, & à transmettre en ligne directe leurs Domaines à la posterité.

C'est ce qui me rappelle souvent dans l'esprit une avanture de deux amis, que je vais rapporter au long sous des noms empruntés, & dont la morale ne peut qu'être utile, malgré quelques circonstances qui l'accompagent, & qui sentent plutôt le Roman qu'une Histoire véritable.

Eudoxe & *Leontin* n'avoient que peu de bien lorsqu'ils commencerent à paroître dans le monde. Ils avoient l'un & l'autre du bon sens & beaucoup de vertu. Ils firent leurs études ensemble dès leur plus tendre jeunesse, & contracterent une si grande amitié, qu'elle dura jusqu'à la fin de leur vie.

Lorsqu'*Eudoxe* voulut s'établir, il trouva moyen de s'insinuer dans une Cour, où, à la faveur de ses talens naturels & acquis, il passa par divers emplois, & s'éleva enfin à une haute fortune. *Leontin*, au contraire, chercha toutes les occasions de cultiver son esprit par l'étude, la conversation & les voyages. Il n'étoit pas seulement imbû de toutes les sciences, mais il connoissoit tout ce qu'il y avoit de plus habiles gens en Europe. Il entendoit parfaitement bien les intérêts des Princes, avec les coutumes & les maximes de leurs Cours; à peine trouvoit-il dans la Gazette le nom de quelque personne célébre, qu'il ne se fût entretenu avec elle, ou qu'il ne l'eût vûe. En un mot, il avoit si bien digeré & entremêlé sa connoissance des hommes & des livres, qu'il étoit lui-même un des hommes les plus accomplis de son siécle. Pendant tout le cours de ses études & de ses voyages, il ne manqua pas d'entretenir une exacte correspondance avec *Eudoxe*, qui se rendoit souvent agréable aux principaux Seigneurs de la Cour par les nouvelles qu'il recevoit de *Leontin*. D'abord qu'ils eurent passé l'un & l'autre leur quarantiéme année, qui est l'âge, si nous en croyons M. *Cowley*, auquel *on ne doit pas se jouer de la vie*, ni s'amuser à des bagatelles, ils résolurent, suivant leur ancienne convention, de se retirer à la campagne, & d'y passer le reste de leurs jours. Dans cette vûe ils se marierent tous deux à peu près en même tems. *Leontin*, avec son capital & la dot de sa femme, acheta une terre de trois cens piéces de revenu annuel, dans le voisinage d'*Eudoxe*, qui en avoit acquis une autre d'autant de mille piéces de rente. Leurs deux femmes accoucherent presque au même tems; celle d'*Eudoxe* d'un garçon, & celle de *Leontin* d'une fille; mais le dernier eut le malheur de perdre son épouse qui faisoit toute sa joie, & qui mourut quelques jours après la naissance de sa fille. Il n'auroit pû survivre à cette triste séparation, si les fréquentes visites de son ami ne l'avoient consolé. Un jour qu'ils raisonnoient ensemble avec leur familiarité ordinaire, *Leontin*, persuadé qu'il ne pouvoit lui-même donner à sa fille une éducation sortable, & *Eudoxe*, convaincu qu'un fils qui doit hériter de grands biens, n'est que trop exposé à prendre de mauvais plis, ils résolurent tous deux de faire un échange de leurs enfans, c'est-à-dire, que le garçon seroit élevé chez *Leontin* sur le pied de son fils, & que la petite demeureroit avec *Eudoxe* en qualité de sa fille, jusqu'à ce que l'un & l'autre eussent atteint l'âge de discrétion. L'épouse d'*Eudoxe*, assurée que son fils ne pouvoit jamais être mieux placé qu'avec *Leontin*, & sachant d'ailleurs qu'il seroit toujours sous ses propres yeux, fut amenée peu à peu à consentir à ce troc. Elle prit donc *Leonilla*, c'est ainsi que la petite se nommoit, & l'éleva comme sa fille. Chacun de ces deux amis conçut une si grande amitié pour l'enfant qui étoit commis à ses soins, qu'il sentoit une véritable tendresse de pere, quoiqu'il ne le fût que de nom. Quoique *Florio*, le jeune héritier qui demeuroit avec *Leontin*, eût beaucoup de respect & d'amitié pour son prétendu pere, on l'instruisoit à témoigner de la joie à la vûe d'*Eudoxe*, qui de son côté alloit souvent chez son ami, où il n'oubloit rien pour s'attirer l'estime & l'amitié de *Florio*. Ce jeune garçon ne fut pas plutôt d'un âge à connoître les moyens de son pere putatif, qu'il

résolut de s'avancer dans le monde par son industrie. Plein de cette idée, qui se fortifioit de jour en jour dans son esprit, il s'appliqua avec une ardeur extraordinaire à tout ce que *Leontin* lui recommandoit. Ses beaux dons naturels, soutenus & dirigés par les avis d'un si habile Conseiller, le mirent en état de faire en peu de tems des progrès considérables dans toutes les parties de son éducation. Il n'avoit pas encore atteint l'âge de vingt ans, qu'après avoir achevé ses études, & fait ses exercices à l'Académie, avec un applaudissement général, il fut envoyé aux Colléges en Droit, où très-peu de ceux qui s'attendent à hériter de grands biens, deviennent habiles Jurisconsultes. *Florio* n'étoit pas de ce nombre; persuadé qu'avec trois cens piéces de revenu, pour *Leontin* & lui-même, il n'y avoit pas de quoi vivre fort au large, il étudia sans relâche, jusqu'à ce qu'il fût bien instruit des Loix & du Gouvernement de sa Patrie.

Je devois avertir plutôt mes Lecteurs, que *Florio*, pendant qu'il demeuroit avec son pere putatif, étoit toujours le bien-venu dans la maison d'*Eudoxe*, où, après avoir connu *Leonilla* dès son enfance, il en devint insensiblement amoureux. Elevé qu'il étoit dans tous les principes de l'honneur & de la vertu, cette nouvelle passion ne pouvoit que lui causer beaucoup d'inquiétude. Sans espoir d'obtenir jamais une si riche héritiere, il auroit mieux aimé souffrir la mort, que de rien attenter par aucune voie indirecte. *Leonnilla*, qui à une grande beauté joignoit une plus grande modestie, nourrissoit d'ailleurs un secret panchant pour *Florio*; mais elle se conduisit avec tant de prudence, qu'il ne put jamais en soupçonner la moindre chose. Malgré le feu qui le consumoit, & qui fait toujours plus de ravage dans un cœur noble & vertueux, *Florio* travailloit à se munir de tout ce qui peut aider un homme à faire fortune, & à paroître avec éclat dans le monde, lorsqu'il reçut des ordres positifs de *Leontin* de se rendre incessamment à la campagne. Il n'y a nul doute qu'*Eudoxe*, charmé de la réputation que son fils s'étoit acquise, ne brûlât d'envie de se découvrir à lui. Quoi qu'il en soit, le lendemain de son arrivée, *Leontin* lui dit, qu'*Eudoxe* avoit quelque chose de la derniere importance à lui communiquer, & là-dessus il l'embrassa les larmes à l'œil. *Florio* ne fut pas plutôt arrivé à la grande maison qui étoit dans leur voisinage, qu'après les salutations réciproques, *Eudoxe* le prit par la main & le conduisit dans son cabinet. Ce fut-là qu'il lui découvrit tout le mystere de sa naissance & de son éducation, & qu'il s'exprima en ces termes : » Il ne me reste aucune autre voie de témoigner ma gratitude à *Leontin*, que celle de vous marier avec sa fille. Par le secret que je » viens de vous révéler, il aura toujours le plaisir d'être votre pere, & » *Leonilla* sera toujours ma fille; sa tendresse filiale, quoique mal placée, » a été si exemplaire, qu'elle est digne de la plus grande récompense que » je lui puisse donner. Vous aurez la satisfaction de jouir d'un héritage fort » honnête, dont vous auriez perdu le goût, si vous aviez sû qu'il vous appartenoit. Continuez seulement à le mériter comme vous avez fait jusques » ici. J'ai laissé votre mere dans la chambre voisine. Ses entrailles sont » émues à cause de vous. Elle entretient *Leonilla* du même secret que je

» viens de vous communiquer ». A l'ouie de ces mots, *Florio* fut si frappé de son bonheur, qu'il ne put jamais ouvrir la bouche; mais abbattu aux pieds de son pere, & versant un torrent de larmes, il lui baisoit les genoux & les embrassoit, lui demandoit sa bénédiction, & lui marquoit dans un profond silence, toute la tendresse, la soumission, & la gratitude dont il avoit le cœur plein, & qu'il lui étoit impossible d'exprimer. Enfin l'heureux couple fut marié, & l'illustre *Eudoxe* leur donna la moitié de ses revenus. *Leontin* & *Eudoxe* passerent le reste de leurs jours ensemble, &, dans la conduite affectionnée & respectueuse que *Florio* & *Leonilla* tinrent à leur égard, ils trouverent la juste récompense, de même que les effets naturels du soin qu'ils avoient pris de leur éducation.

L.

XCIV. DISCOURS.

Μέγα βιβλίον, μέγα κακόν.

CALLIMACHUS apud Athen. Lib. III. Cap. I.

Un gros Livre est souvent un grand mal.



UN Auteur qui publie ses Ecrits en un volume, a beaucoup d'avantage sur celui qui ne donne que des Traités séparés, & qu'une piéce après l'autre. On ne s'attend pas à rien trouver de considérable dans un gros volume, qu'au bout de quelque long Préambule ennuyeux, & de certains lieux communs, qui disposent l'esprit des Lecteurs à ce qui doit suivre. Que dis-je? les Auteurs ont établi pour maxime, qu'ils doivent se négliger quelquefois, parce que le plus sévere Lecteur n'est pas toujours attentif, & qu'il passe bien des choses à un homme qui écrit des Ouvrages de longue haleine. C'est ce qui a donné occasion au fameux proverbe *Grec* que j'ai pris pour le sujet de mon *Discours*.

Réflexions sur les gros Livres, & les Feuilles volantes, ou les *Discours de* l'Auteur.

Tout au contraire, ceux qui mettent leurs pensées sur des feuilles volantes, & pour ainsi dire, par morceaux, n'ont aucun de ces avantages. Il faut qu'ils entrent d'abord en matiere, & qu'ils écrivent d'un style vif & soutenu; à moins de cela, nos Piéces sont jettées à quartier, & l'on nous traite de fades & d'insipides: il faut que toutes les parties de notre Discours soient bien unies ensemble, & que le sujet en soit tout-à-fait nouveau, ou qu'il le devienne par le tour de l'expression. Si les Livres de nos meilleurs Ecrivains devoient être ainsi détaillés au Public, & que chaque page en fût soumise au goût de quarante ou cinquante mille personnes, il est fort à craindre qu'on n'y trouvât une infinité d'expressions plates, de remarques triviales, de sujets rebattus, & de lieux communs, qui passent en gros avec

le reste. D'ailleurs, quoique certaines Feuilles volantes puissent être composées de piéces de rapport, de simples ébauches & de projets irréguliers, on voudroit souvent que chacune enfermât une espèce de Traité, & que la solidité des pensées, ou leur abondance, y suppléât au défaut de la grosseur : on demanderoit que le caractere d'un fantasque ou d'un bourru y fût poussé dans toute son étendue, & qu'on y développât un sujet, sans tomber dans aucune de ces tautologies & de ces amplifications qui se pardonnent à des Ouvrages plus étendus. La plûpart des Ecrivains de morale suivent, dans leurs ordonnances, la méthode de *Galien*; leurs médecines sont copieuses. Mais un Ecrivain d'Essais doit s'en tenir à la pratique des Chymistes, & donner à un petit nombre de gouttes la vertu d'un plein verre de potion. Si tous les Livres étoient aussi réduits à leu rquinte-essence, il y a bien de gros Ouvrages qui ne paroîtroient que sur une feuille volante: il n'y auroit presque pas un seul *in-folio* : tous les Ecrits d'un siécle n'occuperoient que peu de tablettes; pour ne rien dire de quelques millions de volumes qui s'anéantiroient absolument.

Je ne crois pas, que la difficulté qu'on trouve à fournir des Piéces détachées de la nature de celles-ci, ait empêché les Auteurs de communiquer leurs pensées au Public de la même maniere: mais je m'étonne qu'il n'y ait que les Gazettiers & les zélés défenseurs des partis, qui suivent cette méthode; comme s'il ne valoit pas mieux s'instruire dans la sagesse & dans la vertu, que dans la politique, & apprendre quels sont les devoirs des peres, des maris & des enfans, que devenir Conseillers & Ministres d'Etat. Si les Philosophes & les grands Hommes de l'Antiquité, qui ont pris tant de peine pour instruire les autres, & pour les rendre plus sages & meilleurs, avoient eu l'Art de l'Imprimerie, il n'y a nul doute qu'ils ne l'eussent employé à distribuer ainsi leurs leçons au Public. Nos Feuilles volantes seroient d'un grand usage, si elles ne tendoient qu'à répandre le bon sens dans le gros du peuple, qu'à éclairer leurs esprits, qu'à les animer à la vertu, qu'à dissiper les chagrins d'un cœur affligé, & qu'à délasser, par d'innocens badinages, ceux qui s'appliquent à l'étude ou à des occupations plus séveres. Lorsque la connoissance, au lieu d'être enfermée dans les Livres, & cachée dans les Bibliothéques ou les Cabinets, est distribuée de cette maniere au Public; lorsqu'on l'examine à la rigueur dans toutes les Sociétés, & qu'elle sert d'entretien à toutes les tables, je me rappelle cet endroit des *Proverbes*, où *Salomon dit* : (c) *La souveraine sagesse crie hautement* par-tout; *elle fait retentir sa voix dans les rues; elle crie dans les carrefours, là où il y a le plus de bruit, & à l'entrée des portes; elle publie ses discours dans la Ville: Innocens*, dit-elle, *jusques à quand aimerez-vous les sottises?* Jusques à quand *les moqueurs se plairont-ils à la moquerie, & les fous haïront-ils la science?*

La quantité de Lettres que je reçois de plusieurs personnes de l'un & de l'autre sexe, qui, à ce que je puis voir par la maniere dont elles écrivent, ont bien du sens, ne m'encourage pas peu à poursuivre mon dessein. D'ailleurs

(c) Chap. I. 20. 21. 22.

leurs mon Libraire m'annonce que le débit de mes Feuilles augmente de jour en jour. C'est à son instance que je continuerai mes Spéculations champêtres jusques à la fin de ce mois ; outre que j'ai oüi dire, que plusieurs personnes en ont fait un Recueil à part, aussi bien que de mes *Discours* sur l'esprit, les Opera, les points de Morale, & les sujets qui dépendent de l'imagination ou de la fantaisie.

Je ne suis point du tout mortifié, lorsque je vois quelquefois mes Piéces rejettées par des gens qui n'ont ni goût ni littérature. Il y a de si épais nuages qui obscurcissent l'entendement de la plûpart des hommes, qu'il est presque impossible à la lumiere d'y pénétrer. On diroit que *la nuit & les ténébres l'enveloppent de tous cotés* :

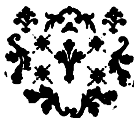
(*d*) —— Nox atra cavâ circumvolat umbrâ.

C'est à cette sorte d'esprits bouchés que je dois appliquer la fable de la jeune taupe, qui, après avoir consulté bien des Oculistes pour remédier à la foiblesse de ses yeux, fut enfin pourvûe d'une paire de lunettes ; mais lorsqu'elle voulut s'en servir, sa mere lui dit fort sagement : » Que les lunettes pouvoient » être de quelque secours aux hommes, mais qu'elles étoient inutiles à une » taupe ». Ce n'est donc pas en faveur des taupes que je publie mes *Discours* journaliers.

Du reste, outre ceux qui sont taupes par ignorance, il y en a d'autres qui le sont par envie. Si le proverbe *Latin* dit, (*e*) *Qu'un homme est un loup à l'égard d'un autre ;* on peut dire en général, qu'un Auteur est une taupe à l'égard de son Confrere. Ils ne sauroient découvrir des beautés dans leurs Ouvrages réciproques ; ils n'ont des yeux que pour observer les fautes & les méprises : il est vrai qu'ils apperçoivent la lumiere, comme on le dit des animaux qui leur ressemblent, mais cette idée leur est pénible ; ils ferment aussi-tôt les yeux, & se retirent dans une obscurité volontaire. J'ai déja surpris deux ou trois Individus de cette engeance ténébreuse & maligne, & j'ai résolu d'en faire un cordon, pour les produire tout enfilés dans une de mes Piéces, afin qu'ils servent d'exemple à toutes les taupes du même genre.

C.

(*d*) Virg. Æneïd. II. 360.
(*e*) Homo homini lupus. Plaut. *Asin.* Act. II. Sc. VI. 88.



XCV. DISCOURS.

Ne pueri, ne tanta animis assuescite bella:
Neu patriæ validas in viscera vertite vires.

VIRG. Æneid. VI. 832.

Ne vous accoutumez pas dès l'enfance à de si cruelles guerres, & n'employez pas vos forces à ruiner votre patrie.

Suites funestes de la *division* & de l'esprit de parti.



LORSQUE mon illustre ami, le Chevalier & moi, nous nous entretenons de la malice des partis, il se rappelle souvent une avanture qui lui arriva lorsqu'il étoit encore fort jeune, & qu'il y avoit une haine implacable entre les Parlementaires & les Royalistes. Voici le fait : Il devoit aller dans la rue de Sainte *Anne*; & sur ce qu'il en demanda le chemin à un homme, celui-ci, au lieu de répondre à sa question, le traita de petit chien de Papiste, & lui demanda qui avoit canonisé *Anne?* Pour éviter le même reproche, il voulut demander à un autre, où étoit la rue d'*Anne?* Mais celui-ci l'appella petit chien galeux, &, sans lui montrer le chemin, ajouta, qu'elle étoit Sainte avant qu'il fût né, & qu'elle continueroit à l'être après qu'il seroit pendu. Alors le Chevalier crut qu'il ne devoit plus répéter la même question, & à l'entrée de chaque rue du voisinage, il demanda comme on l'appelloit. Cet artifice ingénieux lui servit à trouver l'endroit où il vouloit aller, sans choquer aucun des partis. Quoi qu'il en soit, il ne raconte presque jamais cette avanture, qu'il n'y ajoute des réfléxions sur les maux que les partis causent; sur ce qu'ils ruinent toute sorte de bonne correspondance entre les voisins; qu'ils animent les honnêtes gens les uns contre les autres; qu'ils préjudicient à la taxe sur les terres; & qu'ils servent à la ruine du gibier & des bêtes fauves.

Il n'y a rien de plus terrible au monde que cet esprit de division, qui sépare un Peuple en deux corps, plus opposés l'un à l'autre que s'ils formoient, au pied de la lettre, deux Nations différentes. Les suites d'une pareille discorde sont ruineuses au suprême dégré, non seulement à l'égard des avantages qui en reviennent à l'ennemi commun, mais aussi à l'égard des maux qu'elle produit dans le cœur de presque tous les Particuliers. L'influence en est fatale pour les mœurs & les opinions de tous les hommes: elle renverse les idées de la vertu, & détruit même le sens commun.

Un violent esprit de parti, lorsqu'il éclate dans toute sa force, produit les guerres civiles & le carnage; & lorsqu'il est retenu dans ses plus étroites bornes, il ne fait aucun scrupule des mensonges, des médisances, des calomnies, ni des injustices. En un mot, il remplit une Nation de fiel & de rancune, & il étouffe jusques aux semences de la bonté, de la compassion & de l'humanité.

Plutarque dit très-bien, » qu'on ne doit pas se permettre de haïr, même » ses ennemis, parce, *ajoute-t-il*, que, si vous en venez-là une fois, cette » passion s'élevera ensuite d'elle-même dans votre cœur; si vous haïssez vos » ennemis, vous contracterez une méchante habitude, qui tournera insen- » siblement au préjudice de vos amis, ou des personnes qui vous sont indif- » férentes ». Je pourrois démontrer ici, que ce précepte de Morale, qui attache la malignité de la haine à la passion même, & non pas à son objet, quadre admirablement bien avec cette grande maxime qui fut dictée aux hommes plus d'un siécle avant que ce Philosophe écrivît; mais au lieu d'insister sur cet accord, qui saute aux yeux, je remarquerai, plein d'une vive douleur, qu'il y a bon nombre d'honnêtes gens parmi nous, que les principes de parti animent les uns contre les autres, & les aigrissent d'une maniere qui me paroît incompatible avec les lumieres de la raison, ou les préceptes de l'Evangile. Il n'y a rien de si spécieux que le zèle pour la cause du Public, ni qui soit plus propre à nourrir dans le cœur des personnes vertueuses certaines passions, que leur intérêt particulier n'y auroit jamais excitées.

Si cet esprit de parti a un si mauvais effet sur les mœurs, il a de même une influence très-maligne sur l'entendement. Nous voyons souvent qu'une misérable Feuille volante, ou qu'une Brochure insipide est élevée jusqu'aux nues, par ceux qui sont dans les principes de l'Auteur, & qu'une excellente Piéce est quelquefois ravalée jusqu'à terre, par ceux qui sont d'un parti opposé à celui de l'Ecrivain. Tout homme animé de cet esprit, est presque incapable de discerner les fautes ou les beautés réelles. Un homme de mérite, qui a d'autres principes que nous, ressemble à un objet qu'on regarde à travers différens milieux, & qui paroît courbe ou rompu, quoiqu'il soit bien droit & entier en lui-même. De-là vient qu'il n'y a presque pas une seule personne de marque dans la *Grande Bretagne*, à qui l'on n'attribue deux caracteres aussi opposés l'un à l'autre que la lumiere & les ténébres. Le savoir & l'érudition souffrent surtout de ce malheureux préjugé, qui régne aujourd'hui entre les personnes de tous les rangs & de tous les ordres dans la Nation *Britannique*. Si les hommes se rendoient autrefois illustres dans les savantes Sociétés dont ils sont Membres, par leurs talens extraordinaires, ils s'y distinguent aujourd'hui par la chaleur & la violence avec laquelle ils épousent leurs différens partis. On estime les Livres par les mêmes considérations: un Ecrit chargé de grosses injures & de fades railleries, passe pour une bonne satyre, & l'on traite d'éloquent & de bien tourné, un amas confus d'idées admises dans un certain parti.

Il y a une espéce de sophisme, qui est mis en usage des deux côtés, & qui se réduit à prendre pour une vérité incontestable, tout ce qu'on a jamais rapporté de scandaleux au sujet d'une personne, & à bâtir là-dessus des spéculations aussi mal-fondées. Des calomnies, dont on n'a jamais donné aucune preuve, ou qu'on a souvent réfutées, sont les demandes ordinaires de ces infâmes barbouilleurs, sur lesquelles ils procédent comme sur des axiomes que tout le monde admet, quoiqu'ils sachent dans le fond de leur ame

qu'elles sont fausses, ou pour le moins très-douteuses. Lorsqu'ils ont jetté ces ridicules fondemens, on ne doit pas s'étonner que l'édifice qu'ils y élevent leur quadre si bien à tous égards. Si cette indigne pratique de nos jours dure plus long-tems, la gloire & l'infamie ne seront plus des motifs qui engagent les hommes à s'acquitter de leur devoir.

Tous les Gouvernemens ont de certains périodes où cet esprit d'inhumanité prévaut. L'*Italie* se vit long-tems déchirée par les *Guelphes* & les *Gibelins*; & la *France*, par les amis & les ennemis de la Ligue: mais un homme est bien malheureux d'être né dans une saison si pleine d'orages & de tumultes. Il y a de certains esprits ambitieux, turbulens & rusés, qui causent toutes ces factions, & qui, sous le beau prétexte de l'intérêt du Public, entraînent dans leur parti un grand nombre de personnes bien intentionnées. Combien d'honnêtes gens ne voit-on pas, qui nourrissent des pensées peu charitables & inhumaines, par un zèle mal-entendu en faveur de l'Etat? Quelles cruautés & quelles avanies n'exerceroient-ils pas contre ceux d'un parti opposé, qu'ils honoreroient de leur estime, si, au lieu de les envisager sous l'idée qu'on leur en donne, ils les connoissoient tels qu'ils sont en eux-mêmes? C'est ainsi que des hommes de la plus grande probité embrassent des erreurs criminelles & de honteux préjugés, & qu'ils deviennent méchans par le plus noble de tous les principes, je veux dire, l'amour de la Patrie. Je ne saurois m'empêcher de rapporter ici le proverbe *Espagnol* qui dit, que *nous serions tous d'accord, s'il n'y avoit ni fous ni fripons dans le monde.*

Pour moi, je souhaiterois de bon cœur que tous les honnêtes gens se voulussent liguer ensemble, pour se maintenir contre les efforts de ceux qu'ils regardent comme leurs ennemis capitaux, à quelque parti qu'ils se joignent. S'il y avoit un tel corps de bonnes troupes réglées, on ne verroit jamais les plus scélérats de tous les hommes élevés à de grands emplois, parce qu'ils sont utiles à un parti, ni les plus illustres négligés, parce qu'ils sont au-dessus de toutes ces indignes pratiques qui les rendroient agréables à leur faction. Alors nous discernerions jusqu'au moindre galeux qu'il y auroit dans le troupeau, & nous lui donnerions la chasse, quelque terrible & robuste qu'il parût: D'un autre côté, nous mettrions à couvert de toute insulte l'innocence opprimée, & nous défendrions la vertu, quoiqu'exposée au mépris ou à la satyre, à l'envie ou à la calomnie. En un mot, nous ne traiterions plus nos Concitoyens de *Whigs* ou de *Toris*; mais l'homme de mérite seroit notre ami, & le perfide notre ennemi.

C.



XCVI. DISCOURS.

Tros Rutulusve fuat, nullo discrimine habebo.
VIRG. Æneid. X. 1.

Que ce soit un Troyen *ou un* Rutule, *je ne les distinguerai pas l'un de l'autre.*



E viens d'insinuer, que les honnêtes gens de tous les partis devroient former entre eux une espéce de Ligue, pour servir à leur propre défense & à l'attaque de leurs ennemis communs. Dans cette vûe, le corps de troupes réglées devroit agir sans avoir aucun égard que pour la vérité & la justice, & se dépouiller de ces petites animosités qui régnent dans tous les partis. Voici d'ailleurs un Formulaire auquel je voudrois qu'ils souscrivissent tous, & qui exprime leurs intentions de la maniere la plus simple & la plus nette.

Projet d'une *Ligue* contre le violent esprit de parti qui régne à la Campagne avec plus de rusticité qu'à la Ville.

» Nous soussignés, protestons solemnellement, que nous croyons en conscience que deux & deux font quatre; & que nous prendrons pour notre ennemi tout homme qui voudra nous persuader le contraire. Nous sommes aussi résolus de maintenir, au péril de tout ce que nous avons de plus cher au monde, que six sont moins que sept, en tout tems & en tous lieux; & qu'au bout de trois ans dix ne seront pas plus qu'ils ne sont aujourd'hui. Nous déclarons outre cela, que notre ferme résolution est d'appeller toute notre vie noir ce qui est noir, & blanc ce qui est blanc; que nous nous opposerons en toute sorte de rencontres, au péril de nos biens & de nos vies, à tous ceux qui, dans aucun jour de l'année, appelleront noir ce qui est blanc, ou blanc ce qui est noir.

S'il y avoit une pareille association d'honnêtes gens, qui, sans aucun égard pour les emplois, tâcheroient d'extirper tous ces zélateurs furieux, disposés à sacrifier la moitié de leur Patrie à la vengeance & aux intérêts de l'autre, de même que tous ces infâmes hypocrites, qui ne cherchent que leur avantage sous prétexte du bien public; avec tous ceux qui ménent une vie déréglée & abominable, soit qu'ils adhérent à l'un ou à l'autre parti, & qui n'ont pour tout mérite qu'une soumission aveugle aux ordres de leurs conducteurs; si cela étoit, dis-je, nous verrions bientôt éteindre ce violent esprit de parti, qui, avec le tems, peut nous exposer à la risée & au mépris de toutes les Nations qui nous environnent.

Un Membre de cette Société, qui s'occuperoit ainsi à faire place au vrai mérite, par le soin qu'il prendroit d'attaquer & de renverser toutes ces personnes indignes & dépravées qui s'élevent quelquefois aux plus hautes Charges de l'Etat, & cela sans aucune vûe à son intérêt particulier, ne rendroit pas un petit service à sa Patrie.

Je me souviens d'avoir lû dans *Diodore* de *Sicile*, qu'il y a un petit animal

fort actif, qu'il appelle, si je ne me trompe, (f) *ichneumon*, qui cherche toujours les œufs du crocodile, & qui les casse. Cet instinct est d'autant plus remarquable, que l'*ichneumon* ne se nourrit pas de la substance de ces œufs, & qu'il ne lui en revient aucun avantage. Mais sans le travail continuel de cet industrieux animal, l'*Egypte*, à ce que dit l'Historien, seroit pleine de crocodiles; parce que les gens du Païs sont si éloignés de les détruire, qu'ils les adorent comme une divinité.

Si nous examinons la conduite des factieux ordinaires, nous trouverons que, bien loin de ressembler à ce petit animal désintéressé, ils suivent plutôt l'exemple de ces *Tartares* sauvages, qui cherchent à se défaire d'un homme revêtu de grandes & belles qualités, dans la pensée qu'après sa mort tout son mérite, de quelque Emploi qu'il le rendît capable, se transporte à celui que l'a immolé.

On peut déja voir par quelques-uns de mes *Discours*, que j'ai travaillé de toutes mes forces à éteindre ce malheureux esprit de faction, qui éclate avec la même violence dans tous les partis; & je me sens d'autant plus animé à rendre quelque service à cet égard, s'il y a moyen, qu'il infecte la Campagne plus que la Ville. Il contracte ici une espéce d'air brutal & de férocité rustique, dont les gens accoutumés à des manieres plus polies, sont tout-à-fait incapables. Il s'étend jusques aux révérences & aux coups de chapeau, & en même tems que les chefs des partis gardent un extérieur civil les uns envers les autres, & qu'ils se font tous les jours des honnêtetés, leurs émissaires, qui sont répandus dans ces quartiers, ne veulent pas se trouver ensemble à un combat de coqs. Cette humeur farouche est la source de plusieurs rendez-vous périodiques, où l'on ne voit que des maquignons *Whigs*, ou des chasseurs *Toris*; pour ne rien dire d'une infinité d'imprécations, de rebufades & de murmures qu'elle produit aux Assises qui se tiennent tous les trois mois.

Je ne sais si j'ai remarqué dans quelqu'un de mes *Discours* précédens, que mes deux amis, les Chevaliers *Roger de Coverly* & (g) *André Freeport*, ont des principes opposés; que le premier est pour l'intérêt de ceux qui possédent les terres, & l'autre pour ceux qui ont l'argent monnoyé. Mais ils sont l'un & l'autre si moderés à cet égard, qu'ils ne passent jamais au-delà des bornes d'une agréable raillerie, qui sert même souvent à divertir le reste de nos confreres. Quoi qu'il en soit, je trouve que le Chevalier *de Coverly* est plus zélé *Toris* à la Campagne qu'à la Ville; ce qui lui est absolument nécessaire, à ce qu'il m'a dit à l'oreille, pour maintenir son crédit. Dans tout notre voyage de *Londres* à sa maison de campagne nous ne bûmes pas un seul verre de vin dans un cabaret *Whigs*; ou si le cocher s'arrêtoit par hazard à quelque lieu suspect, un des valets du Chevalier ne manquoit pas de venir joindre son maître au grand galop, pour lui dire à l'oreille, que, dans la derniere élection, l'hôte avoit donné sa voix con-

(f) C'est une espèce de blaireau, mais plus menu.
(g) Voyez page 6.

tre un tel. Cette politique nous engagea souvent à être mal, & pour la table & pour le lit; mais nous ne cherchions pas tant les bons cabarets que certains cabaretiers; & pourvû que les principes de l'hôte fussent à la mode, nous ne regardions pas de fort près aux méchans vivres qu'il nous donnoit. Ce qu'il y avoit de plus rude, c'est que, plus l'hôte passoit pour zèlé, plus nous étions mal-traitez; bien persuadé que ses amis se contenteroient de sa maigre chere & de ses lits durs. Aussi, pendant que nous fûmes sur la route, je tremblois toutes les fois que nous entrions dans une hôtellerie dont le Chevalier m'avoit dit que le maître étoit un honnête homme.

Depuis mon arrivée à la Campagne, je vois tous les jours de nouveaux exemples de cette bassesse qui est ordinaire à l'esprit de parti. Je me trouvai l'autre jour sur le Boulingrin d'une Ville du voisinage, où les Gentilshommes d'un certain parti se rendent une fois la semaine, & j'y remarquai un Etranger qui avoit l'air & les manieres au-dessus du commun; mais je fus bien surpris de voir que personne ne vouloit gager avec lui, quoiqu'il fût très-beau parieur. On me dit ensuite, que dans une Séance de Parlement il n'avoit pas donné sa voix comme on l'auroit souhaité, & que c'étoit pour cela qu'il n'y avoit pas un seul homme sur le Boulingrin, qui voulût avoir la moindre correspondance avec lui, non pas même pour gagner son argent.

Entre tous les exemples de cette nature qui fourmillent ici, je n'en dois pas oublier un qui me regarde moi-même. M. *Wimble* racontoit l'autre jour bien des choses étranges qu'il avoit apprises, je ne sais où, d'un certain grand Seigneur; & sur ce que je le regardai fixement, comme une personne étonnée d'apprendre à la Campagne, des choses dont on n'avoit jamais dit un seul mot en Ville, M. *Wimble* abandonna le fil de son discours; mais à l'issuë du dîner, il demanda tout bas à mon Chevalier, s'il étoit bien assuré que je n'étois pas un fanatique.

Je suis pénétré d'une vive douleur à la vûë de cet esprit de division qui éclate à la Campagne; non seulement en ce qu'il détruit la vertu & le sens commun, & qu'il nous rend en quelque maniere cruels les uns envers les autres; mais en ce qu'il perpétue nos animosités, qu'il élargit nos bréches, & qu'il transmet nos passions & nos préjugés à la postérité. Pour moi, je frémis quelquefois, dans la crainte d'entrevoir les semences d'une guerre civile au milieu de nos dissensions, & je ne saurois m'empêcher de plaindre par avance les miseres & les calamités de nos enfans.

C.



XCVII. DISCOURS.

——O quantùm est in rebus inane!

Pers. Sat. I. 1.

Que de vuide dans les choses de ce monde!



L'arrivée de la Poste ici, nous avons accoutumé de nous ranger autour d'une table & de boire le caffé, pendant que notre vieux Chevalier nous lit à haute voix, & les lunettes sur le nez, le Manuscrit de (*h*) *Dyer*, & qu'il sourit de tous ces petits traits satyriques dont l'Auteur assaisonne presque toûjours ses Nouvelles. Je lui communique ensuite les Piéces qu'on m'adresse en qualité de *Spectateur*, & je vais publier, à sa réquisition, une Lettre qu'il a fort approuvée. La voici.

M. le Spectateur.

Lettre sur la mode ridicule des grandes *jupes* de baleine.

» Après avoir diverti la Ville aux dépens de la Campagne, un mois entier » ou peu s'en faut; il est juste que la Campagne ait sa revanche. Depuis » que vous n'êtes plus avec nous, les belles sont devenues fort extravagan» tes. Leurs jupes, qui commençoient à se gonfler & à s'élargir avant votre » départ, forment aujourd'hui un contour prodigieux, qui augmente de jour » en jour; en un mot, depuis que nos Dames ne se trouvent plus sous votre » inspection, il n'y a pas moyen de les retenir dans aucunes bornes. » Vous les avez louées un peu trop tôt sur la modestie de leurs coëffures; » du moins, comme l'humeur peccante dans un malade est souvent chas» sée d'un endroit dans un autre, la superfluité de leurs ornemens, au lieu » d'être tout-à-fait bannie, ne semble avoir passé que de la tête vers les par» ties basses. Elles ont acquis en largeur ce qu'elles avoient perdu en hau» teur, & contre toutes les régles de l'Architecture, elles élargissent le fonde» ment lorsqu'elles diminuent le comble. Si, semblables aux haquenées » d'*Espagne*, le vent les rendoit enceintes, elles ne pouvoient jamais » s'aviser d'une meilleure invention. Mais il n'y a personne qui nous ait ap» pris jusques ici l'usage particulier de ces jupes, ni qu'elles renferment autre » chose que les moins amples : de sorte que nous sommes fort embar» rassés à découvrir le but auquel on les destine.

» Les Dames insistent, pour la défense de ces jupes, sur ce qu'elles sont » légeres, & propres pour la saison; mais ce n'est qu'un prétexte, & une

(*h*) Fameux Nouvelliste de *Londres*.

» ruse,

» ruse, puisque tout le monde sait que, depuis bien des années, nous n'a-
» vions pas eu des chaleurs si modérées que nous en avons cet Eté, &
» qu'ainsi la chaleur dont elles se plaignent ne vient pas de l'air. Ce n'est pas
» tout, je demanderois volontiers à ces Dames si délicates, pourquoi elles
» auroient plus besoin de fraîcheur que n'en ont eu leurs meres ?

» Je trouve plusieurs personnes spéculatives qui croyent, que depuis quel-
» que tems notre sexe est devenu fort hardi, & que ces jupes garnies de cer-
» cles de baleine sont mises en usage pour nous tenir éloignés. Il est certain
» que l'honneur d'une femme ne sauroit être mieux retranché que par ce
» nombre de cercles, à quelque distance les uns des autres, au milieu d'une
» si grande variété d'ouvrages de dehors, & de lignes de circonvallation.
» Une Dame ainsi revêtuë de baleine est en sûreté contre les approches d'un
» brutal, qui pourroit aussi bien prétendre faire l'amour dans une cuve, à
» la maniere du Chevalier *George Etheredge*, qu'au milieu de tant de cer-
» cles.

» Il y a des hommes superstitieux, qui regardent la jupe environnée de
» cercles, comme une espéce de prodige. Quelques-uns croyent qu'elle pré-
» sage la chûte du Roi de *France*, appuyés sur ce que le vertugadin parut en
» *Angleterre* un peu avant la ruine de la Monarchie d'*Espagne*. D'autres
» s'imaginent qu'elle prédit des batailles & du carnage, & qu'elle est d'une
» influence aussi maligne que la queuë d'une Comete. Pour moi, je panche
» fort à croire qu'elle nous annonce des multitudes qui vont entrer au mon-
» de, bien loin d'en sortir.

» La premiere fois que je vis une Dame avec une de ces jupes, je ne pus
» m'empêcher de la blâmer en moi-même, de ce qu'elle s'exposoit dans les
» rues lorsqu'elle étoit *si proche de son terme*; mais je me désabusai bientôt
» de mon erreur, lorsque toutes les autres Dames à la mode parurent
» *aussi avancées* qu'elle. La plûpart des gens croyent que certaines femmes
» rusées ont enlacé les autres dans leurs cercles, afin de les rendre com-
» plices de leur propre honte qu'elles vouloient cacher, & d'éviter par
» ce moyen la critique du Public ; à l'exemple de ces Généraux prudens, qui
» engagent quelquefois deux ou trois douzaines de leurs amis à s'habiller
» de même qu'eux, pour n'être pas seuls en bute aux attaques particulieres
» de l'ennemi. La jupe gonflée renverse toutes les distinctions ; elle met à
» niveau & sur la même base la mere avec sa fille, les vierges & les
» matrones, les femmes mariées & les veuves. Cependant j'ai un véritable
» chagrin de voir tant d'innocentes vierges d'une belle taille si boursou-
» flées, & se dandiner en marchant comme des femmes grosses.

» Si cette mode gagnoit les femmes du commun, il n'y auroit presque
» pas moyen de passer dans nos rues. Il y a déja plusieurs Eglises consi-
» dérables qui se trouvent fort resserrées, & si la mode s'étend plus loin, il
» est à craindre que plusieurs de nos artisanes ne soient obligées d'aller
» chercher place dans les Conventicules. D'un autre côté, si les hommes,
» indignés de cette extravagance des femmes, s'avisoient de porter des
» chausses de Pàge, un homme & sa femme rempliroient tout un banc.

» Vous savez, Monsieur, qu'*Alexandre* le Grand, dans son expédition » aux *Indes*, fit enterrer diverses armures qui étoient de beaucoup trop » grandes pour aucun de ses soldats, afin de donner à la postérité une » haute idée de sa personne, & d'insinuer qu'il avoit commandé une ar- » mée de Géans. Je ne doute pas que, si une de nos jupes à la mode » vient à être déposée dans quelque armoire de curiosités, & qu'on l'y » trouve au bout de quelques générations, elle ne plonge dans la même » erreur ceux qui viendront après nous; à moins qu'ils ne manquent de » respect pour leurs bisayeules, & qu'ils ne s'imaginent qu'elles se rendoient » monstrueuses afin de paroître aimables.

» Lorsque j'examine cette *lanterne* de nouvelle fabrique, & que je l'en- » visage de tous les côtés, je ne puis que me rappeller cet ancien Philo- » sophe, qui, après avoir parcouru un Temple en *Egypte*, & cherché » l'Idole qu'on y adoroit, découvrit à la fin un petit singe noir, enchassé » au milieu de ce vaste édifice; sur quoi il se récria, au grand scandale » des Adorateurs : *Est-il possible qu'un si magnifique Palais serve à loger un si » ridicule habitant !*

» Quoique vous ayez pris la résolution, (*i*) dans un de vos *Discours*, » de ne descendre point jusqu'au détail des ajustemens, je me flatte que, » dans une occasion si extraordinaire, vous ne jugerez pas le beau sexe » indigne de vos soins, & que vous viendrez au plutôt le tirer de l'em- » barras des cercles qui l'environnent, le guérir d'une maladie à la mode » qui le tyrannise. Je ne doute presque pas que la jupe ne se retrécisse » d'elle-même d'abord que vous paroîtrez en Ville, ou que du moins » un trait de votre plume ne l'oblige à se resserrer, comme la sensitive se » ferme quand on la touche. Du reste, vous obligerez par-là bon nombre » de personnes qu'un prodige si nouveau remplit d'épouvante & d'effroi, & » en particulier celui qui est, *&c.*

C.

(*i*) Voyez Disc. XII. p. 35.



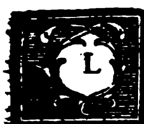
XCVIII. DISCOURS.

——— ——— Concordia discors.

HOR. L. I. Ep. XII. 12.

Des principes toujours contraires & toujours unis.

Les femmes préférent les hommes badins & enjoués à ceux qui ont du bon sens.

Es femmes sont d'un naturel plus gai & plus enjoué que les hommes ; mais je ne saurois déterminer si cela vient de ce que leur sang est plus rafiné, ou de ce que leurs fibres sont plus délicates, & leurs esprits animaux plus légers & plus volatils ; ou s'il n'y auroit pas, comme d'autres se l'imaginent, une espéce de sexe à l'égard de l'ame. Quoi qu'il en soit, la vivacité est le don des femmes, & l'air grave le partage des hommes. Ainsi, de part & d'autre, l'on devroit se tenir en garde contre le panchant de la nature, afin qu'il ne les domine pas trop, & qu'il ne les fasse point sortir des bornes de la raison. Ce malheur ne manque jamais d'arriver, si l'un affecte un caractere de rigueur & de sévérité dans toutes ses paroles & ses actions, & l'autre un air libre & badin. Les hommes ne doivent pas s'abandonner à une espéce de philosophie sauvage, ni les femmes à une galanterie imprudente. Lorsqu'on n'observe pas ces précautions, l'homme dégénere souvent en cynique, & la femme en coquette ; l'homme devient triste & de mauvaise humeur, la femme impertinente & quinteuse.

Nous pouvons conclure de-là, que l'homme & la femme ont été créés pour servir de contrepoids l'un à l'autre, afin que les peines & les fatigues du mari pussent être adoucies par la bonne humeur & la vivacité de la femme. Lorsque ces choses se trouvent bien mêlées ensemble, la vigilance & la gayeté se donnent toujours la main, & la famille, comme un vaisseau équippé de tout son attirail, ne manque jamais ni de voilure ni de lest.

Puisque je me trouve à la Campagne, il faut que j'en tire mes allusions, & que je dise, avec les Naturalistes, qu'entre les oiseaux il n'y a que les mâles qui chantent, qu'ils commencent à gazouiller un peu avant qu'ils ayent des petits, & qu'ils cessent un peu après ; que, pendant que la femelle couve ses œufs, le mâle se poste d'ordinaire sur quelque branche voisine, d'où il l'amuse & la divertit par ses doux accens tout le tems qu'elle est occupée à ce devoir.

Mais le contract des oiseaux ne dure que jusqu'à ce qu'il en résulte une couvée, & que leurs petits ont les moyens de pourvoir à leur subsistance ; de sorte que les fatigues & les soins de l'état de mariage, s'il m'est permis d'employer ce terme à leur égard, tombent principalement sur la femelle. Il n'en est pas ainsi de notre espéce : comme le mari & la femme sont

unis pour toute leur vie, & que le gros du fardeau repose sur le premier, la nature a donné à la femme toutes les petites manieres douces, flatteuses & obligeantes, capables de réjouir son associé, & de l'animer à travailler avec ardeur pour l'entretien de sa famille, & l'éducation de leurs enfans. Du reste, on ne doit pas entendre ceci au pied de la lettre, puisque les mêmes devoirs regardent souvent l'une & l'autre partie; mais il faut l'entendre plutôt du but que la nature semble avoir eu en général dans les différentes inclinations qu'elle a distribuées aux deux sexes.

D'ailleurs, quelque raison qu'il y ait pour cette diversité, si nous observons de près la conduite des femmes, nous trouverons qu'elles aiment mieux s'associer avec une personne de cette humeur badine & volage, qui leur est naturelle, qu'avec ceux qui seroient en état de la modérer, & d'y joindre un contrepoids. C'est une plainte fort ancienne, que le badin l'emporte auprès d'elles sur l'homme de bon sens. Lorsque vous verrez un estafier qui parle à haute voix, à tort & à travers, d'une gayeté insipide, & qui éclate de rire à tout moment, dites à coup sûr que c'est un Favori des Dames: le bruit, les airs badins & des manieres empressées sont des vertus ausquelles il leur est impossible de résister. En un mot, la passion d'une femme pour un homme n'est autre chose que l'amour propre tourné sur un autre objet: elle souhaiteroit que l'amant devînt femme à tous égards, pourvû qu'il ne changeât pas de sexe. Aussi (*k*) *Dryden* a-t-il lâché contre les femmes de cette humeur un trait satyrique & bien délicat, lorsqu'il leur fait dire, dans une de ses Piéces: *Notre sexe étourdi se laisse prendre à l'extérieur & à la bagatelle; il se cherche & s'admire lui-même dans les hommes.*

C'est une source infinie de calamités pour les femmes qui épousent des hommes qu'elles trouvent aussi aimables qu'elles; ces Messieurs ne servant souvent qu'à dissiper leur bien, qu'à irriter leurs folies, & qu'à redoubler leurs indiscrétions.

La même vivacité ne leur est pas moins fatale après qu'avant le mariage: elle dépeint à leur imagination le mari prudent & fidéle, comme un honnête animal domestique, & tourne leurs pensées sur le Gentilhomme bien-fait & poli, qui sait rire, chanter, & se mettre d'une maniere beaucoup plus galante.

Si cette humeur badine & volage fait égarer la plûpart des femmes dans le choix de leurs amans & dans la conduite qu'elles tiennent envers leurs maris; on peut dire qu'elle est d'une influence très-pernicieuse pour leurs enfans, qui sont instruits à rechercher toutes ces grandes & sublimes bagatelles qui paroissent si agréables à leur mere. Elle est charmée de voir dans son fils ce qu'elle admiroit dans son amant, & contribue ainsi de toutes ses forces à se perpétuer elle-même dans une indigne postérité.

Nous voyons un exemple bien naif de cette sorte de femmes dans la plus jeune des *Faustines*. Quoiqu'elle eût épousé *Marc Aurele*, un des plus grands, des plus sages & des meilleurs Princes qui eût jamais gouverné l'Empire

---

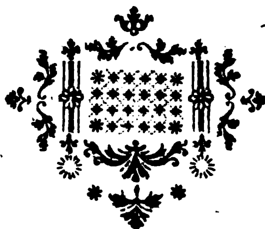
(*k*) Voyez p. 132. *&c.*

Romain, elle trouvoit un simple Gladiateur beaucoup plus aimable. Aussi prit-elle tant de soin d'élever son fils *Commode* d'une maniere qui répondît à cette idée, que lorsqu'il fut monté sur le trône de son pere, il devint le plus cruel & le plus infâme de tous les Tyrans, qu'il se battoit avec les Gladiateurs, & qu'il se divertissoit à leur casser la tête. Il avoit si peu de goût pour la belle gloire, que, dans plusieurs de ses médailles & de ses statues, qu'on voit encore aujourd'hui, il est représenté sous la figure d'un *Hercule*, armé d'une massue & couvert d'une peau de lion.

Toutes mes réfléxions sur cet article doivent leur origine au caractere d'un Gentilhomme & de sa femme qui demeurent à quelques milles de la maison de mon Chevalier. La femme est une vieille coquette, qui soupire toujours après les divertissemens de la Ville; & le mari est un rustre de mauvaise humeur, qui gronde & fronce le sourcil à l'ouïe du seul nom de *Londres*. L'épouse est d'une affectation ridicule, & l'époux d'une brutalité inconcevable. La Dame hait le chant de l'alouette & du rossignol; elle ne peut souffrir la longueur ennuyeuse des jours d'Eté, & s'évanouït presque à la vûe de l'ombre des bois & du cristal des ruisseaux; le Monsieur s'étonne qu'on puisse trouver quelque goût aux sottises de la Comédie & de l'Opera, &, depuis le matin jusqu'au soir, il se moque des habits chamarrés du Damoiseau & du Courtisan. Leurs enfans sont élevés dans ces différentes idées que l'un & l'autre leur donnent. Les garçons suivent le pere autour de ses champs, de ses prairies & des bois, pendant que les filles s'exercent à lire des Volumes entiers de Lettres amoureuses & de Romans à leur mere. De-là vient que les filles regardent leur pere comme un gros Paisan, & que les garçons prennent leur mere pour ce qu'elle est.

Quelle différence n'y a-t-il pas de cette conduite à celle d'*Ariste* & d'*Aspatie*? L'innocente vivacité de l'une est modérée par la douce gravité de l'autre. La femme devient plus sage par les discours du mari, & le mari de meilleure humeur par la conversation de la femme. *Ariste* ne seroit pas si aimable sans son *Aspatie*, ni *Aspatie* si estimée sans son *Ariste*. Leurs vertus sont confondues dans leurs enfans, & répandent dans toute la famille un esprit continuel de bienveillance, de douceur & de satisfaction.

C.



XCIX. DISCOURS.

——— *Ipsæ rursùs concedite, sylvæ.*

VIRG. Ecl. X. 63.

Bois & forêts, permettez-moi de me retirer.

Différentes idées qu'on avoit de l'Auteur à la Campagne, ce qui l'oblige de retourner en Ville.



IL est ordinaire à un homme qui aime la chasse, de courir quelquefois sur les terres de son voisin, pour épargner le gibier qui se trouve dans les siennes. Mon ami le Chevalier est de ce nombre, & il s'écarte presque toujours à deux ou trois milles de sa maison, avant que de faire lever une perdrix ou un liévre, bien convaincu que s'il n'en trouve pas à cette distance, il aura de quoi se divertir au retour. De cette maniere, le gibier qui est plus à sa portée, croît & multiplie; outre que la chasse est plus agréable, lorsqu'il y a moins de gibier, ou qu'il n'abonde pas jusqu'à confondre les Chasseurs, & à interrompre le divertissement. C'est à cause de cela même que les Gentilshommes de la Campagne, à l'exemple du renard, ne chassent guéres près de leurs gîtes.

J'ai suivi presque la même ruse depuis un mois que j'ai abandonné la Ville, ce champ si fertile en gibier, propre aux Chasseurs de mon espèce, pour aller tenter fortune à la Campagne, où j'ai lancé quelque gibier, que j'ai poussé à bout, avec assez de plaisir pour moi-même, & de satisfaction, à ce que je crois, pour les autres. Cependant il faut que j'employe ici beaucoup d'industrie pour faire lever quelque chose qui soit de mon goût, au lieu qu'en Ville, occupé à poursuivre un caractere, je me vois presque aussi-tôt croisé par un autre, & il y a une si grande variété d'étranges créatures parmi les deux sexes, que leurs traces se confondent & interrompent la chasse. Mon plus grand embarras à la Campagne est de trouver du gibier, & en Ville de le bien choisir. Quoi qu'il en soit, après avoir donné un mois de relâche à *Londres* & à *Westminster*, je me flatte d'y trouver, à mon retour, quantité de nouveau gibier.

Il est sans doute bien tems que je renonce à la Campagne, puisque tout le voisinage s'inquiette pour savoir quel est mon nom & mon caractere. J'aime la solitude, je suis d'une humeur taciturne, & un peu singulier dans mes manieres; cela suffit pour exciter la curiosité de tout le monde.

On a d'ailleurs ici des idées bien différentes de ma personne; les uns me prennent pour un franc orgueilleux, les autres pour un homme fort modeste, & la plûpart me taxent d'être misantrope ou mélancolique. M. *Wimble*, à ce que mon ami le sommellier m'a dit, craint beaucoup que j'aye tué quelqu'un, parce qu'il me voit souvent tout seul, & que je ne dis mot en compagnie. Les Paysans me soupçonnent d'être un Magicien,

& ſur ce qu'ils ont appris que j'avois rendu viſite à *Marie* (*l*) *White*, quelques-uns croyent que le Chevalier m'a amené ici exprès pour guérir cette vieille, & délivrer le Pays de ſes enchantemens. De ſorte que le titre qu'on me donne dans une partie du voiſinage, eſt ce qu'on appelle ici un *Sorcier blanc*.

Un Juge de paix, qui demeure à cinq milles d'ici, & qui n'eſt pas du parti de mon Chevalier, a inſinué deux ou trois fois à ſa table, qu'il craint beaucoup que M. *de Coverly* n'entretienne un Jéſuite dans ſa maiſon, & que les Gentilshommes de la Campagne feroient bien de m'obliger à donner caution pour ma perſonne.

D'un autre côté, quelques amis du Chevalier appréhendent que ce bon vieillard ne s'en laiſſe impoſer par un fin matois; & qu'accoutumé à voir en Ville toute ſorte de gens, il n'ait amené avec lui quelque miſerable *Whig*, qui eſt de mauvaiſe humeur, & n'a pas le mot à dire, parce qu'il a perdu ſon emploi.

Telles ſont les différentes idées qu'on ſe forme ſur mon chapitre, en ſorte que les uns me traitent de perſonne mal intentionnée, ou de Prêtre Catholique *Romain*, & les autres de Magicien, ou de meurtrier; & tout cela ſans aucune autre raiſon qui me ſoit connue, que parce que je ne crie & que je ne hurle pas avec les autres. Il eſt vrai que mon ami le Chevalier leur dit *que c'eſt mon humeur*, & que je ſuis un Philoſophe; mais cela ne peut les ſatisfaire. Ils s'imaginent qu'il y a quelque choſe de plus en moi qu'il n'y découvre lui-même, & que je ne garde pas le ſilence pour rien.

Toutes ces raiſons & pluſieurs autres m'engageront à partir demain pour *Londres*, convaincu par mon expérience que la Campagne n'eſt pas un endroit propre à un homme de ma trempe, qui n'aime ni la joie, ni les divertiſſemens, ni ce qu'on appelle ici le bon voiſinage. Un homme qui ſe chagrine, lorſqu'un hôte qu'il n'attendoit pas, vient dîner avec lui, & qui n'a point du tout envie de ſacrifier un après-midi au premier venu; qui veut diſpoſer de ſon tems, & ſuivre ſon inclination, ne fait qu'une triſte figure dans ces quartiers. Je me retirerai donc à la Ville, s'il m'eſt permis d'employer ce terme, & je rentrerai au plutôt dans la foule pour me trouver ſeul. C'eſt là où je puis, ſans qu'on prenne garde à moi, former fur les autres telles Spéculations qu'il me plaît, & joindre en même tems tous les avantages de la compagnie aux douceurs de a ſolitude. Pour finir donc mes Sépculations champêtres, je vais inſérer ici un Billet de mon ami (*m*) *Guill. Honeycomb*, qui, depuis quarante ans, n'a pas été un mois hors de la fumée de *Londres*, & qui me raille en ces termes ſur ma vie ruſtique:

Mon cher SPECTATEUR,

» Je ſuppoſe que ce Billet te trouvera occupé à cueillir des marguerites,

(*l*) Ce mot ſignifie *blanc*.
(*m*) Voyez p. 7. *&c.*

» à flairer une poignée de foin ou à prendre quelque autre de ces plaisirs innocens que la Campagne fournit. Cependant la Cotterie te somme, & » t'ordonne par ma plume, de venir au plutôt en Ville. Nous craignons » tous diablement que tu n'auras plus de goût pour notre compagnie, après » avoir eu de si beaux entretiens avec *Marie White*, & M. *Guill. Wimble.* Ne » nous envoye plus, je te prie, de tes contes de Fées, & n'allarme plus » la Ville avec tes apparitions d'esprits & tes sorciers. Tes Spéculations sentent furieusement les bois & les prairies. Si tu ne viens pas au plutôt, » nous conclurons que tu es amoureux de quelque laitiere du Chevalier *de* » *Coverly*. Assûre-le bien de mes obéissances. Depuis qu'il nous a quittés, » le Chevalier (*n*) *Freeport* est devenu le coq de la Paroisse, & s'il ne » hâte pas son retour, il est à craindre que ce nouveau Chef de la Société » ne nous rende tous Républicains, quoique nous soyons fils légitimes » de notre bonne Mere. Je suis &c.

C.

C. DISCOURS.

Qui aut, tempus quid postulet, non videt, aut plura loquitur, aut se ostentat, aut eorum quibuscum est rationem non habet, is ineptus esse dicitur.

Cic. de Orat. L. II. C. 4.

On traite de sot & d'impertinent celui qui n'agit point selon les circonstances où les affaires se trouvent, ou qui parle plus qu'il ne doit, ou qui se vante beaucoup, ou qui n'a pas les moindres égards pour ceux avec lesquels il est obligé de vivre.

Relation de ce qui se passa dans le coche, où l'Auteur se mit pour retourner à *Londres.*



PRÉS avoir dit à mon ami le Chevalier, que je partirois le lendemain sans faute, il ordonna qu'il y eût des chevaux prêts à une certaine heure pour me conduire jusqu'à la Capitale de la Province, où l'on prend le coche pour *Londres.* Je m'y rendis à l'entrée de la nuit, & ne fus pas plutôt arrivé à l'hôtellerie, qu'à la vûe du valet qui avoit soin des chambres de la maison, le palefrenier, qui me servoit d'escorte, lui demanda, d'un ton si haut que je le pus entendre, quelle compagnie il y auroit dans le coche. A quoi l'autre répondit, qu'il y auroit Mademoiselle *Babet* (*o*) *Arable*, cette riche héritiere si renommée, la veuve sa mere, M. (*p*) *Quikset*, son cousin, à qui elle vouloit la marier, un jeune Officier qui levoit des recrues, & qui avoit pris une place à leur occasion, *Ephraim* le Quakre, Tuteur de la jeune Dame, avec un Gentilhomme qu'on attendoit de la maison de Campagne du Chevalier

(*n*) Voyez p. 6.
(*o*) Ce mot *Anglois*, qui est tiré du Latin *arabilis*, signifie *labourable*.
(*p*) C'est une épithéte qu'on donne en *Anglois* à une haie, qu'on appelle *vive*.

Roger

Roger de Coverly, & qui s'étoit rendu muet à force d'étudier. Je vis bien par ce qu'il disoit sur mon chapitre, que, suivant l'humeur & le génie de ceux qui occupent un tel poste, il se piquoit de connoître la carte du pays, & je ne doutai pas qu'il n'y eût quelque fondement pour ce qu'il avançoit à l'égard des autres, de même que pour le caractere bizarre qu'il me donnoit. Quoi qu'il en soit, le lendemain, dès la pointe du jour, on nous éveilla tous ; & comme je n'aime pas qu'on ait aucun sujet de se plaindre de moi, ni de me faire attendre, je sautai d'abord du lit. Avant notre départ, la demi-pique du Capitaine fut mise près du cocher, & son tambour derriere le carosse. Cependant ses gens faisoient beaucoup de bruit, afin que tout son bagage fût placé d'une maniere à ne se point gâter : là-dessus on fixa son porte-manteau sur un des siéges ; & le Capitaine lui-même, suivant la pratique assez usitée des gens de guerre, quoiqu'un peu odieuse, donna ordre à son valet de se tenir alerte, & d'empêcher qu'aucun ne prît la place qu'il avoit retenue au fond du carosse, à moins que ce ne fût une des Dames.

Quand nous fûmes tous placés, on vit paroître ce dédain que des personnes qui ne sont pas d'un trop bon naturel, conçoivent les unes pour les autres du premier abord. Mais le cahotement du coche nous familiarisa peu-à-peu ; & nous n'avions pas fait plus de deux milles, que la veuve demanda au Capitaine, quel succès il avoit dans ses recrues ? L'Officier lui répondit d'un air dégagé, qu'il croyoit sans doute fort agréable, » Qu'il y » étoit assez malheureux ; qu'il avoit déja perdu bien des soldats par la dé» sertion ; & qu'il renonceroit de bon cœur à la guerre, pour se mettre à » son service, ou à celui de sa jolie fille. En un mot, *continua-t-il*, je suis » un soldat, & la franchise est mon caractere. Vous me voyez jeune, » robuste & impudent ; prenez-moi pour vous, belle veuve, ou donnez» moi à votre fille ; vous pouvez disposer de moi comme il vous plaira. » Je suis un soldat de fortune, ha ! ha ! ha ! » Là dessus il se mit à éclater de rire, pendant que tout le reste de la compagnie garda un profond silence. Pour moi je n'avois d'autre parti à prendre que celui du sommeil, ou qu'à faire semblant de dormir. Je n'eus pas plutôt fermé les yeux, qu'il ajouta du même ton suffisant & guerrier : » Allons, Madame, déterminez» vous, nous célébrerons les nôces à la prochaine Ville. Nous éveillerons » ce plaisant dormeur, pour servir de pere à l'époux, & ce fin matois, » (en frappant un coup sur le genou du Quakre), qui, n'en doutez pas, » belle veuve, entend aussi bien que vous ou moi, ce que c'est, servira » de pere à l'épouse. » Le Quakre, qui ne manquoit pas de vivacité, lui répondit. » Mon ami, je prens en bonne part l'honneur que tu me fais » de me donner l'autorité de pere sur cette jolie & vertueuse fille ; & je te » puis bien assurer que, si elle est à ma disposition, tu ne l'auras jamais. » Ton badinage sent un peu trop la folie. Tu as l'esprit léger, & ta caisse, » qui resonne parce qu'elle est vuide, nous en fournit un bon emblême. » Sans mentir, les discours que tu nous as tenus jusques ici ne sont pas une » marque de ta plénitude. Mon ami, mon ami ! nous avons loué ce co-

» che ensemble, pour nous conduire à la grande Ville, & nous ne saurions aller aucune autre part. Si tu veux persister à dire des sottises, il » faut que cette illustre mere les entende, aussi bien que nous, puisqu'il » n'est pas en notre pouvoir de l'empêcher: mais si tu avois du bon sens, » tu ne prendrois pas avantage de ta mine guerriere pour nous intimider, » nous qui sommes des enfans de paix. Tu es un soldat, à ce que tu dis, » fais donc quartier à des gens qui ne sont pas en état de se défendre. » Pourquoi as-tu regardé d'un air effronté cet honnête homme qui vou- » loit s'endormir? Il ne disoit mot; & comment sçais-tu s'il approuvera que » tu disposes ainsi de lui? Si tu lâches des paroles indécentes en présence de » cette jeune & vertueuse fille, c'est un outrage que tu fais à une per- » sonne qui ne sauroit l'éviter; & si tu nous forces à les entendre, parce que » nous sommes enclavés dans la même voiture publique, c'est une espèce » de guet-appens commis sur le grand chemin.

Le Quakre s'arrêta ici, & le Capitaine, avec une effronterie aussi heureuse qu'extraordinaire, qui peut être convaincue & se soutenir en même tems, lui répondit: » De bonne foi, mon ami, je te remercie; j'aurois poussé » l'impertinence un peu plus loin, si tu ne m'avois fait cette réprimande. Va, » je m'apperçois que tu es un vieux routier qui en sais long; tu peux comp- » ter que je serai discret pendant tout le reste du voyage. Ainsi, Mesda- » mes, vous ne trouverez pas mauvais, s'il vous plaît, que je renonce à » mes grands airs.

Le Capitaine fut si peu choqué de cette petite bourrasque, & la compagnie en souffrit si peu, qu'*Ephraim* & lui prirent un plaisir tout particulier à se rendre agréables l'un à l'autre dans la suite, & qu'ils redoublerent leurs soins en notre faveur. *Ephraim* étoit chargé de tout ce qui regardoit la nourriture, le logement & les comptes dans les hôtelleries où nous passions; & le Capitaine avoit l'œil sur la conduite du Cocher, & le droit que nous avions de prendre l'avantage du terrein sur toutes les voitures qui venoient de *Londres*. Il ne se passa rien de fort extraordinaire, ni qui soit digne de la curiosité du Public; mais eu égard aux différentes personnes que nous étions, je pris pour un grand bonheur de ce qu'on n'employa pas toutes les journées à des impertinences, qui auroient pû servir de divertissement aux uns, & de supplice aux autres. Quoi qu'il en soit, ce qu'*Ephraim* nous dit lorsque nous fûmes presque arrivés à *Londres*, me parut non seulement très-solide, mais conforme aux principes d'une bonne éducation. Sur ce que la jeune Demoiselle témoignoit être bien satisfaite de son voyage, & y avoir trouvé beaucoup de plaisir, *Ephraim* s'exprima en ces termes: » Il n'y a point de trait dans la vie civile qui marque tant un bon » esprit, & l'honnête homme intérieur, que la maniere dont il en use avec » des Etrangers, sur-tout ceux qui sont d'un génie fort éloigné du sien. » Lorsqu'un tel homme se trouve avec des personnes simples & innocen- » tes, quelque connoissance qu'il ait du monde, & quelques talens qu'il » posséde, il ne s'en vantera pas; mais il cachera plutôt sa supériorité, » afin de ne leur être pas incommode. Mon bon Ami, *ajouta-t-il*, en

» s'adressant à l'Officier, nous allons nous séparer bientôt, & peut-être » que nous n'aurons plus l'occasion de nous revoir jamais : Prends l'avis » d'un homme franc & sincere, quelque mal habillé qu'il te paroisse ; les » modes & les habits ne sont que des bagatelles à l'égard de l'homme réel ; » ainsi ne croi pas que ton juste-au-corps rouge te rende plus terrible, ni que » le mien, tout uni, me rende plus méprisable. Lorsque deux hommes, » tels que toi & moi, se rencontrent avec la bienveillance que nous nous » devons les uns aux autres, tu devrois te réjouïr de voir mon humeur » douce & paisible, & moi je devrois être bien-aise de voir ta force & ta » bravoure, qui te mettent en état de me protéger.

T.

CI. DISCOURS.

... Non est vivere, sed valere, vita.

MART. L. VI. Epig. 70.

La vie ne consiste proprement qu'à jouir de la santé.

L'égalité d'ame doit être le but de tout homme raisonnable, au milieu même de ses maux.



L y a de certaines gens qui sont fort déraisonnables sur ce qu'ils attendent de leurs amis. Ils se plaignent toujours de quelque indisposition, ou de quelque sujet qui les chagrine, & bien-loin que ce soit un motif qui les engage à se retirer chez eux, c'est une des raisons qu'ils alléguent pour se trouver en compagnie. Un malade ne doit entretenir de ses infirmités que son Médecin : A quoi lui sert-il d'en rompre la tête aux autres ? S'il veut en faire le détail à une troupe d'amis disposés à s'égayer un peu, il ne doit pas trouver mauvais qu'on ordonne à un valet de lui présenter un bouillon, ou un vomitif, pour l'avertir qu'il feroit mieux de retourner à son logis, & de se mettre au lit. Ce qu'on appelle agrément de la conversation entre de bons amis, nous devroit obliger d'y apporter notre écot de bienveillance ou de bonne humeur, au lieu de les fatiguer du récit de nos maux, & de les engager, bon-gré malgré qu'ils en ayent, à y paroître sensibles. Pourquoi les embarrasser de nos chagrins, de nos afflictions, de nos maladies, de nos inquiétudes & de nos dégoûts ? Dans cette revolution de mouvement & de repos, qu'on nomme vie, il y en a si peu où l'on goûte quelque douceur, que, si l'on y pensoit bien, nous aurions plus de tendresse pour nos amis, & nous éviterions de les charger d'un fardeau qui ne les regarde pas. La vie ne consiste que dans la joie ; ainsi les valétudinaires ne devroient jamais entrer en compagnie, qu'après avoir prêté serment qu'ils ne parleroient point d'eux-mêmes, jusqu'à ce que tout le monde fût en état de se retirer. Ce n'est

pas que, pour rendre la conversation agréable, il nous faille toujours être couronnés de fleurs & de roses : mais si, malgré le desir qu'on a d'être de bonne humeur, il arrive souvent le contraire, quelle apparence y a-t-il qu'on le soit, lorsqu'on y admet des personnes qui se plaignent toujours de leur mélancolie ? Nous devrions sur-tout conserver la gayeté de nos esprits, & ne souffrir jamais qu'ils n'eussent du moins quelque panchant à la joye. Pour arriver à ce but, il faut tenir le corps en exercice, & se tranquilliser l'esprit. On ne doit pas donner le nom de vie à un état d'indolence, où l'un & l'autre est sans vigueur. Lorsque nous sommes engagés dans quelque plaisir innocent, ou à la poursuite de quelque louable dessein, c'est alors que nous jouissons de la vie en créatures raisonnables. Nous avons assez à craindre des revers de la fortune, & la nature est assez accompagnée d'infirmités, sans que nous ajoutions à cette longue liste notre mauvaise humeur, ou le mal de rate. Le pauvre *Cottile*, au milieu de tous ses maux réels, d'une maladie chronique, & d'une fortune au-dessous de la médiocre, ne se plaint jamais. A l'abri de l'orgueil & de l'ambition, & borné aux seuls besoins de la nature, il jouit d'une égalité d'ame que rien ne sauroit ébranler, & que tout homme peut acquérir, s'il veut, à son exemple, renoncer à toutes les passions tumultueuses de la chair & du sang. Ne se mettre en peine que de ce que la nature demande, si ce n'est pas le moyen de s'enrichir, c'est arriver au but où les hommes tendent par l'acquisition des richesses. Il n'y a que cette modération qui entretienne la santé du corps, & le calme de l'esprit. *Cottile* voit tout le tracas où l'on s'engage dans cette vie, avec le même dédain qu'un homme sobre marque à la vûe d'un yvrogne. » Si un tel, *dit-il*, se fût contenté de ce » qui pouvoit lui suffire, il n'auroit pas essuyé un pareil revers. Si tel autre » n'avoit estimé sa Maîtresse que par les endroits qui devoient la lui rendre » aimable, il ne seroit pas tombé en son pouvoir : s'il avoit préferé la » vertu à ses charmes, son humeur inconstante & volage auroit produit sa » guérison ; il ne l'auroit jamais trouvée infidéle & aimable en même tems.

Puisqu'on ne sauroit jouir d'une santé à toute épreuve, travaillons du moins à nous acquérir une certaine humeur qui nous puisse être de quelque secours dans la maladie. *Celestin* est arrivé à une si grande égalité d'ame, & il a conçu tant de mépris pour tout ce qui enchante la plûpart des hommes, qu'il n'y a que de vives douleurs qui lui puissent causer quelque trouble, & il a même le secret d'en obtenir un prompt soulagement, comme il le dit quelquefois à ses amis intimes. Il est si bien persuadé de la réalité d'une autre vie, & il travaille de si bonne foi à s'en rendre digne, que la douleur lui paroît un véritable aiguillon qui l'excite à redoubler le pas vers sa demeure céleste, où il sera infiniment mieux à tous égards, que dans cette loge de terre. Au lieu de s'occuper des tristes idées que les autres se forment, il oublie même qu'il est mortel : il compte que sa naissance l'a fait passer tout d'un coup à l'éternité, & que l'article de la mort n'est pas une interruption de la vie, puisque ce moment n'est pas la moitié si long que le sommeil d'une seule nuit. C'est ainsi que sa vie est une

suite continuelle & uniforme de plaisirs innocens & de soins modérés, sans aucun mêlange de crainte ou d'espérance sur ce qui peut lui arriver dans ce monde. Il fait plus de cas de la santé qu'un autre du plaisir; & une grosse maladie le touche moins qu'une légere indisposition n'afflige les autres.

J'avoue que, si l'on ne regarde pas la vie de cet œil, il n'y a que les idiots qui la puissent endurer avec quelque patience. Observez une belle femme d'une constitution délicate, & depuis le moment qu'elle est hors du lit, vous lui verrez marquer un certain ennui pour tout ce qui l'environne. J'en connois plus d'une qui se croit de beaucoup trop délicate pour être tout-à-fait en vie. Elles tombent malades à la vûe de certaines personnes affreuses qu'elles trouvent sur leurs pas; l'un a si mauvaise mine, & l'autre est si désagréable, que c'est un supplice pour elles de respirer le même air avec eux. Cela est si vrai, qu'une grande partie du cérémonial & de la bonne éducation entre les Dames roule sur le mauvais état de leur santé; & je gagerois bien, que si les domestiques, employés à s'informer comment les amies de nos femmes se portent, dressoient toutes les semaines une liste des malades, comme les Clercs de Paroisses font leurs Billets mortuaires, vous trouveriez que, dans l'espace de huit jours, il n'y en a pas une en trente, qui ne soit malade au lit, ou indisposée, ou un peu mieux qu'elle n'étoit; & ainsi du reste.

Il est certain que, pour jouir de la vie & de la santé, on ne doit pas s'imaginer que le plaisir est absolument nécessaire, mais acquerir, s'il est possible, une égalité d'ame. Il n'y a pas moins de bassesse à se trop réjouir de la bonne fortune, qu'à se trop affliger de la mauvaise. Les éclats de rire dans un certain état, sont aussi peu conformes à la nature humaine que les pleurs dans un autre. Nous ne devrions pas espérer de sentir des transports en toute occasion; mais nous devrions savoir profiter de la vie, lorsqu'elle est sans douleur. L'ambition, l'envie, les desirs immoderés & la joie excessive ne peuvent que s'emparer de nos esprits, si nous n'avons cette retenue & cette sobriété de cœur, s'il m'est permis de la nommer ainsi, qui surpasse tous les plaisirs, & qu'on peut sentir beaucoup mieux que décrire. Mais pour bien jouir de cette vie, le plus sûr est de n'en avoir pas trop bonne opinion, & d'avoir toujours les yeux attachés sur celle qui est à venir. (q) Un de nos célébres Auteurs modernes a mis cette vérité dans un beau jour, lorsque, touché d'une compassion digne d'un Philosophe, pour tous les embarras de la vie humaine, il en a parlé en ces termes dans sa *Théorie de la Terre*.

(r) » En effet, *dit-il*, à quoi se réduit cette vie qu'à un cercle conti-
» nuel de petites actions animales? Nous nous couchons & nous nous

(q) *Th. Burnet.*

(r) Ce passage se trouve p. 245. de l'Edition *Latine* in 4. faite à *Amsterdam* en 1699. à quelque petite différence près, qui vient sans doute de l'Edition *Angloise*, que notre Auteur a suivie.

» levons, nous nous habillons & deshabillons, nous mangeons & la faim » nous reprend, nous travaillons ou nous jouons, nous nous lassons & » nous nous remettons au lit, & alors le cercle revient tout de nouveau. » Nous employons le jour à des bagatelles, & lorsque la nuit vient, « nous nous jettons entre les bras du sommeil, qui est accompagné de » rêves, de pensées interrompues, & d'imaginations extravagantes. Notre » raison s'endort avec nous, &, durant cet intervalle, nous sommes » d'aussi franches bêtes brutes que celles qui couchent dans les étables ou » à la campagne. L'homme n'est-il pas capable de quelque chose de plus » relevé ? Son ambition & ses espérances ne devroient-elles pas monter plus » haut ? Pensons à un autre monde : c'est du moins une belle & noble » avanture, puisqu'il n'y a rien dans celui-ci qui soit digne de nous occu- » per. Si l'événement ne répondoit pas à notre attente, nous ne serions » pas plus mal que les autres ; mais si nous avons rencontré juste, nous » sommes heureux pour toute l'éternité.

T.

CII. DISCOURS.

Maximas virtutes jacere omnes necesse est, voluptate dominante.

Cic. de Finib. &c. L. II. c. 35.

Lorsque la volupté domine, il faut nécessairement qu'on néglige les plus grandes vertus.

Ce que c'est qu'un *homme d'esprit* qui aime le plaisir & la joie, suivant les idées qu'on s'en fait dans le monde.



JE ne connois point de caractere qui choque plus la raison, & qui présente une idée plus ridicule à l'imagination, que celui d'un homme d'esprit qui aime le plaisir & la joye. Ce portrait en raccourci d'un galant homme, dont quelques-uns parlent avec mépris ou d'un ton railleur, & que d'autres louent d'un ris fort grave, est dans la bouche de tous ceux qui se mêlent de converser en Ville. Mon ami *Honeycomb* l'employe souvent, & par tout ce qu'il en dit lui-même, je n'ai jamais pû concevoir que son homme d'esprit qui aime le plaisir, fût autre chose qu'un yvrogne, trop âgé pour se divertir avec les femmes de mauvaise vie, ou un jeune libertin qui a quelque vivacité, qui lieroit commerce avec vous, recevroit vos bons offices, & débaucheroit en même tems votre sœur, ou coucheroit avec votre femme. Suivant la description qu'il en donne, un homme d'esprit doit pousser l'extravagance jusqu'à corrompre des domestiques, trahir les devoirs de l'amitié, & se battre avec ses proches parens, pour venir à bout d'une honnête fille ; quoiqu'il pût avoir des filles de joye, dont il s'accommoderoit aussi bien, pour un écu la piéce : mais le crime, tout simple & trop facile, n'est pas de son goût ; il faut qu'il le releve par quelque perfidie, & peut-être même par l'assassinat.

Mon ami s'imagine que la Ville est devenue fort triste, depuis que nous n'entendons plus tant parler de ces impertinens, qu'il décrit, sans y prendre garde, comme les plus infâmes scélérats qu'il y ait au monde, soit à l'égard de l'amitié, de l'amour ou de la conversation.

Lorsque le plaisir fait le but principal de la vie, il ne peut que s'élever de tels monstres, qui s'abandonnent à la recherche de tous les divertissemens, capables d'étouffer les lumieres de la raison & les semences de la vertu, pour substituer à leur place une foule de pensées extravagantes, & tous les desirs criminels d'une cupidité charnelle.

Le plaisir se détruit par lui-même, & l'usage constant que l'on en fait en émousse la pointe; mais quoique nous nous sentions incapables d'en jouir, nous n'en perdons jamais l'envie, & nous avons un dégoût général pour toute autre chose. De-là vient qu'un homme adonné au plaisir n'a pas un moment de relâche, d'abord qu'il est éloigné de l'objet de sa passion, & qu'il souffre, durant ces intervalles, un supplice qu'on ne voudroit pas imposer au plus indigne de tous les criminels. Prenez-le lorsqu'il s'éveille un peu trop matin après une débauche, ou la vaine poursuite d'une femme sans honneur, & vous trouverez qu'il n'y a pas un seul homme au monde à qui la vie soit plus à charge qu'à lui-même. Il ne connoît, ni le plaisir qu'on goûte à réfléchir la nuit sur un jour bien employé, ni la joie du cœur, ni la gayeté de l'esprit qu'on a le matin, après avoir dormi profondément, ou sommeillé d'une maniere agréable & tranquille. Il ne sauroit jouir d'aucun repos dans son lit, qu'après en avoir banni la raison & le bon sens : à moins de cela, il est tourmenté par des réfléxions accablantes sur le naturel d'une certaine femme, qu'il a trouvée tout autre qu'il ne croyoit. Qu'a-t-il gagné par sa conquête, si ce n'est d'avoir méchante opinion de celle qu'il estimoit beaucoup deux ou trois jours auparavant, & de se reprocher à lui-même, d'avoir fait une injure atroce à l'homme du monde qu'il auroit voulu peut-être le moins offenser?

L'homme qui court au plaisir en est tout occupé, & il n'a presque jamais le tems de rendre service à ses meilleurs amis. Ce n'est pas qu'il n'ait une certaine complaisance & des manieres aisées, dont il s'est formé l'habitude par un long usage du monde; mais dites-lui vos besoins, vos inquiétudes & vos embarras, vous l'y trouverez insensible : il n'a de l'empressement que pour satisfaire ses desirs criminels & brutaux. Il ne connoît pas la solidité de la joie qu'il perd, pour courir après de vains fantômes. Le plaisir est comme une belle qui vous aborde d'un air riant, avec les yeux pleins de feu, & une grace admirable; mais qui se retire toute en desordre, honteuse & convaincue de son imperfection. Le plaisir fait la honte de notre jeunesse, & l'ignominie de notre âge avancé.

Honeycomb nous parle quelquefois de ses anciennes débauches, & il voudroit bien qu'on l'en estimât davantage, parce qu'il prétend avoir eu ce qu'on appelle de bonnes fortunes. Mais j'ai de la peine à croire que le souvenir de ces indignes fortunes le puisse jamais consoler au milieu de quelque affliction. Il n'y a point, selon moi, d'occasion où le vice joue un si

triste rôle, que lorsque deux vieilles personnes se rencontrent, après avoir eu de trop grandes familiarités dans leur jeunesse. Déclarer à une vieille édentée, qu'elle avoit autrefois un beau ratelier, ou à un galant qui n'a plus de vigueur, qu'il étoit autrefois admiré de toute la Ville, c'est une satyre, & non pas un éloge; mais les cheveux gris de ceux qui ont passé leurs jours dans le travail, l'étude & la pratique de la vertu, les rendent vénérables, & tout le monde souhaiteroit qu'ils fussent immortels.

Quoi qu'il en soit, pour revenir plus directement à l'homme d'esprit qui aime le plaisir & la joye, quelque rang qu'il occupe dans la Société civile, il néglige ses amis, sa femme & ses enfans, & il ne laisse pour tout héritage à ceux-ci, que des biens hypotéqués & des maladies. Tous ces misérables, qui font de si tristes discours à *Tyburn*, après la tenue des Assises, étoient, à leur maniere, de ces hommes d'esprit adonnés au plaisir, avant que leurs crimes les eussent conduits à la potence.

L'irrésolution & les remises dans toutes les affaires d'un homme, sont une suite naturelle de son attachement au plaisir. Le Gentilhomme & le Roturier qui s'y abandonnent, y trouvent à la fin leur honte & leur ruine. L'indulgence qu'on a eue dans tous les siécles pour cette recherche, est venue sur-tout de ce que des personnes d'un grand mérite à divers égards ont sacrifié à cette idole: leurs bonnes qualités ont donné du relief à leurs défauts, & un mêlange d'esprit a servi de passeport à la folie. Qu'un homme, qui a passé la meilleure partie de son tems dans la joye, le plaisir & les divertissemens, se rappelle tout ce qu'il a fait ou dit de plus considérable, & il trouvera qu'une fois il piqua jusques au vif un de ses amis qu'il ne voudroit pas avoir fâché, ou qu'il en usa trop cruellement envers un autre; qu'il s'emporta mal à propos dans une certaine occasion; qu'il eut l'imprudence de trop parler une autre fois; qu'il avoit poussé la calomnie trop loin en quelques rencontres; en un mot, après avoir examiné tous ses plaisirs, il n'en trouvera pas un seul qui puisse donner la moindre satisfaction à son cœur, ni qu'il voulût choisir pour donner aux autres hommes une idée de son bonheur. Ceux qui paroissent les mieux disposés à goûter les plaisirs dont il s'agit, n'en recueilliront jamais d'autre fruit; mais que serace de la plûpart des hommes qui les poursuivent sans génie & sans discernement? La scène est alors de la derniere extravagance, & l'on diroit que des imbecilles montent sur le théatre pour imiter les fous. On voit des plaisirs de cet ordre dans les repas dissolus & les réjouissances tumultueuses du gros de nos Gentilshommes à la Campagne, qui se divertissent à éteindre, le plutôt qu'ils peuvent, cette particule de raison qui les éclaire lorsqu'ils sont sobres. Ces agréables débauchés n'aspirent qu'à s'abrutir les sens avec toute la diligence possible; ils boivent jusqu'à perdre le goût du vin, ils fument jusqu'à se crever les yeux, & ils hurlent jusqu'à ce qu'ils ne se peuvent plus entendre.

T.



CIII. DISCOURS.

Οἵη περ φύλλων γενεὴ τοιήδε καὶ ἀνδρῶν.

HOM. Iliad. Z. 146.

Les hommes naissent & meurent de même que les feuilles.



IL n'y a point de conversation si agréable que celle de gens de guerre qui tirent leur courage d'une sérieuse réfléxion. La vie qu'ils ménent est si pleine d'avantures, & leur donne un air si libre à débiter ce qu'ils ont vû, que la compagnie d'un Officier de bon sens est plus instructive que celle de bien d'autres personnes. On voit dans leurs narrations une certaine irrégularité, qui a quelque chose de plus vif & de plus divertissant que ce qu'on trouve dans les discours de ceux qui ont appris à bien ranger leurs pensées, & à s'exprimer avec justesse.

La différence qu'il y a entre le *courage* machinal d'un Soldat, & celui qui est acquis par la réfléxion.

Mon ami le Capitaine (*f*) *Sentry*, avec qui je me suis promené ce soir, m'a fait tant de récits de plusieurs actions qu'il y avoit eues lorsqu'il étoit au service, que je n'aî pû m'empêcher d'admirer à cette occasion, que la crainte de la mort, contre laquelle tous les autres hommes ont besoin de se munir par une profonde méditation, & par des raisons tirées de la Philosophie ou de la Religion, intimide si peu à l'Armée, qu'on voit de simples soldats monter à la bréche & attaquer des bataillons, sans aucune répugnance, ou plutôt avec allégresse. Après en avoir marqué mon étonnement, le Capitaine me répondit en ces termes:

» Votre surprise paroîtra fort naturelle à tous ceux qui n'ont pas fré-
» quenté les Armées; mais lorsqu'on y a vécu quelque tems, on s'apperçoit
» d'un certain courage machinal que la plûpart des hommes acquiérent à la
» faveur de la multitude où ils se trouvent toujours engagés. Ils en voyent
» tomber plusieurs à la vérité, mais ils en voyent un plus grand nombre en
» vie; ils sont heureusement sortis de quelques périls extrêmes, & ils ne sa-
» vent pas pourquoi ils n'en échapperoient pas encore. Outre cette maniere
» de raisonner en l'air, ils passent le reste de leur vie dans les plaisirs,
» après lesquels ils soupirent avec tant d'ardeur, que des travaux ou des pé-
» rils de courte durée ne sont rien, en comparaison de la joye, du triom-
» phe, de la victoire, des bons quartiers de rafraîchissement, des nouvel-
» les scènes, & des avantures extraordinaires dont ils se flattent. C'est à
» quoi pense le gros d'une Armée, &, l'on peut ajouter même, du genre
» humain; mais il n'y a point de ces soldats revêtus d'un courage machinal,
» qui ayent jamais fait une grande figure dans la profession des armes. Ceux

(*f*) Voyez pag. 7.

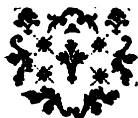
» qui sont formés pour le commandement, viennent à négliger ou à mépriser » la vie, par la raison qu'il faut de toute nécessité la résigner un jour, & » qu'il vaut mieux ainsi la risquer à la poursuite de glorieuses actions & au » service de sa Patrie. Le succès, disent-ils, de nos entreprises est incer- » tain à l'égard des autres; mais par rapport à nous, il est toujours heu- » reux, puisque nous ne cherchons qu'à nous acquitter de notre devoir, & » que nous sommes dans l'état où la Providence nous assure de notre bon- » heur, soit que nous survivions à nos exploits ou non. Tout ce que la » nature a prescrit, est bon & létigime; & puisque la mort nous est natu- » relle, il y auroit de l'absurdité à craindre. La crainte perd toute sa for- » ce, lorsque nous sommes convaincus qu'elle ne sauroit prolonger nos » jours; & l'impossibilité qu'il y a d'échapper à la mort, nous devroit » inspirer le courage d'aller à sa rencontre. Sans cette résignation, il n'y a » pas un seul homme qui puisse rien tenter de glorieux: mais lorsqu'on est » arrivé à ce point, les plaisirs d'une vie passée dans les expéditions militai- » res sont aussi grands, qu'aucun de ceux dont l'esprit humain est capable. » La force de la raison, jointe à la persuasion où l'on est de s'acquitter » de son devoir, & un desir de la gloire, donne une certaine beauté à tout » ce qui avoit paru d'abord effrayant & terrible. D'ailleurs, les risques » où les Généraux se voyent exposés en bonne compagnie, le salut de divers » Royaumes, la cause du Public, & la bravoure surprenante de plusieurs » Officiers qui ne s'étoient pas signalés jusques à ce jour, sont autant de » motifs qui les animent à négliger le soin de leurs personnes. Tel est le » héroïsme de ceux qui ont les qualités requises pour commander. A l'é- » gard des autres, je ne sçais quelle en peut être la cause; mais il est certain » qu'ils s'accoutument à ne point réfléchir, & qu'ils envisagent la mort » avec tant d'indifférence, qu'ils conservent le même sang froid au milieu » des actions les plus chaudes. Témoin ce que dit un (t) Officier *François* » qui n'avoit pas trop bonne opinion de son Général, & qui, après avoir » reçu un coup mortel dans une bataille, s'écria: *Je voudrois bien vivre* » *une heure de plus, pour voir comment cet étourdi se tirera d'affaire.*

» Je me souviens aussi de deux jeunes Cavaliers *Anglois* qui servoient » dans le même Escadron, & qui étoient inséparables; ils mangeoient, » bûvoient, & s'intriguoient ensemble; en un mot, toutes leurs inclina- » tions paroissoient tendre au même but, & ils se rendoient mutuellement » toutes sortes de bons offices. Un soir que nous devions passer une rivie- » re, l'un d'eux se mit dans un bachot, avec divers autres, pendant que » son camarade en attendoit le retour sur le bord. Bientôt après on enten- » dit quelque bruit, causé par un cheval qui venoit de sauter dans l'eau » avec son Cavalier. Là-dessus celui de ces deux intimes qui se trouvoit à

(t) C'est le Chevalier de *Fourilles*, qui étoit Lieutenant-Général, sous le grand Prince de *Condé*, à la Bataille de *Seneff*, donnée à 1674. Voyez l'Histoire de ce Prince, 2. Edition à *Cologne* (ou plutôt à *Amsterdam*) en 1695. p. 482. où les derniers mots du Chevalier sont rapportés d'une maniere un peu différente, quoiqu'ils reviennent à la même chose.

» terre, cria à haute voix : *Hola, ho, qui s'est noyé?* On lui répondit aussitôt, » *votre ami Henri Thompson*. A quoi il répliqua fort gravement : *Ah ! le » pauvre diable ! il avoit un cheval bien fougueux*. Une si courte épitaphe » pour un ami intime, que ce Cavalier prononça d'un ton sec, & sans » y ajouter le moindre mot, me donna, cette fois entre mille, une assez » méchante opinion de l'amitié que des camarades se jurent. C'est ainsi » que la plûpart des hommes, uniquement occupés de ce qui les touche » eux-mêmes, deviennent insensibles à tout autre motif. Ils ne regrettent » qui que ce soit, dont un autre peut remplir le poste; & lorsque les » gens n'ont aucune délicatesse, le premier qu'ils trouvent leur est aussi » bon que celui avec qui ils auront passé la moitié de leur vie. C'est à » cette sorte d'esprits à qui la désolation des Villes, des Bourgs & des Cam- » pagnes, la misere des Habitans, les cris & le morne silence des malheu- » reux, ne font aucune peine; attachés à tout ce qui peut satisfaire leurs » sens & leurs appétits criminels, ils négligent les devoirs de la compas- » sion, & toute leur gloire consiste à éviter la honte; ils n'ont autre chose » en vûe que de se bien divertir, après avoir essuyé quelque fatigue. C'est-là » ce qui forme le gros de la soldatesque : mais le Gentilhomme poli, au » milieu de cette engeance, est tel que le Héros qui s'offre ici à mes yeux, & » qui est le premier à courir au danger où il expose les autres. Ses Officiers » sont ses amis & ses compagnons de fortune, en qualité de personnes d'hon- » neur & de Gentilshommes : les simples soldats sont ses freres, en qualité » d'individus de la même espece. Il est aimé de tous ceux qui le voyent; & » lorsqu'il les passe en revûe, ils souhaiteroient qu'il fût dans le danger, » pour avoir occasion de l'en délivrer au péril de leurs vies. L'amour fra- » ternel est l'ordre qu'il donne aux rangs où il commande; chacun craint de » lui déplaire, quoiqu'il n'appréhende pas d'en être puni. Son Régiment est » si touché des calamités du genre humain, qu'il ne pense qu'à y remédier. » Juste à distribuer à tous ce qui leur est dû, il se croiroit au-dessous de » leur Tailleur, si un morceau de leurs habits servoit à fournir un brin d'or » ou d'argent sur le sien; & même au-dessous du Payeur le plus avide, s'il » retenoit un denier au-delà de ses appointemens. Continuez, aimable Hé- » ros, à vous signaler; une gloire immortelle vous attend, & un bonheur » éternel sera votre partage !

T.



CIV. DISCOURS.

Habet natura, ut aliarum omnium rerum, sic vivendi modum. Senectus autem peractio ætatis est tanquam Fabulæ: cujus defatigationem fugere debemus, præsertim adjunctâ satietate.

Cic. de Seneẞ. Cap. 23.

La Nature a mis des bornes à la vie, aussi-bien qu'à toute autre chose. La vieillesse est comme le dernier Acte d'une Piéce de Théatre, où l'on doit craindre de fatiguer les Spectateurs, sur-tout lorsque la Piéce a été longue, & qu'on a vêcu long-tems.

Les jeunes gens qui ne cherchent que les plaisirs, & les vieillards qui les regrettent, sont également dignes de mépris.



DE tous les souhaits ridicules qu'on entend faire tous les jours en compagnie, il n'y en a point de plus indigne d'un honnête homme, que celui de vouloir être plus jeune qu'on n'est. Ce qui le produit d'ordinaire, vient de quelque objet qui nous rappelle une action passée, honteuse en elle-même, ou qu'il n'est pas mal séant de ne pouvoir plus répéter. C'est la marque infaillible d'un esprit égaré ou dissolu, si nous avons besoin de notre jeunesse, pour mettre seulement en usage la vigueur des nerfs & des os que nous possédions autrefois. Il est aussi absurde pour un vieillard, à ce que dit l'Orateur *Romain*, de souhaiter la force d'un jeune homme, qu'à celui-ci d'aspirer à la force d'un taureau ou d'un cheval. Ces souhaits sont également opposés à la nature, qui devroit servir de guide dans tout ce qui n'est pas contraire à la justice, aux loix & à la raison. Mais quoique tout vieillard ait été jeune, & que tout homme jeune s'attende à être vieux, il semble qu'il y ait une mesintelligence fort dénaturée entre ces deux saisons de la vie. Ce malheureux défaut d'un commerce mutuel vient d'un sot orgueil, ou d'une fougue extravagante dans la jeunesse, & d'un découragement peu raisonnable, ou d'une compassion mal entendue dans l'âge avancé. Un jeune homme qui n'aspire qu'à la vertu, & un vieillard qui n'a pas la moindre inclination vers la débauche, ne sont point du tout intéressés dans ce Discours; il n'y a que le petit-maître qui se donne des airs avec les plus âgés, & le vieux fou qui envie ses impertinentes allures, qui soient ici les objets de notre mépris. J'avoue que ce dernier mot est bien rude; mais de quelle maniere peut-on traiter un jeune étourdi qui ne cherche que les plaisirs sensuels, ou un vieillard qui enrage de ce qu'il n'est plus en état de les goûter? Lorsque les jeunes gens marquent dans les lieux publics un entier abandon à leurs appétits criminels, les personnes sages ne peuvent que s'attendre à les voir tomber dans une vieillesse méprisable, si la mort ne les arrête au milieu de leurs folies. Lorsqu'un vieillard témoigne du regret pour ses plaisirs passés, il découvre une inclination monstrueuse pour ce que la Providence ordinaire ne sauroit appeller. Un vieillard, chagrin à cause de son âge, est le plus opposé de tous les êtres qu'il y ait, depuis l'Ange le plus exalté jusques au vermisseau le plus vil, à

toutes les régles du bon ſens & de la raiſon. Quelles triſtes idées ne fournit pas un vieux débauché, qui peſte ſeul, avec les Démons, contre les ordres de la Providence, pendant que toutes les autres créatures s'y ſoumettent? Quoi qu'il en ſoit, voyons ce qu'il a perdu par le nombre des années. Il n'eſt plus en état de ſatisfaire les paſſions qu'il avoit dans la jeuneſſe; mais la raiſon, qui n'en eſt pas troublée, a beaucoup plus de force. Un vieux Gentilhomme, qui s'entretenoit l'autre jour avec un de ſes amis ſur quelques anciennes avantures qu'ils avoient eues enſemble, s'écria: *Ah, mon ami, c'étoit-là un bon tems! Cela eſt vrai*, réplique l'autre; *mais nous n'étions pas alors auſſi tranquilles que nous le ſommes aujourd'hui.* Ce ne devroit pas être une petite ſatisfaction pour nous, d'avoir paſſé dans notre voyage les grandes chaleurs de la jeuneſſe. Lorſque la vie même eſt une fiévre, comme dans les jeunes débauchés, les plaiſirs qu'on y goûte ne ſont que les rêves d'un fébricitant; & il n'eſt pas moins ridicule de ſouhaiter le retour de cette ſaiſon de la vie, qu'il le ſeroit pour un homme en ſanté, d'avoir du regret de ce qu'il ne jouit plus de ces Palais magnifiques, de ces Promenades enchantées, & de ces Campagnes fleuries, dont il s'entretenoit durant les accès & le sommeil interrompu d'une groſſe maladie.

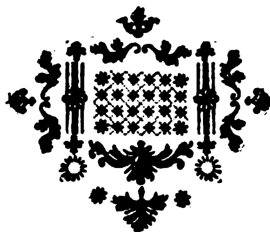
A l'égard des plaiſirs raiſonnables, & les ſeuls dignes de notre nature, qui conſiſtent à jouir d'une bonne renommée, de l'eſpérance d'un bonheur éternel, & du commerce des honnêtes gens, nous ſommes plus en état de les goûter à meſure que nous vieilliſſons. Si l'on diſtingue la vie en divers actes, & que l'on ſuive les lumieres de la raiſon, le dernier mérite la préférence, ſur-tout lorſqu'on ſe porte bien. Le ſouvenir d'une jeuneſſe employée à la pratique de la vertu, donne à l'eſprit un plaiſir noble, tranquille & ſans mélange. D'un autre côté, ceux qui ont le malheur de ne pouvoir pas réfléchir avec ſatisfaction ſur leur vie paſſée, peuvent ſe conſoler du moins de ce qu'ils ne ſont plus expoſés aux mêmes tentations, ni à retomber dans leurs premieres folies. On a dit bien à propos, Que *celui qui veut être vieux longtems, doit commencer de bonne heure à le devenir.* En effet, ſi l'on ne renonce à toutes ſes habitudes criminelles avant que l'âge nous en rende incapables, on s'en aviſe trop tard, & la paſſion reſte dans le cœur, quoiqu'on ſoit hors d'état de la ſatisfaire. Le pauvre ſoldat, qui eſt ici aux Invalides de *Chelſea*, & qui perdit un de ſes bras dans le dernier Siége qu'il y eut en *Flandres*, ſent tous les matins, lorſque le froid devient piquant, de la douleur au bout de ſes doigts, qui ſont enterrés au-delà de la Mer.

L'envie qu'on a de paroître dans le beau monde, & d'y être applaudi pour des qualités de néant, fait que les jeunes gens mépriſent les vieillards, & que ceux-ci réſignent de ſi mauvaiſe grace les qualités de la jeuneſſe: mais c'eſt un renverſement général dans l'un & l'autre ſexe, & au lieu de ſuivre la deſtination naturelle de nos eſprits, qui devroient choiſir ou déſapprouver ce que la nature & la raiſon nous dictent, c'eſt embraſſer le déſordre, & courir après des fantômes.

L'âge avancé dans une perſonne vertueuſe, de l'un ou de l'autre ſexe, eſt accompagné d'une certaine autorité qui le rend préférable à tous les plaiſirs

de la jeunesse. Si les respects, les soumissions & les égards donnent quelque plaisir à ceux qui les reçoivent, on peut dire qu'une personne âgée, qui a de la vertu, n'en manque jamais. A comparer les défauts & les avantages de l'un & de l'autre état, on y trouve tant d'égalité, qu'on est surpris de voir si peu de liaison entre les vieillards & la jeunesse. Celle-ci approche de la mort, par beaucoup plus d'endroits, suivant la remarque de *Ciceron ;* & où est le jeune homme qui puisse dire, plutôt qu'un vieillard, qu'il passera cette nuit ? La jeunesse est sujette à plus de maux, ses maladies sont plus violentes, & son rétablissement est plus douteux. Elle espere à la vérité de plus longs jours ; mais son espérance est mal fondée, puisqu'il n'y a rien de plus ridicule que de s'appuyer sur une incertitude. Le vieillard, qui n'a pas la moindre occasion de se flatter à cet égard, est en cela même plus heureux ; il a joui déja de ce que l'autre ne fait qu'esperer ; l'un souhaite de vivre long-tems, l'autre a vêcu long-tems. Mais hélas ! y a-t-il quelque chose dans la vie humaine à quoi l'on puisse donner ce titre ? Tout ce qui doit finir un jour, ne mérite aucune estime pour sa durée. Si les heures, les jours, les mois & les années s'écoulent, il n'importe à quelle heure, dans quel jour, quel mois, ou quelle année que nous mourions. On doit applaudir à un bon Acteur, dans quelle Scène de la Piéce qu'il finisse son rôle, & qu'il se retire du Théatre. Il en est de même à l'égard d'un homme de bon sens ; une vie courte lui suffit pour donner des preuves qu'il a de l'honneur & de la vertu ; s'il renonce à son devoir, il a vêcu trop long-tems ; mais pourvû qu'il s'en acquitte jusques à la fin de ses jours, il n'est d'aucune conséquence pour lui, qu'ils soient d'une longue ou d'une courte durée.

T.



CV. DISCOURS.

—— Sed tu, simul obligasti
Perfidum votis caput, enitescis
Pulchrior multò. ——— ———

HOR. L. II. Ode VIII. 5.

(*) *Et cette même perfidie qui devroit vous faire avoir en horreur, semble ne servir qu'à vous rendre plus beau.*



Le portrait du *favori* des *Dames*.

E ne crois pas qu'aucun sujet pût jamais fournir matiere à un entretien plus agréable, que l'histoire des favoris qui sont de tems en tems à la mode entre les Dames de cette Ville; sur-tout si chacune disoit de bonne foi ce qui l'engage à donner la préférence à tel ou tel, & si chaque homme avouoit par quelle de ses actions, ou quelle sorte d'ajustement il réussit le mieux auprès des belles. Du reste, il m'est aussi facile de connoître qu'un homme s'ajuste pour plaire aux Dames, que de voir qu'il est en équipage de chasse. Le favori des belles a la mine & les allures toutes différentes de celles qu'ont les autres individus de notre espèce; il affecte un air plus négligé dans ses habits, & il a des manieres plus indolentes; c'est-à-dire qu'il tâche de paroître à l'un & à l'autre égard ce qu'il n'est pas. Si les oiseleurs imitent la voix des oiseaux qu'ils veulent attirer dans leurs filets, on peut remarquer aussi, que les favoris des Dames ont toujours quelque ressemblance avec la belle qu'ils cherchent à surprendre. Ils savent tout ce qui se passe dans les familles; ils ont quantité de petits soins officieux; ils n'ignorent pas ce qu'il faut pour vous guérir d'un rhume, & ils ne marchent presque jamais sans avoir dans la poche une petite bouteille d'extraits, en cas de quelque indisposition subite.

La curiosité, qui fait ma passion dominante, & j'ose dire l'unique plaisir de ma vie, m'a engagé quelquefois à examiner le cours de certaines intrigues amoureuses, aussi bien que les manieres & les qualités de ceux qui y ont eu le plus de succès. Mais, avec toutes mes recherches, je n'ai pas connu un seul homme de bon sens qui ait été le favori général des Dames; un air singulier, quelque travers d'esprit, ou une imagination grotesque, en un mot, ce qui l'auroit pû rendre le jouet des hommes, est cela même qui l'a recommandé aux belles. Je serois bien marri de choquer des gens si fortunés que ceux dont je parle; mais qu'on repasse dans son esprit la conduite des vieux damoiseaux, & l'on trouvera que l'homme à bonne fortune s'est distingué par des querelles impertinentes en faveur du beau

(*) Quoiqu'*Horace* ait dit ceci d'une femme, notre Auteur l'applique aux hommes; & c'est pour cela qu'on le traduit dans la même vûe.

ſexe, par la ſingularité de ſes habits, & par une inſipide aſſiduité auprès des belles. Il faut d'ailleurs que, pour plaire à une Dame galante, il ait la réputation d'être bien venu auprès de quelques autres; car, afin que vous le ſachiez, il y a une ſi grande jalouſie entre ces créatures, qu'elles ne penſent qu'à s'aſſujettir les eſclaves de leurs rivales. Mon ami *Honeycomb* dit, que c'étoit-là tout ſon jeu, & que, pour ſe faire aimer d'une jolie Dame, il n'avoit qu'à lui donner quelque ſoupçon que ſon ennemie, ou ſa rivale en beauté, ne le regardoit pas de mauvais œil. Le dépit eſt naturel aux belles, & vous les voyez quelquefois s'attacher à un homme déſagréable, de peur qu'une autre ne l'enleve. Cet effronté de *le Page* n'eſt bien reçu de toutes les Dames qu'il voit, que par cela ſeul, qu'il a l'adreſſe de les empêcher d'en venir à une explication entre elles. Si elles ſavoient qu'il n'y en a pas une ſeule qui le trouve à ſon goût, chacune lui marqueroit d'abord du mépris; mais il en eſt ſouffert, parce que c'eſt la mode, & que l'envie de ſe croiſer les unes les autres, les engage inſenſiblement à ſuivre le même train. Ce qui lui donne le plus de relief, eſt que le fripon, comme il leur plaît de le qualifier, eſt le corps le plus inconſtant que l'on puiſſe voir, qu'il a beaucoup d'eſprit & de gayeté, qu'il a toujours le petit mot pour rire, & que, par-deſſus tout, c'eſt la plus terrible & la plus dangereuſe langue qu'il y ait au monde, ſi l'on vient à le provoquer.

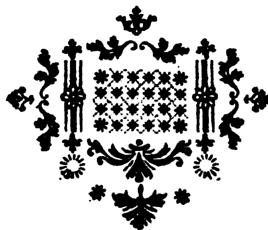
Le favori des Dames ne doit être, ni un ſot, ni un homme de bon ſens: il ne s'agit que de cauſer, de fournir à la converſation, & non pas de raiſonner juſte. De tous ceux qui les viſitent il n'y en a point qui jouent un ſi plaiſant rôle que ces volontaires qui les ſervent gratis, & qui n'en attendent aucune paye, ni le moindre avancement; il ſuffit qu'ils leur donnent la main à la ſortie d'une Egliſe ou de quelque autre lieu public; qu'ils ſoient admis à leur compagnie un jour de viſites, & qu'ils ayent la liberté de paſſer avec elles une portion de ce tems qui leur eſt ſi à charge. Mais parlez-moi ſurtout de ces petits-maîtres qui en veulent à l'honneur de toutes les belles, & qui ſe regardent comme les plus beaux eſprits du ſiécle, à qui rien ne peut réſiſter. Nous avons nombre de ces Conquerans en Ville, lorſque la Nobleſſe y eſt revenue de la campagne. Ils ſavent toutes les intrigues de la Ville & de la Cour, & ils ont une eſpèce d'éducation qui en exclut les bonnes mœurs, c'eſt-à-dire qu'ils obſervent les bienſéances en public, & qu'ils ſont diſſolus en particulier.

Les Dames qui ſe plaiſent à nouer des intrigues amoureuſes, ont ſi bonne opinion de leur mérite, qu'elles ne veulent pas qu'un ſeul homme leur échappe, non pas même un de ces galans de profeſſion. Peu accoutumées à entendre raiſonner les hommes de bon ſens, elles n'ont du goût que pour les flatteries dont on les berce, & ne ſavent pas diſtinguer ceux qui leur en content. Quelque mauvaiſe réputation qu'ait un de leurs Amans pour toutes ſes perfidies, elles ne l'en eſtiment que davantage; &, comblé des faveurs de pluſieurs autres belles, il eſt regardé comme un Héros victorieux, qui mépriſe tous ſes triomphes pour devenir la victime de celle qui le charme alors.

Si vous voyez un homme qui se donne des airs dans une assemblée publique, qui parle fort haut sans aucun sujet, qui n'a point d'égards pour la compagnie où il se trouve, & qui affecte des manieres négligées, vous pouvez décider à coup sûr qu'il a ruiné bon nombre de belles. Une démarche fiere, la poitrine élevée, un chapeau dont la forme est enfoncée, un pas cadencé, & des œillades jettées adroitement de tous côtés, sont les marques qui distinguent le favori des Dames. On ne voit guéres toutes ces admirables qualités réunies dans le même objet; mais hélas! une seule suffit pour enchaîner un million de belles. Si quelqu'un joignoit à ces talens un savoir proportionné, & qu'il résidât en Ville, on devroit en avertir le Public, afin que nous missions nos femmes & nos filles en lieu de sûreté. Il arrive quelquefois que cet homme charmant a lû tous les mêlanges de nos Poëmes, quelques-unes de nos Comédies, & qu'il sait par cœur la traduction des Epitres d'*Ovide*. Oh! s'il étoit possible qu'il fût aussi fidéle qu'il est aimable! mais vous en demanderiez trop; tout perfide qu'il est, les Dames sont disposées à lui témoigner de la bienveillance: » On lui accorderoit volontiers quelque petite faveur, pour avoir le plaisir de l'entendre » causer, soit qu'il badine sur les petits amours d'un éventail, dont il » compte les bâtons, ou qu'il vous régale d'une infinité de jolies épithétes, » qui ne lui manquent jamais au besoin. On ne peut sans doute qu'excu» ser la fragilité d'une femme qui succombe à de pareilles attaques ». C'est-là ce que bien de nos Dames, qu'on pourroit nommer, se disent intérieurement, à la vûe d'un de ces Conquerans qui ne se font aucun scrupule de les perdre d'honneur & de réputation.

Il est certain que, dans la plûpart des amours qui se forment, on préfere des qualités de néant aux vertus les plus solides. Une belle craint si peu de s'attirer le mépris des hommes par son ignorance & sa bêtise, qu'elle est assurée d'être toujours l'objet de la passion de quelqu'un, pourvû qu'elle conserve ses traits & sa bonne mine. Vous diriez que les deux sexes ne s'amusent à la lecture de tous nos insipides Romans, & à voir des compagnies aussi frivoles, que pour enchérir sur leurs imperfections, & devenir un aimable imposteur, ou une belle perfide.

T.



CVI. DISCOURS.

——Omnem, quæ nunc obducta tuenti
Mortales hebetat visus tibi, & humida circùm
Caligat, nubem eripiam : ——— ———

VIRG. Æneid. II. 604.

Je dissiperai ce nuage que les yeux des hommes ne sauroient pénétrer, & qui vous cache tous les objets des environs.

La premiere Vision de *Mirza* sur la briéveté de la vie humaine.



'AI divers Manuscrits Orientaux, qui me tomberent entre les mains lorsque j'étois au *Grand Caire*. Il y en a un qui a pour titre, *Les Visions de* Mirza, & que j'ai lû avec beaucoup de plaisir. Mon dessein est de le donner au Public par morceaux, lorsque je n'aurai pas de quoi l'entretenir d'ailleurs, & je vais commencer par la premiere Vision que j'ai traduite en ces termes.

» Le cinquiéme jour de la Lune, qui est une Fête que j'observe toujours, » suivant la coutume de mes Ayeux, après m'être lavé le corps & avoir » fait mes dévotions du matin, je me rendis sur les hautes montagnes de *Bag-* » *dat*, pour y passer le reste de la journée dans la priere & la méditation. » Arrivé au sommet, je m'y assis, & occupé à réfléchir profondément sur la » vanité de la vie humaine, je me disois à moi-même : *Sans doute, l'hom-* » *me n'est qu'une ombre, & sa vie n'est qu'un songe.* Après avoir tourné les » yeux vers la pointe d'un roc qui n'étoit pas éloigné de moi, j'y décou- » vris un homme en habit de berger, qui avoit un instrument de musique » à la main, & qui ne s'apperçut pas plutôt que je le regardois, qu'il en » joua d'abord. Le son de cet instrument étoit d'une si grande douceur, & » d'une mélodie si variée, que je n'avois jamais rien entendu de pareil. Cela » me fit souvenir de ces divins concerts qu'on joue pour les ames vertueuses » à leur arrivée dans le Paradis, & qui servent à effacer les impressions de » leurs dernieres agonies, aussi bien qu'à les mettre en état de goûter les » plaisirs de cet heureux séjour. En un mot, j'étois presque ravi en extase.

» Le bruit couroit depuis long-tems qu'un Génie fréquentoit ce rocher, & » que diverses personnes, qui avoient entendu ses airs harmonieux, ne l'a- » voient jamais vû lui-même. Quoi qu'il en soit, après m'avoir ainsi élevé « l'esprit à goûter les charmes de sa conversation, il me fit signe de la main » de m'approcher de lui. J'obéis avec le respect que nous devons à une na- » ture d'un ordre supérieur ; & le cœur pénetré de ses doux accords, je me » jettai à ses pieds, les larmes à l'œil. Il me sourit d'un air si plein de com- » passion & si affable, qu'il dissi pa tout d'un coup la crainte qui m'avoit » saisi. Ensuite il me tendit la main pour me relever, & m'addressa ces paro- » les : Mirza, *j'ai entendu vos Soliloques, suivez-moi.*

» Alors il me conduisit jusques à la plus haute cime du rocher, & après » m'y avoir placé, il me dit : tournez les yeux à l'Est, & dites-moi ce que » vous voyez. Je vois, lui dis-je, une grande vallée, & un prodigieux cou- » rant d'eau qui la traverse. La vallée que vous voyez, ajouta-t-il, est la » vallée de misere, & le courant d'eau fait partie de l'immense Océan de l'é- » ternité. D'où vient, repris-je, que cette eau sort d'un brouillard épais à » l'un de ses bouts, & se perd à l'autre dans une sombre nuée ? Ce que » vous voyez, me répondit-il, est cette portion de l'éternité qu'on appelle » tems, qui se mesure par le cours du soleil, & qui doit s'écouler jusques à » la fin du monde. Examinez à présent, continua-t-il, cette Mer qui est ainsi » bornée par des ténébres à ses deux bouts, & dites-moi ce que vous y dé- » couvrez. J'y vois, lui dis-je, un pont qui la traverse par le milieu. Ce pont, » me dit-il, que vous voyez, est la vie humaine; considerez-le bien à vo- » tre loisir. Après en avoir fait une revûe plus exacte, je trouvai qu'il y » avoit soixante-dix arches entieres, & plusieurs rompues, qui, jointes en- » semble, pouvoient aller au nombre de cent ou environ. Lorsque je comp- » tois les arches, le Génie me dit, qu'il y en avoit eu d'abord jusques à mille; » mais qu'un déluge avoit emporté celles qui manquoient, & laissé le pont » dans l'état ruineux où je le voyois. Mais, ajouta-t-il, n'y découvrez-vous » pas autre chose ? J'y vois, lui dis-je, une infinité de monde qui passe dessus, » & un nuage épais à l'un & à l'autre bout. Je vis d'ailleurs un grand » nombre de passagers qui tomboient dans l'eau à travers le pont, & je » m'apperçus qu'il y avoit quantité de trapes cachées, sur lesquelles ils n'a- » voient pas plutôt mis le pied, qu'ils s'enfonçoient & disparoissoient tout » d'un coup. Ces trapes étoient si nombreuses à l'entrée du pont, que, de » cette foule de monde qui sortoit du nuage, il y en avoit plusieurs qui » échouoient d'abord. Elles n'étoient pas si fréquentes vers le milieu, mais vers » l'extrêmité des arches entieres elles se multiplioient beaucoup. Il n'y avoit » au reste qu'un petit nombre de personnes qui clopinoient sur les arcades » rompues, mais qui, fatiguées par une si longue marche, tomboient l'une » après l'autre dans le sein de ce vaste Océan.

» Je contemplois cette surprenante Fabrique, & la grande variété d'ob- » jets qu'elle m'offroit, lorsque je me sentis accablé d'une profonde mélan- » colie à la vûe de tant de personnes qui venoient à succomber au milieu » de la joie & des plaisirs, & qui s'accrochoient à tout ce qui les environ- » noit pour sauver leur vie. Quelques-uns, qui regardoient vers le Ciel » d'un air fort pensif, s'éclipsoient tout d'un coup au milieu de leurs spécula- » tions. Il y en avoit une infinité d'autres qui couroient avec ardeur après » de petites vessies pleines d'air, qui brilloient à leurs yeux & qui dansoient » en leur présence ; mais lorsqu'ils se croyoient sur le point de les attein- » dre, le pied venoit à leur manquer, & ils culbutoient en bas. Malgré cette » diversité d'objets, qui causoient une espèce de confusion, j'en observai » quelques-uns avec des cimeterres, & d'autres avec des phioles à la main, » qui alloient & venoient sur le pont, & qui ne faisoient aucun scrupule d'en » pousser un grand nombre sur les trapes, qui ne sembloient pas être dans

» leur chemin, & qu'ils auroient pû éviter, si on ne les avoit forcés à chan-
» ger de route.

» Lorsque le Génie s'apperçut que je m'abandonnois à ce triste spectacle, » il me dit d'en détourner la vûe, & d'examiner s'il y avoit quelque au- » tre chose que je ne comprisse pas. Là-dessus je lui demandai, ce que signi- » fioient ces grandes volées d'oiseaux qui voltigeoient autour du pont, & qui » s'y perchoient de tems en tems; ce que vouloient dire ces corbeaux, ces » harpies, ces vautours, ces cormorans, & surtout ces petits garçons aîlés qui » se perchoient en foule sur les arcades du milieu. Ces oiseaux me répondit- » il, sont la superstition, l'avarice, l'envie, le désespoir & l'amour, avec » toutes les autres passions & les soucis rongeans qui tourmentent les hom- » mes.

» Hélas! dis-je alors en soupirant, l'homme donc a été fait en vain, puis- » qu'il est abandonné à la misere durant sa vie, & qu'il est englouti par la » mort! Le Génie, ému de compassion envers moi, me dit, de ne regarder » plus à l'homme dans la premiere scène de son existence, lorsqu'il se met » en chemin pour arriver à l'éternité; mais de tourner les yeux sur ce nua- » ge épais où le courant entraîne les différentes générations des hommes. » J'obéis à ses ordres, & (soit qu'il me fortifiât la vûe d'une façon toute ex- » traordinaire, ou qu'il dissipât une partie de ce nuage qui étoit d'abord » impénétrable à mes yeux) je vis que la vallée s'ouvroit de ce côté-là, & » s'étendoit en un vaste Océan, à travers le milieu duquel passoit un gros » rocher de diamant, qui le divisoit en deux parties égales. Mais l'une de- » meura toujours ensevelie sous les ténébres, où je ne voyois goute, pen- » dant que l'autre me parut semée d'une infinité d'isles, couvertes de fleurs & » de fruits, & environnées d'une eau qui ressembloit à du cristal. J'y pou- » vois distinguer des personnes revêtues d'habits magnifiques, avec des guir- » landes sur la tête, qui se promenoient entre les arbres, se couchoient au » bord des fontaines, ou se reposoient sur des lits de fleurs. J'y entendis » en même tems une harmonie confuse d'un chant d'oiseaux, d'un bruit de » cascades, de voix humaines & d'instrumens de musique, en sorte que la » joie s'empara de mon cœur à la vûe & à l'ouïe d'une si agréable scène. J'au- » rois souhaité les aîles d'un aigle, pour voler au plutôt à cet heureux séjour; » mais le Génie m'avertit, qu'on ne pouvoit s'y rendre qu'à travers les por- » tes de la mort, qui s'ouvroient à toute heure sur le pont. Les isles, continua- » t-il, que vous voyez si fraîches & si verdoyantes, & qui vous paroissent » couvrir toute la surface de l'Océan, aussi loin que votre vûe se peut éten- » dre, sont plus nombreuses que le sable qui est sur le bord de la mer; il » y en a des millions & des milliars, outre celles qui s'offrent à vos yeux, au- » delà de tout ce que votre imagination en peut concevoir. C'est le séjour des- » tiné aux gens de bien après la mort, qui, suivant les différentes vertus » qu'ils auront pratiquées, ou le dégré qu'ils en auront atteint, doivent être » distribués sur ces isles, dont chacune forme un Paradis, où abondent toutes » sortes de plaisirs, proportionnés au goût & aux qualités de ceux qui les » habitent. N'est-ce pas-là un séjour après lequel vous devez soupirer? N'est-il

» pas digne, *Mirza*, de vos soins & de vos peines ? La vie vous paroît-elle » malheureuse, puisqu'elle vous fournit l'occasion d'obtenir une si grande ré» compense ? Devez-vous craindre la mort qui vous transporte à un si heu» reux état ? Ne vous imaginez donc pas que l'homme ait été fait en vain, puis» qu'il doit jouir d'une gloire éternelle. Après avoir goûté un plaisir extrême » à la vûe de ces isles fortunées, je suppliai le bon Génie de me dire ce qu'il y » avoit de l'autre côté du rocher de diamant, qui paroissoit couvert d'affreu» ses ténébres. Il ne me répondit pas un seul mot, & lorsque je voulus insister » de nouveau, je m'apperçus qu'il s'étoit éclipsé. Je tournai donc la vûe » vers les objets qui avoient occupé mon attention : mais, au lieu de l'Océan, » du pont & des isles, je ne vis que la longue & profonde vallée de *Bag*» *dat*, avec des bœufs, des brebis & des chameaux, qui paissoient sur les » collines.

C.

CVII. DISCOURS.

Ingenium cui sit, cui mens divinior, atque os
Magna sonaturum, des nominis hujus honorem.

HOR. L. I. Sat. IV. 34.

(x) *Honorez de ce beau nom, celui qui joint à un génie sublime & divin, le talent de s'exprimer d'une maniere noble & majestueuse.*



IL n'y a point de titre qu'on donne plus souvent à un Ecrivain, que celui de *beau génie*. Je l'ai entendu appliquer à bon nombre de misérables faiseurs de Sonnets. Nous n'avons pas un seul barbouilleur de Vers heroïques, qui n'ait ses admirateurs, & qui ne passe pour un *grand génie*; & à l'égard de ceux qui se mêlent d'écrire des Tragédies, à peine y a-t-il un seul novice qu'on n'exalte, comme un *esprit sublime* qui tient du prodige.

Qui sont ceux qui méritent le titre de *grands génies* entre les Anciens & les Modernes.

Mon but dans ce *Discours* est, d'examiner en gros ce qui forme un *grand génie*, & de ne donner, sur un sujet si peu commun, que des réflexions détachées.

Entre les grands génies, ce petit nombre qui s'attire l'admiration de tout le monde, & qu'on peut regarder comme des prodiges de la nature humaine, sont ceux, qui, par la seule force de leurs talens naturels, & sans aucun secours des Arts ou des Sciences, ont produit des Ouvrages qui faisoient les délices de leurs contemporains & l'admiration de la posterité. Il y a quelque

(x) C'est ainsi que l'exact & judicieux M. *Coste* a traduit cet endroit dans ses Nôtes sur la Version du P. *Tarteron*.

chose de noble au milieu de l'irrégularité qu'on trouve dans ces grands génies, qui est infiniment plus beau que tous ces tours & cette délicatesse que les *François* appellent *bel esprit*, c'est-à-dire, un génie poli par la conversation, la réfléxion, & la lecture des Ecrivains les plus exacts. Le génie le plus élevé, qui s'est imbu des Arts & des Sciences, en contracte je ne sais quelle teinture qui l'engage à l'imitation, malgré qu'il en ait.

On trouve plusieurs de ces grands génies naturels, qui ne sont point disciplinés par les régles de l'Art, entre les Anciens, & sur-tout entre ceux des Pays les plus Orientaux. *Homere* a une infinité de saillies que *Virgile* ne pouvoit pas atteindre, & dans les Livres de l'Ancien Testament nous avons divers passages d'un sublime beaucoup plus noble que celui d'*Homere*. Mais si nous accordons aux Anciens un génie plus hardi & plus élevé que celui des Modernes, il faut avouer en même tems, que les uns n'approchoient pas, ou plutôt qu'ils étoient fort au-dessous de l'exactitude & de la délicatesse des autres. Dans les similitudes & les allusions, pourvû qu'il y eût quelque rapport éloigné, les premiers ne se mettoient pas en peine du reste, ni de la bienséance : Ainsi le Roi *Salomon* compare (*y*) le nez ou le visage de sa bien-aimée à la Tour du *Liban*, qui regarde vers *Damas ;* & la (*z*) venue de Jesus-Christ, pour châtier *Jerusalem* ou juger le monde, est comparée à un larron qui perce les maisons de nuit. On ne finiroit pas, si l'on s'amusoit à recueillir tous les exemples de cette nature qui se trouvent dans les Anciens : *Homere* nous représente un de ses Héros, environné de l'ennemi, comme une âne qui paît dans un champ semé d'avoine, & qui ne branle point, quoique tous les enfans du Village soient à ses trousses. Il en compare un autre, qui, plein d'ardeur pour assouvir sa vengeance, ne trouve aucun repos dans son lit, à un morceau de viande qu'on grille sur des charbons. Ce défaut des Anciens ouvre un vaste champ à la raillerie des petits esprits, qui peuvent se moquer d'un manque de bienséance, mais qui ne goûtent pas le sublime de cette sorte d'Ouvrages. Le grand *Sophi* de *Perse*, qui regne aujourd'hui, entre une foule de titres pompeux qu'il se donne, à la maniere des Orientaux, prend celui du *Soleil de gloire*, & de l'*agréable Noix muscade*. En un mot, pour couper queue à une critique trop sévere des Anciens à cet égard, sur-tout de ceux qui habitoient les climats les plus chauds, & qui, à cause de cela même, avoient l'imagination la plus vive, il faut savoir que ce qu'on appelle *bienséance* dans une allusion, est une découverte moderne de nos Pays plus tempérés, où, par une délicatesse & une exactitude scrupuleuse, nous voudrions suppléer à ce qui nous manque de force & de vivacité d'ésprit. Notre Compatriote (*a*) *Shakespear* étoit un exemple bien remarquable de cette premiere sorte de grand génie.

Je ne saurois abandonner cet article, sans ajoûter que *Pindare* étoit aussi un grand génie du premier ordre, que l'impétuosité de son feu naturel trans-

(*y*) *Cant. des Cant.* Ch. VII. 4.
(*z*) *Matth.* XXIV. 43. 44. & I. *Thess.* V. 2.
(*a*) Voyez pag. 38. *&c.*

portoit à de vastes conceptions des choses, & à de nobles saillies d'imagination. D'un autre côté, peut-on rien voir de plus ridicule que des hommes d'une imagination chaste & médiocre, qui veulent imiter sa maniere d'écrire, & qui nous donnent des Piéces monstrueuses, sous le beau nom d'Odes *Pindariques* ? Lorsque je vois des gens qui s'avisent d'imiter des Ouvrages qu'*Horace* nous représente comme singuliers en leur genre & inimitables; lorsque je les vois suivre des irrégularités avec méthode, & que par les petits tours de l'Art, ils s'efforcent d'atteindre aux saillies les plus vives de la nature, je ne puis que leur appliquer cet endroit de *Térence* : (*b*) » Si vous » prétendez que la raison fixe des choses qui sont tout-à-fait inconstantes & » incertaines, c'est justement vouloir allier la folie avec la raison.

(*c*) ——— Incerta hæc si tu postules
Ratione certâ facere, nihilo plus agas
Quàm si des operam, ut cum ratione insanias.

Enfin un de ces Poëtes modernes, comparé à *Pindare*, approche d'une *Sœur Camisarde*, comparée avec la Sibylle de *Virgile* : les contorsions, les grimaces & l'extérieur s'y trouvent; mais il n'y a rien de cette impulsion divine qui éléve l'esprit au-dessus de lui-même, & lui fournit une éloquence plus qu'humaine.

Il y a une autre sorte de grands génies, que je mets dans une seconde classe, pour les distinguer des premiers, quoiqu'ils ne leur soient pas inférieurs. Ces génies du second ordre sont ceux qui, formés par les régles de l'Art, y ont soumis la beauté de leurs talens naturels. Tels étoient, entre les *Grecs*, *Platon* & *Aristote* ; entre les *Romains*, *Virgile* & *Ciceron* ; entre les *Anglois*, *Milton* & le Chevalier *François Bacon*.

Le génie dans ces deux classes d'Auteurs peut être également beau, mais il paroît d'une maniere différente. Dans la premiere, il ressemble à un terroir fertile sous un heureux climat, où il produit une infinité de belles plantes, qui forment des millions de Paysages charmans, sans aucun ordre ou aucune symmétrie. Dans l'autre, c'est le même terroir, sous le même climat, où il a été disposé en allées & en parterres, & où l'adresse du jardinier en a fait plusieurs compartimens agréables.

Ce qu'il y a le plus à craindre à l'égard des derniers, est qu'ils ne se gênent trop par l'imitation; qu'ils n'ayent toujours en vûe des modéles sur lesquels ils se forment, & qu'ils ne donnent pas une pleine liberté à leurs talens naturels. L'imitation des meilleurs Ecrivains n'approche pas d'un bon Original, & l'on voit même qu'il y a très-peu d'Auteurs qui occupent un rang considérable dans la République des Lettres, s'ils n'ont quelque chose de particulier & de leur crû, soit dans les pensées, ou dans la maniere dont ils les expriment.

N'est-ce pas dommage de trouver quelquefois de grands génies qui ne

(*b*) Je me sers de la traduction de Mad. *Dacier*.
(*c*) *Eunuch*. Act. I. Sc. I. 16.

s'amusent qu'à des bagatelles ? Un célébre Auteur *Italien* nous dit, qu'il avoit vû un Berger qui se divertissoit à faire sauter des œufs en l'air, & à les rattraper sans en casser aucun, & qui étoit arrivé à un si haut dégré de perfection dans cet exercice, qu'il en balotoit quatre de cette maniere plusieurs minutes de suite. » Je ne crois pas, *ajoute-t-il*, avoir vû de ma vie un air » plus sérieux que celui de cet homme, qui, à force de s'appliquer à ce » badinage, étoit devenu aussi grave qu'un Senateur; & il y a grande appa- » rence, que la même attention assidue, tournée du bon côté, l'auroit pû » rendre plus habile Mathématicien qu'*Archimede*.

C.

CVIII. DISCOURS.

—— —— —— —— Servetur ad imum
Qualis ab incœpto processerit, & sibi constet.

HOR. A. P. 126.

Qu'il soutienne toujours le même caractere, & qu'il ne se démente point, depuis le commencement jusques à la fin.

Sur l'inconstance & la légereté des hommes qui ne suivent pas les lumieres de la raison.



IL n'y a rien, au-dessous du crime, qui rende un homme plus méprisable aux yeux du monde, que l'inconstance, sur-tout en fait de Religion & de partis politiques. Dans l'un & l'autre de ces cas, quoiqu'un homme s'acquitte peut-être de son devoir, il s'attire non seulement la haine de ceux qu'il abandonne, mais il ne gagne presque jamais l'estime de ceux ausquels il se joint.

Il faut donc que, dans ces démarches capitales de la vie, on ait une pleine conviction, & qu'on ne puisse pas soupçonner un homme qu'il y trouve ses avantages temporels; autrement, le monde est assez malin, pour croire qu'il n'agit pas par connoissance de cause, mais plutôt par légereté, ou par des vûes d'intérêt. Les nouveaux Convertis, & les Apostats de toutes les sortes, devroient prendre un soin tout particulier, de faire voir au monde qu'ils agissent par un principe d'honneur & de vertu; puisque, malgré l'indulgence qu'ils ont pour eux-mêmes, & les applaudissemens qu'ils peuvent recevoir de ceux qui les fréquentent, ils seront toujours l'objet du mépris de tous les honnêtes gens, & porteront les marques d'une éternelle infamie.

L'irrésolution sur le genre de vie qu'on doit mener, & l'inconstance à le poursuivre, sont les causes les plus universelles de nos inquiétudes & de notre malheur. Lorsque l'ambition nous entraîne d'un côté, l'intérêt d'un autre, le panchant à un troisiéme, & que la raison vient peut-être s'opposer à tous, un homme, qui a tous ces partis à prendre, ne peut que mal passer son tems. Lorsque l'esprit balance entre divers objets, il vaudroit mieux se déter-

miner

miner pour celui qui ne seroit pas tout-à-fait le meilleur, que de vieillir dans l'incertitude, & de sortir du monde, comme font la plûpart des hommes avant qu'on ait choisi de quelle maniere on y doit vivre. Il n'y a qu'un seul moyen de nous mettre en repos de ce côté-là, qui est d'avoir toujours un but fixe, où tendent toutes nos actions. Si nous sommes fortement résolus de nous gouverner par les lumieres de la raison, sans avoir aucun égard pour les richesses, la réputation, ou les autres avantages de cette nature, à moins qu'ils ne s'accordent avec notre but principal, nous pouvons mener une vie douce & tranquille; mais si nous agissons par différentes vûes, & que, non contens de la vertu, nous voulons être riches, populaires, & tout ce que le monde estime, nous vivrons & nous mourrons dans la misere & le repentir.

On devroit se munir d'une façon toute particuliere contre ce foible, puisque notre panchant nous y entraîne avec violence, & que, si l'on s'examine de près, on trouvera que nous sommes les créatures les plus inconstantes de l'Univers. A l'égard de l'entendement, nous embrassons & rejettons bien des fois les mêmes opinions; au lieu que les êtres au-dessus & au-dessous de nous n'en ont peut-être aucune, ou que du moins ils ne chancélent pas dans l'incertitude. Les premiers se conduisent par la vûe intime qu'ils ont des objets, & les autres par l'instinct. A l'égard de la volonté, nous tombons dans le crime & nous nous en relevons, nous devenons aimables ou dignes de haine aux yeux de notre souverain Juge, & nous passons toute notre vie à l'offenser & à lui demander pardon. Au contraire, les êtres qui nous sont inférieurs ne sauroient jamais pécher, ni les supérieurs se repentir. Les uns sont incapables d'aucun devoir, & les autres sont fixés à vivre éternellement dans le crime ou dans la vertu.

A peine y a-t-il aucun état, ou aucun âge de la vie, qui ne produise des révolutions dans l'esprit de l'homme. Les idées de l'enfance se perdent dans celles de la jeunesse; les unes & les autres prennent un nouveau tour dans l'âge viril, jusqu'à ce que la vieillesse nous ramene dans notre premier état. Un nouveau titre, un succès inopiné, nous jette hors de nous-mêmes, & détruit en quelque maniere notre identité. Les brouillards d'un jour sombre, ou quelques petits rayons de soleil, ont autant d'influence sur nos corps, que le malheur ou le bonheur le plus réel. Un songe nous métamorphose, & bouleverse notre état pendant qu'il dure: chaque passion, pour ne rien dire de la santé & de la maladie, ni des plus grandes altérations qui arrivent au corps ou à l'esprit, nous rend presque des créatures toutes différentes. Si ce foible nous distingue des êtres qui sont au-dessus ou au-dessous de nous, quelle idée doit-on avoir de ces hommes qui se font remarquer par-là entre les individus de la même espece? Il n'y a point de si chetif caractere, que celui d'être un des plus inconstans de l'espece la plus inconstante qu'il y ait dans l'Univers; sur-tout puisque le grand Modéle de la perfection n'a pas la moindre ombre de changement, mais qu'il étoit hier le même qu'il est aujourd'hui, & qu'il sera éternellement.

Cette humeur variable & cette contradiction perpétuelle avec soi-même

qui est la plus grande foiblesse de la nature humaine, donne plus de ridicule à celui qui en est atteint, que tout autre défaut, en ce qu'elle l'expose sous une infinité de vûes grotesques, & qu'elle le distingue de lui-même par l'opposition de plusieurs caracteres bigarrés. Le plus plaisant caractere qu'on trouve dans *Horace*, est fondé sur cette inégalité d'humeur & cette conduite irréguliere. Le voici mot pour mot :

(d) ———————Sardus habebat
Ille Tigellius hoc. Cæsar, qui cogere posset,
Si peteret per amicitiam patris, atque suam, non
Quidquam proficeret : si collibuisset, ab ovo
Usque ad mala citaret, Io Bacche, modò summâ
Voce, modò hâc, resonat chordis quæ quatuor imâ.
Nil æquale homini fuit illi : sæpè velut qui
Currebat, fugiens hostem : persæpè velut qui
Junonis sacra ferret : habebat sæpè ducentos,
Sæpè decem servos : modò Reges, atque Tetrarchas,
Omnia magna loquens : modò : Sit mihi mensa tripes, &
Concha salis puri, & toga, quæ defendere frigus,
Quamvis crassa, queat. Decies centena dedisses
Huic parco, paucis contento ; quinque diebus
Nil erat in loculis. Noctes vigilabat ad ipsum
Mane, diem totum stertebat : nil fuit unquam
Sic impar sibi. ———————.

C'est-à-dire : » *Tigellius* étoit un homme rare en ce genre. *Cesar*, tout *Cesar* qu'il fût, n'avoit pas plus de pouvoir sur lui qu'un autre, quoiqu'il le » conjurât de chanter, par l'amitié que son pere avoit eue pour lui, & par » celle qu'il lui portoit lui-même. Mais quand la fantaisie lui en prenoit, il » vous entonnoit une Chanson *Bachique*, faisant tantôt le dessus, & tantôt la » basse : cela ne finissoit point, vous en aviez pour tout le repas. Il étoit l'in- » constance même ; il couroit souvent à perte d'haleine, comme si l'ennemi » l'eût poursuivi ; & souvent il marchoit à pas comptés, comme les filles » qui portent en cérémonie les vases destinés aux sacrifices de *Junon*. Il » avoit quelquefois deux cens esclaves, & quelquefois il n'en avoit que dix. » Tantôt il faisoit l'homme important, ne parlant que de Princes & de grands » Seigneurs : il s'avisoit ensuite de prendre un ton plus modeste. Hélas, di- » soit-il, une petite table à trois pieds, un peu de sel dans une coquille, un » habit de gros drap pour mon hyver, en voilà autant qu'il m'en faut. Qu'on » eût donné quatre mille pistoles à ce bon ménager, trois jours après il n'a- » voit pas le sou. Il dormoit tout le jour & veilloit toute la nuit ; on ne » vit jamais d'homme si inégal ni si bizarre.

(d) Lib. I. Sat. III. 3-19.

CIX. DISCOURS.

—— Si quid ego adjuëro, curamve levasso,
Quæ nunc te coquit, & versat in pectore fixa,
Ecquid erit pretii? —— —— —— ——

Enn. ap. Tull. de Senect. C. I.

Que me donnerez-vous, si je puis vous être de quelque secours, & diminuer le chagrin qui vous ronge, & qui s'est emparé absolument de votre esprit?



Les recherches après le bonheur, & les moyens d'y parvenir, ne sont pas si nécessaires ni si utiles au genre humain, que l'art de se consoler & d'être inébranlable au milieu des afflictions. Le contentement de l'esprit est tout ce que nous pouvons attendre dans ce monde; si nous voulons aspirer plus haut, il n'y a pour nous que des traverses & des chagrins à essuyer. Nous devrions employer tous nos efforts & toute notre étude à nous rendre tranquilles ici-bas, & heureux dans le siécle à venir.

La tranquillité de l'esprit au milieu de tous les divers états de la vie, est le seul bonheur auquel on doive aspirer dans ce monde.

Il est certain que, si tout le bonheur qui se trouve dispersé entre tous les hommes, étoit réuni en un seul, il ne seroit pas capable de le rendre fort heureux. Tout au contraire, si les calamités de toute l'espece venoient à résider en une seule personne, elles en feroient une créature très-misérable.

La Lettre suivante, qui n'est pas une Piéce en l'air, comme j'ai raison de le croire, quoique le seing, qui est au bas, soit un nom supposé, m'a fourni l'occasion d'entamer ce sujet. La voici telle que je l'ai reçue.

M. le Spectateur,

Lettre d'*Eleonore* sur la mort imprévûe de son Amant.

» Je suis du nombre de vos disciples, & je tâche de pratiquer vos maxi-
» mes: ce qui vous disposera, sans doute, à compâtir à mon état, que
» je vous découvrirai en peu de mots. Il y a trois années, ou environ, qu'un
» Gentilhomme, que vous auriez approuvé vous-même, je m'assure, me fit
» la cour, dans la vûe de m'épouser. Il avoit tout le mérite qu'on peut sou-
» haiter, aux biens de la fortune près; de sorte que mes parens, qui avoient
» tous de l'estime pour sa personne, ne voulurent pas admettre sa passion &
» nous satisfaire tous deux. Pour moi, je m'en remis absolument à la con-
» duite de ceux qui connoissoient le monde mieux que moi; mais je vivois
» toujours dans l'espérance, qu'il se trouveroit quelque conjoncture favora-
» le qui me rendroit heureuse, avec l'homme que je préférois, dans mon
» cœur, à toute la terre; bien résolue, si je ne pouvois l'obtenir, de n'en
» avoir jamais aucun autre. Il n'y a guéres plus de trois mois que je reçus

» une de ses Lettres, où il m'apprenoit qu'il avoit hérité d'un bien considérable par la mort d'un de ses oncles, & qu'il n'en ressentoit de la joye, que dans l'espérance que cet héritage éloigneroit tous les obstacles qui s'étoient opposés à notre bonheur mutuel. Je vous laisse à deviner, Monsieur, quels furent mes transports à la vûe de cette Lettre, qui fut suivie de plusieurs autres, toutes pleines de ces marques de tendresse & de satisfaction, que personne au monde ne pouvoit mieux sentir, ni exprimer d'une maniere plus vive, que lui-même. Mais hélas! aurai-je la force de vous le dire? par la Poste qui arriva la semaine derniere, j'eus une Lettre d'un de ses amis intimes, qui m'annonçoit que cet infortuné Gentilhomme, après avoir réglé toutes ses affaires, & sur le point de venir ici, étoit mort d'une fiévre en très-peu de jours. Je ne saurois vous exprimer la douleur qui m'accable, quoique que je m'attache aux exercices de piété, & à la lecture des Livres de dévotion; mais pénétrée des bons & salutaires avis que vous donnez souvent au Public, il me semble que vous feriez un acte de charité tout extraordinaire, si vous me prêtiez votre secours dans une si triste conjoncture. Du reste, si, après avoir lû ma Lettre, vous vous trouvez d'humeur à railler & à badiner, plutôt qu'à me départir vos consolations, je vous prie de la jetter au feu, & de n'y penser plus; mais si vous êtes sensible à ma disgrace, dont le poids, je l'avoue, est au-dessus de mes forces, vos conseils peuvent aider beaucoup à me soutenir, & obligeront infiniment l'affligée

ELEONORE.

Réfléxions qui doivent servir à consoler Eleonore.

Un revers en amour est plus difficile à supporter que tout autre; la passion elle-même attendrit & surmonte le cœur d'une telle maniere, qu'il n'est pas en état de soutenir les disgraces qui lui arrivent. A l'égard de tous les autres accidens, l'esprit, recueilli en lui-même, en soutient le choc avec toute la force qui lui est naturelle; mais un cœur amoureux est sappé par les fondemens, & croule sous le poids des assauts qui attaquent sa passion favorite.

Dans les afflictions ordinaires de la vie, on cherche à se consoler par la lecture des Livres de Morale, qui peuvent en effet être alors d'un grand secours. M. de S. *Evremond* n'approuve pas cette méthode; mais il voudroit qu'on lût des Auteurs divertissans, capables d'exciter la joye dans l'esprit, & il s'imagine que *Don Quixote* soulageroit plutôt un cœur abbatu que *Plutarque* ou *Seneque;* sous prétexte qu'il est plus aisé de faire diversion au chagrin, que de le vaincre. Il y a des tempéramens, sans doute, à qui cela peut être de quelque usage. Pour moi, j'aurois plutôt recours à des Auteurs d'une toute autre espece, qui nous fournissent des exemples de toutes les calamités ausquelles la nature humaine se trouve exposée ici-bas.

Si notre affliction est fort pesante, nous avons de quoi nous consoler, puisqu'il y en a bien d'autres, qui, avec plus de mérite & de vertu, souffrent autant que nous. Si notre affliction est légere, nous aurons moins de peine à nous consoler, puisqu'il s'en trouve une infinité de plus malheureux que

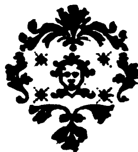
nous-mêmes. Une perte soutenue en mer, une maladie qui nous retient au lit, ou la mort d'un ami, sont si peu de chose, comparées avec des Royaumes entiers réduits en cendres, des Villes saccagées, des forçats de Galere, des misérables qui gémissent dans les fers, & tous ces désastres qui poursuivent la nature humaine, qu'on doit rougir de sa foiblesse, si l'on vient à plier sous de tels coups de la fortune.

Que l'inconsolable *Eleonore* se souvienne, qu'à l'heure même qu'elle regrette son Amant défunt, il y a des personnes en divers endroits du monde sur le point de faire nauffrage; qu'il y en a d'autres, qui, allarmées aux approches de la mort, demandent grace & miséricorde pour leur repentance tardive; qu'il y en a d'autres qui expirent dans les douleurs d'un infâme supplice, ou au milieu de quelque rude calamité: & alors elle trouvera que ses chagrins disparoîssent à la vûe de ceux qui sont plus terribles & plus effrayans.

D'ailleurs je voudrois qu'elle considérât, que ce qui lui paroît aujourd'hui comme le plus grand malheur, n'est peut-être pas tel en lui-même. Du moins je ne doute pas que nos ames, séparées de nos corps, n'ayent des idées bien différentes de celles que nous avons dans ce monde; & que les choses, que nous traitons aujourd'hui d'infortunes & de revers, ne se trouvent, au bout du compte, des bénédictions & des graces.

Enfin l'esprit, qui a quelque goût pour la piété, y cherche naturellement son asyle dans les afflictions. J'en donnerai un exemple digne de remarque dans le *Discours* suivant, & tel qu'un Prêtre Catholique *Romain* me le rapporta, lorsque je voyageois en *France*, & que je me trouvai avec lui dans le même coche. Cette avanture, arrivée à deux personnes qui s'aimoient tendrement, peut servir à faire voir, que la Religion est d'une grande influence pour calmer le trouble qui agite *Eleonore*. Mais si une foi corrompue & une piété mal-réglée fournissent des motifs de consolation aux affligés; que ne doit-on pas attendre de l'une & de l'autre, lorsqu'elles sont fondées sur l'Ecriture Sainte & sur les plus pures lumieres de la raison?

L.

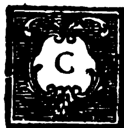


CX. DISCOURS.

Illa : Quis & me, inquit, miseram, & te perdidit, Orpheu !
Jamque vale : feror ingenti circumdata nocte,
Invalidasque tibi tendens, heu ! non tua, palmas.
VIRG. Georg. IV. 494.

Là-dessus elle s'exprima en ces termes : Qui est-ce, mon cher Orphée, *qui nous accable l'un & l'autre d'un si grand malheur ? Déja une nuit sombre m'enveloppe de tous côtés : Je ne suis plus à vous ; je vous dis un éternel adieu, & c'est en vain que je vous tends les bras.*

Avanture de *Constance* & de *Theodose*, qui, n'ayant pu se marier ensemble, embrasserent, à l'insçu l'un de l'autre, l'état religieux dans le même lieu.



Onstance étoit une jeune Demoiselle d'un esprit & d'une beauté fort extraordinaires, mais assez malheureuse, pour avoir un pere qui avoit acquis de grands biens par son industrie, & qui faisoit consister son bonheur à les posséder, ou plutôt à en être lui-même l'esclave. *Theodose* étoit le fils puîné d'un Gentilhomme tombé en décadence, qui avoit de l'esprit, de l'éducation, du savoir & de la vertu. A l'âge de vingt ans, il eut le plaisir de se trouver pour la premiere fois avec *Constance*, qui étoit alors dans sa quinziéme année. Leurs maisons paternelles n'étoient qu'à peu de lieues l'une de l'autre ; de sorte qu'il eut souvent occasion de la revoir ensuite, & que, par les avantages de sa bonne mine, & d'une conversation agréable, il fit une si profonde impression sur le cœur de la Demoiselle, que le tems ne put jamais l'effacer : d'ailleurs il n'étoit pas moins sensible lui-même aux charmes de *Constance*. Une longue habitude ne servit qu'à leur découvrir de nouveaux attraits, & à les animer d'une passion mutuelle, qui influa sur tout le reste de leur vie. Mais, au milieu des plaisirs innocens qu'ils goûtoient ensemble, il arriva, par malheur, que les deux peres devinrent ennemis irréconciliables, sur ce que l'un s'estimoit trop par sa naissance, & l'autre par ses richesses. Le pere même de *Constance* porta son animosité si loin, qu'il eut de l'aversion pour *Theodose*, lui défendit l'entrée de son logis, & ordonna à sa fille de ne le voir plus, sous peine d'encourir son indignation. Il n'en demeura pas à cette démarche, &, afin d'ôter à ces Amans l'espérance dont ils se flattoient, qu'il pourroit arriver quelque conjoncture favorable qui aideroit à les réunir, il jetta les yeux sur un jeune Gentilhomme bien-fait & riche, qu'il destina pour mari à sa fille. Il n'eut pas plutôt pris ses mesures à cet égard, qu'il dit à *Constance*, qu'il avoit dessein de la donner à un tel Gentilhomme, & que les nôces seroient célébrées un tel jour. *Constance*, intimidée par l'autorité de son pere, & qui ne pouvoit rien alléguer contre un mariage si avantageux, en reçut la proposition avec un silence plein de respect, que son pere ne manqua pas de louer, puisqu'il sied toujours bien à une jeune fille en pareil cas.

Le bruit de ce mariage parvint bientôt jusqu'aux oreilles de *Theodose*, qui, après un long tumulte de différentes passions qui s'éleverent alors dans son cœur, écrivit à sa Maîtresse le Billet suivant.

» Il y a quelques années que je faisois tout mon bonheur de penser à ma » chere *Constance*; mais cela même fait aujourd'hui mon plus grand suppli- » ce. Faut-il donc que j'aye le chagrin de vous voir possedée par un autre ? » Les ruisseaux, les prairies & les champs, où nous avons eu de si longs & » de si doux entretiens, me sont devenus insupportables; la vie même est » un fardeau que je ne puis soutenir. Puissiez-vous vivre long-tems heureuse » dans ce monde! mais oubliez qu'il y ait jamais eu un homme tel que

THEODOSE.

Ce Billet fut rendu dès le soir même à *Constance*, qui s'évanouit en le li- sant; mais elle eut bien de plus grandes allarmes le lendemain matin; lors- que deux ou trois messagers vinrent coup sur coup à son logis pour s'infor- mer de *Theodose*, qui étoit sorti de sa chambre environ minuit, & qu'on ne retrouvoit plus. La profonde mélancolie qui l'avoit saisi depuis quelque tems, faisoit tout craindre à son égard. *Constance*, persuadée qu'il n'y avoit que le seul bruit de son mariage qui pût le réduire à quelque extrêmité fâcheu- se, étoit inconsolable. Elle se reprochoit la trop grande facilité qu'elle avoit eue à y donner les mains, & regardoit son nouvel Amant comme le meurtrier de *Theodose*: en un mot, elle résolut de s'exposer à toute l'indi- gnation de son pere, plutôt que de consentir à un mariage qui lui parois- soit si criminel & si plein d'horreur. Le pere, satisfait d'être délivré de *Theodose*, & de pouvoir garder son argent, ne se mit pas fort en peine du refus obstiné de sa fille; & trouva les moyens de s'excuser auprès de son pré- tendu beau-fils, qui n'avoit accepté ses offres que par des vûes d'intérêt, sans que l'amour y eût aucune part. *Constance* ne chercha plus de remède à son mal que dans la dévotion & les exercices de piété; elle s'y adonna d'une telle maniere, qu'au bout de quelques années, elle obtint une certaine tran- quillité d'esprit, & qu'elle résolut de passer le reste de ses jours dans un Cloître. Son pere fut si peu choqué de ce dessein, qui alloit à épargner sa bourse, qu'il y consentit de bon cœur, & qu'il la mena lui-même à une Ville voisine, pour en voir l'exécution. Elle étoit alors dans la vingt- cinquiéme année de son âge, & dans toute la fleur de sa beauté. D'ailleurs, il y avoit ici un Religieux, qui étoit en grande réputation pour sa vertu & sa vie exemplaire; & comme les Catholiques *Romains*, qui se trouvent acca- blés sous le poids de quelque épreuve, s'adressent à leurs plus célébres Confesseurs pour en obtenir des avis charitables; notre affligée voulut se confesser à ce bon Religieux.

Mais revenons à *Theodose*, qui, le même jour de son départ, se rendit à un Couvent de la Ville où *Constance* alla demeurer ensuite, & qui, après avoir exigé le secret de tous les Peres, ce qu'on ne refuse pas en certaines occasions importantes, se fit de leur Ordre, avec une ferme résolution de

ne penser plus à sa Maîtresse, qu'il croyoit mariée à son Rival depuis le jour fixé pour les nôces. Plein d'ardeur pour se dévouer à la Religion, il avoit si bien étudié, qu'il ne tarda pas à recevoir les Ordres sacrés, & qu'en peu d'années il devint célébre par la sainteté de ses mœurs, & les pieux sentimens qu'il inspiroit à tous ceux qui conversoient avec lui. C'étoit le saint Homme que *Constance* avoit choisi pour être le dépositaire de ses plus secrettes pensées, quoiqu'elle ignorât son véritable nom, & qu'il n'y eût personne qui connût sa famille, que le seul Prieur du Couvent. Le gai, l'aimable *Theodose* portoit aujourd'hui le nom de Pere *François*, & il étoit si déguisé par sa longue barbe, sa tête rase, & l'habit de l'Ordre, qu'on n'auroit jamais trouvé l'homme du monde dans le vénérable Religieux.

Un matin qu'il étoit enfermé dans son Confessional, notre belle affligée vint se prosterner à son côté, & lui ouvrir l'état de son ame : après lui avoir fait l'histoire d'une vie pleine d'innocence, elle ne put retenir ses larmes, quand elle vint à toucher ces endroits où il avoit eu lui-même tant de part. » Je crains, *lui dit-elle*, que ma conduite n'ait causé la » mort d'un homme, qui n'avoit d'autre défaut que celui de me trop ai- » mer. Il n'y a que Dieu seul qui sache jusques à quel point je l'aimois lors- » qu'il étoit en vie, & quelle a été ma douleur depuis sa mort ». Elle fit ici une pause, & leva ses yeux baignés de larmes vers le bon Pere Confesseur, qui étoit si émû de son triste récit, qu'à peine eut-il la force de lui dire, d'une voix entrecoupée de sanglots & de soupirs, de vouloir continuer son histoire. Elle obéit à ses ordres, & au milieu d'un torrent de larmes, elle acheva de lui exposer tout ce qu'elle avoit sur le cœur. Le bon Religieux sentit une si vive émotion de l'état où il voyoit sa Pénitente, qu'il ne put arrêter le cours de ses larmes, & que, dans les transports de son agonie, la planche, sur laquelle il étoit assis, branloit sous lui. *Constance*, qui le crut touché de compassion envers elle, & pénétré d'horreur pour son crime, lui parla du vœu où elle étoit résolue de s'engager, comme d'une démarche capable d'expier ses fautes, & du seul sacrifice qu'elle pouvoit offrir à la mémoire de *Theodose*. A l'ouïe de ce nom, qu'il n'avoit pas entendu prononcer depuis si long-tems, & à la vûe d'une fidélité sans exemple, de la part d'une Demoiselle qu'il croyoit, depuis bien des années, entre les bras d'un autre, le bon Pere, qui s'étoit déja un peu remis, éclata de nouveau & fondit en larmes. Au milieu des intervalles de sa douleur, à peine avoit-il la force d'exhorter sa Pénitente, accablée sous le poids de son affliction, à prendre courage & à se consoler, —— de lui dire que ses péchés lui étoient pardonnés, —— que son crime n'étoit pas si grand qu'elle se l'imaginoit, —— qu'elle ne devoit pas s'affliger outre mesure. A la faveur de ces courtes périodes, il se remit assez bien pour lui donner l'Absolution dans les formes, & la prier de revenir le lendemain, afin qu'il l'encourageât à exécuter ses pieuses intentions, & qu'il lui départît de salutaires avis à cet égard. *Constance* se retira, pleine d'un nouveau zéle, & ne manqua pas de se rendre le jour suivant auprès de son Directeur. *Theodose*, qui s'étoit muni de bonnes & saintes pensées, propres à cette occasion, anima sa Pénitente,

le

le mieux qu'il lui fut possible, à remplir tous les devoirs de la vie religieuse qu'elle vouloit embrasser, & à bannir de son esprit ces craintes mal-fondées qui le tirannisoient, avec promesse de lui donner de tems en tems ses avis charitables, d'abord qu'elle auroit pris le voile. » Les Régles, *ajouta-t-il*, » de nos différens Ordres, ne permettent pas que je vous aille voir; mais » comptez que je me souviendrai toujours de vous dans mes prieres, & que » je vous instruirai souvent par mes Lettres. Marchez avec joie dans la glo- » rieuse carriere qui vous est ouverte, & vous trouverez bientôt cette paix » & cette satisfaction de l'ame que le monde ne sauroit donner.

Constance fut si animée par le discours du Pere *François*, qu'elle fit son vœu dès le lendemain. D'abord qu'on eut achevé toutes les cérémonies de sa réception, pour suivre la coutume, elle se retira dans son appartement avec l'Abbesse.

Celle-ci, informée, dès la nuit précédente, de tout ce qui s'étoit passé entre le Pere *François* & sa Novice, remit à la derniere un Billet de l'autre, qui lui écrivoit en ces termes:

» Pour vous faire goûter les prémices de ces joies & de ces consolations » que vous devez attendre de la vie que vous venez d'embrasser, je dois vous » avertir, que ce *Theodose*, dont vous déplorez la mort, est encore en vie, » & que le Pere, à qui vous vous êtes confessée, étoit autrefois ce *Theodose* » que vous plaignez tant. Le mauvais succès de nos amours nous attirera » plus de bonheur que nous n'en aurions pû espérer de leur réussite. La » Providence a disposé de nous pour notre avantage, quoique ce n'ait pas » été selon nos desirs. Oubliez que *Theodose* soit au monde; mais souve- » nez-vous qu'il y a un homme qui ne cessera de prier Dieu pour vous en » qualité de Pere

FRANÇOIS.

Constance, qui, à la vûe de ce Billet, réfléchit sur le ton de voix, les manieres & l'émotion de son Confesseur, ne manqua pas d'y trouver d'abord *Theodose*. Après avoir pleuré de joye: » C'est assez, *dit-elle*, *Theodose* » est en vie; je passerai le reste de mes jours en paix, & sans aucun cha- » grin.

Toutes les Lettres que le Pere lui écrivit ensuite, sont gardées dans le Monastere où elle résidoit, & l'on en fait souvent la lecture aux jeunes Religieuses, pour leur inspirer la vertu & de bonnes résolutions. Il y avoit dix années, ou environ, que *Constance* étoit ici, lorsqu'une fiévre maligne y emporta plusieurs personnes, & entr'autres *Theodose*. Sur le point de mourir, ce bon Pere lui envoya sa bénédiction, conçue en des termes fort tendres; mais attaquée alors du même mal, elle étoit déja en délire, & hors d'état de la recevoir. Peu de jours après, *Constance* eut un de ces bons intervalles qui précédent d'ordinaire la mort dans les maladies de cette nature: de sorte que l'Abbesse, avertie par les Médecins qu'elle n'en pouvoit pas revenir, lui dit, que *Theodose* venoit de la dévancer, & que, dans ses derniers momens, il lui avoit envoyé sa bénédiction. *Constance* la reçut

avec un plaisir extrême, & supplia l'Abbesse de permettre qu'elle fût enterrée auprès de *Theodose*. » Mon vœu, *ajouta-t-elle*, ne s'étend pas au-delà » du tombeau, & je me flatte que ma demande ne sauroit le violer ». Elle mourut bientôt après, & on lui accorda sa requête.

On voit encore aujourd'hui leurs tombes, avec une courte Inscription *Latine* gravée au-dessus, où il est dit mot pour mot : » Ici reposent les corps » du Pere *François* & de la Sœur *Constance*; ils s'aimoient durant leur vie, » & la mort ne les a point séparés.

C.

CXI. DISCOURS.

——— Quod nec Jovis ira, nec ignes,
Nec poterit ferrum, nec edax abolere vetustas.

OVID. Metam. L. XV. 871.

Ni la colere de Jupiter, *ni le feu, ni le fer, ni le tems qui consume tout, ne détruiront jamais un bon Livre.*

Les Auteurs sont responsables, même après leur mort, du mal que leurs Livres font dans le monde.



ARISTOTE nous dit, que le monde est une copie de ces idées qui sont dans l'esprit du souverain Etre, & que les idées qui sont dans l'esprit de l'homme sont une copie du monde. Nous pouvons ajouter à ceci, que les paroles sont la copie des idées qui se trouvent dans l'esprit de l'homme, & que l'écriture ou l'impression est la copie des paroles.

De même que l'Etre souverain a marqué, &, pour ainsi dire, gravé ses idées dans la Création, ainsi les hommes expriment leurs idées dans les Livres, qui à la faveur de ce bel Art, inventé depuis quelques siécles, peuvent durer autant que le soleil & la lune, & ne périr que dans le naufrage universel de la nature. Le fameux *Cowley*, dans son Poëme sur la Résurrection, & à l'endroit où il parle de la ruine de l'Univers, s'y énonce en ces termes: *Alors*, dit-il, *toute cette vaste étendue du Ciel, & tous ces mondes qui roulent sur nos têtes, périront avec les Œuvres sacrées de Virgile.*

Il n'y a pas d'autre moyen de fixer les pensées qui s'élevent & qui s'évanouissent dans l'esprit de l'homme, & de les transmettre jusques à la fin de siécles; il n'y a pas d'autre moyen de perpétuer nos idées, non plus que le souvenir d'un Particulier, lorsque son corps est confondu avec la matiere de l'Univers, & que son ame s'est envolée au séjour des esprits. Les Livres sont des legs qu'un grand génie laisse au genre humain, & qui passent d'une génération à l'autre, jusques à la posterité la plus éloignée.

Tous les autres Arts qui servent à perpétuer nos idées, ne continuent que peu de tems. Les statues peuvent durer quelques milliers d'années; les édifi-

ces ne sont pas de si longue durée, & les couleurs durent moins que les édifices. *Michel Ange*, *Fontana* & *Raphael* seront à l'avenir, ce que *Phidias*, *Vitruve* & *Apelles* sont à présent; les noms d'habiles Statuaires, Architectes & Peintres, dont les Ouvrages ne subsistent plus. Les différens Arts sont exprimés sur des matériaux qui dépérissent, & qui ne sauroient conserver les idées qu'ils représentent.

Ce qui donne aux Ecrivains un avantage considérable sur tous ces grands Maîtres, vient de ce qu'ils peuvent multiplier leurs originaux, ou en tirer autant d'exemplaires qu'ils veulent, qui ne sont pas d'un moindre prix que les originaux mêmes. Ceci flatte un habile Auteur d'une espèce d'immortalité; mais le prive en même tems des bénéfices dont l'Artiste jouit. Le dernier amasse plus d'argent, & l'autre acquiert une renommée plus solide. Que ne payeroit-on pas d'un *Virgile* ou d'un *Homere*, d'un *Ciceron* ou d'un *Aristote*, si leurs Ouvrages étoient confinés dans un seul lieu, ou entre les mains d'une seule personne, comme une statue, un édifice, ou un tableau?

Puis donc que les Livres peuvent se communiquer ainsi d'un siécle à l'autre, quel soin ne doit pas avoir un Auteur, de ne rien écrire qui puisse infecter l'esprit des hommes du poison mortel du vice ou de l'erreur? Ceux qui employent leurs talens à répandre l'erreur ou le vice, & à les assaisonner de quelque joli tour, doivent être regardés comme les pestes de la Société & les ennemis du genre humain. On peut dire de leurs Livres, ce qu'on dit des personnes qui meurent de quelque maladie contagieuse, qu'ils ne laissent après eux que de la puanteur & de l'infection. Ils prennent le contrepied d'un *Confucius* ou d'un *Socrate*, & il semble qu'ils n'ont été envoyés au monde que pour corrompre la nature humaine.

J'ai vû des Auteurs Catholiques *Romains*, qui prétendent que les Ecrivains d'une Morale relâchée séjournent en Purgatoire, aussi long-tems que leurs Ouvrages ont quelque influence sur la posterité; » parce, *disent-ils*, que le » Purgatoire n'est autre chose que la purification de nos péchés, & qu'on » ne sauroit en être purgé, pendant qu'ils corrompent le genre humain. Un » Auteur qui a écrit, *ajoutent-ils*, en faveur du vice, péche après sa mort, » & il doit être puni tout le tems qu'il péche ». Quoique l'idée que l'Eglise *Romaine* donne du Purgatoire ne soit pas trop solide, on ne sauroit presque douter que, si l'ame, séparée du corps, a quelque connoissance de ce qui arrive ci bas, celle d'un Ecrivain relâché n'ait plus de regret de corrompre ses admirateurs, qu'elle n'a de satisfaction de leur plaire.

Je me souviens d'avoir entendu parler d'un athée, qui, se voyant accablé d'une maladie dangereuse, fit venir un Curé du voisinage, pour lui témoigner la douleur qu'il avoit de ses fautes passées, & surtout d'avoir écrit un Livre, dont la maligne influence ne pouvoit que s'étendre après sa mort. Le Curé, qui ne manquoit ni de bon sens ni d'érudition, lui dit, que son cas n'étoit point si désespéré qu'il le craignoit, puisqu'il lui paroissoit touché d'un vif & sérieux repentir. Le malade insista de nouveau sur le but criminel de son Livre, qui alloit à ruiner toute sorte de religion & de vertu, & qu'il n'y avoit point de salut pour un homme, dont les Ecrits continueroient

à infecter le monde, lorsqu'il n'y seroit plus lui-même. Le Curé, qui s'apperçut qu'il n'y avoit pas d'autre moyen pour le consoler, avoua que sa douleur étoit juste & bien fondée; qu'il avoit eu grand tort de publier un tel Livre; mais qu'il devoit s'estimer heureux de ce qu'il n'étoit pas à craindre qu'il fit aucun mal; qu'il y soutenoit une très-méchante cause par des argumens aussi foibles; que son Livre produiroit aussi peu de mal à l'avenir, qu'il en avoit fait par le passé; que d'ailleurs il n'y avoit que ses intimes amis qui se fussent donné la peine de le lire, & qu'il ne croyoit pas que personne s'avisât de le demander après sa mort. Le Pénitent, qui n'avoit pas renoncé à la tendresse que les Auteurs ont pour leurs Ouvrages, fut si outré des motifs de consolation que cet honnête homme lui offroit, que, sans lui répondre un seul mot, il dit à ceux qui l'environnoient, avec cet air chagrin si naturel aux malades: » Où avez-vous été chercher cet ani» mal? Croyez-vous qu'il fût propre à consoler un homme qui se trouve dans mon état »? Le Curé qui vit bien qu'il avoit jugé trop favorablement de sa repentance, lui fit une courte exhortation & se retira, persuadé qu'on ne manqueroit pas de le rappeller, si le mal devenoit incurable. Quoi qu'il en soit, l'Auteur en échappa, & il ne fut pas plutôt guéri, qu'il écrivit deux ou trois Brochures dans le même goût, & pour le bonheur de son ame, avec aussi peu de succès.

C.

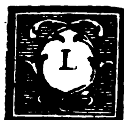


CXII. DISCOURS.

Sic vita erat : facilè omnes perferre ac pati :
Cum quibus erat cunque unà, iis sese dedere,
Eorum obsequi studiis, advorsus nemini ;
Nunquam præponens se aliis. Ita facillimè
Sine invidiâ invenias laudem, & amicos pares.

TER. Andr. Act. I. Sc. I. 35.

(e) *Voici la maniere dont il vivoit : Il avoit une complaisance extrême pour les gens avec qui il étoit d'ordinaire, il se donnoit tout à eux, il vouloit tout ce qu'ils vouloient ; il ne contredisoit jamais, & jamais il ne s'estimoit plus que les autres. De cette maniere il n'est pas difficile de s'attirer des louanges sans envie, & de se faire des amis.*



Le *bon naturel* est une qualité aussi estimable que le mauvais est indigne de l'homme.

LEs hommes, quoique naturellement sujets à une infinité de peines, d'embarras & de chagrins, sont industrieux à se tourmenter : vous diriez que la vie n'est pas environnée d'assez de maux, & qu'ils ne cherchent qu'à en augmenter le nombre, & qu'à les aggraver, par les manieres dures & cruelles dont ils en usent les uns à l'égard des autres. Le fardeau des afflictions, que chacun porte, est rendu plus pesant par l'envie, la malice, la trahison ou l'injustice de son voisin. Dans le tems que l'orage accable toute l'espèce, nous sommes assez malheureux pour nous attaquer les uns les autres.

On pourroit prévenir une bonne moitié des miseres qui accompagnent cette vie, si l'on y employoit les offices mutuels de la compassion, de la bienveillance & de l'humanité. Il n'y a donc rien qui mérite plus d'être encouragé, soit en nous-mêmes ou dans les autres, que cette disposition d'esprit que nous appellons ordinairement un *bon naturel*, & qui sera le sujet de ce *Discours*.

Le *bon naturel* est plus agréable en conversation que l'esprit, & donne au visage un certain air qui a plus d'attraits que la beauté. Il met la vertu dans son plus grand jour, diminue en quelque maniere la laideur du vice, & rend la folie & l'impertinence même supportables.

On ne sauroit avoir aucune société dans le monde sans ce bon naturel, ou quelque chose qui en ait l'apparence, & qui tienne sa place. De-là vient qu'on s'est vû réduit à forger une humanité artificielle, qu'on exprime par le mot de *bonne éducation*. Du moins, si l'on examine de près l'idée que l'on attache à ce terme, on verra que ce n'est autre chose que la copie ou le singe du bon naturel, ou, si l'on veut, l'affabilité, la complaisance & la douceur du tempérament réduite en art.

(e) C'est de la traduction de Madame *Dacier*.

Ces dehors d'humanité rendent un homme les délices du peuple, lorsqu'ils se trouvent fondés sur la bonté réelle du cœur; mais sans elle, ils ressemblent à l'hypocrisie en fait de religion, ou à une vaine apparence de sainteté, qui n'est pas plutôt découverte, qu'elle rend un homme plus abominable que l'Athéisme.

Le bon naturel naît d'ordinaire avec nous. La santé, la prospérité & le bon accueil le suivent par-tout où il se trouve; mais rien n'est capable de le produire là où il ne croît pas de lui-même. C'est un des fruits d'un heureux tempérament, que l'éducation peut cultiver, mais qu'elle ne donne pas.

Xenophon, (*f*) dans la Vie de son Prince imaginaire, qui doit servir de modèle aux véritables, ne cesse de louer le bon naturel de son Héros. Il nous dit, que cette humanité nâquit avec lui, & il rapporte diverses preuves qu'il en donna dans son enfance, aussi bien que dans tous les autres périodes de sa vie. Ce n'est pas tout, il nous le dépeint content & satisfait à son lit de mort, de ce que son ame retourneroit à son Créateur, & que son corps réuni à la mere commune de toutes choses, deviendroit par-là utile au genre humain. Ce fut aussi pour cette même raison, qu'il laissa un ordre exprès à ses fils, de ne le point mettre dans des châsses d'or ou d'argent, mais de l'enterrer d'abord qu'il auroit rendu l'esprit.

Un Auteur capable de se former un si beau portrait de l'humanité, ne pouvoit qu'avoir l'ame remplie de grandes idées, & d'une bienveillance universelle pour le genre humain

Dans ce fameux passage de *Saluste*, où *César* & *Caton* sont mis dans un si beau jour, quoiqu'en opposition l'un à l'autre, ce qui fait le principal caractere de *César*, est la bonté de son naturel, qui paroissoit à l'égard de ses amis ou de ses ennemis, de ses domestiques ou de ses créatures, des coupables ou des affligés. Mais la sévérité de *Caton* imprime plutôt le respect que l'amour. Il semble que la justice sied mieux à la nature de Dieu, & la compassion à celle de l'homme. Un Etre, qui n'a rien à se pardonner à lui-même, peut récompenser chacun suivant qu'il le mérite; mais celui dont les meilleures actions ont besoin de quelque support, ne sauroit avoir trop de douceur, de modération & de charité. C'est aussi pour cela, qu'entre tous les caracteres monstrueux de la nature humaine, il n'y en a point de si détestable, ni même de si ridicule, que celui d'un esprit sévere, cruel & vindicatif.

D'ailleurs, cet acte d'un bon naturel, qui consiste à ne pas relever, & même à pardonner les fautes de son prochain, ne doit s'exercer qu'entre les Particuliers, & dans le commerce ordinaire de la vie civile; puisqu'à l'égard de la justice publique, la compassion qu'on auroit pour les uns, peut devenir une cruauté pour les autres.

C'est presque une maxime reçue dans le monde, que *les gens d'un bon naturel n'ont pas toujours le plus d'esprit*; mais elle me paroît très-mal fondée.

(*f*) C'est la *Cyropédie*, ou *l'Histoire de* Cyrus.

Du moins les plus grands esprits que j'ai connus, se distinguent par leur humanité. Ainsi je croirois que cette opinion doit son origine à deux sources. L'une est, que le méchant naturel passe d'ordinaire pour de l'esprit. Un trait malin & hardi flatte tant de petites passions dans ceux qui l'entendent, qu'il ne manque presque jamais d'être bien reçu. On en rit d'abord, & l'Auteur du bon mot est regardé comme un bel esprit satyrique. De-là vient sans doute qu'une infinité de ces agréables railleurs paroissent si plats, lorsqu'ils se mêlent de faire imprimer leurs niaiseries : le Public est plus juste que les assemblées des particuliers où ils brillent, & il sait mieux distinguer le bon esprit de l'envie ou de la malice.

L'autre source qui me paroît avoir donné lieu à la fausse idée que je combat, vient peut-être de ce qu'un bon naturel est disposé à compâtir à ces malheurs ou à ces infirmités, qu'un autre tourneroit en ridicule, pour obtenir la réputation de bel esprit. L'homme d'un méchant naturel, quoiqu'il n'ait pas des talens superieurs, se donne une plus vaste carriere. Il expose à la vûe de tout le monde ces défauts de la nature humaine, sur lesquels l'autre voudroit tirer le voile; il se joue de tous les vices, dont l'autre ne dit mot, ou qu'il excuse, il laisse échapper tout ce qui lui vient dans la pensée, & que l'autre étouffe; il attaque indifféremment ses amis & ses ennemis; il décrie la personne qui lui a rendu service, & il ne fait scrupule de rien, pourvû qu'on dise qu'il a de l'esprit. Peut-on donc s'étonner qu'il réussisse mieux à cet égard que l'homme d'un bon naturel? Celui qui veut s'enrichir à tout prix, & qui n'épargne aucune voie indirecte pour en venir à bout, l'emportera toujours sans doute sur l'honnête Négociant.

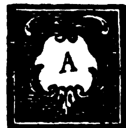
L.

CXIII. DISCOURS.

In amore hæc omnia insunt vitia: injuriæ,
Suspiciones, inimicitiæ, induciæ
Bellum, pax rursum. ——— ———

TER. Eun. Act. I. Sc. I. 14.

En amour on est nécessairement exposé à tous ces maux : à des rebuts, à des soupçons, à des brouilleries; aujourd'hui trêve, demain guerre, & enfin l'on refait la paix.



Près avoir examiné les Lettres de mes Correspondantes, j'en ai trouvé plusieurs où des femmes se plaignent de la jalousie mal fondée de leurs maris, & me prient de leur donner quelque conseil là-dessus. Je leur obéïrai d'autant plus volontiers, que le Marquis de *Hallifax*, qui, dans ses *Avis d'un Pere à sa Fille*, enseigne à une femme la conduite qu'elle doit tenir à l'égard du mari infidéle, du débauché, du

Description de la *Jalousie*, & les différentes classes des maris jaloux.

violent, du chagrin, de l'avare, ou du niais, n'a pas dit un seul mot du mari jaloux.

La jalousie est cette douleur qu'un homme sent, lorsqu'il craint de n'être pas autant aimé qu'il aime la personne qui fait l'unique objet de ses desirs. Il est même impossible que le jaloux se guérisse entierement de ses soupçons, parce qu'il est toujours dans le doute & l'incertitude, & qu'il ne peut recevoir aucune satisfaction du côté avantageux; c'est-à-dire que ses recherches sont les plus heureuses lorsqu'il ne découvre rien. Son plaisir naît de son mauvais succès, & il passe la vie à la poursuite d'un secret, qui ruine son bonheur s'il vient à le trouver.

Un amour plein d'ardeur est toujours un des principaux ingrédiens de cette passion; car ce qui nourrit les desirs du jaloux, & donne à la personne qu'il aime une si grande beauté dans son imagination, lui fait croire qu'elle excite la même passion dans les autres, & qu'elle paroît aussi aimable à tous ceux qui la voyent. Ce n'est pas tout: la jalousie est d'une trempe si délicate, que rien ne peut la contenter qu'un amour aussi vif que le sien. Les assurances les plus fortes & les expressions les plus tendres ne sauroient calmer l'esprit du jaloux, s'il n'est persuadé qu'elles sont sinceres, & que la satisfaction est réciproque. Il voudroit s'ériger en une espece de divinité à l'égard de la personne qu'il aime, être l'unique objet de ses yeux & de ses pensées, toujours prêt à se fâcher si elle admire quelque autre chose que lui seul.

La demande qu'un Amant fait à sa Maîtresse, dans l'*Eunuque* de *Terence*, lorsqu'il doit s'éloigner d'elle pour trois jours, est d'une beauté inimitable: » Je voudrois, *lui dit-il*, que, pendant tout le tems que vous serez près du » Capitaine, vous en soyez toujours loin; que vous songiez à moi jour & » nuit; que vous m'aimiez; que vous me désiriez; que vous m'attendiez » avec impatience; que vous n'ayez de plaisir qu'à penser à celui que » vous aurez de me revoir; que vous soyez toute avec moi; enfin que » votre cœur soit tout à moi, puisque le mien est tout à vous.

——— (g) PH. Egóne quid velim?
Cum milite isto præsens, absens ut sies;
Dies noctesque me ames: me desideres:
Me somnies: me exspectes: de me cogites:
Me speres: me te oblectes: mecum tota sis:
Meus fac sis postremò animus, quando ego sum tuus.

L'esprit jaloux est d'une si maligne influence, qu'il corrompt tout ce qu'il voit ou qu'il entend, & se nourrit de son propre venin. Une réception froide le met à la torture, & il l'attribue à la haine ou à l'indifférence; l'empressement lui paroît suspect, & il approche trop de la dissimulation & de l'arti-

(g) Act. I. Sc. II. 111.

fice.

fice. Si la personne qu'il aime est de bonne humeur, il en conclut qu'elle pense à tout autre qu'à lui; & si elle est triste, il s'imagine en être seul la cause. En un mot, l'expression la plus innocente, ou le geste le moins criminel, lui fournit de nouvelles vûes, redouble ses soupçons, & lui sert à étendre ses pernicieuses découvertes: de sorte qu'à considérer les effets de cette manie, on croiroit qu'elle vient plutôt d'une haine invétérée que d'un excès d'amour; puisqu'il n'y a pas d'inquiétude qui approche de celle où tombe une femme soupçonnée d'infidélité, si ce n'est le trouble d'un mari jaloux.

Mais, pour comble de malheur, l'esprit jaloux tend, par une suite naturelle, à perdre cette même affection dont il voudroit jouir tout seul, parce que d'un côté, il fait trop de violence aux paroles & aux actions de la personne soupçonnée, & que de l'autre, il témoigne en avoir mauvaise opinion; double démarche qui ne peut que lui attirer sa haine.

Cependant ce n'est pas le seul triste effet de la jalousie, puisqu'elle a des conséquences bien plus terribles, & qu'elle rend la personne soupçonnée coupable de ces mêmes crimes dont l'ombre seule épouvante le jaloux. Il est fort naturel à ceux qui sont maltraités & qu'on censure à faux, de trouver quelque ami fidéle, qui écoutera leurs plaintes, prendra part à leurs souffrances, & tâchera d'adoucir ou de calmer les chagrins qui les rongent. D'un autre côté, la jalousie inspire souvent un mauvais dessein, qui peut-être ne seroit jamais venu dans l'esprit d'une femme, & remplit si bien son imagination de cette malheureuse idée, qu'elle s'y familiarise avec le tems, & perd toute l'horreur qu'elle y avoit excitée d'abord. On ne doit pas même s'étonner qu'une femme, dont un homme entretient des soupçons injustes, & qui ne peut ainsi rien perdre dans son estime, se résolve à lui en fournir un véritable sujet, & à se procurer un plaisir criminel, puisqu'elle en doit subir la honte. Il semble que *Jesus*, fils de *Sirach*, eut tout cela devant les yeux, lorsqu'il donnoit ce conseil aux maris: (*h*) *Ne soyez pas jaloux de la femme qui est dans votre sein, & ne lui donnez aucune mauvaise leçon qui tourne à votre préjudice.*

On remarque aussi d'ordinaire, qu'il n'y a point de douleur qui approche de celle des maris jaloux qui viennent à perdre leurs femmes. C'est alors que leur amour éclate dans toute sa force, & qu'il dissipe tous les soupçons qui avoient paru l'obscurcir, ou même l'éteindre. Ils ne pensent plus qu'aux bonnes qualités de la personne qui leur est enlevée, & ils se reprochent d'en avoir mal usé à son égard, pendant qu'ils extenuent & qu'ils bannissent de leur souvenir tous ces petits défauts qui leur avoient causé tant d'inquiétude.

Il est aisé de voir par tout ce que je viens de dire, que cette passion jette de plus profondes racines dans les hommes d'une complexion amoureuse, & nous pouvons distinguer ceux-ci en trois classes.

Les premiers sont ceux qui se reconnoissent entachés de quelque foible, soit de vieillesse, d'infirmité, d'ignorance, de laideur, ou de quelque autre défaut de cette nature. Ils sont si pénétrés de ce qu'il y a de choquant en

(*h*) Ecclésiastique, Chap. IX. 1.

eux-mêmes, qu'ils n'osent pas se flatter d'être véritablement aimés; & ils se défient si bien de leur propre mérite, que toutes les caresses qu'on leur fait les déconcertent, & semblent destinées à les tourner en ridicule. Tout leur devient suspect, d'abord qu'ils jettent les yeux sur un miroir, & la vûe d'une simple ride est capable d'enflammer leur jalousie. Dès qu'ils voyent paroître un bel homme, ils en prennent l'allarme; & tout ce qui sent la jeunesse ou l'enjouement porte coup à l'honneur de leurs femmes.

Les esprits défians, pleins de précautions & rusés, font la seconde classe des jaloux. On reproche avec raison aux Historiens grands Politiques, de ne donner jamais rien au hasard ni au caprice, & d'attribuer la moindre démarche à des mesures bien concertées; de faire toujours dépendre les événemens de certaines causes, & d'établir une exacte correspondance entre les progrès de l'Armée & les ordres du Cabinet. Les hommes qui ont l'esprit trop subtil, & qui veulent un peu trop rafiner, en usent de même en amour. Ils expliquent un coup d'œil, & trouvent du dessein dans un soûris; ils donnent un nouveau sens & de nouvelles vûes aux paroles & aux actions; & industrieux à se tourmenter, ils s'effrayent de leurs propres fantômes. Toujours déguisés eux-mêmes, ils prennent pour hypocrysie dans les autres, ce qui n'en a que la seule apparence. En un mot, je ne crois pas qu'il y ait des personnes au monde qui découvrent moins la vérité des choses, que ces grands Spéculatifs, qui se félicitent de leur pénétration, & qui se regardent comme les modéles de la prudence.

Enfin, si ces beaux esprits s'imaginent de connoître les femmes par la réfléxion, les débauchés & les vicieux prétendent savoir ce qu'elles sont par l'expérience; & ceux-ci font ma troisiéme classe de jaloux. Ils ont vû tant de pauvres maris être les dupes de leurs femmes, & si bien désorientés au milieu des labyrinthes d'une intrigue amoureuse, qu'ils craignent toujours quelque souterrain dans toutes les allures du sexe. Si un débauché trouve sur-tout, que la conduite de sa femme a quelque rapport éloigné avec celle d'une autre qui ne vaut pas grand' chose, il ne manque jamais de lui attribuer les mêmes principes & les mêmes vûes. C'est aussi pour cela qu'il l'observe de près, qu'il la suit dans tous ses faux-fuyans, & qu'il connoît trop bien le gibier pour se laisser donner le change. Accoutumé d'ailleurs à ne voir que des filles de joie, on ne doit pas s'étonner qu'il regarde tout le sexe du même œil, & qu'il l'accuse d'imposture. Mais si, malgré toute son expérience, il peut vaincre ses préjugés, & avoir bonne opinion de quelques femmes, ses desirs criminels ne peuvent que le remplir de nouveaux soupçons d'un autre côté, & lui persuader, que tous les hommes ont le même panchant qui l'entraîne.

Quoi qu'il en soit, les Histoires modernes de l'*Amerique*, & notre expérience dans cette Partie du monde, nous apprennent, que la jalousie n'est pas un vice du Nord, & qu'elle régne avec plus de fureur au milieu de ces Nations qui se trouvent les plus exposées aux influences du soleil. C'est un malheur pour une femme d'avoir pris naissance entre les Tropiques, sous les plus ardens climats de la jalousie, qui se refroidit peu à peu, à mesure que vous

avancez vers le Nord, & qui est presque éteinte sous le Cercle Polaire. Nous sommes à cet égard dans un climat assez temperé; mais s'il y en a quelques-uns d'entre nous agités de cette passion violente, on peut dire qu'ils ne sont pas de notre crû, ou que du moins leur tempérament est beaucoup plus près du soleil que notre climat.

Après avoir donné cette description effrayante de la jalousie, & de ceux qu'elle possede, il est juste de faire voir par quels moyens on peut l'adoucir, & ramener les esprits qui en sont tourmentés. Les autres défauts d'un mari ne sont pas en quelque maniere sous la jurisdiction de sa femme, & ne devroient pas même, s'il étoit possible, venir à sa connoissance; mais la jalousie demande tous ses soins & son attention, elle mérite qu'elle y cherche un prompt reméde. Elle y est d'autant plus encouragée, que ses efforts seront toujours bien reçus, & que la tendresse de son mari envers elle augmentera, à mesure que ses doutes s'évanouiront. Du moins il est clair, par tout ce que nous avons dit, qu'il y a dans la jalousie un grand mélange d'amour, qui vaut bien la peine qu'on le sépare, & que j'en fasse moi-même le sujet d'un autre *Discours*.

L.

CXIV. DISCOURS.

Credula res amor est. ———

OVID. Heroïd. Ep. VI. 1.

L'amour est d'ordinaire fort crédule.



APrès avoir examiné la nature de la jalousie, & marqué les personnes qui s'y trouvent les plus sujettes, il faut que je m'addresse ici à mes belles Correspondantes qui cherchent à bien vivre avec un mari jaloux, & à délivrer son esprit de ses injustes soupçons.

Régles que les femmes doivent suivre pour guérir leurs maris de la Jalousie: avec l'Histoire d'Herode & de Mariamne.

La premiere régle que je leur offre, est de ne désapprouver jamais dans un autre, le même défaut dont le mari jaloux est coupable, & de n'admirer aucune chose en quoi il n'excelle pas lui-même. Fort vif dans ses applications, il fait trouver un double sens à une invective, & prendre le panégyrique d'un autre pour une satyre qui tombe sur lui. Il ne s'embarrasse pas d'examiner la personne, mais d'appliquer le caractere; & il a de la joie ou de la honte, suivant qu'il s'y trouve plus ou moins conforme. Le moindre éloge que vous donniez à quelqu'un, excite sa jalousie, en ce qu'il fait voir que vous ne l'estimez pas tout seul; mais si vous louez ce qu'il ne possede pas, il entre en fureur, parce qu'à certains égards vous en préferez d'autres à

lui-même. *Horace*, dans une de ses Odes à *Lydie*, où il envisage cette passion du même côté, la décrit admirablement bien en ces termes:

(*i*) Cùm tu, Lydia, Telephi
Cervicem roseam, & cerea Thelephi
Laudas brachia, væ, meum
Fervens difficili bile tumet jecur:
Tunc nec mens mihi, nec color
Certâ sede manet; humor & in genas
Furtim labitur, arguens
Quàm lentis penitùs macerer ignibus.

C'est-à-dire: » Lorsque vous louez en ma présence la blancheur du col » de *Telephe*, que vous louez la beauté de ses bras, ah, *Lydie*, je suis dans » une colere qu'il n'est pas en mon pouvoir de dissimuler. Mon esprit n'est » plus dans son assiette ordinaire, je change de couleur, & les larmes qui » m'échappent, trahissent le feu qui me dévore ».

Le mari jaloux n'est pas sans doute fâché qu'un autre vous déplaise; mais si vous relevez certains défauts qu'il trouve en sa personne, vous découvrez non seulement qu'un autre vous déplaît, mais qu'il vous choque aussi lui-même. En un mot, il a une si grande envie de jouir tout seul de toute votre tendresse, qu'il est au désespoir s'il n'a pas quelqu'un de ces charmes qu'il croit propres à se l'attirer; & s'il voit, par ce que vous critiquez dans les autres, qu'il n'est pas si agréable à vos yeux qu'il le pourroit être; il conclut de-là, que vous l'aimeriez davantage s'il avoit d'autres qualités, & qu'ainsi votre affection pour lui ne va pas aussi loin qu'elle devroit aller suivant ses idées. S'il est donc d'une humeur sérieuse ou chagrine, vous ne devez pas témoigner prendre trop de plaisir à la raillerie, à la joie ou au divertissement. S'il n'est pas le mieux fait du monde, vous devez admirer la prudence, ou toute autre bonne qualité qu'il possede, ou qu'il croit du moins avoir en partage.

La seconde régle que je vous propose, est d'être franche & ouverte avec lui, de souffrir qu'il éclaire vos actions, de lui développer tous vos desseins, & de n'avoir aucun secret pour lui, non pas même sur les moindres bagatelles. Un mari jaloux a de l'antipathie pour tous les clins d'œil, & les petits murmures de ceux qui causent à l'oreille; & s'il ne voit tout ce qui se passe jusques au fond, à coup sûr il portera ses craintes au-delà des bornes. Vous ne sauriez lui ôter de l'esprit, que vous devez le choisir pour votre principal confident; & s'il trouve qu'on lui a fait un mystere de quelque chose, il s'imaginera qu'il y a plus de mal qu'il n'en paroît. De sorte que vous êtes fort intéressée à maintenir votre franchise, & à ne rien avancer qui la combatte; parce que, s'il découvre une fois que vous lui avez dé-

(*i*) Lib. I. Ode XIII. 1.

guisé le but de quelque démarche, toutes les autres lui deviennent suspectes; c'est une source féconde pour son imagination, qui travaille d'abord là-dessus, & en tire des conséquences à perte de vûe, qui ne servent qu'à redoubler ses chagrins.

Si ces deux méthodes ne produisent pas leur effet, le meilleur expédient sera, de paroître abattue & affligée, à cause de la mauvaise opinion qu'il a de vous, & du tourment qu'il se donne à votre considération. Il y a bien des femmes qui prennent un plaisir cruel à exciter la jalousie de ceux qui les aiment, à insulter un pauvre cœur langoureux, & à triompher de voir que leurs charmes peuvent causer tant d'inquiétude. C'est ce qui a fait dire à (*k*) *Juvenal :*

Ardeat ipsa licèt, tormentis gaudet amantis.

Quoiqu'elle ait beaucoup de tendresse pour son mari, elle se divertit à lui causer du tourment. Mais les femmes de cette humeur la portent d'ordinaire si loin que leur indifférence affectée ruine toute la tendresse d'un époux, & qu'elles ne manquent pas de s'attirer alors tout le mépris & le dédain que leur insolence mérite. Au lieu qu'un air triste & abattu, l'effet naturel de l'innocence opprimée, peut adoucir un mari jaloux, exciter sa compassion, le rendre sensible au tort qu'il vous fait, & bannir de son esprit toutes ces craintes & ces soupcons qui empoisonnent le bonheur de l'un & de l'autre. Une pareille conduite l'engagera du moins à cacher sa jalousie, & à ne murmurer qu'en secret, parce que, convaincu de son foible, il ne voudra pas vous le découvrir, dans la pensée qu'il pourroit avoir quelque suite fâcheuse, vous refroidir à son égard, & vous enflâmer pour un autre.

Il y a d'ailleurs un expédient qui est infaillible, pourvû que vous puissiez trouver créance auprès de la personne intéressée, & qui est souvent mis en usage par des femmes qui ont plus de ruse que de vertu. Je veux dire de jouer le rôle du mari jaloux, & de tourner sa batterie contre lui-même; de prendre quelque occasion pour lui témoigner de la jalousie, & de suivre l'exemple qu'il vous en a donné. Cette jalousie masquée ne peut que le chatouiller agréablement, s'il la croit sincere; puisqu'il sait par expérience qu'il s'y mêle beaucoup d'amour; & il sentira d'ailleurs une espece de satisfaction maligne à vous voir souffrir les mêmes inquiétudes qui le désolent. Mais il faut avouer que c'est un rôle si difficile à jouer, & si éloigné de la franchise, qu'on ne doit jamais le mettre en œuvre, à moins qu'on n'ait assez d'habileté pour bien couvrir la supercherie, & assez d'innocence pour la rendre excusable.

Quoi qu'il en soit, je rapporterai ici l'Histoire d'*Herode* & de *Mariamne*, telle qu'on la trouve dans (*l*) *Josephe*, & qui nous fournit un

(*k*) Sat. VI 209.
(*l*) *Hist. de la guerre des* Juifs *contre les* Romains, traduite par M. *Arnaud* d'*Andilly*,

exemple de tout ce qu'on peut dire sur un si triste sujet.

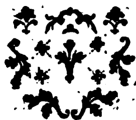
» *Mariamne* avoit tous les charmes que la beauté, la naissance, l'esprit » & la jeunesse peuvent donner à une femme, & *Herode* toute la passion » que ces charmes sont capables d'inspirer à un naturel bouillant & amou- » reux. Au milieu de tous les excès de sa tendresse, il mit à mort le frere, » & ensuite le pere de *Mariamne*. On se plaignit de cette barbarie à *Marc* » *Antoine*, qui somma *Herode* qu'il eût à passer au plutôt en *Egypte*, pour y » répondre du crime dont on l'accusoit. *Herode* ne manqua pas d'attribuer » cette sommation à l'envie qu'*Antoine* avoit de posseder *Mariamne*; de sorte » qu'avant son départ il la mit entre les mains de son oncle *Joseph*, avec » un ordre secret, de la faire mourir s'il venoit à mourir lui-même dans » son voyage. Charmé de la conversation de cette Princesse, *Joseph* employa » toute sa rhétorique pour lui persuader qu'*Herode* l'aimoit tendrement, » & sur ce qu'elle y paroissoit insensible, il eut l'imprudence de lui dire » l'ordre qu'il en avoit reçu, & qu'il regardoit comme une preuve convain- » cante de sa passion, puisque le Roi ne pouvoit ni vivre ni mourir sans elle. » Cette cruelle marque d'une passion furieuse bannit pour quelque tems de » son cœur les foibles restes de reconnoissance qu'elle y avoit. Uniquement » occupée de la cruauté de cet ordre, & incapable de réfléchir sur la cause qui l'avoit produit, elle envisagea l'auteur sous l'idée effrayante d'un meur- » trier, sans faire aucune attention à celle de l'amant. *Herode* n'eut pas été » plutôt absous & congédié par *Antoine*, qu'il revint animé de nouveaux » feux pour sa chere *Mariamne*; mais à l'ouïe de la grande familiarité qu'il » y avoit eu, pendant son absence, entre elle & son oncle *Joseph*, il fut saisi » de cruelles allarmes : de sorte qu'à leur premiere entrevûe il falut en » venir à des éclaircissemens, où elle eut beaucoup de peine à calmer ses » soupçons. Enfin elle y réussit, & il parut si convaincu de son innocence, » que des plaintes & des reproches il passa aux larmes & aux embrassades. » Ils pleurerent tous deux à cette occasion avec une extrême tendresse; mais » lorsqu'*Herode*, au milieu des sanglots & des soupirs, lui faisoit les plus vi- » ves protestations d'un amour & d'une constance à toute épreuve, elle s'a- » visa de lui demander, si l'ordre secret qu'il avoit donné à son oncle *Jo-* » *seph* en étoit une bonne marque. Le Roi n'eut pas plutôt oüi cette question » si peu attendue, qu'enflammé de jalousie, il en conclut, que *Joseph* ne » pouvoit qu'avoir poussé trop loin sa familiarité avec elle, puisqu'autre- » ment il ne lui auroit jamais révelé un secret de cette nature. En un mot, » il fit mourir son oncle, & par un effort tout extraordinaire sur lui-même, » il laissa vivre *Mariamne*.

» Quelque tems après, obligé de retourner en *Egypte*, il recommanda » son épouse à *Sohemus*, avec le même ordre secret qu'il avoit donné à son » oncle, en cas qu'il vînt à périr dans ce voyage. Malgré toutes ses précau-

imprimée à *Amsterdam*, chez *H. Schelte*, en 1703. Voyez Tome IV. où cette Histoire est rapportée avec des circonstances un peu différentes de celles que notre Auteur *Anglois* y a mises.

» tions, *Mariamne* gagna si bien l'esprit de *Sohemus*, par ses présens & ses
» manieres obligeantes, qu'elle tira de lui le secret qu'*Herode* lui avoit con-
» fié. Lors donc que, revenu d'*Egypte*, il voulut l'embrasser avec de grands
» transports de joie & de tendresse, elle n'y répondit que par des sanglots
» & des pleurs, accompagnés de toutes les marques d'indifférence & de hai-
» ne dont elle put s'aviser. Irrité d'une si froide réception, il n'auroit pas
» manqué de l'immoler à son ressentiment, s'il n'avoit craint d'en être lui-
» même la principale victime. Bientôt après il eut un si violent retour de
» tendresse pour elle, qu'il la fit venir en sa présence, & qu'il tâcha de la
» ramener par toutes les voyes & les caresses que l'amour conjugal lui put
» inspirer en cette occasion; mais elle n'y répondit que par des invectives,
» & de cruels reproches sur la mort de son pere & de son frere. *Herode* fut si
» outré de cette conduite, qu'il eut de la peine à se retenir. La dispute
» s'échauffoit de plus en plus, lorsqu'un témoin suborné par les ennemis de
» *Mariamne*, entra tout d'un coup dans la chambre, & l'accusa d'avoir for-
» mé le dessein d'empoisonner le Roi. Prêt à écouter alors tout ce qu'on au-
» roit dit contre elle, *Herode* fit aussi-tôt mettre à la torture un des princi-
» paux domestiques de son épouse. Celui-ci, pressé par la violence des tour-
» mens, avoua que l'aversion de sa Maîtresse pour le Roi venoit de quelque
» chose que *Sohemus* lui avoit dit, mais à l'égard d'aucun attentat sur la vie
» du Roi, il protesta qu'il n'en savoit rien. Cette confession ne manqua pas
» d'être fatale à *Sohemus*, qui se vit exposé aux mêmes soupçons & à subir
» le même sort que *Joseph*. La vengeance d'*Herode* ne se borna pas à cette seu-
» le victime: il accusa *Mariamne* d'avoir conspiré contre sa vie, & par l'au-
» torité qu'il avoit sur les Juges, il la fit condamner & exécuter en public.
» Bientôt après la mort de cette Princesse il tomba dans une profonde mélan-
» colie, & abandonna l'administration des affaires, pour se retirer dans
» une solitude, où il se vit en proye à tout ce qu'un violent amour, la pi-
» tié, les remords & le désespoir ont de plus cruel. Au milieu de ses rêves,
» & du trouble qui l'agitoit, il appelloit souvent sa chere *Mariamne*, & il
» n'auroit pas tardé, selon toutes les apparences, à la suivre, si des cala-
» mités publiques, qui le menaçoient de près, ne l'avoient détourné d'un
» si triste objet.

L.



CXV. DISCOURS.

Non solùm scientia, quæ est remota à justitiâ, calliditas potiùs quàm sapientia est appellanda; verùm etiàm animus paratus ad periculum, si suâ cupiditate, non utilitate communi impellitur, audaciæ potiùs nomen habeat, quàm fortitudinis.

PLATO, apud CIC. de Offic. L. I. c. 19.

Non seulement l'habileté, qui s'éloigne de la justice, mérite plutôt le nom de ruse que celui de prudence; mais cette disposition d'esprit par laquelle un homme affronte le péril, doit plutôt être appellée audace que bravoure, lorsqu'il n'a pour but que sa propre gloire, & non pas l'utilité du public.

On ne doit estimer ou mépriser les *hommes* & les *femmes*, qu'à proportion du bon ou du mauvais usage que les uns & les autres font de leurs talens naturels ou acquis.



ON ne sauroit faire plus de tort à la Société civile, que d'estimer ceux qui possédent de beaux talens, sans avoir aucun égard à la maniere dont ils les employent. Les dons naturels & acquis sont estimables, lorsqu'on les exerce pour les intérêts de la vertu, ou qu'on les soumet aux principes de l'honneur. Il faudroit mettre à l'écart les bonnes qualités de ceux avec qui nous vivons, jusqu'à ce que nous eussions quelque connoissance de la disposition de leur cœur; puisqu'autrement la beauté de leurs personnes, ou les charmes de leur esprit, peuvent nous donner de l'amitié pour ceux que nous devrions avoir en horreur, à suivre les lumieres de la raison.

Lorsqu'on se laisse ainsi entraîner par la simple beauté ou le seul esprit, on risque d'avoir autant de bienveillance pour (*m*) *Androphile*, avec tous ses vices, que pour la vierge la plus innocente ou la dame la plus vertueuse; & il n'y a point d'esclavage plus vil dans ce monde, que celui d'aimer ce qu'on croit digne de mépris. Il faut, malgré tout cela, que nous ayons un tel sort durant tout le cours de notre vie, si nous approuvons autre chose que ce qui tend à favoriser la justice, l'honneur & la vertu. Si on vouloit bien prendre la peine d'examiner toutes choses par les lumieres de la raison & de l'équité, un homme, quoique dans le grand feu de la jeunesse, regarderoit une coquette avec le même dégré d'indifférence & de mépris qu'il auroit pour un sot: les manieres lascives d'une jolie femme la priveroient de cette admiration qu'elle recherche avec tant d'ardeur; & la vaine parure, ou le discours folâtre d'un homme, ruineroit sa bonne mine, ou la beauté de son esprit. Je dis la beauté de son esprit, puisqu'il n'est pas moins ordinaire de voir des hommes de bon sens devenir ridicules, que de belles femmes devenir impudiques. Lorsque ceci leur arrive

(*m*) C'est un mot *Grec*, qui signifie *celle qui aime les hommes.*

aux

aux uns ou aux autres, le panchant que nous avons à estimer leurs personnes à cause de leurs bonnes qualités, devroit diminuer à proportion. Mais quelque juste que soit cette régle, d'estimer les hommes par l'usage qu'ils font de leurs talens, & non point par l'excellence de ces qualités en elles-mêmes, on a suivi le contrepied dans tous les siécles du monde, aussi bien que de nos jours. Quel nombre d'inventions mal-honnêtes n'a-t-on pas conservé d'un siécle à l'autre, qui auroient péri dès leur naissance, si l'on avoit autant estimé les Peintres & les Sculpteurs pour le but que pour l'exécution de leurs desseins? Les imaginations chastes & bien réglées ont perdu, à l'occasion de ce mauvais goût, une infinité de charmans tableaux, qui leur auroient fait sentir la beauté naturelle de la vertu, la générosité du zèle, le courage de la foi, & la tendresse de l'humanité; au lieu qu'on a substitué à leur place, à la honte éternelle de ces beaux Arts, des satyres, des monstres & des furies.

La plûpart des hommes tolerent le mauvais usage qu'on fait de ces dons naturels ou acquis, non seulement à l'égard des choses que je viens de spécifier, mais aussi dans ce qui touche la vie civile. Si un Avocat n'obtenoit l'estime du Public que lorsquil employe son éloquence pour défendre la justice, & qu'il se rendît méprisable d'abord qu'il paroîtroit dans une mauvaise cause, dont l'injustice ne peut que lui être connue, quel honneur ne feroit-il pas à son caractere? N'en voyons-nous pas au milieu de nous, qui s'attirent le respect de tout le monde, parce qu'ils travaillent à protéger l'innocence, à bannir l'oppression, à faire condamner le débiteur négligent, & à maintenir le droit de l'artisan laborieux? Mais leur nombre est bien petit, comparé à ceux qui tâchent de couvrir un endroit foible dans la cause de leur partie, d'éluder une enquête, ou de pallier une fausseté; & qui, malgré tout cela, obtiennent le prix de l'éloquence, quoiqu'il soit aussi raisonnable de louer la bravoure d'un assassin.

Si, lorsqu'on juge des autres, on avoit toujours égard au but qu'ils se proposent, tout mensonge seroit bientôt banni de la Société; & l'adresse d'en imposer au monde seroit également méprisable dans tous les états de la vie. Deux Courtisans, qui se donnent des assurances d'une estime réciproque, feroient un aussi triste personnage, après avoir manqué de parole, que deux faux témoins convaincus de parjure. Mais le commerce de la vie civile est si déchu en fait de Morale, qu'on en peut dire ce qui se dit d'un marché, *que l'acheteur y prenne garde*. Il en est de même en amitié: celui-là risque le plus qui est le plus crédule, & qui témoigne le plus d'ardeur à former cette liaison.

Quoi qu'il en soit, ceux-là seuls méritent le titre de grands hommes, qui exécutent de nobles entreprises, sans avoir aucun égard à la gloire qui leur en peut revenir. Ces génies supérieurs aimeroient mieux avoir rendu quelque service signalé au Public, & demeurer inconnus, que d'en avoir la réputation sans en être eux-mêmes les auteurs. Lors donc qu'un mérite de cet ordre est attaqué par les ruses & les calomnies de ses ennemis, c'est alors qu'il brille avec le plus d'éclat. Les efforts qu'ils employent pour le ternir,

ou le transporter sur une foule d'autres, produisent un effet tout contraire à celui qu'ils en attendoient : ils ont beau cacher ce feu sous la cendre, il en sortira des étincelles qui brûleront tout ce qu'on y met dessus pour l'éteindre.

La patience, qui sert à l'acquisition de la véritable gloire, est la seule vertu qui puisse en faire jouir, & qui tranquillise l'ame au milieu de toutes les oppositions. Lorsqu'un homme est persuadé qu'il ne cherche, n'admire & ne poursuit rien qui ne soit exactement conforme à son devoir, il n'est pas en la puissance de tous les revers de la fortune, ni de ses ennemis, de porter coup à son mérite. Il peut négliger les applaudissemens de la multitude, & ne dépendre point de sa faveur. La tâche est rude, à la vérité ; mais c'est aussi le plus haut dégré de perfection où la nature humaine puisse atteindre. Les triomphes & les acclamations flattent agréablement l'orgueil de l'homme ; mais il vaut mieux être en état de se dire à soi-même qu'on s'est acquitté de son devoir, que de s'entendre applaudir de tous les hommes en corps, à moins que vous n'y puissiez donner votre voix. Un esprit égal & inébranlable peut être abandonné par de petits admirateurs à la mode ; mais il sera toujours respecté & honnoré par ceux qui lui ressemblent. Le chêne conserve ses branches durant toutes les saisons de l'année, quoiqu'il perde ses feuilles en automne, & qu'il ne les recouvre qu'au retour du printems.

T.

CXVI. DISCOURS.

Hæc memini, & victum frustrà contendere Thyrsin.

VIRG. Eclog. VII. 69.

Je me souviens de cette dispute, & que Thyrsis *y fut vaincu, malgré tout ce qu'il put dire pour sa défense.*

Dispute entre les Chevaliers *de Coverly* & *Freeport*, sur le chapitre des Négocians & des Gentilshommes.



IL n'est rien de plus commun que de voir des animosités entre des partis qui ne peuvent subsister que par leur union. C'est ce que l'ancienne Fable *Romaine* nous représente dans la révolte des membres du corps humain. Tel est souvent le cas de plusieurs petits Etats ligués contre une Puissance supérieure : ils ont de la peine à bien agir de concert, quoique leur salut en dépende. Il en est toujours de même dans la *Grande Bretagne*, entre ceux qui possédent les terres & ceux qui s'appliquent au négoce : le Marchand est nourri du produit des terres, & le maître foncier ne s'habille que par l'industrie du Négociant ; malgré tout cela, ils sont toujours aux prises l'un avec l'autre, & leurs disputes ne finissent point.

L'hiver dernier, les Chevaliers *Roger de Coverly* & *André Freeport*, qui ne s'accordent presque jamais, quoique bons amis, nous en donnerent un exemple dans notre *Cotterie*. Sur ce qu'un de la troupe, qui faisoit une histoire, nous dit, que la *Foi Carthaginoise* passoit en proverbe, pour dire manquer de parole, ou violer une alliance, M. *de Coverly* ajouta, qu'on ne devoit pas s'en étonner, puisque les *Carthaginois* étoient les plus grands Négocians du monde. Il prit occasion de-là d'accuser les Marchands en général, de n'avoir autre chose en vûe que le profit, sans se mettre en peine des moyens qu'ils employent pour l'obtenir. » S'ils peuvent gagner facilement, *continua t-il*, par des voies honnêtes, alors ils les suivent; mais si » elles manquent de toucher au but, ils ne font aucun scrupule d'y tendre par la fraude & la supercherie. A quoi servent aussi tous leurs Livres » de comptes? N'est-ce pas pour duper celui qui se fie à sa mémoire? Supposez d'ailleurs, qu'ils n'ayent pas un tel dessein, quelle action noble » ou généreuse peut-on attendre de celui qui est toujours occupé à régler » ses comptes, & à examiner sa dépense? En un mot, que l'épargne & la » frugalité soient tant qu'on voudra les vertus du Marchand, son exactitude, poussée jusqu'à la vetille, me paroît fort au-dessous de la charité » qu'un Gentilhomme exerce envers les pauvres, ou de l'hospitalité qu'il » pratique à l'égard de ses voisins.

Le Capitaine *Sentry*, qui vit le Chevalier *Freeport* très-attentif à ce discours, & prêt sans doute à le relever, dit là-dessus, pour rompre les chiens, que, dans toutes les Sociétés civiles, depuis le plus haut rang jusqu'au plus bas, il y avoit une injuste & secrette envie, qui engageoit les hommes à comparer leur état avec celui d'un autre, & à murmurer de ce que leur voisin étoit en aussi bonne ou meilleure situation qu'eux-mêmes. » C'est ainsi, *ajouta-t-il* que les Officiers civils & militaires se regardent les uns les autres » de fort mauvais œil: le soldat critique le pouvoir du courtisan, & le courtisan se moque de l'honneur du soldat; ou, pour venir à des exemples » d'un ordre inférieur, les simples cavaliers & les fantassins d'une Armée, » les chartiers & les cochers dans les rues de *Londres*, se regardent de travers & avec mépris, toutes les fois qu'ils sont en concurrence pour des » quartiers de rafraîchissement, ou le passage de leurs voitures.

» Voilà qui va le mieux du monde, *répliqua le Chevalier Freeport*; il vous » est permis, cher Capitaine, d'interrompre le discours, si vous le trouvez bon; mais il faut, avec tout cela, que j'en dise deux mots à M. *de* » *Coverly*, qui semble croire, à sa mine, m'avoir bien rivé les cloux, lorsqu'il a drapé le Marchand. Je ne lui rappellerai pas les magnifiques Hôpitaux, & tous ces autres édifices publics, que des Marchands ont élevés » dans cette grande Ville depuis la réformation; mais je me bornerai à l'épargne & à la frugalité qu'il nous accorde. Si le soin de tenir des comptes, » ou de mesurer les choses par la voie la plus infaillible, je veux dire celle » du calcul, n'étoit au-dessous de la qualité d'un aussi ancien Baronet que » M. *de Coverly*, il préfereroit sans doute notre économie à son hospitalité. » Si donner tant de barils de bierre à vuider dans un jour, est pratiquer la

» derniere de ces vertus, il faut avouer que nous n'aspirons pas à cette gloi-
» re; mais je voudrois bien qu'on examinât lesquels des uns ou des autres,
» ou de mes ouvriers que j'employe six jours de la semaine, ou des pay-
» sans que mon Antagoniste régalera six jours de suite, nous doivent avoir
» le plus d'obligation. Pour moi, je crois que les familles de mes ouvriers
» me seront plus redevables, que celles des paysans ne le peuvent être à
» M. *de Coverly*; parce que, s'il n'en coûte rien à ceux-ci, je mets les au-
» tres en état de n'avoir pas besoin de ma libéralité. Le proverbe *Latin* sur
» les *Carthaginois* ne m'embarrasse guéres, puisque les *Romains* étoient
» leurs ennemis déclarés. Le malheur est, que nous n'avons aucune Histoire
» écrite par des *Carthaginois*, qui n'auroient pas manqué sans doute de nous
» apprendre quelque bon proverbe sur la générosité *Romaine*, qui envahis-
» soit les Pays des autres Nations, & distribuoit leurs terres à ceux à qui elles
» n'appartenoient pas. Mais puisque mon Antagoniste a pris occasion de cet
» ancien proverbe pour attaquer les Marchands, il ne trouvera pas mau-
» vais que j'en allégue un moderne pour leur défense. Lorsqu'un homme fait
» banqueroute en *Hollande*, on dit de lui, qu'*il n'a pas bien tenu ses comptes*.
» Peut-être que cette phrase nous paroîtroit une maniere douce ou même
» plaisante de s'exprimer; mais chez cette Nation exacte, c'est le plus grand
» reproche que l'on puisse faire à un homme. Il n'y a pas moins de honte,
» selon eux, à se tromper dans le calcul de sa dépense, ou du fond que
» l'on a pour répondre au payement de ses dettes, ou à trop hasarder son cré-
» dit, qu'on en trouve, parmi les Nations d'un esprit plus vif & plus bouil-
» lant, à manquer de courage ou de bonne foi.

» Le calcul est si bien la mesure de tout ce qu'on estime dans le monde,
» qu'on ne sauroit démontrer le succès d'aucune action, ou la justesse d'au-
» cune entreprise, sans y avoir recours. Ceci doit servir de réponse à ce que
» M. le Baronet a dit, qu'on ne peut rien attendre de grand ni de noble d'un
» homme qui est toujours occupé à examiner son Livre de caisse, ou à ré-
» gler ses comptes. Lorsque j'ai reçu mes cargaisons du dehors, je puis dire,
» à vingt sols près, par le moyen du calcul, la perte ou le profit qui m'en
» reviendra; mais je dois aussi être en état de faire voir, que j'avois raison
» d'entreprendre un tel négoce, soit par mon expérience ou celle des au-
» tres, ou la grande probabilité qu'il y avoit que les retours répondroient à
» ma dépense & au risque; ce qui ne se peut jamais exécuter sans l'intelligen-
» ce du calcul. Par exemple, si je veux négocier en *Turquie*, il faut que je
» sache, avant toutes choses, quelle de nos manufactures y sont propres &
» quelles étoffes de ce Pays-là seront ici de bon débit, avec le prix courant
» des unes & des autres sur les lieux. Il faut ensuite que je compte les frais
» de l'embarquement, du transport & des assurances; les droits d'entrée & de
» sortie, l'intérêt de mon argent, & qu'il y ait d'ailleurs un honnête profit pour
» moi. Où est donc le scandale en tout ceci, & d'où vient que le Marchand
» est si peu dans les bonnes graces de notre Baronet? Cependant il ne ren-
» verse point les cloisons, & ne foule pas les bleds de ses voisins; il n'ôte
» rien à l'industrieux laboureur; il paye le travail du pauvre; il communi-

» que ses profits à tout le monde ; par ses cargaisons & par ses retours, il
» fait subsister un plus grand nombre de personnes que le plus riche Sei-
» gneur n'en sauroit entretenir ; toute la Noblesse même lui est obligée de ce
» qu'il trouve les moyens de vendre au-dehors le produit de leurs terres, & de
» ce qu'il augmente ainsi leurs revenus ; mais il est certain qu'il ne viendroit
» jamais à bout d'un si grand détail, s'il n'étoit fort expert dans la science
» des nombres.

» C'est à cela que se réduit la frugalité du Marchand, & le Gentilhomme
» doit suivre une pareille route, à moins qu'il n'ait honte d'être lui-même son
» économe, & qu'il ne veuille que son Intendant prenne sa place. Le Gentil-
» homme, non plus que le Marchand, ne peut jamais rendre compte du suc-
» cès d'aucune entreprise qu'à la faveur du calcul. Si la chasse, par exemple,
» est tout son trafic, il ne lui en doit revenir que la tête du cerf, pour servir à
» l'ornement de sa grande salle, & le museau du renard, pour être cloué à la
» porte de son écurie. M. *de Coverly* connoît sans doute tout le prix de ces re-
» tours ; mais s'il avoit bien calculé par avance tous les frais de la chasse, j'ai
» trop bonne opinion de lui pour ne pas croire, qu'il auroit pendu tous ses
» chiens, plutôt que d'y avoir ruiné tant de bons chevaux, & fait un aussi ter-
» rible dégât que la foudre dans les bleds de ses voisins. D'ailleurs, si tous
» ses Ancêtres avoient eu le même principe, il pourroit se vanter aujour-
» d'hui, que sa famille ne s'est jamais déshonorée par aucune alliance avec
» la bourgeoisie ; un Marchand de son nom n'auroit jamais eû l'honneur
» d'employer tout son bien pour obtenir une place dans la galerie des *Co-*
» *verlys*, ni osé prétendre à sortir de la même tige. Mais notre Baronet a été
» fort heureux de ce que le Marchand voulut payer si cher pour son ambi-
» tion. En un mot, c'est le sort d'un bon nombre de Gentilshommes, de se
» voir réduits à céder l'héritage de leurs peres à de nouveaux maîtres, qui
» ont été plus exacts qu'eux à tenir leurs comptes ; & il ne faut pas douter
» que celui qui s'est acquis un Domaine par son industrie ne mérite beau-
» coup mieux de le posseder, que celui qui l'a perdu par sa négligence.



CXVII. DISCOURS.

Parvula pumilio, Χαρίτων μία, tota merum sal.

LUCR. L. IV. 1155.

C'est une gentille Naine, une des Graces, mais paîtrie de souffre & de salpêtre.



IL y a de certaines choses dans la Lettre suivante, qu'on doit supposer m'être inconnues, à moi qui suis garçon : ainsi je ne me hasarderai pas à raisonner là-dessus, jusqu'à ce que j'y aye mieux réfléchi ; & cependant je laisserai mon Auteur exprimer à sa maniere l'état où il se trouve.

M. le SPECTATEUR,

Lettre de *Nath. Juchoir* sur les *Bequetés de la Poule.*

» On voit, par plusieurs de vos *Discours*, que vous n'êtes pas mal versé » dans ce qui regarde en général la Société civile ; mais il y a bien des cho- » ses dont vous ne sauriez avoir une juste idée, dans la vie de garçon que » vous menez, & qui roulent sur l'état du mariage. C'est la seule raison qui » puisse vous justifier de n'avoir rien dit jusques ici d'une espèce de fort bon- » nes gens qu'on trouve dans le monde, & qu'on y appelle, par dérision, » les *bequetés de la Poule*. Il faut que vous sachiez que je suis du nombre » de ces pauvres innocens dont on se moque sous ce titre, parce que je me » laisse gouverner par la meilleure de toutes les femmes. Il seroit digne de » vos soins d'examiner, quelle est la nature de la tendresse ; de nous dire, » suivant les principes de votre Philosophie, d'où vient que nos cheres moi- » tiés en usent avec nous tout comme il leur plaît ; qu'elles sont de mauvaise » humeur, impérieuses & malignes ; qu'elles parlent quelquefois d'un ton » plaintif, & grondent un moment après ; qu'elles tombent en défaillan- » ce, & en reviennent aussi-tôt ; qu'elles ont une prodigieuse volubilité de » langue, & la perdent ensuite tout d'un coup ; & tout cela, parce qu'el- » les nous aiment si tendrement, qu'elles ne peuvent pas s'imaginer que » nous ayons la même ardeur pour elles. Je dis, Monsieur, qu'un de ces bons » maris, que les débauchés & les libertins appellent *bequetés de la Poule*, » verra jouer tous ces différens personnages à sa chere moitié, & qu'il en » découvrira l'affection, sans être assez dur pour la taxer d'hypocrisie. Cette » espèce de bonnes gens fourmille surtout dans la grande Cité de *Londres*, » & ce sont les véritables *bequetés de la Poule*. Ils n'ont pas la force d'en venir » à une explication avec cette chere ame, le centre de tous leurs desirs ; » c'est pour cela qu'ils la consolent lorsqu'elle ne sent aucun mal, qu'ils l'ap- » paisent lorsqu'elle n'est point en colere, & qu'ils lui donnent leur bourse, » quoiqu'ils sachent qu'elle n'en a pas besoin : mais ils aiment mieux pren-

» dre ce parti, que de s'exposer à tout ce manége l'espace d'un mois, qui » est le terme ordinaire que les femmes de cette trempe employent à revenir à elles-mêmes, suivant le calcul qu'en ont fait les maris insensibles & » cruels.

» Il y a plusieurs autres sortes de *bequetés de la Poule*, qui sont, à mon » avis, les meilleurs sujets de la Reine, & c'est pour cela que votre devoir » vous engage à ne pas souffrir qu'on se moque de nous en public.

» Je ne sais si je me suis fait entendre dans ce que je vous ai dit jusques ici sur l'état d'un homme *bequeté de la Poule*; mais je prendrai la liberté de vous donner un détail de ce qui se passe entre moi & mon épouse. » Vous saurez donc qu'on ne me regarde pas comme un niais dans le monde, qu'on a voulu essayer diverses fois de quelle maniere je recevrois un » affront, & que l'événement s'est toujours déclaré en ma faveur : malgré » tout cela, il n'y a point d'esclave en *Turquie*, qui le soit autant que je le » suis de ma chere moitié. Elle a beaucoup d'esprit, & l'on peut dire en » général, que c'est une fort jolie femme. J'ai pour elle une si grande passion, qu'elle me cause toutes les inquiétudes imaginables, si vous en excluez celles de la jalousie. L'assurance que j'ai de sa fidélité, m'engage, » du moins si je me connois, à trouver quelque chose d'aimable dans tout ce » qu'elle fait, quoique souvent il n'y ait rien de plus opposé à mon humeur. » Elle me regarde quelquefois d'un air impérieux, sous prétexte que je n'ai » pas fait assez de cas de son avis en certaine compagnie où nous étions ensemble. Je ne saurois m'empêcher de sourire à la vûe du joli dépit qu'elle » témoigne, & alors elle m'accuse de la traiter comme un enfant. En un » mot, notre principale dispute roule sur la supériorité du génie. Elle forme sans cesse des argumens là-dessus, ausquels je réponds avec beaucoup » d'indolence : *Tu es bien jolie, ma chere mignonne.* Elle me réplique d'abord : » *Tout le monde sait que j'ai autant d'esprit que vous, & il n'y a que vous seul* » *qui l'ignoriez.* Je lui répete de nouveau : *En vérité, mon cœur, vous êtes* » *fort jolie.* Là-dessus elle s'échappe, elle renverse tout ce qui l'environne, » elle frappe des pieds & s'arrache la coëffure. *Fi, fi*, lui dis-je alors, *mon* » *amie, comment est-ce qu'une femme d'aussi bon sens que vous, peut tomber* » *dans un pareil écart? En vérité, mon cher*, me dit-elle, *vous me faites enrager quelquefois; oui, vous me désolez, avec votre sotte maniere de me* » *traiter comme une belle idiote.* Eh bien, qu'est-ce que j'ai gagné pour l'avoir » mise de bonne humeur? Rien du tout; mais il faut que je la convainque » par mes actions, que j'ai bonne opinion d'elle; que je lui donne ma bourse, & que, pendant un jour & demi de suite, je condamne tout ce qui » lui déplaît, & que je loue tout ce qu'elle approuve. J'aime si tendrement » cette chere mignonne, que je ne vois presque jamais aucun de mes amis; » & que je n'ai point de repos dans les compagnies où elle n'est pas; mais » lorsque je retourne au logis, elle est toute chagrine, parce, dit-elle, » qu'il n'y a que sa beauté qui m'ait obligé de revenir si-tôt. Je n'ose pas rire » à cette occasion, &, quoiqu'un des plus zélés Membres de l'Eglise *Anglicane* qu'il y ait dans le Royaume, je me vois forcé à dire des invecti-

» ves contre le Gouvernement, parce qu'elle est entêtée pour les *Whigs.* » Nous raisonnons alors de politique à perte de vûe, & je lui donne enfin » un baiser, qu'elle prend pour un hommage rendu à son grand savoir. Je » lui fais même d'ordinaire quelques demandes sur la constitution de l'Etat: » elle y répond par des généralités qui se trouvent dans (*n*) l'*Oceana* de » *Haringthon*; je la félicite d'une si heureuse mémoire, & aussi-tôt elle » m'embrasse. Pendant que je l'entretiens dans cette bonne humeur, elle » badine devant moi, quelquefois elle danse au milieu de la chambre, ou » joue un air sur son épinette; elle varie sa mine & ses charmes d'une telle » maniere, qu'elle me donne un plaisir continuel: en un mot, elle fera » mille singeries, si je lui accorde qu'elle est fort sensée; mais si elle soup- » çonne que je l'aime à cause de son badinage, elle revêt d'abord un air » grave & sérieux.

» C'est-là un abregé de mes pénibles travaux, & je supporte mon escla- » vage d'aussi bonne grace que la plûpart des autres maris; mais je m'a- » dresse à vous, en faveur de tous ceux qui sont *bequetés de la Poule* en gé- » néral, & je vous prie de vouloir publier une Dissertation pour notre défen- » se. Vous avez, à ce que j'ai oüi dire, de très-bonnes autorités qui peuvent » servir à notre cause, & vous nous parlerez sans doute du fameux *Socra-* » *te*, & de sa résignation philosophique à sa femme *Xantippe*. Vous rendrez » par-là un grand service à tout le monde, puisque les *bequetés de la Poule* » sont fort considérables, soit à l'égard de leur nombre ou de leur qualité, » non seulement dans les Villes, où ils sont les plus riches, mais aussi dans » les Cours, où ils sont les plus soumis. Lorsque vous aurez bien réflechi » sur l'état du mariage, vous en examinerez, s'il vous plaît, toutes les » avenues & les fauxbourgs; vous nous rendrez un compte exact de l'es- » clavage où se trouvent les Bergers fidéles, & les Amans irrésolus; ces Ber- » gers qui ne peuvent abandonner leurs belles, quoique leur persévérance » entraîne leur ruine, ces Amans qui n'osent pas se marier, quoiqu'ils ne » puissent jamais être heureux sans leurs Maîtresses, qu'ils ne sauroient ob- » tenir à d'autres conditions.

» Vous pouvez d'ailleurs embellir votre Discours par divers exemples pris » des hommes fiers, hautains, enjoués & opiniâtres, qui sont tous en secret, » malgré tout ce qu'ils en peuvent dire ou penser, esclaves de leurs femmes » ou de leurs maîtresses. Je vous prie en dernier lieu, d'insister sur ce que » les Savans & les Héros de tous les siécles ont eu le sort d'être *bequetés de la* » *Poule*; & que les revêches, qui ont secoué le joug de la tendresse, ne » doivent leur délivrance qu'à l'ambition, à l'avarice, ou à quelque autre » passion plus infâme qui les domine. J'aurois mille autres choses à vous » dire là-dessus; mais je craindrois que ma chere moitié, qui me voit oc-

(*n*) Ce Livre *Anglois* est un *in-fol.* imprimé à *Londres* en 1656. Il a pour titre, *La République d'Océan.* L'Auteur y travailla par ordre de *Cromwel*, auquel il est dédié, & qui lui avoit promis de suivre son plan; mais il n'en fit rien.

» cupé

» cupé à écrire, ne voulût, suivant sa louable coutume, examiner ma » Lettre, si je ne la cachetois au plus vîte. Je suis, Monsieur, tout à vous.

NATHANAEL JUCHOIR.

T.

CXVIII. DISCOURS.

——Quis enim bonus, aut face dignus
Arcanâ, qualem Cereris vult esse Sacerdos,
Ulla aliena sibi credit mala?

JUV. Sat. XV. 140.

Car un homme de bien, tel que le Prêtre de Cerès *veut qu'on soit, a-t-il jamais tenu pour maxime, qu'il dût compter pour rien le mal d'autrui?*



Ans (o) un de mes derniers *Discours* j'ai parlé du bon naturel qui est une production du tempérament, & j'en traiterai ici sur le pied d'une vertu morale. Le premier peut rendre un homme tranquille en lui-même & agréable aux autres; mais il ne donne aucun mérite à celui qui le posséde. On ne sauroit non plus louer un homme à cette occasion, que parce qu'il a un pouls bien réglé, ou un bon estomac. Quoi qu'il en soit, ce bon naturel machinal, que M. *Dryden* appelle quelque part une *douceur du sang*, est un fondement admirable pour l'autre. Afin donc de savoir, si notre bon naturel vient du corps ou de l'esprit; s'il est fondé sur la partie animale ou raisonnable de nous-mêmes; en un mot, s'il est tel qu'il mérite quelque chose de plus que cette satisfaction intérieure qui l'accompagne toujours, & que l'honnête réception qu'il nous procure dans le monde, nous devons l'examiner par les régles suivantes.

Description du *bon naturel*, envisagé comme une vertu morale.

I. Il faut voir en premier lieu, s'il agit d'une maniere constante & uniforme dans la maladie & la santé, dans la prospérité & l'adversité; puisque, s'il varie dans l'un ou l'autre de ces cas, on ne peut le regarder que comme une illumination subite de l'ame, causée par une affluence nouvelle d'esprits animaux, ou comme une plus favorable circulation du sang. Le Chevalier *François Bacon* nous parle d'un Solliciteur rusé, qui ne demandoit jamais une grace à un homme en crédit avant le dîner; mais qui s'adressoit à lui lorsqu'il le voyoit à table, loin du tracas des affaires, manger de bon appétit, & de belle humeur. Un bon naturel de cet ordre, qui dépend des

(o) C'est le XLII.

lieux & des circonstances, n'est pas cette *Philanthropie*, cet amour du genre humain, qui mérite le nom d'une vertu morale.

II. Le second moyen qu'on a pour connoître son bon naturel, est d'examiner s'il opére suivant les principes de la raison & ce que le devoir exige : car si, malgré sa bienveillance universelle pour tous les hommes, il ne met aucune distinction entre ses objets ; s'il se déploye également sur les dignes & les indignes ; s'il donne le même secours au paresseux qu'au véritable pauvre ; s'il se livre au premier venu, & qu'il se répande en faveur de qui que ce soit, plutôt par accident que par choix ; il peut bien passer pour un instinct aimable, mais il ne doit pas s'arroger le titre d'une vertu morale.

III. La troisiéme épreuve du bon naturel consiste à nous sonder nous-mêmes, pour voir si nous sommes en état de suivre tous ses mouvemens, en faveur de ceux qui en sont les objets légitimes, quoiqu'il nous en revienne quelque petit embarras, quelque perte, ou quelque inconvénient ; en un mot, si nous voulons hasarder une partie de nos biens, de notre réputation, de notre santé, ou de nos aises, pour l'avantage du genre humain. Entre toutes ces marques d'un bon naturel, je m'étendrai sur celle qui porte le nom de charité, & qui s'exerce à secourir les pauvres ; puisque c'est une épreuve qui s'offre à nous presque en tout tems & en tous lieux.

Je conseillerois donc à tous ceux qui ont au-delà de ce qu'il leur faut pour subvenir à leurs besoins, de mettre à part une certaine portion de leurs revenus, & de la destiner aux pauvres. C'est une offrande que nous devons à celui qui a un souverain droit sur le total, & par conséquent à ceux qui le représentent sur la terre, comme il nous le dit lui-même dans un beau passage, que j'alléguerai dans la suite. D'ailleurs, nous devons ménager notre charité avec tant de prudence, qu'il n'en résulte aucun mal à nos parens ou à nos amis, pendant que nous travaillons à secourir les autres.

Peut-être qu'un exemple développera mieux ceci que la régle ou le conseil que je viens de donner. *Eugene* est d'un naturel si bon & si généreux, qu'il en donne des marques au-delà de sa fortune ; mais il est, avec tout cela, d'une si grande économie dans ses affaires, que ce qu'il distribue en aumônes est compensé par le bon ménage. Il a deux cens livres sterlin de revenu, qu'il n'évalue jamais qu'à cent quatre-vingt, parce qu'il suppose n'avoir aucun droit sur la dixme, qu'il employe toujours en œuvres charitables. Il ajoute souvent quelque chose de plus à cette épargne, en sorte que, dans une bonne année, c'est-à-dire, pour m'exprimer avec lui, du nombre de celles où il se trouve en état de porter sa libéralité plus loin qu'à l'ordinaire, il a destiné le double de cette somme à secourir des pauvres, malades ou sains. D'un autre côté, il se prescrit plusieurs jours d'abstinence & de jeûne, & il met à quartier, pour le même usage, la dépense qu'il auroit pû faire alors. Il va souvent à pied aux endroits où ses affaires l'appellent, &, au bout de sa course, il donne au premier mendiant qu'il rencontre sur ses pas, le Chelin qu'il auroit payé pour un Fiacre. Disposé quelquefois à voir jouer une Comédie ou un Opera, je l'ai vû employer, en faveur d'un objet de charité qu'il trouvoit dans la rue, l'argent qu'il avoit destiné à cet usage, & passer

ensuite la soirée dans un Caffé, ou chez quelque Ami, avec beaucoup plus de satisfaction qu'il n'en auroit eu de tous les divertissemens les plus exquis du Théatre. C'est par de tels moyens que sa libéralité ne sauroit l'appauvrir, & qu'il jouit de ses revenus, par le bon usage qu'il en fait.

Il y a peu de gens si bornés dans leur fortune, ou si à l'étroit, qu'ils ne puissent être charitables sur ce pied-là, sans qu'il en résulte aucun préjudice à eux-mêmes ou à leurs familles. On n'a qu'à sacrifier un divertissement ou une commodité à l'avantage des pauvres, & détourner le cours ordinaire de nos dépenses dans un meilleur canal. Il me semble du moins, que c'est l'acte de charité, non seulement le plus prudent & le plus commode que l'on puisse mettre en pratique, mais aussi le plus méritoire. C'est alors que nous partageons en quelque sorte, avec les pauvres, les nécessités où ils se trouvent, & que nous sommes en même tems leurs bienfaiteurs & les compagnons de leurs souffrances.

Le Chevalier *Thomas Brown*, dans son Livre intitulé *la Religion du Médecin*, après avoir cité ce passage des Proverbes de *Salomon : (p) Celui qui a pitié du pauvre, prête à l'Eternel, qui lui rendra son bienfait ;* s'exprime en ces termes : (*q*) » Il y a plus d'éloquence, *dit-il*, dans cette seule période, que » dans une Bibliothéque entiere de Sermons, & si nous avions de tous ces » Proverbes des idées aussi exactes qu'en avoit l'Auteur qui nous les a don» nés, nous connoîtrions la vertu par une voye fort abregée, & nous n'au» rions pas besoin de tous ces gros Volumes de Morale qu'on nous débite.

Ce passage de l'Ecriture me paroît bien touchant & bien persuasif; mais je trouve que notre Sauveur enchérit beaucoup sur cette pensée, (*r*) lorsqu'il nous promet de regarder tous les actes de charité ou d'hospitalité, pratiqués envers les pauvres, les malheureux ou les étrangers, comme s'il les avoit reçus lui-même, & de les honorer d'une gloire éternelle. Je me souviens à cette occasion, d'avoir vû quelque part l'Epitaphe d'un homme charitable, dont la lecture me fit un plaisir extrême. J'en ai oublié les paroles ; mais le sens revenoit à ceci : » J'ai perdu ce que j'ai dépensé ; j'ai laissé à d'autres ce que je » possédois, & j'ai mis en réserve ce que j'ai donné.

Engagé insensiblement à citer l'Ecriture, je ne saurois m'empêcher de copier ici quelques endroits du Livre de *Job* qui m'ont toujours paru d'une grande beauté. Ce saint Homme y décrit sa conduite lorsqu'il vivoit dans l'abondance ; & à ne les regarder que comme un ouvrage purement humain, il faut avouer que c'est le plus beau portrait d'un cœur charitable & d'un bon naturel que l'on puisse trouver dans aucun autre Auteur.

» (*s*) Oh, que ne suis-je encore, *dit-il*, dans mon premier état, lorsque » Dieu me gardoit, qu'il faisoit luire son flambeau sur ma tête, & que je mar-

(*p*) Ch. XIX. 17.
(*q*) Voyez p. 230. de l'Edition *Latine* de cet Ouvrage in-12. *Lugd. Batavorum*, apud *Franc. Hackium*, *anno* 1644.
(*r*) *Matth.* Chap. XXV. 35-40.
(*s*) *Job.* Ch. XXIX. 2. 3. 5. 6.

» chois dans les ténébres à la faveur de sa clarté ; lorsque le Tout-puissant » m'accordoit sa protection, & que mes jeunes gens m'environnoient ; lorsque » je lavois mes pieds dans le beurre, & que des ruisseaux d'huile découloient » du rocher *dans mes cuves*.

» (*t*) Ceux qui m'entendoient *venir*, disoient que j'étois bienheureux, & » ceux qui me voyoient, me rendoient *bon* témoignage ; parce que je déli- » vrois l'affligé qui crioit *vers moi*, de même que l'orphelin qui n'avoit per- » sonne pour le secourir. La bénédiction de celui qui s'en alloit périr ve- » noit sur moi, & je faisois que le cœur de la veuve chantoit de joye. » —— Je servois d'yeux à l'aveugle, & de pieds au boiteux. J'étois le Pere » des pauvres, & je m'informois exactement de la cause qui m'étoit incon- » nue.

» (*u*) Ne pleurois-je pas pour celui qui tomboit dans l'adversité, & mon » ame ne s'affligeoit-elle pas à cause du pauvre ?

» (*x*) Qu'on me pese dans de justes balances, & Dieu connoîtra mon in- » tégrité. —— Si j'ai dédaigné de rendre justice à mon serviteur ou à ma servan- » te, lorsqu'ils ont disputé avec moi. Car, qu'aurois-je fait, si Dieu se fût » levé *contre moi*, & que lui aurois-je répondu, s'il m'eût interrogé *à cette* » *occasion ?* Celui qui m'a formé dans le sein *de ma mere*, ne l'a-t-il pas formé » aussi, & ne nous a-t-il pas façonnés de même dans la matrice ? Si j'ai » refusé aux pauvres ce qu'ils m'ont demandé ; si j'ai été insensible aux lar- » mes de la veuve ; si j'ai mangé tout seul les morceaux *qu'on servoit à ma* » *table*, & si l'orphelin n'en a pas eu sa part : —— Si j'ai laissé périr quel- » qu'un faute d'habits, & le pauvre manque de couverture ; si ses reins ne » m'ont pas béni, & si la laine de mes brebis n'a pas été employée à le tenir » chaudement ; si j'ai levé la main contre l'orphelin, lorsque je me voyois le » plus fort dans l'assemblée des Juges, que mon épaule se sépare de sa join- » ture & tombe en terre, & que mon bras se brise avec tous ses os : —— Si je » me suis réjoui de la perte de celui qui me haïssoit, ou si j'ai témoigné de la » satisfaction lorsqu'il lui est arrivé quelque malheur : Je n'ai pas même per- » mis à ma bouche de prononcer aucune malédiction contre lui. —— Je n'ai » pas souffert que l'étranger passât la nuit dans la rue, mais j'ai ouvert ma » porte au voyageur. —— Si mes champs crient contre moi, & si leurs sillons se » plaignent *de ma conduite ;* si j'en ai mangé les fruits sans argent, ou si j'ai » causé la mort de ceux qui les cultivoient ; qu'ils ne produisent *à l'avenir* » que des épines au lieu de froment, & de l'yvraye au lieu d'orge.

L.

(*t*) *Job*. Ch. XXIX. v. 11. 12. 13. 15. 16.
(*u*) *Ibid*. Ch. XXX. 25.
(*x*) *Ibid*. Ch. XXXI. 6. 13. 14. 15. 16. 17. 19. 20. 21. 22. 29. 30. 32. 38. 39. 40.

CXIX. DISCOURS.

Comis in uxorem. ——— ——— ———

HOR. L. II. Ep. II. 133.

Complaisant pour sa femme.



OICI une Lettre qu'une Dame vient de m'écrire, & que je ne puis différer plus long-tems de communiquer au Public.

M. le SPECTATEUR,

» Je ne suis que trop capable de bien juger de (y) l'un de vos *Discours*; » qui traite de la jalousie, & qui me paroît un chef-d'œuvre; mais, après y » avoir parlé du tourment qu'elle cause à un homme, il me semble qu'il est » indigne de vous, de n'avoir pas dit un seul mot des transes qu'elle excite » dans le cœur d'une femme. Vous avez remarqué, avec beaucoup de jus- » tesse & de pénétration, que la femme en est le principal objet; mais vous » ne dites rien d'un homme qui est assez impitoyable pour donner de la ja- » lousie à sa femme, sans se mettre en peine si elle y est sensible ou non. » Peut-être que vous ne croyez pas qu'il y ait de pareils tyrans au monde; » mais, hélas! je puis vous en citer un qui est toujours de mauvaise hu- » meur auprès de sa femme, & l'homme du monde le plus agréable toute » autre part. Faut-il, Monsieur, qu'un homme, qui me voit assujettie à ses » loix, sans en pouvoir implorer d'autres, m'en ait si peu d'obligation, qu'il » puisse être choqué & se mettre en fureur, parce que mon cœur est gros, » & que mes yeux fondent en larmes, d'abord qu'il me paroît d'une humeur » sombre & chagrine? Je n'attends aucun secours que de lui seul; & quoi- » qu'il ne manque pas de bon sens ni d'équité en toute autre chose, il ne » considére jamais, qu'un homme qui ne se rend chez lui que pour y cuver » son vin, & qui regarde comme un supplice tout le tems qu'il y est, ne peut » que donner de la jalousie & des inquiétudes mortelles à sa femme. Il sort » toujours du logis comme s'il alloit à la Cour, & il retourne chez lui com- » me s'il entroit dans une prison. Je pourrois ajouter à ceci, qu'il ne se fait au- » cun scrupule de passer pour un homme qui a des principes fort relâchés sur » la morale. Vous pouvez bien juger là-dessus, quel doit être mon état. D'ail- » leurs il n'est pas d'un méchant naturel, & il se plaît à la lecture de vos » *Discours*. Je souhaiterois donc que vous daignassiez lui représenter, qu'il » n'est pas plutôt sorti de la maison, que je me jette sur mon lit, où je bai- » gne de mes larmes ce petit enfant qui lui est si cher, & que je l'effraye

Lettre de *Celinde*, sur la jalousie des femmes.

(y) C'est le CXIV. de ce Volume.

» souvent par mes cris; qu'il me fait maudire le jour de ma naissance; que » je cours toute éplorée à mon miroir, & qu'à la vûe de mon visage baigné » de pleurs, je soulage le trouble de mon ame. Vous croirez peut-être que » c'est une description faite à plaisir; mais il n'est que trop vrai que c'est un » de mes passe-tems ordinaires. Il me seroit même impossible de vous expri- » mer en détail cette foule de pensées accablantes qui s'élevent dans mon es- » prit. Si vous pouviez concevoir jusqu'où va quelquefois la cruauté de mon » ressentiment, & quelle est, au bout d'une minute, ma compassion pour » l'objet de ma colere, vous auriez quelque idée de mon triste sort, & vous » verriez combien peu je le mérite. Lorsqu'il est le mieux disposé à recevoir » mes avis, & que je lui remontre, avec toute la douceur imaginable, que » ses manieres sont indécentes, & que les personnes mariées doivent obser- » ver certaines régles; il me répond froidement, que je hasarde ma réputa- » tion si je parois jalouse. Quoi qu'il en soit, je voudrois bien, mon cher » Monsieur, que vous prissiez la peine d'examiner à fond un sujet de cette » importance, & d'instruire les maris & les femmes des mesures qu'ils doivent » garder les uns envers les autres. Vos réfléxions là-dessus ne peuvent qu'ob- » tenir la plus haute de toutes les récompenses que méritent ceux qui s'affligent » avec les affligés. Permettez enfin que je me dise,

MONSIEUR,

» Votre infortunée & très-
» humble servante,

CELINDE.

Avant que je reçusse la Lettre de cette Dame, j'avois résolu d'examiner cette violente passion, telle qu'on la voit dans l'esprit d'une femme. La vive douleur sous le poids de laquelle *Celinde* paroît gémir, augmente le panchant que j'avois à recommander aux maris une conduite plus réglée, afin de ne pas causer le plus cruel des tourmens à celles qui les aiment, & qui ne le sentiroient presque pas, si elles n'avoient une grande tendresse pour eux.

C'est une chose bien étrange, de voir le peu de cas qu'on fait de l'injure du monde la plus atroce, & avec quelle facilité les hommes contractent l'habitude de se rendre moins agréables, lorsqu'ils sont les plus obligés à le devenir. Le sujet demande un *Discours* en particulier, & j'observerai un ou deux jours de suite la maniere dont en usent deux ou trois heureux couples de ma connoissance, avant que de me hasarder à donner au Public un systême sur les devoirs du Mariage. Il faudra même que je me transporte à quelques lieues hors de la Ville, pour y trouver un Gentilhomme qui pratique tous les devoirs d'un honnête homme & d'un bon mari. Lorsqu'il étoit garçon, la multiplicité de ses affaires le rendoit fort négligé dans ses habits; mais aujourd'hui il n'y a pas de jeune galant qui ait plus de soin de sa personne. Sur ce qu'un de ses amis lui demandoit un jour, pourquoi il étoit si long-tems à se

rincer la bouche, si curieux dans le choix de son linge ? il lui répondit : » Par-
» ce qu'il y a une femme de mérite qui est obligée de m'accorder son ami-
» tié, & que je suis bien-aise que son inclination marche de concert avec
» son devoir.

Si un homme vouloit se donner la peine de réfléchir un peu, il ne seroit jamais assez déraisonnable pour attendre que la débauche & l'innocence puissent vivre de bonne amitié entre elles ; ou se flatter que la chair & le sang soient capables d'une fidélité si rigide, qu'une belle femme puisse travailler à se perfectionner, jusqu'à ce qu'elle ait atteint à la nature des Anges, dans la seule vûe d'être fidéle à une bête brute & à un satyre. Je suis bien persuadé, que la Dame qui m'a prié de finir un de mes *Discours* par le Billet suivant, ne croit pas qu'une persévérance de cet ordre se puisse mettre en pratique. Voici son Billet :

» Mon Epoux,

» Je vous prie de rester à la maison plus que vous ne faites. Je sai l'en-
» droit où vous eûtes un rendez-vous Jeudi au soir à sept heures. Le Colo-
» nel que vous m'avez ordonné de ne plus recevoir est en Ville.

MARTHE MESNAGER.

T.

CXX. DISCOURS.

Centuriæ seniorum agitant expertia frugis ;
Celsi prætereunt austera Poëmata Rhamnes.
Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci,
Lectorem delectando, pariterque monendo.

Les Sénateurs aiment le sérieux, & les Chevaliers le plaisant. Le grand secret pour enlever tous les suffrages, est de sçavoir joindre l'utile à l'agréable, de plaire & d'instruire en même tems.



JE puis distinguer mes Lecteurs en deux classes, dont l'une renferme les *Mercuriens*, & l'autre les *Saturniens*. Les premiers sont la bande joyeuse de mes disciples, qui demandent des Spéculations pleines d'esprit & d'enjouement ; les autres, qui sont d'une tournure plus grave & plus sérieuse, ne trouvent du plaisir que dans les discours de Morale & fondés sur le bon sens : ceux-là traitent de stupide tout ce qui est sérieux, & ceux-ci taxent de ridicule tout ce qui est comique. Si

Réflexions de l'Auteur sur la nature de ses *Ecrits*, & les différens caractéres de ceux qui les lisent.

je gardois toujours mon air grave, la moitié de mes Lecteurs m'abandonneroit; & si je voulois toujours badiner, je risquerois de perdre l'autre. C'est pour cela même que je cherche à les entretenir toutes deux, & cette méthode pourroit bien leur être plus avantageuse, que si j'écrivois toujours suivant le goût particulier des uns ou des autres. Puisqu'ils ignorent tous, quel sera le sujet de mes nouveaux *Discours*, il peut arriver qu'un Lecteur enjoué, qui prend une de mes Feuilles volantes pour se divertir, se trouve engagé, lorsqu'il y pense le moins, dans une suite de raisonnemens sérieux & utiles; ou que, de l'autre côté, un homme grave, qui se flatte d'y trouver quelque chose de solide, & plein de profondes réflexions, est insensiblement amené à la joye. En un mot, chaque Lecteur s'assied à mon festin, sans qu'il sache quels mets on lui servira; de sorte qu'il a du moins le plaisir d'espérer qu'il y en peut avoir quelqu'un à son goût.

Ce n'est pas que je n'aimasse mieux m'appliquer à instruire qu'à divertir; mais si nous voulons être utiles au monde, il faut le prendre tel qu'il est. Les Auteurs reconnus pour sévéres empêchent la plûpart des hommes qui ménent une vie libertine, de jetter les yeux sur leurs Ecrits. Un homme doit avoir déja quelques principes de vertu, avant qu'il s'engage à la lecture d'un *Seneque* ou d'un *Epictete*. Le seul titre d'un Livre de Morale a quelque chose de rebutant pour les personnes indolentes & incapables de réfléchir.

De-là vient que plusieurs de ceux qui n'apporteroient aucune attention à des leçons débitées avec l'air sérieux d'un Prédicateur ou la gravité d'un Philosophe, donnent dans mes filets. Ils s'y enlacent d'eux-mêmes, & adoptent, presque sans y penser, des maximes de sagesse & de vertu: de sorte que, s'ils arrivent de cette maniere à un certain dégré de connoissance, qui les dispose à prêter l'oreille à des *Discours* plus étudiés, je ne croirai pas mes Spéculations inutiles. On peut remarquer d'ailleurs, que l'esprit des plus honnêtes gens se trouve quelquefois enveloppé dans de sombres nuages, & qu'ils ont besoin de quelque chose de cette nature pour les exciter à la joye, dissiper leur mélancolie, & mettre leurs facultés en mouvement. Il y a même des personnes qui croyent, que de pareils entretiens sont plus nécessaires aux habitans de la *Grande Bretagne* qu'à ceux de tout autre climat.

Si ce que je viens de dire ne justifie pas à tous égards la variété de mes Spéculations, il peut servir du moins à l'excuser. Lorsque je m'occupe à divertir mes Lecteurs, je voudrois aussi les instruire; ou si j'échoue dans ce dessein, & que mon badinage ne soit plus instructif, il ne cessera jamais d'être innocent. Une conduite scrupuleuse à cet égard a peut-être plus de mérite qu'on ne s'imagine d'ordinaire; si l'on savoit combien de pensées pleines de feu & de vivacité se présentent à l'esprit lorsqu'il badine, & qu'un Auteur discret & modeste supprime; si l'on savoit combien de traits satyriques s'offrent d'eux-mêmes, qui ne manqueroient pas de plaire au goût général du monde, mais qu'il étouffe dès leur naissance, à cause de quelque rapport éloigné qu'ils ont avec les idées corrompues de certaines gens; si l'on savoit combien d'insinuations malignes il évite avec soin, de crainte de

de porter coup à la réputation des autres ; si l'on savoit, dis-je, tout cela, on auroit meilleure opinion de ces Ecrivains qui tâchent de divertir, sans blesser personne, & de se rendre agréables sans être vicieux. En un mot, on peut leur appliquer ce que *Waller* a dit des Poëtes, *qu'ils perdent la moitié des éloges qui leur sont dûs, parce qu'on ne sait pas tout ce que la discrétion les oblige d'effacer.* Il n'est rien de plus facile que d'avoir de l'esprit lorsqu'on se donne carriere sur toutes ces libertés ; mais de paroître spirituel sans leur secours, cela demande quelque génie & de l'invention.

Cette remarque n'a pas le seul Public en vûe, mais aussi un de mes Correspondans, qui m'a écrit la Lettre suivante, dont j'ai retranché quelques endroits, pour les raisons qui viennent d'être alléguées. Quoi qu'il en soit, en voici tout l'essentiel.

MONSIEUR,

Lettre sur une partie de Siffleurs.

» Après avoir lû votre (z) *Discours* sur une partie de Grimaciers, je » ne puis m'empêcher de vous rendre compte d'une partie de Siffleurs, dont » je fus régalé à *Bath*, avec bien d'autres, il y a trois années ou environ. » Le prix étoit une guinée, qui devoit revenir à celui qui siffleroit d'un ton » plus distinct, & qui acheveroit un air entier sans rire, quoiqu'il y fût exci- » té par les postures grotesque d'un boufon, placé sur le même Théatre, & » à la vûe des Acteurs. Il y eut trois concurrens, dont le premier étoit un » Laboureur, qui payoit de mine : il avoit le regard fixe, pour ne pas dire » stupide, & les muscles de son visage paroissoient si infléxibles, qu'on crai- » gnit d'abord qu'il n'emportât la guinée. Cependant il n'eut pas plutôt » commencé à siffler une gigue, que *Jean Potage* se mit à danser, & à faire » tant de gambades, de contorsions & de grimaces, qu'il ébranla son hom- » me, qui ne pût s'empêcher à la fin de sourire, & de manquer ainsi le prix.

» Le second qui monta sur le Théatre, étoit un petit Artisan de *Bath*, » personnage remarquable entre le menu peuple par sa grande prudence & » son rabat large. Il resserra ses lévres avec beaucoup de gravité, & pour » s'affermir l'esprit à un sérieux tout extraordinaire, il entonna l'air qui com- » mence par ces mots, *Les enfans dans le Bois.* Il en avoit sifflé une bonne » partie assez heureusement, lorsque *Jean Potage*, qui se tenoit à son côté, » de la maniere du monde la plus grave & la plus attentive, lui toucha l'é- » paule gauche, & se mit en même tems à le regarder d'un air si grotesque, » que le Siffleur relâcha ses fibres, & en vint d'abord à une espece de souris, » qui se termina par un éclat de rire.

» Le troisiéme qui parut sur la Scène, étoit un Valet de pied, qui, mal- » gré toutes les singeries de *Jean Potage*, siffla un air *Ecossois* & une Sonate » *Italienne*, d'un si grand sérieux, qu'il emporta le prix, & qu'il fut admiré » par quelques centaines de Spectateurs, qui se trouverent, avec moi, à ce » beau défi.

(z) C'est un de ceux qu'on n'a pas jugé à propos de traduire.

» Il me semble donc, Monsieur, quelque bonne opinion que vous ayez des » Grimaciers, qu'on devroit encourager les Siffleurs, non seulement parce que » leur art s'exerce sans aucune contorsion, mais aussi parce qu'il sert à per» fectionner la Musique de la Campagne, qu'il met en crédit la gravité, & » qu'il enseigne aux gens du commun à garder leur contenance, lorsqu'ils » voyent quelque chose de ridicule dans leurs Supérieurs, outre que c'est un » divertissement tout propre pour les *Bains*, puisqu'un Cavalier siffle d'or» dinaire à son cheval, pour lui faciliter le passage de son urine.

» Après avoir expédié ces deux articles des grimaces & de la sifflerie, je » compte, mon cher Monsieur, que vous voudrez bien honorer le Public » de quelques réflexions sur le baillement, que j'ai vû pratiquer le jour » ou la nuit des Rois, entre plusieurs gambades qui se font alors, aussi-bien » qu'à *Noël*, chez un illustre Gentilhomme, qui régale toujours ses Fermiers » dans cette saison de l'année. Le prix pour lequel on baille, est un froma» ge de *Cheshire*, ou de la Province de *Chester*, & l'on commence l'exercice » environ à minuit, lorsque tout le monde est disposé au sommeil. Celui » qui ouvre davantage la gueule, & qui baille en même tems d'un air si na» turel qu'il entraîne le plus grand nombre de ses camarades à suivre son » exemple, emporte le fromage. Si vous traitez ce sujet-là comme il faut, je » ne doute pas que votre *Discours* ne fasse bailler la moitié du Royaume, » quoique je sois bien persuadé que vous n'endormirez jamais personne. Je » suis, *&c.*

CXXI. DISCOURS.

His lacrymis vitam damus, & miserescimus ultrò.

VIRG. Æneïd. II. 145.

Nous lui donnons la vie à cause de ses larmes, & nous avons même compassion de son triste sort.



JE suis plus sensible à une Lettre où la nature parle, qu'à celle où l'esprit domine. En voici une du premier ordre, que j'ai reçue d'une Dame.

MONSIEUR,

Lettre d'une Dame, qui s'étoit mariée sans le consentement de

» Entre toutes les disgraces qui arrivent dans les familles, je ne me sou» viens pas que vous ayez touché au mariage que les enfans contractent sans » l'aveu de leurs peres & de leurs meres. Je suis du nombre de ces infortunées » personnes. Je n'avois qu'environ quinze ans lorsque je pris la liberté de me » choisir un époux; & depuis ce moment j'ai traîné une vie languissante, pour

» avoir encouru l'indignation d'un pere inéxorable, qui ne veut point me pardonner, quoique je possede le meilleur de tous les maris, & que par la grace de Dieu, nous ayons de fort jolis enfans. Il avoit autrefois tant de bonté pour moi, que cela même aggrave ma faute, & redouble si bien ma tendresse pour lui, que je l'aime plus que toutes choses au monde, & que je souffrirois la mort de bon cœur, s'il vouloit, à cette condition, me recevoir en grace. Je me suis jettée à ses pieds, & l'ai supplié, les larmes aux yeux, de me pardonner; mais il me renvoye toujours, & me repousse avec dédain. Je lui ai écrit plusieurs Lettres, sans qu'il ait jamais voulu les ouvrir, ni même les prendre. Il y a deux années que je lui envoyai mon petit garçon, habillé de neuf; mais le pauvre enfant revint baigné de pleurs, parce que son grand-pere ne l'avoit pas voulu voir, & qu'il avoit ordonné qu'on le chassât de la maison. Quoique ma mere soit dans mes intérêts, elle n'ose ouvrir la bouche en ma faveur, de peur que cela n'irrite mon pere. Il y a un mois, ou environ, qu'il étoit malade à la mort. Je fus pénétrée de douleur à l'ouïe de cette nouvelle, & je ne pus m'empêcher de m'informer de son état. Ma mere prit cette occasion pour l'entretenir de moi, & lui représenter, au milieu d'un torrent de larmes, que j'étois venue le voir; que mon affliction étoit si grande, que je n'avois pas la force de parler, & que je mourrois de chagrin s'il refusoit de me donner sa bénédiction & de se reconcilier avec moi. Mais bien loin d'être appaisé à mon égard, il la pria de ne lui parler plus en ma faveur, si elle ne vouloit pas l'interrompre dans les derniers momens de sa vie: car il faut que vous sachiez, Monsieur, qu'il a la réputation d'un homme sage & vertueux; ce qui rend mon malheur d'autant plus cruel. Graces à Dieu, il est revenu de cette maladie; mais sa rigueur excessive m'a porté un coup si fatal, que je ne puis qu'y succomber au plutôt, à moins que la lecture de cette Lettre insérée dans un de vos *Discours* ne fasse quelque impression sur lui, & ne me le rende plus favorable. Je suis, &c.

son pere & de sa mere.

De toutes les duretés que les hommes ont les uns pour les autres, il n'y en a pas qu'on puisse moins excuser que celle des peres & des meres envers leurs enfans. Une humeur obstinée, infléxible, & qui ne pardonne jamais, est odieuse en toute occasion, mais ici elle répugne à la nature. L'amour, la tendresse & la compassion, qui s'élevent dans nos cœurs pour ceux qui dépendent de nous, entretiennent la vie de tout le monde animé. L'Etre suprême, par l'excellence & la bonté infinie de sa nature, étend sa miséricorde sur tous ses ouvrages; & parce que ses créatures n'ont pas cette bienveilllance volontaire envers celles qui sont commises à leurs soins, & qui se trouvent sous leur protection, il leur a donné un instinct qui leur sert de bonté naturelle. J'ai raisonné sur ce principe dans quelques-uns de mes *Discours* précédens, où j'ai fait voir qu'il coule à travers toutes les especes de bêtes brutes, & qu'il soutient, en un mot, tout ce qui respire.

Réfléxions de l'Auteur sur les *Peres* inexorables envers leurs Enfans qui en ont mal usé à leur égard; avec l'Histoire d'*Eginbart* & de la Princesse *Imma*.

Cet instinct est plus général & moins borné dans les hommes que dans les bêtes, parce que la raison & le devoir lui donnent de l'étendue. En effet, si nous nous examinons avec quelque attention, nous trouverons, non seule-

ment que nous panchons à aimer ceux qui tirent leur origine de nous, mais aussi, que nous avons une espece d'affection naturelle pour toutes les créatures qui s'attendent à recevoir quelque avantage, ou leur subsistance même de nos soins. La dépendance en appelle toujours à l'humanité, & c'est le plus puissant motif qu'il y ait à la tendresse & à la compassion.

De sorte qu'un homme qui peut vaincre cet instinct, ou étouffer cette affection naturelle, dégenére de son état, se met au-dessous des bêtes brutes, renverse, autant qu'il est en son pouvoir, le grand but de la Providence, & bannit de son cœur un des principes les plus divins que la nature y ait planté.

Entre une infinité d'argumens qu'on pourroit alléguer contre un procédé si déraisonnable, je n'en choisirai qu'un seul. Dans la *Priére Dominicale* nous demandons à Dieu, qu'il nous traite de la même maniere dont nous en usons envers les autres, & qu'il nous pardonne comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Le cas dont il s'agit est tout juste le point en question, puisque la relation entre un enfant & son pere, approche le plus de celle qui est entre une Créature & son Créateur. Quelque griéve que soit la faute d'un enfant envers son pere, si celui-ci est inexorable à son égard, comment peut-il s'addresser au souverain Maître de l'Univers, lui donner le tendre nom de pere, & le supplier de lui accorder un pardon qu'il refuse lui-même ?

Je pourrois ajouter à ceci plusieurs autres argumens que la Religion & la prudence humaine nous fournissent ; mais si le motif que je viens de toucher ne produit pas un bon effet, il seroit inutile d'en indiquer d'autres ; ainsi je finirai mon *Discours* par une Histoire fort remarquable, qui se trouve dans une ancienne chronique, publiée par *Freher*, entre les Ecrivains de l'Histoire d'*Allemagne*.

» (*a*) *Eginhart*, Chapelain & Secretaire de *Charlemagne*, s'acquittoit si » bien de ses emplois, qu'il étoit aimé de tout le monde. Il le fut même ar» demment d'*Imma*, fille de cet Empereur, & il conçut aussi pour elle » beaucoup de passion. La crainte des suites les empêchoit de se joindre, » mais elle n'empêchoit pas que de part & d'autre le feu de l'amour n'allât » toujours en augmentant. Il se résolut enfin à faire un coup de hardiesse, ne » pouvant plus refrener l'ardeur qui le transportoit. Il se glissa de nuit dans » l'appartement de la Princesse, frappa tout doucement à la porte, & fut » admis dans la chambre sur le pied d'un homme qui avoit à parler de la » part de l'Empereur ; il parla tout aussi-tôt d'autre chose, & il appaisa sa » flâme le plus agréablement du monde. Il vouloit se retirer avant la pointe » du jour ; mais il s'apperçut que, pendant qu'il s'étoit bien diverti avec *Im*» *ma*, il étoit tombé beaucoup de neige. Il craignit donc que la trace de ses » pieds ne le découvrit, & il s'entretint de son inquiétude avec la Princesse. » Après avoir déliberé sur les moyens de sortir de ce mauvais pas, la Prin» cesse trouva un expédient ; elle s'offrit de charger sur ses épaules son amant, » & de le porter jusques au-delà de la neige. L'Empereur avoit passé cette

(*a*) Voyez le *Dictionaire Histor. & Crit.* de M. *Bayle*, au mot *Eginhart*.

» nuit-là sans dormir, & l'on croit que cette insomnie fut un effet tout par-» ticulier de la Providence. Il se leva de grand matin, & regardant par la » fenêtre, il vit sa fille qui avoit de la peine à marcher sous le fardeau » qu'elle portoit, &, qui après s'en être défaite, se retiroit au plus vîte. Il » fut ému, & d'admiration & de douleur; mais croyant qu'il y avoit » quelque chose de divin à tout cela, il prit le parti de dissimuler. *Egin-» hart*, bien assuré que son action ne demeureroit pas long-tems inconnue, » résolu de se retirer, & se jetta aux pieds de son Maître pour lui en de-» mander la permission. Il allégua que ses longs services n'avoient pas été » récompensés. L'Empereur lui répondit qu'il y penseroit, & lui marqua » un certain jour où il lui feroit savoir ses intentions. Le jour venu, il » assembla son Conseil, & y déclara le crime de son Secretaire: il raconta » de point en point ce qu'il avoit vû, & demanda les avis de la compagnie » sur une affaire qui déshonnoroit sa maison. Les avis furent partagés: » plusieurs Conseillers opinerent à une rude punition, les autres, ayant bien » pesé la chose, conseillerent à l'Empereur de la décider lui-même selon sa » divine prudence. Voici quelle fut sa décision. Il déclara qu'en châtiant » *Eginhart*, il augmenteroit plutôt la honte de sa famille qu'il ne la dimi-» nueroit, & qu'ainsi il aimoit mieux couvrir cette ignominie sous le voile » du mariage. On fit entrer le galant, & il lui fut dit que, pour satisfaire » aux plaintes qu'il avoit faites de n'être pas payé de ses longs services, » on lui donnoit en mariage la fille de l'Empereur: *Je vous donnerai ma Fille*, » lui dit Charlemagne, *cette porteuse qui vous chargea si benignement sur son* » *dos*. Sur le champ on fit venir la Princesse, & on la mit entre les mains » d'*Eginhart*, aussi bien dotée que le pouvoit être la fille d'un si grand » Prince.

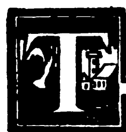
L.

CXXII. DISCOURS.

Plus aloës quam mellis habet.

JUV. Sat. VI. 181.

On y trouve plus d'amertume que de douceur.



TOUT ce qui regarde la vie humaine est de mon ressort, ainsi je me flatte que mes Lecteurs ne trouverontpas mauvais que je leur commmunique les deux Lettres suivantes, & qu'ils auront la charité de croire, que le crime dont elles traitent ne m'est connu que par la voye de mes Correspondans. Les voici l'une & l'autre, quoique d'un style bien opposé.

M. le SPECTATEUR,

Lettre d'*Alix Couturier*, sur les hommes qui ne pensent qu'à débaucher les jeunes filles, & à les abandonner ensuite, avec l'Avanture d'une de ses Aprentisses, gagnée par un *Irlandois*.

» Je m'étonne qu'entre tous les vices énormes dont vous avez parlé, vous » n'ayez rien dit jusques ici du commerce illégitime avec les femmes, & sur- » tout des piéges qu'on leur tend ; je veux dire, que c'est un sujet digne de » votre plume, de faire voir la bassesse & la turpitude qu'il y a à tromper » ou à séduire les filles. Vous saurez, Monsieur, que je suis du nombre de » ces malheureuses, & cela par les insinuations adroites d'un insigne fri- » pon, qui en a usé de même à l'égard de bien d'autres, avant & après ma » ruine. Aussi-tôt que ce miserable m'eût abandonnée, j'eûs assez de force » & de vertu pour ne pas courir le guilledou, comme on parle, & pour cher- » cher à gagner ma vie par le travail, dans un lieu obscur, loin de toutes mes » anciennes connoissances.

» C'est l'occupation ordinaire d'une troupe de fainéans qu'il y a dans cet- » te Ville, d'écrire des billets amoureux, d'envoyer des messages, & de mar- » quer des rendez-vous à de jeunes filles étourdies, qui n'ont aucun usage du » monde ; &, après les avoir séduites, de les abandonner sans misericorde » à la honte, à l'infamie, à la pauvreté & au désespoir. Si vous en tendiez » les fades impertinences qui s'écrivent à cette occasion, & les soupirs que » poussent alors ces innocentes créatures, vous ne sauriez vous empêcher » d'en rire & d'en avoir pitié. Il y a quelque tems qu'une de mes jeunes » Apprentisses est recherchée par un *Irlandois*, qui se met proprement, qui » trote par les rues en habit galonné, & qui fait l'admiration de toutes nos » jeunes couturieres. Depuis que cette intrigue est venue à ma connoissance, » j'ai ôté les plumes, l'encre & le papier à mon Apprentisse. Mais l'autre » jour, qu'il m'avoit commandé quelques cravates, je sortis de la boutique, » & j'ordonnai à sa Maîtresse de les ranger dans une boëte de carton, pour » les donner à son valet. Revenue de ma promenade, je pris occasion de » l'envoyer dehors, & cependant j'examinai la boëte. J'y trouvai au fond » ces mots écrits de sa main : *Pourquoi voudriez-vous ruiner une innocente créa- » ture qui vous aime?* Au dedans du couvercle ceux-ci : *Il est impossible de résis- » ter aux charmes de* Strephon ; & vers un des bords il y avoit : *Ce soir à onze » heures trouvez-vous avec un fiacre au bout de notre rue.* Il n'en fallut pas da- » vantage pour m'allarmer. Quoi qu'il en soit, j'envoyai la boëte avec les » cravates au galant *Irlandois*, & je disposai toutes choses, afin de parer le » coup qu'ils méditoient l'un & l'autre. Une heure ou deux avant celle du » rendez-vous, je questionnai ma petite friponne, & je trouvai dans son cof- » fre quantité de Lettres impertinentes, avec une vieille paperasse écrite en » *Latin*, où son amant lui avoit fait croire qu'il lui constituoit un revenu de » cinquante livres sterlin par an. J'y remarquai d'ailleurs, entre quelques » hardes qu'elle m'avoit prises, la plus belle piéce de dentelle qu'il y eût » dans ma boutique, & que cette petite voleuse destinoit à faire des cravates » pour son beau Monsieur. Je fus d'autant plus ravie de ce dernier trait, que » je pouvois jurer en conscience qu'il l'avoit engagée à quitter mon service,

» & qu'il avoit eu part à son vol. Là-dessus j'obtins une prise de corps contre » lui. Lors donc que tout fut mis en état, & que l'heure du berger appro» choit, instruite à jouer un tel rôle, par la sotte & cruelle experience » que j'en avois faite dans ma jeunesse, j'enfermai mon Apprentisse sous la » clef, & comme je ne lui ressemblois pas si mal à l'égard de la taille, qu'on » ne pût me prendre pour elle dans l'obscurité, enveloppée sur-tout de mon » écharpe, je remis le coffre au valet de son amant, qui vint le recevoir » avec le signal dont on étoit convenu. Je le suivis jusques au carrosse, où je » ne lui eus pas plutôt vû délivrer le fardeau à son Maître, que je criai de » toute ma force, *Au voleur, au voleur!* & que les Sergens, postés dans le » voisinage, ne manquerent pas de saisir mon homme. Je me tins un peu à » l'écart, jusqu'à ce qu'il y eût assez de monde attroupé; alors je m'avan» çai, pour déclarer que les effets qui étoient dans ce carrosse m'apparte» noient, & j'eus la satisfaction de voir amener ce beau Monsieur au » corps de garde, avec les marchandises volées, qui devoient servir le » lendemain à sa conviction. C'est un fait de notoriété publique: mais con» tente d'avoir sauvé mon Apprentisse, & d'obliger le Galant à me payer une » année du revenu qu'il avoit promis à sa belle, je me désistai de ma pour» suite. J'avoue que ce fut quelque punition pour lui; mais doit-elle suffire, » Monsieur, pour une infamie d'une conséquence beaucoup plus pernicieu» se que ne le pouvoit être le vol pour lequel je l'aurois mis en Justice? Ne » devriez-vous pas vous-même, & tous ceux qui ont quelque principe d'hon» neur ou de vertu, mettre les choses sur un meilleur pied, & faire en sorte » qu'un tel scelerat ne pût se mocquer impunément du crime dont il étoit » bien coupable; & qu'il craignit d'être accusé de celui qui avoit produit son » arrêt?

» En un mot, il est en votre pouvoir, Monsieur, & au pouvoir, si je » ne me trompe, de ceux qui vous ressemblent, de rendre l'action de ravir » l'honneur à une pauvre créature aussi infâme que celle de lui voler ses ha» bits. C'est sur quoi vous ferez, s'il vous plaît, vos réfléxions; mais je ne » saurois m'empêcher de vous dire, pénétrée d'une vive douleur, que si » l'on avoit eu, il y a trente ans, une si juste idée, je n'aurois pas vécu » dans la honte & dans la pauvreté. Je suis, &c.

ALIX COUTURIER.

M. le SPECTATEUR,

Lettre du Galant Irlandois dont il s'agit dans la précédente.

» Je suis un homme qui cherche à me divertir dans la Ville; mais, par la » stupidité d'un miserable Juge de paix, & l'insolence d'un Commissaire de » quartier, sur le serment d'une vieille haridelle, je me vois emprisonné » pour vol, lorsque je n'avois autre chose en vûe qu'une galanterie. Ce » Magistrat nocturne parla de vous en chemin, & répeta plus d'une fois, » que mon avanture vous fourniroit un beau sujet pour entretenir le Public. » Cependant je me flatte, Monsieur, que vous avez trop d'esprit, pour vou-

» loir prendre le parti de ces malheureux recors & autres gens d'affaires. Le » monde est si changé depuis quelques années, qu'il ne se trouva pas un seul » homme qui voulut casser la tête à un des soldats du guet en ma faveur, & » qu'on me conduisit en prison avec autant de triomphe que si j'avois été un » coupeur de bourse. Sur ce pied-là, ç'en est fait de la joie & des plaisirs. » J'ai vû le tems que tous les honnêtes débauchés du voisinage seroient venus » à mon secours, malgré tous les efforts des maris jaloux. Si la galanterie est » scandaleuse, la moitié des jolies choses, que la plûpart des beaux esprits » du dernier siécle ont écrites, doit être brûlée par la main du bourreau. Ecou» tez, M. le *Spectateur*, ne faites pas le cagot; après avoir assez bien réüssi » sur quelques sujets, ne vous avisez pas de le prendre sur un nouveau ton; » vous rebuteriez tout ce qu'il y a de Gentilshommes polis. Soyez fidéle à » l'amour, & brûler votre *Seneque*, Vous n'attendez pas sans doute que je me » nomme, eu égard à l'endroit d'où je vous écris; mais cela n'empêchera » pas que je ne me dise, quoi qu'inconnu, &c.

CXXIII. DISCOURS.

Ἴδμεν ψεύδεα πολλὰ λέγειν ἐτύμοισιν ὁμοῖα;
Ἴδμεν δ' εὖτ' ἐθέλωμεν, ἀληθέα μυθήσασθαι.

HESIOD. Theog. v. 27.

Nous sçavons dire bien des mensonges qui ressemblent à la vérité; mais nous sçavons aussi dire la vérité toute pure, quand il nous plaît.

Sur l'utilité des *Fables* & des *Allegories*, dont l'Auteur donne un exemple de sa façon, qui regarde le *Plaisir* & la *Douleur*.



LES Fables sont les premieres Piéces d'esprit qui ayent paru dans le monde, & on les a toujours fort estimées, non seulement dans les tems de la plus grande simplicité, mais aussi dans les siécles les plus polis. (*b*) Celle de *Jotham* sur les arbres est la plus ancienne que nous ayons, & aussi belle qu'aucune qu'on ait composée depuis ce tems-là. (*c*) Celle du Prophète *Nathan*, à l'égard d'un pauvre homme & de sa brebis, qui n'est guéres moins ancienne, eut un si bon effet, qu'elle servit à instruire un grand Prince sans le choquer, & à ramener l'homme *selon le cœur de Dieu* à un juste sentiment de son crime & de son devoir. Nous trouvons *Esope* dans les siécles les plus reculés de la *Grece*; & si nous portons les yeux sur la République *Romaine*, lorsqu'elle entroit dans son adolescence, nous y verrons calmer une sédition populaire, (*d*) par le récit d'une Fable qui supposoit une guerre intestine entre les membres du corps

(*b*) Juges IX. 8.-15.
(*c*) 2. *Sam.* XII. 1. &c.
(*d*) *Florus*, Lib. 1. C. XXIII.

humain.

humain. Cet emblême ne pouvoit qu'attirer l'attention d'une populace effrenée, capable de mettre en piéces tout homme qui auroit voulu lui prêcher la même doctrine en termes directs & à découvert. Si l'usage des Fables s'est introduit avec l'étude des Sciences & des beaux Arts, on peut dire qu'elles n'ont jamais tant fleuri que lorsque le savoir est monté à son plus haut point. On en sera convaincu, si l'on se rappelle *Horace*, le meilleur critique & le plus beau génie qu'il y eût dans le siécle d'*Auguste*; & si l'on tourne la vûe sur *Boileau*, le Poëte le plus exact & le plus châtié que nous ayons entre les modernes : pour ne rien dire de *la Fontaine*, qui, par ce genre d'écrire, s'est mis plus en vogue qu'aucun autre Ecrivain de nos jours.

Les Fables dont je viens de parler, n'introduisent sur la Scène que des bêtes brutes & des végetaux, avec quelques-uns de notre espèce qu'on y mêle de tems en tems, lorsque la moralité le requiert. Mais il y en a d'une autre sorte, où les passions, les vertus, les vices, & autres qualités de cette nature, qu'on personalise, jouent leur rôle. Quelques-uns des anciens Critiques prétendent, que l'*Iliade* & l'*Odissée* d'*Homere* sont des Fables de cet ordre, & que les différens noms de ses Dieux & de ses Heros ne sont autre chose que les affections de l'esprit, revêtues d'une forme humaine & d'un caractere visible. Ils nous débitent là-dessus, qu'*Achille*, dans le I. Livre de l'*Iliade* représente la colere, ou l'appétit irascible du cœur humain; que *Pallas*, qui le censure & lui donne des avis, lorsqu'en pleine assemblée il tire l'épée contre son superieur, ne désigne que la sagesse ou la prudence, & qu'elle lui touche d'abord la tête, parce que c'est le siége de la raison. Ils allégorisent ainsi tout le reste du Poëme. A l'égard de l'*Odissée*, je ne doute pas qu'*Horace* ne l'ait prise pour une de ces Fables allégoriques, puisqu'il nous donne la Morale de plusieurs passages qu'on y trouve. Les plus grands génies *Italiens* se sont appliqués à écrire cette sorte de Fables; & la *Reine enchanteresse* de *Spencer* est une allégorie perpétuelle depuis le commencement jusques à la fin. Si l'on examine les plus célébres Ecrivains en prose de l'Antiquité, par exemple, *Ciceron*, *Platon*, *Xenophon*, & divers autres, on verra que cette espèce de Fable étoit leur genre favori. Quoi qu'il en soit, la premiere de cet ordre qui eut quelque vogue dans le monde, fut celle d'*Hercule* qui rencontra le plaisir & la vertu. *Prodicus* qui vivoit avant *Socrate*, & lorsque les premiers rayons de la Philosophie venoient de paroître, l'avoit inventée (*e*). A l'occasion de cette Fable il voyagea par toute la *Grece*, où il étoit reçu à bras ouverts : dès qu'il arrivoit dans une Ville, il se rendoit à la Place publique, & il n'y avoit pas plutôt assemblé quelque nombre d'Auditeurs, qu'il leur débitoit son allégorie.

(*e*) Mylord *Shaftsbury* a fait une Dissertation sur ce sujet, qui n'a paru en *Anglois* qu'après sa mort, dans la derniere Edition de ses Œuvres. Mais elle avoit été publiée auparavant en *François*, dans le *Journal des Sçavans*, de l'Ed. de *Holl. Nov.* 1712. p. 483. & traduite par M. *Coste*, sous le titre de *Jugement* d'Hercule, *ou Dissertation sur un Tableau dont le Dessein est pris de l'Histoire de* Prodicus, *qu'on trouve dans les* choses *mémorables de* Xenophon, *Liv. II.*

Après cette courte ou longue Préface, que j'ai composée des matériaux qui me sont venus dans l'esprit, avant que de narrer une Fable de cette espèce, qui doit servir à l'entretien de ce jour, j'en marquerai ici l'occasion en peu de mots.

Lorsque *Platon* nous parle de la mort de *Socrate*, il nous dit, qu'assis au milieu de ses Disciples, après qu'on lui eût ôté les fers des pieds, le jour même de l'exécution, comme cela se pratiquoit à l'égard des personnes condamnées au dernier supplice, il mit une jambe sur l'autre, d'un air fort tranquille, & grata l'endroit où le fer l'avoit blessé. Il ajoute que, soit qu'il voulut montrer l'indifférence avec laquelle il envisageoit sa mort prochaine, ou que, suivant sa coutume, il prit occasion de tout ce qui s'offroit, pour raisonner sur quelque chose d'utile, il remarqua, qu'il sentoit du plaisir à se frotter cet endroit même ou le fer lui avoit causé tant de douleur. Là-dessus il réfléchit sur la nature du plaisir & de la douleur en général, sans oublier qu'ils se succedent tour à tour. Il vint ensuite à dire, que, si un homme d'un génie propre pour la Fable vouloit représenter, sous cette enveloppe, la nature du plaisir & de la douleur, il y avoit grande apparence qu'il les joindroit ensemble d'une telle maniere, que l'un ne se montreroit jamais aucune part sans que l'autre le suivit de près.

Supposé que *Platon* eût trouvé à propos de nous dépeindre ici *Socrate* engagé dans un pareil *Discours*, quoique peu convenable à une si triste occasion, il n'auroit pas manqué sans doute d'enchérir sur cette pensée, & d'en former une belle allégorie. Mais puisqu'il ne l'a pas fait, j'essayerai d'en composer une moi-même dans l'esprit de ce divin Auteur.

» Il y avoit deux familles dès le commencement du Monde, aussi opposées l'une à l'autre que la lumiere & les ténébres. L'une demeuroit dans le Ciel, & l'autre dans l'Enfer. Le plus jeune de tous les descendans de la premiere étoit le *Plaisir*, qui devoit sa naissance au *Bonheur*, fils de la *Vertu*, qui tiroit son origine des *Dieux*. Le dernier rejetton de l'autre étoit la *Douleur*, fille de la *Misere*, engendrée par le *Vice*, que les furies avoient produit.

» Entre le Ciel & l'Enfer, où ces deux familles séjournoient, il y avoit la Terre, habitée par des créatures d'une espece mitoyenne, qui n'étoient ni si vertueuses que les uns, ni si vicieuse que les autres, mais qui participoient des bonnes & des méchantes qualités de ces deux familles opposées. *Jupiter* n'eût pas plutôt consideré que cette derniere espèce, qu'on appelle communément hommes, avoit trop de vertu pour être misérable, & trop de vices pour être heureuse, qu'afin de pouvoir distinguer les bons des méchans, il ordonna au *Plaisir* & à la *Douleur* de se rendre sur la Terre, avec promesse qu'il en disposeroit en faveur de l'un & de l'autre, pourvû qu'ils pussent convenir d'un partage.

» Aussi-tôt que le *Plaisir* & la *Douleur* se furent trouvés dans ce nouveau séjour, ils tomberent d'accord, que le premier gouverneroit les bons, & que l'autre domineroit sur les méchans. Mais lorsqu'ils vinrent à l'examen des Individus qui leur devoient appartenir, il se trouva que l'un & l'au-

» tre y avoient quelque droit; puisqu'au contraire de ce qu'ils avoient observé dans leurs anciennes demeures, il n'y avoit aucune personne si vicieuse qu'elle n'eût quelque chose de bon, ni si vertueuse qu'elle n'eût quelque défaut. Il est certain, qu'après une longue discussion, ils trouverent en général, que, dans l'homme le plus abandonné au vice, le *Plaisir* pouvoit prétendre à un centiéme, & que, dans l'homme le plus illustre par sa vertu, la *Douleur* pouvoit aspirer du moins aux deux tiers de sa vie. Ils s'apperçurent d'abord que ceci causeroit des disputes infinies entre eux, s'ils n'en venoient à quelque accommodement: de sorte que, pour vivre de bonne intelligence, ils se marierent ensemble. De-là vient que le *Plaisir* & la *Douleur* se tiennent toujours par la main, & qu'ils font leurs visites en même tems, ou que l'un ne tarde guéres à venir après l'autre. *Si* la *Douleur* s'empare de quelqu'un, le *Plaisir* y succéde bientôt; & si le *Plaisir* arrive le premier, comptez que la *Douleur* n'en est pas éloignée.

» Mais quoique ce mariage fut bien convenables aux deux Parties intéressées, il ne répondoit pas à l'intention que *Jupiter* avoit eue lorsqu'il les envoya sur la Terre. Pour remédier donc à cet abus, il fut stipulé, du consentement de l'une & de l'autre famille, que si, malgré l'empire que ce couple exerçoit sur l'espèce humaine, il se trouvoit, dans chaque Individu qui viendroit à mourir, une certaine quantité de mal, il seroit envoyé dans les Régions infernales, muni d'un passeport de la *Douleur*, pour y séjourner avec la *Misere*, le *Vice* & les *Furies*; & qu'au contraire, s'il y avoit en lui une certaine quantité de bien, il seroit admis dans le Ciel, un passeport du *Plaisir* à la main, pour y habiter avec le *Bonheur*, la *Vertu* & les *Dieux*.

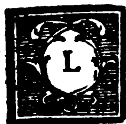
L.

CXXIV. DISCOURS.

Verum opere in longo fas est obrepere somnum.

HOR. A. P. v. 360.

Il est pardonnable de succomber un peu au sommeil dans un ouvrage de longue baleine.



LORSQU'UN homme a découvert une nouvelle source de badinage, elle l'entraîne souvent plus loin qu'il ne s'étoit figuré. Mes Correspondans ont pris la bale au bond, & à l'occasion de mon *Discours* sur une partie des Grimaciers, ils ont poussé leurs Spéculations jusques à un point où je ne les aurois jamais attendus. Voici la deuxiéme Lettre qu'il a produit, & que j'ai reçue par la derniere poste. Tout ce que j'en puis dire, c'est qu'elle roule sur un fait connu de tout le monde.

» Vous avez, Monsieur, diverti le public par un *Discours* sur les Grima- Relation du

Sommeil périodique, dont *Nic. Hart* est saisi toutes les années.

» ces; d'où vous êtes venu à la Sifflerie; d'ici vous avez passé au Baillement; & il me semble que la transition seroit fort naturelle, si vous y joigniez enfin le Sommeil. C'est pour cela que je vous offre l'avertissement qui suit; on le distribua dans les rues, il y a environ deux mois, & on peut le voir, avec quelques additions, dans la *Gazette journaliere* du 9 ou 20 d'*Août* dernier 1711. Le voici mot pour mot.

» Nicolas Hart, *qui dormoit l'année derniere dans l'Hôpital de* S. Barthelemy, *à dessein de dormir cette année à l'enseigne du* Coq *&* *de la* Bouteille, *dans la rue qu'on nomme la* petite Bretagne.

» Après m'être enquis du fait, je trouve que ledit *Nicolas Hart* est saisi toutes les années d'un accès périodique de sommeil, qui commence le 5 d'*Août*, & finit le 11.

» Que le premier de ce mois ses yeux s'appésantirent;
» Le 2. il parut assoupi;
» Le 3. il se mit à bailler;
» Le 4. il commença à sommeiller;
» Le 5. il s'endormit profondément;
» Le 6. on l'entendit ronfler;
» Le 7. il se tourna dans son lit;
» Le 8. il reprit sa premiere situation;
» Le 9. il étendit ses bras;
» Le 10. environ minuit il s'éveilla;
» Le 11. au matin il demanda un peu de Bierre.

» J'ai tiré ce détail du Journal exact & fidéle, qu'un Etudiant en Droit du Collége de *Lincoln* a fait des prouesses de cet insigne Dormeur, dont il veut être l'Historiographe. Je vous l'envoye, non seulement parce qu'il contient les actions de *Nicolas Hart*, mais aussi parce qu'il représente au naturel la vie de bien d'honnêtes Gentilshommes *Anglois*, qui se bornent à bailler, à sommeiller, à étendre les bras, à se tourner de l'autre côté, à dormir, à boire, & à telles autres occupations dignes de leur rang. Je ne doute pas, Monsieur, que, si l'envie vous en prenoit, vous ne pussiez donner un avertissement, comme celui qui précéde, à l'égard de plusieurs personnes distinguées, & faire savoir au Public, que M. *Jean* tel, Gentilhomme, ou M. *Thomas* tel, Ecuyer, qui dormit l'Eté dernier à la Campagne, viendra dormir cet Hyver en Ville. Le malheur est, que les plus assoupis de notre espece sont de fort honnêtes Gentilshommes, qui vivent en paix avec leurs voisins, & qui ne troublent jamais l'Etat. Ce sont de véritables bourdons, sans aucun aiguillon. Je souhaiterois de tout mon cœur, que bien de nos esprits turbulens, inquiets & ambitieux voulussent changer de rôle pour quelque tems avec ces bons Messieurs, & se placer dans la Confrairie de *Nicolas Hart*. Si l'on pouvoit endormir un petit nombre de têtes à nouveaux projets & pleines de ruses, que je pourrois nommer, je ne doute pas que leur sommeil ne tournât au repos de plusieurs Particuliers, & à l'avantage même du Public.

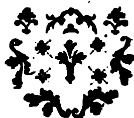
» Mais, pour revenir à *Nicolas Hart*, je croi, Monsieur, que vous trou-

» verez fort extraordinaire qu'un homme gagne sa vie à dormir, & que le » sommeil tienne lieu d'industrie; cependant il est certain que *Nicolas* amassa » l'Hyver dernier de quoi s'entretenir une année de suite. J'ai appris d'ail- » leurs, qu'il a déja fait cette année une assez longue méridienne, qui l'a » bien rafraîchi. Les Poëtes s'estiment beaucoup pour avoir dormi sur le » *Parnasse*; mais je n'ai jamais ouï dire qu'ils en ayent profité d'un sol : tout » au contraire, notre ami *Nicolas* gagne plus par le sommeil qu'il ne pour- » roit gagner par son travail, & l'on peut assurer de lui, à plus juste titre » qu'on ne le disoit d'*Homere*, qu'il a des songes d'or. Il est vrai que *Juvenal* » parle d'un mari dormeur, qui fit sa fortune en ronflant, mais il nous le » représente comme plongé dans un sommeil que le vulgaire appelle un dor- » mir le chien; ou, supposé qu'il dormît tout de bon, sa femme veilloit & » s'occupoit à ses affaires. Votre génie, qui se plaît à moraliser sur toute » sorte de sujets, peut, si je ne me trompe, tirer de cette circonstance quel- » que chose d'utile, & nous indiquer ces hommes qui, au lieu de s'enrichir » par un honnête industrie, se recommandent à la faveur des Grands, par le » soin qu'ils prennent de se rendre agréables dans les débauches & les excès » où ils se plongent avec eux.

» Enfin, Monsieur, je dois vous avertir, qu'un des plus célébres Ecrivains » de (*f*) *Grub-street* est occupé à nous donner le songe de ce miraculeux Dor- » meur, & un détail de tout ce qui s'est passé dans son imagination durant un » si long sommeil; e qui ne peut aller que loin. Il en a déja expédié trois » jours & trois nuits, qui comprennent, à ce que l'on m'assure, tout ce qui » est arrivé de plus remarquable dans les quatre premiers Empires du monde. » S'il peut renoncer à l'esprit de parti, ou à ses traits piquans, son Ouvrage » ne manquera pas d'être bien reçu; mais je doute beaucoup qu'il ait la » force de s'en abstenir, du moins un de ses intimes amis m'a dit en confi- » dence, qu'il a déja parlé de *Nimrod* avec un peu de liberté. Je suis &c.

L

(*f*) C'est le nom d'une rue de *Londres*, où il y a quantité de misérables Impri-meurs, qui gagnent leur vie à publier des Ballades, des Vaudevilles, & de fausses Nouvelles, qu'on appelle, à cause de cela même, en commun Proverbe, *Nouvelles de* Grubstreet.



CXXV. DISCOURS.

——Tantæ-ne animis cœlestibus iræ ?

VIRG. Æneïd. I. 15.

(g) *Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des Devots ?*

Le zéle en en fait de Religion n'est souvent qu'orgueil, intérêt, & malignité ; mais le zéle pour l'Athéïsme est quelque chose de monstrueux.



IL n'y a rien sur quoi les hommes se trompent davantage qu'en ce qui regarde le zéle. Tant de passions se cachent sous ce masque, & il est la source de tant de maux, qu'on a poussé jusques à dire, qu'il seroit à souhaiter, pour le bonheur du genre humain, qu'on ne l'eût pas mis au nombre des vertus Chrétiennes. Il est certain que, pour une fois qu'il peut être louable & accompagné de prudence, on le verra cent fois criminel & dans l'erreur. Il faut même que cela soit ainsi, puisqu'il opére avec une égale violence dans toute sorte de Religions, quelque opposées qu'elles soient les unes aux autres, & dans toutes les subdivisions de chacunes d'elles en particulier.

Quelques Rabbins nous disent, que le premier meurtre qui se commit dans le monde, vint d'une dispute sur la Religion. Quoi qu'il en soit, si nous avions toute l'histoire du Zéle, depuis le tems de *Cain* jusques à nos jours, nous la verrions remplie de tant de scènes tragiques, de tant de meurtres & de carnage, qu'un homme de bon sens ne pourroit que se tenir en garde contre un principe de cette nature, lorsqu'il n'en veut sur-tout qu'aux opinions, & à des matieres de spéculation.

Si tout Zélateur examinoit bien sa conscience, je ne doute pas qu'il ne trouvât souvent, que ce qu'il nomme zéle pour sa Religion, n'est autre chose qu'*orgueil*, *intérêt*, ou *malignité*. Un homme qui suit des opinions reçûes, mais différentes de celles d'un autre, s'éleve au-dessus de lui dans son propre jugement, & se croit beaucoup plus habile à divers égards. Cette supériorité imaginaire excite son *orgueil*, & enflamme son zéle. Cependant on voit quelques-uns des plus grands Zélateurs pour l'Orthodoxie vivre de très-bonne amitié avec des personnes débauchées & vicieuses, par cela seul qu'elles professent les mêmes articles de Foi. D'où peut venir cette conduite ? Si ce n'est de ce que l'Orthodoxe vicieux donne la préférence à l'Orthodoxe honnête homme, avoue qu'il l'emporte sur lui, & qu'il ne sauroit atteindre lui-même à un si haut dégré de perfection, suivant ce passage si rebattu qu'on trouve dans tous les systêmes de Morale, & où le Poëte fait dire à *Medée : Je vois bien quel est le meilleur parti ; je l'approuve ; mais je choisis le plus mauvais.*

(g) Boileau, *Lutrin*, Chant I. 12.

—— —— (b) Video meliora, proboque ;

Deteriora sequor. —— —— ——

Du reste, il est certain que, si notre zéle étoit véritable & légitime, nous serions plus animés contre un homme de mauvaise vie que contre un hérétique; puisqu'il y a divers cas qui peuvent excuser celui-ci devant le souverain Juge du monde, au lieu qu'il n'y en a point qui puissent disculper l'autre.

L'*intérêt* n'engage pas moins un homme à s'enflammer, & à persécuter sous ombre de zéle. C'est pour cela qu'on ne voit point de personnes si ardentes à établir le Culte divin par le fer & le feu, que celles qui y trouvent leur compte. Mais je donnerai ici au mot *intérêt* plus d'étendue qu'il n'en a d'ordinaire, & je l'appliquerai à ce qui regarde le spirituel, aussi bien que le temporel. Un homme se plaît à voir augmenter le nombre de ses partisans, en ce qu'ils aident à le fortifier dans ses opinions. Chaque Proselyte est une espéce de nouvelle preuve qui établit sa créance. Il conclut de-là, que ses principes sont démonstratifs, & d'autant mieux fondés, qu'il les trouve conformes à la raison des autres, de même qu'à la sienne. Vous voyez que l'athée travaille à la propagation de ses dogmes impies, avec la même ardeur que l'Orthodoxe le plus rigide témoigne pour la gloire de Dieu : preuve convaincante qu'on se fait une grande illusion sur le chapitre du zéle, & que l'intérêt y a sa bonne part.

Il n'est pas moins à craindre que la *malignité* se cache sous les apparences du zéle. Bien d'honnêtes gens peuvent avoir quelque malice dans le cœur, qu'ils ont assoupie & presque étouffée par un principe de Religion; mais si elle trouve quelque prétexte pour éclater, qu'ils ne jugent pas incompatibles avec les devoirs d'un Chrétien, elle n'admet plus de bornes, & s'abandonne à toute sorte d'excès. Le zéle est ainsi d'un grand secours pour un esprit malin, qui croit rendre service à Dieu, lorsqu'il ne cherche qu'à satisfaire son humeur cruelle & vindicative. De-là vient que la plûpart des massacres qu'il y a eu dans le monde, doivent leur origine à ce prétendu zéle plein de rage & de fureur.

J'aime à voir un homme zélé pour l'avancement des bonnes mœurs, & l'intérêt commun du genre humain : mais lorsqu'il employe les roues & les gibets, les galeres & les cachots ; qu'il emprisonne ceux qu'il lui plaît de nommer Heterodoxes, confisque leurs biens ruine leurs familles, & les condamne au feu pour sauver leurs ames, je ne saurois m'empêcher de dire à haute voix, quelque bonne opinion qu'il ait de sa créance & de sa piété, que l'une est vaine, & l'autre frivole, ou plutôt criminelle.

Après avoir parlé des faux Dévots pleins de zéle pour leur Religion, je ne puis que tourner les yeux sur une espéce de monstres, qu'on ne croiroit pas exister dans la nature, si l'on n'en voyoit quelqu'un dans presque toutes

(b) OVID. Métam. VII. 20.

les compagnies, je veux dire les Zélateurs pour l'athéïsme. On s'imagineroit que ces grands Philosophes, quoique bien au-dessous, à tout autre égard, de ceux qui professent quelque Religion, les surpasseroient du moins en ceci, & qu'ils n'auroient pas un foible qui ne paroît devoir son origine qu'à l'envie de plaire à Dieu. Mais il n'est que trop vrai qu'ils cherchent à établir leur dogme impie avec autant de violence & de contention, de rage & de fureur, que si le salut du genre humain en dépendoit. Il y a quelque chose de si ridicule & de si pervers dans cette espéce de Zélateurs, qu'on ne sait de quelle maniere s'y prendre pour les représenter au naturel. C'est une sorte de Joueurs qui se dépitent & grondent sans cesse, quoiqu'ils ne jouent rien. Ils harassent continuellement leurs amis pour les entraîner dans leur parti, quoiqu'ils avouent eux-mêmes qu'il n'y a rien à gagner, ni pour les uns ni pour les autres. En un mot, le zéle pour la propagation de l'athéïsme est plus absurde, s'il est possible, que l'athéïsme même.

Puisqu'il s'agit de ce zéle inconcevable qui paroît dans les athées & les incrédules, je remarquerai d'ailleurs, qu'ils sont possédés, d'une façon tout extraordinaire, de l'esprit de bigoterie. Quoique prévenus d'opinions absurdes & contradictoires, la moindre petite difficulté dans un article de Foi leur suffit pour le rejetter. Ils taxent d'erreurs & de préjugés, des idées qui s'accordent avec le sens commun de tout le genre humain, reçûes dans tous les siécles & parmi toutes les Nations, pour ne rien dire du but naturel qu'elles ont à procurer le bonheur de la Société civile & des Particuliers; pendant qu'ils introduisent à leur place des systêmes tout-à-fait monstrueux & déraisonnables, qu'on ne peut admettre sans la plus grande crédulité du monde. Supposé donc qu'on réduisît en une espéce de Symbole tous les principaux articles de l'athéïsme, comme la formation éternelle du monde, la *matérialité* d'une substance qui pense, la mortalité de l'ame, l'organisation fortuite du corps, le mouvement & la gravitation intrinséques de la matiere, avec de tels autres dogmes, soutenus par les athées les plus célébres; supposé, dis-je, qu'on dressât un pareil Symbole, & qu'on voulût en imposer la créance à quelqu'un, cela ne demanderoit-il pas une mesure de Foi beaucoup plus étendue, qu'aucune de nos Confessions Chrétiennes, qu'ils attaquent avec tant de fureur, n'en exige? Que le plus habile de leur secte me réponde là-dessus, & qu'il me soit permis en même tems d'exhorter ces grands disputeurs du siécle, à vouloir agir, pour leur intérêt & celui du Public, d'une maniere du moins qui s'accorde mieux avec leurs principes, & non pas de brûler de zéle pour l'irréligion, & d'être bigots pour un vrai galimatias.

C.



CXXVI. DISCOURS.

CXXVI. DISCOURS.

Cœlum ipsum petimus stultitiâ. ——

HOR. Lib. I. Od. III 38.

L'excès de notre folie va jusqu'à braver le Ciel.



JE reçus hier au soir une Lettre de mon illustre Ami (*i*) le Théologien, qui me dit avoir lû avec plaisir le *Discours* précédent, sur-tout les deux derniers articles, & me prie d'y joindre celui qui suit, qu'il a composé lui-même de ses réfléxions, ou de celles des autres qu'il a mises dans un plus beau jour. Je vais l'insérer ici mot pour mot, & je ne doute pas que le Public ne m'en ait quelque obligation.

Paralléle entre les vûes d'un *Chrétien* & celles d'un *Athée*, aussi bien qu'entre les suites & les effets de leurs divers principes.

» Un Chrétien, qui travaille à la conversion de l'Athée le plus endurci, » mérite d'être excusé, parce qu'il a en vûe les intérêts de l'un & de l'autre. » L'Athée, qui cherche à gagner un Chrétien, est inexcusable, parce qu'il » ne se propose aucun avantage, ni pour lui-même, ni pour son disciple.

» L'espérance d'une vie à venir est ce qui console & réjouit mon ame; c'est » ce qui rend toute la nature riante autour de moi; c'est ce qui redouble » tous mes plaisirs, & qui me soutient au milieu de toutes mes afflictions. Je » puis regarder avec indifférence les échecs & les revers de la fortune, les » douleurs & les maladies, la mort même, &, ce qui est pire que la mort, » la perte de ceux qui me sont les plus chers au monde, pendant que j'ai en » vûe les délices de l'éternité, & un nouvel état, où il n'y a ni craintes ni » frayeurs, ni peines, ni chagrins, ni maladie ni aucune séparation d'amis. » Pourquoi faut-il qu'un homme soit assez incivil pour me dire, que tout » ceci n'est qu'illusion & chimere? Y a-t-il quelque mérite à être le porteur » de fâcheuses nouvelles? Si c'est un songe, qu'il m'en laisse jouir, puisqu'il » sert à me rendre plus heureux & plus honnête homme.

» Je ne vois pas d'ailleurs que je puisse me confier à un homme qui ne croit » pas qu'il y ait un Ciel à esperer ou un Enfer à craindre, des récompenses ou » des peines à venir. Non seulement l'amour propre, mais aussi la raison, » nous dicte, que nous devons préférer nos intérêts à toute autre chose. Un » Chrétien ne peut jamais avoir intérêt à me faire du mal, persuadé qu'il » doit un jour rendre compte de ses actions, & qu'il en souffriroit lui-même. » Bien-loin de-là, s'il veut travailler à son bonheur, il tâchera de me » rendre toute sorte de bons offices. Mais un Athée n'agit pas en créature » raisonnable, s'il me favorise contre son intérêt présent, ou s'il ne me fait » pas quelque injustice, lorsqu'elle tourne à son avantage. Il est vrai qu'une

(*i*) Voyez pag. 8.

» bonté naturelle & l'honneur du monde lui peuvent lier les mains ; mais si » d'un côté, ces motifs acquiérent un nouveau dégré de force, soutenus par » les principes de la raison & de la vertu, on peut dire, de l'autre, que, » sans leur secours, ce ne sont que de purs instincts, ou des idées flottantes » & incertaines, qui ne s'appuyent sur aucun fondement.

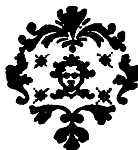
» Il y a quelques années que nos habiles Ecrivains ont poursuivi l'Athéïsme avec tant de succès, qu'ils l'ont chassé de tous ses retranchemens, & » que l'Athée, forcé à quitter son poste, a pris son refuge dans le Déïsme, » & s'est réduit à nier la Révélation. Mais il est certain que la plûpart de ces » impies, soit faute d'une bonne éducation, ou d'un examen sérieux de nos » principes, entendent si peu de quoi il s'agit, que leur incrédulité n'est » qu'un autre terme pour marquer leur ignorance.

» Si la folie & l'inattention sont les fondemens de l'incrédulité, on peut » dire que ses colomnes & ses grands appuis sont, ou la vanité de paroître » plus habile que le reste du genre humain, ou d'avoir le courage de mé» priser les terreurs d'un autre monde, qui ont tant d'influence sur ceux » qu'ils appellent esprits foibles, ou une aversion à croire ce qui leur ravi» roit bien de ces plaisirs qu'ils se promettent, ou qui leur causeroit de » cruels remords pour ceux qu'ils ont déja goûtés.

» Les articles essentiels du Christianisme ont été si bien prouvés par l'au» torité de cette divine Révélation où ils se trouvent, qu'il est impossible » que ceux qui ont des oreilles pour entendre, & des yeux pour voir, » n'en soient convaincus. Mais supposé qu'il y eût quelque erreur dans la Foi » Chrétienne, je ne vois pas qu'il en pût revenir aucun mal à celui qui la croi» roit. Les grands points de l'Incarnation & des souffrances de notre Sau» veur produisent naturellement, dans l'esprit de l'homme, de si heureuses » dispositions à la vertu, que, malgré toute l'erreur qu'il y pourroit avoir, » si l'on veut, il faut que l'incrédule avoue du moins, qu'on ne sauroit trou» ver aucun autre systême de Religion, qui contribuât avec tant d'efficace à » établir les bonnes mœurs & la tranquillité publique. Ces articles nous » donnent une haute idée de la dignité de la nature humaine, & de l'amour » que Dieu porte à ses créatures, & nous engagent par conséquent à nous » acquitter de tous nos devoirs envers lui, notre prochain & nous-mêmes. » Quels excellens motifs à la pratique de la vertu, à ces trois égards, *S. Paul* » n'a-t-il pas tiré des principaux dogmes de notre créance ? Pour n'en donner » qu'un exemple de chaque sorte, y a-t-il rien qui nous engage plus forte» ment à nous confier en Dieu, & à nous attendre à sa miséricorde, que » la bonté qu'il a eue d'exposer son Fils à la mort pour nous ? Y a-t-il rien » qui nous porte à l'amour & à l'estime de l'homme du monde le plus mé» prisable avec tant de force, que la pensée que Jesus-Christ a souf» fert pour lui ? Y a-t-il rien qui nous excite davantage à mener une vie » chaste & réglée, que l'honneur que nous avons d'être les Membres du *Saint* » & du *Juste*, aussi-bien que de ce Corps mystique dont il est le Chef ? Mais » ce n'est-là qu'un petit échantillon des nobles encouragemens à la vertu que » *S. Paul* a recueillis de l'Histoire de notre divin Sauveur.

» Si nos incrédules modernes examinoient ces choses avec l'attention & » la bonne foi qu'elles méritent, nous ne les verrions pas disputer avec tant » d'aigreur, d'arrogance & de malice : ils n'avanceroient pas tant de chica- » nes, de doutes & de scrupules absurdes, qu'on peut alléguer contre tout » ce qui n'est pas capable d'une démonstration mathématique, pour embar- » rasser l'esprit des ignorans, troubler le repos de l'Etat, ruiner les bonnes » mœurs, & jetter le désordre & la confusion par-tout. Si aucune de ces ré- » fléxions ne les ebranle, il y en a une autre qui pourroit les émouvoir, par- » ce qu'elle s'accommode avec leur vanité, qui leur sert presque toujours de » guide, plutôt que la raison. Je voudrois donc qu'ils se souvinssent, que » les plus sages & les plus habiles hommes de l'Antiquité ont suivi la Religion » de leur pais, lorsqu'ils n'y voyoient rien de contraire à la bonne Morale, » ou aux idées qu'ils avoient de la Nature Divine. Le premier précepte de *Py-* » *thagore*, à y donner le sens le plus naturel qu'il puisse recevoir, engageoit » les hommes *à honorer les Dieux, de la maniere qu'il étoit ordonné par les* » *Loix*. *Socrate*, le plus renommé de tous les Payens pour la prudence & la » vertu, prie ses amis, dans les derniers momens de sa vie, d'offrir un coq » à *Esculape*, pour se conformer sans doute au culte religieux établi dans son » païs. *Xenophon* nous dit, que son Prince, qu'il nous donne comme le mo- » déle de tous les autres, n'eut pas plutôt senti les approches de la mort, » qu'il offrit, sur les montagnes, des victimes au *Jupiter* de son païs, & » au Soleil, *suivant la coutume des Perses*; car c'est ainsi que l'Historien s'ex- » prime. Que dis-je ? Les *Epicuriens* & les Philosophes Atomistes marquoient » beaucoup de discrétion à cet égard, puisque, malgré leur Systême de Phy- » sique, qui bannissoit la Divinité du monde, ils se bornoient à nier la Pro- » vidence, & à soutenir en général qu'il y avoit des Dieux, pour ne pas » choquer l'opinion reçûe entre les hommes, ni la Religion de leur païs.

L.



CXXVII. DISCOURS.

—— Miseri, quibus
Intentata nites. ——

HOR. Lib. I. Od. V. 12.

Malheureux ceux qui, trompés par de belles apparences, jugent de vous sans vous connoître !



L'Avis qu'un de mes Correspondans m'a donné, est d'une si grande importance, & si utile au Public, pour éviter les personnes dont il parle, que je vais insérer ici sa Lettre tout du long.

M. le SPECTATEUR,

Lettre sur les Rusées, avec le caractere de quelques-unes d'entr'elles.

» Je ne sache pas que vous ayez parlé jusques ici d'une certaine espéce de » femmes, que nous appellons communément des *Rusées*. Vous ne pouvez » jamais mieux employer votre tems, qu'à examiner & à nous dépeindre » ces dangereuses créatures. La *Coquette* approche bien à la vérité de la *Ru-* » *sée;* mais la premiere ne s'occupe qu'à s'admirer elle-même, & à donner » de fausses espérances à ses Amans; au lieu que la derniere, non contente » d'être fort aimable, se fait un plaisir malin de tourmenter les autres. Ain- » si, lorsque l'Amant se flatte d'un heureux succès, la *Rusée* lui marquera » tout d'un coup de l'indifférence, & tournant la tête d'un autre côté avec » un air dédaigneux, s'étonnera de ce qu'il est surpris de sa froide réception. » Là-dessus le pauvre infortuné se retire chez lui, triste & abbattu; il prend » la plume, & lui écrit dans les termes les plus soumis, *Qu'il ne sait d'où* » *peut venir sa disgrace; qu'il a toujours été dévoué à son service; qu'elle faisoit* » *toute la joye & la douceur de sa vie, & qu'il est au désespoir d'être privé d'un* » *si grand bonheur.* Il ne la voit pas de quelque tems; il ronge son frein en » secret; il languit; il se chagrine & se morfond à la vûe de tout ce qu'il » rencontre. Enfin il prend la résolution de tenter fortune, & d'en venir à » un éclaircissement avec elle sur l'étrange procédé qu'elle a tenu à son » égard. Il se met donc en chemin pour l'aller trouver, plein de doutes & » d'inquiétudes sur le premier coup d'œil qu'il en recevra; mais il ne paroît » pas plutôt, qu'elle court à lui, s'étonne où il a demeuré si long-tems, le » blâme de l'avoir négligée, & le traite avec une aussi grande familiarité » qu'elle lui avoit d'abord marqué de froideur. Cette bonne intelligence con- » tinue jusqu'à ce que la belle s'apperçoit que son Amant se félicite de l'heu- » reux état dont il jouit; & alors elle ne manque pas de l'interrompre par » quelque nouvelle boutade. Car, comme je l'ai déja insinué, tout le bon-

» heur d'une *Rusée* consiste à chagriner les autres. Mais tel est le foible de » cette sorte de femmes, qu'elles poussent une humeur si bizarre, jusqu'à » ce qu'elles n'ont plus decharmes pour la rendre supportable. *Corinne*, qui » gagnoit autrefois le cœur de tous ceux qui la voyoient, par des regards » affectés, ou de petites minauderies innocentes, qui sembloient lui échap» per & trahir l'inclination qu'elle avoit pour l'homme qu'elle cherchoit à » faire donner dans le paneau, trouve aujourd'hui que toutes ses ruses sont » inutiles, & se voit réduite, pour suivre son humeur, à tramer des intri» gues, à écrire des Lettres équivoques sous des noms supposés, & à capti» ver le cœur de tous nos jeunes Galans, jusqu'à ce qu'ils viennent à décou» vrir qui elle est. De cette maniere, celle qui déguisoit autrefois son incli» nation pour causer du tourment, est obligée de la montrer aujourd'hui » pour arriver à son but, & de cacher sa personne.

» J'avoue, Monsieur, à mon grand regret, que j'ai été la dupe de ces créa» tures depuis ma plus tendre jeunesse; mon panchant me portoit aux intri» gues amoureuses, & à lier commerce avec les femmes d'esprit; de sorte » que j'ai passé toute ma vie dans un cercle continuel de lourdes bévûes à » cet égard. Mais afin que nos jeunes gens puissent profiter de mon malheur, » je vous donnerai ici en peu de mots l'histoire de mes amours. Je ne sais si » vous avez entendu parler d'une fameuse donzelle de cette Ville, qu'on » appelloit *Cato*: Je vous dirai, à ma honte, que j'entretenois cette créatu» re, lorsque cela étoit à la mode, & que tout Gentilhomme devoit avoir sa » Maîtresse. *Cato*, sous les apparences d'être volage, imprudente & irrégu» liere dans toutes ses paroles & ses actions, cachoit la plus parfaite *Rusée* » qu'il y eût de son tems. Son indolence avoit pour moi les attraits de la » chasteté, & la modération de ses désirs criminels me sembloit avoir au» tant de mérite que si elle en eût triomphé. Quoi qu'il en soit, elle se don» noit des airs d'une jeune folâtre, & lorsque je lui disois quelque douceur » elle m'enlevoit ma perruque, la mettoit sur sa tête, & regardoit au » miroir, mettoit les mains sur les côtés, tiroit mon épée & poussoit quel» ques bottes contre la muraille; ou bien elle saisissoit ma cravate pour » employer la dentelle à quelque autre usage, & faisoit mille singeries de » cette nature, jusqu'à ce que le tems que je lui destinois fût passé. Je me » retirois, charmé d'avoir à ma disposition une si belle fille, qui, trop indis» crette pour me plaire, sembloit trop indifférente pour me jouer aucun » mauvais tour. Sa compagnie me servit ainsi longtems à me desennuyer aux » heures qui m'étoient à charge, & quoique je ne la trouvasse ni fort cri» minelle ni fort innocente, je riois quelquefois en moi-même du sot plaisir » que je prenois à l'entretenir à mes dépens, jusqu'à ce qu'enfin ma belle » insensible parut enceinte des œuvres de mon valet.

» Cette avanture excita mon dédain contre toutes les femmes libertines, » sous quelques apparences qu'elles cachent leur perfidie, & je résolus dès» lors, de n'avoir plus aucune liaison qu'avec celles qui suivent les maximes » de la bienséance & de l'honneur. Pour cet effet je menai une vie plus réglée, » je m'occupai à rendre des visites, à fréquenter les assemblées, à conduire

» les Dames par la main au sortir de la Comédie, & à m'acquitter de tous » ces autres importans devoirs ausquels les admirateurs du beau sexe sont » toujours disposés. Héritier d'un bien assez considérable, les peres & les » meres me regarderent bientôt comme un parti avantageux pour leurs » filles; de sorte que je n'eus aucune peine à m'introduire dans les meilleures » Maisons de *Londres*; mais, par la malheureuse influence de mon étoile, » destiné à servir inutilement le beau sexe, je m'attachai trois fois de suite » à des *Rusées*.

» *Hyæne*, qui fut la premiere, est une de celles qui revêtent un air mé» lancolique & indolent, & qui cherchent à gagner des admirateurs par » leur inattention à tous ceux qui les environnent. Elle peut se bercer dans » son carrosse d'un air si grave, qu'on auroit de la peine à concevoir que » toute sa méditation ne roule que sur ses habits & ses charmes dans cette » attitude. Si la comparaison n'étoit pas trop basse, je dirois qu'*Hyæne*, sous » la figure où elle veut paroître, est une araignée au milieu de sa toile, qui » compte d'attrapper toutes les mouches qui en approchent. Le filet qu'elle » tend est si délié, que vous y êtes pris avant que vous ayez apperçu aucune » partie de son ouvrage. Je me fatiguai long-tems à la poursuivre; mais je » trouvai que toute sa passion se bornoit à être admirée, & qu'elle ne se met » pas en peine de l'inconstance de ses Amans, pourvû qu'elle se puisse van» ter qu'ils lui ont fait la cour.

» *Biblis*, la seconde à qui j'adressai mes vœux, se piquoit de la sotte vani» té d'enlever les adorateurs des autres, quoique peu sensible elle-même à » la passion qu'ils lui témoignoient. Pour la dépeindre d'un seul coup de pin» ceau, *Biblis* n'étoit la Maîtresse d'aucun homme; mais elle étoit la rivale » de toutes les femmes.

» Je ne l'eus pas plutôt apperçu, que je devins amoureux de *Chloé*, qui » fait aujourd'hui tout mon plaisir & toute ma peine. Je lui ai écrit des Bil» lets doux, j'ai dansé avec elle, je me suis battu à son occasion, & il y a » trois années que toute la Ville regarde notre mariage comme arrêté. Je » me croyois moi-même parvenu au comble de mes désirs, lorsque l'autre » jour elle m'appella dans son cabinet, pour me dire d'un air fort grave, » qu'elle étoit fille d'honneur, & qu'elle ne tromperoit jamais un homme » qui avoit autant d'amitié pour elle que je lui en témoignois; qu'elle se » croyoit obligée de m'avertir de bonne foi, qu'elle étoit la créature la plus » inconstante du monde; qu'elle me prioit ainsi d'abandonner le dessein que » j'avois de l'épouser, quoique résolue à me complaire, si je le voulois; mais » qu'au moins elle en aimoit un autre depuis peu. Je ne sais quel parti pren» dre là-dessus; ayez donc la bonté de m'en instruire vous-même, & vous » obligerez infiniment celui qui est, &c.

T.



CXXVIII. DISCOURS.

——— Patriæ pietatis imago.
VIRG. Æneid. IX. 294.

L'exemple de l'amour paternel.



LA Lettre suivante a été adressée à mon Libraire, sous une enveloppe, où on l'assure, que c'est la Piéce même en original, qu'un Pere a écrite à son Fils, quoique celui-ci ne lui en eût donné que peu ou point d'occasion, & où on le prie de vouloir bien m'engager à la rendre publique, puisque j'obligerai par-là bon nombre de mes Lecteurs, & qu'elle regarde un sujet dont j'ai traité moi-même (*k*) dans un de mes derniers *Discours*. La voici mot pour mot.

MARAUT,

Lettre d'un Pere irrité à son fils, qui en avoit mal usé envers lui.

» Vous êtes un impertinent fripon, un sot, un fou & un malheureux; » je me soucie fort peu que vous m'obéïssiez, ou non; cela n'effacera ja- » mais les impressions que j'ai reçues de votre insolence, pendant que vous » me déchirez de tous côtés par vos railleries piquantes, & que vous avez » l'audace de me demander quelque faveur dès le lendemain. Ce sont des » contradictions qui marquent l'égarement de votre esprit. En un mot, je » ne veux pas vous voir le reste de mes jours. Si vous êtes réduit à ga- » gner votre vie dans un attelier, je ne m'en ferai pas un déshonneur; » & si vous mouriez de faim dans les rues, je ne donnerois pas une maille » pour vous en garantir. Qu'il ne vous arrive plus de m'écrire de vos gali- » matias, ou je vous casserai la tête la premiere fois que je vous rencontre- » rai sur mon chemin. Vous êtes un brutal & un opiniâtre: est-ce là votre » gratitude pour l'argent que je vous ai donné? Je redresserai vos idées, » maraut que vous êtes, & vous rendrai plus sensible à ce que vous devez a » celui qui s'appelle, avec regret, votre pere, &c.

» P. S. Il est de votre prudence d'éviter ma vûe; car, si je vous trouve » sur mes pas, vous aurez la bastonnade, pour avoir mis sur le dos de vo- » tre Lettre, que *La force l'emporte sur le droit*.

Réflexions de l'Auteur sur la Lettre précédente, &

A-t-on jamais vû une pareille image de la tendresse paternelle? Quelques anciens Peuples de la *Grece* faisoient enyvrer leurs esclaves, & les exposoient ensuite à la vûe de leurs enfans, pour les détourner d'un vice qui rend les hommes pires que des bêtes, & qui leur ôte l'usage de la raison. C'est dans le

(*k*) Voyez le Disc. CXXI.

sur le devoir des peres & des enfans.

même dessein que j'ai mis ici le portrait d'un pere dénaturé, afin que sa laideur monstrueuse empêche les autres de l'imiter. Si l'on a quelque envie de voir un pere de la même trempe, dépeint avec les couleurs les plus vives, on le trouvera dans une des meilleures Comédies qui ait jamais paru sur le Théatre *Anglois*; c'est le rôle que le Chevalier *Sampson* joue dans la Piéce intitulée, *L'Amour produit l'Amour.*

Avec tout cela, je ne dois pas embrasser aveuglément le parti du fils, à qui la tendre Lettre, que je viens de rapporter, est addressée. Son pere le traite d'*impertinent fripon* dès la premiere ligne, & il est à craindre qu'à la fin du compte ce jeune homme ne soit un ingrat. *Déchirer* son pere *de tous côtés par des railleries piquantes*, & ne trouver aucun endroit plus commode que le *dos de sa Lettre*, pour lui dire que *la force l'emporte sur le droit*; si cela n'est pas une marque de l'*égarement de son esprit*, ou qu'il est *un sot & un malheureux*, comme le vieillard irrité l'en accuse, il faut convenir du moins, que le pere feroit très-bien de s'appliquer *à lui redresser les idées*, & *à le rendre plus sensible à son devoir.* Mais si, pour en venir à bout, il doit *lui casser la tête*, ou *lui donner la bastonnade*, c'est ce qui mérite, si je ne me trompe, dêtre examiné de près. Quoi qu'il en soit, je souhaiterois que ce pere n'eût pas trouvé son égal, & qu'on ne pût pas le joindre avec son fils, de même que cette mere dont *Virgile* parle dans sa VIII. Eclogue, v. 48-50, où il est dit: *Vous êtes une mere si cruelle, qu'on doute si la méchanceté de votre fils surpasse votre cruauté: s'il est méchant, il faut avouer que vous êtes bien cruelle.*

——— ——— ——— Crudelis tu quoque mater:
Crudelis mater magis, an puer improbus ille?
Improbus ille puer, crudelis tu quoque mater.

Je voudrois bien aussi qu'on n'eût pas sujet de lui appliquer le proverbe *Grec* qui revient à ceci, que (*l*) *chacun engendre son semblable.*

Du reste, un Gentilhomme qui m'est inconnu m'a écrit une Lettre, où il paroît craindre, que le CXXI. *Discours* de ce Volume ne porte les enfans à désobéir à leurs peres & à leurs meres; mais, s'il veut se donner la peine de le relire avec quelque soin, je me flatte que sa crainte s'évanouira d'abord. La fille pénitente n'y cherche qu'à obtenir grace, & à se réconcilier avec son pere; c'est-là tout ce que je demande en sa faveur; & je puis bien alléguer ici l'expression d'un de nos grands génies, qui répondit à quelques personnes de qualité, qui l'exhortoient à pardonner à sa fille, sur ce qu'elle s'étoit mariée sans son consentement, qu'il n'avoit rien à leur refuser; mais qu'il les prioit de se souvenir de la différence qu'il y a entre *donner* & *pardonner.*

(*l*) Κακοῦ κόρακος κακὸν ᾠόν, Mali corvi malum ovum.

J'avoue

J'avoue que dans toutes les disputes qui s'élevent entre les peres ou les meres & leurs enfans, je panche toujours du côté des premiers. On ne sauroit jamais s'acquitter des obligations qu'on leur a, & il me semble que c'est un des plus grands reproches qui puissent tomber sur la nature humaine, de voir qu'en fait de tendresse l'instinct paternel l'emporte de beaucoup sur la reconnoissance filiale; que les faveurs reçues sont un plus foible motif à la bienveillance; à l'amour & à la compassion, que les faveurs accordées; & que les soins pris rendent l'enfant ou le vassal plus cher au pere ou au protecteur, que le pere ou le protecteur à l'enfant ou au vassal. Il arrive même que, pour un pere cruel, on trouve mille enfans rebelles. A la vérité, c'est un des admirables ressorts de la Providence, qui l'employe à la conservation des especes, comme je l'ai remarqué dans (*m*) un de mes *Discours*; mais s'il nous montre la sagesse du Créateur, il nous découvre aussi l'imperfection & le déréglement de la créature.

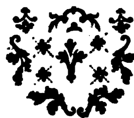
L'obéïssance des enfans à ceux qui les ont mis au monde, est la base de tout gouvernement, & la mesure de celle que nous devons à nos Supérieurs.

Le Pere *le Comte* nous dit, (*n*) que les *Chinois* punissent la violation de ce devoir avec tant de sévérité, que si un fils venoit à tuer ou même à battre son pere, non seulement le criminel seroit mis à mort, mais aussi toute sa famille; que tous les habitans du lieu seroient passés au fil de l'épée; que le lieu même seroit détruit, & qu'on y jetteroit du sel; parce, disent-ils, qu'il doit y avoir une entiere dépravation de mœurs dans cette société de gens qui ont pû nourrir un tel monstre. J'ajouterai ici un passage tiré du premier Livre d'*Herodote*, qui, dans l'endroit où il parle des Coutumes & de la Religion des *Persans*, nous dit, qu'ils ne croyoient pas qu'aucun homme eût jamais tué son pere, ni qu'il fût possible d'en venir à un tel excès de fureur; mais que, s'ils le voyoient arriver quelque jour, ils concluroient d'abord que le prétendu fils étoit illégitime, ou né en adultere. Cette opinion fait bien voir quelle idée ils avoient de la désobéïssance en général.

L.

(*m*) C'est le Discours XCI.

(*n*) Voyez ses *Nouveaux Mémoires sur l'Etat présent de la* Chine, tom. II. p. 32. Edit. d'*Amsterdam*, en 1698. On les trouve chez les *Wetstein*.



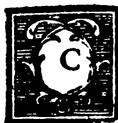
CXXIX. DISCOURS.

— — — Οὖλον ὄνειρον.

Hom. Iliad. II. 6.

C'est un songe pernicieux.

Plaisantes idées que se font quelques-uns de ceux qui mettent aux *Lotteries.*



CERTAINS Scholastiques ridicules ont mis en question, si un âne, placé entre deux bottes de foin qui le tenteroient également, & qui frapperoient ses organes avec le même dégré de force, mangeroit de l'une ou de l'autre.

La plûpart la décident au désavantage de l'âne, qui mourroit de faim, disent-ils, au milieu de l'abondance, parce qu'il n'a pas un grain de liberté ou de franc-arbitre, pour se déterminer plutôt d'un côté que de l'autre: ainsi les deux bottes de foin le tiendroient dans un équilibre continuel, à peu près comme les deux pierres d'aiman qu'on voit enchassées, l'une à la voûte de la Chapelle de *Mahomet* à la *Mecque*, & l'autre sur le pavé, & qui tiennent la caisse de fer, où son corps repose, suspendue en l'air, s'il en faut croire les Voyageurs. Pour moi, je n'oserois décider que l'âne, qui se trouve dans une situation aussi délicate, mourroit plutôt entre les deux bottes de foin, que de violer sa neutralité à leur égard; mais je ferai quelques remarques sur la conduite de ceux de notre espece en pareil cas. Lorsqu'un homme veut hasarder son argent à une Lotterie, chaque nombre lui paroît avec autant d'attraits & de disposition à réussir qu'aucun de ses collégues.

Ils ont tous le même droit à la bonne fortune; ils sont tous sur le même pied de concurrens, & l'on ne sauroit donner aucune raison pourquoi l'un seroit préferé à l'autre avant que la Lotterie soit tirée. De sorte que le caprice agit en ceci à la place de la raison, & qu'il se forme quelque motif chimérique, là où il n'en trouve point de réel. Je connois un honnête homme qui se plaît beaucoup à risquer sur le nombre 1711, parce que c'est l'année courante depuis la Nativité de notre Sauveur. Il y a un *Tory* de ma connoissance, qui payeroit bien cher le nombre 134. D'un autre côté, j'ai oüi dire qu'un certain *Non-Conformiste* zélé, grand ennemi de l'Eglise *Romaine*, & persuadé que les méchans sont les plus heureux dans ce monde, parieroit deux contre un pour le nombre *666*, préférablement à tout autre, parce, dit-il, que (*o*) c'est le nombre de la Bête. Il y en a plusieurs qui voudroient avoir le numero 12000, parce que c'est le nombre des livres sterlin du gros lot. Enfin, les uns sont ravis de trouver leur âge dans leur numero, ou de

(*o*) Apocalypse, Ch. XIII. 18.

voir que les chifres dont il est composé, ont bonne grace joints ensemble; & d'autres cherchent un de ces numeros qui réussirent le mieux dans la Lotterie précédente. Chacun de ces avanturiers, sans de meilleurs fondemens que ceux-là, s'imagine qu'il a plus de droit au gros lot, & qu'il possede ce qu'on pourroit appeller à juste titre le *Nombre d'Or*.

Ces principes qui déterminent à un choix, sont les passetems & les extravagances de la raison humaine, qui est d'une si grande activité, qu'elle s'occupe des moindres bagatelles, & qu'elle ne sauroit demeurer en repos, lors même qu'elle manque de matériaux. Les plus sages de tous les hommes se laissent quelquefois entraîner à des motifs de cette nature, qui servent à régler toute la vie des fous & des superstitieux.

Je m'étonne que les diseurs de bonne avanture, qui répandent leurs billets dans tous les Quartiers de la Ville, n'ayent pas tourné jusques-ici nos Lotteries à leur avantage. Si quelqu'un d'eux s'érigeoit en Pronostiqueur de nombres fortunés, que ne pourroit-il pas gagner par ses prétendues découvertes?

Entre les avertissemens qui se trouvent dans le *Jeune Postillon*, du 27. du mois de *Septembre* dernier, il y en a un qui est conçu en ces termes: *On avertit le Public, que* Nathanael Cliff, *à l'enseigne de la* Bible *&* *des* trois Couronnes, *dans la rue de* Cheapside, *donnera dix chelins au-dessus du cours pour le billet* N°. 132. *dans la Lotterie de* 1500000. *livres sterlin.*

Cet avertissement a fourni grand sujet aux Spéculations de nos raisonneurs des Caffés. On a épluché à cette occasion les principes & la vie de M. *Cliff*, & l'on a poussé diverses conjectures pour deviner le motif qu'il a eu de s'attacher à ce N°. plutôt qu'à un autre. J'ai examiné toutes les puissances de ces chifres, je les ai réduits en fractions, j'en ai tiré la racine quarrée & cubique, je les ai divisés & multipliés de toutes les manieres; mais je n'ai pû arriver au secret que depuis trois jours, par le moyen de la Lettre suivante, qu'un inconnu m'a écrite, d'où il paroît que M. *Nathanael Cliff* n'est que l'Agent, & non pas le Principal, dans cette Négociation. Quoi qu'il en soit, la voici telle que je l'ai reçue.

M. le SPECTATEUR,

» Je suis la personne qui ai fait avertir le Public en dernier lieu, que je » donnerois dix chelins au-dessus du cours pour le billet N°. 132. dans la » Lotterie qui se tire actuellement, c'est un secret que j'ai communiqué à » quelques-uns de mes amis, qui ne cessent de m'en railler à toute heure. » Vous saurez donc que je n'y voulois mettre qu'un billet, qu'à cause de » cela même, & d'un certain rêve que j'ai eu plus d'une fois. Je souhaitois » avoir le nombre qui s'accordoit le mieux à ma fantaisie. Je crois même » l'avoir si bien rencontré, que je parierois presque tout ce que j'ai au mon- » de de gagner le gros lot. Mes visions là-dessus sont si fréquentes & si vi- » ves, que je compte non seulement de l'attraper; mais que résolu de le » vendre, j'ai déja disposé de la somme qu'il pourra valoir selon toutes les

» apparences. D'ailleurs j'ai levé dès ce matin un équipage, le plus leste qu'il » y ait en Ville, quoique ma livrée soit fort riche, elle n'est ni trop voyan- » te, ni affectée. Je serois bien aise de voir une ou deux de vos *Spéculations* » sur les Lotteries; en quoi vous obligeriez beaucoup tous ceux qui s'y trou- » vent intéressés, & en particulier, *&c.*

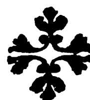
GEORGE GOSLING.

P. S. » Mon cher *Spectateur*, si je gagne les 12000. piéces, je te promets » un fort joli présent.

Après avoir souhaité bonne fortune à mon nouveau Correspondant, & l'avoir remercié de sa généreuse intention à mon égard, je renverrai pour le coup le sujet des Lotteries, & remarquerai seulement ici, que la plûpart des hommes sont coupables de l'extravagance où mon ami *Gosling* est tombé. Nous avons toujours quelque nouvelle prospérité en vûe, & nous réglons là-dessus notre dépense, quoique nous ne soyons riches qu'en idée: c'est-à-dire, que nous vivons sur le pied de nos revenus chimériques, & que nous voulons paroître plus que nous ne sommes, dans l'esperance de nous en dédommager par un emploi, par le succès d'un projet, ou par un héritage que nous attendons. De-là vient que tant de nos Marchands font banqueroute, sans avoir essuyé aucune perte dans leur Négoce, & que tant de nos Gentilshommes sont réduits à la besace, quoiqu'ils n'ayent employé que peu de chose en réparations, en taxes, ou en procès, & que leurs Fermiers soient à leur aise. En un mot, la sotte manie de compter sur des événemens incertains produit la générosité romanesque, la grandeur chimérique, l'ostentation insensée, & se termine enfin à la pauvreté & à la misere. Tout homme qui veut dépenser au-delà de son revenu, court grand risque de vivre bientôt au-dessous, ou, pour me servir du proverbe Italien, *Celui qui vit d'espérance est en danger de mourir à l'Hôpital.*

Nous devrions tenir pour une maxime indispensable, de proportionner nos desirs à notre état, & de vivre dans les bornes de ce que nous possedons actuellement, quelque espérance que nous puissions avoir d'ailleurs. Nous serons toujours assez à tems de jouir d'un héritage, lorsqu'il viendra à nous écheoir; mais si nous anticipons sur notre bonne fortune, nous en aurons perdu le goût à son arrivée, & peut-être même que nous ne l'obtiendrons jamais, après y avoir compté si mal à propos.

L.



CXXX. DISCOURS.

——— Uno ore omnes omnia
Bona dicere, & laudare fortunas meas,
Qui gnatum haberem tali ingenio prædītum.

TER. Andr. Act. I. Sc. I. 69.

Tout le monde le louoit tout d'une voix, & ne parloit que de mon bonheur d'avoir un fils si bien né.

Exemple d'un bon *Pere*, avec quelques remarques sur la bonne & la mauvaise *Education* des Enfans.



E m'arrêtai l'autre jour à examiner un Pere, qui étoit assis au milieu d'une chambre avec une troupe de ses enfans, & il me sembla remarquer une secrete joie sur son visage, lorsqu'il tournoit les yeux sur l'un ou l'autre de ces chers objets qui l'environnoient. C'est un homme qui n'a que des vûes fort modérées pour les établir & les pousser dans le monde; & qui, maître d'un assez joli Bien, n'aspire pas à une plus haute fortune. Son fils aîné est d'un très-bon naturel, & quoique le Pere l'aime beaucoup, j'ose avancer qu'il ne fera jamais aucune friponnerie pour devenir riche. Je ne connois personne qui ait une plus juste idée de la vie, & qui en goûte mieux les douceurs, que celui dont je parle, ou qui se tienne plus en garde contre les appréhensions de la pauvreté ou l'espérance du profit. Il est assez ordinaire à ceux qui ont des enfans, d'en avoir bonne opinion, de les croire capables de tout, & de leur destiner les plus beaux Emplois de l'Etat. Je connois une bonne femme qui a trois garçons, & vous ne lui ôteriez pas de l'esprit que l'un d'eux sera Evêque, l'autre Juge, & le troisiéme Médecin de la Cour. Le bon est, que chacun attend pour son fils ce qui peut arriver au fils de tout autre; mais l'ami, dont j'ai commencé à parler, ne se flatte pas de ces vaines espérances; il est plus attentif à donner une bonne éducation à ses enfans, qu'à leur procurer des honneurs ou des richesses. La vertu acquise de bonne heure ne manque presque jamais d'établir la fortune & la réputation d'un homme, au lieu que les grands biens ne produisent pas toujours la bonté de l'esprit & du cœur.

Il est naturel à un homme qui chérit ses enfans, de se repaître l'imagination de leur heureux état à l'avenir, & de se les représenter sur un bon pied dans le monde, lorsqu'il n'y sera plus lui-même. S'il n'a que des vûes raisonnables à cet égard, sa tendresse contribue en quelque maniere à prolonger ses jours; & la survivance d'un honnête homme en la personne de son fils, lui cause un plaisir qui n'est pas de beaucoup inférieur à celui que l'espérance de vivre plus long-tems lui pourroit donner. Cet homme-là est heureux, qui peut croire que son fils évitera toutes les folies & les indiscrétions dont il étoit lui-même coupable, & qu'il suivra, ou poussera plus loin, tout

ce qu'il y avoit de bon, de sage & de régulier dans sa conduite. La prolongation, pour ainsi dire, de sa vertu, doit être infiniment plus estimée que celle de sa vie ; mais il n'y a rien de plus triste que de penser, que l'héritier du bien d'un homme regardera de mauvais œil tous les amis de son pere, qu'il embrassera de tout autres principes, & qu'il recherchera tout ce qu'il condamnoit. Le domaine d'un tel successeur ne peut que tomber en décadence, & la famille, dont il est le chef, se trouve dans un plus cruel état que si elle venoit à s'éteindre.

Lorsque je visite la belle Maison de Campagne de l'illustre (*p*) *Ruricola*, que je passe d'une chambre à l'autre, que je me rappelle ces agréabes conversations que j'y ai eues tant de fois avec lui, & les nobles sentimens de son cœur, & que je vois son héritier, un vrai nigaut, embarrassé à faire les honneurs de sa Maison & à recevoir l'ami de son pere ; je ne saurois exprimer le dépit que cela me cause. On ne doit pas blâmer un homme qui manque de génie ; mais c'est sa faute s'il est incivil. Le fils de *Ruricola*, dont toute la vie étoit une suite continuelle de bonnes actions & de sentimens généreux, se familiarise avec des brutaux & des yvrognes, & n'a de goût que pour les flatteries de ses domestiques ; ses plaisirs sont infâmes & déréglés ; son langage est bas & obscène, sa conduite grossiere & absurde. Cet animal doit-il passer pour le successeur d'un homme plein de vertu, d'esprit & de politesse ? Quoi qu'il en soit, si je ne vois plus dans cette Maison aucunes traces de mon ancien ami, je n'ai qu'à me rendre chez un Gentilhomme de ses voisins, & j'y trouve une de ses filles, qui est le portrait de son corps & de son esprit, relevés tous deux par la beauté & la modestie particulieres à son sexe. C'est elle qui nous dédommage de la mort de son pere, & qui, sans porter son nom, ou jouir de son bien, le représente mieux que son frere, qui a hérité de l'un & de l'autre. Un enfant tel que ce fils aîné de mon ami, est l'image de son pere, à peu près comme le seroit l'apparition de son fantôme ; c'est à la vérité *Ruricola*, mais *Ruricola* devenu un objet qui excite la frayeur & l'épouvante.

Je ne sais à quoi attribuer les inclinations basses & brutales de ce jeune homme, à moins qu'elles ne viennent de la trop grande sévérité que son pere exerçoit à son égard, & qui peut-être lui avoit donné de l'aversion pour les bonnes mœurs, qu'on ne lui rendoit pas aimables par un air libre, familier & obligeant.

Il n'est pas à craindre qu'on voye jamais sortir un pareil rejetton de la famille des *Corneilles*, où le pere vit avec ses fils comme s'il étoit leur frere aîné, & où les fils s'entretiennent avec leur pere, comme s'ils le prenoient pour le plus plus sage & le plus expérimenté de leurs amis. Les *Corneilles* sont de fameux Négocians, & la bonne intelligence dont ils vivent est utile à tous ceux qui les connoissent, aussi bien qu'à eux-mêmes. Ils disposent de leur amitié, de leur bienveillance & de leurs bons offices en commun, de

---

(*p*) Ce mot *Latin* signifie un *Laboureur*.

même que de leur fortune : ainsi, d'abord qu'on oblige l'un d'eux, on s'attire la reconnoissance de tous les autres.

Le plus agréable objet dont on se puisse repaître la vûe, est un homme de mérite, qui vit de si bonne intelligence avec son fils, qu'ils n'ont rien de caché l'un pour l'autre. Leur tendresse mutuelle donne une satisfaction tout extraordinaire à ceux qui les connoissent, & leur fait goûter à eux-mêmes un plaisir délicat, qui redouble à mesure qu'il se communique. Elle est aussi sacrée que l'amitié, aussi charmante que l'amour, & aussi douce que la dévotion. Elle n'aide pas seulement à dissiper les chagrins, qui seroient insupportables sans un tel secours ; mais elle donne du relief & de l'étendue à des plaisirs, qui, sans elle, ne mériteroient aucune estime. La chose la plus indifférente acquiert de la force & de la beauté lorsqu'elle sort de la bouche d'un bon pere, & la moindre bagatelle a du poids lorsqu'elle vient de la part d'un fils obéïssant. Je ne sais de quelle maniere l'exprimer ; mais il me semble qu'on pourroit y donner le nom d'un amour propre transplanté. Tous les avantages & les malheurs qui arrivent à un homme en ce cas, ne l'intéressent qu'à cause de la relation où il est avec un autre. Son honneur même lui devient plus cher, lorsqu'il pense qu'après sa mort, on dira que le pere d'un tel a fait une telle action. Ces idées ne peuvent qu'adoucir les mauvais jours d'un vieillard, & le remplir de joie, lorsqu'il se peut dire à lui-même : » On » ne sauroit reprocher à mon fils que son pere étoit injuste ou impitoyable ; » mon fils trouvera plus d'un honnête homme qui lui dira : J'ai beaucoup » d'obligation à feu votre pere ; & je souhaite que mon fils soit votre ami » jusques au tombeau.

Il n'est pas au pouvoir de tous les hommes de laisser de magnifiques titres ou de grandes richesses à leur postérité ; mais ils peuvent bien contribuer à lui donner de l'estime pour l'industrie, la probité, la valeur & la justice. Chacun peut laisser à son fils l'honneur de sortir d'un pere vertueux, & ajouter à son héritage les bénédictions du Ciel. Je finirai cette rapsodie par une Lettre que j'ai été obligé d'écrire à un jeune homme de ma connoissance, qui a du mérite, & à qui la mort vient d'enlever un illustre pere.

» Je ne crois pas, mon cher Monsieur, qu'il y ait aucun devoir plus » difficile à remplir dans la vie, que celui de consoler à propos ; aussi je ne » cherche pas à m'en acquitter envers vous, puis sur-tout que votre douleur » est très-juste. Les principes de vertu que vous tenez de cet illustre défunt » dont vous pleurez aujourd'hui la perte, ont eu assez d'influence sur vous, » à l'âge de vingt-trois ans, pour vous rendre inconsolable, quoique sa » mort vous ait mis en possession d'un grand bien. Je ne doute pas que vous » ne lui en fassiez honneur par un bon usage, & que vous ne trouviez indi- » gne de vous, d'employer à la débauche & à des vanités superflues, ce qu'il » avoit acquis lui-même par sa prudence & par son industrie. C'est le vrai » moyen de paroître sensible à sa perte, & de consoler tous ceux qui en » sont affligés. Vous ne sauriez lui redonner la vie par votre douleur ; mais » vous pouvez le faire revivre en votre personne, par une conduite sage & » réglée. Je suis, *&c.*

T.

CXXXI. DISCOURS.

—— Ingentem foribus domus alta superbis
Mane salutantûm totis vomit ædibus undam.
VIRG. Georg. II. 460.

Dès le matin, aussitôt que les portes de ce magnifique Palais sont ouvertes, on y voit entrer une foule d'adulateurs, qui vont faire la révérence au grand Seigneur qui l'habite.

Portrait naïf des grands Seigneurs, des Favoris, ou des Ministres d'Etat, & de ceux qui leur font la cour, ou qui se rendent à leur *lever*.



LORSQU'ON marche dans les rues, on peut se divertir d'une maniere assez agréable, à juger, sur la contenance & les allures de ceux qu'on y voit empressés à courir de toutes parts, quelles sont leurs différentes recherches, & à quoi se termine l'ardeur qui les agite. De toute cette foule de gens occupés, il n'y en a point qui puissent entretenir plus agréablement un esprit tourné de ce côté-là, que ceux qu'on appelle bons Courtisans, & qui se piquent d'être assidus au lever des grands Seigneurs, ou des personnes élevées en autorité ou en crédit à la Cour du Prince. On peut dire que ces adulateurs ont contracté l'habitude d'être esclaves de bonne grace, & qu'ils se font une sotte vanité de s'imaginer, qu'on les croit instruits de ce qui se passe dans le monde. Charmés de ce plaisir en idée, ils se levent de grand matin, & se mettent fort proprement, pour aller faire la révérence à un homme qui est en faveur à la Cour, & recevoir de sa part un petit souris qui ne signifie rien, mais qui peut insinuer, qu'il s'intéresse beaucoup à tout ce qui les regarde. C'est une chose étonnante qu'on puisse renoncer à soi-même jusques à ce point, qu'on trouve du goût à rendre ou à recevoir des civilités si froides & si ridicules. Mais ce qui entretient le badinage, est l'extérieur éclatant que la plûpart des hommes recherchent, plutôt qu'un bonheur solide. C'est ainsi que l'Idole & l'Idolâtre sont également les dupes de leur imagination. Mais puisqu'il y a quantité de fidéles Sujets de Sa Majesté qui s'ennuyent à leurs Maisons de Campagne, où tout ce qui les environne leur appartient, depuis l'Atmosphere jusqu'au centre de la Terre, & qui languissent de briller à la Cour, ou d'y jouir de quelque emploi; il me semble que, pour leur instruction, & l'avantage de tous ceux qui aspirent à la faveur des Grands, ou à vexer leurs voisins par le crédit qu'ils voudroient obtenir aux Assises; il me semble, dis-je, qu'il ne seroit pas mal à propos de leur donner un détail de ce qui se passe au lever d'un Ministre d'Etat, où les Charges sont exposées en vente.

Je crois même qu'une description naïve du commerce qu'il y a entre les Grands & leurs Esclaves, pourroit avoir un bon effet: qu'elle engageroit les uns à penser plutôt aux affaires qu'à l'éclat extérieur, & les autres, à connoître

connoître si bien le prix de leur tems, qu'ils ne l'employeroient jamais à de vaines poursuites.

On dit que le fameux Devin, qui logeoit à la Place de *Moorfields*, & qui s'étoit acquis une si grande réputation, avoit, dans sa petite salle basse, plusieurs cordons attachés à des sonnettes, pendues dans la chambre au-dessus, où il se tenoit lui-même, & où il prononçoit ses oracles. Si une jeune fille avoit eu le malheur d'être la dupe de son Galant, le valet, qui recevoit le monde en bas, & qui étoit dressé au manége, tiroit une certaine sonnette; & si un païsan avoit perdu une vache, il en tiroit une autre. Il en usoit de même à l'égard de toutes les autres passions ou avantures de la vie; & après avoir, par ses demandes rusées attrapé le secret des Consultans, il ne manquoit pas d'en donner à son Maître les avis qu'il falloit. C'est une image naïve de ce qui se passe au lever d'un Ministre d'Etat, ou d'un grand Seigneur en crédit; il y a vingt fausses allarmes, & autant d'informations secrettes, qui vont & viennent entre le portier, le valet de chambre & le Maître, avant que la troupe béante, qui lui vient faire sa cour, soit assemblée: alors la Comédie est prête à se jouer; les portes s'ouvrent, & son Excellence paroît.

Il y a diverses manieres de se produire en cette occasion. On peut être en robe de chambre, & occupé à se laver les mains, ce qui sent beaucoup plus la Grandeur; mais cette mode est affectée aux Gens de guerre, qui paroissent avoir bonne grace à s'exposer tout nuds. Il n'en est pas de même à l'égard des Ministres d'Etat, ou des Officiers de la Justice & de la Police, qui sont plus réservés, & qui gardent une certaine gravité dans toute leur conduite. Si cette différence qu'on voit entre les uns & les autres est hiéroglyphique ou non, c'est ce que je ne déterminerai pas; mais j'ai toujours oüi dire, que l'habile Ministre est alors boutonné jusques au cou, & que le brave Officier a le sein découvert.

Quoi qu'il en soit, il me semble que le but d'un lever est, de recevoir les hommages d'une foule d'adulateurs, qui certifient qu'un homme est habile, bien fait, courageux & puissant. Aussitôt que les premiers coups d'œil sont donnés, on ne peut qu'admirer jusqu'où va la modestie de l'un & la soumission des autres. Au milieu de tout l'embarras des affaires qui l'accablent, & de la multitude qui l'environne, l'Homme de Cour a tant de présence d'esprit, qu'au grand étonnement de toute l'assemblée, il a quelque chose à dire à chacun de ceux qui la composent, & cela si proportionné à leurs différentes capacités, que tout le monde voit bien que ce n'est pas sans un génie supérieur qu'on arrive aux premieres Charges de l'Etat. J'ai connu moi-même un habile Ministre, qui demandoit à un Chef d'Escadre, de quel côté souffloit le vent; à un Général de Cavalerie, quel étoit le prix de l'avoine; & à un Actioniste, sur quel pied se trouvoit alors un tel Fond public, d'un air aussi dégagé, que s'il avoit été lui-même de toutes ces professions. Il faut avouer que ces manieres sont bien obligeantes, puisqu'en même tems que le Ministre s'informe de ce qui se passe, il donne occasion à la personne qu'il interroge, de se distinguer. Ce qui ajoute à la pompe de ces entrevûes est, qu'elles s'exécutent presque dans le silence, & dans le plus bel

ordre du monde. L'homme en crédit se tient d'ordinaire au milieu de la chambre, où quelqu'un de ses vils esclaves lui souffle un mot à l'oreille avec beaucoup d'humilité, à quoi il répond à haute voix : *Cela va bien ; oui, je suis de votre avis. Je vous prie de continuer vos perquisitions, & soyez sûr que je vous appuyerai.* Celui-ci se retire, charmé de son heureux sort, pendant qu'un autre s'avance, & parle d'une toute autre affaire à Monseigneur, qui lui donne sur le champ une réponse aussi valable qu'aucun Ministre d'Etat soit obligé d'en donner. Car le principal est alors, de s'en tenir à des généralités, & de marquer, si l'on veut descendre à quelque détail, que vous n'avez pas le loisir de vous y engager.

Mais nous voici arrivés au plus fort de l'action, lorsque le Spectacle est devenu presque universel, & que, pour bien jouer la farce, chacun des assistans doit avoir son petit mot de la bouche de Monseigneur. Il jette les yeux sur un des coins de la chambre, & il demande à un Gentilhomme qu'il y apperçoit : *Depuis quel tems êtes-vous de retour en Ville ?* Il en voit aussitôt un autre, auquel il crie : *Ah, Monsieur, je suis ravi de vous voir ; je me rappelle votre affaire.* Ces deux hommes ne se possédent pas de joye vingt-quatre heures de suite, pendant que les autres, qui sont rangés en haye, & qui le saluent par douzaines, se nourrissent de l'espérance d'atteindre, au bout de six mois, à ce même dégré de bonheur.

Le Poëte satyrique nous dit, que le sens commun ne se trouve guéres avec une haute fortune : & à voir ce qui se passe à un lever, on croiroit que les Grands ne sont pas seulement entêtés de leur élévation, mais qu'ils s'imaginent aussi, que tous leurs inférieurs sont prévenus de la même chimere. A moins de cela, comment est-ce que les uns & les autres oseroient jouer une pareille farce ? Mais telle est la foiblesse de notre nature, qu'on ne voit pas plutôt quelques-uns de nos individus élevés aux premiers Emplois, qu'on les croit enrichis de nouveaux talens, au-dessus de tout ce que les autres possédent, & de la capacité même de l'esprit humain. C'est ainsi que l'on voit un grand Seigneur attentif à ce qu'un homme lui dit à l'oreille, en saluer un autre de loin, & en appeller un troisiéme presque au même instant. Une petite fille, qui a de belles fontanges neuves, n'en est pas plus charmée, & ne fait pas plus de minauderies, qu'un homme, quelque habile & vertueux qu'il soit, au milieu de ses Courtisans. Je ne crois pas avoir jamais trouvé rien de si dégoûtant que l'affectation qu'on attribue à *Cesar*, d'avoir voulu dicter à trois différentes personnes à la fois. Il me semble que c'étoit une vanité au-dessous de la noblesse de son génie & de sa candeur naturelle. J'avoue que, si jamais homme a dû prétendre à une supériorité d'esprit sur les autres, c'étoit lui ; mais cette maniere d'agir est puérile, & ne s'accorde point avec le bon sens. Il est certain d'ailleurs, qu'on ne sauroit expédier à fond aucune chose au milieu de l'embarras d'un lever public ; mais tout cela ne paroît qu'un complot d'une troupe d'esclaves qui vendent leur liberté, pour faire perdre l'esprit à leur protecteur.

T.

CXXXII. DISCOURS.

—— Difficili bile tumet jecur.

HOR. L. I. Od. XIII. 4.

Je suis dans une colere qu'il n'est pas en mon pouvoir de dissimuler.



JE vais publier deux Lettres, qui relevent certains défauts en amour & en amitié, ausquels il est facile d'apporter du remede. A l'égard de l'amitié, & surtout du plaisir de la conversation, la personne qui néglige de voir un ami agréable, est assez punie par sa négligence même, puisqu'un tel homme ne se trouve pas dans tous les coins des rues. Mais l'amour est quelque chose de bien plus délicat, & le tourment qu'il donne est inconcevable, si les moindres civilités ne sont pas réciproques. Il y a de certains je ne sais quoi dans ce commerce, qui sont au-dessus des paroles, & quoiqu'un homme ne puisse pas exprimer ce qu'il sent, il a le cœur déchiré en mille piéces. Si une femme paroît grave lorsque son mari est enjoué, si elle ne fait aucune attention à ce qu'il dit, ou si elle s'avise de l'interrompre, & d'insinuer que son discours lui déplaît, on ne peut rien voir de si desobligeant, ni qui cause de si vives douleurs à un mari passionné pour sa femme, à moins que d'en venir à une rupture ouverte. L'enjouée *Corinne*, qui se pique d'indifférence, & d'une certaine distraction qu'elle croit du bel air, donne à son mari les plus cruels tourmens, par un principe de badinage, & a la sotte vanité de vouloir paroître aussi gaie qu'une jeune fille. De quelque source que vienne ce chagrin, il n'importe pas de le savoir; il suffit qu'il soit réel. Son infortuné mari est convaincu qu'elle n'en veut pas à son honneur; mais le pauvre homme languit & séche à vûe d'œil, parce qu'elle n'est pas assez complaisante pour ménager les apparences. Celui qui m'a écrit la Lettre suivante souffre une injustice qui n'est pas tout-à-fait si criminelle; mais qui ne le rend pas moins malheureux. Voyons de quelle maniere il dépeint son état.

M. le SPECTATEUR,

Lettre d'un *mari* sur les airs mystérieux & le peu de complaisance de sa *femme*, quoiqu'el-

» J'ai lû vos *Discours* sur la jalousie: j'implore vos bons avis à l'égard de » mon état, qui vous paroîtra peu commun. J'ai une femme dont la vertu » ne m'est point du tout suspecte; & cependant je ne saurois croire qu'elle ait » de l'amitié pour moi; ce qui me cause autant d'inquiétude que si elle m'é- » toit infidelle. Peut-être même que je suis plus malheureux que je ne le » serois dans ce dernier cas, puisqu'elle est toujours la maîtresse de mon cœur, » sans que je possede le sien. Vous m'obligerez beaucoup d'examiner l'hu- » meur de certaines femmes, qui, bien loin de chercher à convaincre leurs

le soit vertueuse.

» maris de leur innocence ou de leur amour, ne se mettent guéres en peine » de ce qu'ils croyent de leur conduite, pourvû qu'ils ne la puissent pas taxer » de criminelle; quoique d'ailleurs quelques petits égards fussent capables de » leur tranquilliser l'esprit. Les femmes de ce caractere ne s'exposent-elles pas » à tous les soupçons qu'elles négligent de prévenir ? ou ne tombent-elles » pas actuellement dans le crime, puisqu'elles ne se soucient pas qu'on les » en croye coupables ou non ? Ma femme ne fait pas la moindre démarche » qui ne soit accompagnée d'un air mystérieux, quand il ne s'agiroit que » d'aller voir sa sœur, ou de se promener avec sa mere. Ensuite elle me » dira quelquefois une bagatelle qui ne signifie rien, comme si elle avoit oublié » d'abord de m'en parler, & tout cela dans la seule vûe de se jouer de mon » inquiétude. Je m'en suis plaint à elle dans les termes les plus doux que l'on » se puisse imaginer, & je l'ai suppliée de ne me traiter pas comme le mari » du monde le plus bizarre & le plus misantrope; mais plutôt comme un » homme qui souhaitoit de vivre avec elle sur le pied d'un ami indulgent. Il » n'est pas facile de vous dépeindre notre situation, quoiqu'assez malheureu- » se; & ce qu'il y a de plus cruel, c'est qu'on pourroit y trouver facilement » un remède, si l'on vouloit se donner la peine de le chercher. Ma femme » lit vos *Discours*, & j'ai employé ici une ou deux phrases, qu'elle ne man- » quera pas de m'attribuer. Si, par votre moyen, nous en venons à un éclair- » cissement qui nous donne le calme, nous vous en remercierons l'un & l'au- » tre; cependant je suis, autant que je puis être quelque chose dans l'état » ambigu où je me trouve, *&c.*

» La seconde Lettre, dont j'ai promis de régaler aujourd'hui le Public, » est conçûe en ces termes :

M. le SPECTATEUR,

Lettre sur un *ami* le plus inconstant du monde.

» Permettez-moi de vous offrir un caractere, que je n'ai pas vû jusques ici » dans vos *Discours;* je veux dire celui d'un homme qui traite son ami avec » la même bizarrerie qu'une Maîtresse impérieuse exerce à l'égard de son » Amant. J'ai eu depuis quelque tems un ami de cette humeur bourrue. Je » sais qu'il m'aime; & avec tout cela il est si bien persuadé de ma tendresse » pour lui, qu'il en use à mon égard tout comme il lui plaît. Nous sommes » tour à tour les meilleurs amis, & les plus grands étrangers du monde. Vous » diriez quelquefois que nous sommes inséparables, & une autrefois, que » nous ne devons plus nous revoir, puisqu'il m'évite des semaines entieres, » sans qu'il en sache la raison, non plus que moi. Lorsque nous venons en- » suite à nous rencontrer par hasard, il s'étonne où j'ai demeuré si long- » tems; il languit de m'entretenir, & il me donne un rendez-vous pour le » soir même; mais, au lieu de s'y trouver, il va toute autre part; il s'amuse » dans un Caffé à lire des Nouvelles surannées; il y fume une pipe, sans y » prendre aucun goût; & il regarde de tous côtés, surpris de se voir au mi- » lieu d'une troupe de gens avec lesquels il n'a rien à faire.

» Pour vous en donner une idée plus exacte, je transcrirai ici quelques

» minutes que j'en ai prises dans mon Almanac depuis le Printems dernier; » car, afin que vous le sachiez, notre amitié, ou plutôt son dégré, hausse & » baisse, suivant les différentes saisons de l'année. Au mois de *Mars* & d'*A-* » *vril*, mon ami fut aussi variable que le tems; en *May* & partie de *Juin*, je » le trouvai de la meilleure humeur du monde; dans les jours caniculaires, il » panchoit beaucoup vers l'indolence; au mois de *Septembre*, il étoit fort gai » & fort actif; mais depuis que l'esprit de vin dans mon Thermomètre est » descendu au tems variable, il m'a donné trois rendez-vous, & il y a tou- » jours manqué. Avec tout cela, j'ai bonne espérance de lui cet hyver, sur- » tout si vous daignez lui départir vos bons avis; en quoi vous obligerez » infiniment, *&c.*

T.

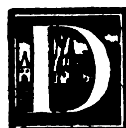
CXXXIII. DISCOURS.

Νήπιοι, οὐδ' ἴσασιν ὅσῳ πλέον ἥμισυ παντὸς;
Οὐδ' ὅσον ἐν μαλάχῃ τε δ' ἀσφοδέλῳ μέγ' ὄνειαρ.

HESIOD. Opera & Dies, v. 40.

Ce sont des fous, qui ne savent pas la différence qu'il y a entre le tout & ses parties, ni les grandes vertus de la mauve & de l'acbe royale.

L'exercice & la tempérance sont les deux grands préservatifs de la santé.



DANS les *Mille & une Nuit*, ou les *Contes Arabes* (*a*), il y en a un d'un Prince *Grec*, qui n'avoit jamais pû se délivrer de la lépre, quelques remédes qu'il y eût employés, jusqu'à ce qu'un très-habile Médecin le guérit de la maniere suivante: » Il prit » un mail, qu'il creusa en dedans par le manche, où il mit la drogue dont il » prétendoit se servir; il accommoda une boule de même, & le lendemain il » dit au Roi: *Tenez, Sire, exercez-vous avec ce mail, & poussez vigoureusement* » *cette boule, jusqu'à ce que vous sentiez votre main & votre corps en sueur.* Cela » fait, le reméde opéra si bien, que le Roi fut guéri de sa lépre ». Cette allégorie n'est pas mal imaginée, pour insinuer que l'exercice du corps est très-utile à la santé, & la meilleure médecine que l'on puisse prendre. J'ai déja soutenu, dans le *XC. Discours* de ce Volume, fondé sur la structure générale & le méchanisme du corps humain, que l'exercice est d'une absolue nécessité pour sa conservation: j'offrirai ici un autre préservatif, qui a souvent la même vertu que l'exercice, & qui peut, en quelque maniere, tenir sa place, lorsqu'il n'y a pas moyen de les mettre tous deux en usage. Le préservatif dont je veux parler est la tempérance, qui surpasse tous les autres

(*a*) Voyez Tome I. p. 137. *&c.* de l'Edition de la *Haye* en 1714.

moyens de se conserver la santé, en ce qu'elle est praticable par toute sorte de personnes, en tout tems, & en tout lieu. C'est une espece de régime que chacun peut s'imposer sans interrompre ses affaires, dépenser de l'argent, ou perdre son tems. Si l'exercice décharge le corps de toute sorte de superfluités, la tempérance les prévient; si l'exercice nettoye les conduits, la tempérance ne les bouche & ne les accable jamais; si l'exercice met les humeurs dans une juste fermentation, & contribue de cette maniere à la circulation du sang, la tempérance donne un champ libre à la nature, qui peut agir alors dans toute sa force & sa vigueur; si l'exercice dissipe une maladie naissante, la tempérance l'étouffe & la déracine.

La plûpart des remédes ne servent qu'à suppléer au défaut de l'exercice ou de la tempérance. Il est vrai qu'ils sont absolument nécessaires dans les maladies aigues, qui ne souffrent pas qu'on ait recours à l'opération lente de ces deux grands préservatifs de la santé; mais si les hommes se formoient une habitude réglée de l'exercice & de la tempérance, ils n'auroient guéres besoin de la Médecine. Nous voyons aussi qu'ils se portent le mieux dans les endroits où ils ne vivent que de la Chasse, & que leur vie en général étoit plus longue lorsqu'ils ne subsistoient que par-là. Les vésicatoires, les ventouses & les saignées ne sont généralement en usage que pour les fainéans & les débauchés. D'ailleurs, toutes ces potions laxatives, si fort en vogue parmi nous, ne servent que de moyens pour entretenir la santé avec la crapule. L'Apoticaire est toujours occupé à contreminer le Cuisinier & le Vendeur de vin. On assure que *Diogene*, trouvant dans la rue un jeune homme qui alloit à un festin, le ramena chez lui, sous ombre de le garantir d'un péril extrême où il couroit tête baissée. Mais que diroit aujourd'hui ce Philosophe, s'il voyoit l'excès & la friandise de nos repas modernes? Ne croiroit-il point qu'un homme est fou, & ne prieroit-il point tous ses domestiques de l'attacher, s'il lui voyoit dévorer, dans un seul repas, de la volaille, du poisson, & de la viande de boucherie; engloutir de l'huile & du vinaigre, avec des salades composées d'une trentaine d'herbes différentes; avaler de trois ou quatre sortes de vins; s'exciter l'appétit par des sauces où il y a une centaine d'ingrédiens; manger des confitures & des fruits d'un nombre infini de goûts & d'odeurs? Quelles violentes secousses & quelles fermentations déréglées un tel mélange ne doit-il pas produire dans le corps? Pour moi, lorsque je vois une table servie avec toute la magnificence qui est aujourd'hui à la mode, il me semble que je vois la goutte & la gravelle, l'hydropisie & les fiévres, accompagnées de cette foule de maladies ausquelles nous sommes sujets, se tenir en embuscade entre les plats & les assiettes.

La nature se contente de ce qu'il y a de plus simple & de plus commun. Tous les animaux, à l'exception de l'homme, se bornent à un seul mets. Les uns vivent d'herbes & les autres de poisson; ceux-ci de chair, & ceux-là de racines. Il n'y a que l'homme qui donne sur tout ce qu'il trouve sur ses pas; rien ne lui échappe; le plus petit fruit, la moindre excrescence de la terre, une baye, un mousseron, tout doit servir à sa nourriture, ou à sa gourmandise.

Il est impossible de fixer des régles pour la tempérance, puisque la même chose peut être excès dans l'un, & sobriété dans un autre : mais il y a peu de gens, arrivés à un certain âge, qui ne sachent quelle sorte & quelle quantité de nourriture leur convient le mieux. Si mes Lecteurs étoient mes patiens, & que je dusse leur prescrire des régles de tempérance, proportionnées à l'état de chacun, sur-tout eu égard à notre climat & à notre maniere de vivre, je leur donnerois celles-ci, qui sont d'un très-habile Médecin : *Faites votre repas entier d'un seul plat : Si vous en goûtez d'un second, ne prenez d'aucune boisson forte qu'à la fin du repas, & abstenez-vous d'ailleurs de toutes les sauces, à moins qu'elles ne soient simples & naturelles.* Un homme qui s'en tiendroit à ce petit nombre de maximes aisées & communes, ne sauroit guéres tomber dans la gourmandise. Par la premiere, il est à l'abri de la variété des goûts qui portent à l'excès, & par la seconde, il échappe à tous les artifices inventés pour donner un faux appétit, ou le ranimer lorsqu'il est presque éteint. S'il me falloit déterminer les coups que chacun doit boire, je suivrois ce que le Chevalier *Guillaume Temple* nous dit à cette occasion dans quelqu'un de ses Ouvrages, & je dirois avec lui : *Le premier verre pour moi, le second pour mes amis, le troisiéme pour la joye, & le quatriéme pour mes ennemis.* Mais, parce qu'un homme qui vit dans le monde ne sauroit observer ces régles à toute rigueur, il me semble que chacun devroit avoir ses jours d'abstinence, suivant que sa constitution le peut souffrir. C'est le vrai moyen de mettre la nature en état d'endurer la faim & la soif, lorsque la maladie ou le devoir l'exige, de se délivrer de ses oppressions, de réparer ses forces perdues, & de redonner l'élasticité à tous ses ressorts affoiblis ; outre que le jeûne, employé à propos, écarte souvent une grosse maladie, & la détruit même jusques à la racine. Deux ou trois Anciens nous disent, que *Socrate* ne ressentit aucun mal de cette cruelle peste qui ravagea la Ville d'*Athénes*, & qui est si fameuse dans l'Histoire ; ce qu'ils attribuent à la tempérance que ce Philosophe avoit toujours observée.

Je ne saurois m'empêcher d'insérer ici une remarque qui m'est venue dans l'esprit, toutes les fois que j'ai lû les Vies des anciens Philosophes, & que je les compare avec le même nombre de Princes ou de grands Seigneurs. On diroit que la vie des premiers, dont presque toute la Philosophie se réduisoit à l'exercice de la tempérance & de la sobriété, avoit de tout autres bornes que celle du reste des hommes. Du moins il se trouve, qu'à leur mort ils approchoient plus de l'âge de cent ans que de celui de soixante. Mais il n'y a point d'exemple qui fasse mieux voir que la tempérance contribue beaucoup à prolonger la vie, que celui de *Louis Cornaro*, noble *Venitien*. Je le cite d'autant plus volontiers, que le dernier Ambassadeur de *Venise* que nous avons eu à notre Cour, & qui étoit de la même famille, l'a certifié plus d'une fois en conversation. Quoi qu'il en soit, ce *Louis Cornaro*, très-infirme & délicat jusqu'à l'âge de trente-cinq ou quarante ans, prit alors le parti de vivre d'un grand régime, & il rétablit si bien une santé délabrée, qu'à l'âge de quatre-vingt ans il publia là-dessus un Livret, qui a paru en *François* sous ce titre, *Le Vrai Moyen de vivre plus de cent ans dans une santé parfaite.* Il vécut

assez lui-même, pour en donner une troisiéme ou quatriéme édition en *Italien*; & après avoir passé l'âge de cent ans au pied de la lettre, il mourut sans douleur & sans agonie, ou plutôt il s'endormit avec ses peres. Il y a divers Auteurs célébres qui parlent avec éloge de son petit Livre, où l'on remarque en effet cette gayeté d'esprit, ce calme, ce bon sens & cette crainte de Dieu, qui sont les fidéles compagnes de la tempérance & de la sobriété. Si l'on y trouve quelques endroits qui tiennent de la foiblesse du vieillard, ils servent plutôt à en relever le prix qu'à le diminuer.

Ce *Discours* n'est qu'une suite du XC. de ce Tome, où je traite de l'exercice corporel, & c'est pour cela même que je ne regarde ici la tempérance que comme un moyen facile d'obtenir la santé, & non pas sur le pied d'une vertu morale, qui pourra faire le sujet de quelque autre de mes Spéculations.

L.

CXXXIV. DISCOURS.

Est Ulubris, animus si te non deficit æquus.

Hor. L. I. Epist. XI. 30.

Ce que vous cherchez est même à Ulubres, *si vous avez un esprit tranquille & égal.*

M. le Spectateur,

On doit moins aspirer à se rendre heureux dans cette vie, qu'à se tranquilliser l'esprit.

» Il y a un défaut général qui régne dans la plûpart des Ecrivains de morale, anciens & modernes; c'est-à-dire, qu'ils prétendent jouir eux-mêmes du bonheur, & y conduire les autres. Il me semble avec tout cela, qu'on ne sauroit y arriver dans cette vie; ainsi je vous exhorte à ne parler pas d'un ton si haut que vos prédécesseurs, & au lieu d'aspirer à nous rendre heureux, enseignez-nous seulement à devenir tranquilles. Le but de celui qui veut agir avec quelque discrétion, & ne penser qu'à des choses praticables, doit être de diminuer notre peine, plutôt que d'augmenter notre joye. On peut éviter une inquiétude excessive; mais on ne sauroit atteindre à un grand bonheur. La grande leçon qu'il faut donner aux hommes, est l'egalité d'ame, une certaine régularité d'esprit qui est un peu au-dessus de la bonne humeur & au-dessous de l'enjouement. On doit être toujours de bonne humeur lorsqu'on ne souffre aucun mal; mais la joye doit être toujours accidentelle à un homme sage & prudent, c'est-à-dire, qu'elle doit venir de l'occasion qui se présente d'elle-même, & qu'on ne doit guéres rechercher : du moins ceux à qui la joye est nécessaire pour être de bonne humeur, ressemblent à ces tempéramens qui ont besoin d'eau

» de

» de vie pour se soutenir. Je dis donc, mon cher Monsieur, que votre unique précepte doit être, *Soyez tranquilles.* Cet esprit qui veut être, pour ainsi dire, transporté hors de lui-même par de grands éclats de rire, ou des plaisirs sensuels, & qui, à moins de cela, tombe dans l'inaction, est déréglé & tout-à-fait dissolu.

» Je connois deux vieillards qui ont tous les jours leur rendez-vous, où ils fument leur pipe ensemble, & qui, par leur amitié réciproque, quoiqu'ils ayent eu l'un & l'autre assez d'embarras & de fatigue dans le monde, jouissent d'une plus grande tranquillité qu'ils n'en pourroient jamais obtenir par la lecture d'aucun chapitre de *Seneque*. On peut arriver souvent à l'indolence du corps & de l'esprit, lorsqu'on ne tâche pas d'aller plus loin, mais la poursuite du bonheur est toujours accompagnée de quelque inquiétude en elle-même, dont un homme, qui se borne à des repas moderés, qui jouit de la conversation de ses amis & d'un sommeil doux & paisible, ne s'embarrasse guéres. Pendant que les esprits sublimes & rafinés parlent de la tranquillité, c'est lui seul qui la possede.

» Toutes ces réfléxions à piéces de rapport n'ont autre chose en vûe, M. le *Spectateur*, que de vous encourager à nous entretenir de la vie que doivent mener les bonnes gens, pour remplir, avec quelque satisfaction, ces vuides qui leur restent sur les bras & qui les ennuyent. C'est une chose bien triste, que la sagesse, ou, comme il vous plaît de la nommer, la Philosophie, ne fournisse des idées qu'aux Savans, & qu'un homme soit obligé d'être Philosophe pour savoir de quelle maniere passer la vie avec quelque douceur. Il me semble donc qu'il seroit digne de vos soins, d'examiner les différentes combinaisons qui peuvent se former entre les hommes, & leur procurer autant ou plus d'agrément que n'en sauroient donner les plus beaux talens de l'esprit. Vous pouvez trouver certaines descriptions & certains discours, qui rendront le foyer d'un honnête Artisan aussi agréable que votre Cotterie le peut être pour vous. La bonté du cœur est une source infinie de plaisirs; & vous rendrez un grand service au Public, si vous dépeignez au naturel tous les charmes d'un domestique bien réglé, au lieu d'insister, avec les fameux Ecrivains, sur les véxations ordinaires de la vie.

» Le travail & le repos, qui se succédent tour à tour dans la vie des gens du commun, leur font passer le tems d'une maniere douce & paisible; & vous devriez en discourir, en qualité de *Spectateur*, aussi bien que de tous ces autres sujets, qui paroissent à la vérité plus relevés, mais qui sont beaucoup moins instructifs. En un mot, je souhaiterois que vous tournassiez vos pensées à l'usage de ceux qui en ont le plus de besoin, & que vous fissiez voir que la simplicité, l'innocence, l'industrie & la tempérance peuvent conduire à la tranquillité, de même que le savoir, la prudence, l'habileté & la contemplation. Je suis *&c.*

T. B.

M. le SPECTATEUR,

Lettre de Mademoiselle *Argenson*, qui balance sur le choix qu'elle doit faire entre ses deux Amans, dont l'un est riche, & l'autre joli.

» Je suis la jeune Demoiselle à qui vous avez rendu la justice, depuis » quelque tems, de reconnoître que je possede à fond l'exercice de l'éventail; & que je m'en sers avec toute la dextérité imaginable. Il est certain » que le monde, tout critique & malin qu'il est aujourd'hui, avouera, qu'après de grands éclats de rire j'en reviens tout d'un coup, je reprends un » air sérieux, je fais une révérence, je laisse tomber mes bras devant moi, » & ferme en même tems mon éventail, de meilleure grace qu'aucune femme d'*Angleterre*. Je suis charmée de voir que vous avez pris connoissance » de moi, & que j'ai votre approbation; aussi, quelques railleries que les » autres jeunes Demoiselles me fassent là-dessus, j'en triomphe, convaincue » que ce n'est que par un principe d'envie, & je vous demande quelque » part dans votre amitié. D'ailleurs, souffrez que je vous expose l'état où » mon esprit se trouve aujourd'hui. Il y a peu de jours qu'occupée à lire un » de vos derniers (b) *Discours*, où il s'agit de l'âne qui ne sait de quel côté se » tourner entre deux bottes de foin qui le sollicitent avec la même force, il » me sembla que son cas représentoit très-bien la situation où je me vois: » car vous saurez que j'aime passionnément deux jeunes Messieurs, qui me » recherchent l'un & l'autre. Il ne faut rien cacher lorsqu'on demande conseil; ainsi je vous avouerai de bonne foi, que je n'aime pas moins l'argent que les hommes. Mon Amant *Chruson* est fort riche, & mon Amant » *Calixte* est très-joli. Je puis avoir l'un ou l'autre quand il me plaira; mais » lorsque je viens à examiner dans mon esprit, lequel des deux je dois préférer, je n'ose accepter *Calixte*, de peur que le bien de *Chruson* ne m'échappe, ni jouir du bien de celui-ci, & renoncer à la personne de l'autre. » Je suis encore fort jeune, mon cher Monsieur, & avec tout cela il n'y a » pas une fille au monde qui pense plus que moi au principal & à l'essentiel. » *Calixte* est le plus enjoué & le plus aimable garçon que je connoisse; il » danse bien, il est fort civil, & divertissant à toutes les heures du jour & » dans toutes les saisons de l'année; en un mot, il fait la joye de mon cœur » & les délices de mes yeux. Mais, de l'autre côté, *Chruson* est si riche & si » appliqué au solide! Je n'ai rien vû de plus propre que les habits de *Calixte*, qui met tous les jours quelque chose de neuf pour me plaire; mais » je pense d'abord que tout cela ne sert qu'à l'appauvrir davantage. Enfin, » après avoir examiné ces deux passions de l'amour & de l'avarice qui me » gourmandent, & pesé mûrement toutes choses, je commence à croire » que l'une durera plus long-tems que l'autre, & qu'il vaut mieux ainsi » me déterminer en faveur de *Chruson*, si vous n'avez rien à y opposer. » Hélas, mon pauvre *Calixte*! Je suis, &c.

BRIGIDE ARGENSON.

(b) C'est le Disc. CXXIX.

CXXXV. DISCOURS.

Alter rixatur de lanâ sæpe caprinâ ;
Propugnat nugis armatus : scilicet, ut non
Sit mihi prima fides ; & verè quod placet, ut non,
Acriter elatrem ; pretium ætas altera sordet.
Ambigitur quid enim ? Castor sciat, an Docilis plus ?
Brundusium Numicî meliùs via ducat, an Appî ?

Hor. Lib. I. Epist. XVIII. 15.

L'autre est un vétilleur continuel ; armé des plus frivoles raisons, il dispute sur un rien. Je prétens, dit-il, que mon sentiment fasse loi ; je le soutiendrai avec toute la chaleur dont je suis capable, & dût-on me promettre trente années de vie de plus, je n'en démordrai pas. Eh de quoi s'agit-il, je vous prie ? de savoir si Castor *joue mieux que* Docilis ? *si le chemin de* Numicius *méne plus droit à* Brindes *que celui d'*Appius ?



Les hommes contractent un certain air particulier & de mauvaises habitudes, suivant les professions qu'ils embrassent : les *Avocats*, par exemple, aiment à disputer sur tout.

TOus les âges par lesquels un homme passe, & les différens genres de vie qu'il choisit, ont chacun quelque vice particulier ou une imperfection naturelle qui l'accompagne, & qui demande les soins les plus exacts pour s'en garantir. Les Poetes & les Philosophes nous ont tracé depuis long-tems les foiblesses ausquelles l'adolescence, la jeunesse, l'âge viril & la vieillesse nous exposent ; mais je ne sache pas qu'aucun d'eux ait parlé de ces méchantes habitudes ausquelles nous sommes sujets, non pas tant à cause de la différence de l'âge ou de l'humeur, qu'à cause des emplois & du genre de vie que nous embrassons.

Je suis d'autant plus surpris qu'on ait négligé cet article, qu'il se trouve fondé sur une observation générale, qui saute aux yeux de tout le monde. L'emploi auquel on s'attache ne donne pas seulement un certain tour à l'esprit, mais il paroît souvent dans la conduite extérieure, & dans quelques-unes des actions les plus indifférentes de la vie. Cet air singulier qui se répand sur toute la personne,nous aide si bien à la reconnoître du premier coup d'œil, que ceux qui sont capables de la moindre attention, peuvent distinguer un Matelot ou un Tailleur, d'abord que l'un ou l'autre se présente.

Les Arts libéraux, quoiqu'ils ayent peut-être moins d'influence sur l'extérieur & la mine, font une si grande impression sur l'esprit, qu'ils le tournent absolument d'un certain côté.

Le Mathématicien ne veut admettre, dans les choses les plus triviales, que ce qui approche de la démonstration, & le Scholastique aime beaucoup les définitions & les syllogismes. Le Médecin & le Théologien font souvent les Docteurs en compagnie, avec la même autorité qu'ils exercent à l'égard de leurs patiens & de leurs disciples ; pendant que le Jurisconsulte pose de

nouveaux cas, & plaide sur tout ce qui s'offre dans la conversation.

Peut-être que j'examinerai quelque jour un peu plus au long le défaut particulier dont chaque Profession est infectée; je me bornerai ici à cet esprit de dispute que j'ai nommé le dernier, & qui se trouve parmi les gens de robe.

Ces Messieurs, accoutumés à l'argumentation, qui semble être de leur ressort, & qui leur produit même de l'argent comptant, croyent qu'il n'est pas de la prudence de céder jamais en bonne compagnie. Ils font voir dans leur discours ordinaire le zèle avec lequel ils défendroient une Cause en public; & c'est pour cela même qu'ils oublient souvent de tenir ce juste milieu qui est si nécessaire pour rendre la conversation agréable & utile.

Le Capitaine (c) *Sentry* pousse la chose si loin à leur égard, que je lui ai ouï dire, qu'*il connoissoit très-peu d'Avocats dont la Société fût supportable*. Au reste, cet Officier, qui est un homme de bon sens, mais d'une conversation un peu séche, me racontoit hier au soir une dispute qu'il avoit eue avec un de ces jeunes Chicaneurs. » Je donnois, *me dit-il*, mon opinion, » sans craindre de m'attirer aucun débat, sur la conduite qu'un Général avoit » tenue dans une Bataille qui s'étoit donnée quelques années avant que » mon adverse Partie & moi fussions au monde. Le jeune Avocat me releva » d'abord, & après avoir raisonné plus d'un quart d'heure sur un sujet qu'il » n'entendoit pas, comme je m'en apperçus bientôt, il tâcha de me faire » voir que mon opinion étoit mal fondée. Pour finir la dispute, je lui répon» dis, que tous ces argumens ne m'étoient jamais venus dans l'esprit, & » qu'ils ne manquoient pas de vrai-semblance. Mais, répliqua mon Anta» goniste, qui ne vouloit pas que je lui échappasse de cette maniere, il y a » plusieurs choses qu'on peut alléguer en votre faveur, & que vous avez né» gligées. Là-dessus il se mit à déclamer à nouveaux frais, & à combattre » tout ce qu'il venoit de dire. Je revins donc à mon premier sentiment, & » j'acquiesçai à toutes ses raisons. Alors mon jeune Avocat reprend le poste » qu'il avoit abandonné, & me réfute pour la troisiéme fois, sans s'épargner » lui-même. Quoi qu'il en soit, convaincu qu'il ne vouloit qu'escarmou» cher, & qu'il ne souffriroit pas que je le serrasse de près, je crus que le » meilleur étoit de garder le silence, & de permettre qu'il s'applaudît de » ses victoires, puisqu'à l'exemple de (d) *Hudibras, il pouvoit toujours changer* » *de parti, & avoir toujours de bonnes raisons pour cela.*

Pour moi, j'ai toujours regardé nos Colléges en Droit comme des pépinieres de Politiques & de Législateurs; c'est aussi pour cela que je fréquente souvent les quartiers de la Ville où ils sont situés. Je passai en dernier lieu à l'un des plus célébres Caffés du (e) *Temple*, où je vis toute la chambre pleine

(c) Voyez p. 7.

(d) C'est le titre & le principal Personnage d'un fameux Poëme *Anglois*, qui contient une satyre fine & piquante contre la rébellion de *Cromwel*, les indépendans, les fanatiques, & autres qui suivirent son parti. L'Auteur de cet Ouvrage étoit *Samuel Butler*, qui mourut à *Londres* en 1680.

(e) Voyez la premiere note qui est au bas de la p. 5.

de jeunes Etudians, séparés en différentes bandes, qui disputoient sur l'un ou l'autre sujet. La conduite de nos derniers Ministres y fut attaquée & défendue avec beaucoup de chaleur : on y proposa divers Préliminaires de la Paix, qui furent acceptés par les uns & rejettés par les autres : on insista sur la démolition de *Dunkerque*, & on la combattit si vigoureusement, que peu s'en fallut qu'on n'en vînt à se donner un cartel. En un mot, je m'apperçus que le desir de la victoire, soutenu des petits préjugés de parti & de l'intérêt, portoit la dispute si loin, que les Antagonistes en concevoient de la haine les uns pour les autres, & qu'ils se retiroient forts chagrins de l'un & de l'autre côté.

L'art de manier une dispute honnêtement, est si délicat, & il y a si peu de gens qui y soient experts, que je hasarderai ici quelques-unes de ces régles que j'ai données autrefois par écrit, avec plusieurs choses de cette nature, à un jeune homme de mes parens, qui avoit fait de si grands progrès dans l'étude des Loix, qu'il commençoit à plaider en compagnie sur tous les sujets qui se présentoient. D'ailleurs j'ai ce Manuscrit entre les mains, & je pourrai de tems en tems en publier quelques morceaux, lorsqu'ils me paroîtront nécessaires pour l'instruction de notre jeunesse. Quoi qu'il en soit, voici ce que je vous en destine aujourd'hui.

» Evitez les disputes autant qu'il vous sera possible, si vous voulez paroître » bien élevé en compagnie. Sachez qu'il y a plus d'esprit & de bienséance à » faire valoir qu'à contredire les notions des autres : mais si vous êtes obli- » gé d'entrer en dispute, donnez vos raisons avec toute sorte de calme & de » modestie, deux choses qui ne manquent presque jamais de vous attirer » la bienveillance des Auditeurs. D'un autre côté, si vous n'êtes ni décisif, ni » plein de vous-même, & que vos paroles ou vos actions ne le montrent » pas, alors tout le monde se réjouira de votre victoire. Que dis-je ? Si vos » raisons se trouvoient insuffisantes, vous pourriez vous battre en retraite de » fort bonne grace ; puisque vous n'avez jamais été positif, & que vous êtes » bien-aise d'être mieux instruit. De-là vient que certains Philosophes approu- » vent la maniere d'argumenter de *Socrate*, où vous n'affirmez presque » rien, où vous ne pouvez ainsi tomber dans aucune absurdité, & quoique » vous tâchiez d'en amener un autre à votre opinion, il semble que vous ne » pensiez qu'à prendre ses avis.

» Pour conserver ce calme, qui n'est pas moins nécessaire que difficile à ob- » tenir, souvenez-vous, s'il vous plaît, qu'il n'y a rien de plus injuste ni de » plus ridicule, que d'être fâché contre quelqu'un parce qu'il n'est pas de vo- » tre opinion. Les études, les intérêts & l'éducation des hommes varient tant, » qu'il est impossible qu'ils ayent tous les mêmes idées ; & votre Antagoniste » a le même droit contre vous, que vous prétendez avoir contre lui. D'ail- » leurs, examinez-vous un peu de bonne foi, & demandez-vous, quelle se- » roit votre opinion, si vous aviez reçu tous les préjugés de l'éducation & de » l'intérêt qu'il peut avoir lui-même ? Mais si vous ne disputez que pour » l'honneur de la victoire, & que vous en veniez aux emportemens, c'est la » plus fausse démarche où vous puissiez tomber, & qui donne sur vous un

» avantage inconcevable. Lorsque la dispute est finie, combien d'argumens so-
» lides ne vous rappellez-vous pas, que la chaleur & la violence de la passion
» vous avoient fait oublier ?

» Il est encore plus ridicule de s'emporter contre un homme, parce qu'il
» ne sent pas la force de vos raisons, ou qu'il en allégue lui-même de foibles.
» Si vous disputez pour acquérir de l'honneur, sa foiblesse rend votre vic-
» toire d'autant plus aisée ; mais il doit être à tous égard l'objet de votre
» pitié, plutôt que celui de votre colere ; & s'il n'a pas la conception aussi
» facile que vous, remerciez-en l'Auteur de la Nature, qui vous a donné
» de plus grandes lumieres qu'à lui.

» Ajoutez à ceci, qu'entre vos égaux, il n'y a personne qui se mette fort en
» peine de votre colere, qu'elle ne fait tort qu'à vous-même, & qu'elle vous
» ronge le cœur. Peut-être aussi qu'il n'est pas trop de la prudence de vous
» chagriner & de vous punir vous-même, toutes les fois que vous avez le
» malheur de vous rencontrer avec un impertinent ou un fripon.

» Enfin, si vous ne cherchez que la vérité, qui doit être l'unique but de la
» dispute, c'est un nouveau motif qui vous engage à conserver votre sens
» froid, puisqu'il vous est presque indifférent quelque part que vous la trou-
» viez. D'ailleurs j'ai souvent remarqué dans les compagnies où l'on dispute,
» que le meilleur parti que l'on puisse prendre alors, est de n'en épouser au-
» cun, mais d'agir en Médiateur ; celui de tous les rôles qui est le moins
» exposé à l'envie, & qui attire le plus d'estime. On acquiert de cette ma-
» niere le titre d'équitable ; on a l'occasion d'approfondir les choses, de faire
» paroître son discernement, & quelquefois même de donner des éloges
» aux Parties intéressées.

» Pour conclusion, lorsque vous avez gagné la victoire, ne la poussez pas
» trop loin ; il suffit que votre Antagoniste & la compagnie voyent qu'elle
» est en votre pouvoir, mais que vous êtes trop généreux pour en abuser.

X.

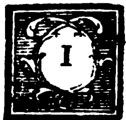


CXXXVI. DISCOURS.

Cervi, luporum præda rapacium,
Sectamur ultrò, quos opimus
Fallere & effugere est triumphus.
HOR. L. IV. Ode IV. 50.

Que faisons-nous? plus lâches & plus timides que des cerfs destinés à être la proie des loups ravissans, nous sommes venus attaquer les Romains. *Hélas! le plus glorieux triomphe que nous osions espérer, c'est de pouvoir éviter leur rencontre.*

Portrait des femmes qu'on peut nommer des Salamandres; avec la triste avanture d'un Castillan, & de son épouse.


IL y a une espéce de femmes que je distinguerai par le nom de *Salamandres*. Ce sont des Héroïnes en chasteté, qui marchent sur des brasiers, & qui vivent au milieu des flammes, sans en recevoir aucun mal. Une *Salamandre* ne connoît point de sexe dans les personnes qu'elle fréquente, elle se familiarise avec un Etranger dès la premiere vûe, & n'a pas le cœur assez lâche pour examiner, si la personne avec qui elle s'entretient, porte des culottes ou une jupe. Elle reçoit au lit les visites d'un homme, joue avec lui au Piquet toute une après-dînée, se promene avec lui deux ou trois heures au clair de la Lune, & se scandalise beaucoup de ce qu'un mari est assez déraisonnable, ou un pere assez cruel, pour défendre au sexe de si innocentes libertés. C'est à cause de cela même qu'elle déclame toujours contre la jalousie, qu'elle admire la bonne éducation *Françoise*, & qu'elle plaide avec ardeur pour les manieres libres & dégagées. En un mot, la *Salamandre* vit dans l'état d'une innocence & d'une simplicité invincibles: elle est environnée d'un certain froid naturel qui l'empêche de se corrompre: elle s'étonne qu'on parle de tentations, & défie les assauts de tout le genre humain. Sa chasteté est toujours exposée à l'épreuve du feu, & à l'exemple de la bonne Reine (f) *Emma*, la pauvre innocente marche, les yeux bandés, sur des socs brûlans, sans en être même noircie.

Ce n'est donc pas à l'usage de la *Salamandre*, mariée ou non, que je destine ce *Discours;* il ne doit servir qu'à celles du beau sexe qui sont composées de chair & de sang, & qui se croyent sujettes à la fragilité de la nature humaine. C'est à celles-ci que je m'adresse, & je les exhorte fort sérieusement à tenir une tout autre conduite, & à s'éloigner, autant qu'il leur sera possible, de tout ce que l'Ecriture appelle des *Tentations*, & le Monde des *Occasions*. Si elles savoient combien de milliers de leur sexe ont passé peu à peu de ces innocentes libertés à la honte & à l'infamie, & combien de millions du nôtre,

(f) Voyez le *Dictionnaire Hist. & Crit. de M.* Bayle, au mot *Emma*.

après avoir commencé par des flatteries, des protestations & des marques de tendresse, ont fini par des reproches, le parjure & la perfidie; si elles savoient, dis-je, tout cela, elles éviteroient comme la mort les premieres avances de celui qui les pourroit conduire dans d'étranges labyrinthes de crime & de misere. Qu'il me soit permis d'abandonner ici la cause des hommes, & d'avertir les femmes, avec l'honnête *Chamont*, dans la Piéce intitulée (g) *L'Orpheline*, qu'*elles doivent se tenir en garde contre tous les hommes, qui sont naturellement perfides, dissimulés, fins, cruels & inconstans. Lorsqu'un homme*, ajoute-t-il, *vous parlera d'amour, ne vous y fiez qu'à bonnes enseignes; mais s'il jure, à coup sûr il vous trompera.* Il seroit aisé de m'étendre là-dessus; mais je me bornerai au récit d'une Histoire, qu'un de nos Officiers, du nombre de ceux qui ont servi en *Espagne*, m'a racontée depuis peu, & qui fournit un triste exemple du danger qu'une femme court, lorsqu'elle se familiarise trop avec un homme. La voici mot pour mot, telle que je l'ai reçûe.

» Un Habitant du Royaume de *Castille*, qui ne manquoit pas de prudence, » & dont la conduite étoit grave & sérieuse, résolut de se marier à l'âge » d'environ cinquante ans. Afin même de n'avoir aucun sujet de se repentir » de son choix, & de passer le reste de ses jours avec quelque douceur, il jet- » ta les yeux sur une jeune Demoiselle, qui n'avoit pour tout mérite que sa » beauté & une bonne éducation, sa famille ayant été ruinée par la guerre » qui a désolé ce Royaume. Après donc qu'il l'eut épousée, & joui quelque » tems avec elle d'un bonheur extrême, il fut obligé de passer à *Naples*, où il » avoit la meilleure partie de son bien. Sa femme l'aimoit trop pour ne le » suivre pas dans ce voyage; mais à peine avoient-ils été un jour en mer, » qu'ils tomberent entre les mains d'un Corsaire *Algerien*, qui les fit escla- » ves, avec tous ceux qui étoient à bord du même vaisseau. Dans ce mal- » heur inopiné, le *Castillan* & son épouse eurent la consolation de servir le » même Maître, qui, à la vûe de leur tendresse mutuelle, & de l'impatience » qu'ils avoient d'obtenir leur liberté, demanda une somme exorbitante » pour leur rançon. Le *Castillan*, qui auroit mieux aimé, s'il avoit été seul, » mourir dans l'esclavage que payer cette somme, qui le réduisoit à la der- » niere pauvreté, fut si ému de compassion à l'égard de sa femme, qu'il en- » voya des ordres réiterés à un de ses proches parens en *Espagne*, de vendre » son bien fonds, & de lui en remettre au plutôt la valeur. Celui-ci, dans » l'espérance qu'on diminueroit quelque chose de la somme demandée, & » qui d'ailleurs n'avoit pas trop envie d'aliéner un bien dont il croyoit pou- » voir hériter quelque jour, y apporta de si longs délais, qu'il se passa » trois années entieres sans avoir fait aucune démarche qui tendît à les » délivrer.

» Cependant il se trouva qu'un *François* renégat demeuroit dans le même » lieu où le *Castillan* & sa femme étoient prisonniers. Cet estafier, qui avoit

(g) Tragédie écrite par M. *Otway*.

toute

» toute la vivacité de ceux de sa Nation, les entretenoit souvent de ses avan-
» tures, & y ajoutoit quelquefois une chanson, un tour de danse, ou quel-
» que autre plaisanterie, pour les divertir. La connoissance qu'il avoit d'ail-
» leurs de toutes les manieres des *Algeriens*, le mit en état de leur rendre
» plusieurs bons offices : de sorte que le *Castillan*, un jour qu'ils raisonnoient
» ensemble de bonne amitié, lui découvrit la mauvaise manœuvre de son pro-
» che parent à son égard ; & lui demanda, ce qu'il lui conseilloit de faire en
» cette occasion, puisqu'il lui étoit impossible de lever la somme exigée
» pour sa rançon & celle de sa femme, à moins qu'il ne pût aller en personne
» vendre ses Domaines. Le Renégat l'assura d'abord, que son Maître *Algerien*
» ne consentiroit jamais à le relâcher sous ce prétexte ; mais il lui fournit
» ensuite un expédient pour s'esquiver en habit de matelot. L'entreprise réus-
» sit, & le *Castillan*, après avoir vendu ses terres, ne voulut confier son ar-
» gent à personne, de crainte qu'il ne lui arrivât quelque autre malheur ;
» mais résolu de périr, plutôt que de laisser dans l'esclavage une épouse qui
» lui étoit plus chere que sa vie, il se rembarqua sur un petit vaisseau desti-
» né pour *Alger*. Il est impossible d'exprimer la joye qu'il eut, dans la pen-
» sée qu'il reverroit bientôt ce charmant objet de son amour, & qu'il lui de-
» viendroit plus cher par cet acte d'une générosité si extraordinaire.

» Quoi qu'il en soit, pendant son absence le Renégat s'étoit si bien insinué
» dans les bonnes graces de sa jeune femme, & lui avoit tellement rempli
» la tête d'avantures galantes, qu'elle le prit bientôt pour le Gentilhomme le
» mieux fait & le mieux tourné qu'elle eût connu de sa vie. En un mot, de-
» venue de la plus grande indifférence du monde pour l'honnête *Castillan*,
» elle ne devoit plus le regarder que comme un pauvre vieillard, indigne de
» posséder une si charmante créature. D'ailleurs, le Renégat l'avoit instruite
» de quelle maniere elle devoit se gouverner à l'arrivée de son époux ; de
» sorte qu'après l'avoir reçu, avec toutes les marques de la tendresse la plus
» vive & de la reconnoissance la plus sincere, enfin elle lui persuada de re-
» mettre au Renégat, leur ami commun, l'argent qu'il avoit amassé pour
» leur rançon, sous prétexte qu'il en feroit diminuer quelque chose, & qu'il
» en tireroit meilleur parti qu'eux-mêmes. Le bon homme admira sa pru-
» dence, & suivit son conseil. Je voudrois pouvoir cacher le reste de l'a-
» vanture ; mais puisque j'en ai tant dit, il faut l'expédier en aussi peu de mots
» qu'il me sera possible. Le lendemain, à son réveil, le *Castillan*, qui avoit
» dormi plus qu'à l'ordinaire, ne trouva pas sa femme. Là-dessus il se leve, il la
» cherche, il la demande, & il apprend qu'on l'avoit vûe dès la pointe du jour
» avec le Renégat. Celui-ci avoit pris de si justes mesures pour leur fuite,
» qu'ils se virent bientôt hors des terres d'*Alger* ; qu'ils emporterent l'argent,
» & laisserent le pauvre homme captif, qui, exposé à toute la rage de son cruel
» Maître, & accablé de la perfidie de sa malheureuse femme, mourut au bout
» de quelques mois.

L.

CXXXVII. DISCOURS.

——— Scribere jussit amor.

Ovid. Heroïd. Ep. IV. 10.

L'amour m'a ordonné d'écrire.



Es deux Lettres suivantes me paroissent écrites avec tant de franchise & de bon sens, que je ne puis m'empêcher de les insérer ici.

M. le Spectateur,

Lettre de *Statira*, sur l'humeur intéressée des *hommes*.

» Quoique dans tous vos Ecrits, vous paroissiez le Patron & l'Ami de notre » sexe, je ne me souviens pas que vous ayez réfléchi directement sur la prati- » que mercenaire des hommes dans le choix de leurs femmes. S'il vous plai- » soit de méditer un peu là-dessus, vous trouveriez bientôt, que la condition » de plusieurs d'entre nous est fort malheureuse, puisque, par les loix de la » coutume & de la modestie, il nous est interdit de faire aucune avance vers » l'objet de nos desirs, & que nous ne pouvons espérer de nous voir recher- » chées par ceux que nous aimons, si notre fortune n'est pas proportionnée » à celle dont ils jouissent eux-mêmes. Avec tous ces désavantages, Mon- » sieur, je me vois réduite à m'adresser à vous, dans l'espérance que vous pu- » blierez au plutôt la Lettre suivante, où je déclare ma passion à celui, qui, » depuis quelque tems, a fait certaines démarches équivoques pour m'obte- » nir. Je ne doute pas qu'il ne m'aime avec ardeur; mais l'inégalité des biens » le détourne de la pensée du mariage, dans la crainte que le monde n'y trou- » vât à redire. Persuadée d'un autre côté, qu'il ne manque pas de discerne- » ment, sur ce qu'il me surprit l'autre jour à le regarder d'une certaine ma- » niere, je crois qu'il s'est imaginé là-dessus, qu'il pourroit m'avoir *à meil- » leur marché*, comme s'expriment les hommes. Je vous avoue que j'en ai le » cœur gros, & si vous savez bien jusqu'où va la délicatesse de l'amour & » de l'honneur, vous me pardonnerez si je me hâte, sans aucune autre céré- » monie, d'en venir à la Lettre que je lui destine. Je l'appelle *Oroondates*, » parce que, si le succès ne répond pas à mon attente, ceci aura l'air d'un » pur Roman; mais si j'ai le bonheur de réussir, je vous promets, à mon » mariage, une paire de gans, qui vous seront envoyés de ma part, sous le » nom de *Statira*. »

Lettre à OROONDATES.

Monsieur,

Lettre de la même à son Amant.

» Après avoir souffert une grande perpléxité, & roulé dans mon esprit bien » des pensées tumultueuses, pour chercher les moyens de vous instruire de

» mes sentimens, & vous demander raison des vôtres, j'ai enfin pris le parti » de me servir de cette voye, qui peut me découvrir à vous, ou me laisser » cachée sous ce masque, si vous le jugez à propos. Quoi qu'il en soit, si ma » Lettre n'a pas, au bout de quelques jours, le succès que j'en attends, toute » la négociation demeurera ensevelie dans un oubli éternel, & il ne s'en » parlera plus. Mais, hélas! que vais-je faire, lorsque je me hasarde à vous dire » que je vous aime? Cependant, après vous l'avoir dit, sachez que, malgré » la plus forte passion qui ait jamais enflammé un cœur tendre, j'aurai la for- » ce de vous bannir pour toujours de mes yeux, si je suis convaincue que » vous n'en voulez qu'à mon honneur. Mais hélas! mon cher Monsieur, pour- » quoi sacrifieriez-vous le bonheur essentiel de la vie à l'opinion du monde, » qui n'a d'autre fondement que l'erreur & le préjugé? Tous les hommes peu- » vent s'appercevoir que les richesses seules ne sont pas capables de les ren- » dre heureux, & avec tout cela ils renoncent à tout autre avantage, lors- » qu'il ne se trouve pas soutenu de richesses. Puisque le monde est si dépra- » vé, que la Religion nous est laissée pour nous servir de guide, à nous pau- » vres femmelettes, & que vous autres Messieurs les hommes agissez d'ordi- » naire par des principes d'intérêt ou de plaisir, je ne raisonnerai avec vous » que sur ce qui peut vous être le plus avantageux en qualité d'hommes du » monde. Si vous pouviez ainsi m'obtenir pour votre Maîtresse ou votre » Femme, je prétends vous convaincre, que le dernier vous tourneroit mieux » à compte, & qu'il vous donneroit une plus grande satisfaction.

» Supposé donc que la nuit marquée pour notre rendez-vous fût déja ve- » nue, & que vous vous trouvassiez avec moi dans quelque coin de la Ville » que vous auriez choisi, pour y goûter toutes les douceurs que votre folle » imagination vous promet dans la jouissance de celle qui est encore à la fleur » de sa jeunesse, & qui a gardé jusques ici son honneur, vous seriez bientôt » rassasié de ma personne, malgré tous mes petits airs, & toute la vivacité de » mon esprit. Lorsque l'imagination est satisfaite, vous reconnoissez le vuide » & le néant de ce qu'elle vous avoit promis; & alors, que devient cette » innocence qui avoit tant de charmes pour vous? Dès le moment que vous » serez tout seul, vous trouverez que le plaisir du débauché n'est que celui » d'un destructeur: il empoisonne tout le fruit qu'il goûte; & par-tout où » l'animal a brouté, il n'y a plus rien qui soit digne de l'homme. La raison » reprend sa place, d'abord que l'imagination est soûlée; & j'aurois la hon- » te & le chagrin d'être la cause de vos inquiétudes mortelles, de recevoir vos » visites à la dérobée, & de passer le reste de mes jours dans le crime & la soli- » tude, les deux compagnes les moins propres qu'il y ait au monde pour de- » meurer ensemble. Je n'insisterai pas sur l'obscurité honteuse où nous se- » rions obligés de vivre, sans fréquenter les promenades ou voir les honnê- » tes gens, comme des personnes dont la conduite n'est pas à l'épreuve de l'exa- » men; mais je vous laisserai le soin de réfléchir là-dessus, à vous, Monsieur, » qui avez peut-être quelque expérience de cette vie, que je ne connois qu'en » idée.

» D'un autre côté, si vous êtes assez bon & assez généreux pour m'élever

» au rang de votre femme, vous pouvez attendre de moi toute l'obéïssance & » la tendresse que la gratitude peut inspirer à une femme vertueuse. Quelque » douceur qu'on goûte avec une personne agréable, quelque complaisance » qu'on attende d'un bon naturel, quelque consolation qu'on recueille d'une » amitié sincere, vous pouvez compter de les recevoir comme une chose dûe » à votre générosité. En cas que le mauvais dessein, que vous avez aujour- » d'hui sur moi, vous pût réussir, vous n'en auriez ensuite que du chagrin & » un véritable dégoût; mais les transports d'un amour vertueux font la » moindre partie du bonheur qui l'accompagne. Les ravissemens charnels » d'une passion innocente ne ressemblent qu'à des éclairs comparés avec la lu- » miere du Soleil, & ils en interrompent la joye, plutôt qu'ils ne l'avancent.

» Faut-il donc que j'aye le courage de vous dire en termes directs de m'é- » pouser? Je n'ignore pas qu'entre moi & ce bonheur il y a la fille orgueil- » leuse d'un homme qui peut lui donner une dot proportionnée à votre bien. » Mais si vous balanciez la conduite d'une femme qui se met à votre ni- » veau à l'égard des biens de la fortune, & qui s'attend à un gros douaire, » avec celle d'une autre qui se croiroit honorée, & qui vous auroit de l'obli- » gation d'être admise à votre alliance, quelle des deux voudriez-vous choisir? » Vous aurez peut-être envie de vous régaler quelquefois dehors avec vos » amis; là-dessus elle croira qu'on la néglige à la maison lorsque vous n'y » êtes pas, & cherchera l'occasion d'y faire une dépense qui réponde à la » figure que vous soutenez dans le monde. Il faudroit qu'en toutes choses elle » eût égard au bien qu'elle vous auroit apporté, & moi à celui dont vous » m'auriez enrichie. Votre commerce avec elle aura toujours l'air d'un mar- » ché, & avec moi, d'une liaison d'amitié. La joye entrera dans ma chambre » avec vous, & lorsque vous en sortirez, mes vœux les plus tendres vous » accompagneront par-tout. Demandez-vous à vous-même, si vous n'aimeriez » pas à goûter toute votre vie le plaisir d'avoir rendu service à une personne » reconnoissante, qui n'oublieroit jamais votre bienfait; tel seroit votre cas avec » moi. Dans l'autre mariage, il y aura toujours une opposition continuelle de » bienfaits, & vous n'y goûterez jamais le plaisir qu'il y a d'en conférer ou » d'en recevoir quelqu'un. Peut-être qu'à la fin du compte vous aimerez » mieux agir suivant les régles de la prudence humaine. Je ne sais que dire, ni » quel parti prendre, lorsqu'une si triste pensée me vient dans l'esprit; mais » s'il est en votre pouvoir de me rendre votre femme reconnoissante, soyez » persuadé que je ne m'abandonnerai jamais à devenir votre indigne Maî- » tresse.

T.



CXXXVIII. DISCOURS.

Religentem esse opportet, religiosum nefas.

AUL. GELL. Lib. IV. Cap. 9.

Il faut avoir de la piété, mais on ne doit pas être superstitieux.



IL est de la derniere importance d'inculquer de bonne heure la dévotion dans l'esprit des enfans, parce qu'elle y jette de profondes racines, qui ne meurent presque jamais. Les soucis de la vie, le feu de la jeunesse, & les appas du vice, semblent quelquefois l'éteindre; mais elle se ranime, d'abord que l'âge, la discrétion ou les malheurs ramenent un homme de ses égaremens. C'est un feu qui reste caché sous la cendre, sans qu'on le puisse étouffer.

La *piété* mal entendue jette les hommes dans l'enthousiasme, ou dans la superstition.

La tempérance, la sobriété & la justice, sans la dévotion, sont des vertus froides, insipides & languissantes, qui viennent plutôt des principes de la Philosophie, que de ceux de la Religion. La piété donne une grande ouverture à l'esprit, l'éleve à des idées beaucoup plus sublimes qu'il n'en peut trouver dans aucune autre science, l'échauffe & l'agite infiniment plus que tous les plaisirs sensuels.

Quelques Auteurs ont dit, que l'homme se distingue plutôt des autres animaux par le culte d'une Divinité que par la raison, puisqu'il y a plusieurs bêtes qui font paroître dans leurs actions quelques étincelles de la derniere, au lieu qu'il n'y en a pas une seule qui fasse aucune démarche qui approche de l'autre. Il est certain que la pente naturelle de tous les hommes à pratiquer un Culte religieux, & à implorer le secours d'un Etre suprême dans les périls & les calamités où ils se trouvent; que la gratitude dont leur ame est touchée envers un Supérieur invisible, lorsqu'ils reçoivent quelque faveur extraordinaire, & à laquelle ils ne s'attendoient pas; que l'amour & l'admiration qui les saisissent toutes les fois qu'ils méditent sur les perfections Divines, & que le consentement universel de tous les Peuples du Monde à l'égard de cet article capital; il est certain, dis-je, que tout cela forme une preuve convaincante, que le Culte religieux doit venir d'une tradition émanée de quelque premier Fondateur du genre humain, ou qu'il est une suite des lumieres de la raison, ou qu'il découle d'un instinct que la nature a placé dans l'ame. Pour moi, il me semble que toutes ces causes contribuent à produire le même effet; mais qu'on assigne celle qu'on voudra pour le principe immédiat du Culte religieux, il faut avouer qu'elles nous indiquent toutes un Etre souverain comme celui qui en est l'Auteur.

Je me servirai de quelque autre occasion pour examiner l'espèce de Culte que le Christianisme nous enseigne; & je ne toucherai ici qu'aux erreurs où ce divin principe nous engage quelquefois, lorsqu'il n'est pas dirigé par les

lumieres de la raison, qui nous est donnée pour nous servir de guide dans toutes nos démarches.

Les deux grandes erreurs où la dévotion mal-entendue nous précipite, se réduisent à l'*enthousiasme* & à la *superstition*.

Il n'y a pas de plus triste objet au monde, qu'un homme dont le cerveau est frappé de l'enthousiasme religieux. Une personne qui extravague, quoique ce ne soit que par un principe d'orgueil ou de malice, est un spectacle mortifiant pour la nature humaine; mais lorsque le dérangement vient des ferveurs d'une dévotion indiscrete, ou d'une trop grande application de l'esprit à ses devoirs mal-entendus, il mérite que nous en ayons une compassion tout extraordinaire. Avec tout cela nous en pouvons tirer cet usage, que puisque la dévotion même, qu'on ne croiroit jamais être en état de pousser trop loin, peut détraquer le cerveau, à moins que ses ardeurs ne soient ménagées avec beaucoup de prudence, il faut avoir un soin tout particulier de conserver le calme dans sa raison, & se tenir en garde, dans toutes les occasions de la vie, contre les influences de la passion, de l'imagination & du tempérament.

La piété qui n'est pas gouvernée par la raison, dégénere presque toujours en enthousiasme. Lorsque l'esprit se trouve embrasé du feu de la dévotion, il est disposé à croire qu'il ne l'a pas excité lui-même, mais qu'il y a quelque chose de divin en lui qui en est la source. S'il favorise trop cette idée, & qu'il s'en chatouille agréablement, il s'abandonne à la fin aux transports & aux extases imaginaires; & lorsqu'il se croit une fois sous les influences de l'inspiration divine, on ne doit pas s'étonner s'il méprise les réglemens des hommes, & s'il ne veut pas recevoir le Formulaire de Religion établi par les Loix, puisqu'il se croit dirigé par un guide infaillible & supérieur à tout.

Si l'enthousiasme est une sorte d'excès dans la dévotion, l'on peut dire que la superstition ne péche pas seulement de ce côté-là, mais qu'elle est aussi un excès de la Religion en général, suivant l'ancien mot du Paganisme, que j'ai mis à la tête de ce Discours. *Nigidius* remarquoit là-dessus, à ce qu'*Aulu-Gelle* rapporte au même endroit, que les mots *Latins* qui se terminent en *osus* signifient d'ordinaire un vice, & la possession d'une qualité portée jusqu'à l'excès.

L'Enthousiaste, en fait de Religion, ressemble à un fade Courtisan. L'enthousiasme a quelque chose qui tient de la fureur, & la superstition approche de la démence. La plûpart de nos Sectes, qui ne se joignent pas avec l'Eglise *Anglicane*, ont une bonne dose d'enthousiasme; mais la Religion Catholique *Romaine* est un amas confus de superstitions vaines & puériles.

Il semble même que l'Eglise qui se donne ce titre superbe, n'en puisse jamais revenir à cet égard. Si l'on introduit dans le monde des habits ou des manieres ridicules, on s'en dégoûte bientôt, & l'usage en est banni à perpétuité; mais d'abord qu'un ornement ou une cérémonie a pris asyle dans l'Eglise, voilà qui est fait; ils n'en sortent plus, quelque étranges qu'ils paroissent. Un Evêque *Goth* a peut-être jugé à propos de réciter un certain Formulaire avec des souliers ou des pantoufles aux pieds d'une certaine façon; un

autre s'est imaginé qu'il seroit de la bienséance qu'une telle partie du culte public s'exécutât avec la Mitre sur la tête & la Crosse à la main ; un Frere *Vandale* aussi pieux ou superstitieux que les autres, y ajoute un habit à l'antique, dans la pensée qu'il fournit un emblême de tels ou tels mysteres, jusqu'à ce que peu à peu tout le Service Divin dégénere en farce & en spectacle risible.

Leurs Successeurs voyent la sottise & l'inconvénient de ces pauvres cérémonies ; mais, au lieu de les réformer, ils y en ajoutent de nouvelles, qu'ils croyent plus significatives, qui prennent racine de la même maniere, & qu'on ne doit plus rejetter, d'abord qu'on les a une fois admises. J'ai vû officier le Pape *in Pontificalibus* dans l'Eglise de *S. Pierre*, où il employa deux heures de suite à mettre ou à quitter ses divers ornemens, selon la différence des rôles qu'il devoit jouer.

Il n'y a rien de si beau, ni qui orne plus la nature humaine, sans parler des avantages infinis qu'elle y trouve, qu'une piété mâle, ferme & constante ; mais l'enthousiasme & la superstition sont les foiblesses de la raison humaine, qui nous exposent au mépris & à la raillerie des Infidéles, & qui nous mettent au-dessous des bêtes qui périssent.

L'*idolâtrie* est un autre fruit de la piété mal-entendue ; mais je ne m'arrêterai pas ici à l'examiner, puisque le gros de mes Lecteurs *Anglois* n'est pas entaché de ce vice.

T.

CXXXIX. DISCOURS.

Quantò quisque sibi plura negaverit,
A Dîs plura feret. ——— ———

HOR. Lib. III. Ode XVI. 21.

Les Dieux ne nous donnent qu'à mesure que nous nous retranchons.



TOUT le monde estime naturellement ceux qui n'entretiennent qu'une médiocre opinion d'eux-mêmes ; & la personne modeste est souvent accompagnée à la fin, d'un bonheur qu'elle n'attendoit pas, & qui la dédommage avec usure des pertes que sa vertu lui peut avoir causées dans le cours ordinaire de la vie. Les Physionomistes nous disent, qu'on se détermine en notre faveur, ou contre nous, dès notre premier abord, & sur ce que notre aspect insinue, avant qu'on nous connoisse à fond. Un homme, ajoutent-ils, porte dans sa physionomie l'image de son esprit, & ses yeux servent de miroir à celui qui le regarde, pour découvrir ce qui se passe dans son cœur. Mais quoique cette maniere de juger de ceux que nous voyons en public, soit fort trompeuse, il est certain que ceux qui, par leurs discours & leurs actions, s'attribuent tout ce qu'ils peuvent

La Modestie sied bien à toute sorte de personnes, & à tous les états de la vie.

attendre de leur mérite pris à la rigueur, se trouveront réduits à rabattre tous les jours quelque chose de leur compte. Un homme qui a de la modestie, garde son caractere, à peu près comme un bon ménager épargne son bien; si l'un ou l'autre en dépense tout ce qu'il peut, l'un essuyera des pertes, & l'autre fera des bévûes, que son capital ne sauroit jamais réparer. Il est donc de la prudence de régler vos desirs, vos paroles & vos actions, sur l'estime que vos amis ont pour vous; & de ne vous attribuer jamais, quand même il seroit en votre pouvoir, ni tout l'honneur, ni toute la réputation que vous auriez droit de prétendre. J'ai conversé depuis peu avec plusieurs de nos Marchands; de sorte qu'il ne faut pas s'étonner si j'ai adopté quelques-unes de leurs phrases. Quoi qu'il en soit, je dis que tout homme qui, dans son air & dans ses manieres d'agir envers les autres, ou par un principe d'orgueil, se débite dans ses Livres pour plus de génie, de prudence, de bonté, ou de bravoure, qu'il n'en peut fournir, lorsque la demande vient, court risque de se voir accablé de ses créanciers; sous prétexte qu'il leur a volé toute l'estime dont ils l'avoient favorisé d'abord. C'est ce qui l'oblige à faire banqueroute; & celui qui auroit pû vivre dans la prospérité jusques à la fin de ses jours, s'il ne fût pas sorti de certaines bornes, se voit privé de ce qu'il possédoit à juste titre, pour avoir aspiré trop haut; de sorte qu'il en est de ses prétentions, comme de tout ce que l'on déchire, au lieu de le partager.

Il n'y a pas une ame vivante qui n'avouât que *Cinna* est agréable & facétieux, qu'il a une maniere aisée, divertissante & inimitable de dire tout ce qu'il pense en compagnie, s'il pouvoit cacher l'envie demesurée qu'il a de se voir applaudir, & qui paroît dans toutes les syllabes qu'il prononce. Mais ceux qui conversent avec lui s'apperçoivent, que toutes les honnêtetés qu'ils lui pourroient faire, ou tous les éloges qu'ils pourroient lui donner, n'approchent pas de ce qu'il en attend; de sorte qu'au lieu de lui marquer l'estime qu'ils ont pour son mérite, leurs pensées ne roulent que sur la bonne opinion qu'il en a lui-même.

Si vous fréquentez le beau Sexe, vous verrez *Gloriane* faire une parade si comique de ses charmes, *Mirtoline* observer une si grande régularité dans sa démarche, *Chloé* se produire d'un air si libre & si familier, *Corinne* marquer une tendresse si délicate, & *Roxane*, par ses hauteurs, exiger de si profonds respects, que leurs amies, qui se connoissent un peu, & qui agissent naturellement, n'attendent que leur sortie, pour vous dire que toutes ces Dames ne cherchent qu'à vous donner dans la vûe, & que leurs allures insinuent si bien qu'elles prétendent au-delà de ce qui leur est dû, qu'elles n'obtiennent pas ce qu'on leur auroit accordé sans peine.

La derniere fois que je vis jouer la Tragédie de (*h*) *Macbeth*, j'admirai l'adresse du Poëte, qui représente un scélérat effrayé, sur ce qu'il remarqua

(*h*) Voyez Tome I. de la premiere Edition, p. 213. au bas, où l'on a mis, par mégarde, que *Dryden* a écrit cette Piéce, quoique *Shakespear* en soit l'Auteur; mais on l'a corrigé dans la deuxiéme Edition.

la

la modération du Prince qu'il alloit assassiner. *Il gouvernoit*, dit-il en parlant de ce Prince, *avec tant de douceur & d'humanité*; d'où il conclut, que toutes les Puissances, Divines & Humaines, se joindroient ensemble pour venger la mort d'un Roi si débonnaire. Tout homme qui a les moyens de parvenir à la Grandeur, & qui les néglige, ne manque pas d'amis dans la mauvaise fortune; & celui qui, dans la prospérité, se conduit avec beaucoup de retenue, sera toujours plaint dans l'adversité.

Le Général qui renonce aux avantages qu'il pourroit s'attribuer, & qui s'expose au péril comme un simple Soldat, ou un Volontaire, en a tout le mérite: on ne lui envie pas même sa gloire ni ses honneurs, puisqu'il se met au niveau de ceux qui ne tiennent pas au monde par des liens si doux ni si chers. Mais quand la modestie ne nous attireroit pas la bienveillance des autres, c'est la plus désirable de toutes les qualités, par l'heureuse disposition qu'elle fait naître dans l'esprit, & le calme qu'elle y apporte; en un mot, elle est contraire à l'ambition, & c'est-là tout ce que j'en puis dire de plus fort. Celui qui modere ses desirs par la raison, & qui ne s'abandonne pas au chagrin ou au désespoir lorsqu'il lui arrive quelque échec, redouble tous les plaisirs innocens de la vie. L'air qu'il respire, la santé dont il jouit, la saison de l'année où il se trouve, un beau soleil, une vûe agréable, tout cela contribue à son bonheur; & à l'abri des enchantemens dont tout le monde est ensorcelé, il regarde comme des faveurs extraordinaires & de nouvelles acquisitions, tous les biens qu'il possede en commun avec le reste des hommes. Le chagrin ne lui altere pas la santé, & l'envie n'interrompt jamais ses plaisirs. Il ne s'embarrasse pas de ce qui met un homme en vogue, ou de ce qui en fait avancer un autre dans les Emplois. Il sait qu'il y a une promenade à l'écart dans un tel endroit, qu'il peut trouver bonne compagnie dans un tel autre; & cela lui suffit. Il n'a point d'émulation; il n'est le rival de personne; il souhaite du bien à tout le monde; il peut voir avec plaisir la prospérité d'un autre, dans la pensée qu'il est aussi heureux que lui-même; en un mot, son crédit & son bien sont au service des étrangers & des malheureux, autant que la prudence le doit permettre.

Lucceius a du savoir, de l'esprit, de l'enjoûment & de l'éloquence; mais avec tous ces avantages, il n'a pas le moindre dessein ambitieux en tête. Peut-être aussi que le vulgaire croit, à cause de cela, qu'il n'a point de génie; mais ses amis sont bien persuadés qu'il est d'une habileté consommée. Il ne cherche pas à se faire admirer, & il n'a pas besoin de l'éclat extérieur. Ses habits lui plaisent, pourvû qu'ils soient à la mode & qu'ils le tiennent chaudement; la société lui est agréable, s'il y trouve des personnes civiles & d'un bon naturel. Il ne demande ni le superflu dans les repas, ni la grande joye en compagnie, ni rien d'extraordinaire pour le divertir. Dépouillé de préjugés, & maître de ses passions, il fournit sa carriere si doucement, qu'il trouve par-tout plus d'esprit, plus de bonne chere, & plus de gayeté, qu'il ne lui en faut pour goûter le plaisir de la vie.

T.

CXL. DISCOURS.

Omnibus in terris, quæ sunt à Gadibus usque
Auroram & Gangem, pauci dignoscere possunt
Vera bona, atque illis multùm diversa, remotâ
Erroris nebulâ. ———————

JUV. Sat. X. 1.

De tous les hommes qui sont depuis Cadix *jusqu'aux* Indes, *il s'en trouve peu qui puissent juger sainement du vrai bien & du vrai mal.*

Abrégé du Dialogue de *Platon* sur la Priere.

(i)  Près avoir dit quelques généralités sur la dévotion, je ferai voir ici, quelles idées les Payens les plus subtils en avoient, telles que *Platon* nous les représente dans son Dialogue intitulé *De la Priere*, ou, *Le second* Alcibiade, qui a donné sans doute occasion à la Xe. Satyre de *Juvenal* & à la IIe. de *Perse*. Quoi qu'il en soit, le dernier de ces Poëtes a presque copié mot pour mot, dans sa IVe. Satyre, l'autre Dialogue de *Platon*, qui est intitulé *Le Premier* Alcibiade.

Les Interlocuteurs, dans le Dialogue sur *la Priere*, sont le Philosophe *Socrate* & *Alcibiade*; & la substance de ce Dialogue, après en avoir retranché les embarras & les digressions qu'on y trouve, se réduit à ceci.

(k) *Socrate*, à la rencontre de son disciple *Alcibiade*, qui alloit faire ses dévotions dans un Temple, les yeux attachés à terre, comme un homme qui pense à quelque chose de fort sérieux, lui dit, qu'il avoit sujet d'être pensif & rêveur à cette occasion, puisqu'un homme pouvoit s'attirer des maux par ses prieres, & que ses demandes exaucées pouvoient tourner à sa ruine. Ce malheur, ajoute-t-il, peut arriver, non seulement à celui qui demande aux Dieux des choses pernicieuses de leur nature, comme on le voit par l'exemple d'*Œdipe*, qui les pria que ses enfans décidassent leurs droits par l'épée; mais à celui-là même qui leur demande ce qu'il croit lui être avantageux, & qui les prie d'éloigner de sa personne ce qu'il croit lui devoir causer quelque préjudice. Le Philosophe montre ensuite que cela est inévitable, puisque l'ignorance, les préjugés & la passion aveuglent la plûpart des hommes, & les empêchent de voir ce qui fait réellement leur avantage. Pour en donner un exemple à son cher *Alcibiade*, il lui demande, s'il ne sentiroit pas une joie toute extraordinaire, supposé que le Dieu qu'il alloit invoquer lui promît de le rendre Souverain de toute l'*Europe*? *Alcibiade* répond, qu'il regarderoit sans doute cette promesse comme la plus grande faveur qu'il pût

(i) Voyez le *Discours* CXXXVIII.

(k) Voyez la Traduction de ce Dialogue par M. *Dacier*, dans le I. Tome des *Œuvres de Platon*, pag. 371 & suiv. de la seconde Edition de *Paris*, 1701.

obtenir du Ciel. *Socrate* lui demande là-dessus, si, après l'avoir reçue, il seroit content de perdre la vie, ou s'il l'accepteroit, quoique bien persuadé qu'il en feroit un mauvais usage? *Alcibiade* avoue alors, qu'il n'en voudroit pas à ces conditions. *Socrate* lui montre aussi-tôt, par divers exemples, que cela pourroit être la suite d'un si grand bonheur. Il ajoute, que tout ce qu'on appelle bonne fortune dans le monde, comme d'avoir un fils, ou de s'élever aux plus hautes Dignités de l'Etat, se trouve sujet aux mêmes revers; quoique, dit-il, tous les hommes y aspirent avec ardeur, & qu'ils ne manqueroient pas de le demander aux Dieux, s'ils croyoient le pouvoir obtenir par leurs prieres.

Après avoir établi ce point capital, je veux dire, que les plus grandes félicités de la vie sont exposées à de si terribles conséquences, & qu'il n'y a personne au monde qui sache ce qui à la fin sera un bonheur ou une malédiction pour lui, il instruit *Alcibiade*, de quelle maniere il doit prier Dieu.

I. Il lui offre d'abord, pour le modèle de sa dévotion, une courte priere, qu'un Poëte *Grec* avoit dressée pour l'usage de ses amis, & qui est conçue en ces termes: *Grand* Jupiter, *donnez-nous les biens qui nous sont nécessaires, soit que nous vous les demandions, ou que nous ne vous les demandions pas; & éloignez de nous les maux, quand même nous vous les demanderions.*

II. En deuxiéme lieu, afin que son Disciple pût demander les choses qui lui seroient utiles, il lui fait voir, qu'il est absolument nécessaire de s'appliquer à l'étude de la véritable sagesse, & à la connoissance du souverain Bien, & de ce qui s'accorde le mieux avec l'excellence de sa nature.

III. En troisiéme & dernier lieu, il lui apprend, que le plus sûr moyen de s'attirer les benédictions du Ciel, & de rendre ses prieres agréables à la Divinité, seroit de vivre dans la pratique constante de son devoir à l'égard des Dieux & des hommes. Il lui recommande à cette occasion la priere des *Lacédémoniens*, qui demandoient aux Dieux *de leur donner tout ce qui étoit bon, pendant qu'ils s'attachoient à la vertu.* Il l'entretient aussi à ce propos d'un Oracle digne de remarque, & dont voici l'histoire en abregé.

Les *Athéniens*, après avoir été battus plusieurs fois, dans une guerre où ils étoient engagés contre les *Lacédémoniens*, envoyerent à l'Oracle de *Jupiter Ammon*, pour savoir d'où venoit qu'eux, qui avoient élevé tant de Temples à l'honneur des Dieux, & les avoient enrichis de si belles offrandes; qu'eux, qui avoient institué à leur honneur tant de Fêtes solemnelles, accompagnées de cérémonies si pompeuses; qu'eux, en un mot, qui avoient immolé tant d'hécatombes sur leurs Autels, n'avoient pas le même succès que les *Lacédémoniens*, qui n'approchoient pas de leur zèle à tous ces égards? L'Oracle leur répondit: *J'aime beaucoup mieux la priere des Lacédémoniens que tous les sacrifices des Grecs.* Comme cette priere supposoit & encourageoit la vertu dans ceux qui l'employoient, le Philosophe s'attache à faire voir, que l'homme le plus abandonné au vice, pourroit

devenir agréable aux Dieux à ce prix-là ; mais qu'ils ont en horreur ses victimes & ses prieres. Il y ajoute deux vers d'*Homere*, où il est dit : *que les vents portoient de la terre au ciel l'odeur des hécatombes que les* Troyens *offroient aux Immortels, & que ceux-ci refuserent de la goûter, parce qu'ils avoient de l'aversion pour la Ville de* Troye, *pour* Priam *& pour tout son peuple.*

La conclusion de ce Dialogue est fort remarquable. Après que *Socrate* a détourné *Alcibiade* d'offrir ses prieres & ses victimes, par les difficultés qu'il y avoit à se bien acquitter de ce devoir, & que nous avons déja rapportées, il conclut par ces mots : *C'est pourquoi il faut de toute nécessité, que vous attendiez que quelqu'un vous enseigne comment vous devez vous conduire envers les Dieux & envers les hommes. Quand viendra donc ce tems,* réplique Alcibiade, *& qui sera celui qui m'instruira ? Que je le verrai avec plaisir ! Ce sera celui,* répond Socrate, *qui a véritablement soin de vous. Mais il me semble que, comme on voit dans* Homere, *que* Minerve *dissipe le nuage qui couvroit les yeux de* Diomede *& qui l'empêchoit de distinguer les Dieux d'avec les hommes, il faut de même qu'il dissipe les ténébres qui enveloppent votre esprit, avant que vous soyez en état de discerner ce qui est bon, de ce qui est mauvais. Qu'il dissipe donc,* réplique Alcibiade, *qu'il chasse mes ténébres, & tout ce qu'il voudra ; je m'abandonne à sa conduite, & je suis prêt à obéir à tout ce qu'il m'ordonnera, pourvû que j'en devienne meilleur.* Le reste de ce Dialogue est plein d'obscurité ; quoiqu'il y ait quelque chose qui sembleroit insinuer que *Socrate* veut parler de lui-même, lorsqu'il fait attendre un nouveau Docteur dans le monde, s'il n'avouoit à la fin, qu'il est dans une aussi grande incertitude à cet égard que les autres hommes.

Quelques Savans regardent ce dernier trait comme une prédiction de la venue de JESUS-CHRIST, ou ils s'imaginent du moins que *Socrate*, de même que (*l*) *Caïphe* prophétisa sans le savoir, & qu'il a désigné ce divin Docteur qui devoit venir au monde quelques siécles après lui. Quoi qu'il en soit, nous voyons que ce grand Philosophe découvrit, par les lumieres de la raison, qu'il étoit de la Bonté Divine d'envoyer une personne au monde, pour instruire les hommes de leurs devoirs, & leur enseigner à prier Dieu.

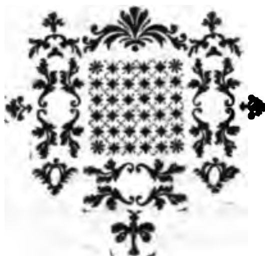
Tout homme qui lira cet Abrégé du Dialogue de *Platon sur la Priere*, ne manquera pas de s'appercevoir, si je ne me trompe, que le grand Fondateur de notre sainte Religion ne s'en tint pas seulement, dans toute sa conduite & dans la priere qu'il enseigna lui-même à ses disciples, aux maximes que les lumieres de la Nature avoient dictées à *Socrate ;* mais qu'il instruisit ses disciples de toute l'étendue de ce devoir, aussi-bien que de tous les autres.

(*m*) Il leur indiqua le véritable objet de leur culte, & leur apprit, sui-

(*l*) *Jean*, XI. 49. 50. 51.
(*m*) *Matth.* VI. 9. *&c.*

vant la troisiéme régle marquée ci-dessus, à s'adresser à lui dans leurs cabinets, sans éclat & sans ostentation, & à l'adorer en esprit & en vérité. Si les *Lacédémoniens* demandoient à leurs Dieux en général, *de leur donner tout ce qui étoit bon, pendant qu'ils s'attachoient à la vertu*, nous prions Dieu en particulier, qu'*il nous pardonne nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* Si la deuxiéme régle de *Socrate* veut qu'on s'applique *à la recherche du souverain bien, & de ce qui s'accorde le mieux avec l'excellence de notre nature*, l'Evangile nous enseigne en divers endroits, que nous devons avoir des idées toutes différentes de celles qu'on a dans le monde, à l'égard du bien & du mal, de ce qui fait le bonheur ou le malheur des hommes. C'est ainsi que nous demandons à Dieu, dans la Priere Dominicale, que *son Regne vienne*, qui est la source de notre souverain bonheur, & l'unique but de notre création, sans nous mettre en peine, à l'égard du temporel, que de notre *subsistance d'un jour à l'autre.* D'ailleurs nous ne le prions de nous délivrer que du péché, & du *mal* en général, sans dire en quoi il consiste, bien persuadés que son infinie sagesse le déterminera mieux que nous. Enfin, si nous examinons le Formulaire que *Socrate* recommande dans sa premiere régle, nous trouverons non seulement qu'il est compris, mais qu'il est poussé beaucoup plus loin, dans la demande que nous adressons à Dieu, pour le supplier que *sa volonté soit faite sur la terre, comme dans le ciel*: ce qui revient à ce que notre Sauveur disoit lui-même, la veille de sa mort, au milieu de l'agonie où il tomba: (*n*) *Néanmoins* que cela se passe, *non comme je le voudrois, mais comme tu le veux.* On peut dire que cette demande est la plus soumise & la plus prudente que la créature puisse adresser à son Créateur, en ce qu'elle suppose que cet Etre infini ne veut rien qui ne soit pour notre avantage, & qu'il sait mieux que nous ce qui tend à ce but.

(*n*) *Matth.* XXVI. 39.



CXLI. DISCOURS.

Vera gloria radices agit, atque etiam propagatur : ficta omnia celeriter, tanquàm flosculi, decidunt, nec simulatum potest quidquam esse diuturnum.

Cic. de Offic. L. II. c. 12.

La véritable gloire jette de profondes racines, & s'augmente de jour en jour ; mais tout ce qui est déguisé, ne sauroit être de longue durée, & passe aussi vîte que les fleurs.

Parallele de Louis XIV. & d'*Alexowitz*, Czar de *Moscovie*, sur le chapitre de la gloire.

De toutes les passions qui animent les hommes, il n'y en a pas de plus ardente que l'amour de la gloire. Suivant que cette passion est cultivée dans les Princes, elle est la source des plus grands biens ou des plus grands maux. Lorsque le préjugé y a trop de part, leur esprit devient plutôt ambitieux qu'élevé ; mais lorsque le panchant naturel les y porte, ils sont capables de former de vastes & de nobles desseins. Les deux plus grands hommes qu'il y ait aujourd'hui en *Europe*, à prendre ce titre dans le sens qu'y attache le vulgaire, sont *Louis XIV*. Roi de *France*, & *Pierre Alexowitz*, Empereur de *Russie*. Mais puisque la réputation n'est pas toujours fondée sur la pratique de la vertu, je crois qu'il y aura quelque plaisir à examiner la gloire de ces deux Monarques, & à distinguer ce qu'il y a de vain, de périssable & de frivole, de ce qu'on y trouve de solide, de longue durée & d'important. *Louis* fut environné, dès son enfance, de Ministres ambitieux & rusés, qui faisoient consister la plus glorieuse marque du pouvoir dans l'étendue de la Domination, & qui confondoient mal à propos le bruit de la renommée avec le véritable honneur. Le jeune Monarque, séduit par ces maximes, s'entêta facilement de la vaine gloire, & donna dans tous les projets d'invasion, de rapine, de meurtre, & de tous les crimes qui accompagnent une guerre injuste qu'on crut devoir lui inspirer ou qu'il forma lui-même. Dès qu'on eut tracé le plan de ce pouvoir tyrannique, on encouragea les Arts & les Sciences de la maniere du monde la plus généreuse, afin que les plus sensés & les plus beaux esprits du Royaume, gagnés par ce leurre, souffrissent, ou plutôt louassent le massacre de tout le reste du genre humain. Tout ce que la Cour de *France* bâtit ensuite sur ce premier plan, vicieux en lui-même, ne put qu'y être conforme. L'ostentation des richesses, la vaine pompe des équipages, le mépris de la pauvreté, & l'oubli de la modestie, devinrent les vertus favorites de la Nation. Le généreux amour d'une femme se convertit en galanterie pour tout le sexe, & l'amitié entre les hommes ne fut qu'un simple extérieur, ou un commerce d'intérêts sordides. Pendant qu'on y suivoit ces maximes, les perfidies du Prince & les mœurs corrompues des Sujets, servirent de

piéges, où la *France* enveloppa tous ses voisins. C'est ainsi que *Louis XIV.* ébloui par un faux éclat, a passé de la débauche de sa jeunesse à la superstition de son âge avancé. De-là vient qu'il a souffert qu'on élevât des statues à l'honneur de ses grands exploits, de sa valeur, & de sa magnanimité, & qu'on lui applaudit au milieu d'une Cour plongée dans le luxe & la molesse.

Lorsque *Pierre Alexowitz* eut atteint l'âge de raison, tout Empereur qu'il étoit d'un vaste Pays, Maître absolu des biens & de la vie de ses nombreux Sujets, par la seule force de son génie, il tourna les yeux sur lui-même, & fut pénétré de douleur à la vûe de l'ignorance profonde & de la grossiereté brutale, où son Peuple vivoit. Résolu d'y remédier au plutôt, il n'envoya point d'Ambassadeur chez la Nation, de qui la plûpart des autres ont emprunté la politesse; mais il quitta lui-même son Thrône, pour aller apprendre le véritable chemin qui conduit à la gloire, & s'informer de tous les Arts utiles à la Société, afin d'y appliquer l'industrie de ses honnêtes Sujets. Les Arts méchaniques furent avec raison le premier objet de ses pénibles recherches, & animé de ce glorieux dessein, il voyagea *incognitò* dans les Pays étrangers, où fort au-dessus de tous les petits honneurs qu'il y auroit pu recevoir, il ne pensa qu'à s'instruire des Arts de la Paix & de la Guerre. C'est ainsi que ce grand Prince, par son travail, son expérience & sa valeur, s'est acquis une réputation immortelle. Les Héros de l'Antiquité n'en approchent pas, & il n'y en a pas un seul dont il ne ternisse l'éclat. Quel autre que lui s'est jamais éloigné d'un Thrône, pour apprendre à le remplir mieux? Quel autre que lui s'est jamais cru petit avec un pouvoir absolu, jusqu'à ce qu'il en eût appris le véritable usage?

Si l'on examine toutes ses démarches, on trouve que c'est une espece de prodige; & si l'on veut faire son éloge, on ne sait où le commencer, ni où le finir. On pourroit dire de quelques Princes, dans un sens de métaphore, qu'ils sont les maîtres de leurs passions; mais on le peut dire de lui au pied de la lettre. Avec quelle bonté ne se mit-il pas lui-même dans la liste de ses Soldats, lorsqu'il leva un Armée, afin qu'aucun d'eux ne prétendît le devancer dans la carriere qu'il leur ouvroit, & qu'il vouloit fournir à leur tête? C'est ainsi que ce généreux Monarque apprit à vaincre & à bien user de la victoire. Il imprima la terreur dans le combat, & il fut la douceur même après la bataille gagnée. Faudra-t-il donc qu'on traite de bonne politique les indignes artifices du *François*, & que les glorieux travaux du *Moscovite* passent pour barbares? Point du tout: la barbarie ne connoît pas le véritable honneur, ou met toute autre chose à sa place. Le Prince injuste est lâche & barbare; mais il n'y a que le Prince bon qui soit courageux & poli.

Quoique les hommes s'entêtent de tout ce qui plaît à leur imagination corrompue, la vérité gardera toujours son prix; & puisque la gloire n'est que l'ombre de la vertu, la premiere ne peut que disparoître en l'absence de celle-ci. Mais avec quel soin n'en doit-on pas conserver les justes idées? & quelle industrie ne devrions-nous pas employer pour nourrir le moindre panchant qui nous y porte? Ce jeune écolier de *Westminster*, qui dit l'autre

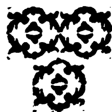
jour qu'il ne pouvoit ni dormir ni jouer à cause des drapeaux & des étendards qui ornent la salle de cette Abbaye, mériteroit de ne plus recevoir un coup de ferule.

Voyons à présent quelle est l'idée que l'Orateur *Romain* nous donne de la véritable gloire. (*o*) *Nous en jouissons*, dit-il, *si le Peuple nous aime, s'il a de la confiance en nous, & si touché d'une certaine admiration, il nous croit dignes de toute sorte d'honneur*. C'est ce qui s'accordoit avec l'état d'une République; mais, pour s'en former une juste idée sous notre Gouvernement, il faudroit joindre à tous ces avantages une certaine indifférence & un dégoût général pour toute autre chose que pour la faveur du Prince. Il me semble que notre Héros devroit jouir de grandes richesses, d'un pouvoir fort étendu, de beaucoup d'honneur, du commandement des Armées, & d'une gloire solide; mais les richesses, le pouvoir, l'honneur, le commandement & la gloire ne devroient avoir aucun charme pour lui, s'il n'y joignoit l'amour de son Prince. Selon moi, il devroit être populaire, parce qu'il seroit favori, & devenir favori, parce qu'il seroit populaire. Si je ne craignois de pousser le caractere un peu trop loin, & de le rendre chimérique, je voudrois qu'il eût une Souveraineté au-dehors, & qu'il ne l'estimât qu'un vain titre sans les doux regards de son Prince. Un tel homme ne subsiste qu'en idée, & s'il possedoit les plus hauts Emplois sans donner aucune jalousie, il ne manqueroit pas d'être comblé de gloire sans aucun risque de tomber jamais en disgrace. Son élévation & son désintéressement rendroient sa gloire immortelle.

Il faut que je m'arrête ici pour ne pas choquer certaines gens; mais si cette piéce pouvoit se garantir du sort attaché à tout ce qui est commun & de peu de valeur, je dirois que ces foibles images de la gloire ont été tracées dans le mois d'*Août* de cette année 1711, lorsque le Duc de *Marlborough* fit cette mémorable marche, qui lui servit à prendre les Lignes des *François*, sans effusion de sang.

T.

(*o*) Summa igitur & perfecta gloria constat ex his tribus: si diligit multitudo; si fidem habet; si cum admiratione quadam honore dignos putat. *De Offic*. L. II. c. 9.



CXLII. DISCOURS.

CXLII. DISCOURS.

Quicquid delirant Reges, plectuntur Achivi.
HOR. L. I. Ep. II. 14.

Les Peuples sont les victimes des folies de leurs Princes.


A Lettre suivante est si pleine de bon sens & de remarques solides, que je ne saurois m'empêcher de la donner au Public, quoiqu'elle regarde un pécheur endurci, que je ne me flatte pas de pouvoir ramener, je veux dire, *Louis XIV.* Roi de *France*.

Lettre sur le peu de fruit que Louis XIV. a retiré de ses conquêtes.

M. le SPECTATEUR,

» Entre les différens sujets dont vous avez parlé, je souhaiterois qu'il vous » fût venu dans l'esprit de réfléchir sur la vanité des conquêtes. Ce dernier » mot nous rappelle d'abord le Roi de *France*, qui a passé pour le plus grand » Conquérant de notre siécle, jusqu'à ce que les Armées de Sa Majesté lui » eussent enlevé une grande partie de ce qu'il possédoit, & presque ravi tout » le fruit de ses anciennes victoires. Pour moi, s'il falloit que je le dépeignisse » au naturel, je ne remonterois pas plus haut qu'à la Paix de *Riswick*, tout » juste à la fin de ses triomphes, & avant le revers de sa fortune; quoiqu'à » prendre cette époque, il me semble qu'alors même son ambition lui avoit » été inutile, aussi bien qu'à ses Sujets.

» A son égard, il est certain qu'il n'a pu rien gagner par ses conquêtes, si » elles ne lui ont pas produit un plus grand nombre de Sujets, plus de riches- » ses, ou plus de pouvoir. Quoi qu'il en soit, j'abandonne à votre examen ce » que j'ai médité sur ces trois chefs.

» Pour ce qui regarde l'augmentation des Sujets, tout ce qu'il en avoit » acquis, lorsque devenu Majeur il prit le Gouvernement en main, se rédui- » soit à ceux qu'il s'étoit soumis par la voie des armes, & dont la Paix lui » confirma la conquête; alors il n'avoit usurpé que le tiers de la *Flandre*, & » de cette maniére, il ne possédoit que le tiers des habitans de cette Province.

» Il y a cent ans ou environ, qu'après un calcul exact de tout le peuple » de ce Pays, on trouva qu'il n'alloit qu'à 750000 ames. Si l'on pense aux » ravages qu'il a soufferts par des guerres presque continuelles, aux nom- » breuses Armées qui y ont presque toujours vécu à discrétion, & au déchet » du commerce par la retraite de ses habitans qui ne s'y croyoient pas en » sûreté, on ne s'imaginera pas sans doute que leur nombre ait pu augmenter » depuis ce tems-là; de sorte qu'avec le tiers de cette Province, notre grand » Monarque ne peut avoir gagné que 250000 nouveaux Sujets, quand même » on supposeroit qu'ils y ont tous resté, charmés d'obéir à leur nouveau » Maître.

» La fertilité de ce Pays, sa situation avantageuse pour le commerce, les » moyens qu'il a d'entretenir un grand nombre d'habitans, & les puissantes » Armées qu'il a nourries, rendent fort croyable que les deux autres tiers de » cette Province égalent toutes les autres conquêtes de *Louis XIV*. Cela » posé, il ne peut avoir gagné en tout que 750000 nouveaux Sujets, hommes, » femmes, & enfans, sur-tout si l'on en déduit ceux qui ont secoué le joug, » pour aller vivre sous la domination de leurs anciens Maîtres.

» Il faut à présent balancer la perte avec le profit, & voir quel nombre » d'anciens Sujets il lui en a coûté pour acquérir les nouveaux. Il me semble » qu'il n'a jamais eu guéres moins de 200000 hommes en campagne, sans » les Garnisons, & que, suivant le calcul ordinaire, à peine il reste, à la fin » d'une campagne, les quatre cinquiémes d'une Armée, quoiqu'il n'y ait » eu ni siége ni bataille. Ses différentes guerres, jusqu'à la Paix de *Ryswick*, » ont duré environ 20 ans; & si l'on multiplie les 40000 hommes de sa per- » te annuelle, ou du quint de ses Armées, par 20, on trouvera qu'il ne » sauroit avoir perdu moins de 800000 de ses anciens Sujets, tous gens robus- » tes & vigoureux: ce qui surpasse le nombre de ceux qu'il peut avoir » acquis.

» Mais sa perte n'en demeure pas dans ces bornes: il semble que la Provi- » dence ait partagé tout le genre humain entre les deux sexes, afin que cha- » que femme puisse avoir son mari, & qu'ils contribuent également l'un & » l'autre à la propagation de leur espece. Il s'ensuit de-là, que, pour tous les » hommes qui ont péri, autant de femmes ont resté seules, & la charité nous » oblige à croire qu'elles n'ont pas rendu tout le service dont elles étoient » capables dans leur génération. Il faut nécessairement que dans une si lon- » gue suite d'années, plusieurs d'entre elles soient mortes sans avoir goûté » les douceurs du mariage, & que les autres mariées trop tard ayent fini » leurs jours, sans laisser aucune postérité après elles. Par ce calcul, *Louis* » *XIV*. ne doit pas seulement avoir perdu 800000 Sujets, mais le dou- » ble de ce nombre, & tout le fruit qu'on en pouvoit raisonnablement » attendre.

» On dit que, dans la guerre précédente, son Royaume fut exposé à une » rude famine, qui enleva deux millions d'ames. J'ai de la peine à le croire; » mais quand la perte ne seroit allée qu'à un cinquiéme de ce nombre, elle » est toujours fort considérable. D'ailleurs on ne doit pas s'étonner que ce » fleau attaque un pays où l'on destine à l'usage du Prince une si grande par- » tie de la substance du Peuple; que celui-ci ne sauroit avoir de quoi remé- » dier à de pareils malheurs, où l'on prend tant d'hommes de la charrue » pour servir le Roi dans ses Armées, & où les terres sont abandonnées, en » divers endroits, à la culture des femmes & des enfans; en un mot, quel- » que perte que *Louis XIV*. essuyât alors, elle doit être mise sur le compte » de son ambition.

» La ruine ou l'exil de 3 ou 400000 de ses Sujets réformés vient de la » même source: il ne pouvoit jamais en faire si peu de cas, que pour leurrer » la bigotterie de la Nation *Espagnole*.

» Quelle industrie y auroit-il dans un Pays, où la possession de tout ce que » l'on a est incertaine ? Quel Sujet ensemenceroit ses terres, afin que le » Prince en pût recueillir toute la moisson ? L'épargne & la frugalité doivent » être inconnues à un tel Peuple ; car où est l'homme qui s'avisât d'épargner » aujourd'hui ce qu'il risque de perdre demain ? Quel encouragement y trou- » ve-t-on pour le mariage ? Où est l'homme qui puisse soutenir l'idée d'avoir » des enfans, s'il a lieu de craindre qu'il ne pourra avoir de quoi les habiller, » ni même de quoi les nourrir ? C'est ainsi que *Louis XIV*. a diminué le nom- » bre de ses Sujets, par le meurtre, le carnage & une ambition fatale : il a » même prévenu leur naissance, & détruit la postérité autant qu'il en a eu » le pouvoir.

» Est-ce donc là ce grand *Louis*, cet invincible Monarque ? Est-ce là cet » *Homme immortel*, ce *Tout-puissant*, comme ses lâches adulateurs l'ont » nommé ? Est-ce là ce Héros si fameux par ses conquêtes ? Pour chaque nou- » veau-Sujet qu'il a mis sous le joug, n'en a-t-il pas perdu trois de son an- » cien Domaine ? Ses Troupes ne sont-elles pas moins nombreuses, plus mal » nourries, plus mal vêtues & plus mal payées, qu'elles ne l'étoient autrefois, » quoiqu'il soit réduit à faire de plus grands efforts que jamais ? D'où peut » venir tout ce changement, si ce n'est de ce que ses revenus ont beaucoup » diminué, & que ses Sujets, plus pauvres, ou en plus petit nombre, sont » hors d'état de payer les taxes dont on les accablent ?

» Bien lui a valu d'avoir trouvé le secret d'usurper un Royaume ; s'il eût » poursuivi ses conquêtes sur l'ancien pied, sa ruine étoit infaillible, & il y » a longtems qu'elle seroit arrivée. Ceci me rappelle un bon mot du Roi » *Pyrrhus*, qui, après avoir battu les *Romains* pour la seconde fois, répon- » dit à ses Généraux, qui l'en félicitoient : (p) *Vous avez raison ; mais une* » *autre victoire comme celle-ci suffiroit pour me ruiner.* Je finirai par un trait d'his- » toire aussi remarquable qu'il est connu, à l'égard de ce même Prince que » l'ambition dominoit. Lorsqu'il eut témoigné l'envie démesurée qu'il avoit » d'attaquer les *Romains*, son premier Ministre *Cyneas* lui demanda quel » but il se proposoit dans cette guerre ? Je veux, dit-il, soumettre les *Romains* » & toute l'*Italie* à mon obéissance. Que ferez-vous ensuite, répliqua *Cyneas* ? » Je passerai en *Sicile*, ajouta *Pyrrhus*, & tous ces Insulaires deviendront mes » Sujets. Quelle sera votre nouvelle tentative, dit le Ministre ? J'irai con- » quérir *Carthage*, reprit le Roi, & je me rendrai Maître de toute l'*Afrique*. » Mais quelle sera la fin, insista le premier, de toutes vos expéditions ? Alors, » conclut le Prince, nous nous tranquilliserons, & nous nous divertirons le » reste de nos jours à boire d'excellent vin. Quoi, repliqua *Cyneas*, en au- » rons-nous de meilleur que celui que nous buvons aujourd'hui, & n'en » avons-nous pas autant qu'il nous en faut ?

(p) *Aurel. Victor, de Viris illustr. C. XXXV.* 5. exprime cette réponse en ces termes : *Quid mihi cum tali victoria, ubi exercitûs robur amittam ?* & Orose en ceux-ci : *Ne ego, si iterùm eodem modo vicero ; sine ullo milite revertar.*

» La débauche & les excès ne conviennent point au caractere des Prin-
» ces; mais si *Pyrrhus* & *Louis* s'y étoient abandonnés comme *Vitellius*, ils
» auroient fait moins de mal à leurs propres Sujets. Je suis, &c.

(q) PHILARITHMUS.

T.

CXLIII. DISCOURS.

Vincet amor patriæ. ——————

VIRG. Æneid. VI. 823.

L'amour de la patrie l'emportera.

La richesse d'un pays consiste plutôt dans le nombre des habitans & le commerce, que dans l'étendue des terres.



L'AMBITION des Princes leur est souvent funeste à eux-mêmes, aussi-bien qu'à leurs Sujets. On n'en sauroit douter à l'égard de ceux qui échouent dans leurs entreprises militaires; mais cela n'est que trop vrai à l'égard même de ceux qu'on célébre pour leurs glorieux exploits. Si l'on examinoit de près leur conduite, & si l'on faisoit un juste calcul de la perte & du profit, qui leur revient de toutes leurs Guerres, on ne trouveroit pas toujours que les Conquêtes égalent la dépense.

Occupé l'autre jour à parcourir les Lettres de mes Correspondans, celle de *Philarithmus* me fournit cette idée, & me donna du goût pour la science du calcul politique, dont l'utilité ne se borne pas au simple amusement de l'esprit. Il tâche d'y prouver que *Louis XIV.* avec toutes ses acquisitions, n'a pas augmenté le nombre de ses Sujets, ou plutôt que, pour un de nouvelle datte, il en a perdu trois de son ancien Domaine. S'il calcule juste, il faut que *Louis* soit bien appauvri par son ambition.

Le Prince, qui a l'intérêt du Public en vûe, est Maître, pour ainsi dire, de la bourse de tous ses Sujets, & par conséquent ses richesses augmentent ou diminuent à proportion du nombre & des richesses de son peuple. Si la guerre, ou la peste, pour en venir à un exemple, détruisoit tous les habitans de cette grande Métropole, (ce qu'à Dieu ne plaise!) il faudroit que la Reine perdît une bonne partie de ses revenus, ou que du moins le fardeau, qui étoit à la charge de la Ville, aggravât celui de ses autres Sujets. Peut-être que ces habitans ne font pas plus du dixiéme de tous ceux du Royaume; mais comme ils sont mieux nourris, mieux vêtus & mieux logés que les autres, il y a grande apparence que les impôts, ou les taxes, qu'ils payent, font le cinquiéme de tout le revenu de la Couronne. Ce n'est pas

(q) Ce mot Grec signifie, *celui qui aime l'Arithmétique & le Calcul.*

tout, la Ville consume une bonne partie de toutes les denrées du Pays, & si elle fournit une telle proportion de la rente, ou de la valeur naturelle des terres, elle est aussi cause qu'on paye une telle proportion de taxes sur ces mêmes terres. D'où je conclus que la perte de ces habitans ne pourroit qu'être sensible au Prince & onéreuse à toute la Nation.

D'un autre côté, si, par quelque voie extraordinaire, Dieu vouloit repeupler la Ville du même nombre d'habitans aussi riches & aussi industrieux que les premiers, je ne doute pas que les droits de (r) l'*Excise*, de la Douane & sur le loyer des maisons n'apportassent le même revenu à la Couronne qu'elle auroit perdu dans le premier cas. D'abord aussi que la consommation des vivres s'y rétabliroit, toutes les terres, surtout celles du voisinage, ne manqueroient pas de revenir à leur ancien prix, & de payer les mêmes taxes qu'elles avoient fournies au Public. Le gain dans ce dernier cas ne seroit pas moins sensible que la perte l'étoit dans l'autre.

Tous les impôts, qu'on met sur le peuple en général, se levent sur les particuliers. Il ne seroit donc pas inutile d'examiner ce qui est payé par les moindres de tous les Sujets, ou à leur occasion, pour découvrir ensuite ce que chacun d'eux peut valoir au Prince.

Pour moi, je croirois que les sept huitiémes du peuple n'ont aucun bien-fond ni capital; qu'ils sont obligés de vivre au jour la journée par le travail de leurs mains; qu'il y en a sept millions de cet ordre dans toute l'Isle de la *Grande-Bretagne*, & qu'ils consument du moins les trois quarts de toutes les denrées du Pays. Si cela est, les Sujets, qui n'ont ni fonds ni capital, payent les trois quarts du revenu de la Nation, & par conséquent ils donnent le moyen à ceux qui ont des terres de payer les trois quarts de leurs taxes. Si l'on partage ensuite ces trois quarts de la taxe sur les terres entre sept millions d'hommes, on trouvera que chacun d'eux en paye plus de trois (f) chellins. De sorte que le plus misérable de tous les Sujets vaut du moins trente-six sols au Prince toutes les années.

D'ailleurs il semble que les sept huitiémes de toute la Nation devroient payer les deux tiers du revenu de la Douane & de l'Accise pour tout ce qu'ils consument. A partager encore cette somme entre les sept millions d'ames, cela monteroit à plus de sept chellins par tête; c'est-à-dire, qu'avec les trois de l'article précédent, le moindre Sujet vaut tous les ans au Prince plus de dix chellins, & qu'ainsi, par la perte de chaque ancien Sujet, ou l'acquisition d'un nouveau, la Reine perd ou gagne cette somme.

Engagé dans tout ce calcul politique, & satisfait des idées qui me vinrent là-dessus, je voulois écrire une Lettre d'avis à un Membre du Parlement, pour l'exhorter à laisser une entiere liberté de commerce dans toutes nos Villes, à ne mettre plus aucune distinction entre les Naturels du Pays & les Etrangers, à révoquer nos Loix qui fixent les devoirs des Paroissiens, & à lever

(r) Ce mot *Anglois* signifie l'impôt que l'on met sur la bierre & toute autre boisson.

(f) Un Chellin, ou *Shilling* comme on l'écrit en *Anglois*, vaut 12. sols, monnoie d'*Angleterre*.

tous les autres obstacles qui empêchent l'accroissement du peuple. Mais aussitôt que je me rappellai avec quel flux d'une éloquence inimitable quelques-uns de mes Compatriotes avoient exagéré le malheur qu'il y a de vendre pour un chellin le droit héréditaire des *Anglois*, de gâter la pureté de leur sang par des mêlanges étrangers, d'introduire la confusion des Langues & des Religions, & de souffrir que les étrangers enlevent le pain de la bouche de nos Artisans, je n'eus plus mot à dire ; j'abandonnai mon projet, & je laisse ma patrie dans son état naturel, croître & fleurir par la voie ordinaire de la génération.

Comme j'ai toujours à cœur l'intérêt du Public, je ne cesse de former des Plans qui tendent à ce but ; & je puis dire sans vanité que j'en ai tracés quelques-uns aussi bien imaginés qu'aucun des plus fameux châteaux en l'air qu'on ait jamais bâti. Quoi qu'il en soit, je n'eus pas plutôt renoncé à mon dernier projet, qu'il me roula dans l'esprit divers moyens pour sécher des marais, opposer des digues à la mer & joindre de nouvelles terres à ma Patrie, puisqu'on ne croyoit pas lui pouvoir donner de nouveaux Habitans. J'examinai là-dessus quel avantage il en reviendroit au Prince.

Supposé donc que la même Puissance infinie, qui a créé le monde, tirât aujourd'hui du sein de l'océan, & joignît à la *Grande Bretagne* une égale étendue de terres, avec la même quantité de maisons, de grain, de bétail, & de toutes les autres nécessités ou commodités de la vie, sans y placer ni hommes, ni femmes, ni enfans ; j'ai de la peine à croire que ceci pût augmenter les richesses du peuple, ou les revenus du Prince : car puisque les maisons qu'il y a déja suffisent pour loger tous ses habitans, si quelqu'un d'eux se transplantoit dans le nouveau Quartier de l'Isle, l'augmentation du loyer dans celui-ci produiroit du moins une égale diminution dans l'autre. Pour le grain & le bétail, nous en avons une telle abondance, que nous encourageons nos voisins à nous décharger d'une partie du premier, & que nous ne souffrons pas que nos Compatriotes apportent de l'autre. A l'égard du reste de nos denrées ou de nos Manufactures, nous en avons tout ce qu'il nous en faut pour notre débit. Mais si l'on fournissoit le double de tout ceci aux acheteurs, les vendeurs s'estimeroient heureux d'en pouvoir obtenir la moitié du prix ordinaire, & ceux qui possédent les terres ou les maisons, seroient obligés de se borner à la moitié de leur rente annuelle : de sorte que, par une si grande addition à notre Isle, les revenus des particuliers & du Public n'en augmenteroient pas davantage.

Bien loin de-là, je croirois plutôt qu'ils diminueroient beaucoup. En voici la raison : tous les fruits, qui rendent un Pays riche & abondant, sont périssables de leur nature, & la plûpart doivent être employés dans l'espace d'une année depuis leur recolte, ou demeurer inutiles ; de sorte que les propriétaires sont obligés de s'en défaire à tout prix, plutôt que de les voir périr entre leurs mains, & que la perte d'un seul dixiéme de ces fruits sujets à se corrompre, les réduiroit à la moitié de la valeur. C'est pour cela sans doute que nos voisins, qui ont tout le commerce des épiceries, & qui savent la quantité qu'il en faut en Europe, détruisent tout le reste & ce qu'il y en a de superflu. On

devroit ainsi juger que le produit annuel du double de ce qui se consume, ne peut qu'en reduire le prix à un huitiéme de ce qu'il est aujourd'hui; & que cette Isle nouvellement aggrandie ne rapporteroit au Prince que le quatriéme de son revenu.

On remarque d'ordinaire, que dans les pays les plus fertiles on y vit le plus mal, & qu'à l'exemple de l'âne, dont j'ai parlé dans (*t*) un de mes *Discours*, le peuple y meurt presque de faim au milieu de l'abondance qui l'environne. Il est certain que les pauvres qui font le gros d'une Nation, ne travaillent que pour vivre; & si deux jours leur suffisent pour gagner de quoi se nourrir misérablement toute la semaine, on auroit de la peine à les engager au travail les autres quatre jours: mais alors le salaire de deux jours ne peut guéres les mettre en état de contribuer à la dépense du Public.

Le paradoxe d'*Hesiode*, qui dit que (*u*) *la moitié vaut plus que le tout*, vient ici fort à propos. En effet, il n'y a rien de plus vrai dans le calcul politique, puisque le même nombre de gens, avec une certaine étendue de pays, seroit en beaucoup meilleur état, que s'il en possédoit le double. Ainsi je commence à croire que le Chevalier *Guillaume Petty* n'avançoit rien d'absurde, lorsqu'il disoit que, si tous les pays montagneux d'*Ecosse* & tout le Royaume d'*Irlande* étoient engloutis dans la mer, pourvû que les habitans en fussent transportés sur les terres basses de la *Grande Bretagne*, le Souverain & le Peuple s'enrichiroient par-là, quand même ils les dédommageroient de toute leur perte.

Si le Peuple seul fait la richesse d'un Pays, un homme qui a dix enfans, est plus utile à sa patrie, que celui qui l'augmente de dix mille arpens de terre.

On ne sauroit nier que *Louis XIV.* n'ait joint de vastes Etats à son ancien Domaine; mais si *Philarithmus* accuse juste, & que ce Prince n'ait pas autant de Sujets qu'il en avoit autrefois, il est aisé de voir pourquoi ses armées ne sont plus si nombreuses, ni si bien nourries & vêtues, ni si bien payées qu'elles l'ont été. Il n'y a rien de plus clair: *Louis* doit s'être appauvri, non seulement par la perte de ses Sujets, mais aussi par ses nouvelles acquisitions.

(*t*) C'est le CXXXIX. p. 407.

(*u*) *Πλέον ἥμισυ παντός.* Le mot *πλέον* n'est pas d'*Hesiode*, mais de *Platon*. Le Proverbe étoit *Ἀρχὴ ἥμισυ παντός*, c'est-à-dire, qu'*on a fait la moitié de l'ouvrage quand on l'a bien commencé*; & l'addition de *πλέον* signifie *qu'on en a fait plus de la moitié*. Mais notre Auteur *Anglois* l'a pris ici dans un autre sens pour l'accommoder à son but. Voyez *Erasme* sur l'Adage, *Principium dimidium totius*.

CXLIV. DISCOURS.

Γυναικὸς οὐδὲ χρῆμ' ἀνὴρ ληΐζεται
Ἐσθλῆς ἄμεινον, οὐδὲ ῥίγιον κακῆς.

SIMONID.

Un homme ne sauroit posséder rien de meilleur qu'une bonne femme, ni de pire qu'une méchante.

Les différens caracteres des *femmes*, suivant les idées du Poëte *Simonide*.



IL n'y a point d'Auteurs que je lise avec plus de satisfaction, que ceux qui représentent la nature humaine sous différentes vûes, & qui décrivent la diversité des mœurs qui étoient en vogue dans les siécles dont ils parlent. Un Lecteur ne sauroit avoir un amusement plus agréable, que celui de comparer les vertus & les vices de son tems avec les vices & les vertus qui régnoient du tems de ses ancêtres, & de former dans son esprit un paralléle entre son caractere particulier & celui de ses contemporains, ou de ceux qui l'ont précédé. La considération du genre humain, sous ces différens points de vûe, peut nous inspirer de la honte & de l'aversion pour quelque vice, ou nous animer à la pratique de telle ou telle vertu ; elle peut nous rendre contens ou mal satisfaits de nous-mêmes dans les articles les plus essentiels de la vie, nous dépouiller de nos préjugés, & rectifier ce travers d'esprit qui nous fait avoir mauvaise opinion de ceux qui pensent autrement que nous.

Si nous considérons les coutumes & les mœurs des siécles les plus reculés, nous voyons la nature humaine dans sa premiere simplicité ; mais plus nous approchons du nôtre, plus elle se cache sous l'enveloppe de l'artifice & du rafinement, plus elle se polit & s'éloigne peu à peu de son premier état, jusqu'à ce qu'enfin elle se perde sous les formalités & les cérémonies, ou ce qu'il nous plaît d'appeller une belle éducation. Vous n'avez qu'à lire ce que les plus anciens Auteurs, sacrés ou profanes, nous ont dit du caractere des hommes & des femmes ; & il vous semblera que vous lisez l'histoire d'une autre espece de créatures.

Entre les Ecrivains de l'Antiquité, il n'y en a point qui nous instruisent plus clairement des mœurs de leurs différens siécles, que ceux qui se sont attachés à la Satyre, de quelque couleur qu'ils l'ayent revêtue. En effet, il n'y en a pas d'autres, dont le but aille si droit à examiner la conduite des hommes, & à mettre leurs défauts dans un si grand jour.

Simonide, fameux Poëte de son tems, est l'Auteur, si je ne me trompe, de la plus ancienne Satyre que nous ayons, & même, à ce que disent quelques Savans, de la premiere qui ait jamais paru. Ce Poëte florissoit environ quatre cens ans après le Siége de *Troye* ; & son style est une preuve de

de la simplicité, ou plutôt de la grossiereté du siécle où il vivoit. J'ai déja remarqué dans (*x*) un de mes *Discours* précédens, que la régle d'observer ce que les *François* appellent *bienséance*, lorsqu'il s'agit d'une allusion, est de nouvelle datte ; & que les Anciens, pourvû qu'il y eût quelque rapport éloigné dans leurs similitudes, ne s'embarrassoient guéres de la bienséance ou du décorum. La Satyre en vers ïambiques de *Simonide*, dont je veux entretenir ici mes Lecteurs, est un bon exemple de ce que j'ai avancé autrefois à cette occasion. Les femmes en sont le sujet. Il y décrit tous leurs caracteres, qu'il fait dépendre d'une supposition chimérique, bâtie sur le dogme de la préexistence des ames. Il nous y enseigne que les Dieux formerent les ames du sexe feminin de ces premieres semences ou principes qui composent les différentes sortes d'animaux & d'élémens ; & que leurs bonnes ou mauvaises qualités viennent de ce que tels ou tels principes dominent dans leur constitution. Si notre Langue ne souffre pas que je traduise mot pour mot cet Auteur, du moins je l'ai rendu assez fidélement, pour n'y avoir rien ajoûté de mon cru, & avoir exprimé toutes ses pensées. J'ai déja insinué qu'il est un peu grossier. Je dirai de plus ici que ses traits satyriques ne tombent que sur quelques femmes du plus bas étage, & non pas sur celles qui sont polies par une bonne éducation, qui n'étoit pas commune du tems de notre Poëte. Quoi qu'il en soit, voici ses Vers rendus en Prose.

Au commencement Dieu créa les ames du beau sexe dans un état séparé de leurs corps ; & les tira de différentes matieres.

Il forma les unes de ces ingrédiens qui entrent dans la composition du pourceau. Une femme de cet ordre est une salope dans sa maison, & une goulue à sa table. Elle est mal-propre dans ses habits ; & la maison, qu'elle occupe, a tout l'air d'une écurie.

Il tira une seconde sorte d'ames féminines des matériaux qui servent à former le renard. La femme, qui en est animée, a de l'esprit & du discernement, elle connoît le bien & le mal, & rien n'échappe à sa pénétration. Dans cette classe de femmes, il y en a quelques-unes qui ont de la vertu, & d'autres qui sont vicieuses.

La troisiéme sorte de ces ames fut prise des particules canines, & les femmes, qui la reçoivent, sont celles que nous appellons communément des grondeuses, *c'est-à-dire, qu'elles imitent ces animaux, qui aboient sans cesse contre tous ceux qui les approchent.*

La quatriéme sorte fut prise de la terre. Celle-ci anime les paresseuses, qui vivent dans l'ignorance & l'inaction, qui n'abandonnent pas leur foyer de tout l'hiver, & qui ne songent qu'à manger & à boire.

La cinquiéme sorte fut tirée de la mer. Celle-ci produit des humeurs inégales, qui passent quelquefois de l'orage le plus terrible au calme le plus profond, & du tems le plus sombre au plus beau Soleil du monde. Un inconnu, qui verroit une

(*x*) Voyez pag. 318.

de ces femmes dans sa belle humeur, la prendroit pour une merveille de la Nature; mais qu'il attende un moment; ses regards & ses paroles changent tout d'un coup; elle ne respire que la rage & la fureur; c'est un véritable tonnerre & un ouragan.

La sixiéme sorte fut composée de ces ingrédiens qui servent à former l'âne ou une bête de somme. Les femmes, qui la reçoivent, sont naturellement d'une paresse extraordinaire; mais si leurs maris viennent à déployer leur autorité, elles mettent tout en usage pour leur plaire. Avec tout cela, elles ne sont pas ennemies des plaisirs de l'amour, & ne refusent guéres les caresses de leurs maris.

Le chat fournit les matériaux pour la septiéme sorte de femmes, qui sont d'un naturel mélancolique, bizarre, chagrin, & si opposé aux enjoûmens de l'amour, qu'elles sont prêtes à égratigner leurs maris & à leur sauter au visage, lorsqu'ils veulent s'approcher d'elles. D'ailleurs cette espéce de femmes est sujette à commettre de petits larcins & des friponneries.

La jument, avec sa criniere flottante, qui n'avoit jamais subi le joug, servit à la composition de la huitiéme sorte de femmes. Celles-ci, qui n'ont que peu d'égard pour leurs maris, passent tout leur tems à s'ajuster, à se baigner & à se parfumer; elles s'occupent à friser leurs cheveux avec beaucoup de soin, & à les orner des plus belles fleurs & des guirlandes les plus enjolivées. Une femme de cet ordre est un objet fort agréable pour un étranger, mais fort ruineux pour le possesseur, à moins que ce ne soit un Roi ou quelque Prince qui s'entête d'une pareille poupée.

La neuviéme sorte a eu son extraction du singe. Celles-ci sont laides & malicieuses: Comme elles n'ont rien de beau, elles tâchent de tourner en ridicule tout ce qui plaît dans les autres.

Enfin la dixiéme & la derniere espéce a été prise de l'abeille, & bienheureux est l'homme qui en trouve une de cette origine pour sa femme. Elle n'est entachée d'aucun vice, sa famille prospere & fleurit par son bon ménage. Elle aime son mari, & en est aimée à son tour. Elle cultive une race de beaux & vertueux enfans. Elle se distingue de toutes les autres de son sexe. Elle est environnée de graces. Elle ne se trouve jamais avec les femmes d'une vie déréglée, & ne perd point son tems à causer avec elles sur des choses indignes. Elle est ornée de vertu & de prudence, & c'est, en un mot, la meilleure femme que Jupiter *puisse donner à l'homme.*

Si le Poëte *Grec* marque beaucoup de pénétration dans tous ces caractéres, qu'il nous a donnés des femmes, on peut dire qu'il a évité le défaut, où *Juvenal* & M. *Boileau* sont tombés, l'un dans sa sixiéme & l'autre dans sa (*y*) dixiéme Satyre, lorsqu'ils ont voulu noircir le sexe en général, sans rendre justice à celles qui ont du mérite. Des Satyres de cet ordre, qui réduisent tous les Individus sur le même pié, ne sauroient être utiles au monde; & c'est à cause de cela que je me suis toujours étonné que ce beau génie *François*, qui avoit un jugement exquis & qui paroissoit aimer la vertu,

(*y*) De l'Edition d'*Amsterdam* en 1717.

pût croire que la Nature humaine fût un sujet propre à la Satyre, comme il semble du moins l'insinuer dans une autre de ses fameuses Piéces, qu'on appelle pour cet effet (z) *la Satyre de l'Homme.* Quel vice ou quel foible peut-on corriger, lorsqu'on censure toute l'espéce en général, sans aucune distinction, & qu'on tâche de faire voir, par quelques traits d'esprit superficiels, que les bêtes brutes valent mieux que nous à tous égards? La Satyre devroit se borner à la critique de ces défauts, dont les hommes peuvent se garantir, & mettre une juste différence entre ceux qui en sont les véritables sujets, & ceux qui ne le sont pas.

L.

CXLV. DISCOURS.

Nescio quomodo inhæret in mentibus quasi seculorum quoddam augurium futurorum; idque in maximis ingeniis altissimisque animis & existit maximè, & apparet facillimè.

CIC. TUSC. Quæst. L. I. c. 25.

Je ne sais d'où cela vient, mais la plûpart des hommes ont quelque pressentiment d'une vie à venir; & cette idée se manifeste sur-tout & paroît avec plus d'éclat dans les génies les plus élevés & les plus profonds.

M. le SPECTATEUR,

» JE suis très-persuadé qu'une des meilleures sources, d'où naissent les actions nobles & généreuses, est la juste & noble idée qu'on a de soi-même. Tout homme, qui entretient une idée basse & indigne de sa Nature, ne peut jamais s'élever au-dessus du rang où il s'est mis. S'il regarde son être comme borné par le terme incertain d'un petit nombre d'années, ses vûes se renfermeront dans les bornes étroites qu'il donne à son existence. Comment peut-il s'élever à quelque chose de grand & de noble, s'il croit qu'après avoir joué un rôle fort court sur le Théatre de ce Monde, il viendra à s'éteindre pour jamais, & qu'il n'aura plus aucun sentiment de ce qu'il a fait dans cette vie?

Sur l'Immortalité de l'ame & une vie à venir.

» C'est pour cela même que, selon moi, on ne sauroit méditer trop souvent sur l'immortalité de l'ame. Il n'y a point d'exercice plus capable de perfectionner l'esprit humain, que de réfléchir souvent sur les priviléges & les avantages dont il jouit, ni aucun moyen plus propre à nous inspirer une ambition qui s'éleve au-dessus de tous les objets qui nous environnent, que de nous regarder comme des êtres destinés pour l'éternité.

(z) C'est la VIII. dans la même Edition.

» D'ailleurs n'est-ce pas une grande satisfaction de voir que les hommes » les plus sages & les plus grands génies de toutes les Nations & de tous les » siécles ont aspiré, d'une commune voix, à l'immortalité comme à leur » droit naturel, & qu'elle nous est confirmée par une Révélation expresse? » D'un autre côté, si nous venons à réfléchir sur nous-mêmes, nous y trou» vons une espéce de sentiment intérieur qui s'accorde très-bien avec les » preuves que nous avons en faveur de l'immortalité de nos ames.

» (*a*) Celle que vous en avez donnée, Monsieur, & que vous fondez » sur le désir ardent qu'a l'esprit humain d'étendre ses connoissances & de » se perfectionner lui-même, dont il ne sauroit venir à bout dans l'espace » d'une vie si courte, quoique la même durée, ou une moindre suffise aux » créatures d'un ordre inférieur pour arriver à leur perfection, cette preuve, » dis-je, de notre immortalité me paroît assez vraisemblable. Mais on peut » en tirer une autre de la même espéce, de l'attachement que nous avons » pour la vie, & des nouveaux projets que nous formons dans chacun de » ses périodes. *Quoique nous reconnoissions tous que la vie est courte en elle-» même*, (*b*) comme vous l'avez remarqué dans un de vos *Discours*, *ses diffé» rens périodes nous paroissent longs & ennuyeux. Nous envisageons l'avenir » comme un pays rempli de vastes déserts, que nous voudrions traverser à la » hâte, pour arriver à ses prétendus établissemens fixes & à ces points imagi» naires de repos qui s'y trouvent dispersés çà & là.*

» Voyons donc quelle est notre conduite lorsque nous sommes parvenus à » ces *points imaginaires de repos*. Nous y arrêtons-nous en effet, & y jouis» sons-nous en paix de l'établissement que nous avons obtenu? Ou plu» tôt ne transportons-nous pas plus loin les bornes que nous nous étions pres» crites, & ne marquons-nous pas de nouveaux points de relâche, vers les» quels nous courons avec la même ardeur, & qui disparoissent aussi-tôt que » nous les atteignons? Il en est à peu près de nous à cet égard comme de » ceux qui voyagent sur les *Alpes*, & qui s'imaginent que le sommet de la » prochaine Montagne doit terminer leur marche, parce qu'il borne leur » vûe; mais ils n'y sont pas plutôt arrivés, qu'ils découvrent de nouvelles » Montagnes au-de-là, & qu'ils sont réduits à continuer leur chemin.

» Cet emblême représente si bien le sort de tous les hommes, qu'il n'y en » a pas un seul capable de réfléchir, qui ne puisse remarquer, qu'avec quel» que rapidité que sa vie s'envole, il a toujours quelque nouveau desir & » quelque chose de plus à souhaiter que ce qu'il posséde actuellement. Puis» donc que la nature ne fait rien en vain, comme parlent certains Philo» sophes, ou, pour m'exprimer d'une maniere plus juste, puisque notre » Créateur n'a mis dans nos ames aucune passion vague, ni aucun desir in» déterminé, il faut que l'existence future soit le propre objet de cette » passion qui nous anime à sa recherche; & ce manque de repos dans la

(*a*) Voyez pag. 253. *&c.*
(*b*) Voyez pag. 218. *&c.*

» jouissance du présent, cette nouvelle durée dont nous nous flattons à cha-
» que âge de la vie, cette ardeur qui nous fait toujours aspirer à ce qui est
» à venir, me paroît, quelque idée que les autres s'en forment, une espéce
» d'instinct ou de symptome naturel que l'esprit humain a de son immor-
» talité.

» Je suppose d'ailleurs que l'immortalité de l'ame est suffisamment établie
» par d'autres preuves ; de sorte que le desir, dont il s'agit ici, & qui seroit
» absurde si l'ame n'étoit pas immortelle, ne fait que concourir au même but
» & leur donner un nouveau poids. Mais qu'il y ait des créatures douées de
» raison, qui mettent leur gloire à combattre ces preuves, c'est ce qui me
» passe. Il y a quelque chose de si bas & de si indigne dans l'ambition déna-
» turée de ces hommes qui se flattent d'être anéantis, & qui se plaisent à
» penser que toute leur fabrique sera un jour réduite en poussiere, & con-
» fondue avec la masse des êtres inanimés, qu'elle mérite autant notre sur-
» prise que notre pitié. Quoi qu'il en soit, il n'est pas difficile d'en pénétrer
» la cause : les incrédules souhaitent leur anéantissement, parce qu'ils n'ont
» pas le courage d'être immortels.

» Ceci me ramène à ce que j'ai dit dès l'entrée de mon Discours, & me
» fait ajouter de plus, que si les grandes actions viennent des pensées nobles
» & dignes de nous, de même celles-ci sont une conséquence des autres :
» Mais le perfide, qui s'est dégradé jusqu'à se mettre au-dessous des bêtes
» brutes, est bien aise de résigner ses prétentions à l'immortalité, & de les
» remplacer par un bonheur négatif, qui consiste dans l'extinction de son
» être.

» L'admirable (c) *Shakespear* nous donne une vive image du triste & mal-
» heureux état où se trouve un tel homme à l'heure de sa mort, lorsque,
» dans la seconde Partie de son Poëme sur le Roi *Henri VI*, il nous repré-
» sente le Cardinal de *Winchester* à l'agonie. Ce Cardinal, qu'on soupçon-
» noit d'avoir trempé dans l'assassinat du brave Duc de *Glocester*, lâche quel-
» ques paroles entre-coupées, qui marquent le trouble d'une conscience
» bourrelée de son crime. Là-dessus le Roi, ému de compassion en sa faveur,
» s'adresse à lui en ces termes : *M. le Cardinal, si vous pensez à la félicité*
» *du Ciel, marquez-le par le mouvement de la main, & donnez quelque signe de*
» *votre espérance.* Le Poëte ajoute d'abord, *Il meurt, & ne donne aucun signe.*
» Ce tour marque mieux le désespoir du mourant, que les expressions du
» monde les plus vives ne pourroient jamais le dépeindre.

» D'ailleurs, si l'anéantissement ne peut s'obtenir par un souhait, il n'y a
» rien de plus indigne que de le souhaiter. Que signifient l'honneur, la répu-
» tation, les richesses & le pouvoir, lorsqu'on les compare avec la glorieuse
» espérance d'une éternité & d'un bonheur sans fin ?

» Je ne vous retiendrai pas davantage, mon cher Monsieur ; mais je ne
» saurois m'empêcher de vous avertir avec tout le sérieux que ces idées m'ins-

(c) Voyez pages 38. & 310.

» pirent, qu'on dit certaines choses de vous qui ne me plaisent pas, quoi-
» que j'aye de la répugnance à les croire, & qu'on soit porté à médire de
» tous ceux qui se distinguent par leurs beaux talens. Du moins je souhaite
» que vous soyez aussi honnête homme que vous êtes bon Auteur, & je
» suis, &c.

T. D.

T.

CXLVI. DISCOURS.

——— Mens sibi conscia recti.

VIRG. Æneid. I. 609.

Une ame convaincue de sa droiture.

De la *bonne intention* qu'on doit avoir dans tout ce que l'on dit ou que l'on fait.



LE grand art du *Christianisme*, s'il m'est permis d'employer ce terme, consiste à tirer le meilleur parti qu'il se peut de nos actions, & à les diriger d'une telle maniere, que tout ce que nous faisons nous puisse tourner à compte au dernier jour, lorsque les pensées les plus secrettes du cœur seront mises en évidence.

Pour donner à cette idée toute l'efficace qu'elle mérite d'avoir, nous pouvons distinguer toutes nos actions en bonnes, mauvaises ou indifférentes. Si l'on partage de même nos intentions à leur égard, on peut découvrir le grand secret du *Christianisme*, dont je viens de parler.

Une bonne intention jointe à une bonne action lui donne toute la force & la vertu dont elle est capable; jointe à une action mauvaise, elle en extenue la malignité, ou l'en délivre même tout-à-fait en certains cas; & jointe à une action indifférente de sa nature, elle en fait une vertu, & la rend aussi méritoire, que les actions humaines le peuvent être.

On peut dire de même qu'une mauvaise intention pervertit les meilleures actions, & les fait devenir au pié de la lettre des *péchés éclatans*, comme les Peres ont traité, avec autant de zéle que d'esprit, les vertus des Payens. Elle détruit l'innocence d'une action indifférente, & donne à une mauvaise action toute la noirceur possible, ou, pour me servir du langage emphatique de l'Ecriture Sainte, elle rend le péché (*d*) *excessivement péchant*.

Enfin, si l'on examine la nature d'une intention indifférente, on trouvera qu'elle ruine le mérite d'une bonne action; qu'elle diminue, mais qu'elle n'efface jamais la malignité d'une action mauvaise; & qu'elle laisse une action indifférente dans son état naturel.

De sorte qu'il est d'un avantage inconcevable d'accoutumer nos esprits à

(*d*) Rom. VII. 13.

une bonne intention habituelle, & de tourner toutes nos pensées, nos paroles & nos actions à une bonne fin, soit à la gloire de notre Créateur, au bonheur du genre humain, ou au profit de nos ames.

C'est, en fait de Morale, une espéce de ménage ou de bonne économie, qui ne perd jamais rien, qui fait valoir jusques à la moindre action, & qui en tire tout ce qui s'en peut tirer. Elle multiplie les moyens du Salut, augmente le nombre de nos vertus, & diminue celui de nos vices.

Il y a quelque chose de fort dévot, quoique peu solide, dans la réponse d'*Acosta* à M. *Limborch*, qui lui objectoit la multitude des Cérémonies qu'on voit dans le *Judaïsme*, soit à l'égard des ablutions, de la diversité des habits, des viandes, des purifications, & d'autres choses de cette nature. Là-dessus, le *Juif* lui réplique, autant que je puis m'en souvenir, en ces termes : » Les » devoirs, *dit-il*, dans les parties essentielles de la Loi, ne sont pas en » assez grand nombre, pour exercer une obéïssance active & pleine de zéle. » Il faut trouver le tems, le lieu & la personne, avant que vous ayez » l'occasion de mettre en usage une vertu morale. C'est pour cela même, » *ajoute-t-il*, que nous avons étendu la sphére de notre devoir, & intro- » duit, dans notre Culte religieux, plusieurs choses qui sont indifférentes » de leur nature, afin que nous ayons plus souvent occasion de témoi- » gner notre amour à Dieu, & que, dans toutes les circonstances de notre » vie, nous fassions quelque chose pour lui plaire.

M. de *S. Evremond* a tâché de pallier les usages superstitieux de l'Eglise *Romaine* par une apologie de la même espéce, lorsqu'il examine le différent esprit de Messieurs les Catholiques & des Réformés, à l'égard des principaux Articles qui les séparent. Il nous dit là-dessus, que les premiers sont animés par l'amour, & les autres par la crainte ; & que, dans la maniere dont ils témoignent leur dévotion envers Dieu, les premiers semblent avoir un soin tout particulier de faire tout ce qui peut lui être agréable, & les autres de s'abstenir de tout ce qui pourroit lui déplaire.

Mais, malgré cette raison apparente que le *Juif* & le *Catholique Romain* employent pour excuser leurs Coutumes superstitieuses, il est certain qu'elles renferment quelque chose de très-nuisible au genre humain, & qui tend à ruiner la Religion. En effet, l'Ordonnance d'observer des Cérémonies inutiles établit pour devoirs des actions qui étoient d'abord indifférentes d'elles-mêmes, & par ce moyen rend la Religion plus onéreuse & plus difficile qu'elle n'est de sa nature ; engage les hommes dans plusieurs péchés d'omission, où ils ne seroient pas tombés sans cela ; & fixe l'esprit du Vulgaire à des ombres ou à des types, qui n'ont aucune bonté intrinséque, au lieu de l'attacher aux matieres les plus importantes de la Loi.

Quoi qu'il en soit, cette obéïssance active & pleine de zéle trouve sa place dans la méthode que nous recommandons ; puisque si, au lieu de nous prescrire des actions indifférentes comme des devoirs, nous attachons une bonne intention à nos démarches les plus indifférentes, nous rendons notre existence même un acte continuel d'obéïssance, nous tournons nos plaisirs & nos amusemens à notre avantage éternel, & nous devenons agréa-

bles, dans toutes les circonstances de notre vie, à celui qui nous a faits pour lui plaire.

C'est-là cette admirable disposition d'esprit, cette *sainte bienveillance universelle*, s'il m'est permis de la nommer ainsi, que l'Apôtre nous recommande dans ce précepte si extraordinaire, où il nous charge d'avoir en vûe la gloire de notre Créateur dans nos actions les plus indifférentes (*e*), *soit que nous mangions ou que nous bûvions, ou quelque autre chose que nous fassions.*

De sorte que celui qui est animé de cette bonne intention, dont je parle; n'entre dans aucun état de la vie, qu'il ne le trouve agréable à l'Auteur de son existence, conforme aux lumieres de sa raison, & proportionné à la nature humaine en général, ou à la situation où la Providence l'a mis. Il se regarde toujours comme sous les yeux de son divin Maître, qui observe toutes ses démarches, qui pénétre toutes ses pensées (*f*), qui *connoît quand il s'assied & quand il se léve, & qui l'environne de toutes parts.* En un mot, il ne fait rien qu'il ne pense à son Créateur, & au Jugement dernier, où chacun recevra selon qu'il aura fait ou bien ou mal. C'étoit aussi le caractere des saints Hommes qui vivoient sous la Loi, & dont l'Ecriture dit, pour me servir de son langage; qu'ils *marchoient avec Dieu.*

Lorsque mes *Discours* roulent sur la Morale, je tâche de recommander la vertu particuliere, dont il s'agit, par les préceptes ou les exemples des Anciens du Paganisme; afin que les Chrétiens, qui ont l'avantage de mieux connoître leur devoir, & qui sont ainsi obligés, d'une maniere plus indispensable, à s'en acquitter, en ayent une espéce de honte, & qu'ils ménent une vie plus réglée: outre qu'il y en a plusieurs parmi nous, qui sont disposés à écouter plus favorablement un Philosophe Payen, qu'un Auteur Chrétien.

C'est pour cela même que je donnerai ici un exemple de cette merveilleuse disposition d'esprit, telle qu'on la voit dans un Discours de *Socrate* (*g*), qu'*Erasme* a cité. Ce grand Philosophe, occupé à entretenir ses amis sur l'immortalité de l'ame, un peu avant qu'on lui donnât la ciguë, s'exprime en ces termes: *Je ne sais*, dit-il, *si Dieu approuvera mes actions; mais je suis bien persuadé que j'ai fait tous mes efforts pour lui plaire; & j'ai même bonne espérance qu'il y aura égard.* Il est aisé de voir dans ce passage cette bonne intention universelle que je voudrois inculquer ici, & qui animoit toujours ce divin Philosophe. J'ajouterai seulement qu'*Erasme*, qui n'étoit pas un Catholique trop bigot, plein d'admiration à l'ouïe de ces paroles, s'énonce de cette maniere: *Lorsque je lis de telles choses, peu s'en faut que je ne m'écrie,* Sancte *Socrates*, ora pro nobis! *O saint Socrate, priez Dieu pour nous!*

L.

(*e*) 1. Cor. X. 31.
(*f*) Ps. CXXXIX. 2. 5.
(*g*) Dans son *Convivium religiosum.*

CXLVII. DISCOURS.

CXLVII. DISCOURS.

——— Perierunt tempora longi
Servitii. ———

Juv. Sat. III. 124.

Nos longs services sont comptés pour rien.



J'AI exposé autrefois aux yeux du Public le malheureux état de ceux qui exercent quelque métier, ou quelque négoce dans le Monde, & qui souffrent de ce que leurs Chalands d'un ordre supérieur ne sont pas exacts à les payer; mais il y a une autre sorte d'hommes, qui méritent plus de compassion que ceux-là; je veux dire les prétendus Favoris des Grands, qui se mettent sous leur protection, afin d'avoir part à leur amitié, & d'obtenir des marques de leur bienveillance. Il est certain que ceux-ci, soit à l'égard de l'hommage qu'ils rendent & qu'on reçoit, ou des espérances dont on les flatte, deviennent une sorte de créanciers; & que ces dettes, où l'honneur est intéressé, devroient s'acquitter des premieres, suivant la Maxime reçûe dans le Monde.

Des Grands & de ceux qui sont à leur service, ou qui leur font la cour.

Lorsque je parle de ceux qui dépendent des autres, je n'ai point en vûe ces effrontés qui n'ont aucun mérite, & qui, sans la moindre vocation se fourrent dans la compagnie de leurs Supérieurs. Aussi les Grands ou les Patrons, que j'ai en vûe, ne sont pas ceux qui ne se trouvent pas en état d'assister leurs amis, ou qui n'y sont pas obligés; mais je parle de ces liaisons, où le pouvoir & l'obligation se trouvent d'un côté, pendant que le mérite & l'attente se font remarquer de l'autre.

Ceux qu'on peut appeller chez nous Patrons & Cliens font, si je ne me trompe, le tiers de la Nation; le manque de mérite dans les derniers en retranche bien quatre-vingt-dix-neuf de cent; & le manque de pouvoir dans les autres les diminue en même proportion. Avec tout cela, qu'il me soit permis de dire, que celui qui veut employer le tems & le bien d'un autre à son service, sans avoir aucun moyen de le récompenser, est aussi injuste que celui qui prend des marchandises d'un Négociant sans avoir dessein, ou être en état de le satisfaire. Du petit nombre de ces Cliens qui me restent à examiner, il n'y en a de dix pas un qui réussisse: Et un homme fort raisonnable, que je connois, en est si bien persuadé, qu'il aima mieux mettre son fils chez un Forgeron, que dans une Maison de qualité, où on lui offroit une place de Page. On ne voit pas revenir plus d'estropiés de l'Armée, que du service des grands Seigneurs: quelques-uns de ces malheureux perdent l'usage de la parole, d'autres la mémoire, plusieurs l'esprit ou la vie même; & je ne vois presque jamais un homme accablé de chagrin, que je n'en conclue qu'il est au service de quelque Grand. J'en ai connu divers, à qui l'on avoit fait attendre un bon emploi, d'un mois à l'autre, durant l'espace

de vingt années, & qui au bout du compte n'ont rien obtenu.

Il est assez ordinaire qu'un homme élevé à un Poste considérable en use d'abord d'une toute autre maniere avec ses amis, & que dès ce moment il vous traite comme si votre fortune dépendoit de lui. Ne vous attendez plus à être consulté, non pas même dans les affaires qui vous regardent; mais souvenez-vous que votre Patron se croit d'une espéce au-dessus de la vôtre, & qu'il n'y aura plus de communication libre entre vous deux. S'il vient à perdre son Emploi, vous êtes de nouveau son intime, & il prend en mauvaise part, si vous lui rendez le même respect qu'il avoit exigé de vous lorsqu'il étoit dans sa grandeur. Il sembleroit qu'un homme ne pût jamais avoir bonne grace à jouer un tel personnage; mais ceux qui connoissent le monde l'ont vû plus d'une fois. J'ai souvent eu pitié moi-même d'un homme, qui prétendoit avoir de la répugnance pour toute sorte de bassesses, & qui, malgré cela, pouvoit perdre des heures, des mois & des années à faire sa cour à un grand Seigneur, qui n'avoit aucune envie de lui rendre le moindre bon office. On doit aussi prendre bien garde que les Grands ont un privilége qui leur est particulier, je veux dire qu'ils sont fort lents à recevoir les impressions des services qu'on leur rend, & fort promts à sentir les injures qu'on leur fait, ou à se choquer de tout ce qui leur déplaît. Ceux que la fortune éleve au-dessus des autres, à moins qu'ils n'ayent un génie supérieur, sont exposés à de si furieux vertiges, qu'ils ne voyent plus les choses du même œil : c'est pour cela qu'ils méprisent leurs anciens Amis, & qu'ils tâchent de se faire de nouvelles créatures. De-là vient qu'ils vous ôteront souvent un Emploi, à vous qui êtes du nombre des premiers, pour le donner à un inconnu, qui ne s'y attendoit pas & qui est tout surpris de se voir dans leurs bonnes graces. Mais s'il vous arrive de témoigner quelque chagrin à cette occasion, vous êtes perdu sans ressource; vous allez passer pour un homme bizarre, qui ne peut souffrir le moindre petit revers, & tout le monde fera sa cour à vos dépens. Quoi qu'il en soit, plaignez-vous ou ne vous plaignez pas, il n'en sera ni plus ni moins, & l'on vous traitera de même à peu près, que certaines bonnes meres en usent avec leurs enfans, qu'elles fouettent jusqu'à ce qu'ils pleurent, & qu'elles fouettent de nouveau pour les obliger de se taire.

Il n'y a que deux moyens pour réussir auprès des Grands; l'un est de leur paroître un homme de conséquence, & l'autre de leur devenir agréable. On ne sauroit faire usage du premier, à moins qu'on n'ait pas besoin de leur secours, ou qu'on n'ait l'adresse de cacher ce besoin; à l'égard de l'autre, il ne faut que donner dans leur goût & dans leurs plaisirs; ce qui est le plus servile de tous les emplois qu'il y ait au monde, si votre inclination ne vous y porte d'elle-même. En effet, pour se rendre agréable à un autre, surtout à une personne qui est au-dessus de vous, il ne suffit pas d'avoir de bonnes & belles qualités; mais il faut en avoir qui s'accordent avec son humeur. Ses vices & ses passions doivent être à l'avenir la régle de votre conduite.

Lorsque vous avez poussé jusques-là, il est à craindre qu'il ne vous fasse

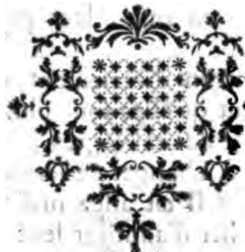
quelque jour un crime de votre complaisance, & qu'il ne vous éloigne pour des vices où il a eu part & où il vous a plongé lui-même. Il en est alors d'un Client comme d'une jeune fille, qui a perdu tous ses charmes avec son innocence; les soins qu'il a pris lui deviennent inutiles; & il n'a plus cette vertu qui le rendoit capable de ressentir l'injure qu'on lui fait.

Je ne finirois point, si je voulois examiner tous les petits artifices que les Patrons mettent en usage, pour se débarrasser d'un Client, & le recommander à une autre personne, qui est moins en état de lui rendre service. Ils vous diront qu'ils sont fâchés de votre mauvaise conduite, qui ne leur permet pas de s'employer en votre faveur; qu'un tel, qui peut-être n'a jamais entendu parler de vous, s'oppose à votre avancement; & si vous avez quelque mérite au-dessus du commun, ils vous diront à l'oreille que ce n'est que par envie qu'on néglige un homme de votre sorte, ou quelque autre chose de cette nature.

Après qu'un pauvre malheureux a essuyé mille déboires, & qu'il a perdu le tiers de sa vie à faire inutilement sa cour, ce qu'il y a de plus cruel, & dont j'ai vû moi-même un ou deux exemples, est qu'on trouvera fort mauvais qu'il se retire & qu'il veuille destiner le reste de ses jours à son propre usage.

Lorsqu'on réfléchit sur tout cela, & sur une infinité de bons naturels qui ont échoué dans le monde, pour s'être attendus à la faveur des Grands, on ne peut que s'affliger d'un si triste objet. Ainsi j'en détournerai la vûe, résolu de parler, dans un autre *Discours*, de ces honnêtes Patrons, qui s'acquittent avec plaisir de leur devoir, & qui ressemblent à ces bons génies de *Platon*, toujours occupés à faire du bien à ceux qu'ils protégent; pendant que les autres d'un caractere opposé, ressemblent aux dieux d'*Epicure* qui vivent dans une honteuse indolence, & qui, au lieu de répandre des bénédictions sur ceux qui leur offrent de l'encens, leur envoyent des tempêtes & des orages.

T.



CXLVIII. DISCOURS.

——— Ingenuas didicisse fideliter artes
Emollit mores, nec sinit esse feros.

OVID. ex Ponto, L. II. 651.

Une bonne éducation adoucit les mœurs & donne de la politesse.

Des effets de la bonne & de la mauvaise *éducation.*



LORSQUE l'esprit de l'homme n'est pas cultivé, il ressemble à une piéce de marbre qui sort de la carriere, où l'on ne voit aucune de ses beautés, jusqu'à ce que l'Ouvrier l'ait polie, & qu'il en fasse paroître les différentes couleurs, & les veines, dont elle est parsemée. C'est ainsi que l'éducation met au jour les vertus & les talens d'un bon esprit, qui ne paroîtroit jamais ce qu'il est sans un tel secours.

Si mes Lecteurs veulent bien me permettre de passer tout d'un coup de cette allusion à une autre, pour marquer la force de l'éducation, je me servirai du même exemple qu'*Aristote* a mis en usage pour expliquer son dogme des formes substantielles, lorsqu'il nous dit qu'une Statue est cachée dans un bloc de marbre, & que le Statuaire ne fait qu'ôter ce qu'il y a de superflu & les parties qui l'embarrassent. La figure est dans la pierre, le Sculpteur ne sert qu'à la découvrir. On peut dire que l'éducation est à l'égard de l'esprit humain, ce qu'est la Sculpture à l'égard d'un bloc de marbre. Le Philosophe, le Saint, le Héros, le Politique, l'honnête Homme, ou le grand Génie, se trouvent souvent cachés sous l'enveloppe d'un homme du commun, qu'une bonne éducation auroit pû découvrir, & mettre dans tout leur jour. C'est pour cela même que je lis avec plaisir l'Histoire des Nations barbares, & que j'aime à contempler leurs vertus dans toute leur grossiereté naturelle, à voir leur courage se tourner en férocité, leur constance en opiniâtreté, leur prudence en ruse, leur patience en mélancolie ou en désespoir.

Les passions des hommes opérent diversement, & produisent des effets d'une nature bien différente, suivant qu'elles sont plus ou moins gouvernées par la raison. Lorsqu'on nous parle de ces Négres, qui, à la mort de leurs Maîtres, ou quand ils viennent à changer de service, se pendent au premier arbre qu'ils trouvent, comme il est assez ordinaire dans nos Colonies de l'*Amérique*, qui peut s'empêcher d'admirer leur fidélité, quoique la preuve en soit si terrible ? Jusqu'où ne porteroit-on pas cette grandeur d'ame, toute sauvage qu'elle paroît dans ces pauvres malheureux, si elle étoit bien cultivée ? Quelle excuse peut-on alléguer du mépris que nous témoignons à cette partie de notre espéce ? D'où vient qu'on ne les regarde pas du même œil que les autres hommes, & qu'on ne condamne qu'à une légere amende

ceux qui les tuent? Que dis-je? D'où vient que nous les privons, autant qu'il est en notre pouvoir, de toute espérance de bonheur dans cette vie & dans l'autre, & que nous leur refusons les moyens que nous croyons propres à l'obtenir?

Embarqué dans ce triste sujet, je raconterai une histoire, que j'ai apprise en dernier lieu, & qui est si bien attestée, que je ne saurois la révoquer en doute. C'est une espéce de Tragédie sauvage, qui se passa dans S. *Christophle*, une de nos Isles entre les *Caraïbes*, il y a une douzaine d'années. Les Négres, qui en furent les Acteurs, appartenoient à un *Anglois*, qui est aujourd'hui dans ce Royaume.

Cet *Anglois* avoit au nombre de ses Esclaves une jeune Négresse, qui passoit pour une grande beauté entre ceux de sa Nation. Il avoit en même tems deux jeunes Négres fort bien tournés & amis intimes. Il arriva par malheur qu'ils devinrent tous deux amoureux de la belle Négresse, qui auroit été charmée d'avoir l'un ou l'autre pour son mari, s'ils avoient pu convenir ensemble lequel des deux la posséderoit. Ils l'aimoient si passionnément, & ils étoient d'ailleurs si fidéles l'un à l'autre, que l'un ne pouvoit se résoudre à la céder à son rival, ni à l'épouser à moins que l'autre n'y consentît. Le tourment qu'ils enduroient servoit d'entretien à tout le reste de la famille, qui ne pouvoit s'empêcher de remarquer l'étrange complication de mouvemens, qui agitoient le cœur de ces pauvres Négres, accablés sous le poids de leur amour, & qui désespéroient d'être jamais heureux.

Après un long & rude combat entre l'amour & l'amitié, la bonne foi & la jalousie, ils allérent un jour se promener dans un bois, avec leur Maîtresse. Lorsqu'ils furent à l'écart, après bien des sanglots & des lamentations, ils lui plongerent un poignard dans le sein, dont elle mourut presque sur le champ. Un Esclave, qui travailloit dans le voisinage du lieu où se passoit un si cruel spectacle, y accourut à l'ouïe des cris de la personne mourante. Ce fut-là qu'il vit le cadavre de cette jeune fille étendu par terre, avec les deux Amans à ses côtés, qui ne cessoient de le baiser, qui pleuroient à chaudes larmes, & qui pénétrés d'une vive douleur & au désespoir, se frappoient la poitrine. Il courut d'abord à la maison de l'*Anglois*, pour en donner avis à ses domestiques, qui, à leur arrivée, trouverent la fille morte, & les deux Négres sur le point d'expirer des blessures qu'ils s'étoient faites.

Nous voyons, par l'exemple de cette cruauté surprenante, de quels désordres l'esprit humain est capable, lorsqu'il n'est pas conduit par les régles de la vertu, & par les lumieres d'une raison cultivée. Quoique l'action, que je viens de rapporter, soit pleine d'horreur & criminelle au suprême dégré, avec tout cela on peut dire qu'elle naissoit d'un principe, qui auroit pu donner des fruits excellens, s'il avoit été mieux conduit & dirigé par une bonne éducation.

Ainsi c'est un bonheur inconcevable d'être né dans les Païs où les Vertus & les Sciences fleurissent; quoiqu'il faille avouer que dans ces endroits-là même, il y a une infinité de pauvres ignorans, qui n'en savent guéres plus que les Nations barbares; comme ceux qui ont eu l'avantage d'une meilleure éducation s'élevent les uns au-dessus des autres, & atteignent à differens dégrés

de perfection. Mais pour revenir à notre Statue formée d'un bloc de marbre, quelquefois nous la voyons simplement commencée, quelquefois dégrossie, & prête à devenir l'ébauche d'une figure humaine; quelquefois nous en voyons tous les traits & les membres distincts; quelquefois elle nous paroît une Piéce achevée; mais on n'en voit guéres, où la main d'un *Phidias* ou d'un *Praxitele* ne pût ajouter de nouveaux agrémens.

Les réfléxions sur la morale & sur la nature humaine sont les meilleurs moyens qu'on puisse employer pour se perfectionner l'esprit, acquérir une véritable connoissance de soi-même, & par conséquent retirer nos ames du vice de l'ignorance & des préjugés où elles sont naturellement engagées. C'est le but que je me propose dans tous mes *Discours*, & je me flatte d'avoir un peu contribué jusques ici à polir nos mœurs : on avouera du moins que mon entreprise est louable de quelque maniere que je l'exécute. S'il faut même ajouter foi à ce que plusieurs personnes, que je n'ai pas l'honneur de connoître, m'ont écrit à cet égard, elles approuvent mes efforts, & c'est ce qui m'encourage à les redoubler. Quoi qu'il en soit, je me servirai de cette occasion, pour les remercier de leur bienveillance, & les prier de me pardonner si je n'ai pas inséré leurs Lettres dans mes Feuilles volantes, malgré tout le relief qu'elles y auroient donné. Mais si d'un côté des éloges si bien tournés avoient fait honneur aux Ecrivains; de l'autre, si je les avois publiés moi-même, il étoit à craindre que le monde ne m'en jugeât indigne.

C.

CXLIX. DISCOURS.

Quod de quoque viro, & cui dicas sæpè videto.

HOR. L. I. Ep. XVIII. 68.

Vous ne sauriez trop prendre garde de quelle maniere vous parlez des autres, & devant qui vous en parlez.

De la *Réputation* en général, & de la délicatesse du *crédit* à l'égard des Marchands.



IL m'arriva l'autre jour, comme il m'est assez ordinaire, d'aller dans un petit Caffé borgne au-delà (*h*) d'*Aldgate*, où je vis deux ou trois hommes du commun qui parloient du *Spectateur*. L'un dit que ce matin-là même il avoit tiré le gros lot; l'autre ajouta qu'il souhaiteroit que cela fût vrai; mais le troisiéme répliqua, en secouant la tête, qu'il n'importoit pas beaucoup, & que c'étoit grand dommage que l'Auteur de cette Feuille volante ne menât pas une vie plus réglée. » C'est, continua-t-il, le plus extravagant de tous les hommes; il a dépensé des som-

(*h*) C'est une des portes de la Ville de *Londres*.

» mes immenses, quoique toujours à l'étroit ; quelque beaux Discours qu'il » ait publié sur l'économie, il est si prodigue, qu'il n'est bon à rien ; & quoi- » qu'il raisonne sur tous les devoirs de la vie civile aussi bien ou mieux » qu'un autre, on seroit malheureux d'être sa femme, son fils, ou son ami. Accoutumé, par de longues réfléxions, à mépriser tout ce qui est faux, cette rude invective ne me causa pas le moindre chagrin ; mais elle me plongea dans une profonde méditation sur la renommée en général ; & je ne pus qu'avoir pitié de ceux qui sont assez foibles pour avoir égard à ce que les gens du commun disent, par une certaine humeur causeuse, à l'avantage ou au préjudice de ceux dont ils parlent, sans que la bienveillance ou la malignité les y anime. Je ne finirois pas si je voulois m'étendre sur l'opinion que les hommes entretiennent de la renommée, & sur le plaisir inexprimable qu'on goûte à donner son approbation aux gens de mérite, lorsqu'on est soi-même en état de se bien acquitter de son devoir ; mais il me semble qu'on peut distinguer la renommée en trois différentes espéces, selon qu'elle regarde trois sortes d'hommes qui ont quelque droit d'y prétendre. L'une se borne à la gloire, que le Héros a toujours en vûe ; l'autre est la réputation, que tout honnête homme doit conserver ; & la troisiéme est le crédit, que tous ceux qui se mêlent de quelque négoce doivent maintenir. C'est un bien plus cher que la vie aux hommes de ces caracteres, ou plutôt c'est la vie même de ces caracteres-là. On ne peut ravir la gloire d'un Héros, qui poursuit de grands & de nobles desseins ; & tous ceux qui l'attaquent font paroître le chagrin qu'ils ont de son éclat, sans pouvoir jamais le ternir. Si une haute réputation est fondée sur la vertu & sur des services signalés, tout ce qu'on y oppose n'est qu'une rumeur, qui est de trop courte durée pour entrer en concurrence avec la gloire, qui ne périt jamais.

La réputation, qui fait le partage des honnêtes gens & du monde poli, est aussi stable que la gloire, pourvû qu'elle soit aussi bien fondée ; & il y va de l'intérêt de la Société civile lorsqu'un honnête homme est calomnié. D'ailleurs, suivant la coutume établie parmi nous, tout homme, qu'on attaque, est en droit de se défendre, & l'injure est bientôt repoussée.

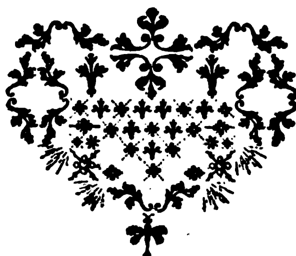
Le Marchand est le plus malheureux de tous les hommes & le plus exposé à la malignité ou à la bizarrerie de la voix publique. Un murmure sourd, un mot dit à l'oreille lui fait perdre son crédit. Celui qui le blesse en cachette est plus cruel que l'assassin qui porte le poignard à la main. J'ai vû quelquefois donner atteinte au crédit d'un homme par la seule maniere dont on prononce son nom. *Oui-dà*, vous dira-t-on, *vous avez prêté de l'argent à M.* Bankerot, *voilà qui est bien. Quoi ! connoissez-vous M.* Marin ? *C'est un véritable Négociant universel, qui trafique en tout, & dans les quatre Parties du Monde.* De sorte qu'un éloge, accompagné d'un ton ironique, est capable de ruiner le crédit d'un homme. J'en connois un moi-même, qui travailloit tous les jours, au pié de la lettre, à augmenter les richesses de sa Patrie, & qui s'est vû détruit par un autre, qui en faisoit la honte & le scandale. Puis donc que tous ceux qui connoissent le monde voyent les suites pernicieuses d'un si grand mal, quelle retenue ne doit-on pas avoir lorsqu'il s'agit de la

réputation d'un Marchand ? Un misérable, qui n'a pas le sou à perdre, peut renverser la fortune du plus honnête & du plus riche Citoyen de la Ville, par cela même que celui-ci mérite le plus de sa Patrie, & qu'il envoye ses manufactures dans les climats les plus éloignés.

En pareil cas, un mot lâché mal à propos, un faux bruit, peut convertir l'abondance en disette, & réduire, en peu de jours, une famille opulente à la mendicité. Un causeur indiscret pense-t-il bien qu'une insinuation maligne est aussi dangereuse pour un Marchand, qu'un Testament forgé le peut être à l'égard d'un Gentilhomme, qui risque de se voir privé par-là d'un bel héritage ? Le domaine reste où il étoit avant qu'on eût produit ce faux acte; & le mérite ne change pas de nature, de quelque calomnie qu'on le noircisse; outre qu'en tems & lieu tout cela se développe; mais le Négociant, qui n'est soutenu que par son crédit, ne sauroit jamais se mettre en garde contre les malins & les envieux, qui sément des rapports à son préjudice. Le fer & le feu ne détruisent pas si vîte, que la langue d'un babillard qui attaque la réputation d'un Marchand.

C'est pour cela même qu'on devroit imiter l'exemple d'un Gentilhomme de ma connoissance. Engagé dans quantité d'affaires, il parloit assez librement & avec chaleur contre des gens de condition, qu'il croyoit en avoir mal usé à son égard; mais il ne vouloit pas souffrir qu'on dît rien contre un Marchand, avec qui il avoit quelque démêlé, à moins que ce ne fût dans une Cour de Justice. *Parler mal d'un Marchand*, ajoutoit-il, *c'est lui faire son procès, ou plutôt le condamner, sans l'entendre.* En un mot, on peut dire là-dessus que le mérite du Négociant surpasse celui de tous les autres sujets, en ce que son billet, pendant qu'il a du crédit, est plus commode pour le service du Public que l'argent monnoyé, & que sa parole vaut l'or d'*Ophir* dans le Païs où il réside.

T.



CL. DISCOURS.

CL. DISCOURS.

Nam genus, & proavos, & quæ non fecimus ipsi,
Vix ea nostra voco. ——— ——— ———

Ovid. Metam. XIII. 140.

Car pour ce qui regarde la noblesse de notre extraction, ou les Ancêtres dont nous sommes descendus, & tout ce que nous n'avons pas fait nous-mêmes, à peine doit-on s'en attribuer quelque mérite.



N voit peu d'hommes qui n'ayent l'ambition de se distinguer dans le païs où ils habitent, & de se rendre considérables parmi ceux qu'ils fréquentent. Il y a une espéce de grandeur & de respect, que les plus vils de tous les hommes tâchent de s'attirer dans le petit cercle de leurs amis & de leurs connoissances. Le plus pauvre Artisan, que dis-je? celui qui vit d'aumônes, a sa troupe d'admirateurs, & se plaît dans cette supériorité dont il jouit sur ceux qui sont à quelques égards au-dessous de lui. Cette ambition, qui est naturelle à l'esprit de l'homme, pourroit sans doute recevoir un fort heureux tour, &, si elle étoit bien dirigée, procurer autant d'avantage à un homme, qu'elle lui cause d'ordinaire de trouble & d'inquiétude.

Du desir que tous les hommes ont pour la *gloire*; de l'usage qu'ils en devroient faire; & des vains titres qu'ils se donnent.

Je vais donc mettre ici quelques pensées que la méditation m'a fournies là-dessus, & que je n'ai lûes nulle part; mais je n'y observerai ni ordre, ni liaison, résolu de les coucher sur le papier à mesure qu'elles me reviendront dans l'esprit.

Toute la supériorité qu'un homme peut avoir sur un autre, dépend des avantages qu'il posséde, soit à l'égard de la fortune, de l'esprit, ou du corps. Les premiers, qui consistent dans la naissance, les titres, ou les richesses, sont ceux qui ont le moins de rapport avec la nature humaine, & qu'on peut le moins appeller nôtres. Les avantages du corps, qui se réduisent à la santé, à la force, ou à la beauté, nous touchent de plus près, & font plutôt partie de nous-mêmes que les précédens. Ceux de l'esprit, qui renferment la connoissance & la vertu, nous sont plus essentiels & plus étroitement unis qu'aucun des autres.

Quoiqu'on ne doive pas tant s'estimer pour les biens de la fortune, que pour ceux du corps, ou de l'esprit; avec tout cela, les premiers paroissent avec plus d'éclat aux yeux du monde.

Comme la vertu est la source la plus légitime de l'honneur, on trouve que les grandes Charges insinuent qu'il y a du mérite dans les Particuliers qui les possédent. La *Sainteté* est attribuée aux Papes, la *Majesté* aux Rois, la *Sérénité*, ou la douceur du tempérament aux Princes, l'*Excellence* ou la

perfection aux Ambassadeurs, la (*i*) *Grace* aux Archevêques, l'*Honneur* aux Pairs du Royaume, la *Vénération* aux Magistrats, & ce qui signifie la même chose, la *Révérence* à tous les Ministres de l'Evangile.

Dans les Fondateurs des grandes Familles, ces titres d'honneur leur conviennent d'ordinaire & leur sont appliqués avec justice; mais, à l'égard de leur postérité, il n'arrive que trop que ce sont plutôt des marques de la grandeur extérieure que du mérite personnel. La dénomination continue toujours, mais la valeur intrinséque disparoît souvent.

Le lit de mort expose dans son vrai jour le vuide & le néant de ces titres. Un misérable pécheur aux abois tremble, lorsqu'il pense au nouvel état où il est sur le point d'entrer, pendant que ceux qui l'environnent lui demandent, d'un ton grave, comment se porte *sa Sainteté?* Un autre s'entend donner le titre magnifique d'*Altesse* ou d'*Excellence*, lorsqu'il se voit réduit à mourir, de même que le plus chétif de tous les hommes. C'est alors que ces pompeuses épithétes ressemblent plutôt à une insulte ou à une moquerie qu'à un témoignage de respect.

Il est certain que les honneurs ne sont pas bien dispensés dans ce monde; le mérite solide y est négligé, la vertu y est opprimée, & le vice y triomphe. Le dernier jour rectifiera ce désordre, & assignera à chacun un poste convenable à la dignité de son caractere; alors les rangs seront ajustés comme il faut, & la préséance sera bien réglée.

Il me semble que nous devrions aspirer à nous avancer dans un autre monde, ou du moins à y conserver notre poste, & à surpasser ici en vertu nos inférieurs, afin qu'ils ne soient pas élevés au-dessus de nous dans un autre état, où la distinction est fixée pour toute l'éternité.

L'Ecriture nous dit que les hommes sont comme des *Etrangers* & des *Voyageurs sur la terre*, & que la vie est un *Pélerinage*. Divers Payens nous ont aussi représenté le monde sous l'idée d'une hôtellerie, qui n'est destinée qu'à nous fournir ce qui nous est nécessaire dans notre passage. De sorte qu'il n'y a rien de plus absurde que de chercher notre repos ici-bas, avant que d'être arrivés au bout de notre course, & que nous devrions plutôt songer à l'accueil qu'on nous y fera, qu'à toutes les commodités dont nous pouvons jouir les uns au-dessus des autres dans le chemin qui nous y conduit.

Epictete s'est servi d'une autre espéce d'allusion, qui est fort belle, & capable de nous engager à être contens de la situation où la Providence nous a mis.

» (*k*) Nous sommes, *dit-il*, sur un Théatre, où chacun doit jouer de » son mieux le rôle qui lui est marqué. Nous pouvons dire à la vérité que celui » qui nous est échû en partage ne nous sied pas bien, & que nous nous

---

(*i*) C'est un titre qu'on leur donne en *Angleterre*, de même qu'aux Ducs, & qu'on ne peut guéres bien exprimer en *François*, que par celui de *Grandeur*.

(*k*) Il semble que l'Auteur ait paraphrasé ici la 24. Section de la Philosophie de cet illustre Payen.

» acquitterons mieux d'un autre. Mais ce n'est pas-là de quoi il s'agit. Notre » unique but doit être de jouer dans la perfection le rôle qui nous est donné. » S'il ne nous convient pas, la faute n'en retombe point sur nous, mais sur » celui qui distribue tous ces rôles aux hommes, & qui est le grand Direc- » teur de la Scène.

Le rôle, que ce Philosophe eut à jouer lui-même, ne pouvoit pas être fort agréable, (*l*) puisqu'il passa toute sa vie dans l'esclavage. Le motif, qu'il vient d'alléguer, pour se contenter de l'état où l'on se trouve ici-bas, reçoit un nouveau dégré de force, si l'on y joint que nos rôles seront changés dans un autre monde, & que la supériorité du rang y sera proportionnée à l'excellence de la vertu que chacun aura pratiquée dans celui-ci, & à la maniere dont il se sera acquitté de son devoir.

Il y a plusieurs beaux passages dans le petit Livre apocryphe, intitulé *La Sagesse de Salomon*, ou plutôt de *Philon*, pour faire voir le néant des honneurs, & de ces autres bénédictions temporelles, qui sont en si grande estime parmi les hommes, & pour consoler ceux qui ne les possédent pas. L'Auteur nous y représente, en des termes aussi vifs que relevés, cet avancement d'un homme de bien dans une autre vie, & la surprise extraordinaire qu'il causera à ceux qui étoient ses supérieurs dans ce monde. (*m*) *Alors*, dit-il, *les justes s'éleveront avec une grande hardiesse contre ceux qui les auront accablés d'affliction, & qui leur auront ravi le fruit de leurs travaux. Les méchans à cette vûe seront saisis de trouble & d'une horrible frayeur : ils seront surpris d'étonnement en voyant tout d'un coup, contre leur attente, les justes sauvés : Ils diront en eux-mêmes, étant touchés de regret, & jettant des soupirs dans le serrement de leurs cœurs : Ce sont-là ceux qui ont été autrefois l'objet de nos railleries, & que nous donnions pour exemple de personnes dignes de toutes sortes d'opprobres. Insensés que nous étions, leur vie nous paroissoit une folie, & leur mort honteuse ! Cependant les voilà élevés au rang des Enfans de Dieu, & leur partage est avec les Saints.*

Si l'on veut voir la description d'une vie passée dans les vanités du siécle, au milieu de la pompe & de la grandeur, on n'a qu'à lire les Versets suivans du même Chapitre. Mais puisqu'en égard à l'état des choses, il est nécessaire qu'il y ait de l'ordre & de la subordination dans ce monde, nous serions heureux si les personnes élevées en dignité au-dessus des autres, tâchoient de les surpasser autant en vertu, & de se rendre agréables par leur douceur & leur bienveillance ; & si d'un autre côté les inférieurs pensoient aux moyens qu'ils ont d'améliorer leur sort à l'avenir, & de contribuer, par une juste soumission, au bonheur de ceux que la Providence a établis sur eux.

C.

(*l*) Cela est fort incertain, & il y a même grande apparence qu'il fut mis en liberté longtems avant sa mort.

(*m*) Ch. V. 1—5. de la traduction de M. *de Sacy*.

CLI. DISCOURS.

——— ——— ——— ——— Ab ovo
Usque ad mala.——— ——— ———

HOR. L. I. Sat. III. 7.

Depuis le commencement jusques à la fin du repas.

Des *Inscriptions* qui sont à la tête & des lettres capitales qui se trouvent à la fin des Discours du *Spectateur*.



PRÉS avoir achevé une de mes *Spéculations*, je cherche dans ma mémoire quel des anciens Auteurs a traité le même sujet. C'est par-là que je trouve quelque pensée célèbre, ou la mienne exprimée plus heureusement, ou quelque comparaison propre à embellir mes *Discours*. La sentence, qui paroît à leur frontispice, vient de cette même origine, & je la tire plutôt des Poëtes que des Orateurs, parce que les premiers donnent un plus beau tour que les autres à une pensée, & que leur style concis, joint à l'harmonie de la versification, aide mieux à la retenir. De sorte que mes Lecteurs sont assurés de trouver du moins une bonne réflexion dans chacun de mes *Discours*, & qu'ils peuvent se rappeller ainsi dans l'esprit quelque beau passage d'un Auteur Classique.

C'est un ancien Philosophe qui a dit, que *la bonne mine vaut une Lettre de recommandation*, quoiqu'il y ait quelques-uns de nos Historiens qui ont attribué ce mot à la Reine *Elisabeth*, qui l'avoit peut-être employé en différentes occasions. Du reste la bonne mine engage le monde à s'informer de celui qui l'a, & prévient d'ordinaire en sa faveur. Une jolie sentence produit à peu près le même effet ; outre que c'est toujours une beauté de plus dans chacune de mes Feuilles volantes, & qu'elle devient quelquefois nécessaire, pour convaincre les petits esprits que je n'avance rien de paradoxe, & qui ne soit appuyé sur de bonnes autorités.

J'avoue qu'elle n'est pas d'un grand usage pour les ignorans ; mais aussi ne doit-elle servir que comme un *demi-mot suffit pour les bons entendeurs*. A l'égard des premiers, s'ils ne trouvent aucun goût à mes inscriptions, j'ai soin de fournir à leur curiosité dans le corps de la Piéce. S'ils ne découvrent pas ce que veut dire l'enseigne, ils voyent très-bien par-là qu'ils auront de quoi s'entretenir dans le logis. D'ailleurs, jamais compliment ne m'a chatouillé d'une maniere si agréable, que celui d'un certain honnête homme sans façon, qui, sur ce qu'un de ses amis lui disoit que le *Spectateur* lui plairoit davantage, s'il pouvoit entendre ses devises, lui répondit que *le bon vin n'avoit pas besoin de bouchon*.

J'ai entendu parler de deux Ministres de la Campagne, qui tâchoient de l'emporter l'un sur l'autre, & de s'attirer la foule des Auditeurs. L'un d'eux, bien versé dans la lecture des Peres, en citoit de tems en tems quelques

passages en *Latin*, dont ses Auditeurs, malgré leur ignorance, étoient si édifiés, qu'ils couroient en foule à ses Sermons, pendant qu'ils négligeoient l'autre. Celui-ci, surpris de voir diminuer, tous les Dimanches, son assemblée, & instruit à la fin de ce qui en étoit la cause, résolut de donner à son tour quelque peu de *Latin* à ses Paroissiens; mais comme il n'avoit pas étudié les Peres, il inséra dans ses Sermons tout le Livre de (*n*) *Quæ genus*, avec les explications qu'il croyoit propres à l'utilité de son troupeau. Ensuite il y mêla *As in præsenti*, qu'il convertit de la même maniere à l'usage de ses ouailles. Cette méthode eut un si heureux succès, qu'en peu de tems il vit grossir son Auditoire, & qu'il mit en déroute son Antagoniste.

Notre commun Peuple est si charmé du *Latin*, que je ne doute pas qu'il n'admire mes *Spéculations* à cause de ces petits traits qui en paroissent à leur tête. Mais ce qui m'engage le plus à me servir d'une Langue morte dans le frontispice, est que les Dames, dont l'approbation m'est plus chere que celle de tout le Monde savant, se déclarent sur-tout en faveur de mes Sentences *Grecques*.

Après avoir ainsi expédié ce qui regarde la tête de mes *Discours*, il faut en venir à la queue, c'est-à-dire, à la simple lettre capitale, qu'on trouve à la fin de chacun, & qui a fourni beaucoup de matiere aux raisonnemens des Curieux. Quelques-uns prétendent que le C. désigne celui de mes Confréres qui est du *Clergé*, ou le Théologien, quoique d'autres veuillent qu'il signifie la *Cotterie* en général. Il y en a qui conjecturent que la lettre L. marque le Jurisconsulte, ou celui qui fait profession d'étudier les *Loix*; que l'R. désigne mon Ami le Chevalier *Roger de Coverly*, & le T. l'Homme adonné au *Trafic*, ou le Négociant: mais la lettre X. qui paroît à la fin d'un petit nombre de ces *Discours*, est celle de toutes qui a le plus intrigué la Ville, parce qu'il n'y a que des noms étrangers, tels que ceux de *Xerxès* & de *Xenophon*, qui commencent par-là, & qu'il n'est pas trop vraisemblable qu'un Auteur de ce nom, ou de quelque autre qui en approche, ait mis la main à cet Ouvrage.

Pour arrêter les perquisitions de ces Messieurs, dont quelques-uns m'ont écrit, pour me demander le sens de ces lettres mystiques, je leur répondrai ce qu'un ancien Philosophe dit à un de ses Amis, qui vouloit savoir ce qu'il portoit sous le manteau: *Je l'ai caché*, lui répliqua-t-il, *afin que vous ne sussiez pas ce que c'est*. J'ai employé cette espéce d'Hieroglyphes dans la même vûe. Peut-être aussi qu'ils servent de charmes, pour garantir mes Feuilles volantes contre les influences des yeux malins; de sorte que mes Lecteurs ne doivent pas être surpris s'ils en voyent quelques-unes dans la suite paraphées d'un Q. d'un Z. d'un Y. d'un *&c.* ou du mot *Abracadabra*. Cependant je m'expliquerai assez avec eux pour les avertir que les lettres C. L. & X. sont cabalistiques, & que leur signification est plus étendue qu'il n'est à propos de le révéler au Public. Les Personnes versées dans la Philosophie de

(*n*) Ce sont des Régles de la Grammaire Latine de *Lilly*, qui commencent par ces mots.

Pythagore, & qui jurent par le *Tetrachtys*, c'est-à-dire, par le nombre *quatre*, savent fort bien que celui de *dix*, exprimé par la Lettre X, qui a donné tant d'exercice à tous les beaux esprits de la Ville, renferme bien des puissances particulieres; que les Auteurs *Platoniciens* l'appellent le nombre parfait; qu'un, deux, trois & quatre mis ensemble produisent ce nombre, & que dix est tout. Mais ce ne sont pas des mysteres qu'on doive communiquer au gros des Lecteurs, il faut qu'un homme ait étudié plusieurs années de suite, avec une grande application, avant qu'il puisse arriver à cette connoissance.

Du tems de la Reine *Elisabeth*, nous avions un Théologien Rabinique en *Angleterre*, qui étoit Chapelain-Aumônier du Comte d'*Essex*, & qui avoit un talent merveilleux pour les secrets de cette nature. Lorsqu'il fut reçu Docteur en Théologie, il prêcha, devant l'Université de *Cambrige*, sur le premier verset du premier Chapitre du premier Livre des *Chroniques*, où vous verrez, dit-il, ces trois noms, *Adam*, *Seth*, *Enos*. Il divisa ce Texte en plusieurs parties, & il découvrit tant de mysteres dans chacun de ces noms, qu'il fit un Sermon rempli d'une profonde littérature. Au reste, il s'appelloit *Alabaster*; & si l'on veut avoir un détail plus exact de sa vie, ou de sa personne, on le trouvera dans le Livre que le Docteur *Fuller* a écrit des illustres *Anglois*. Quoi qu'il en soit, je crois que cet exemple suffira, pour donner quelque satisfaction aux Curieux, & les convaincre que les lettres capitales, mises à la fin de mes *Discours*, peuvent renfermer de grandes beautés. Mais je dois laisser au tems, qui découvre toutes choses, à leur en apprendre davantage sur cet article.

C.



CLII. DISCOURS.

Cur alter fratrum cessare, & ludere, & ungi
Præferat Herodis palmetis pinguibus ? alter
Dives & importunus, ad umbram lucis ab ortu
Sylvestrem flammis & ferro mitiget agrum ?

HOR. L. II. Ep. II. 185.

De deux freres, pourquoi l'un préfere-t-il le repos, le jeu & le plaisir à tous les revenus d'Hérode ? & l'autre, quoiqu'aussi riche, se tourmente-t-il du matin jusqu'au soir à façonner ses terres ?

M. le SPECTATEUR,

D'où vient que les hommes ne suivent pas, dans la pratique, les maximes qu'ils adoptent dans la spéculation.

» IL y a une chose que j'ai souvent attendue dans vos *Discours*, » & que je m'étonne de n'y avoir pas trouvée jusques-ici, d'au- » tant plus que c'est un sujet tout nouveau qui n'a jamais été » manié par un autre ; qu'il me paroît digne de votre plume, & » qu'il me semble quadrer le mieux du monde avec votre dessein. Je veux » dire, d'où peut venir que les plus beaux esprits & les plus vastes génies, » qui ont tous les talens nécessaires pour se bien acquitter de leur devoir, & » de toute sorte d'emplois dans la vie civile, qui ont des idées fort justes à » cet égard, & qui en ont même donné de très-bonnes leçons au Public ; d'où » peut venir, dis-je, que leur conduite est presque toujours opposée à leurs » maximes, & qu'ils pratiquent si mal ce qu'ils enseignent aux autres ? C'est un » déréglement qui tient sans doute du prodige, & qui n'est pas moins odieux » dans la Morale qu'un monstre l'est dans la Nature, avec cette seule diffé- » rence qu'il arrive plus souvent que le dernier ; ce qui en augmente beau- » coup l'horreur. Quel nuage ne répand-il pas sur l'esprit & sur le sa- » voir ? & quelle idée peut-on se former de ces gens, qui, malgré toutes » leurs belles qualités, sont incapables de se rendre heureux & de servir leurs » amis, lorsque tout le monde voit qu'ils pourroient réussir à ces deux égards ? » Pour moi, je ne trouve rien de plus surprenant que de voir un de ces » hommes illustres dépenser un bien considérable, s'endetter jusqu'aux oreil- » les, & laisser, à la fin, dans la misere, non-seulement sa propre famille, » mais aussi celles des autres, sans se mettre en peine de l'avenir, ni du » compte qu'il sera obligé d'en rendre un jour ; pendant qu'un homme de » néant, qu'on ne soupçonneroit presque pas d'avoir une ame raisonnable, » s'éleve à une haute fortune, & devient le chef d'une famille, qui a les » moyens & la volonté de s'attirer l'estime de sa patrie, par des services » réels ? C'est ce qu'une expérience journaliere nous apprend ; mais quoi-

» que le fait saute aux yeux de tout le monde, nous en ignorons les causes, » & je ne doute pas que le Public ne vous en remerciât, si vous aviez la » bonté de nous les découvrir. Je suis, &c. «

Mon Correspondant n'est pas le seul qui soit frappé de cette bizarrerie de l'esprit humain; on l'a remarquée de tout tems. *Horace* réfléchit là-dessus d'une maniere fort agréable dans le (*o*) caractere qu'il nous donne de *Tigellius*. Ce bon ménager, à l'entendre philosopher, se bornoit quelquefois aux simples nécessités de la vie, & méprisoit tout le reste: mais trois jours après, il auroit dépensé quatre mille pistoles, s'il les avoit eues. Il n'étoit pas moins inégal en toute autre chose; & si l'on examine bien cette contradiction perpétuelle où les hommes tombent, on verra qu'elle naît d'une certaine incapacité où ils sont de se posséder eux-mêmes, & de s'entretenir de leurs propres pensées. Feu M. *Boileau* nous a décrit cette humeur bizarre en des termes si vifs & si naturels, que je ne saurois m'empêcher d'en copier ici un endroit, où il s'exprime en ces mots:

(*p*) Voilà l'Homme en effet. Il va du blanc au noir.
Il condamne au matin ses sentimens du soir.
Importun à tout autre, à soi-même incommode.
Il change à tous momens d'esprit comme de mode;
Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre choc;
Aujourd'hui dans un casque, & demain dans un froc.

Quoi qu'il en soit, cette inattention de l'ame, qui se fuit elle-même, entraîne le prodigue d'objet en objet; & s'il dépense beaucoup plus qu'un autre, c'est parce qu'il est assailli d'une plus grande foule de besoins. Mais s'il y a tant d'hommes qui suivent ce malheureux train de vie jusques à leur dernier soupir, cela vient de ce qu'ils ignorent que les autres les regardent avec mépris, ou plutôt de ce qu'ils ne sont pas méprisés au point qu'ils le méritent. (*q*) *Ciceron* nous dit que *c'est un crime de laisser dépérir son patrimoine*. En effet l'exil n'est rien, comparé à la mortification que ressent un jeune homme à la vûe d'un beau Domaine, dont il se voit privé par l'injustice de son pere. Y a-t-il rien aussi qui approche de la douleur d'un pere, qui vient à penser que son fils seroit plus heureux, s'il étoit né de tout autre que de lui; & ne faut-il pas être pere, pour en concevoir toute l'amertume?

Peut-être qu'on n'y fait pas beaucoup d'attention; mais il est de la derniere importance de savoir jouir de la vie, & la goûter sans aucun mélange de passions tumultueuses, ou de quelque appétit criminel. Faute de réfléchir, le monde

(*o*) Il est cité au long, pag. 314.

(*p*) Ces six vers sont dans sa VII. Satyre, & je les ai mis à la place d'une douzaine du fameux Poëte *Dryden*, qui se trouvent dans l'Original.

(*q*) Habenda autem est ratio rei familiaris, quam quidem dilabi sinere, flagitiosum est. *De Officiis*, Lib. II. c. 18.

est

est plein de mangeurs & de bûveurs, & d'une troupe innombrable de fainéans, qui pour ne pas demeurer les bras croisés, s'occupent toute leur vie à exercer leur attouchement où leur goût. Que dirons-nous de la tranquille société des fumeurs, & de ceux qui prennent du tabac en poudre?

Mon Correspondant a beau s'étonner que les plus lourds esprits gagnent du bien dans le monde, & qu'ils s'enrichissent plutôt que les autres; ils sont taillés pour cela, & ils peuvent attendre, avec patience, un profit éloigné, puisqu'aucune passion violente ni aucun désir immodéré ne les détourne jamais de leur but. Pour ceux qui sont adonnés au plaisir, les affaires ne sauroient que les interrompre; mais ceux qui ont de l'indifférence pour le plaisir, les affaires leur servent d'entretien & de passe-tems. Aussi a-t-on dit d'un homme lourd, qui s'applique beaucoup, qu'*on ne doit pas l'en estimer davantage; puisqu'il seroit bien embarrassé de sa personne, s'il n'avoit quelque chose qui l'occupât.*

T.

CLIII. DISCOURS.

Sed fulgente trahit constrictos Gloria curru
Non minùs ignotos generosis. ——— ———

HOR. L. I. Sat. VI. 23.

La Gloire se déclare indifféremment pour le noble & pour le roturier, & les attache l'un & l'autre à son char éclatant.



SI nous examinons les hommes, & que nous tâchions de pénétrer dans les principes qui les font agir, il nous paroîtra fort probable, si je ne me trompe, que l'ambition est le ressort caché qui remue toute l'espéce, & que chaque individu en est plus ou moins animé, selon la vigueur de son tempérament. Il est vrai que l'on en voit plusieurs, qui, par la seule force de leur naturel, & sans le secours de la Philosophie, n'aspirent jamais à la puissance ni à la grandeur; qui ne se piquent point d'avoir un cortége nombreux, une foule de Cliens, ni tout l'éclat qui accompagne la magnificence; qui, contens d'une honnête fortune & d'un état médiocre, ne s'embarrassent pas d'acquérir de grandes richesses. Mais on ne doit pas conclure de-là qu'un tel homme n'est point ambitieux; ses désirs peuvent avoir pris une autre route, & l'avoir déterminé à la poursuite de quelque autre objet, quoique le motif soit toujours le même, & qu'il ait toujours en vûe de se distinguer.

Du bon usage que l'on peut faire des *passions.*

J'avoue que la conviction intérieure qu'on a de la beauté de ses actions, séparée des applaudissemens populaires, sert d'ample récompense à un esprit généreux; mais le désir que nous avons de surpasser les autres, n'est sans

doute planté dans nos cœurs que pour nous engager, avec plus de force, à la pratique de la vertu.

Il est vrai que cette passion, de même que toutes les autres, est souvent pervertie à une mauvaise fin; en sorte que la plûpart de nos belles actions & de nos extravagances naissent de ce principe, & de l'envie que nous avons de nous distinguer: Du moins, suivant qu'elle est cultivée par l'éducation, l'étude, ou la conversation, & qu'elle se trouve dans un cœur honnête ou un esprit corrompu, elle produit des effets analogues, & l'on en voit naître des actes pleins de générosité ou d'un intérêt sordide. Si on l'occupe à orner l'esprit ou bien l'extérieur, elle rend un homme digne de grands éloges, ou tout-à-fait ridicule. Mais puisque les mêmes humeurs sont répandues dans tous nos corps, & qu'elles y agissent avec tout cela d'une différente maniere, on peut dire aussi que l'ambition, qui anime tous les hommes, ne se borne pas à un seul objet, que tantôt elle en poursuit un & tantôt un autre.

On ne sauroit douter que, dans un cercle de Luteurs, ou de gens du commun qui s'exercent à se porter des coups de bâton, il n'y ait un aussi grand désir pour la gloire, qu'il y en peut avoir parmi des Compétiteurs d'un ordre plus élevé. Si ce principe d'honneur ne les animoit, où est l'homme qui, pouvant l'éviter, s'exposât à se faire casser la tête? C'est-là ce qui les met en jeu; & la victoire qu'ils remportent sur une foule de Concurrens, les dédommage bien, à ce qu'ils croyent, des blessures qu'ils ont reçûes dans le combat. Quoi qu'il en soit, notre Poëte *Waller* soutient que si *Jules-Cesar* avoit été élevé à la Campagne entre des Païsans, au lieu d'assujettir l'Empire *Romain*, il seroit devenu, selon toutes les apparences, un fameux Berger, ou un habile Luteur. L'éducation, la dextérité de son génie, & les conjonctures où il se trouva, le rendirent maître du monde; s'il n'avoit pas eu tous ces avantages, la même ambition qui l'enflammoit, l'auroit porté à se distinguer dans quelque entreprise de moindre éclat. Puis donc que le sort des hommes n'est point fixé dans cette vie d'une maniere irrévocable, & qu'un million d'accidens peuvent contribuer à pousser ou à arrêter leur fortune, il me semble que c'est une Spéculation assez innocente de se représenter un grand Génie réduit à un état aussi bas que celui où il se trouve aujourd'hui, est élevé. C'est par-là qu'on le voit exercer, pour ainsi dire, en petit ces beaux talens, qui, développés & mis en œuvre par l'éducation, le disposent à s'acquitter dignement des plus hauts emplois. D'un autre côté, le mérite sans culture peut être d'une si grande étendue, qu'il approche de celui qui a cet avantage.

Ainsi la nature fournit aux hommes un désir général pour la gloire; & l'éducation le détermine à l'un ou à l'autre objet particulier. L'envie de se distinguer éclate sur-tout, si je ne me trompe, dans la variété des habits, des modes & des attitudes, que les gens du bel air prennent pour se rendre remarquables. En effet, tout ce qui brille, ou qui a quelque chose de singulier, frappe les yeux des spectateurs, & attire leurs regards. Il y a même des gens qui sont fort choqués de ce qu'on ne les a pas mis dans un Libelle ou une

Satyre ; parce qu'ils s'imaginent y avoir autant de droit que leurs voisins, & que c'est une espéce de mépris de les en avoir exclus. De-là viennent aussi les divertissemens bizarres & les expéditions nocturnes de nos débauchés, qui se plaisent à casser des vitres, à donner des sérénades, à battre le Guet, à s'enyvrer deux fois le jour, à crever grand nombre de chevaux, & à faire plusieurs autres entreprises de la même violence. Du moins il y a bien des hommes qui sont plus scélérats & plus extravagans qu'ils ne le seroient, s'il n'y en avoit d'autres qui les voyent & qui les approuvent.

Mais une sorte d'ambition assez commune, & la plus absurde qui puisse jamais s'emparer de l'esprit humain, est celle qui attaque un homme, lorsqu'il a une longue expérience, & qu'il devroit être plus sage que dans aucun tems de sa vie ; ce qui en augmente le ridicule & la prive de tout ce qui peut excuser en quelque maniere les déréglemens de la bouillante jeunesse ; je veux parler de cette infâme passion d'accumuler des trésors. On peut remarquer, pour la consolation de l'honnête pauvreté, que ce désir domine sur-tout ceux qui n'ont presque aucune bonne qualité qui les rende estimables. C'est une méchante herbe qui croît dans un terroir stérile. L'humanité, la bonté du cœur & la politesse, ne sauroient compâtir avec l'avarice. Qui ne s'étonneroit de voir que cette indigne passion efface tout d'un coup tous les nobles sentimens de la nature humaine, & qu'elle rend un maître chagrin & cruel, un pere dénaturé, un époux incommode, & un ami soupçonneux ? Mais je l'envisagerai plutôt ici comme un foible du cœur, que comme un défaut de l'esprit. Si l'on ne manque pas d'exemples d'une humilité orgueilleuse, on peut dire de même que cette passion d'un génie opposé en ceci à la plûpart des autres, évite l'éclat & l'extérieur, pour se faire applaudir. De-là vient qu'elle n'observe pas quelquefois la bienséance la plus commune dans les habits. *Un avare se dira pauvre, afin de vous donner occasion par-là de le contredire & de flatter son orgueil.* Le désir de la gloire & l'amour sont deux passions si naturelles au cœur humain, qu'épurées & tournées du bon côté, elles peuvent devenir utiles & raisonnables. Il est vrai que le Sage, qui ébloui par l'éclat d'une Cour, & le brillant des Emplois publics, abandonne les sentiers cachés d'une vie privée, pour courir après les honneurs & les dignités, soit qu'il réussisse ou non dans son dessein, approche d'ordinaire assez de cette grandeur plâtrée, pour en discerner le fard. Alors il cherche à se délivrer de tous ces embarras, afin de passer le reste de ses jours dans le calme & dans la retraite.

Il est ainsi de la prudence de ne changer pas de bien en mal, & de ne quitter jamais ce qu'on sait pouvoir toujours reprendre avec plaisir. Cependant si la vie n'est un peu agitée par les doux zéphirs de l'espérance & de la crainte, elle risque de tomber dans un état d'indolence & de sécurité fort opposé à la nature. Tout le monde sait que *Domitien*, après avoir obtenu l'Empire *Romain*, se divertissoit à prendre des mouches. Les esprits mâles & actifs ne sauroient & ne doivent pas même demeurer en repos dans la vigueur de la jeunesse : S'ils n'ont en vûe quelque noble objet, leurs desirs tendent en bas, & ils se trouvent animés de quelque passion rampante & indigne. C'est ainsi

qu'un arbre, dont on coupe l'extrêmité des branches, pour l'empêcher de pousser en haut, ne manque pas d'élancer des rejettons par le pié. L'homme, qui ne se propose que son intérêt particulier dans le monde, & qui recherche les applaudissemens de la multitude, n'y goûtera jamais aucune satisfaction solide & se trouvera même fort éloigné de son compte. Mais celui qui est animé d'un plus noble motif, dont l'esprit est assez élevé pour avoir en vûe le bien de sa Patrie; qui aime les éloges fondés sur la vertu, & qui méprise les acclamations dépouillées du témoignage intérieur de sa conscience; qui, sans murmurer de l'état où la Providence l'a mis, voudroit bien s'avancer à un poste plus considérable, par des voyes honnêtes & légitimes; un tel homme ne souhaite & ne tâche d'augmenter son pouvoir, qu'afin de se rendre plus utile à la Société.

Celui que la nature a orné de talens extraordinaires, peut faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal dans le monde. C'est pour cela même qu'on doit avoir un soin particulier de l'éducation de la jeunesse, & inculquer de bonne heure aux enfans des principes d'honneur & de vertu, afin que leurs bonnes qualités ne prennent pas un mauvais tour, & qu'elles ne soient jamais employées à un usage criminel. Le but de la Religion & de la Philosophie n'est pas tant d'éteindre nos passions, que de les modérer & de les appliquer à des objets convenables & bien choisis. Lorsque ces deux Pilotes nous ont montré la route qu'il faut suivre, il n'y a point de mal d'y avancer à pleines voiles; si l'orage de l'adversité se léve contre nous, & nous empêche d'arriver au Port où nous tendions, ce sera une grande consolation pour nous d'être persuadés que nous n'avons pas manqué le bon chemin qui nous étoit prescrit, & que nous ne sommes pas la cause de notre infortune.

De sorte que la Religion, à ne la considérer que par rapport aux affaires de cette vie, est très-digne de notre estime & d'une grande vénération, en ce qu'elle fixe les différentes prétentions des hommes, & leurs intérêts qui se croiseroient sans cela, & qu'ainsi elle entretient l'ordre & l'harmonie dans toutes les Sociétés civiles; en ce qu'elle donne occasion à chacun de s'acquitter de son rôle dans ce monde, & d'y faire valoir ses talens; en ce qu'elle excite à des actions louables de leur nature, & avantageuses à la Société; en un mot, en ce qu'elle inspire une ambition raisonnable, un amour pur & de nobles désirs.



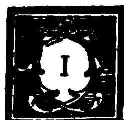
CLIV. DISCOURS.

Nullum numen abest, si sit prudentia. —

Juv. Sat. X. 365.

Si l'on a la prudence en partage, on ne manque jamais d'avoir tout le secours qu'on peut obtenir du Ciel.

La Discrétion est une vertu fort nécessaire dans cette vie, & pour la vie à venir.



L m'est venu souvent dans l'esprit que, si l'on voyoit toutes les pensées des hommes, on ne trouveroit pas beaucoup de différence entre celles du Sage & celles du fou. Il y a un nombre infini de rêveries, d'extravagances & de vanités, qui les occupent l'un & l'autre. Tout ce qui les distingue vient de ce que le premier sait faire un bon choix de ses pensées, qu'il rejette les unes & qu'il communique les autres: au lieu que le fou laisse échapper toutes les siennes, & les met au jour sans aucun discernement. Avec tout cela cette espéce de réserve ne regarde point la conversation particuliere entre des amis intimes. En tels cas, les plus sages parlent souvent de même que les plus indiscrets, puisque s'entretenir avec un ami n'est autre chose, pour ainsi dire, que *penser tout haut*.

L'Orateur *Romain* est donc bien fondé à combattre cette Maxime de quelques Anciens qui disoient: (*r*) » Qu'un homme doit vivre avec son ennemi » d'une maniere qui le puisse engager à devenir son ami; & avec son ami » d'une telle maniere, qu'il ne puisse jamais être en état de lui faire du mal » en cas qu'il devînt son ennemi.

La premiere partie de cette Maxime, qui regarde notre conduite envers un ennemi, est fort prudente & raisonnable; mais la derniere, qui tombe sur notre conduite avec un ami, sent plutôt la ruse que la discrétion, & nous raviroit, à la suivre, un des plus grands plaisirs de la vie, je veux dire celui qu'on goûte à parler librement avec un ami de cœur. Ajoutez à ceci que, lorsqu'un ami vous abandonne, & *qu'il trahit votre secret*, pour m'exprimer avec le fils de *Sirach*, le monde est assez juste pour condamner sa perfidie plutôt que votre imprudence.

La discrétion ne se montre pas seulement dans nos paroles, mais aussi dans toutes nos démarches, & sert en quelque maniere d'instrument à la Providence, pour nous diriger dans tout ce qui regarde cette vie.

L'esprit humain est orné de plusieurs autres qualités éclatantes; mais il n'y

(*r*) Je ne sais point de quel endroit de *Ciceron*, l'Auteur a pris cette maxime; mais dans son Dialogue de *Amicitiâ*, je ne trouve que celle-ci, C. 16. qui y ait quelque rapport, & qui est conçue en ces termes: *Ita amare oportere, ut si aliquando esset osurus*: c'est-à-dire, *Qu'on doit aimer une personne, comme si elle devoit vous haïr un jour.*

en a point de si utile que la discrétion; c'est elle qui donne le prix à toutes les autres, qui les met en œuvre en tems & lieu, & qui les tourne à l'avantage de la personne qui les possede. Sans elle on peut dire que le savoir n'est que pédanterie, & l'esprit qu'impertinence; la vertu même devient presque un défaut, & les plus beaux talens ne servent qu'à rendre un homme plus remarquable dans ses erreurs, & plus actif à son préjudice.

L'homme discret ne se borne pas à bien ménager ses propres talens; il sait aussi découvrir ceux des autres, les faire valoir, & les appliquer à leur légitime usage. Nous voyons aussi que ce n'est ni le spirituel, ni le savant, ni le brave, qui régle la conversation & qui produit l'agrément de la Société, mais le discret. Un homme, qui a de beaux talens, & qui manque de discrétion, ressemble au *Polyphême* de la Fable, revêtu d'une force extraordinaire, qui ne lui sert de rien, parce qu'il est aveugle.

Quoiqu'un homme posséde toutes les autres bonnes qualités, s'il n'a pas la discrétion, il ne sera que d'une petite conséquence dans le monde; mais, avec cet unique talent & une médiocre portion des autres, il peut faire tout ce qu'il lui plaît dans le poste où il se trouve.

Si d'un côté, la discrétion est la plus utile de toutes les qualités qu'un homme puisse avoir, j'ose avancer de l'autre, que la finesse n'est que le partage des petits esprits, qui n'ont ni grandeur, ni élévation. La premiere a toujours en vûe les fins les plus nobles, & les poursuit par les voies les plus justes & les plus honnêtes; au lieu que la ruse ne tend qu'à son intérêt sordide, & ne fait scrupule de rien pour l'obtenir. La discrétion a de vastes desseins. Semblable à un œil vif & perçant, elle se promene d'un bout de l'horison à l'autre: la finesse est une espece de vûe courte, qui découvre les plus petits objets qui se trouvent à portée & dans son voisinage, mais qui ne peut discerner ceux qui sont un peu éloignés. La discrétion donne plus d'autorité à celui qui la possede, plus elle se manifeste: la ruse une fois découverte perd toute sa force & rend un homme incapable d'exécuter les projets, dont il auroit pû venir à bout, s'il n'eût passé que pour un homme franc & sincere. La discrétion est le rafinement de la raison, & un guide fidele dans tous les devoirs de la vie: la ruse est une espece d'instinct, qui ne regarde qu'à notre intérêt particulier dans ce monde. La discrétion ne se trouve que dans les hommes d'un génie supérieur: la ruse éclate souvent dans les bêtes mêmes, & dans les personnes qui n'en different pas beaucoup. En un mot, la ruse n'est que le singe de la discrétion, & ne peut tromper que les simples, de la même maniere que la vivacité passe quelquefois pour esprit, & l'air grave pour une marque de prudence.

Le tour d'esprit, qui est naturel à l'homme discret, l'entraîne jusques dans l'avenir le plus reculé, & l'oblige de penser à l'état où il se trouvera au bout de quelques milliers de siecles, de même qu'à celui où il se trouve aujourd'hui. Il sait que le bonheur ou le malheur, qui lui sont destinés dans un autre monde, ne perdent rien de leur réalité par l'éloignement où il les voit. Les objets n'en deviennent pas plus petits à son égard, malgré toute leur distance. Il n'ignore pas que ces joies & ces peines, cachées dans l'éternité, s'approchent à toute heure de lui, & qu'il les sentira un jour, de même qu'il sent

aujourd'hui le plaisir & le chagrin. C'est pour cela qu'il travaille avec une grande application à s'assurer de ce qui fait le véritable bonheur de sa nature, & le dernier but de son être. Il porte ses pensées jusqu'à la fin de chaque action, & il en considere les effets les plus éloignés, aussi bien que les plus immédiats. Il renonce à tous les petits intérêts & avantages qui se présentent dans cette vie, s'ils ne s'accordent pas avec le dessein qu'il a pour un avenir éternel. En un mot, ses espérances ne tendent qu'à l'Immortalité, ses projets sont vastes & glorieux, & sa conduite est celle d'un homme qui connoît ses véritables intérêts, & qui les cherche par les voies les plus légitimes.

Dans cet essai sur la discrétion, je l'ai envisagée comme une bonne qualité & une vertu, & c'est pour cela même que je l'ai décrite dans toute son étendue ; non seulement en ce qu'elle s'occupe aux affaires du monde, mais aussi en ce qu'elle regarde toute notre existence ; non seulement en ce qu'elle sert de guide à une créature mortelle, mais aussi en ce qu'elle est en général la directrice d'un être raisonnable. C'est dans cette vûe que l'Auteur d'un de nos Livres apocryphes lui donne quelquefois le titre de *Prudence*, & quelquefois celui de *Sagesse*. En effet, de la maniere dont je l'ai dépeinte, c'est la plus haute sagesse où l'on puisse aspirer, & avec tout cela, il est au pouvoir de chacun d'y atteindre. Ses avantages sont infinis, & on peut l'acquérir sans peine ; ou, pour l'exprimer avec le même Auteur, (*f*) *La Sagesse est pleine de lumiere, & sa beauté ne se flétrit point. Ceux qui l'aiment la découvrent aisément, & ceux qui la cherchent la trouvent. Elle prévient ceux qui la désirent, & elle se montre à eux la premiere. Celui qui veille dès le matin pour la posséder n'aura pas de peine, parce qu'il la trouvera assise à la porte. Ainsi occuper son esprit de la Sagesse, c'est la parfaite Prudence, & celui qui veillera pour l'acquérir, sera bientôt en repos. Car elle tourne elle-même de tous côtés pour chercher ceux qui sont dignes d'elle. Elle se montre à eux agréablement dans ses voies, & elle va au-devant d'eux avec tout le soin de sa providence.*

C.

(*f*) La Sap. de *Philon*, ou La Sag. de *Salomon*, Ch. VI. 13 — 17.



CLV. DISCOURS.

Percontatorem fugito ; nam garrulus idem est.

Hor. L. I. Ep. XVIII. 69.

Fuyez ces gens qui s'informent de tout : un homme curieux est d'ordinaire un grand parleur.

Des grands *faiseurs* de *questions*, & des *babillards.*



IL y a une créature qui a tous les organes de la parole, qui est douée d'une conception assez heureuse, & qui n'observe pas mal les bienséances dans toutes les occasions ordinaires de la vie, mais qui réfléchit si peu, qu'elle est obligée, pour s'entretenir, d'emprunter des secours étrangers. Le grand faiseur de questions est une créature de cette espece : Quoiqu'il raisonne aussi juste qu'aucun autre sur tout ce qui lui est bien connu, avec tout cela, il ne sauroit tirer de son propre fonds de quoi s'entretenir lui-même, & il faut qu'il renouvelle ses demandes à tout bout de champ. Ainsi, quoiqu'il puisse jouer son rôle dans les conversations les plus polies, vous le verrez fort attentif au récit d'un Maquignon, qui lui parlera de la maladie d'un de ses chevaux, de toutes les révolutions qu'elle eut, d'un breuvage qu'il lui fit prendre, de quelle maniere le breuvage opéra, comment son cheval se rétablit dans la suite, ou de toute autre chose aussi peu intéressante ; & il vous paroîtra d'ailleurs aussi satisfait que si vous lui annonciez les vérités les plus avantageuses. Ce foible peut bien exposer un homme à la raillerie, mais il ne le rend pas malheureux ; puisqu'il se joint d'ordinaire à un autre, qui semble être né pour lui, je veux dire la fureur de babiller. Dans ces deux caracteres il y a un secret panchant, qui les porte à suppléer à leurs défauts mutuels, & qui est aussi naturel que celui qui paroît entre les deux sexes. Je me trouvai l'autre jour dans un lieu public, où je vis un de ces faiseurs de questions qui ne put retenir sa joye à l'approche d'un de ces causeurs. Celui-ci ne fut pas plutôt assis auprès de son homme, qu'il s'accouda sur une table, se frotta le front à diverses reprises, & se mit à dire d'un air chagrin : » Il n'y a pas la moindre nouvelle aujourd'hui. Je ne sais ce que » j'ai, mais j'ai très-mal dormi la nuit passée ; je suis enrhumé, & cela » est venu de ce que mes souliers sont trop minces ; du moins j'ai toussé toute » la semaine : il faut que cela soit, puisque la coutume, que j'ai de me laver la » tête l'Hiver & l'Eté avec de l'eau froide, empêche que l'air ne fasse aucune » impression maligne par cet endroit-là ; de sorte que le rhume ne peut s'être » insinué chez moi que par les piés ; mais je n'y fais presque aucune attention ; » il s'en ira comme il est venu. La plûpart de nos maux viennent d'une trop » grande délicatesse ; & nos visages sont naturellement aussi peu en état de » résister au froid que le reste de notre corps. L'*Indien*, à qui un *Européen* demandoit comment il pouvoit aller tout nud, lui répondit fort juste qu'il étoit » tout visage.

Je m'apperçus que ce discours étoit aussi agréable à mon faiseur de questions, que l'auroit pû être aucun autre plus intéressant ; mais sur ce que le babillard fut appellé à un autre coin de la chambre, le premier dit à son voisin, que Monsieur un tel, qui venoit de le quitter, se lavoit la tête tous les matins avec de l'eau froide, & lui répéta presque mot pour mot tout ce qu'il venoit d'entendre. Il faut avouer que les faiseurs de questions sont, pour ainsi dire, les entonnoirs de la conversation ; ils ne gardent rien pour eux-mêmes, & laissent échapper tout ce qu'ils reçoivent : ce sont les canaux à travers lesquels passe tout le bien & tout le mal qui se dit en Ville. Ceux qui se choquent de leur conduite, ou qui croyent en souffrir, peuvent y remédier, s'il leur plaît ; puisque ce ne sont pas des gens malins, & que vous pouvez contredire tout ce qu'ils avancent, pourvû que vous leur fournissiez de quoi parler. Un détail plus étendu de quelque événement, est la chose du monde la plus agréable qui leur puisse arriver ; & ils ne s'expriment guéres qu'en ces termes : *Le bruit court en Ville ;* ou bien : *Je sais de bonne part :* de sorte que la Ville peut être mieux instruite, ou qu'on peut savoir ce dont il s'agit d'un meilleur endroit, & qu'ainsi la contradiction a toujours lieu.

Ce tour d'esprit ne m'a jamais paru si ridicule que dans un pere, qui s'informe avec beaucoup de soin, comment son fils employe ses heures de loisir ; & qui, après avoir vû qu'il s'amuse à des bagatelles, & qu'il marche dignement sur ses traces, en témoigne une joie excessive. Mais ce qu'il y a de plus grotesque, est de voir deux hommes de ce qualibre parler d'une chose, qui, toute indifférente qu'elle est de sa nature, ne doit pas se dire en présence d'un tiers, ou du moins si haut qu'on le puisse entendre. Un jeune homme bien mis vint l'autre jour dans un Caffé où j'étois, & d'abord deux de ces Messieurs se mirent à causer tout bas de sa généalogie, ce qui n'empêcha pas que je ne les entendisse par intervalles. Tantôt l'un disoit : *Une telle Dame étoit sa tante ;* & l'autre répondoit : *Cela est vrai, mais c'étoit du côté de sa mere ;* ensuite l'un reprenoit : *Son pere avoit accoutumé de porter une perruque plus brune ;* & l'autre ajoûtoit : *Non pas de beaucoup, mais ce jeune homme porte les talons de ses souliers plus hauts.*

Il n'y a rien de plus dangereux, selon moi, que de confier un secret à cette sorte d'hommes, qui ne doivent leur curiosité qu'au vuide de leur cerveau, & qui par-là même sont trop communicatifs. Mais si l'on ne peut éviter de les voir, on n'est pas obligé de se mettre à leur discrétion, ni de leur parler d'affaires de quelque importance, puisqu'ils se payent de la moindre bagatelle, & qu'ils ne cherchent qu'à se remplir sans examiner ce qu'on leur donne. C'est ainsi qu'ils retiennent avec soin certaines expressions superflues, qui se trouvent à la fin de quelques Nouvelles dans des Gazettes, où il est dit : *Ceci demande confirmation ; ceci fournit matiere à bien des raisonnemens politiques ; le tems, qui est un grand maître, nous découvrira tout ;* & qu'ils regardent ces phrases comme quelque chose de fort essentiel.

On trouve quelquefois de ces génies, qui ont une ardeur insatiable pour savoir ce qui se passe dans le monde, sans en faire aucun autre usage que celui de l'employer à leur unique entretien. Un esprit de cet ordre sembleroit

destiné à railler & à être de bonne humeur ; mais il ne forme que le caractere d'un indolent, & il n'est ici bas qu'un simple spectateur comme moi. Cette curiosité, où la malice & l'intérêt n'ont aucune part, fait amas d'un nombre infini de circonstances, qui ne peuvent que plaire, quand on vient à les produire en compagnie. Si l'on découvroit toutes les intrigues, les opinions, les plaisirs & les intérêts qui gouvernent le monde, à commencer depuis l'homme de la premiere qualité jusqu'au plus vil artisan, ne seroit-ce pas la plus agréable farce que l'on se puisse imaginer, de les voir plus différens d'eux-mêmes, à l'égard de leurs pensées & de leurs actions, qu'ils ne le sont en bonnet de nuit, ou coëffés d'une longue perruque ? Quoi qu'il en soit, voici une Lettre, qu'un de mes Correspondans m'a écrite, & qui a quelque rapport avec le sujet que je viens de traiter.

M. le SPECTATEUR,

» *Plutarque* nous dit que *Caïus Gracchus*, *Romain* de nation, se mettoit » souvent en colere, & qu'il parloit alors avec tant de violence & d'impétuosi» té, qu'il perdoit la tramontane, & que la respiration lui manquoit. Pour » remédier à ce défaut, il avoit un domestique fort spirituel, nommé *Lici*» *nius*, qui le suivoit partout avec une espece de flûte douce dans la poche, & » qui ne le voyoit pas plutôt sur le point de se fâcher, qu'il jouoit un air ten» dre capable de l'émouvoir : de sorte que *Gracchus* le prenoit d'abord sur » un ton plus bas, & qu'il se calmoit.

» Au souvenir de ce trait historique, je me suis étonné bien des fois, qu'on » ait discontinué l'usage d'un instrument si utile ; puis surtout que le bon offi» ce de *Licinius* a perpétué sa mémoire durant plusieurs siécles ; ce qui » auroit dû, ce me semble, encourager quelqu'un à le renouveller, » si ce n'est pas pour le bien public, du moins pour sa réputation & son » intérêt particulier. On m'objectera peut-être que nos babillards sont si » charmés de leur ton de voix, qu'ils ne souffriroient pas qu'un de leurs do» mestiques s'avisât de le réprimer. Je le veux ; mais il n'y a pas un seul de » leurs auditeurs qui n'ait droit de jouer un petit air mélodieux pour sa pro» pre défense. En un mot, ennuyé de ne voir paroître aucun *Licinius*, & » d'entendre augmenter le bruit de nos causeurs impitoyables, je résolus d'em» ployer nos dernieres Vacances au bien de ma Patrie ; de sorte qu'avec le se» cours d'un habile artisan, qui travaille pour la Société Royale, je suis pres» que venu à bout de mon dessein, & que je fournirai bientôt au Public tel » nombre de ces instrumens qu'on voudra, soit pour les mettre dans les Caf» fés, ou pour les porter en poche. D'un autre côté, il y a tant de Gentilshom» mes de ma connoissance, qui risquent de s'attirer le son de ce chalumeau, » qu'afin de les ménager du mieux qu'il me sera possible, je les en avertirai » par un Billet, où il n'y aura que ces trois mots, *Munissez-vous d'un* Lici» nius.

» Il ne me reste, mon cher Monsieur, qu'à vous prier de vouloir ac» cepter un de ces flageolets, que je vous enverrai chez M. *Buckley*, un

» de vos Libraires. Il vous sera d'autant plus utile que vous êtes fort taciturne, & par-là plus exposé aux insultes des babillards.

» J'avois presque oublié de vous dire qu'il y a une note de mon invention, » qu'on peut jouer sur cet instrument, & que j'appelle *chut*. On doit l'em» ployer contre un récit ennuyeux, les sermens, les obscénités, & autres » choses de cette nature. Je suis, &c.

G. B.

T.

CLVI. DISCOURS.

Homines ad Deos nullâ re propiùs accedunt, quàm salutem hominibus dando.

CIC. Orat. pro *Ligar.* c. 12.

Il n'y a rien en quoi les hommes approchent plus de la Divinité, que lorsqu'ils travaillent au bien & à l'avantage des autres.

LA nature humaine paroît très-difforme ou très-belle, suivant le point de vûe dans lequel on la regarde. Lorsque nous voyons les hommes, remplis de violentes passions & de pernicieux desseins, se déchirer les uns les autres à force ouverte, ou travailler sourdement à leur propre ruine ; lorsque nous les voyons tendre à un but criminel & indigne par des voyes lâches & infâmes ; lorsque nous les voyons occupés à détruire la Société qu'ils composent eux-mêmes ; lors, dis-je, que tout cela nous frappe, nous avons presque honte de notre espéce, & peu s'en faut que nous ne devenions Misanthropes. Mais d'un autre côté ; lorsqu'ils nous paroissent doux, honnêtes, bienfaisans, animés d'un généreux égard pour l'intérêt du Public, pleins de compassion pour leurs disgraces mutuelles, & prompts à s'entre-aider les uns les autres, à peine s'imagineroit-on que ce sont des créatures de la même espéce que les premiers. Dans ce dernier point de vûe, appliqués à se rendre des services mutuels, on les prendroit pour des Divinités tutélaires, & le plus grand éloge que nous ayons jamais pû nous donner, a été d'appeller *humanité* cette heureuse disposition du cœur. Il est impossible qu'en voyant ou en apprenant une action généreuse, on ne sente un secret plaisir s'emparer de nos ames, lors même que nous n'y avons pas le moindre intérêt. On l'éprouvera sans doute à la lecture de la Lettre suivante, où *Pline* le jeune recommande un de ses amis de la maniere du monde la plus noble. Je ne saurois en fournir un meilleur exemple ; &, quoique les Parties intéressées soient mortes depuis bien des siécles, on souhaiteroit encore qu'il nous eût appris le succès de sa Lettre. La voici mot pour mot, telle

Des *Services mutuels* que les hommes se doivent.

qu'un fort habile homme (*t*) nous l'a donnée en *François*, avec toutes les autres du même Auteur.

A MAXIME.

(*u*) » Je crois être en droit de vous demander, pour mes Amis, ce que je » vous offrirois pour les vôtres, si j'étois à votre place. *Arrianus Maturius* » tient le premier rang parmi les *Altinates*. Quand je parle de rangs, je ne » les régle pas sur les biens de la fortune dont il est comblé, mais sur la pu- » reté des mœurs, sur la prudence. Ses conseils dirigent mes affaires, & son » goût mes études. Il a toute la droiture, toute la sincérité, toute l'intelli- » gence qui se peut désirer. Il m'aime (je ne puis dire rien de plus) autant » que vous m'aimez vous-même. Comme il ne connoît point l'ambition, il » s'est tenu dans l'Ordre des Chevaliers, quoiqu'aisément il eût pu mon- » ter aux plus grandes dignités. Je voudrois pourtant le tirer de l'obscurité où » le tient sa modestie. J'ai une forte passion de l'élever à quelque grade sans » qu'il y pense, sans qu'il le sache, & peut-être même sans qu'il y consente; » mais j'en veux un qui lui fasse beaucoup d'honneur, & peu d'embarras. » C'est une faveur que je vous demande pour lui, à la premiere occasion qui » s'en présentera; lui & moi en aurons une parfaite reconnoissance. Car, » quoiqu'il ne souhaite point ces sortes de graces, il les reçoit comme s'il les » avoit fort souhaitées. Adieu.

Voici une autre Lettre, que j'ai reçûe d'un de mes Correspondans, sur l'éducation de la jeunesse, & que je me crois obligé de communiquer au Public.

M. le SPECTATEUR,

Lettre sur la bonne éducation.

» Ce que vous avez dit, dans quelques-uns de vos *Discours*, sur la mau- » vaise éducation qui est ici à la mode, m'a fait naître une envie qui pourroit » bien m'engager dans une démarche aussi difficile à soutenir qu'elle seroit » avantageuse au Public, à moins que vous ne la desapprouviez. J'ai résolu, » en faveur de nos jeunes *Anglois*, de les élever avec tant de soin & de cir- » conspection, qu'ils puissent lire, sans aucun risque pour l'esprit ou le cœur, » les endroits les plus chatouilleux de *Virgile*, d'*Homere*, ou de tout autre » Poëte.

» Si l'on me vouloit confier quelques jeunes Messieurs, car je n'ai pas l'ame » assez héroïque pour prendre soin d'un grand nombre tout-à-la-fois, je me » retirerois dans une agréable solitude, voisine de quelque bonne Ville, où il » y auroit des Maîtres pour la Danse, la Musique, la Peinture, le Dessein, » ou tout autre exercice de ce genre-là, qui leur serviroient d'un honnête di- » vertissement, presque aussi récréatif que le peuvent être tous ces petits

---

(*t*) M. *de Sacy*.
(*u*) C'est la II. du III. Livre.

» jeux sordides, ausquels les écoliers prennent d'ordinaire tant de plaisir. Il » est facile de concevoir qu'une Société de ces jeunes garçons, qui n'en fré» quenteroient aucun au-dessous de leur rang, admis quelquefois à s'entretenir » avec des personnes plus âgées & d'un mérite distingué, loués & caressés à » propos, & tournés de cette maniere à se former une certaine élévation d'es» prit, pourroient bientôt s'occuper à la lecture de quelques-uns de nos Ecri» vains les plus polis. Après leur avoir donné quelque goût pour les Livres, » on les instruiroit dans le *Latin*, par une méthode beaucoup plus aisée que » celle de *Lilly*, & ils s'y attacheroient avec aussi peu de répugnance que les » jeunes Dames apprennent à parler *François*, ou à chanter les Airs d'un » Opéra *Italien*. Lorsqu'on les auroit amenés jusques-là, il seroit tems de » leur rendre le goût plus exact. Un homme sensible à toute la délicatesse » des pensées & de l'expression, trouveroit du plaisir à lire avec eux les » meilleurs Historiens *Romains*, Poëtes ou Orateurs, & à leur en faire remar» quer les plus beaux endroits ; à leur donner quelque connoissance de la » Chronologie, de la Géographie, des Médailles, de l'Astronomie, ou de » tout ce qui serviroit le mieux à nourrir la curiosité si naturelle à cet âge. » Ceux d'entre eux qui auroient le moindre génie, touchés une fois par les » brillantes pensées & les nobles sentimens de ces fameux Ecrivains, ne » pourroient que souhaiter avec ardeur de s'appliquer à l'étude de cette autre » Langue, si célébre & si ancienne, qui fait la gloire & l'admiration de tout » le monde savant, je veux dire, du *Grec*. D'ailleurs il faudroit les exercer à » composer de ces petites déclamations qui demandent plus de feu & de viva» cité que de bon sens ; à cultiver leur propre Langue, qu'ils doivent mieux » entendre que celle des Etrangers ; & sur-tout à écrire des Lettres, puis» qu'un Gentilhomme a de si fréquentes occasions de se distinguer par-là. Quel» ques jeunes Messieurs d'un naturel doux & honnête, élevés de cette ma» niere, formeroient presque une petite Académie, & feroient d'une conver» sation assez agréable, pour tenter souvent un habile homme à se mêler avec » eux dans leurs plaisirs, & à les divertir par quelque chose de sérieux, qui » ne les instruiroit pas moins que les plus graves leçons. Je ne doute pas qu'on » ne pût les amener à disputer entre eux, à qui réciteroit de meilleure grace » quelque bel endroit d'un Poëme ou d'une Oraison, ou à jouer ensemble » quelque Scéne de *Terence*, de *Sophocle*, ou de notre *Shakespear*, & que cela » ne devînt un de leurs jeux favoris. La Cause de *Milon* pourroit être plaidée » devant des Juges plus équitables, *Cesar* trembler une seconde fois, & la » Ville d'*Athénes* être mise de nouveau en mouvement par l'ambition de *Phi*» *lippe*. Au milieu de ces nobles amusemens, nous pourrions espérer de voir » bientôt le feu de notre jeunesse éclater en bon sens, leur innocence en ver» tu, & leur bon naturel en généreux amour de la Patrie. Je suis, *&c.*

T.

CLVII. DISCOURS.

O pudor! ô pietas! ——————

MART. L. VII. Epigr. LXXVIII. 4.

O pudeur! ô tendresse filiale!

De la vraie & de la fausse Modestie.



ARMI les dernieres Lettres que j'ai reçûes de mes Correspondans, il y en a une qui est écrite avec tant de politesse & de bon goût, que je ne saurois m'empêcher de l'insérer ici; & je ne doute pas même que le Public ne m'en ait quelque obligation.

M. le SPECTATEUR,

» Vous savez trop bien ce qui se passe dans le monde, pour n'avoir pas pris » garde au respect & à la timidité que les Assemblées publiques inspirent à » ceux qui doivent parler, ou faire quelque chose en leur présence. On peut » dire que c'est une espéce de noble embarras, auquel les gens de mérite se » trouvent le plus exposés; & qu'ainsi vous devez y employer quelqu'une de » vos *Spéculations*. Combien de braves Officiers n'y a-t-il pas, qui ont char- » gé l'ennemi tête baissée en rase campagne, & qui ne savent plus où ils en » sont, lorsqu'il s'agit de prononcer un Discours devant une compagnie d'a- » mis en particulier? On seroit presque tenté de croire qu'il y a quelque » enchantement dans les yeux d'un cercle de personnes, qui les fixent tous » à la fois sur une autre. J'ai vû jouer une Tragédie, où un nouvel Acteur » parut si interdit, qu'il avoit à peine la force de parler ou de se remuer, & » que je craignis de le voir mourir plus de trois Actes avant qu'on tirât le poi- » gnard, ou qu'on lui donnât le poison. Il me semble qu'un homme de ce ca- » ractere devroit être employé d'abord à représenter un phantôme ou une sta- » tue, jusqu'à ce qu'il eût recouvré ses esprits, & qu'il fût en état de jouer un » rôle d'être vivant.

» Si ce trouble, dont on est saisi tout d'un coup, marque une défiance, qui » n'est pas desagréable aux Spectateurs, on peut dire de l'autre côté qu'il indi- » que le plus grand respect que l'on puisse jamais avoir pour un Auditoire. » C'est une sorte d'éloquence muette, qui persuade mieux que les Discours » les plus étudiés. Aussi voyons-nous qu'on est porté naturellement à encou- » rager & à défendre ceux qui tombent dans un si cruel embarras pour nous » entretenir. Je fus charmé d'un exemple de cette nature, que je vis en der- » nier lieu à l'Opéra d'*Almahide*, où l'on n'oublia rien pour ranimer & affermir » une jeune Chanteuse, qui paroissoit alors pour la premiere fois sur le Théa- » tre, & dont l'air déconcerté ne plut pas moins à ses Auditeurs que la beau-

» té de sa voix, & la maniere exacte dont elle s'acquitta de son rôle. La timidité seule, sans aucun mérite, a mauvaise grace ; & le mérite, sans » modestie, est insolent : mais le mérite accompagné d'un air modeste a un » double droit sur la bienveillance des autres, & il acquiert d'ordinaire autant de Patrons qu'il a de Spectateurs. Je suis, *&c.*

Il est impossible qu'une personne qui doit parler ou chanter en public, y paroisse à son avantage, si elle a trop de modestie. Je me souviens, qu'en raisonnant avec un de mes amis, sur la force de la prononciation, je comptai les divers organes de la parole, qui doivent être parfaits dans un Orateur, comme sont la langue, les dents, les lévres, le nez, le palais & la trachée-artére, ou le siflet. Là-dessus mon ami repliqua que j'oubliois le principal, c'est-à-dire, le front.

Mais quoiqu'un excès de modestie engourdisse la langue, & la rende incapable de ses fonctions naturelles, un Orateur en doit si bien avoir une certaine quantité, que les Rhétoriciens la prescrivent à leurs Disciples comme un point essentiel à leur Art. *Ciceron* nous dit qu'il n'approuvoit pas un Orateur, s'il ne marquoit un peu de confusion dès l'entrée de son Discours, & il avoue de plus qu'il n'avoit jamais harangué lui-même sans être d'abord saisi d'une espéce de crainte & de tremblement. Il est certain que cette déférence est dûe à un nombreux Auditoire, & qu'elle ne manque pas de le disposer en faveur de celui qui parle. Mon Correspondant a déja remarqué que les plus braves sont d'ordinaire les plus timides en ces occasions. En effet, il n'y a point de créature plus impudente au monde qu'un poltron, qui est hardi lorsqu'il s'agit de parler, mais qui a le bras foible lorsqu'il est question de se battre, comme *Drances* dont *Virgile* dit,

(x) —— linguâ melior, sed frigida bello
Dextera. ———————————

C'est ainsi qu'*Homere*, pour désigner un homme timide & impudent, met en usage une sorte de pointe qu'on ne trouve guéres dans ses Ecrits, & qu'il le taxe d'avoir les yeux d'un chien, mais le cœur d'un cerf.

Une modestie raisonnable donne du relief à l'éloquence, & à tous les grands talens qu'un homme posséde. Elle rehausse l'éclat de toutes les vertus qu'elle accompagne, elle produit le même effet que les ombres dans les tableaux, elle reléve & arrondit chaque figure, elle rend les couleurs plus belles & plus douces, quoiqu'elle en diminue la vivacité.

La modestie ne sert pas seulement à orner la vertu, mais aussi à la protéger & à la défendre. C'est une espéce de sensation vive & délicate dans l'ame, qui l'oblige de s'éloigner de tout ce qui l'expose à quelque péril, ou même de ce qui en a la moindre apparence.

J'ai lû quelque part dans l'Histoire de l'ancienne *Gréce*, sans pouvoir m'en

(x) Æneid. XI. 338.

rappeller l'endroit, que les femmes de ce Pays-là furent saisies d'une mélancolie si extraordinaire, que plusieurs d'entre elles se donnoient la mort. Après que le Sénat eut employé en vain divers moyens pour remédier à ce funeste mal, il publia un Edit, qui portoit que le corps de toutes les femmes qui viendroient à se tuer elles-mêmes, seroit exposé tout nud dans les rues, & traîné par toute la Ville sur une claie. Cet Edit ne manqua pas de produire un bon effet, & d'arrêter le cours de cette manie. Nous voyons dans cet exemple jusqu'où va la force de la modestie, qui fut capable de surmonter la violence même de la rage & du désespoir. La crainte de la honte prévalut ainsi dans le beau sexe sur celle de la mort.

Si la modestie a tant d'influence sur nos actions, & sert à la vertu, d'un boulevard imprénable, en plusieurs cas, y a-t-il rien qui puisse contribuer davantage à la ruine des bonnes mœurs que cette prétendue politesse qui régne parmi les gens du monde, qui taxe de ridicule ce qu'il y a de plus honnête dans notre conduite; qui fait passer l'impudence pour belle éducation, & qui veut qu'un homme ne se déconcerte jamais, non point parce qu'il est innocent, mais parce qu'il est effronté?

Seneque croyoit que la modestie étoit un si bon frein contre le vice, qu'il en ordonne l'usage en particulier, & qu'il nous prescrit de l'exciter en nous sur des occasions imaginaires, s'il nous en manque de réelles. C'est-là du moins son but, lorsqu'il nous conseille de nous figurer que *Caton* est avec nous dans notre plus grande solitude, & qu'il voit toutes nos actions. En un mot, si vous bannissez la modestie du monde, vous en faites sortir en même tems plus de la moitié de la vertu qu'on y trouve aujourd'hui.

Après ces réfléxions sur la modestie, envisagée comme une vertu, je remarquerai qu'il y en a une qui est vicieuse, qui mérite d'être tournée en ridicule, & qu'on voit sur-tout dans ces personnes qui s'estiment le plus à cause de leur éducation. Par exemple, c'est une fausse modestie, lorsqu'un homme a honte d'agir suivant les lumieres de sa raison, & qu'il ne voudroit pas, lui en dût-il coûter quelque chose de bon, être surpris dans la pratique de ces devoirs, pour l'observation desquels il a été envoyé au monde. Quel nombre de libertins effrontés n'y a-t-il pas qui rougiroient de honte, si on les surprenoit tenant un discours sérieux, & qui n'oseroient paroître, si quelque pensée religieuse leur avoit échappé? Ces impudens évitent avec soin les bienséances de la civilité la plus commune, & les moindres apparences de vertu; ils ne veulent pas même détester le vice, dans la crainte qu'on n'eût mauvaise opinion de leur prétendue gayeté, & que cela ne leur fit quelque deshonneur. C'est une si honteuse petitesse d'esprit, une lâcheté si indigne, & une dépravation si étrange, qu'on en croiroit la nature humaine incapable, si l'on n'en avoit tous les jours des exemples devant les yeux.

Il y a une autre sorte de modestie vicieuse, qui rend un homme honteux de sa personne, de sa naissance, de sa profession, de sa pauvreté, ou d'autres choses pareilles, qu'il n'étoit pas en son pouvoir de prévenir, & ausquelles il ne sauroit remédier. Si quelqu'un devient ridicule par-là, il l'est beaucoup plus, quand il a honte de l'état où la Providence l'a mis. Il devroit plutôt en prendre

dre

dre occasion de faire éclater une noble ardeur, & de pallier ces défauts, qui ne dépendent pas de lui, par l'acquisition de ces bonnes qualités qui sont en quelque maniere en son pouvoir; ou, pour me servir d'une allusion fort ingénieuse d'un célébre Auteur, il devroit imiter *Cesar*, qui, parce qu'il étoit chauve, avoit grand soin de s'orner la tête de Lauriers.

C.

CLVIII. DISCOURS.

Cato nihil largiendo gloriam adeptus est.

SALLUST. Bell. *Catil.* c. 54.

Caton *acquit beaucoup de gloire, quoiqu'il ne donnât rien pour gagner la bienveillance du peuple.*

On a tort de secourir les Mendians qu'on pourroit employer aux Manufactures.

ON prudent & fidéle ami le Chevalier *André Freeport* partage son tems entre la Ville & la Campagne. Il s'occupe à la Ville aux affaires du Public & à celles de son négoce, & après y avoir employé trois ou quatre jours de la semaine, il se retire à sa Maison de Campagne, qui n'est qu'à une petite distance de *Londres*, où il se divertit avec sa famille & ses amis. C'est ainsi que l'occupation & le plaisir, ou, pour me servir de ses termes, le travail & le repos se prêtent la main l'un à l'autre: ils se succédent tour à tour avec tant de rapidité, qu'il ne sauroit s'en former une habitude, en être possédé tout entier, ni même en avoir aucun dégoût. Je le vois souvent à notre Cotterie, où il paroît de bonne humeur, quoiqu'il ait quelquefois l'air assez pensif: mais à sa Campagne il a toujours l'esprit libre, & il est d'une conversation telle qu'il me la faudroit; aussi je ne manque guéres d'être de la partie, lorsqu'il veut bien m'y inviter.

L'autre jour, lui & moi ne fûmes pas plutôt en carosse pour nous y rendre, que deux ou trois mendians, accrochés aux portieres, nous demanderent l'aumône, sous le prétexte ordinaire d'une femme ou d'un mari malade au lit, de trois ou quatre petits enfans incapables de gagner leur vie, & prêts à mourir de faim ou de froid. Pour nous délivrer de leur importunité, il nous fallut débourser quelque argent, & nous continuâmes ensuite notre voyage avec les acclamations & les vœux de ces misérables.

» Hé bien, *dit alors mon Chevalier*, nous partons comblés des bénédic-
» tions & des prieres de ces mendians, peut-être même qu'ils boiront à notre
» santé dans le premier Cabaret qui se trouvera sur leurs pas: de sorte que
» tout ce dont nous pouvons nous glorifier en cette occasion, est d'avoir
» procuré le débit de quelques pots de bierre à un Cabaretier, & augmenté
» par ce moyen le revenu de l'Accise en faveur du Gouvernement. Mais à
» peine voyons-nous quelques onces de laine sur le dos de ces malheureux, &

» il y a grande apparence qu'ils ne seront pas mieux habillés la premiere » fois que nous les rencontrerons : il faut qu'ils soient toujours couverts de » haillons, pour exciter la compassion. Si leurs familles sont dans l'état où ils » les représentent, il est certain qu'elles ne sauroient être mieux équipées, & » qu'elles doivent être encore plus mal nourries. On croiroit qu'elles ne man- » gent que des patates au lieu de pain, & que leur boisson n'est que de l'eau » toute pure. Sur ce pié-là, nos Fermiers n'auront-ils pas une bonne pra- » tique pour la vente de leur grain, de leur laine & de leur bétail ? Des cha- » lands tels que ceux-ci, & une consommation de cette nature, ne peuvent » sans doute que contribuer à l'avantage de ceux qui possédent les terres, & » maintenir les revenus des Gentilshommes.

» Il n'y a personne au monde qui dût moins encourager les mendians, que » nous autres qui vivons du négoce. Il est vrai que les marchandises qu'on » transporte sont du crû du Païs, mais la plus grande partie de leur valeur » vient du travail du Peuple. Qu'est-ce donc qu'on transportera de l'ouvrage » de ces fainéans, puisqu'on les nourrit pour qu'ils restent les bras croisés ? » Les aumônes, qu'ils reçoivent de nos mains, sont les gages de leur oisiveté. » Il m'est venu souvent dans l'esprit qu'on ne devoit jamais souffrir qu'au- » cune personne fût assistée de la Paroisse, ou mendiât dans les rues, à moins » qu'elle n'eût travaillé autant qu'il lui seroit possible pour gagner sa vie, & » que le Public devroit alors suppléer à ce qui lui manqueroit. Si l'on obser- » voit cette méthode à la rigueur, nous verrions naître une foule de nouveaux » Ouvriers, qui contribueroient, selon toutes les apparences, à diminuer les » prix de toutes nos Manufactures. On peut dire que l'ame du négoce est d'a- » cheter à bon marché & de vendre cher. Le Marchand doit faire ses en- » vois sur le plus bas pié qu'il est possible, afin qu'il trouve plus de profit » dans les retours ; & il n'y a rien qui le mette mieux en état d'en venir à » bout, que la diminution de ce qu'il en coûte pour le travail de nos Ma- » nufactures. Ce seroit aussi le véritable moyen d'en augmenter le débit au- » dehors : la réduction du prix de la Manufacture payeroit les frais du trans- » port dans les Païs plus éloignés ; ce qui seroit également avantageux pour » ceux qui s'adonnent au trafic. Mais si tant de nouvelles mains occupées au » travail produisoient cet heureux effet pour le Marchand & le Gentilhom- » me, j'ose bien avancer que notre libéralité envers les mendians, jointe à » tous les obstacles qui empêchent l'augmentation des Ouvriers, doit être » aussi pernicieuse à l'un qu'à l'autre.

Mon Chevalier poussa sa thése jusques à soutenir, que la réduction des prix de nos Manufactures, par l'addition de tant de mains, ne feroit aucun tort à personne. Mais sur ce que je lui parus étonné à l'ouïe de ces mots, il fit une petite pause, & reprit son discours en ces termes : » Il semble d'abord, *con- » tinua-t-il*, que c'est un paradoxe, de dire que le prix du travail puisse être » diminué sans qu'on diminue le salaire des Ouvriers, ou que leur salaire peut » être diminué sans qu'ils en souffrent eux-mêmes aucun préjudice ; & avec » tout cela il n'y a rien de plus certain que ces deux choses peuvent arriver. » Le salaire des Ouvriers fait la plus grande partie du prix de tout ce qui

» est utile ; & si les prix de toutes les autres choses diminuoient à proportion de leur salaire, chaque Ouvrier seroit en état, avec moins de gages, de pourvoir aux mêmes nécessités de la vie. Où seroit donc alors l'inconvénient ? Mais le prix du travail peut être diminué par l'addition d'un plus grand nombre de mains dans une Manufacture, quoique les gages des Ouvriers soient toujours sur le même pié. L'illustre Chevalier *Guillaume Petty*, entre divers exemples qu'il en donne dans quelqu'un de ses Ecrits, met celui d'une montre, que je tâcherai d'expliquer ici d'une maniere conforme à mon but. Il est certain qu'un seul homme ne sauroit faire une montre à aussi bon marché, à proportion, que cent hommes en pourroient faire cent ; parce qu'il y a tant de différentes piéces qui la composent, qu'une seule personne ne sauroit également bien réussir à toutes ; que l'ouvrage seroit ennuyeux pour un seul, & qu'à la fin il seroit mal fait. Mais si cent hommes devoient faire cent montres, que l'un travaillât aux boëtes, l'autre aux cadrans, le troisiéme au rouage, le quatriéme aux ressorts, & qu'ainsi chaque piéce fût donnée à un Ouvrier particulier ; comme un seul ne seroit pas embarrassé par la trop grande variété de l'ouvrage, chacun d'eux pourroit finir sa piéce plus promptement & avec plus d'exactitude ; les cent montres seroient achevées dans le quart du tems qu'un seul homme employeroit pour en faire une, & chacune coûteroit le quart moins, quoique le salaire de tous ces Ouvriers fût égal. La diminution du prix de l'Ouvrage en augmenteroit le débit, on y occuperoit toujours le même nombre de gens, & on les payeroit aussi bien. On peut dire la même chose de la Manufacture des Etoffes, de la construction & de l'équippement des Vaisseaux, & de toutes les autres Fabriques imaginables. C'est ainsi qu'une addition de mains à nos Manufactures en diminueroit le prix ; que l'Ouvrier auroit toujours les mêmes gages ; qu'il seroit par conséquent plus en état de se procurer les commodités de la vie, & que les Marchands & les Gentilshommes y trouveroient leur profit.

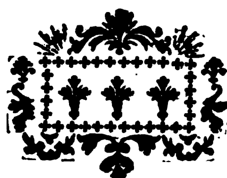
» D'ailleurs je ne vois pas qu'on soit obligé de donner l'aumône à ces mendians publics, puisqu'ils sont habitués dans quelque Paroisse, & que chacune d'elles est taxée pour l'entretien de ses pauvres. Pour moi, je ne saurois approuver des réglemens, qui servent plutôt à nourrir les pauvres qu'à les occuper. Aussi dès qu'on eut fait ces réglemens, on ne manqua pas d'insulter nos Ancêtres par ce fameux Vaudeville,

Bannissons le chagrin,
Plus de mélancolie :
La Paroisse aura soin
De nous fournir la vie. *&c.*

» C'est-à-dire, que, si nous sommes assez débonnaires pour les entretenir dans l'oisiveté, c'est bien la moindre reconnoissance qu'ils nous doivent de nous corner toujours aux oreilles, *Si le Roi savoit la vie que ménent les gueux*, &c.

» Quoi donc? Suis-je ennemi de tous les actes de charité? A Dieu ne plaise! Je ne sache point de vertu qui nous soit recommandée en des termes plus forts que celle-ci. (y) *J'ai eu faim*, dit Jesus-Christ, *& vous ne m'avez point donné à manger; j'ai eu soif, & vous ne m'avez point donné à boire; j'ai été en Pays étranger, & vous ne m'avez point logé; j'ai été nud, & vous ne m'avez point vêtu; j'ai été malade & en prison, & vous n'avez pris aucun soin de moi* (z). Notre divin Sauveur regarde ici la pratique ou la négligence de la charité envers un pauvre, comme si on l'avoit exercée ou violée à son égard. Je tâcherai d'obéir à la volonté de mon Seigneur & Maître. S'il y a donc quelque homme industrieux, qui se soumette au travail le plus rude & à la vie la plus dure, plutôt que de s'exposer à la honte d'être assisté de sa Paroisse, ou de mendier dans les rues, c'est celui qui a faim & soif, c'est le nud de l'Evangile; & si quelqu'un est venu ici pour se garantir de la persécution ou de la misere, c'est le véritable Etranger que je dois recevoir. Si quelqu'un de nos Compatriotes est tombé entre les mains des Infidéles, & qu'il y souffre un cruel esclavage, c'est l'homme en prison, à la délivrance duquel je dois m'employer de toutes mes forces. Je devrois donner de mon bien à un Hôpital d'Invalides, pour recouvrer autant de Membres utiles à la Société qu'il me seroit possible; mais je ne prodiguerai pas mes aumônes à un Hôpital de paresseux; & c'est pour cela même que je ne me croirois pas coupable, si j'avois refusé la charité à ces mendians que nous avons trouvés sur nos pas. Du reste il est plus facile de prescrire de bonnes régles aux autres que de les pratiquer soi-même: nous avons une espéce de honte de ne pas suivre les mauvaises coutumes établies dans notre Pays; mais le défaut de ceux qui jurent dans leur discours ordinaire me paroît moins criminel, que celui de permettre que des fainéans & des misérables employent le nom de Dieu, & tout ce qu'il y a de sacré au monde, pour extorquer d'un Chrétien & des bonnes ames de quoi soutenir leur malheureux train de vie, sans aucune espérance de faire jamais d'eux d'utiles citoyens.

(y) Matth. XXV. 42. 43.
(z) *Ibid.* 40. & 45.



CLIX. DISCOURS.

Vellem in amicitiâ sic erraremus, & isti
Errori nomen virtus posuisset honestum.

HOR. L. I. Sat. III. 41.

Que n'entre-t-il un peu de cet aveuglement dans l'amitié ! & pourquoi la vertu n'a-t-elle pas décoré d'un beau nom une erreur si utile ?



APRÈS avoir entendu le récit de quelque avanture assez plaisante, vous voyez souvent des personnes qui vous la répétent avec d'autres circonstances qui en font éclipser le mot pour rire, mais qui servent à donner plus de jour à la vérité du fait. Ce tour d'esprit, tout ridicule qu'il est en lui-même, a quelque chose d'aimable, parce qu'il vient d'un amour sincere pour la vérité jusques dans les moindres bagatelles. Si de pareils éclaircissemens ne promettent pas un homme d'une conversation agréable, ils font espérer du moins un fidéle ami : c'est pour cela que, lorsqu'on se trouve avec des gens de ce caractere, on doit leur prêter audience, & souffrir qu'ils nous instruisent de certains faits qui ne sauroient jamais nous faire aucun tort, soit qu'ils soient vrais ou non. Les mensonges qui partent d'un principe d'orgueil, méritent d'être relevés, parce qu'il y va de l'honneur de ceux qui les entendent, & qu'on ne doit pas en être les dupes. A l'égard des mensonges fondés sur la malice, chacun est obligé de les repousser vigoureusement pour son propre intérêt & celui du genre humain, dont ces calomniateurs sont les ennemis déclarés : mais on tâche d'excuser les mensonges officieux, parce qu'ils ne font mal à personne, & qu'ils peuvent faire du bien à quelqu'un. *Des mensonges officieux.*

L'Histoire nous apprend qu'un *Athénien*, qui s'étoit trouvé à une bataille où ses Compatriotes eurent le dessous, se rendit en toute diligence à la Ville d'*Athénes*, y publia qu'ils avoient remporté la victoire, & y causa par ce moyen une joie universelle ; mais censuré par les Magistrats de ce qu'il avoit donné un faux avis, il leur répliqua en ces termes : O, Athéniens ! *suis-je devenu votre ennemi pour vous avoir procuré les deux plus beaux jours de votre vie ?* Ce que fit alors ce *Grec* à tous les Habitans d'une Ville, c'est ce qu'un de mes amis fait tous les jours à quelques Particuliers. Il débite sans cesse des mensonges pour mettre les gens de bonne humeur ; & si *Platon* ne trouvoit pas mauvais que les Médecins trompassent leurs malades, je ne sais si la conduite de mon ami ne seroit pas bien excusable. Il a pour maxime d'attribuer un air gai à une personne qu'il croit timide & se défier d'elle-même ; il lui en témoigne sa joie, & souvent il arrive par-là que son mensonge devient une vérité. Il demanda un jour à un homme, qu'il savoit être brouillé avec

un autre, comme s'il n'en avoit pas la moindre connoissance, d'où venoit qu'un tel, & là-dessus il nomma son adversaire, qu'il avoit vû autrefois si ardent pour ses intérêts, ne lui marquoit plus aujourd'hui le même zéle? » Il est vrai qu'il a dit, *ajoûta-t-il*, en parlant de vous : Il n'y a point d'hom» me en *Angleterre* que je voulusse plutôt avoir pour ami que celui-là ; mais » pour un ennemi ——— ». Ce discours toucha & désarma la personne intéressée, qui n'attendoit que des injures de ce côté-là. Après avoir fait cette démarche, il s'en alla trouver la Partie adverse, & lui déclara qu'il ne pouvoit concevoir par quelle fatalité deux hommes si raisonnables se connoissoient si mal l'un l'autre : » Vous avez parlé, *continua-t-il*, avec trop d'in» différence d'un Gentilhomme qui a dit plus de bien de vous qu'aucun hom» me n'en mérite, s'il m'est permis de vous dire ma pensée ». Le stratagême réussit le mieux du monde, puisque la premiere fois que l'un de ces deux Messieurs apperçut l'autre en rue, il l'appella par son nom, s'entretint avec lui de bonne amitié, & qu'ils allerent boire chopine ensemble. Il dira quelquefois à une Dame qu'une autre en a parlé avec de grands éloges, & qui plus est, lui a donné la préférence sur un trait de beauté, pour lequel on l'admire elle-même. C'est ainsi que ses mensonges officieux produisent, par toute la Ville, la plus plaisante confusion, que l'on se puisse imaginer : on voit rendre une visite au bout de six mois qu'elle est dûe, après qu'on s'est bien déchiré, de part & d'autre, durant tout ce tems ; deux Dames poussent mille regrets, à leur entrevûe, pour une si longue séparation : chacune d'elles se condamne tour à tour, s'accuse d'être la plus coupable, & ne se flatteroit pas d'obtenir le pardon de sa négligence, si elle ne comptoit sur la bonté extraordinaire de son amie. Il arrive souvent qu'une troupe de railleurs s'exerce à raccommoder tout ce qui s'est dit de chaque côté pendant que la guerre étoit allumée entre les deux partis, & qu'un cercle entier d'amies fait voir le jeu de mille passions agréables, au lieu du chagrin, de la colere, de la médisance, de l'envie, & de la malice, qui les possédoient autrefois.

Le plus grand mal que les mensonges de cet homme ayent jamais produit, est d'avoir tourné la médisance en flatterie. Il connoît très-bien les manieres du monde, &, sans prendre garde à ce que les hommes sont eux-mêmes, il bâtit ses artifices sur ce qu'ils voudroient paroître. De sorte que si deux amis ont de la froideur l'un pour l'autre, il ne se donne point de relâche, qu'il ne l'ait entierement dissipée, & qu'il n'ait rétabli une bonne intelligence entre eux.

Il n'en est pas de même de ces beaux esprits, dont la Lettre suivante fait mention : Je l'ai reçûe d'un Bourg situé dans la Province de *Devon*, & je vais l'insérer ici mot pour mot.

M. le SPECTATEUR,

Lettre sur les prétendus *Esprits forts*.

» Il y a deux jours qu'un de vos agréables Gentilshommes de la Ville » arriva dans notre voisinage, accompagné d'un Valet, & d'un Païsan qui » leur servoit de guide. On eut la curiosité de s'informer d'où il venoit, &

» qui il étoit; mais le Païsan, à qui on le demanda, n'en put dire autre cho-» se, si ce n'est qu'il venoit de *Londres* pour voyager, & qu'il étoit ce qu'on » appelloit un esprit fort. Il ajoûta qu'il ne savoit pas quelle sorte de Religion » ce pouvoit être, & que, si on ne lui eût pas dit que ce Gentilhomme étoit » un esprit fort, il auroit cru, par ses discours, qu'il ne valoit guéres mieux » qu'un Païen; à cela près qu'il lui avoit donné des marques de sa géné-» rosité, puisqu'outre le salaire, dont ils étoient convenus, il l'avoit obli-» gé de s'enyvrer deux fois dans un jour.

» Je ne crois pas qu'on doive s'étonner de cette recherche, ni de quelques » autres, dont je vous parlerai une autre fois, ni que nos jeunes gens, qui » se piquent de bel esprit & d'une raison épurée, ayent aucun sujet de s'en » divertir. Il n'est pas nécessaire que tous les Gentilshommes de la *Grande Bre-» tagne*, qui ont le titre d'Ecuyer, sachent ce qu'emporte le terme d'esprit » fort; mais il seroit bien à souhaiter que ceux qui se donnent une si pom-» peuse épithéte, fussent mieux instruits de ce qu'elle signifie; & qu'ils ne » s'imaginassent pas qu'un homme est un esprit fort au pié de la lettre, en ver-» tu de son athéïsme ou de son incrédulité. On peut révoquer en doute avec » justice, s'il y a jamais eu une troupe d'esclaves si vils, si lâches & si entê-» tés, que le sont ces prétendus beaux esprits, dont notre Isle abonde aujour-» d'hui. Ils ont le même droit de s'appeller esprits forts, que les débauchés » s'attribuent pour vivre dans la licence, & les Sauvages pour être en liber-» té, c'est-à-dire, qu'ils pensent tout ce qu'il leur plaît, & qu'ils s'abandon-» nent à toutes les extravagances que leur panchant ou leur imagination leur » suggere; leurs idées sont aussi bizarres que leurs discours & leurs actions, » & ils ne veulent pas que leur esprit soit gêné par les formalités de la bien-» séance & du sens commun. C'est pour cela même qu'ils méprisent toutes les » régles du bon raisonnement, sous prétexte qu'elles sont trop vulgaires » pour des hommes d'une belle éducation.

» Par tout ce que j'ai vû de leurs Ecrits ou de leur conduite, c'est-là » une véritable idée de nos esprits forts. Celui dont je vous parle, se croit » muni d'un nouveau systême de sens commun, & s'il y a quelque chose » digne de votre curiosité, je ne manquerai pas de vous en avertir d'abord » qu'il m'en aura fait le détail. Du reste vous rendriez un grand service au Pu-» blic, si vous preniez la peine d'examiner leurs hypothéses, & de con-» vaincre notre jeunesse que la licence n'est point ce qu'on appelle liberté; » ou, pour m'exprimer d'une maniere moins paradoxe à leur égard, que le » préjugé en faveur de l'athéïsme n'est pas la marque d'un esprit équitable. » Je suis, *&c.*

T.

(*a*) PHILONOUS.

(*a*) Ce mot *Grec* signifie *celui qui aime l'esprit* & le bon sens.

CLX. DISCOURS.

——— ——— Fuit hæc sapientia quondam,
Publica privatis secernere, sacra profanis,
Concubitu prohibere vago, dare jura maritis.

HOR. A.P. v. 396.

Dans les premiers âges on ne connoissoit d'autre sagesse que celle qui enseignoit à distinguer le bien public de celui des Particuliers, à ne pas confondre le profane avec le sacré, à défendre la communauté des femmes, à prescrire des régles aux gens mariés.

M. le SPECTATEUR,

Lettre sur l'amitié conjugale.



» IL me semble que vous n'avez point parlé de l'état du Mariage » dans toute l'étendue que l'importance du sujet le demande. Je » crois qu'il ne seroit pas mal à propos de réfléchir sur l'humeur » particuliere à nos jeunes *Anglois*, qui se moquent de cette Insti» tution; qui, après avoir mené une vie déréglée, s'engagent dans cet état, » & qui, peu sensibles aux douceurs qu'on y goûte, traitent leurs femmes » avec le dernier mépris.

» Eu égard à la différence des tempéramens, on ne doit pas s'étonner qu'il » y ait bien des chagrins dans le Mariage, ni que certains esprits bizarres » ayent de l'aversion pour l'amitié conjugale: mais je ne saurois croire qu'au» cune personne soit d'un naturel assez fâcheux pour en tourmenter une au» tre, par cela seul qu'elle est étroitement unie avec elle. En effet, peut» on rien voir de plus indigne d'un homme, ou qui déroge plus aux lu» mieres de sa raison, que de rendre le mal pour le bien, & de payer d'in» gratitude une innocente créature, qui s'est confiée à ses belles promesses, & » qui a eu si bonne opinion de lui, qu'elle a mis tout son bonheur entre » ses mains? Ne faut-il pas qu'un homme ait renoncé à tout principe d'hu» manité, lorsqu'il peut marquer de la tendresse à une femme, dans la seule » vûe de la chagriner à loisir, & avec plus d'empire? Y a-t-il rien de plus » opposé à l'honneur d'un Gentilhomme, que de manquer de parole sous » prétexte qu'on ne peut l'obliger à la tenir, & d'être seul la cause du mal» heur d'une personne, dont le bonheur, à ce qu'il avoit dit un million » de fois, lui étoit plus cher que le sien propre? Doit-on se fier à cet hom» me dans ce qui regarde les intérêts de la vie civile? & ne doit-on pas croi» re plutôt qu'il n'a de l'honneur que par l'incapacité où il est de faire du » mal?

» Une des sources de cette conduite, qui n'est pas moins absurde que géné» rale, & qui a lieu sur-tout entre ceux qui ne réfléchissent guéres, vient de » l'envie qu'ils ont de paroître à leurs amis aussi libres qu'ils l'ayent jamais

» été,

» été, & d'avoir secoué le joug, qu'ils ont tant de fois tourné en ridicule. Pour » en venir-là, ils donnent dans l'extrêmité opposée, & ils se rendent tyrans, » afin qu'on les croye maîtres. Sous prétexte qu'une marque certaine de l'em- » pire absolu est de se gouverner toujours à sa guise, & de ne souffrir jamais » qu'on les contrôle, ils ne voudroient pas relâcher une seule fibre de leur » visage pour complaire à leurs femmes. Ils croyent qu'un coup d'œil gra- » cieux sentiroit un peu trop la cajolerie, & qu'une réponse honnête feroit » tort à leur supériorité. C'est à cela que nous devons attribuer l'air austere » qui les accompagne par-tout. Quel autre motif pourroit engager un homme » à être de mauvaise humeur avec sa femme, quoiqu'il soit si agréable en tou- » te autre compagnie? L'aigreur de ses repliques & la sévérité de ses regards » à la plus tendre de toutes les femmes, démontrent clairement qu'une crain- » te mal-fondée, de passer pour un mari trop soumis, est la principale cause » de cette bizarrerie affectée, comme je veux bien l'appeller; mais s'il ne la » met en usage que pour convaincre ses amis de sa domination absolue, qu'il » prenne du moins garde aux suites qu'elle peut avoir, mille fois pires que le » mal qu'il cherche à éviter; son indifférence se changera peu à peu en véri- » table mépris, & quand elle n'aliéneroit pas tout-à-fait le cœur de son épou- » se, ils n'en seroient l'un & l'autre que plus malheureux.

» L'envie de passer pour un homme bien élevé n'a pas moins de part à cet- » te humeur brutale, quelque contradiction que cela renferme: de sorte qu'un » discours sur les manieres honnêtes & polies, qu'un mari doit avoir à l'égard » d'une aimable épouse, seroit d'un grand usage pour ces beaux Messieurs. » Si vous pouviez les convaincre une fois qu'il n'est pas indigne d'un Gentil- » homme d'être du moins civil, & que la tendresse même envers une per- » sonne qui nous aimeroit, ne marque aucun foible dont le courage le plus » mâle doive témoigner de la honte; si vous pouviez leur faire sentir que c'est » le caractere d'un esprit noble & généreux d'avoir de la bienveillance sans y » être forcé; si vous pouviez les engager à suivre l'exemple de ce bon mari, » dont vous avez parlé dans (*b*) un de vos *Discours*, & qui disoit qu'il étoit » bien aise que l'inclination de sa femme marchât de concert avec son devoir; » si vous pouviez, dis-je, leur persuader qu'il est beau & raisonnable d'en user » d'une maniere honnête & civile envers une femme, j'ai assez de charité » pour croire que du moins quelques-uns d'entre eux approuveroient une cho- » se que la seule honte les empêche d'avouer. D'ailleurs si vous exposiez l'état » du Mariage dans son plus beau & véritable jour, je ne doute pas que ses » plus grands ennemis ne revinssent du faux préjugé qu'ils en ont conçu, & » qu'ils ne vous en eussent de l'obligation. Le Mariage deviendroit alors un » état plus doux & plus aisé qu'il n'est d'ordinaire; le mari ne seroit aucune » part si bien que dans sa maison, & la femme ne seroit jamais si contente » qu'avec son époux; l'amant devenu mari n'auroit qu'une plus forte envie » de plaire, & la maîtresse devenue femme, ne chercheroit qu'à se rendre

(*b*) C'est le CXIX. p. 349.

» plus aimable. Ajoutez à ceci que les hommes deviendroient plus sages, se-
» lon toutes les apparences, si ceux qui les ont mis au monde s'aimoient plus
» tendrement les uns les autres, & qu'ils seroient en général plus heureux, si
» au lieu de s'abandonner à une humeur fâcheuse, ils suivoient le panchant
» le plus doux. Je suis, &c.

Voici une Lettre qui ne cadrera pas mal avec la précédente, puisqu'elle nous fournit un exemple de ces maris incivils & brutaux que l'Auteur y a dépeints.

M. le SPECTATEUR,

Lettre sur un époux sot & riche.

» Après avoir fait l'admiration de toute la Ville, & pu choisir entre une fou-
» le de Gentilshommes de bon sens qui soupiroient pour moi, l'amour des
» richesses m'a précipitée entre les bras d'un Sot. Je croyois à la vérité que
» mon génie supérieur au sien, le rendroit plus traitable; mais hélas! mon
» époux d'une humeur soupçonneuse & rusée, qui est le partage ordinaire
» des petits esprits, ne voit pas plutôt que je cherche à le divertir par des airs
» enjoués, & d'innocentes caresses, qu'il s'imagine d'abord que j'en veux à
» l'empire qu'il s'attribue sur moi. Que toutes celles qui n'ont pas encore
» choisi, & qui se flattent de pouvoir gouverner un Sot, se souviennent de
» l'infortunée

TRISTANE.

T.

CLXI. DISCOURS.

Visu carentem magna pars veri latet.

SEN. Œdip. v. 295.

Il est impossible qu'une grande partie de la vérité ne soit cachée à un aveugle.

De ce qui sera le *bonheur* ou le *malheur* des hommes dans une autre vie; de la foiblesse de leurs lumieres dans celle-ci; & du besoin qu'ils ont



ON est fondé à croire qu'une partie du plaisir, dont les esprits bienheureux jouiront dans une autre vie, consistera à contempler l'étendue de la Sagesse divine dans le gouvernement du Monde, & à réfléchir sur les admirables ressorts de sa Providence, depuis la Création jusqu'à la fin des siécles. Il faut avouer qu'eu égard à la curiosité qui regne dans nos ames, & à l'admiration, qui est une de nos passions les plus douces, il n'y a point d'exercice qui s'accorde mieux que celui-là avec la nature de l'homme. Quelle chaîne infinie d'objets ces deux principes n'auroient-ils pas à parcourir dans une scene si vaste & si variée, qui alors sera offerte à notre vûe, au milieu d'esprits supérieurs, qui se joindront peut-être avec nous pour admirer ces merveilles!

D'un autre côté, il n'est pas impossible que la punition de ceux qui seront

privés de ce bonheur, ne consiste en partie à voir leurs appetits extrêmement rafinés sans qu'il y ait rien capable de les satisfaire. Peut-être qu'une vaine recherche de la connoissance augmentera leur misere, & qu'ils se verront plongés dans un abîme confus d'erreurs, de ténébres, de distractions & d'incertitudes à l'égard de toutes choses, si vous en exceptez leur malheureux état. C'est ainsi que *Milton* a représenté les mauvais Anges occupés à raisonner entre eux, dans une espece de relâche qu'il leur attribue, & à se former de nouvelles inquiétudes au milieu de leurs amusemens; il ne pouvoit guéres bien décrire ces amusemens, sans y joindre un trait d'horreur & de mélancolie. Voici de quelle maniere il s'exprime:

de l'adversité.

D'autres assis dans un mont, occupés de pensées sublimes, s'entretenoient des Decrets éternels de Dieu & de sa préscience: ils tâchoient d'accorder la liberté de l'homme avec son destin; toujours chagrins, ils s'enlaçoient dans leurs propres difficultés, & leur incertitude augmentoit avec leurs recherches.

L'état où nous sommes ici-bas, qui tient, pour ainsi dire, un milieu entre le ciel & la terre, est cause que la vérité & la fausseté se trouvent mêlées dans nos esprits, dont les facultés sont d'ailleurs si bornées & les vûes si pleines d'imperfections, qu'il est impossible que notre curiosité ne soit bien des fois rebutée. L'affaire des hommes, dans cette vie, est plutôt d'agir que de connoître, & c'est pour cela même qu'il ne leur est départi qu'un certain dégré de connoissance proportionné au besoin qu'ils en ont.

De-là vient que les Philosophes & tous ceux qui raisonnent ont trouvé, depuis longtems, de si grandes difficultés à rendre compte de la distribution inégale du bien & du mal dans ce monde. C'est aussi de-là que viennent toutes ces plaintes au sujet des malheurs qui arrivent aux sages & aux vertueux, & de l'étonnante prospérité qui accompagne souvent les criminels & les insensés; de sorte que la raison est quelquefois embarrassée, & qu'elle ne sait que décider sur une dispensation si mystérieuse.

Platon rejette avec mépris quelques Fables des Poëtes, qui sembloient accuser les Dieux d'être les auteurs de l'injustice; & il pose comme un principe fondamental, » Que tout ce qui arrive à un homme de bien, soit la pauvreté, » la maladie, ou toute autre chose qu'on met au rang des maux, ne peut que » contribuer à son bonheur, soit dans cette vie, ou après sa mort ». Il est aisé de voir que cette maxime est soutenue par une plus grande autorité que celle du Philosophe Payen. *Seneque* a écrit un Discours exprès là-dessus, où il tâche de faire voir, suivant la doctrine des *Stoïciens*, que l'adversité n'est pas un mal en elle-même: & il rapporte une belle Sentence du Philosophe *Démétrius*, qui disoit: *Qu'aucune créature ne pouvoit être plus malheureuse qu'un homme qui n'auroit jamais éprouvé l'affliction.* Il veut que la prospérité ressemble à l'indulgence d'une tendre mere, qui est souvent la ruine de ses chers fils; au lieu qu'il compare l'adversité à l'amour d'un sage pere, qui les exerce par le travail, la fatigue & les châtimens, afin qu'ils acquierent de nouvelles forces, & une valeur à toute épreuve. Il s'éleve ensuite à ce noble sentiment si célebre parmi les Anciens, & il prononce: » Qu'il n'y a point » de spectacle sur la terre qui soit plus digne des regards d'un Créateur atten-

» tif à ses Ouvrages, que celui d'un homme supérieur aux souffrances qu'il » endure »; à quoi il ajoute, » Que ce doit être un plaisir à *Jupiter* lui-même » de regarder, du haut de son Trône, & de voir *Caton* ferme & inébranla- » ble, au milieu des ruines de sa Patrie.

Cette pensée ne sera que plus juste, si l'on considere que la vie humaine est un état d'épreuve, & que l'adversité y est le poste d'honneur, qui n'est souvent destiné qu'aux esprits sublimes & de la meilleure trempe.

Mais je voudrois surtout qu'on remarquât bien que nous ne sommes pas ici dans une situation commode pour juger des vûes de la Providence, puisque nous ne connoissons que très-peu de choses, d'une maniere même assez imparfaite; ou, pour me servir de la belle expression métaphorique de l'Ecriture Sainte, puisque (c) *nous ne voyons* rien *aujourd'hui que par le moyen d'un miroir* & *obscurément*. On ne doit pas oublier que la Providence a égard, dans son Economie, à tout le tems mis ensemble avec tout ce qui arrive; de sorte qu'on ne peut découvrir les admirables liaisons qu'il y a entre les évenemens fort éloignés les uns des autres, & que la perte de plusieurs anneaux de cette chaîne fait que nos raisonnemens n'ont point de suite ni de solidité. Ainsi ces parties, dans le monde moral, qui n'ont pas une beauté absolue, en peuvent avoir une relative, eu égard à quelques autres parties qui nous sont cachées, mais qui ne sauroient échapper aux yeux de celui qui voit tout d'un coup le passé, le présent & l'avenir; c'est-à-dire, que les évenemens, qui semblent aujourd'hui ternir sa bonté, peuvent servir, à la consommation des siécles, à relever l'éclat de cette même bonté, & de son infinie sagesse. Cela suffit pour tenir notre orgueil en échec, puisque nos mesures de régularité ne doivent pas être appliquées à des choses dont nous ignorons le commencement & la fin, ce qui les précede ou qui les suit.

Je délasserai mes Lecteurs de cette idée abstraite, par le récit d'une Tradition *Juive*, à l'égard de *Moïse*, qui semble une espece de parabole, & qui peut éclaircir ce que je viens de dire. » Ce grand Prophete, appellé, par » une voix du ciel, au sommet d'une montagne, y eut une conférence avec » l'Etre suprême, qui lui permit de lui faire diverses questions sur sa conduite » de l'Univers. Au milieu de ce divin dialogue, *Moïse* eut ordre de regarder » en bas sur la plaine. Il y avoit au pied de la montagne une source d'eau » vive. Un soldat à cheval descendit pour en boire. Celui-ci ne se fut pas » plutôt retiré, qu'un jeune garçon parut au même endroit, où il trouva » une bourse pleine d'or que le soldat avoit laissé tomber, la prit & s'en alla. » Un vieillard, accablé de fatigue & du poids des années, y vint ensuite, & » après avoir étanché la soif qui le brûloit, s'assit à côté de la fontaine, pour » se reposer. Le soldat, qui avoit perdu sa bourse, y retourne pour la cher- » cher, & la demande à ce vieillard, qui proteste qu'il ne l'a point vûe, & » appelle Dieu à témoin de son innocence. Le soldat ne veut pas l'en croire » sur sa parole, & le tue. Là-dessus *Moïse*, frappé d'épouvante & d'horreur,

(c) 1. Cor. XIII. 12.

» tombe sur son visage. Aussitôt la voix de Dieu se fit entendre, lui parla en » ces termes : *Ne sois pas surpris*, Moïse, *de cet événement*, & *ne demande pas pourquoi le Juge de tout l'Univers l'a voulu permettre ; mais sache que ce vieillard avoit assassiné le pere du jeune garçon.*

CLXII. DISCOURS.

Nequicquam populo bibulas donaveris aures :
Respue quod non es.— — —

Pers. Sat. IV. 50.

Vous avez tort d'écouter avec tant de complaisance les louanges que le peuple vous donne : ne prenez pas ce qui n'est point à vous.



ENTRE toutes les maladies de l'esprit, il n'y en a point de plus épidémique, ni de plus dangereuse que l'amour de la flatterie. Quand les humeurs du corps sont disposées à recevoir une influence maligne, il est certain que le mal qui en résulte y cause de plus grands ravages. On peut dire aussi que, dans cette maladie de l'esprit, lorsqu'il a beaucoup de panchant à succer le poison, toute l'économie raisonnable en est bouleversée, & que la flatterie, de même qu'un doux Concert de Musique, *La flatterie gâte les hommes, & la justice qu'on rend à leur mérite, les encourage à la vertu.*

Nous désarme le cœur, & l'amollit si bien,
Qu'il n'est plus en état de résister à rien.

Nous commençons les premiers à nous flatter, & alors la flatterie des autres ne sauroit manquer de succès. Elle excite notre amour-propre au-dedans, qui est toujours prêt à se révolter contre la raison la plus éclairée, & à joindre l'ennemi du dehors. De-là vient que les graces, que nous répandons souvent à pleines mains sur le flatteur, nous sont représentées, par l'amour-propre, comme bien dûes à cet homme, qui nous réconcilie si agréablement avec nous-mêmes. Lorsque nous sommes vaincus par des insinuations si douces & des complaisances si engageantes, nous récompensons volontiers les artifices qu'on met en usage pour aveugler notre raison, & qui s'accordent avec nos foiblesses.

Mais si tous les hommes étoient bien persuadés de la bassesse & de l'indignité du principe qui fait naître cette passion, il n'y a nul doute que la personne qui tâcheroit de la nourrir dans nos cœurs, ne devînt méprisable à nos yeux. L'envie de posséder certaines qualités que nous n'avons pas, ou de paroître plus que nous ne sommes, est la cause de notre entier dévouement à celui qui nous revêt des caracteres qui appartiennent à d'autres, & qui nous conviennent peut-être aussi mal que feroient leurs habits. Au lieu de sortir de

notre naturel pour en choisir un étranger, il vaudroit mille fois mieux nous exercer à polir le nôtre, & à devenir plutôt un bon original qu'une méchante copie. Du moins on ne voit aucun esprit si grossier & si rude, qu'on ne puisse amener, en suivant la tournure qui lui est propre, à quelque usage agréable dans la conversation, ou dans les affaires de la vie civile. Une personne d'une humeur fort brusque, & peu attachée aux cérémonies ordinaires de la bienséance, plaira, de même que (*d*) *Manly* dans la Comédie, par la seule grace que la nature donne à toutes les actions qui viennent de sa part. Ceux qui ont du feu & de la vivacité ne manqueront pas d'avoir leurs admirateurs, & même les gens sombres & mélancoliques peuvent divertir quelquefois.

Lorsque la vanité d'un homme n'est pas assez vive pour le perdre, le flatteur ne manque pas de la réveiller, & de lui fournir assez de mérite pour le rendre un sot. Mais si la flatterie est la démarche la plus indigne que l'on puisse faire, les éloges donnés à ceux qui les méritent sont un acte de justice; & l'on peut dire que c'est une chose toujours louable de savoir louer à propos. C'est ainsi qu'un habile Poëte donne l'immortalité à son héros par la belle description qu'il fait de ses rares vertus, & qu'il la reçoit lui-même à son tour par la beauté de ses ouvrages; ils y trouvent tous deux ce qu'ils cherchent; l'un obtient la récompense dûe à son mérite, & l'autre prouve qu'il le connoît. Mais celui qui surpasse tous les autres dans l'art de bien louer, imite les plus excellens Peintres, qui marquent tous les traits & le teint du visage, en adoucissent les couleurs, & joignent l'agrément à la ressemblance.

Il n'y a point de plaisir, selon moi, qui approche de celui qu'on goûte à recevoir des éloges, qu'on ne sauroit jamais soupçonner d'aucune flatterie. (*e*)Tel fut celui de *Germanicus*, lorsqu'à la veille d'un combat, bien aise de savoir quelle idée ses légions avoient de sa personne, il se mêla, sous un habit déguisé, avec les Soldats, & qu'il les entendit louer, de la maniere du monde la plus franche, son air noble & majestueux, son affabilité, sa valeur, sa conduite, & ses glorieux exploits. Quelle joie ne devoit-il pas ressentir à l'ouie de ce discours? & quel aiguillon n'étoit-ce pas pour l'engager à acquérir de plus en plus des qualités dont l'éloge lui procuroit un si doux plaisir?

Il arrive quelquefois que des ennemis & des envieux donnent, aux personnes qu'ils haïssent, les marques les plus sinceres de leur estime, lors même qu'ils se proposent un tout autre but. Leur témoignage cause un plaisir d'autant plus grand, qu'il est extorqué par le mérite, & sans aucun mêlange de faveur ou de flatterie. *Malvolio* ne loue jamais qu'il n'y soit forcé; il a de l'esprit, du savoir & du discernement, mais tout cela est assaisonné d'une bonne dose d'envie, d'amour-propre, de médisance. *Malvolio* pâlit, lorsqu'il voit la Compagnie de belle humeur, s'il n'est lui-même le centre de toute la joie; il

---

(*d*) C'est un des principaux personnages de la Comédie de M. *Wycherley*, intitulée *The Plain-Deale*, ou *L'Homme franc & sincere*. En effet, ce Manly, qui avoit été Capitaine d'un Vaisseau de guerre, y est dépeint sous l'idée d'un honnête homme, quoique fier & d'une humeur chatouilleuse. Le mot Anglois *Manly* signifie *mâle*, *courageux*.

(*e*) Voyez *Tacit.* Ann. II. Cap. 13.

devient jaloux & se chagrine, s'il n'est pas la seule personne admirée; il croit que tous les éloges qu'on donne à un autre, attaquent son mérite, & font brêche à la supériorité qu'il affecte; mais par cela même il administre un encens, qu'on ne peut jamais soupçonner de flatterie. Ses dégoûts & ses inquiétudes sont autant de preuves certaines qu'il n'a pas droit à la gloire qu'il s'attribue, & qu'il a la mortification de voir posséder à un autre.

La bonne renommée est comparée avec justice à un précieux oignement, & lorsqu'on nous loue avec adresse & bienséance, il faut avouer qu'il n'y a point de parfum plus agréable au monde; mais s'il est admis dans un cerveau foible, on peut dire que comme une odeur trop forte il stupéfie les sens, & qu'il nuit à ces mêmes nerfs qu'il devoit rejouir. Plus une ame est noble & généreuse, plus elle est sensible aux éloges & aux injures; & si elle acquiert de nouvelles forces par une juste proportion d'honneur & d'applaudissement, elle est accablée par la négligence & le mépris. D'ailleurs il n'y a que les personnes audessus du commun qui soient ainsi touchées par l'une ou l'autre de ces extrêmités; de même que, dans un thermométre, il n'y a que l'esprit-de-vin le plus raffiné qui se condense ou se dilate par les variations qui arrivent à l'air.

T.

CLXIII. DISCOURS.

———— Bella, horrida bella!

VIRG. Æneid. VI. 86.

Ce sont des guerres qui font horreur.



JE me suis amusé quelquefois à réfléchir sur les différentes manieres de disputer, qui ont prévalu dans le monde. Les hommes des premiers siécles y employoient une Logique naturelle, que nos gens du commun suivent aujourd'hui, & qui n'étoit point cultivée par les régles de l'art.

Des différentes manieres de *disputer* reçues dans le monde.

Socrate introduisit une Méthode d'argumenter, qu'on peut nommer *interrogative*. Il faisoit question sur question à son adversaire, jusqu'à ce qu'il l'eût obligé, par son propre aveu, à reconnoître qu'il étoit dans l'erreur. Cette voie pousse un ennemi jusqu'à son dernier retranchement, saisit toutes les avenues par où il pourroit s'échapper, & le force à se rendre à discrétion.

Aristote changea de batterie, & inventa quantité de petites armes, qu'on appelle syllogismes. Dans la voie *Socratique* on admet tout ce que l'opposant avance, au lieu que dans l'*Aristotélicienne* on nie toujours quelque chose de ce qu'il dit. *Socrate* est victorieux par stratagême, *Aristote* par la force: l'un prend la place par la sape, l'autre l'épée à la main.

Les Universités de l'*Europe* soutinrent leurs disputes, un long espace d'années, par le syllogisme; en sorte que nous voyons la Science de plusieurs siécles réduite à des objections ou à des réponses, & tout le bon sens d'alors dépecé, pour ainsi dire, en un nombre infini de distinctions.

Lorsque nos Universités s'apperçurent qu'il n'y avoit pas moyen de terminer les disputes par-là, elles inventerent une espéce d'argument, qui ne se peut ranger sous aucun mode, ni sous aucune figure d'*Aristote*. On l'appelloit *Argumentum Basilicum*, *Bacilinum* ou *Baculinum*, qu'on pourroit assez bien exprimer en *François* par le *Droit Canon*, ou la *Loi du Tricot*. Lorsqu'ils ne pouvoient réfuter leur Antagoniste, ils l'assommoient à coups de bâton. Ils déchargeoient d'abord leurs syllogismes, & si cela n'opéroit point, ils en venoient à leurs tricots, jusqu'à ce que les uns ou les autres eussent défait leurs adversaires. Il y a un petit défilé à *Oxford*, pour me servir des termes de l'art militaire, où les différens partis se livroient bataille, & c'est à cause de cela qu'il retient encore aujourd'hui le nom du *Défilé Logical*. J'ai entendu un vieux Docteur en Médecine se vanter, que dans sa jeunesse il avoit marché plusieurs fois à la tête d'une troupe de *Scotistes*, & bâtonné un corps de (*f*) *Smigléciens*, sans avoir lâché prise qu'il ne les eût poussés tout le long de la *haute rue*, mis en déroute, & contraints de se retirer dans leurs garnisons.

Du tems d'*Erasme*, cet esprit polémique fut porté fort loin. Il nous apprend lui-même, qu'au renouvellement des Lettres *Grecques*, les suppôts de la plûpart des Universités de l'*Europe* se partagerent en *Grecs* & en *Troyens*. Ceux-ci avoient une haine si mortelle pour le langage des autres, que, s'ils trouvoient quelqu'un qui l'entendît, ils ne manquoient pas de le traiter en ennemi. *Erasme* eut le malheur de tomber entre les mains d'un de leurs partis, qui lui donna tant de coups & de soufflets, qu'il ne l'oublia de sa vie.

Il y a une autre maniere d'argumenter, qui n'est pas éloignée de la précédente, & que les Etats & les Princes favorisent, lorsqu'ils mettent en campagne cent mille tenans de chaque côté, & qu'ils se convainquent ainsi les uns les autres à la pointe de l'épée. Un grand Monarque, sensible à la supériorité qu'il avoit dans cette espéce de raisonnement, a fait mouler cette Inscription sur ses gros canons, *Ratio ultima Regum*, qu'on peut traduire, *C'est ici la Logique des Rois*. Mais graces à Dieu, on l'a déja mis à la raison par la voie de ses propres armes. Lorsqu'on a quelque chose à démêler avec un Philosophe de sa trempe, on doit se souvenir du mot de ce bon vieillard qui s'étoit engagé dans la dispute avec un Empereur *Romain*. Sur ce qu'un de ses Amis lui reprochoit d'avoir abandonné la partie lorsqu'il avoit visiblement le dessus, il lui répondit en ces termes: *Je n'aurai jamais honte d'être réfuté par un homme qui a cinquante légions à ses ordres*.

Je me contente de nommer une autre sorte d'argumentation, fondée sur la pluralité des voix, aussi-bien que celle qui est de la même force, *où les paris servent de preuves*, pour m'exprimer avec (*g*) *Hudibras*.

(*f*) *Smiglecius* étoit un savant Jésuite *Polonois*, Philosophe, Théologien, & grand Controversiste, qui vivoit vers la fin du XVI. siécle.

(*g*) Voyez la Note qui est au bas de la page 396 de ce Tome.

Mais

Mais le plus sûr moyen de réussir dans la dispute, & le plus remarquable de tous est celui où l'on *argumente par la torture*. C'est une espéce de raisonnement qui a été mis en usage avec les pauvres réfugiés, & qui étoit si à la mode dans notre Païs sous la Reine *Marie*, qu'un Auteur cité par M. *Bayle* dit, que le prix du bois avoit augmenté en *Angleterre*, à cause des exécutions qui se faisoient tous les jours à (*h*) *Smithfield*. Ces Logiciens convainquent leurs antagonistes par un (*i*) *Sorite*, qu'on appelle communément un monceau de fagots. La torture est aussi une espéce de syllogisme, qu'on a mis en œuvre avec beaucoup de succès, & qui a produit un nombre infini de nouveaux convertis. Autrefois les hommes étoient délivrés de leurs doutes, & ramenés à la vérité par la seule force de la raison, la candeur, & le bon sens de ceux qui avoient le droit de leur côté; mais cette maniere de persuader agissoit trop lentement. On trouva que la douleur étoit bien plus propre à éclairer l'esprit que l'argumentation : de sorte que le moindre scrupule fut taxé d'opiniâtreté invincible, sans le secours de plusieurs machines inventées dans cette vûe. En un mot, le fouet, la torture, le gibet, les galeres, les cachots, le fer & le feu, employés dans la dispute, doivent passer pour des rafinemens du *Catholicisme* sur l'ancienne logique des Payens.

Il y a une autre nouvelle méthode de raisonner, qui réussit presque toujours, quoique d'une nature bien différente de celle dont je viens de parler; & qui consiste à persuader un homme à beaux deniers comptans. Cette voie a produit souvent un heureux effet, lorsque toutes les autres avoient manqué. Celui qui tire ses argumens du fond de ses coffres, convaincra plutôt son adversaire, que celui qui les puise dans la raison & la philosophie. L'or a une étrange vertu pour illuminer l'esprit; il dissipe tous les doutes & les scrupules dans un clin d'œil; il s'accommode à la capacité des plus petits génies; il ferme la bouche des plus zélés brailleurs, & il soumet l'opiniâtre le plus inflexible. *Philippe* de *Macédoine* possédoit ce beau talent au suprême dégré. Il rendit inutile par-là toute la sagesse des *Athéniens*, confondit leurs Politiques, réduisit leurs Orateurs au silence, & argumenta si bien avec eux de cette maniere, qu'enfin il les dépouilla de leur liberté.

Après avoir touché ici les différentes méthodes, reçues dans le monde, à l'égard de la dispute, je donnerai bientôt au Public un compte exact de l'art de chicaner, qui servira de réponse à tous les écrits qui ont paru jusqu'ici contre le *Spectateur*.

C.

(*h*) C'est une grande Place de *Londres*.

(*i*) Ce mot Grec signifie *amas*, *accumulation*, & c'est un syllogisme où il y a diverses propositions entassées les unes sur les autres.



CLXIV. DISCOURS.

Creditur, ex medio quia res arcessit, habere
Sudoris minimùm: sed habet Comœdia tantò
Plus oneris, quantò veniæ minùs. —

HOR. L. II. Ep. I. 168.

On s'imagine qu'il en coute peu pour faire une Comédie, parce qu'elle tire ses sujets de la vie commune & ordinaire : mais l'entreprise est d'autant plus hazardeuse, que les fautes qu'on y fait paroissent moins excusables.

M. le SPECTATEUR,

Lettre d'une Dame sur l'incivilité d'un homme avec qui elle se trouva dans un coche public.



» VOs leçons sur les bonnes mœurs & la politesse n'ont pas en général » tout l'effet que je souhaiterois bien. (*k*) Un de vos *Discours* pré- » cédens sur l'incivilité de certains brutaux, dont les personnes qui » voyagent avec eux ne sauroient éviter la compagnie, auroit dû » servir de reproche éternel & d'obstacle à toutes les démarches de la même » nature. Mais j'eus en dernier lieu le sort du Quakre dont vous y parlez ; » puisque je me trouvai dans un coche public avec un de ces incivils, qui » nous tint, à deux ou trois femmes que nous étions, le langage le plus mal- » honnête & le plus indécent qu'on ait jamais entendu sur la *Tamise*. Les » remarques qu'il fit sur la honte & la confusion qu'il nous causoit, étoient » d'une si grande impertinence, que je ne saurois y réfléchir sans être pénétrée » d'une vive douleur. Ainsi, malgré toutes vos déclamations contre les duels, » je me flatte que vous nous rendrez justice, & que vous aurez la bonté de pu- » blier que si ce brutal a le courage de se rendre au lieu où il nous vit mettre » pied à terre pour nous délivrer de ses insultes, il n'y en a pas une de nous » qui n'ait son amant prêt à venger ce cruel affront. Il me semble qu'il ne » seroit pas indigne de vos soins d'examiner les frequens malheurs de cette es- » pece, ausquels les personnes de notre sexe, qui ont de la modestie & de » la pudeur, se trouvent exposées, par la conduite licencieuse de ceux du » vôtre, qui ont aussi peu de goût pour la bonne éducation que pour la vertu. » Si nous pouvions éviter d'entendre ce que nous n'approuvons pas, comme » il nous est facile de ne pas voir ce qui nous déplaît, il y auroit quelque » moyen de se consoler ; mais puisque dans une loge à la Comédie, dans une » assemblée de Dames, ou même dans un banc à l'Eglise, il est au pouvoir d'un » sot & d'un brutal de dire à une femme ce qu'elle ne sauroit éviter d'entendre, » n'est-elle pas bien malheureuse de se trouver à la discrétion de ces imperti-

(*k*) C'est le C. p. 288.

» nens, & n'est-il pas juste de redoubler vos assauts contre un pareil procédé ?
» Si les libertins n'avoient pas renoncé à tout principe d'honneur, ils sauroient
» que la modestie choquée expose aux plus cruels tourmens qu'une créature
» humaine puisse jamais endurer. Si ces brutaux étoient capables de réfléchir
» un peu, quoiqu'insensibles à la honte, la seule compassion leur donneroit
» de l'éloignement pour une conduite si barbare en présence de personnes chastes
» & pudiques. En un mot, si vous aviez la bonté de publier un *Discours*
» là-dessus, pour être affiché sur tous les coches de la *Grande Bretagne*, & servir
» de regle aux voyageurs, vous obligeriez infiniment tout le sexe, auquel
» vous avez témoigné tant d'estime, & en particulier les deux compagnes de
» mes souffrances, avec celle qui est, *&c.*

REBECCA (*l*) RIDINGHOOD.

M. le SPECTATEUR,

Lettre sur une avanture arrivée à la femme d'un Tisserand.

» Je me hasarde à vous parler d'une triste avanture, qui est arrivée en dernier
» lieu à des personnes du bas étage, mais qui mérite si bien d'être communiquée
» au Public, que vous excuserez, s'il vous plaît, la maniere dont je
» vais l'exprimer. Un pauvre Tisserand paresseux & yvrogne, de (*m*) *Spittle-Fields*,
» a une honnête femme, laborieuse, qui, par son bon ménage, &
» son industrie, avoit amassé de quoi mettre un billet à la loterie qui se tire
» actuellement. Elle cacha ce billet au fond d'un coffre, & en donna le numero
» à une de ses amies affidées, qui lui promit de garder le secret, & de lui
» apprendre sa bonne ou mauvaise fortune. Un jour que cette pauvre femme
» étoit allée dehors, son mari, qui crut qu'elle pouvoit avoir un petit magot quelque
» part, se mit à fouiller tous les coins & recoins de leur chambre, jusqu'à
» ce qu'il trouvât ce même billet; il ne manqua pas de le vendre au plus vîte, &
» d'en dissiper le provenu, sans que sa femme se doutât de la moindre chose.
» Un ou deux jours après, son amie leur vint annoncer qu'elle avoit attrapé
» un lot de cinq cens livres sterlin. Pénétrée de joie, elle court à son mari, qui
» travailloit au bout de la maison, & le prie de venir boire avec une de leurs
» amies, qui étoit en bas. Il reçut cette invitation obligeante d'aussi mauvaise
» grace que le font d'ordinaire les méchans maris, & après lui avoir dit quelques
» duretés, il ajouta qu'il ne vouloit pas descendre. Sa femme revint à la
» charge avec beaucoup de tendresse, & lui dit à la fin : *Mon cœur, il y a quelques
» mois que je ramassai à votre insu de quoi mettre un billet à la loterie, &
» voilà dame* (n) Quick, *qui est venue exprès pour me dire qu'il est sorti ce matin
» accompagné d'un lot de cinq cens pieces. Vous en avez menti*, répliqua l'homme,
» *salope que vous êtes, vous n'avez pas ce billet, car je l'ai vendu moi-même.*

(*l*) Ce mot *Anglois* signifie une espece de *Cape*, dont les femmes se servent en voyage.
(*m*) C'est une grande Place de *Londres*, où il y a quantité d'ouvriers en soie & en laine.
(*n*) Ce mot *Anglois* signifie *vif*, *promt*, *diligent.*

» Là-dessus cette pauvre femme tomba évanouie, & dans de si grandes con-» vulsions, qu'elle en a perdu l'esprit. Comme elle n'avoit pas en vûe de frau-» der son mari, mais de partager avec lui sa bonne fortune, tout le monde la » plaint, & croit qu'il n'a que ce qu'il mérite. C'est-là, Monsieur, un fait » avéré, & je ne doute pas que si les personnes intéressées & les circonstances » avoient plus de relief, on ne pût, dans une Comédie bien tournée, le traiter » de *Belle Désolation*. Vous n'en voyez ici qu'une ébauche fort grossiere; mais » un habile Peintre, eût-il de moindres matériaux, en feroit, à coup sûr, une » Piece achevée, & capable d'émouvoir tous ceux qui ont quelque humanité. » Je suis, *&c.*

M. le Spectateur,

Lettre sur deux jeunes Demoiselles, qui s'appliquent à la Philosophie, & qui négligent les affaires du ménage.

» Je suis ce qu'on appelle d'ordinaire un homme ardent, &, par le bon suc-» cès que j'ai eu dans le commerce, je me vois en état de paroître avec quel-» que distinction. Mais ce n'est pas-là de quoi j'ai dessein de vous entretenir; » j'ai deux niéces sous ma tutelle, & il est à craindre qu'elles ne me fassent » tourner l'esprit. Du moins elles se piquent de savoir & de littérature; &, » depuis trois ans & demi qu'elles sont avec moi, elles n'ont eu aucune envie » d'acquérir une seule des qualités qui font une bonne ménagere. Lorsqu'elles » devroient s'informer de ce qui entre dans la composition d'un (*o*) *Sack Posset*, » vous les entendriez disputer sur la vertu magnétique de l'aiman, ou peut-» être sur la pression de l'Atmosphere. Elles ont un langage qui leur est parti-» culier, & ne daignent s'exprimer sur la moindre bagatelle, qu'en des termes » dérivés du *Latin*. Je les supporterois avec tout cela, si elles vouloient bien » me laisser dans mon ignorance; mais si je ne donne dans leurs idées abstrai-» tes, comme elles s'énoncent, ou plutôt dans leurs distractions, comme il faut » les nommer, je ne dois pas attendre de fumer une pipe en repos. Lorsqu'en » dernier lieu je me plaignois du mal que la goute me causoit, ma niéce *Cato* » prit la liberté de me dire que malgré tout ce que j'en pensois, divers grands » Philosophes, anciens & modernes, croyoient que le plaisir & la douleur » étoient imaginaires, & qu'il n'y avoit rien de tel (*p*) *in rerum naturâ*. Je les » ai entendues soutenir, en plusieurs rencontres, que le feu n'est pas chaud, » & un jour que je priai l'une d'elles, avec l'autorité d'un vieux penard, d'aller » chercher mon manteau bleu, pour me le mettre sur les genoux, elle me ré-» pondit: *Je vais le chercher, Monsieur; mais souvenez-vous que je ne tombe pas » d'accord de l'épithéte, puisqu'on pourroit tout aussi bien l'appeller jaune, & que » la couleur n'est autre chose que la différente refraction des rayons du Soleil.* Ma » niéce *Marion* me dit une fois que la neige n'étoit pas blanche, & que c'est » une erreur vulgaire de l'appeller ainsi, parce qu'elle renferme quantité de » particules nitreuses, & qu'il vaudroit mieux par conséquent l'appeller noire.

(*o*) Voyez p. 127.
(*p*) C'est-à-dire, *dans la nature des choses*.

» En un mot, ces petites sottes ont voulu me persuader que je ne dois pas m'en » fier à mes yeux, & qu'il n'y a rien de si trompeur que les sens. La grace que je » vous demande à cette occasion, est d'employer un de vos *Discours* à régler la » littérature des Dames, en sorte du moins qu'elle s'accorde avec le repos de » ceux qui ont le malheur d'être à portée de ses attaques. Je vous prie aussi de » nous dire la différence qu'il y a entre un Gentilhomme qui s'amuseroit à faire » des gâteaux, ou à feuilleter de la pâte, & une Dame qui lit les Ouvrages de » M. *Locke*, & qui entend les Mathématiques. Vous obligerez beaucoup par » là celui qui est, *&c.*

T.

ABRAHAM (q) THRIFTY.

CLXV. DISCOURS.

Formam quidem ipsam, *Marce* fili, & tanquam *faciem* honesti vides: quæ *si oculis cerneretur*, *mirabiles amores*, ut ait *Plato*, *excitaret Sapientiæ*.

CIC. de Offic. L. I. c. 5.

Vous voyez, mon fils Marc, *quelle est la forme & quels sont, pour ainsi dire, les* traits *de la vertu; mais* si elle frappoit nos yeux, on auroit, comme dit *Platon*, des transports amoureux pour elle.

De la beauté de la vertu, considérée en elle-même, & de l'injustice que les différens partis ont les uns pour les autres.


E ne me souviens pas d'avoir lû aucun *Discours* qui traite expressément de la beauté & des charmes de la Vertu, sans la regarder comme un devoir, ou le seul moyen de nous rendre heureux dans cette vie & dans l'autre. C'est pour cela même que je l'envisagerai ici sous cette idée, en ce qu'elle est aimable de sa nature, soit qu'on lui donne le nom de *Vertu* en général avec tous les Ecrivains de morale, ou celui de *Religion* avec les personnes pieuses, ou celui d'*Honneur* avec les gens du monde.

L'hypocrisie fait beaucoup d'honneur, ou plutôt rend justice à la religion, & avoue tacitement qu'elle sert à orner la nature humaine. En effet, l'hypocrite ne chercheroit pas tant à se couvrir des apparences de la vertu, s'il ne savoit que c'est le plus sûr moyen de gagner les bonnes graces & l'estime des hommes.

Nous apprenons d'*Hieroclès* qu'on disoit d'ordinaire entre les Payens, que *le Sage ne hait personne; mais qu'il n'aime que les vertueux.*

Cicéron a une belle gradation de pensées, pour faire voir jusqu'à quel point

(q) Ce mot *Anglois* signifie *frugal*, qui aime l'épargne.

la vertu eſt aimable : » (r) Nous aimons, *dit-il*, un homme vertueux, quoi-» qu'il habite au bout du monde & que nous ne puiſſions recevoir aucun avan-» tage de ſa vertu. Que dis-je ? Nous l'aimons, quoiqu'il ſoit mort depuis bien » des ſiécles, & ſon Hiſtoire excite dans nos eſprits une ſecrete bienveillance » pour lui : Ce n'eſt pas tout, nous l'aimons, quoiqu'il ait été ennemi de no-» tre patrie, pourvû qu'à l'exemple de *Pyrrhus*, (que *Ciceron* oppoſe ici à » *Hannibal*,) il ait ſuivi, dans ſes guerres, les régles de la juſtice & de l'hu-» manité.

Le *Stoïciſme*, qui faiſoit une extravagance de la vertu, attribue toute ſorte de bonnes qualités à l'homme vertueux. De-là vient que *Caton* pouſſoit les choſes ſi loin, que, ſuivant le caractere que *Ciceron* nous en donne, il prétendoit qu'il n'y avoit que le Sage qui fût beau. Il eſt vrai que ceci reſſemble plutôt à une viſion de Philoſophe, qu'à l'opinion d'un homme ſage ; mais cela n'empêche pas que *Caton* ne l'ait ſoutenu fort ſérieuſement. Les *Stoïciens* croyoient qu'ils ne pouvoient jamais donner une aſſez juſte idée de la vertu, s'ils n'y renfermoient toutes les perfections imaginables. C'eſt pour cela qu'ils ne ſe bornoient pas à ſuppoſer qu'elle étoit en elle-même d'une beauté admirable ; mais ils vouloient auſſi qu'elle rendît aimable le corps de la perſonne qui la poſſédoit, & qu'elle en bannît toute ſorte de laideur.

On remarque d'ordinaire que les perſonnes le plus déréglées ſouhaitent que leurs proches parens ménent une toute autre vie. Il n'eſt pas moins connu que les plus grands débauchés ſont ceux qui admirent le plus la vertu du beau ſexe, quoiqu'ils ne penſent qu'à le corrompre.

Une ame vertueuſe jointe à un beau corps eſt une belle Peinture miſe dans tout ſon jour, de ſorte qu'on ne doit pas s'étonner ſi le beau ſexe a quelquefois tant de charmes.

On peut dire que la vertu en général eſt aimable, mais qu'il y en a quelques-unes en particulier qui le ſont plus que les autres, comme celles, par exemple, qui nous diſpoſent à faire du bien à tout le monde. La tempérance & la ſobriété, la dévotion & la piété, ſont peut être auſſi louables en elles-mêmes qu'aucune autre vertu ; mais celles qui rendent un homme populaire, & qui lui gagnent les cœurs, ſont la juſtice, la charité, la libéralité, en un mot, toutes les bonnes qualités qui nous rendent bienfaiſans les uns envers les autres. De-là vient qu'un prodigue, qui n'a pour tout avantage qu'une fauſſe générosité, eſt ſouvent plus chéri & plus eſtimé qu'une perſonne d'un meilleur caractere, mais qui manque à cet égard.

Les deux grands ornemens de la vertu, qui la font paroître dans ſon plus beau jour, & qui la rendent tout-à-fait aimable, ſont la gayeté & le bon naturel. Ces deux qualités ſe tiennent preſque toujours par la main, puiſqu'un homme ne ſauroit plaire aux autres, s'il n'a la conſcience en repos. Elles

(r) Je ne trouve point cet endroit mot pour mot dans *Cicéron* ; mais il ſemble que l'Auteur fait ici alluſion à ce qui eſt dit dans le Dialogue *De Amicitiâ*, ch. 8. à la fin : *Nihil eſt enim amabilius virtute ; nihil quod magis alliciat ad diligendum : quippe cùm propter virtutem, & probitatem eos etiam, quos nunquam vidimus, quodammodò diligamus, &c.*

sont fort utiles à un esprit vertueux, pour bannir la mélancolie des pensées sérieuses où il est engagé, & le calmer en sorte que sa haine pour le vice ne se tourne pas en aigreur, ni en sévérité, ni en médisance.

Si la vertu est si aimable, que peut-on croire de ceux qui la regardent d'un œil malin, & qui souffrent que leur aversion pour un parti efface tout le mérite de la personne qui s'y trouve engagée ? Il faut qu'un homme soit bien stupide & bien peu charitable, s'il croit qu'il n'y a de vertu que dans son parti, & qu'il ne se trouve pas d'aussi honnêtes gens que lui-même, qui sont d'un autre avis en matiere de politique. On peut avoir des idées différentes sur certains sujets ; mais on ne doit pas noircir de belles & bonnes qualités, qui seront toujours estimées, & qui n'ont rien de commun avec ce qui est en dispute. Les personnes de mérite, qui se trouvent dans des intérêts opposés, devroient se regarder comme plus étroitement unies ensemble, qu'avec les vicieux, qui s'embarquent avec elles dans la même cause. Nous devrions avoir pour un homme d'honneur, qui est notre antagoniste, la même estime, que *Ciceron* veut qu'on ait pour un illustre ennemi qui est mort ; c'est-à-dire, que nous devrions aimer la vertu, quoiqu'elle fût dans un ennemi, & détester le vice, quoiqu'il se trouvât dans un ami.

J'ai en vûe ici la maniere cruelle & indigne, dont tous les partis en usent envers ceux qui ne sont pas de leur opinion. Combien de personnes d'une probité reconnue & d'une vertu exemplaire n'y a-t-il pas, que l'on noircit & que l'on diffame ? Combien de gens d'honneur ne voit-on pas exposés aux reproches & à la médisance du Public ? Que peut-on donc croire, si ce n'est que les auteurs ou les instrumens de cette conduite infernale employent la Religion pour avancer leur cause par les intérêts de la Religion.

C.



CLXVI. DISCOURS.

— Οὐκ ἄρα σοί γε πατὴρ ἦν ἱππότα Πηλεύς,
Οὐδὲ Θέτις μήτηρ γλαυκὴ δέ σ᾽ ἔτικτε θάλασσα,
Πέτραι τ᾽ ἠλίβατοι, ὅτι τοι νόος ἐστὶν ἀπηνής.

Hom. Iliad. XVI. 33.

(*f*) *Non, le vaillant* Pelée *n'est point votre pere, & la Déesse* Thétis *ne vous a point porté dans ses flancs; la mer orageuse vous a enfanté; un rocher vous a donné la naissance, vous en avez toute la dureté.*

M. le Spectateur,

Lettre sur les meres qui ne veulent pas alaiter leurs enfans.



» Puisque votre Feuille volante fait partie de l'attirail qui est en
» usage lorsqu'on boit le thé, & que je n'ai pas d'autre moyen
» d'entretenir le beau sexe sur un des plus importans devoirs de la
» vie, qui regarde le soin qu'on doit prendre des enfans, je vous
» conjure de vouloir publier ce qui suit. Vos *Discours* ne me paroissent pas uni-
» quement destinés pour le monde savant & poli; & il me semble qu'on ne
» s'écarteroit pas de votre but, si l'on en donnoit quelques-uns qui tendissent
» à l'instruction du genre humain en général; ce qui vaut mille fois mieux
» que tout l'enjoûment & les traits d'esprit, que vous y pouvez mêler. Per-
» mettez-moi donc de vous dire que, de tous les abus que vous avez tâché de
» réformer jusques-ici, il n'y en a pas un qui soit plus digne de vos soins que
» celui qui se commet tous les jours dans la nourriture des enfans. Peut-on
» rien voir de plus cruel qu'une mere, qui, avec toutes les qualités requises
» pour cultiver le fruit de ses entrailles, n'en est pas plutôt délivrée, qu'elle
» le confie à une femme, qui, dix mille contre un, n'est point saine de corps
» ni d'esprit, qui n'a ni honneur ni réputation, ni tendresse ni pitié pour le
» pauvre innocent qu'on lui confie; qui, attachée uniquement à son intérêt,
» n'en prend soin qu'à cause de l'argent qu'on lui donne, & qui le néglige
» même quelquefois jusqu'à le laisser périr, semblable à ce terroir sur lequel
» *Esope* allégorise, qui refusoit de nourrir une plante étrangere, uniquement
» parce qu'elle n'étoit pas de son crû. Puis donc que l'enfant d'une autre n'est
» pas plus naturel à sa nourrice, qu'une plante étrangere à un nouveau terroir,
» comment peut-on supposer que cet enfant viendra à bien? & s'il réussit, ne
» doit-il pas imbiber les humeurs grossieres & toutes les mauvaises qualités de
» sa nourrice, de même qu'un arbre transplanté dans un autre terroir, ou

(*f*) C'est ainsi que Madame *Dacier* traduit ce passage.

» qu'une

» qu'une grêfe entée sur une tige de différente espéce ? Ne voyons-nous pas » qu'un agneau qui tette une chévre, perd beaucoup de son naturel, & que » sa laine approche du poil de sa nourrice ? L'expérience de tous les jours » suffit pour nous convaincre que l'humeur & les qualités d'une femme passent, avec son lait, dans le corps d'un enfant. De-là vient qu'on disoit autrefois d'un méchant homme, qu'il avoit succé son fiel avec le lait de sa » mere, ou qu'une bête féroce l'avoit nourri. De-là vient qu'on a prétendu » que *Remus* & *Romulus* avoient été nourris par une louve; *Telephe* le fils » d'*Hercule*, par une biche; *Pelias* le fils de *Neptune*, par une cavale, & *Ægisthe* par une chévre. Ce n'est pas qu'ils eussent tetté ces animaux, comme » quelques sots l'ont cru; mais on le disoit, parce qu'ils étoient de leur naturel, & qu'ils le tenoient de leurs nourrices.

» Fondé sur de bonnes autorités & sur l'expérience journaliere, je pourrois alléguer divers exemples, qui prouvent que les enfans contractent les » désordres & les passions de leurs nourrices, soit la colére, la timidité, la » mélancolie, la tristesse, l'envie, la malice, ou la haine. C'est ce que *Diodore* de *Sicile* témoigne, lorsqu'il nous dit (*t*) que la nourrice de *Neron* » étoit fort adonnée au vin, & que cet Empereur l'imita si bien à cet égard, » que le Peuple, au lieu de *Tiberius Nero*, l'appelloit *Biberius Mero*, pour » insinuer qu'il aimoit à boire le vin pur. Il nous apprend aussi que la nourrice » de *Caligula* se frottoit le bout des mammelles avec du sang, afin qu'il pût » mieux y coler ses lévres, & que cela même l'avoit rendu si cruel & si sanguinaire toute sa vie, que non seulement il avoit commis divers meurtres, » mais souhaité que tout le genre humain n'eût qu'une tête, pour avoir le plaisir de l'abattre d'un seul coup. De pareils sentimens étonnent les peres & » les meres, qui ne savent à quoi les attribuer, ni d'où vient que leurs enfans » sont yvrognes, larrons, cruels & stupides : cependant il est aisé de faire » voir qu'un enfant, quoique né des plus honnêtes gens du monde, peut être » gâté par la mauvaise constitution de sa nourrice. Combien n'en voyons-nous pas tous les jours s'attirer des convulsions, la phthisie, le *rachitis*, ou » d'autres maux, pour avoir tetté leurs nourrices lorsqu'elles étoient en colere ? Il est certain que la nourrice n'a presque aucun accident fâcheux qui » ne passe au nourrisson, & qu'il s'en trouve peu dans cette Ville qui ne soient » sujettes à quelque maladie. Si vous demandez à une jeune femme, d'où » vient qu'elle veut nourrir les enfans des autres, elle vous répondra d'abord, » qu'elle a un méchant mari, & qu'elle doit gagner sa vie le mieux qu'il lui » est possible. Cette réponse, à la bien peser, ne sauroit que donner de l'éloignement pour cette femme, puisqu'il y a dix contre un à parier que ce mari » débauché l'infectera de quelque vilain mal, ou qu'il lui causera du moins » de l'embarras & du trouble. D'ailleurs, réduite par la nécessité à prendre » cet enfant, elle ne peut se nourrir que de viandes grossieres & indigestes, » qui produisent un mauvais sang & un lait impur, d'où résultent presque

(*t*) Lib. II.

» toujours le scorbut, les écrouelles, & diverses autres maladies. Ayez donc » la bonté, mon cher Monsieur, en faveur de tant d'innocentes créatures » exposées à de si grands périls, d'employer tous vos efforts & les traits les » plus vifs de votre éloquence, pour engager les meres à nourrir leurs pro- » pres enfans ; ce qui ne peut tourner qu'à leur avantage commun. On a beau » dire que la mere s'affoiblit par-là, il n'y a rien de plus ridicule ni de plus » faux ; je soutiens au contraire qu'elle en est plus vigoureuse, & qu'elle s'en » porte beaucoup mieux : c'est le meilleur remède qu'elle puisse trouver pour » se garantir des vapeurs, & prévenir les fausses couches : ses enfans en de- » viendront plus robustes, au lieu qu'allaités par une autre ils ressemblent à » des squelettes & à des ombres, ou à un fruit sec, qui ne mûrit jamais : il » est certain qu'une femme, qui a la force de mettre un enfant au monde, » n'en manque pas d'ordinaire pour le nourrir. Le cœur me saigne à la vûe » de tant de pauvres enfans, qui sont si délicats que la moindre chose peut » les blesser, qu'un petit coup, surtout à la tête, peut rendre stupides ou in- » firmes pendant toute leur vie, qui demandent à cause de cela même un » soin tout particulier, & qui périssent tous les jours par la négligence de » leurs nourrices.

» Il me semble que rien n'approche de la cruauté d'une femme, qui, après » avoir porté neuf mois un enfant dans le sein & l'avoir nourri tout ce tems » comme une partie d'elle-même, l'abandonne lorsqu'il voit le jour, que, » par ses cris & ses larmes il implore son assistance, & qu'il la sollicite, pour » ainsi dire, à remplir à son égard les devoirs d'une mere. Les bêtes les plus » féroces n'ont-elles pas tout le soin imaginable de leurs petits, & ne le pren- » nent-elles pas avec joie ? Comment peut-on aussi donner le nom de mere à » une femme, si elle ne veut pas nourrir ses enfans ? La terre n'est pas appel- » lée la mere de toutes choses, par cela seul qu'elle les produit, mais surtout » parce qu'elle entretient ses productions. La naissance de l'enfant est une » suite d'un désir machinal ; mais le soin qu'on a de le nourrir & de l'élever, » marque du choix & de la vertu. Je sais qu'il y a certains cas qui en dispen- » sent la mere, & que de deux maux elle doit éviter le pire ; mais il s'en trou- » ve si peu de cet ordre, que, de mille prétextes qu'on allégue, à peine y en » a-t-il un qui soit valable. Du moins, si une femme croit que son mari est » en état de soutenir une dépense de cinq ou six chelins par semaine, au-delà » de ce qu'il faut pour leur subsistance, quoiqu'elle n'y ait pas toujours égard, » elle ne manque jamais, appuyée de ses commeres, d'engager le bon hom- » me à mettre leur enfant en nourrice, & de lui persuader que son indisposi- » tion en est la cause. C'est ainsi que la cruauté est favorisée par la mode, & » que la nature céde à la coutume. Je suis, &c.

T.



CLXVII. DISCOURS.

——— Τῶν δ' ἀκάματος ῥέει αὐδὴ
Ἐκ στομάτων ἡδεῖα. ———

Hes. Theog. v. 39.

Elles ne se lassent jamais de parler agréablement.



Nous apprenons de quelques anciens Auteurs, que *Socrate* fut instruit dans l'éloquence par une femme, qui s'appelloit *Aspasie*, si je ne me trompe. Il faut avouer que j'ai toujours regardé cet Art comme le plus propre qu'il y ait pour le beau sexe, & il me semble que les Universités ne feroient pas mal de les admettre à leurs Chaires de Rhétorique.

Des différentes espéces de *Rhétoriciennes* qu'il y a parmi les femmes.

On a loué certains hommes de ce qu'ils pouvoient parler des heures entieres sur quelque chose; mais on doit convenir, à l'honneur des Dames, qu'il y en a plusieurs entre elles qui peuvent parler des heures entieres sur rien. J'en connois une moi-même, qui a fait sur le champ une longue dissertation sur le bord d'une jupe, & qui a mis en usage toutes les figures de Rhétorique, pour gronder sa servante, qui avoit cassé une tasse de porcelaine.

Si les femmes étoient reçûes à plaider dans les Cours de Justice, je suis persuadé qu'elles porteroient l'Eloquence du Barreau plus haut qu'elle n'est montée jusques-ici. On ne sauroit en douter, si l'on s'est jamais trouvé à quelqu'un de ces débats si communs entre nos harangeres.

Il y a de ces rhétoriciennes de plus d'une sorte. La premiere est de celles qui s'occupent à exciter les passions, & peut-être que la femme de *Socrate* étoit plus habile à cet égard que la maîtresse même qui l'avoit instruite.

La seconde sorte est de celles qui s'adonnent aux invectives, & qu'on appelle d'ordinaire des médisantes. Elles ont l'imagination fertile & une éloquence merveilleuse. Avec quel flux de bouche & quelle vivacité n'amplifient-elles pas le moindre petit défaut dans la conduite des autres ? Avec quelle diversité de circonstances malignes & de phrases énergiques ne redisent-elles pas vingt fois la même avanture ? Je connois une vieille Dame, qui fit, d'un mariage infortuné, le sujet de ses entretiens un mois de suite. Elle blâmoit l'épouse dans un endroit; la plaignoit dans un autre; se moquoit d'elle dans un troisiéme; l'admiroit dans un quatriéme; s'emportoit contre elle dans un cinquiéme; en un mot, elle faillit à crever ses deux chevaux de carrosse pour annoncer la part qu'elle prenoit à son malheur. Enfin, après s'être épuisée de ce côté-là, elle rendit visite aux nouveaux mariés, loua la femme de ce qu'elle avoit si bien choisi, l'entretint des réflexions malignes & déraisonnables qu'on faisoit à son égard, & la pria de lui accorder son amitié à l'ave-

nir. C'est ainsi que la censure & l'approbation de cette espéce de femmes ne servent qu'à remplir les vuides de la conversation.

La troisiéme sorte de femmes, qui entendent l'Art Oratoire, est de celles qu'on peut nommer babillardes. Mademoiselle *Fadaison* excelle dans ce genre d'éloquence; elle décrit merveilleusement bien tout le cérémonial d'un baptême; elle raisonne à perte de vûe sur une coëffure; elle sait tout ce qui se passe dans les maisons de ses voisines, jusques aux plats qu'on y sert tous les jours sur la table; en un mot, elle entretient sa compagnie, tout un après-midi, des traits spirituels de son petit garçon, qui n'a pas la force de bégayer.

Les Coquettes peuvent former la quatriéme classe de nos Rhétoriciennes. Madame *Galand*, pour ne manquer pas de matiere à discourir, aime un tel objet & ne peut en souffrir la vûe un instant après; elle cause avec son perroquet, ou son chien de Boulogne; elle est d'une inquiétude accablante, quelque tems qu'il fasse, & ne sauroit trouver de repos dans aucun endroit de sa chambre: elle feint d'être en querelle avec tous les hommes de sa connoissance, à qui elle a des obligations prétendues; elle soupire sans aucun sujet de tristesse, & rit sans la moindre cause de gayeté. La Coquette est sur-tout maîtresse de cette partie de l'Orateur, qu'on nomme l'action. En effet, elle ne semble ouvrir la bouche que pour avoir occasion de prendre quelque nouvelle attitude, de varier un de ses traits, de lancer une œillade, ou de badiner avec son éventail.

A l'égard des caracteres nouvelliste, politique, boufon, conteur, & des autres de la même espéce, on les voit parmi les hommes aussi bien que parmi les femmes, & c'est pour cela même que je les passerai sous silence.

J'ai souvent cherché la cause d'où peut venir que les femmes l'emportent de beaucoup sur les hommes, en fait de babil, sans pouvoir jamais la découvrir. Je me suis quelquefois imaginé qu'elles n'ont pas la même faculté, que les hommes, de retenir ou de supprimer leurs pensées, & qu'elles sont réduites, malgré qu'elles en ayent, à laisser échapper tout ce qui leur vient dans l'esprit. Si cela est, peut-être que les *Cartésiens* en pourroient tirer une forte preuve, que l'ame pense toujours. Mais comme il y en a plusieurs qui croyent que le beau sexe n'est pas tout-à-fait ennemi de la dissimulation, & qu'il n'ignore pas l'art de feindre, j'ai abandonné cette idée, & je n'ai rien oublié pour en trouver une meilleure. Dans cette vûe, j'ai engagé un de mes amis, très-habile Anatomiste, à dissequer, d'abord qu'il en aura l'occasion, une langue de femme, & à examiner si elle ne seroit pas imbibée de quelque suc plein de feu qui lui donne cette grande souplesse & cette étrange volubilité qu'on y remarque, ou si les fibres, qu'on y voit, ne seroient pas d'une contexture plus fine & plus déliée que celles des hommes; ou s'il n'y auroit pas quelques muscles particuliers, qui la rendent capable de vibrations subites; ou enfin s'il y a une affluence continuelle d'esprits animaux, qui passent de la tête & du cœur à ce petit instrument du babil, par des conduits si cachés, qu'on n'ait pu les trouver jusques-ici. Je ne dois pas omettre la rai-

son qu'*Hudibras* (*u*) allégue, pour faire voir d'où vient que celles qui ne disent que des bagatelles, causent avec plus de facilité; & qui consiste en ce que la langue est de la nature des chevaux, qui courent d'autant plus vîte qu'ils sont chargés d'un moindre poids.

Laquelle de ces raisons qu'on admette comme la plus probable, je trouve fort naïve la pensée de cet *Irlandois*, qui, après avoir causé quelques heures avec une de nos *Rhétoriciennes*, lui dit qu'il croyoit que sa langue devoit être bien-aise lorsque ses yeux étoient endormis, puisqu'elle n'avoit pas un moment de relâche lorsqu'ils vieilloient.

Ceci me rappelle notre ancienne Ballade, qui commence par ces mots, *La badine femme de Bath*, & où il y a ce bon trait:

Je crois, en vérité, dit Thomas, *que les langues des femmes sont faites de feuilles de tremble.*

Ovide nous dit aussi que la langue d'une belle femme, après avoir été coupée & jettée par terre, murmuroit encore quelques mots; & quoique cette action soit fort inhumaine, il la décrit d'une maniere si vive, que je ne saurois m'empêcher de la rapporter ici dans les termes de l'original:

—— (*x*) Comprensam forcipe linguam
Abstulit ense fero. Radix micat ultima linguæ.
Ipsa jacet, terrâque tremens immurmurat atræ
Utque salire solet mutilatæ cauda colubræ
Palpitat. —— —— —— —— ——

Si cette langue parloit sans bouche, que ne devoit-elle pas faire, lorsqu'elle étoit accompagnée de tous les autres organes de la voix? Je pourrois ajoûter ici l'avanture de notre célébre Vendeuse de pommes, si je n'avois sujet de soupçonner qu'elle tient un peu trop de la Fable.

Je suis d'ailleurs si charmé du son mélodieux de ce petit instrument, que je ne voudrois point du tout le décourager. Le seul but que je me propose dans cette Dissertation, est d'en bannir plusieurs tons desagréables, & en particulier ces petits contre-tems ou ces dissonances, qui viennent de la colere, de la médisance, de l'humeur causeuse & de la coquetterie. En un mot, je voudrois qu'il fût toujours monté sur le ton du bon naturel, de la vérité, de la discrétion & de la franchise.

C.

(*u*) Voyez la note qui est au bas de la page 396.
(*x*) Métam. L. VI. 556.



CLXVIII. DISCOURS.

Hoc maximè officii est, ut quisque maximè opis indigeat, ita ei potissimùm opitulari.
Cic. de Offic. L. I. c. 15.

Plus une personne a besoin de notre secours, plus nous sommes obligés de le lui fournir.

De l'*humeur bienfaisante* & généreuse envers tout le monde.



IL n'y a personne qui mérite d'être plus estimé que les autres, à moins qu'il ne soit plus utile à la Société, & qu'il ne se fasse un vrai plaisir de rendre service dans toutes les occasions qui se présentent. Ceux qui, par leur naissance, ou par leurs talens extraordinaires, sont élevés aux premiers Emplois de l'Etat, sont indispensablement obligés de marquer leur zéle pour le service du Public; ou tous ces avantages leur deviennent funestes, & il vaudroit mieux qu'ils menassent une vie obscure & privée. Lorsque les occasions & la volonté se trouvent dans la même personne, nous voyons quelquefois des exemples d'une vertu sublime, qui nous éblouissent à tel point, que nous regardons avec mépris tout ce qui se passe dans une Sphére subalterne, & que nous pourrions pratiquer nous-mêmes. Mais c'est un défaut de l'esprit, qui tient un peu de l'ambition romanesque pour les grandes avantures, & les beaux exploits d'armes. Il est au pouvoir de tout homme, qui se trouve au-dessus de la mendicité, de faire des actions, non seulement nobles, mais héroïques. Le grand principe de la vertu civile est le renoncement à soi-même, & il n'y a personne qui n'ait occasion de l'exercer en faveur des autres, à quelque état qu'il soit réduit; pourvû qu'il fasse alors tout ce qui dépend de lui, on ne sauroit en exiger davantage, & il ne mérite pas moins l'estime de ses amis, que s'il avoit tenté les entreprises où il y a le plus d'éclat. Ceux qui aiment à servir tout le monde différent plutôt dans leurs circonstances qu'à l'égard de leur vertu; & celui qui fait tout ce qui est en son pouvoir, dans le bas étage où il se trouve, approche plus du Héros que celui qui omet une action louable qu'il peut exécuter dans le Poste éminent où la Providence l'a mis. Il n'y a que peu d'années que *Lapirius* hérita d'un grand bien, par le Testament de son pere, & à cause de la vie déréglée de son frere aîné. Celui-ci, touché de honte & d'un sérieux repentir, devint aussi remarquable par son changement, qu'il l'avoit d'abord été par sa débauche. *Lapirius*, charmé du retour de son frere, lui écrivit, un beau premier de l'an, un billet conçu en ces termes:

» Je vous envoye ici, mon cher Frere, le Testament de notre pere, qui
» m'a fait l'héritier universel de tout son bien. Si Dieu lui avoit prolongé la
» vie jusques-ici, il n'en auroit pas disposé de même; il en exclut l'homme
» que vous étiez alors, & je le rends à celui que vous êtes aujourd'hui. Je
» suis, &c. P. T.

Si d'un côté les hommes d'un esprit noble & généreux, qui se trouvent à la tête des Affaires, ou des Armées, s'exposent à de grands périls pour le bien de leur Patrie, dans le tems même qu'ils sont animés du désir de la gloire; il y en a de l'autre, qui, dans une vie privée, renoncent à des avantages considérables, pour soutenir leurs amis au milieu de quelque infortune, & suivre leur naturel bienfaisant. On peut dire que ce sont des Héros, qui, par une secrette influence du Ciel, méprisent les richesses & tous les plaisirs du monde, pour consoler les cœurs affligés, relever une famille qui est sur le point de tomber en ruine, assurer une bonne partie du Commerce de la Nation avec un Païs voisin, donner de l'ouvrage aux personnes industrieuses, sauver le bien d'un pauvre pupile, & réjouir les entrailles d'un pere qui est en deuil. Ceux qui ne cherchent que les plaisirs, ou le gain, ne se mettent pas fort en peine des exemples de générosité qu'on voit quelquefois dans la Ville. Ils prendroient pour un Roman si on leur disoit ce qu'un de nos Marchands fit l'autre jour à l'égard d'un de ses amis, qui se trouvoit dans l'embarras, & dont la chûte ne pouvoit qu'entraîner celle de bien d'autres. Il lui écrivit un billet, où il y a plus de grandeur d'ame, que je n'en ai jamais vû dans une Lettre de *Strephon* à *Phillis*, & que je vais insérer ici, à cause de cela, dans toute sa simplicité naturelle.

» J'ai appris, mon cher Monsieur, les malheurs qui vous sont arrivés, » & qui vous mettent aujourd'hui dans une peine extrême. Je connois votre » bon naturel, votre industrie & votre probité, & c'est pour cela que j'ai » résolu de vous soutenir de tout mon crédit. Ne vous découragez pas, s'il » vous plaît; le porteur de la présente vous remettra cinq mille piéces, & » il a ordre d'accepter pour mon compte pareille somme que vous pouvez » tirer sur lui. J'ai fait ceci à la hâte, de peur de venir trop tard à votre se- » cours; mais vous pouvez vous prévaloir sur moi jusques à la somme de » cinquante mille livres sterlin. Je veux bien risquer de la perdre en faveur » d'un aussi honnête homme que vous & que j'aime de tout mon cœur. Je » suis, &c. G. S.

Il me semble que *Montaigne*, dans quelque endroit de ses Essais, parle d'un Livre de famille, où l'on avoit inséré d'une génération à l'autre, tout ce qui s'étoit passé de remarquable à l'égard des membres qui la composoient. Si les familles intéressées dans cette générosité suivoient une pareille méthode, j'ai de la peine à croire qu'aucune autre en *Europe* pût donner un exemple d'un service mieux placé, ou rendu de meilleure grace. J'ai déja fait voir, dans un de mes *Discours* (y) précédens, qu'il est cruel de répandre certains bruits au désavantage d'un Négociant; & plus une démarche de cette nature est indigne, plus un acte d'humanité envers lui mérite d'éloges. Je me souviens d'avoir entendu un Jurisconsulte de mes amis faire le récit d'une tradition qu'il y a dans son Collége du (z) *Temple*, où la Société avoit accoutu-

(y) C'est le CXLIX. *de ce volume.*
(z) Voyez la Note qui *est* au bas de la pag. 5.

mé autrefois de se choisir des Monarques pour un certain tems, & de fournir à leur dépense : » Un de nos Rois, *dit-il*, avoit porté sa magnificence un » peu trop loin ; de sorte qu'on nomma des Commissaires pour examiner ses » comptes. Entre divers articles, il parut que Sa Majesté, se promenant » un jour *incognitò* sous les galeries du *Temple*, entendit un pauvre homme » qui disoit à un autre, qu'une telle petite somme le rendroit l'homme du » monde le plus heureux. Le Roi, touché d'une compassion véritablement » royale, s'informa sous main du caractere de cet homme, & sur ce qu'il » le trouva un objet digne de sa charité, il lui envoya cet argent. Lorsque » les Commissaires en firent leur rapport, à l'ouïe de cet article, *Pour rendre* » *un homme heureux, dix livres sterlin*, toute la Société y applaudit d'une com- » mune voix, & approuva ses comptes sans en venir à un plus long examen.

T.

CLXIX. DISCOURS.

Γέλως ἄκαιρος ἐν βροτοῖς δεινὸν κακόν.

Fragm. vet. Poëtæ ap. GROTIUM.

Le rire hors de saison est un méchant régal entre les hommes.

Du rire & de la raillerie.



ORSQUE je choisis quelque sujet qui n'a pas été manié par d'autres, je couche mes pensées sur le papier, à mesure qu'elles me viennent dans l'esprit, sans ordre & sans méthode ; en sorte qu'elles ont plutôt l'air d'une ébauche, que d'un Discours suivi & méthodique. C'est de cette maniere que je vais entretenir ici mes Lecteurs du rire & de la raillerie.

L'homme est l'animal le plus gai qu'il y ait au monde ; tous les êtres au-dessus & au-dessous de lui sont mornes & sérieux. Il envisage les choses dans un tout autre point de vûe, & il tire sa joie de certains objets, qui causent peut-être quelque espéce de compassion ou de chagrin à des intelligences plus relevées. Le ris à la vérité sert de très-bon contrepoids aux vapeurs de la rate ; & il est assez juste que nous recevions de la joie de ce qui n'est pas un bien réel pour nous, puisque nous ressentons de la douleur de ce qui n'est pas un véritable mal.

(*a*) J'ai cité depuis long-tems un de nos Philosophes modernes, qui veut que la premiere cause qui nous engage à rire vient d'une secrette comparaison, que l'ont fait de soi-même avec ceux dont on se moque ; ou, pour me servir d'autres termes, de ce plaisir qu'on goûte, fondé sur quelque excel-

(*a*) Voyez Disc. XXXV, p. 100.

lence

lence que nous découvrons en nous-mêmes, lorsque nous voyons les foiblesses d'un autre, ou que nous réfléchissons sur nos anciennes bévûes. Il semble que ceci soit vrai dans la plûpart des cas, & l'on remarque d'ordinaire que les personnes les plus vaines sont les plus sujettes à cette passion.

J'ai lû un Sermon, fait par un Religieux de l'Eglise *Romaine*, sur ces paroles de l'*Ecclésiastique* : (b) *J'ai dit touchant le ris, il est insensé ; & touchant la joie, de quoi sert-elle ?* Il y pose comme un Dogme fondamental, que le ris est une suite du péché originel, & qu'*Adam* ne pouvoit pas rire avant sa chûte.

Le ris, pendant qu'il dure, débande & relâche l'esprit, diminue la vigueur de ses facultés, & dissout en quelque maniere toutes les puissances de l'ame. C'est à cause de cela même qu'on peut le regarder comme une foiblesse attachée à la nature humaine. Mais si l'on tournoit les yeux sur le fréquent secours que nous en recevons, lorsqu'il dissipe le chagrin qui nous abbat, & qu'il nous remplit d'une joie subite, on prendroit bien garde à ne pas devenir trop insensibles à un si doux plaisir de la vie.

Le talent de tourner les hommes en ridicule, & de les exposer à la risée de ceux avec qui l'on se trouve, est la marque d'un petit génie, sans honneur & sans élévation. Un jeune homme de cette trempe se met par-là hors d'état de faire jamais aucun progrès. Chacun a son foible, & les caracteres les plus brillans ont souvent les plus grandes taches. Mais y a-t-il rien de plus absurde, que de négliger toutes les belles qualités d'un homme, pour ne relever que ses défauts ; d'avoir plus d'égard à ses vices qu'à ses vertus ; & de l'employer à servir de jouet aux autres, plutôt que de le prendre pour notre modéle ?

Aussi voyons-nous que les personnes les plus adonnées à la raillerie, sont fort habiles à découvrir le foible des autres, quoiqu'elles ne possédent elles-mêmes aucune bonne qualité qui les distingue du commun. En effet, si l'on trouve de fameux critiques, qui n'ont jamais écrit une ligne de bon sens ; on peut dire qu'il y a d'admirables boufons, qui badinent sur tous les défauts d'autrui, sans être parés de la moindre vertu. De-là vient que ces petits génies, pleins de malice, gagnent souvent de la réputation dans l'esprit du Vulgaire, & qu'ils s'élévent au-dessus des personnes d'un caractere infiniment plus louable.

Si la raillerie servoit à bannir le vice & la folie du monde, elle pourroit être de quelque usage dans la Société civile ; mais, au lieu de cela, on l'employe d'ordinaire à se moquer du bon sens & de la vertu, & à combattre ce qu'il y a de plus saint, de plus respectable, & de plus digne de nos éloges.

Nous pouvons remarquer ici que, dans les premiers âges du monde, au tems de ces Héros, de ces ames grandes & généreuses, qui étoient les chefs-d'œuvre de la nature humaine, les hommes ne se distinguoient que par une noble simplicité de mœurs, & que tous ces petits agrémens de la conversa-

---

(b) Chap. II. 2.

tion, qu'on affecte tant aujourd'hui, leur étoient inconnus. Ce n'est pas tout; quoi que nous n'approchions pas des Anciens à l'égard de la Poësie, de la Peinture, de l'Art Oratoire, de l'Histoire, de l'Architecture, de tous les Arts libéraux, & des Sciences, qui dépendent plus du génie que de l'expérience, nous les surpassons de beaucoup en plaisanterie, en burlesque, & dans toutes les manieres triviales de tourner les hommes & les choses en ridicule. Nous trouvons plus de badinage chez les Modernes, mais plus de bons sens parmi les Anciens.

Les deux sortes d'Ecrits, où la raillerie est en vogue, sont la Comédie & le Burlesque. La premiere turlupine les hommes en les caractérisant au naturel, & l'autre en ce qu'elle les dépeint tout différens d'eux-mêmes. Il y a ainsi un double Burlesque, dont l'un représente les personnes du plus bas étage comme des Héros, & l'autre fait parler & agir les hommes les plus illustres, comme s'ils étoient de la lie du peuple. *Don Quichote* est un exemple du premier, & les Dieux de *Lucien* en fournissent un du second. Les Critiques disputent entre eux, pour savoir si la Poësie burlesque est plus coulante en vers héroïques, comme ceux de (*c*) la *Pharmacopée*, ou en petits vers malrimés, comme ceux de *Hudibras*. Pour moi, il me semble que dans le Poëme où le Faquin doit être exalté, les vers héroïques sont les plus propres; mais là où le Héros doit être dégradé, la petite rimaille sied beaucoup mieux.

Si *Hudibras*, avec tout l'esprit & l'enjoûment qu'il a, avoit paru en vers alexandrins, il auroit infiniment meilleure grace qu'il ne peut avoir aujourd'hui; quoique la plûpart de ses Lecteurs soient si charmés de ses (*d*) doubles rimes, qu'il n'y en aura guéres, à ce que je crois, qui soient de mon opinion à cet égard.

Je remarquerai, pour conclusion, que le ris, attribué aux campagnes & aux prairies verdoyantes, ou aux arbres couverts de fleurs, est la seule métaphore, autant que je puis m'en souvenir, qui se trouve dans toutes les Langues, si vous en exceptez celle du feu & des flammes, sur le chapitre de l'amour. C'est une preuve que le ris paroît à tous les hommes quelque chose de beau & d'agréable. C'est aussi pour cela qu'*Homere* donne à *Venus* une épithete, qui signifie (*e*) *celle qui aime à rire*, & qu'*Horace* nous la représente comme la Déesse qui se plaît au milieu des ris.

C.

(*c*) Poëme Satyrique contre les Médecins de *Londres*, publié il y a une vingtaine d'années, par le docteur *Garth*. Voyez ce qu'on dit de ce Poëme dans une Dissertation sur la Poësie Angloise insérée dans le *Journal Litt.* Tom. IX. Part. I. p. 175.

(*d*) Voyez la Note qui est au bas de la page 309. du I. Tome de la deuxieme Edition.

(*e*) Φιλομμειδής.



CLXX. DISCOURS.

Σεμνὸς ἔρως ἀρετῆς ὁ δὲ Κύπριδος αἶσχος ὀφέλλει.

PHOCYL.

L'amour de la vertu est bienséant, mais celui de Venus *cause de la honte.*

Exemple d'une Dame qui aime les *divertissemens* de la Ville, & celui d'une autre qui se plaît à la *Campagne* avec son *mari*.



LORSQUE je considere les fausses impressions que la plûpart des gens reçoivent, il n'y en a point qui me choque davantage, que cette humeur badine & folâtre que plusieurs jeunes Dames affectent, à la honte de leur caractere, & au péril de se rendre malheureuses pour toute la vie. La Lettre suivante nous donne un exemple fort naïf de ce mauvais tour d'esprit, & la réponse nous dépeint au juste le caractere opposé.

Ma chere HENRIETTE,

» Il faut avouer que vous avez bien changé, & que vous êtes devenue tout » autre que vous n'étiez. Est-il possible que vous soyez métamorphosée à un » tel point, & que vous ayez renoncé à tous les agrémens & à tous les plaisirs » du monde? C'est donc s'enterrer tout en vie que de se marier? Pour moi, » j'aimerois autant qu'on m'enfermât dans le Tombeau de mes Ancêtres » pour y converser avec leurs Ombres, que d'être amenée à la Campagne dans » un vieux Château, réduite à m'entretenir avec un époux frugal, & une » femme de chambre mal-adroite. Je m'imagine que, pour la variété, vous » allez voir quelquefois l'épouse de M. le Curé de la Paroisse, qui vous re» çoit en robe de cérémonie, & qui vous a sans doute déja donné quantité » de bonnes recettes, pour faire des onguens, des potions, des syrops & » des cataplasmes, aussi-bien que pour distiller des eaux cordiales.

» Charmante solitude! agréable retraite! Mais vous avez beau me vou» loir persuader qu'il y a de la douceur, & qu'elle est tout autre que je ne l'ai » dépeinte; je ne vous l'envie pas, ma chere Enfant, & je crains même que » vous n'ayez le cerveau rempli d'idées romanesques. Au bout de six mois » de mariage, vous entendre parler d'amour, & des plaisirs de la Campa» gne, n'y a-t-il pas là un peu d'extravagance? On croiroit, à lire vos des» criptions, que vous menez la vie des Dieux *Silvains*, & que vous fréquen» tez les allées de quelque Paradis terrestre, aussi-bien que le premier heu» reux couple de l'Univers. Croyez-moi, laissez-là toutes ces chimeres, » & venez ici pour jouir de la vie & parler comme le reste des humains. » D'ailleurs, en qualité de bonne amie, qui s'interesse à votre réputation, je » voudrois vous donner quelque petit avis pour la premiere fois que vous

» paroîtrez en Ville sur le pié de femme mariée. Il y a peut-être de l'effronte-
» rie à vouloir conseiller une matrone ; mais j'ai si grand' peur que vous ne
» fassiez une sotte figure avec votre amour conjugal, que je ne saurois
» m'empêcher de vous avertir que vous ne devez jamais paroître dans aucun
» lieu public avec votre époux, ni vous promener ensemble dans le Parc de
» *S. Jacques*. Si l'on vous voit en carosse avec lui faire le tour dans *Hide-*
» *Parck*, vous êtes perdue sans ressource ; vous ne devez pas non plus pren-
» dre garde l'un à l'autre, soit à la Comédie ou à l'Opera, si vous ne vou-
» lez qu'on se moque de vous, & qu'on vous donne l'épithéte de l'heureux
» couple agréablement unis sous le joug du mariage. D'un autre côté, vous
» devez suivre l'exemple d'une de nos amies, qui est la femme la plus dé-
» gagée & la plus à la mode, que nous ayons ; à peine la voit-on jamais avec
» son époux, & lorsqu'ils se trouvent par hazard dans le même lieu, vous
» diriez qu'ils ne se connoissent pas : Elle ne le nomme jamais en son ab-
» sence, & ne permet pas qu'il fasse le sujet de la conversation, où elle pré-
» side. Je me flatte ainsi que vous prendrez cette Dame pour votre modéle,
» & que vous n'aurez pas la sottise de vous imaginer que *Porcia*, *Sabine* &
» & les femmes *Romaines* sont de plus beaux exemples. Je souhaite du moins
» qu'il ne vous entre jamais dans la pensée de les imiter, & de vous produire
» avec l'habit & les airs d'une Matrone *Romaine*. Vous servez déja d'amuse-
» ment à Mademoiselle *Modet*, lorsqu'elle donne du thé à ses amies :
» Elle vous à toujours prise, à ce qu'elle dit, pour une personne fort discret-
» te & d'une prudence admirable pour la conduite d'un ménage ; elle meurt
» d'envie de voir cet air grave & sérieux que le mariage vous a imprimé sur le
» front ; mais elle ne vous pardonnera jamais de nous avoir enlevé un hom-
» me aussi galand que *Bellamour* ; & d'en avoir fait un honnête mari. C'est-
» là sans doute un péché irrémissible. Quoi qu'il en soit, nous envions tou-
» tes votre bonheur, & je suis plus qu'aucune des autres, &c.

LYDIE.

RÉPONSE.

» Je vous prie, ma bonne Dame, de ne vous embarrasser pas de ma con-
» duite à la Ville ; je ne fréquenterai point les lieux publics, & l'on ne me
» verra pas chez les personnes où le caractere d'une femme modeste est ridi-
» cule. Vous avez beau railler sur le mariage, ce n'est que pure hypocrisie ;
» vous, & toutes les jeunes Demoiselles de votre connoissance, ne vous
» montrez que pour gagner le cœur de quelque homme de mérite, & lui sa-
» crifier vos charmes & votre fortune. Il n'y a point d'indécence à faire cet
» aveu ; le dessein est honnête, & toute votre affectation ne le déguisera
» jamais.

» Je suis mariée, & je n'ai autre chose en tête que de plaire à mon époux ;
» je l'aime, & il est l'unique but de tous mes soins ; si je m'ajuste, c'est en sa
» faveur ; & si je lis un Poëme ou une Comédie, c'est pour être en état de
» converser avec lui d'une maniere qui lui soit agréable. Il est presque le cen-

» tre de mes dévotions, & la moitié de mes prieres se terminent à demander » son bonheur. J'aime à parler de lui, & toutes les fois qu'on le nomme, je » sens un certain plaisir & une douce émotion, que je ne saurois exprimer. » En qualité de votre amie, je vous souhaite un heureux établissement, mais » je suis fâchée de voir, par le style dont vous m'avez écrit, qu'il y a une trou- » pe de jeunes Demoiselles, qui se piquent de railler de tout ce qui est bon, » honnête & conforme aux loix de la bienséance. Le Mariage & les Ecclé- » siastiques servent de lieux communs à la froide raillerie des petits esprits » & des ignorans. Du reste, j'ai appris bien des choses de l'épouse de M. le » Curé, sur laquelle il vous plaît d'exercer votre humeur badine. C'est une » femme discrette, spirituelle, agréable & pieuse; je voudrois que vous & Ma- » demoiselle *Modet* lui tombassiez entre les mains, vous verriez de quelle ma- » niere elle vous releveroit, si vous vous donniez un peu trop de liberté avec » elle; je vous réponds qu'elle vous feroit si bien rougir de honte, que vos » charmes en disparoîtroient. A l'égard de M. le Curé, Madame, il honore » souvent mon époux de ses visites, & il est d'une conversation si douce & si » instructive, qu'il lui fait passer des heures bien agréables, même en son » absence, lorsque mon cher Maître est seul à méditer dans son Cabinet, & » que je n'y suis pas admise. C'est-là, ma bonne amie, un plaisir qui dure- » ra, lorsque les beautés & leurs fades courtisans, qui leur servent de mo- » déles, se trouveront ridicules dans leur vieillesse, & hors d'état d'en re- » venir jamais. Je suis, &c.

MARIE DE LAMAISON.

M. le SPECTATEUR,

» Je vous accuserai de n'avoir pas la moindre humanité, & de n'être ja- » mais sérieux dans tout ce que vous nous dites de bon sur le chapitre de la » Morale, si vous ne m'envoyez une Réponse catégorique à ma demande. » Voici en peu de mots de quoi il s'agit. Il y a quelques jours que je vis à » la Comédie une jeune & belle Demoiselle, qui étoit assise devant moi, » sur laquelle j'attachai les yeux, sans pouvoir les en détourner, & qui ne » posséde aucun bien, à ce que j'ai ouï dire depuis. Je me perdrois de ré- » putation, & je passerois pour l'homme du monde le plus imprudent, si je » me mariois avec elle; quoique je sache d'ailleurs qu'elle a tant de vertu, » qu'on ne sauroit l'obtenir que par cette voye. Malgré tout cela, mon esprit » en est toujours si plein, que je suis en danger de faire quelque extrava- » gance, si vous ne donnez au plutôt vos bons avis à celui qui est, &c.

RÉPONSE.

Je suis bien fâché, mon cher Correspondant, de votre impatience, & de ne pouvoir répondre à votre demande que par celle-ci: Voudriez-vous vous marier pour plaire aux autres, ou à vous-même?

T.

CLXXI. DISCOURS.

Laudis amore tumes? sunt certè piacula, quæ te
Ter purè lecto poterunt recreare libello.

Hor. L. I. Ep. I. 36.

Es-tu bouffi de l'amour des louanges? lis deux ou trois fois certains Livres, & lis-les avec un esprit désintéressé, tu y trouveras de quoi adoucir ton mal.

Du bon & du mauvais usage des *passions*. En particulier de l'*ambition*, que Dieu a mis dans le cœur des hommes.



A CONSIDÉRER l'ame, par une idée abstraite, dépouillée de ses passions, elle est d'une nature lâche & paresseuse, lente dans ses projets, & molle dans l'exécution. De sorte que les passions servent à la remuer, à la faire agir, à éveiller l'entendement, à fortifier la volonté, & à rendre tout l'homme vigoureux & attentif dans la poursuite des desseins. Si c'est le but des passions en général, c'est en particulier celui de l'ambition, qui engage l'ame à des entreprises capables d'acquérir de l'honneur & de la réputation à celui qui les fait. Mais si l'on réfléchit bien là-dessus, on trouvera que la Providence a mis cette passion dans le cœur des hommes pour de plus grandes vûes.

Il étoit nécessaire, pour le bien de la Société, qu'on inventât les Arts & les Sciences, qu'on écrivît des Livres là-dessus pour les transmettre à la postérité, & que les Nations fussent soumises à quelque Gouvernement & civilisées. Mais puisque les simples motifs légitimes, capables d'engager à ces recherches ou à d'autres pareilles, ne pouvoient influer que sur les ames nobles & vertueuses, on n'auroit fait alors que peu de progrès à tous ces égards, s'il n'y avoit eu quelque principe d'action commun à tous les hommes. Ce principe est l'ambition ou le désir de la gloire, qui empêche que les beaux talens ne soient enfouis & ne deviennent inutiles au Public; qui trahit, pour ainsi dire, les vicieux même, & qui les porte, malgré leur répugnance naturelle, à des exploits dignes de tous nos éloges. On peut remarquer d'ailleurs que les plus grands Génies sont les plus sensibles à la gloire, & que les petits esprits en sont moins touchés, soit que cela vienne du sentiment intérieur qu'un homme a de l'incapacité où il est d'y pouvoir jamais atteindre, ou d'un manque d'étendue d'esprit qui l'empêche de courir après un bien qui ne se rapporte pas immédiatement à son intérêt ou à sa commodité, ou enfin de ce que la Providence ne l'a pas voulu assujettir à une passion qui seroit inutile au monde, & qui le tourmenteroit lui-même.

Si ce désir n'étoit pas fort violent, la difficulté qu'il y a d'acquérir de la gloire, & le danger où l'on est de la perdre, après l'avoir obtenue, suffiroit pour détourner les hommes d'une poursuite si vaine.

Combien peu y en a-t-il qui ayent des talens propres à se faire admirer, & à se distinguer du reste du genre humain? La Providence nous met presque

tous à niveau les uns des autres, & observe une espéce d'égalité dans la distribution de ses faveurs à notre égard. Si elle nous accorde un beau talent, elle nous en laisse manquer de quelques autres; & il semble qu'elle cherche plutôt à nous mettre en état de faire valoir ce talent unique, qu'à nous perfectionner en toutes choses.

Entre ceux-là mêmes qui sont les plus favorisés de la Nature, & que l'éducation a le mieux polis, combien peu y en a-t-il dont les belles qualités ne soient pas obscurcies par l'ignorance, les préjugés, ou l'envie des autres? La plûpart des hommes ne sauroient distinguer une action noble & généreuse d'une autre qui est basse; ou ils l'attribuent à quelque indigne motif, ou ils la chargent de fausses couleurs, ou ils y donnent un mauvais tour.

On peut remarquer aussi que ceux qui courent le plus après la gloire, & qui en sont le plus avides, ne l'obtiennent pas souvent; tout au rebours de ce que *Saluste* nous dit de *Caton*, (*f*) *qui en acquéroit davantage, moins il la recherchoit*.

Ces envieux trouvent un plaisir malin à croiser nos inclinations, & à nous frustrer de ce que nous souhaitons avec le plus d'ardeur. Lors donc qu'ils apperçoivent en quelqu'un le désir de la gloire, qui ne sauroit presque se cacher, ils deviennent réservés dans leurs éloges, ils lui envient la joie secrette qu'il peut recevoir d'un applaudissement, & ils comptent que le bien qu'ils en disent, est plutôt une civilité rendue à sa personne, qu'un tribut dû à son mérite. Il y en a d'autres qui n'ont pas tant de malice, mais qui n'aiment pas à louer un homme trop prévenu en sa faveur, de crainte qu'il ne s'énorgueillît, & qu'il ne s'élevât trop au-dessus d'eux.

Ce n'est pas tout, le désir de la gloire engage d'ordinaire l'ambitieux à commettre certaines indécences, qui servent à diminuer sa réputation. Il craint toujours de perdre le fruit de quelqu'une de ses démarches, qu'elles ne soient ignorées du Public, ou qu'on ne les représente à son desavantage. C'est ce qui l'entraîne souvent à se louer lui-même, & à faire un vain récit de ses belles prouesses: son discours panche toujours d'un certain côté, & sur quelque sujet qu'il roule, il tend, d'une maniere indirecte, ou à médire des autres, ou à se donner de l'encens. La vanité, qui est le foible naturel de l'ambitieux, l'expose au secret mépris & à la risée des personnes qu'il fréquente, & ruine le caractere qu'il cherche à soutenir avec tant d'industrie. Du moins, quelque glorieuses que soient ses actions, elles perdent tout leur lustre d'abord qu'il les étale lui-même, & qu'il les veut exposer au grand jour. Comme le monde est plus porté à blâmer qu'à donner des éloges, il risque de voir son orgueil censuré, pendant qu'on oubliera ses exploits.

D'ailleurs ce désir de la gloire marque une petitesse d'esprit & quelque imperfection dans le caractere le plus sublime. Une véritable grandeur d'ame regarde avec un généreux mépris les censures & applaudissemens de la mul-

(*f*) Quò minùs gloriam petebat, eò magis illum adsequebatur.

titude, & met un homme au-dessus de tout le bien ou le mal qu'on peut dire de lui. C'est pour cela que nous avons du respect & de la vénération pour un Héros, qui semblable à ces corps lumineux qui roulent sur nos têtes, méne une vie illustre & reguliere, sans avoir aucun égard à la bonne ou à la mauvaise opinion qu'on a de sa conduite, à nos louanges ou à nos reproches. C'est ainsi tout au contraire que, pour ternir l'éclat de quelque action, on l'attribue à un principe d'orgueil & de vaine gloire. On peut dire même que ce jugement n'est pas mal fondé, puisque ce n'est pas la marque d'un esprit noble & généreux d'être animé à une belle action par un tel motif; au lieu d'y être engagé par un principe d'amour en faveur du genre humain, ou pour la gloire de notre Créateur.

Ainsi la bonne renommée est difficile à obtenir pour tout le monde, mais surtout pour ceux qui la recherchent avec empressement, puisque la plûpart des hommes ont assez de malice ou de prudence, pour ne vouloir pas flatter l'orgueil de l'ambitieux, que ce désir même de la gloire lui fait commettre des indécences qui diminuent sa réputation, & qu'il passe pour un foible dans les caracteres les plus distingués.

Enfin la renommée se perd aussi facilement, qu'on a de peine à l'acquérir: mais ce sera le sujet d'un autre *Discours*.

C.

CLXXII. DISCOURS.

Φήμη γάρ τε κακὴ πέλεται· κούφη μὲν ἀεῖραι
Ῥεῖα μάλ', ἀργαλέη δὲ φέρειν. ———

HESIOD. Opera & Dies. v. 761.

On s'attire aussi facilement une mauvaise réputation, qu'elle est rude à supporter, & qu'il est difficile de la perdre.

De la *médisance*, & de l'envie d'acquerir une grande *réputation*.



IL y a différentes passions & divers tours d'esprit, qui nous portent naturellement à ravaler le mérite d'une personne qui commence à gagner l'estime du monde. Tous ceux qui ont paru sur la scéne avec les mêmes avantages, & qu'on lui égaloit d'abord, s'imaginent que sa haute réputation leur reproche leur peu de mérite: c'est ce qui les anime à fouiller dans ses actions passées, à découvrir ce qu'ils y trouvent de scandaleux, & à diminuer le prix de ses exploits, afin qu'il ne s'éleve pas au-dessus de leur niveau. La même raison excite l'envie de ceux qui étoient autrefois ses supérieurs, qui croyent que leur mérite en souffre si un autre les devance dans le chemin de la gloire; & c'est pour cela qu'ils s'efforcent de ternir sa réputation, dans l'espérance de se mieux conserver celle qu'ils ont acquise. Ceux qui étoient d'abord ses égaux, lui portent envie

&

& le diffament, parce qu'il est devenu aujourd'hui leur supérieur; & ceux qui étoient auparavant ses supérieurs, en usent de même envers lui, parce qu'il est devenu leur égal.

Ajoûtez à ceci, qu'un homme qui s'est acquis une réputation extraordinaire, s'attire les yeux d'une foule de gens, qui l'examinent à la rigueur, qui l'envisagent de tous côtés, & qui se félicitent de le pouvoir regarder par quelque endroit desavantageux. Il y en a même plusieurs qui aiment à s'opposer au bruit de la renommée, & à divulguer les foibles d'un caractere sublime. Ils répandent leurs malignes découvertes avec un orgueil secret, & ils s'applaudissent d'avoir mieux approfondi que les autres l'objet de leur envie, d'y avoir remarqué ce qui avoit échappé à la pénétration des plus clair-voyans, & d'avoir trouvé un défaut dans celui que tout le monde admire. Il y en a d'autres qui publient les infirmités d'un homme illustre avec d'autant plus de joye, qu'ils s'en croyent eux-mêmes exempts, qu'ils se louent par-là d'une maniere indirecte, & qu'ils se font une espéce de vanité de lui être supérieurs à quelque égard. Que dis-je? Il arrive souvent que ceux qui sont les plus entichés des mêmes vices, sont les premiers à les publier, soit qu'ils se flattent qu'un tel exemple peut leur servir d'excuse, & qu'ils s'estiment heureux de lui ressembler par quelque endroit, quoique digne de blâme. Si tous ces ressorts cachés qui mettent en jeu la médisance, viennent à manquer, la sotte envie de paroître spirituel engage bien des fois un homme à noircir la réputation la mieux établie, & à la sacrifier au divertissement & à la joye de ceux qui l'environnent. Un Ecrit satyrique, ou un Libelle, contre une personne de la trempe ordinaire, n'est jamais reçu avec cette approbation qu'il trouve lorsqu'il attaque un mérite distingué qui domine sur tous les autres. Je ne sais si cela vient de ce que nous croyons qu'il y a plus d'art & de génie à tourner en ridicule un homme dont le caractere sembloit le devoir mettre à l'abri d'une pareille insulte, ou de ce que, par un esprit de secrette vengeance, nous goûtons du plaisir à le voir humilié, & réduit, pour ainsi dire, à notre niveau.

Nous voyons, par ce petit détail, qu'il y a un nombre infini de motifs cachés, qui portent à la médisance, & que le Héros est environné d'une foule d'espions malins, qui observent de près toutes ses démarches, & qui découvrent d'autant plutôt son foible, qu'il ne sauroit être toujours sur ses gardes. D'ailleurs on remarque en général, que plus on approche de sa personne, plus l'admiration, qu'on avoit pour lui, diminue, & qu'on ne fait guéres son éloge, qu'il ne soit accompagné d'une liste de ses défauts. Cela vient peut-être de ce que la moindre petite bévûe est plus sensible en lui qu'en tout autre, parce qu'elle ne quadre pas avec le reste de sa conduite: ou de ce qu'il n'est pas au pouvoir d'un homme d'être attentif à ce qu'il y a d'essentiel dans la vie, & de penser en même tems à toutes les petites circonstances qui l'environnent, ou de ce que le même tour d'esprit, comme nous l'avons déja vû, qui excite le désir de la gloire, engage à certains faux pas & à des inadvertences, dont les personnes d'une autre humeur seroient incapables.

Après tout, il faut avouer qu'un mérite supérieur dissipe souvent tous ces petits nuages qui avoient d'abord obscurci sa réputation ; mais si, par un désir mal entendu de la gloire, ou par une foiblesse attachée à la nature humaine, on fait quelque démarche qui combat les devoirs les plus essentiels de la vie, alors tous les projets ambitieux tombent en ruine, & s'évanouissent. Les petites taches peuvent s'effacer & disparoître au milieu de l'éclat qui les environne ; mais une tache qui pénétre jusques au fond, répand son ombre sur toutes les autres beautés, & obscurcit tout le caractere. Quelle difficulté n'y a-t-il donc pas à conserver une grande réputation, puisque celui qui la posséde est sujet à tant de petites foiblesses qui contribuent à la diminuer ; puisque ceux qui étoient ses supérieurs ou ses égaux sont si industrieux à les découvrir, à les aggraver & à les répandre ; puisqu'il est en butte à la malice de ceux qui veulent faire éclater leur discernement ou leur esprit, soit qu'ils se trouvent coupables ou exempts des mêmes défauts qu'il a ?

Mais quand les autres n'auroient aucun de ces motifs pour critiquer un homme fameux, ou que lui-même n'auroit aucun de ces foibles, avec tout cela il auroit beaucoup de peine à maintenir sa réputation dans tout son éclat. Il faut qu'il la soutienne par une suite continuelle de glorieux exploits. Du moins, d'abord qu'elle s'arrête, elle tombe, pour ainsi dire, en défaillance, & s'évanouit. L'admiration n'est pas de longue durée, elle se relâche presque aussitôt qu'elle se familiarise avec son objet, & vient à s'éteindre, si elle n'est entretenue tous les jours par de nouveaux miracles. D'ailleurs, quelque extraordinaires & surprenantes que soient les actions d'un homme célébre, elles ont ce desavantage, qu'on n'en attendoit pas moins de lui ; & que, si elles se trouvent un peu au-dessous de l'idée qu'on s'en étoit faite, au lieu qu'elles serviroient à relever la gloire d'un autre, elles contribuent à ternir la sienne.

Il semble qu'on devroit goûter un plaisir bien doux à jouir de la gloire, puisque, malgré toutes ces idées mortifiantes, il se trouve des gens qui se hasardent à la poursuivre ; mais si l'on examinoit la petitesse du bonheur qui accompagne un grand nom, & les inquiétudes infinies dont l'esprit de l'ambitieux qui recherche un pareil nom, est agité, on seroit bien plus étonné de voir qu'il y ait tant d'avanturiers qui courent après cette idole.

L'ambition excite dans le cœur une foule de pensées tumultueuses, qui l'enflamment & qui le tourmentent ; elle poursuit un bien imaginaire, qui ne peut l'assouvir ni la calmer. La jouissance de la plûpart des choses que nous souhaitons, remplit les désirs du sens qui leur est propre, & satisfait pour quelque tems son appétit : mais la gloire est un bien si éloigné de notre état, qu'il n'y a point de faculté dans l'ame qui y réponde, ni aucun organe dans le corps qui puisse y trouver du goût ; en un mot, c'est un objet que l'on désire, & dont on ne sauroit jouir. Si elle donne quelque plaisir, c'est un plaisir mêlé de trouble & d'inquiétude, & bien loin d'appaiser la soif qu'elle excite, elle ne sert qu'à la redoubler. En effet, où sont les ambitieux, qui ayent jamais obtenu toute la gloire qu'ils souhaitent, & qui après avoir acquis

une haute réputation, ne cherchent encore à l'étendre davantage ? Il n'y a rien, dans le caractere de *Cesar*, qui me donne une plus grande idée de son mérite, que le mot que *Ciceron* lui attribue, & qu'il avoit souvent à la bouche, lorsqu'il s'entretenoit avec ses amis, je veux dire, (g) *Qu'il avoit joui assez long-tems de la vie, & acquis assez de gloire, pour être satisfait de l'une & de l'autre.* Il y a bien des gens à la vérité, qui dégoûtés par le mauvais succès de leur entreprise, ou le peu de plaisir que la jouissance leur donne, ou le froid naturel à la vieillesse, ou mieux instruits par une longue expérience, renoncent à la poursuite de ce bonheur chimérique ; mais on n'en voit guéres qui soient pleinement satisfaits de le posséder.

D'ailleurs, si la jouissance de la gloire est incapable de nous procurer une entiere satisfaction, le désir que nous avons pour elle, nous expose à une infinité d'embarras & de chagrins, dont ceux qui ne la recherchent pas avec la même ardeur, se trouvent exempts. Combien de fois l'ambitieux n'est-il pas déconcerté & abbattu, s'il ne reçoit pas les éloges qu'il attendoit ? Combien de fois n'est-il pas mortifié des éloges mêmes qu'on lui donne, s'ils ne l'encensent pas autant qu'il croit le mériter ? ce qui n'arrive guéres à moins que la flatterie ne s'en mêle, puisque les autres n'ont pas si bonne opinion de nous que nous en avons nous-mêmes. Si l'ambitieux est si choqué de certains éloges, comment pourra-t-il soutenir les reproches & les médisances ? Car le même tour d'esprit qui lui fait souhaiter les uns, le rend ennemi mortel des autres. Ne peut-on donc pas dire que son bonheur se réduit à très-peu de chose, puisqu'il le met ainsi à la discrétion de tout le monde ; qu'il le fait dépendre du bien ou du mal qu'on dit de lui, qu'il laisse au pouvoir de toute méchante langue de le plonger lui-même dans un accès de mélancolie, de lui ravir sa tranquillité naturelle ; puis sur-tout qu'on est plus disposé en général à censurer qu'à louer, & qu'il est lui-même entiché de plus de vices qu'il n'a de vertus ?

Ce n'est pas tout, l'ambitieux est plus sensible à la perte de sa gloire, qu'à la douceur de la posséder. Quoique la présence de ce bien chimérique ne puisse pas nous rendre heureux, sa privation peut faire notre malheur ; parce que, dans la jouissance d'un objet, nous ne trouvons que ce dégré de plaisir qu'il peut nous donner ; au lieu que, dans sa perte, notre chagrin n'est pas proportionné à sa valeur intrinséque, mais à celle que notre imagination lui prête.

En un mot, le désir de la gloire est plutôt enflammé que satisfait, & de quelque maniere que la chose tourne, qu'il ait un bon ou un mauvais succès, il cause mille inquiétudes à l'esprit. La jouissance de ce bien n'est accompagné que d'un plaisir fort mince ; mais sa perte ou son absence nous expose à de vives douleurs, outre l'incertitude où l'on est de l'obtenir, puisqu'il dépend toujours de la volonté des autres. Leurs censures nous affligent, leur silence nous abbat, & leurs éloges même servent quelquefois à nous humilier. C.

(g) Se satis vel ad naturam, vel ad gloriam vixisse.

CLXXIII. DISCOURS.

——— Οὐχ' εὕδει Διὸς
Ὀφθαλμὸς ἐγγὺς δ' ἐστι καὶ παρὼν πόνῳ.

Auct. incert. ex Stob.

Jupiter *ne dort pas; mais il veille sur la conduite des hommes, & il encourage leur industrie.*

Le desir de la gloire s'oppose à notre véritable *bonheur.*



Pour ne pas m'égarer dans un sujet d'une aussi grande étendue que celui de la gloire, j'en ai traité avec quelque ordre & une espéce de méthode. J'ai d'abord envisagé les raisons que la Providence peut avoir eues, lorsqu'elle a mis ce principe dans nos ames. J'ai fait voir ensuite, par diverses réflexions, que la gloire est aussi difficile à obtenir, qu'il est aisé de la perdre; qu'elle ne donne à l'ambitieux qu'un très-petit bonheur, & qu'elle lui cause une infinité d'embarras & d'inquiétudes. Je vais montrer en dernier lieu, qu'elle nous empêche d'arriver à un certain but, auquel nous pouvons atteindre, & qui est accompagné d'une entiere satisfaction. Il est presque inutile d'avertir que je veux parler de ce bonheur, qui nous est réservé dans une autre vie, que chacun a les moyens de se procurer, & qui nous comblera d'une joye inénarrable pour toute l'éternité.

J'avance donc que la poursuite de la gloire nous empêche d'arriver à cette grande fin, & cela pour ces trois raisons, qui me paroissent convainquantes.

1. Parce qu'un violent désir d'acquérir de la gloire fait naître quantité de méchantes habitudes dans l'esprit.

2. Parce que plusieurs de ces actions, qui servent à l'obtenir, n'ont aucun rapport avec le bonheur éternel, que nous devons avoir toujours en vûe.

3. Parce que, supposé que les mêmes actions tendissent à l'une & à l'autre de ces deux fins, elles ne contribueroient jamais à nous rendre participans de ce dernier bonheur, si elles venoient du désir de la premiere.

Ceux qui sont accoutumés à réfléchir sur la Morale, & qui connoissent le cœur humain, ne peuvent que sentir l'évidence de ces trois propositions. De sorte que je n'insisterai pas davantage là-dessus, & que je passerai à un autre point de la même nature, qui nous fournira des pensées moins communes.

Il me semble qu'on peut inférer naturellement de ce que je viens d'établir, que c'est la plus haute de toutes les folies de chercher l'approbation ou l'estime d'aucun être, que de celui qui est l'Arbitre suprême de l'Univers, & cela pour ces deux raisons; 1. parce qu'il n'y a que lui seul qui puisse faire de nous un jugement équitable, & nous estimer à proportion de nos mérites;

2. parce que l'estime ou l'aveu de tout autre ne sauroit jamais nous procurer aucun avantage de conséquence.

Je dis en premier lieu qu'aucun être, si vous en exceptez Dieu seul, ne peut former de nous un jugement exact, & nous estimer ce que nous valons. En effet, les autres hommes ne voyent que l'écorce, pour ainsi dire, de nos actions & notre conduite apparente ; ce qui ne suffit pas pour leur donner une juste idée de ce que nous sommes, ni bâtir là-dessus un jugement solide. Il y a plusieurs vertus qui ne se montrent point au-dehors : il y a diverses perfections cachées dans l'ame d'un homme de bien, qui servent d'un grand ornement à la nature humaine, quoiqu'invisibles aux yeux des autres ; elles agissent en secret, sans bruit & sans éclat, & ne sont apperçûes que par celui qui sonde les cœurs & les reins. Quelles démarches peuvent exprimer l'innocence & la régularité de ses pensées, qui l'épurent & le sanctifient à tous égards ? ce repos intérieur & ce contentement de l'esprit, qui le font jouir en paix de l'état où il se trouve ? le plaisir & la douceur qu'il goûte à faire du bien ? la joie & la satisfaction qu'il sent à la vûe de la prospérité & du bonheur des autres ? Ces vertus, avec leurs fidéles compagnes, sont les beautés secrettes d'une ame, les graces invisibles aux yeux des hommes mortels, mais qui la rendent aimable & précieuse devant celui à qui rien ne peut être caché. Il y a bien aussi des vertus qui manquent d'occasions pour se manifester. Chaque vertu a son tems & sa place, un objet qui lui est propre, & une conjoncture favorable, pour être dûment exercée. L'indigence obscurcit la libéralité. La patience & la fermeté d'un Martyr ou d'un Confesseur demeurent cachées dans l'état florissant du Christianisme Il y a certaines vertus qui ne paroissent que dans l'affliction ou dans la prospérité, en particulier ou en public. Mais le souverain Monarque de l'Univers les pénétre toutes jusques à leur origine ; il voit ce que nous faisons, & ce que nous ferions dans tous les cas possibles. Il découvre le Martyr & le Confesseur sans l'épreuve du feu ou de la torture, & il en récompensera plusieurs, dans le siécle à venir, pour des actions qu'ils n'ont jamais eu le moyen d'exécuter. Une autre cause qui fait que les hommes ne sauroient juger droitement de nous, vient de ce que les mêmes actions peuvent avoir différens buts, & naître de principes tout opposés. Elles sont d'une nature si compliquée, & environnées de tant de circonstances, que, suivant qu'on les approfondit plus ou moins, ou qu'on les envisage d'un côté plutôt que de l'autre, on s'en forme différentes idées, & on les interpréte tout au rebours ; en sorte que celui qui passera pour un hypocrite & un rusé dans l'esprit de l'un, paroîtra un Saint ou un Héros à l'autre. Ainsi l'on ne doit pas se fier aux actions extérieures pour connoître le cœur de l'homme ; puisque c'est un milieu trompeur, qui déguise l'objet. Il faut donc avouer de nouveau, que le seul Juge équitable de nos bonnes & de nos mauvaises qualités est l'Etre suprême, qui ne juge pas de l'intention par l'action, mais de celle-ci par l'autre.

D'ailleurs il est impossible que les démarches extérieures dépeignent au juste les mouvemens de l'ame, parce qu'elles ne sauroient marquer la force des principes d'où ils naissent. Elles ne représentent pas nos vertus au natu-

rel, & ne peuvent que faire voir les habitudes qu'il y a dans l'ame, sans en découvrir le dégré & la perfection. Ce ne sont tout au plus que de foibles images de nos pensées, & des copies imparfaites, qui peuvent bien nous instruire en gros de leur but, mais qui ne sauroient jamais exprimer la vie & la beauté de l'original. Il n'en est pas de même à l'égard du Souverain Arbitre de l'Univers; il découvre nos pensées les plus intimes; il voit tous les progrès que nous faisons dans la vertu, depuis les simples velléités, jusqu'à ce que l'habitude soit entiérement formée; il en observe les premieres ébauches, & il en remarque tous les traits, jusqu'à ce qu'elle ait reçu toutes les graces dont elle est capable, & qu'elle paroisse dans tout son lustre. C'est ainsi que l'Etre suprême peut seul nous estimer suivant nos mérites; au lieu que les hommes ne sauroient juger de nous que par nos actions, qui ne peuvent jamais leur donner une juste idée de ce que nous sommes; qu'il y a plusieurs vertus qui n'éclatent point au-dehors; plusieurs, qui manquent d'occasion pour se manifester; plusieurs, qu'on interpréte mal, & que l'on attribue à de tout autres principes qu'à ceux d'où elles naissent; puisqu'enfin l'on ne sauroit découvrir l'énergie, la perfection & le dégré de ces principes.

Mais si Dieu est le seul Juge de nos bonnes qualités, il en est aussi l'unique Rémunérateur: de sorte qu'à l'envisager à ce double égard, notre ambition n'y trouve pas moins son compte que notre intérêt. Si donc l'homme du monde le plus ambitieux & le plus intéressé vouloit se former l'idée d'un être capable de le rendre heureux, que pourroit-il souhaiter davantage, que de le voir revêtu d'une connoissance qui découvre jusqu'à la moindre de ses perfections, & d'une bonté qui le récompense à proportion de ce qu'il mérite?

Que l'ambitieux tourne donc tous ces désirs de ce côté-là; &, afin qu'il ait en vûe une gloire digne de lui, qu'il se souvienne que, s'il fait valoir ses talens du mieux qu'il lui est possible, un jour viendra que le souverain Monarque de l'Univers, le Juge suprême du monde, qui voit les plus petites semences de vertu qu'il y a dans ses créatures, & qui posséde lui-même toutes les perfections imaginables, publiera ce qu'il vaut en présence des hommes & des Anges, & le couronnera de cet éloge magnifique: (*h*) *Vous vous êtes fort bien conduit, bon & fidéle serviteur, entrez dans la gloire de votre Seigneur.*

C.

(*h*) S. *Matth.* XXV. 21.



CLXXIV. DISCOURS.

Singula de nobis anni prædantur euntes.

HOR. L. II. Ep. II. 55.

Nous sommes la proye du tems : il butine chemin faisant tout ce que nous faisons.

M. le SPECTATEUR,

Lettre sur le renvoi de la *Conversion* dans un âge avancé.

» JE suis dans la soixante-cinquiéme année de mon âge, & après » en avoir passé la meilleure partie dans les plaisirs, je trouve mes » sens si foibles & si épuisés, que la vie m'est presque à charge. » Mais d'où vient, je vous prie, que mes appétits augmentent, » lorsque mes forces diminuent, & que je n'ai plus le pouvoir de les satisfai- » re ? Je vous parle ingénument comme un criminel, afin que les autres ap- » prennent, par mon exemple, à se corriger de bonne heure, & à ne se » flatter pas qu'ils en pourront venir à bout sur leurs vieux jours, sous pré- » texte que s'ils n'abandonnent pas les plaisirs, les plaisirs les abandonneront » eux-mêmes; ce qui n'est que trop souvent la chétive ressource de quelques- » uns. Mais qu'ils sachent que j'ai éprouvé tout le contraire. Je suis aujour- » d'hui aussi curieux pour mes habits, & aussi plein d'ardeur à la vûe d'une » jolie femme, que je l'étois dans ma jeunesse, lorsque, debout sur un banc » du parterre à la Comédie, je lorgnois toutes les belles qui m'environnoient. » Je pousse même l'extravagance si loin, & j'ai si peu réprimé la fougue de » mes désirs, que pour les entretenir, il m'arrive souvent de m'asseoir avec » mes lunettes sur le nez, & d'écrire des billets doux à des beautés qui servent » depuis long-tems de nourriture aux vers. C'est ainsi qu'un foible souvenir » de mes plaisirs passés me réchauffe le cœur ; mais ne serois-je pas infiniment » plus heureux si je pouvois me réjouir en secret de ma vie passée, si j'avois » fait quelque belle action pour ma Patrie, & si j'avois employé, en actes » de charité ou de générosité, tout le bien que j'ai prodigué dans la débau- » che & l'incontinence. J'ai vêcu jusques-ici dans le célibat, & au lieu » d'une postérité nombreuse que j'aurois pû avoir, & qui m'auroit peut-être » donné beaucoup de plaisir, il ne me reste pour tout amusement que le récit » de quelques vieux contes ou d'intrigues surannées, où personne même ne » veut croire que j'aye eu jamais aucune part. Je ne sais si vous avez traité » le sujet ; mais il me semble que vous ne sauriez en choisir un meilleur que » celui de l'art qui nous enseigneroit à ne craindre pas la vieillesse. Dans un » tel *Discours* vous devriez nous instruire à détacher nos cœurs de tout ce qui » est passager, & nous faire sentir que la beauté même se ride à mesure qu'on » la contemple. L'homme d'esprit devient insensiblement bizarre, pour ne

» pas réfléchir sur le flux & reflux perpétuel de tout ce qui l'environne. C'est » ainsi que, dans l'espace de quinze ou vingt ans, il se voit au milieu d'une » autre génération d'hommes, qui ont des manieres différentes des siennes, » mais qui ne leur sont pas moins naturelles, que ses divertissemens, ses » idées, & son genre de vie l'étoient autrefois pour lui & pour ses amis. Le » mal est qu'il regarde d'un œil dédaigneux les égaremens dont il a été lui-» même coupable, & qu'il en a cette espéce d'aversion que les hommes sen-» tent les uns pour les autres à cause de leurs différentes opinions. C'est ainsi » qu'un cerveau foible & qu'un esprit inquiet se chagrine & se tourmente de » ce que la jeunesse fait sottement, ce qui est toujours une sottise de quelque » maniere qu'on s'y prenne. C'est-là, mon cher Monsieur, la situation où » se trouve aujourd'hui mon esprit : je hais ceux dont je devrois me moquer, » & je porte envie à ceux que je méprise. Le tems de la jeunesse & de l'âge » viril passé dans le désordre, est suivi de ces tristes conséquences ; mais à » ceux qui ménent une vie réglée, tous les âges leur procurent la même dou-» ceur ; il n'y a que le souvenir des bonnes actions qui soit un festin pour l'a-» me beaucoup plus délicieux, que ne le peuvent être les joies les plus vives de » la bouillante jeunesse. Pour moi, lorsque je suis dans mon fauteuil, & que » je commence à réfléchir, je trouve que les imaginations extravagantes » d'un enfant ne sont pas plus ridicules que le galimatias qui s'offre à mon es-» prit ; des habits magnifiques, des contredanses, les derniers couplets de » quelques airs d'Opéra, des conversations interrompues, & des querelles » arrivées à minuit, après avoir fait la débauche, sont les seuls objets qui me » roulent dans la tête & qui servent à mon entretien. Je vous prie, mon » cher Monsieur, de publier ce que vous venez de lire, afin que certaines Da-» mes de ma connoissance & de mon âge ne se fassent pas une peine de se » bien couvrir la tête durant cette saison froide, & que mon vieux ami » *Pimpan* achette une canne, pour se soutenir dans les rues, où il se don-» ne des airs d'un égrillard, quoique ses jambes chancellent. En un mot, si de-» puis quelques années je n'avois pas une passion dominante, qui me pa-» roissoit autrefois basse & indigne d'un honnête homme, il ne me resteroit » plus le moindre plaisir ; mais sachez que si je vis jusques au 21 de *Mars* » 1714, & que mes débiteurs soient bons, j'aurai alors un capital de cin-» quante mille livres sterlin. Je suis, &c.

J. Crastin.

M. le Spectateur,

» Vous obligerez infiniment un pauvre amoureux craintif, si vous insérez » dans votre premier *Discours* la Lettre suivante, destinée à ma Maîtresse. » Vous saurez que je ne suis pas homme à perdre d'abord toute espérance ; » mais ma belle est d'une humeur si étrange, que tout d'un coup elle ne veut » plus de moi sans rime ni raison, & qu'elle est sujette à des accès de froi-» deur, comme elle-même l'a déclaré à une de ses confidentes. Ces accès » lui durent quelquefois cinq ou six semaines de suite ; mais puisqu'elle y » tombe sans être provoquée, il faut espérer qu'elle en reviendra sans que

» j'y

» j'y employe de nouveaux services. Cependant la vie & l'amour n'ad-
» mettent pas de si longues interruptions ; ainsi agréez, s'il vous plaît, que
» je lui donne ce mot d'avis.

MADEMOISELLE,

» Je vous aime & je vous honore : Ne me dites donc pas, je vous prie, qu'il faut attendre que nous puissions observer toutes les bienséances & les formalités requises, & s'accommoder à votre humeur. Si vous êtes d'une constitution assez heureuse pour être indolente deux mois de suite, vous devriez songer que, durant tout cet intervalle de tems, je brûle d'impatience, & qu'une fiévre lente me consume. Vous avez beau dire qu'il n'y a rien qui nous presse ; nous vieillissons l'un & l'autre à mesure que nous parlons. Lequel de ces deux partis croyez-vous le plus raisonnable, ou celui de bannir votre indolence pour me rendre heureux, ou celui de la garder pour augmenter mes peines, sans qu'il vous en revienne aucun avantage ? Pendant que je souffre votre insensibilité, je me rends inutile au monde, & j'essuye mille chagrins ; mais si vous favorisez ma passion, vous comblez tous mes désirs, vous me donnez de nouvelles espérances, vous m'excitez à prendre de généreux soins, à former de nobles résolutions, & à goûter des transports ravissans. Je suis, &c.

Lettre d'un *Amant* à son inconstante *Maîtresse*.

CLXXV. DISCOURS.

Γάμος γὰρ ἀνθρώποισιν εὐκταῖον κακόν.

Fragm. vet. Poët.

Le Mariage est un mal, que l'on doit souhaiter.



MON pere, dont j'ai dit un mot dans le premier de tous mes *Discours*, & que je dois ne nommer qu'avec respect & un cœur plein de gratitude, m'a souvent entretenu sur le chapitre du Mariage. Animé par son avis & mon inclination, j'adressai mes vœux, dès ma plus tendre jeunesse, à une Demoiselle d'une grande beauté, qui, s'il m'est permis de le dire, n'avoit aucune antipathie pour moi ; mais parce que mon humeur taciturne m'empêchoit de briller à ses yeux, elle me prit a la fin pour un sot, & résolue d'avoir plus d'égard au mérite qu'à toute autre chose dans ceux qui lui en contoient, elle épousa un Capitane de Dragons, qui faisoit des recrues dans son voisinage.

Réflexions sur l'*Amour* & sur le *Mariage*.

Depuis ce malheur, j'ai toujours eu de l'aversion pour les damoiseaux, & je n'ai plus osé tenter fortune auprès du beau sexe. Les observations que je fis alors, & les avis que je reçus de mon honnête homme de pere,

ont produit l'Essai que je vais donner ici sur l'Amour & sur le Mariage.

Le tems le plus agréable de la vie d'un homme est en général celui qu'il passe à faire la cour à sa Maîtresse, pourvû qu'il l'aime de bonne foi, & qu'elle soit discrette & civile. Dans la poursuite de l'objet aimé, il sent que l'amour, les desirs, l'espérance, & toutes les affections les plus douces de l'ame prennent tous les jours de nouvelles forces.

Il est plus facile à un homme adroit & rusé, qui n'est point amoureux, de persuader à sa Maîtresse qu'il l'aime, & d'arriver à son but, qu'à un autre qui sent pour elle une violente passion. L'amour sincere est accompagné de mille soucis, d'impatience & de ressentimens, qui rendent un homme peu aimable aux yeux de la personne dont il veut toucher le cœur ; outre que cet amour le remplit de craintes, qu'il lui abbat l'esprit, & qu'il le fait souvent paroître ridicule, lorsqu'il auroit envie de se distinguer.

On peut dire en général que les Mariages contractés après une longue fréquentation, sont les plus heureux. L'amour devroit jetter de profondes racines, & se bien fortifier avant qu'on y entât le Mariage. Une longue suite d'espérances & d'attentes nous fixe l'idée dans l'esprit, & nous accoutume à sentir une véritable tendresse pour la personne aimée.

Il n'y a rien qui soit de si grande conséquence pour nous, que de trouver des qualités estimables dans la personne avec qui nous devons passer notre vie, puisque leur effet ne se borne pas à nous rendre agréable notre situation présente, mais qu'elles contribuent souvent à notre bonheur éternel. Lorsque le choix en est laissé aux parens, ils n'ont en vûe que le bien & les avantages de ce monde, au lieu que les deux Parties intéressées ont presque toujours égard au mérite personnel. Ils ont leurs raisons de l'un & de l'autre côté. Les premiers voudroient procurer toutes les aises & tous les plaisirs de la vie à la personne dont ils épousent les intérêts ; dans l'espérance même que son état florissant peut leur donner du relief, & leur être de quelque avantage. Les autres cherchent à s'assurer d'une joie continuelle. Une personne vertueuse n'excite pas seulement l'amour, mais elle aide à l'entretenir ; elle nourrit, dans le sein du spectateur, un plaisir secret & une satisfaction intérieure, lorsque les premiers feux de la passion sont éteints. La vertu donne du crédit à une femme ou à un mari, soit auprès de leurs amis ou des étrangers, & devient d'ordinaire la source d'une postérité d'enfans aussi beaux que robustes.

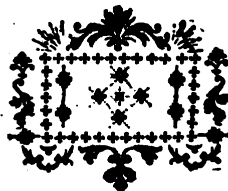
Je préférerois une femme qui seroit agréable à mes yeux, sans être difforme à ceux des autres, à une beauté célebre. Si vous en épousez une extraordinairement belle, il faut que vous ayez pour elle une passion violente, ou vous ne goûtez pas tout le plaisir que ses charmes peuvent causer ; & si vous l'aimez avec ardeur, il n'y a presque aucun doute que votre amour ne soit accompagné d'amertume, de craintes & de jalousie.

La bonté du naturel & l'humeur égale rendent votre société commode & aisée ; la vertu & le bon sens vous rendent un ami ou une amie agréable ; la tendresse & la constance vous rendent un bon mari ou une bonne femme. Pour une personne qui est revêtue de ces belles qualités, on en trouve cent

qui n'en ont pas une seule. On peut dire avec tout cela que le monde a plus d'égard aux trains, aux équipages, & à tout l'éclat pompeux de la vie ; nous cherchons plutôt à éblouir les yeux de la multitude, qu'à suivre nos véritables intérêts ; & ce qui est une des passions les moins concevables de la nature humaine, comme je l'ai remarqué ailleurs, nous prenons infiniment plus de peine pour paroître heureux, que pour le devenir. De toutes les différences qu'on voit entre les personnes, celle de l'humeur produit les plus malheureux de tous les mariages, quoiqu'on n'y fasse presque aucune attention lorsqu'on les contracte. Plusieurs couples, qui se trouvent à cet égard mal-assortis ensemble, quoique l'époux & l'épouse ayent peut-être beaucoup de mérite & de vertu, auroient pu vivre heureux & contens, si chacun d'eux se fût uni à une personne d'un caractere tout opposé.

Avant le mariage, on ne sauroit trop éplucher les défauts de la personne aimée ; ni, après qu'il est conclu, avoir trop d'indulgence sur cet article. Quelque parfaite qu'elle vous semble de loin, lorsque vous la verrez de plus près, vous découvrirez bien des foibles dans son humeur, ausquels vous n'aviez pas pris garde, & dont peut-être vous n'auriez jamais eu aucun soupçon.. C'est donc ici que la discrétion & la bonté du naturel doivent déployer toute leur force. La premiere vous empêchera de fixer vos pensées & de vous arrêter sur ce qui vous paroît desagréable, pendant que l'autre excitera en vous toute la tendresse de la compassion & de l'humanité, qu'elle adoucira peu à peu ces défauts, & les convertira même en beautés.

Le mariage donne de l'étendue à notre bonheur & à nos miseres. Celui qui se contracte par amour est agréable ; celui que l'intérêt produit est commode ; & celui, où l'un & l'autre de ces motifs se trouvent, est heureux. Un mariage de ce dernier ordre a toutes les douceurs de l'amitié, tous les plaisirs des sens & de la raison, en un mot, tous les agrémens de la vie. Il n'y a point de marque plus certaine de la corruption du siécle, que la coutume qui s'est introduite de tourner en ridicule un si heureux état. Mais il n'est tel à la vérité, que pour ceux qui peuvent regarder avec mépris les vanités du monde, les fouler aux piés, & marcher d'un pas ferme & constant dans le chemin de la vertu.



CLXXVI. DISCOURS.

Gratulor quòd eum quem necesse erat diligere, qualiscumque esset, talem habemus, ut libenter quoque diligamus.

TREBON. apud CICER.

Je suis fort aise de voir que celui que nous devrions aimer, de quelque naturel qu'il fût, soit tel, que nous puissions l'aimer avec plaisir.

M. le SPECTATEUR,

Lettre sur les *devoirs* mutuels des peres, des meres & de leurs enfans.



» JE suis l'heureux pere d'un fils très-docile, en qui je me vois re-» vivre à plusieurs égards. Il seroit fort avantageux pour la Socié-» té, si vous parliez souvent de certains sujets qui contribuent » à serrer les nœuds de cette espéce de relation, & à unir les » liens du sang avec les devoirs de la bienveillance, de la protection, de » l'indulgence & du respect. Je voudrois qu'on suivît en ceci une méthode un » peu singuliere; & je ne crois pas qu'on puisse venir à bout d'une pareille » entreprise, où il y a tant d'instincts secrets de la nature humaine à éplu-» cher, qui ne tombent pas sous les yeux de tout le monde, à moins qu'on » ne soit capable de faire une bonne Piéce deThéatre. Je rends graces à » Dieu, de ce que je n'ai point à lui rendre compte d'aucun outrage grossier » fait à mon pere ou à ma mere, dont les bontés me seront toujours pré-» cieuses; mais lorsque je me trouve seul quelquefois, & que je viens à réflé-» chir sur ma vie passée, depuis ma plus tendre enfance jusques à ce jour, » j'y découvre bien des fautes commises à leur égard, ausquelles je n'ai été » sensible, qu'après être devenu pere moi-même. Je n'ai eu qu'alors une » idée de la joie qu'un homme sent lorsqu'il voit faire quelque chose de » louable à son enfant, ou de la tristesse qui l'abbat tout d'un coup lors-» qu'il craint de lui voir faire une action indigne. On auroit de la peine à » s'imaginer les remords que je sentis pour avoir desobéi en différentes occa-» sions aux ordres de ma mere, lorsque je vis l'autre jour ma femme regar-» der par la fenêtre, & devenir pâle comme la mort à la vûe de notre » plus jeune fils qui couroit sur la glace. Un exemple de cette nature suffit » pour vous insinuer qu'il y a une infinité de petites fautes ausquelles les » enfans ne prennent pas garde lorsqu'ils y tombent, & qui leur feront » une peine infinie lorsqu'ils seront devenus péres. Je me souviens de mille » & mille choses, qui auroient fait un singulier plaisir à mon pere, & que » j'omettois, dans la pensée qu'il ne les exigeoit de moi que par caprice, ou » par une mauvaise humeur attachée à la vieillesse, quoique je sois convain-» cu à présent qu'il avoit raison de me les demander. Je ne saurois plus l'en-» tretenir dans notre salle, ni remplir son cœur de joie, par le récit d'une

» bagatelle, où il ne s'intéressoit qu'à cause de moi. Il y a long-tems que » lui & ma mere sont dans le tombeau; mais lorsqu'ils étoient en vie, leur » conversation rouloit presque toujours sur les moyens d'établir leurs enfans, » pendant que nous étions peut-être occupés à nous moquer d'eux à l'autre » bout de la maison. Il est certain qu'à ne suivre que la nature dans la » pratique de ces grands devoirs, nous serions fort éloignés de les remplir » de l'un & de l'autre côté, malgré l'instinct qui nous y porte. La vieillesse » fait tant de peine à la plûpart du monde, & l'âge viril est si bien venu de » tous, que la résignation au déclin est une tâche trop rude pour un pere, & » que la déférence, au milieu de l'impétuosité des passions & de la joie, » paroît déraisonnable à un fils. Il y a si peu d'hommes qui sachent vieillir » de bonne grace, & si peu d'enfans qui sachent attendre l'âge viril, qu'un » pere, qui s'abandonneroit à ses désirs, & qu'un fils, qui suivroit ses mou- » vemens, seroient incapables de s'acquitter de ce qu'ils se doivent l'un à » l'autre. Mais quand leurs intérêts se croisent, c'est alors que la raison vient » à leur secours, & qu'elle établit un commerce mutuel de bons offices en- » tre les plus chers alliés qu'il y ait au monde. Le pere ne cherche que l'oc- » casion de répandre ses bénédictions à pleines mains sur le fils, & le fils » ne songe qu'à paroître digne d'un tel pere. C'est ainsi que *Camille* & son » fils aîné vivent ensemble. *Camille* jouit d'une agréable & tranquille vieil- » lesse, à l'abri des passions déréglées, & soumis à l'unique empire de la » raison. Il attend l'heure de sa mort avec une résignation mêlée de joie, & » le fils craint de succéder à l'héritage de son pere, & de n'en jouir pas » d'une maniere qui réponde à la dignité de son prédécesseur. Ajoûtez à ceci » que le pere est convaincu qu'il laisse un bon ami aux enfans de ses amis, » un bon Maître à ses Fermiers, & un bon voisin à tous ceux qui l'envi- » ronnent. Il ne doute pas qu'on ne rappelle souvent sa mémoire à la vûe de » son fils, mais il croit qu'on n'aura point sujet de le regretter. Il y a tant de » sympathie entre eux, que *Camille* est persuadé que l'amitié, ou l'estime » qu'il témoigne à quelqu'un suffit, pour engager son fils à la même consi- » dération, sans qu'il lui dise en termes exprès : *Mon fils, souvenez-vous » d'être ami d'un tel, lorsque je ne serai plus au monde.* Ils sont chéris de tout » le voisinage, & leur exemple y a la même influence que celui d'une Cour » a sur tout un Royaume.

» Mon fils & moi ne sommes pas sur un pié à pouvoir communiquer nos » bonnes actions ou nos beaux desseins à tant de personnes que les deux Mes- » sieurs dont je viens de parler; mais j'ose dire que mon fils, par la con- » duite qu'il tient envers moi, & qui est applaudie de tout le monde, réjouit » bon nombre de vieillards, aussi bien que moi-même. Les enfans des autres » suivent l'exemple du mien, & j'ai le plaisir inexprimable d'entendre que » nos voisins, lorsque lui & moi passons à cheval auprès d'eux, nous mon- » trent avec le doigt, & qu'ils s'écrient d'un ton plein de joie, *Les voilà qu'ils » passent.*

» Vous ne sauriez mieux employer votre tems, mon cher Monsieur, qu'à » dépeindre au naturel les douceurs que ce parentage bien cultivé procure de

» part & d'autre. Les choses les plus indifférentes deviennent de grande » conséquence à deux personnes qui s'aiment, & leur amitié réciproque » donne du relief aux moindres actions. Lorsqu'on examine ce qui se passe » dans le monde, & qu'on voit les mesintelligences qui régnent entre les plus » proches parens, presque toujours par les insinuations malignes des plus vils » domestiques, on ne peut que sentir la nécessité qu'il y a d'exhorter les hom- » mes à se tenir en garde contre les faux rapports, & à fonder leur tendresse » sur les principes de la raison, plutôt que sur l'instinct de la nature.

» Les préjugés qu'ils reçoivent de leurs parens, sont aussi la cause que » les haines passent d'une génération à l'autre; & lorsqu'ils n'agissent que par » instinct, les animosités se perpétuent, au lieu que les bienfaits s'oublient. » La nature humaine est si corrompue, que notre haine se communique plu- » tôt à nos enfans que notre amitié. Celle-ci donne toujours à son objet » quelque chose qu'il n'a pas, & l'autre prive le sien de ce qu'il a de meil- » leur. Nous sommes ainsi disposés à imiter le mal plutôt que le bien, soit » que cela vienne d'une corruption naturelle, ou d'un amour propre mal » entendu.

» Il semble que, pour respecter les sacrés nœuds qu'il y a entre un pere » & ses enfans, on n'auroit besoin que d'examiner son propre cœur. Si cha- » que pere se souvenoit des pensées & des inclinations qu'il avoit lorsqu'il » étoit fils, & si chaque fils se rappelloit ce qu'il attendoit de son pere lorsqu'il » étoit soumis à ses ordres, cette seule idée empêcheroit les hommes de tom- » ber dans aucun excès, soit de rigueur ou de relâchement, à l'égard de l'état » où ils se trouvent. Lorsque l'autorité & la dépendance sont violées entre » eux, il n'y a point de guerre civile dans un Etat, où la tyrannie & la » révolte soient portées plus loin ni s'exercent avec plus de fureur.

Je terminerai ce Discours par la Lettre d'une Mere à son Fils, & la Ré- ponse de celui-ci.

MON CHER FILS,

» Si les plaisirs que vous poursuivez en Ville, vous laissent quelques mo- » mens de relâche, daignez les employer à la lecture de cette Lettre, » que je vous écris dans l'amertume de mon cœur. Vous avez dit, en présen- » ce de M. *Letacre*, qu'une vieille femme pouvoit très-bien vivre à la Cam- » pagne avec la moitié de mon douaire, & que votre pere étoit un franc be- » nêt de m'avoir constitué un revenu de huit cens livres sterlin au préjudice » de son fils. Vous auriez dû marquer plus d'égard pour ce que *Letacre* vous » dit à cette occasion, & ne pas le traiter de païsan & de sot, puisqu'il étoit » le bien-aimé domestique de votre pere. D'ailleurs, ne vous y trompez pas, » je veux être exactement payée de mon revenu annuel, pour dédommager » vos sœurs, s'il est possible, du tort que je leur ai fait, en sollicitant votre » pere à vous donner au-delà de ce qu'il avoit résolu. Vous croyez donc, » mon Fils, que je pourrois m'entretenir avec la moitié de mon douaire? Cela » est vrai; j'en avois beaucoup moins, lorsque mes bras vous portoient

» d'une chambre à l'autre, que je n'avois le tems ni de manger, ni de boi-
» re, ni de m'habiller, ni de m'occuper d'aucune autre chose, pour avoir
» soin de vous au milieu de vos infirmités, & que je versois un torrent de
» larmes toutes les fois que les convulsions, dont vous étiez attaqué, vous
» revenoient. Faut-il que vous n'en soyez échappé, par ma vigilance, que
» pour vous jetter entre les bras des femmes de mauvaise vie, & refuser à vo-
» tre mere ce que vous n'avez aucun droit de lui retenir? Vos deux sœurs
» pleurent à chaudes larmes de voir la tendresse que j'ai pour vous, & que
» tous mes efforts n'ont pu jusques-ici étouffer; mais s'il vous plaît de
» continuer à vivre en petit-maître, & de n'avoir aucun égard ni à vous-
» même, ni à votre famille, comptez que je me saisirai au plutôt de votre
» bien pour les arrérages qui me sont dûs, & que je vous marquerai le der-
» nier mépris de ce que vous êtes insensible à ma tendresse, de même qu'à
» l'exemple de votre pere. Ah! mon cher fils, pourquoi faut-il que je vive
» sans oser me dire,

Votre affectionnée Mere,

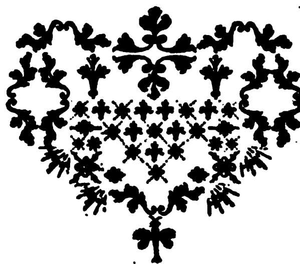
A. T.

RÉPONSE.

MADAME,

» Je partirai demain sans faute pour m'aller jetter à vos piés, & vous payer
» tout ce qui vous est dû. Je vous conjure d'oublier tout le passé & de ne
» m'écrire plus sur le même ton. J'aurai soin de prévenir ce malheur dans
» la suite, puisque je serai toute ma vie avec un profond respect,

Votre très-humble & très-
obéissant fils,
E. T.



CLXXVII. DISCOURS.

Quid purè tranquillet, honos, an dulce lucellum,
An secretum iter, & fallentis semita vitæ.

HOR. L. I. Ep. XVIII. 102.

Si le repos de l'ame, qui produit une satisfaction pure, se trouve dans les honneurs ou dans les richesses, ou plutôt dans une vie obscure, qui nous dérobe à la connoissance des hommes.

Des *caracteres* affectés. Celui d'un Gentilhomme charitable, & d'un débauché revenu à lui-même.

DE tout tems il y a eu des hommes qui ont affecté d'aimer le plaisir de la solitude, quoique très-mal disposés à en goûter les douceurs. Mais ils ne doivent cet amour prétendu qu'aux agréables descriptions qu'en ont publié certains Personnages illustres, qui ont vécu dans la retraite, & loin des plaisirs qui enchantent le monde. La vie solitaire y est recommandée par de si beaux endroits, & si noblement dépeinte, qu'un Lecteur attentif est sur le point de renoncer aux embarras où sa vocation l'engage, & ne soupire qu'après un si heureux état. Mais lorsqu'on examine les hommes en général, il s'en trouve peu qui soient capables de vivre en Philosophes, en Savans, ou en bons Chrétiens, dans la solitude; & l'on doit avouer qu'il vaut mieux vivre à sa maniere dans le monde, que s'en bannir tout-à-fait. Il n'y a pas un seul homme, qui ne differe des autres par les idées de l'esprit, autant que par les traits du visage. Son bonheur consiste à remarquer la pente de son génie, & à la suivre de toutes ses forces. Au lieu de s'en tenir à cette méthode innocente de se plaire à soi-même, & d'abandonner le chemin battu, où l'on est exposé à une foule de rivaux; il y a des hommes qui suivent leur caprice plutôt que leur génie, par un principe de contradiction & de mauvaise humeur. Ceux-ci adoptent une certaine chose par cela seul qu'un autre la desapprouve, & ils affectent une constance inviolable dans les moindres bagatelles. C'est ainsi qu'un vieillard portera quelquefois un habit à pli de corps & tout uni avec beaucoup de simplicité, pendant que les autres en portent de fort amples, ornés de poches, de boutons & d'agrémens inconnus à leurs ancêtres. Mais si l'on examinoit à fond le cœur de ce vieillard, peut-être y verroit-on qu'il approuve la mode, & qu'il ne s'en abstient que par orgueil ou par opiniâtreté. Cependant je m'éloigne de mon but, qui est d'applaudir à une certaine maniere douce & tranquille de passer la vie, sans croiser personne, & qui consiste à se dépouiller de tous ces désirs exorbitans dont la plûpart des hommes se rendent esclaves. Le plus sûr moyen pour ne pas trop s'engager dans le monde, est de renoncer à l'envie d'en être connu. Lorsqu'un homme garde bien son innocence, & qu'il s'acquitte, le mieux qu'il peut, de tous ses autres devoirs, l'emploi qu'il fait de son tems, de la maniere qu'il le juge à propos, est ce

qui

qui le distingue d'un esclave. Si ceux qui aiment l'éclat & la pompe savoient qu'il y a une foule de spectateurs qui se moquent de leur mauvais goût, ils auroient beaucoup moins d'orgueil, & plus de panchant à examiner le mérite de ceux qui les environnent. Ils découvriroient bientôt qu'il y en a plusieurs qui ne font pas une figure proportionnée à leur bien ou à leur mérite, & qu'ils y ont renoncé pour se délivrer de tous les embarras du monde, & mener une vie douce & paisible. On m'accuseroit aujourd'hui de vouloir débiter un Roman, si je vous disois qu'il y a un bon vieillard qui permet qu'on le taxe d'être un misanthrope, & un homme qui ne sait pas vivre d'une maniere conforme à sa qualité, parce qu'il se borne à un logement dont il ne paye que (*i*) dix chelins par semaine, & qu'il n'a qu'un valet; parce qu'il s'habille d'un simple drap, ou d'une étoffe de laine plus légere, suivant la saison; & qu'il est plus attentif aux coups de la cloche, qui sonne pour les prieres deux fois par jour, qu'à toute autre chose. Ne croiroit-on pas que c'est une Fable, si je disois que ce Gentilhomme donne, en charités ou en aumônes secrettes, tout ce qui lui reste d'un revenu considérable, après en avoir déduit son entretien? S'il n'a pas un cortége magnifique & nombreux, ni une foule de courtisans, il peut du moins se flatter, que la veuve, l'orphelin, celui qui est en deuil, & l'étranger le bénissent dans leurs prieres, tous les jours de sa vie, & qu'ils louent Dieu de la main inconnue qui les soulage. Ce misanthrope renonce à tous les complimens que ses égaux pourroient lui faire, pour avoir le plaisir de consoler les affligés, de subvenir aux besoins des pauvres, & de protéger les malheureux. Ce misanthrope se réserve beaucoup audelà de ce qu'il lui faut, & donne une vaste somme de ce qu'il a de superflu, pour obtenir le Ciel, & y amener une foule de misérables, en les délivrant de la tentation où les nécessités de la vie auroient pu les exposer.

De tous les caracteres singuliers que les hommes affectent, il n'y en a point, après celui que je viens de tracer, qui me charme tant que celui d'*Irus*, dont la situation ne lui permet pas de si grandes libéralités, & dont peut-être il seroit incapable, s'il en avoit les moyens. *Irus*, quoiqu'il ait déja plus de cinquante ans, n'a point manifesté jusques-ici son caractere depuis l'âge de vingt-cinq. Il avoit alors dissipé un médiocre patrimoine, & il vécut ensuite quelque tems avec les débauchés qui avoient hâté sa ruine. Dix années qu'il passa dans les coins & les recoins de cette Ville, dans les lieux infâmes & les cabarets publics, lui donnerent une parfaite connoissance des différentes inclinations des hommes, & les moyens de prendre ses mesures là-dessus. Convaincu qu'il s'étoit appauvri, & que tout le monde a de l'horreur pour ceux qui se trouvent réduits à un si misérable état, il crut avec raison que, s'il pouvoit cacher sa pauvreté aux yeux du public, il en diminueroit le poids: de sorte qu'il forma le dessein de paroître riche & avare. Dans cette vûe, âgé de trente-six ans, il se rendit à la Friperie, où il examina tous

(*i*) C'est-à-dire, environ cinq florins & demi, monnoie de *Hollande*.

les habits délaissés par leurs anciens maîtres, & qui étoient exposés en vente au plus haut enchérisseur. Ce fut-là qu'il troqua son habit léger & galant, mais fort usé, qui auroit convenu à un homme plus jeune que lui, contre un autre d'une bonne étoffe de couleur modeste, qui auroit pu quadrer à un homme d'un âge beaucoup plus avancé que le sien. Equippé de cette maniere, avec une petite canne de bois de chêne à la main, *Irus* parut sous la forme d'un homme à son aise, qui avoit cinquante ans passés, & qui ne se piquoit pas d'une grande propreté en habits. Il ne lui restoit alors que cinquante livres sterlin : réduit à cette somme & à un seul habit, il se logea dans la rue *S. Jean*, chez la veuve d'un Tailleur, qui a soin de le blanchir & d'empeser fort proprement ses colets. Depuis ce jour il a conservé son capital, sans l'avoir jamais augmenté ou diminué au-delà de cinq piéces. Il a renoncé à toutes ses anciennes connoissances, & de tous les jeux qui lui servoient autrefois à gagner sa vie, il n'a retenu que le trictrac, qui le défraye au large de toute sa dépense. Il a d'ailleurs eu le secret d'insinuer adroitement à tout le voisinage qu'il est riche & qu'il aime l'épargne. Il ne reçoit ni visites, ni lettres, & il compte son argent soir & matin. Il sait en gros ce qui se passe dans le monde, par la lecture des Gazettes; il n'aime point à discourir sur les biens de la fortune; mais quand on lui parle de cautionnemens, il hausse les épaules; & si vous lui dites qu'il est riche, il le nie avec cet air qu'ont tous ceux qui se piquent de l'être, & qui en tirent vanité. Il est l'Oracle d'un juge à paix du voisinage, qui le trouve au Caffé. La persuasion où l'on est qu'il doit laisser un jour son bien à quelqu'un, jointe à la croyance qu'il n'a point d'héritiers, produit un si bon effet par-tout où il est connu, qu'il ne se passe pas un jour de la semaine qu'il ne soit prié à dîner en trois ou quatre différens endroits; mais il choisit alors d'une telle maniere, qu'il ne paroît jamais se déclarer en faveur des plus riches. Tous les jeunes gens le respectent, & ne trouvent pas qu'il ait changé depuis qu'ils étoient petits garçons. Il n'employe aucun artifice criminel, mais il profite des vûes que certaines gens ont sur lui pour en tirer sa subsistance. Il joue ce rôle avec une bizarrerie affectée, qui lui sied le mieux du monde, & qu'on ne soupçonneroit jamais pouvoir entrer dans la tête d'un homme qui n'a pas de quoi vivre. Ce sont-là les principales circonstances de la vie d'*Irus*; & c'est ainsi qu'il passe tranquillement ses jours, inconnu de tous ceux qui le fréquentent. Le pis qu'on pourra dire de lui après sa mort, est qu'il a plus tiré de chacun de ceux qui aspiroient à son héritage, qu'il ne pouvoit leur laisser.

T.

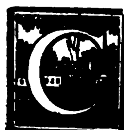


CLXXVIII. DISCOURS.

——— ——— ——— At tibi contrà
Evenit, inquirant vitia ut tua rursùs & illi.
Iracundior est paulò, minùs aptus acutis
Naribus horum hominum. ——— ———

HOR. L. I. Sat. III. 27.

Comptez qu'ils vous rendent bien la pareille, & qu'ils épluchent votre conduite avec la même rigueur. Un tel, dites-vous, est un peu prompt, il ne s'accommode pas des plaisanteries de nos Courtisans.



CE n'est pas dans la croyance d'avoir trop parlé jusques-ici moi-même, que je m'en abstiens aujourd'hui; mais il me semble qu'il est de mon devoir d'exposer quelquefois aux yeux du Public les Lettres de mes Correspondans, telles qu'ils me les écrivent, afin que tout le monde voye que je ne suis pas l'accusateur & le juge, & que l'acte d'accusation est formé, avant que je prononce la sentence contre les criminels.

M. le SPECTATEUR,

Lettre sur les dégoûts qu'on trouve dans le Mariage.

» (*) Votre dernier *Discours* sur l'amour & le mariage me paroît d'une si » grande utilité, que je ne saurois m'empêcher de joindre sur ce sujet mes » pensées aux vôtres. C'est un malheur, selon moi, que l'état du mariage, » destiné par lui-même à nous rendre aussi heureux qu'on le peut être dans » ce monde, soit si triste & si desagréable pour la plûpart de ceux qui s'y » engagent, comme l'expérience le confirme tous les jours. Mais le mal » vient d'ordinaire du mauvais choix que l'on fait, & de l'attente d'un bon- » heur qui ne se trouve point ici-bas. Il n'y a que les bonnes qualités de la » personne aimée, qui puissent être le fondement d'une passion honnête & » raisonnable; & tous ceux qui attendent leur félicité d'une autre source » que de la vertu, de la sagesse, de la bonne humeur & d'une exacte res- » semblance à tous ces égards, se trouveront fort éloignés de leur compte. » Mais que l'on voit peu de gens qui les recherchent, & qui n'ayent plutôt » en vûe les seuls biens de la fortune! Qu'il est rare de trouver un homme » qui songe à se marier, pour avoir une compagne agréable & fidéle, qui » partage avec lui ses peines & redouble ses plaisirs, qui sache ménager, » avec prudence & frugalité, le bien qu'il lui confie, qui gouverne discre-

(*) Voyez ci-dessus le CLXXV.

» tement sa maison, & qui soit la gloire de sa famille ! Où est l'homme » qui cherche une femme, dont tout le bonheur consiste dans la pratique de » la vertu, & qui fait tout son plaisir de son devoir ? Il n'y en a pas un » seul ; ils soupirent tous après l'argent. On peut dire que c'est le comble » de leurs désirs, & l'unique idole à laquelle ils se dévouent. Sans avoir » aucun égard au naturel des femmes qu'ils épousent, ils croyent que les » richesses leur fourniront les moyens de se procurer toute sorte de plaisirs ; » d'avoir des Maîtresses, des chevaux & des chiens ; de se divertir, de faire » bonne chere & de jouer avec leurs amis ; de payer leurs anciennes det- » tes contractées par la débauche ; en un mot, de se plonger dans le crime, » & de mener une vie indigne de la nature humaine.

» Pour ce qui regarde les femmes, combien peu y en a-t-il qui cherchent » dans le mariage un ami sincere & vertueux ; un homme qui puisse leur » être fidéle & les aimer toujours ; qui soit exact à tenir sa parole & juste en- » vers tout le monde ; actif & diligent pour augmenter son capital ; & qui » leur veuille fournir, sans aucun reproche, tout ce qui est raisonnable & » de la bienséance ? Que dis-je ? On n'en voit presque point, qui ne met- » tent leur gloire à surpasser les autres en pompe & en éclat ; & qui ne s'ima- » ginent qu'après avoir épousé un homme fort riche, aucune de leurs amies » n'aura ni un équipage si leste, ni de si beaux habits, ni de si magnifiques » ameublemens qu'elle. On peut dire que leur tête est remplie de ces va- » nités, & il est même à craindre que la plûpart n'en fassent leur souverain » bien.

» C'est ainsi que les deux sexes courent après des fantômes, & qu'ils met- » tent en mauvaise odeur le plus heureux état de la vie ; au lieu que, s'ils » vouloient corriger leur mauvais goût, modérer leur ambition, & placer » leur bonheur là où il se trouve, le contentement dans le mariage ne seroit » pas un si grand miracle qu'il l'est aujourd'hui.

» Si vous croyez, Monsieur, que ces pensées méritent d'être insérées avec » les vôtres, je vous prie, de leur donner un meilleur tour, & de les pu- » blier ensuite. Vous obligerez beaucoup par-là un de vos zélés admira- » teurs.

A. B.

M. le SPECTATEUR,

» J'ai été voir ce matin ma Maîtresse à sa toilette, où je suis admis lorsque » son visage est tout nud. Elle a froncé le sourcil, & s'est moquée de moi, à » l'occasion d'un beau compliment que je lui ai fait, & dont je vous laisse le » juge, après vous avoir averti qu'il ne venoit pas de mon fonds. *Madame,* » lui ai-je dit, *vous vous abstiendrez, s'il vous plaît, de cet artifice, qui peut* » *bien donner quelque relief à d'autres ; mais vous ne sauriez mettre une mouche* » *sur aucun endroit de votre visage, qu'elle ne cache un trait de beauté.*

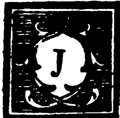
T.

CLXXIX. DISCOURS.

— Tribus Anticyris caput insanabile. —

HOR. A. P. 300.

Leurs têtes ne pourroient être guéres par-tout l'elléhore de trois Anticyres.



E me trouvai hier engagé dans une assemblée de Philosophes, dont l'un nous étala quantité d'observations curieuses qu'il avoit faites depuis peu dans l'Anatomie du corps humain. Un autre nous fit part de plusieurs découvertes admirables qu'il y a faites, avec le secours de quelques excellens microscopes. Tout cela produisit diverses remarques peu communes, & fournit matiere à discourir tout le reste de la journée.

Rêve sur la dissection du *crâne* d'un *Petit-Maître.*

Les différens systêmes, qu'on bâtit là-dessus, présenterent tant de nouvelles idées à mon imagination, que jointes à celles qui y étoient déja, elles ont donné de l'exercice à mon pauvre cerveau toute la nuit passée, & formé le rêve extravagant, dont je vais vous entretenir.

Je fus invité, à ce qu'il me sembloit, à voir, en bonne compagnie, la dissection du crâne d'un petit-maître, & du cœur d'une Coquette, qui reposoient sur une table qu'il y avoit devant nous. Un habile Anatomiste ouvrit la têtê du premier avec beaucoup d'art, & quoiqu'elle parût d'abord comme celle d'un autre homme, nous fûmes bien étonnés de voir qu'à l'approche de nos microscopes, ce que nous avions pris pour de la cervelle, n'en avoit que l'apparence, & n'étoit au fond qu'un amas d'étranges matériaux empaquetés ensemble, avec un art merveilleux, dans les différentes cavités du crâne. De sorte que, si *Homere* nous dit que le sang des Dieux n'est pas du véritable sang, mais quelque chose d'analogue, on peut dire aussi que la cervelle d'un petit-maître n'en est pas réellement, mais quelque chose qui en a la figure.

La glande pinéale, que plusieurs de nos Philosophes modernes supposent être le siége de l'ame, avoit une odeur très-forte d'essence & d'eau de fleur d'orange, & paroissoit environnée d'une substance qui approchoit de la corne, taillée en mille petites facettes ou miroirs, imperceptibles à l'œil, en sorte que l'ame, s'il y en avoit jamais eu ici, devoit être toujours occupée à s'admirer elle-même.

Nous remarquâmes sur le devant de la tête une grande cavité, pleine de rubans, de dentelle & de broderie, qui formoient ensemble une espéce de réseau artistement travaillé & si fin, que le tissu en échappoit à la vûe. Une autre de ces cavités étoit farcie de billets doux, de Lettres amoureuses, de chansons notées, & de pareilles gentillesses, qu'on ne voyoit qu'à la faveur de nos microscopes. Dans une troisiéme il y avoit une espéce de poudre, qui

fit éternuer toute la compagnie, & que nous reconnûmes à l'odeur pour du véritable tabac d'*Espagne*. En un mot, car je ne veux pas ennuyer mes Lecteurs par un inventaire trop exact, plusieurs autres cellules contenoient divers matériaux à peu près aussi curieux.

Cependant une grande cavité spacieuse, qu'il y avoit à l'un & à l'autre côté de la tête, mérite quelque attention. Celle du côté droit étoit remplie de fictions, de flatteries & de mensonges, de vœux, de promesses & de protestations; celle du côté gauche renfermoit des imprécations & des sermens. De chacune de ces cavités on voyoit sortir un conduit, qui aboutissoit à la racine de la langue, où ils se joignoient tous deux, & ne formoient ensuite qu'un canal jusques au bout de ce petit mobile. Nous observâmes divers petits sentiers ou conduits, qui passoient de l'oreille au cerveau, & nous eûmes un soin tout particulier de les suivre dans tous leurs détours. L'un de ces conduits se rendoit à un paquet de Sonnets & de petits Instrumens de Musique. D'autres se terminoient à un amas de vessies pleines d'écume ou de vent. Mais le plus gros de ces tuyaux entroit dans une grande cavité du crâne, d'où un autre s'échappoit vers la langue. Cette derniere cavité étoit le réservoir d'une substance molle & spongieuse, que les Anatomistes *François* appellent galimatias, & les nôtres *nonsense*.

Les cuirs du front, le derme & l'épiderme, étoient d'une épaisseur & d'une dureté extraordinaire; & nous fûmes bien surpris de n'y pouvoir découvrir ni artere ni veine, non pas même avec le secours de nos microscopes; d'où nous conclûmes que le propriétaire de ce crâne avoit perdu la faculté de rougir lorsqu'il étoit en vie.

L'os cribleux étoit presque bouché par un amas de tabac en poudre, & même endommagé en quelques endroits. Nous remarquâmes sur-tout ce petit muscle, qu'on a de la peine à découvrir dans les dissections, & qui sert à tirer le nez en haut, lorsque le propriétaire veut témoigner le mépris qu'il sent à la vûe de quelque chose qu'il n'entend pas. Il est inutile d'avertir ici mes Lecteurs, que ce muscle est le même qui produit le mouvement tant de fois spécifié dans (*k*) les Poëtes *Latins*, lorsqu'ils parlent d'un homme qui retrousse le nez, ou qui fait le nez de rhinocéros.

Nous n'apperçûmes rien de fort remarque dans l'œil, à cela près que les muscles *amoureux*, ou si l'on veut, *lorgneurs*, étoient extrêmement usés; au lieu que l'*éleveur*, ou le muscle qui fait tourner l'œil vers le Ciel, ne paroissoit point avoir été mis en usage.

Je n'ai parlé dans cette dissection que des nouvelles découvertes que nous y fîmes, sans examiner aucune de ces parties qui se trouvent dans les têtes ordinaires. A l'égard du crâne, du visage, & même de toute la figure externe, nous n'y remarquâmes rien qui la distinguât de la tête des autres hommes. D'ailleurs on nous dit que le propriétaire de cette belle tête avoit passé pour un homme plus de trente-cinq ans; que, durant tout cet intervalle,

(*k*) Voyez *Hor.* L. I. *Sat.* VI. 5. & *Mart.* L. I. Epigr. IV.

il avoit mangé & bû comme les autres, qu'il s'étoit bien mis, qu'il parloit fort haut, qu'il éclatoit souvent de rire, & qu'en certaines occasions il jouoit assez bien son rôle dans un Bal ou une Assemblée; à quoi un de la Compagnie ajoûta qu'il y avoit un cercle de Dames qui le prenoient pour un bel esprit. Il fut assommé d'un coup de pêle, à la fleur de son âge, par un de nos riches Citoyens, qui le trouva un peu trop civil à l'égard de sa femme.

Après qu'on eut examiné à fond cette curieuse tête, avec tous ses appartemens & sa fourniture, on remit le cerveau, tel qu'il étoit, en son lieu, & la tête fut laissée à quartier sous un grand morceau de drap écarlate, pour être préparée à loisir, & gardée dans un beau Cabinet de dissections anatomiques. De plus notre Opérateur nous dit que la préparation n'en seroit pas si difficile que celle d'une autre tête, puisque la plûpart des petits vaisseaux, qui en traversoient la substance interne, comme il l'avoit observé, étoient déja remplis d'une espéce de mercure, ou plutôt de véritable vif-argent.

Il se mit ensuite à dissequer le cœur d'une Coquette, & il l'ouvrit avec sa dextérité ordinaire. Nous y remarquâmes bien des singularités; mais dans la crainte de trop charger la mémoire de mes Lecteurs, je les garderai pour une autre occasion.

L.

CLXXX. DISCOURS.

—— —— —— Sermones ego mallem
Repentes per humum.

HOR. L. II. Epist. I. 250.

J'aimerois mieux que son style fût bas & rampant.

M. le SPECTATEUR,

Lettre d'un Mari sur le caractere de sa Femme, qui négligeoit les affaires de son Domestique, pour apprendre le Grec.

» VOus avez rendu de si bons services à cette grande Ville, & » remedié aux désordres de tant de familles, par les conseils que » vous avez donnés aux femmes, & qu'elles ont souvent préférés » à ceux de leurs maris, que cela m'engage à m'adresser à vous » en cette occasion. J'ai une boutique, & quoiqu'assez jeune, je trouve, » par expérience, qu'entre les personnes qui se mêlent de quelque négoce, il » n'y a qu'une vigilance extrême du mari & de la femme qui puisse main- » tenir les affaires passablement. D'abord que j'eus commencé à m'établir » avec ma femme, elle me fut d'un grand secours dans tout ce qui regar- » doit mon trafic, & n'oublia rien pour m'aider en tout ce qu'elle pou- » voit: j'ai même raison de croire qu'elle s'y attachoit avec plaisir; mais

» depuis peu elle est venue à connoître un certain pédant, qui s'estime beau-
» coup par l'intelligence qu'il a du *Grec*. Il lui parle tous les jours dans la
» boutique, des beautés & de l'énergie de cette Langue, & il lui cite divers
» passages des Poëtes *Grecs*, où il trouve une merveilleuse harmonie & des
» agrémens inconnus à toutes les autres Langues. Il l'a si bien prévenue en
» faveur de son jargon, qu'elle n'a plus le même soin des affaires de la
» boutique ni du ménage, & qu'elle ne pense qu'à se remplir la tête de
» quelques termes *Grecs*, qui lui échappent en toute occasion. Il y a peu de
» jours qu'elle me dit, d'un air fort sérieux, qu'il faudroit changer cer-
» taines Inscriptions *Latines* que j'ai dans ma boutique, & les mettre en *Grec*;
» puisque c'est une Langue moins connue, & que cela quadreroit mieux
» avec le mystere de ma profession; que d'ailleurs notre bon ami nous aide-
» roit à exécuter ce dessein, & que les membres d'une certaine Faculté m'en
» seroient si obligés, qu'ils feroient à coup sûr ma fortune. En un mot, ses im-
» portunités réitérées à cet égard, & autres sottises de la même nature, me
» rendent la vie amere; & si vos avis n'ont pas sur elle plus d'effet que les
» miens, il est à craindre que je ne me ruine pour lui procurer une place à
» l'Université d'*Oxford*, avec son nouveau Maître, puisqu'elle est déja trop
» folle pour être admise aux Petites Maisons. Vous voyez, mon cher Mon-
» sieur, le danger où ma famille est exposée, & la grande apparence qu'il y
» a que ma femme ne se perde tout-à-fait, à moins que la vûe de son por-
» trait dans une de vos Feuilles volantes ne la ramène au bon sens. Elle est
» d'un savoir si étendu, que je n'oserois argumenter avec elle sur aucun sujet.
» Elle éclata de rire l'autre jour, sur ce que vous terminez (*l*) un de vos *Dis-*
» *cours* par un vers *Grec*. Elle fut charmée de ce trait, que vous aviez mis,
» disoit-elle, pour les Femmes savantes, & que vous aviez eu la civilité
» de ne pas traduire en *Anglois*, afin de les distinguer du vulgaire. C'est-là,
» Monsieur, l'état de votre obéissant & désolé serviteur, *&c.*

M. le SPECTATEUR,

Lettre d'une jeune *Dame* sur le choix d'un *Mari*.

» Si vous êtes aussi humain & compatissant que vous tâchez de le paroî-
» tre dans tous vos *Discours*, vous ne refuserez pas vos avis à une jeune
» Demoiselle, qui en a besoin pour calmer les agitations de son esprit, & se
» déterminer sur une affaire de la derniere importance. Vous saurez donc
» qu'il y a un jeune homme assez agréable, à qui l'on ne peut rien objecter,
» soit à l'égard de la personne, de l'esprit, ou de l'humeur, & qui se dit
» amoureux de moi depuis long-tems. D'ailleurs, sans décider si cela vient
» de mon orgueil naturel, ou de la sincérité apparente de mon Amant, je
» crois au pié de la lettre qu'il m'estime; & si ma croyance est fondée,

(*l*) Je ne l'ai pas traduit, parce qu'il ne regarde que certaines coëffes de taffetas, vertes, jaunes, bleues, & de toutes couleurs, qui étoient alors à la mode en *Angleterre*, & que cela est trop peu intéressant pour les Etrangers de bon goût.

» vous

» vous m'avouerez qu'elle doit relever son mérite auprès de sa Maîtresse. En » un mot, sensible à ses bonnes qualités, & à ce qui est dû à sa passion, je » me résoudrois à lui sacrifier ma liberté plutôt qu'à tout autre, si l'on ne » trouvoit dans le monde que son bien ne répond pas à ma dot, ni à tout » ce que je pourrois prétendre, & si cette démarche ne m'exposoit pas à me » voir taxée, comme le sont d'ordinaire les Demoiselles en pareil cas, *d'a-* » *voir fait une sottise*. D'un autre côté, quoique je sois du petit nombre de » celles qui méprisent un équipage, les pierreries & un fat; avec tout cela, » puisque les plus honnêtes gens du monde, & ceux qui passent pour les » plus habiles ont de tout autres idées que moi là-dessus, je ne saurois me » résoudre à m'attirer leur censure, qui est inévitable, si, au lieu de cher- » cher un époux plus riche que moi, je me déclare pour un qui ne l'est pas » tant. Mais incertaine si je dois me gouverner par les maximes qui régnent » dans le monde, ou prêter l'oreille à la voix de mon Amant, & à mon » inclination qui me sollicite en sa faveur, je sens redoubler mon embarras » & mes inquiétudes. Il n'y a, Monsieur, que vos bons avis, en cette occa- » sion, qui puissent faire pancher la balance; & je vous supplie de me les » envoyer au plutôt. Du moins j'ai donné parole positive de ne pas congé- » dier tout-à-fait mon berger, jusqu'à ce que je les aye reçus.

» S'il vous plaît d'insérer ce petit détail dans un de vos *Discours*, peut- » être qu'il sera de quelque usage à bien d'autres personnes de mon sexe, qui » vous en auront la même obligation que celle qui est, &c.

FLORINDE.

» P. S. Pour vous dire la vérité, j'ai déja épousé mon Amant : ainsi bor- » nez-vous, s'il vous plaît, à justifier ma conduite.

CLXXXI. DISCOURS.

Principibus placuisse viris, non ultima laus est.

HOR. L. I. Ep. XVII. 35.

Quel avantage n'est-ce donc pas de savoir plaire à ces hommes divins!



'ENVIE de plaire rend un homme agréable ou desagréable à ceux qu'il fréquente, suivant l'origine & le motif, d'où elle paroît naître. Si vous cherchez à plaire aux autres par un principe de bienveillance naturelle, vous ne manquerez jamais de réussir; mais si vous y tendez par un principe d'orgueil, & pour marquer votre supériorité de génie, alors vous ne pouvez qu'échouer. Nous appellons un homme agréable celui qui a un panchant naturel à faire des choses obli- *L'art de plaire dans le monde & de s'y avancer.*

geantes, & qui se plaît à le suivre par cela seul que les autres y trouvent leur compte; au lieu que l'affectation de ce caractere est ce qui constitue le fat. A moins qu'il ne s'agisse d'un spectacle muet, on peut ranger sous ces deux classes tous ceux qui se mêlent de causer & de paroître en compagnie. Une société choisie & raisonnable est composée de personnes, qui ont le talent de plaire par la délicatesse de leurs sentimens & la pureté de leurs intentions; mais dans une compagnie mêlée il y a souvent de prétendus beaux esprits, qui se distinguent par des pointes forcées, ridicules, obscènes & choquantes. On trouve quelquefois un homme tellement fait pour plaire, que, quoi que ce soit qu'il fasse ou qu'il dise, ne fût-ce qu'une bagatelle, il gagne l'approbation de tous ceux qui le voyent ou qui l'entendent. Avec tout cela un si heureux naturel doit être aidé par des circonstances favorables, qui servent à mettre en jeu & à relever les manieres aisées, qui le distinguent de tout le monde. De-là vient que tout le monde a de l'estime & de l'amitié pour l'illustre *Polycarpe*. Il est à la fleur de son âge, & au milieu de ses plus beaux jours il a déja joué des rôles fort éclatans. Quoiqu'il n'ait jamais été Soldat, il a eu sa bonne part aux dangers & à la gloire d'une bataille décisive. L'avantage qu'il a de posséder certaines qualités, qui suffisent pour rendre les autres hommes illustres dans le monde, & qu'on peut appeller surnuméraires à son égard, donne du poids à ses actions les plus indifférentes; car si le crédit vaut de l'argent en caisse à un Négociant, le mérite reconnu fait d'abord distinguer la personne, & tient lieu d'équipage à un Gentilhomme. C'est ce qui augmente la bonne grace de *Polycarpe* dans la joie, son autorité dans les affaires sérieuses, & son agrément dans toutes les occasions de la vie.

Mais, pour n'insister plus sur des caracteres si prévenans & si peu communs, examinons ici les moyens de plaire que les autres hommes peuvent avoir. La condescendance pour tous les caprices d'un Supérieur, au-delà de ce que les régles de la civilité exigent, est la vie d'un Esclave. Le Parasite ne différe en rien du moindre Valet de pié, si ce n'est que celui-ci se loue pour travailler de son corps, pour aller & venir suivant les ordres qu'il reçoit de son Maître, au lieu que le premier résigne jusqu'à son ame: il prostitue sa langue, & ne pense que selon les idées de celui auquel il fait sa cour. Un esprit noble & généreux trouveroit moins dur de porter la livrée au service de son Maître, que de subir un tel esclavage; ainsi nous ne parlerons que des moyens de plaire qui sont dignes d'un honnête homme.

L'heureux talent de plaire à ceux qui sont au-dessus ou au-dessous de vous, semble dépendre absolument de la bonne opinion qu'ils ont de votre franchise. Cette qualité doit accompagner l'homme agréable dans toutes les actions de sa vie; & je crois que, pour faire son éloge en peu de mots, il suffit de dire qu'elle arrache l'approbation même de vos ennemis. Le criminel respecte le Juge, qui prononce la sentence de mort contre lui. L'Auteur du mot, que j'ai mis à la tête de ce *Discours*, connoissoit bien les devoirs de la vie civile, & il passa la sienne dans la plus agréable compagnie qu'il y ait jamais eu au monde. *Auguste* vivoit avec ses amis, comme

s'il eût cherché à faire fortune dans sa propre Cour. L'affabilité & la candeur, jointes à un pouvoir aussi vaste qu'aucun Prince ait jamais possédé, le rendoient les délices d'une troupe de beaux esprits, dont les pensées étoient au-dessus de l'ambition, & dont les vûes ne pouvoient être satisfaites par tout ce qu'il auroit pu leur donner dans l'étendue de son Empire, sans les plaisirs de leur conversation mutuelle. Une certaine uniformité de goût, de sentimens, qui est naturelle à tous les esprits du même ordre, étoit le lien de leur société; & l'Empereur ne s'attribuoit aucun privilége, qui ne fût dû à ses talens personnels, en ce qu'ils servoient aux plaisirs des autres.

Les hommes rusés, les hypocrites, les demi-sages ou les demi-vertueux, sont incapables de goûter les douceurs d'une telle compagnie, où l'on n'a point d'égard à la différence de la fortune. *Horace* dans l'Epître d'où j'ai tiré le sujet de ce *Discours*, donne des régles merveilleuses sur la conduite qu'on doit tenir envers les Princes & les Grands du monde; mais il en parle d'une maniere à insinuer qu'il n'avoit pas besoin de les pratiquer lui-même. Il y fait voir qu'il entendoit quelles devoient être les allures d'un habile Courtisan, lorsqu'il l'avertit de parler de ses besoins avec modestie, & de ne se rendre jamais importun. Il est certain qu'il y a une si grande effronterie à parler toujours de ses intérêts, que celui qui en est coupable envers son protecteur, risque d'avoir le sort du mendiant qui expose ses ulceres à la vûe de tous les passans, pour exciter leur compassion; mais qui, au lieu d'en obtenir l'aumône, les oblige à tourner les yeux d'un autre côté.

Je ne sais qu'est devenu un honnête homme, que je voyois quelquefois il y a quinze ou seize ans; mais il étoit si persuadé qu'il est desagréable d'étaler ses besoins, qu'il les cachoit avec industrie, & qu'il étoit à cet égard le contrepié d'*Irus*, dont j'ai tracé le caractere dans (*m*) un de mes *Discours*. Cet honnête homme, que je ne trouve plus, depuis quelques années, dans mes promenades, & qu'on m'a dit avoir une sorte d'emploi à l'Armée, avoit pour maxime, *Qu'une bonne perruque, du beau linge, & un air gai sont à un pauvre Courtisan ce que de bons instrumens sont à un pauvre Artisan.* Après qu'il avoit demeuré quelquefois deux jours sans manger, pour n'avoir pas de quoi mettre sous la dent, je me suis bien diverti de lui voir attribuer sa maigreur, dont tout le monde s'appercevoit, aux excès de quelque galanterie, où il s'étoit abandonné, disoit-il, depuis peu. Cet habile dissimulé jouoit son rôle avec beaucoup d'adresse; & si on le soupçonnoit d'être mal dans ses affaires, on croyoit que cela venoit plutôt de son attachement à quelque vice à la mode, que d'une innocente pauvreté; ce qui sauvoit son crédit auprès de ceux dont sa fortune dépendoit.

Le meilleur est d'être aussi peu incommode qu'il est possible, & d'attendre votre avancement plutôt comme une faveur que comme une chose dûe. Mais à quoi bon raisonner ici sur les moyens de plaire & de réussir dans le monde, puisqu'on voit une foule de gens à la Ville, à la Cour & à la Cam-

(*m*) Voyez le CLXXVII. ci-dessus, p. 520.

pagne, qui sont parvenus à de grandes richesses, & qui ont passé de l'heureux succès d'une fausse démarche à un autre, sans avoir jamais suivi des régles fixes pour leur conduite? Ne vaut-il pas mieux abréger cette pénible recherche, &, à l'exemple de ce vieux galant qui disoit à son fils, *Mon ami, souviens-toi d'être joli homme*, dire un mot à mes Lecteurs qui auront envie de plaire au monde, *Messieurs, travaillez à devenir riches?*

T.

CLXXXII. DISCOURS.

—— —— Spirantia consulit exta.

Virg. Æneid. IV. 64.

Elle consulte les entrailles qui palpitent encore.

Dissection du cœur d'une Coquette.



Près avoir donné la dissection de la tête d'un petit-maître, je rapporterai ici l'Anatomie du cœur d'une Coquette, suivant ma promesse, & je ferai part au Public de ce que nous y observâmes de plus curieux.

Peut-être me serois-je dispensé d'entrer dans ce détail, si plusieurs de mes Correspondans ne m'avoient sommé de tenir ma parole à cet égard, & sollicité puissamment à faire un exemple de la Coquette, aussi-bien que du petit-maître. C'est donc pour leur obéir que j'ai cherché la minute de mon premier rêve, & que je vais entrer en matiere, sans un plus long préambule.

Avant que notre Anatomiste en vînt à cette dissection, il nous dit qu'il n'y avoit rien de plus difficile dans son Art que d'ouvrir le cœur d'une Coquette, & d'en exposer bien toutes les parties aux yeux des spectateurs, à cause d'une infinité de labyrinthes & de replis qu'on y trouve, & qui ne paroissent dans le cœur d'aucun autre animal.

Ensuite il nous pria d'observer le péricarde, ou l'enveloppe extérieure du cœur, & nous y vîmes, à la faveur de nos microscopes, des millions de petites cicatrices qui sembloient avoir été causées par les pointes d'une infinité de dards & de fléches, qu'on avoit lancées contre cette membrane; quoiqu'il n'y eût pas le moindre petit orifice, à travers lequel aucun de ces traits eût percé jusqu'à la substance du cœur.

Tous ceux qui ont quelque teinture de l'Anatomie, savent que le péricarde contient une espéce de liqueur rougeâtre & déliée, qu'on croit se former des exhalaisons qui s'évaporent du cœur, & qui s'y condensent. Lorsqu'on vint à l'examiner, il se trouva qu'elle avoit toutes les qualités de

l'esprit-de-vin, dont on remplit les Thermométres, qui servent à marquer les différens dégrés de l'air.

Je ne dois pas oublier ici une expérience, qu'un des membres de la compagnie nous dit avoir faite avec cette liqueur, dont il avoit trouvé bonne provision autour du cœur d'une Coquette, qu'il avoit anatomisé autrefois. Il nous assura donc qu'il en avoit rempli un tuyau de verre, à peu près comme celui d'un Thermométre; mais qu'au lieu de marquer les variations de l'air, il désignoit les qualités des personnes qui entroient dans la chambre où il l'avoit suspendu. Il ajoûta que cette liqueur montoit à l'approche d'un plumet, d'un juste-au-corps en broderie, ou d'une paire de gants à frange; & qu'elle baissoit d'abord qu'une vilaine perruque mal peignée, qu'une paire de souliers lourds, ou un habit à l'antique paroissoient dans sa maison. Ce n'est pas tout, il nous certifia que s'il venoit à éclater de rire auprès de cette liqueur, elle montoit d'une maniere sensible, & qu'elle descendoit au plus vîte, aussi-tôt qu'il prenoit un air sérieux. En un mot, il voulut nous persuader que, par le moyen de cette machine, il pouvoit connoître s'il y avoit un homme de bon sens, ou un fat, dans sa chambre.

Après avoir bien examiné le péricarde, & consideré la liqueur qu'il renfermoit, nous en vînmes au cœur même. La surface extérieure en étoit si polie, & la pointe si froide, que, lorsqu'on vouloit l'empoigner, il s'échappoit à travers les doigts comme un morceau de glace ou une anguille. Les fibres en étoient plus entrelacées que celles des autres cœurs; jusques-là que tout le cœur sembloit former un véritable nœud *gordien*, & ne peut avoir eu que des mouvemens fort inégaux & irréguliers pendant qu'il exerçoit ses fonctions vitales.

Lorsque nous examinâmes tous les vaisseaux qui en sortoient ou y aboutissoient, nous ne pûmes jamais découvrir qu'il eût la moindre communication avec la langue; ce qui nous parut une chose très-digne de remarque.

On nous fit observer en même tems que plusieurs de ces petits nerfs, qui contribuent à faire sentir l'amour, la haine, & les autres passions, n'y descendoient pas du cerveau, mais des muscles situés autour des yeux.

Je pris ce cœur dans la main pour juger du poids, & il me parut si léger, que je conclus d'abord qu'il y avoit beaucoup de vuide. En effet, l'intérieur étoit plein de cavités & de cellules, qui passoient les unes dans les autres, & qui ressembloient à ces appartemens que nos Historiens attribuent au berceau de *Rosemonde*. Plusieurs de ces petits trous étoient farcis de mille bagatelles, qu'il me seroit impossible de nommer en détail; mais je remarquerai seulement que la première chose que nous y découvrîmes, par le moyen de nos microscopes, étoit une coëffe couleur de feu.

Du reste on nous dit que la Dame, propriétaire de ce cœur lorsqu'elle étoit en vie, souffroit les poursuites de tous ceux qui lui faisoient l'amour, les entretenoit tous dans l'espérance, & insinuoit à chacun d'eux en particulier qu'il étoit distingué des autres. C'est pour cela que nous nous attendions à voir l'empreinte d'un nombre infini de visages sur les différentes enveloppes de ce cœur; mais nous fûmes bien surpris de n'y en trouver aucune, jusqu'à

ce qu'on fût arrivé au centre. Alors nous y apperçûmes, avec nos microscopes, un petit homme, vêtu d'un habit fort bizarre. Plus je le regardois, & plus il me sembloit que je l'avois vû quelque part, sans pouvoir me rappeller ni le tems ni l'endroit; jusqu'à ce qu'enfin un de la compagnie, qui l'avoit examiné de plus près que les autres, nous fit voir clairement, par le tour du visage & plusieurs de ses traits, que la petite idole, ainsi placée au milieu de ce cœur, étoit le feu petit-maître dont nous avons depuis peu dissequé le cerveau.

D'abord que notre Anatomiste eut achevé sa dissection, incapables de nous déterminer sur la nature de ce cœur, si différent de celui des autres femmes, nous résolûmes d'en venir à quelque épreuve pour en découvrir la substance. Ainsi on le mit sur des charbons ardens; mais bien loin de se consumer, il n'en reçut pas la moindre atteinte; d'où nous conclûmes qu'il étoit du naturel de la Salamandre, & qu'il auroit pu vivre au milieu du feu & des flammes.

Lorsque nous admirions un si étrange phénoméne, & que nous formions un cercle autour de ce cœur, il laissa échapper un terrible soupir, ou plutôt un éclat, & se réduisit tout d'un coup en fumée. Cet éclat imaginaire, qui me parut plus fort que celui d'un canon, m'ébranla si bien le cerveau, qu'il dissipa toutes les douces vapeurs du sommeil, & qu'il n'y eut plus moyen de me rendormir.

L.

CLXXXIII. DISCOURS.

——— ——— Spes incerta futuri.

VIRG. Æneid. VIII. 580.

L'espérance d'un avenir incertain.

Les vaines *espérances* des hommes & des femmes sont presque toujours la source de leurs *chagrins.*



'EST quelque chose de triste de voir que les hommes se plaignent toujours de l'inconstance de la fortune, quoiqu'ils soient d'ordinaire les principaux auteurs de leurs disgraces, & qu'ils travaillent sans cesse à fomenter leurs chagrins, ou à déconcerter leurs propres mesures. La plûpart des égaremens, où les hommes se plongent, viennent des fausses espérances dont ils se bercent, & de ce qu'ils aspirent à des avantages ausquels ils n'ont aucun sujet de prétendre. Cette injuste idée qu'ils nourrissent de leur mérite, les afflige souvent de maux réels, à l'occasion de leurs pertes chimériques. Une si funeste illusion me rappelle ici une sorte de gens d'un caractere fort singulier, qui tournent, en leur faveur, ce qui est possible ou propable, & qui de cette probabilité font tout d'un coup une certitude. Je surpris l'autre jour mon ami M. *Honeycomb* à regarder une Dame d'un œil fixe, & j'eus la curiosité de lui demander qui elle étoit. Là-dessus il me parla de ses malheurs, & du tort qu'ils avoient

fait à l'éclat de sa beauté, aussi-bien qu'à tous les agrémens de sa personne. Il y a quinze ans, dit-il, que cette Dame & deux de ses sœurs étoient les plus riches partis de la Ville; mais aujourd'hui elles se trouvent réduites assez à l'étroit, sans avoir rien perdu avec leurs Fermiers ou leurs Créanciers, & sans avoir essuyé aucun dommage par mer ou par terre. Elles étoient alors inaccessibles à leurs soupirans, & les plus fieres beautés de *Londres*. Voici sur quoi elles fondoient ces grands airs, & de quelle maniere elles raisonnoient.

» Notre pere, *disoient-elles*, est encore assez jeune, mais notre mere est » un peu trop avancée en âge pour avoir d'autres enfans. D'ailleurs son bien » en fonds, qui lui rapporte 800 livres sterlin de revenu, à le vendre sur le » pié du produit de vingt années, vaut 16000 piéces. Celui de notre oncle, » qui a déja plus de cinquante ans, vendu sur le même pié, en doit valoir » 8000, puisqu'il en fait 400 livres sterlin de revenu. Nous avons une tante » veuve, qui a 10000 livres sterlin, que son mari a laissées à sa disposition, » & une autre, qui est vieille fille, dont le capital peut monter à 6000 pié- » ces. Ajoûtez à ceci que notre grand' mere a 900 livres sterlin de reve- » nu, qui évaluées de même en font 18000, & nous avons chacune » 1000 piéces, qu'on ne sauroit nous ôter. Si nous joignons ces différentes » sommes ensemble, nous verrons d'un coup d'œil quel en sera la somme » totale.

	livres sterlin.
» Le bien de notre pere, ...	16000.
» Celui de notre oncle, ...	8000.
» Celui de notre tante la veuve, ...	10000.
» Celui de notre tante la fille, ...	6000.
» Celui de notre grand' mere, ...	18000.
» Nos 1000 piéces chacune, ...	3000.
	91000.

» A partager également cette somme entre nous trois, nous aurons 20000 » livres sterlin chacune, & avec ce que la renommée, qui grossit toujours les » capitaux, nous donnera de plus, nous pouvons fort bien passer pour des par- » tis de 30000 livres sterlin.

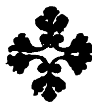
» Boufies de ces hautes espérances, & de leur mérite personnel, *continua » mon ami Honeycomb*, elles regardoient tout le monde avec un souverain » mépris, & ont refusé divers établissemens avantageux qu'on leur proposoit. » Mais remarquez bien quelle en a été l'issue. La mere est morte, le pere s'est » remarié, & de cette seconde femme il a un garçon, à qui son bien, ce- » lui de l'oncle & de la grand' mere étoient substitués. Ceci enleva aux trois » sœurs un capital de 43000 livres. Ce n'est pas tout, la vieille tante, qui » étoit encore fille, a épousé un grand *Irlandois*, & cette démarche les a » privées de 6000 piéces. La veuve est morte, & n'a laissé qu'à peine de » quoi payer ses dettes, avec les frais de son enterrement ; c'est-à-dire,

» que les trois sœurs n'ont au bout du compte que leurs 1000 piéces cha-
» cune. Agées de plus de trente ans, elles passent le reste de leurs jours
» à condamner l'humeur intéressée des hommes, & à se plaindre de
» ce qu'on n'estime plus aujourd'hui la vertu, le bon sens & la mo-
» destie.

Ce revers de fortune à l'égard du beau sexe, est d'autant plus digne d'observation, qu'il est presque irréparable. Quoique la jeunesse ne soit guéres en état de réfléchir, c'est le seul âge auquel les Dames puissent avancer leur fortune. Mais si l'on examine les hommes, on en voit un si grand nombre de malheureux, pour s'être entêtés d'espérances frivoles, que je ne sais point s'ils ne sont pas plutôt dignes de mépris que de compassion. En effet, n'y a-t-il pas de quoi rire de voir un homme, qui, après avoir vieilli à faire sa cour & passé la moitié de sa vie dans l'esclavage, se croit le plus malheureux de toute son espéce, sur ce qu'il n'a pu obtenir l'emploi auquel il aspiroit, & qu'un Courtisan lui a manqué de parole? Celui qui compte sur toute autre chose que sur ce dont il est déja le maître, ou qu'il peut acquérir par son industrie, & qui ne se borne point à la jouissance des deux tiers de ses revenus ou de ses profits, s'ouvre une source intarissable de chagrins & de traverses. Les deux seuls moyens qu'il y ait de s'avancer dans le monde, par la faveur des autres, sont de leur être agréables ou utiles. On peut dire en général que les hommes ne font rien que pour leur intérêt. Ainsi lorsque vous attendez quelque grace d'une personne élevée au-dessus de vous, si vous n'êtes pas en état de lui plaire en telles ou telles occasions, ou de lui rendre service, vous avez tort de vous plaindre lorsqu'il vous néglige; vous ne deviez pas compter sur sa protection.

Il me semble qu'il ne seroit pas inutile de comparer un homme qui fuit tous les plaisirs de la vie, avec un autre qui les recherche avec empressement. L'espérance du reclus adoucit ses plus grandes austérités, au lieu que les joies du mondain l'accablent de tristesse & d'inquiétude. Quelle différence y a-t-il entre le bonheur de celui qui se mortifie par le jeûne, & l'état de celui qui se plonge dans toute sorte d'excès? Celui qui renonce au monde ne sent plus les traits de l'envie, de la haine, de la malice, ou de la colere, & il a toujours l'esprit serein; mais celui qui court après les plaisirs du siécle, qui sont trompeurs de leur nature, ne s'amasse que des soucis, des remords & de la honte.

L.



CLXXXIV. DISCOURS.

CLXXXIV. DISCOURS.

—— Magister artis ingenique largitor
Venter. —————

PERS. Sat. Prol. v. 11.

C'est la faim qui apprend les beaux Arts, & qui donne de l'esprit.



LUCIEN se moque des Philosophes de son tems, qui ne pouvoient pas convenir entre eux, si les richesses étoient un véritable bien: les sectes les plus sévéres le nioient hautement, pendant que d'autres l'affirmoient avec la même ardeur.

Des moyens de s'enrichir, & de l'industrie que la nécessité donne aux hommes.

Je suis porté à croire, qu'à mesure que le monde devint plus poli, on abandonna l'opinion de ces Philosophes rigides; & il n'y a personne aujourd'hui, qui n'avoue que la jouissance d'un bon capital est accompagnée de très-grands avantages. Quoique ceux qui ont le plus de vertu méprisent une bonne partie des plaisirs qu'on recherche dans le monde, avec tout cela ils ne sauroient être insensibles au poids & à la dignité qu'un bien honnête donne à leur caractere, à leurs conseils & à leurs actions.

C'est une plainte génerale de tous les Artisans, que les plus riches de leurs membres sont ceux qu'on encourage le plus; ce qu'ils attribuent faussement à la malignité des hommes, qui se plaisent à favoriser ceux qui ont le moins besoin de leur secours. En effet, si l'on examine la chose de près, on trouvera que leur conduite à cet égard est fondée sur la raison; puisqu'à supposer la même intégrité en deux Artisans, j'ai plutôt à craindre une friponnerie du pauvre, que de celui que les circonstances mettent au-dessus d'une pareille tentation.

De-là vient aussi que le Gouvernement civil regarde ses plus riches Sujets, comme ceux qui sont les plus intéressés à le maintenir, & les plus propres à posséder les premieres Charges de l'Etat. Mais il en est tout au rebours de ceux dont la fortune est délabrée; & ce que *Catilina* dit à ses conjurés, tous gens de sac & de corde, qu'*ils n'avoient rien à espérer que d'une guerre civile*, étoit trop vrai pour n'avoir pas fait sur eux l'impression qu'il en attendoit.

Après ce court éloge des richesses, je ne doute pas que la plûpart de mes Lecteurs ne soient ravis de trouver ici une Dissertation sur *les moyens d'établir sa fortune*, ou *l'art de s'enrichir*.

Le premier & le plus infaillible de ces moyens est l'*épargne*: tous les hommes n'ont pas les talens requis pour gagner de l'argent; mais ils peuvent tous être bons *économes*, & il y a très-peu de personnes, qui, à vouloir réfléchir sur leur vie passée, ne trouvent, que, s'ils avoient épargné toutes

ces petites sommes qu'ils ont employées mal-à-propos, ou sans nécessité; ils auroient aujourd'hui un capital fort honnête. Le second rang est dû à la *diligence*. L'une & l'autre de ces bonnes qualités nous sont recommandées dans ces trois proverbes *Italiens*, qui me paroissent excellens.

Ne faites jamais par un autre ce que vous pouvez faire vous-même.
Ne renvoyez jamais au lendemain ce que vous pouvez faire aujourd'hui.
Il ne faut jamais négliger les petites choses ni les petites dépenses.

Le troisiéme moyen de s'enrichir est d'observer, dans toutes ses affaires; de l'*ordre*, dont les plus petits esprits sont capables.

Le fameux M. *de Wit*, un des plus grands Politiques de son tems, interrogé par un de ses amis, comment il pouvoit subvenir à toutes les affaires qu'il avoit sur les bras, lui répondit, que tout son art consistoit *à ne faire qu'une chose à la fois.* » Si j'ai, *lui dit-il*, quelques Lettres très-importantes à » écrire, je ne songe qu'à les expédier au plus vîte : Si quelques affaires » domestiques demandent mon attention, je m'y donne tout entier jusqu'à » ce qu'elles soient réglées.

En un mot, nous voyons souvent des hommes phlegmatiques & d'un esprit lourd, qui arrivent à de grandes richesses, par la régularité & le bon ordre qu'ils observent dans leurs affaires; au lieu que, sans cette exactitude, les plus beaux génies & les imaginations les plus vives embarrassent plutôt leurs affaires, qu'ils ne les aménent à une heureuse fin.

Il me semble donc qu'on peut établir pour maxime, que tout homme, doué d'un sens ordinaire, a les moyens de s'enrichir à coup sûr, dans la situation où il se trouve. Si les plus habiles n'y réussissent pas quelquefois, cela vient ou de ce qu'ils préférent quelque autre objet aux richesses, ou de ce qu'ils n'en veulent acquérir qu'à leur mode, & pourvû qu'ils continuent à goûter tous les plaisirs & toutes les douceurs de la vie.

Mais, outre ces voies ordinaires qu'il y a de s'enrichir, il faut avouer que le génie y peut beaucoup, & qu'il y trouve de quoi s'exercer, aussi-bien qu'à tout autre égard.

Quoiqu'il y ait eu, depuis bien des siécles, une infinité de moyens pour gagner de l'argent, & qu'on les ait fort multipliés depuis quelques années, avec tout cela il reste encore, sur cet article, un si vaste champ à l'invention, qu'un homme d'une capacité médiocre en pourroit aisément découvrir un nouveau, dont qui que ce soit ne se fût avisé jusques-ici.

Nous voyons tous les jours que des pauvres affamés, qui ont de l'esprit, mettent en usage des subtilités qui marquent la force de l'invention à cet égard.

On dit que *Scaramouche*, célébre boufon *Italien*, réduit dans une grande nécessité à son arrivée à *Paris*, s'avisa d'un stratagême assez grotesque pour y remédier. Il rouloit autour de la boutique d'un Parfumeur de cette Ville qui étoit en vogue, & toutes les fois qu'il en voyoit sortir quelqu'un, qui venoit d'y acheter du Tabac en poudre, il ne manquoit jamais de lui en

demander une pincée : lorsqu'il en avoit ramassé une certaine quantité de toutes les sortes, qu'il méloit ensemble, il le revendoit à bon marché au même Parfumeur, qui s'apperçut du tour, & en prit occasion de mettre en vogue ce Tabac sous le nom de *Tabac de mille fleurs*. L'histoire ajoûte que *Scaramouche* s'entretenoit par-là fort commodément, jusqu'à ce que l'envie de s'enrichir trop vîte le porta un jour à prendre une excessive pincée de Tabac dans la boëte d'un Officier *Suisse*, qui n'entendit pas raillerie là-dessus, & lui donna des coups de canne, ce qui l'obligea de renoncer à cette maniere ingénieuse de gagner sa vie.

Je ne dois pas oublier ici de rendre justice à un jeune garçon de notre Païs, qui est à peine âgé de douze ans, & qui, par sa grande industrie & un exercice continuel, a trouvé le secret de battre la Marche de nos Grenadiers sur son menton. J'ai même ouï dire à des personnes dignes de foi, que par ce moyen il gagne non seulement sa vie & celle de sa mere, mais qu'il met tous les jours quelque chose en réserve, dans le dessein d'acheter une place de Tambour, si la guerre continue, ou peut-être même un Drapeau.

A ces deux exemples j'en ajoûterai un troisiéme du fameux *Rabelais*, tel qu'on le voit dans les (*n*) *Particularités de sa Vie*, qui sont à la tête de ses Œuvres. » (*o*) Contraint de s'enfuïr de Rome, très-mal équippé, sans argent » & à beau pié sans lance, il s'avisa d'un stratagême, qui auroit pu coûter » fort cher à tout autre que lui. Arrivé dans une Hôtellerie à *Lyon*, il y de» manda une chambre écartée, & un petit garçon qui sût lire & écrire. Il fit » ensuite plusieurs petits sachets de la cendre qu'il trouva dans la cheminée; » & lorsque le petit garçon lui eut apporté de l'encre & du papier, il lui fit » écrire divers billets, sur l'un desquels il y avoit, *Poison pour faire mourir* » *le Roi*; sur l'autre, *Poison pour faire mourir la Reine*; sur un troisiéme, » *Poison pour faire mourir M. le Duc d'Orleans*; & ainsi des autres Princes » ou Princesses de la Famille Royale. Il appliqua ces billets sur chacun des » sachets, & dit au petit garçon, *Mon enfant, gardez-vous bien de parler de* » *ceci à votre mere, ni à qui que ce soit, car il y va de votre vie & de la mienne.* » Après quoi il enferma tous ces paquets dans sa valise, & demanda qu'on » lui servît à dîner.

» Pendant qu'il dînoit, le petit garçon ne manqua pas de raconter à sa » mere tout ce qui s'étoit passé. La bonne femme, remplie de crainte, & » choquée de la mauvaise mine du Pélerin, crut être obligée d'en avertir le » Prévôt de la Ville; d'autant plus que M. le Dauphin venoit alors d'être em» poisonné, & que toute la *France* étoit en deuil à l'occasion de ce funeste » accident.

» Le Prévôt court au plus vîte à l'Hôtellerie avec ses Archers, y fait quel» ques légeres informations, examine *Rabelais*, qui ne répond pas trop jus-

(*n*) Voyez l'Edition d'*Amsterdam* en 1711. p. 36. *&c.*
(*o*) L'Auteur *Anglois* rapporte ce *Fait* d'une toute autre maniere.

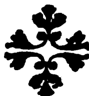
» te à ses demandes, le saisit avec sa valise, & se croit obligé de le conduire » lui-même à *Paris* sous une bonne escorte.

» Monté sur un bon cheval, & bien régalé en chemin, sans qu'il lui en » coûtât un sou, en peu de jours *Rabelais* fut présenté au Roi, qui le con- » noissoit fort bien, & qui lui demanda où il avoit laissé le Cardinal du *Bel-* » *lai*, & qui l'avoit mis en si pauvre état. D'ailleurs le Prévôt fait son rap- » port, montre la valise, les paquets & les informations qu'il avoit faites. Là- » dessus *Rabelais* entretint le Roi de son avanture, & goûta devant lui de tou- » tes ses poudres; ce qui fut un sujet de risée, & ne servit qu'à divertir la » Cour.

Il n'y a nul doute que les Manufactures ne puissent être variées presque à l'infini, & que cette diversité n'ajoûtât de nouvelles branches au Commerce d'un Païs. Tout le monde se souvient encore de notre fameux *Doily*, qui trouva les moyens de s'enrichir par la fabrique de certaines petites étoffes de laine, qui étoient en même tems jolies & bon marché, & dont les hommes s'habilloient. J'ai même ouï dire que, s'il n'avoit pas découvert cette heureuse économie pour satisfaire notre orgueil, à peine aurions-nous pû subvenir aux frais de la guerre précédente, sous le Roi *Guillaume*. Le Négoce en général me paroît non seulement très-avantageux au Public, mais aussi la voye la plus naturelle & la plus sûre pour établir sa fortune. Du moins, depuis que j'observe ce qui se passe dans le monde, en qualité de Spectateur, je trouve qu'autour de la *Bourse* de *Londres* on devient plus riche, qu'à *Whitehall* ou à *S. James*. Je pourrois ajoûter que le bien acquis par le négoce est d'ordinaire accompagné d'une plus grande satisfaction, & d'une aussi bonne conscience.

Quoi qu'il en soit, je ne dois pas finir ce *Discours* sans avertir qu'il ne s'adresse qu'aux personnes qui cherchent à s'avancer dans le monde par les voyes ordinaires, & qu'il n'est pas destiné pour ceux qui, d'un foible commencement, s'élévent à de hautes fortunes & aux premieres Charges de l'Etat. Ce que j'ai dit sur le chapitre de l'*épargne* ne les regarde pas non plus; puisqu'il n'y a rien de si contraire aux vûes de l'ambition, & qu'un homme qui roule de grands projets dans sa tête ne sauroit s'amuser à des bagatelles. On peut ainsi les comparer à ces Poëtes du premier ordre, qui, pour m'énoncer avec *Longin*, remplis des idées les plus magnifiques, n'ont pas toujours le loisir d'observer les petites beautés & les délicatesses de leur art. Mais je prie mes Lecteurs de se bien examiner, avant que de se mettre au rang de ces génies sublimes, puisqu'il est très-facile de s'y tromper.

X.



CLXXXV. DISCOURS.

Posthabui tamen illorum mea seria ludo.

VIRG. Eclog. VII. 17.

J'ai négligé mes affaires les plus sérieuses, pour écouter leurs chansons.



SANS contredit il n'y a rien de plus charmant que des manieres exemptes d'affectation; mais on voit des gens qui, sous prétexte d'en user d'un air libre & dégagé, renoncent à tous les devoirs de la vie civile. Ils se piquent d'une répugnance universelle pour tout ce qui s'appelle affaires ou attention, & c'est-là ce qui les distingue de tous les autres. Vous entendez souvent dire à un homme de cette espéce, *Je suis l'homme du monde le plus négligent. Il faut avouer que j'ai la plus malheureuse mémoire qu'il y ait jamais eu.* C'est une de leurs principales maximes de ne point réfléchir du tout; il y a quelque chose de si pénible dans cet exercice, qu'ils n'ont jamais le tems de s'y occuper. Il arrive même qu'un homme de cette trempe est assez phlegmatique pour se rendre habile dans tout ce qui demande du travail & de l'industrie; mais il a tant d'ardeur pour être ce qu'il n'est pas, pour marquer trop de vivacité & donner dans le foible des gens d'esprit, qu'il se reconnoît incapable de la moindre application.

De ceux qui affectent une *indolence* universelle, & de ceux qui prétendent avoir toujours de grandes *occupations*.

Lorsque cette humeur saisit la tête d'une femme, elle se pique d'être indisposée à tout bout de champ, & ne fait rien qui ne sente la maladie: on la choque, mais elle a trop d'indolence pour en témoigner quelque ressentiment; elle ne vit qu'autant qu'elle est agitée par les vapeurs de la rate, ou le souffle d'un généreux mépris. A peine est-elle assez curieuse pour prêter l'oreille à ce qu'on dit contre ses amies, ou a-t-elle assez d'attention pour entendre leurs éloges. En un mot, les individus de l'un & de l'autre sexe, attaqués de cette bizarrerie, sont inutiles à tout bien, & tirent de-là une espéce de vanité.

Il y a une autre folie opposée à celle-ci, mais qui n'est pas moins déraisonnable, je veux dire la sottise de ceux qui prétendent être toujours fort occupés. On voit des hommes qui visitent des Dames, & qui ne sont pas plutôt assis, qu'ils s'excusent de ce qu'ils ne peuvent rester qu'un moment, appellés ailleurs pour des affaires de grande importance. Ils courent ainsi de maison en maison, & déclarent par-tout qu'ils doivent aller tout autre part que là où ils se trouvent. Ils voudroient qu'on les priât de rester là où ils sont; mais laissez-les courir, ne les retenez pas, & leurs affaires seront d'abord expédiées, ou disparoîtront tout d'un coup. Les Dames, qui se plaisent aux visites & qui ont la moitié de la Ville à voir dans un après-midi, méritent d'être excusées, si elles marquent de l'empressement; mais les hommes qui

vont là où ils n'ont rien à faire, & qui supposent devoir être ailleurs, son inexcusables.

Des Critiques fort délicats ont observé qu'il n'y a rien qui découvre mieux le génie & l'humeur d'une personne que ses Lettres. J'en ai deux écrites par deux personnes de l'un & l'autre de ces caracteres que je viens de toucher. N'est-il pas étonnant qu'un homme qui écrit de sang froid, & qui a le tems de réfléchir, se dépeigne au naturel, & avec les mêmes défauts qu'on lui trouve dans la conversation? Cependant ceux de cette trempe ne sauroient écrire deux lignes, qu'ils n'y paroissent aussi distraits qu'ils le sont en compagnie. Le pis est qu'ils se croyent tels qu'ils le disent, & qu'ils s'imaginent être fort occupés. Ils ont ainsi l'esprit toujours en suspens, & toute leur vie se passe à vouloir faire beaucoup, sans jamais rien exécuter. Quoi qu'il en soit, voici les deux Lettres dont il s'agit.

MONSIEUR,

» La Poste va partir, & j'ai diverses Lettres de la derniere importance à » écrire ce soir; mais il faut que je vous remercie des honnêtetés que j'ai re» çûes de vous lorsque j'étois en Ville. C'est mon malheur d'être si accablé » d'affaires que je ne saurois vous entretenir d'un million de choses que j'ai » à vous dire. Souvenez-vous, s'il vous plaît, de ne rien communiquer de » tout ceci à pas une ame vivante, & de me croire avec toute la fidélité pos» sible, &c.

ET. CURSOL.

MADAME,

» Je hais l'écriture plus que toutes choses au monde; mais, quoique j'aye » bû des eaux purgatives, & que je ne doive pas me fatiguer les yeux, à ce » que l'on m'a dit, je ne saurois m'empêcher de vous avertir que j'ai eu la » sciatique d'une terrible force depuis notre derniere entrevûe. Au reste, » comment avez-vous pu vous imaginer que j'écoutois favorablement le sot » dont on vous a parlé? Croyez, sur ma parole, qu'il n'en est rien; & vous » en devez être persuadée, lorsqu'une créature, aussi paresseuse que moi, » veut bien prendre de l'encre, du papier & une plume, pour vous le cer» tifier. Excusez ma liberté, s'il vous plaît; vous savez que je n'y revien» drai pas souvent. Je suis à toute épreuve, &c.

» Le fat, qu'on me donne pour galant, est de votre Province; ayez la » bonté de me faire savoir, s'il est aussi riche qu'on le dit.

BRIG. LEGER.

T.



CLXXXVI. DISCOURS.

Ω φιλτάτη γῆ μῆτερ, ὡς σεμνὸν σφόδρ᾽ εἶ
Τοῖς νοῦν ἔχουσι κτῆμα, πολλοῦ τ᾽ ἄξιον.

MENANDER in Navicul.

O ma chere patrie, tous ceux qui ont du sens, vous aiment & vous estiment.



S'IL me falloit choisir une religion, & me soumettre de nouveau à quelque Gouvernement, je préférerois sans balancer le Culte religieux & le Gouvernement civil qui se trouvent établis dans cette Isle : de sorte que c'est un singulier bonheur pour moi d'y avoir pris naissance. Je crois même suivre à cet égard les lumieres de la raison; mais si l'on vient à me dire que je me laisse entraîner au préjugé, on m'avouera du moins que c'est un préjugé honnête, puisqu'il naît de l'amour que j'ai pour ma patrie, & que le devoir m'engage en quelque maniere à m'y abandonner. Plusieurs de mes *Discours* ont déja marqué le respect & l'estime que j'ai pour l'Eglise *Anglicane :* celui-ci traitera de notre Gouvernement civil, sur lequel j'ai fait certaines réflexions, que je ne sache pas avoir lûes dans aucun de nos Ecrivains, & que je vais produire comme un petit essai. *Du Gouvernement civil.*

Cette forme de Gouvernement, qui convient le mieux à l'égalité que la nature a mise entre les hommes, me paroît la plus raisonnable, pourvû qu'elle s'accorde avec le bien & la tranquillité du Public. C'est-là où l'on peut dire en propres termes qu'on est libre, lorsqu'un homme n'est assujetti à un autre, qu'autant que l'ordre & l'administration du Gouvernement le permettent.

La liberté doit s'étendre à tous les Particuliers, puisqu'ils jouissent tous de la même nature. Si elle se borne à certaines personnes, il vaudroit mieux qu'il n'y en eût point du tout, puisqu'elle fournit une triste comparaison, qui aggrave le malheur de ceux qui en sont privés.

On ne risque pas tant de la perdre, lorsque le pouvoir législatif est entre les mains de plusieurs personnes qui différent à l'égard du rang & des intérêts; mais là où ce pouvoir se trouve à la discrétion de ceux qui conviennent à ces deux égards, le Gouvernement n'est pas éloigné de tomber dans le despotisme de la Monarchie. La liberté ne sauroit jamais être plus assurée, que là où le pouvoir législatif est confié à diverses personnes si heureusement distinguées, qu'en travaillant à leur propre intérêt, elles avancent celui de tout le Peuple; ou, pour me servir d'autres termes, que là où il n'y a pas une seule partie du peuple qui n'ait un intérêt commun du moins avec une partie des Législateurs.

S'il n'y a qu'un seul corps de Législateurs, cela ne vaut guéres mieux qu'une tyrannie : s'il n'y en a que deux, l'un risque d'être englouti avec le tems par les disputes qui s'éléveront entre eux, & ils auroient besoin d'un troisiéme pour faire pancher la balance. Il y auroit le même inconvénient à quatre, & un plus grand nombre causeroit trop d'embarras. Je n'ai jamais pu lire un passage dans *Polybe*, & un autre dans *Ciceron*, sur cet article, sans goûter un plaisir secret à appliquer à notre Gouvernement, auquel il se rapporte beaucoup mieux qu'à celui de *Rome*. Ces deux grands Auteurs donnent la préférence au Gouvernement composé de trois corps, du Monarchique, de l'Aristocratique & du Populaire, ils avoient sans doute en vûe la République *Romaine*, où les Consuls représentoient le Roi ; les Sénateurs, les Nobles ; & les Tribuns, le Peuple. Ces trois Puissances, qu'on voyoit à *Rome*, n'étoient pas si distinctes ni si naturelles, qu'elles le paroissent dans la forme de notre Gouvernement. Entre plusieurs objections qu'on y peut faire, les principales regardent, si je ne me trompe, le pouvoir des Consuls, qui n'avoient que les dehors & non pas la force de la Royauté. Ils manquoient d'un tiers, ou d'une voix décisive, lorsqu'ils n'étoient pas du même avis ; c'est pour cela que les Affaires du Public demeuroient quelquefois suspendues, à moins que l'un d'eux ne fût absent. D'ailleurs je ne trouve pas qu'ils eussent une voix négative lorsqu'il s'agissoit d'une Loi, ou d'un Decret du Sénat : en sorte qu'ils étoient plutôt les principaux de la Noblesse, ou les premiers Ministres d'Etat, qu'une branche distincte de la Souveraineté, dont aucun ne peut faire partie, s'il n'a quelque chose du pouvoir législatif. Si les Consuls avoient eu la même prérogative que nos Monarques, jamais *Rome* n'auroit eu besoin de créer des Dictateurs, qui, munis de tout le pouvoir des trois Etats, renverserent à la fin son Gouvernement.

Une Histoire comme celle de *Suetone*, qui nous donne une succession de Princes absolus, me fournit un argument invincible contre le pouvoir despotique. Si un Prince sage & vertueux ne sauroit être muni d'un pouvoir trop étendu pour le bonheur de son Peuple ; d'un autre côté, si nous avons égard à la conduite ordinaire des hommes, pour un qu'il y en a de bon, il s'en trouve dix d'un caractere tout opposé ; de sorte qu'il y auroit trop de risque pour une Nation de faire dépendre son bonheur ou son malheur des vertus ou des vices d'une seule personne. Qu'on jette les yeux sur l'Historien dont je viens de parler, ou sur tout autre Catalogue de Princes absolus, & l'on y verra une longue suite de tyrans, avant que d'y rencontrer un Monarque un peu supportable. Ce n'est pas tout : un Particulier honnête homme dégénere souvent en un Prince cruel & barbare, lorsqu'il jouit d'un pouvoir absolu. Permettez à un homme de faire impunément tout ce qui lui plaît, vous éteignez en lui tout principe de crainte, c'est-à-dire, un des plus grands appuis de la Morale. C'est aussi ce que l'expérience de tous les siécles nous certifie. Combien n'a-t-on pas vû d'héritiers présomptifs de vastes Empires, qui donnoient les plus belles espérances du monde, & qui, élevés sur le Trône, sont devenus des monstres d'impudicité & de barbarie, à la honte de la nature humaine ?

Quelques-uns

Quelques-uns nous disent que nos Gouvernemens ici-bas devroient être absolus & Monarchiques, à l'exemple de celui du Ciel. Si l'homme ressembloit à son Créateur en bonté & en justice, j'approuverois fort qu'on suivît ce grand modéle; mais là où ces deux vertus ne sont pas essentielles au Gouverneur, je ne voudrois point du tout me remettre à sa discrétion & à son bon plaisir.

On ne peut que s'étonner de voir la liaison qu'il y a entre le Gouvernement despotique & la barbarie, & comment l'élévation d'un homme au-dessus de la nature humaine abaisse les autres fort au-dessous. A partager tous les peuples de la terre habitable en dix, il s'en trouve plus de neuf qui vivent dans l'esclavage le plus indigne, & qui sont ainsi plongés dans l'ignorance la plus crasse & la plus grossiere. Il faut avouer que l'esclavage reçu en *Europe* est un état de liberté, si on le compare avec celui qui domine dans les trois autres Parties du monde; & qu'ainsi l'on ne doit pas être surpris que les *Européens*, qui croupissent sous un tel joug, ayent divers rayons de lumiere, dont les autres peuples sont absolument privés.

Les richesses & l'abondance sont les fruits naturels de la liberté, & part tout où ceux-ci viennent, toutes les Sciences & les Arts libéraux ne manquent pas d'y fleurir d'abord. Si d'un côté l'esprit d'un homme, qui veut donner l'essor à son imagination, ou s'appliquer à la recherche de quelque vérité abstruse, ne doit pas être intimidé par aucune crainte servile; on peut dire de l'autre, qu'il a besoin d'avoir un peu au large toutes les commodités de la vie.

La premiere chose à laquelle on travaille, est de pourvoir à sa subsistance. Jusqu'à ce qu'on ait mis ordre à cet article, l'esprit en est entiérement occupé. Si d'autres ont eu ce soin-là pour nous, alors nous cherchons les plaisirs & les amusemens; & parmi un grand nombre de personnes oisives, il s'en trouvera plusieurs qui aimeront la lecture & la contemplation. Ce sont les deux grandes sources de nos connoissances; & à mesure que les hommes se rendent habiles, ils se plaisent à communiquer leurs découvertes à d'autres, qui, frappés du bonheur dont leurs Maîtres jouissent, tâchent de les imiter ou même de les surpasser, jusqu'à ce que le savoir & la vertu ayent jetté de profondes racines dans une Nation, & qu'il y ait une péniniere de gens de cet ordre. Puis donc que l'aise & l'abondance font naître & cultivent le savoir, il ne faut pas s'étonner que les Gouvernemens despotiques, où l'on ne voit ni l'un ni l'autre, soient remplis d'ignorance & de barbarie. Il est vrai qu'en divers Etats de l'*Europe*, où les Princes sont absolus, il se trouve des Savans & des Personnes d'un grand mérite; mais cela vient de ce qu'il y a quantité de Sujets riches, & de ce que les Princes n'osent pas exercer leur tyrannie dans toute son étendue, à l'exemple des Orientaux, de peur que leurs Sujets n'entreprennent de secouer le joug, & de se rendre libres comme quelques-uns de leurs voisins. D'ailleurs, quoiqu'il y ait de tems en tems un Prince particulier qui favorise les Arts & les Sciences, la nature humaine s'abâtardit & se corrompt dans tous les Gouvernemens despotiques. On n'a qu'à jetter les yeux sur les *Romains* depuis le regne d'*Auguste*, &

l'on trouvera qu'ils dégénérerent peu à peu, jusqu'à ce qu'ils se rendirent aussi méprisables que les Nations les plus barbares qui les environnoient. Comparez les anciens Grecs sous leur Gouvernement Républicain, avec ceux d'aujourd'hui sous l'Empire du *Turc*, vous les prendrez pour de tout autres peuples, qui n'ont pas vécu sous le même climat; tant il y a de la différence entre les génies formés sous la liberté & ceux qui croupissent dans l'esclavage.

Si la pauvreté & la misere n'est pas la seule cause qui abbat l'esprit des hommes élevés sous la tyrannie, on peut dire du moins qu'elle en est la principale. Du reste, quoiqu'on n'ait jamais insisté là-dessus, l'ignorance & la barbarie, qui suivent toujours le despotisme, forment, selon moi, un argument invincible contre le pouvoir absolu des Souverains; puisqu'il répugne à l'avantage & à la perfection de la nature humaine, qui doivent être l'unique but de tout Gouvernement civil.

L

CLXXXVII. DISCOURS.

Vitæ summa brevis spem nos vetat inchoare longam.

HOR. L. I. Ode IV. 15.

Notre vie la plus longue est trop courte pour porter loin nos espérances.

Il n'y a rien de plus utile aux Hommes, que la fréquente pensée de la *Mort*.



LORSQUE je m'assieds dans un Caffé, je m'attire souvent les yeux de toute la compagnie, sur ce qu'au milieu de la saison la plus fertile en nouvelles, & quelquefois aussi-tôt après l'arrivée d'une male de *Hollande*, je demande à quelqu'un des garçons du logis le (*p*) billet mortuaire de la semaine précédente. Là-dessus les uns me prennent pour le Marguillier d'une Paroisse, les autres pour un Charlatan, & quelques-uns pour un Docteur en Médecine. Avec tout cela, je me conduis à cet égard en Philosophe, & cette liste de morts me sert à réfléchir sur l'augmentation & la diminution uniforme du genre humain, de même que sur les différentes manieres dont nous passons de la vie à l'éternité. Je me plais à lire ces avertissemens qu'on imprime chaque semaine, parce qu'ils excitent en moi des pensées, qui devroient servir d'entretien familier à toutes les personnes raisonnables. J'envisage, avec une grande satisfaction, par quelle de ces délivrances, qui portent le nom de maladies, il m'arrivera peut-être de sortir de cette vallée de larmes, pour entrer dans un nouvel état, où je me flatte d'être plus heureux que je ne saurois le concevoir aujourd'hui.

(*p*) C'est une Feuille volante qui s'imprime toutes les semaines, & qui contient jour par jour le nombre de ceux de l'un & de l'autre Sexe qui meurent ou qui naissent dans les Villes de *Londres* & de *Westminster*, ou dans leurs Fauxbourgs, avec le genre de leur mort, & une spécification de leurs maladies.

Mais ce n'est pas le seul fruit qui me revient de ce billet mortuaire. Il me semble que j'y trouve un argument invincible pour la Providence. En effet, sans nous supposer toujours gouvernés par la sagesse infinie d'un Etre suprême, comment pouvons-nous rendre compte de cette exacte proportion qu'il y a, dans toutes les grandes Villes, entre ceux que l'on y voit naître & mourir, aussi-bien qu'à l'égard du nombre des garçons & des filles qui viennent au monde ? A moins de cela, qui est-ce qui fourniroit à chaque Nation des recrues si exactement proportionnées à ses pertes, & qui est-ce qui partageroit ce nouveau surcroît d'habitans, avec tant d'égalité, entre l'un & l'autre sexe ? Le hazard ne pourroit jamais tenir d'une main si ferme, la balance égale. Si un souverain Inspecteur ne régloit toutes choses avec poids & mesure, tantôt nous serions accablés sous la multitude, & tantôt nos Villes seroient réduites en déserts; nous serions quelquefois, pour me servir de l'expression de *Florus*, (q) *un Peuple tout composé d'hommes*, & une autrefois on ne verroit que des femmes. Nous pouvons étendre ceci à toutes les espéces des créatures vivantes, & les regarder comme une armée innombrable, à laquelle chacune fournit sa quote-part depuis environ cinq mille années, sans qu'elle y ait jamais manqué, ou qu'elle soit venue à périr durant un si long intervalle. S'il nous étoit possible d'avoir des billets mortuaires de tous les animaux en général, ou de tous les individus de chaque espéce dans tous les continens & toutes les îles, que dis-je, dans chaque bois, marécage, ou montagne, quelles preuves étonnantes n'y verrions-nous pas d'une Providence qui veille sur tous ses ouvrages.

J'ai entendu parler d'un homme de considération *Catholique Romain*, qui après avoir lû ces versets, dans le chapitre 5. de la *Genese*, (r) *Tout le tems donc qu'Adam vécut, fut neuf cens trente ans, puis il mourut: tout le tems donc que Seth vécut, fut neuf cens douze ans, puis il mourut: tout le tems donc que Méthuscela vécut, fut neuf cens soixante-neuf ans, puis il mourut;* s'enferma d'abord dans un cloître & se bannit du monde, persuadé qu'il n'y avoit rien qui fût digne de sa recherche, s'il ne se rapportoit à une autre vie.

Il est sûr qu'on ne trouve rien de plus utile dans l'Histoire que le récit de la mort des personnes les plus illustres, & de la conduite qu'elles ont tenue à l'approche de ce terrible moment. Je pourrois ajoûter qu'il n'y a point d'endroits plus agréables ni plus touchans pour les Lecteurs. La raison de cela est, si je ne me trompe, qu'il n'y a presque aucune autre circonstance dans la vie d'un homme qui puisse quadrer à tous ceux qui la lisent. Le gain d'une bataille ou un triomphe ne sauroit être le cas d'un homme entre un million; mais lorsque nous voyons une personne à l'article de la mort, nous ne pouvons que nous rendre attentifs à tout ce qu'elle dit ou fait, assurés que tôt ou tard nous arriverons nous-mêmes à cette agonie. Le Général d'Armée, le Ministre d'Etat, ou le Philosophe, sont des rôles que nous ne soutiendrons

(q) Populus virorum. *Lib.* I. C. I.
(r) v. 5, 8, 27.

peut-être de nos jours ; mais il faut de toute nécessité que nous ressemblions un jour à l'homme mourant.

Ne serois-ce pas pour une raison de la même nature qu'il y a peu de nos Livres *Anglois*, qu'on lise avec plus de soin que (*s*) celui du Docteur *Sherlock*, quoiqu'il traite *de la Mort & du Jugement dernier* ? D'ailleurs j'ose bien dire qu'on n'a peut-être jamais écrit un Livre, dans aucune Langue, qui soit plus propre que celui-ci pour engager les hommes à mener une vie sainte & chrétienne.

J'ajoûterai ici un des plus anciens lieux communs & des plus rebattus en morale qu'il y ait jamais eu. Mais si ce caractere lui fait perdre la grace de la nouveauté, il le rend aussi beaucoup plus solide ; puisqu'on voit par-là qu'il est fondé sur les notions communes de tout le genre humain. En un mot, je voudrois que chacun sentît qu'il n'est qu'un voyageur & qu'un étranger dans ce monde, qu'il n'y doit pas chercher son véritable repos, mais avoir toujours l'œil sur ce nouvel état, dont il approche à toute heure, & qui sera fixe & permanent dans toute l'éternité. Cette seule idée suffiroit pour éteindre l'amertume de la haine, l'insatiabilité de l'avarice, & les soucis rongeans de l'ambition.

Antiphanès, très-ancien Poëte, qui vivoit près d'un siècle avant *Socrate*, a un beau passage, qui ne vient pas mal en cet endroit, que j'ai lû avec plaisir, & traduit mot pour mot en ces termes : *Ne vous affligez pas excessivement*, dit-il, *pour la perte de vos amis. Ils ne sont pas morts à tous égards ; ils n'ont fait qu'achever le voyage qui nous est imposé à tous tant que nous sommes : nous devons aller nous-mêmes à ce grand receptacle, à ce rendez-vous général de tous ceux de notre espéce, où ils sont assemblés en corps, & où ils vivent dans un autre état.*

On peut se rappeller ici les belles métaphores que l'Ecriture employe à cette occasion, & que j'ai déja citées quelque part, (*t*) lorsqu'elle dit que la vie est un *pélerinage*, & que nous sommes des *étrangers*, & des *voyageurs sur la terre*. Je ne saurois mieux finir ce *Discours* que par le récit d'une petite avanture, (*u*) qui se trouve dans les Voyages de feu M. le Chevalier *Chardin*. Après nous avoir instruits que les hôtelleries, où les caravannes logent en *Perse* & dans tous les Païs de l'Orient, se nomment des *Caravanserais*, il nous donne la relation suivante.

» Un *Dervicihe*, ou Religieux *Mahométan*, qui voyageoit en *Tartarie*, ne

(*s*) Ce Livre a été traduit en *François*, & imprimé à *Amsterdam* chez *Humbert* en 1712. seconde Edition. Il y a un autre Ouvrage du Docteur *Sherlock*, sur *l'Immortalité de l'Ame & la Vie Eternelle*, qui est, en quelque maniére, une suite du précédent ; qui n'est pas moins estimé par les Connoisseurs. Le même Libraire a réimprimé en François ce dernier Livre en 1735.

(*t*) C'est dans le *CL. Discours* de ce Volume, pag. 442.

(*u*) Voyez Tome I. p. 149. de l'Edition in-4. d'*Amsterdam* chez *J. L. de Lorme* en 1711. Cette Avanture est aussi rapportée par M. Le *Clerc*, dans le XXIII. Tome de sa *Bibliothéque Choisie*, pag. 369. où il donne un extrait de ces Voyages.

» fut pas plutôt arrivé à la Ville de *Balk*, qu'il alla se camper dans le Palais » Royal, qu'il prenoit pour un *Caravanserai*. Il y entre, & après avoir re- » gardé de tous côtés, il va se placer sous une belle galerie, met bas son » petit sac & son petit tapis qu'il étend, & il s'assied dessus. Des Gardes l'ayant » apperçu, lui crierent de se lever, lui demandant en colere, *ce qu'il préten- » doit faire-là?* Il répondit *qu'il vouloit passer la nuit dans ce Caravanserai*. Les » Gardes se mirent à crier plus fort, *qu'il s'en allât*, *que ce n'étoit pas-là un » Caravanserai, mais le Palais du Roi*. Le Prince, qui se nommoit *Ibrahim*, » étant venu à passer là-dessus, rit de la méprise du *Derviche*, & l'ayant fait » appeller, lui demanda *comment il avoit si peu de discernement, que de ne pas » distinguer un Palais d'un Caravanserai. Sire*, dit le Derviche, *que V. M. me » permette de lui demander une chose: Qui a logé d'abord dans cet Edifice, » après qu'il a été bâti? Ce sont mes Ancêtres*, répliqua le Roi. *Après eux, » Sire*, reprit le bon homme, *qui y a logé? C'est mon pere*, repartit le Roi. » *Et après lui*, dit le Religieux, *qui en a été le Maître? Moi*, répondit le Prin- » ce. *Et de grace, Sire*, continua le Derviche, *qui en sera le Maître après » vous? Ce sera mon fils*, dit le Monarque. *Ah! Sire*, ajoûta le Religieux, » *un édifice, qui change si souvent d'habitans, est une Hôtellerie & non pas un » Palais*.

L.

CLXXXVIII. DISCOURS.

Illam, quidquid agit, quoquo vestigia movit
Componit furtim, subsequiturque decor.

TIBUL. Lib. IV. Carm. II. 7.

Quelque chose qu'elle fasse, de quelque côté qu'elle se tourne, l'agrément la suit par tout.

De la bonne grace & des manieres obligeantes qu'on doit avoir dans tout ce que l'on fait.



COMME on ne sauroit dire qu'une personne jouit de la santé, par cela seul qu'elle n'est pas malade, à moins qu'elle ne soit animée d'une vigueur intérieure, qui l'empêche non seulement d'être oisive, mais qui la tienne alerte & la fasse toujours agir; ainsi dans la pratique de toutes les vertus, lorsqu'on y veut exceller, il faut une certaine maniere gracieuse qui les accompagne, & qui en reléve le prix. Un diamant peut avoir besoin d'être poli, quoique sa valeur intrinséque soit toujours la même; & une bonne action peut se produire avec plus ou moins d'éclat. Un homme ne devroit jamais se borner à faire simplement ce qui est bien; mais il devroit tâcher de le faire de son mieux, & avec toute la bonne grace dont il est capable.

(*x*) *Ciceron* nous dit qu'il écrivit son Livre des *Offices*, ou des *Devoirs de l'Homme*, parce qu'il n'y a point de circonstances dans la vie, où l'on n'en puisse pratiquer quelqu'un. On peut dire aussi qu'il n'y a pas un seul devoir, ni une seule vertu, qui ne reçoive un nouveau lustre par la bonne grace qui l'accompagne. Deux hommes peuvent faire la même action, mais dans l'un elle n'aura ni la beauté ni l'agrément que l'autre y donne. Il en est à peu près comme de ce grand jour inimitable qu'on voit répandu dans tous les Paysages du *Titien*, qui distingue les traits de son pinceau, & qu'aucun n'a pu égaler jusques-ici.

Il n'y a point d'action, où la qualité, dont je parle, se fasse mieux sentir, que lorsqu'il s'agit d'accorder une faveur, ou de rendre quelque service. Un bienfait perd son nom, de la maniere dont *Goguste* l'accorde, au lieu qu'il oblige doublement par celle de *Chariste*. A la fin on arrache du premier le service qu'on lui demande; mais il témoigne une si grande répugnance, qu'on a presque autant de raison de se choquer de la maniere, que d'être sensible à la faveur. *Chariste* invite, d'un air gracieux, à lui fournir les occasions de faire un acte d'humanité, il prévient même là-dessus, & l'on voit, à sa mine contente, qu'il sent un plaisir intérieur à secourir les affligés.

Il semble donc que la bienséance d'un acte de libéralité consiste à être fait d'un air joyeux, qui marque le plaisir divin qu'on goûte à obliger les autres; qui naisse d'un bon naturel & d'une bienveillance universelle; où il n'y ait aucune brusquerie, ni aucun sédiment d'une humeur ténace & peu communicative, que l'on découvre dans quelques hommes.

Puisqu'on doit observer un certain *decorum* dans tous les bons offices qu'on rend aux autres, je vais donner un exemple d'une action généreuse, que rien ne peut égaler que la bonté du cœur & l'humanité dont elle est accompagnée. C'est une Lettre (*y*) de *Pline* le jeune, dont je rapporterai mot pour mot la Traduction, parce qu'elle est très-fidéle, & que l'Original n'a besoin d'aucun ornement étranger.

A Quintilien.

» Quoique vous soyiez très-modeste, & que vous ayiez élevé votre fille
» dans toutes les vertus convenables à la fille de *Quintilien*, & à la petite-
» fille de *Tutilius*, cependant aujourd'hui qu'elle épouse *Nonius Celer*, hom-
» me de distinction & à qui ses Emplois & ses Charges imposent une certai-
» ne nécessité de vivre dans l'éclat, il faut qu'elle régle son train & ses ha-
» bits sur le rang de son mari. Ces dehors n'augmentent pas notre dignité;
» mais ils lui donnent plus de relief. Je sai que vous êtes très-riche des biens

(*x*) Lib. I. c. 2. Ce passage me paroît si beau, que je ne saurois m'empêcher de le rapporter ici. *Nulla enim vitæ pars*, dit-il, *neque publicis, neque privatis, neque forensibus, neque domesticis in rebus, neque si tecum agas quid, neque si cum altero contrahas, vacare officio potest: in eoque colendo sita est vitæ honestas omnis, & in negligendo turpitudo.*

(*y*) La XXXII. du VI. Livre.

» de l'ame ; & beaucoup moins de ceux de la fortune, que vous ne le de-
» vriez être. Je prens donc sur moi une partie de vos obligations ; & com-
» me un second pere, je donne à notre chere fille (z) cinquante mille sester-
» ces. Je ne me bornerois pas-là, si je n'étois persuadé que la médiocrité du
» petit présent pourra seule obtenir de vous, que vous le receviez. Adieu.

C'est ainsi qu'une générosité doit être faite de bonne grace, & briller dans tout son éclat; elle ne devroit pas seulement répondre aux besoins & à l'espérance de celui qui la reçoit, mais aller même au-delà de ses désirs : c'est ce qui l'assaisonne de nouveaux charmes, & qui embellit ces dons de l'art & de la nature, qui, à moins de cela, dégoûteroient plutôt qu'ils ne seroient agréables. Sans cette bienséance, la valeur se tourneroit en brutalité, le savoir en pédanterie, & la civilité la plus honnête en affectation. La Religion même, si elle n'est soutenue de la bienséance, est capable de rendre les hommes chagrins & de mauvaise humeur. Mais celle-ci fait paroître la vertu dans sa beauté naturelle, donne un nouveau lustre à la Religion, & polit la sainteté de ceux qui la professent. Un homme instruit en cet art plaît toujours, quelque personnage qu'il joue : il peut faire mille actions qui ne conviennent qu'à lui seul, quoiqu'il ne se distingue des autres que dans la maniere.

Si vous examinez chaque trait en particulier d'*Aglaure* & de *Calliclée*, vous les trouverez également jolies ; mais regardez-les en gros, & vous ne pourrez souffrir la comparaison ; l'une est pleine d'une infinité de graces qu'on ne sauroit nommer, & l'autre n'a pas moins de défauts.

La beauté de la personne & son air gracieux ajoûtent un poids infini à ses paroles. C'est le manque de la derniere de ces qualités qui rend souvent inutiles & sans effet les réprimandes ou les avis des vieillards trop rigides, & qui cause un véritable chagrin à ceux qui les reçoivent. Mais la jeunesse & la beauté, accompagnées d'un air gracieux & sévére, peuvent donner de la honte au pécheur le plus endurci. Dans le (*a*) Poëme de *Milton*, le Diable ne paroît qu'une seule fois touché de honte, & c'est lorsqu'un beau Chérubin, tout rayonnant de gloire, le censure gravement.

Les plus excellens génies ont toujours pris garde à ne rien faire de malséant jusques à leur dernier soupir : ils ont même évité une posture indécente à l'article de la mort. C'est ainsi que *Cesar* se couvrit la tête avec sa robe, pour ne pas mourir d'une maniere peu convenable à sa grandeur ; & que *Lucrece*, après s'être poignardée ; ne songea qu'à tomber dans une attitude modeste, & digne de l'esprit qui l'animoit, suivant l'expression d'*Ovide* :

(*b*) Tunc quoque jam moriens, ne non procumbat honestè,
Respicit. Hæc etiam cura cadentis erat.

(*z*) Environ 5000 liv. monnoie de *France*.
(*a*) Le *Paradis perdu*. Voyez de ce Volume 76. du *Spectateur*. Voyez aussi la Dissertation sur la Poësie Angloise insérée dans le *Journal Littéraire*, Tom. IX. pag. 178.

Z.

(*b*) *Fast. L.* II, 832.

CLXXXIX. DISCOURS.

Πᾶσιν γὰρ εὐφρονοῦσι συμμαχεῖ τύχη.

Frag. vet. Poët.

La fortune favorise tous ceux qui ont du bon sens & de la prudence.

De la *Prudence* humaine, & de la *Providence* divine.



ENTRE les avis que le fameux *Gracian* donne, dans son petit (c) Livre, à ceux qui veulent s'avancer à la Cour, il leur conseille de se joindre à ceux qui ont la fortune en partage, & d'éviter la compagnie des malheureux. Quoique cette maxime soit indigne d'un honnête homme, elle peut être utile à ceux qui cherchent à se pousser dans le monde. Il est certain qu'une grande partie de ce qu'on appelle bonne ou mauvaise fortune, vient des justes ou des fausses mesures qu'on prend pour s'y établir. Lorsque je vois un homme se plaindre qu'il a du malheur dans toutes ses entreprises, je panche aussitôt à croire qu'il manque d'habileté. C'est sur ce principe que le Cardinal de *Richelieu* avoit accoutumé de dire que les mots *infortune* & *imprudent* étoient synonymes, & signifioient la même chose. Du reste, si ce Cardinal avoit beaucoup de prudence & de bonheur, son fameux Anatagoniste, le Comte d'*Olivarès*, fut disgracié à la Cour de *Madrid*, parce qu'il échouoit dans tous ses desseins. C'étoit l'accuser indirectement d'imprudence, à ce que remarque un illustre Auteur.

Ciceron exhorta les *Romains* à choisir *Pompée* pour leur Général, parce qu'il avoit de la bravoure, de la conduite & du bonheur. Peut-être aussi qu'une suite continuelle de bonne fortune étant, à ce que nous venons d'insinuer, la marque d'un esprit sage & prudent, ce fut pour cette raison que non seulement le Dictateur *Sylla*, mais plusieurs des Empereurs *Romains* se donnoient le titre d'*Heureux* ou de *Fortuné*, comme on peut le voir encore aujourd'hui sur leurs Médailles. En effet, il semble que les Payens estimoient plus un homme à cause de son bonheur, que pour toute autre bonne qualité; ce qui me paroît assez naturel à ceux qui n'ont pas une ferme persuasion d'une vie à venir. D'ailleurs, comment pourrois-je me représenter un homme comblé de bénédictions éclatantes, s'il n'a quelque mérite extraordinaire, qui paroît aux yeux du souverain Monarque de l'Univers, quoiqu'il échappe peut-être à ma vûe? D'où vient que les Héros d'*Homere* & de *Virgile* ne forment aucun dessein, ou ne donnent pas même un seul coup, que sous la direction de quelque Divinité qui les protégeoit? Ces Poëtes croyoient

(c) Intitulé, *L'Homme de Cour*. Il a été traduit en *François*, & commenté par M. *Amelot de la Houssaie*. Il y en a plusieurs Editions de *Paris* & de *Hollande*, dont la derniere faite à *Rotterdam* est de l'Année 1716.

sans

sans doute qu'il n'y avoit pas de plus grand honneur que celui d'être favorisé des Dieux, & que le plus bel éloge dont ils pussent orner un homme, étoit de raconter ces faveurs qui marquoient naturellement un mérite distingué dans la personne qui les recevoit.

Ceux qui croyent les peines & les récompenses d'une autre vie agissent d'une maniere fort absurde, s'ils jugent du mérite d'un homme par le succès de ses entreprises. Mais si je croyois que tout le cercle de notre existence fût renfermé dans les bornes de la vie & de la mort, je ne douterois pas que le bonheur d'un homme ne fût une marque certaine de son mérite réel, puisqu'il n'y auroit que ce monde où la divinité pût récompenser sa vertu. Alors un incrédule honnête homme a sujet de s'écrier, avec *Brutus*, qui dit un peu avant sa mort : (*d*) *Malheureuse vertu, que j'ai été trompé à ton service! J'ai cru que tu étois un être réel, & je me suis attaché à toi sur ce pié-là; mais tu n'étois qu'un vain nom & un fantôme, la proye & l'esclave de la fortune.*

Mais pour revenir à mon premier point. Quoique la prudence soit en grande partie la cause de notre bonne ou de notre mauvaise fortune dans le monde, avec tout cela il y a mille accidens imprévus capables de ruiner les desseins les mieux concertés de la sagesse humaine. (*e*) Le prix de la course n'est pas toujours pour ceux qu'on croit les plus légers, ni le gain de la bataille pour ceux qui paroissent les plus forts. Il n'y a qu'une Sagesse infinie qui puisse avoir un empire absolu sur les causes & les effets de la nature, & le plus haut dégré de la prudence humaine n'éloignera jamais tous les obstacles qui nous peuvent croiser dans l'exécution de nos desseins. Que dis-je? Il arrive souvent que la prudence, qui est toujours accompagnée d'une grande précaution, empêche un homme d'être aussi heureux qu'il auroit pu le devenir sans cela. Une personne qui ne vise qu'à un but raisonnable, & qui suit les lumieres de la prudence, n'obtient jamais ces beaux succès imprévus, qui sont d'ordinaire l'effet d'un tempérament sanguin, ou d'une heureuse témérité. C'est aussi peut-être à cette occasion qu'on dit, en maniere de Proverbe, que la *fortune*, de même que les autres Dames, *favorise plutôt la jeunesse que les vieillards.*

En un mot, puisque nos lumieres sont si courtes, & que nous sommes exposés à une si grande variété d'accidens, je ne saurois qu'embrasser l'avis du célébre Archevêque *Tillotson*, qui nous dit, sur un autre sujet, que, s'il y avoit lieu de révoquer en doute une Providence, on devroit souhaiter avec ardeur qu'il y eût un Etre d'une sagesse & d'une bonté infinie, qui eût soin de nous diriger dans la conduite de toutes nos affaires.

C'est une extrême présomption d'attribuer plutôt nos heureux succès à notre prudence qu'à la bonté Divine. Lorsque la flotte *Espagnole*, qui portoit le nom d'*Invincible*, périt sur nos côtes, la Reine *Elizabeth*, pour conserver la

(*d*) Voyez Plutarque dans la Vie de Brutus.
(*e*) Ecclésiaste, Ch. IX. 11.

mémoire de ce grand événement, fit frapper une Médaille qui me plaît beaucoup. Tout le monde sait que le Roi d'*Espagne*, *Philippe II.*, & divers autres Monarques, ennemis de cette illustre Princesse, pour lui ravir la gloire d'un si beau triomphe, aimerent mieux attribuer la ruine de cette flotte à la violence des vents, qu'à la bravoure des *Anglois*. La Reine *Elizabeth*, au lieu de se plaindre de ce qu'on diminuoit ainsi l'honneur qui lui en revenoit, se félicita d'avoir été protégée du Ciel en cette occasion, & fit mettre sur la Médaille, dont je viens de parler, des vaisseaux battus de l'orage, qui tomboient les uns sur les autres, avec cette Inscription pieuse autour, *Afflavit Deus, & dissipantur : Dieu a soufflé, & il les a dissipés.*

L'Histoire *Grecque* nous parle d'un fameux Général, qui, après avoir été le favori de la fortune, & gagné plusieurs batailles, dans le récit qu'il en faisoit un jour à ses amis, ajoûtoit, à la fin de chacun de ses exploits, *Au moins la fortune n'y eut point de part.* Je ne saurois me rappeller son nom; mais la même Histoire nous dit que dans la suite il ne put jamais obtenir aucun succès, & qu'il échoua dans toutes ses entreprises.

Si la vanité & la bonne opinion qu'un homme a de ses talens, choquent toutes les personnes sensées & vertueuses, il ne faut pas douter que l'orgueil ne déplaise infiniment au Créateur de l'Univers, qui aime un esprit humble, & qui, par ses différentes dispensations ici-bas, cherche à nous convaincre que ce n'est pas à notre prudence ni à notre habileté que nous sommes redevables de tous nos heureux succès dans ce monde.

Puisque j'ai mêlé divers traits d'Histoire dans ce *Discours*, il n'y aura point de mal de le finir par un petit Conte *Persan*. Une goutte d'eau, tombée d'un nuage dans la Mer, & confondue dans ces abîmes, se mit à raisonner en elle-même & à s'écrier : » Hélas, que je suis peu de chose dans ce vaste Océan, » & que mon existence me paroît inutile à l'Univers ! Je me vois presque ré» duite a rien, & je suis fort au-dessous des moindres Ouvrages de la Divi» nité ». Cependant il arriva qu'une huitre, qui étoit sur son chemin & qui ouvroit son écaille, la reçut au milieu de tout ce beau raisonnement. La goutte s'y durcit peu à peu, jusqu'à ce qu'elle forma une perle, qui tomba entre les mains d'un Plongeur, & qui, après une longue suite d'avantures, est cette fameuse perle, qui orne aujourd'hui le diadême du grand Sophi de *Perse*.

L.



CXC. DISCOURS.

Difficile est plurimùm virtutem revereri qui semper secundâ fortunâ sit usus.

Cic. L. IV. ad Heren. c. 17.

Il est difficile qu'un homme, à qui la fortune a toujours été favorable, respecte beaucoup la vertu.

Sur les *Ecoles* de Charité établies à *Londres*.



LA sottise est de tous les vices celui que les hommes condamnent le plus; & avec tout cela nous en sommes presque tous coupables à un certain égard, je veux dire en ce que nous estimons les biens de la fortune au-delà de ce qu'ils méritent. Lorsque nous voulons parler de quelqu'un d'une maniere avantageuse, & pour le distinguer des autres, nous disons que c'est une personne de condition ou de qualité. Il n'y a nul doute que les richesses ne doivent être employées à toute sorte de bonnes œuvres: c'est leur usage naturel, & si, par un homme de qualité, nous entendons celui qui, à proportion du bien qu'il posséde, est juste, libéral & charitable, on ne sauroit trop respecter & honorer ce titre; mais s'il n'applique ses richesses qu'au luxe & à la débauche, il s'en faut beaucoup qu'il soit digne de notre estime. Peut-on concevoir qu'une créature, qui sent tous les jours sa foiblesse & le besoin qu'elle a de manger & de boire, oublie les nécessités de la nature humaine, & porte l'insolence jusqu'à ne tourner jamais les yeux sur les pauvres & les indigens? Le Matelot, qui en dernier lieu échappa d'un naufrage arrivé à l'Ouest de notre Isle, & qui se joignit aux Paysans des environs pour attaquer ses camarades, & piller le vaisseau, fut traité d'abominable; mais tout homme qui jouit de grands biens, & qui n'en fait aucune part à ceux qui manquent du nécessaire, n'est-il pas aussi dur & aussi cruel? Lorsqu'on passe dans les rues, que d'un côté l'on voit la pompe & la magnificence d'un grand Seigneur qui roule en carrosse, suivi d'un cortége d'estafiers qui regardent avec mépris & d'un air triomphant la multitude qui les environne; & que de l'autre on n'entend les cris d'un pauvre malheureux, qui demande, au Nom de Dieu, & par tout ce qu'il y a de plus saint & de plus sacré au monde, qu'on soulage sa misere, croiroit-on que ces deux hommes sont de la même espéce? Je l'ai déja dit plus d'une fois, les biens de la fortune nous occupent tout entiers; & la pauvreté & les richesses sont unies, dans notre imagination, avec les idées du crime & de l'innocence.

Quoi qu'il en soit, il y a toujours quelques ames nobles & généreuses, qui s'élévent au-dessus des préjugés du commun, & qui pendant que les autres disputent à qui l'emportera pour les biens de la fortune, ou les honneurs du monde, ne s'étudient elles-mêmes qu'à fournir aux nécessités des pauvres. Les Ecoles, qu'on a érigées depuis quelque tems en faveur de ceux-ci, sont les plus

beaux exemples d'une charité bien ordonnée que notre siécle ait produit. Mais on peut dire qu'elles ont plutôt acquis une grande réputation par la bonne économie des principaux Directeurs, que par les sommes qu'on y a employées. On croiroit qu'il est impossible, que, dans l'espace de quatorze ans, elles n'ayent pas reçu en dons gratuits cinq mille piéces, ni établi, ou mis en état de gagner leur vie, seize cens enfans filles & garçons; cependant il n'y a rien de plus vrai. Je n'ose traiter le luxe & les vanités du siécle avec toute la sévérité qui leur est dûe; mais je les souffrirois volontiers à toute Dame bouffie d'une jupe de baleine, si elle donnoit le prix d'une demie aune d'étoffe qui sert au moindre de ses habits, pour l'entretien & l'éducation d'une pauvre créature de son sexe dans une de ces Ecoles. Le sentiment qu'elle auroit de cette générosité, reléveroit mieux l'éclat des traits de son visage, que tous les diamans qui peuvent orner ses cheveux, ou les pierreries qu'elle peut mettre autour de son sein.

Il seroit incivil de parler aux Dames en des termes plus forts; mais les hommes ne trouveront pas mauvais que je prenne un peu plus de liberté à leur égard. Est-il possible qu'un homme qui vit dans l'abondance ne se croye pas obligé d'en faire part à ceux qui n'ont rien; qu'il ne trouve aucune injustice à jouir du superflu, pendant que les autres manquent du nécessaire? Peut-on dire que cet homme-là réfléchisse, & ne croiroit-on pas plutôt qu'il ne fait aucun usage de sa raison? C'est un prodige & une espéce de monstre dans la nature. D'ailleurs on ne sauroit trouver de plus belle occasion pour exercer la générosité, ni qui soit plus digne d'une ame grande, que l'établissement de ces Ecoles. Voulez-vous faire un acte charitable & n'en avoir aucun retour? Faites-le pour un enfant, qui ne témoignera pas vous en être obligé. Voulez-vous rendre service au Public? Vous y travaillerez, si vous aidez un jeune garçon à devenir un honnête Artisan. Voulez-vous être agréable à Dieu? Donnez de quoi élever une jeune créature innocente dans son légitime culte. Il me semble que ce réglement est fort beau, quand il ne serviroit qu'à produire une race de bons & fidéles domestiques, nourris dans la crainte de Dieu, qui est la plus belle de toutes les éducations. Que ne donneroit pas un homme sage & prudent, pour avoir auprès de lui une personne qui lui obéiroit par un principe de conscience; qui ajoûteroit ainsi à ses ordres le poids des Commandemens Divins; qui le regarderoit comme son pere, son ami & son bienfaiteur, sans en attendre que des gages médiocres, avec un traitement doux & civil?

Il n'est que trop ordinaire aux enfans de bonne famille de se mêler avec les domestiques; mais ils ne verroient dans ceux qu'on prendroit de ces Ecoles que la soumission & la dépendance qui leur sied à eux-mêmes. Si cette charité se rendoit universelle, on préviendroit par-là tous les mauvais offices & les calomnies secrettes qui viennent des domestiques; & un pere de famille pourroit connoître d'avance la vie & les mœurs de ceux qu'il admettroit chez lui. On verroit alors une grande harmonie dans les maisons des particuliers. Le Maître se borneroit à l'autorité d'un bon pere, & les domestiques le serviroient avec toute la diligence & la gratitude possible, sur le

pié de très-humbles & fidéles amis. Une Lettre d'un de mes Correſpondans, qui m'avertit que cinquante jeunes garçons, habillés de neuf, aux dépens de quelques généreux bienfaiteurs, paroîtront Dimanche prochain dans l'Egliſe de Sainte *Brigide*, m'a fait entâmer ce *Diſcours*. Il a même voulu que je le publiaſſe, dans l'eſpérance que cela produira un bon effet. Je le ſouhaite de tout mon cœur; quoique l'on ne puiſſe rien ajoûter à ce que divers de nos habiles Prédicateurs nous ont enſeigné là-deſſus. Mais afin qu'il y ait ici quelque choſe capable d'émouvoir un eſprit auſſi généreux que celui de mon Correſpondant, je vais tranſcrire un beau paſſage, qu'il m'a communiqué lui-même, & qui eſt tiré d'un Sermon que M. *Snape* a prononcé ſur ces charités.

Si les Pauvres, dit-il, *manquent de pluſieurs commodités de la vie, la Providence les en dédommage avec uſure, par le ſoin extraordinaire que l'on prend ici de leur Salut éternel. Si leur naiſſance étoit plus relevée, ou qu'ils fuſſent riches, ils n'auroient pas cette bonne éducation, qui n'eſt deſtinée qu'à ceux qui ſont dans un état aſſez bas dans le monde, pour la recevoir, & qui leur procure, ſans les moindres frais, des avantages que les riches ne ſauroient obtenir avec leur argent. L'Inſtruction, qui leur eſt donné* gratis, *les édifie plus, que celle qui eſt vendue aux autres. C'eſt ainſi que plus il ſont humiliés à l'égard de la fortune, plus ils ſont élevés à l'égard des bonnes mœurs, & que leur pauvreté fait, au pié de la lettre, toute leur richeſſe.*

L.



CXCI. DISCOURS.

Prodiga non sentit pereuntem fœmina censum;
At velut exhaustâ redivivus pullulet arcâ
Nummus, & è pleno semper tollatur acervo,
Non unquam reputat quanti sibi gaudia constent.

Juv. Sat. VI. 362.

Une Femme prodigue dissipe tout son revenu & ne s'en apperçoit seulement pas : mais comme si les écus devoient revenir dans ses coffres à mesure qu'elle les en tire, & qu'elle y trouvât toujours à prendre à pleines mains, elle ne fait jamais réflexion à ce que lui coutent ses plaisirs.

M. le SPECTATEUR,

Des sommes que les *Angloises* exigent pour leurs *épingles.*



» J'AI passé ma grande année climactérique, & je suis d'un natu-
» rel assez doux. Il y a environ douze ans que je me mariai, pour
» mes péchés, à une jeune femme de bonne famille; mais qui
» est d'un esprit si fier & si hautain, que je ne pus l'amener à vivre
» de concert avec moi, jusqu'à ce que je lui eusse accordé certaines cho-
» ses, par un traité solemnel de plus longue durée que celui de la grande
» alliance. Entre les divers articles qui le composent, il y fut stipulé qu'elle
» auroit 400 livres sterlin par an pour ses *épingles*, que je m'obligeai de
» payer, de trois en trois mois, à une de ses amies qui lui servit de pléni-
» potentiaire dans cette négociation. Je me suis toujours acquitté de mon
» engagement avec beaucoup d'exactitude. Vous saurez d'ailleurs, Mon-
» sieur, que mon épouse a eu divers enfans depuis notre mariage, & que,
» s'il en faut croire le rapport de nos malicieux voisins, ses *épingles* n'ont
» pas peu contribué à les mettre au monde. L'entretien de ces enfans, qui,
» contre mon attente, viennent toutes les années, me réduit si à l'étroit, que
» j'ai prié leur mere de vouloir me décharger du payement de ses *épingles*,
» dont le prix accumulé pourroit aider à établir sa famille. A l'ouïe de cette
» proposition, son noble sang bouillonne & fermente dans ses veines à un
» tel point, que, sur ce qu'elle m'a trouvé un peu lent à payer son der-
» nier quartier, elle me menace tous les jours de me faire arrêter, & pousse
» même jusqu'à dire, que, si je ne lui rends pas justice, je mourrai en pri-
» son. Elle ajoûte à ceci, lorsque sa fureur lui permet de s'énoncer avec quel-
» que calme, qu'elle a diverses dettes de jeu qu'il faut payer au plutôt, & qu'el-
» le ne sauroit perdre son argent d'un air convenable à une femme de sa sor-
» te, si elle me fait aucun rabais sur cet article. Je me flatte, Monsieur, que

» vous prendrez occasion d'ici de publier votre avis sur un sujet que vous » n'avez pas encore touché, & que vous nous informerez si nos Ancêtres ont » jamais donné un pareil exemple; ou si l'on trouve quelque mention de ces » *épingles* dans *Grotius*, *Puffendorf*, ou autres fameux Jurisconsultes. Je suis, » &c.

JOSIAS DUPÉ.

Reconnu pour un des plus fidéles Avocats du beau sexe, il n'y a personne qui ait plus de répugnance que moi à violer aucun de ces anciens droits & privilèges; mais puisque la prétention des *épingles* est de fraîche datte, que nos bisayeules n'en avoient aucune idée, & que plusieurs de nos Dames modernes ne la font pas valoir, je crois qu'il est de l'intérêt de l'un & de l'autre sexe d'empêcher qu'elle soit mise en ligne de compte.

Peut-être que M. *Dupé* ne s'éloigne pas tant de la vraisemblance, lorsqu'il insinue qu'un mari, qui donne des *épingles* à sa femme, lui fournit des armes contre lui-même, & que par-là il devient en quelque maniere le complice de son deshonneur. Il est certain que, selon qu'une femme est plus ou moins belle, & son mari avancé en âge, il lui faut plus ou moins d'*épingles*, & que, dans un Traité de Mariage, elle grossit ou diminue ses demandes à proportion. D'ailleurs, la haute qualité d'une Maîtresse charge bien cet article, lorsque son Amant veut l'épouser.

Mais si les circonstances des deux Parties sont à peu près égales, & que leur âge ne differe pas beaucoup, il me semble qu'il est fort extraordinaire d'insister sur les *épingles*: cependant on voit bien des projets de mariage qui échouent à cette occasion. Quelle idée un étranger, ou un homme qui ne sait pas cette coutume, auroit-il d'un Amant qui abandonne sa Maîtresse, parce qu'il ne veut pas lui fournir des *épingles*? Et que croiroit-il de la Maîtresse, s'il apprenoit qu'elle demande cinq ou six cens livres sterlin par an pour les employer à cet usage? Ne croiroit-il pas qu'il s'en fait un prodigieux débit dans notre Isle, s'il venoit à savoir les sommes qu'on y destine à leur achat? *Une épingle par jour*, dit notre Proverbe qui sent la frugalité de nos Ancêtres, *fait quatre sols par an*, de sorte que, selon ce calcul, la femme de mon ami *Dupé* employe toutes les années huit millions six cens quarante mille *épingles neuves*.

Je n'ignore pas que, sous ce nom général, nos Dames *Angloises* renferment plusieurs autres commodités de la vie; c'est pour cela même que je souhaiterois qu'elles eussent appellé cet argent des *aiguilles*; puisqu'elles insinueroient du moins par-là qu'elles ont quelque disposition au ménage, & qu'elles n'auroient pas donné sujet aux esprits malins de publier que la parure & la bagatelle sont toutes leurs délices.

Il est vrai que, pour justifier cette coutume, elles prétendent qu'elle est d'une absolue nécessité pour fournir à leurs besoins, en cas qu'un mari soit avare ou de mauvaise humeur, c'est-à-dire, qu'elles regardent ces *épingles* comme une espéce d'alimens, qu'elles peuvent exiger sans une séparation actuelle d'avec leurs maris. Mais il me semble qu'une femme, qui se remet

entre les mains d'un homme, & qui ne veut pas se fier à lui pour les nécessités de la vie, *épargne le son & prodigue la farine*, s'il m'est permis de lui appliquer ce Proverbe.

Les Généraux trop circonspects, avant que de livrer bataille, s'assurent toujours d'une retraite, en cas de malheur, ce qui est de mauvais augure; au lieu que les plus grands Conquérans ont mis le feu à leurs Vaisseaux, & ruiné les Ponts qu'ils venoient de passer, résolus de vaincre ou de périr dans leurs entreprises. On peut dire aussi qu'une femme qui capitule pour ses *épingles* songe à la retraite, & aux moyens de vivre à son aise, sans l'affection de la personne avec qui elle s'unit pour le reste de ses jours. Selon mes idées, il n'est pas moins contre la nature d'avoir deux bourses distinctes entre le mari & la femme, que de faire lit à part. Un Mariage ne sauroit jamais être heureux, lorsque les plaisirs, les inclinations & les intérêts de l'un & de l'autre ne sont pas les mêmes. Il n'y a rien qui excite plus un homme à chérir une personne, que de voir qu'elle attend de lui seul tout son bonheur; pendant que de l'autre côté une femme met tout en œuvre pour se rendre agréable à la personne qu'elle regarde comme sa gloire, sa consolation & son appui.

Je ne m'étonne pas non plus de la conduite que certain Gentilhomme campagnard, d'un naturel un peu brusque, eut avec une jeune Veuve qu'il recherchoit en mariage. Choqué de son esprit mercenaire, & de ce qu'elle ne vouloit pas rabbattre de la somme qu'elle demandoit pour ses *épingles*, il lui dit un jour tout en furie: *Madame, vous avez beau me regarder comme votre esclave, je ferai voir à toute la terre que je ne me soucie point de vous, & je ne donnerois pas une épingle pour vous obtenir.* Là-dessus il sortit de sa chambre, & ne lui parla plus de sa vie.

Socrate, (*f*) dans *le premier Alcibiade* de *Platon*, raconte qu'il avoit ouï » dire à un homme digne de foi, qui étoit du nombre des Ambassadeurs » que les *Grecs* avoient envoyés au Roi de *Perse*, qu'il y avoit fait une gran- » de journée de chemin dans un Païs très-beau & très-fertile, que les habi- » tans appelloient *la Ceinture de la Reine*; qu'il en avoit fait encore une dans » un autre Païs aussi beau, qu'on appelloit *le Voile de la Reine*; & qu'il avoit » traversé plusieurs autres belles Provinces uniquement destinées à fournir » les habits de cette Princesse, & qui avoient chacune le nom des choses » qu'elles devoient fournir ». De sorte qu'on pourroit à juste titre appeller tous ces Domaines *les Epingles de la Reine de* Perse.

Il y a quelque tems que mon Ami, le Chevalier de *Coverly*, qui, sans lui faire tort, n'a jamais lû cet endroit de *Platon*, me dit que, lorsqu'il voyoit la cruelle Veuve, (*g*) dont j'ai parlé dans un de mes *Discours*, il avoit destiné cent arpens de ses terres pour l'achat d'un beau diamant, qu'il lui auroit offert, s'il lui avoit plu de l'accepter; & que, le jour de ses nôces, elle

(*f*) Voyez page 306, de la Traduction *Françoise* que M. *Dacier* en a pubiée à Paris en 1699.

(*g*) Voyez pag. 5.

auroit

auroit eu sur la tête cinquante de ses plus gros chênes. Il m'apprit d'ailleurs qu'il lui auroit donné une Mine de Charbon pour la tenir propre en linge, avec les revenus d'un Moulin à vent pour ses éventails, & que, de trois en trois ans, il lui auroit cedé la toison de ses brebis pour fournir à ses jupes de dessous. Ce n'est pas tout, lorsqu'il se met sur cet article, il prétend qu'il n'y auroit point eu de Dame à la campagne plus leste que son épouse, quoiqu'il ne se pique pas lui-même d'une grande propreté en habits. Peut-être que mon ami paroîtra un peu singulier à cet égard, aussi-bien qu'à divers autres; mais si la marotte des *épingles* continue chez nous, il me semble qu'il ne seroit pas mal-à-propos que tout Gentilhomme, qui a des terres, en destinât une partie à cet usage, sous le nom d'*épingles pour Madame*.

L.

CXCII. DISCOURS.

Nusquam tuta fides. ——— ——— ———

VIRG. Æneid. IV. 373.

Il n'y a plus de bonne foi dans le monde.

M. le SPECTATEUR,

Lettre sur la trop grande licence que certaines femmes se donnent ou qu'elles souffrent dans les hommes.

» JE suis fille, & je ne suis pas indigne de l'estime des honnêtes » gens, s'il m'est permis de le dire; mais telle que je suis, il faut » que je passe toute ma vie dans cet état, ou que je me hazarde à » devenir malheureuse. Du moins je ne vois pas que la juste réprimande (*h*) que vous fîtes, il y a quelque tems, à celles de notre sexe » qui sont un peu trop libres & qui gâtent les hommes, ait produit aucun » bon effet jusques-ici. Elles ont toujours les mêmes égards pour le vice, la » même facilité à revoir tous ceux qui leur content fleurettes, le même goût » dépravé pour la conversation des plus grands débauchés, ou de ceux qui » entendent bien le monde, pour m'exprimer d'une maniere plus civile. Que » dis-je? tout cela croît, abonde & se multiplie de jour en jour.

» Ainsi plusieurs Dames d'une grande vertu vous prient très-humblement » avec moi, de vouloir tenir la parole que vous nous avez donnée, & d'em» ployer de nouveau tout le poids de votre autorité contre ces innocentes & » simples créatures de notre espéce. En effet, pourquoi décideroient-elles de

---

(*h*) L'Auteur fait allusion ici & dans la suite à quelques-uns de ses *Discours*, que la bienséance ne m'a pas permis de traduire, ou qui du moins sonneroient mal en *François*.

» notre sort en maîtresses absolues ? Pourquoi souffrent-elles impunément » la licence des hommes lorsqu'elles sont filles, & pourquoi nous laisse-t-on le » pénible soin de les réformer lorsqu'elles sont mariées ? Courage, Mon- » sieur, ne les épargnez pas, où toutes nos espérances flatteuses du bon- » heur nuptial s'évanouïront ; & vous-même, aussi-bien que M. *Courtin*, » perdrez à jamais notre estime, si vous adoucissez les termes & si vous con- » tinuez à donner de beaux noms à des pratiques fort immodestes. Je ne me » crois pas trop sévére en cette occasion ; tout le monde en pourra juger par » ce que je m'en vais dire, & qui fait voir, si je ne me trompe, que le mal » est universel.

» Depuis que vous avez critiqué notre sexe à l'égard de ses manieres licen- » tieuses, je n'ai pas eu moins de cinq prétendans, qui font même assez bon- » ne figure, sur le pié où tout est aujourd'hui ; mais par malheur il y en a » quatre des cinq qui se piquent de suivre la mode. Ils m'ont voulu persua- » der que toutes les femmes de bon sens ont toujours été & seront toujours (*i*) » *Latitudinaires* dans le mariage, & qu'elles ont toujours pris & donné ce » qu'ils appellent, avec quelque profanation, la liberté conjugale de con- » science.

» Les deux premiers, l'un Capitaine & l'autre Marchand, pour soutenir » leur thése, ont avancé, après deux Dames de qualité fort spirituelles, à » ce qu'ils disent, que *Venus* accordoit toujours ses faveurs à *Mars ;* & où est » l'ame, tant soit peu génereuse, qui puisse refuser quelque chose à la bra- » voure d'un Officier ? Où est d'ailleurs le Marchand un peu en crédit, qui de » toutes les femmes ne trouve que la sienne disposée à lier commerce avec » lui ? C'est ainsi que raisonnoient ces deux-là ; pendant que le troisiéme, » Gentilhomme campagnard, m'assura qu'il avoit appris à vivre & à con- » noître le monde, lorsqu'il y songeoit le moins : qu'après avoir dîné l'au- » tre jour chez un de ses amis, celui-ci fut obligé de le laisser avec sa fem- » me & ses niéces ; qu'elles avoient alors si mal parlé d'un Gentilhomme » absent, sur ce qu'il n'avoit pas eu la conception assez vive pour enten- » dre à demi-mot, qu'il étoit résolu de n'être jamais incivil ni stupide chez » un autre, & que, dans un jour de chasse, il ne manqueroit pas de pour- » suivre le gibier à la campagne avec le mari, & à la maison avec la » femme.

» Le quatriéme, qui m'a fait la cour, est un simple Artisan, qui n'est » pas moins entêté des manieres du monde que les autres : il eut la galan- » terie de me dire que dans un régal, où il s'étoit trouvé avec plusieurs de » ses camarades, on avoit mis cette question sur le tapis, savoir, *Si, eu égard*

(*i*) C'est un terme dogmatique, pour désigner ceux dont les principes, en fait de Religion, admettent une grande latitude, & renferment un plus grand nombre de Chrétiens dans l'enceinte de leur Eglise, que ceux qu'on appelle Orthodoxes rigides. Il se prend même quelquefois en mauvaise part, & signifie ceux qui sont relâchés soit à l'égard des Dogmes, ou de la Morale.

» *à leur besogne, un jeune Ouvrier robuste & vigoureux leur étoit d'une absolue* » *nécessité?* que là-dessus toutes les filles, les femmes & les veuves s'étoient » déclarées, d'une commune voix, pour l'affirmative, & que les maris eux-» mêmes y avoient donné les mains. Je lui fis d'abord une révérence, & lui » fis sentir que c'étoit-là son audience de congé.

» On me trouve assez jolie, & je n'ai pas manqué d'autres soupirans; » mais rebutée par le mauvais goût de ceux dont je viens de parler, je » n'en voulois souffrir aucun, jusqu'à ce que prévenue en faveur des » Ecclésiastiques, j'admis les visites de celui qui m'enconte aujourd'hui, » & de qui j'attendois quelque chose de bon. Il semble avec tout cela » qu'on voit parmi eux des intrigues secrettes sur le chapitre même de » l'Amour, & l'on accuse mon Théologien d'avoir fait une démarche » qui retarde un peu notre accord; & dont il faut qu'il se justifie avant que » de passer outre. Il y a de certaines femmes qui disent qu'une Demoiselle » dotée vouloit s'annexer & s'incorporer en quelque maniere avec une Egli-» se, qu'il posséde aujourd'hui; ou, ce qui revient à la même chose, qu'elle » s'étoit prostituée à un ami qui devoit lui rendre ce bon office; que mon » Ecclésiastique, pour obtenir l'un, avoit promis de se charger de l'autre; « mais qu'après avoir réussi à l'égard du spirituel, il avoit renoncé au char-» nel.

» Je ne l'épargnai point là-dessus, & je le taxai d'avoir commis une infi-» délité à cette Demoiselle. Mais il me déclara, dans les termes les plus » forts & les plus solemnels, qu'on l'avoit sollicité à prendre un Bénéfice; » qu'on le lui avoit offert d'abord sous une certaine condition, qu'il avoit » rejettée avec dédain; qu'on n'eut pas plutôt apperçu qu'il n'en vien-» droit jamais à une démarche de cette nature, qu'on lui donna toutes les » assurances possibles qu'en l'acceptant il ne s'engageoit à quoi ce soit, » & qu'on n'attendoit rien de sa part: qu'ensuite il lui fut accordé *gratis*, » en présence de plusieurs témoins dignes de foi, & qu'alors on recon-» nut de nouveau qu'il n'y avoit pas le moindre engagement, ni exprès ni » tacite, mais qu'il n'en eut pas plutôt la jouissance que son perfide Intro-» ducteur, ou, si vous voulez, le rusé Médiateur de la Demoiselle, » publia ce prétendu Mariage de tous côtés, à la Ville & à la Campa-» gne, afin sans doute que M. le Curé ne pût chercher une autre épouse. » En un mot, il ajoûta qu'il ne lui avoit jamais fait une offre de service, » ni marqué le moins du monde qu'il aspirât à son amitié; de sorte qu'a-» près avoir découvert le piége qu'on lui tendoit, s'il vouloit garder sa » liberté & justifier son innocence, il ne pouvoit que s'éloigner de cette » Demoiselle.

» C'est-là son apologie, qui me paroît satisfaisante. Quoi qu'il en soit, » je ne saurois finir cette ennuyeuse Epître, sans vous exhorter à reprendre » les verges, & à joindre à vos criminels ces Dames simoniaques, qui ex-» posent les Ministres de l'Evangile à rompre la parole interessée, qu'ils » donnent à celles dont ils ne devroient pas se jouer, ou, soit qu'ils la vio-» lent ou qu'ils la gardent, à offenser la Divinité qu'ils ne tromperont jamais.

» Si vous en usez de la sorte, vous rendrez un grand service au Public; & si
» vous me donnez au plutôt vos avis là dessus, vous obligerez beaucoup
» celle qui est, *&c.*

(*k*) AGNÉS PHILARETE.

T

(*k*) Ces mots *Grecs* signifient *celle qui est chaste & qui aime la Vertu.*

Fin du Tome premier.

